



DIDIER



Les
Grands Écrivains
Étrangers

HISTOIRES ILLUSTRÉES DES LITTÉRATURES
ET
MORCEAUX CHOISIS ILLUSTRÉS DES GRANDS ÉCRIVAINS

Sous la direction de M. Paul CROUZET

HISTOIRE

ABRY, AUDIC, CROUZET. — **Histoire illustrée de la Littérature française. Précis méthodique.** Nouvelle édition mise à jour. Un volume in-8 carré, orné de 505 illustrations, relié.

J. HUMBERT. — **Histoire illustrée de la Littérature latine. Précis méthodique.** Un volume in-8 carré, orné de 280 illustrations, relié.

HUMBERT et BERGUIN. — **Histoire illustrée de la Littérature grecque.** Un volume in-8 carré, orné de 265 illustrations, relié.

A. DIGEON. — **Histoire illustrée de la Littérature anglaise.** Un volume in-8 carré, orné de 197 illustrations, relié.

THOMAS et LARRIEU. — **Histoire illustrée de la Littérature espagnole.** Un volume in-8 carré, orné de 285 illustrations, relié.

MORCEAUX CHOISIS

ABRY, CROUZET, BERNES, LEGER. — **Les Grands Écrivains de France illustrés,** en 6 fascicules ou 2 volumes collectifs.

Vol. I. —	1. Moyen Age	110 illustrations
	2. XVI^e siècle	120 illustrations
	3. XVII^e siècle	374 illustrations
Vol. II. —	4. XVIII^e siècle	308 illustrations
	5. XIX^e siècle (1800-1850)	352 illustrations
	6. XX^e siècle (1850-1900)	314 illustrations

En préparation :

P. BARRIERE et R. LABORDERIE — **Les Grands Écrivains anciens et leur influence sur la Littérature française. Morceaux choisis illustrés,**

Les
Grands Écrivains
Étrangers

et

leur influence sur la Littérature Française

MORCEAUX CHOISIS ILLUSTRÉS

PAR

CHARLES NAVARRE

Professeur de Première au Lycée Charlemagne

100 ILLUSTRATIONS

Neuvième édition

PARIS

MARCEL DIDIER

4 et 6, rue de la Sorbonne.

1954

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Didier 1930.*

INTRODUCTION

Nous avons voulu dans cet ouvrage donner une idée sommaire et des littératures étrangères et de la dette considérable que notre littérature au cours de son développement a contractée envers elles. Nous voudrions que, dans les extraits des grands auteurs étrangers, que nous avons donnés d'après les meilleures et les plus récentes traductions, l'on trouvât les principaux éléments générateurs de vie intellectuelle et sentimentale qui, grâce à des transfusions du sang, d'ailleurs mutuelles, ont fortifié et rénové notre littérature comme toutes les littératures européennes.

Si nous avons évité avec soin de faire des résumés qui eussent été superficiels et incomplets des Histoires de la littérature italienne, espagnole, allemande et anglaise, dont quelques-unes, très bien faites, sont déjà très répandues, nous avons jugé indispensable, soit de replacer, ne fût-ce qu'en quelques lignes, les grands auteurs dans leur siècle et dans leur pays, soit de donner, à leur propos, et comme sous leur angle, un aperçu du sens général des grands courants qu'ils représentaient.

De même que c'est aux plus grands auteurs, c'est aux plus grandes œuvres de chacun de ces auteurs que nous avons consacré le plus grand nombre des pages de ces extraits, à ces œuvres capitales, qui, au delà des fantaisies passagères et des engouements de la mode, s'imposent et durent, à celles qui, au contact des générations successives, renouvellent la vie de l'esprit et se renouvellent en quelque sorte elles-mêmes, et qui, au-dessus des doctrines et des écoles, sont comme les grandes œuvres classiques de l'humanité.

Sans nous aventurer imprudemment dans les problèmes si délicats et si complexes des littératures comparées, que d'ingénieux et savants esprits s'efforcent de plus en plus à résoudre ou à poser, nous avons essayé, à la suite de chaque groupe d'extraits des grands auteurs, de marquer, ne fût-ce que d'un trait, le caractère et le sens de l'influence que chacun de ces grands auteurs a exercée sur la pensée et la sensibilité françaises, et comment chacun d'eux a contribué, pour sa part de génie, à la constitution de cette Littérature européenne et même de cette Littérature du Monde, dont le grand Goethe annonçait le prochain avènement. Il y a là un effort tenté pour la première fois sous cette forme pratique et que nous souhaiterions voir apprécier comme une des originalités et des utilités de ce livre.

Si, dans une première partie, nous avons fait une place à part aux grandes

épopées primitives, c'est qu'il nous a semblé intéressant d'encadrer le développement des littératures nationales entre l'internationalisme un peu confus de leur préformation et la période actuelle où, dans un brassage fiévreux, il semble qu'un ordre nouveau s'élabore. Ainsi, dans un grand ciel, on verrait d'une voie lactée originelle surgir, en leur temps, des constellations singulières, d'un éclat d'abord isolé et agressif, qui finiraient par briller toutes ensemble, réconciliées dans la paix du ciel.

Nous nous proposons aussi d'ailleurs de publier un livre d'extraits des grands auteurs latins et grecs, conçu dans le même esprit, qui, en présentant un tableau d'ensemble des littératures anciennes et en indiquant quelle est notre dette nationale envers l'antiquité grecque et latine, sera le complément de ce recueil, puisque notre littérature française apparaît essentiellement comme un lieu de conciliation et de réconciliation dans un plan d'ordre, de mesure et de clarté, entre la pensée moderne, toute chargée des frémissements de l'avenir, et la sérénité de l'art antique, dont elle n'a jamais cessé, naturellement, consciemment et volontairement, de relever.

Ces études comparées viennent d'être mises au programme de l'enseignement secondaire ; elles étaient déjà, en quelque mesure, au programme des écoles normales primaires et de l'enseignement primaire supérieur ; elles n'ont jamais cessé d'être la préoccupation de tout le public cultivé, pour lequel nous avons esquissé, en même temps que pour les classes, ce tableau d'ensemble ou plus exactement cet aperçu général sur les grands auteurs et les grandes œuvres qui sont comme les sommets de la Littérature européenne, d'où bien des détails sans doute échappent, mais d'où l'on sent bien tout de même que l'on domine tout le pays.

C. N.

EXTRAIT DES PROGRAMMES OFFICIELS

de l'enseignement de second degré

LITTÉRATURE ITALIENNE

1. — DANTE. — Dante et son temps. — *La Divine Comédie* ; plan général et composition de l'œuvre ; épisodes fameux (lectures). — Dante peu connu en France jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ; sa renommée depuis l'époque romantique.

2. — PÉTRARQUE. — Pétrarque et l'Italie. Pétrarque et l'humanisme. — Les poésies italiennes de Pétrarque : lien de son art avec celui des troubadours. Lecture de quelques pièces célèbres. — La tradition de l'« amour courtois » et l'influence durable de Pétrarque (particulièrement sur nos poètes du XVI^e siècle).

3. — L'ARIOSTE et LE TASSE. — Traditions poétiques auxquelles se rattache le *Roland furieux*. Originalité de l'inspiration et de l'art de l'Arioste. Idée générale et composition de son poème. — Le Tasse : analyse et principaux épisodes de la *Jérusalem délivrée*. Renommée de cette épopée en France, particulièrement au XVII^e siècle.

4. — La littérature italienne à l'époque du romantisme. — MANZONI : le drame historique (*Préface* du *Comte de Carmagnola*). LÉOPARDI : les traits essentiels de son génie. Lecture intégrale ou partielle de quelques-uns de ses poèmes.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

1. — Espagne. — LE ROMANCIERO. Les divers groupes de romances et particulièrement les romances historiques. Popularité du *romancero* en France, à l'époque du romantisme.

2. CERVANTES. — Sa vie. *Don Quichotte* : idée générale de l'œuvre. Raisons qui expliquent l'exceptionnelle, universelle et constante renommée de ce chef-d'œuvre. Épisodes célèbres.

3. — Le théâtre espagnol au XVII^e siècle. — Originalité et caractère national de ce théâtre. LOPE DE VEGA et CALDERON (analyse d'une pièce au moins de l'un et de l'autre). — Influence du théâtre espagnol sur le théâtre français au XVII^e siècle : *Le Cid*, *le Menteur*, *Venceslas*, *Don Juan* et les originaux espagnols.

LITTÉRATURE ANGLAISE

1. — SHAKESPEARE. — Chronologie du théâtre de Shakespeare : analyse de quelques-unes de ses œuvres les plus caractéristiques.

Shakespeare en France au XVIII^e siècle : progrès de sa renommée ; traductions et imitations. — Shakespeare et le romantisme.

2 — Autres rapports de la France et de l'Angleterre au XVIII^e siècle : MILTON (idée générale de son *Paradis perdu*) connu et traduit. Le *Robinson* de DE FOE, le *Gulliver* de SWIFT, les romans de RICHARDSON ; idée générale de ces ouvrages : leur renommée et leur influence. — Les poètes : THOMSON, YOUNG : renommée et influence de l'un et de l'autre.

3. — La poésie et le roman en Angleterre à l'époque romantique. — WALTER SCOTT : sa popularité et son influence. BYRON : idée générale de son œuvre (lectures de *Childe Harold* et de *Manfred*). Sa renommée en France, son influence. — La poésie de SHELLEY.

4. — Le roman et la poésie en Angleterre au XIX^e siècle (suite) : DICKENS, THACKERAY, GEORGE ELIOT, TENNYSON ; les BROWNING. Caractéristiques de l'œuvre et des tendances de ces écrivains.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

1. — Allemagne. — LES NIBELUNGEN : idée générale de l'œuvre (lectures). Les poèmes romanesques d'origine française : le *Tristan* de GOTTFRIED de Strasbourg ; le *Perceval* de WOLFRAM d'Eschenbach.

2. GËTHE. — Diverses périodes de sa carrière ; chronologie de ses œuvres principales. Les poésies. *Götz de Berlichingen*, *Werther*, *Le premier Faust*, *Iphigénie*, *Wilhelm Meister*, *Hermann et Dorothee*, *Le second Faust*. Universalité de son génie.

3. — SCHILLER, poète et auteur dramatique : Œuvres caractéristiques : *Les Ballades*, *Le Chant de la Cloche*, *Les Brigands* ; les drames historiques : *La Fiancée de Messine* et *Guillaume Tell*.

GRANDS COURANTS DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES A LA FIN DU XIX^e SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

La Russie : TOLSTOÏ et DOSTOIEVSKI ; la Norvège : IBSEN ; l'Allemagne : l'influence de Richard WAGNER, la philosophie de NIETZSCHE ; l'Angleterre : HARDY, KIPLING, WELLS, SHAW ; l'Italie : d'ANNUNZIO.

* * *

PLAN D'ÉTUDES ET PROGRAMMES

des Écoles Normales et des Écoles Primaires Supérieures.

Depuis 1905, le plan d'études et les programmes des Écoles Normales primaires font une place à l'étude des grands noms des Littératures étrangères, spécialement en deuxième et en troisième années. Sur les programmes de 1920, Arioste, Cervantès, Shakespeare et Gœthe figurent.

Nous espérons que ce livre, où les notions générales ne font qu'encadrer les œuvres ou les extraits reliés par des analyses, pour les rendre plus accessibles et plus clairs en montrant notamment, suivant l'esprit des nouvelles Instructions, leurs rapports avec notre littérature, sera bien accueilli par les maîtres et les élèves de ces établissements, ainsi que par ceux des Écoles Primaires Supérieures, dont les programmes comportent depuis longtemps l'étude des grands écrivains étrangers.

EXTRAIT DES INSTRUCTIONS

relatives à l'application des programmes

Nous avons tenu particulièrement dans ce livre — et nous sommes, croyons-nous, les premiers à le faire — à nous conformer, par le moyen des chapitres spéciaux qui à la suite d'un auteur étudient son Influence, à l'esprit des Instructions dont nous donnons ci-dessous un extrait.

NOTIONS COMPLÉMENTAIRES DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les mêmes indications (1) s'appliquent évidemment aux traductions d'auteurs étrangers, sur la lecture desquelles s'appuieront *les notions complémentaires sur l'histoire des littératures étrangères*, prescrites par le programme des cours spéciaux pour la classe de première. Mais cet enseignement ne sera pas animé tout à fait du même esprit que les leçons de littérature ancienne. Dès la seconde, et encore en première, les professeurs de langues vivantes doivent donner, aux élèves de la section moderne et de la section classique *sans grec*, des notions sur l'histoire de la littérature des deux nations dont ils apprennent la langue. On pourrait donc dire d'abord que l'enseignement dont nous parlons complète ces notions, puisqu'il porte sur les quatre grandes littératures de l'Europe. Mais le vrai est que les littératures sont ici considérées moins en elles-mêmes que dans leurs rapports avec la nôtre. L'étude en constitue donc un complément, moins des notions distribuées par le professeur de langues vivantes que de l'histoire de la littérature française, et c'est à ce titre que la direction en est confiée au professeur de français.

Les liens qui unissent notre littérature à celle des autres pays sont moins continus et moins profonds que ceux qui la rattachent aux littératures antiques : la connaissance en est presque aussi indispensable à qui veut comprendre certains renouvellements de notre poésie, de notre théâtre, de notre littérature romanesque et de notre littérature historique elle-même à différentes époques. C'est de ce point de vue que le professeur envisagera surtout les seize plans qui lui sont proposés, moins comme un programme rigoureux, qu'à titre de guides et de modèles. Dans cette série de plans, par exemple, c'est nation par nation que les littératures sont étudiées ; certains pourront préférer une stricte chronologie et feront apparaître les hommes et les œuvres suivant l'ordre des temps, à quelque nation qu'ils appartiennent. D'autres jugeront opportun, dans leur classe, d'abrégé tel chapitre pour s'étendre sur le suivant un peu davantage. Tous ces détails d'application souffrent quelque latitude.

Ce qui importe vraiment, c'est d'abord que l'élève, quelles que soient les deux langues étrangères qu'il ait apprises, sache quelque chose d'un Dante, d'un Cervantès, d'un Shakespeare, d'un Goethe ; et c'est encore qu'avant de quitter le lycée, il emporte du moins l'idée de ce prolongement de notre histoire littéraire et de cette science des littératures comparées, à laquelle il appartiendra peut-être à l'enseignement supérieur de l'initier plus tard complètement, mais dont il n'est plus possible qu'un esprit cultivé ignore tout à fait le dessein et les travaux.

(1) Dans le paragraphe précédent, relatif aux « Notions de littérature ancienne » à donner aux élèves de la section moderne, les mêmes Instructions conseillaient au professeur de ne s'attacher qu'aux œuvres ou aux pages éclatantes ou significatives, à celles surtout qui se sont imposées à la mémoire de l'humanité par ce qu'elles contiennent d'intérêt éternel. Et elles ajoutaient : « Il ne s'agit pas ici d'être complet : le mérite consisterait, dans bien des cas, à élaguer plutôt qu'à ne rien oublier. Le tout est de laisser dans l'esprit, avec une chronologie peu chargée, mais sûre, des impressions exactes et durables. »

AVERTISSEMENT

Les indications générales que j'ai données dans ce livre sur les rapports de notre littérature avec les littératures étrangères gagneront à être complétées par une étude particulière des auteurs français qui ont été plus spécialement sensibles à l'influence des grands auteurs étrangers. Il y a là comme une contre-épreuve instructive et presque nécessaire pour laquelle nous renvoyons nos lecteurs à l'Histoire illustrée de la Littérature française de MM. E. Abry, C. Audic et P. Crouzet, ainsi qu'aux Grands Écrivains de France illustrés (Morceaux choisis et analyses) de MM. A. Abry, P. Crouzet, J. Bernès et J. Léger (édit. H. Didier).

Le premier de ces ouvrages, en particulier, leur montrera dans le détail quelles œuvres sont contemporaines les unes des autres, dans son Tableau chronologique et synchronique des grandes dates de l'Histoire Littéraire européenne du XI^e au XX^e siècle.

* * *

Le plus qu'il a été possible dans un ouvrage d'un genre nouveau, je me suis conformé aux principes généraux de présentation et d'exposition qui sont suivis dans les collections de la Librairie Didier-Privat, et qui ont été exposés à plusieurs reprises par M. P. Crouzet, tant en ce qui concerne l'illustration strictement documentaire qu'en ce qui concerne le classement et le choix des extraits et les analyses qui les expliquent ou les relient.

En ce qui concerne notamment les titres, sont toujours encadrés du signe ceux qui ne sont pas de l'auteur, et qui ont semblé le mieux dégager l'idée principale ou le sentiment dominant de chaque extrait.

Les caractères italiques sont employés dans les Notices : pour les noms propres quand ils apparaissent pour la première fois, et pour les citations d'auteurs quand elles sont incorporées dans le texte.

* * *

Je tiens avant tout à remercier très vivement les éditeurs et les auteurs de traductions qui nous ont autorisés, avec beaucoup de bonne grâce et de générosité, à faire à leurs œuvres de très larges emprunts. C'est à eux que ce livre devra assurément le meilleur de son intérêt.

* * *

En terminant, je prie mes collègues et mes lecteurs de bien vouloir par leurs critiques, leurs observations et leurs suggestions, m'aider à rendre, le cas échéant, meilleur cet ouvrage, fait sans doute avec un grand plaisir, mais qui gagnera beaucoup à toutes les leçons de l'expérience.

C. N.

PREMIÈRE PARTIE

LES ÉPOPÉES PRIMITIVES

CHAPITRE PREMIER

L'ÉPOPÉE CELTIQUE

La littérature celtique est la plus ancienne des littératures européennes. Les manuscrits du XI^e et du XII^e siècle, qui furent mis au jour dans la seconde moitié du XIX^e siècle, nous font en effet remonter jusqu'à ce troisième siècle avant notre ère où les Celtes, venus vraisemblablement du Sud de l'Europe et voisins des Grecs et des Latins, occupaient presque toute l'Europe centrale, notamment la France, l'Espagne et les Îles Britanniques. César nous les dépeint vivant de lait et de viande, vêtus de peaux de bêtes, et se teignant le corps avec du pastel de couleur bleue pour paraître plus effrayants dans les batailles. Leur bravoure fougueuse et désordonnée de barbares était inspirée par le vif sentiment d'une immortalité lumineuse, qui leur faisait considérer la mort comme le plus beau de ces beaux voyages dont ils étaient naturellement épris.

Leur imagination fertile et riante les enveloppait comme d'une féerie merveilleuse. La bataille même était pour eux une fête à miraculeuses surprises. Épées, boucliers, chevaux de guerre parlaient, avertissaient, criaient. En pleine mêlée, par un ciel clair, leurs poètes et enchanteurs déchaînaient à leur gré des pluies de feu ou des tempêtes de neige, dressaient des murs de brouillard ou faisaient déferler la mer. Invisibles et présentes, des fées se mêlaient à eux, des fées venues d'étranges pays d'Orient, où l'on se rendait dans des barques de verre, et où les arbres pliaient sous des charges de fruits de cristal, d'or et d'argent.

«*Il est joli, mon enfant, le jeu que tu fais*», dit le roi Cûchulainn à l'enfant de sept ans qu'il voit venir à lui sur la mer, dans une barque de bronze, avec, dans ses mains, des rames dorées. L'enfant joue à tirer sur des oiseaux avec sa fronde ; mais ses pierres ne tuent pas les oiseaux ; elles les lui amènent vivants et il les relâche en plein ciel. Contre les guerriers, le jeu de l'enfant est plus terrible : il blesse et tue. Pour le faire cesser, Cûchulainn engage avec l'enfant une lutte sauvage ; il le vainc par trahison, le blesse mortellement, et... reconnaît en lui son fils, qui lui met les bras autour du cou, lui dit adieu et meurt.

Ainsi la vie et la mort sont pour les Celtes des jeux, mais riches en poignantes surprises. C'est ce caractère que l'on retrouve dans les deux branches de l'épopée celtique primitive, les *épopées irlandaises*, et les *légendes galloises*.

I. L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

C'est seulement dans la seconde moitié du ^{xix}^e siècle que les nombreux manuscrits du ^{xi}^e et du ^{xii}^e siècle des vieilles épopées irlandaises furent découverts et commencèrent à être publiés. En France, l'admirable effort des celtisants de l'école de d'Arbois de Jubainville les révéla.

La lecture de ces manuscrits fait revivre à nos yeux les mœurs primitives des Celtes qui vivaient au temps de César et dont les Druides, sans doute pour des raisons d'ordre religieux et pédagogique, avaient interdit de transmettre la légende ou l'histoire autrement que par la tradition orale.

La corporation, très savante et très hiérarchisée, des « *files* », dont le nom veut dire *les voyants*, avait l'honneur et la charge de conserver et de transmettre le trésor des gloires nationales. Quand le *file*, en s'accompagnant de la lyre, chantait dans les festins royaux de Tara, ou lors de la fête printanière du 1^{er} mai à Usnech, les exploits des héros nationaux de *Conchobar*, de *Cûchulaïnn*, de *Find* et de son fils *Ossin*, que ce *file* soit un *ollam* et sache trois cent cinquante histoires ou un *oblaire* qui n'en savait que sept, les auditeurs, chefs ou simples guerriers, sentaient frémir en eux l'âme même d'Érin.

Le christianisme qui, par la voix de saint Patrice, convertit avec une incroyable facilité l'Irlande, se garda bien de proscrire ces légendes. C'est en langue irlandaise que saint Colomban chante sur un champ de bataille des strophes guerrières : « *Il y a un fils de la tempête qui cherche à prendre cette armée ; le Fils de Dieu, voilà qui combattrait pour nous !* » Et les portes des monastères s'ouvrent toutes grandes aux bardes et aux *files* qui, aux accents de leurs lyres, enchantent ceux qui les purifient.

Un manuscrit celtique du ^{xii}^e siècle, dit le *livre de Leinster*, donne dans un quatrain formé de douze mots comme le répertoire abrégé des sujets des vieilles épopées irlandaises :

« *Prises et destructions de maisons et de places fortes ; enlèvements de bêtes à cornes ; demandes en mariage ; batailles ; cavernes ; voyages sur mer ; morts violentes ; fêtes ; sièges de forteresses ; expéditions lointaines ou aventures ; enlèvements de femmes ; mas-sacres.* »

*
* *

On classe d'ordinaire en trois grands cycles les poèmes épiques irlandais : le *cycle mythologique*, et deux *cycles héroïques*, celui de *Conchobar* et de *Cûchulaïnn*, les deux grands rois du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, et celui de *Find* et de son fils *Ossin* d'un siècle ou deux postérieur. Nous ne parlerons ici que du *cycle mythologique* et du *cycle héroïque des rois Conchobar et Cûchulaïnn*, et nous renvoyons pour les légendes de *Find* et d'*Ossin* à notre étude sur l'*Ossian* de Macpherson,

1° LE CYCLE MYTHOLOGIQUE

LA LÉGENDE DE LOÉGAIRÉ-LIBAN

Parmi les poèmes du cycle mythologique irlandais, un des plus curieux est celui qui nous raconte la *Légende de Loégaire-Liban*.

Un jour près d'*En-loch* (le lac des Oiseaux), *Crimthann Cass*, roi du Connaught, et *Loégaire-Liban*, son fils, président une grande assemblée de guerriers. Soudain ils voient s'avancer vers eux dans les brouillards matinaux du lac un homme vêtu de pourpre et brillant d'or. Il se fait connaître. Il vient du pays des Dieux ; il se nomme *Fiachna*. Sa femme lui a été enlevée ; pour la reprendre, il a livré et perdu sept batailles ; la huitième doit se livrer le jour même, et il vient demander du secours. Il chante :

*La plus jolie des plaines est la plaine des deux brouillards ;
Autour d'elle coulent des fleuves de sang :
Bataille de guerriers divins, pleins de bravoure,
Non loin d'ici, c'est tout près.*

Les guerriers sont fils de reines et de rois, et ils sont braves :

*Leurs corps sont élégants et majestueux ;
Leurs yeux à la vue puissante ont la prunelle bleue ;
Leurs dents brillantes ressemblent à du verre ;
Leurs lèvres sont rouges et minces.*

*Au combat ils savent tuer les guerriers ;
Quand on est réuni dans la salle où se boit la bière, on entend leurs voix mélodieuses ;
Ils chantent en vers des choses savantes ;
Aux échecs ils gagnent la partie de revanche.*

*Dans leurs mains sont des boucliers blancs,
Ornés de signes en blanc argent,
Avec des épées brillantes et bleues,
Des cornes rouges à monture métallique.*

Loégaire, avec cinquante guerriers, s'élance à cet appel. Vainqueurs, ils assiègent la forteresse de *Mag-Mell*, — la *Plaine Agréable*, le *Pays des Morts*, — et délivrent la femme de *Fiachna* prisonnière. *Loégaire* épouse *Dér Gréné*, la *Larme du Soleil*, et, quand il revient après une année revoir son père et ses amis, il leur vante le beau pays des Morts où il veut retourner, le pays où l'on entend la musique noble et mélodieuse des dieux, celui où de la bière tombe à chaque pluie, où l'on s'entretient avec qui on aime. Et il termine son chant ainsi.

*Quelle merveille, ô Crimtham Cass
Je fus maître de l'épée bleue ,
Une nuit des nuits des dieux,
Je ne la donnerais pas pour ton royaume*

LA NAVIGATION DE LA BARQUE DE MAEL DUIN

L'auteur de cette chanson, qui paraît remonter au x^e siècle, signe à la fin du poème en ces termes : *Aed Finn (Aed le Beau), ardecnaid (chef savant) d'Irlande, arrangea cette histoire comme elle est actuellement ; il le fit pour réjouir dans la suite l'esprit des hommes d'Irlande.*

Un jour que *Mael-Duin* s'amusait avec quelques guerriers à lancer des pierres sur les ruines de l'église de Dubcluain, un homme à langue de poison lui dit : « *Il vaudrait mieux pour toi venger l'homme qui a été brûlé ici* que de lancer des pierres sur ses ossements calcinés. — *Qui est cet homme ?* dit *Mael-Duin*. — *C'est Aillill, ton père.* — *Qui l'a tué ?* — *Des brigands de Leix, et c'est ici qu'ils l'ont tué.* » *Mael* lâcha la pierre qu'il tenait, et, le cœur triste, résolut d'aller par mer à la poursuite des meurtriers.

Un druide qu'il consulte lui recommande, sous peine des plus grands malheurs, de n'emmener avec lui que dix-sept hommes d'équipage. Or dès sa sortie du port, les trois frères de lait de *Mael-Duin*, ense jetant à la nage pour le rejoindre, obligent *Mael-Duin* à les embarquer avec lui, en surnombre. Tous les malheurs de l'expédition vinrent de la désobéissance aux ordres du druide. Étrange navigation à travers des pays fantastiques qui s'appellent : *l'île des fourmis énormes, l'île des grands oiseaux, le moulin effrayant, l'île des pleureurs noirs, l'île du pèlerin solitaire, l'île des forgerons terribles l'île des rieurs, etc...*

Mille tempêtes en cours de route assaillent les hardis compagnons ; mille prodiges leur font ouvrir des yeux émerveillés ; mille dangers effroyables les précipitent en des fuites éperdues. Mais on sent dans la précision sèche et froide d'un carnet de notes qui semble un journal de bord passer comme le beau frisson des aventures et comme le souffle et l'appel du large sur la houle noire ou ensoleillée.

Heureusement, le navire à trois peaux s'alléga des trois passagers indésirables : l'un des frères de lait de *Mael-Duin* se laissa merveilleusement brûler dans le *Château gardé par le Chat* ; et les deux autres furent laissés, l'un dans *l'île des Rieurs* et l'autre dans celle des *Pleureurs noirs*. Et quand le navire sera rentré enfin au port d'Irlande, *Mael-Duin* et ses compagnons, et surtout *Duiran le Poète*, auront, pour toute leur vie, une source inépuisable de joies à raconter, du commencement à la fin, les périls et les aventures et les miracles du fantastique et beau voyage.

2^e LE CYCLE HÉROÏQUE DES ROIS CONCHOBAR ET CÛCHULAÏNN

HISTOIRE DU COCHON DE MAC-DÂTHÔ

La scène se passe au château de *Mac-Dáthô*, roi de Leinster. *Ailill*, roi de Connaught, et *Conchobar*, roi d'Ulster, ont envoyé des messagers pour proposer à *Mac-Dáthô* de lui acheter très cher son chien *Ailbé*, renommé dans toute l'Irlande pour sa force prodigieuse. Sur le conseil de sa femme, le rusé *Mac-Dáthô*, pour ne mécontenter ni l'un ni l'autre de ses deux puissants voisins, promet son chien à l'un et à l'autre ; et le même jour, pour en prendre livraison, les guerriers des deux pays se retrouvent en nombre aux portes du château. Pour gagner du temps, *Mac-Dáthô* offre à ses hôtes un festin pour lequel il a fait tuer un cochon d'une grosseur extraordinaire, que trois cents vaches avaient nourri pendant sept ans. *Mais c'est de poison qu'elles l'avaient nourri, car pour lui furent massacrés bien des guerriers d'Irlande.*

« Il a l'air bon, ce cochon, dit Conchobar. — Oui vraiment, répond Ailill ; mais, ô Conchobar, comment le découpera-t-on ? — Quoi de plus simple, dit un guerrier, dans cette salle où sont les glorieux héros d'Irlande ? »

Le plus brave sera le découpeur. Mais qui, entre tant de glorieux héros, osera se dire le plus brave et surtout sera reconnu pour tel par les autres ?

QUI DÉCOUPERA LE COCHON DE MAC DÁTHÔ ?

14. « Qui veut lutter ? dit Cêt. — Moi, dit Cûscraid le Bègue de Macha, fils de Conchobar, roi d'Ulster. — Qui es-tu ? dit Cêt. — C'est Cûscraid, cria-t-on ; il sera roi un jour et sa beauté est digne de son rang. — Ton ignorance n'est pas flatteuse pour moi, Cêt, dit le jeune homme. — C'est bien, répondit Cêt. Mais lorsque tu partis pour accomplir ton premier exploit, jeune homme, nous nous rencontrâmes à la frontière. Tu y laissas un tiers de tes hommes et tu t'en retournas toi-même avec une flèche dans la gorge ; voilà pourquoi tu as tant de peine à parler. Aussi, depuis ce temps, t'appellent-on Cûscraid le Bègue. »

Cêt avait humilié toute la province d'Ulster.

15. Au moment où le couteau à la main, il s'approchait du cochon, on vit Conall le Triomphateur entrer en sautant dans la maison. Les gens d'Ulster lui souhaitèrent la bienvenue. Conchobar retira sa couronne et l'agita en l'air. « C'est à nous à faire nos parts, dit Conall ; qui les a faites ? — Tu nous vois forcés de les laisser faire à cet homme, à Cêt, fils de Maga, répondit Conchobar. — Est-il juste, Cêt, dit Conall, que ce soit toi qui découpes le cochon ? » Cêt chanta :

Salut, Conall !
Cœur de roche !
Sauvage ardeur, feu guerrier !
Tu as l'éclat du cristal.
Ton sang bout de colère,
Cœur de héros !
Couvert de blessures, toujours victorieux,
Le fils de Findchôm s'est dressé devant moi.

Conall reprit en chantant :

Salut, Cêt !
Cêt, fils de Maga !
Noble héros !
Cœur de cristal !
Beau comme un cygne !
Vaillant guerrier, très vaillant !
Océan courroucé !
Beau taureau en fureur !
Cêt, fils de Maga !

On célébrera notre lutte corps à corps.
 On célébrera la fin de notre combat.
 Il en sera parlé en Fer-Brot ;
 On en racontera l'histoire en Fer-Manach.
 Les héros vont voir le lion du furieux combat,
 Les cadavres sur les cadavres dans le château cette nuit.

16. « Lève-toi donc et cède-moi la place, dit Conall. — Qui te donne ce droit ? répondit Cêt. — Tu as le droit, dit Conall, de ne pas me céder sans combat. Cêt, j'accepte de lutter avec toi. J'en jure le serment que jure mon peuple : depuis le premier jour que j'ai tenu un javelot dans la main, il ne m'est pas souvent arrivé de dormir sans avoir, pour reposer ma tête, la tête d'un homme de Connaught. Il ne s'est point passé un seul jour, une seule nuit, que je n'aie tué quelque ennemi. — C'est vrai, dit Cêt, tu es un meilleur guerrier que moi. Mais si Anlûan était dans ce château, lui, du moins, pourrait lutter contre toi. Quel malheur qu'il ne soit pas ici ! — Il y est », dit Conall ; et, tirant de sa ceinture la tête d'Anlûan, il la lança contre la poitrine de Cêt. Un flot de sang jaillit de la bouche de Cêt, qui s'éloigna, tandis que Conall s'installait à sa place.

17. « Qu'on vienne maintenant me disputer cette place ! » dit Conall ; et, de tous les guerriers de Connaught, aucun ne se présenta. On apporta une cuve en métal repoussé où pouvait tenir un bœuf entier. On la plaça près de lui comme un rempart, car il allait y avoir dans le château bien des disputes et bien des coups donnés par de méchantes gens.

LE MEURTRE DE CÛCHULAÏNN

Le récit du *Meurtre de Cûchulaïnn* a été conservé par le *manuscrit de Leinster*.

Lugaid, fils de *Cûroï*, et *Erc*, fils de *Coïrpré*, dont *Cûchulaïnn* a tué les pères, viennent, pour se venger, avec une forte armée ravager l'Ulster. *Cûchulaïnn* est en sûreté dans sa forteresse d'Ecnain ; mais il entend les cris des femmes et des enfants égorgés par les ennemis.

« *Jamais jusqu'à ce jour*, dit-il, *je n'ai pu entendre des femmes et des enfants se plaindre sans aller à leur secours.* » Et il revêt son costume de guerre. Mais son cheval, le *Gris de Macha*, refuse d'abord de se laisser atteler au char de guerre, et trois fois, mauvais présage, il tourne la tête à gauche. Puis, il obéit à son maître, mais laisse tomber de ses yeux deux grosses larmes de sang.

Dans la mêlée *Cûchulaïnn* fait merveille.

Autant il y a de grains de sable dans la mer, d'étoiles au ciel, de gouttes de rosée en mai, de flocons de neige en hiver, de grêlons dans un orage, de feuilles dans une forêt, d'épis de blé jaune dans la plaine de Breg, de gazons sous les pieds des chevaux d'Irlande en un jour d'été, autant de moitiés de têtes, de moitiés de crânes, de moitiés de mains, de moitiés de pieds, autant d'os rouges furent dispersés dans la plaine ; elle devint grise des cervelles des ennemis.

Loeg, le cocher de Cûchulaïnn, tombe mortellement blessé par un javelot lancé par *Lugaid*. Cûchulaïnn tire le javelot de la blessure et congédie son bon serviteur. Il ajoute : « *Aujourd'hui je serai à la fois guerrier et cocher.* » L'un de ses deux chevaux, le *Gris de Macha*, est blessé à son tour et il se retire vers le lac *Gris*, en emportant sur son cou la moitié du joug : « *Aujourd'hui, dit Cûchulaïnn, j'aurai pour demeure un char à un cheval avec une moitié de joug.* » Mais l'heure de sa mort approche.

LA MORT DE CÛCHULAÏNN

Cûchulaïnn resta seul dans son char sur le champ de bataille. « Je désire, dit-il, aller là-bas au lac pour y boire. — Nous te le permettons, répondirent ses ennemis, mais à la condition que tu reviennes nous trouver. — Si je n'ai pas la force de revenir, reprit Cûchulaïnn, je vous inviterai à aller au-devant de moi. » Il ramassa ses entrailles, les remit en place, et à pied gagna le lac. De sa main en marchant, il maintenait ses entrailles. Il but et se baigna dans le lac en se serrant le ventre avec la main, et voilà pourquoi le lac de la plaine de Murthemné s'appelle Lac de Lâmrath, c'est-à-dire du bien-fait de la main. On l'appelle aussi Lac de l'Eau Mince.

Après avoir bu et s'être baigné, Cûchulaïnn s'éloigna de quelques pas. Il invita ses ennemis à s'approcher de lui. Un parti nombreux, se détachant de l'armée, s'avança. Cûchulaïnn fixa son regard sur ce groupe hostile. Il alla s'appuyer contre la haute pierre qui est dans la plaine, et, à l'aide de sa ceinture, il attacha son corps à cette haute pierre. Il ne voulait mourir ni assis ni couché ; c'était debout qu'il voulait mourir. Puis ses ennemis vinrent se ranger à l'entour. Ils restèrent autour de lui sans oser l'approcher : il leur semblait encore vivant. « Honte à vous, dit Erc, fils de Coirpré le Héros des Guerriers. Honte à vous si vous ne prenez pas la tête de cet homme, si vous ne vengez pas mon père dont il a emporté la tête, mon père dont la tête, enterrée ensuite en Tethba avec le cadavre d'Echaid le Héros des Guerriers, n'a été que plus tard réunie à son corps, en Sid-Nennta (1), derrière l'eau. »

Alors, on vit arriver le Gris de Macha : il voulait protéger Cûchulaïnn tant que l'âme du héros serait présente, et que la lumière de la vie brillerait sur son front. Il fit trois charges terribles autour de son maître ; à coups de dents il tua cinquante hommes, et chacun de ses sabots en tua trente autres. Le nombre des ennemis qui succombèrent est cause de cette expression proverbiale : « Rien n'est plus ardent que les charges du Gris de Macha après la mort de Cûchulaïnn. » Puis ce cheval s'en alla.

Des oiseaux vinrent percher sur l'épaule de Cûchulaïnn. « Ce pilier-là n'avait pas l'habitude de porter des oiseaux, » dit Erc, fils de Coirpré. Alors Lugaid, fils de Cûroï, prenant par derrière les cheveux de Cûchulaïnn,

(1) A Mullaghshee, près de Lanesborough, comté de Roscommon, en Connaught.

lui coupa la tête. Aussitôt, de la main de Cûchulaïnn, l'épée tomba; elle atteignit la main droite de Lugaid qui tomba coupée sur le sol; pour venger la main de Lugaid, on coupa la main droite de Cûchulaïnn.

L'armée se mit en marche, portant la tête et la main droite du héros vaincu : elle arriva ainsi à Tara. On y montre encore l'endroit où la tête et la main droite de Cûchulaïnn furent enterrées avec son bouclier.

LA VENGEANCE DE CONALL LE TRIOMPHATEUR

Conall suivit les traces de l'armée ennemie. Lugaid était à se baigner. « Pour notre sûreté, dit Lugaid à son cocher, regarde dans la campagne, il ne faut pas que personne s'approche de nous sans que nous nous en apercevions. — Il y a, répondit le cocher, un cavalier qui arrive sur nous, il vient avec une très grande rapidité. Si tu le voyais, tu croirais que tous les corbeaux d'Irlande volent au-dessus de lui, et que devant lui des flocons de neige tachètent la plaine. — Je n'aime guère ce cavalier-là qui vient, reprit Lugaid; c'est Conall le Triomphateur sur son cheval, le Rouge de Rosée. Les oiseaux que tu crois voir au-dessus du cavalier sont les mottes de terre que soulèvent les sabots du cheval. Les flocons de neige que tu crois voir tacheter la campagne devant lui, c'est l'écume qui sort de la bouche du cheval et qui tombe du mors de la bride. Regarde quel chemin suit Conall. — Il va au gué, répondit le cocher, il a pris la route par où est passée notre armée. — Puissent le cheval et son cavalier passer à côté de nous ! s'écria Lugaid, ce ne serait pas pour nous une agréable rencontre. »

Lorsque Conall le Triomphateur eut atteint le milieu du gué, il regarda de chaque côté de lui : « Voici, dit-il, deux étrangers. » A trois fois, il regarda. « Voici deux étrangers, répéta-t-il. Au lieu de continuer ma route, il faut que j'aie savoir qui c'est. » Il y va. (Il reconnaît Lugaid). « Un créancier, dit Conall le Triomphateur, voit avec plaisir le visage de son débiteur; il lui réclame le paiement de la dette. Je suis ton créancier, continua-t-il; et toi, en tuant mon camarade Cûchulaïnn, tu es devenu mon débiteur, je viens te demander d'acquitter ta dette. — Ta prétention n'est pas conforme au droit, répliqua Lugaid; le succès que tu veux remporter contre moi dans un combat singulier ne peut compter que si tu l'obtiens en Munster. — Je ne demanderais pas mieux, répondit Conall, si, pour aller en Munster, nous pouvions ne pas suivre la même route, ne pas voyager de compagnie et en causant ensemble. — Rien n'est plus facile, dit Lugaid, je passerai par Bel-Gabruin, par Belach-Finechuin, par Gabard, par Mairg-Laigen, et nous nous rencontrerons en Argetros (1). »

(1) Sur la Nore, affluent de la Barrow. comté de Kilkenny.

Lugaid arriva le premier. Conall, arrivé le second, jeta sur lui sa lance. Lugaid, qui fut atteint, avait le pied contre la haute pierre qui est dans le champ d'Argetros; voilà pourquoi, dans le champ d'Argetros, il y a la Pierre de Lugaid.

Après cette première blessure, Lugaid recula jusqu'à l'endroit appelé Tombe de Lugaid, près des ponts d'Ossory (1). Alors, les deux combattants échangèrent quelques paroles. « J'aimerais, dit Lugaid, que tu agisses à mon égard avec la justice que doit un guerrier. — De quoi s'agit-il? répondit Conall. — Tu devrais contre moi, reprit Lugaid, ne te servir que d'une main, puisque moi je n'en ai plus qu'une. — Soit », répliqua Conall. On lui lie avec des cordes la main au côté. Et ils combattirent ainsi une grande partie de la journée sans que ni l'un ni l'autre eût l'avantage.

Conall le Triomphateur, voyant qu'il ne pouvait l'emporter sur son adversaire, jeta de côté un regard à son cheval, le Rouge de Rosée. Ce cheval avait une tête de chien, et il s'en servait pour tuer les hommes dans les combats et les duels. Le cheval s'approcha de Lugaid et lui déchira le flanc, d'où jaillirent les entrailles qui tombèrent aux pieds de Lugaid. « Malheur à moi ! s'écria celui-ci. Ce n'est point, ô Conall le Triomphateur, la justice que doit un guerrier. — Je t'ai donné ma parole, répondit Conall; je ne t'ai pas donné celle des bêtes et des animaux sans raison. — Je sais maintenant, répondit Lugaid, que tu ne partiras pas sans emporter ma tête, comme nous avons emporté celle de Cûchulaïnn. Je te donne donc ma tête en sus de la tienne, tu jouiras de mon royaume en outre du tien ; tu joindras mes armes de guerre aux tiennes. Cesera un honneur pour moi que tu deviennes le premier des guerriers d'Irlande. » Puis Conall le Triomphateur coupa la tête de Lugaid, fils de Curoï.

Il partit emportant cette tête. Il rejoignit l'armée des Ulates à Roi-riu, en Leinster. La tête de Lugaid y fut posée contre une pierre, et on l'y oublia. Quand l'armée arriva à Gris, Conall demanda : « Un de vous a-t-il emporté la tête? — Nous ne l'avons pas emportée, » répondirent-ils tous.

On retourna chercher la tête. O prodige ! la tête avait fait fondre la pierre ; elle était passée à travers.

(Trad. Duvau, *Littérature celtique d'Arbois de Jubainville*, t. V ; éd. Thorin.)

3° LE CYCLE HÉROÏQUE DE FIND ET D'OSSIN

(Voir le chapitre sur l'Ossian de Macpherson, p. 361).

(1) Comté de Kilkenny.

II. LES LÉGENDES GALLOISES ET LES MABINOION

Le spécimen le plus curieux de la littérature galloise primitive, c'est un recueil de contes épiques, romanesques et merveilleux, appelé les *Mabinogion* (contes d'enfants). Le manuscrit qui les contient date du XIV^e siècle ; il est connu sous le nom *le Livre rouge* et a été publié et traduit pour la première fois en Angleterre en 1838.

Trois de ces contes, ceux d'*Owein et Lunet*, de *Gereint et Enid* et de *Peredur, fils d'Ewrawc*, ressemblent aux trois romans français du XII^e siècle de Chrétien de Troyes : *le Chevalier au Lion*, *Erec et Enid* et *Perceval le Gallois*. La source commune où ont puisé les auteurs anonymes des *Mabinogion* et Chrétien de Troyes était sans doute des romans français écrits en Angleterre après la conquête normande sur des thèmes de vieilles légendes celtiques.

Les plus curieux sont ceux qui évoquent la grande figure du *roi Arthur*, le vieux chef breton qui, suivant la légende, avait été l'âme de la résistance celtique à l'invasion saxonne du XI^e siècle, et qui avait disparu mystérieusement dans la bataille de *Camlaui*. Vaincus, traqués, refoulés sur de minces bandes de territoire, les Celtes avaient groupé autour de cette grande figure héroïque toutes les gloires de leur passé et tous leurs rêves de revanche. Leur imagination ardente croyait voir leur grand roi, par les nuits claires, traverser le ciel sur la Grande Ourse, son char étincelant, et leur foi obstinée et touchante attendait et appelait son retour.

La naïveté des vieux conteurs gallois brode sur cette légende de fantasques, ingénieuses et puériles arabesques. L'aigle d'Arthur becquète les étoiles du ciel depuis la création du monde ; la lance de *Beduyr*, son échanson, fait saigner le vent ; son sénéchal *Kei-le-Long* peut rester neuf jours et neuf nuits sous l'eau, et, par les nuits froides, son corps rayonne une telle chaleur que ses compagnons peuvent y allumer leur feu. Sur l'épée du roi sont gravés deux serpents d'or, qui, lorsqu'on tire l'épée du fourreau, lancent par leurs gueules des flammes éblouissantes ; et *Gwenn*, son manteau, qui porte à chaque coin une pomme d'or rouge, a la propriété merveilleuse de rendre invisible celui qu'il enveloppe.

Sans doute il n'est pas encore le gentil et noble fondateur de l'*Ordre de la Table ronde* autour duquel les romanciers Thomas, Berould et Chrétien de Troyes feront fleurir les belles légendes de *Lancelot et de Genièvre*, de *Tristan et d'Yseult*, de l'*enchanteur Merlin* et de la *fée Viviane*. Mais déjà il groupe autour de lui quelques-uns des beaux chevaliers qui, dans les romans postérieurs, feront le tour aventureux du monde, et même, dans leur quête du *Gral mystique*, la conquête du Ciel. Au premier rang de ces chevaliers brille *Peredur*, le *fils d'Ewrawc*, celui qui sera *Perceval*, le *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach et de Wagner, dont le *Peredur ab Ewrawc* des *Mabinogions* raconte déjà les merveilleuses prouesses.

PEREDUR AB EVRAWC

Le comte *Evrawc* a été tué avec six de ses fils à la guerre ou dans des tournois. Son septième fils, le plus jeune, *Peredur*, a été élevé par sa mère dans une campagne solitaire, et personne parmi les paysans ne doit et d'ailleurs ne peut lui parler d'armes ni de combats. Il vit simple parmi les simples. Mais un jour il rencontre des chevaliers et sa vocation s'éveille. Il les suit ; il arrive à la cour du roi Arthur, pour se faire lui-même armer chevalier. On se moque à la cour de son piteux équipage et de son maigre cheval gris-pommelé. Seuls, un nain et une naine qui depuis un an n'avaient point parlé, le saluent : « *Dieu te bénisse, Peredur, beau fils d'Evrawc, fleur des guerriers et lumière des chevaliers !* » *Kei-le-Long*, le sénéchal, rudoie les nains et adresse à *Peredur* des paroles discourtoises. Mais, comme entrée de jeu, *Peredur* va tuer un chevalier qui a insulté la reine, le dépouille de ses armes, et refuse de revenir à la cour du roi Arthur avant de s'être vengé de *Kcī-le-Long*, son offenseur.

C'est alors entre le *Mont Douloureux* et le *Château des Merveilles* une fantastique et brillante chevauchée, dans un étrange pays, hérissé de dangers et fleuri d'aventures, où il y a toujours des chevaliers à abattre, des princesses à délivrer, une impératrice à servir, des monstres et des sorcières à tuer, et un beau rêve d'amour se mêlant au rêve de gloire, le rêve de la femme que *Peredur* aime le plus.

LA VOCATION DE PEREDUR

L'enfant allait tous les jours dans la forêt pour jouer et lancer baguettes et bâtons. Un jour, il aperçut le troupeau de chèvres de sa mère et deux chevreaux près des chèvres. L'enfant s'étonna grandement qu'ils fussent sans cornes, tandis que tous les autres en portaient, et il pensa qu'ils étaient depuis longtemps égarés et qu'ils avaient ainsi perdu leurs cornes. Il y avait, au bout de la forêt, une maison pour les chèvres : à force de vaillance et d'agilité, il y poussa les chevreaux et les chèvres. Puis il retourna à la maison auprès de sa mère : « Mère, dit-il, je viens de voir ici près, dans le bois, une chose étonnante : deux de tes chèvres devenues sauvages et ayant perdu leurs cornes, si longtemps elles ont été égarées sous bois ! Il est impossible d'avoir plus de peine que je n'en ai eue à les faire rentrer. » Aussitôt chacun de se lever et d'aller voir : grand fut leur étonnement quand ils aperçurent les chevreaux.

Un jour, ils virent venir trois chevaliers suivant une voie chevalière, sur la lisière de la forêt : c'étaient *Gwalchmei*, fils de *Gwyar* ; *Gweir Gwystyl* et *Owein*, fils d'*Uryen*. « Ma mère, dit *Peredur*, qu'est-ce que ces gens là-bas ? — Ce sont des anges, mon fils, dit-elle. — J'en donne ma foi, dit *Peredur*, je m'en vais comme ange avec eux. » Et *Peredur* alla sur la route à leur rencontre. « Dis, mon âme, dit *Owein*, as-tu vu un chevalier passer par ici aujourd'hui ou hier ? — Je ne sais ce que c'est qu'un chevalier. — Ce que je suis, dit *Owein*. — Si tu voulais me dire ce que je vais te demander, je te dirais ce que tu me demandes. — Volontiers. — Qu'est-ce que cela ? dit *Peredur* en désignant la selle. — Une selle », répondit *Owein*. *Peredur* l'interrogea sur

tous les objets qu'il apercevait du harnais des hommes et des chevaux, sur ce qu'ils prétendaient et pouvaient faire avec eux. Owein lui en expliqua complètement l'usage. « Va devant toi, dit Peredur, j'ai vu l'espèce d'homme que tu demandes. Moi aussi, je veux te suivre. »

Et il retourna vers sa mère et ses gens. « Mère, dit-il, ce ne sont pas des anges les gens de tout à l'heure, mais des chevaliers ordonnés. » La mère tomba évanouie. Peredur alla à l'endroit où se trouvaient des chevaux qui portaient le bois de chauffage, et leur apportaient nourriture et boisson des lieux habités. Il prit un cheval, gris pommelé, osseux, le plus vigoureux, à son avis ; il lui serra un bât autour du corps en guise de selle, et, avec de l'osier, il imita tous les objets d'équipement qu'il avait vus sur les destriers. Puis il retourna auprès de sa mère. A ce moment, la comtesse revint de l'évanouissement. « Eh bien ! mon fils, dit-elle, tu veux donc partir ? — Oui, répondit-il, avec ta permission. — Attends d'avoir reçu mes conseils avant de t'en aller. — Volontiers, dis vite. — Va tout droit à la cour d'Arthur, là où sont les hommes les meilleurs, les plus généreux et les plus vaillants. Où tu verras une église, récite ton *Pater* auprès d'elle. Quelque part que tu voies nourriture et boisson, si tu en as besoin et qu'on n'ait pas assez de courtoisie ni de bonté pour t'en faire part, prends toi-même. Si tu entends des cris, va de ce côté ; il n'y a pas de cri plus caractéristique que celui d'une femme. Si tu vois de beaux bijoux, prends et donne à autrui, et tu acquerras ainsi réputation. Si tu vois une belle femme, fais-lui la cour, quand même elle ne voudrait pas de toi, et elle t'en estimera meilleur et plus puissant qu'auparavant. » Cet entretien terminé, Peredur monta à cheval, tenant une poignée de javelots à pointe aiguë, et il s'éloigna.

PEREDUR RÊVE A LA FEMME QU'IL AIME LE PLUS

Vers le soir, il arriva dans une vallée, et, au bout de la vallée, devant la cellule d'un serviteur de Dieu. L'ermite l'accueillit bien, et il y passa la nuit. Le lendemain matin, il se leva et sortit. Il était tombé de la neige pendant la nuit, et un faucon avait tué un canard devant la cellule. Le bruit du cheval fit fuir le faucon, et un corbeau s'abattit sur la chair de l'oiseau. Peredur s'arrêta, et, en voyant la noirceur du corbeau, la blancheur de la neige, la rougeur du sang, il songea à la chevelure de la femme qu'il aimait le plus, aussi noire que le jais, à sa peau aussi blanche que la neige, aux pommettes de ses joues, aussi rouges que le sang sur la neige.

Or, à ce moment, Arthur et sa cour étaient en quête de Peredur. « Savez-vous, dit Arthur, quel est le chevalier à la longue lance (1) arrêté là-

(1) Paladyr Hir, à la longue lance, tel est le surnom de Peredur.

bas dans le vallon? — Seigneur, dit quelqu'un, je vais savoir qui c'est. » Le page se rendit auprès de Peredur et lui demanda ce qu'il faisait ainsi et qui il était. Peredur était si absorbé dans la pensée de la femme qu'il aimait le plus, qu'il ne lui donna pas de réponse. Le page le chargea avec sa lance ; Peredur se retourna contre lui et le jeta par-dessus la croupe de son cheval à terre. Vingt-quatre pages vinrent successivement le trouver. Il ne répondit pas plus à l'un qu'à l'autre et joua avec chacun d'eux le même jeu : d'un seul coup, il les jetait à terre. Kei vint en personne et lui adressa des paroles rudes et désagréables. Peredur lui mit sa lance sous le menton et le culbuta à une portée de trait de lui, si bien qu'il se brisa le bras et l'omoplate ; puis il fit passer son cheval vingt et une fois par-dessus son corps. Pendant que Kei restait évanoui de douleur, son cheval s'en retourna d'un galop furieux. Les gens de la cour, le voyant revenir sans son cavalier, se rendirent en hâte sur le lieu de la rencontre. En arrivant, ils crurent que Kei était tué, mais ils reconnurent qu'avec les soins d'un bon médecin, il vivrait. Peredur ne sortit pas plus de sa méditation en voyant tirer le heaume de Kei. On transporta Kei dans le pavillon d'Arthur, qui lui fit venir des médecins habiles. Arthur fut peiné de l'accident arrivé à Kei, car il l'aimait beaucoup.

Gwalchmei fit remarquer alors que personne ne devait troubler d'une façon impolie un chevalier ordonné dans ses méditations, car il se pouvait qu'il eût fait quelque perte ou qu'il songeât à la femme qu'il aimait le plus. « C'est probablement, ajouta-t-il, cette inconvenance qu'a commise celui qui s'est rencontré le dernier avec le chevalier. Si tu le trouves bon, seigneur, j'irai voir s'il est sorti de sa méditation : auquel cas, je lui demanderai poliment de venir te voir. » Kei s'en irrita et se répandit en paroles amères et envieuses : « Gwalchmei je ne doute pas que tu ne l'amènes en tenant ses rênes. Bien minces seront ta gloire et ton honneur pour vaincre un chevalier fatigué et épuisé par le combat. C'est ainsi, d'ailleurs, que tu as triomphé de beaucoup. Tant que dureront ta langue et tes belles paroles, une mince robe de fine toile sera pour toi une armure suffisante ; tu n'auras besoin de rompre ni lance, ni épée, pour te battre avec le chevalier que tu vas trouver dans un pareil état. — Kei, répondit Gwalchmei, tu pourrais, si tu le voulais, tenir un langage plus aimable. Ce n'est pas sur moi que tu devrais venger ta fureur et ton ressentiment. Il me semble, en effet, que j'amènerai le chevalier sans qu'il m'en coûte bras ni épaule. — Tu as parlé en sage et en homme sensé, dit Arthur à Gwalchmei. Va, prends des armes convenables et choisis ton cheval. »

Gwalchmei s'arma et se dirigea, comme en se jouant, au pas de son cheval, du côté de Peredur. Celui-ci était appuyé sur la hampe de sa lance, toujours plongé dans la même méditation. Gwalchmei s'approcha de lui sans aucun air d'animosité et lui dit : « Si je savais que cela dût t'être aussi agréable qu'à moi, je m'entretiendrais volontiers avec toi. Je viens vers toi, en effet,

de la part d'Arthur, pour te prier de venir le voir. Deux de ses officiers sont déjà venus vers toi à ce sujet. — C'est vrai, dit Peredur, mais ils se sont présentés d'une façon désagréable. Ils se sont battus avec moi, à mon grand regret, car il me déplaisait d'être distrait de ma méditation : je méditais sur la femme que j'aime le plus. Voici comment son souvenir m'est venu. En considérant la neige, le corbeau et les taches de sang du canard tué par le faucon sur la neige, je me mis à penser que sa peau ressemblait à la neige, la noirceur de ses cheveux et de ses sourcils au plumage du corbeau, et les deux pommettes de ses joues aux deux gouttes de sang. — Cette méditation n'est pas sans noblesse, dit Gwalchmei, et il n'est pas étonnant qu'il t'ait déplu d'en être distrait. — Me diras-tu si Kei est à la cour d'Arthur? — Il y est; c'est le dernier chevalier qui s'est battu avec toi, et ce n'est pas pour son bonheur que cette aventure lui est arrivée : son bras et son omoplate ont été brisés du saut qu'il a reçu de ton coup de lance. — Eh bien ! j'aime autant commencer à venger ainsi l'injure du nain et de la naine. » Gwalchmei fut tout étonné de l'entendre parler ainsi du nain et de la naine. Il s'approcha de lui, lui jeta les bras autour du cou et lui demanda son nom. « On m'appelle Peredur, fils d'Evrawc, répondit-il ; et toi, qui es-tu? — Gwalchmei est mon nom. — Je suis heureux de te voir. J'ai entendu te vanter, dans tous les pays où j'ai été, pour ta bravoure et ta loyauté. Je te prie de m'accorder ta compagnie. — Tu l'auras, par ma foi ; mais donne-moi aussi la tienne. — Volontiers. » Ils s'en allèrent ensemble, joyeux et unis, vers Arthur.

(Trad. J. Lot., *Littérature celtique d'Arbois de Jubainville*, t. IV ; éd. Thorin.)

CHAPITRE II

L'ÉPOPÉE ANGLO-SAXONNE

Lorsque, au v^e siècle de notre ère, les tribus germaniques des Angles et des Saxons envahirent la Grande-Bretagne et refoulèrent dans le pays de Galles et en Irlande les Celtes qu'elles n'avaient pas massacrés, elles apportaient, elles aussi, leurs légendes et leur épopée.

Le grave, rude et beau poème, qui est le premier monument de la littérature anglo-saxonne, est déjà chargé du génie sombre et fort de la race. Il nous a été transmis par un manuscrit qui date du x^e siècle et qui comprend 3 182 vers allitatifs. Le héros en est un jeune prince géate, Beowulf, dont l'existence historique a été agrandie par le vieux poète.

Il y a, pour ce mélange de l'histoire et de la légende, plus d'une analogie entre *Beowulf* et les autres épopées primitives de Roland, du Cid et des Niebelungen.

BEOWULF

ANALYSE ET EXTRAITS

Hrothgar, le roi des Danois, le protecteur des *Scyldings*, a fait construire dans son palais de *Lejre* une salle immense où les plus illustres guerriers se délassent de leurs exploits en buvant au chant des harpes la bière brillante et la cervoise. Cette salle se nomme le *Héorol*.

Mais ce bruit de fête chagrine fort un monstre, *hideux étranger, démon habitant des marais, Grendel*. Une nuit Grendel entre dans le Héorot, saisit trente convives, les déchire et les emporte dans son marécage pestilentiel où il les dévore. Il prend goût à ces expéditions, *l'ogre des repaires* ; il les recommence ainsi toutes les nuits pendant douze ans et vide les meilleures maisons.

Mais un jour, le jeune *Beowulf*, neveu d'*Hygelac*, roi des Géates, au Sud de la Suède, apprend la détresse d'*Hrothgar*. Il commande qu'on lui prépare son excellent vaisseau voyageant sur les vagues ; il dit qu'il veut, lui, roi guerrier, aller trouver le vieux souverain par delà le chemin des cygnes.

Poussée par le vent favorable, elle vola sur l'eau agitée, *la barque au cou écumeux, semblable à un oiseau*. Enfin, Beowulf et ses quatorze compagnons virent luire la *falaise marine, les collines escarpées, les larges promontoires*.

Au festin de bienvenue, dans la grande salle de bière, il y eut de la joie parmi les héros au cœur fort, Danois et Géates. La cervoise brilla ; un ménestrel chanta à voix claire. Mais un Danois *Unferth*, par jalousie, prétendit que Beowulf avait jadis été vaincu à la nage par *Breca*, et le héros riposte :

EXPLOITS SOUS-MARINS

Beowulf discourut, l'enfant d'Ecgtheow :

« Voici ! tu as exprimé un grand nombre de choses, mon ami
 Unferth, enivré de bière, au sujet de Breca,
 tu as beaucoup dit de son aventure. Je conterai la vérité,
 à savoir que je possédais plus de vigueur sur mer,
 d'endurance sur les vagues, qu'aucun autre homme.
 Tous deux nous nous entretenîmes de cela, étant jouvenceaux,
 et nous nous vantions (lors nous étions encore l'un et l'autre
 en notre temps de jeunesse), qu'au dehors, sur l'homme au trident,
 nous risquerions nos jours ; et cela, nous le fîmes ainsi. Nous avions
 une épée nue, lorsque tous deux nous nageâmes sur le bras de mer,
 une épée dure en mains ; tous deux nous pensions à nous
 défendre contre les baleines. Il ne put nullement
 flotter loin de moi sur les vagues du flot
 plus vite sur la crête d'eau ; je ne voulus pas le quitter.
 Lors tous deux ensemble nous fûmes sur la mer,
 le laps de cinq nuits jusqu'à ce que le flot nous sépara,
 les lames bouillonnantes ; le plus froid des temps survint
 la nuit tombante, et le vent du Nord
 farouche se tourna contre nous ; rudes étaient les vagues.
 Des poissons de mer l'humeur était excitée ;
 là contre les adversaires ma cotte d'armes de corps,
 dure, jointe par la main, ne fournit secours ;
 mon armure de bataille tissée, ornée d'or,
 recouvrait ma poitrine. Un ennemi tacheté
 me tira vers le fond, il me tenait ferme,
 farouche dans son étreinte. Cependant il me fut accordé
 d'atteindre l'être prodigieux de ma pointe,
 de mon glaive de bataille ; un assaut guerrier
 vigoureux enleva par ma main la bête marine...
 ...La lumière vint de l'Est,
 brillant signal de Dieu ; les courants de mer s'apaisèrent,
 en sorte que je pus voir des promontoires,
 des remparts battus du vent. La destinée sauve souvent
 un comte non voué à la mort, quand son courage est vaillant. »

(Vers 529-573.)

A la fin du banquet, la reine offre une coupe d'hydromel à Beowulf et à ses compagnons ;
 les autres s'endorment ; lui, veille.

Ce soir-là, Grendel enfonce la porte du Héorot. Sentant la chair fraîche, *gonflé de rage* il foule le parquet éclatant avec dans les yeux *une laide lumière*. Il se jette avec joie sur un guerrier endormi, le vide de son sang, le dévore tout entier *jusqu'à ses pieds et à ses paumes*.

Mais Beowulf se dresse ; tous les deux se heurtent comme *deux taureaux de la guerre*. C'est merveille que la salle royale, où la bière et le sang coulent à flots, ne croule pas. Et soudain, au dehors, les Danois entendent s'élever le hurlement lugubre, le chant de défaite de *l'ennemi de Dieu*, du *maudit* qui fuit, le bras et l'épaule arrachés, et va se plonger, pour y mourir, dans son marais où des caillots de sang se mêlent aux bouillons de l'eau vaseuse.

A Beowulf vainqueur, le roi Hrothgar donne dans un banquet de magnifiques présents, bannière dorée, heaume, cotte de mailles, huit coursiers harnachés d'or, dont l'un portait une selle ornée de bijoux : *c'était le siège de bataille du haut roi, quand il voulait prendre part au jeu des épées*.

Mais, la nuit suivante, un nouveau monstre surgit dans le Héorot.

LA MÈRE DE GRENDEL

La mère de Grendel,
femme, femelle monstrueuse, se souvint de sa misère,
elle qui dut habiter les eaux terribles,
les froids cours d'eau, après que Caïn devint
meurtrier, par l'épée tranchante, de son frère unique,
fils de son père ; lors Caïn s'en alla, banni,
marqué par le meurtre ; pour fuir la joie humaine,
il habita le désert. De là naquirent beaucoup
d'esprits voués par le destin. Grendel était l'un d'eux.
loup féroce haïssable, qui trouva à Héorot
un homme veillant pour attendre la guerre.
Là, l'être prodigieux se trouva aux prises avec lui.
Cependant il se souvint de la vigueur de sa puissance,
de l'ample don que Dieu lui octroya,
et se confia au Maître suprême pour la grâce,
le réconfort et le secours ; aussi il vainquit l'ennemi,
abattit l'esprit infernal. Lors celui-ci s'en alla méprisé,
privé de joie, voir l'habitation de la mort,
lui, l'ennemi de la race humaine. Et lors sa mère, encore,
avide et d'humeur patibulaire, voulut aller
en lamentable aventure venger la mort de son fils.

(Vers 1258-1278).

Elle sortit de son repaire, dévora *Aeschere*, le meilleur vassal de Hrothgar, et rentra dans son marais pestilentiel.

Mais Beowulf, sans peur, va l'y chercher.

LE REPAIRE

Ils habitent un pays
mystérieux, des pentes à loup, des promontoires battus
par le vent, un hasardeux sentier de marécage où le torrent
de montagne dévale sous les brumes des falaises,
où le flot descend sous terre. Ce n'est pas loin d'ici,
en mesures milliaires, que s'étend le lac
au-dessus duquel sont suspendus des bosquets glacés
un bois fixé par ses racines surplombe l'eau.
Là chaque nuit l'on peut voir une effrayante merveille,
du feu sur le flot. Il ne vit personne d'assez intelligent
entre les enfants des hommes qui connaisse ce fond.
Quoique le cerf hantant la bruyère, harassé par les chiens,
le cerf vigoureux par ses cornes, cherche le bois forestier,
mis de loin en fuite, il cédera plutôt sa vie,
il finira ses jours sur le bord plutôt que de vouloir
y cacher sa tête. Ce n'est pas un endroit délicieux ;
de là le remous des vagues monte
sombre vers les nuages, quand le vent agite
l'odieuse tempête, jusqu'à ce que l'air s'obscurcisse,
que les cieux pleurent

(Vers 1345-1377.)

Arrivé au bord des vagues gonflées, Beowulf plonge, à travers l'eau où des monstres marins viennent choquer et flairer sa cotte de mailles. Soudain la *détestable ogresse* se saisit de lui.

LA PLONGÉE ET L'AFFREUX DUEL

Lors elle étendit sa griffe vers lui, saisit le combattant
avec d'horribles étreintes. Elle n'en blessa pas plus tôt
son corps intact ; au dehors la cotte de mailles le garantissait
à l'entour, en sorte qu'elle ne put percer ce justaucorps militaire,
chemise à mailles des membres, de ses doigts odieux.
Lors la louve du courant, lorsqu'elle vint au fond,
porta le prince aux anneaux (1) à sa demeure,
en sorte qu'il ne put pas (quoiqu'il fût plein de bravoure)

(1) Ou à la cotte de mailles.

manier ses armes ; mais tant d'êtres prodigieux
le harcelèrent à la nage, mainte bête marine pressa
de ses défenses de bataille sa chemise de mailles d'armée,
des bêtes monstrueuses le poursuivirent.

Lors le comte
s'aperçut qu'il était il ne savait en quelle salle hostile,
où nulle eau ne lui nuisait aucunement,
ni en raison de la salle voûtée ne pouvait le toucher
l'atteinte soudaine du flot. Il vit une lumière de feu,
une vive lueur briller avec éclat.

Lors l'excellent guerrier aperçut la louve de fond meurtrière,
la puissante femme de l'onde. Il donna un formidable assaut
de son glaive de bataille, sa main ne retint pas l'élan,
en sorte que sur la tête du monstre la lame ornée d'anneaux
fit retentir l'avidé chant du combat. Lors l'hôte trouva
que l'épée luisante de guerre ne voulait pas mordre,
attenter aux jours, mais le tranchant faiblit pour le souverain
chef en son besoin. Elle avait auparavant éprouvé
bien des corps à corps, souvent fendu en deux un heaume,
une armure de guerre d'homme voué à mort. Ce fut lors la première
fois pour le cher objet précieux que son honneur défailloit.

Il fut de nouveau résolu, nullement lent en courage,
se souvenant d'actions d'éclat, le parent de Hygelac.
Lors il jeta l'arme damasquinée couverte de bijoux,
le soldat irrité, en sorte qu'elle gisait à terre,
raide avec son tranchant d'acier. Il se fiait à sa force,
à l'étreinte de sa droite puissante. Ainsi doit faire un homme ;
quand il pense mériter au combat
louange durable, il n'a pas souci de sa vie. Lors le chef
des Géates prit par l'épaule la mère de Grendel...

Il la jeta sur le sol ; mais elle l'aurait percé de son large poignard et aurait vengé son
enfant, si le héros n'eût saisi un glaive dans une panoplie.

Lors il vit un glaive riche en victoires dans la panoplie,
une vieille épée de géants, vaillante du tranchant,
honneur des guerriers. C'était l'élite des armes,
mais elle était plus grande qu'aucun autre homme
ne pourrait en porter au jeu du combat,
excellente et splendide, œuvre d'êtres gigantesques. Lors il saisit
la poignée à ceinturon, le preux chef des Scyldings brandit
la lame ornée d'anneaux. Farouche et cruel à la lutte,

désespérant de ses jours, il frappa furieusement
 en sorte que la dure épée s'attacha au cou du monstre, lui brisa
 les anneaux osseux. Le glaive traversa toute sa couverture
 de chair vouée à la mort ; elle s'écroula sur le sol.

(Vers 1501-1568.)

Chargé de présents, Beowulf retourne au pays des Géates. Il raconte son beau voyage au roi Hygelac : les larges festins dans la grande salle sur le parvis de laquelle la reine passait, *tisseuse de paix*, distribuant aux vaillants des coupes et des bracelets d'or, tandis que la fille du roi, jeune et ornée d'or, portait aux héros les brocs de bière ciselés, et que le chanteur, s'accompagnant de la harpe, chantait *une histoire vraie et triste* de gloire et de mort.

A la mort d'Hygelac, le *large royaume* passa aux mains de Beowulf. Pendant cinquante hivers il fut un véritable roi, *vieux gardien du pays natal*.

Et c'est encore lui, le vieux roi, qui, après plus de trente victoires, va seul combattre un terrible dragon, qui garde un trésor, et dont la gueule vomit des flammes. Il succomberait, si Wiglaf, son jeune parent, ne venait le secourir. Le monstre est tué ; mais Beowulf, mortellement blessé, fait ainsi ses adieux à la vie.

LA MORT DE BEOWULF

Béowulf discourut, il devisa en dépit de sa plaie,
 de sa pitoyable blessure du carnage. Il savait fort bien
 qu'il avait passé ses journées
 de joie terrestre. Lors tout était parti
 du nombre de ses jours, la mort était infiniment près.
 « Ores (dit-il), je voudrais remettre à mon fils
 mon vêtement de combat, s'il m'était accordé
 que quelque héritier provenant de mon corps
 survînt après moi. J'ai dirigé cette nation
 pendant cinquante hivers ; il n'y a eu aucun roi
 de peuple de ceux habitant à l'entour
 qui osât m'attaquer avec des amis de combat,
 m'oppresser par la terreur. Dans ma résidence j'attendis
 les moments fixés, je conservai bien ce qui était à moi ;
 je n'allai pas chercher d'assauts armés, ni pour moi ne jurai
 beaucoup de faux serments. De tout ceci je puis,
 malade de plaies mortelles, avoir réjouissance,
 parce que le Gouverneur des Humains n'aura pas besoin
 de me reprocher le méchant meurtre de parents, quand ma vie
 partira de mon corps. Ores va, toi, prestement
 observer le trésor accumulé sous la roche grise,
 cher Wiglaf, ores que le reptile gît,

qu'il dort grièvement blessé, privé de son trésor.
Ores hâte-toi pour que j'aperçoive
l'antique richesse, l'amas d'or, que j'observe fort bien
les brillants joyaux curieux, pour que d'autant plus à l'aise,
après avoir gagné de précieuses richesses, je puisse quitter
ma vie et ma nation, que j'ai longtemps dirigée. »

(Vers 2724-2751.)

Wiglaf va chercher le trésor.

Le courageux vassal parent vit beaucoup de joyaux précieux
en forme de soleil, de l'or étincelant qui jonchait le sol,
des merveilles sur le mur, et l'ancre du reptile,
du vieil oiseau crépusculaire ; il vit debout des vases,
vaisseaux à boire d'hommes anciens, manquant de polisseur,
dépouillés d'ornements. Là étaient maint heaume,
vieux et rouillé, beaucoup de bracelets
habilement enlacés. Aisément un trésor,
de l'or gisant sur le sol, peut tourner la tête
à quelqu'un de race humaine, le cache qui veut !
Il vit aussi se dresser une bannière toute d'or, élevée
au-dessus du trésor accumulé ! la plus grande des merveilles
faite de main, tissée par puissance d'enchantement.
D'elle sortait une lueur, en sorte qu'il put distinguer
le parquet, examiner de près les bijoux.

(Vers 2757-2771.)

Vite le preux ressort du tertre, chargé de butin. Il asperge d'eau le souverain mourant
dont les dernières paroles sont belles et grandes.

Béowulf discourut ;

Vieillard plein de douleur, il observa l'or :
« Pour ces joyaux, je dis merci au Maître de tout,
au Roi de l'Honneur, en mes paroles,
à l'Eternel Seigneur, pour ces joyaux que je contemple
ici, de ce que j'ai pu pour ma nation
acquérir de telles choses avant mon jour de trépas.
Ores j'ai troqué contre un trésor accumulé d'objets précieux
l'abandon de ma vie âgée. Vous pourvoirez toujours
aux besoins de la nation : je ne puis être ici longtemps.
Ordonnez aux héros fameux dans la mêlée de construire
après le feu funéraire un tertre en vue, brillant sur le cap

marin comme monument de souvenir pour ma nation.
Il devra se dresser haut sur le Hronesnaes (1),
afin que les voyageurs sur mer après cela l'appellent
le tumulus de Béowulf, eux qui poussent
au loin les hauts navires par-dessus les brumes des flots ».
De son cou le souverain à l'esprit audacieux enleva
le collier d'or ; il le remit au vassal,
au jeune guerrier à javelot, et le heaume orné d'or,
l'anneau et la cotte de mailles ; il lui recommanda
d'en bien user. « Tu es le dernier survivant de notre race,
des Waegmundings. La destinée a emporté
tous mes parents vers le sort décrété par la Divinité,
comtes grands en courage ; je devrai les suivre. »
Ce fut pour le vieillard la parole suprême
des pensées en son sein avant qu'il se résignât au feu
funéraire, aux chauds tourbillons de flamme : l'âme
lui sortit du cœur pour aller trouver le sort des justes.

(Vers 2792-2820.)

(Trad. Walter Thomas, *L'épopée anglo-saxonne* ; éd. Renaissance du Livre).

(1) Le Cap de la Baleine.

L'ÉPOPÉE ALLEMANDE

I. L'ÉPOPÉE GUERRIÈRE

LES NIEBELUNGEN

L'épopée allemande des *Nibelungen*¹, très populaire au moyen âge, et dont il reste de nombreux manuscrits, fut oubliée de la fin du XIII^e siècle à la seconde moitié du XVIII^e siècle. En 1757, le poète suisse *Bodmer* en publia la première partie, et *Myller*, en 1782, publia le tout.

Le poème comprend trente-neuf chants ou aventures en 2 372 strophes ; la thèse de *Lachmann* et de son école, qui le considère comme une sorte de rhapsodie de chants isolés d'auteurs multiples, est généralement abandonnée. Conformément à l'opinion de *Holzmann* et de *Zarncke*, on considère aujourd'hui, — en particulier en Allemagne, — que l'œuvre est *une*, et que c'est le reste abrégé d'une grande épopée primitive.

L'auteur est anonyme ; on suppose que ce fut un poète autrichien, un de ces poètes courtois de l'école de nos trouvères, tels que furent *Hartmann von Aue*, *Gottfried de Strasbourg* et *Wolfram d'Eschenbach*. La date de la composition de l'œuvre se place au commencement du XIII^e siècle.

La source première se trouve dans les *Eddas* scandinaves et islandaises, et *Siegfried*, le héros des *Nibelungen*, rappelle par bien des traits le *Sigurd* scandinave. Mais l'auteur des *Nibelungen* a profondément modifié la couleur et le caractère du vieux poème. Le récit du mariage du héros, de ses exploits, de son assassinat et des horribles vengeances qui le suivirent n'a plus la merveilleuse, féerique, puérile et atroce grandeur que lui donne la légende scandinave, et que révèle une analyse même brève des principales *sagas* de l'*Edda* de *Soemund*.

LE SIGURD SCANDINAVE. — *Sigurd* est présenté d'abord par l'*Edda* de *Soemund*, comme le vainqueur de *Fafnir*, monstrueux dragon, gardien du trésor des *Nibelungen*, l'or rouge qui doit être fatal à ses possesseurs. En faisant rôtir le cœur de *Fafnir*, *Sigurd* s'est brûlé le doigt ; il le porte à la bouche, et aussitôt il comprend le chant des oiseaux. Les sept aigles qui parlaient dans les grands arbres de la forêt disent que le nain *Regin*, le frère de *Fafnir*, celui qui a guidé *Sigurd*, est un traître ; et ils disent aussi qu'il est au sommet d'une haute montagne un burg entouré de

1. Le nom de *Nibelungen* désigne dans les légendes primitives allemandes des êtres fantastiques, des nains, qui possédaient un trésor que le héros *Siegfrid* leur enleva. Il désigna ensuite les possesseurs de ce trésor qui portait malheur, *Siegfrid* et ses compagnons d'abord, puis les meurtriers de *Siegfrid*, *Gunther* et *Hagen* et leurs *Burgondes*.

flammes, dans lequel une vierge guerrière endormie par un enchantement attend son libérateur. Sigurd tue Regin et part pour délivrer et conquérir la vierge du burg enflammé, la valkyrie *Sigurdrida*. (Cf. *Edda*, *Chant de Fafnir*.)

Sigurdrida est la fille du dieu *Odin*, condamnée par son père à un sommeil enchanté. Sigurd franchi le cercle des flammes, pénètre dans le burg, coupe de son épée la cotte de mailles de la guerrière, qui s'éveille et salue en son vainqueur la *splendeur du jour*. Reconnaisante, elle enseigne à son libérateur l'art des *runes* secourables qui donnent à la fois la gloire et la sagesse, et, valkyrie devenue femme, Sigurdrida, qui prend le nom de *Brunhyld*, échange avec Sigurd des serments d'amour. (Cf. *Edda*, *Chant de Sigurdrida*.)

Dans le poème de l'*Edda*, intitulé *le troisième chant de Sigurd*, le poète raconte en de très beaux vers la mort de Sigurd.

Sigurd, à la cour de *Gunnar*, a bu un philtre qui lui a fait oublier *Brunhyld* et il a épousé *Gudrun*, la sœur de *Gunnar*. Sur la demande de son beau-frère, il a pris ses armes et ses traits et il est parti conquérir pour lui *Brunhyld*. Mais, devenue la femme de *Gunnar*, *Brunhyld* sent revivre en son cœur son ancien amour pour Sigurd ; la jalousie la tourmente et souvent le soir, le cœur déchiré, elle erre sur les champs de neige et de glace. Elle fait tuer Sigurd dans son lit par un jeune frère de *Gunnar*. Lorsque *Gudrun* se réveille, baignée du sang de Sigurd, sa douleur est affreuse elle se frappe les mains si violemment *que les verres résonnent sur les planches et que les oies crient dans la basse-cour* ; *Brunhyld* entend ses cris et éclate d'un rire terrible. *Gunnar* lui fait des reproches ; mais elle se revêt de sa cotte de mailles d'or ; le cœur sombre, elle veut mourir en Valkyrie ; elle se perce de son épée, et, pour suprême grâce, elle demande à *Gunnar* de la brûler sur le bûcher magnifique aux côtés de Sigurd, pour que les portes du *Walhalla* s'ouvrent devant eux, resplendissantes.

Pendant sept ans, le deuil de *Gudrun* fut inconsolable ; elle était sans force et presque sans larmes, *moins qu'une branche morte dans la forêt*, dans la nuit noire où les loups hurlent. C'est sans amour qu'elle épouse alors *Atli* (*Attila*), le roi des Huns. Mais le barbare *Atli* attire à sa cour *Gunnar* et le rude guerrier *Hogni*, par cupidité et pour savoir d'eux où est caché le trésor jadis conquis sur *Fafnir* par Sigurd. Il fait arracher le cœur de la poitrine d'*Hogni* encore vivant ; mais *Hogni* ne dit pas où est le trésor et rit d'un rire terrible. *Gunnar* est jeté vivant dans la Tour aux Serpents ; mais, les mains liées, il fait résonner, en les frappant du pied, les cordes de sa harpe, et par son chant, il charme et endort tous les serpents, sauf la mère d'*Atli*, qui, changée en vipère, le mord au cœur. Alors *Gudrun*, pour venger *Gunnar* et *Hogni*, sauvage, tue les deux fils qu'elle a eus d'*Atli* et donne au roi leur sang à boire et leur cœur à ronger ; puis elle égorge *Atli* qui est ivre et fait mettre le feu au sombre palais qui vit tant de crimes. (Cf. *Les chants de Gudrun et la saga d'Atli*.)

LE SIEGFRIED GERMAIN. — Le poète courtois du XIII^e siècle, auteur des *Nibelungen*, a transposé parfois le merveilleux horrible de la légende scandinave dans le plan des mœurs chevaleresques. Sans doute l'histoire reste terrible et sombre ; mais elle

est coupée de descriptions brillantes, de festins et de toutes courtoises ; et le héros le plus cher au cœur du poète, c'est, après *Siegfried* (ou *Sifrid*), le charmant *Rüdiger*, dont la loyauté chevaleresque brille dans les horreurs sanglantes de la dernière scène.

Siegfried n'a plus l'aspect surnaturel de *Sigurd* descendant d'*Odin* ; mais il est plein de vaillance humaine et de cordiale fraîcheur. Et si la vengeance de *Kriemhilde* (la *Gudrun* des sagas) est atroce, c'est *Siegfried* qu'elle venge par le fer et les flammes ; c'est avec l'épée de *Siegfried* qu'elle tue *Hagen*, son meurtrier : « *le dernier jour où je le vis, il la portait, mon doux ami, celui dont la mort m'a fait une douleur qui passe toutes les douleurs* » ; et ses dernières paroles évoquent encore le héros assassiné dont le corps blanc gisait près de la source, sur des fleurs.

ANALYSE ET EXTRAITS

A la cour de *Gunther*, roi des Burgondes, qui règne à Worms, vivait sa sœur, la gente, vertueuse et belle *Kriemhilde*. *Kriemhilde* une nuit fit ce rêve : elle vit un faucon sauvage déchiré sous ses yeux par deux aigles ; dame *Ute*, sa mère, l'interpréta ainsi : elle aurait un époux de haut parage qu'il lui faudrait bientôt perdre.

A Xanten, à la cour de *Sigemund*, roi des Francs, *Siegfried*, le preux, fils du roi, s'éprend de *Kriemhilde* sur sa belle renommée et se rend à Worms avec onze chevaliers pour la demander en mariage.

Le roi *Gunther* l'accueille avec bonne grâce ; mais dès l'abord *Siegfried* le défie, lui et ses guerriers.

Hagen, le fort, veut relever l'insolent défi. Mais *Gernot*, un des frères de *Gunther*, l'apaise. On flatte *Siegfried* qui, après un an de tournois et de fêtes brillantes, sauve le royaume de *Gunther* de l'invasion des Danois et des Saxons, fait de sa main deux rois prisonniers, et un matin de Pentecôte, au cours d'une fête de chevalerie, voit *Kriemhilde* pour la première fois.

Et *Siegfried* pensa en lui-même : « Comment se pourrait-il faire que je gagne son amour ? C'est fol espoir. Mais si de toi je dois me passer, la mort me serait plus douce. » A ces pensées son visage était tour à tour pâle et rouge.

Il s'inclina amoureusement devant elle et lui rendit grâces. Mal d'amour s'empara d'eux et les attacha l'un à l'autre. Avec des yeux pleins d'amour ils se regardaient tous deux, le seigneur et la dame ; ils le faisaient en grand secret.

Or, il était une reine qui résidait au delà de la mer au château d'*Isenstein*, en Islande. C'est *Brünhilde*, la vierge guerrière, dont *Gunther* est épris au point de mettre pour son amour sa vie en jeu ; car le chevalier qui prétend à la main de la belle et terrible vierge doit la vaincre à la lance ou périr. Avec l'aide de *Siegfried*, invisible sous une chape enchantée (*le Tarnkappe*), *Gunther* sort vainqueur du rude combat. *Brünhilde* le suit à Worms, et *Siegfried*, qui rougit d'amour et de joie, obtient de *Gunther* la main de *Kriemhilde*, sa bien-aimée.

Les doubles noces sont célébrées en grande magnificence. Mais bientôt dans le cœur orgueilleux de *Brünhilde* la jalousie s'éveille. Un affront public l'exaspère. Un jour, à l'heure des vêpres, les deux reines se querellent. *Kriemhilde* révèle à *Brünhilde* que son véritable vainqueur fut *Siegfried*, et, devant sa rivale qui pleure de rage, elle entre la première à la chapelle.

De ce jour, *Brünhilde* résolut la perte de *Siegfried*, C'est *Hagen*, le fort, qui, sur son ordre, tua le héros par félonie ; car il avait appris de *Kriemhilde* quelle était la seule place, où, entre les deux épaules, le corps de *Siegfried* était vulnérable. Au cours d'une chasse à l'ours, le traître indique à *Siegfried* la fontaine où il pourra boire.

LA MORT DE SIFRID

910. Hagen de Troneje dit alors : « Nobles et preux chevaliers, je sais ici tout près une fraîche fontaine, calmez votre courroux, nous y pouvons aller. » Ce conseil pour maint héros fut cause de grande détresse.

913. Quand vers la fontaine ils voulurent se mettre en marche, lors dit Hagen de Troneje : « On m'a conté souvent que nul ne pouvait suivre l'époux de Kriemhilde. quand il se met à courir. Voudrait-il nous le faire voir ? »

914. Sifrid, le preux du Niderland, répondit : « Vous en pourrez faire l'essai. Luttons à qui le premier arrivera à la source. Et quand ce sera fait, qu'on accorde le prix à qui l'on verra gagner. »

915. « Or faisons cette épreuve », fit Hagen le guerrier. Lors dit Sifrid le fort : « Même, je veux me coucher dans l'herbe avant votre arrivée. » Quant il ouït cela, que Gunther fut joyeux !

916. Le preux chevalier parla : « Je vais vous dire plus, je veux garder sur moi ma vêtue tout entière, l'épieu et mon écu et mon équipement de de chasse. » Promptement il ceignit l'épée avec le carquois.

917. De leurs vêtements Hagen et Gunther dépouillèrent leurs corps. Comme deux panthères sauvages ils coururent sur l'herbe, mais à la source on vit Sifrid arriver avant eux.

918. En toutes choses, il avait le prix sur beaucoup d'hommes. Vite il délaça l'épée, déposa le carquois, aux branches d'un tilleul appuya son épieu : auprès de la source se tenait le beau chevalier.

919. Grande était la courtoisie de Sifrid. Il coucha son écu près du flot de la source ; si grande que fût sa soif, pourtant le héros ne but pas, que le roi n'eût bu d'abord ; Gunther le remercia bien méchamment.

920. L'eau était fraîche, claire et bonne. Lors Gunther vers le flot se baissa. Lorsqu'il eut bu, il se releva et partit. C'est ce qu'aurait voulu faire Sifrid le valeureux.

921. De sa courtoisie il fut bien mal payé. Hagen loin de Sifrid avait porté son arc et son épée, puis en hâte il revint pour saisir son épieu. Des yeux il chercha le signe sur le vêtement du preux.

922. Tandis que Sifrid buvait penché sur la fontaine, il le frappa au travers de la croix, si bien que de la plaie le sang du cœur violemment jaillit sur la chemise de Hagen. Jamais plus un guerrier ne commettra tel méfait.

924. Le seigneur plein de rage bondit de la fontaine, entre les épaules lui saillait la longue hampe du dard ; le prince croyait trouver son arc ou son épée, Hagen eût alors été payé selon ses mérites.

925. Le malheureux blessé ne trouva pas son épée, il n'avait plus rien que son écu, il le tira de la fontaine et assaillit Hagen ; le baron du roi Gunther ne put lui échapper.

926. Bien que blessé à mort, il frappa avec tant de force que de l'écu jaillirent beaucoup de pierres précieuses ; l'écu vola en pièces ; qu'il eût désiré se venger, le beau guerrier !

927. Lors sous son poing Hagen s'abattit sur le sol, la force de son coup fit résonner la clairière ; s'il eût eu son épée en main, ç'eût été la mort de Hagen. Le blessé était en grand courroux et c'était bien légitime.

928. Son teint avait pâli ; il ne pouvait plus se tenir debout, la force de son corps était perdue sans remise, car dans la pâleur de son teint il portait les signes de la mort, il fut depuis pleuré par beaucoup de belles dames.

929. Alors l'époux de Kriemhilde tomba au milieu des fleurs. On voyait de sa blessure le sang jaillir à flots, il se prit à injurier (une grande détresse l'y forçait) ceux qui contre lui avaient tramé ce meurtre déloyal.

930. L'homme blessé à mort dit : « Vils couards, à quoi bon mes services, puisque vous m'avez occis ? Je fus toujours loyal envers vous, j'en suis bien mal payé. Ah ! qu'envers vos parents vous avez mal agi ! »

932. Les chevaliers accoururent tous là où il gisait occis ; pour beaucoup d'entre eux ce fut un jour de deuil. Il fut pleuré par ceux qui avaient quelque loyauté ; il l'avait bien de tous mérité, le héros glorieux.

933. Le roi de Bourgondie pleurait aussi sa mort. Alors dit le mourant : « Point n'est besoin de déplorer un mal qu'on a fait soi-même. C'est mériter grande honte. Vous ferez mieux de sécher vos larmes. »

934. Lors dit Hagen le félon : « Je ne sais pour quoi vous pleurez ; maintenant sont finis nos soucis et nos peines. Nous ne trouverons personne qui ose nous affronter. Gloire à moi, qui vous ai délivré de ce guerrier. »

935. « Il vous est facile de vous vanter, dit sire Sifrid, si j'avais connu vos desseins meurtriers, j'aurais bien su contre vous défendre ma vie. Mais rien ne me peine autant que Kriemhilde ma femme.

936. « Que Dieu prenne en pitié le fils que j'ai, à qui désormais on reprochera que ses parents ont occis quelqu'un par meurtre. Si le temps m'en était laissé, j'en ferais des plaintes à bon droit. »

937. Avec angoisse le mourant dit alors : « Si vous voulez, noble roi, montrer de la loyauté à quelqu'un en ce monde, je mets en votre merci ma chère épouse.

938. « N'oubliez point qu'elle est votre sœur ; au nom des vertus qu'on voit dans les princes, soyez loyal envers elle. Mon père et mes barons m'attendront longtemps. Onques on ne fit plus mal à un fidèle ami. »

939. Les fleurs tout autour étaient mouillées de sang. Il lutta alors avec la mort ; il ne le fit pas longtemps, car les armes de la mort lui avaient fait trop profonde plaie. Il ne put plus parler, le guerrier beau et hardi.

940. Lorsque les seigneurs virent que le héros était mort, ils le couchèrent sur un écu, qui était d'or vermeil. Ils tinrent conseil et cherchèrent comment on pourrait céler que c'était Hagen qui l'avait fait.

941. Plusieurs dirent alors : « Nous avons eu grand malheur. Il vous faut tous le cacher et tous il vous faut dire que, tandis que tout seul l'époux de Kriemhilde chassait, des larrons l'ont occis, pendant qu'il allait par la forêt. »

942. Mais Hagen de Troneje dit : « Je le ramènerai à Worms. Point me chaut, si elle le sait, celle qui a si fort affligé le cœur de Brünhilde, et des larmes qu'elle va verser, je n'ai guère souci. »

943. Ils attendirent la nuit, puis ils passèrent le Rhin. Onques chevaliers ne firent aussi mauvaise chasse. Le gibier qu'ils tuèrent fit pleurer damoiselles de haut lignage. Plus tard de bons guerriers le durent payer cher.

Le lendemain, en se rendant aux matines, Kriemhilde trouva à sa porte le cadavre ensanglanté de son bien-aimé ; elle s'écrie : « *C'est Siegfrid, mon bien-aimé ; Brünhilde a tout conseillé et Hagen a tout fait.* » Le sang jaillit de sa bouche ; elle défaille.

Pendant trois ans et demi, Kriemhilde dévora son deuil farouche ; elle finit par se réconcilier avec Gunther ; mais elle haïssait toujours inexpiablement Hagen. Et Hagen aussi la haïssait, et, comme elle avait fait venir à Worms le trésor des Niebelungen que Siegfrid lui avait donné en dot, Hagen, pour lui faire dommage, le fit jeter tout entier dans le Rhin.

Ici finit la première partie du poème et commence la seconde partie, *la Vengeance de Kriemhilde*.

Kriemhilde, méditant sa vengeance, a épousé le roi des Huns, *Etzel* (Attila). Mais sur les rives du Danube comme aux bords du Rhin, elle se souvient. Et après sept ans elle fait inviter à une grande fête ses parents, les héros burgondes.

Malgré de sinistres présages, mille soixante barons et neuf mille valets conduits par Hagen se mettent en route. Sinistre voyage plein de crimes et d'horreurs ! L'accueil que leur fit Kriemhilde est effrayant. Mais Hagen la brave, et, quand la reine passe avec ses guerriers armés, il ne se lève pas du banc de pierre sur lequel il est assis avec Volker, le ménestrel.

SUR LE BANC DE PIERRE

1718. « Or, levons-nous de ce banc, dit le ménestrel. C'est une reine après tout et, lorsqu'elle passera, rendons-lui nos hommages, elle est femme de haut parage. Par là aussi nous nous ferons honneur à tous deux. »

1719. « Non ! pour l'amour de moi, répondit Hagen, ils pourraient s'imaginer, les guerriers, que je le fais par peur, si je bougeais d'ici. Nul d'entre eux ne me fera jamais lever de mon siège. »

1720. « Oui, il nous convient mieux de ne rien faire. Comment devrais-je faire honneur à qui me porte haine ? Je ne le ferai jamais tant que je serai en vie. Peu me chaut, si me hait la femme du roi Etzel. »

1721. L'orgueilleux Hagen mit sur ses genoux une épée reluisante. En son pommeau brillait un jaspé étincelant plus vert que le gazon. Kriemhilde reconnut bien l'épée de Sifrid.

1722. Quand elle eut reconnu l'épée, elle eut le cœur serré, la poignée était d'or, le fourreau d'un orfrois rouge. Elle se souvint de sa douleur et se mit à pleurer. Je crois que dans ce but le hardi Hagen avait agi.

1723. Volker, le preux, sur le banc serra dans son poing un fort archet grand et long, semblable à une épée large et tranchante. Ainsi sans peur, ils restèrent assis, les deux guerriers illustres.

1724. Or les deux hardis chevaliers se crurent si hautes personnes qu'ils ne voulurent point se lever de leur banc par crainte de qui que ce fût. Aussi la noble reine passa tout près d'eux et leur fit un salut haineux.

1725. « Or dites, sire Hagen, dit-elle, qui vous a invité et pourquoi avez-vous l'audace de venir en ce pays? Et vous saviez pourtant ce que vous m'avez fait. Si vous aviez eu du bon sens, vous auriez dû vous abstenir. »

1726. « Personne ne m'a invité, ainsi dit Hagen. On a convié à venir en ce pays trois chevaliers. Ils s'appellent mes seigneurs : je suis donc leur vassal ; onques, lorsqu'ils voyagent, je ne suis resté loin d'eux. »

1727. « Or, dites-moi encore, fit-elle, pourquoi avez-vous fait ce qui vous a mérité la haine que je vous porte? Vous avez occis Sifrid, mon époux bien aimé, que jusqu'à mon dernier jour je ne cesserai de pleurer. »

1728. Il dit : « A quoi bon plus de choses? Assez de paroles! Oui, je suis ce même Hagen qui a occis Sifrid, le héros si vaillant ; comme il a payé cher les injures qu'à la belle Brünhilde a dites ma dame Kriemhilde !

1729. « Oui, je ne veux rien nier, ô noble reine, c'est moi qui suis coupable de tout, de ce malheureux malheur. Or, en prenne vengeance qui voudra, homme ou femme : je ne veux pas vous mentir, je vous ai fait beaucoup de mal. »

1730. Elle dit : « Entendez, chevaliers, il ne nie pas le mal qu'il m'a fait. Quoi qu'il lui arrive de cet aveu, peu m'en chaut, barons d'Etzel. » Les guerriers orgueilleux se regardaient les uns les autres.

Aucun, ce jour-là, n'osa attaquer Hagen, et les Burgondes, cette nuit-là, dormirent paisibles dans une grande salle du palais sous la garde du ménestrel.

Tandis que les princes et les chevaliers burgondes dînent à la table d'Etzel, dans la salle du roi, le beau-frère de Kriemhilde, *B'ödel*, avec mille guerriers, va massacrer les neuf mille valets dans une autre grande salle. *Dancwart*, le frère de Hagen, qui était avec eux, s'échappe, se fraie, tel un sanglier à travers les chiens, un chemin rouge de sang, et à la porte de la salle du roi crie à Hagen la trahison des Huns.

LA TÊTE DE L'ENFANT

1888. Lorsque Dancwart le preux arriva sous la porte, il pria les gens d'Etzel de lui faire place. Toute son armure était couverte de sang ; à son poing il portait nue une épée acérée.

1889. A très haute voix, Dancwart cria à un guerrier : « Trop longtemps vous restez assis ; Hagen, mon frère, à vous et au Dieu du ciel je me plains de notre détresse ; dans les logis, chevaliers et varlets sont morts. »

1890. Hagen répondit : « Qui donc a fait cela ? — C'est le seigneur Bloedel avec ses chevaliers. Mais il l'a payé cher, je puis vous le dire, car de mes propres mains je lui ai tranché la tête. »

1891. « C'est un petit malheur, dit alors Hagen ; car on dit d'un chevalier qui par les mains d'un héros a perdu la vie, que les gentes dames ont peu de motifs de le pleurer.

1894. « Frère Dancwart, ores, faites garde à la porte et ne laissez sortir aucun des guerriers huns. Je m'en vais leur parler, puisque nous y sommes contraints ; nos gens ont été par eux occis sans raison.

1895. « Si je dois être camérier, je suis bien capable de servir d'aussi riches rois : à mon honneur, je garderai les marches. » Pour les chevaliers de Kriemhilde rien ne pouvait être plus douloureux.

1896. « Je m'étonne fort, dit encore Hagen, de ce que céans ces Huns ont à murmurer entre eux. Sans doute, ils voudraient bien être délivrés de celui qui fait sentinelle à la porte et est venu aux Bourgondes apporter la nouvelle.

1897. « De Kriemhilde j'ai ouï dire depuis longtemps qu'à sa peine elle n'a pas voulu se résigner. Or, buvons en souvenir des morts et de cœur payons le vin du roi. Le jeune prince des Huns va commencer la fête. »

1898. Alors Hagen, le bon guerrier, fêrit le jeune Ortliep si fort que le long de l'épée le sang rejaillit jusqu'à ses mains et que la tête vola sur les genoux de la reine. Alors commença entre les chevaliers un grand et horrible carnage.

Pâlisante sous les sarcasmes de Hagen, Kriemhilde lance contre ses ennemis Iring le Fort et ses Danois, Irnfrid et ses Thuringiens. Volker en laisse entrer mille et quatre dans le palais silencieux et sanglant ; mais pas un n'en devait sortir.

La nuit vient. C'est la nuit de la Saint-Jean. Elle est effroyable. En vain, Giselher, son plus jeune frère, celui qui la consolait jadis et qu'elle aimait le plus, essaie d'attendrir Kriemhilde ; mais, comme il se refuse à lui livrer Hagen, la reine reste inflexible.

LE PALAIS EN FLAMMES

2038. Le jeune Giselher dit alors : « Ma sœur aimée, je n'eusse pas cru de toi que tu nous invitais à venir du Rhin en ce pays, pour nous jeter en une telle détresse ! En quoi ai-je des Huns mérité la mort ?

2039. « J'ai toujours été loyal envers toi, onques ne t'ai fait de mal. A cette cour je suis venu avec l'espoir que tu m'aimais, ma chère sœur. Aie de nous merci, c'est notre seul espoir. »

2040. « Je ne puis pas de vous avoir merci, je n'ai pour vous que haine. Hagen de Troneje m'a fait tant de mal ! La paix est impossible, tant que je serai en vie ; il vous faudra le payer tous », dit l'épouse d'Etzel.

204 . « Voulez-vous en otage me livrer le seul Hagen, point ne refuserai de vous laisser la vie, car vous êtes mes frères et fils de la même mère. Alors aux guerriers qui sont céans, je dirai de faire paix avec vous. »

2042. « Nous en préserve le Dieu du ciel ! dit alors Gernot. Et quand nous serions mille ici de ton lignage, nous péririons tous plutôt que de te livrer en otage ce seul homme. Onques ne sera-ce fait ! »

2043. « Mourir pour mourir, ainsi dit Giselher, mieux vaut en chevaliers jusqu'au bout nous défendre. Si quelqu'un veut nous combattre, eh bien ! nous sommes ici : onques je n'ai failli à ma foi envers un ami. »

2045. Aux siens la reine alors dit : « Beaux chevaliers, marchez vers les degrés et vengez ma douleur. Vous aurez ainsi pour toujours mérité ma gratitude. Je vais faire à Hagen payer son outrecuidance.

2046. « N'en laissez aucun sortir de cette salle. Je vais aux quatre coins faire embraser la maison. Ainsi seront vengées toutes les peines. » Bientôt tous les hommes d'Etzel furent prêts pour le combat.

2047. Ils rejetèrent dans la salle à coups d'épées et de dards ceux qui étaient encore dehors. Ce fut un grand fracas. Mais les princes et leurs vassaux ne voulurent pas se séparer ; la foi qu'ils se devaient leur en faisait défense.

2048. L'épouse d'Etzel alors fit allumer la salle. On soumit ces héros au supplice du feu. Le vent soufflait, le palais fut bientôt tout en flammes. Onques guerriers, je crois, ne connurent telle angoisse.

2049. Beaucoup dedans criaient : « Ah ! quelle détresse ! Mille fois mieux vaudrait mourir dans la bataille. Dieu ait de nous pitié ! Nous allons tous périr. Or, d'une façon horrible, la reine venge son courroux ! »

2050. L'un des Bourgondes dit : « Il nous faut donc mourir ! Voilà où aboutit l'accueil que le roi nous fit. Dans cette chaleur terrible la soif me fait si mal, que ce tourment, je crois, va mettre fin à ma vie. »

2051. Lors dit Hagen, le preux chevalier de Troneje : « Qui souffre de la soif n'a qu'à boire du sang ; par une telle chaleur, c'est meilleur que le vin ; après tout à cette heure nous n'avons rien de mieux. »

2052. Alors un des guerriers s'en alla vers un mort, il s'agenouilla près de sa blessure, délaça le heaume et se mit à boire le sang qui coulait. Bien qu'il n'y fût pas accoutumé, il le trouva fort bon.

2053. « Que Dieu vous récompense, sire Hagen, dit le guerrier lassé, de ce que grâce à votre avis j'ai eu si bonne boisson. Onques on ne m'a versé du vin meilleur ; si je dois vivre encore, je vous aimerai toujours. »

2054. Quand les autres ouïrent qu'il l'avait trouvé bon, il y en eut beaucoup qui burent le sang. Plusieurs à cette boisson recouvrèrent leurs forces. Les amis de maintes belles dames en ressentirent l'effet.

2055. Les brandons tombaient drus sur eux dans la salle, mais avec leurs écus ils les jetaient par terre. La chaleur et la fumée les torturaient à la fois. Je crois que jamais héros ne connaîtront tels tourments.

2056. Lors dit Hahen de Troneje : « Rangez-vous près du mur, ne laissez point les brandons tomber sur les lacets de vos heaumes, du pied noyez-les dans le sang. C'est une triste fête que nous donne la reine. »

Au matin, six cents chevaliers vivaient encore dans le palais en flammes. C'est au margrave *Rüdiger*, le preux chevalier, qu'Etzel et Kriemhilde, à genoux, adressent un suprême appel. Or, *Rüdiger* a reçu comme hôtes les Burgondes, au cours de leur voyage ; il a fait avec eux pacte d'amitié ; il a même donné sa fille en mariage au jeune *Giselher*. C'est le désespoir au cœur qu'il entre dans la salle et va combattre.

Hélas ! le brave *Rüdiger* ne reverra plus sa femme, sa douce amie. Il ne reste plus de vivants que deux des Burgondes, les deux héros, les deux chefs, Hagen et Gunther.

En vain, *Dietrich de Born* et *Hildebrand le Vieux* les somment de se rendre avec promesse de vie sauve. Les Burgondes refusent avec une âpre hauteur.

C'est alors le dernier combat. Les derniers vers du poème racontent l'atroce vengeance et l'horrible mort de Kriemhilde. Derniers survivants des Burgondes, Hagen et Gunther sont les prisonniers de Kriemhilde.

LA VENGEANCE ET LA MORT DE KRIEMHILDE

2304. Alors la reine alla voir Hagen. Avec quelle haine elle parla au guerrier. « Si vous voulez me rendre ce que vous m'avez pris, vous pourrez sain et sauf rentrer en Bourgondie. »

2305. Le farouche Hagen dit : « Votre prière est perdue, très noble reine. En vérité, j'ai juré de ne pas montrer le trésor, tant que de mes seigneurs un seul vivra encore. Ainsi il ne sera donné à personne. »

2306. « Or, j'en viendrai à bout », ainsi dit la noble dame. Alors elle ordonna qu'à son frère on prît la vie. On lui trancha la tête ; par les cheveux elle la porta au héros de Troneje. Ce lui fut grande douleur.

2307. Lorsque le guerrier dolent vit le chef de son seigneur, à Kriemhilde il parla ainsi : « Tu as selon ta volonté mené les choses à fin et il est advenu juste ce que j'avais pensé. »

2308. « Or il est mort, le noble roi des Bourgondes, et *Giselher* le jeune et *Gernot* aussi. Or, sauf Dieu et moi, nul ne sait où est le trésor. Pour toi, diablesse, il restera caché pour jamais. »

2309. Elle dit : « Vous avez mal racheté vos torts. Mais je garderai du moins l'épée de *Sifrid*. Le dernier jour où je le vis, il la portait, mon doux ami, dont la mort m'a fait une douleur qui passe toutes les douleurs. »

2310. Elle la tira du fourreau : il ne put l'en empêcher. Alors lui vint la pensée d'ôter la vie au guerrier, elle la brandit de ses mains, elle lui trancha la tête. Le roi *Etzel* le vit, ce lui fut grande douleur.

2311. « Grand Dieu ! fit le roi, or voilà, occis par la main d'une femme le meilleur des guerriers qui onques vint en bataille et porta un écu ! Bien que je fusse son ennemi, j'en ai grande douleur. »

2312. Maître Hildebrand dit alors : « Certes elle ne tirera point profit de ce qu'elle a osé le tuer. Quoi qu'il m'arrive et bien qu'il m'ait mis lui-même en péril et en détresse, je vengerai pourtant la mort du preux Hagen. »

2313. Hildebrand le vieux bondit sur Kriemhilde ; à la reine il donna terrible coup d'épée. La reine ressentit une horrible épouvante, mais de rien ne lui servirent les clameurs qu'elle poussa.

2314. Là gisaient morts tous ceux qui devaient mourir. La noble reine fut taillée en pièces. Dietrich et Etzel se mirent à pleurer ; ils plaignaient profondément leurs parents et leurs vassaux.

2315. Toute cette splendeur avait fini dans la mort : douleur et détresse était le lot de tous les gens. La fête du roi se terminait dans le deuil. Ainsi toujours à la fin la joie engendre la douleur.

2316. Je ne puis vous conter ce qui advint depuis, sinon que dames et chevaliers, ainsi que les nobles varlets pleuraient leurs amis morts. Ci unit cette histoire : c'est la Déesse des Nibelunge.

(Trad. J. Firminy, *La Chanson des Nibelunge* ; éd. Armand Colin.)

II. L'ÉPOPÉE COURTOISE

TRISTAN ET ISEULT

(de Gottfried de Strasbourg, mort vers 1210).

C'est entre les Vosges et la Forêt Noire, dans les vertes campagnes de la Souabe et de l'Alsace, qu'a vécu, d'une vie dont nous ne savons rien de précis, celui qui est avec Wolfram d'Eschenbach le plus grand des poètes chevaleresques allemands du XIII^e siècle, ce Gottfried de Strasbourg, qui est l'auteur de *Tristan et Iseult*. On l'appelait *maître*, comme on faisait des bourgeois aisés ; il savait le latin, lisait *Ovide* et *Virgile*, et connaissait fort bien, comme son œuvre en témoigne, les usages de la société courtoise. Il savait aussi le français à merveille, et, de même qu'Hartmann d'Aue avait tiré de notre Chrétien de Troyes son *Erec* et son *Yvain*, de même que Wolfram d'Eschenbach avait pris pour modèle, dans son *Parzival*, soit le même Chrétien, soit le mystérieux Kyot le Provençal, c'est à Thomas de Bretagne *le maître d'aventures* que Gottfried demande la trame et l'affabulation de son poème. Ce n'est que par lui d'ailleurs que nous pouvons nous faire une idée exacte de l'œuvre complète de Thomas, puisque, par une curieuse coïncidence, le fragment du manuscrit de Thomas qui nous est parvenu commence au moment même de l'aventure où le manuscrit de Gottfried s'interrompt. Mais si la donnée romanesque de l'auteur français a été scrupuleusement suivie par lui, ce qui lui appartient en propre, c'est la souriante et pure lumière, à la fois sensuelle et mystique,

dont il a enveloppé et comme nimbé ses héros.. Il se rattache d'ailleurs par « sa

parole unie, claire et limpide » à l'école lyrique des *Minnesinger*, ceux qu'il appelle *les rossignols*, dont la poésie élégiaque et tendre, comme celle de Walter de Vogelweide, chantait la *Minne*, la force douce de l'amour dans l'éveil de la nature printanière. Deux miniatures de manuscrits allemands nous permettent de reproduire avec Walter de Vogelweide un type du poète courtois, comme avec Wolfram d'Eschenbach (p. 48) un type de poète guerrier.



ANALYSE ET EXTRAITS

Suivant l'usage des poètes chevaleresques, Gottfried de Strasbourg nous fait connaître, dans les dix-huit cent premiers vers de son poème, les parents de son héros.

Le père de Tristan était *Rivalen*, le généreux et imprudent chevalier qui n'eut jamais aucun souci de sa personne, et continua de vivre ainsi, et de vivre encore, depuis le moment où il eut conscience de sa vie, qui se

levait, pareille à l'étoile du jour, et regardait, riante, dans le monde.

Sa mère était la belle *Blanchefleur*, la sœur du roi Mark de Cornouailles. C'est, durant les fêtes courtoises données à la cour du roi Mark, au cours des quatre semaines fleuries du mois de mai, que Rivalen et Blanchefleur se virent, et que la *Minne*, grâce à l'enchantement du printemps, à la fleur des champs et à la fleur des arbres, grâce au soleil et à l'ombre, au tilleul près de la fontaine et aux douces haleines du vent, unit leurs cœurs pour la vie et pour la mort. Aussi, lorsque Rivalen fut tué dans une bataille, Blanchefleur languit et mourut, en donnant le jour à un fils auquel la tristesse de sa naissance fit donner le nom de *Tristan*.

Vient ensuite le récit de l'enfance et de la première jeunesse du jeune Tristan, dont Rual, le fidèle sénéchal, fit un damoiseau accompli, jusqu'au moment où, à l'âge de quatorze ans, le jeune homme, absorbé par une partie d'échecs, fut enlevé par surprise sur un navire de marchands norvégiens, porteurs de riches denrées, d'étoffes de prix et d'autours de chasse....

Abandonné, après une tempête, sur un coin aride de la côte de Cornouailles, Tristan, amené par des chasseurs à la cour du roi Mark, gagne l'affection du roi par la gentillesse de son esprit, et son habileté de veneur et de harpeur. Et c'est un jour de joie que celui où le roi Mark, en recevant d'un pèlerin, qui n'est autre que Rual, la bague

de diamants qu'il avait jadis donnée à Blanchefleur, reconnaît en Tristan son neveu.

Et voici qu'un terrible géant, le Morholt d'Irlande, vient réclamer avec arrogance le tribut annuel de soixante beaux enfants, tirés au sort parmi les nobles du pays. Les plus hauts barons et les plus nobles dames prient à genoux devant ceux qui vont tirer les sorts. Tristan se lève et jette le gant au Morholt. Tous deux se rendent pour combattre dans une petite île déserte. Tristan repousse du pied la barque qui l'a amené. Puisqu'un seul sortira vivant du combat, une barque suffira pour ramener le vainqueur.

Le Morholt tombe mort sous le coup de Tristan ; et un fragment de l'épée de Tristan reste brisé dans le crâne de son adversaire ; mais Tristan, lui aussi, est blessé, blessure d'arme empoisonnée que seule la reine d'Irlande, sœur du Morholt, la magicienne, pourra guérir. Et seul, dans une barque, avec sa harpe à ses côtés, Tristan aborde aux côtes d'Irlande. Il se fait passer pour un pauvre musicien du nom de Tantris ; la reine le panse avec des herbes salutaires. le guérit, et lui demande, en reconnaissance, d'achever l'instruction musicale de sa fille Iseult la Blonde.

Tristan et Iseult se reverront bientôt, le jour où Tristan, sous son vrai nom cette fois, viendra demander Iseult en mariage pour son oncle, le roi Mark... Mais Tristan est recueilli, cette fois encore, mourant du poison distillé par la langue d'un dragon monstrueux qu'il a tué en chemin ; tandis qu'elle le soigne, Iseult reconnaît, à une brèche de son épée, celui qui a tué le Morholt, son oncle, et lui a laissé dans le crâne un morceau de son arme. Alors Iseult, saisie de colère, lève l'épée sur Tristan ; elle veut le tuer ; elle le hait..., ou croit le haïr....

Or, un jour, sur le vaisseau qui les transporte en Cornouailles, accablés par la chaleur du ciel et le bercement inlassable de la mer, Tristan et Iseult boivent dans le hanap d'argent le philtre magique que la mère d'Iseult, à leur insu, avait composé avec des fleurs sauvages et des herbes mystérieuses, et qui devait unir pour la vie et pour la mort le roi Mark et sa fiancée.

Et voici que Tristan et Iseult ont bu tous deux, sans le savoir, *la longue misère dont ils devront mourir*, l'amour, les longs tourments, la destruction et la mort.

Tous deux se cherchent, et ils se fuient ; ils souffrent, sans savoir de quoi ; ils souffrent et ils tremblent. Qu'est-ce donc qui les tourmente ? C'est Iseult qui parle d'abord.

L'AVEU

Iseult parla d'abord comme parle une jeune fille ; elle aborda son ami de loin, et arriva par des détours à ce qu'elle voulait dire. Elle lui rappela comment il était venu la première fois à Dévelin, dans une barque, malade et abandonné, comment il avait été recueilli et sauvé par la reine ; comment elle-même avait appris de lui à écrire le latin et à jouer de divers instruments. Elle parla longuement de la bravoure de Tristan et du combat contre le Dragon, et lui rappela comment elle l'avait deux fois reconnu, au bord d'un étang et dans le bain. Ils se parlaient, elle à lui, lui à elle, et leurs discours se rencontraient toujours. « Ah ! dit Iseult, que ne vous ai-je tué dans le bain, quand je le pouvais si aisément ! Si j'avais su ce que je sais maintenant, vous seriez mort ce jour-là. — Qu'est-ce donc que vous savez, demanda-t-il, et qu'est-ce qui vous trouble ainsi ? — Tout ce que je sais me trouble, et tout ce que je vois me fait mal. C'est le ciel, c'est la mer, c'est mon propre corps qui m'opprime. » Elle se pencha, et appuya son bras sur l'épaule de Tristan : ce

fut sa première hardiesse. Ses yeux se remplirent de larmes contenues ; sa poitrine se gonfla ; ses lèvres frémirent, et sa tête resta inclinée. Son ami l'entoura de ses bras, discrètement comme il convient à un poète, et lui demanda encore une fois à voix basse : « Douce dame, qu'est-ce donc qui vous trouble et vous fait gémir ? » Elle répondit : « Lameir (1), c'est ma peine ; c'est lameir qui m'opprime ; lameir est mon mal. »

Le récit se poursuit, dramatique et charmant, de leur triste amour, défendu et fatal, à la fois coupable et innocent, soupçonné par le roi, dénoncé par des envieux, traqué, vivant de ruses et de tremblements. Chassés par le roi Mark, ils se réfugient dans une grotte inabordable et magnifique, au fond d'une forêt. Mais que la prairie tout autour était riante, avec sa source fraîche et les trois beaux tilleuls qui l'ombrageaient, ses fleurs aux teintes éclatantes, et les chants des oiseaux *qui y étaient plus beaux qu'ailleurs* !

DANS LA GROTTE

Le matin, dans la rosée, ils sortaient. L'herbe et les fleurs étaient humides. La fraîche prairie les réjouissait. Ils s'y promenaient, devisant entre eux, et, tout en marchant, prêtaient l'oreille au chant des oiseaux. Ils se dirigeaient du côté où ils entendaient tomber l'eau de la source. Ils écoutaient son murmure, suivaient ses détours le long de la pente. Ils s'asseyaient ensuite : l'onde coulait à leurs pieds, murmurant toujours, et c'était pour eux un nouveau plaisir. Quand le soleil commençait à s'élever, et que la chaleur descendait, ils allaient vers le tilleul, au-devant des zéphyr ; et l'arbre, à son tour, charmait leurs yeux, charmait leurs cœurs. L'ombre était plus douce, l'air plus embaumé, sous le feuillage du tilleul. Les vents passaient sous la verdure, frais et caressants. Le pied du tilleul était entouré de gazon fleuri : jamais banc sous un tilleul ne fut plus verdoyant. Là, ils s'asseyaient et faisaient leurs discours de ceux qui, jadis, avaient péri par l'amour. Ils rappelaient, ils plaignaient les malheurs de Phyllis et de Canaë ; le Byblis, à qui le regret de son frère brisa le cœur ; de la reine de Tyr, la triste Didon ; et ces récits emplissaient leurs loisirs.

Or, un jour que par hasard la chasse du roi Mark traversait la forêt, le roi les aperçut tous les deux, couchés sur le beau lit de cristal dressé sur le parquet dallé de marbre vert, avec entre leurs deux corps une épée nue, symbole de respect et de pureté. Le bon roi s'y trompe. Ébloui par la beauté chaste de celle qu'il aime, il s'attendrit et, *lorsqu'il vit que le soleil laissait tomber d'en haut un rayon sur le visage d'Iseult, il craignit que le teint de ce visage en fût flétri. Alors il prit des herbes, des fleurs, du feuillage, avec lesquels il ferma l'ouverture, puis, bénissant la dame, il la recommanda à Dieu et s'éloigna en pleurant.*

La dernière partie du poème est plus âpre et plus douloureuse. Après bien des misères et des épreuves, Tristan s'exile, le cœur déchiré, et, chevalier errant, il cherche en vain

(1) Jeu de mots intraduisible. « Lameir », dans la langue archaïque, voulait dire à la fois : la mer, l'amertume et l'amour. Tristan, éperdu, hésite, devine, comprend.

l'oubli dans la gloire aventureuse. Enfin, à la cour du pays d'Arundel, il rencontre dans la fille du duc une autre Iseult, Iseult aux Blanches-Mains, et peu à peu, à la faveur et par la grâce et la fraude du si doux nom, il croit sentir en son cœur naître un sentiment plus doux. Mais même alors, c'est le souvenir de l'autre Iseult, d'Iseult la Blonde, qui lui arrache la plainte émouvante, la plus belle et la dernière page du poème inachevé.

LA GRANDE PLAINTÉ DE TRISTAN

« C'est trop de chagrins et de peines inutiles ! Ah ! douce amie, chère Iseult ! notre vie est par trop inégale. Autrefois, nous portions ensemble nos joies et nos peines, nos amours et nos souffrances ; mais il n'en est plus ainsi. Maintenant je suis triste, et vous joyeuse. Toutes mes pensées se portent vers vous, et je regrette nos amours ; mais je présume que vos pensées et vos regrets ne vont pas vers moi. La joie dont je me prive pour vous, vous la possédez, hélas ! tant qu'il vous plaît. Vous êtes unie à Mark, votre seigneur ; vous vivez avec lui sous le même toit, tandis que je suis seul et étranger partout. Je n'espère plus de vous aucune consolation, et cependant je ne puis me séparer de vous dans mes pensées. Pourquoi m'avez-vous ainsi arraché à moi-même, vous qui ne me désirez plus, et qui êtes déjà consolée de mon absence ? Ah ! douce reine Iseult ! que ma vie s'écoule soucieuse pour vous ! Et vous me chérissez si peu, que vous n'avez même pas daigné, pendant tout ce temps, vous enquérir de moi ! Mais que dis-je ? s'enquérir de moi, comment le pouvait-elle ? Où aurait-elle retrouvé mes traces ? Voilà bien longtemps que ma vie est abandonnée à tous les vents. Où me trouverait-on ? je ne saurais le dire. Qu'on me cherche là, je suis ici ; qu'on me cherche ici, je suis là. Où et comment me trouver ? Où me trouver ? Là où je suis. Les terres ne se déplacent point ; les terres sont ma demeure : qu'on y cherche Tristan ! Qui aurait voulu chercher ainsi ne se serait point arrêté, car, lorsqu'on veut retrouver un homme errant, aucun terme n'est fixé à la poursuite ; il faut, bien ou mal, y consumer sa peine, pour arriver à une fin. Madame, celle à qui j'ai dévoué ma vie, aurait déjà dû, à l'insu de tout le monde, envoyer des messagers en Cornouailles, en Angleterre, en France, en Normandie, sur les côtes de Parménie, partout où on lui aurait dit que son ami pouvait être. Elle aurait dû ne laisser aucun pays inexploré, si elle avait eu souvenir de moi ; mais mon souvenir est loin d'elle qui m'est plus chère que mon âme et mon corps. Je méprise toute femme à cause d'elle, et cependant elle ne peut être auprès de moi ; elle ne peut me donner ce qui est pour moi toute la joie de ce monde, ce qui est toute la joie de ma vie.... Je vieillis dans la tristesse, mes jours se consomment dans le deuil. »

(Trad. A. Bossert, *Tristan et Iseult* ; éd. Franck).

Ici finit le manuscrit de Gottfried de Strasbourg. C'est dans le manuscrit de Thomas que se trouve la fin de l'aventure et la mort dramatique de Tristan avant l'arrivée d'Iseult la Blonde, qui se pâme de douleur et meurt sur son corps.

PARZIVAL

(de Wolfram d'Eschenbach, 1170-1220).

Wolfram d'Eschenbach né en Franconie, près d'Ansbach, était un pauvre cadet de famille noble, et il rit souvent dans ses vers de son petit manoir et de sa pauvreté.



Au contraire de Gottfried de Strasbourg, il semble avoir été médiocrement cultivé. Mais faut-il le croire à la lettre, quand il se vante de ne pas savoir lire ? N'est-ce pas coquetterie de l'homme de guerre que montre la miniature d'un manuscrit de l'homme d'épée qui rougit un peu de n'être qu'un homme de plume ?

Le fait est qu'il guerroya, et parcourut, d'une course un peu errante, le Sud et le Centre de l'Allemagne. Le fait est aussi qu'il connaissait assez le français pour entendre les aventures merveilleuses des héros que chantait Chrestien de Troyes.

Son « Parzival » (le Perceval français, le Peredur des Mabinogions) est son œuvre principale. Elle est lourde, mal composée et elle est loin d'avoir l'élégante et pénétrante finesse du « Tristan et Iseult » de Gottfried de Strasbourg. Mais quand il n'égare point Parzival dans d'interminables aventures, quand il ne l'oublie pas même tout à fait pour suivre pendant

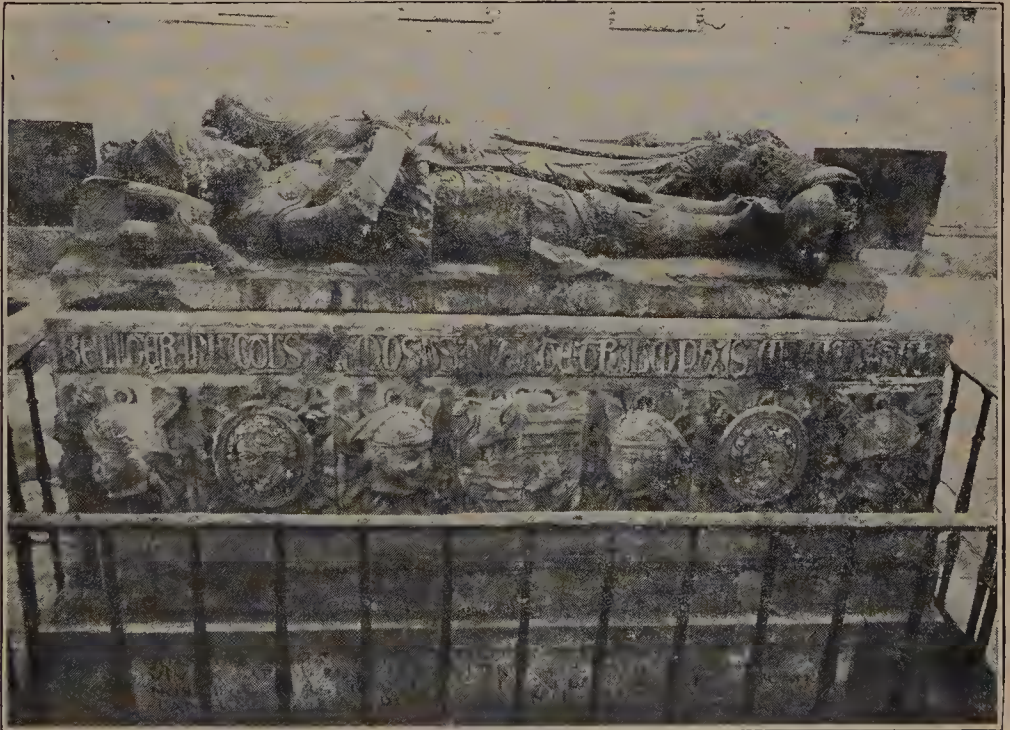
un tiers de son poème le brillant et léger chevalier Gauvain, il arrive à faire de son héros une rude, haute et pure figure. Parzival, le fils du roi d'Anjou Gahmuret et de la reine de Valois Herzeloyde, se distingue du Peredur des Mabinogions et du Perceval de Chrestien de Troyes. Dans sa quête fervente du Graal, dont Wolfram d'Eschenbach ne fait pas la coupe sacrée où Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Seigneur, mais une pierre précieuse, tombée du ciel, sur laquelle, tous les ans, le vendredi saint, une colombe vient poser une hostie qui renouvelle ses vertus sacrées, Parzival reste pour nous, et grâce à Wolfram, plus encore que chevalier ou amant, l'oint du Seigneur, l'humble et pur chevalier, qui, à la voix de l'ermite Trevizent, grandit en s'humiliant et conquiert enfin la royauté du Graal. Et ce sont ses traits que nous reconnâtrons dans le *Parsifal* de Wagner.

CHAPITRE IV

L'ÉPOPÉE ESPAGNOLE

LE POÈME DU CID

Le *Poème du Cid* est la plus ancienne épopée espagnole qui nous soit parvenue et la seule de tout un cycle consacré à la gloire des grands héros espagnols, *Fernan Gonzalès*, *Bernardo del Carpio*, *les Sept Infants de Lara*. L'unique manuscrit, — dit le *manuscrit de Bivar* —, qui nous en a transmis les 3 730 vers, a été publié à Madrid seulement à la fin du XVIII^e siècle, en 1779. L'auteur en est inconnu, comme celui de notre *Chanson de Roland* ; ce fut peut-être un jongleur mozarabe, ou plus vraisemblablement un clerc de ce monastère bénédictin des environs de Burgos, le monastère de San Pedro de Cardena, celui-là même où Chimène adresse au Ciel de si pathétiques prières et dit à Rodrigue un émouvant adieu, celui-là enfin où subsiste leur tombeau avec leurs deux statues couchées.



La composition même de l'œuvre remonte vraisemblablement à l'an 1150. Or, comme le Cid historique n'était mort qu'une cinquantaine d'années auparavant, en 1099, sa figure avait pu grandir déjà dans l'imagination populaire, mais elle ne s'était pas déformée. Aussi, de toutes les épopées européennes du moyen âge, le *Poème du Cid* est celle qui donne le plus l'impression de la vérité historique.

La première partie du poème ne fait guère que rapporter, en les colorant et en les condensant, des événements historiques : l'exil du Cid, ses exploits dans une triple guerre, contre les Musulmans, contre le comte de Barcelone, Raymond, et contre la ville de Valence qui, suivant les expressions d'une vieille complainte arabe, était *l'honneur et la joie des Maures, la ville aux fortes murailles, dont les blancs créneaux reluisaient de loin au soleil*.

Ces exploits permettent au Cid de se réconcilier avec le roi Alphonse, auquel d'ailleurs il n'a jamais cessé d'envoyer, après chaque victoire, une belle part de butin ; et aussi ils lui permettent, grâce à la dot qu'il leur a gagnée, de marier ses filles, non sans quelque répugnance d'ailleurs, aux prétendants que présente le roi, les *infants de Carrion*.

Ceux-ci qui, quoique de haut lignage, sont cupides, couards et cruels, maltraitent et abandonnent leurs jeunes femmes dans la *rouvraie sauvage de Corpes*.

Dans la dernière partie du poème, le Cid demande justice au Roi devant les Cortès de Tolède ; ses trois champions se rencontrent en champ clos avec les deux infants et un de leurs compagnons, et les forcent à s'avouer vaincus.

Vive est la joie dans Valencia la grande pour la glorieuse victoire des gens du Campeador ! Ruy Diaz, leur seigneur, se caresse la barbe... et il marie ses filles avec les infants de Navarre et d'Aragon, si bien cette fois qu'*aujourd'hui les rois d'Espagne sont ses parents*.

Ce qui frappe d'abord, et très vite, le lecteur, c'est, pour le ton, sa ressemblance avec celui de notre *Chanson de Roland*. On se rend compte qu'on n'a pas changé d'air, et que cet air est tout à la fois chargé d'héroïsme et allégé par une ardente foi. Certaines imitations de l'auteur espagnol, telle la figure de l'évêque Jérôme, frère cadet ou cousin très proche de notre archevêque Turpin, prouvent qu'il connaissait au moins des épisodes de la *Chanson de Roland*. D'ailleurs, Burgos et Carrion étaient des stations de pèlerinage sur la route de Compostelle, et nous savons que, dès le XI^e siècle, nos grands abbés de Cluny lancèrent au-dessus des Pyrénées, par la route âpre et mélancolique qui menait au tombeau de Saint Jacques, l'armée ardente des pèlerins. Et de ces pèlerins, les uns, les barons français et bourguignons, après s'être agenouillés sur la tombe du grand saint espagnol, déposaient le bourdon et la coquille et ceignaient leurs armes pour combattre les Maures, aux côtés du Cid, tandis que les autres, les jongleurs, en chantant des laisses de nos chansons de geste, enflammaient les courages et enrôlaient pour la grande croisade les grandes ombres de Charlemagne « à la barbe fleurie », de « Roland le preux » et « d'Olivier le Sage ».

Le *Poème du Cid* n'en est pas moins original ; il garde la couleur espagnole et le

relief castillan. On sent que l'auteur a dû être un soldat et qu'il a dû naître et combattre sur le front de Valence. Nombreux sont les traits qui nous reportent à cet âge de fer castillan, qui dura huit siècles, pendant lesquels, suivant la vieille chronique de Zamora, *tous, rois, comtes, nobles et chevaliers, plaçaient leurs chevaux dans les chambres où ils avaient leurs lits, afin que, s'ils entendaient le cri de guerre, ils trouvaient armes et chevaux tout prêts, pour chevaucher sans retard.*

Les noms des lieux eux-mêmes sont évocateurs des vieilles gloires nationales.

Des bords de l'*Arlanzon*, où *mon Cid* passa sa première nuit d'exilé, il voyait la haute muraille crénelée qu'avait fait bâtir jadis, pour abriter les femmes, les enfants et le butin de la victoire, le vieux chef chrétien *Diego Porcellos*, son ancêtre. L'église de Sainte-Marie, *devant laquelle il mit pied à terre, s'agenouilla et pria de tout son cœur*, c'était l'église émouvante où les rois de Castille se faisaient armer chevaliers et couronner, et où, après avoir bataillé toute leur vie contre les Infidèles, ils venaient dormir leur dernier sommeil, aux côtés de leurs reines et de leurs infants, sous les simples mausolées ornés d'arabesques et soutenus par des lions.

Enfin, si la figure du bon et grand Rodrigue n'a pas l'éclat de la jeunesse brillante et fougueuse de notre Roland, elle s'éclaire souvent d'un bon sourire paternel, quand il tourne les yeux vers ses filles, et d'une belle tendresse humaine, quand il se sépare en pleurant de Chimène.

Plus tard, Rodrigue et Chimène connaîtront ensemble la gloire. Un nouveau poème connu sous les noms de *Rodrigue*, de la *Chronique rimée*, ou des *Enfances du Cid*, satisfera l'imagination populaire en comblant les lacunes du vieux poème de *Mon Cid*. Les auteurs des *romances* et *Guilhen de Castro* y puiseront des épisodes éclatants et durs, le duel de Rodrigue et du père de Chimène, la plainte de Chimène au roi, la rencontre de Rodrigue et du Lépreux qui est saint Lazare.

Mais c'est à l'auteur inconnu du vieux et naïf poème, que revient l'honneur d'avoir en tête de toute la littérature espagnole dressé la statue vivante du plus pur, du plus brillant et du plus humain des héros de l'Espagne...

ANALYSE ET EXTRAITS

Le commencement du poème manque dans le manuscrit. Il devait y être rapporté comment Rodrigue, vainqueur du comte castillan Garcia Ordoñez, est calomnié auprès de son roi et exilé par lui.

LE DÉPART POUR L'EXIL

Mon Cid soupira, car il avait grand'peine. Alors mon Cid parla et dit avec sagesse et mesure : « Grâces te soient rendues, Père et Seigneur qui es aux cieux ! Voilà ce que m'ont fait mes méchants ennemis ! »

Alors, ils se mettent à éperonner leurs chevaux, et leur rendent la

bride. A la sortie de Bivar, ils virent la corneille à droite ; en entrant à Burgos, ils la virent à gauche. Mon Cid leva les épaules et secoua la tête : « Bonne nouvelle, Alvar Fânez ! nous sommes classés de chez nous, mais avec grand honneur nous reviendrons en Castille. »

Mon Cid Ruy Diaz entra dans Burgos avec une compagnie de soixante lances à gonfanons. Hommes et femmes sortaient pour le voir ; habitants et habitantes sont aux fenêtres, pleurant de leurs yeux, tant ils avaient de douleur. De toutes les bouches sortaient ces mots : « Dieu ! quel bon vassal, s'il eût eu bon seigneur ! » Ils l'inviteraient de bon gré, mais nul n'osait, tant le roi don Alfonso était irrité contre lui. Avant la nuit précédente était arrivée une lettre royale, avec de sévères prescriptions et soigneusement scellée : « Que personne n'héberge mon Cid Ruy Diaz ! Quiconque le fera peut tenir pour chose assurée qu'il perdra ses biens et, de plus, les yeux du visage, et aussi le corps et l'âme. » Grand deuil menait toute la gent chrétienne ; ils se cachaient de mon Cid, car ils n'osaient rien lui dire.

Le Campéador s'achemina vers sa maison. Dès qu'il arriva à la porte, il la trouva bien close, car on l'avait fait ainsi par crainte du roi Alfonso ; à moins qu'il ne la brisât, on ne devait pour rien au monde la lui ouvrir. Les gens de mon Cid appellent à grands cris ; ceux de l'intérieur ne voulaient point leur répondre un mot. Mon Cid éperonna son cheval, s'approcha de la porte, sortit le pied de l'étrier et en donna un coup à la porte. La porte ne s'ouvrit pas : elle était bien fermée.

Une fillette de neuf ans se présenta à sa vue : « Ah ! Campéador, en bonne heure tu ceignis l'épée ! Le roi l'a interdit ; sa lettre est arrivée hier soir avec de sévères défenses et soigneusement scellée. Nous n'oserions vous ouvrir ni vous recevoir pour rien au monde, car alors nous perdriions nos biens et nos maisons, et aussi les yeux du visage. Cid, à notre malheur vous ne gagneriez rien, mais que le Créateur vous ait en sa sainte grâce ! »

Ainsi parla l'enfant, et elle s'en retourna vers son logis. Alors, le Cid vit bien qu'il n'avait plus à espérer la faveur du roi. Il s'éloigna de la porte et chevaucha par la ville de Burgos. Il arriva à Sainte-Marie et aussitôt mit pied à terre : il fléchit les genoux, et pria de tout son cœur. La prière faite, il chevaucha de nouveau, sortit par la porte et passa l'Arlanzon. Près de cette ville de Burgos il s'arrêta sur la grève, où, sa tente dressée, il descendit de cheval. Mon Cid Ruy Diaz, celui qui en bonne heure naquit, campa sur la grève, puisque personne ne l'accueillait en son logis. Autour de lui, une bonne compagnie. Ainsi campa mon Cid, comme s'il eût été dans la montagne.

Après un curieux épisode dans lequel l'auteur nous raconte comment le Campeador avec un bon sourire se joua de deux Juifs, en leur empruntant six cents marcs et en leur laissant comme gage, au lieu de deux coffres pleins d'or fin, deux caisses de pierres, qu'ils ne doivent ouvrir qu'au bout d'un an, le Cid, dans le couvent de San Pedro de Cardena, prend congé de Chimène qui pleure et prie.

LA PRIÈRE DE CHIMÈNE. — LES ADIEUX

Le jour est écoulé, la nuit va tomber. (Le Cid) ordonne à ses chevaliers de se réunir tous : « Oyez, barons, et que cela ne vous cause point souci ! j'ai peu d'argent, mais je veux que vous ayez votre part. N'oubliez pas ce que vous devez faire. Au matin, quand les coqs chanteront, ne vous attardez pas, faites seller, le bon abbé fera sonner matines à San Pedro. Il nous dira la messe de la Sainte-Trinité. La messe dite, songeons à chevaucher, car le délai est tout proche et nous avons bien du chemin à faire. » Comme l'a ordonné mon Cid, tous feront. La nuit s'écoule, le matin vient : au second chant du coq, ils font seller leurs chevaux. On sonne les matines à grande hâte. Mon Cid et sa femme se dirigent vers l'église. Dona Ximena tombe à genoux sur les marches devant l'autel, et prie le Créateur, du mieux qu'elle sait, afin qu'il écarte tout mal de mon Cid le Campéador : « Ah ! glorieux Seigneur, Père qui es aux cieux, tu as fait ciel et terre, et la mer le troisième jour, tu as fait les étoiles et la lune et le soleil pour nous réchauffer ; tu t'es incarné en ta mère, sainte Marie, tu es né à Bethléem, car telle fut ta volonté ; les bergers t'ont glorifié, et ils vinrent te louer. Trois rois d'Arabie accoururent pour t'adorer, ils t'offrirent de bon cœur l'or, l'encens et la myrrhe. Tu sauvas Jonas quand il tomba dans la mer ; tu sauvas Daniel des lions dans la cruelle prison ; tu sauvas à Rome notre sire saint Sébastien ; tu sauvas sainte Suzanne de l'hypocrite criminel. Tu restas sur terre trente-deux ans, Seigneur spirituel, en manifestant des miracles, digne matière de nos entretiens ; tu as changé l'eau en vin, et la pierre en pain, tu ressuscitas Lazare, car ainsi fut ta volonté ; tu te livras aux Juifs et te laissas prendre par eux. Sur le mont appelé Calvaire, au lieu nommé Golgota, ils te mirent en croix et deux larrons avec toi, à chacun de tes côtés : l'un est au paradis, mais l'autre n'y entra point. Quand tu fus en croix, tu fis un grand miracle : Longinos était aveugle, il n'avait jamais rien vu. Il te donna un coup de lance dans le côté ; le sang en sortit, coula le long de la hampe, et vint lui mouiller les mains. Il les leva, les porta au visage, ouvrit les yeux et regarda de toutes parts. Il crut en toi à l'instant, et par là se sauva de tout mal. Dans le sépulcre, tu ressuscitas, descendis aux enfers selon ta volonté. Tu en brisas les portes et en retiras les saints pères. Tu es le roi des rois, le père de tout l'univers, je t'adore et crois en toi de toute mon âme. Je prie saint Pierre qu'il m'aide à prier pour mon Cid le Campéador, afin que Dieu le protège de tout mal. Puisqu'aujourd'hui nous nous séparons, fais que de notre vivant nous soyons réunis. »

La prière faite, la messe s'acheva. Ils sortirent de l'église et se préparèrent à chevaucher. Le Cid va embrasser dona Ximena ; dona Ximena va baiser la main du Cid, en pleurant et pleine de trouble. Et lui contemplait de nouveau ses filles : « Je vous recommande à Dieu et au Père spirituel, voici

l'instant de la séparation ; Dieu sait celui de la réunion ! » Il pleurait si fort que jamais vous n'avez rien vu de tel. C'est ainsi qu'ils s'arrachent les uns des autres, comme l'ongle de la chair.

Le Cid, assiégé dans la ville d'Alcocer par les deux rois maures Fariz et Galve, sur la prière de ses soldats qui veulent lutter avec les Maures pour avoir du pain, tente une sortie.

AU SIÈGE D'ALCOCER. — AUTOUR DE L'ENSEIGNE

Le lendemain matin, le soleil allait poindre. Mon Cid est armé ainsi que tous les siens. Mon Cid parla comme vous allez entendre conter : « Sortons tous, que personne ne reste, sauf deux fantassins seulement pour garder la porte. Si nous mourons sur le champ de bataille, on nous ramènera au château. Si nous gagnons le combat, nous croîtrons en richesse. Et vous, Per Vermudez, prenez mon enseigne : brave comme vous êtes, vous la tiendrez loyalement. Mais ne partez pas en avant avec elle, tant que je ne vous l'aurai pas commandé. » Il baisa la main du Cid, et prit l'enseigne. On ouvrit les portes, ils s'élançant au dehors. Les sentinelles avancées des Maures s'en aperçurent : elles se replient sur le camp. Quelle hâte chez les Maures ! ils s'arment de nouveau ; au roulement des tambours, la terre se met à trembler. Vous eussiez vu les Maures s'armer, et rapidement former leurs batailles. Du côté des Maures, il y a deux enseignes maîtresses ; mais les autres pennons qui s'y mêlent, qui les pourrait compter ? Les bataillons des Maures s'ébranlent déjà et s'avancent, pour en venir aux mains avec mon Cid et les siens. « Tenez-vous tranquilles, mesnies, ici en ce lieu ! Que nul ne sorte des rangs jusqu'à ce que je le commande. » Ce Per Vermudez ne le put endurer. Il prend l'enseigne en main et commença à éperonner : « Le Créateur soit avec vous, Cid Campéador loyal ! je vais mettre votre enseigne dans ce bataillon le plus épais ; je verrai comment, vous qui le devez, viendrez la secourir. » Le Campéador dit : « Non pas, par charité ! » Per Vermudez répondit : « Il n'en sera pas autrement ! » Il brocha son cheval et le poussa dans le plus épais bataillon. Les Maures l'attendent pour gagner l'enseigne ; ils lui donnent de grands coups, mais ne peuvent rompre son armure. Le Campéador dit : « Secourez-le, par charité ! » Ils embrassent les écus devant leurs poitrines, abaissent les lances avec les gonfanons. Ils inclinent le visage sur les arçons ; ils vont les frapper d'un cœur vaillant. A grands cris les interpelle celui qui en bonne heure naquit : « Frappez-les, chevaliers, par l'amour du Créateur ! Je suis Ruy Diaz, le Cid Campéador de Bivar ! » Tous frappent dans la mêlée où est Per Vermudez. Il y a là trois cents lances, toutes ont leurs gonfanons ; chacun tua un Maure et tous d'un seul coup. A la seconde charge qu'ils exécutent, il y a autant de morts. Vous verriez maintes lances se baisser et se relever, maintes targes percées et trouées, maints hauberts faussés et démaillés, maints blancs

gonfanons sortir rouges de sang, maints bons chevaux courir sans leurs maîtres. Les Maures invoquent Mahomet, et les chrétiens Santiago. Sur le champ, en peu d'instants, tombèrent bientôt sans vie mille et trois cents. — Comme il bataille bien sur l'arçon doré, mon Cid Ruy Diaz, le bon lutteur ! Et Minaya Alvar Fanez, qui commanda Corita, et Martin Antolinez, le burgalais accompli, et Muno Gustioz, qui fut serviteur du Cid, et Martin Munoz, celui qui commanda Montemayor, et Alvar Alvarez, et Alvar Salvadorez, et Gallin Garcias, le vaillant Aragonais, et Félez Munoz, le neveu du Campéador ! Et à leur suite tous, tant qu'ils sont, accourent au secours de l'enseigne, et de mon Cid le Campéador.

Après avoir reçu solennellement, aux portes de Valence, Chimène et ses filles, mon Cid donne en leur honneur un beau pas d'arme, où il brille avec son destrier Babiéça, *« qui de ce jour fut célèbre dans toute l'étendue de l'Espagne »*.

C'est sous les yeux de Chimène qu'il va livrer la grande bataille.

L'ALCAZAR DE VALENCE. — LA BATAILLE SOUS LES YEUX DE CHIMÈNE

Le roi de Maroc est irrité contre mon Cid don Rodrigo : « Il a envahi avec violence mon héritage, et il n'en rend grâces qu'à Jésus-Christ. » Ce roi de Maroc réunit ses forces : avec cinquante fois mille hommes d'armes, elles furent au complet. Ils s'embarquèrent en mer : les voici dans les vaisseaux : ils vont chercher Valencia et mon Cid don Rodrigo. Les navires abordent : les soldats en sortent. Ils arrivent à Valencia, celle que mon Cid a conquise. Les païens plantent les tentes et campent. Ces nouvelles arrivent à mon Cid.

« Grâce au Créateur, le Père spirituel, tout le bien que je possède est là, devant moi ; avec grand'peine j'ai gagné Valencia, je l'ai en guise d'héritage ; si ce n'est par ma mort, je ne la puis abandonner. Grâce au Créateur et à sainte Marie, sa mère, j'ai ici mes filles et ma femme. Il m'est venu une bonne fortune des terres d'outre-mer. Je vais prendre les armes, je ne puis l'éviter ; mes filles et ma femme me verront combattre : elles verront comment, en ces terres étrangères, on s'établit ; elles verront bien, de leurs propres yeux, comment l'on se gagne le pain. »

Il fit monter sa femme et ses filles à l'Alcazar ; elles levèrent les yeux, et virent les tentes dressées : « Qu'est-ce là, Cid ? que le Créateur nous procède ! — Ah ! femme honorée, n'ayez nulle crainte, c'est une richesse merveilleuse et grande qui nous vient en surcroît. Au lendemain de votre arrivée, ils veulent vous faire un présent : vos filles sont à marier, ils vous apportent la dot. — Grâce à vous, Cid, et au Père spirituel ! — Femme, restez dans cette salle de l'Alcazar, n'ayez point peur en me voyant combattre ; avec la grâce de Dieu et de sainte Marie, sa mère, le cœur me croît, en vous voyant devant moi ; avec l'aide de Dieu, je dois gagner cette bataille. » Les tentes sont dressées,

et l'aube paraît : en grande hâte, les tambours retentissent. Mon Cid se réjouit et dit : « Ah ! quel beau jour ! » Sa femme a peur ; le cœur lui bat à se rompre, ainsi qu'à ses dames et à ses deux filles. Depuis le jour de leur naissance, elles n'ont pas ouï tel bruit. Le bon Cid Campéador se caressa la barbe : « N'ayez point crainte, car tout cela est bénéfice pour vous. Avant quinze jours, s'il plaît au Créateur, nous aurons pris ces tambours ; vous les aurez devant vous et vous verrez comme ils sont faits. Ensuite, ils seront à l'évêque don Jérôme, on les suspendra dans l'église de Sainte Marie, mère du Créateur. » C'est le vœu que fit le Cid Campéador. Joyeuses sont les dames, elles perdent peu à peu leurs craintes. Les Maures du Maroc chevauchent vigoureusement : dans les huertas, ils entrent sans peur. Le veilleur les vit et sonna la cloche ; les mesnies et les gens de Ruy Diaz sont prêts ; ils s'arment de bon cœur et sortent en hâte de la ville. Dès qu'ils rencontrent les Maures, ils attaquent aussitôt ; ils les chassent des huertas d'une manière très honteuse, ils en tuèrent cinq cents au moins ce jour-là. Leur poursuite dura bien jusqu'aux tentes, ils avaient bien travaillé, ils se préparent à retourner. Ce fut là qu'Alvar Salvadorez resta prisonnier.

Ils retournaient vers mon Cid, ceux qui mangeaient son pain (1). Il l'avait vu de ses yeux, on le lui raconte de vive voix. Mon Cid se réjouit de tout ce qu'ils ont fait : « Oyez, chevaliers, il n'en sera pas autrement par la suite. Aujourd'hui bonne est la journée ; meilleure sera celle de demain. Au petit jour, soyez tous armés ; l'évêque don Jérôme nous donnera l'absolution, il nous dira la messe, et vous serez prêts à chevaucher. Nous irons les battre, il n'en sera pas autrement, au nom du Créateur et de l'apôtre saint Jacques ! Mieux vaut que nous les vainquions plutôt qu'ils ne prennent notre pain. » Sur ce, tous dirent : « De tout cœur et bien volontiers ! » Minaya prit la parole, il ne voulait point différer : « Puisque telle est votre pensée, Cid, mandez-moi autre chose. Donnez-moi cent trente chevaliers pour combattre comme besoin est. Quand vous irez les attaquer, j'arriverai, moi, d'autre part, des deux côtés ou de l'un deux. Dieu nous aidera. » Alors le Cid dit : « Bien volontiers ! »

Le jour est passé, la nuit arrive. La gent chrétienne fait sans retard ses préparatifs. Au second chant du coq avant le matin, l'évêque don Jérôme leur chante la messe. La messe dite, il leur donne l'absolution générale : « A celui qui mourra ici en luttant face à l'ennemi, moi je lui enlève ses péchés et Dieu recevra son âme. A vous, Cid don Rodrigo, qui en bonne heure ceignîtes l'épée, je vous ai dit la messe ce matin, je vous demande de me réserver une faveur : accordez-moi de frapper les premiers coups. » Le Campéador dit : « Dès maintenant qu'ils vous soient réservés. » Tous sont sortis en armes par les tours de Cuarte. Mon Cid donna avec soin ses instructions à ses vassaux. On laisse aux portes des hommes de toute confiance. Mon Cid monta sur son che-

(1) Expression consacrée, synonyme de serviteurs, vassaux.

val Babieça : il était adoubé de toutes armes défensives. L'enseigne est amenée et l'on s'élance hors de Valencia, il y avait quatre mille combattants moins trente avec le Cid à leur tête : ils vont de bon cœur en combattre cinquante mille. Alvar Alvarez et Minaya les attaquent d'un autre côté. Le Créateur les protègea, et ils les mirent en fuite.

Mon Cid se servit de sa lance, puis mit la main à l'épée ; il tua tant de Maures que l'on en perd le compte : le sang lui décollait jusqu'au coude. Il donna trois coups au roi Yucef qui lui échappa d'une seule longueur d'épée, car son cheval était très rapide. Yucef s'enferma à Gujera, château excellent ; mon Cid de Bivar le poursuivit jusque-là avec quelques-uns de ses braves vassaux qui l'accompagnaient. De là celui qui naquit en bonne heure retourna sur ses pas. Il était très joyeux à la vue de ce qu'ils avaient gagné ; c'est là qu'il apprécia Babieça, de la tête aux pieds. Tout ce butin resta entre ses mains. Les cinquante mille Maures furent comptés ; il ne s'en échappa pas plus de cent quatre. Les mesnies de mon Cid mirent à sac le camp : d'or et d'argent on trouva trois mille marcs. Quant aux autres prises, on n'en peut faire le compte. Joyeux étaient mon Cid et tous ses vassaux : Dieu les avait protégés et ils avaient gagné la bataille. Après avoir ainsi battu le roi Yucef, le Cid laissa là Alvar Fanez, qui était homme très avisé. Avec cent chevaliers, il rentra à Valencia : on voyait sa figure et ses sourcils froncés, car il avait quitté ses armes : c'est ainsi qu'il fit son entrée, sur Babieça, l'épée à la main.

Les dames qui l'attendaient le reçurent. Mon Cid s'arrêta devant elles, en tirant la bride de son cheval : « Je vous salue, dames, je vous ai gagné grand honneur : vous avez gardé Valencia et moi, j'ai gagné la bataille. C'est Dieu qui l'a voulu, ainsi que tous ses saints, si, à votre arrivée, ils nous ont donné tel butin. Voyez mon épée sanglante et mon cheval couvert de sueur : c'est de la sorte que l'on vainc les Maures en campagne. Priez le Créateur qu'il me donne vie pour vous quelque temps, vous en serez plus honorées et des vassaux vous baiseron les mains. »

Le roi Alfonse a pardonné au Cid vainqueur, qui s'est prosterné devant lui en pleurant de joie. Et, comme le roi veut marier ses deux filles, Dona Elvira et Dona Sol, aux infants de Carrion, le Cid consent au mariage et fait à ses filles des adieux émouvants.

LE DÉPART DES INFANTS DE CARRION

Quand ils sont ainsi pleinement satisfaits, les infants de Carrion ordonnent de charger le bagage. Tout est animation dans Valencia la grande. Tous prennent les armes et montent à cheval, parce que les filles du Cid s'en vont au pays de Carrion. On se prépare à chevaucher ; c'est le moment des

adieux. Les deux sœurs, dona Elvira et dona Sol, s'agenouillent devant le Cid Campéador : « Nous vous demandons votre merci, père, que le Créateur vous protège ! C'est vous qui nous avez engendrées, notre mère nous a enfantées : vous voilà tous les deux devant nous, madame et seigneur. Maintenant, vous nous envoyez au pays de Carrion. C'est un devoir pour nous d'accomplir vos ordres. Aussi nous vous demandons votre merci, toutes les deux : envoyez-nous vos nouvelles au pays de Carrion. » Mon Cid les prit dans ses bras et les baisa sur les lèvres.

Ainsi faisait-il, la mère redoublait ses caresses. « Allez, mes filles, et que désormais le Créateur vous protège ! Vous avez notre amour, le mien et celui de votre père. Allez à Carrion où vous avez votre héritage. A ce que je crois, je vous ai bien mariées. » A leur père et à leur mère elles baisaient les mains. Tous deux les bénirent et leur manifestèrent leur amour. Mon Cid et les autres se mirent à chevaucher : riches étaient leurs parures, leurs chevaux et leurs armes. Déjà les infants sortaient de Valencia la claire, et prenaient congé des dames et de toutes leurs compagnies. Ils allaient par la huerta de Valencia en escrimant leurs armes. Joyeux marchait mon Cid avec toutes ses compagnies. Celui qui en bonne heure naquit reconnut dans les augures que ces mariages amèneraient quelque malheur. Il ne peut s'en repentir, car il les a mariées, toutes les deux.

« Où es-tu, mon neveu, Félez Munoz ? Tu es le cousin de mes deux filles, d'âme et de cœur. Je t'ordonne d'aller avec elles, jusque dans Carrion. Tu verras l'héritage donné à mes filles, et avec ces renseignements tu reviendras vers le Campéador. » Félez Munoz dit : « Bien volontiers et de grand cœur ! »

Minaya Alvar Fanez s'arrêta devant mon Cid. « Retournons-nous-en, Cid, à Valencia la grande et, s'il plaît à Dieu et au Père Créateur, nous les irons voir au pays de Carrion. — Nous vous recommandons à Dieu, dona Elvira et dona Sol. Faites de telle sorte que nous en éprouvions plaisir. » Les gendres répondirent : « Dieu le veuille ainsi ! » Grande fut la douleur au moment de la séparation. Le père et les filles pleurent de tout leur cœur. Ainsi faisaient les chevaliers du Campéador.

Les infants de Carrion, seuls, ne furent pas touchés de ces larmes et commirent dans la rouvraie de Corpes une infâme trahison.

DANS LA ROUVRAIE DE CORPES

Les infants sont entrés dans la rouvraie de Corpes. La forêt est haute, les troncs montent jusqu'aux nuages, les bêtes sauvages errent de toutes parts. Ils trouvèrent un bocage avec une source limpide : les infants de Car-

rion font dresser la tente. Avec tous ceux qui les accompagnent, ils y passent cette nuit, avec leurs femmes qu'ils embrassent pour leur témoigner leur amour. Ils le leur prouvèrent mal, quand le soleil se leva ! Ils ordonnèrent de charger les bêtes de somme et leurs grandes richesses. La tente où ils avaient passé la nuit est pliée. Les serviteurs avaient pris les devants : ainsi l'avaient ordonné les infants de Carrion : nul ne devait demeurer, ni homme, ni femme, sauf leurs deux femmes, dona Elvira et dona Sol. Tous étaient partis, ils restaient tous les quatre seuls, les infants de Carrion avaient médité un tel forfait : « Croyez-le bien, dona Elvira et dona Sol, vous serez bafouées ici, dans cette forêt sauvage. Aujourd'hui, nous partirons et vous abandonnerons. Vous n'aurez point votre part aux terres de Carrion. Cette nouvelle parviendra au Cid Campéador. Nous nous vengerons de cette sorte. » Alors ils leur enlèvent leurs manteaux et leurs pelissons, ils les laissent en vêtements de dessous, chemises et biaux. Les méchants traîtres ont chaussé leurs éperons ; ils prennent leurs étrivières fortes et dures. Lorsque les dames le virent, dona Sol prit la parole : « Pour Dieu ! nous vous prions, don Diago et don Ferran, vous avez deux épées fortes et tranchantes, l'une se nomme Colada et l'autre Tizon, coupez-nous la tête, nous serons martyres. Maures et chrétiens blâmeront cette action, car nous ne méritons pas le traitement que nous recevons. Ne faites pas contre nous si méchante action ; si nous sommes maltraitées, vous serez, vous, déshonorés : on vous en demandera raison dans l'assemblée ou devant la cour. » Les prières des dames ne leur servent à rien. Alors commencent à les battre les infants de Carrion ; avec les courroies des étrivières, ils les fouettent sans pitié ; avec les éperons aigus, qui les blessent cruellement, ils déchirent les chemises et la chair de ces deux femmes. Le sang clair coulait sur la soie des biaux. Elles sentent cette douleur jusqu'au fond de leur cœur. Quel bonheur ce serait s'il plaisait au Créateur que parût en ce moment le Cid Campéador ! Ils les frappèrent tant qu'elles n'obtiennent aucune grâce : le sang couvre leurs chemises et tous leurs biaux. Tous les deux sont fatigués de frapper : ils luttent à qui donnera les meilleurs coups. Déjà dona Elvira et dona Sol ne peuvent plus parler : pour mortes ils les laissèrent dans la rouvraie de Corpes. Ils emportèrent leurs manteaux et leurs fourrures d'hermine, et les abandonnèrent dolentes, en biaux et en chemises, aux oiseaux de la forêt et aux bêtes carnassières. Ils les laissèrent pour mortes, sachez-le, et non pour vivantes. Quel bonheur ce serait si en ce moment apparaissait le Cid Ruy Diaz ! Les infants de Carrion pour mortes les laissèrent, car l'une à l'autre ne peut porter secours. Par les forêts qu'ils traversaient, ils allaient se glorifiant.

Mais je veux vous dire ce que fit Félez Munoz, qui était le neveu du Cid Campéador ; ils lui avaient ordonné de prendre les devants, mais il n'y alla pas de son gré. Dans le chemin où il s'avance, il eut en son cœur un pressentiment. Il s'éloigna de tous les autres, et s'enfonça dans la forêt épaisse.

Il trouva ses cousines, mourantes toutes les deux. Il les appela : « Cousines ! Cousines ! » puis mit pied à terre, attacha son cheval par la bride et s'avança vers elles : « Ah ! cousines, mes cousines ! Dona Elvira et dona Sol, triste prouesse ont faite les infants de Carrion ! Plaise à Dieu qu'ils en reçoivent juste récompense ! » Il s'efforce de les faire revenir à elles, mais elles sont sans connaissance et ne peuvent dire mot. Il était déchiré jusqu'au fond du cœur, et les appelait : « Cousines, cousines, dona Elvira et dona Sol ! Revenez à vous, par l'amour du Créateur, tandis qu'il fait jour, avant que vienne la nuit, que les bêtes féroces ne nous dévorent pas en cette forêt ! » Peu à peu, dona Elvira et dona Sol reprennent leurs sens : elles ouvrirent les yeux et virent Félez Munoz. « Faites effort, cousines, par amour du Créateur ! Quand les infants de Carrion ne me trouveront plus, je serai recherché en grande hâte ; si Dieu ne nous aide, nous mourrons ici. » Avec grande peine parla dona Sol : « Au nom de notre père le Campéador, mon cousin, donnez-nous de l'eau, et que le Créateur nous protège ! » Avec un chapeau qu'il a (il était neuf et frais, et il l'avait apporté de Valencia), Félez Munoz prit de l'eau et en donna à ses cousines. Elles s'en rassasièrent, car elles souffraient grandement. A force de prières, il les fit se soulever. Il les exhorte et les encourage si bien qu'elles reprennent des forces : il les prit toutes les deux et se hâta de les faire monter sur son cheval. Il les couvrit l'une et l'autre de son manteau, prit le cheval par la bride et s'éloigna aussitôt avec elles. Tous les trois seuls, par les rouveraies de Corpes, entre nuit et jour, ils sortirent des forêts.

Les infants de Carrion se glorifiaient. Dans toute cette contrée, ces nouvelles se répandirent. Le bon roi don Alfonso en eut grand chagrin. Elles furent transmises à Valencia la grande. Quand on les annonça à mon Cid le Campéador, il resta pensif et réfléchit un grand moment. Il leva la main et se prit la barbe : « Grâce au Christ, qui est le maître du monde, puisque les infants de Carrion m'ont fait un tel honneur, par cette barbe que personne n'a touchée, ils ne jouiront pas de leur forfait, les infants de Carrion, car, pour mes filles, je les marierai bien, moi ! » Mon Cid eut grand chagrin, ainsi que toute sa cour, et aussi Alvar Fanez, en son âme et en son cœur.

(Trad. E. Mérimée, *Le Poème du Cid* ; éd. La Renaissance du Livre.)

C'est devant les Cortès de Tolède que Rodrigue demande au roi Alfonse justice contre les infants de Carrion. Il a revêtu ce jour-là son plus beau costume : chaussures de riche travail, chemise de fine toile « aussi blanche que le soleil », biaux de soie magnifique tissés d'or, fourrure vermeille à bandes d'or, sa longue barbe attachée avec un cordon. Tous le contemplant, le peux ; et les infants de Carrion, de honte, n'osent le regarder.

Il se fait rendre d'abord les deux épées qu'il leur avait jadis données, Colada et Tizon, et, quand il les tire du fourreau, toute la cour est illuminée. Il se fait rendre ensuite les trois mille marcs en or et en argent qu'il avait donnés en dot à ses filles. Mais les infants ne s'en tireront pas à si bon compte. Et trois semaines après, dans les plaines de Carrion, le jugement de Dieu prononcera, et leurs trois champions seront en loyal et beau combat défaits et vaincus par les trois champions de « Mon Cid ».

INFLUENCE

L'épopée héroïque du moyen âge cristallise autour d'un héros populaire, que ce soit le Beowulf anglo-saxon, le Sigurd scandinave ou le Siegfried germanique, le Roland français ou le Cid espagnol, toute une matière historique ou légendaire éparse dans l'air.

Sans doute, au temps des Croisades, il règne dans cette épopée une sorte d'esprit guerrier international, à la fois brutal et mystique, dont les éléments composants sont une exaltation de bravoure, une foi religieuse ardente et un vif sentiment de l'honneur ; mais il est certain aussi que chaque peuple marque et signe en quelque sorte son poème et son héros. Autour d'un Beowulf déjà tendaient à s'organiser les éléments flottants du type anglo-saxon, tel qu'il sera réalisé dans le Robinson de Defoë, ou dans les héros de Rudyard Kipling. De même, ce n'est pas sans raison qu'un Nietzsche et un Wagner salueront dans le Siegfried des Niebelungen le premier grand héros national allemand, aussi bien que, dans le Cid de son vieux poème toute l'Espagne, et dans Roland toute la France, reconnaîtront avec une émotion fervente les vertus singulières de leur race. Il y aura ainsi dans chaque littérature comme un patriotisme littéraire qui les fera se tourner, pour s'inspirer de son exemple, vers le portrait que l'épopée primitive avait tracé de son premier et de son plus significatif héros.

Et en un sens, rien n'est plus émouvant que cet appel, ce retour à la source. Et vraiment aux littératures qui n'auraient pas, dès leur origine, quelque haut et grand chef-d'œuvre s'appliquerait dans sa force un mot profond de Chateaubriand : « Le lait de la nourrice » leur manquerait, « ainsi que les premières paroles qu'elle vous apprend à son sein et dans vos langes. Certains accents ne sont que de la patrie. »

Mais le miracle celtique est le plus impressionnant.

C'est le miracle d'un peuple, qui, exterminé, refoulé ou traqué dès le VI^e siècle, dépossédé de sa terre et de sa langue, conquiert par une revanche spirituelle durable le royaume de la poésie et du cœur et fait planer sur toute l'Europe la douceur brillante d'un ciel inconnu.

Car ils sont d'origine celtique, galloise ou armoricaine, ces « Lancelots » et ces « Tristans », tous ces beaux chevaliers d'aventure et d'amour qui sur leur passage subtilisent, adoucissent et purifient l'air et substituent à l'idéal de force trop souvent brutale qu'incarnaient les héros des chansons de geste un idéal d'amour mystique d'une liliace parfois et féminine douceur.

Et il est d'origine celtique aussi, ce Perceval (Peredur ou Parzival), le chevalier du Graal, en quête du plus haut amour, l'amour divin.

Ainsi le génie celtique a marqué d'une empreinte indélébile la littérature européenne dès son berceau, et d'abord la littérature anglaise elle-même ; car la fée qu'on avait voulu écarter a donné à l'enfant le don le plus merveilleux, le don de cette poésie presque immatérielle et aérienne qui, des « féeries » de Shakespeare aux « Idylles du Roi » de Tennyson, sourira encore dans les « Chansons de l'Innocence » de Blake, illuminera d'une lueur fantastique et sauvage le « Vieux Marinier » de Coleridge, et frémitra ineffablement dans l'« Alastor » ou la « Sensitive » de Shelley.

La France fut au XII^e et au XIII^e siècle en Europe l'agent de transmission le plus influent de l'esprit celtique. Elle exerçait d'ailleurs sur l'Europe entière la plus haute magistrature morale et intellectuelle. Les Croisades avaient porté son influence et sa langue aussi bien en Grèce qu'en Syrie et en Judée. L'invasion normande de Guillaume le Conquérant avait vaincu les Saxons sous le signe de

la « Chanson de Roland », puisque, le 14 octobre 1066, à la bataille d'Hastings, au premier rang des troupes françaises marchait le jongleur Taillefer,

Taillefer, qui moult bien chantait,
Sur un roussin qui tôt allait,
Devant le duc allait chantant
De Charlemagne et de Roland
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Roncevaux.

Pendant trois siècles, par un phénomène unique, la « parleure française » et l'esprit français régnèrent en Angleterre.

Et c'est la France encore qui lança dans le monde européen les plus belles légendes de ce qu'on appelait alors « la matière de Bretagne ». Les affinités du génie français et du génie celtique la désignaient pour cette propagande. C'est en vers français que le poète normand Robert Wace traduit la chronique latine de Geoffroy de Monmouth dans les deux romans : « la Geste des Bretons » et « la Geste des Normands ». C'est en vers français que les deux poètes anglo-normands, Bérout et Thomas, disent l'émouvante histoire des amours de Tristan et d'Yseult la Blonde. Le roi Arthur quitte son Kaerleon du pays de Galles pour établir sa cour à Nantes. C'est la forêt armoricaine de Brocéliande, haute, sonore, et fleurie des enchantements de Merlin et de Viviane, que traversent les chevaliers de la Table-Ronde dans leurs quêtes aventureuses. Et c'est dans notre Bretagne et notre Normandie, au pays de Saint-Malo et du Mont Saint-Michel, que les lais charmants de Marie de France, le « Chèvre-feuille », le « Rossignol » et « les Deux Amants », transposent dans un français naïf et exquis les vieux poèmes des bardes gallois. Et c'est encore dans les poèmes romancés de Chrétien de Troyes que les héros bretons francisés : Lancelot du Lac, Yvain, le chevalier au lion, Perceval, le chevalier du Graal, commencent leur tour d'Europe.

Romans bretons, romans français sont à ce point termes synonymes que, dans sa « Deffense et Illustration de la langue française », Joachim du Bellay pourra dire à l'« Arioste français » qu'il voudrait susciter : « Choisis-moi quelqu'un de ces beaux vieux romans français, comme un Lancelot, un Tristan ou autres, et en fais renaître au monde une admirable Iliade et laborieuse Enéide. »

Ainsi la « Matière de Bretagne » est encore beaucoup la « Matière de France ».

LA LITTÉRATURE ITALIENNE

CHAPITRE V

DANTE (1265-1321) ET LA DIVINE COMÉDIE ⁽¹⁾

L'AUTEUR

La France avait déjà la *Chanson de Roland*, et l'Espagne le *Poème du Cid*, que l'Italie n'avait pas encore de langue littéraire nationale. Le latin restait la langue de ses écrivains, et ce n'est qu'au commencement du XIII^e siècle que l'idiome vulgaire commence à le remplacer.

Alors brillent deux foyers : l'un, de poésie populaire, la poésie franciscaine autour de saint François d'Assise ; l'autre, de poésie savante et courtoise, à Palerme, à la cour du petit-fils de Barberousse, Frédéric II.

Presque en même temps, à la cour du roi savant, magnifique et cruel, des poètes courtois chantaient les joies et les peines du « servant d'amour » et offraient à quelque princesse lointaine, sur le modèle de nos troubadours provençaux, l'hommage délicat et fervent d'un amour spiri-



(1) Dante avait intitulé son œuvre *Commedia*, — peut-être parce que le dénouement en était heureux, et peut-être aussi parce que le style en était direct, sans ornement ni emphase. Ce sont ses premiers commentateurs, en particulier Boccace, qui l'appelèrent *Divine*.

tuel et mièvre, — et, à la douce lumière du ciel de l'Ombrie, sous les pas du Poverello et de ses disciples, fleurissaient, comme une imagerie puérile et adorable, les fleurs vivantes d'un évangile de fraternité et d'amour, dont le *Cantique du Soleil et des Créatures* de saint François est le centre magnifique et rayonnant.

Soudain la grande voix de Dante, dure, ardente, poignante, comme un grand cri d'homme, couvrit la plainte du troubadour et le cantique du saint ; elle déchira le ciel et le remplit.

Au vrai, l'Italie du XIII^e siècle trouva dans la *Divine Comédie* de Dante sa plus magnifique expression, et le XIII^e siècle lui-même, le siècle des dernières Croisades, des dernières luttes entre le Pape et l'Empereur, trouva l'expression même de son âme tourmentée, visionnaire et dogmatique, dans une œuvre qui jaillit, sincère et dominatrice, comme le cri d'un croisé ou la flèche d'une cathédrale. Et si c'est à Florence, la très belle et très illustre fille de Rome (*Convivium* de Dante, I, 3), que cette œuvre fut conçue et qu'elle commença à être rédigée dans la langue nationale, dont elle est le premier monument, c'est que là le cœur d'un grand homme battit à se briser de colère, de douleur et d'amour.

Dante Alighieri, fils d'*Alighiero Alighieri* et de *Donna Bella*, naquit au mois de mai 1265 à Florence, dans une petite maison située sur la place derrière Saint-Martin-l'Évêque, près l'Abbaye. Son enfance fut assombrie de bonne heure par la mort de sa mère et par le second mariage de son père. Elle fut agitée aussi par des malheurs publics. Florence, en pleine floraison économique et artistique, était déchirée par de terribles luttes intestines : luttes entre les Guelfes, partisans du pape, et les Gibelins, partisans de l'Empereur ; luttes entre les grandes familles de la vieille aristocratie, et les grands bourgeois parvenus ; luttes entre les grands bourgeois eux-mêmes et le menu peuple ; toutes luttes qui finissaient par l'exil des vaincus chargé de menaces, et par le triomphe sanglant mais provisoire du parti vainqueur. Les oreilles du petit Dante furent emplies du cliquetis des armes fratricides ; ses yeux et son esprit hantés de la vision du beau fleuve de l'Arno *roulant moins d'eau que de sang*.

Cette enfance dramatique fut un jour miraculeusement ensoleillée. Dante nous raconte lui-même, dans son petit livre *La Vita Nuova* (1292), comment, lorsqu'il avait neuf ans, apparut à ses yeux, le premier mai, à la fête de la Primavera, une petite fille du même âge que lui, Béatrice, et comment, dans un tremblement de son cœur, il se consacra à cet amour. Idéale et pure figure, qu'il idéalise encore dans ses chants. *On la disait venue du ciel sur terre pour nous montrer ce qu'est un miracle*. Et quand le ciel la ravit brusquement à la terre, Dante jure *de ne plus rien dire de cette femme bénie jusqu'au jour où il en pourrait parler plus dignement*. Et il ajoute, à la fin de *La Vita Nuova*, « *que c'est pour y parvenir qu'il se donne à l'étude de toutes ses forces* », et... « *qu'elle ne l'ignore pas* ».

Dans son étude passionnée des poètes de l'antiquité classique, des théologiens, et de toutes les branches des arts et des sciences connues de son temps, il fut aidé par des amitiés précieuses de poètes, tels que le charmant et mélancolique *Guido Caval-*

canti, ou d'artistes, tels que le peintre *Giotto* et le musicien *Casella*, et surtout par la direction paternelle du bon vieux maître *Brunetto Latini* qu'il remerciera plus tard avec émotion, dans le *Chant XV de l'Enfer*, de lui avoir enseigné *comment l'homme se rend éternel*.

A vingt-quatre ans, il se bat à Campaldino (1289), contre les Gibelins d'Arezzo, puis contre Pise, au siège de Caprona.

A trente ans, il se marie, peu de temps après ou avant la mort de Béatrice, avec une Gemma Donati, dont nous savons peu de chose, et dont lui-même ne parle jamais. Père de famille, et sans grande fortune, il se fait inscrire dans la corporation des médecins qui, dans l'échelle des Arts, occupait le cinquième rang entre la corporation des changeurs et des banquiers et celle des notaires et des juges. En 1300, il est désigné comme Prieur pour faire partie du Conseil des six magistrats qui dirigent la ville, et tombe en pleine mêlée d'orages et de passions politiques entre les Guelfes *noirs*, excités par le pape Boniface VIII, dont la politique ambitieuse voudrait mettre la main sur la riche cité florentine, et les Guelfes *blancs* qui, recrutés dans la haute bourgeoisie, veulent maintenir leur indépendance. Autoritaire et passionné, Dante s'attire la haine des *Noirs*. Eloigné de Florence par ses ennemis, Dante accepte, sans illusion et sans peur, de faire partie d'une mission envoyée à Rome, à l'occasion du grand jubilé pontifical. « *Si je reste, qui ira ?* » dit-il simplement ; *et si j'y vais, qui restera ?* » Charles de Valois, envoyé par Boniface VIII, pour faire œuvre de pacificateur, pacifie en exerçant contre les *Blancs* de terribles représailles. Le 27 janvier 1302, une sentence d'exil ferme à Dante les portes de Florence, « *la belle bergerie, où il avait dormi quand il était agneau* » (*Paradis*, XXV, 2).

Pendant près de vingt ans, il connaît par expérience *quel goût amer a le pain d'autrui, et quel dur chemin c'est de gravir et de descendre l'escalier des autres*. Au moins gardera-t-il sa fierté. Ecœuré des vilenies et des bassesses des hommes de tous les partis, il se décida à *faire un parti à lui tout seul*. Quand on lui offrit sa grâce, moyennant qu'il fît amende honorable, un cierge à la main, à la cathédrale, il répondit fièrement : « *Ce n'est pas là mon chemin pour rentrer dans la patrie.* » Vérone, Lucques, Ravenne, peut-être Paris, furent les stations de ce dur calvaire. La méditation de sa grande œuvre fut sa compagne sur la route de l'exil. Son visage était si pâle, si sombre et si beau, qu'en le voyant passer, l'œil cave et fixe, avec son grand nez aquilin, ses lèvres fermées et méprisantes, son front royal, ceint d'un bandeau comme le front d'un mort, les femmes et les enfants se le montraient avec effroi en disant : « *Voilà celui qui revient de l'Enfer.* »

Quand il mourut à Ravenne, le 14 septembre 1321, sur son corps, revêtu, suivant ses dernières volontés, de l'humble habit des Frères mineurs, son protecteur Guido de Polenta fit placer une couronne de lauriers. Et quand Florence le réclama, les gens de Ravenne répondirent : « *Vous n'avez pas su le garder vivant ; nous ne vous le rendrons pas mort.* »

Les dernières années de sa vie avaient dû causer à son cœur inapaisé de cruelles et sanglantes joies. Le pape qu'il avait tant détesté, Boniface VIII, il l'avait vu

prisonnier de Philippe le Bel dans Anagni, et, par un soulèvement étrange de toute son âme, il l'avait alors plaint et admiré : il avait vu en lui comme un Christ prisonnier, une fois de plus tourné en dérision, abreuvé de vinaigre et de fiel. Un grand espoir l'avait soulevé lorsque en 1311 il avait vu l'empereur d'Allemagne Henri VII descendre en Italie comme pacificateur, pour réaliser le grand rêve impérial unitaire de Frédéric II. L'échec lamentable et dérisoire de cette tentative dut encore déchirer son grand cœur patriote. Il ne courba point sans doute la tête. A travers les routes de l'enfer et du purgatoire terrestres, il marcha avec confiance vers l'éternité réparatrice, réglant son désir et sa volonté, suivant le dernier vers de son grand poème, sur *cet amour qui meut le soleil et les autres étoiles*.

L'ŒUVRE

Le sujet de la *Divine Comédie* est le voyage imaginaire que Dante aurait commencé le vendredi de la Semaine Sainte en l'an 1300 et qui aurait duré une semaine, et les visions qu'il rapporte des neuf cercles de l'*Enfer*, des neuf gradins du *Purgatoire* et des sept ciels du *Paradis* qu'il aurait traversés.

La donnée du poème n'était pas nouvelle. Sans parler des légendes et des mythes où les pays des morts étaient évoqués par les poètes et les philosophes de l'antiquité païenne, par un Homère ou un Platon, un Virgile ou un Cicéron, pour ne citer que les plus grands noms, l'hagiographie chrétienne du moyen âge avait produit un grand nombre de ces aventures surnaturelles, telles ces œuvres étranges nées dans la solitude enfiévrée des cloîtres d'Irlande qui s'appellent le *Purgatoire de saint Patrick* ou le *Voyage de saint Brandan*. Une *Descente de saint Paul aux Enfers* a dû être connue de Dante. Et nombreuses sont dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine les vies des saints où, sur des ponts mystiques jetés ainsi entre l'Enfer, le Ciel et la Terre, circulent d'étranges agents de liaison et de miraculeux messagers.

C'était là, en quelque sorte, riche matière de merveilleux épique chrétien.

Le génie de Dante, le premier, la mit en œuvre. Il la marqua d'abord du signe de son siècle, le siècle des grands théologiens, de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin, le *Docteur Séraphique* et l'*Ange de l'École*, qui découvraient et révélaient dans les choses de la vie humaine le reflet des réalités éternelles, et affirmaient que de Dieu venait toute lumière et qu'il fallait retrouver le sens divin des choses sous les mortelles apparences et, sous la figure, le symbole.

Dans la dédicace latine du *Paradis* à Can grande della Scala, Dante affirme son dessein : « *Il faut savoir, dit-il, que le sens de cet ouvrage n'est point simple, mais qu'il est multiple. Le premier sens est le sens littéral ; l'autre se cache sous la lettre : il est allégorique ou moral. Le sujet de cet ouvrage, au sens littéral, c'est l'état des âmes après la mort ; car tel est le point sur lequel tout le poème roule. Mais, au sens allégorique, le poète traite de l'enfer de ce monde, à travers lequel nous voyageons comme des pèlerins, en ayant le pouvoir de mériter et de démeriter ; et le sujet est l'homme, en tant que, par*

ses mérites et ses démerites, il est soumis à la justice divine, rémunératrice ou vengeresse.»

Si l'ingéniosité infatigable des commentateurs de la *Divine Comédie* s'est émue souvent à essayer de dégager le sens des innombrables allégories particulières et s'est comme perdue dans une forêt d'hiéroglyphes sacrés et indéchiffrables, le sens allégorique général est du moins parfaitement clair. De la vallée du Pêché, l'homme, par la crainte du gouffre de l'Enfer, est amené à gravir la montagne expiatoire du Purgatoire, qui le conduit jusqu'au séjour de la Lumière et de la Béatitude, jusqu'au Paradis. C'est la leçon des cathédrales. Ainsi Notre-Dame de Paris, après avoir, par la vision du Jugement Universel sur le bas-relief du portail, saisi le pécheur qui passe, l'attire dans la nef, où de plus douces images l'amènent, jusqu'à la grande rose flamboyante, où les neuf chœurs des anges tournent autour du Dieu de Majesté. Et il y a dans la *Divine Comédie*, aussi bien que dans la cathédrale, visible comme une géométrie mystique, et comme une vertu des nombres sacrés.

Mais ce qui fait pour nous l'intérêt de l'œuvre, c'est la personne même de Dante (1). C'est lui que nous suivons dans son élan sombre. Il est le seul Vivant au pays des Morts ; il pèse dans la barque des ombres ; le sang circule, afflue et reflue sous sa peau, rougeurs et pâleurs émouvantes. Comme il tremble au souvenir accablant de l'âpre et sauvage forêt et des trois bêtes symboliques, la panthère, le lion et la louve maigre qui lui barrent le passage et le repoussent pas à pas *vers les lieux où le soleil se tait !* Et quand apparaît le Sauveur silencieux, la grande ombre de Virgile envoyée par Béatrice, *la Belle et noble Dame*, avec quelle émotion pieuse il le salue du nom de *Guide*, de *Seigneur* et de *Maître*, et sent son cœur se redresser et fleurir comme les fleurs sous la rosée du matin ! Devant la terrible inscription de la Porte de l'Enfer, il s'arrête et frémit de ces mots de couleur sombre : « *Maître*, dit-il, *le sens m'en est bien dur !* » Et pour les lâches, qui sur la terre n'ont pas su choisir leur parti, et qui, dans le vestibule de l'Enfer, harcelés par des vols de guêpes, poursuivent vainement un étendard qui fuit, avec quel mépris il les regarde, et passe ! Mais, lorsqu'il traverse la région des Limbes et qu'il reconnaît le groupe des poètes sacrés, avec, à leur tête, *le poète souverain*, avec quel tremblement de joie exaltée il se joint à ces hommes *aux yeux calmes et graves* avec lesquels, marchant vers la lumière, il parle *des choses qu'il est beau de taire ici, comme, là-bas, il était beau d'en parler !* Au milieu de la rafale infernale, où tourbillonnent, en poussant des clameurs désespérées, les âmes victimes des passions d'amour, de quelle émotion poignante et humaine il se sent saisi et comme il défaille en entendant Francesca de Rimini chanter tristement son immortel et mortel amour ! Dans le marais fétide du Styx, avec quelle avidité passionnée *il regarde de tous ses yeux* les damnés de la colère, hargneux, boueux et nus, dont la gorge gargouille un chant indistinct ! Dans le sixième cercle, quand il traverse l'immense cimetière, où, dans les tombes ouvertes entre des parois de fer rouge, les hérésiarques brûlent éternelle-

(1) C'est pour cela que nous extrairons nos citations de la partie la plus dramatique et la plus lyrique à la fois de la *Divine Comédie*, la plus dantesque, l'*Enfer*.

ment, de quelle formidable émotion de haine et de joie est-il soulevé lorsqu'il reconnaît, dans l'un des suppliciés, la grande figure du Gibelin Farinata degli Uberti et de quel ton d'âpre défi croise-t-il avec son adversaire détesté sa parole ardente ! Et quand, dans l'enfer de glace, il heurte la tête de Bocca degli Abati, dont la trahison jadis avait causé la défaite de Montaperti, dans quel accès de haine frénétique il le saisit, le traîne par les cheveux, tout hurlant de douleur, et pétrit la tête exécrable ! Et quand il entend le récit effroyable du comte Ugolin, de quel tremblement d'horreur et de pitié sacrées est-il saisi et nous saisit-il ! Dans le chant VII du *Purgatoire*, quand Virgile, d'un grand élan, au seul nom de Mantoue, s'est jeté dans les bras de son compatriote, le troubadour Sordello, de quelle source sacrée et profonde monte aux lèvres de Dante et jaillit la grande invective imprécatoire, toute secouée encore d'ironie et de tendresse, contre l'Italie *esclave, hôtellerie de douleurs, navire sans nocher, bouge*, et contre l'ingrate Florence, la patrie corrompue et toujours aimée !

A l'apparition de Béatrice sur le dernier gradin du Purgatoire, *il ne lui restera plus une goutte de sang qui ne tremble*. Et au dernier chant du *Paradis*, en présence de la Lumière éternelle, la seule qui, fondée sur elle-même, se comprend, s'aime et se sourit, sa propre vision s'abolit ; la voix lui manque et son cœur fond comme la neige au soleil. Évanouissement mystique, épanouissement dans l'amour et dans la lumière. Offrande, abandon, joie ineffable, et pour celui qui a tant lutté et tant souffert, tant haï et tant aimé, justification et récompense.

L'ENFER

ANALYSE ET EXTRAITS

Le début même de l'œuvre est d'une brusque et souveraine beauté, et d'une beauté de confession directe et poignante.

L'ÂPRE ET SAUVAGE FORÊT

Vers le milieu du chemin de notre vie (1), je me trouvais dans une forêt (2) obscure, après m'être égaré de la droite route.

Ah ! qu'il est dur de dire ce qu'était cette forêt sauvage âpre et épaisse, dont le souvenir renouvelle ma peur.

Elle est si amère que la mort ne l'esguère plus. Mais, pour exposer le bien que j'y trouvais, je dirai d'abord les autres choses que j'y découvris.

Je ne saurais plus redire comment j'y entrai, tant j'étais plein de sommeil, au moment où je quittai le vrai chemin.

(1) Vers la trente-cinquième année. Dante place rétrospectivement la date de son voyage en 1300. Il était né en 1265.

(2) Symbole du péché.

Mais lorsque je fus arrivé au pied d'une colline, au point où finissait cette vallée qui m'avait pénétré le cœur d'épouvante,

Je levai les yeux et je vis les épaules de la montagne vêtues des premiers rayons de l'astre, qui guide infailliblement les êtres par tout chemin.

Alors s'apaisa un peu l'effroi qui avait troublé le lac de mon cœur durant toute cette nuit passée en si grande détresse.

Et comme celui qui, à bout de souffle, ayant pu sortir des flots sur la rive, se retourne vers l'eau périlleuse et regarde,

Ainsi mon âme, encore en déroute, se retourna pour regarder le passage que ne franchit jamais aucun vivant.

Et voici que trois bêtes sauvages, une panthère vive et légère *au gai pelage*, un lion rugissant de faim et de rage, et une louve maigre *qui semblait chargée de tous les appétits*, le repoussent, pas à pas, vers les lieux où *le soleil se tait*. Alors dans le grand désert apparaît le Sauveur silencieux, le grand Virgile, que Dante salue de toute son âme, comme son Maître et son Guide. Et Virgile lui dit qu'il sera en effet son guide dans l'Enfer, séjour du désespoir, dans le Purgatoire qu'un peu d'espérance éclaire, et qu'il le laissera au seuil du Paradis, où *une âme plus digne* le guidera. Car c'es' Béatrice, *la noble Dame*, qui l'a envoyé vers celui qui l'aima tant pour le sauver du péril.

« Partons, lui dit alors Dante, *tu es mon guide, mon seigneur et mon maître !* » Et tous les deux s'arrêtent devant la porte de l'Enfer où se lit l'inscription terrible :

L'INSCRIPTION DE LA PORTE DE L'ENFER

Par moi l'on va dans la cité dolente,
Par moi l'on va dans l'éternelle douleur,
Par moi l'on va chez la race perdue.

La Justice inspira mon auguste créateur
Je suis l'œuvre de la divine Puissance,
De la suprême Sagesse et du premier Amour (1).

Avant moi nulle chose ne fut créée
Qui ne fût éternelle ; moi aussi je dure éternellement.
Laissez toute espérance, vous qui entrez !

Telles furent les paroles de couleur sombre que je vis écrites au-dessus d'une porte ; c'est pourquoi je dis : « Maître, le sens m'en est bien dur. »

Et lui à moi, comme celui qui sait : « Ici il faut dépouiller toute crainte ; toute lâcheté doit être morte ici.

« Nous sommes arrivés au lieu où je t'ai dit que tu dois voir les douloureuses gens qui ont perdu le bien de l'intelligence. »

Puis il posa sa main sur la mienne, avec un air riant qui me réconforta. et il me fit entrer dans les choses secrètes.

(1) La Trinité du Père (la Puissance), du Saint-Esprit (la Sagesse), et du Fils (l'Amour).

C'est dans le deuxième cercle, où commence l'Enfer de la Douleur, au cœur de la rafale qui flagelle et emporte les pécheurs de la luxure et ceux qui sont morts de l'amour coupable, que Dante rencontre les deux âmes de Francesca de Rimini et de son beau-frère et amant, Paolo Malatesta, qui s'aiment encore, par delà la mort, d'un amour inexpiable, fatal, mais comme épuré par la douleur et sacré par les larmes.

FRANCESCA DE RIMINI

Lorsque j'eus ouï mon Maître nommer les dames d'autrefois et les cavaliers, la pitié me gagna et j'en fus comme éperdu.

Je commençai : « Poète, je parlerai volontiers à ces deux-là, qui vont ensemble et paraissent si légers au vent. »

Et lui à moi : « Attends qu'ils soient plus près de nous, et alors prie-les, au nom de cet amour qui les mène et ils viendront. »

Sitôt que le vent les eut ramenés vers nous, j'élevai la voix : « O âmes en peine, venez nous parler, si nul ne s'y oppose. »

Comme des colombes, à l'appel du désir, s'en vont à travers l'air, les ailes déployées et immobiles, vers leur doux nid,

ainsi, portées par leur vouloir, ces deux ombres sortirent de la troupe où est Didon et vinrent à nous, si fort fut mon cri affectueux :

« O vivant, gracieux et bon, qui viens nous visiter dans cet air sombre, nous qui avons teint le monde de sang,

« Si le roi de l'Univers nous était avorable, nous le prierions pour ton repos, puisque tu as pitié de notre mal horrible.

« Ce qu'il te plaît d'entendre et de dire, nous le dirons et nous l'entendrons, tandis que le vent s'apaise, comme il le fait.

« La ville où je suis née est sise sur la côte marine où le Pô descend pour être en paix avec ses affluents.

« Amour, qui s'empare si vite des nobles cœurs, fit s'éprendre celui-ci du beau corps qui m'a été enlevé d'une manière qui me blesse encore.

« Amour, qui ne dispense nul être aimé d'aimer à son tour, m'attacha à celui-ci d'une passion si forte que, comme tu le vois, il ne m'abandonne plus.

« Amour nous conduisit tous deux à une seule mort. Le Cercle de Caïn attend celui qui nous ôta la vie. » Telles furent les paroles qui nous vinrent d'eux.

Lorsque j'eus entendu ces âmes blessées, j'inclinai le visage et je le tins baissé si longtemps que le poète me dit enfin : « A quoi penses-tu ? »

Quand je pus répondre, je commençai par dire : « Las ! las que de douces pensées, quel grand désir ont conduit ces deux-là au douloureux passage ! »

Puis je me tournai vers eux, je leur parlai à mon tour et je dis :

« Francesca, tes douleurs m'affligent et m'émeuvent jusqu'aux larmes.

« Mais, dis-moi : au temps des doux soupirs, à quoi et comment Amour vous fit-il connaître les troubles désirs? »

Et elle à moi : « Il n'est pire douleur que de se souvenir du temps heureux dans la misère ; et ton docteur le sait bien (1).

« Mais si tu as un si affectueux désir de connaître la première racine de notre amour, je ferai comme celui qui pleure et qui parle à la fois.

« Nous lisions un jour par plaisir, dans les aventures de Lancelot, comment Amour l'étreignit. Nous étions seuls et sans nulle défiance.

« Plusieurs fois cette lecture nous fit lever les yeux et nous décolora le visage. Mais un seul point acheva notre défaite.

« Lorsque nous lûmes que sur le rire tant aimé un tel amant avait posé ses lèvres, celui-ci, qui ne sera jamais séparé de moi, baisa ma bouche, tout tremblant. Le livre et celui qui l'écrivit firent l'office de Gallehault (2). Ce jour-là nous ne lûmes pas plus avant. »

Tandis que l'un des esprits parlait ainsi, l'autre pleurait si fort que je défaillis de pitié, comme si j'allais mourir ;

et je tombai comme tombe un corps mort.

Quand Dante traverse, en conversant avec Virgile, le sixième cercle de l'Enfer, celui où dans des tombeaux ardents brûlent les hérésiarques, un damné se dresse et l'interpelle. C'est l'indomptable chef Gibelin, Farinata degli Uberti. Et les mots de haine et de défi se croisent et se heurtent, comme des épées.

L'HÉRÉSIARQUE FARINATA DEGLI UBERTI

« O Toscan, qui t'en vas vivant par la cité du Feu, en parlant avec tant de modestie (3), qu'il te plaise de t'arrêter un peu en cet endroit.

« Ton langage montre que tu es un des fils de cette noble patrie, à laquelle j'ai fait peut-être trop de mal. »

Telle fut la voix qui sortit tout à coup de l'un de ces tombeaux et qui me rejeta, plein de crainte, un peu plus près de mon guide.

Et celui-ci me dit : « Retourne-toi, que fais-tu ? Regarde, là-bas, Farinata qui s'est levé : de la ceinture en haut tu le verras tout entier. »

J'avais déjà fixé mon regard sur le sien ; et il dressait bien haut sa poitrine et son front, comme s'il avait l'Enfer en grand mépris.

(1) Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur?

(ALFRED DE MUSSET, *Souvenir*.)

(2) Gallehault est le nom du confident qui sert les amours de Lancelot et de la reine Ginèvre.

(3) Dante parle à Virgile avec une modestie et une douceur qui détonent dans le Cercle des Révoltés.

Et les mains hardies et promptes de mon guide me poussèrent vers lui, entre les sépultures, tandis qu'il disait : « Que tes paroles soient claires ! »

Dès que j'eus arrivé au pied de son tombeau, il me regarda un peu ; puis, d'un air dédaigneux, il me demanda : « Quels furent tes ancêtres ? »

Et moi, impatient de lui obéir, loin de le lui cacher, je lui dis tout ouvertement. Alors il releva un peu les sourcils,

puis il dit : « Ce furent de féroces adversaires de moi-même, de mes pères et de mon parti. Aussi, à deux reprises, les ai-je dispersés.

— S'ils furent chassés, ils revinrent de tous côtés l'une et l'autre fois, lui répondis-je : tandis que les vôtres n'ont pas bien appris cet art de revenir. »

Dans le septième cercle, après avoir traversé une lande de sable qu'une forêt douloureuse ceint comme une âpre couronne, et dans laquelle pleuvent sur les damnés de larges flocons de feu, comme une neige de feu, Dante, au moment où il traverse sur une digue le Phlégethon, rencontre une troupe d'âmes aux visages brûlés et aux yeux clignotants comme ceux d'un vieux tailleur qui cherche le trou de l'aiguille.

Une âme se détache, et Dante reconnaît avec douleur son vieux maître, Brunetto Latini. L'épisode est d'une admirable beauté.

BRUNETTO LATINI A DANTE

Ainsi dévisagé par cette bande, je fus reconnu par l'un d'eux qui me prit par le bord de ma robe et s'écria : « O merveille ! »

A mon tour, quand il étendit son bras vers moi, je plantai mes yeux sur cette face cuite et son visage grillé ne m'empêcha pas

de le reconnaître. Alors, abaissant la main vers son front, je répondis : « Est-ce vous ici, messire Brunetto ? »

Et lui : « O mon fils, souffre que Brunetto Latini revienne un peu en arrière avec toi et laisse avancer la file des autres. »

Je lui dis : « Je vous en prie de tout mon cœur ; même si vous voulez que je reste assis près de vous, je le ferai, s'il plaît à celui-ci avec qui je vais.

— O mon fils, dit-il, si quelqu'un de mon troupeau s'arrête un instant, il gît ensuite cent années, sans pouvoir se garer du feu qui le frappe.

« Continue donc ta route ; je me tiendrai près de ta robe (1) ; et puis je rejoindrai ma bande qui va pleurant ses peines éternelles. »

Je n'osais pas descendre du chemin pour marcher de pair avec lui ; mais je tenais la tête baissée, comme un homme qui marche avec respect.

Il reprit : « Quelle fortune ou quel destin avant ton dernier jour t'a conduit ici-bas ? Et quel est celui qui te montre la voie ? »

(1) Brunetto Latini marche en contre-bas et suit Dante en se tenant près de la robe dont il a saisi le bord.

— Là-haut, dans la vie claire, lui répondis-je, je m'égarai dans une vallée, avant que mon âge fût accompli.

« Hier matin seulement, je lui tournai le dos ; celui-ci m'apparut comme j'allais y rentrer et il me ramène maintenant vers ma demeure par ce chemin. »

Et lui à moi : « Suis ton étoile et tu ne peux manquer d'aborder au port de la gloire, si j'ai bien su le prévoir pendant la belle vie.

« Et si je n'étais pas mort si tôt, en voyant combien tu es aimé du ciel, je t'aurais encouragé à la tâche.

« Mais ce peuple ingrat et méchant qui descendit anciennement de Fiesole (1) et qui tient encore de la montagne et du rocher,

« si bien que tu agisses, se fera ton ennemi ; et ce sera justice ; car il ne convient pas que le doux figuier fructifie parmi les sorbiers amers.

« Une antique renommée dans le monde les appelle aveugles, gent avare, envieuse et superbe ; sache te garder pur de pareilles mœurs.

« Ton destin te réserve tant d'honneur que l'un et l'autre parti auront faim de toi (2). Mais il y a loin de l'herbe à la bouche.

« Que les bêtes de Fiesole fassent litière d'elles-mêmes, mais qu'elles se gardent de toucher à la plante, s'il en pousse encore une dans leur fumier,

« en qui revive la semence sacrée de ces Romains qui y habitèrent, lorsque fût bâti ce nid de tant de malice (3).

— Si ma demande eût été exaucée, lui répondis-je, vous ne seriez pas encore banni de la vie des hommes.

« Car je porte gravé dans mon souvenir — et mon cœur en souffre aujourd'hui — votre chère et bonne image paternelle du temps où, dans le monde, chaque jour,

vous m'enseigniez comment l'homme se rend éternel. Et tant que je vivrai, je veux qu'on voie clairement dans mes paroles combien je vous en sais gré.

« Ce que vous racontez du cours de ma vie, je le note et je le garde pour qu'une Dame, qui le saura, m'en fasse la glose avec un autre texte, si je parviens jusqu'à elle (4).

« Je veux seulement que vous sachiez bien ceci : pourvu que ma conscience ne me reproche rien, je suis prêt à subir mon sort, quel qu'il soit.

« Un tel présage n'est pas nouveau à mes oreilles ; aussi que la fortune tourne sa roue à son gré, comme le vilain son hoyau ! »

(1) Bourg situé sur une colline au-dessus de Florence et qui fut le berceau de cette dernière ville. Tout ce que Dante dit ici de Fiesole et de ses habitants doit s'entendre de Florence et des Florentins.

(2) Les Blancs et les Noirs.

(3) Florence.

(4) C'est Béatrice qui fera la glose, qui expliquera à Dante les textes obscurs. Il convient de remarquer en passant que le poète emploie, pour plaire à son maître, le langage de l'école.

Dans la huitième fosse du huitième cercle, aussi nombreuses que les lucioles un soir d'été, d'étranges flammes vivantes cachent les esprits damnés des conseillers perfides l'erreur et de fraude. Une d'elles, dont la pointe est double, unit dans le supplice, comme ils le furent jadis dans la ruse, les deux Grecs Diomède et Ulysse. Et le génie de Dante prête à Ulysse, le héros de la Mer, un émouvant et beau discours.

ULYSSE, LE CONSEILLER DE LA FRAUDE ET LE HÉROS DE LA MER

La plus haute pointe de cette flamme antique commença à s'agiter en murmurant, comme celle que le vent travaille :

puis remuant la cime çà et là, comme si c'était une langue qui parlât, elle émit une voix et dit : « Quand je me séparerai de Circé, qui m'avait retenu plus d'une année là-bas près de Gaète — avant qu'Enée lui donnât ce nom —

« ni la tendresse pour mon fils, ni la pitié pour mon vieux père, ni le légitime amour qui devait faire la joie de Pénélope,

« ne purent vaincre en moi l'ardeur qui me portait à bien connaître le monde et les vices des hommes et leurs vertus.

« Mais je m'élançai sur la haute mer ouverte, avec un seul vaisseau et avec la poignée de compagnons qui ne m'abandonnèrent pas.

« Je vis les deux rivages jusqu'à l'Espagne et jusqu'au Maroc et l'île de Sardaigne et les autres îles que cette mer entoure et baigne.

« Mes compagnons et moi, nous étions vieux et las, lorsque nous arrivâmes à cet étroit passage, où Hercule établit ses signaux

« pour dire à l'homme de ne pas aller plus loin. A main droite, je laissai Séville ; j'avais déjà laissé Ceuta à gauche.

« — O mes frères, dis-je, qui à travers cent mille périls êtes venus jusqu'à l'Occident, pour le peu de vie

« qui reste encore à vos sens, ne refusez pas de connaître par expérience le monde sans habitants, là-bas, derrière le soleil ;

« Considérez votre origine ; vous n'êtes pas nés pour vivre comme des brutes, mais pour rechercher la vertu et la science. »

« Par cette brève harangue je fis mes compagnons si ardents au voyage que j'aurais eu ensuite grand'peine à les retenir.

« Puis, ayant tourné notre poupe vers le matin, de nos rames nous fîmes des ailes à notre vol téméraire, en gagnant toujours vers la gauche.

« Déjà la nuit voyait toutes les étoiles de l'autre pôle ; et le nôtre était si bas qu'il surgissait à peine au-dessus de la plaine marine.

« Cinq fois s'était rallumée et autant de fois éteinte la lumière qui tombe de la lune, depuis que nous étions entrés dans le hardi passage,

« lorsque nous apparut une montagne obscure dans le lointain et plus haute que toutes celles que j'avais vues.

« Ce fut pour nous une grande joie, qui tourna vite en pleurs. Car de cette nouvelle terre un tourbillon s'éleva et vint frapper l'avant de notre vaisseau.

« Trois fois il le fit tourner avec la masse des eaux ; la quatrième fois la poupe se dressa en l'air et la proue s'enfonça, comme il plut à autrui, jusqu'à ce que la mer fût sur nous refermée. »

Le neuvième cercle de l'Enfer est l'Enfer de glace, celui où les traîtres à la Patrie sont plongés jusqu'au cou dans le grand lac glacé du Cocyte : ce sont les maudits d'entre les maudits, et c'est là que Dante heurte la tête exécration de Bocca degli Ubati, le traître qui, à la bataille de Montaperti, avait fait battre l'armée des Guelfes.

UN TRAITRE

Tandis que nous allions vers le milieu du cercle, où tout converge par l'effet de la pesanteur, et que je tremblais dans le froid éternel, fût-ce vouloir divin ou destin, ou hasard, je ne sais, mais en passant entre ces têtes, je heurta violemment l'une d'elles au visage.

En pleurant, elle me cria : « Pourquoi me foules-tu ? Si tu ne viens pas pour aggraver la vengeance de Montaperti, pourquoi me tourmentes-tu ? »

Et moi : « Maître, attends-moi ici, que je sorte d'un doute à son sujet ; ensuite, tu me feras aller aussi vite que tu voudras. »

Mon guide s'arrêta. Et je dis à l'autre, qui blasphémait encore dans sa rage : « Qui es-tu, toi qui reprends ainsi les autres ? »

— Eh ! qui es-tu toi-même, qui va par le cercle d'Anténor, heurtant les joues des autres de plus rude façon que si tu étais vivant ? répondit-il.

— Je suis vivant, en effet ; et je puis t'être agréable, si tu aspiras à la renommée, en ajoutant ton nom à ceux que j'ai déjà notés. » Telle fut ma réponse.

Et lui à moi : « C'est le contraire que je souhaite. Va-t'en donc et ne me donne plus sujet de plainte ; car tu sais bien mal flatter les gens de cette fosse. »

Alors, je le pris par la peau du cou, et je lui dis : « Il faudra bien que tu te nommes, ou il ne te restera plus un cheveu sur le crâne. »

Et lui à moi : « Tu as beau m'arracher les cheveux, je ne te dirai pas qui je suis et je ne te laisserai point voir, quand tu me croulerais mille fois sur la tête. »

J'avais déjà enroulé ses cheveux autour de ma main et j'en avais arraché plus d'une touffe, tandis qu'il hurlait, les yeux tournés en bas,

lorsqu'un autre cria : « Qu'as-tu donc, Bocca ? Il ne te suffit plus de claquer des mâchoires, il faut encore que tu hurles ? Quel diable te tourmente ? »

— A présent, dis-je, je ne veux plus que tu parles, traître maudit, car, pour ta honte, je rapporterai de toi des nouvelles vraies. »

C'est au chant XXXIII que se trouve l'épisode le plus atroce de l'*Enfer* de Dante. Dans un trou de l'Enfer de glace, Dante voit avec horreur deux têtes « dont l'une coiffe l'autre comme un chapeau » et la dévore bestialement. Interrogé, le damné répond :

L'ÉPISODE D'UGOLIN

Le condamné souleva sa bouche de cette bestiale pâture en l'essuyant aux cheveux de la tête qu'il avait entamée par derrière.

Puis il commença : « Tu veux que je renouvelle la douleur désespérée qui me serre le cœur, rien que d'y penser, avant même que j'en parle.

« Mais si mes paroles doivent être la semence d'où sortira le fruit d'infamie pour le traître que je ronge, tu me verras parler et pleurer à la fois.

« Je ne sais qui tu es, ni de quelle manière tu es descendu dans ces profondeurs ; mais tu me sembles Florentin à ton accent.

« Sache que je fus le comte Ugolin ; et celui-ci est l'archevêque Roger. Et je vais te dire pourquoi nous sommes en tel voisinage.

« Comment, tandis que je me fiais à lui, par l'effet de ses perfides desseins je fus pris, puis mis à mort, il n'est pas besoin de le dire.

« Mais ce que tu ne peux savoir, c'est combien ma mort fut cruelle : écoute, et tu sauras si celui-ci m'a offensé.

« Une étroite fenêtre percée dans la Tour, qui à cause de moi est appelée « Tour de la faim », et dans laquelle d'autres encore devront être enfermés,

« m'avait déjà montré par son ouverture plusieurs lunes, lorsque je dormis le mauvais sommeil qui déchira pour moi le voile de l'avenir.

« Je voyais celui-ci, sous l'aspect d'un maître et seigneur, chasser le loup et les louveteaux vers la montagne qui cache aux Pisans la vue de Lucques

« avec des chiennes maigres, ardentes et bien dressées. Il avait placé en tête Gualandi, Sismondi et Lanfranchi (1).

« Après une brève course, le père et le fils me semblaient harassés, et je croyais voir leurs flancs déchirés par les crocs aigus.

« Lorsque je m'éveillais avant le jour, j'entendis mes fils, qui étaient avec moi, pleurer dans leur sommeil et demander du pain.

« Tu es bien dur si tu ne t'émeus pas déjà en pensant à ce que mon cœur pressentait. Et si tu ne pleures pas, qu'est-ce donc qui te fait pleurer ?

« Voici qu'ils s'éveillaient, et l'heure approchait où l'on nous apportait chaque jour notre nourriture. Mais notre rêve nous remplissait tous d'angoisse :

(1) Nobles Pisans qui favorisèrent l'archevêque contre Ugolin.

« Et j'entendis clouer la porte au pied de l'horrible tour. Alors, je regardai mes enfants au visage sans dire un mot.

« Je ne pleurais pas ; mais mon cœur devint comme une pierre. Ils pleuraient, eux ; et mon pauvre Anselmuccio dit : « Comme tu nous regardes, père ! Qu'as-tu ? »

« Cependant, je ne pleurai pas encore et ne répondis rien, de tout ce jour ni de la nuit suivante, jusqu'à ce que le nouveau soleil se leva sur le monde.

« A peine un faible rayon eut-il pénétré dans le douloureux cachot, que, voyant sur leurs quatre visages quel devait être mon propre aspect,

« je me mordis les deux mains de douleur. Et eux, pensant que ce geste trahissait le désir de manger, se levèrent aussitôt et dirent : « Père, il nous sera moins pénible que tu manges de nous. Tu nous as revêtus de cette chair misérable ; tu peux bien nous en dépouiller.

« Alors, je m'apaisai pour ne pas accroître leur peine. Ce jour-là et le suivant, nous restâmes tous muets. Ah ! terre cruelle, pourquoi ne t'es-tu pas entr'ouverte !

« Lorsque nous fûmes au quatrième jour, Gaddo s'abattit à mes pieds, en disant : « Mon père, pourquoi ne viens-tu pas à mon aide ? »

« Et il mourut. Et, comme tu me vois, je vis de mes yeux les trois autres tomber un à un, entre le cinquième et le sixième jour. Alors, je me mis,

« presque aveugle déjà, à ramper sur chaque corps et pendant deux jours je les appelai, après qu'ils furent morts. Puis la faim fut plus forte que la douleur. (1) »

Quand il eut dit cela, d'un œil féroce, il reprit le crâne misérable entre ses dents, qui entrèrent dans l'os, fortes comme celles d'un chien.

(Trad. Valentin, *Pages choisies de Dante*; éd. A. Colin.)

LE PURGATOIRE ET LE PARADIS

Le grand voyageur visionnaire, au sortir de l'abîme de l'Enfer, poursuit son vertigineux voyage à travers le *Purgatoire* jusqu'au *Paradis*.

Le Purgatoire, Dante l'imagine comme une grande montagne expiatoire, qui s'élève dans une île perdue de l'Océan, aux antipodes de la cité sainte, centre de la terre, Jérusalem. Sept terrasses circulaires, auxquelles on accède par d'étroits et durs passages, y sont occupées par ceux qui sur la terre commirent des péchés capitaux, et maintenant les expient : les orgueilleux, écrasés par d'énormes blocs de pierre ; les envieux, les paupières cousues par un fil de fer et appuyés les uns sur les autres ; les pécheurs de la colère, aveuglés par des colonnes de fumée noire ; les paresseux, emportés par une course haletante ; les avares et les prodiges, la bouche collée contre terre, aux biens de laquelle ils s'étaient pendant leur vie exclusivement attachés ; les gourmands, amaigris et méconnaissables, devant des arbres chargés de fruits et de sources fraîches ; les pécheurs de la luxure, tournant sans répit dans des tourbillons de flamme. Les âmes au Purgatoire souffrent,

(1) Ce vers veut-il dire qu'Ugolin mourut lui-même ? ou est-il plus énigmatique et de sens plus atroce ? D'innombrables commentaires ne l'ont pas éclairci.

mais non pas comme souffraient eelles de l'Enfer. Les péeheurs iei sont des pénitents. Ils chantent des hymnes d'espérance ; ils ont en eux l'espoir de la lumière, et parfois la montagne tremble tout entière, et, quand une âme est définitivement libérée, une grande clameur monte vers la gloire de Dieu.

Au sommet du mont expiatoire fleurit le Paradis terrestre où Béatrice apparaît enfin à Dante pour le conduire à travers les sphères célestes jusqu'au trône de Dieu. Dans le Paradis, Dante, suivant le système astronomique du Ptolémée, nous fait avec lui monter, à la lumière du sourire de Béatrice, à travers les sphères lumineuses superposées, sortes de *roues éternelles* pour parler comme lui, cercles de gravitation des sept planètes connues de son temps, la Lune, Mereure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, où les âmes lumineuses des bienheureux goûtent, malgré la hiérarchie de leurs mérites, toute la félicité dont elles sont eapables et dont elles sont dignes, et épuisent, en la réalisant, la plénitude du bonheur. Dans le huitième Ciel, qui est le Ciel des Etoiles fixes, des visions mystiques lumineuses dessinent au-dessus d'angéliques et brûlantes flammes l'éblouissant Soleil du Christ triomphant. Le neuvième Ciel, le Ciel Cristallin, fait tourner autour d'un point fixe, d'une intensité et d'un éclat de lumière incomparable, qui est Dieu, neuf cereles de feu qui sont les ehœurs des anges. Le dixième cercle est l'Impyrée. Là les âmes bienheureuses, réunies à leurs corps glorieux, parées de robes blanches comme pour « *un festin nuptial* », rangées sur les mille degrés d'un immense amphithéâtre, se déploient comme les pétales de la Rose Céleste, épanouie, évanouie dans la lumière et dans l'amour.

Ce qui rend difficile aux lecteurs modernes, même s'ils sont Italiens, la lecture des deux dernières parties de la *Divine Comédie*, le Purgatoire et le Paradis, ee sont les arides dissertations sur la botanique, la physiologie, la minéralogie et l'alchimie qui hérissent le Purgatoire, les abstraites et interminables discussions théologiques et scolastiques dont le Paradis est encombé. Les lecteurs du moyen âge pouvaient et devaient s'y eomplaire. Mais, pour nous, e'est dans l'Enfer seul que nous eomprenons, sentons et admirons Dante.

INFLUENCE

La célébrité de l'œuvre de Dante fut presque immédiate en Italie. Ce fut le livre national pour tous ceux qui déjà aspiraient à l'unité nationale du beau corps italien aux membres déchirés. Ce fut aussi le livre mystique, qui, par delà les temps éphémères, unissait Enfer, Ciel et Terre dans un élan fougueux, irrité et pur.

Mais plusieurs siècles devaient s'écouler avant que l'heure de Dante sonnât dans les autres littératures européennes, en particulier dans notre littérature.

Sans doute les mille difficultés d'interprétation historique et même littérale dont l'œuvre était hérissée la gangue scholastique où elle était prise, rebutaient et décourageaient. Mais sans doute aussi le sombre et dur visage de l'homme « qui avait été en enfer » repoussait, effrayait.

Si notre XVII^e l'avait connu, il eût été probablement révolté par l'indomptable orgueil d'un génie, dont seul peut-être un Pascal eût pu sans vertige sonder le gouffre et les lueurs.

L'intransigeance hautaine de sa foi, l'implacabilité de ses haines, son ingéniosité de tortionnaire eussent paru de scandaleux et dangereux anachronismes à tous nos philosophes du XVIII^e siècle.

C'est au XIX^e siècle seulement que la haute figure du Grand Exilé Blanc sortit de son Purgatoire silencieux de six siècles, et c'est le grand honneur des Romantiques, et en particulier de Victor Hugo, dans plusieurs pièces de ses « Contemplations », de ses « Châtiments » et de sa « Légende des Siècles », d'avoir dressé cette haute figure, non pas comme celle d'un Guide, — le troupeau ne le suivra jamais, — mais comme celle d'un Témoin de la Conscience humaine et d'un Juge.

C'est à ce titre d'ailleurs qu'en 1921 le sixième centenaire de la mort de Dante a réuni dans un solennel hommage l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique.

CHAPITRE VI

PÉTRARQUE (1304-1374)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Pétrarque, — Francisco Petrarca, — était le fils d'un notaire florentin qui avait été banni de Florence en 1302, en même temps que Dante. Comme il le dit lui-même, *il fut conçu et naquit dans l'exil*, dans la petite ville d'Arezzo, que son père quitta bientôt pour s'établir à Pise, puis à Avignon, à la Cour des papes. C'est donc sous le signe de l'exil que sa vie commença, à l'aube du 20 juillet 1304

Mais l'exil lui fut moins cruel qu'au grand Proscrit Blanc. D'humeur inquiète, errante, un peu nostalgique et très intéressée par les divers visages du monde, il doit peut-être à cet exil qui le déracina du sol natal, d'avoir été une sorte de citoyen du monde, le précurseur éclatant et incontesté, non seulement de la Renaissance italienne, mais de la Renaissance européenne ; il lui doit peut-être d'avoir été le premier homme moderne.

Condamné par son père à étudier l'*argenteuse* science du droit, il passe sept années sans joie dans les Universités de Montpellier et de Bologne, et, de retour à Avignon, s'empresse, après la mort de son père, de quitter une carrière où *l'on ne s'adonne qu'à l'art de vendre des paroles ou plutôt des mensonges*. Il ne prend l'habit ecclésiastique et la tonsure, que pour contracter des liens assez légers et récolter de lucratifs bénéfices, et il s'adonne avec passion à l'étude des lettres anciennes ressuscitées et à la poésie éternelle. Il mène quelque temps une vie assez mondaine qu'il rappelle plus tard à son frère, devenu chartreux, avec une ironie indulgente : *« Te souviens-tu, combien dans ce temps-là nous étions lents à nous vêtir ? que de soins*



nous coûtaient nos boucles de cheveux ! quelle crainte que le vent du Rhône ne vînt à les soulever ! » Mais, à vingt-trois ans, le 6 avril 1327, dans l'église Sainte-Claire d'Avignon, le clerc mondain et frivole vit fixer son destin : Pétrarque rencontra *Laure*. Et dès le premier regard, il l'aima pour toujours, comme Dante avait aimé Béatrice. Elle était, ce jour-là, vêtue d'une robe de soie verte, parsemée de violettes. « *Tout me parut sombre après cette apparition de lumière.* » A vrai dire, elle illumina son travail, son œuvre et toutes les routes de sa vie. Voyageur passionné, il parcourut la Flandre, les Pays-Bas, les Ardennes, les bords du Rhin, le Midi de la France et toute l'Italie. Ecrivain incroyablement célèbre, il reçoit en 1341 au Capitole la couronne triomphale, le 8 avril, presque le jour anniversaire de la belle rencontre, ce jour anniversaire dont il n'oubliait jamais de célébrer l'enchantement dans des vers ardents et purs. Le 6 avril 1348, *Laure* meurt à Avignon, victime d'une épidémie de peste noire. Pétrarque apprit sa mort à Parme le 19 mai. Mais la haute et pure image ne cessa de le suivre et de l'inspirer, par delà la mort. A cette lumière pathétique et purifiée, Pétrarque continua de travailler et... de vivre. Le 20 juillet 1374, le jour anniversaire de sa naissance, un de ses amis le trouva mort, dans sa riche bibliothèque d'Arqua, la tête penchée sur un livre.

L'œuvre de Pétrarque est considérable. La plus grande partie, celle sur laquelle il fondait son plus grand espoir d'immortalité, est rédigée dans un latin élégant et pur. Mais l'immortalité lui est venue d'où il ne semblait pas l'attendre, de son *Canzoniere*, de ses sonnets et de ses poésies personnelles où il a chanté en langue italienne *Laure* et son amour.

LE CANZONIERE

SONNET XIII.

L'AMOUR DE LAURE

Quand parmi les autres dames, de temps en temps,
vient Amour, en son beau visage,
plus je vois chaque dame être moins belle qu'Elle,
et plus croît le désir qui m'enamoure !
Je bénis le lieu, le temps, l'heure,
où si haut ont visé mes yeux,
Et je dis : « O mon âme, tu dois bien rendre grâce,
toi qui fus jugée digne alors d'un tel honneur.
D'Elle te vient cet amoureux penser,
qui, tant que tu le suis, au plus haut Bien te mène,
et te fait mépriser ce que l'homme désire.
D'Elle te vient la grâce généreuse,
qui te pousse au ciel par un droit sentier,
et fait que je marche fier de mon espérance ! »

SONNET CLXXVI

LA FORÊT DES ARDENNES

Parmi les bois sauvages et inhospitaliers,
 d'où sortent à grand risque les guerriers et les armes,
 je passe, moi, sans crainte. Rien ne peut m'effrayer
 autre que le soleil qui d'amour vif a les rayons !
 Et je marche en chantant (ah ! mes pensers peu sages !) la Dame que le ciel ne peut me faire absente ;
 car je l'ai dans les yeux : je la vois ; avec elle,
 dames et damoiselles... ce sont des hêtres et des pins !
 Je crois l'entendre... j'entends les rameaux et l'aure, (1)
 les feuillages se plaindre et les oiseaux, — les sources
 fuir murmurant sur l'herbe verte.
 Rarement un silence, une horreur solitaire
 de forêt sombre autant a su me plaire :
 si ce n'est que bien trop s'y perd, de mon Soleil !

SONNET CCXXII

ANGOISSE

Si ce n'est pas Amour, qu'est-ce donc que je sens ?
 Si c'est Amour, par Dieu, quelle chose est-ce là ?
 Si elle est bonne, d'où l'effet âpre et mortel ?
 Si mauvaise, — qui fait chaque tourment si doux ?
 Si je brûle par ma volonté, d'où ces pleurs, ces plaintes ?
 Et si c'est malgré moi, à quoi sert de gemir ?
 O mort vivante, ô mal délicieux,
 comment as-tu sur moi tel pouvoir, si je n'y consens pas ?
 Si j'y consens, j'ai grand tort de me plaindre.
 Parmi vents si contraires, sur une frêle barque,
 je me trouve, sans gouvernail, en haute mer :
 Barque si légère de savoir, d'erreur si lourde,
 que moi-même ne sais ce que je veux :
 je frissonne en été, et je brûle en hiver !

(1) aura = la brise — Jeu de mots fréquent dans les sonnets de Pétrarque.

SONNET CCXLIX

LA DERNIÈRE RENCONTRE DE PÉTRARQUE ET DE LAURE

Comme j'ai peur, quand me revient à l'âme
 ce jour où j'ai laissé grave et pensive
 ma Dame, et avec elle mon cœur ! Il n'est chose
 à quoi si volontiers et si souvent je pense !
 Je la revois : elle est debout, tout humblement,
 parmi de belles dames, — ainsi qu'est une rose
 parmi de moindres fleurs ; — ni joyeuse, ni triste,
 comme qui a peur et ne sent pas d'autre mal.
 Elle avait quitté son élégance usuelle,
 les perles, les guirlandes et les étoffes gaies,
 le rire, le chant, et le doux parler aimable.
 Ainsi donc, dans un doute, j'ai laissé ma vie...
 Et de tristes présages, songes et pensers noirs,
 je me vois assiégé... en vain, s'il plaît à Dieu !

SONNET CCLXXIX

AU BORD DE L'EAU

Si la plainte des oiseaux, si des vertes ramées
 le suave remous, à l'aure, dans l'été, —
 si le murmure enroué des ondes limpides,
 se font entendre, sur la rive fraîche et fleurie,
 où je m'assieds, pensif d'amour, et où j'écris ; —
 lors, Celle que le ciel nous montra et que cache la Terre...
 Je la vois, l'entends, la comprends, encore vivante,
 qui répond, de si loin, à mes soupirs :
 « Las ! pourquoi avant temps veux-tu te consumer ? »
 me dit avec pitié « et pourquoi donc verser,
 de tes yeux tristes, un fleuve douloureux ?
 Ne pleure pas sur moi Mes jours sont devenus,
 par la mort, éternels ! Et, vers l'intérieure lumière,
 quand j'ai semblé fermer les yeux, je les ouvrais ! »

SONNET CCCXLVI

MADAME LAURE EN PARADIS

Les anges élus, et les âmes bienheureuses
citoyennes du ciel, le premier jour
que ma Dame passa, se pressèrent près d'elle,
pleins de surprise et de révérence.
« Quelle lumière est celle-ci ? Quelle beauté nouvelle ? »
disaient-ils entre eux, « car parure si ornée
du bas monde pécheur à ce très haut séjour
jamais en tout le temps du siècle n'est montée !
Elle, contente d'avoir changé de demeure,
se voit égale aux plus parfaites âmes,
et pourtant, de temps à autre, se tourne un peu,
pour voir si je la suis ; il semble qu'elle attend.
Aussi je porte au ciel tous mes pensers, mes volontés ;
car j'entends qu'elle prie, afin que je me hâte.

SONNET CCCLXV

LE DERNIER SONNET

Je vais, pleurant mes temps passés,
que j'ai mis à aimer une chose mortelle,
sans m'enlever au vol, lorsque j'avais des ailes,
peut-être, pour donner de moi de hautes preuves.
Toi qui vois mes méfaits indignes et impies,
O Roi du ciel, invisible, immortel,
secours mon âme, faible et égarée,
et par ta grâce, à ses défauts supplée !
Qu'ainsi, si j'ai vécu en guerre et en tempête,
je meure en paix et au port ; et, si le séjour
fut vain, que le départ du moins soit honorable !
Sur ce peu de vie qui me reste,
et sur la mort, daigne ta main s'étendre.
Tu sais bien que je n'ai mon espoir en nul autre !

(Trad. COCHIN, *Pétrarque* ; éd. La Renaissance.)

AMOUR ME GUIDE

De penser en penser, de colline en colline,
Amour me guide : car, tous les sentiers frayés,
je les trouve ennemis de la tranquille vie.
S'il est source ou ruisseau dans un lieu solitaire,
ou quelque ombreux vallon sis entre deux coteaux,
c'est là que le tourment de mon âme s'apaise ;
 et comme Amour l'invite,
elle rit, elle pleure, elle tremble ou s'assure :
et mon visage, qui la suit où elle va,
 se trouble ou bien s'éclaire,
et dans le même état persiste peu de temps.
Si bien qu'un homme expert de la chose, à ma vue,
dirait : « Celui-là brûle, incertain de son sort. »...

Là où n'arrive plus ombre d'autre montagne,
vers le plus haut sommet et le plus découvert,
un intense désir m'attire d'ordinaire.
De ce point, je commence à mesurer des yeux
l'étendue de mes maux et soulage en pleurant
mon cœur appesanti de douloureux nuages,
 tandis que je regarde
et que je pense à l'espace qui me sépare
du visage toujours si proche et si lointain.
 Puis, tout bas à moi-même :
« Que fais-tu, malheureux ? Peut-être que là-bas
On soupire à présent de te savoir si loin ! »
Et dans cette pensée mon âme alors respire.

Chanson, delà ces monts,
là où le ciel est plus serein et plus joyeux,
tu me retrouveras près d'un ruisseau d'eau vive,
 où souffle le parfum
d'un plant de laurier frais et odoriférant.
Là, se trouve mon cœur et celle qui l'a pris.
Ici, tu ne peux voir de moi que l'apparence.

(Trad. A. VALENTIN, *A travers le Canzoniere* ; éd. Ernest Leroux.)

INFLUENCE

Si, quand il s'agit de Dante, on ne saurait parler d'influence, mais plutôt d'un rayonnement sur des sommets, l'influence de Pétrarque a été multiple, diverse, mobile et nuancée comme son génie.

Il a eu la rare fortune d'être le premier des écrivains modernes, à la fois le premier des classiques et le premier des romantiques.

Et d'abord il a été le premier des humanistes, c'est-à-dire le premier de ceux qui iront chercher dans le trésor des lettres antiques une règle de pensée souple et claire en même temps qu'un modèle spirituel de vie harmonieuse, libérée des contraintes du moyen âge. Le premier des grands écrivains voyageurs, tel que semble le symboliser une gravure de 1503, en courant allègrement à travers l'Europe sur des routes dangereuses, il a retrouvé les routes lumineuses de la pensée antique.

Et il a été aussi, par l'ardente et délicate mélancolie, le premier des grands lyriques.

Le « pétrarquisme », ce n'est pas ce qu'en ont fait les précieux du temps de Voiture, une jonglerie de pointes, un maniérisme à facettes et à paillettes. C'est une aspiration sincère de toute l'âme vers un idéal d'amour vainqueur de la mort, et les plus beaux sonnets de du Bellay et de Ronsard, comme les plus belles élégies de Lamartine semblent des pages déchirées de Pétrarque.

L'amour que Pétrarque a chanté, à la fois ardent et chaste, intellectuel et profond, passionné, pur et longuement fidèle, source des beaux désirs et des hautes pensées, cet amour mêlé à une prière, ce duo presque mystique entre la voix plaintive qui monte de la terre et la voix du ciel qui répond, console, appelle, cet amour reste, malgré une conception de l'art un peu aristocratique et hermétique que de nos jours M. Paul Valéry ne désavouerait sans doute pas. le motif lyrique le plus fécond, le plus noble et le plus pur.



CHAPITRE VII

L'ARIOSTE (1474-1533)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Arioste (*Ludovico Ariosto*) naquit à Reggio le 8 septembre 1474. Il était l'aîné de neuf enfants. Contrarié d'abord par son père dans sa vocation poétique, il entre en 1503 au service du cardinal Hippolyte d'Este, qui lui confie des missions délicates et dangereuses, maigrement rétribuées, et le transforme de poète en courrier. Quand il passe au service du duc de Ferrare, Alphonse d'Este, il n'a guère plus de loisirs à consacrer à son épopée de *Roland furieux*, dans laquelle le duc ne voyait qu'un tissu de sottises. Exilé pendant trois ans dans le sauvage district de la Garfagnana, avec la mission ingrate de le purger des brigands qui l'infestaient, il refuse une nouvelle mission à Rome, où jadis il n'avait obtenu de Léon X qu'une poignée de mains, un baiser sur les deux joues, et une bulle dont il avait dû payer les frais. En 1525, il réalise enfin son rêve de vie calme et modeste dans une petite maison où il soigne sa santé fragile, cultive son jardin et s'oc-

cupe de la réédition du livre qui depuis quinze ans déjà faisait sa gloire. Celui qu'on nommait déjà *le divin Arioste* mourut le 5 juin 1533, en lettré fin, souriant et doux.

Dans son œuvre, *le Roland furieux*, l'Arioste suit les traces de *Luigi Pulci* (1432-1484) qui, à Florence, à la cour de Laurent le Magnifique, avait écrit une célèbre parodie des poèmes chevaleresques sous le titre de *Morgante Maggiore*, et celles de *Matteo Maria Boiardo* (1434-1494) qui, à la cour de Ferrare même, avait composé un *Roland amoureux*, dont le succès avait été considérable. Mais la parodie de

Pulci était assez grossière, et ressemblait un peu à un de ses héros, Morgante, ce bon gros géant bête, qui, vaincu et baptisé par Roland, s'était attaché à lui, le servait avec une fidélité, une force et un appétit admirables, et, après avoir dévoré des éléphants rôtis, mourait de la morsure d'une écrevisse au talon.

Dans l'œuvre de Boiardo Arioste trouva plus à imiter. Le *Roland amoureux* de Boiardo unit dans son caractère les traits du paladin du cycle de France et ceux du chevalier du cycle de Bretagne et des romans de la Table Ronde ; il est même plutôt au service de la belle Sarrasine Angélique qu'au service de Charlemagne. Quelques-uns des personnages de l'Arioste se trouvent déjà esquissés, le brillant Roger, le léger Astolfo, Bradamante et Marphise, les vierges guerrières.

Mais le génie de l'Arioste eut vite éclipsé ses devanciers.

Le cadre général de l'œuvre est formé par la grande guerre que se livrent, sous les murs de Paris, le roi africain *Agramant* avec tous ses Maures et le grand Empereur Charles. C'est dans les chants XIII et XIV, XVI, XVII et XVIII, et dans le chant XXVII, que se déroulent les plus beaux épisodes du siège de Paris.

Mais cette fabuleuse croisade ne sert qu'à créer une sorte d'atmosphère pseudo-historique. Le principal sujet, au moins en apparence, est l'amour de *Roland* pour la belle princesse sarrasine *Angélique*, sa jalousie et sa folie lorsqu'il s'aperçoit de l'infidélité de sa belle. Mais ce n'est là, à vrai dire, qu'une sorte d'épisode central qui est saisissant de mouvement et de couleur, mais ne tient guère que tout ou partie des chants XXIII, XXIV, XXIX, XXX et XXXIX.

Le sujet véritable semble être plutôt les amours et le mariage du brillant chevalier *Roger* et de la belle guerrière *Bradamante*. Et si Arioste fait de ces personnages secondaires les héros de sa longue intrigue, c'est qu'il fait sortir de cette union l'origine de la *maison d'Este*, dont les descendants règnent encore à la cour brillante de Ferrare. C'est cet amour, traversé par une multitude de péripéties, d'infortunes et d'enchantements, qui circule à travers tous les chants du poème, comme Roger court à travers toutes les contrées du monde pour atteindre enfin Bradamante.

Les grandes routes mondiales de gloire et d'amour, que suivent Roland et Roger, se croisent d'ailleurs maintes fois ; et dans des carrefours, qui sont, dans la forêt inextricable des aventures, comme des clairières heureuses, tous les beaux chevaliers et toutes les belles guerrières se retrouvent pour échanger des propos héroïques ou de tendres serments, ou de poignants adieux. (Cf. le touchant épisode de la *princesse Genève* au chant IV, celui de *Cloridan et de Médor* au chant XVIII où l'Arioste transpose dans le plan chevaleresque l'amitié du Nisus et de l'Euryale de l'*Énéide*, et encore la mort de la charmante petite princesse *Isabelle* au chant XXIX, qui semble une délicate illustration d'un conte des Mille et une Nuits, et tant d'autres que l'imagination inépuisable d'Arioste fait jaillir comme une pluie d'étoiles dans un ciel d'août, ou des chants d'oiseaux dans une forêt, à l'aurore).

LE ROLAND FURIEUX

ANALYSE ET EXTRAITS

L'analyse succincte du premier chant, qui n'est pas du reste le plus complexe, donnera une idée du plaisir que prend l'Arioste à entrelacer les mille fils soyeux et brillants de sa trame.

Roland, après avoir jalonné l'Orient, la Médie et la Tartarie des trophées de sa gloire, revient en France avec la belle princesse de Cathay, Angélique, pour l'épouser. Les Pyrénées franchies (son itinéraire est d'une fantaisie paradoxale), il rencontre la brillante armée de Français et d'Allemands, levée par l'empereur Charles pour châtier les Africains d'Agramant et les Sarrasins de Marsile. Roland offre son bras invincible à l'empereur. Mais *celle qu'il avait conduite des ports de l'Orient jusqu'aux bords où le soleil se plonge dans la mer occidentale*, la beauté pour laquelle il avait livré tant et tant de combats, allait lui être enlevée. Car, pour prévenir des rivalités préjudiciables à la discipline du camp entre Roland et son cousin Renaud de Montauban, qui est épris aussi de la belle Angélique, l'empereur Charles confie la belle princesse au vieux duc de Bavière, qui la promet à celui des deux chevaliers qui se montrerait le plus vaillant le jour de la bataille. Mais, dès le début du combat dont elle devait être le prix, Angélique saute sur un palefroi et gagne la forêt.

Dans la forêt, Angélique rencontre successivement : Renaud qui court après son cheval échappé, Bayard, — et qu'elle fuit ; — le Sarrasin Ferragus, qui essaie de rattraper son casque qu'il a laissé tomber dans l'eau, — et qu'elle fuit.

Renaud et Ferragus, après s'être battus pour l'amour d'Angélique et avoir semé l'herbe de la forêt des mailles rompues de leurs armures, sautent sur le même cheval pour essayer de rejoindre la fugitive.

Epuisée, Angélique s'est arrêtée au bord d'une rivière et s'endort sur l'herbe fine, lorsqu'un galop de cheval la réveille, et elle aperçoit un chevalier qui met pied à terre, descend sur la rive fleurie, repose tristement sa tête sur son bras et tombe aussitôt dans une si profonde rêverie qu'un rocher n'est pas plus immobile. C'est Sacripant, le roi de Circassie, qui est, lui aussi, un amant d'Angélique, mais le plus galant et le plus soumis de tous ; et l'adroite princesse s'approche en souriant de celui qui sera pour elle un défenseur respectueux..., lorsque brusquement apparaît un cavalier *de mine haute et fière*, dont le panache et l'écharpe sont blancs comme neige. Sacripant bondit en selle ; les deux chevaliers se heurtent, d'un choc si rude que le cheval de Sacripant tombe mort. Le chevalier blanc s'éloigne, et Sacripant reste abattu *comme le laboureur étourdi par le coup de tonnerre qui vient de foudroyer ses bœufs attelés à la charrue*. Il serait même resté muet pour toujours, si Angélique n'eût gentiment rejeté sur son cheval sa défaite. Pourquoi faut-il qu'un courrier fatigué et malencontreux lui apprenne que son vainqueur est une femme, la sœur de Renaud, la célèbre Bradamante ? Honteux et confus, Sacripant monte sans dire un seul mot sur le cheval d'Angélique, la prend doucement en croupe et tous deux vont partir vers un lieu plus tranquille..., lorsque un cheval impétueux, harnaché d'or et sans cavalier, apparaît, franchissant les ravins et renversant les arbres. C'est Bayard, le cheval de Renaud, qui lance une ruade à Sacripant et s'approche d'Angélique d'un air doux, comme un chien caressant et fidèle.

Soudain la forêt retentit d'un grand bruit d'armes. Et Sacripant, en se retournant, voit devant lui Renaud, Renaud, le fils vaillant d'Aïmon, Renaud qui jadis était adoré d'Angélique, et qu'elle fuit maintenant *avec plus d'horreur que la grue timide ne fuit le faucon*. Et ceci est l'effet singulier des eaux de deux fontaines de la forêt des Ardennes ; qui

boit de l'une a le cœur plein d'amour; qui boit de l'autre sent son âme se glacer. Hélas ! Renaud et Angélique n'ont pas bu à la même fontaine !

Aussi, pendant que les deux chevaliers se livrent un terrible combat, la jolie princesse se remet à fuir au galop de son cheval, et tombe dans un vallon obscur sur un vieil ermite à barbe blanche, tant soit peu sorcier et nécromant, qui va, lui aussi, jouer son rôle, et un vilain rôle, dans cette histoire.

Et là finit le premier chant...

Et l'auteur a tant de fils à suivre et à mêler sur la toile qu'il tisse, que nous ne retrouverons plus Angélique qu'au chant X, sur un rocher d'Islande, exposée à un monstre marin dont Roger la délivrera...

ANGÉLIQUE AU ROCHER

Roger... sauta sur l'hippogriffe et, chatouillant légèrement ses flancs avec ses éperons, il s'éleva, dans un clin d'œil, jusqu'aux nues... et dirigea son vol vers l'Irlande.

Il vit donc bientôt cette fabuleuse Hibernie, où l'on croyait fermement qu'un vieux saint Patrice avait creusé de sa main un trou profond, plein d'indulgences et de grâces si puissantes, que l'homme dépravé dans ses mœurs pouvait s'y laver de toutes les taches de ses péchés. Il passa, bientôt après, du côté de la petite Bretagne; et ses regards étonnés aperçurent alors la belle Angélique attachée nue sur un rocher.

Ce rocher, cette île fatale portait alors le nom de l'île des Plaintes. C'était dans cette île où, comme je l'ai dit dans le chant précédent, habitait cette nation si cruelle qui courait en armes sur différents rivages, pour enlever les plus belles femmes ou filles, qu'ils pussent trouver, et les exposer pour être la pâture d'un horrible monstre.

Angélique avait été enchaînée ce matin même, pour attendre, sur ce rocher, que l'orque marine vînt à son ordinaire pour la dévorer.

Roger eût pu, dans le premier coup d'œil, la prendre pour une belle statue d'albâtre ou du marbre blanc le plus précieux, s'il n'eût pas aperçu ses larmes qui baignaient les lis et les roses si fraîches de ses joues,... et si ses cheveux blonds n'eussent pas alors été agités par le zéphyr. Roger se souvint un moment des beaux yeux de Bradamante, en fixant ses regards sur ceux d'Angélique. L'amour et la pitié lui percèrent le cœur du même coup. Il eut peine à retenir ses larmes; et, suspendant le battement des ailes de son coursier : « O belle des belles, qui ne devrais porter que les douces chaînes de l'amour, lui dit-il, quelles mains cruelles, quelle âme barbare, quel sort affreux ont pu vous couvrir de ces indignes fers qui meurtrissent l'ivoire de vos bras et de vos belles mains?... »

Mais le monstre démesuré commence à paraître, une partie de son

vaste corps surmonte la surface de l'onde, l'autre partie reste cachée. De même qu'un vaisseau porté par le vent du Nord sillonne l'onde avec rapidité, pour surgir dans le port, de même l'orque cruelle s'avance vers sa proie. Angélique, à moitié morte de peur, n'espère en nul secours qui puisse la rassurer.

Roger, la lance en arrêt, fondit alors sur le monstre, et le frappa. Cet horrible animal ne peut se comparer à rien de ce que produit la nature. Ce n'est qu'une masse énorme qui s'agite et qui se retourne, et qui n'a d'un animal que la tête et les yeux ; on aperçoit seulement quelques longues défenses, semblables à celles du sanglier. Roger l'avait frappé vainement entre les yeux. Le fer et le rocher ne sont pas plus durs que ses écailles impénétrables. Le chevalier, connaissant l'inutilité de ce premier coup, veut en porter un second. L'orque, apercevant sur l'eau l'ombre des grandes ailes de l'hippogriffe, abandonne sa proie assurée qu'elle voit sur le rivage, et vole pour s'emparer de celle qui lui paraît plus grosse et s'agite sur la mer. Roger saisit ce temps pour descendre à plusieurs reprises, et lui porter de nouveaux coups. Semblable à l'aigle qui fond du haut des airs sur la biche qu'il voit errante sur l'herbe, ou plutôt encore sur la couleuvre qu'il découvre sur un rocher, se traînant et cherchant à se dépouiller de son ancienne peau dorée et azurée, il n'ose l'attaquer du côté qui lui conviendrait le mieux, voulant éviter son dard et son souffle empoisonné ; mais il l'attaque par derrière et l'abat de ses ailes, pour qu'elle ne puisse pas retourner sa tête dangereuse ; de même Roger, avec sa lance et son épée, frappe l'orque, et dirige ses coups entre les deux oreilles, sur son dos, ou sur sa queue, n'osant les porter sur la place défendue par ses dents meurtrières. Si l'orque se retourne contre lui, Roger se détourne légèrement, il s'élève en l'air, il fond de tous côtés sur elle ; mais le jaspé le plus dur l'est encore moins que ses écailles, que son épée ne peut entamer.

C'est ainsi que, dans les mois de la moisson, on voit souvent une de ces grosses mouches importunes s'attacher avec fureur à la poursuite d'un chien de basse-cour ; elle lui pique tantôt les yeux, tantôt les oreilles et le museau ; elle vole en tournant autour de lui, bourdonne et cherche à lui faire sans cesse de nouvelles blessures ; le chien furieux fait claquer ses dents aiguës, de colère ; s'il réussit à l'attraper, son ennemie est sur-le-champ anéantie. L'orque battait l'onde de sa queue avec tant de violence, qu'elle faisait jaillir l'eau jusqu'aux nues. Roger s'en trouvait quelquefois tellement enveloppé, qu'il savait à peine alors s'il volait dans les airs, ou s'il nageait dans l'eau. Il craignait enfin que les tourbillons qui s'élevaient sans cesse ne mouillassent les ailes de l'hippogriffe, au point que l'animal ne pût plus le soutenir, et qu'il ne le mît dans le cas d'avoir à désirer une chaloupe ou un canot. Il crut donc, en voyant que ses armes étaient inutiles, qu'il devait en choisir une autre plus sûre, en éblouissant les yeux du monstre par la splendeur du bouclier enchanté qu'il tenait couvert. Mais, de crainte que la beauté, qu'il voyait toujours attachée sur le rocher, ne fût également frappée par cette lumière

redoutable, il vola près d'elle, et mit à l'un de ses doigts l'anneau dont le pouvoir était de surmonter tous les enchantements... Alors, il s'avança sur le rivage où l'orque se portait, couvrant un vaste espace avec son corps monstrueux ; et Roger, l'attendant, sut prendre son temps pour découvrir l'écu. qui rendit une lumière si éclatante, qu'on aurait pu croire qu'un second soleil venait d'unir ses rayons à ceux du premier.

Ces rayons enchantés portèrent un coup si terrible dans les yeux de l'orque, que leur effet ordinaire fut aussi prompt que violent. Comme on voit quelquefois, sur les bords d'un fleuve dont on a troublé les eaux avec de la chaux vive, tous les poissons, agités pendant quelques instants, perdre tous mouvements, et revenir comme morts et couchés sur le dos, à la surface de l'eau ; de même on aperçut bientôt le monstre renversé sur la mer. Roger le frappant, lui porta vainement de nouveaux coups ; l'écaille épaisse de l'orque fut toujours impénétrable ; il ne put lui faire aucune blessure.

Angélique en ce moment l'arrête, et le prie de ne point s'obstiner à porter des coups inutiles. « Ah ! seigneur, lui cria-t-elle en pleurant, accourez plutôt pour me délivrer, avant que ce cruel monstre ne se réveille. Hélas !, poursuivit-elle, emmenez-moi avec vous, fût-ce même au milieu de la mer : je crains mille fois moins de m'y noyer, que d'être la proie de cette horrible bête.

Roger fut tellement troublé par de si justes plaintes, qu'il courut à elle, la délivra du rocher et la fit monter en croupe derrière lui. L'hippogriffe aussitôt, appuyant la pointe de son pied sur la terre, s'élance en l'air et le fend. Bientôt il semble galoper. Il porte le paladin sur son dos, et la belle Angélique sur sa croupe. L'orque est privée d'un repas trop délicieux pour elle.

Nous ne plaignons pas l'orque, mais nous ne retrouverons plus Angélique, redevenue mobile et fuyante, qu'au chant XII dans un château enchanté, où chevaliers et amazones, une fois la porte d'or franchie, jouent, bien malgré eux, comme une partie décevante de féerie cache-cache ou de magie colin-maillard. Au chant XIX, elle s'arrête sous le toit d'un humble berger pour soigner dans un paysage charmant, infirmière bénévole en habit de bergère, le tendre et doux blessé Médor, qu'elle épouse, et avec lequel elle veut regagner son royaume des Indes.

Précisément, peu de temps après leur départ, Roland arrive, sans le savoir, dans le lieu charmant où, pendant un mois de parfait amour Angélique et Médor ont gravé sur tous les arbres leurs initiales entrelacées.

LA JALOUSIE DE ROLAND

Enfin, le Comte arrive près d'un ruisseau limpide et transparent comme le cristal ; ses ondes fertilisent une riante prairie ombragée d'arbres majestueux et émaillée de fleurs dans tout l'éclat de leurs couleurs natives.

Les rayons du soleil, vers l'heure de midi, faisaient désirer la fraîcheur du zéphyr aux troupeaux et aux bergers dépouillés de vêtements, de

sorte que Roland, chargé de sa cuirasse, de son casque et de son écu, était accablé de chaleur, et qu'il s'empressa de pénétrer dans la prairie, afin de s'y reposer quelques instants. Asile funeste, douloureux et cruel plus qu'on ne saurait dire ! Triste et fatale journée pour le malheureux paladin ! En portant ses regards de tous côtés, le comte aperçoit, gravés sur une infinité de jeunes arbres, des caractères qu'il considère avec attention, et bientôt il reconnaît, à n'en pouvoir douter, l'écriture de sa déesse. Ce séjour, voisin de la cabane du pasteur, était un de ceux dont j'ai déjà parlé, où la belle reine du Cathay venait souvent avec Médor.

Roland voit les noms d'Angélique et de Médor, en cent endroits, entrelacés de cent manières différentes ; chaque lettre est comme un poignard dont l'amour lui perce le cœur !

Le bon pasteur imagine pour le consoler de lui raconter en détail la touchante histoire des amours de la belle princesse et du charmant soldat. Ce fut pour le paladin « *comme un coup de hache qui acheva de lui faire perdre la tête* ».

Ici commence l'épisode central dont Arioste a tiré le titre de son poème. Cet épisode, traité avec une verve large et brillante, est une fantaisie très réussie où se mêlent ironie, force et pitié.

LA FOLIE DE ROLAND

La maison, le lit, le pasteur deviennent tellement odieux au comte, que, sans attendre l'aurore, brillante messagère d'un nouveau jour, il saisit son armure, délie son coursier, et marche au hasard, dans les détours les plus obscurs de la forêt. Quand il se croit seul, laissant une vaste issue à sa douleur, il verse des larmes, pousse des cris affreux, loin des villes et des hameaux ; il s'agite le jour, la nuit, couche nu sur le sol, au milieu des bois ; puis il s'étonne de l'immense quantité de ses soupirs, il se demande comment ses yeux recèlent une source si intarissable de pleurs. « Ce ne sont plus des larmes que je répands avec tant de violence, s'écrie-t-il ; les larmes n'ont pu suffire à mon désespoir ; elles se sont taries quand ma douleur était à peine au milieu de son cours. Maintenant, les principes de la vie, excités par l'incendie qui m'embrase, cherchent à s'échapper en suivant le chemin de mes pleurs ; ma douleur et ma vie finiront ainsi en même temps. Ces indices de mon tourment ne sont point des soupirs ; les soupirs sont d'une autre nature ; ils cessent par intervalles, et je sens que mon âme exhale toujours sa peine ! L'Amour seul produit ce souffle brûlant, lorsqu'il agite ses ailes autour du feu qui dévore mes entrailles. Amour, par quel miracle tiens-tu donc le cœur au sein des flammes, sans jamais le consumer ? Non, non, je ne suis point ce que je parais être encore ; Roland est mort, victime de son ingrate et déloyale amie, il est

étendu dans la tombe. Je ne suis plus que l'âme de Roland, errante et tourmentée, au milieu de ce nouvel enfer ; je ne suis plus qu'une ombre malheureuse, destinée à servir d'exemple à ceux qui ont foi dans l'amour ! »

Le Comte parcourt au hasard la forêt durant la nuit, et, quand les premières lueurs du jour paraissent, son destin le ramène vers la fontaine et le rocher où Médor avait tracé les lignes fatales. A la vue de son affront inscrit sur le roc, Roland n'a plus un seul sentiment qui ne soit haine, colère, rage et fureur ; soudain, il saisit Durandal, met en pièces et les vers, et le rocher ; il en fait voler les éclats jusqu'aux nues. Malheur à tous les endroits de la grotte où l'on distinguait les noms d'Angélique et de Médor ! Désormais cette voûte ne fournira plus ni ombrage, ni fraîcheur aux bergers et aux troupeaux. Le cristal même de la fontaine, naguère si pur, si calme, n'est point à l'abri du courroux de Roland ; il ne cesse de jeter dans l'onde paisible des racines, des troncs, des rameaux, des pierres, de la terre, afin que l'eau, troublée jusqu'au fond, ne puisse jamais recouvrer sa limpidité. Enfin, épuisé de lassitude, trempé de sueur, ses forces ne secondant plus sa haine, sa rage et sa bouillante colère, il tombe sur la prairie et pousse des soupirs vers le ciel.

Oui, plongé dans sa douleur, il tombe haletant sur le gazon ; immobile, sans fermer la paupière, sans chercher aucune nourriture, et le regard tourné du côté des cieux, Roland demeure par terre, tandis que le soleil a recommencé trois fois son cours ; la fureur du Comte ne cesse de s'accroître que lorsqu'il a perdu entièrement la raison. Le quatrième jour, poussé par la rage la plus extrême, Roland brise les mailles de sa cotte d'armes ; il jette ici son casque, là son écu, plus loin sa cuirasse et le reste de son armure ; puis, déchirant ses vêtements, il montre à nu sa poitrine, ses épaules et tout son corps velu. Ainsi commencèrent les accès d'une si grande et si horrible folie, qu'il n'y en aura jamais de pareille.

La rage, la fureur troublent les sens du paladin ; il ne pense point à Durandal, qui, je n'en doute pas, lui eût servi à exécuter des exploits merveilleux. Sa prodigieuse valeur n'a besoin ni d'épée, ni de hache, ni de lance, et il en donna sur-le-champ la preuve en déracinant un pin énorme d'un seul coup ; il en arracha ensuite deux autres semblables, comme si ç'eût été du fenouil, des hièbles ou de l'aneth. Roland détruit de la même manière les chênes, les ormes, les frênes, les hêtres, les sapins. Ce qu'un oiseleur fait de la paille, des orties et des joncs qui encombrant le champ où il veut tendre ses filets, le Comte le faisait des arbres les plus gros et les plus antiques. Les pasteurs épouvantés laissent leurs troupeaux épars dans la campagne, et se précipitent de côté et d'autre, afin de connaître la cause d'un tel fracas.

Pauvres pasteurs ! Mal leur en prit d'être ainsi curieux dans leur épouvante ! Et Arioste se plaît avec un furieux brio, caricatural et épique, à nous dépeindre le carnage qu'en fit Roland.

LE GRAND CARNAGE

Je vous disais, dans le chant précédent, Seigneur, que Roland, forcené, furieux, s'était dépouillé de son armure, qu'il en avait semé les différentes pièces sur le sol, et, qu'ayant jeté son épée il déchirait ses vêtements, déracinait les arbres, faisait retentir de ses cris les cavernes et les forêts, lorsque des pasteurs, attirés par leur malheureuse étoile ou en punition de leurs péchés, accoururent vers lui. A l'aspect des incroyables exploits, de la force surprenante de cet homme fou, ils se mettent à fuir, mais sans savoir où ils se dirigent, effet ordinaire d'une terreur soudaine. Roland vole à leur poursuite, en saisit un et lui enlève la tête aussi facilement qu'on arrache à l'arbre une pomme, ou une fleur à un prunier. Le Comte prend ce lourd cadavre par une jambe, et s'en sert comme d'une massue pour exterminer les compagnons de l'infortuné pasteur : il en renverse deux par terre, si étourdis de leur chute, qu'ils sommeilleront peut-être jusqu'au grand jour du jugement. Les autres s'éloignèrent avec vitesse, et Roland n'eût pas été lent à les suivre s'il ne s'était déjà précipité sur leurs troupeaux.

Les laboureurs, épouvantés, laissent dans les champs leurs faux, leurs pioches, leur charrues, et, ne trouvant plus de sûreté à la cime des ormes et des saules, ils montent sur les toits des temples, des maisons, afin de contempler les horribles ravages de l'homme fou qui assomme et massacre avec ses mains, avec ses pieds, les chevaux et les bœufs, ou qui leur déchire les entrailles avec ses ongles et ses dents : pour lui échapper, il aurait fallu des ailes. Déjà on entend au sein des hameaux d'alentour, et les hurlements de la foule, et le bruit des trompettes rustiques et, par-dessus tout, le son des cloches. Vous eussiez vu descendre des montagnes mille paysans armés de fourches, d'épieux, d'arcs et de frondes ; un nombre égal de villageois s'avançaient du fond de la plaine, tous résolus à exterminer ce furieux.

Telle, la vague poussée sur le sable par le vent du Midi arrive d'abord en se jouant ; une autre lui succède moins paisible ; une troisième se brise avec fracas : les ondes soulevées redoublent de violence, à chaque instant, et envahissent de plus en plus le rivage. Telle s'accroît la tourbe irritée, qui des vallons et des collines se jette sur le paladin Roland. Il tue aussitôt dix de ses adversaires, puis dix encore des premiers qui lui tombent sous la main ; cet exploit suffit pour faire juger aux autres qu'il était plus prudent de se tenir éloigné. En vain on frappe le Comte, en vain on lui lance des traits : rien ne saurait entamé son corps invulnérable, don merveilleux que le Ciel accorda au généreux Roland lorsqu'il le choisit comme défenseur de la foi sainte.

Le comte d'Angers courait le risque de mourir, si la mort avait eu sur lui quelque puissance : il eût alors reconnu le danger de se montrer auda-

cieux après s'être dépouillé de son armure et de sa bonne épée. Cependant la foule des assaillants se retire en voyant tous ses efforts inutiles, et Roland, qui n'est plus arrêté par personne, se dirige vers un bourg voisin. Il n'y trouve aucun habitant ; petits et grands avaient pris la fuite, abandonnant leurs mets grossiers, nourriture habituelle des pasteurs. Emporté par son délire et par une longue abstinence, le paladin saisit des mains et des dents ce qui s'offre à lui, cuit ou cru, et il dévore tout, sans faire la différence du pain d'avec les glands. Errant au milieu de la contrée, il donne la chasse aux hommes et aux bêtes ; il attrape à la course l'agile chevreuil ou la biche légère ; souvent il se bat contre les sangliers, contre les ours, et de son bras nu, désarmé, il les terrasse. Dans sa cruelle voracité, il assouvit sa faim avec leur chair et même avec leurs entrailles.

(Trad. Mazuy, chant XXIV ; éd. Korab).

Il faudra, pour guérir Roland, que le brillant et léger Astolphe, monté sur l'hippogriffe, fasse en plein ciel un fantastique voyage pour trouver dans la Lune, au fond de la *Vallée des objets perdus*, la fiole qui contient le bon sens qui s'est évaporé de l'esprit de Roland. Mais la guérison n'alla pas toute seule !

LA GUÉRISON DE ROLAND

Aucun des autres paladins ne put le reconnaître. Roland, brûlé, noirci par le soleil, ayant la peau couverte de fange, avait moins l'air d'un homme, que d'une bête féroce. Astolphe, ému par une tendre pitié de voir ce héros dans un état si funeste, ne put retenir ses larmes ; il surprit beaucoup Olivier et Dudon, en leur apprenant que cet homme furieux était Roland. Cependant, à force de le regarder, et même d'observer sa démarche, ils le reconnurent aussi, et tous les sentiments dont Astolphe était pénétré passèrent dans leurs cœurs. Presque tous les chevaliers présents répandaient aussi des larmes, lorsqu'Astolphe leur dit : « Mes compagnons, il n'est plus temps de le pleurer ; songeons plutôt aux moyens de le guérir promptement de sa folie. » Aussitôt ces paladins, Brandimart, Sansonnet, Olivier et Dudon sautent à terre de leurs chevaux, et tous les cinq, en même temps, ils entourent Roland pour le saisir.

Roland, qui connaît leur intention, fait le moulinet de son bâton avec une nouvelle fureur ; il en porte un coup terrible sur la tête de Dudon, qui la couvre de son bouclier ; mais si l'adroit Olivier n'eût pas amorti la force de ce coup avec son épée, le bouclier, le casque, la tête et le corps de Dudon eussent été brisés. Le bouclier le fut seulement ; mais le coup, quoiqu'il eût perdu presque toute sa force en tombant sur le casque de Dudon, en eut encore assez pour le renverser. Sansonnet alors mit l'épée à la main ; il en porta, sur le bâton, un coup avec tant de vigueur et d'adresse, qu'il en coupa plus de la

moitié. Brandimart aussitôt embrassa Roland par derrière, et lui serra les flancs de toutes ses forces, tandis qu'Astolphe le saisissait par les jambes. Roland, en les secouant, envoya le pauvre Astolphe tomber à la renverse à dix pas de lui. Cependant il ne put faire lâcher prise à Brandimart, qui le serrait toujours très fortement ; mais, pour le bon Olivier, qui s'approcha trop près, il en fut pun par un énorme coup de poing qui le fit tomber le visage pâle et tout sanglant. Olivier resta longtemps sur le sable, comme un homme prêt à faire un don de son âme à la voûte céleste et, si le casque n'eût pas été d'une aussi bonne trempe, ce seul coup de poing eût terminé sa vie.

Astolphe et Dudon, le visage bien enflé du coup qu'ils avaient reçu, se relèvent et tâchent encore, aidés par Sansonnet, de s'emparer de Roland. Dudon, comme étant le plus fort, l'embrasse fortement et tâche de lui donner le croc-en-jambe et de le faire tomber. Astolphe et Sansonnet s'emparent de ses mains, et Brandimart de ses cuisses nerveuses. Le comte d'Angers, semblable au taureau que les dogues ont saisi par les oreilles et qui les traîne après lui dans l'arène, mugit, se secoue, et marche encore d'un pas ferme en les traînant de tous côtés et leur faisant perdre terre à tout moment. Le bon Olivier, reprenant à la fin ses esprits, que le coup de poing de Roland avait fort interceptés, connut bien que tous leurs efforts seraient inutiles pour capturer le terrible comte d'Angers. Il imagina d'envoyer chercher un grand nombre de câbles, auxquels ils firent des nœuds coulants et parvinrent à saisir Roland par les bras, le cou et les deux jambes ; alors, tous les cinq, prenant chacun l'extrémité de ces câbles, ils tirèrent tous à la fois du même côté ; et Roland, perdant enfin l'équilibre, fut renversé par ce dernier effort, comme un cheval vigoureux l'est quelquefois par l'adresse d'un bon maréchal.

A peine Roland fut-il à terre, qu'ils se jetèrent tous à la fois sur lui ; et, se servant adroitement des câbles qui le serraient, ils en firent tant de tours sur tous ses membres nerveux, qu'ils parvinrent à le rendre immobile, malgré tous les vains efforts qu'il faisait encore pour se défendre. Alors Astolphe, pour réussir plus facilement à le guérir, le fit enlever ; et Dudon, le plus fort d'eux tous, le chargea sur ses épaules et le porta sur le bord de la mer.

Astolphe fit laver Roland dans la mer à sept reprises différentes, et chaque fois on le frotta soigneusement pour enlever tout ce qui salissait et défigurait son corps. Alors il se servit d'une herbe qu'il avait choisie pour lui fermer la bouche exactement, de sorte qu'il ne pût respirer que par le nez. Le vase précieux, qui renfermait le bon sens de Roland, était tout prêt. Il fit relever la tête de Roland, et posa adroitement l'embouchure du vase sous ses narines ; le bon Roland le vida tout entier par une seule aspiration. O prodige merveilleux !... le paladin reprend à l'instant toute sa raison, et son intelligence renaît, plus nette et plus lumineuse que jamais. Roland, cependant, se trouve encore en ce moment tel qu'un homme qui se réveille après un songe pénible, dans lequel il a cru que des monstres horribles sont prêts à le déchirer,

ou que sa fureur aveugle l'a rendu coupable de quelque crime énorme. Il reste abattu, muet et consterné. Brandimart, Olivier, Astolphe, qui vient de lui rendre sa raison, fixent tour à tour ses regards ; il les porte après de tous côtés et sur lui-même. Il reste plus surpris que jamais en voyant qu'il est nu, garrotté de toutes parts et couché sur le sable de la mer. Après quelques moments encore ayant bien reconnu les amis qui l'entouraient, il leur dit ce que le bon Silène dit en souriant aux jeunes nymphes qui, l'ayant surpris endormi dans une grotte, s'étaient amusées à le barbouiller avec des mûres, et le lier avec des guirlandes de fleurs : « Déliez-moi... » Roland leur parla d'un ton si doux, et jeta sur eux des regards si touchants, qu'ils le délièrent à l'instant ; et sur-le-champ ils l'aiderent à se couvrir de riches vêtements qu'ils avaient pris la précaution d'apporter. Alors ils s'empressèrent tous à le consoler, à diminuer le poids dont son cœur était oppressé et à lui faire oublier l'état malheureux qui l'avait humilié.

Roland, en reprenant sa raison, sentit rompre aussi les liens d'un amour insensé. Celle qu'il avait si tendrement aimée, cette ingrate Angélique, dont la conduite et les attraits avaient causé tous ses malheurs, ne fut plus à ses yeux qu'une princesse légère et coupable qui s'était avilie.

Entre les mille épisodes par lesquels le poème de l'Arioste s'achemine sinueusement vers sa fin, citons, pour terminer, comme une héroïque parenthèse, qui montre comment l'imagination charmante de l'Arioste a senti, aimé et sauvé, dans ce qu'elle a de plus vif, de plus émouvant et de plus fier, l'âme même de la chevalerie.

Certains traits de cette page se retrouveront par exemple dans *le Mariage de Roland*, de Victor Hugo.

UN COMBAT CHEVALERESQUE

Le jour d'après leur départ d'Aigremont, cette petite troupe (1) rencontra, vers le soir, un chevalier couvert d'armes noires ; il n'avait, sur des vêtements pareils, qu'une écharpe blanche. Il conduisait une dame, et, voyant dans la personne de Richardet un chevalier qui lui parut être d'une haute apparence, il s'avança pour le défier à la joute. Richardet n'eut garde de refuser un pareil défi, lui qui souvent prévenait les autres. Il prend du champ et revient sa lance en arrêt. Renaud et ses compagnons s'arrêtèrent pour voir la suite de ce défi. « J'espère, disait en lui-même Richardet, l'atteindre assez à plein au milieu de son bouclier pour le désarçonner. » Mais le succès lui fut bien contraire ; le chevalier étranger l'atteignit si rudement dans la visière de son casque, qu'il le fit voler bien loin à terre par-dessus la croupe de son che-

(1) Renaud se rend à Paris, accompagné de quelques chevaliers, qui vont combattre dans l'armée de Charles.

val ! son frère Alard se présenta pour le venger, mais il n'en eut que la frivole espérance ; il fut porté sur l'herbe comme Richardet, et son bouclier fut brisé par la violence du coup.

Renaud eut beau crier au jeune Guichard de s'arrêter ; celui-ci, qui tenait déjà sa lance en arrêt, et qui brûlait du désir de venger ses frères, profita du temps que Renaud employait à lacer son casque ; il courut sur le chevalier inconnu, qui l'étendit à côté de ses frères. Aussitôt Richard, Vivian et Maugis voulurent s'avancer ; mais Renaud, se trouvant armé, les arrêta. « Nous n'arriverions jamais à Paris, leur dit-il en riant, si j'attendais qu'il vous eût tous renversés. » Mais il le dit assez bas pour qu'ils n'eussent pas la mortification de l'entendre. La rencontre de Renaud et du chevalier noir fut de la plus grande violence, et leurs fortes lances se brisèrent jusque dans leurs gantelets ; mais nul des deux ne plia ni la tête, ni les reins en arrière de l'épaisseur du doigt. Leurs chevaux, s'étant pareillement rencontrés, mirent tous deux la croupe à terre.

Bayard se releva dans l'instant, au point qu'à peine s'aperçut-on qu'il eût baissé sa croupe. A l'égard de l'autre cheval, il eut l'épaule et les reins brisés et resta mort sur la place. Son maître, s'étant promptement débarrassé des étriers, se trouva sur-le-champ sur ses pieds.

Le fils d'Aimon, ayant fait une demi-volte, revenait vers le chevalier, sans tenir aucune arme dans sa main. Le chevalier noir lui dit : « Sire chevalier, j'aimais le cheval que vous venez de me faire perdre ; il y va de mon honneur de venger sa mort. Faites donc ce qui vous conviendra le mieux ; car, pour moi, je n'hésite plus à vous combattre.

— Si ce n'est que le regret du cheval que vous avez perdu, lui répondit Renaud, qui vous porte à ce combat, je vous offre volontiers un des miens qui pourra le valoir.

— Vous m'entendez très mal, lui répondit l'autre, si vous croyez que je sois embarrassé de la perte de ce cheval ; mais je vais m'expliquer plus clairement. Je veux donc vous dire que je croirais me manquer à moi-même, si je n'éprouvais pas, l'épée à la main, quelle est votre force et votre valeur dont j'ai une très haute idée. Ainsi, restez à cheval ou descendez, cela m'est égal, ne craignant point que vous me combattiez avec quelque avantage, tant je désire m'éprouver l'épée à la main avec vous. » Renaud lui répondit sans le faire attendre : « Je consens au combat que vous me proposez, et, pour que vous ne puissiez prendre aucun ombrage de ceux qui sont avec moi, je vais leur dire de suivre leur route jusqu'à ce que je les rejoigne, et je ne garderai près de moi qu'un palefrenier pour tenir mon cheval. » Sur-le-champ, il alla donner ordre à ses compagnons de suivre leur route.

La noblesse de ce procédé frappa le chevalier étranger et lui donna la plus haute idée de son adversaire. Renaud, en effet, descend de son cheval, le donne à tenir, et ne voyant plus l'étendard de Clermont qui conti-

nuait à s'éloigner, il embrasse son écu, tire Flamberge et provoque le chevalier. L'un et l'autre s'attaquent avec la même valeur : chacun d'eux s'étonne de la force de son adversaire : jamais on n'a vu de combat plus terrible. Cependant il n'est animé ni par l'orgueil, ni par la fureur, et, tous les deux connaissant leur force, ils emploient tout l'art dont on peut user en de pareils assauts.

On pouvait entendre de loin les coups terribles qu'ils se portaient ; tous les environs en retentissaient, et le tranchant de leurs épées faisait souvent voler des fragments de leurs boucliers et des mailles de leurs cuirasses. L'un et l'autre mettent leur principale adresse à parer leurs coups : ils connaissent facilement que le plus léger manque d'attention pourrait être dangereux. Ce combat dura plus d'une heure et demie avec la même force et la même valeur. Le soleil était déjà depuis longtemps sous l'horizon, et les ténèbres s'étaient étendues sur tout l'hémisphère, sans qu'aucun repos eût interrompu leur combat : l'honneur le soutenait seul : il n'était point animé par la colère.

Renaud s'étonne de trouver un chevalier assez fort pour lui résister, assez brave, assez expert dans les combats, pour mettre souvent sa vie en danger ; il se trouve même déjà si las et tellement échauffé, qu'il ne peut s'empêcher de désirer que le combat finisse, pourvu qu'il s'en tire avec honneur. De l'autre part, le chevalier étranger, qui ne savait pas qu'il était aux mains avec ce célèbre Renaud, la fleur des paladins de France, s'étonnait qu'un homme pût donner des preuves d'une si grande force et d'une pareille adresse. Il eût bien désiré n'avoir pas essayé de venger la mort de son cheval. et, s'il eût pu se tirer avec honneur de cette affaire, il l'eût fait sur-le-champ. Heureusement pour ces deux braves chevaliers, la nuit devint tellement obscure, que leurs coups ne portaient déjà plus qu'au hasard ; à peine leurs épées se rencontraient-elles ; aucun d'eux ne pouvait plus en voir ni le tranchant ni la pointe.

Renaud fut le premier à dire à son adversaire : « Il me semble que nous ferions bien de différer la suite de notre combat jusqu'à demain matin ; la nuit est trop obscure pour le continuer, et vous me ferez grand plaisir si vous voulez la venir passer dans mon pavillon : soyez sûr, sire chevalier, que vous y recevrez tous les services et tous les honneurs qui vous sont dus. » Le chevalier reçut cette offre avec politesse, et l'accepta sans hésiter. Tous deux, remettant leurs épées dans le fourreau, marchèrent ensemble vers le petit camp que les frères et cousins de Renaud avaient fait dresser ; et sur-le-champ Renaud fit amener par son écuyer un beau cheval de bataille au chevalier.

(Trad. comte de Tressan).

Ne quittons pas l'Arioste, sans saluer, — d'un peu loin ! — le père des « rodomontades », le terrible roi d'Alger, Rodomont.

« Roc des Alpes », « fléau de Dieu », « taureau furieux », « Nemrod sanglant », « grand

lion de Numidie », tels sont les noms dont le poète décore le plus redoutable des chefs païens du camp d'Agramant.

C'est en beau relief sauvage, en belle férocité que le poète nous présente au chant XIV son héros portant sur sa bannière d'un rouge éclatant l'image d'un lion que bride une jeune fille, emblème parlant de la jeune et belle Doralice, la fille du roi de Grenade, qui a dompté le cœur de Rodomont.

Paris est assiégé ; ses défenseurs font pleuvoir sur les assaillants mores une pluie de pierres, de fer et de feu. Rodomont paraît.

RODOMONT AU SIÈGE DE PARIS

« Seul il dédaigne la route la plus sûre : il cherche celle où la réussite lui paraît être la plus désespérée ; tandis que quelques-uns font des vœux, il offense le Ciel par ses blasphèmes. Il était armé d'un fort harnais taillé dans la peau écaillée d'un dragon ; il s'en était couvert après son aïeul, l'impie constructeur de la tour de Babel : ce géant eût désiré pouvoir attaquer l'Eternel jusque sur la voûte d'où son empire s'étend sur tous les astres ; c'est dans cet insensé et coupable dessein qu'il avait fait forger le reste de son armure et sa redoutable épée. Rodomont, non moins indompté, superbe et furieux, que Nemrod, eût escaladé le ciel ainsi que lui, s'il eût pu trouver quelques points d'appui. Il ne s'amuse donc point à considérer si les murs sont entiers ou non, si le fossé est profond ou guéable ; il s'élance et le traverse en courant, quoique l'eau monte jusqu'à sa bouche. Couvert de fange et baigné d'eau, il se précipite au milieu des feux, des roches, des arcs et des alistes. Ainsi qu'un fougueux sanglier brise, avec son poitrail, son boutoir et ses défenses, les faibles roseaux, et se fait une large place, ainsi le furieux Sarrasin, son bouclier sur la tête, vient au pied du mur en insultant jusqu'au ciel même. A peine Rodomont monte-t-il à l'assaut, qu'il est déjà porté jusque sur les défenses. Il s'élance dans une galerie des assiégés ; il court vers le lieu qui paraît faire le plus de résistance ; il fait voler les bras et des portions de crâne plus larges que les tonsures des moines et fait tomber dans les fossés un déluge de sang. »

Epouvantés, les Parisiens s'enfuient devant lui. En vain : il les rejoint, les poursuit, les massacre, sans choisir, avec un électisme barbare.

« Dès que les Parisiens aperçurent le terrible Sarrasin, couvert d'armes étrangères et de la peau écaillée d'un dragon, les vieillards et les bourgeois, toujours curieux de nouvelles, qui s'étaient rassemblés dans une grande place, poussèrent une plainte, un cri, d'une voix si perçante, accompagné du battement de leurs mains tremblantes, que le bruit dut s'élever jusqu'aux étoiles ; et qui put s'enfuir courut pour s'enfermer à temps dans sa maison ; mais le cruel Sarrasin, faisant la roue de son épée, ne le permit qu'au plus petit nombre. On le voit enlever à tout ce qui reste sous ses coups un bras,

une jambe, une tête, qui volent au loin ; l'un est partagé par le milieu du corps, un autre est fendu jusqu'au ventre, et de tous ceux qu'il tue, qu'il blesse ou qu'il chasse, aucun n'ose le regarder en face... »

Comme un tigre d'Hyrcanie de la grande espèce ou comme un loup déchireur d'agneaux et de chèvres, ce n'est pas sur des guerriers, mais sur un misérable peuple de non-combattants qu'il se déchaîne.

Rodomont court maintenant en suivant la grande rue si peuplée jusqu'au pont Saint-Michel; et, continuant à faire tourner en rond son épée sanglante, il s'embarrasse peu si c'est un maître, un valet, un homme juste, un vieux pêcheur qui tombe sous ses coups : la religion ne peut en défendre le prêtre ; l'innocence ne peut sauver les jours au tendre enfant ; les yeux les plus touchants, les joues les plus vermeilles n'arrêtent point sa fureur ; la vieillesse qui se cache est frappée, et le féroce Sarrasin, en répandant ainsi le sang des deux sexes et de tous les âges, donne bien moins de preuves de sa valeur que de sa basse cruauté...

Quoi d'étonnant si la jolie Doralice préfère à ce sauvage le jeune roi des Tartares Mandricart ?

Désespéré de l'abandon de Doralice, Rodomont, furieux, quitte le camp d'Agramant, et ce n'est pas sans humour que l'Arioste nous le montre se consolant, en cours de route, comme il peut, dans une hôtellerie des bords de la Saône.

Mais comme Rodomont, tout en mangeant et en buvant, gardait un air sombre et distrait, son hôte, fin matois, le déride en lui parlant des femmes infidèles et en lui contant à ce propos le joli conte de Joconde, que traduisit La Fontaine.

* * *

C'est Rodomont qui a l'honneur de clore le poème.

Au moment où le brillant Roger, devenu chrétien, touche après mille et une traverses à l'instant si désiré où il aura enfin la main de Bradamante, le dernier jour des fêtes royales, quand commence le banquet que préside l'empereur Charles, entre Roger, à sa droite, et, à sa gauche, Bradamante, étincelante de pierreries et de charmes, quel est ce chevalier de si haute taille, qui s'avance dans la plaine, vêtu de noir, sur son cheval noir ?

C'est Rodomont. Il sort de faire une cure de repos dans un ermitage, où, selon la mode des chevaliers, il a passé en retraite un an, un mois et un jour, pour se punir de l'affront qu'un jour, sur le pont de la Saône, Bradamante lui a infligé en le désarçonnant.

Il brûle de se venger. Insolent et insultant, il s'écrie : « Je suis Rodomont ! » et il défie dans un combat à mort Roger, renégat et traître.

Combat effroyable ; corps-à-corps sauvage ; étreintes sanglantes. Roger, vainqueur du colosse, mais vainqueur généreux, songe encore à l'épargner ; mais le traître, en mourant, cherche à enfoncer son poignard dans les reins de son adversaire, et Roger indigné l'achève en plongeant trois fois son poignard dans le front terrible de la brute.

Et le poème se termine par ces mots :

« Le corps de Rodomont reste immobile et glacé ; mais son âme irritée blasphème encore en se précipitant vers l'Achéron et ses noirs rivages. »

INFLUENCE

Voir, page 112, les influences de l'Arioste et du Tasse.

CHAPITRE VIII

LE TASSE (1544-1595)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Torquato Tasso naquit le 11 mars 1544 à Sorrente et passa les six premières années de son enfance près des bords enchanteurs du golfe de Naples. Lorsque son père, Bernardo Tasso, qui était un poète estimé, fut exilé avec le prince de Salerne, Ferrante Sanseverino, au service duquel il était attaché, l'enfant quitta sa mère qui devait mourir sans qu'il la revît, et il suivit son père à Rome, à Urbino, à Venise, puis à Padoue. Contraint d'abord, comme l'Arioste, à l'étude du droit, il s'y adonne de mauvaise grâce et entre enfin au service du cardinal Luigi d'Este à Ferrare, en 1565... C'est là que, jeune poète de cour, élégant, beau et fêté, il fait représenter en 1573 la célèbre pastorale dramatique, l'*Aminia*, qui devait avec le *Pastor Fido* de Guarini offrir à une société brillante et raffinée ce rêve d'une vie pastorale que *San-nazar*, à la fin du ^{xv}e siècle, avait

déjà proposé dans son *Arcadie*. L'intrigue de l'*Aminia* est assez pauvre et artificielle. Que le berger Amyntas, issu d'une race divine, aime la nymphe Silvia et que Silvia, attachée au culte de Diane, repousse Amyntas ; qu'Amyntas sauve Silvia de l'agression d'un satyre imprudent, sans pour cela toucher davantage son cœur ; qu'Amyntas, sur la foi d'une fausse nouvelle, croie qu'une bête féroce a dévoré Silvia et que de désespoir il se jette du haut d'un rocher escarpé, mais qu'il tombe dans des buissons qui amortissent heureusement sa chute, et que Silvia, enfin touchée d'une si belle preuve d'amour, lui donne sa main et son cœur,

il n'est rien là de bien attachant ni de bien nouveau. C'est le thème banal de toutes les bergeries, que mille réminiscences de poètes grecs et latins ne rajeunissent pas. Mais l'originalité du Tasse est d'avoir enveloppé d'une langueur mélancolique et ardente l'amitié enfantine et innocente que nous décrit Amyntas en termes charmants : *« Peu à peu, je sentis naître en mon cœur un désir inconnu qui me faisait souhaiter d'être toujours près de Silvia ; je goûtais à la regarder une douceur extrême, qui me laissait pourtant dans l'âme je ne sais quoi d'amer. Je soupirais sans savoir pourquoi ; et c'est ainsi que j'aimai, sans connaître ce que c'est que l'amour. »*

C'est en 1575 qu'il lut au duc Alphonse et à la princesse Lucrece, sa protectrice, la première rédaction de sa grande œuvre, la *Jérusalem délivrée*.

A partir de ce moment, ses malheurs commencent. La source en est, semble-t-il, non pas dans un amour romanesque et malheureux, ou trop heureux, pour les princesses de Ferrare, mais dans la conscience de l'artiste surmené qui doutait de la valeur de son œuvre, et dans les scrupules du chrétien qui doutait de son orthodoxie. Le délire de la persécution s'empare de lui. Entre ses crises, il erre lamentablement de



VISITE DE MONTAIGNE AU TASSE DANS SA PRISON.

Padoue à Venise, de Ferrare à Mantoue; jusqu'au jour où, au début de 1579, comme le duc qui célébrait son troisième mariage lui avait refusé une audience, le pauvre poète est saisi d'un accès de folie furieuse, qui le fait enfermer et mettre à la chaîne à l'hôpital des fous, l'hôpital Santa-Anna, où il resta sept ans jusqu'en juillet 1586 avec des intervalles de lucidité, pendant lesquels il recevait les visites de ses admirateurs, des princes ou des étrangers, en particulier celle de Montaigne que la gravure a popularisée.

De 1586 à 1595, il mène à Mantoue, Bergame, Bologne, Lorette, Rome, Florence et Naples, une vie errante, mêlée de crises, de scandales et de joies triomphales. Il meurt à Rome le 25 avril 1595, avant d'avoir reçu au Capitole des mains du pape Clément VIII la couronne de lauriers, honneur suprême et consécration du génie.

Le Tasse doit à ses malheurs autant qu'à son génie d'avoir inspiré à Byron, à Goethe et à Lamartine, des vers émouvants.

En 1584, pendant que Le Tasse était à l'hôpital des fous, une violente polémique littéraire s'était engagée entre les partisans du *Roland Furieux* de l'Arioste et ceux de la *Jérusalem délivrée*; et les échos de cette querelle déchirèrent encore l'âme du malheureux poète. Le fait est que, si l'œuvre de l'Arioste est d'une plus riche et plus plaisante variété dans son inextricable désordre, le poème du Tasse est d'une ligne plus pure et d'un plus beau dessin.

Les premiers vers du poème et l'Invocation à la Muse sont sobres et beaux :

« Je chante les pieux combats et le guerrier qui délivra le tombeau de Jésus-Christ. De nombreux exploits signalèrent sa prudence et sa valeur, des travaux nombreux éprouvèrent sa patience dans cette glorieuse conquête. En vain, l'Enfer se souleva contre lui; en vain s'armèrent contre lui les peuples réunis de l'Asie et de l'Afrique: le Ciel protégea ses efforts, et il ramena sous les saints étendards ses compagnons errants.

« O Muse, ô toi, qui ne ceins point la tête d'un périssable taurier cueilli sur l'Hélicon; toi qui habites dans l'Olympe au milieu des célestes chœurs; toi dont le front est couronné d'étoiles immortelles, ô Muse! allume dans mon sein une ardeur divine, enflamme mes chants: pardonne, si j'orne la vérité de fleurs, et si je répands sur mes vers d'autres charmes encore que les tiens! »

Le sujet du poème est un digne sujet d'épopée: c'est la prise de Jérusalem par l'armée du sage Godefroy de Bouillon, qui, avec l'aide de Dieu, triomphe des maléfices de la *Discorde*, des ruses des puissances infernales et des enchantements.

Dans l'armée des chrétiens se détachent trois belles figures: celle du chef, *Godefroy de Bouillon*, parfaitement désintéressé, dont la volonté s'enflamme dans la volonté du Seigneur comme l'étincelle dans la flamme; celle de *Tancrède*, si beau et si brave, mais dont l'âme est obscurcie par un funeste amour, né d'un regard parmi les combats; celle de l'héroïque et brillant *Renaud*, un enfant qui surpasse tous les guerriers: c'est Mars, sous son armure; le visage nu, c'est l'Amour.

Mais ce qui fait l'intérêt durable de la *Jérusalem délivrée*, et Le Tasse lui-même s'en doutait bien, ce sont moins les pieux combats et les assemblées plénières de diables costumés en harpies, gorgones ou centaures, que les fleurs ou les autres charmes que lui-même s'excuse d'avoir répandus sur ses vers.

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

ANALYSE ET EXTRAITS

C'est au chant III que l'armée de Godefroy de Bouillon arrive sous les murs de Jérusalem. Devant la cité sainte, tombeau de leur Dieu, les croisés, soldats et chefs, pieds nus, se dépouillent de leurs parures de soie et de leurs panaches ; ils chassent de leur cœur les orgueilleuses pensées et ils versent de pieuses et brûlantes larmes.

De son côté, le sultan Aladin arme ses soldats. Et la guerrière Clorinde, la première, fond sur les chrétiens qui plient. Rapide comme un éclair, Tancrede vole à leur secours.

Et sans la reconnaître, il se rencontre avec cette Clorinde qu'il avait vue au chant I, près d'une fontaine, et dont l'image depuis vit dans son cœur.

TANCRÈDE ET CLORINDE

Cependant Clorinde court à Tancrede qui fond sur elle ; tous les deux s'atteignent à la visière : leurs lances volent en éclats ; mais les liens qui attachent le casque de Clorinde sont brisés du coup ; elle demeure la tête nue et désarmée, ses cheveux d'or flottent au gré des vents, et un guerrier redoutable devient une céleste beauté.

Ses yeux étincellent, ses regards sont des éclairs ; mais doux, même dans la colère, que serait-ce, animés par les ris ? Tancrede, où s'égarent tes pensées ? où s'arrête ta vue ? Ne reconnais-tu point ce visage adoré ? Les voilà ces traits qui ont enflammé ton âme ! ton cœur, où son image est gravée, te dira : « Voilà cette beauté qui vint chercher l'ombre et le frais à cette fontaine solitaire. »

Il ne l'a reconnue ni à son casque, ni à son bouclier chargé de trophées. Enfin il la voit : il devient immobile à sa vue. Clorinde se couvre la tête, et poursuit Tancrede qui cède et se détourne. Il charge d'autres guerriers : il promène dans la foule sa foudroyante épée ; mais, toujours attachée à ses pas, Clorinde le poursuit. D'une voix menaçante elle crie : « Tiens, arrête », et lui présente deux morts à la fois.

Le guerrier, frappé, ne frappe point à son tour. Moins occupé de sa défense, que de ces yeux d'où l'Amour lance d'inévitables traits : « Les coups que porte ton bras, disait-il en lui-même, se perdent dans les airs ! mais ceux qui partent de ce beau visage ne tombent jamais en vain, et vont percer le cœur. »

Enfin, quoique sans espoir et résolu de mourir, il ne veut pas du moins emporter au tombeau le secret de son amour. Clorinde saura qu'elle va frapper un captif enchaîné, suppliant, tremblant à ses genoux. « O toi, dit-il, qui, au milieu de tant d'ennemis, sembles n'avoir d'ennemi que moi, viens, sortons

de la mêlée ; seuls à l'écart, nous pourrions nous éprouver et nous connaître. On verra mieux si ma valeur égale la tienne. »

Elle accepte le défi ; et, sans songer à son casque qu'elle n'a plus, elle s'avance avec audace : Tancrede la suit, morne et abattu. Déjà elle était sous les armes ; déjà elle l'attaquait : « Arrête, lui dit-il ; avant le combat, fixons-en les conditions. »

Elle s'arrête : un amour désespéré rend Tancrede plus hardi : « Puisque tu ne veux point de paix avec moi, lui dit-il, les conditions seront que tu m'arraches le cœur ! ce cœur qui n'est plus à moi demande la mort, si sa vie te déplaît. Depuis longtemps il est à toi ; prends-le ; je n'ai pas le droit de le défendre. »

« Voilà mon sein, que ne frappes-tu ! faut-il du secours à ton bras ? Faut-il offrir à tes coups ma poitrine nue et sans défense ? Ma main ôtera ma cuirasse. » Le malheureux amant allait exprimer plus vivement encore ses douleurs ; mais tout à coup les Infidèles se replient et la troupe de Tancrede les poursuit.

Terreur ou feinte, les Infidèles fuyaient devant les chrétiens : un de ces derniers, un barbare, voit les cheveux de Clorinde voltiger, éparés au gré des vents : il lève le bras, il va la frapper par derrière : Tancrede pousse un cri ; Tancrede accourt et oppose son épée à l'épée meurtrière.

Le coup n'est pas sans effet ; Clorinde est atteinte d'une légère blessure ; quelques gouttes de sang teignent l'ivoire de son cou et mêlent leur pourpre à l'or de ses cheveux. Tel on voit sous la main d'un habile ouvrier l'or étinceler du feu des rubis. Tancrede furieux, le fer nu, se précipite sur ce vil assassin.

Le lâche s'éloigne : Tancrede plus irrité le poursuit : tous deux volent comme le trait dans les airs. Clorinde, étonnée, immobile, a longtemps le regard attaché sur eux, et ne pense point à les suivre : enfin elle se retire avec sa troupe qui fuit ; mais souvent elle présente le front aux Chrétiens, souvent elle les attaque : elle se tourne, se retourne, fuit et poursuit tour à tour : ce n'est ni une fuite, ni une victoire.

La jolie petite princesse sarrazine, Herminie, qui s'était éprise du beau Tancrede, a su que Tancrede avait été blessé. Alors, couverte de l'armure de Clorinde, elle est partie, la nuit, pour lui porter secours, mais, près du camp, prise de peur, elle s'est enfuie, et, après une longue course, est tombée, épuisée de fatigue, et s'est endormie. Elle se réveille, au matin, dans un cadre charmant de pastorale.

LA RETRAITE D'HERMINIE

Elle s'éveille au moment où les oiseaux saluent par leur gazouillement le retour de l'Aurore ; elle entend le murmure des eaux et du feuillage,

et le zéphyr qui se joue avec l'onde et les fleurs. Elle ouvre des yeux languissants et porte ses regards sur les cabanes solitaires des bergers ; elle croit entendre, à travers le fleuve et ses rameaux, une voix qui s'unit à ses plaintes et à ses soupirs. Ses larmes coulent. Tout à coup, ses gémissements sont interrompus par des chants mêlés aux accords des musettes champêtres. Elle se lève, s'approche à pas lents et voit, assis à l'ombre d'un arbre, un vieillard entouré de son troupeau. Il tresse des corbeilles d'osier, et écoute les chants de trois jeunes bergers. L'aspect subit d'un guerrier inconnu les effraye ; mais Herminie, découvrant sa chevelure d'or et ses beaux yeux, les salue avec grâce et les rassure :

« Heureux bergers, leur dit-elle, mortels chéris des dieux, continuez vos paisibles travaux. Je ne vous apporte pas la guerre ; je ne viens point troubler vos plaisirs, ni interrompre vos ouvrages ! O mon père, ajoute-t-elle, comment, au milieu du vaste incendie qui dévore ces contrées, pouvez-vous vivre tranquille en ce séjour, et à l'abri des fureurs de la guerre ?

« — Mon fils, lui répond le vieillard, ma famille et mes troupeaux ont échappé jusqu'ici aux injures et aux ravages. Le bruit des combats n'a point encore épouvanté notre solitude. Le Ciel veille sur l'humble innocence des pasteurs et nous protège. Peut-être que, semblables à la foudre qui frappe les cimes des montagnes et épargne les vallons, les coups de ces étrangers n'écrasent que la tête altière des rois. Notre pauvreté vile et méprisée ne tente point d'avidés soldats. Cette pauvreté tant dédaignée est cependant si chère à mon cœur, que je ne désire ni les sceptres, ni la richesse. Les tourments de l'ambition, les soucis de l'avarice n'ont jamais pénétré dans mon âme. Cette eau limpide étanche ma soif, et je ne crains pas qu'une main ennemie y jette des poisons. Mes brebis, mon jardin fournissent à ma table frugale des mets qui ne m'ont coûté que de légères peines. Nos besoins sont bornés, car nous avons peu de désirs. Je n'ai point d'esclaves ; mes enfants, fidèles gardiens de mes troupeaux, sont mes serviteurs. Dans cette retraite écartée, où je coule des jours si heureux, je vois les cerfs et les chevreux bondir dans la plaine, les poissons se jouer dans les ondes, et les oiseaux voltiger dans les airs. Jadis, livré aux illusions de la jeunesse, je connus d'autres passions ; je méprisai la houlette des bergers, je quittai le lieu de ma naissance ; je vécus à Memphis. Serviteur des rois, je fus admis dans les palais, et, quoique simple intendant des jardins, je vis, je connus l'injustice des cours. Egaré par une trompeuse espérance, je supportai longtemps les refus et les dégoûts ; puis, avec mes beaux jours, s'évanouirent mon espoir et ma présomption. Je regrettai les loisirs de cette vie modeste, je soupirai après le repos que j'avais perdu, je renonçai aux grandeurs ; et, rendu à ces bois amis, j'y retrouvai le bonheur. »

Tandis qu'il parle, Herminie, immobile, attentive, écoute ces sages et paisibles discours. Son âme est émue ; les sons de cette voix calment l'agitation de ses sens. Puis, après de longues réflexions, elle se détermine à rester

dans cette solitude, au moins jusqu'à ce que le destin protège son retour : « O bon vieillard, trop heureux d'avoir autrefois connu la disgrâce ! si le Ciel ne t'envie point cette douce destinée, aie pitié de mes malheurs ! Reçois-moi dans cet asile ; je veux vivre auprès de toi. Peut-être sous ces ombrages mon cœur sera-t-il soulagé du poids qui l'opprime. Si tu aimes l'or et les pierreries que le vulgaire adore, je pourrai satisfaire et combler tous tes vœux. »

A ces mots, des larmes s'échappent de ses beaux yeux. Elle raconte une partie de ses aventures, et le vieillard la console, lui témoigne la tendresse d'un père et la conduit auprès de sa vieille épouse, que le Ciel avait douée d'un cœur comme le sien. La fille des rois revêt de rustiques habits et couvre ses cheveux d'un voile grossier. Mais, à son regard, à sa démarche, on voit qu'elle n'est pas une habitante ordinaire des forêts. Ces humbles habits n'effacent point son éclat, sa grâce et sa fierté. La majesté perce encore sur son visage, dans ses gestes, au milieu de ses obscurs travaux. La houlette à la main, elle conduit ses troupeaux dans les pâturages et les ramène dans les bergeries. Elle exprime le suc de leurs mamelles, agite et presse le laitage. Souvent, tandis que les brebis, couchées à l'ombre, cherchent à se garantir de la chaleur accablante de l'été, elle reproduit de mille manières, sur l'écorce des hêtres et des lauriers, le chiffre de son amant.

Elle trace sur les arbres l'histoire et les tourments de son malheureux amour. En relisant les souvenirs que sa main a gravés, des larmes inondent son visage : « Arbres confidents de mes peines, dit-elle, gardez le souvenir de mes douleurs, afin que, si jamais un tendre amant vient se reposer sous vos ombrages, il sente naître en son cœur une douce pitié pour mes infortunes. Qu'il dise alors : « L'Amour et le Destin ont payé d'une manière injuste et cruelle une si grande fidélité. » Ah ! si le Ciel daigne écouter mes prières, l'insensible auteur de mes tourments viendra peut-être un jour dans ces lieux ; il abaissera ses regards sur la tombe qui renfermera ma froide dépouille, et accordera, mais trop tard, une larme et des regrets à mes malheurs. Et alors, si je vécus infortunée, une douce félicité consolera mon ombre, et ma cendre jouira d'un bonheur que je ne peux goûter aujourd'hui. » C'est ainsi qu'Hermine confie aux bois muets et insensibles le secret de ses douleurs.

La mort de Clorinde au chant XII est le plus émouvant épisode du poème.

LA MORT DE CLORINDE

Clorinde tâche de faire le tour de la montagne pour arriver à une autre porte dont l'accès lui sera facile ; Tancrède la suit avec opiniâtreté ; il ne l'atteint point encore, et elle peut déjà entendre le bruit de ses armes : « O toi, s'écrie Clorinde, toi qui me poursuis ainsi, que me veux-tu, que m'ap-

portes-tu? — La guerre et la mort, répond-il. — La guerre et la mort, tu les auras ; et, puisque tu les cherches, je vais te satisfaire ! » Elle l'attend de pied ferme. Le héros voit que son adversaire n'a pas de coursier ; et, renonçant à profiter de ses avantages, il descend aussitôt du sien. Tous deux saisissent leurs épées, excitent leur orgueil, irritent leur courroux, et fondent l'un sur l'autre comme deux taureaux brûlant de fureur et de jalousie. Il faudrait la brillante ciarté du soleil et un plus grand théâtre pour ce combat fameux. O nuit qui cachas leurs exploits dans tes ombres, souffre que je les arrache à l'oubli, et que je les transmette aux races futures avec toute leur gloire ! Que les noms de ces héros soient immortels ! et que, parmi tous leurs exploits, le souvenir de cette lutte reçoive un éclat impérissable !

Ils ne cherchent pas à s'éviter, ils ne parent point, ils ne reculent pas, ils négligent l'adresse et la ruse ; leurs coups ne sont point tour à tour sérieux, feints ou mesurés. La colère et l'obscurité rendent l'art inutile. On entend le cliquetis horrible des épées qui se choquent par le milieu. Leurs pieds sont immobiles, et ne quittent pas la place ; leurs glaives, au contraire, s'agitent et retombent sans relâche, soit de taille, soit de pointe, et jamais en vain. La honte les anime et fait naître la vengeance ; puis, l'ardeur et le sentiment de la vengeance ravivent la honte. Ainsi, un aiguillon nouveau les irrite sans cesse et les pousse à de nouveaux efforts. Le combat devient de plus en plus serré ; déjà ils ne peuvent plus se servir de la pointe, c'est avec le pommeau qu'ils se frappent ; et, aveuglés par un cruel transport, ils heurtent les casques contre les casques, et les boucliers contre les boucliers. Trois fois Tancrède saisit la guerrière dans ses bras, trois fois elle se dégage de ces liens qui l'enchaînent ; fatales étreintes d'un ennemi cruel et non d'un amant ; ils ont repris leurs épées, qui toutes deux se plongent dans de nombreuses blessures. Enfin, épuisés, hors d'haleine, ils reculent pour respirer un moment ; ils se regardent l'un et l'autre, et appuient sur leurs glaives leurs corps épuisés.

Déjà les dernières étoiles pâlisent aux premiers feux que l'aurore répand dans le ciel. Tancrède voit le sang de son adversaire couler en plus grande abondance ; il triomphe et se flatte d'une facile victoire, car ses blessures sont plus légères. O folie de l'esprit humain que la Fortune enivre ! Malheureux, tu te réjouis ! Combien, hélas ! ton triomphe te causera de regrets ! Si tu survis à ta douleur, chaque goutte de ce sang te coûtera une mer de larmes !

Attentifs et silencieux, les deux adversaires, tout sanglants, restent un moment immobiles ; enfin, Tancrède veut savoir le nom de son ennemi : « Puisque le Destin, lui dit-il, condamne nos exploits au silence et à l'oubli, puisque le sort nous refuse les témoins et la gloire que mérite notre courage, je te prie, — et puisse ma demande être écoutée malgré notre lutte, — je te prie de me révéler ton nom et ton rang. Vainqueur ou vaincu, je saurai du moins quel bras doit honorer mon triomphe ou ma défaite. — Mon nom !, réplique

Clorinde, j'ai pour habitude de ne point le révéler. Que t'importe mon rang? Je suis un des deux guerriers qui ont incendié la tour. Cela ne te suffit-il pas? »

Ces derniers mots rallument le courroux de Tancrede : « Barbare, reprend-il, ta réponse est peu courtoise ; ton silence et tes discours m'excitent également à la vengeance ! »

La fureur rentre dans leurs âmes, soutient leur faiblesse, et ils s'attaquent de nouveau. Dans ce combat cruel, l'adresse est inutile, les forces sont éteintes ; il faut que l'acharnement les ranime. De larges et sanglantes ouvertures marquent dans les armures et dans les chairs le passage des épées. Si la vie résiste encore, c'est que la colère la retient. Ainsi, la mer Egée, délivrée des vents qui la soulèvent, ne se calme point aussitôt ; ses vagues puissantes conservent longtemps encore le mouvement et l'agitation. Tels les deux combattants, épuisés par leurs blessures, privés de la vigueur qui poussait leur bras, gardent la même impétuosité, et leurs attaques mortelles ne se ralentissent pas. Enfin, l'heure fatale est arrivée ; Clorinde touche au terme de sa vie. Tancrede plonge dans son sein un glaive avide et altéré de sang. La tunique d'or, brillante et légère, qui sépare la gorge de l'armure, est percée et s'emplit d'une tiède vapeur.

Déjà Clorinde se sent mourir ; ses genoux appesantis fléchissent, et Tancrede poursuit sa victoire ; il se rapproche, menace, presse la guerrière blessée. Elle tombe, et, par une grâce de Dieu qu'elle méconnut pendant sa vie, et qui veut l'appeler à lui, elle prononce d'une voix affaiblie ces dernières paroles, que lui dicte avec de nouvelles croyances l'esprit de foi, d'espérance et de charité : « Ami, tu as vaincu, je te pardonne ! Aie pitié, non pas d'un corps, qui n'a plus rien à craindre, mais de mon âme ! Puissent tes prières, puisse le baptême que je te demande, laver toutes mes fautes ! » Sa voix a quelque chose de si doux et de si pénétrant, que le cœur de Tancrede en est ému ; sa fureur s'évanouit, et de ses yeux s'échappent des larmes involontaires.

Près de là, un ruisseau jaillit, en murmurant, des flancs de la montagne ; il y court, puise de l'eau dans son casque, et revient tristement pour remplir un grand et pieux ministère. Au moment où il découvre ce front encore inconnu, sa main tremble ; il reconnaît Clorinde, et reste immobile et sans voix. Fatale vue, funeste reconnaissance ! Mais il ne se livre point encore à son désespoir ; il rassemble toutes ses forces, étouffe la douleur qui l'accable, et se hâte de rendre une vie immortelle à celle qu'il prive de la vie périssable. Pendant qu'il prononce les paroles sacrées, une douce joie ranime Clorinde ; elle sourit ; il semble qu'heureuse et satisfaite de mourir, elle dise : « Le ciel s'ouvre et je m'en vais en paix ! » Son visage est bientôt couvert de pâleur ; les violettes s'y mêlent aux lis. Elle attache au ciel ses regards, et présente à Tancrede, comme un gage de réconciliation, sa main froide et glacée.

Elle expire ainsi et paraît s'endormir.

Et voici, dans le chant XVI, une célèbre page sur les jardins d'Armide, où Renaud, qui a déserté par amour, oublie sa vertu guerrière et s'endort dans de lâches plaisirs.

LES JARDINS D'ARMIDE

Dès qu'ils (1) ont franchi ces innombrables réseaux, les jardins d'Armide montrent leur aspect enchanteur ; de toutes parts s'offrent à la vue des lacs, des ruisseaux, des fleurs, des arbustes variés, d'agrestes collines, des vallons ombragés, des grottes, des bois ; et, ce qu'il y a de plus admirable, la main qui créa toutes ces merveilles ne s'y laisse point deviner. La simplicité se mêle à la richesse, et l'on dirait que les sites et les embellissements y sont l'ouvrage de la nature, tant l'art a pris plaisir à l'imiter. L'air qui pare et féconde les arbres est aussi soumis au pouvoir de la magicienne ; les fleurs et les fruits y sont éternels, et, près des fleurs nouvellement écloses, les fruits mûrissent sur le même tronc, entre les mêmes feuillages. La figue jaunit à côté de la figue naissante ; au même rameau, la pomme dorée pend à côté de la pomme verte encore ; la vigne, pour suivant à travers les airs sa route sinueuse, étale sa feuille près de ses jeunes bourgeons ; là, des grappes à peine formées, près de grappes toutes pleines d'un doux nectar et brillantes comme l'or et les rubis. Des oiseaux cachés sous la verte feuillée répètent à l'envi leurs chants d'amour. L'air qui soupire fait murmurer les ondes et les rameaux mollement agités. Quand les oiseaux suspendent leurs concerts, Zéphire leur fait écho. Ils se taisent, et son souffle devient plus doux. Ainsi, hasard ou magie, cette musique aérienne accompagne et reproduit leurs gazouillements. Entre tous ces oiseaux, il en est un que distingue son plumage de mille couleurs et son bec d'un pourpre étincelant ; ses chants ont beaucoup de force et ressemblent à la voix humaine. Il continue son ramage avec une habileté qui tient du prodige, et tous les autres font silence et l'écoutent. Il se tait, et tous les autres reprennent leurs concerts comme pour applaudir à ses chants ; les colombes redoublent leurs amoureux baisers ; tout semble enflammé, des mêmes feux ; les bois, le chêne robuste, le chaste laurier, les plantes, la terre et les eaux exhalent des soupirs ; tout subit l'influence de cette tendre harmonie ; tout s'émeut à ces images de volupté.

(Trad. M. V. Philippon de la Maldéaine ; éd. Morizot.)

Renaud, que les messagers de Godefroy font rougir de son lâche amour, s'arrache aux sortilèges d'Armide et du jardin enchanté. Et tandis que, dans sa colère jalouse, Armide détruit le palais magique et va se joindre aux Sarrasins, Renaud va rejoindre ses compagnons d'armes. Une mêlée furieuse s'engage sur tout le front, et, après un terrible combat, Godefroy et les Croisés entrent dans la Ville Sainte et vont dans son temple rendre grâce à Dieu qui leur a donné la victoire.

(1) Les messagers de Godefroy de Bouillon.

INFLUENCE DE L'ARIOSTE ET DU TASSE.

L'admiration de l'Arioste et du Tasse est le facteur le plus actif et l'élément le plus durable de l'influence italienne sur la littérature française du XVII^e siècle.

Cette influence italienne avait mal débuté par le « marinisme », qui était à la fois une maladie et une escroquerie. Admiré et décoré du titre de chevalier par Henri IV, appelé à la cour par Concini, admis dans la Chambre du Génie de l'incomparable Arténice, Giambattista Marini (1569-1625), ce fils d'un avocat napolitain, que ses compatriotes appelaient « la stupeur des Muses », fit un article d'exportation d'une maladie du goût qui n'était même pas originale, et qui sévissait en Espagne sous le nom de « gongorisme », et sous le nom d'« euphuisme » en Angleterre. Il unit dans un délire d'admiration les âmes des précieux et des précieuses de l'hôtel de Rambouillet et fit battre le cœur du docte Chapelain.

Mais le goût français se remit vite de cette fièvre et de ce placement hasardeux, et il trouva dans les poèmes de l'Arioste et du Tasse une matière plus digne d'admiration. Les deux noms sont unis chez nous dans une gloire fraternelle, comme ils le sont dans la lettre que, le 21 juin 1671, M^{me} de Sévigné écrit à sa fille, pour la comparer à une des plus touchantes héroïnes du chant X du « Roland furieux », « la pâle, maigre et abattue princesse Olympie », et où elle se vante de « savoir fort bien » son Tasse, qu'elle apprend au bon abbé La Mousse, aussi bon écolier « par son latin et son bon sens », qu'elle est bonne maîtresse « par la routine et les bons maîtres qu'elle avait eus ».

Si Boileau dans un vers fameux oppose « l'or de Virgile » au « clinquant du Tasse », il reconnaît ailleurs avec plus de mesure que le Tasse « a, de son livre, illustré l'Italie ». Et cet hommage doit un peu coûter au défenseur des Anciens que les Modernes exaspéraient en mettant de parti pris le Tasse au-dessus de Virgile.

En sens inverse, Voltaire passera la mesure, quand il sacrifiera délibérément au « Roland furieux » l'« Odyssée » d'Homère et le « Don Quichotte » de Cervantès. Mais il aura l'air bien sincère lorsque, dans ce même article du Dictionnaire philosophique sur l'Épopée, il déclare qu'il lui est arrivé plus d'une fois, après avoir lu « ce prodigieux ouvrage », de « n'avoir d'autre désir que d'en recommencer la lecture ». Et pour le Tasse, il note qu'il est le poète populaire de l'Italie et que si, à Venise, dans une barque, quelqu'un récite une strophe de « la Jérusalem délivrée », la barque voisine lui répond par la strophe suivante.

Les romantiques n'ont pas été plus avarés d'éloges. Lamartine voit dans le poème de l'Arioste une sorte de « Mille et une Nuits occidentales », et pour « la Jérusalem délivrée », il nous dit, dans la préface de ses « Méditations », qu'il l'emportait avec le « Télémaque » de Fénelon dans le jardin de Milly, et que, couché sous le berceau de la charmille à côté de « ces livres chéris », « il respirait en liberté les songes qui s'exhalaient pour son imagination de leurs pages, mêlés à l'odeur des roses, des giroflées et des œillets ».

Le cachot du Tasse à Ferrare a encore inspiré à Lamartine et à Byron d'admirables pièces lyriques. Et Goethe, dans sa tragédie de « Torquato Tasso », a fait du Tasse le type même du grand poète « dont l'œil s'arrête à peine sur cette terre », et dont « l'oreille entend les harmonies de la Nature ». Animant les choses inanimées, ennoblissant les choses vulgaires, « il marche ainsi au milieu d'un cercle magique qu'il remplit de ses merveilles, et il nous incite à y marcher à sa suite et à prendre part à ses enchantements ».

CHAPITRE IX

MACHIAVEL (1469-1527)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Nicolas Machiavel naquit à Florence le 3 mai 1469 ; après de fortes études, il entra à vingt-neuf ans dans la carrière diplomatique, comme secrétaire de la République florentine et pendant quatorze ans la servit brillamment dans de nombreuses missions. Le retour des Médicis, en 1512, en mettant fin au régime républicain restauré par Savonarole, le prive de sa charge et met sa vie en danger : accusé de complot politique, il est jeté en prison et mis à la torture. Rallié plus tard aux Médicis, lorsque ceux-ci furent chassés en 1527, il fut suspect au nouveau gouvernement républicain. Lorsqu'il mourut le 22 juin 1527, il laissa sa femme et ses cinq enfants dans la misère. La politique n'avait pas réussi à l'inventeur du *machiavélisme*.

Ce fut d'ailleurs un parfait honnête homme et un excellent patriote.

Rompu à toutes les finesses de la politique compliquée de son époque par ses ambassades auprès de Catherine Sforza, du roi de France Louis XII, de l'empereur d'Allemagne Maximilien I^{er}, de Venise et de Rome, il ne chercha, souvent contre ses intérêts personnels, qu'à sauver Florence et l'Italie de leurs querelles intestines et des invasions étrangères.

Sa grande pensée fut de constituer dans chaque État une milice nationale, et aussi de favoriser la création d'un État central assez fort pour chasser les *barbares* de l'Italie. S'il admire et s'il loue tant, dans son livre du *Prince*, le duc de Valentinois César Borgia, c'est qu'il croit voir en lui celui qui sera le libérateur et le fondateur de l'unité italienne.

La péroration de son livre est un émouvant et éloquent appel au Médicis, qui, puisque César Borgia était mort en 1507, se lèverait pour sauver la patrie.



NICOLAS MACHIAVEL,
Citoyen & Secrétaire de Florence.

Si, pour arriver à ce but, l'esprit du temps veut qu'on dresse des embûches, qu'on trame des complots, qu'on noue et dénoue des ligues sans scrupules de loyauté, il faudra le faire. Mais ce qu'on a appelé le *machiavélisme*, cette grande école d'immoralité politique, n'est pour lui qu'un moyen pour une fin plus haute, le salut du pays.

Il avait lui-même l'esprit et l'âme d'un sage et, au cours de ses disgrâces, cherchait sa consolation dans le travail et dans l'étude : le soir venu, il se retirait dans son cabinet *pour s'entretenir avec les Anciens, se transporter tout en eux, oublier alors toute peine et braver la pauvreté et la mort dans la douceur de ce commerce, le seul qui lui convînt et qui répondît à ses instincts et à ses goûts profonds.*

Les titres de ses principaux ouvrages sont *le Prince* (1531), les *Discours sur la première Décade de Tite-Live*, et les sept livres de *l'Art de la guerre*.

LE PRINCE

ANALYSE ET EXTRAITS

Le Prince a éclipsé, dans l'opinion moyenne qui fait les renommées, tous les autres ouvrages de Machiavel, et non seulement les autres ouvrages d'histoire politique, mais aussi les œuvres brillantes et légères où il s'était diverti, la licencieuse et piquante comédie, *la Mandragore*, ou la jolie et plaisante nouvelle de *Belphégor*. La postérité se plaît à simplifier et à styliser. Machiavel est pour elle l'auteur du *Prince*. C'est à cette œuvre seule qu'il doit à la fois sa renommée et sa mauvaise réputation.

A vrai dire « *le Prince* » n'était pas le titre qu'avait donné Machiavel à son livre : il l'avait intitulé plus modestement et plus justement *Opuscule sur les principautés*. Et ce titre éclaire mieux le vrai dessein de l'auteur. Dans les vingt-six chapitres qui forment son livre, il a sans doute moins voulu, comme on l'a trop souvent dit, tracer le portrait du Prince idéal et exemplaire, à la manière de ce César Borgia, que d'ailleurs il admirait, que rédiger un manuel pratique à l'usage des politiques de son temps sur les moyens d'acquiescer, de garder et de perdre le pouvoir dans ces principautés nouvelles qui bigarraient et bariolaient alors l'Italie. Ce sont moins des préceptes qu'il donne que des recettes, tirées de l'observation et de l'expérience. Machiavel n'a voulu être ni immoraliste ni moraliste. Ce qu'il veut surtout, c'est ne pas être un doctrinaire et un idéologue.

« *Mon dessein, écrit-il dans son chapitre xv, étant d'écrire une œuvre utile à qui peut la comprendre, il m'a semblé convenable de m'attacher à la réalité des choses plutôt qu'à l'idée que s'en fait l'imagination. Beaucoup ont imaginé des républiques et des principautés telles qu'on n'en a jamais vu ni connu. Mais il y a tant de distance entre la manière dont on vit et celle dont on devrait vivre qu'à laisser ce qui se fait pour ce qui devrait se faire on apprend plutôt à se perdre qu'à se conserver.* »

Si l'observateur qu'il est surtout constate qu'en politique le bien et le mal sont souvent articles d'actualité, et que le jeu politique est souvent un jeu où l'on triche, et où les tricheurs parfois gagnent, il n'est pas sans apporter de fréquents correctifs à la maxime qu'en politique la fin justifie les moyens. Tout au moins se dégage-t-il de plusieurs passages de son livre, que, toutes choses égales et les deux plateaux de la balance étant au même niveau, c'est du côté des vertus plutôt que du côté des vices qu'il faut pencher, et qu'un prince, tant qu'il le peut, ne doit point s'écarter de la voie de la vertu.

LA JUSTICE DE CÉSAR BORGIA

La Rimagne, acquise par le duc, avait eu précédemment pour seigneurs des hommes faibles, qui avaient plutôt dépouillé que gouverné, plu-

tôt divisé que réuni leurs sujets ; de sorte que tout ce pays était en proie aux vols, aux brigandages, aux violences de tous les genres. Le duc jugea que, pour y rétablir la paix et l'obéissance envers le prince, il était nécessaire d'y former un bon gouvernement : c'est pourquoi il y commit messer Ramiro d'Orco, homme cruel et expéditif, auquel il donna les plus amples pouvoirs. Bientôt, en effet, ce gouvernement fit naître l'ordre et la tranquillité ; et il acquit par là une très grande réputation. Mais ensuite le duc, pensant qu'une telle autorité n'était plus nécessaire, et que même elle pourrait devenir odieuse, établit au centre de la province un tribunal civil, auquel il donna un très bon président, et où chaque commune avait son avocat. Il fit bien davantage ; sachant que la rigueur d'abord exercée avait excité quelque haine, et désirant éteindre ce sentiment dans les cœurs, pour qu'ils lui fussent entièrement dévoués, il voulut faire voir que, si quelques cruautés avaient été commises, elles étaient venues, non de lui, mais de la méchanceté de son ministre. Dans cette vue, saisissant l'occasion, il le fit exposer un matin sur la place publique de Césène, coupé en quartiers, avec un billot et un coutelas sanglant à côté. Cet horrible spectacle satisfît le ressentiment des habitants, et les frappa en même temps de terreur.

PHILOSOPHIE POLITIQUE

Extrait du chapitre XXV du *Prince* qui a pour titre : *Combien, dans les choses humaines, la fortune a de pouvoir, et comment on y peut résister.*

Je n'ignore point que bien des gens ont pensé et pensent encore, que Dieu et la fortune régissent les choses de ce monde de telle manière que toute la prudence humaine ne peut en arrêter ni en régler le cours : d'où l'on peut conclure qu'il est inutile de s'en occuper avec tant de peine, et qu'il n'y a qu'à se soumettre et à laisser tout conduire par le sort. Cette opinion s'est surtout propagée de notre temps par une conséquence de cette variété de grands événements que nous avons cités, dont nous sommes encore témoins, et qu'il ne nous était pas possible de prévoir : aussi suis-je assez enclin à la partager.

Néanmoins, ne pouvant admettre que notre libre-arbitre soit réduit à rien, j'imagine qu'il peut être vrai que la fortune dispose de la moitié de nos actions, mais qu'elle en laisse à peu près l'autre moitié en notre pouvoir. Je la compare à un fleuve impétueux qui, lorsqu'il déborde, inonde les plaines, renverse les arbres et les édifices, enlève les terres d'un côté et les emporte d'un autre : tout fuit devant ses ravages, tout cède à sa fureur ; rien n'y peut mettre obstacle. Cependant, et quelque redoutable qu'il soit, les hommes ne laissent pas, lorsque l'orage a cessé, de chercher à s'en garantir par des digues, des chaussées et autres travaux ; en sorte que, de nouvelles crues survenant, les eaux se trouvent conduites dans un canal, et ne puissent plus se répandre avec autant de liberté et causer d'aussi grands ravages. Il en est de même de

la fortune, qui montre surtout son pouvoir là où aucune résistance n'a été préparée, et porte ses fureurs là où elle sait qu'il n'y a point de digues et de chaussées pour l'arrêter.

Si l'on considère l'Italie, qui est le théâtre et la source des grands changements que nous avons vus et que nous voyons s'opérer, on trouvera qu'elle ressemble à une vaste campagne qui n'est garantie par aucune sorte de défense. Que si elle avait été prémunie, comme l'Allemagne, l'Espagne et la France, contre le torrent, elle n'en aurait pas été inondée, ou du moins elle n'en aurait pas autant souffert.

Me bornant à ces idées générales sur la résistance qu'on peut opposer à la fortune, et venant à des observations plus particularisées, je remarque d'abord qu'il n'est pas extraordinaire de voir un prince prospérer un jour et déchoir le lendemain, sans néanmoins qu'il ait échangé ni de caractère, ni de conduite. Cela vient, ce me semble, de ce que j'ai déjà assez longuement établi, à savoir qu'un prince qui s'appuie entièrement sur la fortune tombe lorsqu'elle varie. Il me semble encore qu'un prince est heureux ou malheureux, selon que sa conduite se trouve, ou ne se trouve pas conforme au temps où il règne. Tous les hommes ont en vue un même but : la gloire et les richesses ; mais, dans tout ce qui a pour objet de parvenir à ce but, ils n'agissent pas tous de la même manière : les uns procèdent avec circonspection, les autres avec impétuosité ; ceux-ci emploient la violence, ceux-là usent d'artifice ; il en est qui sont patients, il en est qui ne le sont pas du tout ; ces diverses façons d'agir, quoique très différentes, peuvent également réussir. On voit, d'ailleurs, que, de deux hommes qui suivent la même marche, l'un arrive et l'autre n'arrive pas ; tandis qu'au contraire deux autres qui marchent très différemment et, par exemple, l'un avec circonspection et l'autre avec impétuosité, parviennent néanmoins pareillement à leur terme : or, d'où cela vient-il, si ce n'est que de ce que les manières de procéder sont ou ne sont pas conformes aux temps ? C'est ce qui fait que deux actions différentes produisent un même effet, et que deux actions pareilles ont des résultats opposés. C'est pour cela encore que ce qui est bien ne l'est pas toujours. Ainsi, par exemple, un prince gouverne-t-il avec circonspection et patience ? Si la nature des choses et les circonstances des temps sont telles que cette manière de gouverner soit bonne, il prospérera ; mais il tombera, au contraire si, les circonstances et les temps échangeant, il ne change pas lui-même de système.

Changer ainsi à propos, c'est ce que les hommes même les plus prudents ne savent point faire, soit parce qu'on ne peut agir contre son caractère, soit parce que, lorsqu'on a longtemps prospéré en suivant une certaine route, on ne peut se persuader qu'il soit bon d'en prendre une autre. Ainsi l'homme circonspect, ne sachant point être impétueux quand il le faudrait, est lui-même l'artisan de sa propre ruine. Si nous pouvions changer de caractère selon le temps et les circonstances, la fortune ne changerait jamais.

(Trad. Ladoué, *Le Prince* ; éd. Hatier.)

EXTRAITS DIVERS

GUET-APENS POLITIQUE

Dans l'espèce de vie exemplaire qu'il nous trace de l'aventurier Castruccio Castracani, qui, deux cents ans auparavant, s'était fait, par la force de son bras et de ses ruses, souverain de Lucques et de Pise, Machiavel relate sans indignation, — il ne s'indigne jamais, — ni surprise, — il ne s'étonne pas souvent, — le fait-divers politique suivant :

La famille des Poggio à Lucques s'étant révoltée contre Castruccio, Stefano Poggio, « homme de grand âge et pacifique », arrêta les mutins et leur promit son intervention. « Ils posèrent alors les armes aussi imprudemment qu'ils les avaient prises. » Castruccio revint. « Stefano, croyant que Castruccio lui devait avoir obligation, l'alla trouver et ne le pria pas pour son propre compte, jugeant qu'il n'en avait pas besoin, mais pour les autres de sa maison. le priant de pardonner beaucoup à la jeunesse, beaucoup à l'antique amitié et aux obligations que lui, Castruccio, avait à leur maison. A quoi Castruccio répondit de bonne grâce et lui dit d'avoir bonne espérance, témoignant qu'il avait plus de joie à trouver le tumulte arrêté qu'il n'avait eu de ressentiment à le savoir soulevé. Il encouragea Stefano à les faire venir tous, lui disant qu'il rendait grâces à Dieu d'avoir occasion de montrer sa clémence et sa générosité. Ils vinrent donc tous, sur la foi de Stefano et de Castruccio, et ils furent tous ensemble. avec Stefano, faits prisonniers et mis à mort. »

LE BANQUET D'OLIVERETTO DE FERMO

Oliveretto de Fermo, étant resté orphelin tout jeune, avait été élevé par son oncle maternel Giovanni Fogliani. Ayant appris le métier des armes, ayant de l'esprit naturel, étant de plus dispos et fort de corps et de cœur, il devint vite un des premiers hommes de sa troupe. Mais son ambition le poussa un jour à la résolution de s'emparer de la cité de Fermo.

Dans ce dessein, il écrivit à Giovanni Fogliani, qu'éloigné depuis bien des années de lui et de sa patrie, il voulait aller les revoir, et en même temps reconnaître un peu son patrimoine ; que, d'ailleurs, tous ses travaux n'ayant pour objet que l'honneur, et désirant que ses concitoyens pussent voir qu'il n'avait pas employé le temps inutilement. il se proposait d'aller se montrer à eux avec une certaine pompe, et accompagné de cent hommes de ses amis et de ses domestiques à cheval ; qu'en conséquence, il le priait de vouloir bien faire en sorte que les habitants de Fermo lui fissent une réception honorable, d'autant que cela tournerait non seulement à sa propre gloire, mais encore à celle de son oncle, dont il était l'élève. Giovanni Fogliani ne manqua point de faire tout ce qu'il put pour obliger son neveu. Il le fit recevoir honorablement

par les habitants : il le logea dans sa maison... Oliveretto, ayant passé quelques jours à ordonner tout ce qui était nécessaire à son forfait, fit un festin très solennel où il invita Giovanni et tous les premiers citoyens de Fermo. Vers la fin..., ayant porté à dessein l'entretien sur des sujets graves, sur la grandeur du pape Alexandre et de son fils et sur leurs entreprises, il se leva tout d'un coup, disant qu'il fallait un endroit plus secret pour parler de semblables matières. Il alla dans une chambre où Giovanni et tous les autres le suivirent, A peine furent-ils assis que, des endroits secrets de cette chambre, sortirent des soldats qui tuèrent Giovanni et tous les autres. Après cet homicide, Oliveretto monta à cheval, parcourut la ville, assiégea le principal magistrat dans l'hôtel de ville, tellement que, par crainte, les habitants furent contraints de lui obéir et d'établir un gouvernement dont il se fit le chef. Il mit à mort tous ceux qui, étant mécontents, pouvaient lui nuire, et en une année, devint formidable à tous ses voisins. »

Cet Oliveretto devait d'ailleurs avoir son tour et trouver son maître. Dans un rapport officiel adressé aux magistrats de Florence, voici en quels termes Machiavel relate cet épisode de la vie de son héros favori César Borgia.

Description de la façon employée par le duc de Valentinois pour tuer Vitellozo Vitelli, Oliveretto de Fermo, le seigneur Pagolo et le duc Gravina Orsini :

« Magnifiques seigneurs, puisque vos seigneuries n'ont pas reçu toutes mes lettres, dans lesquelles se trouvait comprise une grande partie de l'affaire de Sinigaglia, il m'a paru convenable de l'écrire en détail, et je crois que cela vous sera agréable en raison de la qualité de la chose, qui est de tout point rare et mémorable. »

César Borgia, battu par ces seigneurs, conclut la paix avec eux, leur fait mille belles promesses, et les attire dans son palais de Sinigaglia où il les fait enfermer dans une chambre secrète, cependant que ses soldats égorgent l'escorte des seigneurs, et se mettent à piller Sinigaglia elle-même. Et si le duc n'avait pas réprimé leur insolence, en tuant beaucoup d'entre eux, ils l'auraient saccagée tout entière.

« La nuit venue et le tumulte apaisé, il parut à propos au duc de faire tuer Vitellozo et Oliveretto, et, les ayant fait conduire dans un lieu, il les fit étrangler. Vitellozo pria pour qu'on suppliât le pape de lui donner l'absolution plénière de ses péchés. Oliveretto pleurait, rejetant sur Vitellozo tous les torts qu'on avait faits au duc. Pagolo et le duc de Gravina furent laissés vivants, jusqu'à ce que le duc apprît que le pape avait pris le cardinal Orsino, l'archevêque de Florence, et messire Jacopo de Santa Croce. A cette nouvelle, le 18 janvier, au château de la Pieve, ils furent aussi étranglés de la même façon. »

(Trad. Taine, *Philosophie de l'Art*, t. I).

INFLUENCE

Le terme de « machiavélisme » qui a fait fortune n'est pas sans porter préjudice à la renommée de Machiavel ; il ne faut pas oublier qu'il y avait « un machiavélisme d'avant Machiavel » ; que ce machiavélisme, depuis longtemps le conseil des Dix à Venise le pratiquait ; que c'était la politique courante d'un Alexandre VI, d'un Ludovic le More, d'un Ferdinand le Catholique et d'un Louis XI, et que Machiavel n'a fait, en somme, qu'exposer avec précision et profondeur les idées de son temps ; que le grand capitaine espagnol Gonzalve de Cordoue lui-même disait qu'en matière politique « la toile d'honneur devait être d'un tissu assez lâche » ; que, dans ses « Mémoires », notre Commynes n'est pas plus rigoureux, et qu'à l'apparition du « Prince », une bulle pontificale en recommanda la lecture comme devant être très salulaire. Dans le quatrième chapitre de son livre, Machiavel précise d'ailleurs son point de vue, non de moraliste doctrinaire, mais d'analyste et d'observateur réaliste des faits, et de guide utilitaire.

Et la péroraison de son livre, l'Appel au Libérateur de l'Italie, témoigne pour lui.

Voici, en effet, l'adjuration qu'il adressait à Laurent de Médicis auquel il avait dédié son livre :

« Ne laissons donc point échapper l'occasion présente. Que l'Italie, après une si longue attente, voie enfin paraître son libérateur ! Je ne puis exprimer avec quel amour, avec quelle soif de vengeance, avec quelle fidélité inébranlable, avec quelle vénération et quelles larmes il serait reçu dans toutes les provinces qui ont souffert de ces inondations d'étrangers ! Quelles portes pourraient rester fermées devant lui ? Quels peuples refuseraient de lui obéir ? Quelle jalousie s'opposerait à ses succès ? Quel Italien ne l'entourerait de ses respects ? A tous la domination des Barbares donne la nausée.

« Que votre illustre maison prenne donc sur elle ce fardeau avec ce courage et cet espoir du succès qu'inspire une entreprise juste et légitime ; que, sous sa bannière, notre patrie ressaisisse son ancienne splendeur, et que, sous ses auspices, se vérifie ce qu'a dit Pétrarque : « Vertu contre fureur prendra les armes, et le combat sera court, car l'antique valeur n'est pas encore éteinte dans les cœurs italiens (1). »

Ce livre du « Prince » fut comme un Bréviaire de rois. Charles-Quint le pratiquait assidument ; Catherine de Médicis l'appelait sa Bible ; Henri III et Henri IV l'avaient avec eux quand ils furent assassinés ; si Frédéric II s'avisait de le réfuter, il ne se fit pas faute de s'en inspirer dans sa politique, et Napoléon en fit une étude approfondie.

A vrai dire, Machiavel, dans son livre du « Prince », aussi bien que dans ses « Discours sur la Première Décade de Luce-Live », et dans son « Histoire de Florence » jusqu'à la mort de Laurent de Médicis, se montre déjà par l'esprit un historien moderne. Et Montesquieu ainsi que Bossuet lui devront beaucoup, en particulier pour l'étude des causes de la grandeur de Rome.

Le jugement le plus juste qui ait été porté sur lui est celui d'Edgar Quinet :

Ce qui assure l'immortalité à son nom : « ce ne sont pas seulement quelques maximes implacables ; c'est une vue intrépide dans les abîmes du bien et du mal ; un esprit inébranlable au milieu d'affaires désespérées ; la conscience des lois générales des Etats ; une sûreté de goût qui survit à la corruption du cœur ».

(1) PÉTRARQUE, *Canzone XVI*.

CHAPITRE X

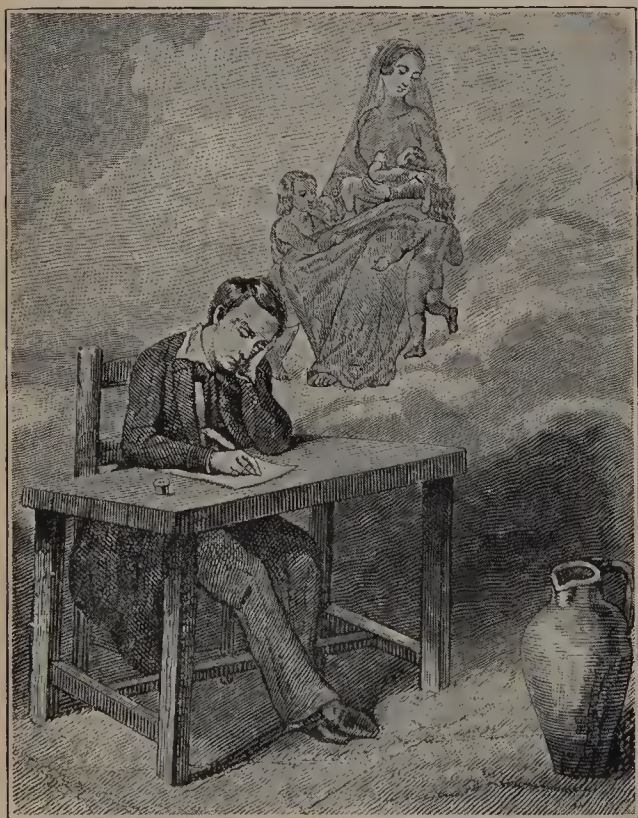
LE ROMANTISME ITALIEN

MANZONI ET LEOPARDI

Manzoni et Léopardi sont les deux figures les plus caractéristiques du romantisme en Italie.

Le romantisme en Italie est moins un mouvement littéraire qu'un mouvement

national. C'est un réveil de l'âme, mais de l'âme italienne, qui, sous la domination autrichienne, où les traités de 1815 l'avaient de nouveau réduite, gémissait dans un corps asservi. La littérature à cette époque sonne d'abord le *Risorgimento* national. Le petit groupe ardent qui, dans le journal bi-hebdomadaire le *Conciliateur*, défendait les idées nouvelles luttait d'abord pour la patrie : il eut ses héros et ses martyrs. Deux de ses rédacteurs, Federico Confalonieri et Silvio Pellico, connurent les geôles autrichiennes, comme celle où est naïvement représenté ici l'auteur célèbre de *Mes Prisons* ; et Giovanni Berchet, son fondateur, l'auteur du premier manifeste romantique, la *Lettera semi-*



seria, sur les deux ballades du poète romantique allemand Bürger, *Lénore* et le *Chasseur sauvage*, connut l'exil...

Sans doute, dans la période préparatoire, nous retrouvons les noms d'Ossian, que le Padouan Césarotti (1730-1808) avait traduit avec un succès immense ; sans doute les *Nuits* de Young inspirèrent des *Nuits Romaines* ; et sans doute aussi la nouvelle école se réclamait de l'autorité de Shakespeare. Mais, sous ces noms illustres, une flotte de guerre, et de guerre nationale, battait pavillon. Et le Werther italien, le *Jacopo Ortis*, de Ugo Foscolo (1778-1827), se tue par désespoir patriotique et non par désespoir d'amour.

Enfin, si, comme dans les autres littératures européennes, le mouvement romantique sonnait le retour aux traditions du moyen âge, ce que l'Italie retrouvait au-delà de la prétentieuse grisaille de sa littérature du XVII^e et du XVIII^e siècle, plus haut que sa brillante floraison épique du XVI^e siècle, plus haut même que le grand Pétrarque, c'était la *Divine Comédie* de Dante. Et, comme son premier poète était, en même temps que le premier chantre de l'unité nationale, le premier aussi des poètes classiques, qu'il se rattachait avec ferveur à la grandeur de la Rome antique et qu'il saluait en Virgile son maître, son seigneur et son guide, c'est sous l'égide de l'antiquité classique, que, à l'inverse de ce qu'il faisait ailleurs, le romantisme en Italie lança ses troupes d'assaut.

Ainsi, par la grâce du ciel et du sol, *le futur peuple italien*, auquel l'auteur tragique du XVIII^e siècle Alfieri (1749-1803) dédiait déjà sa tragédie de *Brutus*, c'était encore l'ancien peuple romain, le maître spirituel du monde et de la civilisation classiques.

C'est cela qui fait l'originalité puissante et profonde du romantisme italien ; dans son drame ultra-romantique du *Comte de Carmagnola* (1816-1820), c'est dans des chœurs imités de la tragédie antique que Manzoni lancera les brûlantes aspirations de l'âme italienne et, pour Léopardi, tout pénétré de l'esprit antique, le romantisme sera ce qu'il sera plus tard pour le grand Carducci et, de nos jours encore, pour Gabriel d'Annunzio ; une seconde Renaissance.

MANZONI (1785-1873)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Né à Milan le 7 mars 1785, Alessandro Manzoni était le fils d'un père, honnête homme assez médiocre, et d'une mère cultivée, qui était la fille du marquis Cesare Beccaria, l'illustre auteur du traité des *Délits et des Peines* qui, en 1764, avait par sa généreuse hardiesse enthousiasmé les encyclopédistes français. Après neuf années d'internat dans des collèges religieux qui lui parurent des geôles cruelles, le jeune homme vint retrouver à Paris sa mère en 1805, devint un des familiers que groupait autour d'elle dans sa demeure philosophique la veuve de Condorcet. C'est là qu'il noua les liens d'une amitié durable avec Fauriel, le juge si éclairé de la littérature italienne et l'un des premiers critiques qui ait eu l'esprit européen.

Dans sa première élégie écrite en 1806, *Sur la mort de Carlo Imbonati*,

Manzoni formule ce qui sera la règle de sa vie littéraire : « *Si tu veux être poète, dit-il en substance, conserve ta main pure, comme ton esprit ; sens profondément, médite ; ne trahis jamais la Sainte Vérité.* »

En 1808, Manzoni épouse la fille d'un banquier genevois, qui se convertit au catholicisme et convertit son mari, dont la foi demeura toute sa vie fervente et profonde. C'est elle qui lui inspira ses *cinq Hymnes Sacrés* dont le plus célèbre est l'*Hymne sur la Pentecôte*, chants d'amour divin et humain, où la religion est conçue comme la *brise aimable*, le *souffle consolateur* qui descend sur les malheureux.

Le sentiment patriotique lui inspire plus tard, dans l'ode intitulée *Mars 1821*, un fervent appel au peuple italien pour réaliser contre les oppresseurs étrangers son unité nationale. Mais la plus justement célèbre de ses pièces lyriques est celle qu'il

a intitulée : *le Cinq mai*, et qu'il écrivit en trois jours d'une main fiévreuse, lorsqu'il apprit la mort de Napoléon.

Manzoni fut, avec Silvio Pellico, le célèbre auteur de *Mes Prisons*, un des fondateurs et des chefs du Romantisme italien, à la fois nationaliste et religieux. C'est dans l'histoire nationale qu'il va chercher le sujet de son drame : *le Comte de Carmagnola* (1820), où le poète met en relief une curieuse figure de condottieri du ^{xv}^e siècle, tandis qu'il fait entendre, dans des chœurs à la mode antique, des appels ardents à la concorde nationale.

C'est dans la *Préface* de ce drame que Manzoni s'élève, bien avant Victor Hugo et la *préface de Cromwel*, contre les règles classiques des unités de temps et de lieu, dont la raison n'est fondée que sur *la fausse supposition que le spectateur fait partie de l'action, tandis qu'il est, pour ainsi dire, un esprit extérieur à l'action et qui la contemple. La vraisemblance ne doit pas naître pour lui des rapports de l'action avec son existence réelle, à lui, mais des rapports que les diverses parties de l'action ont entre elles...*

Dans un autre opuscule, la *Lettre à M. C... sur l'unité de temps et de lieu dans la tragédie* (1820), en réponse à un article de Chauvet dans le *Lycée français*, Manzoni insiste fortement sur cette idée au nom des convenances et de la vérité du drame historique, dont l'auteur doit, comme a fait Shakespeare, *trouver dans une série de faits ce qui constitue proprement une action, saisir les caractères des acteurs et donner à cette action et à ces caractères un développement harmonique*, d'une harmonie organique et interne, qui ne reçoive en rien l'empreinte d'un moule extérieur étranger.

Le poète, l'auteur et le critique dramatique en Manzoni sont éclipsés par la renommée du romancier, de l'auteur populaire et glorieux des *Fiancés*.

Les deuils répétés qui attristèrent la seconde partie de la vie de Manzoni lui laissèrent pourtant la joie de récolter ce qu'il avait semé et de voir réaliser la libération et l'unité italienne. Quand il mourut le 23 mai 1873, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, l'Italie entière pleura dans l'illustre vieillard un de ses plus nobles enfants.

LE CINQ MAI

Il n'est plus ! Comme s'immobilisa, — le dernier souffle exhalé, — sa dépouille insensible, — veuve d'une si grande âme, — de même frappée de stupeur, — à cette nouvelle, la terre s'arrête.

Silencieuse, elle pense à l'heure — suprême de l'homme prédestiné, — et elle se demande quand — un pied mortel viendra — sur sa poussière sanglante, — marquer encore pareille trace.

Tandis qu'il resplendissait sur le trône, — mon génie le vit et se tut ; — quand les vicissitudes du sort — l'accablèrent, puis le relevèrent, pour l'abattre enfin, — au son de mille autres voix — la mienne ne se mêla point.

Pure de toute louange servile. — comme de toute lâche insulte, — elle

s'élève aujourd'hui, émue devant la soudaine — disparition d'un si grand astre — et entonne, auprès de son urne, un chant, — qui peut-être ne mourra pas.

Des Alpes aux Pyramides, — du Mançanarès au Rhin, — la foudre de cet intrépide — suivait de près son éclair ; — elle éclatait de Scylla au Tanaïs, — de l'une à l'autre mer.

Était-ce là de la vraie gloire ? — A la postérité, ce redoutable problème ! — Nous inclinons nos fronts devant le Grand — Ouvrier, qui voulut imprimer en lui — une plus large empreinte — de son esprit créateur.

La joie orageuse et inquiète — d'un vaste dessein, — l'anxiété d'une âme qui obéit de mauvais gré — en rêvant à l'empire, — et qui y accède, et qui saisit une palme — qu'il eût été fou d'espérer.

Tout, il a tout éprouvé : la gloire, — plus grande après le danger, — la fuite et la victoire, — le palais royal et le triste exil ; — deux fois dans la poussière, — deux fois sur l'autel.

Il se nomma : deux siècles — l'un contre l'autre armés — se tournèrent dociles vers lui, — comme s'ils attendaient l'oracle du destin. — Il leur imposa silence, et, tel un arbitre, — s'assit entre eux.

Il disparut, il enferma ses jours oisifs — sur un chétif rivage, — objet tout à la fois d'une envie sans borne — et d'une profonde pitié, — d'une haine inextinguible — et d'un indomptable amour.

Comme sur la tête du naufragé — le flot tourbillonne et pèse, — ce flot qu'attentif et dressé — il parcourait naguère du regard, — cherchant en vain à distinguer — de lointaines rives,

Ainsi sur cette âme s'appesantissait — la masse des souvenirs. — Oh que de fois il entreprit — de se raconter lui-même à la postérité ! — et toujours sur les pages éternelles, — sa main retomba fatiguée !

Oh ! que de fois, au déclin — silencieux d'une oisive journée, — abaissant ses regards foudroyants, — les bras croisés sur la poitrine, — il s'arrêta, en proie au souvenir — des jours qui n'étaient plus !

Il revoyait dans sa pensée les tentes — mobiles et les tranchées bombardées, — et l'éclair des bataillons, — et le flot de la cavalerie, — et les ordres fiévreux, — et l'exécution rapide.

Hélas ! peut-être, au spectacle d'un tel carnage, — son âme hâlante succomba, — et il désespéra ; mais une main — puissante vint du ciel — et, miséricordieuse, le transporta — dans une atmosphère plus sereine.

Elle le dirigea, par les sentiers — fleuris de l'espérance, — vers les champs éternels, vers la récompense — qui surpasse tous les désirs, — là où n'est plus que silence et ténèbres — la gloire qui a fui.

Splendide Immortelle ! bienfaisante — Foi !, toi si accoutumée aux triomphes, — inscris encore celui-ci, et réjouis-toi, — car grandeur plus superbe — jamais ne se prosterna — devant l'opprobre du Golgotha.

Mais de ses cendres lassées — chasse toute parole amère : — le Dieu

qui précipite et qui relève, — qui afflige et qui console, — ce Dieu sur sa couche déserte, — à côté de lui s'est posé.

(Trad. Charlier, *Manzoni*; éd. La Renaissance du Livre).

LES FIANCÉS

ANALYSE ET EXTRAITS

Le roman des *Fiancés* est à la fois un roman historique, à la manière de Walter Scott, un roman de mœurs et une épopée rustique, dont le ton familier rappelle celui d'*Hermann et Dorothee*.

Toute la Lombardie du ^{xvii}e siècle, pliée sous la domination espagnole, sert de cadre historique à la longue et pitoyable aventure des deux sympathiques fiancés campagnards, la pure et douce Lucia et le naïf et ardent Renzo. Les figures du sombre hobereau Rodrigo, du mystérieux Anonyme, du pieux et noble cardinal Borromée, du bon père Cristoforo, et du pusillanisme et trembleur don Abbondio ressortent avec un relief pittoresque, tour à tour pathétique et amusant. Certains tableaux comme ceux des scènes de brigandage dans le Milanais, de la famine, des émeutes et de la peste de Milan, ont du mouvement et de l'éclat, et joignent l'exactitude au pittoresque. Bien que de multiples épisodes viennent retenir et encombrer la marche du récit, l'ensemble est comme baigné d'une lumière à la fois évangélique et démocratique. Et, derrière le récit, on devine la bonne figure de l'auteur, éclairée parfois d'un sourire humain et chrétien.

Nous donnerons ici l'épisode particulièrement dramatique et vivant d'une émeute à Milan.

L'ÉMEUTE

La foule exaspérée veut faire un mauvais parti au vicaire qu'elle accuse d'affamer le peuple. Le vieux gouverneur espagnol Ferrer intervient.

Tout à coup un mouvement extraordinaire se fait à l'une des extrémités de la foule et vient se propageant ; un nom est prononcé et s'avance de bouche en bouche. « Ferrer ! Ferrer ! » Surprise, joie, colère, sympathie, répugnance, tout cela éclate partout où ce nom arrive. Qui s'égosille à le crier, qui veut l'étouffer sous d'autres cris, qui affirme, qui nie, qui bénit ce nom, qui l'accueille en jurant.

« Voici Ferrer ! — Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! — Si, si ; vive Ferrer ! celui qui a mis le pain à bon marché. — Non, non ! — Le voici, le voici en carrosse. — Ou'importe ? Qu'a-t-il à y voir ? Nous ne

voulons personne ! — Ferrer ! vive Ferrer ! L'ami des pauvres gens ! Il vient pour mener le vicaire en prison. — Non, non : nous voulons faire justice nous-mêmes : qu'il s'en aille, qu'il s'en aille ! — Oui, oui : Ferrer ! Vienne Ferrer ! Vienne Ferrer ! en prison le vicaire ! »

Et tous, se dressant sur la pointe des pieds, se tournent pour regarder du côté d'où s'annonçait cette arrivée inattendue. Tous, se dressant, n'y voyaient ni plus ni moins que si tous étaient restés les talons à terre ; mais n'importe, tous se dressaient.

A l'extrémité de la foule, en effet, du côté opposé à celui où stationnaient les soldats, venait d'arriver en carrosse Antonio Ferrer, le grand chancelier ; lequel, se reprochant probablement d'avoir été, par ses bévues et son obstination, la cause ou au moins l'occasion de cette émeute, venait maintenant tâcher de la calmer et d'en empêcher, faute de mieux, l'effet le plus terrible et le plus irréparable : il venait bien employer une popularité mal acquise...

... « C'est ce Ferrer qui aide à faire les ordonnances ? demanda à l'un de ses nouveaux voisins notre ami Renzo. — Oui, le grand chancelier, lui fut-il répondu — C'est un brave homme, n'est-ce pas ? — Certes, si c'est un brave homme ! C'est celui qui avait mis le pain à bon marché, et les autres n'ont pas voulu ; et maintenant il vient pour mener en prison le vicaire, qui n'a pas fait les choses en règle. »

Il n'est pas besoin de dire que Renzo fut aussitôt pour Ferrer. Il voulut aller droit à sa rencontre ; la chose n'était pas facile ; mais, par certaines poussées et certain jeu de coudes dont il usait en habitant des Alpes, il parvint à se faire faire place et à se porter au premier rang, tout à côté du carrosse.

Il était déjà, ce carrosse, un peu avant dans la foule, et dans ce moment il se trouvait arrêté par l'un de ces obstacles inévitables et fréquents dans une marche de cette espèce. Le vieux Ferrer présentait, tantôt à l'une, tantôt à l'autre des deux portières, une figure toute douce, toute riante, toute aimable, une figure qu'il avait toujours tenue en réserve pour le jour où il pourrait se trouver en présence de don Philippe IV, mais dont la circonstance actuelle l'obligea de faire usage. Il parlait aussi ; mais l'immense rumeur et les vivats mêmes qui s'adressaient à lui, faisaient que bien peu de ses paroles pouvaient être entendues et l'étaient de bien peu de gens. Il lui fallait donc s'aider du geste, et c'est ce qu'il faisait, tantôt en mettant le bout de ses doigts sur ses lèvres pour y prendre un baiser que ses doigts, aussitôt rouverts, distribuaient à droite et à gauche en retour de la bienveillance qu'on lui montrait, tantôt en étendant ses mains et les balançant lentement hors des portières, pour demander un peu de place, tantôt en les baissant d'un air gracieux pour solliciter un peu de silence. Lorsqu'il en avait obtenu quelque peu, ceux qui étaient le plus près de lui entendaient et répétaient ses paroles : « Du pain ; l'abondance ; je viens faire justice ; un peu de place, s'il vous plaît. » Puis n'en

pouvant plus et comme suffoqué par le vacarme de tant de voix, par la vue de tant de visages l'un à côté de l'autre, de tant de regards fixés sur lui, il se retirait un moment en arrière, gonflait ses joues, soufflait bien fort et disait en lui-même : « *Por mi vida, que de gente* (1). — Vive Ferrer ! Ne craignez rien. Vous êtes un brave homme, vous. Du pain, du pain ! — Oui, du pain, du pain, répondait Ferrer; l'abondance! c'est moi qui le promets »; et il posait la main sur son cœur. « Un peu de place, ajoutait-il aussitôt ; je viens pour le mener en prison, pour lui appliquer le châtiment qu'il mérite »; et il ajoutait tout bas : « *Si es culpable* (2). » Puis, se penchant en avant vers le cocher, il lui disait rapidement : « *Adelante, Pedro, se puedes* (3). »

Le cocher souriait lui-même à la multitude, avec une grâce affectueuse, comme aurait fait un grand personnage ; et, d'un air d'ineffable politesse, il portait bien doucement son fouet à droite et à gauche pour demander à ses incommodes voisins de se serrer, de se ranger un peu : « S'il vous plaît, messieurs, disait-il aussi, un peu de place, un petit peu ; tout ce qu'il en faut pour passer. »

Cependant les plus actifs du parti des bienveillants travaillaient de leur mieux à faire ouvrir ce passage demandé avec tant de courtoisie. Quelques-uns, à la tête des chevaux, faisaient ranger le monde par des paroles tout engageantes, en mettant leur main sur la poitrine de ceux qu'ils avaient devant eux et les poussant avec douceur : « Là, là, messieurs, retirez-vous un peu ; un peu de place. » D'autres en faisaient de même sur les côtés de la voiture, pour qu'elle pût avancer sans rogner des pieds ni aplatir des moustaches ; ce qui, en outre du mal des personnes atteintes, aurait grandement compromis la faveur avec laquelle on accueillait Antonio Ferrer.

Renzo, après avoir, pendant quelques moments, considéré avec complaisance cette noble vieillesse, un peu troublée par l'inquiétude, fatiguée par la peine du jour, mais animée par le désir, embellie, pour ainsi dire, par l'espérance d'arracher un homme à de mortelles angoisses, Renzo, dis-je, mit de côté toute idée de retraite et résolut d'assister Ferrer, de ne pas l'abandonner jusqu'à ce que le but fût atteint. Donnant suite aussitôt à cette détermination, il se mit avec les autres à faire faire place et n'était certes pas l'un des moins actifs. Le passage s'ouvrit enfin : « Avancez, avancez, » disaient plusieurs de ces hommes au cocher, en se rangeant de côté ou en passant devant pour ouvrir la voie un peu plus loin. « *Adelante, presto, con juicio* (4) », lui dit aussi son maître et le carrosse se mit en mouvement. Ferrer, au milieu des saluts qu'il prodiguait au public en masse, en avait de particuliers qu'il faisait en signe de remerciement et avec un sourire d'intelligence à ceux qu'il

(1) Par ma vie, que de monde.

(2) S'il est coupable.

(3) Avance, Pedro, si tu peux !

(4) Avance, vite, avec prudence.

voyait travailler pour lui ; et plus d'un de ces sourires échut en partage à Renzo, qui véritablement les méritait et servait mieux dans ce jour le grand chancelier que ne l'aurait fait le plus habile de ses secrétaires. Le jeune montagnard, charmé de tant de bonne grâce, se croyait en quelque sorte devenu l'ami d'Antonio Ferrer.

La voiture, une fois en train, poursuivit ensuite sa marche plus ou moins lentement, et non sans quelques autres petites pauses. Le trajet n'était guère que d'une portée de fusil ; mais, par le temps qu'il fallut y mettre, il aurait pu sembler un petit voyage, même à qui n'aurait pas eu la sainte hâte de Ferrer. Le peuple s'agitait en avant et en arrière, à droite et à gauche de la voiture, comme les vagues moutonnées autour d'un navire qui vogue au fort de la tempête ; et le bruit de la tempête est moins perçant, moins discordant, moins assourdissant que celui qui se faisait entendre. Ferrer regardant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, se composant et gesticulant tout à la fois, cherchait à saisir quelque chose de ce qui se disait, pour arranger ses réponses en conséquence ; il voulait de son mieux faire un peu de colloque avec cette troupe d'amis qui l'entourait ; mais la chose était difficile, la plus difficile peut-être qu'il eût encore rencontrée depuis tant d'années qu'il occupait sa grande chancellerie. De temps à autre cependant, quelque mot, quelque phrase même, répétée par un groupe à son passage, arrivait à ses oreilles, comme l'éclat d'une fusée plus forte se fait distinguer parmi les milliers d'éclats d'un feu d'artifice. S'ingéniant pour répondre à ces cris, d'une manière satisfaisante, ou bien disant au hasard, mais sans crainte d'erreur, les mots qu'il savait devoir être les mieux reçus ou que quelque nécessité subite semblait réclamer, il ne cessa lui-même de parler tout le long du chemin. « Oui, il sera châtié... *si es culpable*. Oui, oui, ce sera moi qui commanderai ; le pain à bon marché. *Así es...* C'est ainsi, veux-je dire ; le roi notre seigneur n'entend pas que ses fidèles sujets pâtissent de la faim. *Ox ! ox ! guardaos* (1), ne vous faites pas de mal, messieurs. *Pedro, adelante con juicio*. — L'abondance, l'abondance. Un peu de place, je vous en supplie. Du pain, du pain. En prison, en prison. Quoi ? » demandait-il ensuite à l'un d'eux qui s'était jeté de la moitié du corps en dedans de la portière, pour hurler quelque chose à ses oreilles, un conseil peut-être, un applaudissement, une prière. Mais, celui-ci, avant même d'avoir pu recueillir ce « quoi ? », avait été saisi à deux mains et retiré par un autre qui le voyait prêt à être moulu sous la roue. Avec cet échange bien ou mal ordonné de mots criés et de réponses, au milieu de continuelles acclamations, et à travers aussi quelque frémissement d'opposition qui se faisait entendre çà et là, mais était aussitôt étouffé par la clameur bienveillante, voilà Ferrer enfin arrivé devant la maison, grâce surtout à ses braves auxiliaires.

Les autres qui, comme nous l'avons dit, étaient déjà là dans les

(1) Eh ! eh ! prenez garde !

mêmes bonnes intentions, avaient, en attendant, travaillé à faire et à refaire un peu de vide. A force de prières, d'exhortations, de menaces, à force de pousser, de presser, d'entasser çà et là leur monde, avec ce redoublement de zèle et de forces que donne la vue du terme à qui est près de l'atteindre, ils étaient enfin parvenus à diviser la foule en deux, si bien qu'entre la porte et la voiture qui vint s'y arrêter, il y avait un petit espace libre. Renzo, qui, en se faisant tantôt éclaireur tantôt escorte, était arrivé avec la voiture, put se mettre sur le front de l'une des deux rangées de bienveillants, qui formaient tout à la fois une haie d'honneur pour le carrosse et une digue contre la pression des deux flots de peuple ; et, en aidant de ses puissantes épaules à contenir l'un des deux, il se trouva en même temps bien placé pour voir.

Ferrer respira d'aise en voyant ce petit espace dégagé de monde et la porte encore fermée. Fermée veut dire ici pas tout à fait ouverte ; car, du reste, les gonds étaient à peu près arrachés hors des pilastres : les battants, marqués de mille coups, entamés, forcés et entre-bâillés dans le milieu, laissaient voir par une large ouverture un bout de verrou tordu, branlant et presque détaché, qui, si l'on veut, les tenait joints ensemble. Un honnête homme s'était placé devant ce vide pour crier que l'on vînt ouvrir. Un autre ouvrit rapidement la portière de la voiture ; le vieillard mit la tête dehors, se leva, et, s'appuyant de la main droite sur le bras de ce brave homme, sortit et descendit d'un pas sur le marchepied.

La foule, de l'un et de l'autre côté, était tout entière sur la pointe des pieds pour voir : mille visages, mille barbes en l'air ; la curiosité et l'attention de tous firent naître un moment de silence général. Ferrer, pendant ce moment, arrêté sur le marchepied, jeta un coup d'œil tout à l'entour, salua d'une inclination la multitude, comme du haut d'une chaire : et, mettant sa main gauche sur sa poitrine, il cria : « Pain et justice ». Puis, droit, ferme, paré de sa toge, il descendit à terre, au milieu des acclamations qui s'élevaient jusqu'au ciel.

Cependant ceux de l'intérieur avaient ouvert ou fini d'ouvrir en tirant à eux tout à la fois le verrou et ses anneaux déjà à demi-détachés, en élargissant le passage tout juste autant que c'était nécessaire pour faire entrer le plus désiré de tous les hôtes.

« Vite, vite ! disait celui-ci. Ouvrez bien, que je puisse entrer ; et vous autres, prenez bien garde à retenir le monde ; ne me laissez pas venir sur le corps... pour l'amour de Dieu ! Conservez un peu de place pour tout à l'heure... Eh ! eh ! messieurs, un moment, disait-il ensuite à ceux du dedans, doucement avec cette porte, laissez-moi passer : eh ! mes côtes, je vous recommande mes côtes. Fermez maintenant : non ; eh ! eh ! la toge ! la toge ! » Elle serait, en effet, restée prise entre les battants, si Ferrer, avec beaucoup d'adresse, n'en eût retiré la queue qui disparut comme celle d'une couleuvre qui rentre dans son trou, venant d'être poursuivie.

Les battants rapprochés, on le barricada de nouveau, par derrière,

le mieux que l'on put. Au dehors, ceux qui s'étaient constitués gardes du corps de Ferrer, travaillaient des épaules, des bras et de leurs cris, à maintenir la place vide, en priant Dieu, dans le fond de leur cœur, qu'il le fît se dépêcher. « Vite, vite », disait aussi Ferrer, au dedans, sous le portique, aux domestiques qui s'étaient mis autour de lui tout essoufflés et lui criaient : « Oh ! Excellence, que Dieu vous bénisse ! oh ! Excellence ! ah ! Excellence ! — Vite, vite, répétait Ferrer, où est ce bienheureux homme ? »

Le vicaire descendait l'escalier, moitié traîné, moitié porté par d'autres de ses gens, pâle comme un linge que l'on vient de blanchir. Quand il vit celui qui venait à son aide, il respira d'un large souffle ; le poulx lui revint, un peu de vie se répandit dans ses jambes, un peu de couleur sur ses joues ; et il courut, comme il put, vers Ferrer, en disant : « Je suis dans les mains de Dieu et de Votre Excellence. Mais comment sortir d'ici ? Partout sont des gens qui veulent ma mort. — *Venga usted conmigo* (1) et prenez courage : ma voiture est là dehors ; vite vite. » Il le prit par la main et le mena vers la porte, en l'encourageant de son mieux ; mais il n'en disait pas moins en lui-même : « *Aquí esta el busilis, Dios nos valga !* (2) »

La porte s'ouvre. Ferrer sort le premier ; l'autre le suit, plié en deux, attaché, collé à la toge protectrice, comme un enfant aux jupes de sa mère. Ceux qui avaient maintenu la place vide, font alors, de leurs mains et de leurs chapeaux levés en l'air, comme un réseau, un nuage, pour soustraire le vicaire à la vue périlleuse de la multitude ; il entra le premier dans la voiture et s'y blottit dans un coin. Ferrer monte après lui ; la portière se ferme. La multitude entrevit, devina, sut d'écho en écho ce qui se passait, et lança une énorme clameur d'applaudissements et d'imprécations.

La partie du chemin qui restait à faire pouvait paraître la plus difficile et la plus dangereuse. Mais le vœu public pour laisser aller en prison le vicaire s'était suffisamment prononcé ; et, pendant la station qui venait d'avoir lieu, plusieurs de ceux qui avaient facilité l'arrivée de Ferrer, avaient si bien fait pour préparer et conserver une allée dans le milieu de la foule, que le carrosse put, cette seconde fois, marcher un peu plus librement et de suite. A mesure qu'il avançait, les deux foules, retenues sur les côtés, retombaient l'une sur l'autre et se mêlaient derrière.

Ferrer, à peine assis, s'était baissé pour avertir le vicaire qu'il eût à se tenir bien rencoigné dans le fond, et pour Dieu ! ne pas se laisser voir ; mais l'avis était superflu. Le grand chancelier, au contraire, devait se montrer pour occuper et attirer sur lui toute l'attention du public ; et pendant tout ce trajet, comme dans le premier, il fit à son changeant auditoire un discours, le plus continu quant au temps, et le moins suivi quant au sens, qui jamais eût été fait, non toutefois sans l'interrompre de temps en temps par quelques

(1) Venez avec moi, monsieur.

(2) C'est ici qu'est l'embarras ! Dieu nous soit en aide !

petits mots espagnols que, vite, vite, se tournant vers son immobile compagnon, il lui lâchait à l'oreille. « Oui, messieurs, pain et justice : au château, en prison, sous ma garde. Merci, merci, mille grâces. Non, non : il n'échappera pas ! *Por ablandarlos* (1). C'est trop juste ; on examinera, on verra. Moi aussi, messieurs, je vous veux du bien. Un châtiment sévère. *Esto lo digo per su bien* (2). Une taxe juste. une taxe honnête, et châtiments pour les affameurs. Rangez-vous de côté, s'il vous plaît. Oui, oui, je suis un honnête homme, ami du peuple. Il sera puni ; c'est vrai, c'est un coquin, un scélérat. *Perdone usted* (3). Il s'en tirera mal, il s'en tirera mal... *Si es culpable*. Oui, oui, nous les ferons marcher droit, les boulangers. Vive le Roi, et vive les bons Milanais, ses très fidèles sujets ! »

(Trad. marquis de Montgrand, *Les Fiancés* ; éd. Garnier).

(1) Pour les amadouner.

(2) Je dis cela pour votre bien

(3) Pardon, monsieur.

LEOPARDI (1798-1837)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Giacomo Léopardi naquit le 29 juin 1798 dans la petite ville arriérée et triste de Recanati, entre les Apennins et la mer, et il mourut le 14 juin 1837 à Naples. Durant les trente-neuf ans qu'il vécut, il ne cessa presque pas un jour de souffrir. Refoulé et contraint entre un père autoritaire et une mère avare et bigote, il fut à l'école un enfant prodige et apprit six langues ; chez lui, il dévora les auteurs anciens dans la bibliothèque de son père, riche de 16 000 volumes. Il écrit *six ou sept volumes d'érudition non petits*, et littéralement se tue au travail. La tête trop grosse, la colonne vertébrale déviée, il se sent à vingt ans *misérable et méprisable* comme un nain difforme et déjà vieux. Il prend dès lors en horreur le monde et la vie.

Recanati lui semble à la lettre *un enfer*. Il veut le quitter. Sa famille l'y retient comme ligotté. Il se détache peu à peu de la religion, mais fait encore des neuvaines pour obtenir de Dieu la mort. Il se jette furieusement, en pensée, puisque sa pensée seule est libre et virile, dans la croisade de l'unité italienne. Comme autrefois Dante et Pétrarque, il rêve d'une Italie indépendante et unie, digne de son passé glorieux. Et de 1818 à 1820 il lance comme des coups de clairons puissants, les chants : *A l'Italie*, *Sur le monument de Dante*, et le poème dédié à *Angelo Mai*, son ami. La poésie ne le console pas ; il semble au contraire qu'en chantant sa peine il l'exacerbe.

Arraché enfin au *cachot de Recanati*, il trouve la vie de Rome insupportable, et il s'ennuie à Florence. Il se déplaît affreusement à Milan, est un peu plus indulgent pour Bologne, et vient mourir d'hydropisie chez son ami Ranieri sous le ciel de Naples, sous le beau ciel, où son cœur fatigué et guéri de l'illusion de la vie repose pour toujours. Ainsi, près du tombeau de Virgile, le plus admirable poète de la

tendresse harmonieuse de l'âme antique, dort Léopardi, l'interprète le plus poignant et le plus désespéré de l'âme moderne.

Ses poésies, de longueur inégale mais d'ordinaire assez courtes, sont soit des chants patriotiques, soit des idylles ou des élégies philosophiques, comme celles qui ont pour titres : *la Vie solitaire*, *A la lune*, *l'Infini*, *la Pensée dominante*, *le Soir d'un jour de fête*, *A la Primevère*, *Amour et Mort*. A ce groupe se rattachent trois de ses plus beaux poèmes, *le Passereau Solitaire*, (composé en 1819, publié en 1826), *le Chant nocturne d'un berger nomade de l'Asie* (publié en 1831), et l'épithaphe émouvante, *A lui-même*.

LE PASSEREAU SOLITAIRE

Sur le sommet de la tour antique, passereau solitaire, tu vas chantant à la campagne tant que le jour ne meurt pas, et l'harmonie erre par cette vallée. A l'entour, le printemps brille dans l'air et s'égaie dans les campagnes, si bien qu'à le voir le cœur s'attendrit. Tu entends bêler les troupeaux, mugir les bœufs. Les autres oiseaux, contents, font ensemble, à l'envi, mille cercles dans le ciel libre : ils fêtent leur meilleur temps. Toi, pensif, à l'écart, tu regardes tout cela : sans compagnons, sans vol, dédaigneux de l'allégresse, tu évites ces passe-temps. Tu chantes et tu passes ainsi la plus belle fleur de l'année et de ta vie.

Hélas ! combien ton caractère ressemble au mien. Distractions et rires, douce famille de l'âge tendre, et toi, frère de la jeunesse, Amour, regret douloureux de la vieillesse, je ne me soucie pas de vous, je ne sais comment. Que dis-je ? je vous fuis bien loin : comme solitaire et étranger dans mon pays natal, je passe le printemps de ma vie.

Ce jour, qui maintenant fait place au soir, est un jour de fête pour notre bourg. Tu entends dans l'air serein un son de cloches ; tu entends résonner souvent des coups de feu qui retentissent au loin de villa en villa. Toute la jeunesse du lieu, vêtue de fête, sort des maisons et se répand par les rues. Elle voit, elle est vue et elle se réjouit dans son cœur. Moi, solitaire, je sors dans ce coin désert de la campagne, je remets à un autre temps tout plaisir et tout jeu, et cependant mon regard étendu dans l'air brillant est frappé par le soleil qui, à travers les monts lointains, après ce jour serein, tombe et s'éloigne et semble dire que l'heureuse jeunesse s'en va.

Toi, oiseau solitaire, venu au soir de la vie que te donneront les étoiles, tu ne te plaindras certes pas de ta condition ; car tous vos désirs sont le fruit de la nature. Moi, si je n'obtiens pas d'éviter le seuil odieux de la vieillesse, quand mes yeux seront muets au cœur d'autrui, que le monde sera vide pour eux, que le lendemain sera plus ennuyeux et plus importun que le jour présent, que penserai-je alors de mes désirs d'aujourd'hui, de ces miennes

années et de moi-même? Ah ! je me repentirai, et souvent, mais désolé, je me retournerai vers le passé.

LE CHANT NOCTURNE DU BERGER NOMADE DE L'ASIE

Que fais-tu, lune, dans le ciel? Dis-moi : que fais-tu, silencieuse lune? Tu te lèves le soir, et tu vas contemplant les déserts; puis tu te couches. N'es-tu pas encore rassasiée de repasser toujours dans les éternels sentiers? Le dégoût ne te prend-il pas encore? Es-tu encore désireuse de regarder ces vallées? Elle ressemble à ta vie, la vie du pasteur. Il se lève à la première aube ; il fait sortir son troupeau dans la campagne, et voit des troupeaux, des fontaines et des herbes ; puis, fatigué, il se couche le soir ; il n'espère jamais rien d'autre. Dis-moi, ô lune, à quoi sert au berger sa vie, et à quoi vous sert la vôtre? Dis-moi : quel est le but de mon court passage, et quel est celui de ta course immortelle?

Un pauvre vieillard blanc, infirme, à demi-vêtu et sans chaussures, avec un lourd fardeau sur les épaules, court à travers les montagnes et les vallées, parmi les rochers aigus, le sable profond, les broussailles, au vent, à la tempête, quand l'heure est brûlante et quand il gèle ; il court haletant, il passe les torrents et les étangs, tombe, se relève et se hâte toujours davantage, sans arrêt, sans repos, déchiré, sanglant, jusqu'à ce qu'il arrive au terme de sa route et de tant de fatigue, à un abîme horrible, immense, où il se précipite et oublie tout. Lune vierge, telle est la vie mortelle.

L'homme naît à regret et la naissance est un risque de mort. La première impression qu'il ressent est de la peine et de la souffrance ; et, dès le commencement, sa mère et son père entreprennent de le consoler d'être né. Puis, quand il grandit, tous deux le soutiennent, et désormais, tous leurs actes et toutes leurs paroles tendent à lui donner du cœur et à le consoler de la condition humaine : c'est le meilleur service que les parents rendent à leurs enfants. Mais pourquoi mettre à la lumière, pourquoi guider dans la vie celui qu'il faut plus tard consoler de la vie? Si la vie est un malheur, pourquoi dure-t-elle par notre fait? Lune virginale, tel est l'état mortel. Mais tu n'es pas mortelle, et peut-être n'as-tu guère souci de mon dire?

Toi cependant, solitaire, éternelle voyageuse, toi si pensive, tu comprends peut-être ce qu'est notre vie terrestre, ce que sont nos souffrances, nos soupirs ; ce qu'est la mort, cette suprême pâleur du visage qui nous fait disparaître de la terre, et ces départs d'avec une société habituelle et aimante. Tu comprends à coup sûr le pourquoi des choses et tu vois le fruit du matin, du soir, de la marche muette et infinie du temps. Tu sais, oui, tu sais, à quel doux amour sourit le printemps, à qui l'été est utile, et quel est le but de l'hiver avec ses glaces. Tu sais mille choses, tu en découvres mille qui sont cachées au

simple berger. Souvent, quand je te regarde ainsi muette et immobile au-dessus de la plaine déserte qui, dans son circuit lointain, confine au ciel, ou quand tu me suis pas à pas dans mon voyage avec mon troupeau et que je vois les étoiles briller au ciel, je me dis dans ma pensée intime : pourquoi tant de petits flambeaux ? Que font l'air infini et cette infinie et profonde sérénité ? Que veut dire cette solitude immense ? Et que suis-je, moi ? Ainsi je raisonne en moi-même et sur ce séjour démesuré et sur cette superbe et innombrable famille ; puis sur tant d'activité, sur tant de mouvements de toutes choses célestes et terrestres, qui tournent sans repos pour revenir là d'où elles sont parties ; je ne puis deviner quel est l'usage et quel est le fruit de ces choses. Mais toi pour sûr, jeune immortelle, tu connais tout. Tout ce que je sais et je sens, c'est que, de mes circuits éternels et de mon être frêle, un autre tirera peut-être quelque bien ou quelque joie ; mais, pour moi, la vie m'est un mal.

O mon troupeau qui te reposes, oh ! que tu es heureux ! car tu ignores, je crois, ta misère ! Quelle envie je te porte ! non seulement parce que tu oublies aussitôt tout accident, tout dommage, toute crainte, même extrême, mais surtout parce que jamais tu n'éprouves l'ennui. Quand tu te poses à l'ombre, sur l'herbe, tu es tranquille et content et, dans cet état, tu passes sans ennui une grande partie de l'année. Mais moi, quand je me couche sur l'herbe, à l'ombre, un ennui m'assombrit l'âme et un aiguillon me pique, si bien qu'ainsi couché, je suis plus loin que jamais de trouver la paix ou la stabilité. Et pourtant je ne désire rien et je n'ai pas jusqu'ici de cause de larmes. Quel est la nature ou le degré de ton plaisir, je ne puis le dire : mais tu es heureux. Et moi, j'ai encore peu de plaisir, et ce n'est pas mon seul sujet de plainte. Si tu savais parler, je te demanderais : « Dis-moi, pourquoi chaque animal étendu à son aise dans l'oisiveté est-il satisfait, tandis que moi, si je prends du repos, l'ennui m'assaille ? »

Peut-être, si j'avais des ailes pour voler au-dessus des nuages et pour compter les étoiles une à une, ou si j'errais comme le tonnerre de sommet en sommet, peut-être serais-je plus heureux, ô mon doux troupeau, peut-être serais-je plus heureux, ô blanche lune ! Peut-être aussi ma pensée erre-t-elle loin du vrai en regardant le sort d'autrui, et peut-être, dans quelque forme, dans quelque condition qu'on se trouve, dans une étable ou dans un berceau, le jour natal est-il funeste à celui qui naît.

A LUI-MÊME

Maintenant tu te reposeras pour toujours, mon cœur fatigué. Elle a péri, l'erreur suprême que j'ai crue éternelle pour moi. Elle a péri. Je sens bien qu'en nous des chères erreurs non seulement l'espoir, mais le désir est éteint. Repose-toi pour toujours. Tu as assez palpité. Aucune chose ne mérite tes battements, et de tes soupirs la terre n'est pas digne. Amertume et ennui,

voilà la vie : elle n'est rien d'autre : le monde n'est que fange. Repose-toi désormais. Désespère à jamais. A notre race le destin n'a donné que de mourir. Méprise désormais et toi-même et la nature et le pouvoir honteux et caché qui ordonne la ruine de tous et l'infinie variété de tout.

LE GOUT DE LA MORT

Cette page désespérée est extraite des œuvres en prose de Léopardi, — car Léopardi fut aussi en prose un admirable écrivain, — du *Dialogue de Tristan et d'un ami*.

... Je vous dirai franchement que je ne me soumets pas à mon malheur, que je ne courbe pas la tête devant mon destin et que je ne pactise pas avec lui, comme font les autres hommes ; j'ose désirer la mort, et la désirer par-dessus toute chose avec une telle ardeur et une telle sincérité qu'il est au monde, je le crois fermement, bien peu d'hommes qui la désirent de la sorte. Je ne vous parlerais pas ainsi, si je n'étais bien certain que, l'heure venue, le destin ne démentira pas mes paroles, car, bien que je ne voie encore aucune issue à ma vie, j'ai cependant un sentiment intérieur qui m'assure, pour ainsi dire, que l'heure que je dis n'est pas éloignée. Je suis trop mûr pour la mort, et, étant mort moralement comme je le suis, quand la comédie de la vie est finie pour moi en tout point, il me paraît trop absurde et trop incroyable que je doive durer encore les quarante ou cinquante années dont me menace la nature. La seule pensée d'une telle chose m'épouvante. Mais, comme il advient de tous les maux qui surpassent la force de l'imagination, celui-là me paraît un songe ou une illusion dont la réalisation est impossible. Si même quelqu'un me parle d'un avenir lointain comme d'une chose qui m'appartienne, je ne puis m'empêcher de sourire en moi-même, tant j'ai confiance que la vie qui me reste à remplir n'est pas longue. Voilà, je puis le dire, la seule pensée qui me soutienne. Les livres et les études, que souvent je m'étonne d'avoir tant aimés, les grands desseins, les espérances de gloire et d'immortalité sont choses dont le temps est passé de rire ; aussi je ne ris point des desseins et des espérances de mon temps ; je leur désire, de toute mon âme, le meilleur succès possible, et je loue, j'admire et j'honore sincèrement la bonne volonté, mais je n'envie pas nos descendants ni ceux qui ont encore à vivre longtemps. En d'autres temps, j'ai envié les fous et les sots, et ceux qui ont une grande opinion d'eux-mêmes, et j'aurais volontiers changé avec n'importe qui d'entre eux. Aujourd'hui je n'envie plus ni les fous ni les sages, ni les grands ni les petits, ni les faibles ni les puissants : j'envie les morts, et ce n'est qu'avec les morts que je changerais. Toutes les imaginations séduisantes, toutes les pensées d'avenir que je forme dans ma solitude et avec lesquelles je consume le temps, toutes consistent dans la mort, et je ne sais pas sortir de là. Et, dans ce désir, ni le

souvenir des songes du premier âge, ni la pensée d'avoir vécu vainement ne me troublent comme jadis. Si j'obtiens la mort, je mourrai aussi tranquille et aussi content que si je n'avais jamais eu au monde nulle autre espérance et nul autre désir. Tel est le seul bienfait qui puisse me réconcilier avec la destinée. Si on me proposait d'un côté la fortune et la renommée de César ou d'Alexandre pure de toute tache, et de l'autre de mourir aujourd'hui, et s'il me fallait choisir, je dirais : « Mourir aujourd'hui », et je ne demanderais point de temps pour m'y résoudre.

(Trad. Aulard, *Léopardi* ; éd. Lemerre.)

LE GENET

La dernière strophe de son admirable poème philosophique *le Genêt* est une émouvante et symbolique apostrophe à l'humble plante qui croît sur les flancs brûlés du Vésuve.

« Et toi, souple genêt, qui de tes branches odorantes ornes ces campagnes dépouillées, toi aussi tu succomberas à la cruelle puissance du feu souterrain... Et tu plieras sous le faix mortel ta tête innocente et abandonnée ; mais, jusque-là, tu ne te seras pas courbé vainement avec de couardes supplications en face du futur oppresseur ; mais tu ne te seras pas dressé avec un orgueil forcené vers les étoiles, sur ce désert où tu habites et où tu es né, non par ta volonté, mais par hasard ; mais tu as été d'autant plus sage et plus fort que l'homme, que tu n'as pas cru que tes frêles rejets aient été par le destin ou par toi-même rendus immortels. »

INFLUENCE

Si la figure de Manzoni reste, dans la galerie des grands écrivains de l'Italie, une des plus grandes et des plus nobles figures, et si son roman des « Fiancés » demeure, avec le livre émouvant de son ami Silvio Pellico « Mes Prisons », un vrai classique de la jeunesse dans tous les pays, il est certain que Manzoni n'eut pas sur la sensibilité européenne l'influence profonde et durable de Leopardi.

Plus sincère et moins ostentatoire qu'un Chateaubriand ou un Byron, moins déclamatoire que Schiller et plus émouvant que Goethe, plus profond que Musset et plus tendre que Vigny, Leopardi a été le plus grand peut-être des messagers de la Douleur humaine, et son cri a remué dans ses profondeurs et dans ses racines toute l'âme moderne. A lui mieux qu'à tout autre s'appliquent les vers de Musset :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Toutes les douleurs, il les a senties dans son corps infirme et dans son cœur frémissant, et non seulement toutes ses douleurs, mais toutes les douleurs humaines, et toutes, il les a chantées avec une simplicité noble et poignante, inoubliablement.

Cris déchirants, et cris perdus, puisque les soucis des hommes « ne font pas là-haut pâlir les étoiles », puisque les vivants à l'ordinaire dorment plus que les morts, et que leurs découvertes les plus ambitieuses « ne font qu'enseigner l'infortune et les larmes à de nouvelles plages et à de nouvelles étoiles », puisque « tout est mystère enfin excepté notre douleur ».

Alors l'idéal n'est-il pas dès cette vie de mourir aux illusions de la vie, aux illusions, aux passions et aux désirs du monde? Telle est la conclusion infiniment triste du poète dans sa pièce d'« Aspasia », et il ajoute :

« Si la vie privée de passions et de nobles erreurs ressemble à une nuit d'hiver sans étoiles, c'est pour moi une consolation et une vengeance suffisantes de m'entendre ici sur l'herbe, et, nonchalant, immobile, je regarde la mer, la terre et le ciel, et je souris. »

Mais le regard est si pur et le sourire est encore si lumineux que le blasphème et la malédiction même ne viennent pas battre le ciel noir d'un flot noir, mais le frapper de ce que le poète Carducci nommait « un grand et fatidique appel ».

Nul n'a mieux compris la sérénité calme de ce grand appel et la vérité profonde de l'âme de Léopardi que Musset dans les beaux vers de la pièce : « Après une lecture » :

....Seul, l'âme désolée,
Mais toujours calme et bon, sans te plaindre du sort,
Tu marchais en chantant dans ta route isolée.
L'heure dernière vint, tant de fois appelée :
Tu la vis arriver sans crainte et sans remord,
Et tu goûtas enfin « le charme de la mort (1) ».

(1) C'est l'expression même de Léopardi : *la gentilezza del morir*, dans son poème « *Amour et Mort* ».

TROISIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

CHAPITRE XI

LE ROMANCERO

Le recueil connu sous le nom de *Romancero* est, dans l'acception la plus large du mot, la collection de tous les romances (1) de langue castillane, petits poèmes populaires qui datent du xv^e et du xvi^e siècle, chantés sur une mélodie d'ordinaire simple, grave et douce, avec accompagnement de viole et, à partir du xvii^e siècle, de guitare. Passionnément aimés du peuple et dédaignés injustement par les raffinés, ces romances sont le riche trésor national de gloire et de génie où l'âme même de l'Espagne se retrouve et se retrempe. Lope de Vega appelait déjà le *Romancero* une *Iliade sans Homère*.

Ces milliers de petits poèmes ont été réunis en des recueils qui, depuis le xvi^e siècle jusqu'au xix^e, se sont grossis et enrichis. Malgré leur prodigieuse variété, on peut les classer, d'après les sujets qu'ils traitent, en trois groupes principaux : les romances historiques ou légendaires, mais à base d'histoire, les romances chevaleresques ou romanesques et les romances artistiques ou lyriques, plus artificiels. Le premier groupe contient les poèmes les plus anciens et les plus sincères, les plus émouvants aussi, poussière vivante d'épopée. Il faut, en les lisant, croire qu'on les entend chanter par les vieux chanteurs populaires, chargés et frissonnants des gloires et du génie de leur race. Et l'expression est tour à tour si naïve, si franche, si colorée et si fraîche que tantôt elle attendrit et tantôt elle exalte, que toujours elle émeut. La sève populaire, dans sa candeur vigoureuse, mieux que les artifices des lettrés, a su donner à ces chants nationaux d'un jour une valeur humaine et durable parce qu'on y entend la voix d'un peuple. En tout cas, selon le mot de Maurice Barrès, c'est du *Romancero* général que *l'Espagne entière jaillit comme d'un inépuisable volcan*. Grâce à lui, l'épopée espagnole ancienne retrouva une nouvelle vie brillante et condensée ; et ce sont encore les romances qui, sur les mers tropicales, ont bercé d'un rêve de gloire ancestrale l'orgueil nostalgique des conquistadors. C'est la sève du *romancero* qui fécondera même le théâtre espagnol. Lope de Vega n'emprunte pas moins de soixante-dix sujets de son théâtre aux chroniques et aux romances anciens ; et Guilhen de Castro s'en inspire dans *la Jeunesse du Cid*, et plus encore, dans les *Prouesses du Cid*.

(1) Le mot romance, en ce sens, est du genre masculin et n'a pas le sens qu'il a en français.

ROMANCE DU ROI DON RODRIGO QUI PERDIT L'ESPAGNE

Les armées du roi Rodrigo fléchissaient et fuyaient, tandis que dans la bataille du huitième jour ses ennemis étaient victorieux. Rodrigo abandonne ses tentes ; il sort du quartier royal. Tout seul, l'infortuné s'en va, car il n'a plus de compagnons. Son cheval épuisé, ne pouvant plus avancer, erre à son gré, sans suivre aucune route. Le roi est si exténué qu'il reste comme insensible ; il meurt de soif et de faim : c'était pitié de le voir. Il allait si couvert de sang qu'il semblait une braise ardente. Les armes qu'il porte sont bossuées ; elles étaient couvertes de pierreries. Son épée est devenue une scie, des coups qu'elle a reçus. Son heaume était bosselé et s'enfonçait sur sa tête. Son visage était gonflé de la fatigue qu'il éprouvait. Il gravit une colline, la plus haute qu'il aperçut. De là il contemple ses gens qui fuyaient, vaincus ; de là, il contemple ses bannières et ses propres étendards, tous foulés aux pieds et couverts de boue. Il cherche des yeux ses capitaines ; pas un ne paraît. Il contemple le champ de bataille, rouge d'un sang qui coulait à torrents. Le malheureux, à voir tout cela, éprouvait grand chagrin en son cœur. Pleurant de ses yeux, il s'écriait ainsi : « Hier, j'étais roi d'Espagne ; aujourd'hui, je ne le suis plus d'une ville. Hier, j'avais villes et châteaux ; aujourd'hui, je n'en ai plus un seul. Hier, j'avais des serviteurs ; aujourd'hui, personne ne me sert. Aujourd'hui, je n'ai plus un créneau que je puisse dire mien. Funeste fut l'heure, funeste fut, le jour où je naquis et où je reçus si grande seigneurie, puisque je devais perdre tout à la fois, et en un jour ! O mort, que ne viens-tu et n'emportes-tu mon âme hors de ce misérable corps, car je t'en serais reconnaissant ! »

BERNARDO DEL CARPIO ET LE ROI DON SANCHE DE LÉON

Le roi envoie lettres et messagers au Carpio. Bernardo, qui est avisé, soupçonne une trahison. Il jette les lettres à terre, et dit au messager : « Tu n'es qu'un messager, ami ; ce n'est point ta faute, non, mais celle du roi qui t'envoie ici. Tu lui rapporteras cette réponse : « Moi, je n'ai point d'estime pour lui, ni pour tous ceux qui sont avec lui ; mais, pour savoir ce qu'il me veut, j'irai cependant là-bas. » Et, convoquant les siens, il leur parla de la sorte : « Vous êtes quatre cents, mes amis, vous qui mangez mon pain. Cent iront au Carpio pour le défendre ; cent veilleront par les chemins pour que personne ne passe ; vous, les deux cents autres, vous viendrez avec moi pour parler au roi. S'il me dit mauvaise parole, on lui en répondra une pire. » A journées comptées, il arriva à la cour. « Que Dieu vous garde, bon roi, et tous ceux qui sont avec vous ! — Mal venu soyez-vous, Bernardo, traître, fils de mauvais

père ! Je t'ai donné le Carpio à ferme, tu le gardes comme un fief héréditaire. — Vous mentez, roi, vous mentez et tu ne dis pas la vérité, car si j'étais traître, vous auriez part à la trahison. Vous devriez vous rappeler l'affaire de l'Encinal, lorsque des étrangers vous traitèrent si mal, tuèrent votre cheval et même voulurent vous tuer. Bernardo, ce traître, alla vous tirer de leurs mains. C'est là que vous me donnâtes le Carpio, en toute propriété et à titre héréditaire. Vous promîtes de me rendre mon père : vous ne m'avez point tenu parole. — Saisissez-le, mes chevaliers, car il s'est égalé à moi. — A moi ! à moi ! mes deux cents, vous qui mangez mon pain ! Aujourd'hui le jour est venu, où nous devons gagner l'honneur. » Le roi, en voyant cela, parla de la sorte : « Qu'est-ce là, Bernardo ? pourquoi t'irrites-tu ainsi ? Ce que l'on dit en plaisantant, tu le prends au sérieux ? Je te donne le Carpio, Bernardo, en toute propriété et à titre héréditaire. — Ces plaisanteries, roi, ne sont pas plaisanteries à faire. Tu m'as appelé traître, traître, fils de mauvais père. Le Carpio, je n'en veux pas ! Vous pouvez bien le garder : quand je le voudrai, je saurai fort bien le prendre.

ROMANCE DE LA PÈLERINE QUI DÉLIVRE DE PRISON FERNAN GONZALEZ (1)

Par les palais du roi une pèlerine allait un soir, avec son esclavine déchirée, ses blanches épaules à l'air. Elle porte sa chevelure flottante : elle ressemble au soleil quand il se lève : « D'où viens-tu, pèlerine, à mes palais royaux ? — Je viens de Saint-Jacques, roi, de Saint-Jacques (qu'il vous garde !), et de bien d'autres pèlerinages : la plante de mes pieds en sait quelque chose ! J'apporte un ordre de Dieu pour que vous me rendiez aussitôt mon mari. — Eh bien, si tu viens avec l'ordre de Dieu, point n'est besoin de t'en demander davantage. Monte, monte, geôlier ; vite, apporte les clefs et les torches allumées, pour éclairer cet ange... — Dieu vous garde, cher comte, qui avez subi telle captivité ! — Dieu vous garde, comtesse, qui toujours veillâtes sur moi ! — Ne crois pas que je vienne vivante ; je viens, morte, te délivrer. Tu n'as plus que trois heures de vie et la première est déjà commencée. J'ai trois sièges dans le ciel : l'un est pour t'y asseoir. Le second est pour moi, car mon âme sort du purgatoire. Le troisième est pour le roi, notre sire, pour la grâce qu'il nous fait. » (Sur ces entrefaites, on entendit le coq chanter.) « Adieu, adieu, je m'en vais, et ne puis t'en dire plus long, car les heures d'ici-bas sont comme le souffle de l'air. »

(1) C'est l'épisode de la délivrance du comte Fernand Gonzale des prisons de Léon par sa femme dona Sancha, déguisée en pèlerine.

LAMENTATIONS DE GONZALO GUSTO SUR LES TÊTES COUPÉES DES SEPT INFANTS, SES FILS

Le maure Alicante part, la veille de Saint-Cebrian. Il emportait huit têtes, toutes d'hommes de haut lignage. Le roi Almanzor l'apprend : il sort pour le recevoir. Quoiqu'il eût perdu bien des Maures, il s'estime par là bien dédommagé de leur perte. Il ordonne de dresser une estrade pour mieux les contempler ; il ordonne d'amener un chrétien qui était captif. Dès qu'on le lui amena, il commença à parler et lui dit : « Gonzalo Gusto, vois qui tu reconnaîtras : ils ont combattu mes armées dans les champs d'Almenar. On a rapporté huit têtes, toutes d'hommes de haut lignage. » Gonzalo Gusto répondit : « Je vous dirai incontinent la vérité. » Et en essuyant leur sang, il se troubla grandement, et dit en pleurant amèrement : « Je les reconnais, pour mon malheur ! L'une est celle de mon ami. Les autres augmentent ma douleur, ce sont celles des infants de Lara, mes fils légitimes. » Alors, il leur parle, comme s'ils étaient vivants : « Dieu vous garde, mon compagnon, mon ami loyal ! Où sont mes fils que j'ai voulu vous confier ? Vous êtes mort en homme brave, en homme de confiance. » Il prit une autre tête, celle de son fils aîné : « Dieu vous sauve, Diego Gonzalez, homme de grande bonté, alférez principal du comte Fernan Gonzalez ! Je vous aimais beaucoup, car vous deviez être mon héritier. » Et l'essuyant de ses larmes, il la remit à sa place, et prit celle du second, que l'on nommait Martin Gomez. « Dieu vous pardonne, mon fils, fils que j'appréciais fort. C'était le meilleur joueur de dames de toute l'Espagne, un chevalier plein de mesure, beau parleur en public. » Et tout en pleurs, il la laissait pour prendre celle du troisième : « Mon fils, Suero Gustos, tout le monde vous estimait. Le roi vous avait en grande amitié, ne fût-ce que pour sa chasse, grand chevalier plein de vaillance, au bras robuste comme nul autre. Pourquoi Ruy Gomez, votre oncle, a-t-il célébré ces noces ? » Et prenant la tête du quatrième, il la contemplait, à bout de forces : « Oh ! mon fils Fernan Gonzalez (qui portiez le nom du meilleur des Espagnols, du bon comte Fernan Gonzalez celui qui fut votre parrain au baptême), oh ! tueur de sangliers, ami si précieux ! Jamais de gens de rien on ne vous vit l'allié ! » Il prit la tête de Ruy Gomez et il l'embrassait de tout son cœur. « Mon fils ! mon fils ! Qui donc trouverait-on tel que vous ? Jamais on n'entendit de lui un mensonge, non, jamais, ni pour or, ni pour argent ; vaillant, bon guerrier, grand escrimeur d'épée : celui que vous frappiez en plein, restait estropié ou mort. » Lorsqu'il prit celle du plus jeune, sa douleur redoubla : « Mon fils Gonzalo Gonzalez ! Les yeux de Dona Sancha ! Quelles nouvelles lui portera-t-on, à elle qui vous aimait plus que tous les autres ! Si beau de sa personne, si galant

avec les dames, si libéral de ses richesses, si habile à la lance ! Mieux me vaudrait la mort que de voir si triste jour ! » Au deuil que menait le vieillard, tout Cordoue pleurait. Le roi Almanzor attristé l'emmenait avec lui.

ROMANCE DE DIEGO LAINEZ ET DE SES QUATRE FILS

Ce bon Diego Lainez achevait de prendre son repas, et aussitôt après il s'entretenait avec ses quatre fils. Les trois premiers sont de sa femme ; mais l'autre est bâtard, et ce bâtard, c'est le bon Cid castillan. Les paroles qu'il leur adresse sont d'un homme offensé : « Fils, songez à votre honneur, car, pour moi, ma vie est déshonorée. Pour avoir rencontré à la chasse les lévriers de ce comte fameux que l'on surnomme le comte Lozano, et leur avoir enlevé un lièvre, il a proféré contre moi des paroles grossières et basses, et, il m'a outragé. C'est vous que cela regarde, fils, et non moi, qui suis vieux ! » En disant ces mots, il prit l'aîné pour l'entretenir en secret, et l'ayant conduit à l'écart, il lui prit le doigt, le porta à sa bouche et le mordit fortement. La grande douleur qu'éprouva ce dernier lui fit pousser un cri terrible. Son père le mit dehors, sans lui dire mot. Des trois restant il fit entrer les deux puînés et les soumit à même épreuve. Ils poussèrent le même cri. Il fit entrer le Cid le dernier : c'était le plus jeune et le bâtard. Il lui mordit le doigt et le serra très fortement. Sous la douleur qu'il ressentit, le Cid fit mine de lui donner un soufflet : « Lâchez-moi, père, lui dit-il ; sinon, je vous perdrai respect ! » Ce que voyant, son père lui donna force baisers. « Viens ici, toi, mon fils ; viens ici, fils bien-aimé ! C'est à toi que je confie mes armes, mes armes et cette mission : va tuer ce comte, si tu veux vivre avec honneur ! » Le Cid l'écouta, et ne dit mot : il ne lui répondit rien. Au bout de quelques jours, le Cid rencontra le comte, et lui parla de la sorte, en vaillant homme qu'il était : « Je n'aurais jamais cru, comte, que vous fussiez si mal élevé que maltraiter mon père en paroles et en action, pour avoir enlevé un lièvre à votre lévrier. De quelque manière que vous vouliez que ce soit, il faut qu'il soit vengé ! » Le comte prit la chose en plaisantant, mais le Cid aussitôt s'irrita : il s'élança contre le comte et le perça de son poignard.

D'autres romances célèbres rapportent d'une façon différente la vengeance du Cid. Ce sont celles que Leconte de Lisle et José Maria de Hérédia ont imitées et parfois traduites dans des pièces très connues. C'est avec l'épée de Mudarra que Rodrigue part, après avoir attesté la vaillante épée de la bonté de sa cause. Il reproche avec violence au comte « d'avoir voilé la noble face de Don Diègue de la nuée du déshonneur » ; mais, « comme la force du soleil », son courage dissipera la nuée et le sang lavera la tache de l'honneur. Il tue le comte, lui coupe la tête, et avec elle revient content chez son père. Et la joie du vieillard à la vue de la tête sanglante est d'une terrible beauté.

Il faut lire aussi, dans la partie du Romancero consacrée à cet épisode, les belles plaintes

touchantes de Ghimène au roi, dont Guilhen de Castro et Corneille se sont inspirés et que Leconte de Lisle et Hérédia ont aussi en partie traduites en vers colorés et émouvants (1).

ROMANCE DE RODRIGUE EN PRÉSENCE DU ROI

Diego Lainez chevauche : il va baiser la main du bon roi. Il mène avec lui les trois cents hidalgos. Parmi eux allait Rodrigo, le fier Castillan. Tous sont montés sur des mules, Rodrigo seul sur un cheval. Tous sont vêtus d'or et de soie ; Rodrigo s'avance bien armé. Tous portent des épées à la ceinture ; Rodrigo, un estoc doré. Tous ont à la main une houssine ; Rodrigo tient sa lance. Tous portent des gants parfumés ; Rodrigo, un gantelet de mailles. Tous ont de riches chapeaux ; Rodrigo, un casque d'acier fin et par-dessus son casque un bonnet écarlate. Le long du chemin, ils vont devisant entre eux. Ils arrivent à Burgos, où ils rencontrent le roi. Ceux qui escortent le roi échangent leurs remarques ; les uns s'expriment tout bas, les autres interrogent. « Ici, dans cette troupe, vient celui qui tua le comte Lozano. » Rodrigo, qui les a entendus, les regarde fixement ; d'une voix forte et altière, il les apostrophe de la sorte : « S'il est quelqu'un parmi vous, parent ou obligé, qui regrette sa mort, qu'il s'avance sur l'heure pour la venger ; moi, je lui ferai raison, soit à pied, soit à cheval. » Tous répondent à la fois : « Que son âme te la demande ! » Tous descendent de cheval pour baiser la main du roi. Rodrigo resta seul sur son cheval. Alors parla son père ; écoutcz bien ce qu'il a dit : « Pied à terre, mon fils ; allez baiser la main du roi, car il est votre seigneur, et vous, mon fils, vous êtes son vassal. » Quand Rodrigo ouït ces mots, il se sentit humilié : les paroles qu'il répondit sont d'un homme très irrité. « Si quelqu'un d'autre m'eût parlé ainsi, déjà il me l'eût payé ; mais, puisque c'est vous qui l'ordonnez, père, je le ferai de bon gré. » Déjà Rodrigo mettait pied à terre, pour baiser la main du roi. En fléchissant le genou, l'estoc se détacha. Le roi en fut effrayé et dit tout troublé : « Arrière, Rodrigo, va-t'en, et ne m'approche pas, démon, qui as la mine d'un homme et les manières d'un lion furieux. » Rodrigo, en entendant cela, demande aussitôt son cheval et, d'une voix irritée, parle ainsi contre le roi : « Pour baiser main de roi, je ne me tiens pas pour honoré, et, parce que mon père l'a baisée, je me tiens pour humilié. » Et, ce disant, il sort du palais. Avec lui, il emmenait les trois cents hidalgos. S'ils vinrent richement vêtus, ils s'en vont mieux armés, et s'ils vinrent sur des mules, tous s'en retournent à cheval.

(1) Cf. Leconte de Lisle dans les *Poèmes Barbares* ; la *Tête du Comte* et la *Ximena* et J.-M. de Hérédia dans les *Trophées* ; le *Romancero*. (Le Serrement de mains, — La Revanche de Diego Laynez, — Le Triomphe du Cid).

ROMANCE DE DONA ELVIRA ET DE DON ALONSO

Sur les créneaux de Toro, était une demoiselle, vêtue d'étoffes noires, brillante comme une étoile. Vient à passer le roi don Alonso, qui s'énamoura d'elle. Il dit : « Si elle est fille de roi, je me marierai avec elle, et si elle est fille de duc, elle me servira de compagne. » Alors parla le bon Cid, qui lui dit ces paroles : « C'est votre sœur, Seigneur, votre sœur en personne. — Si c'est ma sœur, que le mauvais feu la consume ! Appelez-moi mes arbalétriers, que chacun d'eux lui décoche une flèche ! Celui qui la manquera, qu'on lui coupe la tête ! » Alors parla le bon Cid qui répondit de la sorte : « Soit ! Mais celui qui tirera recevra le même châtiment. — Sortez de mes tentes, Cid, je ne veux plus vous y voir ! — Bien volontiers, répondit le Cid, car elles sont vieilles et non pas neuves. Je veux m'en aller dans les miennes, qui sont de brocart et de soie. Et je ne les ai pas gagnées à ne rien faire, ni à boire dans les tavernes. Je les ai gagnées dans les batailles, avec ma lance et ma bannière. »

ROMANCE DE LA PRISE D'ANTEQUERA (1)

Le Maure est parti d'Antequera, trois heures avant le jour avec des lettres en main, où l'on demandait du secours. Elles étaient écrites avec du sang, mais non par manque d'encre. Le Maure qui les portait avait cent vingt ans. Sa barbe était blanche ; son crâne était luisant : il portait sur la tête un turban qui valait un grand prix. La Mauresque qui l'avait brodé était son amie. Un bonnet sur la tête, avec des franges de fine soie. Il montait une jument, car il ne voulait pas de cheval. Il allait seul avec un petit page, pour lui tenir compagnie, non par manque d'écuyers, car il en avait beaucoup en sa maison. On lui dressa sept embuscades avec force cavaliers, mais la jument était légère, et elle échappait à tous. Par les champs d'Archidona, il allait criant : « O bon roi, si tu savais ma triste ambassade, tu t'arracherais les cheveux et ta belle barbe ! » Le roi, qui le vit venir, sortit pour le recevoir avec trois cents cavaliers, la fleur du pays mauresque : « Sois le bienvenu, Maure, et que ta venue soit heureuse ! — Qu'Allah te protège, roi, ainsi que toute ta compagnie ! — Dis-moi, quelles nouvelles m'apportes-tu d'Antequera, ma bonne ville ? — Je te les dirai, bon roi, si tu m'assures la vie sauve. — Je te l'assure, si tu n'as point commis trahison. — Qu'Allah ne permette jamais que je fasse si grande félonie ! Mais sache ta royale Altesse ce que déjà tu devrais savoir, que cette ville d'Antequera se voit grandement pressée, et

(1) La prise d'Antequera (prov. de Malaga), en mai 1410.

que l'infant don Fernando la tient assiégée. Il l'assaille furieusement, sans répit ni jour ni nuit. Pour nourriture, tes Maures mangent du cuir de bœuf bouilli. Bon roi, si tu ne la secours, bientôt elle sera perdue. » Le roi, en entendant cela, était anéanti de chagrin. Avec de grandes démonstrations de douleur, il verse des larmes abondantes : il déchire ses vêtements, tant était grand son désespoir. Personne ne le consolait, car il ne voulait point l'être. Mais plus tard, quand il fut revenu à lui, il s'écriait à haute voix : « Sonnez mes clairons, mes trompettes d'argent fin ! Réunissez mes cavaliers, tous ceux de mon royaume ; qu'ils aillent, avec mes deux frères, à Archidona, ma bonne ville, pour secourir Antequera, la clef de mes États. » Ainsi, sur cet appel, se réunit force gent mauresque ; à quatre-vingt mille fantassins monta le secours envoyé, avec cinq mille cavaliers, les meilleurs qu'il avait. Près de la Bouche-de-l'Anesse il établit son quartier général, en vue de celui de l'Infant, lequel prenait déjà ses dispositions, confiant en la grande victoire que Dieu allait lui donner sur cet ennemi. Sa troupe était bien disposée. Ce fut le jour de la Saint-Jean que se donna cette bataille, si vaillamment livrée par les nôtres que pour cent-vingt morts ils tuèrent quinze mille ennemis. Après cette bataille, la ville fut battue par les bombardes, les machines, et un grand château de bois, grâce auquel les tours qui la défendaient furent conquises. Alors les Maures livrèrent l'Alcazar, à condition que l'Infant les enverrait libres avec leurs biens dans la ville d'Archidona, ce qui s'accomplit entièrement. Et ainsi fut gagnée Antequera, à la gloire de Sainte Marie !

ROMANCE DU SOUPIR DU MAURE (1)

Du haut d'une côte très élevée, Grenade apparaissait aux yeux. Boabdil se retourna pour contempler Grenade, et parla de la sorte : « O Grenade illustre, ma consolation et ma joie ! O mon haut Albaïcin, et ma riche Alcayce-ria (2). O mon Alhambra, mes Alijares, ma Mosquée si précieuse ! mes bains, mes jardins, mes ruisseaux, où j'aimais me délasser ! Qui m'a séparé de vous que je ne reverrai plus jamais ? Maintenant je te contemple de loin, ô ma cité !, mais bientôt je ne te verrai plus, car je m'éloigne de toi. O roue de la fortune, bien fol est qui se fie à toi ! Car hier j'étais un roi renommé, et aujourd'hui je n'ai plus rien à moi ! » Sans cesse, en son triste cœur, il pleurait sa couardise, et, en parlant ainsi, il tombait défaillant. Sa mère avait pris les devants avec le reste des cavaliers. En voyant le cortège arrêté, la reine fit halte, et, ne sachant ce qui se passait, en demanda la cause. Un vieux Maure lui répondit,

(1) On connaît la tradition de l'adieu de Boabdil à Grenade, lorsqu'il l'aperçut pour la dernière fois, d'un tournant de la route de l'Alpujarra, encore nommé : le *Soupir du Maure*.

(2) L'ancien bazar mauresque, incendié en 1483.

respectueux et courtois : « Ton fils pleure Grenade, et le chagrin l'afflige. » La reine mère répondait, et s'exprima de la sorte : « Il est juste que, comme une femme, il pleure en mortelle douleur, celui qui, comme chevalier, n'a point défendu son royaume. »

ROMANCE DU ROI MARSIN OU DE RONCEVAUX

Déjà commencent les Français à lutter avec les Maures, et les Maures étaient si nombreux qu'ils ne les laissaient pas souffler. Alors parla Baldovinos ; écoutez bien ce qu'il va dire : « Hélas, mon compagnon don Beltran, la bataille tourne mal pour nous ; plutôt de soif que de faim, je suis sur le point de rendre l'âme à Dieu ; mon cheval est fatigué, et plus encore mon bras qui tient l'épée. Demandons à don Roland qu'il sonne une bonne fois le cor ; l'empereur l'entendra, qui passe les ports d'Espagne. Car mieux vaut son secours que tous nos efforts. » Don Roland l'entendit, de la mêlée où il se trouvait. « Ne me le demandez point, mes cousins, car on me l'a déjà demandé ; demandez-le plutôt à Don Renaldos, pour qu'il ne me le reproche pas ; qu'il ne me le reproche point en ville, ni non plus en France, ni à la cour de l'Empereur, assis à sa table ; car je préférerais être mort que souffrir un tel affront. » Don Renaldos l'entendit, qui était en pleine mêlée. Il se mit à dire les paroles que voici : « Oh ! malheur aux Français de France la patrie, qui pour si peu de Maures veulent faire sonner le cor ! Si la fureur me prend qui a coutume de me prendre, de tous ceux-ci et d'autant d'autres encore je ne donnerai pas seulement un fétu. » Sur ce, la fureur le prend qui le prenait d'ordinaire : il entre au milieu des Maures, comme le moissonneur par les blés. Il abat les têtes, comme poires d'un poirier. En amont de Roncevaux, les Maures s'en vont fuyant. Alors survient un chien de Maure, que sa mère enfanta en la male heure. « A la rescousse, Maures, à la rescousse et que la rage vous emporte ! Vous êtes cent contre un, et vous fuyez devant eux. Oh ! malheur au roi Marsin, qui vous fait donner la solde ; malheur à la reine mauresque qui vous la fait payer ; malheur à vous, Maures, qui venez la gagner ! » Quand les Maures ouïrent cela, ils firent de nouveau volte-face, et après maintes charges et retraites, les Français s'en vont fuyant. De son mieux les encourage l'archevêque Turpin : « Retournez, Français, retournez au combat avec courage. Mieux vaut mourir avec honneur, que vivre déshonorés. » Maintenant les Français reviennent avec courage au combat. Ils massacrent tant de Maures qu'on ne saurait le dire. En amont de Roncevaux, le roi Marsin s'en va fuyant, monté sur un zèbre (non qu'il manque de chevaux) ; du sang qu'il perd les herbes sont teintes. Les cris qu'il pousse s'élèvent jusqu'au ciel. « Je te renie, Mahomet, et de même tout ce que j'ai fait pour toi. Je t'ai fait un corps d'ar-

gent, des pieds et des mains d'ivoire, et, pour te mieux honorer, Mahomet, je je te fis une tête d'or. Je t'ai offert soixante mille cavaliers. Ma femme Abrayma (1) la Mauresque t'en offrit trente mille ; ma fille Mataléona, quinze mille. De tous ces guerriers, Mahomet, me voici seul ici, et même mon bras droit, Mahomet, je ne l'ai plus : le paladin Roland, l'enchanté, me l'a coupé. S'il n'eût pas été enchanté, il ne m'aurait pas échappé de la sorte. Eh bien, je m'en irai à Rome, car je veux mourir chrétien. Il sera mon parrain, ce paladin Roland, et c'est cet archevêque Turpin qui me baptisera. — Mais non, pardon ! Mahomet, c'est la douleur qui m'a fait parler. Je ne veux pas aller à Rome : j'aurai soin moi-même de mon salut. »

Le « *Romance du Roi Marsile ou de Roncevaux* » comme celui de « *Dona Alda* » qui suit font partie de tout un groupe de romances qui traduisent et d'ailleurs défigurent à plaisir les légendes des épopées françaises du Cycle de Charlemagne, à l'adresse d'un public tout à fait illettré et ignorant. C'est dire qu'il n'y faut chercher ni exactitude ni vraisemblance, mais seulement une verve amusante et une fantaisie savoureuse.

ROMANCE DE DONA ALDA

A Paris se trouve Dona Alda, l'épouse de don Roland. Trois cents dames sont avec elle qui lui tiennent compagnie. Toutes ont même vêtement, toutes mêmes chaussures ; toutes mangent à la même table et toutes partagent le même pain, sauf Dona Alda, qui était leur maîtresse. Cent d'entre elles filent l'or, cent tissent la soie ; les cent autres jouent des instruments, pour délasser Dona Alda. Au son des instruments Dona Alda s'est endormie. Elle a un songe, un songe de grande tristesse. Elle se réveilla épouvantée, en proie à une peur terrible. Elle poussait de si grands cris qu'on les entendait dans la cité. Alors parlèrent ses demoiselles ; écoutez bien ce qu'elles vont dire : « Qu'est-ce donc, madame ? Qui donc vous a fait mal ? — J'ai fait un rêve, mes demoiselles, qui m'a donné grand chagrin. Je me voyais dans la montagne, en un lieu désert ; du haut des monts très élevés je vis un vautour prendre son vol. Derrière lui s'élance un petit aigle qui le presse terriblement. L'autour en grande détresse se réfugia sous mon bliaut ; l'aigle furieux l'en vint tirer. De ses serres il lui arrache les plumes, de son bec il le met en pièces. » Alors parla sa femme de chambre ; écoutez bien ce qu'elle va dire : « Votre songe, ma dame, je puis bien vous l'expliquer : l'autour, c'est votre époux qui vient d'outre-mer ; l'aigle, c'est vous-même avec qui il doit se marier, et cette montagne, c'est l'église où l'on doit vous marier. — Si vous dites vrai, ma femme de chambre, je vous le veux payer. » Le jour suivant, au matin, on lui apporte une lettre du dehors : elle était noire par dedans, teinte de sang par dehors : son Roland était mort à la retraite de Roncevaux.

(1) Bramimonde dans la *Chanson de Roland*.

Les trois romances qui vont suivre ont un caractère purement fantaisiste et imaginaire, et aussi la sentimentalité naïve de vieilles plaintes populaires.

ROMANCE DU PÈLERIN ET DU CHEVALIER QUI A PERDU SON AMIE

Dans le temps où je me vis le plus joyeux et le plus fortuné, je partis de Burgos pour aller à Valladolid. Je rencontrai un pèlerin ; il m'interpella et me dit : « Où vas-tu, infortuné, où vas-tu, malheureux ? O pauvre chevalier, en male heure je t'ai connu ! Ton amoureuse est morte, morte ! Je l'ai vue ; le brancard sur lequel on la porte, je l'ai vu recouvrir de noir ; les répons qu'on lui chante, j'ai aidé à les chanter. Sept comtes la portaient, plus de mille chevaliers suivaient ses dames pleuraient et disaient au milieu de leurs pleurs : Malheureux le chevalier qui a fait une telle perte ! » En entendant ces mots, je tombai à terre, comme mort. Pendant deux heures je restai sans connaissance. Quand je repris mes sens, j'allai à l'endroit de la sépulture, et, les yeux baignés de larmes, je m'écriai en pleurant : « Reçois-moi, madame, reçois-moi auprès de toi ! » Près du tombeau j'entendis une voix triste : « Vis, vis, mon amoureux, vis, puisque je suis morte. Dieu te donne bonne chance à la guerre ainsi que dans tes amours ! La terre dévore mon corps, et mon âme souffre pour toi. »

ROMANCE DU VIEUX SOLDAT

Un pauvre vieux soldat contemplait le portrait du roi Philippe III, où ce dernier était représenté revêtu de son armure. Il ne le contemplait que d'un œil, bien qu'il eût voulu le faire avec cent, mais une balle lui avait enlevé l'œil gauche dans la Frise. Un coup de mousquet l'avait privé de sa jambe droite, car, s'il était parti avec sa juste paire de membres, ils n'étaient plus, quand il revint, qu'en nombre impair. Il rapportait en Espagne tant de tuyaux de fer-blanc, où étaient roulés ses états de services, qu'il ressemblait à un orgue. Tout attendri, il pleurait à la vue de son roi. A genoux devant lui, il disait : « A Saint-Quentin votre père, devant Rome votre aïeul, à la bataille navale votre oncle (1) m'ont vu au milieu de mille périls. Je vous ai aperçu plusieurs fois en peinture ; mais je l'avoue, ce qui vous va le mieux, c'est un vêtement d'acier. Vos ornements les plus riches, ce sont de vieux soldats. Oh ! comme vous iraient bien les manches des arquebusiers ! Les armes vous embellissent : aussi je me figure que le grand sépulcre du Christ attend, en votre personne, un second Godefroi. Si les Espagnols vous voyaient ainsi, en rase campagne, ils trouveraient le monde trop étroit. Donnez à la Renommée matière à chanter vos exploits : qu'elle n'ait plus toujours à la bouche les César

(1) D. Juan d'Autriche, à Lépante.

et les Pompée. Je viens pour que vous me régliez mon compte, et ce sera tôt fait, car, pour l'autre vie, mon compte est déjà à moitié réglé. Nous allons demander l'aumône par vos royaumes, saint roi, nous qui, pour vous avoir défendu, n'avons plus que la peau et les os. Je puis vous parler ainsi, Sire, parce que vous n'êtes là qu'en peinture et sans portiers, car si pour vous je n'ai point craint les lances, je crains celles de vos gardes. » Sur ce, survint un alguazil, qui lui mit la main au collet et l'envoya en prison comme vagabond et mendiant. J'ai vu cela, et j'oserai le dire : on a fait de la pauvreté un crime. Songez-y, roi, dans votre intérêt, si celui du pauvre vous demeure indifférent.

ROMANCE DU DON JUAN, ou LE GALANT ET LA TÊTE DE MORT (1)

A la messe allait un galant, par le chemin de l'église. Il n'y allait pas pour la messe, ni pour l'écouter avec attention ; non, il y allait pour regarder les dames, les jolies et les jeunes. Au milieu du chemin il rencontra une tête de mort ; il la regarda longtemps, et lui donna un grand coup de pied. Elle remuait les mâchoires comme si elle riait. « Tête de mort, je t'invite à ma fête de nuit. — Ne plaisante pas, seigneur ; j'accepte, j'irai. » Le galant stupéfait revint chez lui. Tout le jour il fut préoccupé, jusqu'à la nuit. Quand cette dernière arriva, il ordonna de préparer le repas. Il n'avait pas encore mangé une bouchée que l'on frappa à la porte. Il ordonna à l'un de ses pages d'aller voir qui était là. « Demande à ton maître, page, s'il se souvient de sa promesse. — Dis-lui que oui, page ; qu'elle entre et soit la bienvenue. » Il lui offrit un siège d'or, et elle s'y assit. Il lui offre force mets : d'aucun elle ne goûta. « Je ne viens pas pour te voir, ni pour goûter à ton festin. Je viens pour t'inviter, à minuit, à l'église. » A minuit, les coqs chantent au dehors ; à minuit, ils se dirigent vers l'église.

Au milieu de l'église il y a une fosse ouverte. « Entre, entre, seigneur, entres-y sans peur ; tu y dormiras avec moi, tu prendras part à mon repos. — Non, je n'y entrerai pas, Dieu ne me l'a pas permis. — N'était parce qu'il y a un Dieu, et que tu en appelles au nom de Dieu, et n'était pour ce reliquaie, suspendu à ta poitrine, tu y serais entré vivant, de gré ou de force. Retourne chez toi, vilain, et de mauvais pays, et, quand une autre fois tu trouveras une tête de mort, fais-lui la révérence, récite-lui un *Pater noster*, et jette-la dans la fosse, comme tu voudrais que l'on te fit, quand tu sortiras de cette terre. »

(Trad. E. Mérimée, *Le Romancero* ; éd. La Renaissance du Livre).

(1) Là semble être la première forme populaire de la légende de Don Juan.

LES PERSONNAGES DU " ROMANCERO "



LE ROI ALPHONSE VI QUI EXILA LE CID.



UNE REINE AU TEMPS DU CID : DONA URRACA.



UN GUERRIER DU TEMPS
EN COSTUME DE FÊTE.



UN GUERRIER DU TEMPS
EN COSTUME DE COMBAT.

INFLUENCE

Le « *Romancero* », le livre le plus romantique de l'Espagne, tant par sa couleur ardente et vive que par son inspiration nationale, chrétienne et chevaleresque, dut attendre l'essor général du romantisme pour être vraiment goûté en Europe et en particulier en France.

Si Corneille sertit dans sa Préface du « *Cid* » deux des plus beaux romances et dans son avertissement du « *Cid* » en 1648 définit avec perspicacité ces romances « des originaux décousus de leurs anciennes histoires » ; si au XVIII^e siècle la « Bibliothèque universelle des Romans » donne des Romances une traduction d'ailleurs bien affadie ; et si déjà dans quelques romans ou nouvelles, tels que l'« *Almahide* » de M^{lle} de Scudéry et la « *Zaïde* » de M^{me} de Lafayette, une intrigue hispano-moresque dessine les pâles fleurs qui s'épanouiront avec un émouvant éclat dans le « *Dernier des Abencérages* » de Chateaubriand, ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'Abel Hugo donne en 1822 une traduction des « *Romances* », colorée et assez fidèle, où Victor Hugo puisera la donnée de quelques-unes de ses « *Orientales* » les mieux réussies, telles la « *Bataille perdue* » et la « *Romance mauresque* ».

C'est dans le « *Romancero* », dont Victor Hugo dira plus tard qu'il est « la clef d'Hernani », que seront puisés les étincellements un peu artificiels des Toisons d'or et des dagues de Tolède parmi les invocations à Notre-Dame del Pilar. C'est au « *Romancero* » que nous devons encore dans « la Légende des Siècles » les belles pièces qui mettent en si haut relief la majestueuse figure du Cid, qui, dans la solitude hautaine de son donjon, songe « en mordant sa barbe blanche » aux « déchirures du vent » dans sa bannière, — et à la tendre douceur de son premier amour, à l'étoile duquel il veut qu'on allume « le cierge de son cercueil ».

Les romances moresques qui, dans le « *Romancero* » espagnol, font si vivement ressortir les mœurs, le caractère et la civilisation brillante des Arabes andalous, ne sont pas plus négligés que ceux qui chantent l'héroïsme farouche des Espagnols. Dans sa trente-sixième *Orientale*, lorsque Hugo songeur laisse tomber son livre de Dante, que voit-il surgir dans le brouillard du soir ? C'est :

Quelque ville moresque, éclatante, inouïe,
Qui comme la fusée en gerbe épanouie
Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or...

Et Mérimée, dans la brillante mystification littéraire que fut en 1825 son « *Théâtre de Clara Gazul* », lorsqu'il donne plaisamment à sa fictive Clara Gazul pour tuteur un inquisiteur de Grenade, pour oncle un chanoine licencié qui avait commandé contre les Français une guerilla andalouse, et pour arrière-grand-père « le tendre More Gazul », celui qu'un célèbre romance nous montre courant au jeu de bagues, dans son brillant costume vert, blanc et violet, et baisant la terre pour saluer Célinde ou Zaïde, les belles Moresques, que fait-il autre chose que faire passer dans le ciel sombre de l'âme espagnole comme un reflet, comme un parfum d'un charme alanguï et oriental de « *Mille et une Nuits* » ?

Mais c'est peut-être à Byron plus qu'à tout autre que le « *Romancero* » doit d'avoir fait au XIX^e siècle comme l'enchantement de l'Europe.

CHAPITRE XII

LE ROMAN

Le pays du « Romancero » est aussi la terre privilégiée des romans. L'imagination espagnole, une fois les Maures chassés, et l'Amérique conquise, s'éprend de nouvelles conquêtes imaginaires et, l'âge des aventures passé, revit encore ces aventures en les transposant dans le plan romanesque. Au xvi^e siècle naissent les deux types de romans, qui donnent du génie espagnol deux images opposées et complémentaires, le roman chevaleresque des Amadis et le roman picaresque de Lazarillo.

LES AMADIS

En ce qui concerne les romans chevaleresques, c'est au sixième chapitre de *Don Quichotte* qu'il faut demander les titres de quelques-uns de ces livres d'aventures et de mésaventures, d'héroïsme et de déraison, qui encombraient la bibliothèque et bourraient la cervelle de l'ingénieux chevalier. Avant de les jeter au feu d'une main impitoyable, le curé, le barbier, la nièce et la gouvernante de don Quichotte lisent pour la dernière fois leurs titres sonores. Ce sont l'*Amadis de Gaule*, de Ordôñez de Montalvo; de Montalvo encore, les *Prouesses d'Esplandian*, le fils d'Amadis; les fantaisistes aventures du *Palmerin d'Olive* et du *Palmerin d'Angleterre*, attribuées à Luis Hurtado; celles du valeureux et invincible prince *Don Belianis de Grèce* par Jeronimo Fernandez; et tant d'autres héros aux beaux noms, les *Amadis de Grèce*, les *Lisartès*, les *Florizels*, les *Céladons*, qui après avoir tant brillé ont été rejoindre dans les flammes, puis dans la nuit, *Florismarte d'Hircanie*, et le vaillant chevalier *Platir*, et *Lépolème*, le chevalier de la Croix. Et le merveilleux *Tirant-le-Blanc*, avec les coups d'épée de *Don Kyrie-Eleison de Montauban*, les traits d'esprit de la damoiselle *Plaisir de ma vie* et les amours de *Madame l'Impératrice* et de son écuyer *Hippolyte*, aurait eu le même destin de feu et de cendres, si l'auteur ne l'avait sauvé du bûcher, parce qu'il est par son style le meilleur livre du monde, et que, là du moins, les chevaliers mangent et dorment, meurent dans leur lit et testent avant de mourir.

Une secrète, inattendue, et bien caractéristique tendresse fait aussi épargner par Cervantès le premier de la lignée, le fondateur de la race, cet Amadis de Gaule, pour lequel notre Brantôme sera plus sévère quand il écrira qu'il voudrait avoir autant de centaines d'écus qu'il y a eu de belles, tant du monde que de religieuses, que la lecture de l'« Amadis » a perdues. Mais Cervantès est en un sens plus juste, et les belles de Brantôme devaient être perdues d'avance, car si l'amour pur, honnête et constant, qu'Amadis (le damoiseau de la mer) ressent pour la belle Oriane est, dans le désert affreux où gémit le *Beau Ténébreux*, le prétexte d'extravagantes pénitences pour des fautes imaginaires, il est essentiellement source de haute vertu et d'honneur. Et ce que le clair génie de Cervantès épargne dans Amadis, c'est précisément ce cœur

qui reste, au milieu de la fantasmagorie des aventures, le miroir de chevalerie, qui ravira François I^{er} et inspirera peut-être Bayard.

Mais, comme les temps héroïques étaient passés, les fils et les descendants d'Amadis, se sentant les représentants attardés d'un âge disparu, après avoir cherché un refuge et pris la houlette dans les bergeries romanesques dont *la Diane* de Montemayor nous offre le joli et brillant dessin, se lassèrent de verser des larmes fades sur leurs armures inutiles ; ils pâlirent et disparurent...

Ce fut l'heure du roman picaresque et le tour de Lazarillo.

LA VIE DE LAZARILLO DE TORMES

La Vie de Lazarillo de Tormes, dont les premières éditions parurent en 1554 à Alcalá de Henares, à Burgos et à Anvers, a été longtemps attribuée à Diego Hurtado de Mendoza, mais son véritable auteur est encore inconnu. C'est le premier en date des romans picaresques.

L'auteur anonyme de cette courte autobiographie trace, d'une main de maître, experte et sûre, le premier type de ces *pícaros*, mauvais garçons, rusés, menteurs, voleurs, pauvres hères au demeurant, qui, faisant de nécessité vertu ou plutôt vice, transposent les aventures héroïques et imaginaires des Amadis dans le plan misérable et pittoresque des rues populaires, des tavernes et des mauvais lieux, pauvre engeance ingénieuse et aventurière où se recruteront les héros des *Nouvelles exemplaires* de Cervantès, le *Guzman de Alfarache* de Mateo Aleman (1547-1610), le *Don Pablo de Segovie* de Quévedo (1580-1645), les lointains ancêtres de notre *Gil Blas* et de notre *Figaro*.

ANALYSE ET EXTRAITS

Lazarillo de Tormes est le fils d'un meunier voleur de Salamanque et d'une pauvre blanchisseuse. Sa mère, en le faisant valet d'un aveugle, l'a béni en ces termes : « Mon fils, le cœur me dit que je ne te verrai plus : sois honnête homme et Dieu te conduise ! »

S'il arriva sur le tard à être crieur public et à peu près honnête homme, il passa à vrai dire par d'étranges chemins, et il y eut quelque mérite, car les sept maîtres qu'il servit ne lui furent pas très bons guides.

L'aveugle, son premier maître, l'affame et le roue de coups ; notre homme en retour le vole, le fait passer sur les tas de pierres et dans les flaques de boue, et, pour se venger d'un pot de vin qu'il lui a cassé sur la tête, lui fait fendre le crâne contre un gros pilier.

Son second maître, le curé de Maqueda, lui donne pour toute nourriture un oignon cru tous les quatre jours. La clef du coffre où le curé serrait ses provisions sauva la vie à Lazarillo, jusqu'à la nuit, où dormant, la clef dans sa bouche, sûr asile, son souffle fit siffler la clef, et le fit jeter dans la rue par son maître, avec un terrible coup de bâton sur la tête et ce congé charitable : « Lazarillo, tu n'es plus à moi. Va-t'en chercher un autre maître, et que Dieu te conduise ! »

Or, voici que, dans une rue de Tolède, où il s'est traîné avec peine, il rencontre une espèce d'écuyer assez bien vêtu, qui marchait d'un pas grave et affectait un air de qualité. « Il faut, petit garçon, lui dit l'écuyer, que tu aies dit ce matin en te levant quelque oraison de grande vertu, et que tu sois bien aimé de Dieu, puisqu'il t'a fait la grâce de te trouver sur mon chemin. » Hélas, Lazarillo déchantait vite. Son nouveau maître, bien qu'il marche dans les

rues, d'un air à faire croire qu'il était le duc d'Arcos en personne, habite un taudis et le plus souvent déjeune et dîne par cœur. Et c'est son valet qui doit le nourrir.

LE PIED DE BŒUF

Je m'assis cependant sur le bout du banc de pierre, et je me mis à manger, pour lui faire croire que j'étais encore à jeun. Je voyais, sans en faire semblant, mon écuyer, qui tenait les yeux attachés sur mon giron et sur ma basque, qui servaient de table et de nappe.

Je prie Dieu d'avoir autant de pitié de moi que j'en eus alors de ce pauvre homme. Je ressentais sa peine comme lui-même et mon expérience me la rendait assez sensible. Je ne savais si je devais l'inviter. Comme il m'avait dit qu'il avait dîné, j'appréhendais qu'il ne se fît un point d'honneur de me refuser, mais enfin, je souhaitais sincèrement de le tirer de la peine où je le voyais, et de lui faire part de mon bien, comme j'avais fait le jour précédent ; aussi bien avais-je de quoi lui faire meilleure chère, et je n'en avais pas grand besoin pour moi.

Nous fûmes bientôt satisfaits l'un de l'autre. Il s'approcha de moi, en se promenant, et, dès qu'il me vit commencer à manger, il me dit : « Lazarillo, je n'ai jamais vu d'homme au monde qui mange de meilleure grâce que toi : et, à te voir faire, il n'y a personne à qui l'appétit ne vienne, quelque dégoûté ou quelque rassasié qu'il soit. » Ma foi, pensais-je en moi-même avec la faim qui te presse, l'eau te viendrait à la bouche, à bien moins encore.

Mais, voyant qu'il s'évertuait, et qu'il en venait où je l'avais souhaité, je voulus l'aider, de mon côté, et je lui dis : « Monsieur, la bonne besogne fait le bon ouvrier. Ce pain est admirable, et ce pied de bœuf est si cuit et si bien assaisonné, qu'il ferait envie d'en manger à quiconque le verrait. — Comment ! un pied de bœuf, s'écria-t-il, en m'interrompant. — Oui, monsieur, lui répliquai-je, un pied de bœuf. — Ah ! si cela est, reprit-il, j'ai à te dire que tu as là le meilleur morceau qui se mangera jamais, et qu'à mon goût, il n'y a ni perdrix ni faisans qui le vaillent. — Voulez-vous en faire l'essai, monsieur ? Tenez, lui dis-je, en lui mettant le pied de bœuf entre les mains avec deux morceaux de pain, les meilleurs que j'eusse ; goûtez-en, vous verrez en effet que c'est un manger de roi, tant il est bien assaisonné. »

Il s'assit à mon côté, et, sans se faire prier davantage, il se mit à manger, ou plutôt à dévorer ce que je lui avais donné ; et à peine les os s'en sauvaient-ils. « Oh ! disait-il, l'excellent morceau que ce serait avec un petit ragoût d'ail ! »

Oh ! disais-je, à part moi, que tu le manges bien à une meilleure sauce ! « Parbleu ! ajouta-t-il à la fin, il faut avouer que j'ai mangé cela avec autant d'appétit que si je n'avais rien mangé pendant le jour. — Aussi est-il

comme vous le venez de dire, disais-je en moi-même, je n'en doute pas, je le jure. »

Il me demanda le pot à l'eau que je trouvais tout plein, comme je l'avais apporté du ruisseau, et, puisqu'il avait oublié de boire, jugez s'il s'était souvenu de manger. Après qu'il eût bu, il m'invita à faire de même, ce que je fis, et ainsi nous finîmes notre repas.

Nous passâmes huit ou dix jours de cette manière : c'est-à-dire que mon pauvre hère de maître ne manqua point, chaque matin, d'aller humer l'air par les rues, avec cette démarche grave et ces façons cavalières, me laissant le soin de lui procurer ses provisions.

Son bon maître le paie en sermons sur l'excellence d'un sobre régime et en plaisantes et familières confidences.

UN ÉCUYER GLORIEUX

Il me dit qu'il était de la vieille Castille, et qu'il n'avait quitté son pays que pour n'être pas obligé d'ôter le chapeau à un homme de qualité deson voisinage. « Mais, monsieur, lui dis-je, s'il était au-dessus de vous par sa naissance et par ses richesses, comme vous l'avouez, il me semble que vous pouviez le saluer le premier, sans vous faire tort, puisque, de son côté, il ne manquait pas de civilité. — Tout cela est vrai, me dit-il. Il était plus puissant que moi, il me rendait le salut ; mais enfin il devait commencer une fois, et me forcer à me laisser saluer le premier en me prenant la main, lorsqu'il voyait que je la portais au chapeau. — Pour moi, monsieur, dis-je, il me semble que je n'y aurais pas regardé de si près. — Oui, toi, interrompit-il, qui es jeune encore, et qui n'es pas capable de ces sentiments d'honneur qui font aujourd'hui toute la richesse des gens qui en font profession. Mais apprends que, tout simple écuyer que je suis, si j'avais rencontré un prince par la rue, et qu'il ne m'eût pas ôté le chapeau, je dis bien ôté, je saurais, morbleu, fort bien à la première rencontre entrer dans une maison, feignant d'y avoir affaire, ou détourner par une autre rue, avant qu'il s'approchât de moi, pour n'être pas obligé de le saluer. Vois-tu, continua-t-il, Dieu et le roi exceptés, un gentilhomme ne doit rien à personne, et il n'est pas juste qu'il déborde d'un seul point de son droit, tant qu'il n'a rien à se reprocher d'ailleurs. Il me souvient, poursuivit-il, qu'un jour je fis confusion à un officier de chez nous, et je faillis le battre, parce qu'en me rencontrant il me salua d'un : « Dieu vous garde, monsieur ! » — Apprenez à parler, monsieur le coquin, lui dis-je ; vous croyez donc avoir affaire à quelque rustre comme vous, « avec votre Dieu vous garde ? » Il ne se le fit plus dire après cela, et, du plus loin qu'il me voyait, il ne manquait pas de mettre chapeau bas, et de parler comme il devait. »

Je ne pus m'empêcher de lui dire, en l'interrompant : « Comment ?

monsieur, est-ce que de dire : Dieu vous garde, à un homme, c'est lui faire tort ? — Que tu es sot, garçon ! me répondit-il. Cela est bon à de petites gens, mais à une personne de ma qualité on ne me doit pas moins donner que du très humble serviteur, ou du serviteur, tout court, si celui qui me parle est gentilhomme comme moi ; et tu peux voir par là si c'était à tort que je ne pouvais m'accommoder de la manière d'agir de ce noble de chez nous, dont je t'ai parlé, qui, pour t'avouer tout, me venait aussi sangler d'un Dieu vous garde, en toutes les rencontres. Non, morbleu ! je ne souffrirai jamais au monde qu'autre que le roi me traite de Dieu vous garde, à moins qu'il n'y mît un monseigneur au bout, pour l'adoucir. »

— Où suis-je donc tombé ? dis-je à part moi, et quel secours dois-je espérer d'un homme qui trouve mauvais qu'on prie Dieu qu'il l'assiste lui-même ?

« Je ne suis pas vraiment si misérable, continuait cependant l'écuyer, que je ne possède chez nous, en pleine propriété, à seize lieues seulement des beaux coteaux de Valladolid, une grande place à bâtir des maisons, qui pourraient valoir deux cent mille maravédís, et davantage même, selon la dépense qu'on y voudrait faire. J'ai un colombier qui est ruiné présentement à la vérité ; mais, à le faire rebâtir, ce serait une rente de deux cents pigeons. Je ne parle pas de cent autres choses de cette importance, que j'ai abandonnées, pour ne pas mettre mon honneur en compromis. »

(Trad. Montgivray, *Lazarillo de Tormes* ; éd. Hatier.)

Au service d'un moine de la Merci, grand batteur de pavé, qui lui fait user en huit jours la première paire de souliers qu'il ait portée, puis au service d'un porteur de fausses bulles, franc scélérat et trafiqueur de reliques, puis valet d'un peintre, puis marchand d'eau ambulant, puis recors de justice, Lazarillo trouve enfin le bonheur et la paix en épousant la servante d'un corrégidor, et en exerçant la charge lucrative et d'ailleurs honorable de crieur public et de marchand de vin

INFLUENCE

A la cour de « l'Espagnole » Anne d'Autriche, tout était espagnol ; la ville imita la cour ; la littérature se fit à l'image de la ville et de la cour, et suivit la mode.

L'Espagne, qui était alors sur son déclin, était encore aux yeux de l'Europe et à ses propres yeux la plus grande puissance européenne. Les victoires de ses armées avaient comme propagé l'éclat de sa littérature. Comme il arrive quand il a du génie, le vainqueur donnait le ton. Les Français, qui depuis un siècle avaient appris à connaître, à estimer et à craindre à la fois un ennemi valeureux et chevaleresque, qu'ils jugeaient digne d'eux, mirent une sorte de coquetterie qui est assez de leur manière à suivre sur tous les terrains un cher ennemi.

Les mousquetaires portent la barbe en pointe et les moustaches effilées, à l'espagnole, et sur les collets « à grande marge », à l'espagnole encore, la têtese détache avec finesse et avec force. Les estampes de Callot, qui illustrent si curieusement les scènes de la vie parisienne, multiplient les types des mousquetaires à l'épée fulgurante, des dames aux yeux vifs et langoureux sous le masque,

des gueux haillonneux, des estafiers superbes et si castillans de port et de costume, avec leurs pourpoints tailladés, et leurs bottes, grandes urnes de cuir, d'où jaillissent flots de dentelles et rubans d'or et de soie.

Les vieillards se nomment des « barbons » ; les jeunes gens, des « galants » ou des « cavaliers ». Les amants se piquent d'être des amants « bizarres », à la fois ingénieux et magnifiques ; ce sont des « genêts d'Espagne » que travaillent les amazones ; on prend son chocolat à l'espagnole, comme au XVIII^e siècle on prendra son thé à l'anglaise ; on donne des fêtes sur l'eau, à l'espagnole, et c'est avec de grands gestes démonstratifs, à l'espagnole encore, que dans la rue les seigneurs s'embrassent.

Dans les ruelles des précieuses, les « agudezas » de l'Espagnol Luis de Gongora, le père de l'« estilo culto », étaient prisées autant que les « concettis » du cavalier Marini ; et elles sont d'origine étrangère, transpyrénéenne ou transalpine, « les pointes » du style précieux où nos beaux esprits se complaisent et se torturent. Balzac se plaint bien de la concurrence, quand il constate avec mélancolie que « le public court indifféremment après tous les romans espagnols » ; mais, comme Voiture, il donne furieusement dans le goût du jour.

Et le livre à la mode, le roman du jour, c'est cette « Astrée » d'Honoré d'Urfé, dont les héros Astrée et Céladon ne sont qu'une réplique du couple Séréno-Diana de « la Diane » de Montemayor, et lancent la mode, qui durera deux siècles jusqu'à Florian et au Suisse Gessner, en passant, hélas ! par Fontenelle, de ces bergeries romanesques, où, dans un décor charmant et faux d'opéra-comique, de pseudo-bergers et bergères échangeront inlassablement des propos d'un urbanisme très délicat, en cueillant des fleurs artificielles, et en gardant, d'une houlette distraite, des moutons enrubannés.

L'Espagne est, d'ailleurs, le pays d'élection de nos romanciers, celui où ils se naturalisent le plus spontanément et le plus volontiers, depuis le bon évêque Camus, le divin Gombault que M^{me} de Rambouillet appelait « le Beau Ténébreux », comme Amadis, jusqu'à Marin le Roy de Gomberville, l'auteur inépuisable du fameux « Polexandre », et l'illustre Gascon La Calprenède dont M^{me} de Sévigné, à cinquante ans, relisait encore aux Rochers avec son fils les grands romans de cape et d'épée en cinq ou six mille pages et dont elle écrivait à sa fille « qu'elle s'y laissait prendre comme à de la glu », et que tout cela l'entraînait « comme une petite fille ». Et c'est aussi sur le versant espagnol des Pyrénées, qu'indociles à la ligne de partage des eaux prennent certainement leur source, dans les romans de M^{lle} de Scudéry, certains des plus beaux fleuves de la Carte du Tendre ; et c'est d'Espagne enfin, de l'Espagne des Amadis et de Don Quichotte, que nous vient le panache de Cyrano.

Par une merveilleuse rencontre, Lazarillo franchit aussi les Pyrénées et fit son tour de France, comme Amadis, et il y fit même plus durable fortune. Il y rencontra notre Panurge et se francisa à son école, dans les romans « anti-romans » de Charles Sorel, « l'Histoire comique de Francion, fléaude vicieux », et « le Berger extravagant ». Scarron s'inspire des « Nouvelles exemplaires » de Cervantès dans ses « Nouvelles tragi-comiques », et, dans son « Roman comique », il brosse un tableau singulièrement brillant dans le goût picaresque d'une troupe de comédiens en voyage, que Théophile Gautier dans son « Capitaine Fracasse » retrouvera. Et au XVIII^e siècle, notre grand et honnête Breton, Lesage, posera à nouveau dans notre littérature romanesque la question espagnole, en traduisant ou en adaptant « le Diable boiteux », « l'Histoire de Guzman d'Alfarache », « l'Histoire d'Estebanille Gonzalès, surnommé le garçon de bonne humeur », le « Bachelier de Salamanque », et en revêtant du costume espagnol le type devenu d'ailleurs très français de l'immortel et amusant Gil Blas, l'oncle, à la mode de Bretagne, du Figaro de Beaumarchais.

CERVANTÈS (1547-1616)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Il n'est pas de vie plus malheureuse que la vie de Miguel de Cervantès Saavedra, l'auteur de l'immortel *Don Quichotte*.

Né à Alcalà de Hewares en octobre 1547, il suivit d'abord de ville en ville, de Valladolid à Madrid et à Séville, son père, le licencié Rodrigo de Cervantès, humble chirurgien à demi sourd et très pauvre. L'enfant n'eut ni le temps ni les moyens de s'instruire ; on le raillait plus tard d'être sans diplômes. Mais il avait dans le sang le goût des lettres et des vers et du théâtre : il se forma lui-même et s'instruisit tout seul, ou peu s'en faut.

A vingt et un ans, il entre en qualité de valet de chambre-secrétaire au service du légat du pape, le cardinal Aquaviva, qui était venu à Madrid pour négocier la coalition du Pape, de Venise et de l'Espagne, contre le sultan Sélim ; il suit le prélat à Rome, mais, épris d'indépendance et d'héroïsme, il s'engage comme soldat *aventurero*, se couvre de gloire à la bataille de Lépante en 1571 ; cruellement blessé à la main gauche *pour la plus grande gloire de la droite*, suivant ses propres expressions, il s'enorgueillira toute sa vie du titre de *manchot de Lépante*. Après quatre ans de campagnes brillantes devant Navarin, Corfou, Tunis, tandis qu'il revient de Naples en Espagne sur la galère *le Soleil*, il est capturé par des corsaires barbaresques, demeure prisonnier en Alger pendant cinq ans, et, dans ces années de dur esclavage, s'illustre encore par de vaines et héroïques tentatives d'évasion, qui inspirent aux Turcs eux-mêmes de l'estime et de l'admiration. Relâché lorsqu'il est déjà embarqué et attaché au banc de la chiourme d'un vaisseau prêt à partir pour Constantinople, — et encore relâché par hasard en échange d'une rançon destinée à un autre, — il retourne en Espagne et il se lance, à



trente-trois ans, dans une autre carrière aussi aventureuse, celle des lettres.

Il semble qu'un mauvais destin s'acharne contre lui. Sa pastorale de *la Galatea*, pour laquelle il eut toujours un faible, ses sonnets, une vingtaine de pièces de théâtre ne lui rapportent ni argent ni gloire. Il faut qu'il demande à d'obscures fonctions d'agent des gabelles le pain quotidien de sa famille, car, après une jeunesse turbulente, il s'est assagi et marié. Toujours pauvre, il s'exile encore et parcourt l'Andalousie, comme pourvoyeur de blé pour la flotte de l'Invincible Armada ; il est révoqué et même excommunié pour s'être, par excès de zèle, adressé aux fabriques des églises. Emprisonné plus tard à plusieurs reprises, pour maladresses ou erreurs de comptabilité, ses démêlés avec le fisc lui valent peut-être d'avoir, dans les loisirs fiévreux de son cachot, médité et composé son *Don Quichotte* qui parut en 1605 à Madrid et lui valut enfin, avec l'hostilité hargneuse et envieuse des lettrés, la faveur éclatante du gros public qui enleva en peu de mois cinq éditions.

Mais la mauvaise étoile sous laquelle il était né le poursuivait toujours de sa maligne influence. Dans une ruelle de Valladolid, un gentilhomme navarrais, chevalier de Saint-Jacques, don Gaspar de Erpeleta, est assassiné. Sur la foi de comérages de femmes du quartier, Cervantès est une fois de plus soupçonné et arrêté. Le procès, où sa fille naturelle Isabel de Saavedra fut compromise, tout en établissant son innocence, n'en fit pas moins grand tort à sa réputation.

À Madrid, la fin de sa vie fut misérable. Malgré un travail acharné et la publication de ses admirables *Nouvelles exemplaires* (1613) et de la *Seconde partie de Don Quichotte* (1615), dont une continuation apocryphe, parue en 1614 sous le nom de Alonso Fernandes de Avellaneda, avait essayé de lui ravir la gloire, le grand écrivain, en proie aux créanciers et aux corsaires des lettres, végétait dans une misère plus humiliante pour ses contemporains que pour lui-même. La protection assez lointaine et assez chiche du vice-roi de Naples, le comte de Lemos, adoucît pourtant un peu les derniers jours du manchot de Lépante et de l'auteur de *Don Quichotte*. Dans un mémoire du temps, rapporté par le biographe Pellicer, on raconte qu'un des seigneurs français, qui faisait partie de l'ambassade du duc de Mayenne, s'étant informé des nouvelles de Cervantès, s'étonne quand il lui fut répondu qu'il était *vieux, ancien militaire, pauvre et gentilhomme*. « *Eh quoi ! s'écria-t-il, l'Espagne ne fait pas la fortune d'un tel homme ? Il mériterait d'être nourri aux frais du public.* » À quoi un autre seigneur répondit, avec infiniment d'esprit (sic) : « *Si c'est par besoin que Cervantès écrit de si belles choses, Dieu veuille qu'il ne connaisse jamais l'aisance ! Il restera pauvre, mais ses œuvres enrichiront l'univers entier.* »

C'était là prendre aisément son parti d'une indigne misère, que Cervantès supporta jusqu'au bout avec une bonne humeur héroïque, en citant un ancien romance : *le pied déjà dans l'étrier, avec l'angoisse de la mort*. Il mourut d'hydroisie le 23 avril 1616, le même jour que Shakespeare. Il voulut être enterré avec l'habit du Tiers Ordre de Saint-François dont il avait fait profession, à Madrid, dans le couvent des Trinitaires de Saint-Ildefonse. Et nul saint ne méritait mieux

d'être choisi par lui pour patron, à la dernière heure, que le chevalier des pauvres, le petit saint d'Assise, qui avait épousé *Dame Pauvreté*.

Si le *Don Quichotte* de Cervantès a éclipsé toutes ses autres œuvres, et même ses *Nouvelles exemplaires*, c'est que ce livre, qui devait être dans l'esprit de l'auteur, quand il commença à l'écrire, une satire et une caricature de la fausse chevalerie, est devenu pour lui, au fur et à mesure qu'il l'écrivait, un livre d'amour et de foi, le livre d'un peuple, le livre d'un homme. Toute l'Espagne y tient, avec ses gueux et ses preux, ses plaies et ses gloires, ses guenilles et ses étendards, son goût, même en matière d'honneur, pour les placements hasardeux et les loteries aventureuses. Toute une vie de grand homme y tient aussi, avec sa lutte désespérée et jusqu'au dernier jour confiante contre l'égoïsme d'un monde où les grands sont dédaigneux et les petits haineux et serviles, et son essor invincible vers un ciel qui ferme devant lui ses portes dures aux clous d'or.

Et ce livre, qui aurait pu être le plus triste et le plus amer de tous les livres est resté un livre de santé, de force et de joie.

L'INGENIEUX HIDALGO DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

ANALYSE ET EXTRAITS

Cervantès nous présente son héros, dès le premier chapitre.

QUI TRAITE DU CARACTÈRE ET DES OCCUPATIONS DU FAMEUX HIDALGO DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Dans un bourg de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom, vivait, il n'y a pas longtemps, un de ces hidalgos qui ont lance au râtelier, targe antique, roussin maigre et lévrier de chasse. Le pot au feu avec un peu plus de bœuf que de mouton, un salpicon (1) presque tous les soirs, des duelos et des quebrantos (2) le samedi, des lentilles le vendredi, quelque pigeonneau en supplément le dimanche, tout cela absorbait les trois quarts de son revenu. Le restant, il le dépensait en justaucorps de drap fin, chausses de velours pour les jours de fête avec pantoufles de même étoffe, et en habits de bure de premier choix qu'il se faisait honneur de porter pendant la semaine.

(1) Ragoût.

(2) Abatis de volailles.

Dans sa maison, il avait une gouvernante âgée de plus de quarante ans, une nièce de moins de vingt, et un domestique pour les champs et l'intérieur, qui aussi bien sellait le roussin qu'il prenait la serpette. Notre hidalgo frisait la cinquantaine : de complexion résistante, le corps maigre, le visage osseux, il était très matinal et grand chasseur. On prétend qu'il portait le surnom de Quijada ou Quesada (les auteurs qui ont écrit là-dessus présentent quelques divergences) ; cependant de vraisemblables conjectures laissent entendre qu'il se nommait Quijana. Mais cela importe peu à notre histoire : il suffit que dans le récit on ne s'écarte pas d'un point de la vérité.

Sachez donc que, dans les moments où le susdit hidalgo avait des loisirs (c'est-à-dire pendant la plus grande partie de l'année), il s'adonnait à la lecture des livres de chevalerie avec tant d'attachement et de plaisir qu'il en oublia quasi totalement l'exercice de la chasse et même l'administration de ses biens ; et sa curiosité et son extravagance en arrivèrent à un tel degré qu'il vendit beaucoup de hanegas de terre labourable pour acheter, afin de les lire, des livres de chevalerie ; il en porta ainsi chez lui autant qu'il put s'en procurer. De tous ces ouvrages, aucun ne lui paraissait aussi beau que ceux composés par le fameux Féliciano de Silva, car la clarté de sa prose et ses propos enchevêtrés étaient de vraies perles à ses yeux, surtout quand il en venait à lire ces déclarations et ces cartels où, en bien des endroits, il trouvait écrit : « La raison de la déraison que vous faites à ma raison affaiblit de telle sorte ma raison que je me plains, avec raison, de votre beauté. » Et encore quand il lisait : « Les hauts cieux de votre divinité qui divinement vous fortifient avec les étoiles, vous rendent méritante du mérite que mérite votre grandesse. » Avec ces discours-là le pauvre chevalier perdait le jugement, et il se tenait éveillé pour les comprendre et leur arracher un sens, alors que n'aurait pu le leur tirer ni les comprendre Aristote lui-même, fût-il ressuscité exprès pour cela. Les blessures que don Belianis donnait et recevait ne lui allaient guère, car il s'imaginait que, si experts que fussent les chirurgiens qui l'avaient soigné, ce chevalier ne pouvait manquer d'avoir le visage et tout le corps couverts de cicatrices et de balafres. Mais, néanmoins, il louait dans l'auteur cette façon d'achever son livre, en laissant espérer que cette aventure n'avait pu être achevée, et bien souvent il lui vint le désir de prendre la plume et de terminer cette histoire conformément à cette espérance prise au pied de la lettre. Sans aucun doute, il l'aurait fait et s'en serait bien tiré, si d'autres pensées continuelles plus importantes ne l'en eussent détourné.

Il fut très souvent en discussion avec le curé du bourg (un homme docte, gradué à Sigüenza), sur la question de savoir qui avait été meilleur chevalier, de Palmerin d'Angleterre ou d'Amadis de Gaule : cependant maître Nicolas, barbier du même lieu, prétendait qu'aucun d'eux n'égalait le chevalier du Phœbus et que, si quelqu'un pouvait lui être comparé, c'était don Galaor, frère d'Amadis de Gaule, car il avait en tout un caractère fort accommo-

dant ; celui-là n'était pas un chevalier minaudier ni pleurnicheur comme son frère, et en matière de vaillance il ne restait pas en arrière.

Bref, notre hidalgo se plongea tellement dans sa lecture qu'il passait, à lire, ses nuits, de la clarté du soleil couchant à celle de son lever, et ses jours, de l'obscurité de l'aube à celle du crépuscule. Ainsi, à force de peu dormir et de beaucoup lire, il se dessécha le cerveau de telle façon qu'il en vint à perdre le jugement. Son imagination se remplit de toutes ces choses qu'il lisait dans les livres : aussi bien d'enchantements que de querelles, batailles, défis, blessures, déclarations, amours, agitations et folies impossibles. Et il se mit tellement dans la tête que tout ce fatras des inventions imaginaires de ses lectures était pure vérité que, à ses yeux, il n'existait pas d'histoire plus certaine au monde. Il affirmait, lui, que le Cid Ruy Diaz fut un très bon chevalier, mais ne comptant pas devant le chevalier de l'Épée Ardente qui, d'un seul revers, avait fendu par le milieu deux féroces et monstrueux géants ; Bernard del Carpio lui plaisait davantage, parce que, à Roncevaux, il avait mis à mort Roland l'enchanté, en recourant au procédé d'Hercule, quand celui-ci étouffa entre ses bras Antée, le fils de la Terre. Il disait grand bien du géant Morgan, qui, malgré qu'il appartînt à cette race de géants tous orgueilleux et grossiers, était, lui seul, affable et bien élevé. Mais, par-dessus tous les autres, il affectionnait Renaud de Montauban, surtout quand il le voyait sortir de son château et détrousser tous ceux qu'il rencontrait et, outre-mer, s'emparer de cette idole de Mahomet, toute en or, comme le rapporte son histoire. Quant au traître Ganelon, pour le plaisir de lui donner une volée de coups de pieds, il eût sacrifié sa propre gouvernante et même sa nièce par-dessus le marché.

Donc, son jugement étant déjà irrémédiablement perdu, il finit par tomber dans l'idée la plus étrange que jamais fou au monde ait pu concevoir : il lui sembla convenable et nécessaire, autant pour le profit de son honneur que pour le service de son pays, de se faire chevalier errant et de s'en aller, à travers le monde entier, en armes et à cheval, à la recherche des aventures ; il pratiquerait ainsi tout ce qu'il avait lu que les chevaliers errants pratiquaient, redressant toute espèce de torts et s'exposant à des rencontres et à des dangers par lesquels il acquerrait, en les menant à bonne fin, renom et gloire éternels. Le pauvre homme se voyait déjà, grâce à la valeur de son bras, couronné pour le moins empereur de Trébizonde. Alors, plein de si agréables pensées, entraîné par le plaisir étrange qu'il y puisait, il s'empressa de mettre ses desirs à exécution.

La première chose qu'il fit, ce fut de fourbir une armure qui avait appartenu à ses bisaïeuls et qui, gravée de rouille et pleine de moisissure, gisait, depuis des siècles lointains, oubliée dans un coin. Il la nettoya et la répara du mieux qu'il put, mais il remarqua un grand défaut : l'armure n'avait pas de casque articulé, mais un simple morion. A cela suppléa son adresse ; avec du

carton, il confectionna une sorte de demi-casque, qui, s'emboîtant avec le morion, avait l'apparence d'un casque entier. Il est vrai que, pour éprouver sa solidité et sa force de résistance aux coups de taille, il tira son épée et lui porta deux coups ; mais, au premier il défit en un instant ce qu'il avait fait en une semaine. Cette facilité à mettre son travail en pièces ne laissa pas de le mécontenter ; aussi, pour se prémunir contre ce danger, se mit-il à refaire son ouvrage en disposant, à l'intérieur, des tiges de fer, de telle sorte qu'il fut satisfait de sa solidité ; et sans vouloir renouveler l'expérience, il le prit et le tint pour un parfait casque articulé.

Ensuite, il alla voir son roussin : quoique l'animal eût plus de javarts qu'un réal ne contient de cuartos et plus de défauts que le cheval de Gonelal *qui tantum pellis et ossa fuit*, il lui sembla que ni le Bucéphale d'Alexandre, ni le Babieca du Cid, ne pouvaient l'égaliser. Il passa quatre jours à chercher quel nom il lui donnerait. En effet, il n'était pas raisonnable, se disait-il en son for intérieur, que le coursier d'un chevalier, si fameux et si bon par lui-même, restât sans nom connu. Aussi cherchait-il à l'en affubler d'un qui révélât ce qu'était la monture avant d'appartenir à un chevalier errant et ce qu'elle devenait présentement. Comme le maître changeait d'état, il tombait tout à fait sous le sens que le cheval changeât lui aussi de nom, en prit un fameux et retentissant, ainsi que cela convenait au nouvel ordre et au nouveau métier que maintenant il professait. C'est ainsi que, après avoir formé, effacé et supprimé, allongé, défait et refait, en sa mémoire et son imagination, des noms multiples, il finit par l'appeler Rossinante, nom, à son avis, noble, sonore, et qui exprimait ce que l'animal avait été auparavant comme roussin, et ce qu'il était aujourd'hui, c'est-à-dire roussin jadis, et maintenant premier de tous les roussins du monde.

Ayant donné à son cheval un nom si à son goût, il voulut s'en donner un à lui-même ; il passa huit autres jours à y réfléchir, et finalement il en arriva à s'appeler Don Quichotte. C'est de là, comme il a été dit, que les auteurs d'une si véridique histoire prirent un texte pour affirmer qu'il devait, sans aucun doute, se nommer Quijada et non Quesada, comme d'autres ont voulu le prétendre. Or, se souvenant que le valeureux Amadis ne s'était pas contenté de s'appeler Amadis tout court, mais qu'il avait ajouté le nom de son royaume, de sa patrie, pour la rendre célèbre, et qu'il se nomma Amadis de Gaule, de même, en bon chevalier, il voulut ajouter au sien le nom de son pays et s'appeler Don Quichotte de la Manche, ce qui, à son avis, faisait clairement connaître son lignage et sa patrie et honorait celle-ci en tirant d'elle son surnom.

Ses armes fourbies, le morion transformé en casque, un nom donné à son cheval, et le sien changé par une propre confirmation, il se persuada qu'il ne lui manquait qu'une seule chose : chercher une dame pour s'en éprendre, car un chevalier errant sans amours, c'était un arbre sans fruits et sans feuilles, un corps sans âme.

« Si, en punition de mes péchés, se disait-il, ou bien par bonne fortune, je rencontre par là quelque géant, comme d'ordinaire cela arrive aux chevaliers errants : si, dans le choc, je le renverse ou le pourfends par le milieu du corps, si enfin, je le vaincs et le force à se rendre, ne sera-t-il pas bien d'avoir à qui l'envoyer en otage, pour qu'il entre et se mette à genoux, devant ma douce dame et lui dise d'une voix humble et soumise : « Moi, madame, je suis le géant Caraculiambro, souverain de l'île Malindrania, vaincu en combat singulier par ce chevalier jamais assez vanté suivant son mérite, don Quichotte de la Manche, qui m'a ordonné de me présenter devant votre grâce, pour que votre grandesse dispose de moi à son gré. »

Oh ! combien se réjouit notre bon gentilhomme, après s'être fait ce discours, et surtout après avoir trouvé celle qu'il nommerait sa dame. En effet, il paraît que, dans un bourg voisin du sien, vivait une jeune paysanne très avenante dont il fut pendant un certain temps amoureux, quoiqu'il semble qu'elle ne le sût ni s'en aperçût jamais. Elle s'appelait Aldonza Lorenzo. C'est à elle qu'il jugea bon de donner le titre de dame de ses pensées. En lui cherchant un nom qui ne jurât pas avec le sien et qui rappelât et imitât celui d'une princesse et d'une grande dame, il finit par l'appeler Dulcinée du Toboso, parce qu'elle était native du Toboso ; nom, à son avis, harmonieux, original et significatif, comme tous ceux qu'il avait donnés, soit à sa personne même, soit à ce qui lui appartenait.

Par un chaud matin de juillet, avant le jour, l'intrépide don Quichotte, monté sur Rossinante et armé de pied en cap de son armure ancestrale et de son casque articulé, fait par la petite porte de sa basse-cour sa première grande sortie. Mais, à cent pas, un terrible scrupule le saisit. Comment être un chevalier errant puisqu'il n'est pas encore armé chevalier ? Mais après tout, sur la grande route, un parrain en chevalerie, dans quelque château, cela se trouve !

Au soir tombant, notre héros arrive à une hôtellerie qui prend figure à ses yeux de château à pont-levis et à tourelles. Son étrange accoutrement excite le rire de deux paysannes qu'il salue du nom de « damoiselles » et la curiosité un peu inquiète de l'hôte, fin matois d'Andalousie, qu'il salue du titre de « chevalier ».

Et voici qu'après un repas exécrable qu'il mange avec appétit mais avec peine, parce qu'il n'a pas consenti à se défaire de son fameux morion, il tombe avec un fracas de vieille panoplie aux genoux de son hôte, en le suppliant de l'armer chevalier.

OU EST RACONTÉE LA PLAISANTE MANIÈRE QU'EMPLOYA DON QUICHOTTE POUR SE FAIRE ARMER CHEVALIER

Ainsi tourmenté par cette préoccupation, il abrégua son léger souper ; ce repas achevé, il appela l'aubergiste et, s'enfermant avec lui dans l'écurie, il s'agenouilla devant lui en disant : « Je ne me relèverai jamais d'où je suis, valeureux chevalier, avant que votre courtoisie ne m'octroie une faveur que je veux lui demander, et qui tournera à votre gloire et au profit du genre

humain. » Voyant son hôte à ses pieds et entendant de semblables discours, l'aubergiste restait perplexe à le regarder, sans savoir que faire ni que dire ; il insistait auprès de lui pour l'amener à se relever, mais il ne put l'obtenir avant d'avoir déclaré qu'il lui octroyait la faveur demandée : « Je n'attendais pas moins de votre haute magnificence, mon cher seigneur, répondit don Quichotte ; aussi, je vais vous le dire, la faveur que je vous ai demandée et que votre libéralité m'a accordée, c'est que, dans la journée même de demain, vous m'armiez chevalier. Cette nuit, dans la chapelle de votre château, je ferai la veillée des armes, et demain, comme je vous l'ai dit, s'accomplira ce que je désire tant, afin que je puisse, ainsi qu'il convient, aller par les quatre parties du monde à la recherche des aventures au profit des nécessiteux, selon les obligations de la chevalerie et des chevaliers errants tels que moi, dont les vœux aspirent à de semblables prouesses. »

L'aubergiste, qui, on l'a dit plus haut, était assez matois et avait déjà quelques soupçons sur le manque de jugement de don Quichotte, finit par s'en convaincre après avoir entendu de tels discours ; aussi, afin d'avoir de quoi rire cette nuit, se décida-t-il à le suivre dans son humeur. Il lui déclara donc que son désir et sa demande étaient très raisonnables, et qu'un tel projet convenait naturellement à des gentilhommes d'importance comme son hôte paraissait l'être et comme le dénotait sa mine élégante. Lui-même, dans ses années de jeunesse, s'était également adonné à cet honorable exercice, parcourant diverses parties du monde à la recherche d'aventures, où il avait exercé la légèreté de ses pieds et la dextérité de ses mains, faisant beaucoup de torts, séduisant un grand nombre de veuves, et trompant quelques orphelins, finalement se faisant connaître dans presque toutes les audiences et tous les tribunaux qu'il y a en Espagne. En dernier lieu, il était venu se retirer ici, dans son château, où il vivait de son bien et de celui d'autrui, et y accueillait tous les chevaliers errants, quelle que fût leur qualité et leur condition, uniquement pour la grande affection qu'il leur portait, et aussi pour qu'ils lui donnassent une part de leur avoir en retour de ses bons offices. Il lui dit également que son château ne renfermait pas de chapelle où pût s'effectuer la veillée des armes ; on l'avait démolie pour la rebâtir ; mais, dans un cas pressant, il le savait, on pouvait veiller partout où on le voulait, et cette nuit la veillée pourrait se faire dans une cour du château ; le lendemain matin, s'il plaisait à Dieu, on procéderait aux cérémonies voulues, de telle sorte que son hôte en sortirait armé chevalier, et si bien chevalier, qu'on ne pourrait l'être davantage en ce monde.

Il lui demanda ensuite s'il portait de l'argent. Don Quichotte lui répondit qu'il ne portait pas sur lui le moindre blanc, car jamais il n'avait lu dans les histoires des chevaliers errants qu'aucun d'eux en eût porté. Sur ce point l'aubergiste lui déclara qu'il se trompait, qu'en admettant que cela ne fût pas écrit dans les histoires, parce que les auteurs jugèrent inutile de men-

tionner une chose aussi évidente que nécessaire que celle de porter avec soi de l'argent et des chemises blanches, néanmoins il ne fallait pas croire qu'ils n'en portaient point. Ainsi, il pouvait tenir comme certain et vérifié que tous les chevaliers errants, dont tant de livres sont remplis et saturés, emportaient des bourses bien garnies en vue de tout ce qui pouvait leur arriver ; ils emportaient de même des chemises et une petite boîte pleine d'onguent pour panser les blessures qu'ils recevaient ; en effet, dans les plaines et les déserts où ils combattaient, s'ils étaient blessés, ils ne rencontraient pas toujours quelqu'un pour les soigner, à moins qu'ils n'eussent pour ami quelque savant enchanteur, qui bientôt les secourait, en leur amenant sur un nuage, à travers les airs, une damoiselle ou un nain avec un flacon d'eau d'une telle vertu que, après en avoir goûté une seule goutte, ils se trouvaient aussitôt guéris de leurs plaies et de leurs blessures, comme s'ils n'avaient jamais eu le moindre mal. Mais, pour le cas où il n'en serait pas ainsi, les chevaliers du passé jugèrent prudent de munir leurs écuyers d'argent et des autres choses nécessaires pour se soigner, comme l'étaient la charpie et les onguents. Quand il arrivait que ces chevaliers n'avaient pas d'écuyers (cela se voyait peu de fois et même rarement), eux-mêmes emportaient le tout sur la croupe de leur cheval, dans un bissac très menu, à peine visible, comme si c'était quelque autre chose de plus d'importance, car, en dehors de semblable destination, le fait de porter un bissac ne fut pas très admis chez les chevaliers errants. Aussi il lui donnait pour conseil, et il pouvait même lui ordonner comme à son filleul, étant si près de le devenir, de ne pas se mettre en route, dans la suite, sans argent et sans les précautions précitées ; il verrait comme il s'en trouverait bien au moment où l'on y penserait le moins. Don Quichotte lui promit de suivre point par point ses conseils.

Aussitôt des dispositions furent prises pour qu'il fît la veillée des armes dans une grande cour contiguë à l'hôtellerie ; ayant rassemblé toutes les pièces de son armure, il les déposa sur une auge attenante à un puits ; alors, la targe au bras et la lance en main, avec une allure noble, il se mit à se promener devant l'abreuvoir. Au début de la promenade, il commençait à faire nuit. L'aubergiste raconta à tous ceux qui se trouvaient dans l'hôtellerie la folie de son hôte, et l'armature de chevalerie qui allait suivre. Ces gens-là s'étonnèrent d'un genre de folie si étrange ; ils furent le regarder de loin et ils virent que, d'autres fois, appuyé sur sa lance, il fixait ses armes des yeux, sans les en détacher pendant un bon laps de temps. La nuit était tout à fait tombée, mais la lune brillait d'une telle clarté qu'elle pouvait rivaliser avec l'astre qui lui prêtait sa lumière ; aussi, tout ce que faisait l'aspirant chevalier apparaissait bien à la vue de tout le monde.

Là-dessus, un des muletiers logés dans l'hôtellerie eut l'idée de faire boire toutes les bêtes de son convoi, et il lui fallait pour cela enlever l'armure de don Quichotte, placée sur l'auge ; en le voyant approcher, celui-ci lui dit

à haute voix : « O toi, qui que tu sois, téméraire chevalier, qui vas toucher aux armes du plus vaillant chevalier errant qui ait jamais ceint une épée, réfléchis sur ce que tu fais, et n'y touche pas, si tu ne veux laisser ta vie pour prix de ton audace. » Le muletier ne fit pas cas de ces propos (mieux eût valu qu'il y prît garde, il se serait ainsi gardé de tout mal) ; empoignant au contraire les armes par les courroies, il les jeta très loin de lui. En voyant cela, don Quichotte leva les yeux au ciel et, reportant ses pensées (à ce qu'il parut) vers la Dame Dulcinée, il s'écria : « Secourez-moi, ma chère dame, en ce premier outrage infligé à ce cœur, votre vassal ; qu'en ce premier danger ne me fassent défaut ni votre appui, ni votre soutien ! » Après ces mots et après d'autres paroles semblables, lâchant sa targe, il leva sa lance des deux mains et en asséna un tel coup sur la tête du muletier qu'il le renversa par terre en si piteux état que, s'il eût porté un second coup, les soins du chirurgien n'auraient plus été nécessaires. Cela fait, il ramassa ses armes et reprit sa promenade avec la même tranquillité qu'auparavant.

Peu de temps après, sans savoir ce qui venait de se passer, car le muletier était encore tout étourdi, un autre s'approcha dans l'intention également de faire boire ses mules, et, comme il se disposait à enlever les armes afin de débarrasser l'auge, don Quichotte, sans mot dire et sans demander assistance à personne, lâcha de nouveau sa targe, leva de nouveau sa lance et, s'il ne la mit pas en morceaux, il mit en plus de trois la tête du second muletier, car il la fendit en quatre. Tous les gens de l'hôtellerie accoururent au bruit et parmi eux l'aubergiste. A cette vue, don Quichotte embrassa sa targe et, l'épée à la main, il proféra : « O dame de beauté, force et réconfort de mon cœur affaibli, le moment est venu maintenant, pour ta grandesse, de tourner tes regards vers ce chevalier, ton esclave, qui est dans l'attente d'une telle aventure. » Après cela, il se sentit tellement rempli de courage que, si tous les muletiers du monde l'avaient assailli, il n'aurait pas rompu d'une semelle. Les camarades des blessés, en les voyant dans cet état, se mirent à faire pleuvoir des pierres sur don Quichotte ; celui-ci s'abritait de son mieux sous sa targe, n'osant pas s'éloigner de l'auge pour ne pas abandonner ses armes. L'aubergiste leur criait de le laisser, qu'il les avait avertis de son genre de folie, et que, même s'il les tuait tous, fou comme il l'était, il en sortirait indemne. Don Quichotte lui aussi poussait des cris encore plus forts en les traitant de perfides et de traîtres ; il soutenait que le seigneur du château se montrait chevalier lâche et vil, en permettant qu'on traitât de la sorte les chevaliers errants ; s'il avait été reçu dans l'ordre de la chevalerie, il lui ferait connaître sa perfidie : « Quant à vous autres, vile et basse canaille, je ne tiens aucun compte de vous ; tirez, approchez, venez, attaquez-moi tant que vous pourrez ; vous verrez le profit que vous retirerez de votre folie et de vos excès. » Il s'exprimait ainsi avec tant d'ardeur et de vaillance qu'il inspira une indicible terreur à ses assaillants et, à cause de cela et aussi des conseils de l'aubergiste,

ils cessèrent de jeter des pierres ; don Quichotte laissa enlever les blessés, et il reprit sa veillée d'armes avec la même tranquillité et le même calme qu'auparavant.

Elles n'étaient pas du goût de l'aubergiste, les plaisanteries de son hôte ; aussi résolut-il d'y couper court et de lui conférer promptement ce maudit ordre de chevalerie, avant que ne survînt un autre malheur. Il s'approcha donc de lui et s'excusa de l'insolence dont ces gens grossiers avaient fait preuve à son égard, sans qu'il en ait su la moindre chose ; mais ils se voyaient bien châtiés de leur témérité. Il lui dit, comme il l'avait déjà fait, que dans ce château ne se trouvait pas de chapelle, et que, pour ce qui restait à faire, cela n'était pas non plus nécessaire ; le point capital dans l'investiture d'un chevalier consistait en un coup sur la nuque, et un autre coup sur l'épaule, d'après la connaissance qu'il avait du cérémonial de l'ordination, et cela pouvait s'effectuer en plein champ ; son hôte avait déjà accompli ce qui concernait la veillée d'armes qui s'effectuait en deux heures de veille seulement, alors que lui y en avait consacré même plus de quatre. Don Quichotte le crut en tous points ; il lui déclara qu'il était prêt à lui obéir, mais il le pria d'en finir le plus vite possible ; en effet, s'il était assailli de nouveau, une fois armé chevalier, il comptait ne pas laisser âme qui vive dans le château, à l'exception des gens que le châtelain lui signalerait ; il les épargnerait par considération pour lui. Ainsi prévenu, et redoutant cela, le châtelain alla vite chercher un livre où il inscrivait la paille et l'orge fournies par lui aux muletiers, et, suivi d'un enfant portant un bout de chandelle et des deux susdites damoiselles, il revint à l'endroit où se tenait don Quichotte ; il lui ordonna alors de se mettre à genoux et, lisant dans son manuel comme qui récite une pieuse oraison, au milieu de sa lecture, il leva la main et lui donna une bonne tape sur la nuque, et après cela, avec son épée même, il lui appliqua un joli coup sur l'épaule, marmottant toujours entre ses dents comme s'il récitait des prières. Cela terminé, il ordonna à l'une de ces dames de lui ceindre l'épée ; elle s'en tira avec beaucoup d'aisance et de réserve, car il en fallait bien pour ne pas éclater de rire à chaque partie de ces cérémonies ; mais les prouesses de l'aspirant chevalier, qu'elles avaient déjà vues, retenaient leurs rires. En lui ceignant l'épée, la bonne dame lui dit : « Que Dieu fasse de votre grâce un très heureux chevalier et qu'il lui donne chance dans les combats. » Don Quichotte lui demanda comment elle s'appelait, afin de savoir dans l'avenir envers qui il était redevable de la faveur reçue : il comptait, en effet, lui réserver une part dans le renom qu'il acquerrait par la valeur de son bras. Elle lui répondit très humblement qu'elle s'appelait la Tolosa, fille d'un ravaudeur originaire de Tolède qui demeurait dans les échoppes de Sancho Bienaya, et que, partout où elle se trouverait, elle serait à son service et le considérerait comme son maître. Don Quichotte, dans sa réponse, la pria de lui faire la faveur, pour l'amour de lui, de porter le don et de s'appeler dona Tolosa. Elle le lui promit.

L'autre fille lui chaussa l'éperon, et avec elle se reproduisit à peu près la même conversation qu'avec celle qui lui ceignit l'épée. Il lui demanda son nom ; elle lui dit qu'elle s'appelait la Molinera et qu'elle était la fille d'un honnête meunier d'Antequera. Don Quichotte lui demanda, à elle aussi, de prendre le don et de se nommer dona Molinera, puis, de même, il lui offrit de la servir et de la favoriser. Ces cérémonies, jamais vues jusqu'à ce jour, ayant été achevées au galop et en toute hâte, don Quichotte ne vit pas le moment de se retrouver à cheval et de partir en quête d'aventures.

La première et mémorable rencontre que fit le nouveau chevalier sur la route des aventures, ce fut celle de six marchands de Tolède qui allaient acheter de la soie à Murcie en fort paisible équipage, avec leurs parasols, leurs mules et leurs sept valets.

Dressé sur ses étriers, serrant au poing sa lance, et se couvrant de son écu, il leur barre la route et somme *ces chevaliers errants* de confesser hautement qu'il n'est pas une dame au monde qui égale en beauté l'Impératrice de la Manche, l'incomparable Dulcinée du Toboso.

Un marchand raille ; don Quichotte charge, lance basse ; Rossinante bute ; don Quichotte tombe et s'empêtre dans ses vieilles armes ; un valet le broie sous son armure *comme le blé sous la meule*. Heureusement, un laboureur qui le reconnaît le ramène chez lui.

Mauvais début en chevalerie errante, faux départ, retour sans gloire, frais accueil de sa maison, mais quel bon sommeil réparateur, dont la nièce et la gouvernante profitent pour faire murer la bibliothèque et jeter au feu tous les livres ! Au réveil, don Quichotte apprend, d'ailleurs sans le moindre étonnement, qu'un enchanteur monté sur un dragon de flammes a tout emporté, et il reconnaît même en lui son ennemi personnel, l'enchanteur Freston...

Mais il médite et prépare un second départ, et, il sera, cette fois, accompagné de Sancho Pança.

SANCHO PANÇA

Durant ce temps-là, don Quichotte fit des démarches auprès d'un paysan, son voisin, homme de bien (si l'on peut donner ce titre à qui est pauvre), mais ayant fort peu de bon sens dans la cervelle. En définitive, il lui en dit tant, fut si persuasif et lui fit de telles promesses que le pauvre villageois se décida à partir avec lui et à lui servir d'écuyer. Entre autres choses, don Quichotte lui disait de se disposer à le suivre de bon cœur, car son maître pourrait peut-être rencontrer une aventure telle que, en un rien de temps, il ferait la conquête de quelque île, et y établirait son écuyer comme gouverneur. Ces promesses et d'autres semblables décidèrent Sancho Pança (ainsi se nommait ce paysan) à abandonner sa femme et ses enfants et à s'engager comme écuyer de son voisin. Don Quichotte s'occupait tout de suite à chercher de l'argent ; vendant une chose, en mettant une autre en gage et négociant tout à vil prix, il réunit une somme raisonnable. Il se munit lui-même d'une rondache qu'il emprunta à un de ses amis, et, après avoir réparé de son mieux le

casque brisé, il avisa son écuyer Sancho du jour et de l'heure où il comptait se mettre en route, afin que celui-ci pût se pourvoir de ce qui lui paraîtrait le plus nécessaire ; surtout il lui recommanda d'emporter un bissac. Sancho lui répondit que certainement il en emporterait un, et qu'il comptait aussi emmener avec lui un âne très bon qu'il possédait, parce qu'il n'était pas habitué à beaucoup marcher à pied. Cette question de l'âne fit réfléchir un peu don Quichotte ; il cherchait à se rappeler si quelque chevalier errant avait emmené un écuyer chevauchant un baudet, mais jamais aucun nom ne lui vint à la mémoire. Cependant il consentit à ce que Sancho en prît un avec lui ; il se proposait de le pourvoir de plus honorable monture, dès que l'occasion s'en présenterait, en enlevant le cheval du premier chevalier discourtois qu'il rencontrerait. Il se munit de chemises et des autres objets qu'il put se procurer, conformément aux conseils que l'aubergiste lui avait donnés.

Tout cela fait et achevé, sans que les deux prissent congé, Pança de ses enfants et de sa femme, don Quichotte de sa gouvernante et de sa nièce, un soir, sans être vus de personne, ils sortirent du bourg, et ils cheminèrent si bien, toute la nuit, qu'à l'aube, ils se crurent certains de ne pas être retrouvés, malgré toute recherche. Sancho allait sur son âne comme un patriarche, avec son bissac et son outre, ayant un grand désir de se voir promptement gouverneur de l'isle que son maître lui avait promise. Don Quichotte se décida à prendre la même direction et la même route qu'il avait suivies dans son premier voyage ; c'est-à-dire à travers le plateau de Montiel ; et il y cheminait avec moins de fatigue qu'alors, car l'heure était matinale et les rayons de soleil, en les frappant obliquement, ne les incommodaient pas.

A ce moment-là, Sancho Pança dit à son maître : « Que votre grâce, seigneur chevalier errant, veille à ne pas oublier ce qu'elle m'a promis au sujet de l'isle. Je vous assure que je saurai la gouverner, si grande qu'elle soit. — Tu sauras, ami Sancho Pança, répondit à cela don Quichotte, que ce fut une coutume très fréquente chez les chevaliers errants d'autrefois de faire de leurs écuyers les gouverneurs des isles ou des royaumes qu'ils conquéraient ; j'ai donc résolu de ne pas laisser perdre par ma faute cette habitude si louable ; je compte en cela faire mieux encore. Eux en effet, quelquefois et même le plus souvent, attendaient que leurs écuyers devinssent vieux, et, quand ceux-ci étaient bien las de les servir et d'endurer de mauvais jours et de plus mauvaises nuits, alors seulement ils leur donnaient un titre de comte, ou même de marquis d'une vallée ou d'une province plus ou moins importante. Mais, si tu vis, et si je vis, il pourrait bien se faire que avant six jours je fisse la conquête de quelque royaume, auquel d'autres se rattacheraient ; ils viendraient à propos pour t'octroyer la couronne royale de l'un d'entre eux. Et ne crois pas le fait excessif : ces choses et ces cas-là se produisent pour les chevaliers errants par des voies si inouïes et si insoupçonnées qu'il me sera facile de te donner peut-être encore plus que je ne te promets. — A ce compte-là,

demanda Sancho Pança, si je devenais roi par un de ces prodiges dont parle votre grâce, de même Juana Gutierrez, ma moitié, deviendrait, elle aussi, reine, et mes enfants, infants. — Eh ! qui pourrait en douter ? répliqua don Quichotte. — Moi, j'en doute, reprit Sancho Pança, car j'estime, en mon for intérieur, que, Dieu fit-il pleuvoir des couronnes de roi sur la terre, aucune couronne ne siérait à la tête de Juana Gutierrez. Sachez, seigneur, qu'elle ne vaut pas deux maravédís pour être reine ; comtesse lui irait mieux, et encore avec l'aide de Dieu. — Remets-t'en à Dieu pour cela, Sancho, conclut don Quichotte, il t'accordera ce qui lui conviendra le plus ; mais ne ravale pas ton âme au point de te contenter d'être moins que *adelantado*. — Je ne le ferai pas, mon cher seigneur, déclara Sancho, surtout ayant en votre grâce un maître si éminent, qui saura me donner tout ce qui me conviendra et sera approprié à mes forces. »

Oui, mais la route est longue jusqu'à l'île ; et pourvu qu'on ne rencontre pas encore quelque maudit enchanteur !

LES MOULINS A VENT

Du beau résultat qu'obtint le valeureux don Quichotte dans l'épouvantable et jamais imaginée aventure des moulins à vent, et d'autres événements dignes d'heureuse remémoration.

En ce moment, ils aperçurent trente ou quarante moulins à vent qui se trouvent sur ce plateau, et, dès que don Quichotte les vit, il dit à son écuyer : « La fortune conduit nos affaires mieux que nous ne saurions le souhaiter, car tu vois, ami Sancho Pança, il apparaît là-bas une trentaine, au moins, d'énormes géants ; je compte engager le combat avec eux et leur ôter à tous la vie. Leurs dépouilles commenceront à nous enrichir ; c'est de bonne guerre, et c'est bien servir Dieu que de purger la surface de la terre de cette mauvaise semence. — Quels géants ? demanda Sancho Pança. — Ceux que tu vois là, avec ces longs bras, répondit son maître, et quelques-uns ont souvent les bras longs de quasi deux lieues. — Que votre grâce considère, répliqua Sancho, que ces choses que l'on voit là-bas ne sont pas des géants, mais bien des moulins à vent, et que ce qui semble être leurs bras, ce sont les ailes qui, tournant au souffle du vent, font marcher la pierre du moulin. — On voit bien, reprit don Quichotte, que tu n'es pas versé en matière d'aventures : ce sont des géants. Si tu as peur, éloigne-toi d'ici, et mets-toi en prières pendant que je vais engager avec eux un combat terrible et inégal. »

A ces mots, il piqua de l'éperon son cheval Rossinante, sans prêter l'oreille aux cris que son écuyer Sancho poussait pour lui faire remarquer que, à n'en pas douter, c'étaient des moulins à vent et non pas des géants qu'il

allait assaillir. Mais il marchait tellement pénétré de l'idée que c'étaient des géants, qu'il n'entendait pas les appels de son écuyer Sancho et que, déjà bien rapproché cependant, il n'en venait pas à reconnaître ce que c'était. Au contraire, il avançait, en disant à haute voix : « Ne fuyez pas, créatures lâches et viles ; c'est un seul chevalier qui vous attaque ! » Sur ces entrefaites, un peu de vent se leva et les grandes ailes commencèrent à se mouvoir. A cette vue don Quichotte s'écria : « Quand bien même vous remueriez plus de bras que ceux du géant Briarée, vous allez me le payer ! » Après s'être exprimé ainsi et s'être recommandé de tout son cœur à sa dame Dulcinée en lui demandant de le secourir dans un tel péril, bien couvert par sa rondache, la lance en arrêt, il s'élança au plus grand galop de Rossinante et se précipita sur le premier moulin en face de lui. Or, comme il portait un coup de lance dans l'aile, le vent la fit tourner avec tant de violence qu'elle brisa la lance en morceaux et emporta dans son mouvement cheval et cavalier ; celui-ci s'en alla rouler sur le sol en fort piteux état.

Sancho Pança accourut à son secours de toute la vitesse de son âne et, à son arrivée, il trouva que don Quichotte ne pouvait pas se remuer, si rude fut la chute que lui fit faire Rossinante. « Dieu me protège ! s'exclama Sancho ; n'ai-je pas prévenu votre grâce de prendre bien garde à ce qu'elle faisait et que ce n'était que des moulins à vent ? celui-là seul pouvait ne pas le reconnaître qui en portait de semblables dans la tête. — Tais-toi, ami Sancho, réplique don Quichotte ; les choses de la guerre sont sujettes, plus que les autres, à de continuelles vicissitudes. Au surplus, je pense, et c'est bien la vérité, que le savant Freston, celui-là même qui me vola et mon cabinet et mes livres, a métamorphosé ces géants en moulins pour m'enlever la gloire de les vaincre, si grande est la haine qu'il me porte ; mais, à la fin des fins, ses mauvais artifices auront peu de pouvoir devant l'excellence de mon épée. — Que Dieu le veuille, lui qui le peut ! » répondit Sancho Pança. Aidé par lui à se relever, le chevalier remonta sur Rossinante dont l'épaule était à moitié démise.

Tout en parlant de l'aventure passée, ils suivirent le chemin du Port Lapice. Là, en effet, disait don Quichotte, il était impossible de ne pas rencontrer des aventures nombreuses et diverses, parce que c'était un lieu de grand passage. Cependant il marchait tout chagriné parce que sa lance s'était rompue, et, s'adressant à son écuyer, il ajouta : « Je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, nommé Diégo Pérez de Vargas, ayant eu son épée brisée dans un combat, arracha d'un chêne une lourde branche ou grosse tige, avec laquelle il accomplit de tels exploits en cette journée et assomma tant de Mores qu'il lui en resta le surnom de Machuca, et ainsi, à partir de ce jour, lui et ses descendants se nommèrent dans l'avenir Vargas y Machuca. Je te raconte ceci parce que je compte arracher du premier chêne ou rouvre que je rencontrerai une autre tige aussi grande et aussi forte que celle que je me repré-

sente, et je me propose de faire avec elle de telles prouesses que tu t'estimeras très heureux d'avoir été digne de venir les voir et d'être le témoin de choses qu'on aura peine à croire. — A la volonté de Dieu, dit Sancho ; je crois tout cela, ainsi que votre grâce l'affirme. Mais redressez-vous un peu ; on voit que vous vous tenez de travers ; cela doit provenir des contusions de la chute. — C'est la vérité, répondit don Quichotte, et, si je ne me plains pas de la douleur, c'est parce qu'il ne convient pas aux chevaliers errants de se plaindre d'une blessure quelconque, les boyaux leur sortiraient-ils de la plaie. — S'il en est ainsi, je n'ai rien à répliquer, déclara Sancho ; mais Dieu sait si je serais heureux que votre grâce se plaignît lorsqu'elle souffrirait de quelque chose. Quant à moi, je puis dire que je me plaindrai de la plus petite douleur que j'éprouverai, à moins que cette interdiction de se plaindre ne s'applique aussi aux écuyers des chevaliers errants. » Don Quichotte ne put s'empêcher de rire de la naïveté de son écuyer ; aussi lui répondit-il qu'il pouvait fort bien se plaindre comme et quand il le voudrait, qu'il en eût envie ou non, car jusqu'à cette heure lui-même n'avait rien lu de contraire dans les ordonnances de la chevalerie.

Sancho le pria de remarquer qu'il était l'heure de dîner. Son maître déclara que pour le moment il n'en sentait pas le besoin, mais que lui pouvait manger quand bon lui semblerait. Avec cette permission, Sancho s'installa du mieux qu'il put sur sa monture et, retirant du bissac ce qu'il y avait mis, il cheminait et mangeait en même temps, en arrière de son maître, très lentement, et, de temps en temps, il levait en l'air son outre avec tant de plaisir qu'il aurait fait envie au plus gourmand des cabaretiers de Malaga. Or, pendant qu'il allait de la sorte, buvant à petits coups, il ne se souvenait plus d'aucune des promesses faites par son maître, et il ne considérait nullement comme une fatigue, mais au contraire comme un grand délassement, de marcher à la recherche d'aventures, si dangereuses qu'elles fussent.

Finalement, ils passèrent cette nuit dans un bosquet ; don Quichotte arracha de l'un des arbres une branche sèche qui, à la rigueur, pouvait lui servir de lance, et il y adapta le fer qu'il avait enlevé à celle qui s'était rompue dans ses mains. Il ne dormit pas de toute la nuit en pensant à sa dame Dulcinée pour se conformer à ce qu'il avait lu dans ses livres, où les chevaliers passaient beaucoup de nuits, dans les forêts et les déserts, sans dormir, l'esprit occupé par le souvenir de leurs dames. Sancho Pança, lui, ne la passa pas ainsi ; ayant l'estomac bien garni, et pas d'eau de chicorée, l'écuyer ne fit qu'un somme cette nuit-là, et, si son maître ne l'avait appelé, il n'eût pas suffi, pour le réveiller, des rayons du soleil qui lui tombaient sur la figure et des chants de multiples oiseaux qui, très joyeusement, saluaient la venue du jour nouveau. En se levant, il donna une caresse à son outre et la trouva un peu plus flasque que la nuit d'avant ; son cœur en fut affligé, car il lui semblait qu'ils ne suivaient pas une voie propice à remédier de sitôt à son manquant. Don

Quichotte ne voulut pas déjeuner, car, comme on l'a dit, il s'obstina à se nourrir de souvenirs savoureux.

Après une nuit passée à la belle étoile, don Quichotte, tout gaillard, et Sancho, tout morfondu, se remettent en route. Lors ils rencontrent des chevriers. Et don Quichotte leur fait un éloge magnifique et inattendu de l'âge d'or de la cheyalerie

LES CHEVALIERS DE L'ÂGE D'OR

Les chevriers accueillirent de bon cœur don Quichotte. Sancho, ayant installé du mieux qu'il put Rossinante et sa monture, fut attiré par l'odeur que répandaient certains morceaux de chèvre en train de bouillir sur le feu dans un chaudron; il aurait voulu, à l'instant même, vérifier s'ils étaient assez à point pour passer du chaudron dans son estomac, mais il renonça à l'essayer, parce que les chevriers les retirèrent du feu. Etendant sur le sol des peaux de brebis, ils disposèrent rapidement leur couvert champêtre et, avec des marques de très bonnes dispositions, ils invitèrent leurs deux hôtes à partager ce qu'ils avaient. Les six chevriers qui se trouvaient dans la bergerie s'assirent à la ronde autour des peaux, après avoir tout d'abord, avec des politesses rustiques, prié don Quichotte de prendre pour siège une auge qu'ils retournèrent pour l'y installer. Don Quichotte s'assit, tandis que Sancho restait debout pour lui servir à boire dans une coupe faite en corne. Son maître, le voyant debout, lui dit .

« Afin que tu comprennes, Sancho, tout le mérite que renferme en elle la chevalerie errante, et combien ceux qui remplissent une de ses fonctions quelconques se trouvent à même d'être promptement honorés et estimés du monde, je veux que tu viennes t'asseoir ici, à mon côté, en compagnie de ces braves gens, et que tu ne fasses qu'un avec moi, ton maître et ton naturel seigneur, que tu manges dans mon plat et que tu boives où je boirai, car on peut exactement dire de la chevalerie errante ce que l'on dit de l'amour: elle égalise toutes choses. — Grand merci, répliqua Sancho; mais je puis déclarer à votre grâce que, pourvu que j'aie de quoi bien manger, je le mangerai aussi bien, et mieux encore, debout et seul, qu'assis à côté d'un empereur. Et même, à dire vrai, je trouve bien plus savoureux ce que je mange dans un coin, sans façons ni cérémonies, serait-ce du pain et un oignon, que les dindons d'autres tables où je serais forcé de mâcher lentement, de boire peu, de m'essayer fréquemment, de ne point éternuer ni tousser s'il m'en vient l'envie, et de ne pas faire certaines autres choses qu'autorisent la solitude et la liberté. Donc, mon cher seigneur, ces honneurs que vous voulez me faire en qualité de membre adhérent de la chevalerie errante, ainsi que je le suis comme écuyer de votre grâce, convertissez-les en autres choses de plus de commodité et de

profit pour moi ; aux premières, quoique je les tienne pour bien reçues, je renonce dès à présent jusqu'à la fin du monde. — Malgré tout, tu vas t'asseoir, car qui s'humilie, Dieu le rehausse. » Et, le prenant par le bras, il le força à s'asseoir à côté de lui.

Les chevriers ne comprenaient pas ce jargon d'écuyers et de chevaliers errants, et ils ne faisaient que manger, se taire et regarder leurs hôtes, lesquels, avec beaucoup d'aisance et d'appétit, avalaient des morceaux gros comme lepoing. Le plat de viande achevé, ils étalèrent sur des peaux de mouton une grande quantité de glands doux secs, et placèrent auprès un demi-fromage plus dur que s'il était fait de mortier. Pendant ce temps la corne ne chôma pas, car elle passait si fréquemment à la ronde, tantôt pleine, tantôt vide, qu'elle vint facilement à bout de l'une des deux outres placées en évidence. Après avoir bien satisfait son estomac, don Quichotte prit dans sa main une poignée de glands et, les regardant attentivement, il s'exprima en termes suivants :

« Heureux âges et siècles heureux que ceux auxquels les Anciens donnèrent le nom d'âge d'or, non pas que, pendant ces siècles-là, cet or, si estimé dans notre âge actuel de fer, s'obtînt, en cet âge fortuné, sans fatigue aucune, mais parce que ceux qui vivaient alors, ignoraient ces deux mots : le tien et le mien. En cet âge béni, toutes choses étaient en commun ; pour se procurer sa subsistance ordinaire, nul n'avait besoin de prendre d'autre peine que d'élever la main et de cueillir sa nourriture sur les robustes chênes qui conviaient libéralement les hommes à goûter leurs fruits doux et mûrs. Les claires fontaines et les ruisseaux d'eau courante leur offraient, en magnifique abondance, leur onde savoureuse et abondante. Dans les fentes des rochers et dans le creux des arbres, les actives et prévoyantes abeilles établissaient leur république, et elles offraient bénévolement à la main du premier venu la belle récolte de leur si doux labeur. Les vigoureux chênes-lièges, sans autre artifice que celui de leur courtoisie, se dépouillaient naturellement de leurs larges et légères écorces, avec lesquelles, uniquement pour se défendre contre les intempéries du ciel, on commença à couvrir les cabanes soutenues par des pieux rustiques. Alors, régnaient partout la paix, l'amitié, la concorde ; le soc pesant de la charrue recourbée ne s'était pas encore hasardé à ouvrir et à fouiller les entrailles charitables de notre première mère ; celle-ci, sans être violée, offrait sur tous les points de son sein fertile et vaste tout ce qui pouvait rassasier, reconforter et réjouir les enfants qui, à cette époque, la possédaient. C'est alors aussi que les jeunes bergères, naïves et belles, couraient de vallée en vallée et de côteau en côteau, en tresses et en cheveux, et leurs atours ne ressemblaient pas à ceux en usage aujourd'hui, que rehaussent la pourpre de Tyr et la soie tourmentée de tant de manières, mais ils consistaient en quelques verts feuillages entrelacés de bardane et de lierre ; de la sorte, elles se montraient aussi magnifiquement parées peut-être que le sont à pré-

sent nos dames de la Cour, avec les singulières et étranges inventions qu'une curiosité oisive leur a fait connaître. En ce temps-là, les pensées amoureuses de l'âme se revêtaient de simplicité et de naïveté, et s'exprimaient de la façon et de la manière même dont elles étaient conçues, sans rechercher, pour se faire valoir, un artificieux détour de paroles. La fraude, la tromperie et la malice n'étaient pas venues se mêler à la vérité, et à la franchise. La justice restait dans ses propres limites, sans qu'osassent la troubler ou la léser les questions de faveur et d'intérêt qui l'amoindrissent, la troublent et l'assiègent tellement aujourd'hui. La loi du bon plaisir ne s'était pas installée dans l'esprit des juges, parce qu'alors il n'y avait ni choses ni gens à juger. Les jeunes filles, comme je l'ai déjà dit, marchaient de compagnie avec l'honnêteté, partout où bon leur semblait, seules, chacune de leur côté, sans craindre que la hardiesse des tiers et les poursuites lascives les missent à mal. Et aujourd'hui, en nos siècles détestables, aucune femme n'est en sécurité, fût-elle cachée et enfermée dans un nouveau labyrinthe, semblable à celui de Crète.

« Pour leur sécurité, la perversion croissant davantage encore avec le temps, on institua l'ordre des chevaliers errants, afin de défendre les jeunes filles, de protéger les veuves et de secourir les orphelins et les nécessiteux. C'est à cet ordre que j'appartiens, chevriers mes frères, et je vous remercie de vos prévenances et du bon accueil que vous nous avez fait, à moi et à mon écuyer, et bien que, par une loi naturelle, tous les vivants soient tenus de favoriser les chevaliers errants, moi qui reconnais que, sans connaître cette obligation, vous m'avez accueilli et bien traité, je dois cependant, en justice, mettre toute ma pleine bonne volonté à vous remercier de la vôtre. »

Toute cette longue harangue, (elle aurait bien pu être supprimée), notre chevalier la prononça parce que les glands qu'on lui offrit lui remirent en mémoire l'âge d'or, et il lui plut de se livrer à ces inutiles considérations devant les chevriers qui, ébahis et interdits, sans lui répondre un mot, restèrent là à l'écouter. Sancho se taisait aussi ; il mangeait des glands et visitait fréquemment la seconde outre qu'on avait suspendue à un chêne-liège pour que le vin se tînt frais.

L'âge d'or est loin, et la route est longue. Les journées sont rudes et stériles ; les nuits épiques, mais décevantes ; et la malice des enchanteurs est infinie : des ailes de la gloire ils font des ailes de moulin à vent, durs coups d'ailes ! Mais le cœur est bien accroché. Et voici la revanche !

Là-bas, dans un nuage de poussière, deux terribles armées vont se heurter. Elles sont si loin encore, que le naïf Sancho prend ces deux armées pour deux troupeaux de moutons. Pauvre Sancho, aveugle Sancho, qui prend pour des moutons des chevaliers ! Les chefs, ce sont Pentapolin au Bras-Retroussé et Alifanfaron, de Taprobane ; Pentapolin, le preux ! Alifanfaron, le traître ! Allons, chevalier, en selle ! En selle pour Pentapolin contre Alifanfaron ! Pique des deux Rossinante ! Charge et tombe, ... tombe, — Sancho avait raison, chevalier ! — tombe sur des moutons, dont les bergers te lapident à coups de grosses pierres ! Tu y perds toutes tes dents, chevalier, sauf deux et demie ! Mais tu y gagnes

d'être baptisé par Sancho du surnom de *Chevalier à la Triste Figure*. C'est un beau surnom. En vérité, tu y gagnes !

Et quand tu es, toi-même, la victime des enchanteurs, quand, par la ruse de ton curé et de ton barbier (si tu savais ? ce ne sont même pas des enchanteurs !), tu te réveilles un matin pieds et poings liés, et qu'on te traîne sans gloire dans une cage placée sur un chariot tiré par des bœufs, — des bœufs ! —, et qu'on te ramène, ô chevalier à la Triste Figure, à ta nièce et à ta gouvernante en pleurs, c'est le cœur ensoleillé par ton rêve de gloire, que tu médites encore ton nouveau départ !

* * *

Au cours de la deuxième partie de *don Quichotte*, et de ses multiples aventures, l'horizon semble s'éclaircir au-dessus de l'héroïque chevalier et de son inséparable compagnon. Une épouvantable et folle aventure permet au chevalier à la Triste Figure de prendre le surnom de *Chevalier aux Lions*.

L'AVENTURE DES LIONS

L'histoire raconte que, lorsque don Quichotte criait à Sancho de lui donner son heaume, l'écuyer étant en train d'acheter des fromages blancs que lui vendaient des bergers, pressé par la grande hâte de son maître, il ne sut que faire des fromages, ni dans quel récipient les emporter ; pour ne pas les perdre, car il les avait déjà payés, il se décida à les jeter dans le casque du chevalier, et, après ce bon arrangement, il revint pour voir ce que ce dernier voulait de lui. A son arrivée, son maître lui dit : « Donne-moi, mon ami, ce casque. Ou je me connais peu en aventures, ou ce que je découvre ici en est une qui va me forcer et qui me force à prendre les armes. »

L'homme au caban vert (1), entendant cela, jeta les yeux de tous côtés et il ne découvrit pas autre chose qu'un char qui venait vers eux avec deux ou trois petites bannières, ce qui laissait croire que ce char-là devait porter de l'argent de Sa Majesté ; aussi le dit-il à don Quichotte. Mais celui-ci n'ajouta pas foi à ses paroles, pensant et supposant toujours que tout ce qui lui arrivait devait être aventures et encore aventures, et il répondit à l'hidalgo : « Homme préparé à vaincu à moitié ; or, il n'y a rien à perdre à ce que je sois préparé ; je sais, par expérience, que j'ai des ennemis visibles et invisibles, et je ne sais pas quand, ni où, ni à quel moment, ni sous quelles figures, ils vont m'attaquer. »

Se tournant alors vers Sancho, il lui demanda son casque ; l'écuyer, qui n'eut pas le loisir d'en retirer les fromages blancs, fut forcé de le lui remettre tel qu'il était. Don Quichotte le prit et, sans voir ce qui se trouvait dedans, en toute hâte, ill'emboîta sur sa tête. Comme les fromages blancs

(1) Honnête hidalgo que don Quichotte a rencontré et qu'il a étonné par ses propos étrangement mêlés de raison et de folie.

s'aplatirent et coulèrent, le petit-lait commença à tomber tout le long de la figure et de la barbe de don Quichotte. Celui-ci en éprouva une telle émotion qu'il dit à Sancho : « Qu'est ceci, ami Sancho ? il me semble que mon crâne se ramollit, ou que ma cervelle se fond, ou que je sue des pieds à la tête. Et si c'est de la sueur, en vérité, ce n'est pas de peur que je sue. Certainement, je crois qu'elle est terrible l'aventure qui doit me survenir à présent. Donne-moi, si tu l'as, quelque chose pour m'essuyer ; cette sueur abondante m'aveugle les yeux. »

Sancho se tut, lui donna un mouchoir, et rendit en outre grâces au Ciel parce que son maître n'avait pas deviné le fait. Don Quichotte s'essuya, et il enleva son casque pour voir quelle pouvait bien être la chose qui, d'après ce qu'il ressentait, lui refroidissait la tête ; et, voyant cette bouillie blanche dans son casque, il la porta à son nez, et il s'exclama après l'avoir sentie : « Sur la vie de M^{me} Dulcinée du Toboso, ce sont des fromages blancs que tu m'as mis là, traître brigand. écuyer mal appris. »

A cela Sancho répondit avec beaucoup de flegme et de dissimulation : « Si ce sont des fromages blancs, que votre grâce me les donne, je les mangerai... Mais que le diable les mange, car c'est lui qui doit les avoir mis là ! Moi, j'aurais eu l'audace de salir l'arme de votre grâce ? Vous avez bien trouvé l'audacieux ! Ma foi, seigneur, d'après ce que Dieu me permet de comprendre, je dois avoir, moi aussi, des enchanteurs qui me poursuivent comme émanation et comme membre de votre personne ; ils auront mis là cette immondice pour forcer votre patience à s'irriter et pour faire que, suivant votre habitude, vous me froissiez les côtes. Mais, en vérité, cette fois-ci ils auront donné dans le vide, car j'ai confiance dans le bon sens de mon maître qui pourra remarquer que je n'ai ni fromages blancs, ni lait, ni rien qui y ressemble ; et, si j'en avais eu, je l'aurais mis dans mon estomac plutôt que dans le casque. — Tout cela est possible », déclara don Quichotte.

L'hidalgo regardait tout et il s'étonnait de tout ; sa surprise fut plus forte encore quand il vit don Quichotte, après avoir essuyé sa tête, sa figure, sa barbe et son casque, se recoiffer avec l'armet, puis, affermi sur ses étriers, vérifier le jeu de son épée et, lance en main, se mettre à dire : « A présent, vienne que vienne, je suis ici avec l'intention ferme de m'en prendre même à Satan en personne ! »

Là-dessus arriva le char aux bannières, et les seules gens qui venaient avec lui étaient le charretier monté sur une des mules et un homme assis sur le devant du char.

Don Quichotte se plaça en face et demanda : « Où allez-vous, frères ? Qu'est-ce que c'est que ce char ? Que portez-vous dedans, et quelles sont ces bannières ? »

Le charretier répondit à cela : « Le char est à moi ; ce qu'il contient, ce sont deux lions féroces, en cage, que le général d'Oran envoie à la Cour,

comme présent fait à sa Majesté ; les bannières sont celles du Roi, notre maître, en signe que ce qui est ici est à lui. — Et ils sont grands, les lions ? demanda don Quichotte. — Si grands, déclara l'homme qui se tenait à l'entrée du char, qu'il n'en est jamais passé de plus grands, ni même d'aussi grands, d'Afrique en Espagne. Je suis le gardien des lions ; j'en ai conduit d'autres, mais aucun comme ceux-là. Il y a la femelle et le mâle : le mâle est dans cette première cage ; la femelle dans celle de derrière ; à présent, ils sont affamés, parce qu'ils n'ont pas mangé encore aujourd'hui. Aussi que votre grâce se mette de côté ; il nous faut vite arriver à l'endroit où nous leur donnerons à manger. »

Alors don Quichotte, en souriant un peu, se mit à dire : « De petits lions devant moi ! Devant moi des petits lions ! Et à pareil moment ! Eh bien, par Dieu ! ils vont voir, ces seigneurs qui les envoient ici, si je suis un homme, moi, qui s'épouvante devant des lions ! Descendez, brave homme, et, puisque vous êtes le gardien des lions, ouvrez ces cages et mettez-moi ces bêtes dehors. Ici, en pleine campagne, je leur ferai connaître qui est don Quichotte de la Manche, en dépit et à l'encontre des enchanteurs qui me les envoient. »

— Ta, ta, ta, fit à l'instant l'hidalgo en lui-même ; notre bon chevalier vient de donner maintenant des marques de ce qu'il est : les fromages blancs auront sans doute ramolli le crâne et mûri le cerveau.

En ce moment, Sancho s'approcha de lui : « Monsieur, lui dit-il, au nom de Dieu lui-même, que votre grâce fasse en sorte que mon maître don Quichotte ne s'en prenne pas à ces lions ; s'il s'en prend à eux, ils vont ici nous mettre tous en pièce. — Votre maître est donc tellement fou, lui demanda l'hidalgo, que vous puissiez supposer, dans votre crainte, qu'il aille s'en prendre à des animaux sauvages ? — Il n'est pas fou, répondit Sancho, mais téméraire. — Je vais faire en sorte qu'il ne le soit pas », répliqua l'hidalgo.

Il s'approcha alors de don Quichotte qui pressait le gardien des lions d'ouvrir la cage et lui dit : « Seigneur chevalier, les chevaliers errants doivent entreprendre les aventures qui laissent espérer qu'on pourra bien s'en tirer, et non celles qui vous enlèvent, du tout au tout, cet espoir-là, car la valeur qui subit l'influence de la témérité tient plutôt de la folie que de la force d'âme. D'autant plus que ces lions ne viennent pas à l'encontre de votre grâce, et n'y songent pas ; ils sont envoyés, comme présent, à Sa Majesté, et ce serait mal agir que de les arrêter et les empêcher de continuer leur voyage. — Que votre grâce, monsieur l'hidalgo, aille s'occuper de son perdreau apprivoisé et de son furet sauvage, et qu'elle laisse chacun remplir son office : celui-ci est le mien, et je sais, moi, si messieurs ces lions-là viennent, oui ou non, à mon encontre. »

Alors se tournant vers le gardien des lions, il lui signifia : « Je le jure, monsieur le coquin, si vous n'ouvrez pas cette cage sur-le-champ, avec cette lance je vais vous clouer contre le char. »

Le charretier, qui se rendit compte de la résolution ferme de ce fan-

tôme armé, lui dit : « Mon cher seigneur, que votre grâce veuille consentir, par charité, à ce que je dételle les mules et me mette en sécurité avec elles avant qu'on lâche les lions, car, s'ils me les tuaient, je serais ruiné pour toute ma vie ; je n'ai pas d'autre bien que ce char et ces mules. — O homme de peu de foi, s'exclama don Quichotte, mets pied à terre, dételle et fais ce qu'il te plaira : tu verras promptement que ton travail aura été inutile et que tu aurais pu t'épargner ce soin-là. »

Le charretier mit pied à terre et détela en grande hâte.

Alors le gardien des lions proféra à grands cris : « Soyez-en témoins pour moi, vous tous qui êtes ici : c'est contre ma volonté et par force que j'ouvre les cages et lâche les lions ; et je signifie à ce seigneur que tout le mal et tout le dommage que ces animaux pourraient causer courront et resteront pour son compte, avec en sus mes salaires et mes droits. Que vos grâces, messieurs, se mettent à l'abri avant que j'ouvre ; moi, je suis sûr que ces bêtes ne vont pas me faire du mal. — A présent, monsieur, conclut don Quichotte, si vous ne voulez pas être spectateur de ce qui, d'après vous, doit être une tragédie, mettez-vous en sûreté. »

En écoutant cela, Sancho, les larmes aux yeux, supplia son maître de renoncer à cette entreprise, en comparaison de laquelle n'étaient que tourtes et pain de fête celle des moulins à vent et celle, si effrayante, des marteaux à foulon, et enfin toutes les prouesses qu'il avait accomplies dans tout le cours de sa vie : « Considérez, seigneur, continuait Sancho, qu'il n'y a ici ni enchantement, ni chose équivalente ; j'ai vu entre les barreaux et les interstices de la cage une griffe de lion véritable ; j'en déduis que ce lion-là, à qui doit appartenir une pareille griffe, est plus grand qu'une montagne. — La peur, lui répondit don Quichotte, te le fera paraître même plus grand que la moitié du monde. Retire-toi, Sancho, et laisse-moi ; si je meurs ici, tu connais mes anciennes conventions ; tu accourras vers Dulcinée, et je ne t'en dis pas davantage. »

A ces propos, il en ajouta d'autres qui enlevaient tout espoir qu'il pût renoncer à son entreprise insensée. L'homme au vert caban aurait voulu s'y opposer ; mais, en constatant son inégalité comme armes, il ne jugea pas sage de se commettre avec un fou ; et déjà il appréciait comme tel, en tous points, don Quichotte. Celui-ci, se remettant à presser le gardien des lions et à réitérer ses menaces, força l'hidalgo à piquer sa jument, Sancho son grison et le charretier ses mules ; tous prirent soin de s'éloigner du char le plus qu'ils pouvaient avant que les lions ne fussent désencagés. Sancho pleurait la mort de son maître, qui, cette fois-ci, croyait-il, tombait sûrement dans les griffes des lions ; il maudissait sa chance et il traitait de fatale l'heure à laquelle il lui vint à la pensée de le servir de nouveau, mais, quoique pleurant et se lamentant, il ne laissait pas de frapper le grison pour que celui-ci s'éloignât du char.

Alors le gardien des lions, voyant que ceux qui s'enfuyaient s'étaient bien écartés, recommença à signifier et à intimor à don Quichotte ce qu'il lui avait déjà signifié et intimé. Le chevalier lui déclara qu'il l'avait entendu et l'avertit de ne plus se préoccuper d'intimations ni de requêtes, car le tout serait peu utile, mais d'agir rapidement. Pendant le laps de temps que le gardien des lions mit à ouvrir la première cage, don Quichotte se prit à examiner s'il conviendrait d'engager le combat à pied plutôt qu'à cheval ; enfin il se décida à l'engager à pied, dans la crainte que Rossinante ne s'épouvantât à la vue des lions. A cause de cela, il sauta de son cheval à terre, jeta sa lance, embrassa son écu, et dégainant son épée, pas à pas, avec une merveilleuse hardiesse et un cœur vaillant, il alla se placer devant le char, en se recommandant de toute son âme à Dieu et à sa dame Dulcinée.

Or, il est à remarquer que, arrivé à ce passage, l'auteur de cette véridique histoire dit en s'exclamant : « O énergique et courageux au-dessus de toute expression, don Quichotte de la Manche, miroir où peuvent se mirer tous les vaillants de la terre, le second et nouveau don Manuel de Léon qui fut la gloire et l'honneur de la chevalerie espagnole ! Avec quelles paroles raconterai-je cette prouesse si effrayante, et avec quelles explications la rendrai-je admissible par les siècles à venir. Quelles louanges pourra-t-il y avoir qui te conviennent et qui cadrent avec ton mérite, seraient-ce des hyperboles ! Toi à pied, toi seul, toi intrépide, magnanime, avec uniquement ton épée, tu provoques et tu attends les deux lions les plus sauvages qu'aient jamais produits les forêts africaines ! Que tes propres actions disent tes louanges, valeureux Manchègue, moi je les laisse ici au point où elles en sont, car pour les vanter les paroles me manquent ! »

Ici cessent les exclamations reproduites d'après l'auteur ; ensuite, renouant le fil de son histoire, il continue en ces termes :

Le gardien des lions, voyant que don Quichotte avait déjà pris position et qu'il ne pouvait, lui, se dispenser de lâcher le lion mâle, sous peine d'encourir la colère de l'irrité et intrépide chevalier, ouvrit entièrement la première cage, où se trouvait, comme on l'a dit, le lion qui apparut extraordinairement grand. épouvantable et affreux d'aspect. La première chose qu'il fit, ce fut de se remuer dans la cage où il se tenait couché, d'allonger la patte, de s'étirer en entier : il ouvrit après la gueule et bâilla très lentement, puis, avec sa langue, dont il tira près de deux empaus, il s'épousseta les yeux et se lécha le museau ; cela fait, il mit sa tête hors de la cage et regarda de tous les côtés avec des yeux de braise, attitude et aspect faits pour plonger dans l'épouvante la témérité même.

Don Quichotte, seul, l'observait attentivement, dans le désir de le voir à l'instant bondir hors du char et en venir aux mains avec lui, qui pensait bien le mettre en pièces entre les siennes. C'est là qu'en arriva l'extrémité d'une folie jamais vue auparavant. Mais le généreux lion, plus réservé qu'ar-

rogant, sans faire cas d'enfantillages ni de bravades, après avoir regardé d'un côté et de l'autre, comme on l'a dit, tourna le dos et présenta son arrière-train à don Quichotte ; ensuite, avec beaucoup de calme et de tranquillité, il se recoucha dans la cage. A cette vue, don Quichotte ordonna au gardien des lions de lui donner des coups de bâton et de l'exciter pour le chasser dehors.

« Cela, je ne le ferai pas, répondit le gardien, car, si je l'excite, le premier qu'il mettra en pièces, ce sera moi-même. Que votre grâce, seigneur chevalier, se contente du fait accompli. C'est tout ce qu'on peut voir en matière de vaillance. Ne cherchez pas à tenter une seconde fois la fortune. Le lion a la porte ouverte, il peut librement sortir ou non ; mais, puisqu'il n'est pas sorti jusqu'à présent, il ne sortira pas de toute la journée. La grandeur de votre cœur s'est déjà bien manifestée. Un courageux combattant, d'après ce que je connais, n'est obligé qu'à défier son ennemi et à l'attendre sur le terrain ; si l'adversaire ne s'y rend pas, c'est sur lui que retombe la honte, et celui qui attend obtient la couronne de victoire.

— C'est vrai, reconnut don Quichotte ; ferme la porte, l'ami, et délivre-moi une déclaration, dans les meilleures formes que tu pourras, sur ce que tu m'as vu faire en ce lieu, c'est-à-dire : tu ouvris au lion ; lui, ne sortit pas ; je l'attendis de nouveau, de nouveau il ne sortit pas ; puis il se recoucha. Je ne suis pas tenu à davantage. Arrière les enchantements et que Dieu protège la raison, la vérité et la véritable chevalerie ! Ferme la porte, comme je te l'ai dit, pendant que je ferai signe aux fuyards et aux absents, pour qu'ils apprennent cet exploit de ta bouche. »

Le gardien des lions agit ainsi, et don Quichotte, suspendant à la pointe de sa lance le linge avec lequel il avait essuyé sur son visage la pluie des fromages blancs, se mit à rappeler ceux qui, tous, groupés devant l'hidalgo qui les conduisait, continuaient à fuir et à retourner la tête à chaque pas. Lorsque Sancho aperçut le signal du mouchoir blanc, il s'écria :

« Que je meure, si mon maître n'a pas vaincu les bêtes féroces, puisqu'il nous appelle ! »

Ils s'arrêtèrent tous et reconnurent que celui qui faisait les signaux était don Quichotte : ils perdirent une partie de leur frayeur, et ils se rapprochèrent peu à peu jusqu'à un point où ils entendirent clairement les cris du chevalier qui les appelait. Finalement, ils revinrent vers le char et, après leur arrivée, don Quichotte dit au charretier :

« Remettez-vous, frère, à atteler vos mules et à poursuivre votre voyage. Toi, Sancho, donne-lui deux écus d'or, pour lui et pour le gardien des lions, en rémunération de s'être arrêtés ici à cause de moi.

— Je les donnerai, moi, de très bon gré, répondit Sancho ; mais qu'est-il advenu au sujet des lions ? Sont-ils morts ou vivants ? »

Alors le gardien des lions, en détail et en ordre, leur raconta la terminaison de la rencontre, vantant, du mieux qu'il put et sut, la bravoure de

don Quichotte, à la vue duquel le lion apeuré ne voulut ni n'osa sortir de la cage, bien que pendant un bon laps de temps la porte fût laissée ouverte ; ensuite, après avoir dit à ce gentilhomme que c'était tenter Dieu que d'exciter le lion pour le faire sortir par force, ainsi qu'il voulait qu'on l'excitât, ce seigneur, de très mauvais gré et à l'encontre de tous ses désirs, lui avait permis de refermer la porte.

« Que penses-tu de cela, Sancho ? demanda don Quichotte. Y a-t-il des enchantements qui prévalent contre la véritable bravoure ? Ils pourront bien m'enlever la chance, les enchanteurs ; mais la force et le courage, c'est impossible. »

Sancho donna les écus ; le charretier attela ; le gardien des lions baisa les mains de don Quichotte à cause de la faveur reçue de lui, et il lui promit de raconter cette vaillante prouesse au Roi lui-même, quand il se trouverait à la Cour :

« Alors, si par hasard Sa Majesté demande qui l'a accomplie, vous lui direz que c'est le chevalier des Lions ; je veux dorénavant que, avec ce nom, se troque, se change, se remplace, se transforme celui du chevalier de la Triste Figure que j'ai porté jusqu'à présent. Et en cela, je suis la coutume antique des chevaliers errants, qui transformaient leurs noms quand cela leur plaisait ou leur était utile. »

Le char suivit son chemin, et don Quichotte, Sancho, et l'homme au vert caban poursuivirent le leur. Pendant tout ce temps-là, don Diégo de Miranda n'avait pas prononcé une parole, mettant toute son attention à observer les actes et à écouter les propos de don Quichotte, qui lui apparaissait comme un sage fou et comme un fou tirant sur le sage. Elle n'était pas venue encore à sa connaissance, la première partie de l'histoire du chevalier, et, s'il l'avait lue, l'étonnement dans lequel le plongeaient ses actes et ses paroles aurait cessé, puisqu'il aurait connu la nature de sa folie ; mais, comme il ne la connaissait pas, tantôt il le prenait pour sage et tantôt pour fou ; en effet, ce que don Quichotte disait était raisonné, élégant et bien exprimé, et ce qu'il faisait était insensé, téméraire et sot. Le cavalier se disait en lui-même :

« Quelle folie plus grande peut-il y avoir que de mettre un casque rempli de fromages blancs et d'en venir à croire que des enchanteurs lui ramollissent le crâne ? Et quelle plus grande témérité et absurdité que de vouloir, à toute force, se battre avec des lions ? »

Don Quichotte le tira de ses pensées et de ce monologue en lui disant :

« Votre grâce, monsieur don Diégo de Miranda, doit me prendre — qui pourrait en douter ? — pour un homme insensé et fou. Et il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi, car mes actions ne peuvent témoigner du contraire. Eh bien, malgré tout cela, je veux que votre grâce se rende compte que je ne suis ni aussi fou ni aussi stupide que je crois vous avoir paru l'être. Il

sied bien à un hardi chevalier, sous les yeux de son roi, au milieu d'une grande arène, de porter un coup de lance avec un heureux succès à un taureau sauvage ; il sied bien à un chevalier, armé de resplendissantes armes, d'entrer en lice dans des joutes joyeuses en présence des dames, et il sied bien encore à tous ces chevaliers, dans des exercices militaires, ou qui, du moins y ressemblent, de distraire, de récréer et, si on peut dire, d'honorer la Cour de leurs princes. Mais, au-dessus de tous ceux-ci, il sied mieux à un chevalier errant de s'en aller, parmi les déserts, les solitudes, les croisées de chemins, à travers les forêts et les montagnes, à la recherche d'aventures périlleuses, dans l'intention de leur donner un favorable et très heureux achèvement, uniquement pour obtenir une renommée glorieuse et durable. Oui, je le répète, il sied mieux à un chevalier de la Cour de faire le galant auprès d'une damoiselle dans les cités. Tous les chevaliers ont leurs exercices particuliers. Que le courtisan serve les dames, qu'il donne de l'éclat avec des livrées à la Cour de son roi ; qu'il entretienne des gentilhommes pauvres avec les repas splendides de sa table ; il pourra organiser des joutes, fonder des tournois, et se montrer grand, libéral, magnifique, et bon chrétien par-dessus tout ; de cette manière il remplira ses obligations spéciales.

« Mais, quant au chevalier errant, il doit fouiller, lui, tous les recoins de la terre, pénétrer dans les plus inextricables labyrinthes, s'en prendre à chaque pas à l'impossible, endurer dans les parages déserts les ardents rayons du soleil en plein été, et pendant l'hiver la dure inclémence des vents et des frimas ; il ne doit pas être effrayé par des lions, épouvanté par des monstres ; car chercher ceux-ci, assaillir ceux-là, les vaincre tous, telles sont ses principales et véritables occupations. Moi donc, puisqu'il m'a été réservé par le sort d'être l'un des membres de la chevalerie errante, je ne puis m'abstenir d'attaquer tout ce qui, à mon avis, rentre dans la compétence de mes travaux. Ainsi, attaquer les lions que j'attaquais tout à l'heure me concernait directement, bien que j'aie reconnu que c'était une témérité exorbitante. En effet, je sais bien ce qu'est la vaillance : c'est une vertu placée entre ces deux extrêmes vicieux que sont la couardise et la témérité. Mais le mal sera moindre, si le vaillant atteint et s'élève au degré de téméraire, que s'il s'abaisse et atteint à celui de couard. De même qu'il est plus facile au prodigue qu'à l'avare de devenir libéral, de même ainsi est-il plus facile au téméraire de se convertir en courageux véritable qu'il ne l'est au couard de s'élever jusqu'à la véritable vaillance. Pour ce qui est d'entreprendre des aventures, croyez-moi, monsieur don Diégo, il vaut mieux perdre pour une carte de plus que de moins. Or aux oreilles de ceux qui l'entendent résonne mieux « Ce chevalier-là est téméraire et intrépide », que, au contraire : « Ce chevalier-là est timide et couard. »

— Je déclare, seigneur don Quichotte, répondit don Diégo que tout ce que votre grâce a dit et fait est mesuré avec la balance de la raison même et

je me rends compte que, si les ordonnances et les lois de la chevalerie errante se perdaient, on les retrouverait dans votre cœur, comme si c'était là leur vrai dépôt, et leurs archives propres. Mais pressons-nous, il se fait tard, et arrivons dans mon village et dans ma maison, où votre grâce se délassera de son labeur passé : ce fut là sinon travail de corps, du moins travail de l'esprit, et il arrive que ce dernier parfois tourne à la lassitude du corps.

— Je tiens cette offre pour faveur et grâce très grandes, monsieur don Diégo, » répliqua don Quichotte.

Ils usèrent de l'éperon plus qu'ils ne l'avaient fait jusqu'à ce moment et, vers deux heures environ de l'après-midi, ils arrivèrent au village et à la maison de don Diégo, que don Quichotte appelait le Cavalier au vert caban.

Après de merveilleuses aventures, l'effroyable aventure du gouffre de Montesinos, la plaisante aventure des marionnettes de Don Pedro, la fameuse aventure de la barque enchantée, voici que se lève enfin le soleil de la Gloire réparatrice.

Un duc, un vrai duc, et une duchesse, une vraie duchesse, reconnaissant dans don Quichotte et dans Sancho le couple qu'un livre récent a illustré, s'amuse à réaliser leurs chimères, en mystifiant, hélas ! une fois de plus, celui qui est « l'étoile polaire de la chevalerie errante », et celui qui est « l'astre de la fidélité écuyeresque ».

On « désenchante » d'abord Dulcinée, qui, bien entendu, a été aussi victime d'un enchanteur, au cours d'une cérémonie d'une effarant burlesque. On donne à Sancho le gouvernement de l'île de Barataria, petit hameau de mille âmes, et qui n'est pas une île ! Et Don Quichotte lui donne avec bonté d'admirables conseils dont cette fois ni Cervantès, ni le lecteur n'ont envie de sourire.

LES CONSEILS DE DON QUICHOTTE A SANCHE

Là-dessus survint don Quichotte et, apprenant ce qui se passait et la promptitude avec laquelle Sancho devait partir pour son gouvernement, avec l'autorisation du duc, il prit l'écuyer par la main et se retira avec lui dans son appartement, ayant l'intention de le conseiller sur la manière dont celui-ci devrait se comporter dans sa charge. Quand ils furent entrés dans sa chambre, le chevalier ferma la porte derrière lui et, presque par force, il amena Sancho à s'asseoir à son côté, puis d'une voix calme, il lui parla ainsi :

« Je rends infiniment grâce au Ciel, ami Sancho, de ce que, en premier lieu et avant que j'aie rencontré quelque chance heureuse, il te soit survenu à toi d'obtenir et de rencontrer un sort heureux. Je t'avais assigné, moi, le paiement de tes services sur ma bonne chance ; or, je me vois encore dans les débuts de l'amélioration de mon sort, et, toi, avant le temps, contre les lois des prévisions raisonnables, tu vois tes désirs remplis. D'autres subornent, importunent, sollicitent, se lèvent de grand matin, prient, s'opiniâtrent

et n'aboutissent pas à ce qu'ils prétendent ; un autre arrive et, sans savoir pourquoi ni comment, il se trouve nanti de la charge et de l'emploi auxquels beaucoup d'autres prétendaient. Et ici convient et s'adapte bien ce dicton : dans les entreprises, il y a de la bonne ou de la mauvaise chance. Toi, qui, pour moi, sans aucun doute, es un lourdaud, sans te lever de grand matin, sans passer les nuits et sans faire aucune diligence, grâce seulement à ce souffle de chevalerie errante qui t'a effleuré, sans plus ni moins, comme si ce n'était rien, tu te vois gouverneur d'une isle. Tout cela, je te le dis, ô Sancho, pour que tu n'attribues pas à tes mérites la faveur reçue, mais au contraire pour que tu rendes grâces au Ciel qui arrange agréablement les choses. Et ensuite, tu les rendras à la grandeur que renferme en elle-même la profession de la chevalerie errante. Ton cœur étant donc disposé à croire ce que je t'ai dit, prête, ô mon fils, ton attention à ton Caton, que voici, à celui qui veut te conseiller, être pour toi l'étoile polaire et le guide destinés, dans cette mer orageuse où tu vas t'engager, à t'acheminer et à te conduire vers un port sûr ; les fonctions et les grandes charges ne sont pas autre chose qu'un profond océan de confusions.

« Premièrement, ô mon fils, tu dois craindre Dieu, car dans sa crainte réside la sagesse, et, en étant sage, tu ne pourras errer en rien.

« En second lieu, tu dois jeter les yeux sur ce que tu es, en t'efforçant de te connaître toi-même, ce qui est la connaissance la plus difficile qui puisse se concevoir. De la connaissance de toi-même naîtra la volonté de ne pas te gonfler comme la grenouille qui voulut égaler le bœuf ; si tu t'enorgueillisais, la considération que tu as gardé des porcs dans ton village viendrait, comme chez le paon, donner de vilains pieds à la roue de tes folles prétentions.

— C'est la vérité, répondit Sancho ; mais cela eut lieu quand j'étais enfant ; ensuite, devenu jeune garçon, ce fut des oies que je gardais et non plus des porcs. Mais cela, me semble-t-il, ne fait rien à l'affaire : ceux qui gouvernent ne sortent pas tous de la race des rois.

— C'est exact, reconnut don Quichotte, aussi ceux qui ne sont pas d'une origine noble doivent unir à la gravité de la charge qu'ils exercent une douceur aimable qui, dirigée par la prudence, les préserve des murmures malicieux auxquels il n'est pas de profession qui échappe.

« Tiens à fierté, Sancho, l'humilité de ton lignage et ne te crois pas diminué en disant que tu descends de cultivateurs. En voyant que tu ne rougis pas de ta personne, on ne cherchera pas à t'en faire rougir. Et targue-toi davantage d'être un humble vertueux plutôt qu'un pécheur superbe. Ils sont innombrables ceux qui, sortis d'une basse origine, se sont élevés à la souveraine dignité du pontificat ou de l'empire, et de cette vérité je pourrais te citer tant d'exemples qu'ils te fatigueraient.

« Vois, Sancho, si tu prends la vertu pour objet, et si tu te glorifies d'accomplir des actes vertueux, il n'y a pas lieu de porter envie aux hauts faits qu'ont dans leur patrimoine les princes et les seigneurs, car le sang on

en hérite, le mérite se conquiert, et le mérite vaut par lui-même ce que le sang ne vaut pas.

« Cela étant, comme cela est, si, par hasard, lorsque tu seras dans ton isle, quelqu'un de tes parents vient te voir, ne le repousse pas, ne lui tourne pas le dos ; au contraire tu dois l'accueillir, lui faire fête, le régaler ; ainsi tu donneras satisfaction à la Providence, qui est heureuse de voir que personne ne méprise ce qu'elle a décrété, et tu répondras à ce que tu dois aux justes lois de la nature.

« Si tu faisais venir ta femme près de toi (en effet, il n'est pas bon que ceux qui participent à des gouvernements restent longtemps sans leur propres femmes), éduque-la, fais-lui la leçon, dépouille-la de sa grossièreté naturelle, car tout ce que peut acquérir un gouverneur intelligent, une femme grossière et sotte peut le perdre et le disperser.

« Si, par hasard, tu deviens veuf (chose qui peut arriver) et si, à cause de ta charge, tu épouses une femme de meilleure condition, ne la prends pas d'un caractère tel qu'elle te serve d'hameçon et de canne à pêche, car, je te le dis en vérité, tout ce que la femme du juge recevra, le mari devra en rendre compte dans le séjour éternel, où il payera au quadruple, après la mort, les comptes qu'il n'aura pas voulu prendre à sa charge pendant sa vie.

« Ne te guide pas d'après la loi du bon plaisir, qui d'habitude reçoit un excellent accueil chez les ignorants qui se targuent d'être fins.

« Que les larmes des pauvres trouvent chez toi plus de compassion, mais pas plus de justice que n'en trouveraient les requêtes des riches.

« Efforce-toi de découvrir la vérité à travers les promesses et les présents du riche, comme à travers les sanglots et les importunités du pauvre.

« Lorsque l'équité pourra et devra avoir sa place, n'épuise pas toutes les rigueurs de la loi à l'encontre des délinquants ; elle n'est pas meilleure, la réputation du juge rigoureux que celle du compatissant. Si, par hasard, tu laisses ployer la verge de la justice, que ce ne soit pas sous le poids des présents, mais sous celui de la miséricorde.

« Quand il t'arrivera de juger le procès de quelque ennemi personnel, écarte ta pensée de l'offense qui t'a été faite et reporte-la sur la recherche de la vérité dans l'affaire. Que ta propre passion ne t'aveugle pas dans les procès d'autrui ; les erreurs que tu pourrais y commettre seraient le plus souvent sans remède, et, s'il y était remédié, ce serait au détriment de ta réputation et même de ta fortune.

« Si quelque belle femme vient te demander justice, détourne tes yeux de ses larmes et tes oreilles de ses gémissements, et considère attentivement la substance de sa réclamation, si tu ne veux que ta raison se noie dans ses larmes et ta vertu dans ses soupirs.

« Celui que tu dois punir en fait, ne le maltraite pas en paroles, car

pour les malheureux la peine du châtimént est suffisante sans l'aggravation des paroles mauvaises.

« L'inculpé qui tombera sous ta juridiction, considère-le comme un homme misérable soumis aux influences de notre nature dépravée et, en tout ce qui dépendra de toi, sans faire tort à la partie adverse, montre-toi pour lui pitoyable et clément ; en effet, quoique tous les attributs de Dieu soient égaux à notre point de vue, celui de la miséricorde l'emporte avec plus d'éclat sur celui de la justice.

« Si tu observes ces préceptes et ces règles Sancho, ta vie sera longue, ta réputation éternelle, ta récompense à son comble, ton bonheur indicible ; tu marieras tes enfants comme tu le désireras ; eux et tes petits-enfants obtiendront des charges ; tu vivras en paix et en bonne amitié avec les gens, et, dans les derniers pas de ta vie, tu atteindras le passage de la mort dans la douceur et la maturité de la vieillesse, et tes yeux seront fermés par les mains tendres et délicates de tes arrière-petits-enfants. »

Hélas ! Sancho s'aperçoit vite que tout n'est pas rose dans la vie d'un gouverneur. Il rend d'admirables jugements ; on le salue, on l'honore ; mais on ne le nourrit pas.

LE REPAS DU GOUVERNEUR

L'histoire raconte que l'on conduisit Sancho Pança du tribunal dans un palais somptueux, où, dans une grande salle, était disposée une table princière et éblouissante. Dès que Sancho pénétra dans la salle, résonnèrent des hautbois et se présentèrent quatre pages pour lui faire laver les mains, ce que Sancho accepta avec beaucoup de gravité. La musique cessa ; Sancho s'assit au haut bout de la table, car il n'y avait que ce siège et aucun autre n'était mis là. A côté de lui se plaça debout un personnage, qui tenait une baguette de baleine à la main, et qui fit voir depuis qu'il était médecin. On enleva un linge blanc très fin qui recouvrait des fruits et une grande variété de plats contenant des mets divers.

Quelqu'un qui ressemblait à un étudiant dit le bénédicité et un page mit à Sancho une bavette bordée de dentelles ; un autre personnage, qui remplissait les fonctions de maître d'hôtel, posa devant lui un plat de fruits ; mais à peine Sancho en eut-il mangé une bouchée que, l'homme à la baguette ayant touché le plat, on le retira de devant lui avec une très grande rapidité. Cependant le maître d'hôtel lui en apporta un autre contenant un mets différent. Sancho allait le goûter ; mais avant que le plat arrivât jusqu'à lui et qu'il le goûtât, déjà la baguette l'avait touché ; un page l'enleva avec autant de prestesse que celle montrée pour l'assiette de fruits. A cette vue, Sancho resta tout

surpris et, regardant tout le monde, il demanda si ce dîner devait se manger à la façon du jeu de passe-passe. A cela l'homme à la baguette répondit :

« On ne doit manger, monsieur le gouverneur, que d'après la coutume et l'usage pratiqués dans les autres isles où il y a des gouverneurs. Moi, monsieur, je suis médecin ; je touche un traitement dans cette isle pour être celui des gouverneurs ; je veille sur leur santé beaucoup plus que sur la mienne, travaillant nuit et jour, et étudiant le tempérament du gouverneur pour réussir à le soigner s'il tombait malade. Donc, la chose principale que je fais, c'est assister à son dîner et à son souper, lui permettre de manger de ce qui me paraît lui convenir, et lui supprimer ce que je suppose devoir lui faire du mal et être nuisible à son estomac. Aussi j'ai ordonné d'enlever le plat de fruits, parce que c'est humide avec excès ; puis, le plat de l'autre mets, j'ai ordonné également de l'enlever comme chaud avec excès et comme renfermant beaucoup d'épices qui excitent la soif ; or celui qui boit beaucoup éteint et consume l'humide radical qui constitue la vie.

— De cette façon, ce plat qui est ici — des perdrix bien rôties et bien assaisonnées, me semble-t-il — ne me fera aucun mal. »

Le médecin répondit à cela : « Ces perdrix, monsieur le gouverneur n'en mangera pas tant que je serai en vie.

— Pourquoi donc ? » fit Sancho.

Et le médecin répliqua : « Parce que notre maître Hippocrate, nord et lumière de la médecine, dit dans un de ses aphorismes : « *Omnis saturatio mala, perdicis autem pessima.* » Il veut dire : « tout rassasiement est mauvais, mais celui de perdrix bien pire. »

— S'il en est ainsi, demanda Sancho, que monsieur le docteur voie, parmi tous les mets qui sont sur cette table, celui qui me sera le plus profitable et me fera le moins de mal, et qu'il m'en laisse manger, sans me le bâtonner, car, sur la vie du gouverneur — et que Dieu me permette de jouir de ces fonctions ! — je meurs de faim, et m'empêcher de dîner — au risque d'ennuyer monsieur le docteur et malgré ses dires — c'est plutôt m'arracher la vie que de la prolonger.

— Votre grâce a raison, monsieur le gouverneur, répondit le médecin ; ainsi, à mon avis, veuillez ne pas manger des lapins en ragoût, qui sont là, parce que c'est un mets difficile à passer ; si ce veau n'était pas rôti, mais en daube, on pourrait le goûter ; donc il n'y a pas lieu de le faire.

— Cet énorme plat, plus en avant, qui fume, fit remarquer Sancho, il me semble que c'est de l'olla podrida ; à cause de la variété des choses qui rentrent dans ces ollas podridas, j'y en trouverai forcément quelque'une qui me plaise et me profite.

— *Absit !* décida le médecin ; loin de nous une si mauvaise pensée ; il n'est pas au monde de pire aliment qu'une olla podrida ; ailleurs, les ollas podridas, pour les chanoines, ou pour les recteurs de collèges ou pour les noces

paysannes ; et qu'on en libère les tables des gouverneurs, où doivent régner toute délicatesse et tout raffinement ! La raison en est que, toujours, par tout et par tous, les remèdes simples sont plus appréciés que les composés, car, dans les simples on ne peut pas se tromper, mais dans les composés, certes, oui, en altérant la quantité des ingrédients qui les composent. Or, moi, ce que je sais que doit manger maintenant monsieur le gouverneur pour conserver sa santé et la fortifier : c'est un cent de cornets d'oublies, et de petites tranches fines de pâte de coing qui excitent son estomac et facilitent sa digestion. »

En entendant cela, Sancho s'appuya contre le dossier de sa chaise, regarda fixement le médecin et, d'une voix grave, lui demanda comment il se nommait et où il avait étudié. L'autre répondit à cela :

« Moi, monsieur le gouverneur, je me nomme le docteur Pedro Recio de Aguero et je suis originaire d'un bourg appelé Tirteafuera, qui se trouve entre Caracuel et Almodovar del Campo, à main droite, et j'ai été gradué comme docteur par l'Université d'Osuna. »

Sancho répliqua tout enflammé de colère : « Eh bien, monsieur le docteur Pedro Recio de mauvais augure, originaire de Tirteafuera, bourg qui est à main droite quand nous allons de Caracuel à Almodovar del Campo, gradué à Osuna, sortez vite de devant moi ! Sinon, je jure par le soleil que je prends un bâton et que, à coups de bâton, en commençant par lui, je ne laisserai pas de médecin dans toute l'isle ; je veux parler du moins de ceux que je reconnaitrai comme ignorants. Quant aux médecins doctes, prudents et intelligents, j'inclinerai mon front devant eux et je les honorerai comme des êtres divins. Donc, je le répète, que Pedro Recio s'en aille d'ici, sinon je vais prendre cette chaise sur laquelle je suis assis, et je la lui casserai sur la tête. Et qu'on me l'impute dans ma reddition de comptes ; je m'en déchargerai en disant que j'ai rendu service à Dieu en tuant un mauvais médecin, bourreau de l'État. Et puis, donnez-moi à manger, ou sinon, reprenez votre gouvernement ; un emploi qui ne donne pas à manger à son titulaire ne vaut pas deux fèves. »

Mais voici qu'à nouveau le ciel se charge de nuages. Sancho rend des jugements admirables de bon sens ; il rédige avec clarté les *Constitutions du grand gouverneur Sancho-Pança* ; mais, la septième nuit, de soi-disants ennemis envahissent l'île. Sorti vainqueur de la lutte, il ne sait comment, mais étrillé, Dieu sait comment !, il se hâte de se démettre et de s'en aller, sans demander autre chose à ses sujets dont il fait le bonheur, mais qui ne font pas le sien, qu'un peu d'orge pour son âne et un demi-fromage avec un demi-pain pour lui...

De son côté, don Quichotte est vaincu en combat singulier par le chevalier de la Blanche-Lune (Carrasco, le bachelier qui s'est déguisé), et il reçoit l'ordre de se retirer pendant un an dans son village et de renoncer aux plaisirs et aux devoirs de la chevalerie errante.

Mais, au moment où une autre marotte va fleurir dans son charmant cerveau d'idéaliste impénitent, le rêve d'une vie pastorale dans une Arcadie romanesque, où il graverait sur l'écorce des arbres le nom du berger Quichottiz à côté de celui de l'incomparable

Dulcinée, don Quichotte un soir ne se sentit pas très bien. Il se coucha et mourut d'une mort émouvante et douce et sereine, d'une mort naturelle, en tenant enfin des propos sensés et en reniant les romans de chevalerie dans cette fin de son testament :

TESTAMENT DE DON QUICHOTTE

— Messieurs, déclara l'hidalgo, allons doucement, car, dans les nids de l'an passé, il n'y a plus d'oiseaux, cette année-ci ; j'ai été fou et je suis sage ; je fus don Quichotte de la Manche, je suis maintenant, comme je l'ai dit, Alonso Quijano le Bon. Puissent, à l'égard de vos grâces, mon repentir et ma sincérité me rendre l'estime qu'on avait pour moi ! Et que monsieur le notaire continue :

« *Item*, je donne toute ma fortune, en legs universel, à Antonia Quijana, ma nièce ici présente, après qu'on aura retiré du plus clair ce qui sera nécessaire pour acquitter les legs que je laisse spécifiés : la première satisfaction que je désire qu'elle me donne, ce sera de payer le salaire que je dois à ma gouvernante pour le temps pendant lequel elle m'a servi, et en plus vingt ducats pour un vêtement. Je désigne comme mes exécuteurs testamentaires, monsieur le curé et monsieur le bachelier Samson Carrasco ici présents.

« *Item*, ma volonté est que, si Antonia Quijana, ma nièce, veut se marier, elle se marie exclusivement avec un homme qui, après vérification préalable, ne saura pas ce que c'est que les livres de chevalerie ; et, dans le cas où l'on vérifierait qu'il le sait, si malgré cela ma nièce veut se marier et se marie avec lui, j'entends qu'elle perde tout ce que je lui ai légué : mes exécuteurs testamentaires pourront le distribuer en œuvres pies à leur volonté.

« *Item*, je supplie lesdits messieurs, mes exécuteurs testamentaires, si un heureux hasard les amène à connaître l'auteur qui composa, dit-on, une histoire qui circule par ici, sous le titre de : « Seconde partie des exploits de don Quichotte de la Manche », de lui demander, de ma part, le plus instamment possible, de me pardonner cette occasion que je lui ai donnée, sans y penser, d'écrire des absurdités si nombreuses et si grandes que celles qu'il a écrites là-dedans ; en effet, je quitte cette vie avec le scrupule de lui avoir fourni l'occasion de les écrire. »

Il clôtura avec cela son testament et, pris d'une syncope, il s'étendit tout de son long dans le lit. Tous furent en émoi, et se précipitèrent à son secours. Durant les trois jours qu'il vécut, depuis celui où il fit son testament, il s'évanouissait à fréquentes reprises. La maison était dans le trouble ; mais malgré tout la nièce mangeait, la gouvernante portait des santés et Sancho Pança se réjouissait ; le fait d'hériter de quelque chose efface ou modère chez l'héritier le souvenir des regrets qu'il est juste que laisse le mort.

(Trad. de Cardaillac et Labarthe, *L'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche* ; éd. Privat-Didier.).

INFLUENCE

On ne peut parler ici ni d'influence proprement dite, ni, à plus forte raison, d'adaptations ou d'imitations. Le « Don Quichotte » de Cervantès est inimitable : il est unique et rayonnant.

C'est plus qu'un livre espagnol, c'est un livre humain. Les gueux picaresques nous repoussent malgré tout par l'étalage ingénu et cynique de leurs haillons et de leurs vices ; les héros du théâtre espagnol, nous le verrons, même les plus brillants, nous écartent comme par un recul de leur corps et de leur cœur sous leur cape dédaigneuse. Seul don Quichotte est un héros humain, qui sait nous sourire.

Au plus fort de ses folies et de ses extravagances, nous le plaignons et nous l'aimons.

Nous l'aimons, parce qu'il est seul. Seul contre tous, seul contre la coalition scandaleuse des servantes d'auberge, des muletiers et des enchanteurs, et parce que souvent le bon Sancho lui-même le renie plus de trois fois avant que le coq chante.

Mais seul et désarçonné, — surtout quand il est désarçonné, — il reste admirable.

Voyons-le à la fin du livre, au cours de la plus douloureuse de ses aventures. Le Chevalier de la Blanche-Lune, — c'est le bachelier Carrasco, encore un masque ! — lui a fait mordre la poussière ; il lui crie : « Vous êtes vaincu, chevalier, et même mort, si vous ne confessez pas que votre Dulcinée est inférieure en beauté à ma dame ! »

Alors don Quichotte, moulu et étourdi, sans lever sa visière, « comme s'il parlait du fond d'une tombe », répond d'une voix faible et dolente : « Dulcinée du Toboso est la plus belle femme de la terre, et moi le chevalier le plus infortuné du monde ; il ne faut pas que ma débilité porte préjudice à cette vérité ; appuie ta lance, chevalier, et enlève-moi la vie, puisque tu m'as enlevé l'honneur ».

Protestation émouvante et comme d'outre-tombe d'un idéalisme vaincu !

Autour de nous et en nous, nous sentons bien que don Quichotte est l'idéaliste et Sancho le réaliste, et que Sancho est le serviteur et don Quichotte le maître. Dans l'éternel duo, l'éternel duel, c'est la lance de don Quichotte qui est, comme la lance de Parsifal, le trait d'union mystique entre le ciel et la terre.

Et, comme Sancho, nous le savons bien, et nous disons, au fond de nos cœurs défaillants et misérables, ce que le bon Sancho dit de son maître, notre maître : « Eh bien ! tel qu'il est cependant, je l'aime, et jamais rien ne nous séparera jusqu'à ce qu'une même bêche et une même pioche nous creusent un même lit ».

Tous les hommes ont aimé, aiment et aimeront le « Don Quichotte » de Cervantès, parce que c'est un livre d'humanité, de foi et d'amour.

CHAPITRE XIV

LE THÉÂTRE ESPAGNOL

LOPE DE VEGA. GUILLEN DE CASTRO. ALARCON. TIRSO DE MOLINA. CALDERON.

L'âge d'or du théâtre espagnol s'étend environ du milieu du xvi^e siècle au milieu du xvii^e siècle. Il correspond à l'âge d'or même de l'Espagne. La conquête de la dernière forteresse des Maures, Grenade, en 1492, et la réunion des couronnes de Castille et d'Aragon, en 1516, avaient réalisé l'unité nationale, monarchique et religieuse de l'Espagne; la proclamation de Charles-Quint comme empereur d'Allemagne, en 1519, avait assuré à l'Espagne la suprématie européenne; les brillantes et sanglantes conquêtes coloniales de Pizarre et de Fernand Cortez avaient fait refluer en elle presque tout l'or du monde. Un poète aimé de Charles-Quint annonçait au monde, avec une naïveté orgueilleuse, « *pour sa grande consolation promise par le Ciel lui-même, un monarque, un empire et une épée.* »

C'est à ce moment que le théâtre brilla en Espagne d'un incomparable éclat et, comme une fleur jaillie du sol, exprima avec une magnifique puissance le génie même de la race espagnole.

Quel que soit le poète dramatique, que ce soit le prodigieux Lope de Vega, ou le rude et brillant Guillen de Castro, ou l'étrange et saisissant Tirso de Molina, ou le romantique et puissant Calderon, ou le presque classique Alarcon, tous ont exprimé dans leurs œuvres, si diverses qu'elles soient, religieuses, historiques, fantaisistes ou romanesques, le génie plein de contrastes du pays qui fut à la fois le pays de don Quichotte et celui de Sancho Pança, le pays des mystiques au cœur adorable et brûlant et celui des picares pittoresques et débraillés, le pays des courses de taureaux et des autodafés.

Tous les auteurs dramatiques font passer dans leurs pièces à la fois le désir févreux de goûter aux plaisirs brillants de la vie mondaine, et la crainte sombre de perdre, en les goûtant, la joie éternelle; et tous aussi ont jeté sur les passions, les remords, les ardeurs de leurs héros, comme les plis orgueilleux d'un manteau de guerre ou de cour, le sentiment exalté de l'honneur chevaleresque le plus exigeant et le plus pur. Et cela fait en vérité le plus étrange et le plus savoureux mélange de cagoules et de mantilles, de guitares, de poignards et de crucifix, de duels, de sérénades et de confessions, cependant que les valets et les servantes, les *graciosos* et les *graciosas*, singent à plaisir leurs maîtres et leurs maîtresses, et transposent avec

une impertinente verve leurs paroies et leurs gestes dans le plan bouffon de la parodie.



Le théâtre espagnol est, à son origine, essentiellement religieux. C'est dans l'église elle-même, sur une estrade dressée près du maître-autel, qu'il est né. C'est là que les fêtes liturgiques de la Nativité et de l'Assomption donnèrent lieu à la représentation naïve et touchante des premiers drames sacrés. La Fête-Dieu, « la fête du *Corpus* », instituée plus tardivement, éclipsa et supplanta vite les autres. La procession solennelle, qui avait lieu ce jour-là, fit sortir le drame de l'église dans la rue et sur la place publique, et lui donna une nouvelle vie en le retrem pant dans le grand flot de l'émotion populaire. C'est de là que sortent ces étranges et puissants *autos sacramentales* qu'en plein âge d'or dramatique un Lope de Vega et un Calderon continueront à composer.

En 1598 même, une ordonnance royale interdit absolument à Madrid toutes représentations de pièces profanes et ferma pour deux ans les théâtres ordinaires. Mais elle avait toujours lieu, la procession solennelle de la Fête du *Corpus*, qui, dans les rues grouillantes d'une foule bigarrée, sous les balcons pavoisés de soieries et de tapisseries éclatantes, faisait défiler, derrière l'image gigantesque du monstre marin, la Tarasca, des chœurs d'enfants chantant des cantiques, des rondes de danseurs et de danseuses évoluant au son des castagnettes, de grandes figures terribles et grotesques de géants maures en carton noir ; puis, aux accords d'une musique suave, les prêtres sous un dais splendide portant l'Hostie, le Roi lui-même, suivant, un cierge à la main, entouré de ses grands officiers et des ambassadeurs des nations étrangères ; et, en fin de cortège, les grands chars magnifiques sur lesquels étaient montés les acteurs qui devaient couronner la fête par la représentation solennelle d'une sorte de trilogie composée d'une *loa* comique, romanesque ou rustique, d'un *entremes* ou intermède satirique et burlesque, et enfin de l'*auto sacramentale* lui-même dont un passage de la Bible ou un épisode de la vie des saints fournissait le thème à la fois pittoresque, allégorique et édifiant.

A côté de ce drame religieux, le théâtre profane lui aussi se développa, gêné d'abord par l'Inquisition, mais soutenu et imposé par la faveur populaire. C'est par une espèce de chef-d'œuvre, la *Celestina*, dont l'auteur probable est *Fernando de Rojas*, que ce théâtre débute en 1501. Si la pièce, qui comporte vingt et un actes, est injouable, et par instants d'une intolérable grossièreté, l'épisode des amours de *Calixte et Mélibée* est d'une intensité dramatique, à la fois délicate et poignante, qui fait penser aux fantaisies de Shakespeare les plus réussies.

Mais le véritable initiateur fut *Lope de Rueda* (1510?-1565?) qui, de simple batteur d'or à Séville, se fit auteur, acteur, et chef d'une troupe de comédiens ambulants, et lança, sans aucun souci d'art, pour la plus grande joie du public

populaire, quelques-uns des types qui animeront plus tard la *comedia* espagnole, et en particulier, ce type du *simple* ou de l'innocent dont la niaiserie ingénieuse et au fond sensée fleurira dans les *graciosos* des comédies du siècle d'or. Temps héroïques où « le grand Lope de Rueda » comme l'appelle Cervantès, faisait sortir toute la comédie d'un grand sac où tenait tout le décor et tout le bagage « quatre jaquettes blanches garnies de cuir doré, quatre barbes et quatre perruques, quatre houlettes », et sur des scènes improvisées, où il n'y avait « ni coulisses, ni défis de more à chrétien à pied ou à cheval ; pas de spectre qui parût sortir du centre de la terre, par le trou du théâtre ; pas de nuages, ni d'anges, ni d'âmes descendant du ciel. »

Les deux premiers théâtres permanents furent à Madrid le *théâtre de la Croix* et le *théâtre du Prince*, du nom des deux rues où les deux Congrégations de la Passion et de la Solitude louèrent d'abord des cours à des troupes de comédiens, moyennant un droit sur la recette au bénéfice de leurs œuvres d'assistance.

Ces théâtres manquaient non seulement de luxe, mais du moindre confort. Une pauvre scène à peine élevée au-dessus du niveau de la cour, où les plus turbulents des spectateurs, ceux qu'on appelait les *mosqueteros*, se tenaient debout, en plein air ; au-dessus du parterre, des gradins, où hommes et femmes étaient séparés ; et, tout en haut, des espèces de balcons et de loges, où les dames de la haute société se rendaient d'ordinaire masquées, et n'échappaient point pour cela aux exclamations ironiques du bruyant parterre. C'était d'ailleurs les *mosqueteros* qui donnaient le ton, applaudissant avec fracas ou sifflant avec rage. C'était à eux surtout que les auteurs cherchaient à plaire, en multipliant les coups de théâtre, les jeux de scène, en faisant surtout dans leurs pièces la part la plus grande à l'action et en flattant leur orgueil national. Rares étaient les auteurs qui, dans leurs « loas » ou prologues, n'essayaient pas de se conquérir l'oreille de ce public susceptible et remuant. Tel ce Lorenzo Hurtado qui s'écriait : « Grâce, bancs ingénieux ! faveurs, belliqueux gradins ; paix, terribles combes ; attention, aimable amphithéâtre ; mousquetaires bien aimés, âmes de l'auditoire, prêtez-nous appui, main-forte et silence ! »

Un seul auteur, Alarcon, le génial et orgueilleux petit bossu, eut le courage de braver le monstre et en quels termes ! dans une de ses préfaces : « Canaille, dit-il au public, bête féroce, je m'adresse à toi ; je te livre mes pièces ; fais-en ce que tu fais des bonnes choses ; sois injuste et stupide à ton ordinaire... Si tu les trouves mauvaises, tant mieux, c'est qu'elles sont bonnes ; si elles te plaisent, tant pis, c'est qu'elles ne valent rien... »

La vérité est que, malgré sa grossièreté, le public espagnol du commencement du XVII^e siècle était un merveilleux public, frémissant et vibrant, qui attendait son maître. Lope de Vega fut ce maître. Et par une merveilleuse rencontre fleurirent en même temps les chefs-d'œuvre de Guillen de Castro, de Tirso de Molina, d'Alarcon et de Calderon.

LOPE DE VEGA (1562-1635)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

La vie de Lope de Vega est un prodigieux roman d'aventure.

Il naquit à Madrid le 25 novembre 1562. Ce fut un enfant prodige. A cinq ans, il lisait couramment le latin et l'espagnol, et, comme il ne savait pas encore écrire, il partageait, nous dit son ami Montalban, son goûter avec des camarades plus âgés, pour qu'ils écrivent sous sa dictée les vers qu'il composait. Il fallait sans doute qu'il s'y prît de bonne heure pour pouvoir mener à bien cette œuvre formidable, dont on a calculé qu'il a dû l'écrire à la cadence de mille lignes par jour. A quatorze ans, une première fugue le fait s'échapper avec un camarade du Collège impérial de Madrid. A quinze ans, il se bat, nous dit-il, comme simple soldat contre les Portugais. Puis il mène à Madrid, comme secrétaire du duc d'Albe, une vie aventureuse d'escapades, de galantries, de duels même, qui le fait em-

prisonner d'abord, puis exiler à Valence où il se lie avec Guillen de Castro. De retour à Madrid, et, entre temps, marié et veuf, il se console à la mode espagnole, en prenant le mousquet sur l'épaule, en s'embarquant à Lisbonne comme volontaire dans l'Invincible Armada, et en partant à la conquête de l'Angleterre, avec, comme bourre de son mousquet, des vers galants composés en l'honneur d'une belle dédaigneuse. Sur le *San-Juan*, son vaisseau, son frère meurt dans ses bras d'une blessure reçue dans un combat contre les Hollandais.

De retour à Cadix, avec les débris de l'Armada vaincue, des souvenirs cruels et un poème épique en vingt chants, son *Angélique*, qui faisait suite au *Roland furieux* de l'Arioste, il mène quelque temps à travers l'Europe une vie errante, récoltant en France et en Italie abondante matière d'impressions, de réflexions et d'images.



Rentré à Madrid en 1590, il devient le protégé du jeune marquis de Sarria, qui, plus tard, comte de Lemos, protégera aussi Cervantès. Il se remarie en 1597 et goûte quelques années paisibles et riantes. « *Les tempêtes de l'amour*, écrivait-il dans une lettre intime, *étaient enfin apaisées ; j'étais enfin délivré de ses fureurs. Charmé de telles matinées succédant à des nuits si sombres, je déplorai maintes fois mes égarements.* » Le babil de son petit Carlos ravissait son âme et éclairait son travail. Il maugréait un peu quand, aux heures des repas, il lui fallait quitter sa table de travail ; *mais alors, tout perles et tout fleurs*, son petit Carlos accourait et l'enlevait. Mais soudain, coup sur coup, il perd son fils et sa femme.

Rien ne put le consoler, pas même son formidable labeur, pas même la gloire prodigieuse qui, de toutes les parties de l'Espagne et même de l'Italie, attirent des pèlerins vers le *phénix des esprits* que Cervantès saluait du nom de *prodige de la Nature*. La religion même, dans laquelle il s'était jeté fougueusement, ne calma point son âme ardente ; sa fièvre de jouir, d'écrire, d'aimer fut comme exaspérée par les affres du remords et les macérations d'une cruelle pénitence, qui, lorsqu'il se donnait la discipline, lui faisait éclabousser de son sang les murs de sa chambre. Quand il mourut le 25 août 1635, à soixante-treize ans, Madrid lui fit de magnifiques funérailles. Les premiers nobles du royaume formaient le deuil ; pendant neuf jours, trois évêques officièrent en habits pontificaux. Le peuple surtout pleura son idole. Le moment le plus dramatique fut celui où le convoi funèbre passa devant le couvent où sa fille Marcelle s'était depuis quatorze ans retirée du monde.

Si la fécondité est la première marque du génie, Lope de Vega est le plus génial de tous les auteurs européens, car il est sans conteste le plus fécond. 21 316 000 vers, tel est le chiffre quasi astronomique auquel on a évalué que s'élevait sa production poétique. Pour ses pièces de théâtre, on en compte 2 200. Comédies de cape et d'épée, comédies héroïques et historiques, pièces allégoriques, *autos sacramentales* et pièces tirées de la *Légende Dorée*, il n'est pas un genre qu'il n'ait traité avec une éblouissante fantaisie. De *la Naissance du Christ* à *la Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb*, sa prodigieuse verve dramatique nous promène à travers l'histoire de l'Espagne et du Monde ; la seule liste des pièces qui nous sont restées est d'une effarante diversité. Et pourtant toutes ces pièces portent leur marque de fabrique, l'aisance magnifique et prodigue de leur créateur, qui, sans aucun souci des règles dramatiques, des unités de lieu et de temps, *qu'il enfermait sous six clefs*, nous dit-il lui-même quand il se mettait à écrire, étourdit, éblouit et ravit encore le lecteur. Une anecdote charmante sur sa facilité souveraine nous est rapportée par son disciple, son exécuteur testamentaire, j'allais dire son hagiographe, Montalban. Tous les deux s'étaient partagé la tâche légère de faire le troisième acte d'une tragédie. Montalban nous dit qu'il avait essayé tout au moins de gagner son maître de vitesse. Il se lève à deux heures du matin et à onze heures a terminé sa tâche :

« *Je me mis en quête de Lope*, nous dit-il, *et je le trouvai très occupé d'une orangeade*

glacée qu'on lui préparait. Je lui demandai où il en était de ses vers et il me répondit : « Je me suis mis au travail à cinq heures ; mais il y a déjà une heure que ma tâche est « finie. J'ai déjeuné d'une tranche de jambon ; j'ai écrit une épître en cinquante tercets et « j'ai arrosé tout ce jardin, — ce qui ne m'a pas médiocrement fatigué. »

PÉRIBANEZ ET LE COMMANDEUR D'OCANA

Si, entre toutes les pièces de Lope de Vega, nous ne citons que celle-ci, c'est que le grand poète, avec beaucoup d'art et de délicatesse, y transpose dans un milieu simple et dans un décor frais et charmant l'idéal d'honneur intransigeant et farouche qui inspire tout son théâtre, comme d'ailleurs tout le théâtre espagnol.

Au premier acte, nous assistons à une noce villageoise, celle du jeune paysan Peribañez et de la gracieuse Casilda, et tous les deux échangent des propos d'amour naïfs et fleurant une odeur rustique :

« L'olivier le plus chargé d'olives, dit Peribañez à Casilda, est moins charmant que toi ; et il en est de même du pré dont tes fleurs au renouveau de mai ne reçoivent d'autre empreinte que celle des pas tégers de l'aurore. Il n'y a point de pomme d'api qui lorsqu'elle se colore ait plus d'éclat que toi ; et l'huile blonde et dorée, lorsqu'elle vieillit dans ta jarre, n'est pas plus douce à regarder... » Et Casilda compare la parole de son ami à un tambour de Biscaye bien accordé et son chapeau coquet à une bannière de procession avec son cordon et ses franges. *« Parmi ta foule des jeunes gens, tu as, lui dit-elle, la saveur d'un gâteau de Pâques fleuries... Tu ressembles à un taureau sauvage qui fonce sur l'étoffe rouge dans ta verte prairie. Tu vaud mieux que ta toile délicate d'une chemise que l'on conserve, parfumée de jasmin, dans un coffret doré. »* Et sur le conseil du bon curé qui les a unis, ils entrent dans la farandole, aux chants heureux d'un chœur de musiciens.

Soudain, un laboureur vient annoncer qu'un jeune taureau noir, d'une ardeur tout espagnole, jette le trouble dans le village et que le commandeur d'Ocaña, leur bienveillant seigneur, a fait une terrible chute de cheval en courant le taureau. Justement quelques laboureurs conduisent le Commandeur chancelant. On cherche le curé pour donner l'absolution au blessé ; mais le curé, par peur du taureau, est allé se cacher ; le Commandeur d'ailleurs revient vite à lui, en disant qu'en levant les yeux vers Casilda, il s'est cru au ciel et a cru voir un ange. En rentrant chez lui, il dit à son laquais, Lujan, qu'il est follement amoureux de la jolie paysanne, et Lujan lui conseille, pour gagner les faveurs de la jeune femme, de se faire bien voir du mari.

Casilda, quelques jours après, dit à sa cousine Inès son jeune et frais bonheur.

PETITE MARIÉE DE VILLAGE

INÈS. — Il t'aime donc bien, ton mari ?

CASILDA. — Crains-tu qu'il n'ait changé si vite ? Dans la ville entière, il n'y a pas de jeunes époux dont le bonheur soit plus parfait. Il est vrai que nous n'en sommes encore qu'aux entrées du festin de noce.

INÈS. — Te dit-il beaucoup de tendresses ?

CASILDA. — Je n'ai jamais su ce que c'est que peu de tendresses ;

mais je sais bien que mon être perd la raison par les doux soins qu'il me rend. Quand brille l'étoile du soir, mon époux rentre des champs en quête de son dîner ; mon cœur le sent approcher, et je m'avance pour lui ouvrir la porte, rejetant au loin le carreau où j'ai toujours en train une dentelle, commandée par quelqu'un de la ville. Lui, il saute du haut de ses mules, et moi je saute dans ses bras. Parfois, une bête qui a faim s'impatiente de nos baisers ; en la voyant piaffer, il me dit : « Dès qu'il aura donné la pitance aux bestiaux, ton Pierre, joli minois, te reviendra. » Tandis qu'il leur distribue la paille, il me charge d'aller chercher l'orge ; je l'apporte, il la crible et retient celle qui fait du profit. Il la verse dans la mangeoire, et alors il recommence à m'embrasser, car il n'est point de lieu si vulgaire que l'amour ne magnifie. Lorsque nous sortons de là, la marmite nous appelle déjà, car les aulx et les oignons, tout en répandant leur parfum dans notre cuisine, jouent en heurtant le couvercle un air de musique qui nous provoque à la danse. Je la dépose sur une nappe bien blanche ; la vaisselle n'est pas d'argent, comme je le souhaiterais : elle est en faïence de Talavera, d'où semblent éclore des œillets. Je lui fais mitonner une écuellée de soupe avec tant de précaution que le seigneur de notre grand'ville n'en mange pas de meilleure, et il m'en récompense, car, bien sûr, à peine puise-t-il une cuillerée qu'il m'en réserve, comme à sa colombe favorite, les meilleurs morceaux. Il boit et en laisse la moitié ; moi, je bois son haleine ; j'apporte des olives, et, les jours où nous n'en avons pas, notre tendresse nous tient lieu de dessert. Lorsque le repas est fini, joignant tous deux les mains, nous rendons grâces à Dieu pour la faveur qu'il nous a faite. Puis, nous allons nous coucher, et c'est là que l'aurore s'afflige, lorsqu'elle voit arriver l'heure de nous réveiller.

INÈS. — Heureuse sois-tu, petite mariée, qui te trouves si bien pourvue !

Le Commandeur cependant conspire contre le bonheur de la petite mariée. Comme Casilda a demandé à son mari de la conduire à Tolède aux fêtes de la Vierge d'août dans la sainte cathédrale, il prête à Peribañez un tapis d'Orient avec huit housses à ses armes, pour orner leur voiture, et lui-même, masqué, se rend à cheval à Tolède, *parce que cette paysanne a emporté son cœur avec elle.*

À Tolède, « la huitième merveille, la couronne de la Castille », le roi Henri est venu avec son connétable pour demander à la Vierge le succès de sa campagne contre le roi more de Grenade. Et, tandis que Casilda s'étonne naïvement que les rois *soient en chair et en os, comme les autres hommes*, le Commandeur, masqué, commande à un peintre de faire, dans un secret absolu, le portrait en couleurs de celle « dont la beauté céleste est toute enveloppée d'une nuée légère ». Le peintre trouve qu'elle est en effet merveilleusement belle, mais que le jour manquera bientôt. « Qu'importe, dit le Commandeur, ses yeux sereins ont l'éclat du soleil : ce sont pour toi des étoiles et pour moi des éclairs qui brûlent. »

Au second acte, tandis que Peribañez est parti pour Tolède, chargé de faire réparer aux moindres frais, par un bon peintre, une vieille statue de saint Roch, le Commandeur profite de son absence, pour aller faire, au petit matin, sous le déguisement d'un laboureur, une déclaration d'amour à Casilda.

LA DÉCLARATION DU COMMANDEUR

Casilda, enveloppée d'un fichu, se met à la fenêtre.

CASILDA. — Mes amis, n'est-ce pas l'heure de se lever ?

LE COMMANDEUR. — Madame, le jour approche déjà, et il est temps d'aller moissonner. D'ailleurs, dès que vous apparaissez, c'est le soleil lui-même qui apparaît, brillant comme si l'heure était tardive. Nous nous apitoyons tous, pardieu, en voyant votre solitude. Il ne vous aime guère, l'époux qui est allé à Tolède et vous a abandonnée pour la nuit. Si pareille bonne fortune était échue au Commandeur d'Ocaña (car, je le sais, il vous aime vraiment, malgré le dédain que vous lui montrez, et malgré vos étrangetés envers lui), celui-là ne vous quitterait pas, quand bien même le Roi le convoquerait par message. Laisser dans la solitude une beauté comme la vôtre, cela n'a jamais été permis dans le code des amants.

CASILDA. — Laboureur d'une terre lointaine, venu faire l'août dans notre ville, qui t'a inspiré tant de malice ? Chausse tes rudes houseaux, rejette le manteau de tes épaules, passe ta faucille autour du cou et les doigtiers à la ceinture. Lève-toi à la pointe de l'aube, prends garde que le jour t'appelle, attache les javelles sèches et n'endommage pas les épis. Quand sortiront les étoiles, reviens te reposer, et ne te mêle point de ce qui peut me causer souci. Je me doute que le Commandeur d'Ocaña rend ses hommages à une dame de qualité, qui ne porte ni manteau de grenadine, ni jupe de camelot. Elle a une chevelure ondulée, une collerette en fine Hollande, et non une coiffe grossière de village ou une parure en filigrane. Les jours fériés, elle va à la messe en carrosse ou en litière de soie ; elle ne va point des champs aux vignes dans un lourd chariot. Il lui adresse dans des lettres spirituelles des madrigaux impeccables, et non de dédaigneuses balourdises, enveloppées dans des formules courtoises. Elle sent bon l'ambre de ses gants ; elle est parfumée d'odeurs et de sachets ; elle ne fleure ni le thym ou la lavande, ni la menthe ou l'épine fleurie. Quand bien même le Commandeur m'aimerait comme sa vie, quand bien même on pourrait donner vertu et honneur pour les menteries de l'amour, plus me plaît mon Peribañez avec son manteau de bure que le Commandeur d'Ocaña avec son manteau brodé. J'aime mieux le voir entrer sur sa jument pie, la barbe couverte de givre et sa chemise blanche de neige, son arbalète en bandoulière, le chien en laisse et deux perdrix ou deux lapins à l'arçon de la selle, que voir le Commandeur avec sa riche toque de soie, ses épaulettes et son collet constellés de pierreries. J'éprouve plus de respect devant la croix de pierre d'un ermitage que devant la croix rouge de Saint-Jacques qui est brodée sur son pourpoint. Va-t'en donc, toi, le moissonneur, et maudite soit ta destinée, car si Péripañez revient, tu ne verras plus la lumière du jour.

LE COMMANDEUR. — Doucement, madame !... Madame !... Casilda, je vous aime. Casilda, je suis le Commandeur. Ouvrez-moi, pour l'amour de vous. Considérez que je veux vous offrir deux colliers de perles fines et une chaîne émaillée plus lourde que la mienne.

CASILDA. — Moissonneurs de mon domaine, c'est assez dormir, car l'aube avec ses sourires vous appelle. Allons ! crions et réjouissons-nous ; car à celui qui reviendra ce soir avec le plus de gerbes, je donnerai le grand chapeau avec lequel Pierre va aux vignes.

Or, à Tolède, dans l'atelier du peintre, Peribañez a vu le portrait de Casilda ; il a appris avec douleur que le commandeur d'Ocaña l'avait fait faire parce qu'il était amoureux d'elle, et il rentre désespéré chez lui.

LE RETOUR DE PERIBANEZ

(Entre Péribañez avec une besace à la main.)

PÉRIBANEZ. — Mon épouse !

CASILDA. — Lumière de mon âme !

PÉRIBANEZ. — Comment vas-tu ?

CASILDA. — Sans toi, je vais mal. Et toi, rentres-tu bien portant ?

PÉRIBANEZ. — Il me suffit de te voir pour me sentir de la santé à revendre... Ma cousine !

INÈS. — Mon cousin !

PÉRIBANEZ. — Que souhaiterais-je de plus, lorsque je vous vois réunies ?

CASILDA. — J'ai de l'obligation à notre Inès. Elle m'a tenu compagnie pendant ton absence hors d'Ocaña.

PÉRIBANEZ. — A son mariage, puisses-tu, dans les danses, mettre à mal des escarpins en tissu d'argent, et moi une paire de souliers neufs, comme on en chausse pour une noce !

CASILDA. — Que rapportes-tu pour moi de Tolède ?

PÉRIBANEZ. — De la passion. La charge eût été trop lourde si j'avais voulu rapporter bijoux et parures. Cependant je rapporte ici, pour ces pieds mignons, des escarpins découverts, qui s'agrafent avec une boucle de nacre. J'apporte en outre six coiffes tuyautées et, pour attacher les jupes, deux rubans d'une aune et demie avec des ferrets en argent.

CASILDA. — Que le ciel te conserve mille ans !

PÉRIBANEZ. — Il m'est arrivé un accident, et, bien sûr, c'est un vrai miracle que je rentre vivant au logis.

CASILDA. — Jésus ! mon émotion est au comble !

PÉRIBANEZ. — Je suis tombé dans une côte abrupte sur des pierres.

CASILDA. — Que dis-tu?

PÉRIBANEZ. — Sans l'intercession du saint pour le service duquel je suis tombé du haut de la jument baïe, à cette heure je serais mort.

CASILDA. — Tes paroles me glacent d'effroi.

PÉRIBANEZ. — Je lui ai promis la plus belle offrande que je trouverais chez moi pour orner sa chapelle. Aussi, je veux que demain on enlève ces housses qui ne nous manqueront guère, et qu'on aille les suspendre aux murs du pieux ermitage qui lui est consacré, en témoignage d'une juste reconnaissance.

CASILDA. — Si c'étaient des tentures de France avec de l'orfroï, de la soie, des perles et des pierreries, je ne ferais aucune objection.

PÉRIBANEZ. — J'estime qu'il nous convient de n'avoir pas chez nous des tentures marquées aux armes d'un tiers. Qu'on n'aille pas murmurer dans Ocaña qu'un roturier campagnard entoure sa couche honnête avec des draperies de commandeur, couvertes de blasons et d'armoiries. Les timbres et les cimiers font mauvaise figure auprès de la charrue et de la pelle, de la fourche, de fléau et de la pioche, et sur nos murs blanchis, ce n'est pas avec de la soie qu'on dessine des croix, mais avec des tiges de blé, entremêlées de coquelicots, de camomille et de genêt. Ai-je donc vaincu les Mores pour avoir droit à des châteaux forts et à des bandes? Au surplus, je veux seulement chez moi des peintures représentant l'Annonciation, l'Assomption, saint François avec ses plaies, saint Pierre martyr, saint Blaise qui guérit le mal de gorge, saint Sébastien et saint Roch, et d'autres sujets de piété. Les portraits, c'est comme si on avait des fantômes sur les murs... J'en ai vu un, dont je voudrais... Mais, non, je ne veux rien. Allons souper, Casilda, et qu'on prépare le lit !

CASILDA. — N'es-tu pas souffrant?

PÉRIBANEZ. — Non, je vais bien.

Au troisième acte, le Commandeur a envoyé Peribañez comme capitaine à la tête du détachement qu'il a levé pour l'expédition du roi Henri ; il l'a lui-même armé chevalier. Peribañez, en ceignant le glaive, a juré « *de le porter pour défendre son honneur* », et en partant a confié au Commandeur lui-même l'honneur de son foyer. Mais, quand il revient, à l'improviste, il surprend le Commandeur au moment où il va s'introduire de force dans sa maison et enlever Casilda. Il tire son épée et le blesse mortellement. Avant de mourir, le Commandeur demande à se confesser et pardonne à Peribañez.

La dernière scène, pathétique, noble et charmante, se passe dans une galerie de l'Alcazar, à Tolède, où Henri le Justicier vient de rentrer, vainqueur des Mores, acclamé de son peuple, mais décidé à venger le commandeur d'Ocana, dont on lui a appris qu'il avait été tué par un manant.

Dans cette scène, l'intervention décisive de la Reine, si délicate, si discrète et si noble, contribue encore à faire naître dans l'âme du lecteur une émotion d'une qualité rare, analogue à celle que nous goûtons à la lecture de certaines scènes de la charmante pièce d'Alfred de Musset, *Carmosine*.

HENRI LE JUSTICIER

(Entre Péribañez, entièrement habillé en paysan dans un long manteau et suivi de sa femme.)

PÉRIBANEZ. — Sire tout-puissant, permettez-moi de baiser vos pieds.

LE ROI. — Parle et ne reste pas agenouillé.

PÉRIBANEZ. — Sire, comment pourrais-je parler, si la parole me manque, si tous mes sens sont troublés depuis que j'ai contemplé votre visage ? Toutefois, m'y sentant contraint par la juste confiance que votre justice m'inspire, je commence la déclaration que vous attendez de moi. Je suis Péribañez.

LE ROI. — Qui donc ?

PÉRIBANEZ. — Péribañez d'Ocaña.

LE ROI. — Tuez-le, gardes, tuez-le !

LA REINE. — Non, pas en ma présence. Gardes, retenez-vous !

LE ROI. — Ne cessez pas de respecter la Reine.

PÉRIBANEZ. — Puisque vous avez déjà ordonné de me tuer, ne voudrez-vous pas m'entendre, roi Henri, vous qu'on appelle le Justicier ?

LA REINE. — Il a raison, sire, écoutez-le.

LE ROI. — Vous avez raison ; j'oubliais qu'on doit toujours donner la parole aux parties, surtout lorsque ce sont de petites gens... Poursuis.

PÉRIBANEZ. — Bien que ma souche soit d'un manant, j'appartiens à une race pure, qui n'a jamais été souillée de sang juif ou musulman. J'ai été le premier parmi mes semblables, et, en toutes circonstances, ils m'ont accordé la prééminence, si bien que, six années durant, j'ai gardé les insignes de maire. J'ai épousé la femme que vous voyez, qui est, elle aussi, de bonne race, quoique paysanne, et dont la vertu a triomphé de l'envie qui s'attaque à la réputation. Il advint au commandeur Don Fadrique, seigneur de votre ville d'Ocaña, que, jeune comme il l'est, il devint amoureux d'elle. Sous prétexte de me rendre service, il fit à mon humble demeure l'honneur d'y déposer des housses qui devaient recouvrir la charge dont il m'accablait. Il me donna une paire de mules excellentes... mais non pas si excellentes qu'elles tirassent du borbier de l'infamie le char de mon honneur. J'arrivai, j'appris tout cela, et de mes humbles murs j'ôtai les tapis armoriés, qui auraient été pour ce tauureau comme les capes lors de la course. Son dessein me devint de plus en plus clair ; mais un matin il me manda et il me dit qu'il avait reçu de Votre Majesté des instructions pour que je prisse du service avec d'autres gens en vue de cette expédition ; bref, il me donna cette valeureuse compagnie de cent pay-

sans. A leur tête je quittai Ocaña avec le titre de capitaine ; et comme je me rendis compte que, pendant la nuit, mon déshonneur éclaterait aux yeux, je revins sur ma jument et à dix heures j'étais chez moi ; je me suis souvenu d'avoir entendu dire à un gentilhomme que c'est un bonheur d'avoir en réserve aux logis deux bonnes juments. Je trouvai mes portes enfoncées et ma femme décoiffée, semblable à l'agnelle que le loup tient déjà dans ses crocs. Elle poussa des cris, je me suis montré, j'ai dégainé la même dague, et la même épée que j'avais ceintes pour ton service et non pour un aussi triste exploit. Je lui ai traversé la poitrine, et, dès lors, la blanche agnelle lui a échappé parce que le berger avait su l'arracher au loup. Je suis venu à Tolède, et j'ai appris que ma tête était mise à prix pour mille écus, et, dès lors, j'ai voulu que ma chère Casilda me livrât elle-même. Accordez-lui, donc, Sire, la récompense promise, puisque c'est elle qui vient de la gagner. Bientôt veuve de moi, elle ne peut pas renoncer à un gage aussi précieux.

LE ROI, à la Reine. — Que vous en semble ?

LA REINE. — J'ai pleuré : voilà ma réponse. Elle suffit pour indiquer qu'il n'y a pas eu crime, mais prouesse.

LE ROI. — Chose étrange ! un paysan si humble faire si grand cas de sa réputation ! Vive Dieu ! Il ne serait point sage de le mettre à mort ! Je lui fais grâce de la vie... Mais, que dis-je ? Cela s'appelle être juste. Un homme de ce mérite, je veux que, dans cette expédition, il commande cette même troupe qu'il a amenée d'Ocaña. Qu'on donne à sa femme la somme d'argent afin que ma promesse soit tenue, et à lui-même j'octroie licence de porter à l'avenir pour ses défense et sécurité personnelles des armes offensives et défensives.

PÉRIBANEZ. — C'est avec raison qu'on t'appelle partout Henri le Justicier.

LA REINE. — Paysanne pleine d'honneur, j'ordonne qu'il vous soit livré quatre de mes robes, afin que vous portiez la toilette qui convient à la femme d'un soldat.

PÉRIBANEZ. — Spectateurs, c'est ainsi que se termine la grande tragi-comédie du Commandeur d'Ocaña.

(Trad. H. Mérimée, *Théâtre espagnol*, t. I ; La Renaissance du Livre.)

GUILLEN DE CASTRO (1567-1631)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Guillen de Castro (1), l'auteur de *la Jeunesse du Cid*, le modèle du grand Corneille, naquit à Valence en 1567. De famille noble, pauvre et fière, à la fois soldat et poète, capitaine des cavaliers garde-côtes et membre de l'Académie des Nocturnos, il fut à Madrid le pensionné de grands seigneurs, le duc d'Ossuna et le comte duc d'Olivarès. Mais son humeur indépendante et farouche lui fit préférer une misère glorieuse, que l'amitié précieuse de Lope de Vega, et que les applaudissements des mosqueteros consolait des hauteurs peut-être un peu méprisantes de ses protecteurs. Le fait est que l'auteur glorieux des deux pièces : *la Jeunesse du Cid* et *les Prouesses du Cid* mourut le 28 juillet 1631 à Madrid, si pauvre qu'on l'enterra par charité dans l'hôpital de la Couronne d'Aragon.

Des deux pièces les plus célèbres de l'œuvre de Guillen

de Castro, *la Jeunesse du Cid*, et *les Prouesses du Cid*, la meilleure est la première.

(1) Nous n'avons pu, même en Espagne, trouver de lui un portrait, et c'est de l'image de son héros, Le Cid, tel que se le représentait son temps, — et lui-même sans doute aussi, — que nous illustrons sa notice. Voir plus loin, dans l'épisode du Lépreux, Rodrigue décrit comme un chevalier à l'armure d'or et au chapeau à plumes.

Non pas que, dans *les Prouesses du Cid*, il n'y ait pas, autour du siège de Zamora qui en est le nœud, des scènes d'une haute et pathétique émotion comme celles qui déroulent les combats et la mort héroïque, sous les yeux de leur père, des quatre fils d'Arias Gonzalo, ou encore celle où de toute sa grandeur le Cid domine son roi et exige de lui le serment qu'il n'a pas failli à l'honneur en faisant assassiner son frère ; mais l'ensemble, bien que vif et brillant, ne fait guère que coudre d'un fil léger quelques-unes des vieilles chansons nationales du *Romancero*, et l'œuvre manque par trop de proportion et d'harmonie.

La Jeunesse du Cid, malgré quelques brillants hors-d'œuvre, tels que l'armement de Rodrigue chevalier, les gentilleses pétulantes de l'Infant, les remous éblouissants du combat des rois Mores et du Campeador sous les yeux papillotants d'un berger poltron, est une pièce d'une grande beauté.

D'un coup d'œil hardi et sûr, le poète espagnol a saisi et fixé l'intérêt du bel amour de Rodrigue et de Chimène, en faisant naître cet amour, non pas après, mais avant la mort du père de Chimène, d'une source limpide que la douleur ne troublera pas et que l'honneur encore viendra purifier. Mais Corneille, qui a suivi de très près Guillen de Castro et lui doit quelques-uns de ses plus beaux traits, a condensé, élagué, supprimé les épisodes pittoresques, mais inutiles, tels que la rencontre que nous citons plus loin de Rodrigue et du Lépreux. C'est sur Rodrigue et Chimène, unis dans l'amour et dans l'honneur, qu'il a concentré toute la lumière. Et son souverain génie ne doit qu'à lui seul la seconde entrevue de Rodrigue et Chimène, la première scène de l'acte V du *Cid* français, plus que français, humain.

LA JEUNESSE DU CID

ANALYSE ET EXTRAIT

Le premier acte de la pièce dessine le pur amour de Rodrigue et de Chimène, mais se perd un peu à travers quelques brillants épisodes dont l'un, l'armement de Rodrigue comme chevalier, est un pur hors-d'œuvre, mais dont les autres : la querelle du comte Lozano, le père de Chimène, et de Don Diègue, le père de Rodrigue ; l'épreuve brutale infligée à ses trois fils par le vieillard souffleté qui cherche un vengeur ; et enfin la provocation et le meurtre du comte Lozano par Rodrigue sous les yeux de Chimène, ont été repris, mais élagués, condensés et comme spiritualisés par Corneille.

Au deuxième acte, dans une scène d'une couleur violente, Chimène, un mouchoir ensanglanté à la main, et Don Diègue, la joue teinte de sang, viennent au Palais demander justice au roi.

Et Rodrigue ose se présenter à Chimène.

RODRIGUE ET CHIMÈNE

RODRIGO, JIMENA.

RODRIGO, sortant de sa cachette et s'agenouillant devant Jimena. —

Il vaut mieux que je me livre, et qu'ainsi mon constant amour te procure le plaisir de me tuer sans la peine de me poursuivre.

JIMENA. — Que prétends-tu ? Qu'as-tu fait ? Es-tu une ombre, un fantôme ?

RODRIGO. — Perce donc mon cœur, ce cœur qui bat, je crois, dans ta poitrine.

JIMENA. — Dieu ! Rodrigo, Rodrigo chez moi !

RODRIGO. — Écoute !

JIMENA. — Je me meurs !

RODRIGO. — Je veux seulement qu'après avoir entendu ce que j'ai à te dire, tu me répondes avec ce fer (*Il lui tend sa dague*). Ton père, le comte Hardi de nom et de courage, a porté sur les cheveux blancs du mien une main injuste et insolente. Quoique je me visse déshonoré, ce changement trompait si brutalement mon espoir que ton amour rendit incertaine ma vengeance. Après un si grand malheur, mon affront et ta beauté, se contrebalaçant l'un l'autre, luttèrent malgré moi dans mon âme. Et tu l'aurais emporté, Jimena, si je n'avais songé qu'après mon déshonneur tu haïrais, pour son infamie, celui que tu avais aimé pour son bon renom. Et sur cette sage pensée, si digne de tes sentiments généreux, j'ai enfoncé mon épée ensanglantée dans les entrailles de ton père. J'ai retrouvé mon honneur perdu ; mais ensuite, esclave de ton amour, je suis venu pour que tu n'appelles pas cruauté ce qui n'était qu'un devoir ; pour que tu voies mon chagrin excuser mon changement de conduite et que tu puisses satisfaire ta vengeance, s'il est vrai que tu veuilles te venger. Tiens (*il lui tend de nouveau sa dague*) et, pour que tous deux nous ayons même courage et même volonté, accomplis sans crainte la vengeance de ton père comme j'ai servi celle du mien.

JIMENA. — Rodrigo, Rodrigo ! Malheureuse que je suis ! J'avoue avec douleur, qu'en vengeant ton injure tu agissais en chevalier. Ce n'est pas à toi que je m'en prends d'être si malheureuse ; je suis dans un tel état que je devrais me donner à moi-même ce trépas que je ne veux pas te donner. Je t'en veux seulement dans mon malheur, en voyant que tu te présentes devant mes yeux lorsque ta main et ton épée sont encore humides du sang de mon père. Or, tu n'es pas venu te rendre à mon amour, mais bien pour me faire injure, comptant ne pas trouver de haine en moi parce que je t'ai trop adoré. Va-t'en donc, Rodrigo, va-t'en ! Si l'on croit que je t'adore, on fera grâce à ma réputation, sachant que je te poursuis. Il serait mal que je te fisse donner la mort sans t'entendre ; mais étant ta partie adverse, je dois seulement te poursuivre, non te tuer. Va, et prends garde, en sortant, de ne pas m'ôter ma réputation après m'avoir ôté la vie.

RODRIGO. — Accomplis mon légitime espoir ! Tue-moi !

JIMENA. — Laisse-moi !

RODRIGO. — Attends, songe que ta vengeance consisterait à me laisser vivre ; me tuer, ce ne serait pas te venger.

JIMENA. — Voilà pourquoi je veux me venger ainsi.

RODRIGO. — Je deviens fou. Que tu es cruelle ! Me hais-tu ?

JIMENA. — Cela n'est pas possible, car ton étoile est au-dessus de la mienne.

RODRIGO. — Que veux-tu donc faire dans ta rigueur ?

JIMENA. — Pour mon honneur, je ferai contre toi, quoique femme, tout ce que je pourrai, mais en souhaitant de ne rien pouvoir.

RODRIGO. — Ah ! Jimena, qui l'eût dit...

JIMENA. — Ah ! Rodrigo, qui l'eût cru...

RODRIGO. — Que mon bonheur dût prendre fin ?

JIMENA. — Et que mon bien dût s'évanouir ? Mais, grand Dieu ! je tremble qu'on ne te voie sortir.

RODRIGO. — Que vois-je ?

JIMENA. — Va-t'en, et laisse-moi à ma douleur.

RODRIGO. — Adieu, je m'en vais la mort dans l'âme.

(Acte II, sc. 18.)

La scène change. Près de Burgos un galop de cheval sonne sur les durs cailloux. Rodrigue tombe dans les bras de Don Diègue qui le bénit et l'envoie à la frontière contre les Mores. Puis, c'est un champ de bataille : un berger poltron fait du haut d'un rocher la caricature du combat ; mais on entend derrière le théâtre les cris de guerre : « Saint Jacques ! Mahomet ! En avant, Espagne ! O grand prophète ! » Un Roi more et Rodrigue, suivis des leurs, traversent la scène en se battant ! Et c'est dans le palais royal le récit par le roi More de la victoire de Rodrigue, salué du nom de Cid ou Seigneur par ses ennemis sur le champ de bataille ; c'est l'entrée du vainqueur dans le vent des drapeaux capturés ; c'est Chimène, en longs voiles noirs, qui vient encore crier vengeance, mais dont les regards démentent le cri.

A l'acte III, c'est dans la bouche de Chimène l'apostrophe du vieux romance contre le meurtrier insolent dont l'épervier tue ses colombes. Et brusquement, c'est sur la route de Saint-Jacques de Compostelle la saisissante et imprévue rencontre de Rodrigue et du Léproux.

RODRIGUE ET LE LÉPREUX

La route de Saint-Jacques de Compostelle.

RODRIGO, UN LÉPREUX, SOLDATS, LE BERGER.

LE LÉPREUX. — N'y a-t-il pas un chrétien qui veuille secourir ma grande misère ?

RODRIGO. — Attachez ces chevaux... N'ai-je pas entendu des cris ?

UN SOLDAT. — Oui, sans doute.

RODRIGO. — Qu'est-ce que c'est ? La sollicitude donne plus de prix à la pitié ; entends-tu quelque chose ?

UN AUTRE SOLDAT. — Non, Seigneur.

RODRIGO. — Puisque nous avons mis pied à terre, écoutez...

LE BERGER. — Je n'entends rien.

PREMIER SOLDAT. — Ni moi.

RODRIGO. — Promenons un peu nos regards sur cette belle campagne ; nous pourrions bien attendre ici le reste de notre troupe. C'est un endroit propre pour se reposer.

LE BERGER. — Et aussi pour manger.

PREMIER SOLDAT. — As-tu quelque chose dans tes fontes ?

SECOND SOLDAT. — Un gigot de mouton.

PREMIER SOLDAT. — Et moi une gourde...

LE BERGER. — Voilà qui me plaît.

PREMIER SOLDAT. — Et un jambon presque entier.

RODRIGO. — Le soleil s'est à peine levé, vous avez déjeuné et vous voulez manger ?

LE BERGER. — Oui, un morceau.

RODRIGO. — Rendons grâce d'abord au saint patron de l'Espagne ; puis vous pourrez manger.

LE BERGER. — D'habitude on dit les grâces après le repas. Mangeons.

RODRIGO. — Donne à Dieu ta première pensée. car le repas ne presse pas à ce point.

LE BERGER. — Je n'ai vu de ma vie un homme si pieux et si bon soldat.

RODRIGO. — Si l'on est pieux, cela empêche-t-il qu'on ne soit bon soldat ?

LE BERGER. — Sans doute. Avez-vous jamais vu un soldat qui ne soit mécréant et mal embouché ?

RODRIGO. — Il y en a beaucoup ; mais n'estime jamais un soldat hâbleur ou mécréant, car c'est un lâche ou un fou. Ceux qui trouvent dans une piété bien entendue des motifs de bien se battre sont de meilleurs soldats.

LE BERGER. — Cependant votre dévotion, pendant ce voyage, donne envie de rire quand vous portez vos ornements et vos éperons, vos plumes au chapeau, que vous êtes à cheval et que vous avez en main un rosaire.

RODRIGO. — Etre chrétien n'empêche pas d'être chevalier. Pour la consolation de tous, la main droite de Dieu montre mille chemins, et ils mènent tous au ciel. Ainsi donc le voyageur conduit à travers ce monde doit suivre la voie la plus conforme à son état. Pour atteindre au bonheur où aspire une âme simple et sans tache, que le moine porte son capuchon et le prêtre son bonnet carré ; que le rude laboureur endosse son manteau de drap doublé, car peut-être, il suit la meilleure route en suivant le sillon de sa charrue. Et si ses inten-

tions sont bonnes, le soldat, le chevalier avec l'or de son armure et les plumes de son chapeau, toujours à cheval et chaussé de l'éperon d'or, accomplira heureusement ce voyage, pourvu qu'il ne se trompe pas de route, car nous cheminons tous vers le ciel, tantôt dans les larmes, tantôt dans la joie, les uns au milieu des souffrances, les autres à force de combattre.

LE LÉPREUX. — N'y a-t-il pas ici un chrétien, un ami de Dieu?

RODRIGO. — Qu'entends-je encore?

LE LÉPREUX. — Rodrigo, il ne suffit pas de combattre pour gagner le ciel.

RODRIGO. — Voyez, c'est de ce borbier que vient la voix.

LE LÉPREUX. — Qu'un frère en Jésus-Christ me donne la main, je sortirai d'ici.

LE BERGER. — Je n'en ferai rien ; ta main est couverte de lèpre et dégoûtante.

PREMIER SOLDAT. — Je n'ose pas.

LE LÉPREUX. — Écoutez un instant, par le Christ !

SECOND SOLDAT. — Ni moi.

RODRIGO. — J'oserai, moi, car c'est une œuvre de miséricorde, et même je baiserais ta main...

(Il le retire en le prenant par les mains).

LE LÉPREUX. — Rodrigo, il faut être prêt à tout ; là à tuer un ennemi, et ici à secourir un frère.

RODRIGO. — Cette piété chrétienne m'encourage grandement.

LE LÉPREUX. — Ces œuvres de charité sont des degrés qui mènent au ciel. Elles sont si convenables et si belles chez un chevalier qu'on doit les considérer comme un devoir strict. C'est par elles qu'un chevalier, avec sa lance et son épée d'acier brillant rehaussé d'or, s'élèvera de degré en degré. Et si ses plumes peuvent hâter la légèreté de son vol, il n'aura pas à craindre de trouver fermée la porte du ciel. O bon Rodrigo !

RODRIGO. — Brave homme, arrive, lève-toi, appuie-toi. Quel est l'ange qui parle par ta bouche malade ? Comment sais-tu mon nom ?

LE LÉPREUX. — Je t'ai entendu nommer tout à l'heure sur la route.

RODRIGO. — Je soupçonne quelque mystère dans ce que je t'entends dire. Par quel malheur étais-tu en cet endroit ?

LE LÉPREUX. — Ce serait plutôt un bonheur ! Je marchais le long de la route et je me suis détourné pour me reposer. Et, comme j'étais presque mourant, je me suis trompé de chemin, j'ai pris un autre sentier et je suis tombé par le précipice dans ce borbier où depuis deux grands jours je n'ai pas mangé.

RODRIGO. — C'est étrange ! Dieu sait avec quelle tendresse je contemple de telles infortunes ! Qu'est-ce que Dieu me doit, de plus qu'à toi ? C'est par un effet de son bon plaisir qu'il a partagé inégalement ses biens entre

nous deux. Car je n'ai pas plus de vertu que toi, je suis comme toi de chair et d'os, et, grâce au ciel, cependant, j'ai richesses et santé. Dieu aurait pu nous traiter de même sorte, et ainsi il est juste de te donner un peu de ce qu'il a retranché de ta part pour l'ajouter à la mienne. (*Il lui jette un manteau sur les épaules.*) Couvre tes chairs meurtries de ce manteau. (*Aux autres.*) Est-ce que nos bêtes de somme viendront bientôt?

LE BERGER. — Elles sont trop chargées.

RODRIGO. — Eh bien, vous pouvez nous apporter de ce que vous aviez dans vos fontes.

LE BERGER. — J'avais bon appétit; mais je ne pourrai plus manger, car cette lèpre m'a remué l'estomac de telle sorte...

PREMIER SOLDAT. — Moi aussi, je ne veux plus manger.

SECOND SOLDAT. — Et moi de même. (*A Rodrigo.*) Nous n'avons par malheur qu'une seule assiette, et la voici.

RODRIGO. — Cela suffira.

SECOND SOLDAT. — Toi, seigneur, tu pourras manger par terre.

RODRIGO. — Non, car je ne veux pas être ingrat envers Dieu. (*Au lépreux.*) Viens, mange, nous mangerons tous deux dans la même assiette. (*Ils s'asseyent tous deux et ils mangent.*)

PREMIER SOLDAT. — Ceci me dégoûte.

SECOND SOLDAT. — J'ai envie de vomir.

LE BERGER. — Vous pouvez regarder cela?

RODRIGO. — Je comprends votre malaise; vous pouvez vous éloigner. Laissez-nous seuls ici, puisque le dégoût vous met dans cet état.

LE BERGER. — Vrai Dieu, j'ai regret de vous abandonner la gourde.

(*Le berger et les soldats s'en vont.*)

LE LÉPREUX. — Que Dieu vous le rende!

RODRIGO. — Mange.

LE LÉPREUX. — J'ai assez mangé. Gloire à Dieu!

RODRIGO. — C'est bien peu. Bois, mon frère, bois, repose-toi.

LE LÉPREUX. — Le divin Maître des choses a toujours récompensé une bonne action.

RODRIGO. — Dors un peu; je veux veiller sur ton sommeil. Je resterai ici à ton côté. Mais je m'endors moi-même; vit-on jamais chose semblable? Ce sommeil qui me prend ne me semble pas naturel. Je me confie à Dieu et je ferai en tout sa volonté. (*Il s'endort.*)

LE LÉPREUX. — O grand courage, ô grande bonté! O grand Cid, grand Rodrigo! O grand capitaine chrétien! C'est ici un bonheur pour toi et un heureux hasard pour moi, car le Ciel tout entier t'envoie sa bénédiction par ma main, et le Saint-Esprit lui-même t'envoie son souffle par ma bouche.

(*Le lépreux lui souffle doucement dans le dos et disparaît; le Cid*

devra se réveiller doucement pour donner au lépreux le temps de s'habiller en saint Lazare.)

RODRIGO. — Qui donc me brûle? Qui me touche? Jésus ! Juste ciel ! Où est ce pauvre homme? Qu'est-il devenu? Quel est ce doux feu qui me consume, qui me traverse comme un trait du dos jusqu'à la poitrine? Qui cela peut-il bien être? Ma pensée le devine et Dieu seul le sait. Quel doux et suave parfum son souffle divin a laissé ! Il a laissé ici son manteau ; je vais suivre la trace de ses pas. Dieu me soit en aide ! elles sont marquées jusque sur les rochers. Je veux suivre ses pas sans défiance....

(Le lépreux qui est saint Lazare apparaît en haut revêtu d'une robe blanche.)

LE LÉPREUX. — Rodrigo, reviens !

RODRIGO. — Car je sais que, si je les suis, elles me conduiront jusqu'au ciel. Je sens maintenant passer, avec plus de force et de puissance, ce souffle, cette chaleur qui me réconforte et m'embrase.

LE LÉPREUX. — Rodrigo, je suis saint Lazare ! c'est moi qui suis ce pauvre que tu as honoré ; et tu as été si agréable à Dieu par ta conduite envers moi que tu seras un prodige incroyable, fameux à travers nos âges, un merveilleux capitaine, un vainqueur invincible. Si bien que tu seras le seul que les hommes verront remporter des victoires après sa mort (1). Et pour te prouver que cela est vrai, dès que tu sentiras cette vapeur, ce souffle souverain dont la flamme te traverse violemment du dos à la poitrine, entreprends toute sorte d'exploits et aspire à toute espèce de gloire, car le saint patron de l'Espagne t'assurera alors de la victoire. Et puisque tu es si près de ton roi, va donc, il a besoin de toi.

(Il disparaît.)

RODRIGO. — Je voudrais avoir des ailes et vous suivre dans votre route. Mais puisque dans votre vol le ciel vous enveloppe de ses nuages, je suivrai et baisera la trace de vos pas sur la terre.

(Trad. H. Dubois et F. Oroz, Pièces choisies du Théâtre espagnol, *La Jeunesse du Cid*, Acte III, sc. 7 ; éd. Garnier.)

Chimène après s'être évanouie de douleur à la fausse annonce de la mort de Rodrigue, s'était ressaisie et avait fait crier par toute l'Espagne qu'elle se donnerait au chevalier qui lui apporterait la tête de Rodrigue. C'est l'Aragonais Dom Martin qui se présente pour abattre en Rodrigue l'orgueil de la Castille. Mais c'est naturellement le Castillan qui remporte la victoire. Et Chimène enfin cède à son amour, après dix-huit mois de lutte contre son cœur, car l'action a duré dix-huit mois ; et cette même nuit, sur l'ordre du roi, l'évêque de Placencia célébrera leurs fiançailles.

(1) Le Cid étant mort, ses soldats, pressés par l'ennemi, imaginèrent, dit la légende, de revêtir son cadavre de ses armes, de le lier sur son cheval Babieca. Alors les Mores épouvantés s'enfuirent, et l'armée, conduite par Chimène, put quitter Valence et regagner la Castille.

ALARCON (1581?-1639)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Jean Ruiz d'Alarcon, une des plus brillantes étoiles de la pléiade des auteurs dramatiques espagnols de l'âge d'or, n'a pas eu de chance. Ses contemporains le méconnurent ; ses meilleures pièces furent attribuées à d'autres ; et celui qui au XIX^e siècle fut le héraut du théâtre espagnol, Schlegel, ne le cite pas. De sa vie même nous ne savons rien, sinon qu'il naquit à Mexico, sans doute dans les dernières années du XVI^e siècle, qu'il fit ses études au collège de cette ville avec les fils des caciques mexicains, qu'il vint en Espagne étudier le droit à l'Université de Salamanque, qu'il occupa à Madrid le poste aussi honorable que lucratif de rapporteur au Conseil des Indes, qu'il était riche, amer, sarcastique et bossu, et que sa difformité explique peut-être l'âpreté de son humeur qui lui faisait traiter son public avec une insultante hau-

teur, comme nous l'avons vu plus haut (1). Il mourut en 1639 — on ne sait où au juste. Peut-être à Madrid dans une rue obscure de la paroisse de Saint-Sébastien, peut-être en Amérique où il serait retourné par haine d'une société qu'il s'était aliénée par son formidable orgueil, et qui se vengeait en attribuant à Lope de Vega ou à Calderon ses meilleures pièces. Et celles-ci étaient excellentes, et en particulier celle qui a pour titre, *la Vérité suspecte*, dont s'inspira de si près Corneille dans son *Menteur* en l'attribuant d'abord, comme les autres, à Lope de Vega, et en reconnaissant d'ailleurs plus tard son erreur, avec sa loyauté et sa bonhomie coutumières.

Si le bagage dramatique d'Alarcon, — une vingtaine de pièces, — est infiniment

(1) Cf. *supra* Notice générale sur le théâtre espagnol, p. 196.

plus léger que celui de Lope de Vega ou de Calderon, il n'en est pas moins d'une qualité rare et d'une perfection formelle presque classique.

La plus célèbre de ses pièces, après *la Vérité Suspecte*, est celle qui a pour titre : *le Tisserand de Ségovie*. Alarcon y narre avec fougue et avec éclat les exploits, les crimes et les prodigieuses aventures d'un jeune noble qui, pour venger le meurtre de son père et l'honneur de sa famille, se fait d'abord tisserand, puis chef de bandits, et inaugure la lignée brillante des brigands justiciers que nous retrouverons, à l'époque romantique, dans le *Götz de Berlichingen* de Goethe, les *Brigands* de Schiller et l'*Hernani* de Victor Hugo.

LA VÉRITÉ SUSPECTE

ANALYSE ET EXTRAITS

La pièce espagnole, que Corneille appelle *la merveille du théâtre*, est étincelante de verve et de fantaisie. Les scènes que nous en citons, la rencontre de Garcia et de la coquette Jacinta, le récit étourdissant que fait Garcia au jaloux Don Juan de la fête imaginaire qu'il aurait offerte à sa belle, et enfin ce roman d'un mariage fictif dont il berne son père, le vénérable et crédule Don Beltran, supportent sans pâlir la comparaison avec les scènes correspondantes du *Menteur* de Corneille, et ont le mérite d'être originales.

Le dénouement de la pièce d'Alarcon est d'ailleurs plus moral, en un sens, puisque, tandis que le Menteur français épouse celle qu'il aime, Don Garcia est pris à son piège et doit épouser non pas Jacinta qu'il aime, mais Lucrezia qu'il n'aime pas.

Don Garcia, qui revient de l'Université de Salamanque à Madrid chez son père don Beltran, a, comme dit son précepteur, beaucoup de qualités, mais un défaut : il est brave, spirituel, galant, charitable ; mais *il ne dit pas toujours la vérité*. Vilain défaut pour un jeune cavalier noble, et que son père veut marier.

Garcia est moins pressé de se marier que de mener la vie d'un cavalier élégant, vie d'intrigue et d'amour. Justement, tandis qu'il se promène avec son valet Tristan dans la rue des Orfèvres, il voit deux belles jeunes femmes descendre d'une voiture. Il s'exclame ; il admire : ces belles sont, selon le langage précieux à la mode, « *deux flèches lancées par cet arc d'amour qu'est la voiture* ». Il dépêche son valet au cocher pour savoir le nom et l'adresse de la plus belle.

Un faux pas de l'une d'elles lui permet de les aborder.

RENCONTRE

JACINTA, LUCREZIA et ISABEL, *en mantes* ; JACINTA tombe ; DON GARCIA s'approche d'elle et lui tend la main.

JACINTA. — Ah, mon Dieu !

DON GARCIA. — Souffrez que cette main vous relève si je mérite d'être l'Atlas d'un ciel si radieux (1).

JACINTA. — Puisque vous le touchez, vous devez être l'Atlas.

DON GARCIA. — Obtenir et mériter font deux. Est-ce triompher

(1) D'après la légende, Atlas soutenait le ciel dans ses mains.

qu'obtenir cette faveur de la beauté pour qui je brûle, si je la dois au hasard seul et non à votre volonté? De ma main j'ai touché le ciel; mais quel fruit m'en revient-il, si c'est parce qu'il est tombé et non parce que je me suis élevé jusqu'à lui?

JACINTA. — Dans quel but cherche-t-on à mériter?

DON GARCIA. — C'est pour obtenir.

JACINTA. — Arriver à ses fins sans passer par les moyens, n'est-ce pas jouer de bonheur?

DON GARCIA. — J'en conviens.

JACINTA. — Eh bien alors, pourquoi vous plaindre du bonheur qui vous est échu, si le fait même de ne l'avoir pas mérité le rend plus grand encore?

DON GARCIA. — C'est que, comme les actions qui offensent ou plaisent reçoivent toute leur valeur des intentions seules, je ne considère point une faveur que ma main ait touché la vôtre, puisque, si vous n'y avez consenti, ce n'a pas été dans l'intention de m'en accorder une. Ainsi donc, permettez-moi de regretter, au moment où je suis si heureux, que vous me laissiez toucher votre main, non votre cœur, et ne m'accordiez qu'involontairement une telle faveur.

JACINTA. — Si j'ignorais cet amour dont vous m'informez aujourd'hui, c'est injustement que vous me reprochez de ne point y répondre.

Mais Garcia n'est jamais pris de court en fait d'improvisations brillantes et mensongères.

MENSONGES

TRISTAN, LES MÊMES.

TRISTAN, *bas à son maître*. — Le cocher s'est bien conduit ; je sais qui sont ces dames.

DON GARCIA. — Se peut-il que jamais jusqu'ici vous ne vous soyez aperçue de mon amour?

JACINTA. — Certes, puisque je ne vous ai jamais vu.

DON GARCIA. — Voilà donc tout ce que me rapporte, ô Dieu! l'amour éperdu dont, depuis plus d'un an, je brûle pour vous?

TRISTAN, *à part*. — Un an ! et il est arrivé d'hier à Madrid !

JACINTA. — Vous plaisantez, vraiment ! Plus d'un an? Je puis jurer ne vous avoir jamais vu de ma vie.

DON GARCIA. — Lorsque, après mon départ des Indes (1), et pour mon bonheur, j'arrivai en ces lieux, la première chose qui frappa ma vue fut

(1) Ces Indes sont les Indes occidentales, l'Amérique.

votre glorieuse et céleste beauté; sur l'heure, je vous fis maîtresse de mon cœur, et, si vous ne l'avez point su, c'est que je n'ai pu trouver l'occasion de vous exposer mes sentiments.

JACINTA. — Vous venez des Indes?

DON GARCIA. — Oui, et mes richesses sont telles, puisque je vous ai vue, qu'elles obligent à la modestie les mines du Potose.

TRISTAN, *à part*. — Des Indes?

JACINTA. — Et êtes-vous aussi serré que les Indiens ont la réputation de l'être?

DON GARCIA. — Celui qui est né le plus avare des hommes devient libéral du jour où il aime.

JACINTA. — En ce cas, si vous dites vrai, je puis espérer un superbe cadeau?

DON GARCIA. — Si vraiment l'argent doit vous faire croire à mon amour, ce ne serait pas me mettre en grands frais que vous donner, pour vous montrer combien je vous adore, autant de mondes d'or que vous m'inspirez de désirs. Mais, puisque mes ressources ne sauraient être à la hauteur du mérite de votre beauté divine, ni de l'immensité de mon amour, souffrez au moins que, mettant toute cette boutique à votre disposition, je vous donne une preuve de mon désir de vous plaire...

JACINTA, *à part*. — Je n'ai jamais vu cet homme à Madrid. (*A Lucrezia, bas.*) Lucrezia, comment trouves-tu cet Indien magnifique?

LUCREZIA, *de même*. — Je trouve que tu le trouves assez à ton goût, Jacinta, et qu'il le mérite.

DON GARCIA. — Choisissez dans cet étalage les bijoux qu'il vous plaira.

TRISTAN, *bas à son maître*. — Tu te lances beaucoup, seigneur.

DON GARCIA, *de même*. — Je suis éperdument épris, Tristan.

ISABEL, *aux dames*. — Voici Don Juan.

JACINTA. — Je vous sais bon gré de vos offres, seigneur.

DON GARCIA. — Considérez que vous ferez une offense, si vous n'acceptez pas ce que je vous offre.

JACINTA. — Vous êtes dans l'erreur, seigneur cavalier, si vous me supposez capable de recevoir autre chose que des offres.

DON GARCIA. — Mais alors, qu'a donc obtenu de vous le cœur que je vous ai donné?

JACINTA. — Ceci, je vous ai écouté.

DON GARCIA. — C'est une faveur que j'apprécie.

JACINTA. — Adieu !

DON GARCIA. — Adieu ! Me sera-t-il du moins permis de vous aimer?

JACINTA. — Je ne pense pas que, pour aimer, le cœur ait besoin d'une permission.

(*Les dames sortent.*)

Tristan, renseigné par le cocher, apprend à don Garcia, que la plus belle se nomme Lucrezia de Luna et demeure rue de la Victoria. Surviennent deux cavaliers, Don Juan de Sosa et Don Félix, bien à point pour fournir à Don Garcia l'occasion d'un nouveau et brillant mensonge.

LA FÊTE GALANTE

DON JUAN DE SOSA ET DON FÉLIX, *les mêmes.*

DON JUAN, à don Félix. — Concert et souper ! Ah ! fortune !

DON GARCIA, à Tristan. — N'est-ce point là Don Juan de Sosa ?

TRISTAN. — Lui-même.

DON JUAN. — Quel peut être cet amant dont le bonheur me rend si jaloux ?

DON FÉLIX. — J'ai idée que vous ne tarderez guère à l'apprendre.

DON JUAN. — Est-il possible qu'un autre amant ait donné à celle qui s'est nommée mienne un concert et un souper sur l'eau ?

DON GARCIA. — Don Juan de Sosa !

DON JUAN. — Qui êtes-vous ?

DON GARCIA. — Avez-vous donc oublié si vite Don Garcia ?

DON JUAN. — N'en accusez que votre présence à Madrid et votre nouveau costume.

DON GARCIA. — Depuis que vous m'avez vu à Salamanque, vous devez me trouver fort changé.

DON JUAN. — Vous avez encore meilleur air en cavalier qu'en étudiant. Et vous venez à Madrid pour vous y fixer ?

DON GARCIA. — Oui.

DON JUAN. — Je vous souhaite donc la bienvenue.

DON GARCIA. — Et vous, Don Félix, comment allez-vous ?

DON FÉLIX. — Comme un homme enchanté de vous voir, vive Dieu ! Soyez donc le bienvenu.

DON GARCIA. — Je suis votre serviteur. Que faites-vous ? De qui parlez-vous ?...

DON JUAN. — Nous parlions de certain concert accompagné d'un souper que, la nuit dernière, un galant a donné sur l'eau à une dame.

DON GARCIA. — Un concert et un souper, dites-vous, Don Juan. Et la nuit dernière ?

DON JUAN. — Oui.

DON GARCIA. — Quelque chose de grandiose ? Une fête superbe ?

DON JUAN. — C'est le bruit qui court.

DON GARCIA. — Et à une dame très belle ?

DON JUAN. — On me dit qu'elle est très belle.

DON GARCIA. — Bien.

DON JUAN. — Que veulent dire ces airs de mystère?

DON GARCIA. — C'est que je me demande si, quand vous louez comme si accomplie cette dame et comme si splendide ce souper, vous ne faites point par hasard l'éloge de ma dame et de ma fête.

DON JUAN. — Vous avez donc, vous aussi, donné cette nuit une fête sur l'eau?

DON GARCIA. — C'est à cela que j'ai passé toute la nuit.

TRISTAN, *à part*. — Que veut-il dire avec cette fête et cette dame? Il n'est à Madrid que depuis hier!

DON JUAN. — A peine débarqué à Madrid, vous avez déjà une dame à qui donner des fêtes? L'amour a eu vite fait de vous trouver.

DON GARCIA. — Je ne suis pas arrivé depuis si peu de temps que je n'ai pu prendre un mois de repos.

TRISTAN, *à part*. — C'est hier qu'il est arrivé, jour de Dieu! Il doit avoir quelque projet.

DON JUAN. — Je n'en ai rien su, ma parole! Autrement, je serais sans retard accouru vous présenter mes devoirs.

DON GARCIA. — Jusqu'ici je ne suis point sorti de chez moi.

DON JUAN. — C'est pour cela, sans doute, que je n'ai rien su. Mais cette fête, en définitive, a donc été splendide?

DON GARCIA. — Peut-être la rivière n'en a-t-elle jamais vue de plus belle (1).

DON JUAN, *à part*. — Je sens déjà la jalousie m'affoler. (*Haut.*) Inutile de demander, n'est-ce pas, si l'épaisseur du Bosquet fut le théâtre de la fête?

DON GARCIA. — Vous m'en parlez de façon si précise, Don Juan, que je commence à vous croire aussi bien au courant que moi-même.

DON JUAN. — Je ne suis pas sans connaître quelque chose; cependant je ne sais pas tout. On m'a dit je ne sais quoi, en termes vagues, assez pourtant pour me faire désirer de vous entendre raconter exactement la chose : curiosité bien naturelle chez un Madrilène oisif (*à part*), ou chez un amant jaloux.

DON FÉLIX, *à Don Juan, bas*. — Admirez comme, au moment où vous y pensiez le moins, la Providence vous fait connaître votre rival.

DON GARCIA. — Eh bien! écoutez le récit de la fête; je vais vous le faire puisque vous y tenez si fort.

DON JUAN. — Vous nous obligerez infiniment.

DON GARCIA. — Parmi les ombres épaisses et les sombres épaisseurs que formaient à la fois les ormeaux du bosquet et les ténèbres de la nuit, se

(1) La fête fut censée avoir lieu sur le bord du maigre Manzanarès.

cachait une table carrée, propre et odorante, joignant à l'élégance italienne l'opulence espagnole. Nappes et serviettes montraient mille figures imprimées d'oiseaux et de bêtes sauvages auxquelles il ne manquait que la vie. Sur quatre dressoirs, symétriquement placés des quatre côtés, s'étaient la vaisselle d'or et d'argent, les cristaux et les porcelaines. C'est à peine si, dans tout le bosquet, un seul ormeau garda ses branches, car le feuillage avait servi à construire sur divers points six tentes. De ces tentes, quatre contenaient des chœurs variés, une autre, les entrées et desserts, et la sixième, les différents services. La dame que je sers arriva dans sa voiture : sur son passage, les étoiles devenaient jalouses, la brise plus douce, et la rive s'égayait. A peine ces pieds que j'adore eurent-ils changé l'herbe en émeraude, l'eau courante en cristal et le sable en perles que, un millier de pétards, de bombes et de soleils éclatant à la fois, toute la région du feu descendit brusquement sur la terre. Et ces lueurs sulfureuses ne s'étaient pas encore dissipées que déjà la clarté de vingt-quatre torches faisait pâlir les étoiles. Ce fut le chœur des hautbois qui ouvrit le concert ; puis, dans la seconde tente, résonnèrent les violes d'amour ; les flûtes de la troisième firent entendre leurs doux accents et, dans la quatrième, s'élevèrent, avec accompagnements de guitares et de harpes, les voix de quatre chanteurs. Dans l'intervalle, on servit un souper qui comprenait trente-deux plats, sans compter les entrées et les desserts, presque aussi nombreux. Les fruits, présentés dans des compotiers, et les boissons, servies dans des tasses et tirées de ce cristal que l'hiver nous donne et qu'un artifice ingénieux sait conserver, se couvrent de tant de neige que le Manzanarès se prend à croire, en traversant le Bosquet, qu'il chemine dans la Sierra. Mais, si le goût se régale, l'odorat ne reste pas inactif, car, à respirer tant de vapeurs embaumées qu'exhalent flacons et cassolettes, tant de parfums extraits des aromates, des herbes et des fleurs, on se croirait, non plus dans le Bosquet de Madrid, mais dans le royaume de Saba. Une figurine enrichie de diamants, et qui représente un homme le cœur percé de mignonnes flèches d'or, est là pour symboliser aux yeux de ma maîtresse et sa cruauté et ma constance ; le saule, le jonc et l'osier perdent ainsi leurs prérogatives, car les cure-dents doivent être en or quand les dents sont des perles. A ce moment, et tous à la fois, tout en gardant leurs distances respectives, les quatre chœurs commencent à émerveiller les sphères célestes, tant et si bien que, piqué de jalousie, Apollon se hâta de se mettre en route pour que le commencement du jour mît fin à la fête.

DON JUAN. — Vive Dieu ! vous l'avez dépeinte avec des couleurs si parfaites que je ne troquerais pas le plaisir de vous l'avoir entendu conter contre celui de m'y être trouvé !

TRISTAN, *à part*. — Quel homme ! Le diable l'emporte ! Est-il possible qu'il fasse à l'improviste d'un festin une description capable de l'emporter sur la réalité même ?

DON JUAN, *bas à Don Félix*. — J'enrage de jalousie.

DON FÉLIX, *de même*. — Ce n'est pas ainsi qu'on vous a décrit ce festin.

DON JUAN, *de même*. — Qu'importe, si au fond le temps et le lieu s'accordent !

DON GARCIA. — Que dites-vous ?

DON JUAN. — Qu'Alexandre-le-Grand, seul, aurait pu donner un festin aussi digne d'être célébré.

DON GARCIA. — Oh ! ce sont là des bagatelles organisées au pied levé. Mais donnez-moi seulement un jour pour me préparer et je remplirai d'étonnement ces mêmes fêtes romaines et grecques dont s'étonna le monde.

(*Il regarde au dehors.*)

Au deuxième acte, la situation se complique. Don Garcia reçoit un billet de Lucrezia qui lui donne un rendez-vous, un billet de Don Juan qui le provoque, et de son père une proposition de mariage. Celle-ci, il se hâte de l'éluder, en inventant une extraordinaire histoire. Il s'est marié à Salamanque, et voici comment !

LE ROMAN DU MARIAGE

DON BELTRAN. — Marié ! ciel ! Que veut dire cela ? Comment n'ai-je pas su ?

DON GARCIA. — J'y fus contraint et cela se fit secrètement.

DON BELTRAN. — Est-il un père plus malheureux !

DON GARCIA. — Ne vous affligez point, car, dès que vous connaîtrez la cause, monsieur, vous jugerez heureux l'effet.

DON BELTRAN. — Achevez donc, car ma vie ne tient qu'à un cheveu.

DON GARCIA, *à part*. — C'est maintenant que j'ai besoin de vous, ressources de mon esprit subtil. (*Haut.*) A Salamanque, monsieur, vit un noble gentilhomme qui appartient à la famille des Herrera et s'appelle, de son nom de baptême, Pedro. A ce gentilhomme le ciel donna une fille qui est un autre ciel, car les deux soleils de pourpre de ses joues éclairent l'horizon. J'abrège, pour aller au fait, en disant qu'elle est un composé de toutes les qualités dont la nature peut orner la jeunesse. Mais la fortune ennemie, fidèle à ses habitudes de désordre, et contraire à ses mérites, la fit pauvre de ses biens. Car, outre que sa maison est plus noble que riche, deux frères, nés avant elle, lui ferment l'accès du majorat. Un soir donc que j'allais me promener au bord de la rivière, je vis cette jeune fille dans sa voiture que j'aurais prise pour le char de Phaéton si le Tormes (1) était l'Eridan. Je ne sais qui donne le feu pour

(1) C'est la rivière qui passe à Salamanque.

attribut à Cupidon ; pour moi, je me sentis alors envahi tout à coup par un froid glacial. Et qu'y a-t-il de commun entre l'inquiétude et l'ardeur du feu et l'immobilité du corps lorsque l'âme est absorbée ? Je ne pouvais faire autrement que de la voir, et, la voyant, de m'en éprendre aveuglément.

Mais, un soir qu'il était reçu chez sa belle, le père rentre inopinément.

Don Pedro entre donc, et sa fille, prenant un air content, l'embrasse pour lui cacher son visage pendant que lui revenaient ses couleurs. Ils s'assirent tous les deux, et le vieillard fit à sa fille un discours bien senti pour lui proposer un mariage avec un des Monroy. Elle aussi vertueuse que rusée, lui répond de façon à ne pas contrarier son père et à ne point m'alarmer, moi qui l'entends. Là-dessus, ils se séparent et, au moment où le vieillard avait déjà les pieds sur le seuil de la porte, alors... Maudit soit-il maudit le premier qui inventa les montres ! Celle que j'avais se mit à sonner minuit. Don Pedro l'entendit et, se tournant vers sa fille : « D'où sort cette montre ? » lui dit-il. Elle répond : « C'est mon cousin Don Diego Ponce qui l'a envoyée pour qu'on la lui répare, parce qu'il n'y a dans son endroit ni montres, ni horlogers. — Donnez-la moi, dit le père, je me chargerai de la commission. » Aussitôt donc, dona Sancha, car tel est le nom de la dame, fine et prévoyante, se hâte de venir me l'ôter de la poitrine, avant que son père ait l'idée de venir lui-même. Je me l'ôte moi-même, et je la lui tendais, quand le destin voulut que le cordon touchât un pistolet que j'avais à la main. Le chien tombe, le coup part ; à ce bruit de tonnerre, dona Sancha s'évanouit, et le vieillard, épouvanté, se met à pousser des cris. Moi, voyant mon ciel par terre et ses deux soleils éclipsés, je crus infailliblement morte celle pour qui je vivais, me figurant que, dans leur course rapide, les plombs de mon pistolet avaient commis ce sacrilège sans nom. Dans cette pensée, plein de dépit et de rage, je tire mon épée : à ce moment, mille hommes m'auraient paru peu à redouter. Pour m'empêcher de sortir, tels que deux farouches lions, ses frères en armes et flanqués de leurs valets s'opposent à moi ; mon épée et ma furie m'ouvrent un chemin au milieu d'eux, mais nulle force humaine ne saurait empêcher l'arrêt du destin de s'accomplir.

Au moment où j'allais franchir la porte, comme j'y étais adossé, les cordons de mon épée se prennent dans les clous du marteau. Pour me dégager, je fus bien obligé de tourner le dos, et, pendant ce temps, mes adversaires m'opposent un mur d'épées. Sur ces entrefaites, Sancha reprend ses sens, et, pour empêcher le funeste dénouement que font prévoir ces événements terribles, elle referme vaillamment la porte de la chambre et m'y enferme avec elle, laissant dehors mes agresseurs.

Nous entassons contre la porte bahuts, caisses et malles, car, après tout, gagner du temps est un remède aux ardentes colères. Nous cherchions à nous fortifier ainsi, mais mes féroces adversaires démolissent la muraille

ou brisent la porte. Alors moi, voyant que j'ai beau retarder le dénouement et que je ne saurais conjurer la sentence portée contre moi par des ennemis si cruellement offensés et si nobles ; voyant à mon côté la belle compagne de mon malheur, dont la crainte a pâli les joues roses ; voyant comme, sans avoir rien à se reprocher, elle partage ma mauvaise fortune, car elle défait habilement ce qu'avait arrêté le destin ; désireux enfin de récompenser sa loyauté, je dus capituler et leur demander de mettre fin, par l'union de nos deux familles, à de si sanglantes discordes.

Eux, qui se rendent compte du danger et me savent homme de qualité, acceptent mon offre, après une courte discussion. Le père sort, va tout rapporter à l'évêque et revient, ayant obtenu que n'importe quel prêtre pourrait procéder à notre union. Elle se célébra donc, et cette guerre mortelle se changea en une douce paix, vous donnant la meilleure bru qui existe du Sud au Nord. Mais tous nous demeurâmes d'accord que vous n'en sauriez rien, parce que nous ne vous avons pas demandé votre assentiment et que ma femme est pauvre ; mais, puisque je me suis vu obligé de tout vous apprendre, voyez si vous aimez mieux me savoir mort que vivant et l'époux d'une femme de sang noble.

DON BELTRAN. — Les circonstances de l'aventure m'obligent à reconnaître que le sort te destinait cette épouse ; aussi te reprocherai-je seulement de me l'avoir caché.

DON GARCIA. — C'est la crainte de vous faire du chagrin, monsieur, qui m'y a obligé.

DON BELTRAN. — Si elle est de si vieille noblesse, qu'importe sa pauvreté ? Combien il est plus fâcheux que, ayant engagé ma parole dans l'ignorance de ce fait, je doive maintenant aller faire ce récit à dona Jacinta ! Mais dans quelle fausse situation tu me mets ! Prends le cheval, et, par ma vie, rentre de bonne heure, afin que, ce soir, nous puissions à loisir nous occuper de tes affaires.

DON GARCIA. — Au moment même où sonnera l'angélus, vos ordres seront obéis.

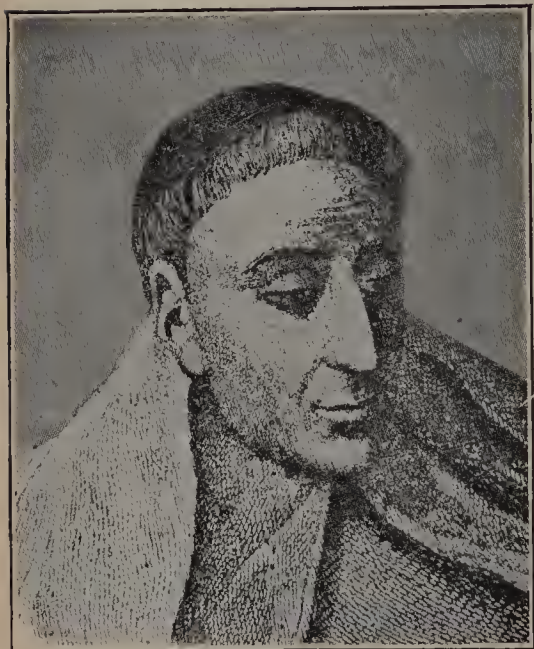
En attendant l'angélus, Don Garcia ferraille dans une ruelle avec Don Juan, puis, dans une autre rue, fait monter vers un balcon, où se tiennent les deux jeunes femmes, des propos galants qu'il adresse à l'une en croyant les adresser à l'autre ; et toutes deux rient sous cape ; mais l'une est flattée et l'autre un peu vexée.

Au troisième acte, dans le cloître du couvent de la Madeleine, avant d'entrer à l'église, Jacinta et Lucrezia s'énervent un peu du double jeu que semble jouer Don Garcia. Et pour apaiser son père qui a découvert la fourbe du mariage de Salamanque, Don Garcia déclarera qu'il aime dona Lucrezia et qu'il veut l'épouser. Il ne sera que trop satisfait.

Au moment où sonnera l'angélus, Don Garcia se sera pris lui-même dans l'inextricable réseau que ses mensonges auront tissé et, victime de l'imbroglie dont il est l'auteur, il verra Jacinta, qu'il aime, épouser Don Juan, et, faisant contre mauvaise fortune bon cœur et bon visage, épousera Lucrezia qu'il n'aime pas, mais qui, d'ailleurs, est jolie, elle aussi, et qu'il ne désespère pas sans doute d'aimer.

TIRSO DE MOLINA (1571-1658)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Gabriel Tellez

peur de Séville et le Damné pour manque de confiance.

Gabriel Tellez, plus connu sous le pseudonyme de Tirso de Molina, naquit à Madrid en 1571. Il fut l'ami et le disciple de Lope de Vega, qui l'estimait beaucoup et l'appelait le Tércence espagnol. Il entra en religion en 1613 dans un couvent de l'Ordre de la Merci, fut un prédicateur éloquent, un professeur de théologie estimé, et mourut prieur du couvent de Soria à un âge avancé... Sous le nom de Tirso de Molina, il composa et fit jouer un grand nombre de comédies, les plus audacieuses et les plus étranges du théâtre espagnol, dont plusieurs furent d'ailleurs proscrites par l'Inquisition comme immorales. Nous ne savons rien de plus de lui ; et ce n'est pas un des moindres sujets d'étonnement que de voir fleurir dans l'ombre ardente du cloître ces deux chefs-d'œuvre à la fois scandaleux et édifiants qui ont pour titre : *le Trom-*

LE DAMNÉ POUR MANQUE DE CONFIANCE (1)

ANALYSE ET EXTRAITS

La première Journée du drame nous montre l'ermite Paulo vivant en pleine forêt une vie de mortifications et presque de sainteté, saluant à l'aurore le Dieu créateur avec le genêt clair, l'herbe verte, les joncs, le thym et les oiseaux : « *Cristal tourbillonnant de*

(1) De cette pièce, M. Henri Ghéon a tiré une adaptation intéressante et colorée, dont il a bien voulu nous autoriser à extraire quelques scènes.

«aux, pollen et pétale des fleurs sauvages, parure du vent et du sol qui fait honte aux plus beaux tapis, ivre de vos splendeurs, je fais vœu de servir Dieu seul dans le renoncement et l'humilité, si large et si tentante que devant moi le monde ouvre sa porte de mensonge...» C'est ainsi qu'à genoux il supplie le Seigneur divin de l'affermir dans sa voie et d'avoir pitié de la pauvre terre si cassante et si fragile dont sa chair est pétrie ; cependant que Pedrisco, son valet, le gracioso de la pièce, se plaint, sous la botte de foin qu'il porte, d'être chargé comme un âne et d'être réduit, comme un âne, à brouter l'herbe des champs.

Le visage plein d'exaltation et d'horreur, Paulo reparaît. Avant de s'endormir, il a oublié de dire ses prières, et il a eu un terrible songe. La Mort lui a tiré une flèche en plein cœur, et son âme a été condamnée par Dieu à la damnation éternelle. Horrible présage ! Plein d'angoisse, il crie vers le Ciel : *« Quelle sera ma fin ? Seigneur éternel, vous voyez mes larmes. Répondez-moi ! Répondez-moi ! »*

Cependant le Démon qui, depuis dix ans, le guette et l'assiège vainement de ses tentations, le Démon triomphe et ricane : Paulo vient de tomber dans le plus grand péché ; orgueilleux de sa pénitence, il a pourtant douté de son salut. Le Malin le tient dans ses griffes. Et Paulo entend une voix étrange, qu'il croit venir du Ciel : *« Qu'il se rende à Naples ! Près de la porte de la Mer, il trouvera un homme, Enrico, le fils du noble Anareto ! Qu'il ouvre les yeux et l'observe ! La destinée d'Enrico sera la sienne. »*

Plein de confiance et d'allégresse, Paulo part pour Naples avec Pedrisco.

A Naples, devant la porte de la Mer, ce sont des rumeurs et des cris. Un homme se vante à ses compagnons et à ses compagnes d'avoir empoigné par le cou et jeté dans la mer un mendiant qui lui avait demandé l'aumône..., pour que sa révoltante misère n'offensât plus les regards !... Ses compagnons appellent cet homme Enrico. Pedrisco pousse le coude de Paulo ; mais Paulo murmure : *« Ce n'est pas le mien ! Il y a plus d'un Enrico à Naples ! »* Hélas ! la conversation qu'il écoute de sa cachette avec une angoisse passionnée l'édifie. Cet Enrico est bien le sien, et il a commis tous les crimes, tous les sacrilèges. Jureur, blasphémateur, pillier de couvents et d'églises, il n'a qu'une faiblesse dont il s'excuse auprès de ses mauvais compagnons : c'est son amour filial pour Anareto, son vieux père, qui ne sait rien de son horrible vie.

Paulo tremble d'horreur. Il se voit perdu, damné ; il sent sur lui l'haleine de l'enfer. Désespéré, — car où l'espoir n'est plus, il n'y a plus de péché à craindre —, il se jettera éperdument dans les voies de la Damnation comme Enrico, et méritera l'enfer par ses crimes

* * *

La deuxième Journée nous montre le bandit Enrico sortant d'un tripot où il a perdu tout son argent, même celui qu'un certain Octavio lui avait donné pour tuer un certain Alberto, mission de confiance ! Mais Enrico est toujours un bon fils et il va saluer son vieux père.

UN BON FILS

ENRICO. — En attendant que cette nuit sans lune étende son manteau, sauvegarde des malfaiteurs, je vais saluer mon vieux père. Oui, un temps de répit au mal... Le seul bon sentiment qui me reste, bien malgré moi, réclame sa part de ma vie. Le pauvre vieux... toujours couché, toujours reclus... Je vole un peu pour lui... il arrive même que pour lui je me prive, quand le

métier ne rend pas fort. Expliquez ça. Je me suis fait des entrailles de roc pour tous les hommes, un cœur aussi fermé que celui des fauves dans la forêt. Mais je suis son fils tout de même. Je l'aime et je le soigne... Je reconnais que j'ai une dette envers lui. Jamais je ne l'ai offensé et j'ai pu le garder ignorant de mes crimes. Il n'aura ni peine, ni honte qui lui viennent jamais de moi. Drôle de corps !

(*Il tire le rideau de l'alcôve. On voit Anareto dormant dans un fauteuil.*)

Le bon vieillard se réveille, s'attendrit sur la pitié filiale d'Enrico et se rendort en lui donnant de vertueux conseils. Dans la rue passe Albano. Mais il a des cheveux blancs ; il ressemble même à Anareto. Enrico ne veut pas le tuer. Mais comme Octavio lui réclame l'argent qu'il lui a donné pour le meurtre, Enrico tue Octavio, et comme le gouverneur, survenant avec des soldats, veut l'arrêter, Enrico tue le gouverneur et s'échappe. Cependant Paulo, toujours suivi du tremblant Pedrisco, s'est fait chef de bandits : il assassine, pille et pend à plaisir, mais sans plaisir ; car son âme est ivre de désespoir. Or, un jour il fait l'étrange rencontre d'un jeune pâtre, qui chante une étrange chanson...

LA CHANSON DU PATRE

UNE VOIX *au dehors chantant.*

Si grande que soit ta faute,
Pécheur, ne perds pas l'espoir
En cette miséricorde
Dont le Seigneur se fait gloire.

PAULO. — Qui chante ?

UN BANDIT. — Je ne sais.

LA VOIX, *chantant.*

Retourne humblement à Dieu,
Repens-toi du fond du cœur ;
La grande bonté de Dieu
Te pardonnera, pécheur.

PAULO. — Je veux savoir qui chante cette complainte. Cherchez dans la forêt... dans la montagne. Et si c'est un berger, amenez-le moi.

DEUXIÈME BANDIT. — Il sera fait selon vos ordres, chef. Mais le voici.

LA VOIX, *chantant.*

C'est le vœu du Tout-Puissant
Qu'il soit permis à chaque homme
De solliciter le don
Qu'il ne refuse à personne.

(*Un petit pâtre, tressant une couronne de fleurs, paraît sur un rocher.*)

PAULO. — Oh ! descends vers moi, petit pâtre... l'air de ta chanson m'a charmé... Mais ce qu'elle dit me trouble étrangement. Petit pâtre, qui te l'a apprise ? Je crois y reconnaître l'écho même de ma conscience.

LE PATRE. — C'est Dieu qui me l'a apprise, Seigneur...

PAULO. — Dieu ?

LE PATRE. — Ou bien, ce qui revient au même, son Église, qui est la voix de Dieu sur cette terre et qui a le dépôt de son pouvoir.

PAULO. — Dis-tu vrai ?

LE PATRE. — Bien sûr. Et je crois en Dieu... et saute à pieds joints dans sa foi... et sais par cœur ses dix commandements... bien que je sois un pauvre pâtre sans études.

PAULO. — Dieu pourrait donc pardonner à un homme qui l'aurait offensé en pensée, en paroles et en action.

LE PATRE. — Et pourquoi pas ? Quand ses offenses dépasseraient en nombre les étoiles du ciel, les rayons de la lune, les poissons de la mer salée jusqu'au plus profond de l'abîme, si grande est la miséricorde de Dieu, qu'il suffit à l'enfant prodigue de dire : « J'ai péché » pour que Dieu lui ouvre ses bras. C'est le privilège de Dieu. Sans cette clémence infinie, il n'eût certes pas doté l'homme d'une nature si fragile. Lui-même eût attenté à la majesté du souverain bien si, l'ayant tiré du néant et l'ayant promis à sa gloire, il se fût montré sans pitié pour l'homme et pour son imperfection. Avec le corps et l'âme et la liberté de choisir, il lui donna le droit et le pouvoir d'implorer pardon pour ses fautes. Mais le ciel serait vide sans le pardon ineffable de Dieu ! Non, Seigneur, non, le plus grand des pécheurs est sans cesse guetté par sa sollicitude inépuisable. Dieu a payé assez cher le salut de tous par la sueur de l'agonie, par le sang du corps de Jésus... — et ce corps saignant fut comme une mer qu'il divisa en cinq fleuves de pourpre —, par les neuf mois de sa captivité dans le sein de la Vierge Mère... Tout cela n'eut pas lieu en vain. A preuve Pierre le pécheur qui devint le pasteur des âmes, Mathieu l'usurier qui devint l'historien de Dieu, et François le viveur qui reçut le blason des divins stigmates, et Madeleine la courtisane qui fut coiffée de l'auréole des élus. Les exemples ne manquent pas... Mais, je dois vous quitter, Seigneur. J'ai déjà laissé trop longtemps mes bêtes.

PAULO. — Non, reste, petit pâtre.

LE PATRE. — Cela n'est pas possible, excusez-moi. Je dois battre tous ces fourrés pour retrouver une brebis perdue qui s'est écartée du troupeau, et cette couronne est pour elle, que je tresse avec tant de soin. Car mon maître tient à cette brebis, il l'a payée une grosse somme, et il m'a donné l'ordre, si je la trouve, de la couronner en signe de joie.

(S'éloignant, il chante :)

C'est le vœu du Tout-Puissant

Qu'il soit permis à chaque homme

De solliciter le don

Qu'il ne refuse à personne.

PAULO. — Ne t'en va pas, de grâce... Ou je te retiendrai de force.

LE PATRE. — Me retenir? Autant arrêter le soleil.

(*Il disparaît d'un bond.*)

Le pâtre est parti, et Paulo n'a pas compris le sens de sa chanson. Mais comme Enrico est tombé entre les mains de sa bande, Paulo reprend ses habits d'ermite et va tenter un suprême effort pour amener le brigand à se repentir, à se confesser, à se sauver, et ainsi à le sauver, lui, Paulo, des flammes éternelles.

CONFESSION

PAULO, *en ermite*. — Loué le Seigneur !

ENRICO. — Pour l'éternité.

PAULO. — Mon fils, je viens à vous, pour que vous supportiez avec vaillance cette épreuve.

ENRICO. — Qui donc me parle ainsi?

PAULO. — Un moine retiré dans cette solitude où vous allez mourir

ENRICO. — C'est bon. Que voulez-vous de moi?

PAULO. — J'ai obtenu de vos bourreaux la permission de vous parler avant l'exécution.

ENRICO. — Et pourquoi faire?

PAULO. — Pour recevoir votre confession si, comme je le pense, vous êtes chrétien.

ENRICO. — Retournez donc d'où vous venez, mon père.

PAULO. — N'êtes-vous pas chrétien?

ENRICO. — Je le suis.

PAULO. — Cela ne se peut pas, puisque vous repoussez mon assistance.

ENRICO. — C'est qu'il me plaît de m'en passer.

PAULO, *à part*. — Malheur sur moi ! (*Haut.*) Oubliez-vous que votre mort est devant vous?

ENRICO. — Je le sais. Taisez-vous, mon frère. Si vous attendiez de moi cette satisfaction, vous vous êtes trompé. Je ne satisferai jamais personne.

PAULO. — Même Dieu.

ENRICO. — Surtout Dieu, pour qui je suis un grand pécheur.

PAULO. — Mais il peut pardonner.

ENRICO. — Je n'ai jamais demandé son pardon, ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai.

PAULO, *bas*. — O cœur de pierre.

ENRICO. — Galvan, cet importun m'empêche de songer à ce que deviendra Celia, ma Celia.

PAULO. — Chassez ces pensées.

ENRICO. — Ah ! mon père, vous m'excédez. Si je n'étais lié, je vous aurais déjà, d'un coup de pied, envoyé dans la mer. Les bourreaux ne viendront-ils pas ? Détachez ce bandeau, mon père.

PAULO. — C'est un service que je ne puis vous refuser.

GALVAN. — A moi aussi. (*Il détache le bandeau.*)

ENRICO. — Dieu soit loué, j'y vois.

GALVAN. — J'y vois et je vous remercie.

PAULO. — Maintenant, voyez vos bourreaux avec ces flèches et ces arcs. (*Entrent les bandits et Pedrisco armés.*)

ENRICO. — Qu'attendent-ils pour en finir ?

PEDRISCO. — Que vous ayez confessé vos péchés !

ENRICO. — Je ne le veux pas.

PEDRISCO. — Eh bien ! frappez-le ! frappez-les !...

PAULO. — De grâce, encore une seconde. O Seigneur, va-t-il se damner ?

ENRICO. — Frappez, lâches.

PAULO. — Un moment ! O par pitié, mon fils, songe que tu es un grand pécheur !

ENRICO. — Le plus grand, je le sais.

PAULO. — Je veux te sauver.

ENRICO. — Je refuse... (*Un temps.*)

PAULO, *éperdu*. — Coulez donc, mes larmes, et noyez mon cœur... Il vient de perdre ici le peu qui lui restait de confiance. Et toi, sainte bure, tu as trop menti. Découvre-moi, tel que je suis... (*Il se dépouille.*) Je me dépouille comme la vipère... mais c'est le vêtement du bien que je quitte sans rémission. Je revêts la livrée du diable ; je dépose l'habit de Dieu. Suspendu à cet arbre, qu'il proclame ma destinée. Mon épée, mon couteau ! Je n'ai que faire de cette croix. Car, désormais, l'espoir est mort et c'est en vain que le sang d'un Dieu fut répandu pour mon impossible salut. Détachez ces hommes. (*On les détache.*)

ENRICO. — Libre ? Que se passe-t-il ?

PAULO. — Enrico, pourquoi es-tu né ?

Et, par un étrange revirement, c'est Paulo qui se confesse à Enrico, et c'est Enrico qui le gourmande et l'objurgue.

ENRICO. — O malheureux, comment penses-tu pénétrer le secret de la voix des anges ? Si te voici damné, n'est-ce pas justement pour avoir embrassé l'existence d'un sacripant ? Quelle audace à quitter le chemin du

salut ! Dieu aurait dû te foudroyer dans l'instant même. S'il n'a pas tiré le glaive vengeur, c'est qu'il espère encore en ton espoir. Certes, il n'est pas d'homme pire que moi sur cette terre. Je blasphème, je tue et je ne prie jamais... Et j'aurais dix épées, la pointe contre ma poitrine, tu as pu en juger, que je ne prierais pas encore... Mais entends-moi, je ne désespère pas de mon salut...

PAULO. — Toi, Enrico.

ENRICO. — Mes œuvres sont mauvaises... Mais je ne m'appuie pas sur elles. Je connais l'infinie miséricorde du Seigneur... et qu'il ne fut jamais de pécheur si indigne auquel il n'ait pu un jour pardonner. Ah ! Paulo... reviens à ta première vie... Je veux la partager avec toi dans cette forêt. Menant la même vie, nous jouirons de la même fin. Si, pour notre malheur, Dieu cependant nous prive de sa vue, eh bien ! nous souffrirons de compagnie selon la justice de Dieu. Mais sa pitié est plus forte que sa justice. Ne me réponds-tu pas ?

PAULO. — Tu m'as consolé un moment.

* * *

La troisième Journée nous montre Enrico, prisonnier, attendant dans son cachot le premier châtiment, qui précédera l'autre. En vain, le démon vient le tenter en lui proposant de fuir. Une autre voix dans son cœur ordonne à Enrico de rester : « La mort est dehors ; la vie est dedans. » Enrico s'écrie : « O lumière, lumière ! » Et il reste.

En larmes, son vieux père Anareto vient supplier son fils de gagner par la confession sincère de ses crimes son pardon éternel. Et Enrico, à la voix de son père, sent fléchir son cœur indomptable...

EN PRISON

ENRICO. — O mes yeux, clairs miroirs, vous ne verrez plus le soleil...

ANARETO. — Un plus brillant soleil, mon fils.

ENRICO. — Puissiez-vous dire vrai, mon père. O Seigneur de miséricorde, Seigneur de cet alcazar éternel où vous foulez des monceaux de pures étoiles, écoutez celui qui vous prie. J'ai été le plus criminel des humains et je vous ai criblé de plus d'offenses que l'on ne peut compter de grains de sable dans la mer. Mais plus grande est votre pitié, ô Seigneur, que mon infamie. Pour laver le péché d'Adam, vous vous êtes cloué en croix... Qu'une seule goutte de ce sang royal puisse seulement répondre pour moi devant le tribunal du Père. Et vous, céleste aurore, secours, refuge de tous les pécheurs, priez pour le pécheur que je suis, Vierge radieuse... Et rappelez à votre Fils son premier séjour sur la terre et les tourments qu'il endura pour nous. En cet instant, où par sa Grâce, ma raison, sur le tard, s'éclaire, j'aimerais mieux, je le proclame devant vous, souffrir mille morts du bourreau, que de l'avoir une

fois offensé. Je tiens à remercier aussi la voix qui m'a montré la route ; car elle était du ciel et l'autre de l'enfer.

ANARETO. — Allons, mon fils.

ENRICO. — Ah ! que ce moment est doux. Ne vous éloignez pas de moi, mon père, avant que les bourreaux aient arraché de moi, la vie... que vous m'avez donnée.

ANARETO. — Dieu soit avec toi. (*Ils sortent.*)

Dans la forêt, près de la fontaine, où Paulo, traqué par la police et harassé, va s'endormir, le pâtre lui apparaît une seconde fois.

L'APOLOGUE DU PATRE

LE PATRE. — Forêts, chemins verts, sources vives, me reconnaissez-vous ? C'est moi, le petit pâtre, qui jadis, en un temps plus heureux, faisait ici brouter ses bêtes. Leurs toisons blanches, près du velours vert des feuillages, semblaient d'argent. J'étais bien vu, bien envié de tous les pâtres, et mon maître m'aimait, car je lui conduisais mes brebis pures, jusqu'à sa terre lointaine, quand il avait le désir de les voir. Depuis que la plus belle a quitté le troupeau, je vis dans un torrent de larmes. Toute joie m'est amère et tout plaisir mortel, et toutes mes chansons se sont muées en élégies. Cette couronne même que j'avais presque achevé de tresser, je ne puis plus que l'effeuiller sur la mémoire de la brebis ingrate, préférée de mon cœur, qui n'a pas rejoint le troupeau. Elle est partie sans un regard vers moi... C'est à mon tour de me détacher d'elle.

PAULO. — Je t'ai déjà rencontré, jeune pâtre. Mais ton regard, alors, était moins triste qu'aujourd'hui...

LE PATRE. — Tu cours à ton malheur, brebis ingrate. Et quelle joie tu perds...

PAULO. — Jeune pâtre, daigne m'écouter. N'est-ce point la même couronne que tu tressais jadis avec amour ?

LE PATRE. — La même. Mais je la défais à présent. Ma brebis n'est point revenue. Peut-être ne se doute-t-elle point que le maître l'attend encore.

PAULO. — Si, par hasard, elle te revenait, tu ne la chasserais donc pas ?

LE PATRE. — Même si, partie blanche, elle me revenait toute noire... Et l'important serait qu'elle revînt. Mais en vain, j'appelle, elle n'entend pas. Je suis monté sur la plus haute roche. J'ai sifflé... agité les bras... j'ai fouillé les buissons épais. Et je reviens les pieds en sang, labourés par les pierres et déchirés par les épines. Que ferai-je de plus ?...

PAULO. — Sèche tes yeux et tes joues, petit pâtre... Cesse de te lamenter et oublie-la.

LE PATRE. — Il faudra bien l'abandonner. Elle n'est plus digne de vous, fleurs sylvestres. Son nouveau maître ne lui tressera pas, j'en répons, une si brillante couronne. A la grâce de Dieu, montagnes et forêts... je vais porter la triste nouvelle à mon maître. Il souffrira, bien sûr, mais ne sera pas offensé. J'approcherai les yeux baissés et il me dira d'une voix sévère : « Petit pâtre, est-ce ainsi que tu veilles sur mes brebis ? » Et je n'aurai rien à répondre... (*Il sort.*)

(*Le Damné pour manque de confiance; adaptation Henri Ghéon.*)

Paulo cette fois encore n'a pas compris ; il n'a pas voulu comprendre l'appel du Ciel. En vain l'âme d'Enrico, confessé et pardonné, s'est envolée devant lui vers le ciel, portée par des anges. Il n'a pas voulu reconnaître cette âme. Pris par les soldats, mortellement blessé, à Pedrisco qui l'adjure en lui disant : « *Sauve-toi, comme Enrico s'est sauvé !* » il répond : « *Vaine folie ! Je me perds comme il s'est perdu. Dieu me dit : « Arrière, arrière ! »*

Et il meurt, damné ; et, pour que nous n'en doutions pas, il réapparaît à la dernière scène, le corps environné de flammes, cependant que Pedrisco vient, selon les rites de la comédie, saluer les spectateurs, et tirer la moralité de la pièce en disant :

« *Ici finit le Damné pour manque de confiance, ou, si vous préférez, le Châtiment et la gloire échangés.* »

LE TROMPEUR DE SÉVILLE ET LE CONVIVE DE PIERRE

ANALYSE ET EXTRAITS

La scène se passe d'abord à Naples, dans le palais du roi. Des cris s'élèvent dans la nuit. Ils sont poussés par la duchesse Isabela chez qui un homme s'est introduit sous le manteau du duc Octavio, son fiancé. Le roi accourt avec don Pedro Tenorio, l'ambassadeur d'Espagne. L'homme, l'épée à la main, écarte tout le monde. Don Pedro arrive à le joindre et reconnaît son neveu Don Juan. Il l'accable de reproches et lui fait promettre de quitter Naples sur-le-champ. Don Juan promet, ouvre une fenêtre, saute du balcon dans le jardin et s'enfuit...

La scène change. Sur une plage, près de Tarragone, une jeune et jolie pêcheuse Tisbea nous révèle en termes affectés, mais charmants, le calme fier et pur de son cœur. Elle se vante d'être la seule parmi ses compagnes qui échappe à la tyrannie de l'amour, d'être insensible et sourde aux soupirs de tous les pêcheurs *que l'altière Tarragone protège de ses feux contre les pirates*, et « *sous l'humble abri de sa cabane de chaume, d'avoir conservé son honneur intact et pur comme un fruit savoureux.* » Soudain, une tempête éclate et jette sur le rivage avec les débris d'un navire les corps de deux naufragés, Don Juan et son valet Catalinon. Les beaux yeux de Tisbea suffisent à faire revenir Don Juan de son évanouissement ; les paroles d'amour de Don Juan, la promesse du mariage suffisent à enchaîner le cœur de Tisbea. « *Puisses-tu, lui dit-elle seulement, tenir les serments, sinon que le Ciel te le rende !* — *Le Ciel !* réplique ironiquement Don Juan. *Le Ciel !... que de temps j'ai*

devant moi ! » Et dès le matin, avant le jour, il fuit, sur le cheval du pauvre pêcheur, vers de moins faciles et plus flatteuses conquêtes.

A Séville, c'est une plus tragique aventure. Un jeune viveur, le marquis de la Mota, un des anciens compagnons de plaisir de Don Juan, lui fait la chronique brillante et leste de la vie à Séville pendant son absence ; et puis il lui confie que lui-même aime sa cousine doña Aña, la fille du noble Don Gonzalo, commandeur d'Ulloa, mais qu'on s'oppose à leur mariage. A peine s'est-il éloigné, qu'une main de femme passe à travers la grille un billet à Don Juan et qu'une voix de femme lui dit : « *Vous êtes gentilhomme et son ami. Donnez-lui ce billet ; il y va de notre bonheur à tous deux.* » Le billet donne un rendez-vous, le soir même, au marquis : « *Qu'il prenne une cape de couleur pour être reconnu de Léonorilla et des duègnes !* »

Le soir, à l'heure marquée, c'est Don Juan qui entre dans l'appartement de doña Aña, sous la cape du marquis. Mais doña Aña se rend compte du déguisement. Elle appelle au secours. Son père accourt, l'épée à la main. Don Juan dégaine, et, sans le vouloir, blesse mortellement le vieillard, qui, en tombant, cite son meurtrier devant le tribunal de Dieu... Don Juan s'enfuit en s'écriant : « *Alors, j'ai du temps devant moi !* »

Après la séduction d'une mariée de village Aminta, qui n'est pour lui qu'une parenthèse insignifiante dans son histoire amoureuse, Don Juan retourne à Séville, attiré par son crime comme par un aimant fatal. Un jour, dans une chapelle, il voit un tombeau de marbre sur lequel une statue de pierre est couchée.

DON JUAN, *apercevant le tombeau du commandeur.* — Quel est ce tombeau ?

CATALINON. — C'est là qu'est enterré Don Gonzalo.

DON JUAN. — Ah ! l'homme que j'ai tué. On lui a érigé là un beau monument.

CATALINON. — C'est par ordre du roi. Lisez l'inscription.

DON JUAN, *lisant.* — « Ici, le plus loyal chevalier attend de Dieu la vengeance d'un traître. » J'aime beaucoup ce ton de menace. Vraiment, c'est de moi que tu veux te venger, bon vieillard à la barbe de pierre. Eh bien ! je t'invite à souper cette nuit à mon hôtellerie ; nous nous battons ensuite, si c'est ton plaisir de te venger, quoiqu'il soit un peu difficile de ferrailler avec une épée de marbre !

CATALINON. — La nuit est venue, seigneur ; il est temps de nous retirer.

DON JUAN, *continuant.* — Ta vengeance ! mais elle est bien lente à venir. Si c'est toi qui dois l'exercer, tâche de ne pas dormir davantage. Et si tu comptes sur la mort pour te venger, il faut renoncer à ton espoir. Ta vengeance et ton courroux me laissent du temps devant moi !...

Cette fois, la mesure est comble. En outrageant le mort, Don Juan s'est condamné, s'est damné. Dans les dernières scènes, qui sont d'un mouvement vif et sobre, la figure de Don Juan grandit : ce n'est plus un séducteur vulgaire, c'est un brave, qui tâche de marcher sans effroi vers la mort et l'enfer, où son crime le pousse.

Voici d'abord la scène où le Convive de pierre se rend à l'invitation de Don Juan.

On entend frapper au dehors. Don Juan prend la lumière des mains de son valet effrayé, et va ouvrir lui-même. Il rencontre à la porte Don Gonzalo sous la forme d'une

statue. Don Juan tire son épée; Don Gonzalo marchant vers lui à pas lents le fait reculer jusqu'au milieu du théâtre.

LE CONVIVE DE PIERRE

DON JUAN. — Qui va là?

GONZALO. — C'est moi.

DON JUAN. — Qui, toi?

GONZALO. — Le cavalier que tu as invité à souper.

DON JUAN. — Ah ! très bien. Il y aura à souper pour nous deux, et, si tu es accompagné, il y en aura pour tout le monde ; le couvert est mis, assieds-toi.

CATALINON. — Que Dieu me soit en aide ! ô saint Panuncio ! ô saint Antoine ! Mais, dites, est-ce que les morts mangent?... Il fait signe que oui.

DON JUAN. — Assieds-toi. Catalinon.

CATALINON. — Oh ! non, seigneur, je tiens mon souper pour terminé.

DON JUAN. — Y songes-tu ? Quelle crainte peux-tu avoir d'un mort ? Que ferais-tu donc s'il était vivant ? Sotte poltronnerie !

CATALINON. — Soupez avec votre convié ; moi, seigneur, j'ai déjà soupé.

DON JUAN. — Ah ! je vais me fâcher. (*Aux valets qui tremblent.*)... Et vous autres, que dites-vous, que faites-vous, imbéciles ? Vous tremblez

CATALINON. — Je ne saurais jamais souper avec un habitant de l'autre monde. Moi, seigneur, avec un convive de pierre?...

DON JUAN. — S'il est de pierre, qu'as-tu à craindre de lui !

CATALINON. — Qu'il me casse la tête.

.

DON JUAN. — Les portes sont fermées ; maintenant, je t'écoute. Dis, que veux-tu, ombre, fantôme ou vision ? Si tu es une âme en peine, ou si tu requiers quelque satisfaction pour ton soulagement, dis-le, je te donne ma parole de faire ce que tu auras ordonné... Jouis-tu de la vue de Dieu ? As-tu reçu la mort en état de péché ? Parle, car je ne sais que résoudre.

DON GONZALO, *parlant bas, comme une chose de l'autre monde.* — Promets-tu de me tenir parole en vrai gentilhomme ?

DON JUAN. — Je suis homme d'honneur, et je tiens ma parole, comme un vrai gentilhomme.

DON GONZALO. — Donne-moi ta main, n'aie pas peur.

DON JUAN. — Que dis-tu ? moi, peur ! Quand tu serais l'enfer en personne, je te donnerais la main. (*Il lui donne la main.*)

DON GONZALO. — Sur la foi de cette parole et de cette main, à dix heures, demain je t'attends à souper... Viendras-tu?

DON JUAN. — Je croyais que tu allais me demander quelque chose de plus difficile. Demain je serai ton hôte. Où faut-il que je me rende?

DON GONZALO. — A ma chapelle.

DON JUAN. — Dois-je y aller seul?

DON GONZALO, *montrant Catalinon*. — Non, tous deux Et tiens-moi parole, comme je te l'ai tenue.

DON JUAN. — Sois tranquille, je suis un Tenorio.

DON GONZALO. — Et moi un Ulloa.

DON JUAN. — J'irai sans faute.

DON GONZALO. — Je le crois. Adieu !

DON JUAN. — Attends, je vais t'éclairer.

DON GONZALO. — Ne m'éclaire pas, je suis en état de grâce.

Il sort pas à pas. Il regarde Don Juan, et Don Juan le regarde jusqu'à ce qu'il disparaisse. Don Juan demeure épouvanté. Mais il se redresse.

DON JUAN, *seul*. — Que Dieu m'assiste ! Tout mon corps est baigné de sueur, et, au fond de ma poitrine, je sens mon cœur se glacer. Quand il m'a pris la main, il l'a serrée avec tant de force qu'on eût dit un avant-goût de l'enfer. Jamais, je n'ai senti une telle chaleur. Son haleine, quand il parlait, était froide, froide comme un souffle venu de l'abîme. Mais ce sont là des idées que la peur fait naître dans l'imagination, et la peur des morts est la plus honteuse de toutes. Si l'on ne craint pas un corps noble vivant, avec sa force, sa raison et son âme, comment craindrait-on un mort ? J'irai demain à la chapelle où je suis convié, et mon courage frappera Séville d'admiration et de stupeur.

Et voici la scène du châtement. Il se rend à la chapelle, où le commandeur le fait asseoir à une table noire, où sont servis des scorpions et des vipères.

DON GONZALO. — Je comptais peu sur ta parole, car, je le sais, tu te fais un jeu de tromper tout le monde.

DON JUAN. — Tu me crois donc un lâche ?

DON GONZALO. — Oui, car tu as fui devant moi cette nuit, où tu m'as tué.

DON JUAN. — J'ai fui pour n'être pas reconnu ; mais me voici devant toi ; dis vite ce que tu veux.

DON GONZALO. — Je t'invite à souper.

DON JUAN. — Eh bien ! soit, soupons.

CATALINON. — Nous excusons le repas ; le régal sera sans doute composé de viandes froides, car je ne vois pas de cuisine.

DON GONZALO. — Il faut d'abord que tu écarter cette tombe.

DON JUAN. — J'arracherai jusqu'aux piliers, si cela te fait plaisir.

DON GONZALO. — Tu es vaillant.

(*Le souper se compose d'un plat de scorpions et de vipères.*)

DON GONZALO. — Ce sont les mets que nous mangeons. (*A Don Juan.*)
N'en mangeras-tu point?

DON JUAN. — Je mangerai, si tu le veux, autant de reptiles et d'aspics qu'il y en a dans l'enfer.

DON GONZALO. — Il faut aussi que l'on chante.

CATALINON. — Quel vin est cela?

DON GONZALO. — Goûte-le.

CATALINON. — C'est du fiel, c'est du vinaigre, que ce vin.

DON GONZALO. — C'est celui qui sort de nos pressoirs.

(*On entend chanter*) : « Que ceux qui osent mesurer la justice de Dieu apprennent qu'il n'est pas de terme qui n'arrive, et pas de dette qui ne se paye. »

DON JUAN. — Mon cœur se glace et brûle.

LES CHANTEURS. — « A nul vivant, en ce monde, il n'est permis de dire : J'ai du temps devant moi, quand le temps accordé au repentir est si court. »

DON JUAN. — J'ai soupé, fais enlever la table.

DON GONZALO. — Donne-moi cette main ; ne crains rien, donne.

DON JUAN. — Que dis-tu? Moi, craindre? (*Il lui donne la main.*)
Ah ! je brûle. Cesse de m'embraser de ton feu !

DON GONZALO. — Ce n'est rien auprès des flammes que tu as méritée. Don Juan, les voies de Dieu sont impénétrables ; il veut que ce soit entre les mains d'un mort que tu rendes compte de tes crimes. C'est la justice divine ; ce que l'on a fait, on le paye.

DON JUAN. — Encore une fois, je brûle. Lâche-moi, ou je te tue d'un coup de dague. Ah ! je sens que c'est en vain ; je ne frappe que l'air. Je n'ai point outragé ta fille ; elle a découvert ma ruse à temps.

DON GONZALO. — Qu'importe ! n'as-tu pas voulu consommer ton crime?

DON JUAN. — Laisse-moi appeler un prêtre qui me confesse et me donne l'absolution.

DON GONZALO. — Il n'est plus temps ; tu y penses trop tard.

DON JUAN. — Le feu me consume ! Il me dévore ! Je suis mort.
(*Il tombe.*)

DON GONZALO. — C'est la justice divine. Il n'y a pas de dette qui ne se paye ! (*La tombe s'abîme avec Don Juan et la statue du commandeur.*)

(Trad. Baret, *Histoire de la Littérature espagnole* ; éd. Dezobry).

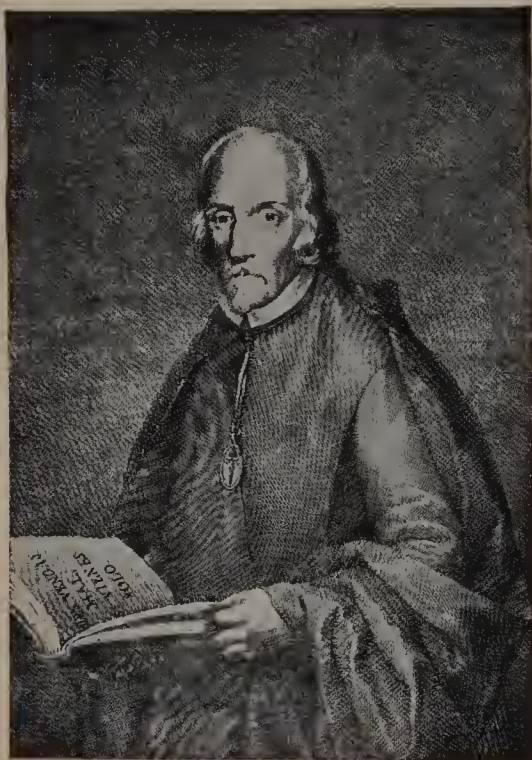
Tel est le premier Don Juan, le premier type de ces héros qui, sous son nom ou sous un autre nom, — dès l'origine ils aimaient à se déguiser —, ont connu par le monde une si brillante fortune. Il n'est pas un pays et pas un siècle, pas une littérature où de grands écrivains, et surtout de grands poètes, n'aient été tentés par cette étrange figure et n'aient essayé, en la retraçant, d'incarner en elle la manière de sentir et de penser de leur temps, et le meilleur ou le pire de leur propre génie. La vérité est que les don Juans de Molière, d'Hoffmann, de Mozart, de Byron, de Mérimée ou de Musset sont surtout à la ressemblance de leurs auteurs, et que le Don Juan de Tirso de Molina ne se serait pas toujours reconnu en eux. Il est, lui, il reste, malgré tant d'interprétations fantaisistes et brillantes, représentatif des qualités et des défauts de sa race ; suivant le mot d'un de ses compatriotes : « *Il est né en Espagne, et il est mort en Espagne.* »

Il est Espagnol surtout, et de son temps, par ce sentiment exalté du point d'honneur, qui lui fait, dans la dernière partie de la pièce, dompter sa frayeur, relever la tête, et dire : « *J'irai demain à la chapelle où je suis convié, et mon courage frappera Séville d'admiration et de stupeur* » ; ou encore, lorsque le commandeur lui tend sa main de pierre : « *Moi craindre ! Tu serais l'enfer même, que je te donnerais la main.* »

Il est encore Espagnol, et de son temps, lorsque, malgré son libertinage et sa légèreté, et même sa révolte, il sent vivre en lui, latente et puissante, la foi religieuse de sa race ; et jusque dans ses bravades sacrilèges, sa voix tremble lorsqu'il adjure sa victime : « *Dis, que veux-tu, ombre, fantôme ou vision ? Si tu es une âme en peine, ou si tu requiers quelque satisfaction pour ton soulagement, dis-le ! Je te donne ma parole de faire ce que tu auras ordonné...* » Et c'est plein d'angoisse qu'il ajoute : « *Jouis-tu de la vue de Dieu ? As-tu reçu la mort en état de péché ?* » Etourdi et comme enivré par sa jeunesse ardente, corrompue et corruptrice, quand il raillait le délai que lui accordaient ses victimes en le citant devant le tribunal de Dieu, il n'en croyait pas moins à ce délai, et il y trouvait son compte. Le grand trompeur de Séville espérait, au fond de son cœur, éluder par un repentir tardif la justice éternelle. Et c'est un cri de désespoir sincère, un cri de foi, que le dernier cri qu'il pousse en demandant un prêtre qui le confesse et qui l'absolve.

CALDERON (1600-1681)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Pedro Calderon de la Barca naquit à Madrid le 17 janvier 1600. Son père était secrétaire de la Chambre du Conseil des finances sous Philippe II et Philippe III. Ses études, brillamment commencées au Collège impérial de Madrid, furent couronnées par l'étude approfondie, à l'Université de Salamanque, des mathématiques, de la philosophie, de la théologie scolastique, du droit civil et du droit canon. Comme Lope de Vega, il avait montré tout enfant de merveilleuses dispositions pour la poésie ; à treize ans, il composait des comédies.

À vingt ans, il remportait le prix dans un concours de poésie organisé à la gloire de saint Isidore, Isidore le Laboureur, le grand saint Castillan, le patron vénéré à Madrid ; Lope de Vega, au comble de la renommée, le couronna de ses mains en proclamant que « *ses lauriers étaient dignes de la*

maturité du génie ». Mais Calderon avait une âme ardente et avait soif d'autres lauriers. La guerre ayant éclaté dans les Pays-Bas, il va se battre contre la Hollande, et pendant dix ans, en Flandre et en Italie, il n'est qu'un soldat au service de l'Espagne.

Mal récompensé de sa bravoure, ses succès au théâtre le dédommagent et valent au poète le cordon de l'ordre de Saint-Jacques que l'on n'avait pas donné au soldat.

La mort de Lope de Vega en 1635 laissait vacante la royauté de la scène espagnole. Calderon l'exerça avec éclat. Le roi Philippe IV veut le retenir à la cour lorsqu'éclate en 1640 la révolte fomentée par la France en Catalogne. Il lui commande une pièce de théâtre. Calderon se hâte de faire la pièce et court se battre dans l'armée du comte-duc d'Olivarès. Au retour, la faveur royale fait de lui le fournisseur, généreux

sement pensionné, des théâtres royaux. A peine moins fécond que Lope de Vega, il est comme lui l'auteur favori de la cour et du peuple. Ses comédies et ses autos sacramentales sont passionnément applaudis. Si sa vie privée fut moins agitée et tourmentée d'orages que celle de Lope, il ressentit pourtant, lui aussi, l'attrait de la religion et l'appel du ciel et du cloître. Mais, pas plus que Lope, il ne renonça au théâtre. Chapelain du tombeau des rois, à Tolède, ou, à Madrid, chapelain du roi Philippe IV, puis prêtre et chef de la grande congrégation de Saint-Pierre, il écrit aussi bien des pièces religieuses, que lui commandent pour la Fête-Dieu les cathédrales de Tolède, de Grenade et de Séville, que des comédies légères et brillantes, ou philosophiques et profondes, pour les théâtres de la cour, dont il fut pendant quarante ans le fournisseur privilégié.

Il mourut le 25 mai 1681, le jour de la Pentecôte, et l'historien, Antonio de Solis, écrivait en ces termes à un ami : *« Il est mort, notre ami Don Pedro Calderon ; il a fini, comme finit, dit-on, le cygne, en chantant ; en effet, il était dans un danger des plus graves et il fit tout ce qu'il put pour terminer la seconde journée de l'auto intitulé « Le Jour du Saint-Sacrement » ; il ne put cependant aller au delà de la moitié ; Don Melchior de Léon le finit le mieux qu'il sut. »*

Il laissa en mourant sa fortune qui était grande aux prêtres de la Congrégation de Saint-Pierre qu'il avait gouvernés pendant les quinze dernières années de sa vie avec une sage et prudente douceur, en conciliant, selon le mot d'un contemporain, *par humilité et prudence, les devoirs d'un fils obéissant avec l'amour d'un père*. Le lendemain de sa mort, il fut porté, comme il l'avait expressément demandé, sans aucune pompe, et enterré dans l'église de San-Salvador. Mais l'admiration populaire exigea peu de jours après qu'on lui fît de magnifiques funérailles. Valence, Naples, Lisbonne, Milan, Rome s'unirent à Madrid pour le fêter encore en le pleurant.

LA DÉVOTION A LA CROIX

ANALYSE ET EXTRAITS

Au premier tableau de la Première Journée, un paysan et une paysanne, Gil et Menda, « le gracioso » et la « graciosa », se disputent plaisamment à propos de leur âne qui est tombé dans un fossé, lorsque deux cavaliers arrivent, sautent à bas de leur cheval et mettent l'épée à la main. L'un d'eux, Lisardo, fils du respectable Curcio, reproche violemment à l'autre, Eusebio, d'avoir écrit des lettres d'amour à sa sœur Julia. Eusebio, le héros de la pièce, lui répond avec sang-froid par la miraculeuse histoire de sa vie : il est un enfant trouvé, recueilli jadis par des bergers, dans une montagne, au pied d'une croix.

Depuis, le signe de la croix, sous laquelle il est né, l'a suivi et préservé dans un naufrage, puis dans un incendie ; une croix au bord d'un chemin, devant laquelle il priait, l'a sauvé de brigands aux mains sanglantes ; pendant un orage, une croix l'a sauvé de la foudre qui a tué tous ses compagnons. D'ailleurs, il porte sur sa poitrine, miraculeusement imprimée en sillons profonds, l'image d'une croix.

Lisardo l'interrompt : « *Eusebio, là où le fer doit parler, que la langue se taise !* » Ils ferraillent ardemment. Lisardo tombe et supplie : « *Ne me laisse pas mourir sans confession !... Je t'en supplie, par cette croix où le Christ a expiré.* » Ce mot décide Eusebio à le charger sur ses épaules et à le porter jusqu'à un monastère voisin. Lisardo, pour le remercier, lui donne sa parole que, s'il mérite d'être admis en la présence de Dieu, il lui demandera pour Eusebio la même grâce, tandis que Gil, dans le buisson où il s'est caché, ricane : « *Son compte est réglé ! La charité est une belle vertu !* »

Dans le deuxième tableau, la scène est transportée dans la maison de Curcio, à Sienne. Eusebio se présente devant Julia et la supplie de le suivre ; mais il se cache dans une pièce voisine, à l'arrivée de Curcio qui ordonne durement à sa fille d'entrer au couvent et de se parer pour devenir ce jour même l'épouse du Christ. Julia se révolte contre cet ordre inhumain, lorsque des paysans apportent sur une civière le cadavre de Lisardo, qui a été tué, dit Gil, par un certain Eusebio. Curcio se jette passionnément sur le corps de son fils, le couvre de baisers, puis se redresse et maudit le meurtrier. Il sort en enfermant Julia avec le cadavre, pour qu'elle apprenne de lui son devoir. C'est alors devant le cadavre la seconde scène d'amour et d'adieu entre Eusebio et Julia.

SCÈNE D'AMOUR

EUSEBIO (*à part*). — Fut-il jamais un offenseur assez audacieux, si on assez désespéré, pour venir chercher un asile dans la maison de l'offensé ? Avant que la belle Julia n'apprenne la mort de Lisardo, je voudrais m'encretenir avec elle, parce que, s'il est un remède contre la tyrannie du destin, je le trouverai dans l'ignorance où elle est de ma rigueur. Que son amour la décide à me suivre et plus tard, quand elle connaîtra le sort de son frère, se voyant en mon pouvoir, elle acceptera le fait accompli. (*Haut.*) Belle Julia.

JULIA. — Qui m'appelle ? Toi, ici ?

EUSEBIO. — Ma cruelle étoile et ton amour m'ont conduit dans la maison de ton père, malgré le péril que je sais y courir.

JULIA. — Comment as-tu osé entrer ? Ta témérité est sœur de la folie.

EUSEBIO. — Ne craignant pas la mort...

JULIA. — Quel est du moins ton dessein ?

EUSEBIO. — Aujourd'hui, Julia, je désirerais t'obliger afin que ta reconnaissance donnât une vie nouvelle à mon amour et une nouvelle auréole à ma passion. J'ai su combien ma recherche irritait ton père, j'ai appris qu'il connaissait notre amour et qu'il prétendait t'imposer demain un établissement de son choix où viendront sombrer mon bonheur comme mes espérances. Si la préférence, si l'amour que tu m'as montrés sont sincères, s'il est vrai que tu m'aies aimé, s'il est certain que tu m'aies chéri, viens avec moi. Comme ton père ne tolère pas la résistance à ses ordres, abandonne ta demeure ; plus tard, je pense, s'offriront mille moyens de le calmer. Quand tu seras en mon

pouvoir, il faudra bien qu'il fasse bon visage à la mauvaise fortune et qu'il tienne l'offense à bienfait. J'ai des maisons de campagne pour te garder, des gens pour te défendre ; des trésors pour les mettre à tes pieds et une âme pour t'adorer. Si tu désires me rendre la vie, si ton amour est profond, n'hésite pas, ou tu me verras succomber à la douleur.

JULIA. — Ecoute, Eusebio...

ARMINDA. — Madame, voici Monseigneur.

JULIA. — Malheur sur moi !

EUSEBIO. — La fortune se montra-t-elle jamais plus rigoureuse envers personne ?

JULIA. — Peut-il sortir ?

ARMINDA. — Il n'en a plus le temps. Monseigneur frappe à la porte.

JULIA. — Mortelle anxiété !

EUSEBIO. — Terrible souffrance ! Que faire ?

JULIA. — Cache-toi.

EUSEBIO. — Où puis-je aller ?

JULIA. — Dans cette chambre !

Et voici devant le cadavre la dramatique et presque shakespearienne entrevue.

L'ADIEU DEVANT LE CADAVRE

JULIA. — Mille fois j'ai tâché de m'entretenir avec toi, tyrannique Eusebio, et mille fois mon âme a hésité, le souffle m'a manqué, la langue est restée muette. Je ne sais... je ne sais comment te parler, car, en cet instant je suis en proie à des colères compatissantes enveloppées dans des compassions cruelles. Je voudrais fermer les yeux devant ce sang innocent qui crie vengeance et s'épand sur le sol comme une jonchée d'œillets, et je désirerais trouver la justification dans les larmes que je te vois répandre, car les blessures et les yeux sont des bouches qui ne sauraient mentir. Partagée entre l'amour et la rigueur, je souhaiterais te châtier et te défendre en même temps, et dans l'aveugle confusion de mes graves pensées, la clémence combat et la douleur triomphe. Est-ce ainsi que tu prétendais m'obliger ? Eusebio, penses-tu m'obtenir en te montrant cruel et en perdant toute mesure ? Et quand, cédant à ton désir, j'appelais de mes vœux le jour de notre mariage, au lieu d'une union paisible et sainte, tu me fais célébrer de tristes funérailles ! Et quand, pour te complaire, je désobéissais à mon père, tu me donnes un deuil funèbre au lieu de m'offrir des parures joyeuses ! Et quand, au risque de ma vie, j'ai aplani le chemin de nos amours, au lieu de disposer la couche nuptiale, ô cieux ! tu prépares mon tombeau ! Et quand, oublieuse des représentations de l'honneur, je t'accorde ma main, tu me tends la tienne baignée de mon sang ! Quelle joie

éprouverai-je dans tes bras si, avant de donner la vie à notre amour, je dois trébucher sur la mort? Que dirait de moi le monde lorsqu'il saurait que je déteste l'injure et que j'ai toujours à mes côtés ce'ui qui l'a commise? D'ailleurs l'oubli voudût-il ensevelir l'offense que te sentir sur mon cœur suffirait pour en aviver le souvenir. Et alors, bien que je t'adore, les joies de l'amour se changeraient en fureurs et je demanderais vengeance. Comment veux-tu qu'une âme vive en proie à des sentiments si opposés, espérant la punition et désirant qu'elle n'arrive pas? Je te pardonne parce que je t'aime, mais ne compte ni me revoir, ni me parler de la vie. Cette fenêtre s'ouvre sur le jardin; profite-en pour t'échapper; fuis le danger, et que mon père, s'il revient, ne te trouve pas ici. Pars, Eusebio, et tâche de m'oublier. Dès aujourd'hui, je suis perdue pour toi parce que tu as voulu me perdre. Pars et vis heureux. Sois le favori de la fortune, et que jamais elle ne te fasse payer en malheur la rançon de toutes les félicités que je te souhaite. Quant à moi, je me réfugierai dans la religion et, de la cellule où je passerai ma courte vie, je ferai ma prison, si ce n'est mon tombeau, puisque mon père souhaite m'y enterrer. Là, je pleurerai les disgrâces d'un sort si inclément, d'une fortune si cruelle, d'une inclination si puissante, d'une planète si hostile, d'une étoile si rebelle, d'un amour si malheureux, d'une main si perfide qu'elles m'ont ôté la vie et ne m'ont pas donné la mort, afin que je ne cesse de vivre et que je ne cesse de mourir entre tant de tortures.

EUSEBIO. — Tes mains, plus cruelles encore que tes paroles, sont-elles impatientes de se venger? Punis-moi; je suis à tes pieds. Mon crime me fait ton prisonnier; ton amour est une sûre geôle; mes fautes sont mes chaînes et les fers que l'âme redoute; ma pensée est mon bourreau. Et si tes yeux sont mes juges, l'arrêt qu'ils rendront sera par force un arrêt de mort. Mais alors la renommée proclamera: « Cet homme meurt pour avoir aimé ». Car mon seul crime est de t'aimer. Je ne tenterai pas de me justifier à tes yeux; il n'est pas d'excuses à une aussi grande faute... Je ne te demande qu'une faveur: prends ta vengeance et frappe-moi. Saisis cette dague, plonge-la dans un cœur qui t'a offensé, arrache une âme qui t'adore, verse un sang qui t'appartient. Et si tu ne veux pas me tuer, afin de laisser à ton père la satisfaction de se venger, j'irai l'avertir que je suis dans ta chambre...

JULIA. — Arrête! Et puisque je ne te parlerai plus de l'éternité, tu ne repousseras pas ma dernière prière, tu accèderas à ma demande.

EUSEBIO. — J'y consens.

JULIA. — Pars donc et veille sur tes jours. Tu as de la fortune, tu as des gens pour te défendre.

EUSEBIO. — Il vaut mieux que je meure. Tant que je vivrai, le voudrais-je que je ne pourrais cesser de t'adorer, et il n'est pas de couvent où tu seras en sûreté.

JULIA. — Garde-toi, je saurai me défendre.

EUSEBIO. — Puis-je espérer te revoir ?

JULIA. — Non.

EUSEBIO. — Le mal est sans remède ?

JULIA. — N'espère pas en trouver.

EUSEBIO. — Tu me hais donc déjà ?

JULIA. — Je tâcherai de te haïr.

EUSEBIO. — Tu m'oublieras ?

JULIA. — Je ne sais pas.

EUSEBIO. — Quoi, je ne te reverrai plus ?

JULIA. — De l'éternité.

EUSEBIO. — Hélas ! En d'autres temps, l'amour nous unissait...

JULIA. — Hélas ! Aujourd'hui ce sang nous divise... On ouvre la porte. Eloigne-toi, Eusebio.

EUSEBIO. — Je t'obéis... Je pars... Ne plus jamais te revoir !

JULIA. — Jamais, tu ne me reverras !

(On entend du bruit, chacun sort de son côté, et quelques serviteurs viennent enlever le corps.)

* * *

Le premier tableau de la Deuxième Journée nous transporte dans une forêt des Sierras. Repoussé par Julia, traqué par la justice des hommes, Eusebio s'est fait chef d'une troupe de brigands pour justifier son exil par des crimes. Un brigand, Ricardo, amène devant lui un prêtre sur lequel il avait tiré un coup de feu, et lui fait un étrange rapport.

ALBERTO

RICARDO. — En allant examiner la blessure, j'ai été témoin du fait le plus extraordinaire qui se puisse concevoir. Je vais d'ailleurs te le conter.

EUSEBIO. — Je devine une mésaventure.

RICARDO. — Je trouvai le plomb aplati contre ce livre qui garantissait le cœur. La balle n'avait pas pénétré, et le voyageur était simplement évanoui. Le voici sain et sauf devant toi.

EUSEBIO. — Je suis rempli d'étonnement et de respect. Qui es-tu, vieillard vénérable ? Les cieux, en accomplissant un miracle en ta faveur, t'ont rendu un objet d'admiration.

ALBERTO. — Capitaine, je suis le plus heureux de tous les hommes qui vivent sur cette terre. Indigne, j'ai mérité de recevoir les ordres et, durant quarante-trois ans, j'ai professé la théologie sacrée à Bologne. Pour reconnaître le zèle que j'ai apporté dans l'enseignement et pour me récompenser de mes travaux, Sa Sainteté m'a donné l'évêché de Trente. Après avoir accepté la charge de tant d'âmes, j'ai reconnu avec terreur que je savais à peine diriger

la mienne. Alors, j'ai laissé les lauriers, j'ai laissé les palmes, et, fuyant les illusions trompeuses, je suis venu chercher de sûrs désabusements dans cette solitude où les vérités vivent toutes nues. Je me rendais à Rome, capitaine, afin de demander au Pape la permission de fonder un ordre de saints ermites, mais ton audace et ta fureur tranchent le fil de ma destinée et de ma vie.

EUSEBIO. — Dis-moi quel est ce livre?

ALBERTO. — Il est le produit de longues années d'études et de travail.

EUSEBIO. — Quel en est le sujet?

ALBERTO. — Il traite de l'origine véritable du bois céleste et divin où, courageux et impassible, le Christ en mourant triompha de la mort. En un mot, ce livre se nomme : *Les Miracles de la Croix*.

EUSEBIO. — Comme ce plomb inclément et enflammé fit bien de se montrer plus plastique et plus obéissant que la cire ! Plût à Dieu que le feu de l'arquebuse me consumât la main avant qu'une balle tyrannique n'atteignît cet ouvrage ! Reprends tes vêtements, ton argent et reçois la vie. Je ne retiens que le livre. (*Aux bandits.*) Accompagnez-le et veillez sur lui. Je lui rends la liberté.

ALBERTO. — Je prierai le Seigneur de t'éclairer et de te montrer l'erreur dans laquelle tu vis.

EUSEBIO. — Si tu veux mon bien, demande à Dieu de ne pas permettre que je meure sans confession.

ALBERTO. — Je te promets d'être son ministre dans une aussi pieuse circonstance, et je te donne ma parole — tant mon cœur est pénétré de reconnaissance — qu'à ton appel et n'importe où je me trouve, je quitterai mon désert pour aller recevoir ta confession. Je suis prêtre et mon nom est Alberto.

EUSEBIO. — Tu m'en donnes ta parole?

ALBERTO. — Voici ma main en témoignage de mon engagement.

EUSEBIO. — Je te baise de nouveau les pieds.

(*Alberto sort accompagné de Ricardo et des bandits.*)

Dans le deuxième tableau, Eusebio avec sa bande pénètre dans le couvent où Julia est enfermée ; mais, au moment où, malgré ses larmes, il va l'enlever, il voit sur la poitrine de celle qu'il aime la marque de cette croix qu'il porte lui-même sur sa poitrine, et il s'enfuit, le cœur plein d'une horreur sacrée. En vain, par un étrange revirement, Julia le rappelle ; il s'éloigne. Elle le suivra et jure que désormais ses crimes feront l'étonnement du ciel, l'épouvante et l'admiration du monde et la terreur de l'enfer lui-même.

* * *

La Troisième Journée nous ramène dans la forêt. Gil y coupe du bois, mais, par peur d'Eusebio, il s'est bardé de petites croix protectrices. On amène à Eusebio un homme masqué qui veut s'enrôler dans sa bande. C'est Julia qui se fait reconnaître et apprend à Eusebio que, par désespoir d'amour, elle est devenue criminelle, comme lui, et qu'elle va le tuer. A ce moment, Curcio arrive, à la tête d'une troupe de soldats. Julia fuit. Euse-

bio est pris. Et c'est, entre Curcio et lui, un étrange corps-à-corps où tous les deux, obéissant à un instinct surnaturel, cherchent à s'épargner. Surviennent les soldats qui, malgré les prières de Curcio, poursuivent Eusebio, le blessent et le font rouler dans un précipice. Curcio va panser sa blessure ; mais il reconnaît son fils, en voyant sur sa poitrine la croix, *la belle et divine empreinte*. Eusebio, dans les bras du vieillard en larmes, meurt en appelant « *Alberto !* »

Les soldats recouvrent de branches le cadavre et le donnent à garder à Gil, qui s'en serait bien passé et tremble de tous ses membres, lorsque se produit un nouveau miracle : Alberto arrive.

LE MIRACLE DE LA CROIX

ALBERTO. — J'arrive de Rome et, dans l'indécision de la nuit silencieuse, je me suis de nouveau perdu en traversant cette forêt. Cet endroit est bien celui où Eusebio m'accorda la vie. J'ai peur de ses soldats. Le danger que je cours est extrême.

EUSEBIO. — Alberto !

ALBERTO. — D'où s'élève ce léger souffle, d'où vient la voix craintive qui a frôlé mes oreilles, qui a prononcé mon nom ?

EUSEBIO. — Alberto !

ALBERTO. — C'est bien mon nom qu'elle a répété, et il m'a paru qu'elle sortait de ce fourré.

GIL. — Dieu saint ! C'est Eusebio. Pour le coup, ma peur est la plus grande de toutes les peurs.

EUSEBIO. — Alberto !

ALBERTO. — La voix est moins éloignée que je ne l'aurais cru. O voix que le vent rapide emporte et qui a dit mon nom, qui es-tu ?

EUSEBIO. — Je suis Eusebio. Viens, Alberto, viens de ce côté ; j'y suis enseveli. Soulève ces branches. Ne crains rien.

ALBERTO. — Pourquoi aurais-je peur ?

GIL. — Moi, la frayeur m'étouffe.

(*Alberto découvre le corps d'Eusebio.*)

ALBERTO. — Te voici délivré des branches qui te couvraient. Au nom de Dieu, que me veux-tu ?

EUSEBIO. — C'est bien en son nom que je t'ai appelé. Je te supplie de m'entendre en confession avant que je n'expie. Il y a un moment que j'aurais dû mourir. Mais si le coup terrible asséné par la mort féroce a libéré l'âme et rendu le corps inhabile à la ressaisir, elle ne les a pas encore séparés. (*Il se lève.*) Viens avec moi, Alberto, en un endroit où je puisse te confesser mes péchés plus nombreux que les grains de sable de la mer, que les atomes du soleil. Tel est le pouvoir que la dévotion à la croix a sur le Ciel !

ALBERTO. — Je te cède toutes les pénitences que j'ai accomplies jusqu'à ce jour, afin qu'elles servent au rachat de tes fautes.

(*Eusebio et Alberto sortent.*)

GIL. — Par Dieu, il s'en va ! Et sur ses pieds encore ! Pour le mieux regarder, le soleil découvre ses rayons. Je cours raconter ce prodige à tout le monde.

(Trad. Dieulafoy, *Le théâtre édifiant*; éd. Bloud).

Il ne restera plus à Eusebio qu'à mourir pour tout de bon cette fois, bien et dûment confessé ; à Julia qu'à avouer ses crimes, et à monter au Ciel, après avoir embrassé la croix qui était sur la tombe d'Eusebio, et à Curcio qu'à s'avancer, selon la tradition, sur le devant de la scène, et à dire, en s'adressant aux spectateurs :

« Par ce dénouement, digne d'admiration, son auteur achève heureusement « la Dévotion à la Croix ! »

INFLUENCE

Le théâtre, comme le roman, fut sous Louis XIII une province espagnole. On allait y respirer comme un air d'Espagne. Ce fut une mode dramatique ; mais ce ne fut qu'une mode, qui ne fit qu'effleurer et fleurir. Le goût français et le goût espagnol ne s'accordaient qu'en surface.

Ce que nos auteurs dramatiques du temps, des plus obscurs aux plus réputés, de Boisrobert à Thomas Corneille et à Scarron, vont demander à Lope de Vega, Tirso de Molina, Calderon, ce n'est pas un sujet, ni des caractères, c'est un nom, une intrigue, un décor. Qu'il s'agisse du « Jodelet, maître et valet », du « Don Japhet d'Arménie » ou de « l'Ecolier de Salamanque » de Scarron, des « Engagements du hasard » ou du « Don Bertrand de Cigarral » de Thomas Corneille, ce que nous voyons se dérouler sous nos yeux, c'est dans une Espagne de théâtre une partie de cache-cache brillante entre porteurs d'épée et porteuses de mantilles, et comme une verve d'intrigue étourdissante à force de déguisements et de surprises, de quiproquos et d'imbroglis. Imitation superficielle qui, à vrai dire, lâche la proie pour l'ombre, ou ne prend que l'écorce d'un fruit au goût âpre mûri dans un autre climat.

Espagne de théâtre, qui ne sera guère moins fantaisiste et artificielle que l'Espagne des premières poésies de Musset, quand il n'était encore que le charmant gamin du siècle, et qu'il se contentait de forcer en couleur, en taureaux, en sérénades et en mantilles le décor des comédies de Beaumarchais, du « Barbier de Séville » et du « Mariage de Figaro », où le dialogue vif et presto sonnait lui aussi si clair et si français, comme le chant de Chérubin ou le rire de Rosine !

Le grand Corneille, par la grâce de son haut et fier génie, pénétra plus profondément dans l'âme espagnole ; dans le pays de l'honneur il respirait à l'aise et Lope de Vega avait, dans son « Nouvel Art poétique », caractérisé d'un trait le théâtre espagnol, quand il avait dit : « Les événements où l'honneur est intéressé sont les sujets qu'il faut préférer au théâtre, parce qu'ils émeuvent puissamment les âmes ».

Mais l'honneur espagnol est trop souvent ce qu'il est dans la pièce de Calderon, qui a pour titre « le Médecin de son honneur », une divinité atroce et sanglante qui impose et inflige à ses adeptes une mentalité de bourreau. Corneille le dépouille de cette gangue, et le fait resplendir dans « le Cid » du pur éclat du devoir.

Avec la simplicité coutumière de sa prose, Corneille, dans son Epître dedica-

toire du « Menteur », affirme la pente naturelle de son génie : « J'ai cru, dit-il, que, nonobstant la guerre des Deux-Couronnes, il m'était permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce était un crime, il y a longtemps que je serais coupable, je ne dis pas seulement pour le « Cid » où je me suis aidé de don Guillen de Castro, mais aussi pour « Médée » dont je viens de parler et pour « Pompée » même, où, pensant me justifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Sénèque et Lucain étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis, approuveront du moins que je pille chez eux; et, soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. »

Il tint sa promesse en tirant « la Suite du Menteur » (1644) de la brillante comédie de Lope de Vega, « Aimer sans savoir qui », et en tirant son éclatant « Don Sanche d'Aragon » (1650) d'une autre pièce de Lope de Vega, « El Palacio Confuso ». Il ne s'en cache pas; il s'en vante. Et de fait, il tire de Lope de Vega « ce qu'a de fastueux le premier acte », la scène magnifique où Carlos, malgré les grondements des grands seigneurs, s'assied, par droit de vaillance, lui, le fils d'un pêcheur, dans le Conseil royal.

Mais là encore son imitation est originale; comme dans « le Menteur », comme dans « le Cid », « il dépayse entièrement » ses Espagnols et « les habille à la française », et mieux encore « à la Corneille ».

Mais plus juste que Boileau ne le fut dans son « Art Poétique », il a vu dans le théâtre espagnol autre chose qu'« un spectacle grossier », fantaisie « d'un rimeur » barbare; il y a trouvé une admirable source de grandeur d'âme, — plus qu'espagnole —, humaine.

Ainsi, deux siècles plus tard, c'est à la même source que Victor Hugo puisera dans son « Hernani », dont le sous-titre primitif était « l'honneur Castillan », et dans son « Ruy-Blas », où don César de Bazan « drapant sa gueuserie avec son arrogance » incarne si brillamment et si fougueusement l'élément héroïque et l'élément picaresque, — la face et le revers de la médaille espagnole.

Pour conclure, il faut reconnaître que le théâtre espagnol occupe une place singulièrement importante dans l'histoire du théâtre. Et cette place, il la doit non pas à ses imbroglis et à ses artifices, à ses paillettes brillantes et au cliquetis des mots et des épées, et non pas davantage à l'éclat sombre et dur parfois de son mysticisme douloureux, mais au fait que ses grands auteurs dramatiques ont fait jouer avec franchise et puissance les deux grands ressorts dramatiques éternels de l'amour et de l'honneur.

Un théâtre qui a imposé à l'admiration et à l'imitation du monde entier les deux grandes figures du Cid et de Don Juan a bien mérité de la littérature du Monde.

QUATRIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE ANGLAISE

CHAPITRE XV

CHAUCER (1340-1400)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Geoffrey Chaucer est le premier grand poète anglais. Né vers 1340, en plein cœur du Londres des marchands et des marins, d'un père qui faisait partie de la corporation des marchands de vin et qui était fournisseur de la Cour, il entra lui-même à la cour à dix-sept ans, comme page de la princesse Elisabeth, la bru du roi Edouard III, et il mena la vie brillante, plaisante et aventureuse des jeunes gens de la noblesse. Prisonnier de guerre en France pendant la malheureuse expédition de 1359, le roi paie sa rançon et se l'attache en qualité de valet de chambre, puis d'écuyer. Le plus clair de son temps, le jeune page le passait à rêver, à lire, à aimer et à faire des vers d'amour, des vers à la manière du célèbre *Roman de la Rose* français, que lui-même d'ailleurs traduisit. Mais, dès ses premiers poèmes, tel ce *Livre de la Duchesse* qu'il composa à l'occasion de la mort de sa protectrice Blanche de Lancastre, il mêle à la froideur brillante de l'allégorie mythologique un charme prenant de sincérité et d'émotion.



Puis, à partir de 1370, c'est pour Chaucer, chargé par le roi de missions diplomatiques à l'étranger, une période féconde et amusante de formation intellectuelle par le livre illustré du monde, en particulier à ces écoles d'humanisme courtois qu'étaient la France et l'Italie. L'aurore de la Renaissance italienne au siècle de Giotto et d'Orcagna, de Pétrarque qu'il rencontra et de Boccace qu'il devait tant imiter, éclaira l'esprit de Chaucer de la lumière d'un doux printemps humain. Et, quand il était rentré à Londres, devenu contrôleur des douanes et logé dans la tour d'Aldgate, il se détendait de son ingrate besogne administrative, en composant sa *Vie de Sainte Cécile*, son *Troïlus et Cressida* (1382), charmante et dramatique histoire tirée de Boccace, et sa *Maison de la Renommée* ou sa *Légende des Femmes exemplaires* (1385), toutes colorées du charme de l'art méridional, et du reflet plus lointain de l'art antique et virgilien.

La dernière partie de sa vie et de son œuvre sont plus proprement anglaises. Il entre au Parlement comme représentant du comté de Kent, et compose, vers l'âge de soixante ans, son œuvre la plus originale, ses fameux *Contes de Canterbury*, à la fois réalistes, romanesques et fantaisistes, et d'une extraordinaire intensité de vie. Quand il mourut en 1400, il fut enterré à Westminster, à côté des tombes royales, et il eut le premier l'honneur d'inaugurer là *le coin des poètes*.



LES PÈLERINS DE CANTERBURY.

LES CONTES DE CANTERBURY

ANALYSE ET EXTRAITS

Le prologue nous fait connaître la donnée de l'ouvrage, le décor et les personnages. Au temps d'avril et de ses douces averses, quand la nature ranimée fleurit et chante, Chaucer se prépare à faire, d'un cœur tout dévot, un pèlerinage à la tombe du saint évêque Thomas Becket à Canterbury.

Dans l'hôtellerie du Tabard, où il logeait, il se rencontre avec vingt-neuf autres pèlerins, appartenant à toutes les classes de la société, et dont il nous présente avec une verve intarissable la société pittoresque et bigarrée, à commencer par un chevalier, *tout vérité, honneur, générosité et courtoisie*, qui rapporte de tous les pays d'Europe et d'Asie qu'il a traversés des habits tout noircis, mais grande renommée de prouesse et d'honneur, et avec lui son fils, le jeune écuyer lesté et pimpant, *brodé comme l'est une prairie toute pleine de fraîches fleurs blanches et rouges*, chantant ou flûtant tout le jour et aussi *frais qu'est le mois de mai*. C'est la Prieure, *Madame Eglantine*, si coquette et si courtoise, si enjouée et si plaisante, qui parlait si joliment, non pas le français de Paris, mais le français de sa pension, si fine dans sa belle guimpe plissée, et de cœur si tendre qu'elle pleurait quand on battait ses petits chiens ou quand une souris saignait dans la souricière..., qui contraste si plaisamment avec cette brave femme de Bath, un peu sourde, mais si peu muette, *aux bas de belle laine écarlate*, aux souliers tout frais et tout neufs, et qui, grande voyageuse, portait gaillardement sur les routes le souvenir fidèle des cinq maris qu'elle avait enterrés.

Marchands importants, graves représentants de toutes les corporations, clercs étiques, fermiers cossus, marins batailleurs, *pardonneurs* et marchands d'indulgences défilent, et aussi le pauvre curé de village, instruit, généreux et bon, habitué à aller, à pied, un bâton à la main, visiter malgré pluie et tonnerre les malades de sa paroisse, et près de lui le laboureur, son frère, *qui battait le blé, creusait des fossés et bêchait pour l'amour du Christ et pour tous les misérables*, tandis que le meunier, trapu et noueux, gai compagnon et franc ribaud, en habit blanc et en capuchon bleu, ouvrait, en jouant de la cornemuse, la marche du cortège des pèlerins, que représente aux yeux une frise célèbre et bien vivante.

Tout ce monde parle, rit et vit, et accepte d'enthousiasme la proposition que leur fait le matois hôtelier de raconter chacun deux histoires à l'aller et au retour, pour égayer et alléger le voyage, moyennant quoi celui qui aura raconté *les contes les plus sentencieux et les plus délectables* sera régalé aux frais de tous *ici, en cet endroit, assis près de ce pilier* quand ils reviendront de Canterbury.

En route, dès le lendemain, on tira à la courte paille pour savoir qui commencerait. La paille échut au chevalier, et, tout en chevauchant, le chevalier conta son conte.

LE CONTE DU CHEVALIER

C'est d'une nouvelle de Boccace que Chaucer a tiré l'idée de ce conte.

Après que Thésée, le noble duc d'Athènes, eut conquis la ville de Thèbes et tué son roi Créon, ses soldats découvrirent sur le champ de bataille, à côté l'un de l'autre, deux jeunes chevaliers thébains blessés, Arcite et Palamon, qui sont cousins et de sang royal : et tous deux enfermés dans une tour voient un jour une apparition merveilleuse.

ARCITE ET PALAMON ET L'APPARITION D'EMILIE

- Ainsi se passe année après année, et jour après jour,
 jusqu'à ce qu'il arriva, par un matin de mai,
 qu'Émilie plus belle à voir
 que n'est le lis sur sa verte tige
 et plus fraîche que mai aux fleurs nouvelles —
 car avec la rose rivalisait son teint,
 et je ne sais quelle couleur était des deux plus belle —
 1040 avant qu'il ne fit jour, comme c'était sa coutume,
 était levée, et déjà toute habillée ;
 car Mai ne veut pas de paresseux la nuit.
 La saison aiguillonne chaque gentil cœur,
 et fait que chacun s'éveille brusquement,
 et dit : « Lève-toi et rends ton hommage ».
 C'est ainsi qu'Emilie fut invitée à se souvenir
 d'honorer Mai, et à se lever.
 Elle avait mis une fraîche robe, pour tout dire ;
 sa jaune chevelure était tressée en une natte,
 1050 qui lui tombait sur le dos, longue, je crois bien, d'une aune.
 Et, dans le jardin, au lever du soleil,
 elle se promène çà et là, et, selon son caprice,
 cueille des fleurs, les unes rouges, les autres blanches,
 pour en faire à son front une gracieuse couronne ;
 et chantait comme un ange du ciel.
 La grande tour, si épaisse et si forte,
 qui de ce château était le donjon principal,
 (et où étaient emprisonnés les chevaliers,
 dont je vous ai parlé, et vous parlerai encore)
 1060 s'élevait tout près du mur de ce jardin,
 où Émilie se livrait à ses ébats.
 Brillant était le soleil, et claire la matinée,
 et Palamon, le triste prisonnier,
 selon sa coutume, et avec la permission de son geôlier,
 était levé, et se promenait dans une chambre haute,
 d'où il voyait toute la noble ville,
 et aussi le jardin, plein de verts branchages,
 où la fraîche Emilie la Brillante
 se promenait, errant çà et là.
 1070 Ce triste prisonnier, ce Palamon,
 va par la chambre, marchant de long en large,

et se plaignant à lui-même de son malheur ;
 de ce qu'il était né, souventes fois, il disait « hélas ! »
 Or, il advint, par chance ou hasard,
 que, par une fenêtre, munie de maint barreau
 de fer épais et carré comme une poutre,
 il laissa tomber son regard sur Emilie,
 et soudain il tressaillit, et cria « ha ! »,
 comme s'il eût été percé jusqu'au cœur.
 1080 Et à ce cri Arcite aussitôt se redressa,
 et dit : « Mon cousin, que souffres-tu,
 pour que tu sois si pâle et ressembles à un mort ?
 Pourquoi as-tu crié ? qui t'a fait dommage ?
 Pour l'amour de Dieu, prends en toute patience
 notre prison, car il ne peut être autrement ;
 la Fortune nous a infligé cette calamité.
 Quelque funeste aspect (1), ou position
 de Saturne, près de quelque constellation,
 nous a valu ceci, et nous n'y pouvons mais :
 1090 ainsi était le ciel quand nous sommes nés ;
 nous devons subir notre sort ; c'est le bref et le clair

Palamon, en réponse, dit :
 « Cousin, en vérité, en cette opinion
 tu as une imagination vaine.
 Cette prison n'était pas la cause de mon cri.
 Mais je viens tout à l'heure d'être blessé, à travers les yeux,
 jusqu'à mon cœur, et cela sera ma mort.
 La beauté de cette dame, que je vois,
 1100 est la cause de mon cri et de mon malheur.
 Je ne sais pas si elle est femme ou déesse ;
 mais c'est vraiment Vénus, si je devine bien ».
 Et là-dessus à genoux il tomba,
 et dit : « Vénus, si c'est ton vouloir
 de te transfigurer ainsi dans ce jardin,
 devant moi, créature affligée et misérable,
 aide-nous à nous échapper de cette prison.
 Et si ma destinée déterminée
 par le verbe éternel est de mourir en prison,
 1110 aie quelque compassion de notre lignée,
 qui par la tyrannie est mise si bas. »

(1) Aspect, terme d'astrologie, qui désigne la distance angulaire de deux planètes.

Oyant ces mots, Arcite se mit à observer
 le lieu où la dame se promenait çà et là.
 Et à cette vue la beauté d'icelle le frappa tant
 que, si Palamon était blessé grièvement,
 Arcite est atteint autant que lui, ou plus.
 Et, avec un soupir, il dit tristement :
 « La fraîche beauté soudainement me tue
 de celle qui erre dans ce lieu ;
 1120 et, si je n'obtiens pas sa pitié et sa faveur,
 si je ne puis à tout le moins la voir,
 je suis un homme mort ; je n'ai rien de plus à dire. »

Arcite sera libéré et Palamon restera prisonnier ; mais qui a le plus triste sort, Arcite ou Palamon ?

*L'un peut voir sa dame chaque jour,
 Mais il doit toujours rester en prison.
 L'autre peut où il lui plaît chevaucher ou marcher,
 Mais il ne doit jamais revoir sa dame.*

Mais un jour, Arcite, revenu d'exil, et Palamon, évadé, se rencontrent, se querellent et se battent pour l'amour d'Émilie. Thésée, qui ce jour-là courait le cerf, en compagnie de la belle reine Hippolyte et d'Émilie *tout de vert habillée*, s'interpose, les sépare, leur donne cinquante semaines pour recruter chacun cent chevaliers et promet qu'il donnera Émilie pour femme à celui des deux cousins qui pourra avec sa centurie tuer son adversaire ou tout au moins le bouter hors de la lice.

Le grand jour du combat arrive. Dans la plaine se dressent trois temples, celui de Mars, celui de Vénus et celui de Diane. Arcite implore de Mars la victoire ; Palamon la sollicite de Vénus, et Diane qu'Émilie consulte sur l'issue du combat fait une réponse obscure.

Dans la grande bataille, c'est Palamon qui est vaincu ; mais Arcite vainqueur fait une chute de cheval mortelle, et mande à son chevet Palamon et Émilie.

LES DERNIÈRES PAROLES D'ARCITE

En fin de compte Arcite devait mourir.
 C'est pourquoi il envoie quérir Émilie
 et Palamon qui était son cousin cher ;
 puis il parla ainsi qu'allez entendre :
 « En rien ne peut la pauvre vie qui reste en mon cœur
 découvrir un seul point de mes peines brûlantes
 à vous, ma dame, que j'aime sur toute chose ;
 mais je vous lègue le service de mon âme,
 à vous au-dessus de toute créature,
 2770 puisque ma vie ne peut plus durer.
 Hélas ! malheur ! Hélas ! peine cruelle

que j'ai pour vous soufferte et si longtemps !
 Hélas, la mort ! Hélas, mon Émilie !
 Hélas, séparation de notre compagnie !
 Hélas, reine de mon cœur ! Hélas, ma femme,
 dame de mon cœur, cause de ma fin !
 Qu'est ce monde ? Que demandent les hommes ?
 On aime et puis on est dans sa froide tombe,
 seul sans aucune compagnie.

- 2780 Adieu, ma douce ennemie, mon Émilie.
 Prenez-moi doucement dans vos deux bras
 par amour de Dieu, et écoutez ce que je dis.
 « J'ai, ici contre, mon cousin Palamon
 en lutte et rancœur depuis de longs jours,
 par amour de vous et par ma jalousie.
 Or (Jupiter ait mon âme en sa garde !)
 s'il faut parler d'un vrai servant d'amour,
 ayant toute vertu véritablement,
 c'est-à-dire loyauté, honneur et chevalerie,
 2790 sagesse, humilité, noblesse et haut lignage,
 libéralité, et tout ce qui tient à l'art d'amour,
 eh bien ! que Jupiter ait une part de mon âme,
 aussi vrai qu'au monde aujourd'hui je ne connais personne
 si digne d'être aimé que Palamon
 qui vous sert et servira toute sa vie !
 Et si jamais vous devez vous marier,
 n'oubliez pas Palamon, ce gentil homme. »

Ainsi finit, sur une note d'une émotion délicate et tendre, le conte du chevalier.
 (Trad. Morel, *Les contes de Canterbury* ; éd. Alcan).

* * *

Le ton de Chaucer change quand il fait parler le prêtre de Nonnains. L'humour vif, piquant et léger, remplace l'émotion tendre.

LE CONTE DU PRÊTRE DE NONNAINS (1).

Ci commence le Conte du Prêtre de Nonnains, du Coq Chanteclair et de la Poule Pertelote.

(1) Chaucer a vraisemblablement emprunté les matériaux de ce conte à un passage du roman de Renart, qui est lui-même un développement d'une petite fable de Marie de France.

LE SONGE DECHANTECLAIR

Une pauvre veuve, quelque peu avancée en âge.
vivait une fois dans une étroite chaumière,
contre un petit bois, en un vallon.
Cette veuve, dont vous conte mon conte.
depuis le jour où elle perdit son homme
en patience menait très simple vie,
car maigre était son cheptel et sa rente.
Par économie, avec ce que Dieu lui avait octroyé,
elle pourvoyait à ses besoins, et aussi de ses deux filles.

4020 Trois grosses truies avait-elle, pas plus,
trois vaches, et aussi une brebis qui s'appelait Mariette ;
toute noire de suie était sa chambre, et aussi sa salle,
où elle faisait maint pauvre repas.
De sauce relevée elle n'avait guère besoin.
Nul morceau délicat ne lui passait par le gosier ;
son manger était à l'avenant de sa cabane.
La réplétion ne la rendait oncques malade ;
diète tempérée était toute sa médecine,
et exercice, et cœur content.

4030 La goutte ne l'empêchait mie de danser,
ni l'apoplexie ne lui rompait la tête ;
elle ne buvait point de vin, ni blanc ni rouge ;
sa table était surtout servie de blanc et de noir,
de lait et de pain bis, dont jamais ne manquait,
de lard grillé, et parfois d'un œuf ou deux,
car elle était quasiment laitière de son métier.
Elle avait une cour, enclose tout autour
de pieux et entourée d'un fossé à sec,
4040 dans laquelle elle avait un coq nommé Chanteclair ;
dans tout le pays de coquelicon il n'avait son pareil.
Sa voix était plus joyeuse que les joyeuses orgues
qui, les jours de messe, ronflent dans l'église ;
bien plus ponctuel était son chant sur son perchoir
que n'est une horloge ou un carillon d'abbaye.

4050 Sa crête était plus rouge que le fin corail,
et crénelée, comme un mur de castel.
Son bec était noir, et brillait comme le jais ;
comme azur étaient ses pattes et ses ergots ;

- ses ongles plus blancs que la fleur de lys,
 et comme l'or bruni, son plumage.
 Ce gentil coq avait en sa gouverne
 sept poules, pour prendre tout son plaisir,
 qui étaient ses sœurs et ses amours,
 et merveilleusement semblables à lui de couleur.
 Celle dont la gorge brillait des plus belles teintes
 4060 avait nom belle damoiselle Pertelote.
 Courtoise était, sage et débonnaire (1),
 et de bonne compagnie, et si bellement se comportait,
 depuis le jour où elle eut une semaine d'âge,
 que vraiment elle possédait le cœur
 de Chanteclair, lié par toutes les fibres ;
 lui l'aimait tant, qu'il en était plein d'aise.
 C'était joie de les ouïr chanter,
 quand le gai soleil commençait à poindre,
 en harmonieux accord : Mon ami au loin s'en est allé (2).
 4070 Car en ce temps, à ce que j'ai entendu dire,
 oiseaux et bêtes parlaient et chantaient.
 Or, advint qu'un matin à l'aube,
 comme Chanteclair, emmi toutes ses femmes,
 se tenait sur son perchoir (qui était dans la salle),
 et près de lui la belle Pertelote,
 Chanteclair se mit à geindre dans sa gorge,
 comme un homme qui en rêve souffre peine cruelle,
 et quand Perletote l'ouït se lamenter ainsi,
 elle s'étonna et dit : « Mon doux cœur,
 4080 de quoi souffrez-vous, pour gémir de cette façon ?
 Quel dormeur vous faites, fi, quelle honte ! »
 Et il répondit, et dit ainsi : « Madame,
 je vous prie, ne le prenez pas mal ;
 par Dieu, je rêvais que j'étais en telle malechance,
 juste à présent, que mon cœur en est encore tout effrayé.
 Or, veuille Dieu, dit-il, tourner à bien mon songe,
 et me garder le corps hors de ma prison !
 Je rêvais que j'allais de ça, de là
 dans notre cour, quand je vis une bête
 4090 qui était comme un chien et aurait voulu s'élancer

(1) Probablement ici au sens étymologique : de bonne aire (ou extraction), c'est-à-dire bien élevée.

(2) Refrain du temps.

sur mon corps, et aurait voulu me tuer.
 Sa couleur était entre jaune et rouge ;
 et sa queue et ses deux oreilles avaient la pointe
 noire, différente du reste du poil ;
 son museau était mince, avec deux yeux luisants.
 De son aspect encore je meurs presque de peur.
 C'est ce qui a causé mon gémissement sans doute. »

Ce songe effrayant était prophétique.

LA PERFIDIE DU RENARD DOM ROUSSET

Or advint que, comme Chanteclair jetait les yeux,
 parmi les herbes, sur un papillon,
 il découvrit ce renard qui gisait contre terre.
 Lors n'eut envie de chanter,
 mais cria incontinent « cok cok », et tressaillit,
 comme un homme effrayé dans son cœur.
 Car naturellement bête désire fuir
 4470 loin de son ennemi, si elle le découvre,
 bien que jamais de ses yeux ne l'ait vu.
 Chanteclair, quand il l'eut aperçu,
 bien aurait voulu fuir, mais le renard incontinent
 lui dit : « Gentil sire, hélas ! où voulez-vous aller ?
 Avez-vous peur de moi qui suis votre ami ?
 Or, certes, je serais pire que diable
 si vous voulais mal ou vilénie.
 Je ne suis venu pour épier vos conseils :
 mais vraiment, la cause de ma venue
 4480 est seulement pour vous entendre chanter,
 car vraiment vous avez la voix aussi jolie
 qu'un ange qui est au ciel ;
 avec cela vous avez en musique plus de sentiment
 que n'en avait Boèce, ou quiconque sut chanter.
 Messire votre père (Dieu ait son âme !)
 et aussi votre mère, dans leur courtoisie,
 sont venus dans ma maison, à ma grande aise ;
 et certes, messire, bien voudrais-je vous plaire.
 Pour ce qui est de chanter, je veux vous dire
 4490 (Dieu me prive de mes deux yeux, si je mens !)
 que, fors vous, oncques n'ai-je ouï homme chanter

comme faisait votre père, le matin ;
certes, c'était de tout son cœur qu'il chantait
et, pour rendre sa voix plus forte,
si bien se travaillait, que ses deux yeux
fermait, tant il criait haut,
et encore se dressait sur la pointe des ergots,
et tendait son cou long et mince.

Et aussi était de telle prudence,

4500 qu'il n'y avait homme dans aucun pays,
qui le passât en chant ou en sagesse.

4510 Or, chantez, messire, par sainte charité !
Faites voir si vous pouvez égaler votre père. »
Chanteclair se mit à battre des ailes
en homme qui ne pouvait soupçonner trahison,
si ravi était-il de cette flatterie.
Hélas ! princes, maint faux flatteur
est dans vos cours, et maint louangeur,
qui vous plaisent bien plus, par ma foi,
que celui qui vous dit vérité.

Lisez l'Ecclésiaste sur la flatterie ;

4520 gardez-vous, princes, de leur trahison !

Chanteclair se dressa sur ses ergots,
tendant le cou, et tenant les yeux clos,
et se mit à chanter fort, pour cette fois.
Dom Rousset le renard sursallit aussitôt,
et par la gargamelle saisit Chanteclair,
et sur son dos vers le bois l'emporta,
car lors n'y eut homme qui le vit.

O destinée, que ne peux-tu être évitée !

Hélas ! que Chanteclair ait volé à bas de son perchoir !

4530 Hélas ! que sa femme ne fit cas des songes !
et c'est un vendredi qu'advint toute cette malechance.

O Vénus, qui est déesse de plaisance,
puisque ton servant était ce Chanteclair,
et qu'à te servir il mettait tout son pouvoir,
pourquoi as-tu souffert qu'il meure en ce jour tien (1) ?

O Geoffroy (2), cher maître souverain,
qui, lorsque ton noble roi Richard fut tué

(1) Vendredi (*Veneris dies*) est le jour de Vénus.

(2) Chaucer raille ici sans méchanceté d'ailleurs Geoffroy de Vinsauf, auteur d'un poème latin larmoyant sur la mort de Richard I^{er}.

d'une flèche, fis de sa mort si dolente plainte,
 4540 que n'ai-je tes paroles et ta science,
 pour gourmer Vendredi, comme tu sus faire?
 (car un Vendredi, pour sûr, fut-il occis),
 lors vous montrerais-je comme je pourrais plaindre
 l'effroi de Chanteclair, et son tourment !

Au moins Chaucer trouvera-t-il dans son malicieux et charmant génie, à l'école des bons conteurs français, les mots savoureux et plaisants qui peindront au vif la revanche de Chanteclair.

LA REVANCHE DECHANTECLAIR

La pauvre veuve, et aussi ses deux filles,
 puèrent ces poules clamer et mener deuil,
 et hors saillirent incontinent,
 et virent le renard devers le bois courir,
 emportant le coq sur son dos ;
 4570 et crièrent ! « Sus là ! haro ! hélas !
 ha, ha, le renard ! » et après lui coururent,
 et aussi avec des bâtons maintes autres gens ;
 courut notre chien Colle, et Talbot, et Gerland,
 et Marion, sa quenouille à la main ;
 coururent vache et veau, et même les pourceaux,
 si épeurés furent-ils des abois des chiens
 et des cris des hommes aussi bien que des femmes ;
 si fort couraient-ils qu'ils pensèrent que le cœur leur rompait.
 Ils hurlaient comme font démons en enfer ;
 4580 canards de crier comme si on les voulait occire ;
 oies de voler épeurées au haut des arbres ;
 hors de la ruche, abeilles, de sortir ;
 si hideux était le bruit, ah : benedicite !
 Certes, Jack Straw et sa bande
 oncques ne poussèrent cris si perçants de moitié
 quand ils voulaient occire quelque Flamand (1),
 que furent poussés ce jour après le renard.
 Ils apportèrent trompes d'airain, de buis,

(1) En 1381, Jack Straw, Wat Tyler et les « Jacques » anglais assassinèrent plusieurs Flamands.

de corne, d'os, où soufflèrent et pouffèrent,
 4590 et dont firent sortir clameurs et hurleries ;
 on aurait pensé que le ciel allait choir.
 Or, bonnes gens, je vous prie, écoutez la fin.

Voyez comme fortune soudain retourne
 l'espoir et aussi l'orgueil de son ennemi !
 Ce coq, qui gisait sur le dos du renard,
 malgré toute sa peur, au renard s'adressa
 et dit : « Messire, si j'étais que de vous,
 je leur dirais (vrai comme Dieu m'assiste !) :
 Arrière d'ici, vous tous, manants outrecuidants !
 4600 Male peste sur vous tombe !
 Ores suis-je arrivé au bord de ce bois ;
 en dépit de vous, le coq ici restera ;
 je le mangerai, par ma foi, et ce, incontinent. »
 Le renard répondit : « Par ma foi, ainsi sera fait ».
 Et comme il disait ces mots, tout soudain
 le coq s'échappa de sa bouche allègrement,
 et au haut d'un arbre vola incontinent,
 et quand le renard vit qu'il était parti
 « Hélas ! dit-il, ô Chanteclair, hélas !
 4610 Je vous ai, dit-il, causé dommage,
 pour ce que vous ai fait peur
 quand vous ai pris, et emporté de la cour ;
 mais, messire, ne l'ai fait de méchant dessein ;
 descendez, et vous dirai ce que je voulais faire ;
 je vous dirai vérité, vrai comme Dieu m'assiste ! »
 « Nenni, dit-il ; je nous maudis tous deux,
 et d'abord me maudis-je moi-même, sang et os,
 si tu me trompes plus d'une fois.
 Tu ne me feras plus, par ta flatterie,
 4620 Chanter et fermer les deux yeux.
 Car qui ferme les paupières quand il devrait y voir,
 et ce de son plein gré, Dieu ne lui donne oncques prospérité ! »
 « Oui-da, dit le renard, et Dieu à cettui donne malechance,
 qui jargonne quand devrait se taire ».

(Trad. Cestre, *Les Contes de Canterbury*; éd. Alcan.)

Et ainsi finit le plaisant conte du coq Chanteclair et de la poule Pertelote, tel que le prêtre de Nonnains la conta.

INFLUENCE

Comme Dante la littérature italienne, Chaucer a eu la gloire de fonder et de fixer la littérature anglaise.

En effet, par un phénomène unique dans l'histoire des littératures, l'Angleterre, depuis la conquête normande du XI^e siècle, n'était plus au point de vue littéraire qu'une province française. Ce que, le soir du 14 octobre 1066, les vainqueurs d'Hastings, les Français du duc Guillaume de Normandie, avaient apporté pour plus de deux siècles aux Anglo-Saxons vaincus, c'était plus qu'une civilisation, des mœurs et une littérature nouvelles, c'était une langue nouvelle.

La Manche n'était plus qu'un grand fleuve dont par la langue les deux rives étaient françaises, et, comme jadis Athènes, Paris était vraiment le centre intellectuel du monde ; Paris avec son Université sur laquelle se modelaient celles d'Oxford et de Cambridge ; Paris, où l'élite de l'Europe allait, comme jadis on allait à Athènes, pour parfaire sa culture humaine ; Paris, qui, « avec ses bibliothèques au parfum plus délicieux que des coffrets d'aromates, et avec ses vergers de science toujours verts », était vraiment, selon le mot savoureux de Richard de Bury, l'évêque palatin de Durham, « le paradis du monde ».

Restaurateur de la langue nationale, libérateur spirituel de l'Angleterre, premier artisan de l'esprit nouveau de la plaisante Angleterre (*merry England*), Chaucer dans le charme de cet esprit nouveau laissa subsister et dominer, très consciemment et volontairement sans doute, mais certainement aussi par affinité naturelle et pente de son génie, quelques-uns des plus séduisants caractères de l'esprit français.

Moderne sans doute, et très moderne, cosmopolite et « européen » en esprit, grand voyageur curieux comme Froissart, et de plus diplomate averti et initié aux petits et aux grands secrets de « la carrière » ; humaniste aussi, et comme tout bon humaniste du siècle de Pétrarque et de Boccace, amateur ou plutôt amant passionné des vieux livres « qui font pour lui le temps passé revivre, et les leçons des sages de jadis », Chaucer est resté et a voulu rester, d'esprit et de culture, très français, presque très parisien. Dans sa bibliothèque, nos trouvères, les auteurs de nos fabliaux donnaient le ton au chœur riant « des sages de jadis » ; et même, quand, au mois de mai, au premier chant des oiseaux et au premier jeune éclat des fleurs, le poète jetait un plaisant adieu à ses livres et à son écritoire, ce qu'il devait goûter dans le printemps anglais, c'était, par la grâce des souvenirs du « Roman de la Rose » ou des vieux lais charmants de Marie de France, le charme vif, tendre et railleur d'un printemps de France.

Selon le mot de M. E. Legouis, « ce père de la littérature anglaise est un peu le fils de la nôtre ».

A William Lengland, le génie âpre et sombre, l'auteur du premier en date des écrits protestants, s'oppose avec une lumineuse et riante douceur le génie de Chaucer qui annonce déjà la Renaissance, et reflorira un siècle et demi plus tard au siècle d'Élisabeth, dans les œuvres d'un Sidney, d'un Spenser et d'un Shakespeare.

Chaucer est encore, à un autre point de vue, un précurseur. Plus encore qu'à nos trouvères, il s'apparente, par la franchise cordiale de sa verve, aux auteurs de nos fabliaux. Et parce que, dans ses « Contes de Canterbury », il a travaillé en pleine réalité humaine et en pleine matière vivante, il fait penser déjà, par la profondeur directe de son observation, à Rabelais et à Molière ; et devant le spectacle mouvant de la vie quotidienne, il n'a été ni un contempteur, ni un ironiste : il a su rester un observateur et un peintre à la fois frémissant et amusé, sympathique et tendre.

CHAPITRE XVI

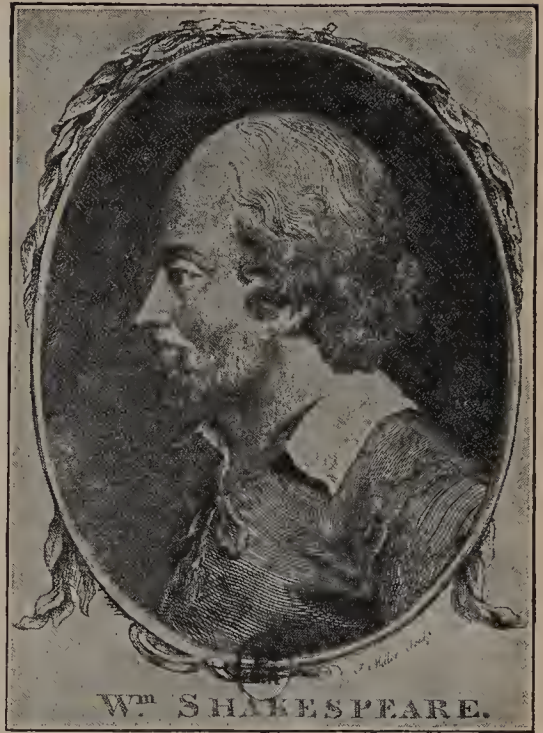
SHAKESPEARE (1564-1616)

L'AUTEUR

Les cent cinquante années qui s'étendent de la mort de Chaucer à l'âge d'*Elisabeth*, sanglantes et atroces, pleines de guerres intestines, de révoltes, de massacres, de persécutions religieuses, sont, au point de vue littéraire, d'une affreuse et désolante stérilité.

Et ce fut soudain une magnifique et rayonnante explosion dans la période qui s'étend de 1558 à 1625, et à laquelle a donné son nom *Elisabeth*, la grande reine, à qui l'Angleterre dut sa religion et son unité nationale, sa domination sur la mer, et à l'intérieur une prospérité et une douceur de vivre jusqu'alors inconnues ; au point de vue littéraire, ce fut comme une surprise d'aurore et comme un nid d'oiseaux chanteurs.

Mais tous les noms d'écrivains et de poètes, celui du chevaleresque et brillant Sidney (1554-1586), l'auteur de l'*Arcadie*, — celui de John Lily (1554-1603), l'auteur de ce bréviaire de la préciosité anglaise qu'est le roman d'*Euphuës*, — même celui du très grand et très pur poète Spenser (1553-1599), dont *la Reine des Fées* nous jette par la grâce de sa poésie ardente et fluide, en pleine forêt symbolique de rêve et d'enchantement, tous ces noms pâlisent dans l'éclat fulgurant du nom et de l'œuvre de Shakespeare.



William Shakespeare naquit à *Stratford-sur-Avon*, et il fut baptisé le 26 avril 1564. Quand naquit Shakespeare, *Stratford* était une petite ville de quatorze cents habitants, paisible et riante aux bords d'une fraîche rivière, entre des collines basses et

boisées, des champs gras, des prés verts et très fleuris. Le haut clocher de son église, hanté de corneilles, piquait vers le ciel.

John Shakespeare, le père du petit William, à la fois marchand de grains et de laines, boucher et tanneur, bien qu'il fût à peu près illettré et sût tout juste écrire, — à l'ordinaire il signait d'une croix, — dut à l'estime de ses concitoyens la charge de premier alderman. Il était catholique, comme en témoigne une profession de foi en quatorze articles, trouvée en 1770 entre la charpente et les briques par un couvreur qui réparait le toit de la vieille maison. Sa faillite, sa ruine, son emprisonnement pour dettes firent que le jeune William fut à quatorze ans retiré du collège, avec un bien léger bagage de connaissances, et mis en apprentissage. Après avoir tâté sans doute de tous les métiers, et des plus humbles, il fait, à dix-huit ans, un assez méchant mariage en épousant la fille d'un fermier, de huit ans plus âgée que lui... Soudain un vulgaire délit de braconnage, le vol d'un daim dans le domaine d'un gros seigneur des environs, sir Thomas Lucy (1), le force à quitter brusquement sa femme et ses trois enfants...

Pendant six ans, de 1586 à 1593, Shakespeare disparaît, perdu dans ce Londres où il avait sans doute cherché un asile. Nous le retrouvons dans des circonstances bien inattendues. L'auteur dramatique Robert Greene, ramassé ivre-mort dans la rue, le désigne clairement, sur son lit de mort, dans l'étrange confession testamentaire intitulée : *Quatre sous de sagesse payés d'un million de repentirs*, où il engage ses compagnons de théâtre et de misère à se défier d'un certain geai, embelli de leurs plumes, cachant son cœur de tigre sous une peau d'acteur (2), qui s' imagine pouvoir faire ronfler un vers blanc aussi bien que le plus habile d'entre eux, pur et simple Jean Fac-totum, qui se croit le seul brûleur de planches (*Shake-scene*, littéralement *Ebranle-scène*) de tout le pays. Méchant calembour, et deux fois méchant, inspiré par l'envie à un bohème des lettres, non sans talent d'ailleurs, mais dévoyé, pilier de tavernes et de mauvais lieux, qui, avec des larmes d'ivrogne, bat sa suprême coulpe sur la poitrine d'un jeune rival heureux.

Le fait est qu'en 1592, William Shakespeare est, à Londres, auteur et acteur, après avoir été sans doute gardien des chevaux des spectateurs et valet de comédiens. Le métier d'acteur n'était pas à cette époque sans aléas ni sans danger. Une ordonnance récente de la reine Elisabeth ne prescrivait-elle pas « *de brûler au fer rouge et de fouetter par les rues, nus de la ceinture à la tête, jusqu'à ce que le sang coule, tous ménestrels, charlatans, montreurs d'ours, acteurs, à moins qu'ils n'appartinssent à quelque baron du royaume* » (3)? Mais Shakespeare avait pour protecteur, répondant

(1) Celui-là même qu'il a plus tard caricaturé sans indulgence sous les traits du juge *Shallow*, dans la deuxième partie d'*Henri IV* et dans *Les Joyeuses commères de Windsor*.

(2) Vers tirés de l'*Henri VI* de Shakespeare (acte I, sc. 4).

(3) De grands personnages donnaient leur nom à des troupes ou compagnies de comédiens, qui s'appelaient leurs serviteurs. La compagnie à laquelle appartenait Shakespeare s'appela d'abord la *troupe du comte de Leicester*, puis la *troupe du lord Chambellan*, puis la

et ami, le jeune et séduisant comte de Southampton, à qui il avait dédié le *premier né de son invention*, le brillant poème mythologique de *Vénus et Adonis* et pour lequel il composait ces *sonnets* ardents et charmants, qui ne furent publiés qu'en 1609, et dans lesquels, à travers des complications d'âme plus précieuses que précises, jeux d'esprit plutôt que jeux de cœur, transparaît le souffle vif et pur de Pétrarque et de la Renaissance italienne. Tel de ces sonnets exprime avec une sincérité poignante le dégoût de son métier d'acteur qui avilit, dégrade et ensanglante son âme.

La condition d'auteur dramatique, plus relevée, n'est guère plus reluisante, ni plus sûre. Exploités par des libraires-pirates qui les dépouillent, les travestissent et les pillent, ils ont de la chance s'ils ne sombrent pas dans la honte et la misère, comme Greene ou comme Marlove, le génial auteur de *Faust*, qui meurt à vingt-six ans, dans une rixe crapuleuse. Shakespeare, lui, ne fut ni aventurier, ni bohème ; mais, par la dignité de son caractère et de sa vie, il força l'estime, tandis qu'à coups de chefs-d'œuvre il conquérirait la faveur royale et l'admiration populaire.

Voici, dans l'ordre chronologique le plus probable, la liste éblouissante des pièces qu'une ingénieuse critique a classées sous les deux rubriques : *Dans l'atelier et Par le monde*. Ce sont : *Peines d'amour perdues* et *les Deux gentilshommes de Vérone*, en 1592 ; *les Méprises*, *Roméo et Juliette* et *Henri VI*, en 1592 encore ; *Richard III*, *Richard II*, et *Titus Andronicus*, en 1593 ; *le Marchand de Venise*, *le Roi Jean*, et *le Songe d'une nuit d'été*, en 1594 ; *Tout est bien qui finit bien* et *la Mégère apprivoisée*, en 1595 ; *Henri IV*, en 1597 ; *les Joyeuses commères de Windsor*, en 1598 ; *Henri V*, en 1599 ; *Comme il vous plaira*, en 1600 ; *la Douzième nuit* et *Jules César*, en 1601. Prodigieux essor dans la fantaisie et dans l'histoire d'un génie débordant de force et de lumière et comme grisé de son jeune chant !

A cette date, le ciel s'assombrit sur la vie, l'âme et l'œuvre de Shakespeare. Pour quelles causes ? Raisons personnelles ou drame intime, on ne sait. Raisons politiques peut-être, disgrâce de d'Essex, le favori d'Elisabeth, souffleté par la reine, condamné à mort et exécuté, et disgrâce parallèle de Southampton, le doux protecteur et le noble ami, qui n'échappe qu'à grand'peine et dans des conditions romanesques à la prison perpétuelle. Peut-être seulement démarche naturelle et progrès d'un génie qui, après s'être déployé sur le monde, se replie sur lui-même et sort, d'une confrontation sombre, plus amer, plus riche et plus fort. Le fait est que, dans cette période à laquelle la même critique pittoresque donne le nom *Dans les profondeurs*, éclatent, explosent les œuvres poignantes et souveraines : *Hamlet*, en 1602 ; *Troilus et Cressida*, en 1603 ; *Othello* et *Mesure pour mesure*, en 1604 ; *Macbeth*, en 1606 ; *Le roi Lear*, en 1607 ; *Timon d'Athènes*, *Périclès* et *Antoine et Cléopâtre*, en

troupe du roi à l'avènement de Jacques I^{er}. Après avoir joué au *Théâtre* et à la *Courtine*, elle exploita le *Globe* et le *Blackfriars*. Une autre troupe rivale, et réputée elle aussi, s'appelait la troupe du lord Amiral.

1608 ; *Coriolan* en 1609. Autant de titres, autant de pièces, et autant de trouées d'une atroce lumière en plein cœur humain ravagé !...

Et soudain, après avoir roulé *dans les Profondeurs*, nous voici *sur les Hauteurs*. *Cymbeline* (1610), *la Tempête* et *le Conte d'hiver* (1611) sont comme de beaux sommets lumineux, d'où l'âme du poète, comme réconciliée avec la vie, fait neiger sur l'humanité la neige de ses meilleures roses, les roses blanches de l'indulgence caressante et de la divine pitié. Le dernier mot de l'énigme est là. Pourquoi s'indigner, pourquoi flageller, pourquoi haïr ? « *Nous sommes*, dit l'admirable et sage Prospero de « *la Tempête* », *de l'étoffe dont sont faits les songes, et notre petite vie est entourée de sommeil.* »

William Shakespeare quitta Londres et le théâtre, en plein éclat de gloire (1). Après avoir, comme Dante, parcouru tous les cercles des grandeurs et misères humaines, il pouvait mourir. Il mourut jeune encore, à cinquante-deux ans, après avoir passé les dernières années de sa vie dans sa maison de Stratford, vivant heureux avec sa famille, recevant avec plaisir les visites de ses amis, et cultivant son jardin, en honnête homme, en gentleman et en sage. Le jour même où mourait à Madrid le grand Cervantès, le 23 avril 1616, Shakespeare mourut, et la cloche de l'église qui avait sonné pour son baptême sonna pour ses funérailles. Il fut enterré sous une dalle placée dans le chœur, en avant du maître autel.

Telle est, débarrassée de pauvres ou puériles légendes, la vie de William Shakespeare. Comme la vie de Pierre Corneille, elle a pour dates principales des dates de chefs-d'œuvre. Cela suffit bien. Le fait est pourtant que la rareté des détails biographiques a fait déclencher vers le milieu du XIX^e siècle une paradoxale offensive. Des critiques trop ingénieux ou trop hardis ont instruit et dressé contre Shakespeare un tardif procès en désaveu de paternité littéraire. Opposant l'homme et l'œuvre, grandissant l'une, — on ne saurait d'ailleurs la grandir, — et rabaissant l'autre à plaisir, ils concluent qu'une telle œuvre n'a pu sortir d'un tel homme. Etrange procès de tendances qui aiguïsa les curiosités érudites et leur fit chercher et trouver sous le masque de Shakespeare les divers visages d'un Rutland, d'un Stanley, d'un Bacon ! Hypothèses brillantes mais fragiles, dont le défaut commun est de méconnaître le miracle du génie, qu'on n'explique pas, et qui explique tout, et, quand il le faut, sauve la vie par l'œuvre, le pauvre navire noir par la voile blanche, par l'aile. La vie de Shakespeare, difficile à ses débuts, fut d'ailleurs honorable et digne. Mais sa grandeur est dans ses œuvres, et les fruits jugent l'arbre. Sous le masque de Shakespeare, il y a Shakespeare.

(1) *Henri VIII*, sa dernière œuvre, fut un drame presque d'actualité qu'il écrivit en collaboration avec Fletcher, en 1613.

L'ŒUVRE

Dès la fin du xvi^e siècle, Londres était la ville d'Europe qui comptait le plus de théâtres. C'étaient, au nord et en dehors de la ville, à Shoreditch, le *Théâtre*, la *Courtine*, la *Fortune* ; au sud de la Tamise, la *Rose*, à Southwark ; puis le *Globe*, le *Phénix*, l'*Espérance*, et d'autres, si bien qu'en 1629, pour deux théâtres à Paris, on en comptait à Londres dix-sept, tous très fréquentés. La magnificence, de ces théâtres, que louent les étrangers de passage à Londres, est bien relative. La forme était le plus souvent celle d'un *O en bois*, suivant l'expression de Shakespeare lui-même dans son prologue d'*Henri V*, à la mode des cirques pour combats d'ours et de taureaux ou assauts d'escrime, dont le populaire était friand. Au premier étage, une galerie couverte pour le public aristocratique, qui payait sa place un écu ; un parterre, à ciel ouvert, était jugé assez bon pour le gros public, apprentis, artisans, marins, les *puants* comme on les appelait, qui mangeaient, buvaient, criaient, et venaient là pour deux sous avec des filles et des chiens, public houleux et passionné, mais, quand il était pris par la pièce, public merveilleux qui éclatait en bravos frénétiques. Sur la scène même, dont le tapis était une jonchée de roseaux, les seigneurs et les beaux esprits prenaient place. Ils s'y tenaient d'ailleurs très mal, fumant la pipe, sacrant et jouant aux cartes. « *Rien ne saurait*, dit un pamphlet du temps, *donner plus de relief à un gentilhomme que de lancer ses cartes sur le théâtre, après en avoir déchiré trois ou quatre avec fureur.* »

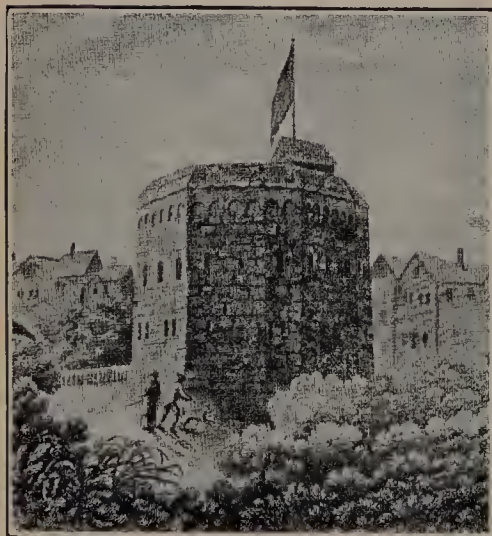
Sur la scène nul décor, — ou de si pauvres décors ; au fond de la scène, au-dessus du foyer des acteurs, un balcon qui servira aussi bien à figurer la fenêtre de Juliette, pour son duo d'amour avec Roméo, que la chambre où Macbeth monte assassiner le roi Duncan, ou que les murailles de la ville d'Angers assiégée par Jean sans Terre. Pas de décors mobiles, naturellement. Des écriteaux en tenaient lieu. Les spectateurs qui savaient lire s'en contentaient : l'indication *jardin*, *rochers*, *caverne*, *champ de bataille* les contentait pleinement. Ceux qui ne savaient pas lire étaient mis au courant par les autres et par le *Prologue*, l'acteur vêtu de noir, qui venait les instruire, au début, du lieu où se passait la scène.

L'humaniste Sidney raille avec verve l'extravagance de ces conventions :

« *On a l'Asie d'un côté de la scène et l'Afrique de l'autre et tant de royaumes que l'acteur, quand il entre, est toujours obligé de dire où il est... Bientôt après, on voit trois dames se promener pour cueillir des fleurs, et alors il faut s'imaginer que la scène représente un jardin. Puis on entend parler d'un naufrage au même endroit, et nous sommes dans notre tort si nous ne prenons pas la scène pour un récif. Sur ce, entre un monstre hideux, vomissant feu et fumée, et alors les malheureux spectateurs sont priés d'y voir une caverne. Cependant deux armées se précipitent, représentées par quatre épées et quatre boucliers, et quel cœur serait assez dur pour ne pas voir là une bataille rangée?... »*

Mais Sidney est trop difficile. Les simples spectateurs sont moins exigeants ; ils ne boudent pas contre leur plaisir : ils ont de l'imagination ; ils ont la foi, et ils ont

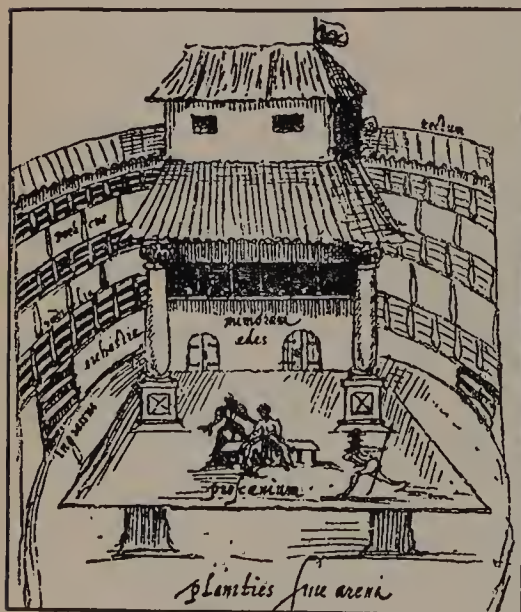
LES THÉÂTRES DE SHAKESPEARE



THE SWAN THEATRE (1614).
(Vue extérieure.)



THE GLOBE THEATRE.
(Vue extérieure.)



THE SWAN THEATRE (1600).
(Vue intérieure.)



THE FORTUNE THEATRE.
(Vue intérieure.)

les yeux de la foi : un acteur crépi de plâtre, c'est un mur ; il écarte les doigts, c'est une crevasse. Un homme avec une lanterne, à côté un chien et un buisson, c'est un clair de lune. Enthousiaste et docile, ainsi le public répond à toutes les suggestions, à tous les appels de l'auteur, et quand, comme Shakespeare, l'auteur a du génie, le public n'est pas sa dupe, mais son complice, et vraiment il collabore.

Qu'importent alors les fantaisies géographiques de l'auteur, ou les libertés qu'il prend avec l'histoire ! Qu'importe que, dans *Henri VI* par exemple, Jeanne d'Arc s'empare de Rouen ; que, dans *Richard III*, Clarence meure sept ans trop tôt ; qu'à la fin d'*Hamlet* l'usurpateur danois appelle à la rescousse « sa garde suisse » ; que, dans *le Roi Lear*, les Bretons d'avant Jésus-Christ jouent aux cartes et tirent des coups de pistolet ; qu'importe que, dans *la Tempête*, Prospéro s'embarque dans un Milan, promu port de mer, comme Vérone dans *les Deux gentilshommes de Vérone*, et en général comme toutes les grandes villes continentales lointaines ! Qu'importe encore que, dans *Comme il vous plaira*, la forêt des Ardennes ait une flore et une faune si fantastiques que lions et serpents se battent à l'ombre paisible des palmiers et des oliviers !

Ces libertés ne gênaient pas le public des théâtres de Shakespeare, théâtres dont les gravures du temps montrent, à l'intérieur comme à l'extérieur, la naïve simplicité.

Sidney a beau jeu encore de railler les libertés que le poète dramatique prend avec le temps, comme avec l'espace :

« D'ordinaire, dit-il dans le passage cité plus haut, deux jeunes princes tombent amoureux ; après mille traverses, la princesse met au monde un garçon ; on le perd ; il devient homme, amoureux et tout prêt à avoir un enfant à son tour, et tout cela en l'espace de deux heures. »

Le public, lui, sait bien que, dans *l'O en bois*, le poète est le maître du temps et de l'espace ; et il veut qu'il le soit, s'il s'est fait, par droit de génie et de conquête, le maître des volontés et des passions, des esprits et des cœurs.

Au théâtre, tout est convention ; la règle des règles est de plaire, et, à cet égard, malgré la diversité des systèmes dramatiques, un Lope de Vega, un Molière, un Shakespeare sont rois et rois souverains.

Nul de ces rois ne fut plus généreux que Shakespeare, ni plus libéral. Il donne à profusion à son public, à son peuple, tout ce qu'il lui demande : du bruit d'abord, et beaucoup de bruit, roulements de tambours, sonneries de trompettes, coups de canon et coups de tonnerre ; et aussi, pour plaire à ses yeux, le défilé bariolé et la mascarade du monde, les grands de chair chamarrés, mais, comme il aime à les voir, très criminels souvent et très misérables, et auxquels des gens du peuple, qui semblent sortir du parterre, un portier, une nourrice, un marin, viennent dire leur fait et se font furieusement applaudir ; des traîtres, très noirs et très haïssables, des amoureux très persécutés et très charmants, des rois qui tuent et qu'on assassine, des bourreaux qui égorgent, des clowns qui dansent, des fous qui rient ; sabbats de sorcières, danses de lutins et de fées au clair de lune, hoquets d'ivrognes. Le fouet

de Petruccio mène la danse et la bedaine de Falstaff est le centre du rond ; mais soudain un saut de clown crève un plafond d'étoiles.

D'ailleurs, ce roi donne au public plus qu'il n'a reçu de lui. Roi de magnificence, il ouvre aux Anglais la splendeur sanglante de leur histoire nationale. Dans dix drames, tirés du chroniqueur Holinshed, il déroule, tapisserie éclatante, film éblouissant, l'horreur sacrée de la guerre des Deux Roses, dont les cœurs sont encore pantelants, déchirés et fiers.

Il fait plus : il ouvre aux yeux de chair le monde intérieur des âmes. Il leur montre des combats plus atroces que les combats d'ours et de taureaux qu'ils aiment tant à voir ; il leur donne le spectacle terrible et poignant des passions déchaînées en tempête dans de pauvres cœurs d'hommes ; il leur fait toucher du doigt le sang qui jaillit de ces cœurs ; il fait entendre à leurs oreilles et à leurs cœurs les cris d'un *Hamlet*, d'un *Othello*, d'un *Roi Lear*, les cris les plus déchirants qu'aient jamais poussés la douleur, la misère et la folie humaines.

Mais Shakespeare est aussi un roi de Charité. Sur la comédie humaine, sur *tout le bruit que mène le pauvre acteur qui se pavane et s'agite une heure, et puis qu'on n'entend plus*, sur la vie ombre errante, *récit fait par un idiot*, comme dit Macbeth, *récit plein de bruit et de fureur et qui ne signifie rien*, il fait briller et circuler l'air vif, léger et pur, de l'Italie du *xv^e* siècle, la lumière tendre du beau printemps humain de la Renaissance, dont on retrouve l'éclat avec tant de ravissement dans *Roméo et Juliette*, dans les *Deux gentilshommes de Vérone*, dans la *Mégère apprivoisée* ; flèche d'or du carquois de Pétrarque qui déchire les brumes et découvre, entre les noirs nuages, au-dessus du cimetière d'Elseneur et de la fosse fleurie de fleurs mortelles, le sourire éternel et charmant d'Ophélie.

Poète aussi, et poète celtique, né à trente lieues du pays de Galles, il a la clef du monde enchanté, du monde de féerie et d'amour que les vieux conteurs gallois des *Mabinogion* (1) avaient entrouvert, et dont il nous ouvre toutes grandes les portes, dans le *Songe d'une nuit d'été* ou dans la *Tempête*, ou dans tant d'autres fantaisies ailées, sur un rêve, un beau rêve féminin d'étoiles dansantes, de lueurs irisées et de musiques d'âmes, si douces. si douces, que toute la douceur de la terre et du ciel y tremble.

Plus encore que poète, ou plutôt plus que poète humain, poète divin, Shakespeare est un créateur de monde. Sa gloire est là, et le secret de son immortalité. Le poète romantique anglais Coleridge l'a bien senti, quand il a salué en lui *sa puissance créatrice omni-présente*, et le mot le plus juste sur lui est le mot d'Alexandre Dumas père : « *Après Dieu, c'est Shakespeare qui a le plus créé.* »

D'un créateur, Shakespeare a toute la grandeur, toute la puissance et tout l'amour ; et il a fait vraiment par delà son temps à tous les temps, par delà son public à tous les hommes, non pas l'aumône, mais le cadeau et la grâce d'un monde.

(1) Cf. *supra*, L'épopée celtique, p. 11 et p. 20.

Dans les analyses et extraits que suivent, nous avons dû, non sans regret, restreindre notre choix au Richard III, type des drames historiques, — au Comme il vous plaira, spécimen des comédies romanesques et fantaisistes — et aux immortels, puissants et profonds chefs-d'œuvre d'Hamlet, Othello, Macbeth et le Roi Lear.

LE ROI RICHARD III (1593)

ANALYSE ET EXTRAITS

Le drame de Shakespeare qui a pour titre *le Roi Richard III* est un des plus brillants et des plus atroces de la série des drames historiques qui déroulent comme une grande fresque d'or et de sang les grands épisodes de la guerre des Deux Roses. Il fait suite au drame d'*Henri VI*. Dans la dernière scène de ce drame, Richard Glocester, de la branche d'York, après avoir poignardé de sa main le roi Henri VI de Lancastre et son fils Édouard, avait, dans un sinistre monologue, proclamé la difformité de son âme, et menacé de mort ses deux frères, Clarence et le nouveau roi Édouard IV d'York. « *Je n'ai point de semblable. Cet amour que les barbes grises nomment divin, je l'abandonne au commun des hommes ; moi, je suis un être à part, je suis seul... Le roi Henri et le prince son fils ont cessé de vivre ; Clarence, ton tour est venu, les autres viendront après ; je ne serai content que lorsqu'il n'y aura personne au-dessus de moi.* »

Dans *Richard III*, c'est l'exécution de ce plan diabolique que Shakespeare nous décrit, et la marche surnoise du monstre sur les degrés sanglants du trône.

* *

Dès la scène II du premier acte, Shakespeare nous peint un tableau saisissant. Dans une rue de Londres passe un cortège funèbre : le cadavre du roi Henri VI est porté par des gardes dans un cercueil découvert.

Lady Anne, sa bru, la femme du prince Édouard assassiné, suit le cercueil, en se lamentant sur le destin des Lancastre, et en maudissant le meurtrier. Soudain Richard arrête le cortège. Elle crie : « *Arrière, épouvantable ministre de l'enfer !* » Lui s'incline et sourit : « *Douce sainte, par charité, ne sois pas si méchante !* » Devant le meurtrier, les blessures du cadavre se sont rouvertes, et saignent ; et Anne s'écrie : « *O Dieu, qui fis ce sang, venge sa mort ! O terre, qui bois ce sang, venge sa mort ! Ciel, frappe le meurtrier à mort ! Ouvre-toi toute grande, ô terre, pour le dévorer vivant !* »

Mais le scélérat en avouant ses crimes les colore ; s'il a tué, c'est par amour pour la beauté d'Anne qui est sa lumière et sa vie. Et quand, révoltée par l'aveu outrageant, elle lui crache à la face, lui s'agenouille, il découvre sa poitrine, il lui tend son épée. Allons ! qu'elle frappe !...

L'AMOUR DE GLOCESTER

GLOCESTER. — Si ton cœur affamé de vengeance ne peut pardonner, eh bien, je te prête cette épée à la pointe aiguë ; s'il te plaît de l'enfoncer dans cette poitrine loyale et d'en chasser l'âme qui t'adorait, je la présente nue à ton coup mortel, et j'implore humblement la mort à genoux (*il découvre sa poitrine*). Allons, n'hésite pas, car j'ai tué le roi Henri (*elle fait un mouvement pour le frapper*) ; mais c'était ta beauté qui m'y avait poussé. Allons, dépêche-

toi ; ce fut moi qui poignardai le jeune Édouard (*elle fait un mouvement pour le frapper*) ; mais ce fut ta face céleste qui poussa ma main (*elle laisse retomber l'épée*). Relève cette épée, ou bien relève-moi.

ANNE. — Relève-toi, fourbe ; bien que je souhaite ta mort, je ne veux pas être ton bourreau.

GLOCESTER. — Alors, ordonnez-moi de me tuer moi-même, et j'obéirai.

ANNE. — Je te l'ai déjà ordonné.

GLOCESTER. — Mais alors, c'était dans ta colère : dis-le encore, et sur ce mot, cette main qui pour ton amour tua ton amour, pour ton amour tuera un bien plus véritable amour : tu auras été le principe de leurs morts à tous deux.

ANNE. — Je voudrais connaître ton cœur.

Et déjà voici qu'elle faiblit, qu'elle cède, accepte de sa main un anneau, croit à son repentir, lui permet d'espérer... Et, dès qu'elle a le dos tourné, le monstre triomphe et ricane.

GLOCESTER. — Jamais femme fut-elle courtisée de telle façon ? Jamais femme fut-elle conquise de cette façon ? Je l'aurai, mais je ne la garderai pas longtemps. Comment ! moi qui ai tué son mari et le père de son mari, l'enlever au moment où son cœur brûlait de la plus extrême haine, où sa bouche était pleine de malédictions, où ses yeux étaient pleins de larmes, alors qu'elle avait à ses côtés le témoignage sanglant qui justifiait sa haine ! Elle a contre moi Dieu, sa conscience et tous ces obstacles ; moi, je n'ai d'autres amis pour appuyer ma requête que le diable lui-même et mes regards hypocrites, et cependant je la conquiers ! c'est gagner la partie contre le monde entier avec rien ! Ah ! a-t-elle oublié déjà ce brave prince, Édouard, son Seigneur, que je tuai il y a trois mois à Tewkesbury dans mon accès de colère ? Le vaste monde ne pourrait montrer un autre exemplaire d'un plus doux et plus aimable gentilhomme, plus prodigement doué par la nature ; c'était un prince jeune, vaillant, sage, incontestablement fait pour régner, et cependant elle abaisse ses yeux sur moi qui ai cueilli ce doux prince dans la fleur de son printemps et qui l'ai condamnée à la triste couche d'une veuve ; sur moi, dont le tout n'égale pas la moitié d'Édouard ; sur moi qui boite et suis aussi mal bâti que voilà. Je parie mon duché contre un misérable denier que je me suis trompé jusques à aujourd'hui sur ma personne : sur ma vie, je parie qu'elle trouve, quoique je ne puisse en faire autant, que je suis un homme merveilleusement beau. Je m'en vais faire la dépense d'un miroir, et convoquer une assemblée d'une vingtaine ou deux de tailleurs, afin d'étudier les modes qui pourront orner mon corps : puisque me voilà parvenu à être en faveur avec moi-même, je veux faire quelques frais pour me maintenir mes bonnes grâces. Brille, ô beau soleil, jusqu'à ce que j'aie acheté un miroir, afin que je puisse voir mon ombre quand elle passe. (*Il sort.*)

Maudit par la veuve d'Henri, la reine Marguerite, qui lui souhaite *que le sommeil ne ferme jamais ses yeux de meurtrier et que le ver de la conscience ronge toujours son âme*, lui, le diabolique hypocrite, se réjouit du succès de ses trames.

CYNISME

GLOCESTER. — C'est moi qui fais le mal, et c'est moi qui commence à crier le premier. Je mets à la charge d'autrui la responsabilité des méfaits que j'ai secrètement tramés. C'est moi-même qui ai mis Clarence à l'ombre, et je gémis sur son sort devant ces naïves dupes, c'est-à-dire Stanley, Hastings et Buckingham, et je leur dis que c'est la reine et ses alliés qui excitent le roi contre le duc mon frère. Ils le croient maintenant, et ils m'excitent à me venger sur Rivers, Vaughan et Grey ; mais alors je soupire, et je leur dis avec une citation de l'Écriture, que nous devons rendre le bien pour le mal : et c'est ainsi que je revêts la nudité de ma scélératesse de vieilles loques de phrases volées aux livres saints, et que je parais un saint, alors que je remplis davantage le personnage du diable. Mais doucement ; voici venir mes exécuteurs (1).

Et, sur son ordre, deux assassins soudoyés vont assassiner Clarence dans la prison de la Tour...



L'acte II nous montre, dans un appartement du palais, le roi Edouard mourant qui demande aux seigneurs de sa cour de se réconcilier. Gloucester, entre tous, fait parade d'humilité.

HYPOCRISIE

« Parmi cette princière assemblée, si quelqu'un, par suite de faux rapports, ou de suppositions erronées, me tient pour ennemi ; si follement, ou par colère, j'ai commis quelque chose qu'ait peine à supporter tel ou tel ici présent, je désire me réconcilier et faire avec lui pacte d'amitié. C'est la mort pour moi que d'être en inimitié avec quelqu'un ; je hais cela, et je désire l'affection de tous les honnêtes gens. De vous d'abord, madame, je sollicite une paix sincère que j'achèterai par mes loyaux services ; — je vous demande la paix à vous, mon noble cousin Buckingham, si jamais quelque mésintelli-

(1) Il n'est pas rare que les personnages de Shakespeare découvrent ainsi leurs intentions les plus secrètes, autant d'ailleurs pour que « *la canaille à deux sous* » du parterre comprenne que pour soulager leur âme.

gence s'est glissée entre nous deux ; — je vous la demande à vous, lord Rivers et à vous, Dorset, qui si souvent avez jeté sur moi des regards de colère que je ne méritais pas ; — je vous la demande à vous, lord Woodville, et à vous, lord Scales, — et à vous tous vraiment, ducs, comtes, lords, gentilshommes. Je ne connais pas d'Anglais vivant pour lequel mon âme ait plus de haine que n'en a l'enfant né la nuit dernière : je remercie mon Dieu pour mon humilité. »

Alors le palais s'emplit de lamentations royales, à la nouvelle de l'assassinat de Clarence et de la mort du roi Edouard ; Richard console la reine Elisabeth, la veuve d'Édouard, par des témoignages de sympathie hypocrite ; puis, à genoux, il demande la bénédiction de sa mère, la vieille duchesse d'York ; et quand celle-ci, qui le sait coupable de la mort de Clarence, dit ces simples mots au fratricide : « *Dieu te bénisse et mette dans ton cœur la douceur, l'amour, la charité, l'obéissance et la loyauté !* ». Richard, en se relevant, dit dans un cynique a-parte : « *Ainsi soit-il ! Et qu'il m'accorde de mourir vieux ; c'est le but obligé de toute bénédiction maternelle, et je m'étonne que ma mère l'ait oublié !* »

* * *

La première scène du troisième acte nous fait assister à l'entrée dans Londres du nouveau prince de Galles, le petit Edouard, fils et héritier de son père. Gloucester, qui a le titre de Lord Protecteur, lui souhaite la bienvenue, et sous le prétexte de lui ménager un jour ou deux de repos, avant le couronnement, le fait conduire avec le petit duc d'York, son frère, à la Tour de Londres. Les deux enfants tremblent à ce nom sinistre. Court dialogue lourd d'angoisses.

LE PETIT YORK. — Eh quoi, Monseigneur, est-ce que vous allez à la Tour ?

LE PRINCE DE GALLES. — Mylord Protecteur le veut.

LE PETIT YORK. — Je ne dormirai pas tranquille à la Tour.

GLOCESTER. — Qu'y pourriez vous craindre ?

LE PETIT YORK. — Ma foi, l'ombre irritée de mon oncle ; ma grand'-mère m'a dit qu'il y avait été assassiné.

LE PRINCE DE GALLES. — En fait d'oncles, je ne crains pas les morts.

GLOCESTER. — Ni les vivants, non plus, je pense.

Les événements se précipitent, et les crimes se multiplient. Sur l'ordre de Richard, le comte de Rivers, frère de la reine Elisabeth, et lord Grey, un de ses fils d'un premier lit, sont exécutés à Pomfret, avec un seigneur de leur suite, sir Thomas Vaughan.

Sur l'ordre de Richard, le lord chambellan Hastings est assassiné, pour avoir dit, en apprenant les desseins ambitieux de Gloucester : « *Que j'aie la tête abattue, avant de voir la couronne aussi indignement placée !* »

Il ne reste plus au monstrueux hypocrite qu'à jouer pour son compte la grande scène du refus, puis de l'acceptation de la couronne royale, que le duc de Buckingham, son complice, et le Lord Maire, sa dupe, viennent lui offrir. La scène est d'une réelle grandeur.

L'OFFRE DE LA COURONNE

LE LORD MAIRE. — Regardez en haut Sa Grâce qui se présente entre deux ecclésiastiques !

BUCKINGHAM. — Deux béquilles de vertu pour un prince chrétien, propres à le prévenir contre les chutes de la vanité : voyez, il tient à la main un livre de prières ; ce sont là les vrais insignes auxquels on reconnaît un saint homme. Illustre Plantagenet, très gracieux prince, prête à nos requêtes une oreille favorable, et pardonne-nous d'avoir interrompu les dévotions de ton zèle très chrétien.

GLOCESTER. — Milord, il n'est pas besoin d'une telle apologie ; c'est moi plutôt qui vous conjure de me pardonner, moi qui, dans mon ardeur pour le service de Dieu, voulais différer la visite de mes amis. Mais, laissons cela. Quel est le bon plaisir de Votre Grâce ?

BUCKINGHAM. — Celui même de Dieu, j'en ai l'espérance, et celui de tous les bons citoyens dans cette île laissée sans gouvernement.

GLOCESTER. — Je soupçonne que j'aurai commis quelque offense qui paraît choquante aux yeux de la Cité, et que vous venez pour réprimander mon ignorance.

BUCKINGHAM. — Vous en avez commis une, Milord ; puisse-t-il plaire à votre Grâce d'amender votre faute sur nos instances !

GLOCESTER. — Certes, je le ferai ; sans cela, pourquoi respirerais-je sur une terre chrétienne ?

BUCKINGHAM. — Sachez donc que votre faute, c'est d'abandonner le siège suprême, le trône de majesté, les fonctions royales de vos ancêtres, la gloire traditionnelle de votre maison royale, à la corruption d'une souche bâtarde ; tandis que vous sommeillez dans la douceur de vos pensées (sommeil dont nous venons vous secouer pour le bien de la patrie), cette noble île cherche ses véritables membres, contemple sa face défigurée par des cicatrices d'infamie, son trône royal greffé d'ignobles branches, et se sent presque poussée dans le gouffre dévorant du ténébreux oubli et du complet effacement. Pour la retirer de cet état, nous venons, du plus profond de notre cœur, solliciter votre gracieuse personne de prendre la charge et le gouvernement royal de notre pays, non plus à titre de protecteur, de lieutenant, de substitut, non plus à titre d'intendant secondaire pour le profit d'un autre, mais à titre d'héritier légitime du sang royal, par droit de naissance, comme votre empire et votre bien. C'est pour amener votre Grâce à exaucer cette juste requête, que je suis venu ici, en compagnie de ces citoyens, vos très honorables et très affectionnés amis, et poussé par leur véhémence instigation.

GLOCESTER. — Je ne saurais dire ce qui convient le mieux à mon rang,

ou à vos offres, de partir en silence, ou de répondre amèrement pour vous réprimander. Si je ne réponds pas, peut-être penserez-vous que, l'ambition me nouant la langue, je consens, puisque je ne dis rien, à porter ce joug doré de la souveraineté que vous voulez follement m'imposer ici ; et, d'un autre côté, si je vous réprimande pour cette requête qui part d'un sentiment si dévoué envers ma personne, j'aurai rebuté mes amis. En conséquence, je parlerai pour éviter le premier inconvénient ; et puisque je me décide à parler, afin de ne pas encourir le second reproche, voici la réponse définitive que je vous donnerai. Votre affection mérite mes remerciements ; mais ma valeur est si petite qu'elle veut échapper à vos hautes instances. Et d'abord, quand bien même tous les obstacles seraient détruits et que je pourrais marcher par un sentier tout uni vers la couronne, comme vers la propriété légitime et la succession échue de mon droit de naissance, telle est cependant ma pauvreté d'esprit, si nombreuses et si considérables sont mes imperfections, que moi, — barque incapable de soutenir la puissante mer, — j'aimerais mieux me dérober à ma grandeur, que de disparaître enfoui sous ma grandeur, et étouffé dans les vapeurs de ma gloire. Mais, Dieu soit loué, il n'est pas besoin de moi, — et s'il en était besoin, je serais bien insuffisant pour vous venir en aide ; — l'arbre royal nous a laissé un fruit royal, qui mûri par le cours du temps, occupera dignement le siège de la majesté, et dont le règne, je l'espère, nous donnera le bonheur, C'est sur lui que je dépose tout ce que vous voudriez déposer sur moi, le droit et la fortune de ses heureuses étoiles, et Dieu défende que je veuille les lui enlever !

BUCKINGHAM. — Milord, cette réponse prouve beaucoup de conscience chez Votre Grâce ; mais, toutes circonstances bien considérées, ces scrupules sont excessifs et frivoles. Vous dites qu'Édouard est le fils de votre frère ; nous disons de même, mais il n'est pas le fils de la femme d'Édouard : en effet, son père fut d'abord fiancé à Lady Lucy, — votre mère vit pour témoigner de son engagement, — et puis il fut fiancé, par substitut, à Bonne, sœur du roi de France. Ces deux fiancées mises de côté, une pauvre pétitionnaire, une mère affolée pour les intérêts de ses nombreux enfants, une veuve en détresse dont la beauté pâlisait et qui était dans l'automne même de ses beaux jours, fit conquête et proie de son œil capricieux, et le séduisit jusqu'à le faire descendre du sommet élevé de sa dignité à une basse alliance et à une bigamie abhorrée : d'elle, il eut par ce mariage illégitime cet Édouard que notre politesse appelle le prince. Je pourrais récriminer bien plus amèrement encore si, par respect pour certaines personnes vivantes, je n'étais pas tenu de mettre un frein à ma langue. Ainsi donc, mon bon Lord, acceptez pour votre propre personne royale le bénéfice de la dignité qui vous est ici offerte : si ce n'est pas pour faire notre bonheur et celui du pays, que ce soit au moins pour retirer votre noble race de la corruption engendrée par les abus du temps, et la faire entrer dans la ligne de la légitimité et de la véritable descendance.

LE LORD MAIRE. — Faites cela, mon bon Lord ; vos concitoyens vous en supplient.

BUCKINGHAM. — Ne repoussez pas, puissant Lord, ce dévouement qui vient à vous.

CATESBY. — O remplissez-les de joie, exaucez leur légitime requête !

GLOCESTER. — Hélas ! Pourquoi voulez-vous entasser sur moi ces soucis ? Je ne suis pas fait pour la puissance et la majesté ; je vous en conjure, ne prenez pas mal ma résolution, si je ne peux ni ne veux vous céder.

BUCKINGHAM. — Si vous refusez, ayant par amour et dévouement répugnance à déposer cet enfant, le fils de votre frère, — car nous connaissons bien votre tendresse de cœur, et cette bonté aimable, sensible, presque féminine, que nous avons remarquée en vous pour tous vos parents, comme pour les gens de toute condition d'ailleurs, — sachez-le bien, soit que notre requête soit acceptée de vous, soit qu'elle ne le soit pas, le fils de votre frère ne sera pourtant jamais notre roi, mais nous installerons quelque autre personne sur le trône, à la disgrâce et à la chute de votre maison. C'est sur cette résolution que nous vous laissons ; venez, citoyens, nous ne supplierons pas davantage. (*Sortent Buckingham et les citoyens.*)

CATESBY. — Rappelez-les, mon doux prince, acceptez leur requête ; si vous les refusez, tout le pays en gémera.

GLOCESTER. — Vous voulez donc me jeter de force dans un monde de soucis ! Rappelez-les ; je ne suis pas de pierre, mais je suis pénétrable à vos affectueuses sollicitations, bien qu'elles blessent ma conscience et mon âme. (*Sort Catesby.*)

(*Rentre Buckingham avec les citoyens.*)

GLOCESTER. — Cousin de Buckingham, et vous, hommes sages et graves, puisque vous voulez attacher la fortune sur mes épaules, pour me faire porter son poids, que je le veuille ou non, j'aurai la patience d'endurer ce fardeau ; mais, si le noir scandale et le reproche à l'odieux aspect sont les conséquences de l'acte que vous m'imposez, votre contrainte suffira pour m'acquitter de toutes les taches d'impureté et de toutes les salissures qu'il entraînera ; car Dieu sait, et vous pouvez en partie voir, combien je suis loin de désirer cette charge.

LE LORD MAIRE. — Dieu bénisse Votre Grâce ! nous le voyons, et nous le dirons.

GLOCESTER. — En le disant, vous ne direz que la vérité.

BUCKINGHAM. — Eh bien, alors, je vous salue de ce titre royal : Longtemps vive le roi Richard, le digne roi de l'Angleterre !

Tous. — Amen !

BUCKINGHAM. — Vous plairait-il d'être couronné demain ?

GLOCESTER. — Quand il vous plaira, puisque telle est votre volonté.

BUCKINGHAM. — Demain donc, nous ferons cortège à Votre Grâce ; et maintenant nous prenons notre congé, tous remplis de joie.

GLOCESTER, *aux évêques*. — Allons, retournons à notre pieux travail. Adieu, mon cousin ; adieu, mes chers amis. (*Ils sortent.*)

* * *

A l'acte IV, Richard est roi. Il a épousé lady Anne. Ce n'est pas assez pour lui. Pour qu'il se sente solide sur son trône, il faut qu'Anne, qui est très malade, meure, et qu'il épouse la fille de son frère, le roi Edouard. « *Je suis si avant dans le sang, qu'il faut qu'un crime suive l'autre.* » Il faut surtout que les deux petits princes prisonniers dans la sombre Tour, les enfants d'Edouard, disparaissent. Buckingham recule devant l'énormité du crime. Le scélérat Tyrrel s'en charge et vient en rendre compte.

LE MEURTRE DES ENFANTS D'ÉDOUARD

(*Entre Tyrrel.*)

TYRREL. — L'acte de tyrannie et de sang est accompli, le forfait le plus noir, le plus archi-sanguinaire, le plus fait pour émouvoir la compassion dont ce pays ait été encore coupable. Dighton et Forrest, que j'avais subornés pour exécuter la besogne de cette impitoyable boucherie, tout fieffés scélérats, tout chiens sanguinaires qu'ils étaient, se fondant de tendresse et de douce compassion, ont pleuré comme deux enfants en faisant le triste récit de leur mort. « Las, c'est ainsi, a dit Dighton, qu'étaient couchés les deux gentils enfants. — C'est ainsi, a dit Forest, qu'ils étaient enlacés dans leurs bras innocents et blancs comme albâtre. Leurs lèvres étaient comme quatre roses sur une même tige qui s'embrassaient les unes les autres dans la beauté de leur été ; un livre de prières se trouvait sous leur oreiller, ce qui, à un certain moment, ajoutait Forest, m'a presque fait changer de résolution ; mais, oh, le diable... » Ici le scélérat s'est arrêté, et alors Dighton a repris : « Nous avons étouffé le plus doux et le plus ravissant ouvrage que la nature ait jamais fait depuis sa première création. » Puis tous deux sont partis, si pleins de remords, si bourrelés par leur conscience, qu'ils ne pouvaient plus parler, et alors, je les ai laissés pour venir porter ces nouvelles au roi sanguinaire. Le voici qui vient.

(*Entre le roi Richard.*)

TYRREL. — Bonne santé à mon souverain Seigneur !

LE ROI RICHARD. — Cher Tyrrel, me portes-tu des nouvelles capables de me rendre heureux (1) ?

TYRREL. — Si votre bonheur tient à l'exécution des ordres que vous m'aviez donnés, soyez heureux, car ils sont exécutés.

(1) Par un procédé de contraste qui lui est habituel, Shakespeare fait ressortir ici par le remords et la pitié du valet la joie cruelle du maître.

LE ROI RICHARD. — Mais les as-tu vus morts ?

TYRREL. — Oui, Monseigneur.

LE ROI RICHARD. — Et ensevelis, gentil Tyrrel ?

TYRREL. — Le chapelain de la Tour les a fait ensevelir ; mais où, et comment, je ne le sais pas, pour dire la vérité.

LE ROI RICHARD. — Viens me retrouver tout de suite après souper, Tyrrel, et alors, tu me feras le récit de leur mort. En attendant, pense au service que je pourrais te rendre, et ton désir sera pleinement satisfait. Adieu, jusqu'à ce moment.

TYRREL. — Je prends humblement congé. (*Il sort.*)

LE ROI RICHARD. — J'ai mis étroitement sous clef le fils de Clarence, j'ai marié pauvrement sa fille ; les fils d'Édouard sommeillent dans le sein d'Abraham, et Anne, ma femme, a souhaité la bonne nuit au monde. Maintenant, comme je sais que ce Richemond de Bretagne aspire à la main de la jeune Elisabeth, la fille de mon frère, et que, par cette alliance, il dirige orgueilleusement ses yeux vers la couronne, je vais attaquer la jeune fille, en amant joyeux et sûr de réussir.

Devant le palais, la reine Marguerite, la reine Elisabeth et la vieille duchesse d'York se lamentent et maudissent. Mais c'est de la bouche de la reine Marguerite que sortent les plus furieuses exécutions.

Cependant on apprend le débarquement de Henri Richemond, que Buckingham et le marquis de Dorset, le seul fils de la reine Elisabeth qui ait échappé au massacre, sont allés rejoindre. Richard apparaît à la tête de ses troupes. Sa mère, la duchesse d'York, étend le bras pour le maudire ; mais il raille et fait couvrir sa voix par les tambours. Resté seul avec la reine Elisabeth, il lui demande la main de sa fille pour assurer la paix de l'Angleterre. Il jure cette fois un amour durable.

Il le jure *par l'univers*. « *Il est plein de tes crimes* », crie la mère ; — *par la mort de son père*. « *Ta vie a déshonoré sa mort* ; » par lui-même. « *Tu t'es avili, toi-même !* » Elle finit pourtant par céder, comme envoûtée par un charme maléfique, et le scélérat s'écrie : « *Femme sans caractère ! Femme sotte et changeante !* »

Les nouvelles se succèdent, bonnes et mauvaises. Buckingham est pris et exécuté, mais Richemond et Dorset sont menaçants.

• • •

A l'acte V, c'est le châtement du monstre. Des deux côtés de la plaine de Bosworth les troupes de Richemond et de Richard sont rangées. Il fait nuit : Richard et Richemond dorment dans leurs tentes ouvertes, et les ombres des morts se lèvent, vengeresses.

Le lendemain, c'est le combat, qui fait enfin justice du monstre.

« *Dieu soit loué ! s'écrie Richemond, la journée est à nous ; le chien sanguinaire est mort.* »

(Trad. E. Montégut ; éd. Hachette).

« COMME IL VOUS PLAIRA ! » (1600)

ANALYSE ET EXTRAITS

La pièce de *Comme il vous plaira* est une des plus charmantes comédies fantaisistes que Shakespeare ait composées. Imitée d'une pastorale de Lodge intitulée *Rosalynde, legs précieux d'Euphuës trouvé à Silexedra et rapporté des Canaries par Thomas Lodge gentilhomme*, elle est le rêve fait par le plus charmant des génies d'un retour à l'innocence bucolique, et de la guérison par la nature des âmes troublées.

ACTE I

Rosalinde, la fille du duc Aîné, banni par son frère cadet Frédéric, vit à la cour de l'usurpateur et trouve dans sa cousine Célia l'affection charmante et sûre d'une sœur. Un jour de fête, Rosalinde donne le prix du combat au jeune Orlando, fils d'un ami du duc exilé, vainqueur d'une brute boxeuse que son frère aîné, l'exécrable Olivier, avait chargée de le tuer. A une chaîne détachée de son cou, elle ajoute un sourire et d'aimables paroles : « *Vous avez bien lutté, monsieur, et terrassé plus que vos ennemis.* » Et le vainqueur est vaincu par ce sourire. Et voici que, sans autre raison que son caprice de despote, le duc Frédéric bannit à son tour Rosalinde loin de sa cour. Mais Célia la suit en exil, avec le bouffon de la cour, Pierre de Touche, un bouffon et surtout un bouffon de Shakespeare étant d'un merveilleux réconfort en voyage.

ACTE II.

Dans la forêt des Ardennes, forêt de fantaisie où croissent en bon voisinage des palmiers et des chênes et où se promènent des lions, tous et toutes se retrouvent : le vieux duc avec deux seigneurs, compagnons d'exil, Amiens, le faiseur de chansons et Jacques le Mélancolique ; Orlando fuyant la haine d'Olivier, avec Adam, son vieux serviteur fidèle ; et les deux cousines Célia, sous le pseudonyme d'Aliéna, et Rosalinde, sous le travesti et le nom du jeune berger Ganymède ; ayant acheté d'un vieux berger maisonnette, pré et troupeaux, les deux cousines vivent en bergères *sur la lisière de la forêt, comme frange au bord d'une jupe.*

Charmante forêt, où l'on chante, où l'on raille, où l'on rêve, et où le fou n'est pas le moins sage !

LE FOU DANS LA FORÊT

(Une table dressée. Entrent le duc Aîné, Amiens et des seigneurs proscrits.)

LE DUC AÎNÉ.

Je pense qu'il a pris le corps d'un animal (1) :
Car il n'est nulle part sous la forme d'un homme.

(1) Le duc Aîné parle de Jacques le Mélancolique.

PREMIER SEIGNEUR.

Monseigneur, à l'instant il vient de nous quitter.
Il était tout joyeux d'entendre une chanson.

LE DUC AINÉ.

S'il devient musical, lui, fait de dissonances,
Nous entendrons bientôt le désaccord des sphères.
Va le chercher ; dis-lui que je veux lui parler.
(*Entre Jacques*).

PREMIER SEIGNEUR.

Il m'épargne ma peine, en paraissant lui-même.

LE DUC AINÉ.

Eh bien, voyons, monsieur, qu'est-ce que cette vie ?
Il nous faut implorer votre société ?
Eh quoi ? vous avez l'air joyeux ?

JACQUES.

Un fou ! j'ai rencontré dans la forêt un fou !
Un fou bariolé ! O monde pitoyable !
J'ai rencontré un fou, aussi vrai que je vis,
Qui, s'étant étalé, se chauffait au soleil.
Il narguait la fortune, avec des mots heureux,
En termes arrêtés, lui, fou bariolé...
« Bonjour, fou, dis-je. — Ah ! non, ne m'appellez point fou,
Monsieur, dit-il, avant que le Ciel ne m'envoie
La Fortune ». Il produit, à ces mots, un cadran
De sa poche, et l'observe avec un regard terne
Et dit très sagement : « Voyez, il est dix heures ;
Nous pouvons voir ainsi comment va ce bas monde,
Car, il n'y a qu'une heure, il n'était que neuf heures.
Et dans une heure encore, onze heures vont sonner ;
Et ainsi, d'heure en heure, on mûrit, on mûrit,
Et ainsi, d'heure en heure, on pourrit, on pourrit.
Ah ! je pourrais en dire long ! » Lorsqu'en ces termes
Ce fou bariolé médita sur la vie,
Mes poumons, tel un coq, se mirent à chanter
De ce que certains fous fussent si philosophes,
Et je ris, et je ris, sans interruption,
Une heure à son cadran. Noble fou, digne fou !
L'habit bariolé ! voilà le seul ! le vrai !

LE DUC AÎNÉ.

Quel est ce fou?

JACQUES.

O digne fou ! Il fut autrefois courtisan.
« Pourvu, dit-il, que jeunes femmes soient jolies,
Elles ont l'air de le savoir. » En sa cervelle,
Sèche comme un biscuit qui reste d'un voyage,
Il a certains recoins étranges, tout bourrés
De choses observées, qu'il débite en lambeaux
Hachés et décousus. Oh ! que ne suis-je un fou !
Oh ! que j'ambitionne un bon bariolage !

LE DUC AÎNÉ.

Et tu l'auras.

JACQUES.

C'est le costume qu'il me faut.
Mais désherbez d'abord votre saine raison
De toute folle idée en ce lieu-là montée,
Que je suis sage. Avec la casaque, je veux
Liberté, charte et droits aussi grands que le vent
De souffler sur quiconque il me plaît ; les fous l'ont.
Et ceux que ma folie aura le plus froissés
Devront rire le plus. Pourquoi cela, messire ?
C'est clair comme un chemin qui conduit à l'église.
Celui dont le point faible est touché par un fou
Agit très follement, fut-il au vif blessé,
En ne prenant point l'air indifférent au coup ;
Sinon, le sage voit mettre à jour sa folie
Par les coups d'œil que le fou lance à l'aventure.
L'habit bariolé ! vite ! faites-moi libre
De dire ma pensée, et je vais, bien à fond
Purger le corps malsain de ce monde infecté,
S'il veut patiemment accepter mes remèdes.

Orlando paraît et demande au duc de lui accorder l'hospitalité.

SAGESSE ET CHANSONS

ORLANDO.

Mais qui que vous soyez
Vous qui dans ce désert, inaccessible aux hommes,

A l'ombre des rameaux pleins de mélancolie,
Laissez indolemment couler vos heures lentes,
Si jamais vous avez connu des jours meilleurs,
Et le son d'une cloche appelant à l'église,
Si vous avez été l'hôte de gens de bien,
Si vous avez séché de vos yeux une larme,
Et savez ce que c'est qu'inspirer, que sentir
La pitié, rendez-vous à mes mots de douceur.
Je l'espère, et rougis, et cache mon épée.

LE DUC AINÉ.

Il est vrai, nous avons connu des jours meilleurs,
Oui, nous avons gagné l'église au son des cloches,
Oui, nous avons été l'hôte de gens de bien,
Et nous avons séché des pleurs de pitié sainte ;
Ainsi, asseyez-vous ; soyez le bienvenu.
Prenez à votre gré tout ce que nos ressources
Sont capables d'offrir à votre dénûment.

ORLANDO.

Alors, abstenez-vous un instant d'aliments,
Et moi, je cours chercher mon faon, telle une biche.
Afin de le nourrir. Tout proche est un vieillard
Dont les pas fatigués et boitants m'ont suivi
Par pur amour ; qu'il ait d'abord sa suffisance,
Lui qu'accablent deux maux, la vieillesse et la faim.
Je ne veux rien toucher avant.

LE DUC AINÉ.

Ramenez-le

Et nous ne prendrons rien jusqu'à votre retour.

ORLANDO. — Merci, soyez béni pour votre charité. (*Il sort.*)

LE DUC AINÉ.

Bien d'autres, tu le vois, sont malheureux aussi.
Sur ce vaste univers, cet immense théâtre,
Bien des drames ont lieu, plus tristes que celui
Où nous-mêmes jouons.

JACQUES.

Le monde est une scène.

Hommes et femmes, tous n'y sont que des acteurs ;

Ils y font leurs entrées, ils y font leurs sorties ;
 Et chaque homme en son temps doit jouer plusieurs rôles,
 Faisant sept actes de sa vie. Enfant d'abord,
 Il bave et il vagit aux bras de sa nourrice ;
 Ensuite, l'écolier pleurard, avec son sac
 Et son teint matinal ; il va train d'escargot
 A regret, vers l'école. Amoureux, il exhale
 De gros soupirs de forge, avec une complainte
 Au beau sourcil de sa maîtresse. Il a, guerrier,
 Jurons venus de loin, barbe de léopard ;
 Pointilleux sur l'honneur, bouillant et querelleur,
 Il s'élance chercher la bulle d'air de gloire,
 Jusqu'en la gueule du canon. Puis c'est le juge,
 Le ventre gras et rond, fourré de bon chapon,
 L'œil sévère et la barbe à la coupe correcte,
 Plein de sages dictons, de banals précédents,
 Et le rôle est joué. Le sixième âge passe
 Au vieux barbon maigri, qui traîne ses pantoufles,
 Les lunettes au nez, la sacoche au côté,
 Les chausses d'autrefois ménagées, bien trop grandes
 Pour ses jarrets fondus ; et sa forte voix d'homme,
 Revenant au fausset de l'enfance, chevrote
 Et siffle en modulant. Puis la scène dernière
 Qui conclut cette histoire étrange, accidentée,
 C'est la seconde enfance et le total oubli,
 Sans dents, sans yeux non plus, sans goût, sans rien du tout.
(Rentre Orlando portant Adam) (1).

LE DUC AINÉ.

Soyez les bienvenus !
 Posez votre fardeau vénérable, et qu'il mange !

ORLANDO.

Merci, merci pour lui.

ADAM.

Il faut que ce soit vous
 Qui pour moi remerciez, car je le puis à peine.

LE DUC AINÉ.

Les bienvenus ! Bon appétit ! Je ne veux pas
 Vous fatiguer encor de toutes mes questions.

(1) Shakespeare lui-même jouait le rôle d'Adam.

De la musique ! et vous, mon cher cousin, chantez.

CHANSON (1).

AMIENS.

Souffle, souffle, ô vent des hivers !
Toi, du moins, tu n'es pas pervers !
Tu ne déchires pas comme l'ingratitude.
Non, tu n'es pas aussi mordant,
Tu n'as pas sa terrible dent,
Bien que ton haleine soit rude...
Chantez le houx vert, oh ! chantez le houx !
L'amitié n'est souvent qu'un leurre ;
Tous les amoureux sont des fous.
Chantez le piquant feuillage du houx
Car notre vie est la meilleure !

Gêle, gêle, âpre vent du ciel !
Tu n'as point d'aiguillon cruel
Comme l'amour trahi, l'amour sans espérance.
Durcis les eaux, glace la mer ;
Tu seras toujours moins amer
Qu'une implacable indifférence...
Chantez le houx vert, oh, chantez le houx, etc...

LE DUC AINÉ.

Si vous êtes le fils du bon sire Roland,
Ainsi que votre cœur me l'a dit à voix basse,
Et ainsi que mes yeux l'attestent, qui retrouvent
Son image gravée et vivante en vos traits,
Soyez le bienvenu.

(Trad. L. Wolf ; éd. J. M. Dent.)

ACTE III, IV et V

Charmante forêt où l'on aime ! forêt merveilleuse, où tous les arbres, si divers d'essences, portent pendus comme fruits à leurs branches des chansons et des ballades à Rosalinde, dont le poète est Orlando. Et c'est un beau jour la rencontre d'Orlando et de... Ganymède qui le plaisante sur son dolent amour en ballades aux ronces et aux aubépines, et qui se fait fort de le guérir, s'il s'astreint seulement à venir tous les jours lui faire sa cour dans sa chaumière et à l'appeler du nom de Rosalinde. Orlando, amusé, se prête au

(1) Trad. Bouchor.

jeu sans savoir pourquoi. Et Ganymède-Rosalinde sourit ; mais, quand Orlando est en retard au rendez-vous, alors Rosalinde-Ganymède pleure.

Dans la forêt, sous les branches entrecroisées, les esprits et les cœurs s'entrecroisent aussi en badinages vifs, légers et tendres. C'est Rosalinde-Ganymède qui mène le jeu coquet. Elle raille Jacques de sa mélancolie.

Rosalinde raille aussi Orlando qui déclare mourir d'amour en lui disant que ce pauvre monde a presque six mille ans, et que depuis ce temps pas un homme n'est mort d'amour. Mais, quand elle est seule avec Célia, la jolie railleuse soupire : « *O cousine, cousine, ma jolie petite cousine, si tu savais de combien de brasses je suis plongée dans l'amour !* »

Et naturellement, tout finit par des mariages. Le bouffon épouse une paysanne ; Olivier, repentant, épouse Célia et Orlando épouse Rosalinde. Et comme le duc Frédéric, converti par un ermite, a rendu son duché à son frère, tous vont retrouver la ville et la joie, tous, sauf bien entendu Jacques le Mélancolique, qui tient trop à sa tristesse pour vouloir de leurs joies.

HAMLET (1602)

Le sujet d'Hamlet a été fourni à Shakespeare par le livre d'un auteur français, les *Histoires tragiques* de Belleforest. L'*Histoire d'Hamlet* y est contée d'après l'*Historia Danica* de Saxo Grammaticus. Comme toujours d'ailleurs, Shakespeare ne prend qu'une donnée ; il n'imité pas, il crée. Et le caractère d'Hamlet est peut-être sa plus puissante création.

ACTE I

Le roi de Danemark Hamlet est mort brusquement et mystérieusement depuis peu de temps, et la reine Gertrude, sa veuve, s'est déjà remariée avec son beau-frère Claudius, qui est devenu roi. Le jeune prince Hamlet, fils du roi défunt, en veut à sa mère de son nouveau mariage et il hait Claudius. Lorsque le roi et la reine essaient de le consoler par des paroles banales, et lorsque la reine demande au jeune prince pourquoi ce destin de la mort, *qui est commun à tous les hommes*, lui semble à lui si singulier, Hamlet riposte avec une sombre ironie.

LE DEUIL D'HAMLET

...Semble !

Mais non, madame, il l'est. Je ne connais pas « semble ».
Ce n'est pas seul mon manteau noir, ma bonne mère,
Ni le solennel deuil d'usage des habits,
Ni le vent des soupirs qui souffle sur commande,
Non point, ni la fontaine abondant en nos yeux,
Ni l'aspect abattu de la face penchée,
Ni tous les airs, façons ou mines de douleur

Qui peuvent exprimer au vif ce que je sens :
Ce sont ces choses-là qui véritablement « semblent »,
Etant des actes que peut jouer un chacun,
Mais ce que j'ai là, moi, passe ce qu'on fait voir,
Tandis que l'autre deuil n'est qu'un costume noir....

Demeuré seul, il s'écrie : « *Fragilité, ton nom est femme !* » Au bout d'un petit mois, avant que fussent vieux les souliers avec lesquels elle suivit, tout en larmes, le corps de son mari, elle épousait l'autre : Un mois après ! Oh ! la hâte perverse !

Soudain Hamlet apprend de son ami Horatio un étrange et terrible prodige : depuis plusieurs nuits, les officiers et les soldats de garde sur la terrasse du château d'Elseur voient apparaître le spectre du roi défunt, sinistre fantôme, armé et silencieux, qui s'éloigne au chant du coq.

La nuit venue, Hamlet est avec les soldats sur la terrasse.

SUR LA TERRASSE D'ELSEUR

HORATIO.

Eh, monseigneur, il vient.

HAMLET.

Anges et ministres de Dieu, protégez-nous !
Que tu sois âme heureuse ou goblin damné,
Que tu viennes avec l'air délicat du ciel
Ou le souffle empesté de l'inférieur foyer,
Que tes desseins soient malfaisants ou charitables,
Tu prends des traits qui font ton abord si facile
Que je veux te parler, et t'appeler Hamlet,
Roi, père, grand Danois. Oh, réponds, réponds-moi !
Ne me laisse brûler de savoir, mais dis-moi
Pourquoi tes os déifiés, mis au cercueil,
Ont crevé leur linceul ; pourquoi la sépulture,
Dont nous avons fait l'urne où t'enclorre en silence,
A largement ouvert ses pesantes mâchoires
De marbre et t'a vomi. Que peut signifier
Que tu viennes, cadavre, armé de toutes pièces,
Pour revoir les changeants aspects des clairs de lune,
Faisant la nuit hideuse et secouant si fort
Notre être, à nous chétifs bouffons de la nature,
De pensers dépassant l'atteinte de notre âme ?
Pourquoi cela, pourquoi ? Dis ? Que devons-nous faire ?
(*Le Spectre fait un signe à Hamlet.*)

HORATIO.

D'un signe il vous invite à partir avec lui,
Comme s'il désirait confier quelque chose
A vous tout seul.

MARCELLUS.

Voyez de quel geste courtois
Il vous adresse vers un lieu plus écarté ;
Mais ne le suivez pas.

HORATIO.

Non, il n'en faut rien faire.

HAMLET.

Il ne veut point parler ; donc je m'en vais le suivre.

HORATIO.

Non pas, monseigneur.

HAMLET.

Mais qu'ai-je donc lieu de craindre ?
Je fais cas de ma vie autant que d'une guigne ;
Quant à mon âme, eh bien, que saurait-il lui faire
Puisqu'elle est immortelle ainsi qu'il l'est lui-même ?
Il me fait de nouveau signe. Je vais le suivre.

Le Spectre apprend à Hamlet le terrible secret. C'est son frère Claudius qui l'a assassiné en lui versant un poison dans l'oreille, pendant qu'il dormait ; et il est mort sans confession, sans huile sainte, avec tout son passé pesant sur ses épaules. Que son fils le venge ! Mais qu'il épargne sa mère ! « *Adieu et souviens-toi !* » Les derniers mots du spectre dictent son devoir à Hamlet. Et quand il a fait jurer à ses compagnons de ne rien dire à personne de ce qu'ils ont vu, il s'écrie : « *Le monde est à l'envers ; hélas ! la lourde croix s'il faut que je sois né pour le remettre droit !* »

ACTE II.

A partir de l'acte II, Hamlet commence à jouer la sinistre comédie de la folie. Il la joue avec celle qu'il aime, la charmante et pure Ophélie, la fille du chambellan grotesque et vil, Polonius ; il la joue avec les seigneurs Rosenkrantz et Guildenstern, envoyés par le roi et la reine pour surprendre son secret : « *Vous êtes les bienvenus ; mais mon oncle et père et ma tante et mère s'abusent... Je ne suis fou que lorsque le vent est Nord-Nord-Ouest !* »

A une troupe de comédiens de passage, Hamlet demande de jouer une pièce de leur répertoire : *Le meurtre de Gonzague* et d'y intercaler une tirade que lui-même composera.

ACTE III.

Au cours de l'acte III, Hamlet repousse durement Ophélie qu'il soupçonne d'avoir été envoyée par le roi et par Polonius pour surprendre son secret.

HAMLET ET OPHÉLIE : AU COUVENT : (1)*(Entre Hamlet.)*

HAMLET.

Être ou bien n'être pas, voilà la question.
Est-il plus noble en notre for de supporter
Les traits dont nous meurtrit l'outrageuse Fortune,
Ou bien de s'insurger contre une mer d'ennuis,
De lutter et d'en triompher? Mourir, dormir,
Pas davantage, et, par un sommeil mettre fin
Aux maux du cœur, aux mille atteintes naturelles,
Le lot de toute chair, c'est là un dénouement
A souhaiter de tout son cœur. Mourir, dormir,
Dormir : rêver peut-être : oui, c'est là qu'est le hic ;
En ce dernier sommeil quels rêves l'on peut faire,
Lorsqu'on s'est échappé de l'humaine bagarre,
Voilà qui doit nous faire hésiter : c'est le doute
Qui fait que l'infortune a si longue la vie.
Car qui consentirait à subir les mépris
Des hommes et leur fouet, l'injuste oppression,
L'insulte de l'orgueil, les peines lancinantes
De l'amour dédaigné, les lenteurs du Palais,
L'insolence des gens en place et les rebuts
Que réserve l'indigne au patient mérite,
Quand il pourrait lui-même obtenir son quitus
D'un seul coup de poignard? Qui ploierait sous le faix,
Gémirait et suerait sous le poids de la vie,
N'était que la terreur de nous ne savons quoi
Après la mort, cette contrée inexplorée
D'où ne revient nul voyageur, rend le vouloir
Perplexe et fait qu'on se résigne aux maux présents
Plutôt que de voler vers des maux ignorés?
Notre pensée ainsi fait de nous tous des lâches ;
Et le teint naturel de la décision
Tourne à l'air maladif et pâle du souci ;
Et les plus grandes, les plus hautes entreprises,
Cela considéré, détournent leur courant.
Et ne méritent plus le nom d'action. Paix !

(1) C'est là le monologue célèbre que Voltaire déjà avait cité et traduit

C'est la belle Ophélie. En tes oraisons, nymphe,
Souviens-toi de tous mes péchés.

OPHÉLIE.

Comment se porte
Mon bon Seigneur qu'on n'a pas vu de si longtemps?

HAMLET.

Je vous en remercie humblement : bien, bien, bien.

OPHÉLIE.

Monseigneur, j'ai de vous, là, quelques souvenirs
Que depuis bien longtemps il me tarde de rendre.
Veuillez, de grâce, ici les recevoir.

HAMLET.

Non pas ;
Je ne vous ai jamais rien donné.

OPHÉLIE.

Mon honoré seigneur, vous savez bien que si ;
Et des mots avec eux si doux qu'ils en rendaient
Plus riches les présents. Leur parfum dissipé,
Reprenez-les ; car pour tout noble esprit un don
De riche devient pauvre alors que le donneur
Se montre sans bonté. Là, tenez, monseigneur.

HAMLET. — Ha, ha ! Etes-vous vertueuse ?

OPHÉLIE. — Monseigneur ?

HAMLET. — Etes-vous belle ?

OPHÉLIE. — Que veut dire votre seigneurie ?

HAMLET. — Que, si vous êtes vertueuse et belle, il sied que votre
vertu s'interdise tout rapport avec votre beauté.

OPHÉLIE. — La beauté saurait-elle, monseigneur, avoir de meilleur
commerce qu'avec la vertu ?

HAMLET. — Oui, vraiment ; car le pouvoir de la beauté aura plus
tôt fait de transformer la vertu de ce qu'elle est en une entremetteuse que la
puissance de la vertu ne pourra métamorphoser la beauté en son sosie. Cela
fut jadis un paradoxe, mais notre temps le vérifie. Je vous aimai jadis.

OPHÉLIE. — A dire vrai, monseigneur, vous me l'avez fait croire.

HAMLET. — Vous n'auriez pas dû me croire ; car la vertu ne saurait
si bien se greffer sur notre vieux tronc que nous ne gardions quelque soupçon
de notre nature première. Je ne vous aimai point.

OPHÉLIE. — Mon erreur n'en fut que plus grande.

HAMLET. — Entre au couvent ! Pourquoi vouloir donner le jour à des pécheurs ? Je suis moi-même passablement vertueux, mais n'empêche que je pourrais m'accuser de choses telles qu'il vaudrait mieux que ma mère ne m'eût pas mis au monde ; je suis très orgueilleux, vindicatif, ambitieux ; j'ai à ma dévotion plus de vilenies que de pensées pour les loger, d'imagination pour leur donner corps ou de temps pour les commettre. Qu'ont affaire les gens de mon acabit de grouiller sur la machine ronde ? Nous sommes de fief-fés coquins, tous autant que nous sommes. Non, ne croyez pas un d'entre nous. Entre au couvent ! Où donc est votre père ?

OPHÉLIE. — Chez nous, monseigneur.

HAMLET. — Qu'on tienne les portes bien closes, qu'il n'aille faire le sot hors du logis ! Adieu.

OPHÉLIE. — O ciel clément, secourez-le !

HAMLET. — Si tu te maries, je mettrai dans ta corbeille ce don funeste : sois chaste comme glace, pure comme neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. Entre au couvent, te dis-je. Adieu. Ou, s'il faut à toute force que tu te maries, épouse un sot, car les sages savent assez quelle sorte de monstres vous faites d'eux. Au couvent, au couvent, et vivement encore ! Adieu.

OPHÉLIE. — O puissances célestes, guérissez-le !

Tandis que les comédiens jouent devant le Roi, la Reine et toute la cour, *le meurtre de Gonzague*, Hamlet commente à Ophélie la pièce en termes décousus et violents. Soudain, au moment où l'acteur, qui suit les instructions précédemment données par Hamlet, verse du poison dans l'oreille de Gonzague endormi, le Roi se lève brusquement et sort de la salle en criant : « *De la lumière ! partons !* », tandis qu'Hamlet lance un éclat de rire déchirant, d'impuissance et de désespoir.

Mandé chez sa mère, Hamlet passe auprès du Roi qui est à genoux et abîmé dans une ardente prière, pleine de remords et secouée de sanglots. Hamlet s'arrête, il hésite. « *Ce serait le moment quand il est en prières !* » Mais non ! Car ainsi il irait au Ciel. Il remet l'épée au fourreau et entre chez sa mère.

Scène poignante où le fils se dresse en justicier devant la mère. Une tapisserie bouge ; quelqu'un écoute. Hamlet tire son épée en criant : « *Tiens ! un rat ! Un ducat, que je le tue ! ah ! ah !* » Il frappe la tapisserie et la soulève, et, découvrant le cadavre de Polonius, s'écrie : « *O téméraire intrus, sot misérable, adieu ! Je t'ai pris pour ton maître et c'est tant pis pour toi !* » Au moment où, fou d'indignation et de colère, Hamlet insulte sa mère, soudain, visible pour lui seul, le spectre apparaît et lui dit : « *Souviens-toi !* » Qu'il tue Claudius, mais qu'il épargne sa mère ! Et Hamlet sort en titubant et en disant : « *Ma mère, bonne nuit !* »

ACTE IV.

A l'acte IV, Laërte, le fils de Polonius, vient demander vengeance au Roi. Ophélie, devenue folle, passe, en chantant, les mains chargées de fleurs. Hamlet, que le Roi avait envoyé en Angleterre, pour qu'il y soit mis à mort, écrit qu'il s'est échappé du vaisseau et qu'il revient à la cour. Claudius conseille alors à Laërte de tuer Hamlet dans un assaut avec un fleuret au préalable démoucheté et empoisonné. Par surcroît, au cours de l'assaut, une coupe de poison sera donnée à Hamlet pour calmer sa soif. La Reine apprend au Roi qu'Ophélie s'est noyée en cueillant des fleurs.

ACTE V.

L'acte V s'ouvre sur la célèbre scène du cimetière. Deux fossoyeurs creusent une fosse en plaisantant et en chantant. Hamlet, accompagné d'Horatio, entre. Et comme le fossoyeur vient de jeter derrière lui, toujours en chantant, une tête de mort, Hamlet la ramasse et la regarde longuement.

AU CIMETIÈRE

HAMLET. — Cette tête eut jadis une langue et put chanter. Voyez, ce faquin l'envoie rouler par terre comme si c'était le crâne de ce Caïn qui commit le premier meurtre ! C'est peut-être la sorbonne d'un fin politique, à qui en fait voir cet âne, d'un madré qui était de taille à circonvenir Dieu, n'est-il pas vrai ?

HORATIO. — Si, monseigneur.

HAMLET. — Ou celle d'un courtisan qui s'entendait à dire : « Bonjour, mon cher marquis. Comment va, mon cher marquis ? » Ce pouvait être le sire de n'importe où, vantant le cheval du sire de n'importe quoi, pour le lui quêter ; n'est-il pas vrai ?

HORATIO. — Si, monseigneur.

HAMLET. — Eh, bien entendu ; et le voilà devenu la propriété de M. du Ver et qui a perdu sa mâchoire et qui reçoit sur le moule du bonnet des coups de bêche d'un fossoyeur. La belle révolution pour qui saurait se la représenter. Ces os ont-ils si peu coûté à nourrir que l'on vienne aujourd'hui s'en servir pour jouer au cochonnet ? J'ai des douleurs dans les miens d'y penser.

PREMIER FOSSOYEUR. — Le crâne que vous voyez là, monsieur, a appartenu à Yorick, le bouffon du roi.

HAMLET. — Celui-ci ?

PREMIER FOSSOYEUR. — Mais oui.

HAMLET. — Montre. (*Il prend le crâne.*) Hélas, le pauvre Yorick ! Je l'ai bien connu, Horatio : un garçon qui avait pour plaisanter des ressources infinies, un admirable fonds de fantaisie ; il m'a mille fois porté sur son dos et aujourd'hui combien mon imagination abhorre ceci ! Le cœur me lève ! Ici s'attachaient ces lèvres que j'ai baisées je ne sais combien de fois. Où sont à présent tes brocards, tes folies, tes chansons, tes plaisantes saillies qui mettaient en joie toute la table ? Il ne t'en reste plus une à présent pour te moquer de ta propre grimace ? C'est ta mâchoire tombée qui te donne cet air tout marmiteux ? Va-t'en donc trouver madame dans son boudoir et dis-lui qu'elle a beau se mettre un pied de blanc, elle aura un jour ce teint-là ; fais-la rire avec cette boutade. De grâce, Horatio, dis-moi une chose !

HORATIO. — Quoi donc, monseigneur?

HAMLET. — Penses-tu qu'Alexandre avait cette mine-là dans le tombeau?

HORATIO. — Mais oui.

HAMLET. — Et cette odeur? Pouah ! (*Il pose le crâne à terre.*)

HORATIO. — Mais oui, monseigneur.

HAMLET. — A quels vils usages ne pouvons-nous pas retourner, Horatio ! Qui empêche l'imagination de suivre la noble poussière d'Alexandre jusqu'au moment où elle la voit qui lute un trou de bonde?

HORATIO. — Ce serait s'ingénier à tort que de se livrer à de pareilles méditations.

HAMLET. — Non pas, en bonne foi, non pas le moins du monde, mais il faudrait le suivre jusque-là en y mettant assez de mesure et se guidant sur les probabilités ; par exemple : Alexandre est mort, Alexandre est enterré, il retombe en poussière ; la poussière est de la terre ; de la terre se fait l'argile et pourquoi de cette argile, en quoi il est converti, n'aurait-on pu luter un baril de bière?

L'impérial César, humble argile à cette heure,
Peut boucher une fente au mur d'une demeure :
Songer que cette argile, effroi de l'univers,
Ne tient plus en respect que le vent des hivers !

(Trad. Derocquigny ; éd. J.-M. Dent).

Et voici que pénètre dans le cimetière un cortège funèbre. C'est celui d'Ophélie. Des fleurs sont jetées dans la fosse fraîchement creusée. Laërte saute dans la fosse pour serrer une dernière fois sa sœur dans ses bras, et il maudit l'infâme qui la rendit folle. Hamlet apparaît et saute à son tour dans la fosse : « *Me voici, le prince Hamlet !* » Ils se battent et à grand'peine on les sépare.

A la dernière scène, dans une grande salle du palais, Hamlet et Laërte qui se sont réconciliés en apparence sur l'ordre du Roi, font assaut au fleuret. Dans un corps-à-corps, ils changent de fleuret et se blessent tous les deux. La Reine boit à la victoire d'Hamlet, mais, au grand effroi du Roi, elle vide la coupe empoisonnée. Dans le désordre de tous Laërte crie que la pointe du fleuret était empoisonnée et que « *le Roi, le Roi est le coupable !* » Hamlet crie : « *La pointe empoisonnée encor ! En ce cas, poison, fais ton œuvre !* » Il frappe le Roi qui tombe mourant. Lui-même s'affaisse et meurt, tandis que son ami Horatio se découvre devant lui, en disant : « *Un noble cœur se rompt. Bonne nuit, mon cher prince ! Que berceât ton sommeil, en chantant, des vols d'anges !* »

La vie continue. Dans la coulisse on entend une marche guerrière et des coups de feu derrière le théâtre. Tambours battants et enseignes déployées, le jeune Fortimbras, vainqueur de la Pologne, entre avec les ambassadeurs anglais. Il fait rendre à Hamlet les honneurs dus à un brave, et revendique pour lui-même le trône du Danemark. La vie continue.

OTHELLO (1604)

ANALYSE ET EXTRAITS

Shakespeare a tiré son drame d'*Othello*, d'une nouvelle du conteur italien Cinthio, intitulée *Un Capitano mauro* ; mais des noms de la nouvelle italienne il n'a gardé que celui de Desdémona. Son imitation est, d'ailleurs, comme toujours, création. En sondant dans le personnage d'Iago l'abîme d'une âme de traître, et en mettant à vif et à nu l'âme d'Othello sous toutes les pointes de la jalousie, il a créé un couple de bourreau et de victime hallucinant et qui semble échappé d'un des cercles de l'*Enfer* de Dante.

Le nègre Othello, général des armées de Venise, a épousé secrètement la fille unique du sénateur Brabantio, Desdémona. En pleine nuit, l'enseigne Iago a réveillé Brabantio pour lui apprendre l'enlèvement de sa fille par le More, et Brabantio vient se plaindre au Conseil au moment même où les sénateurs supplient Othello de sauver Venise de l'attaque d'une flotte ottomane.

Othello est acquitté d'avance. Il se défend d'ailleurs d'avoir, comme le prétend Brabantio, séduit Desdémona par des sortilèges. « *Elle l'a aimé*, dit-il, *pour les dangers qu'il avait courus et il l'a aimée d'en avoir pitié. C'est là tout le maléfice dont il a fait usage.* »

Desdémona, appelée, confirme ces paroles : « *Elle a vu le visage d'Othello dans son âme, et c'est à sa gloire et à sa vaillance qu'elle a consacré son cœur et sa fortune.* »

Et Brabantio sort en disant : « *Veille bien sur elle, More, si tu as des yeux pour y voir. Elle a trompé son père et peut te tromper aussi.* »

Graine mauvaise de soupçon jetée dans une âme crédule, qui germera, et que Iago cultivera avec un art infernal.

* *

A Chypre où Desdémona a suivi Othello, au moment où le lieutenant Cassio, que Iago a fait disgracier, la supplie de fléchir Othello en sa faveur, Iago et Othello entrent.

IAGO, *les yeux fixés sur Cassio qui s'éloigne.* — Ah ! je n'aime pas cela !

OTHELLO, *se tournant brusquement.* — Qu'est-ce que tu dis ?

IAGO. — Rien, Monseigneur, ou si... je ne sais quoi...

OTHELLO, *examine des papiers qu'il tient à la main. Une pause.* — N'est-ce pas Cassio qui vient de quitter ma femme ?

IAGO. — Cassio, Monseigneur ? Non, certes, je ne puis croire que Cassio s'esquiverait ainsi comme un coupable, en vous voyant venir...

OTHELLO. — Je crois que c'était lui.

Précisément Desdémona insiste auprès d'Othello avec une naïve imprudence pour obtenir la grâce de Cassio. Othello élude et se dérobe. Une fois Desdémona sortie, Iago demande à Othello si Cassio connaissait déjà l'amour d'Othello pour Desdémona, quand il lui faisait sa cour, et Othello répond que Cassio lui servit même souvent d'intermédiaire.

IAGO. — En vérité ?

OTHELLO. — En vérité ? Oui, en vérité ! Aperçois-tu quelque chose là-dessous ? N'est-il pas honnête ?

IAGO. — Honnête, Monseigneur?

OTHELLO. — Honnête? Oui, honnête !

IAGO. — Monseigneur, autant que je sache.

OTHELLO. — Quelle est donc ta pensée?

IAGO. — Ma pensée, Monseigneur?

OTHELLO. — Ma pensée, Monseigneur? Par le Ciel, il me fait écho, comme s'il y avait dans son esprit quelque monstre trop hideux pour être mis au jour. Tu as une arrière-pensée.

Iago s'en défend. D'ailleurs, ses pensées peuvent être viles et fausses. « *Quel est le palais où des choses immondes ne s'introduisent pas quelquefois?* » Il ne veut pas tourmenter son maître par des observations sans solidité et sans lien.

Othello le prend par le bras, le presse, menace et rugit. Et Iago : « *Oh ! prenez garde, Monseigneur, à la jalousie ! C'est le monstre aux yeux verts qui se joue de la proie dont il se repaît.* »

Othello jure qu'il ne sera jamais jaloux : il veut voir avant de douter, et, quand il doutera, faire la preuve.

Alors Iago, feignant d'être rassuré, dit qu'il n'a pas encore de preuves ; mais que le More veille sur sa femme ! Qu'il l'observe bien quand elle sera avec Cassio ! Les femmes de Venise sont bien perfides ; et elle, « *elle a déjà trompé son père en épousant secrètement Othello.* »

OTHELLO. — C'est vrai.

* * *

Le poison est dans la blessure. Tout à l'heure, Othello bondira sur Iago, rugira : « *Arrière ! va-t-en ! Tu m'as mis sur la roue !* » Il le saisira à la gorge : « *Misérable ! prouve-moi que ma bien-aimée est une infâme, entends-tu?, ou bien, par le prix de l'âme immortelle, il t'aurait mieux valu naître chien que d'avoir à répondre à ma fureur éveillée.* »

L'homme est près de la démence. C'est l'heure du mensonge abominable. Comme sa femme Emilia a ramassé un mouchoir qu'a laissé tomber Desdémona, Iago déclare qu'il a vu ce mouchoir entre les mains de Cassio. La rage d'Othello éclate. Il s'écrie : « *Oh ! du sang ! du sang ! du sang !* »

« *Damnation sur elle, l'impure coquine ! Damnation sur elle !* »

A la vue de Desdémona, son visage décomposé grimace un sourire : il se dit souffrant ; il demande le mouchoir qu'il a donné à Desdémona, celui qu'une magicienne d'Egypte avait jadis donné à sa mère. Desdémona, effrayée, n'ose pas avouer qu'elle a perdu ce mouchoir. Elle balbutie, veut parler d'autre chose, et, se souvenant de la requête de Cassio, elle la rappelle, nomme Cassio, tandis qu'Othello la repousse brutalement et sort comme un fou, en grondant : « *Le mouchoir ! Le mouchoir !* »

Comme un incendie la jalousie d'Othello, après avoir couvé et rongé, éclate, dévore et ravage. Il insultera et frappera publiquement Desdémona. Enfin, il la tuera dans son lit, en l'étouffant sous un oreiller, malgré ses larmes et ses prières, qui, dans l'horreur de la mort prochaine, sont douces encore comme son âme et tendres comme son amour. Et Othello, éclairci trop tard de son innocence, se tuera sur le blanc cadavre.

MACBETH (1606)

ANALYSE ET EXTRAITS

Macbeth est d'un caractère très différent de celui d'*Hamlet*. Tandis que l'action dans le drame d'*Hamlet* tournoie, comme l'âme faible de son héros, dans une sorte d'exaltation stagnante, le drame de *Macbeth* est comme emporté dans le crime et dans l'horreur par un farouche galop.

ACTE I.

Macbeth et Banquo, généraux du roi d'Ecosse Duncan, après une victoire remportée sur l'armée du roi de Norvège, traversent une bruyère au milieu des éclairs et des roulements de tonnerre d'un orage déchaîné. Soudain trois sorcières surgissent et saluent Macbeth, chacune à son tour :

*Salut à toi, Macbeth, thane de Glamès !
Salut à toi ! Macbeth, thane de Cawdor !
Salut à toi, Macbeth, tu seras roi !*

A Banquo plus petit que Macbeth et plus grand, moins heureux et pourtant plus heureux. les sorcières prédisent que, sans être roi lui-même, il engendrera des rois. Et les sorcières s'évanouissent dans l'air.

Juste à ce moment, un envoyé du roi Duncan annonce à Macbeth, le thane de Glamès qu'en récompense de ses éclatants services, le Roi vien de le nommer « thane de Cawdor ». Et Macbeth se sent secoué d'un affreux désir et d'une horrible tentation.

A Inverness, dans le château de Macbeth, sa femme, lady Macbeth, apprend la nouvelle d'abord par une lettre, puis de la bouche même de son mari. Et la furie du crime la saisit. Justement le roi Duncan est venu demander à Macbeth l'hospitalité. Et les corbeaux ont croassé sur les créneaux.

LA FURIE

Inverness. — Une chambre dans le château de Macbeth.

(Entre lady Macbeth, lisant une lettre.)

« Elles (1) m'ont rencontré au jour de la victoire, et j'ai appris, par la vérité de leur témoignage, qu'il y avait en elles quelque chose de surnaturel. Pendant que je brûlais du désir de les questionner plus avant, elles se sont évanouies comme une vapeur. Je demeurais transporté par ce prodige, lorsque sont arrivés des messagers du roi, qui tous m'ont salué thane de Cawdor. Ce titre dont auparavant m'avaient salué les fatales sœurs m'a rappelé le temps à venir où je dois être salué roi ! J'ai jugé bon de te communiquer ceci, chère compagne de ma grandeur, afin que, par l'ignorance de la puissance qui t'est

(1) Macbeth, dans sa lettre, parle des sorcières.

promise, tu ne perdes pas tes droits à la joie. Renferme cet avis dans ton cœur, et adieu. »

GLAMÈS et CAWDOR tu es ; et tu seras ce qu'on t'a promis d'être. Cependant je crains ta nature : elle est trop pleine du lait de l'humaine tendresse pour saisir la voie la plus courte : tu voudrais être grand, tu n'es pas sans ambition, mais tu repousses le mal qui l'accompagne. Ce que tu désires ardemment, tu le veux vertueusement ; tu ne voudrais pas jouer faux jeux, et toutefois tu désires gagner fausement ; quelque chose est en toi, noble GLAMÈS, qui te crie : « Si tu veux obtenir, il faut exécuter », et cet acte, tu crains plus de le commettre, que tu ne voudrais le voir défait, une fois accompli. Hâte-toi de venir, que je puisse verser mon courage dans tes oreilles, et chasser, par la vaillance de ma langue, tout ce qui te sépare du cercle d'or, dont le destin et un appui surnaturel veulent te voir couronné. (*Entre un serviteur.*) Quelles nouvelles ?

LE SERVITEUR. — Le roi arrive ici ce soir.

LADY MACBETH. — Tu es fou de dire cela. Ton maître n'est-il pas avec lui et ne nous aurait-il pas commandé les préparatifs ?

LE SERVITEUR. — C'est ainsi que vous dites, notre thane arrive. Un de mes camarades avait l'avance sur lui, et presque mort, faute de souffle, n'avait plus d'haleine que pour délivrer son message.

LADY MACBETH. — Donnez-lui des soins. Il est porteur de grandes nouvelles. (*Sort le serviteur.*) Le corbeau lui-même est enrôlé, qui, par ses croassements, annonce l'entrée de Duncan sous mes créneaux. Venez, venez, esprits qui présidez aux pensées de mort, et, de la tête jusqu'à l'orteil, remplissez-moi de la plus implacable cruauté. Epaissez mon sang, fermez tous passages et accès au remords. Qu'aucun retour pitoyable de la nature ne vienne ébranler mon dessein, et mettre la paix entre lui et son exécution ! Venez à mes mamelles de femme, tournez mon lait en fiel, vous ministres du meurtre, où que vous soyez, surveillant le mal naturel sous votre substance invisible ! Accours, nuit épaisse, enveloppe-toi de la plus noire fumée de l'enfer, que mon poignard aigu ne voie pas la blessure qu'il va faire, et que le ciel ne puisse percer à travers ce manteau ténébreux, pour crier : « Arrête ! arrête ! » (*Entre Macbeth.*) Noble GLAMÈS, digne CAWDOR plus grand que tous les deux par ce qui doit s'accomplir. Tes lettres m'ont transportée au delà de ce présent ignorant, et je vois l'avenir se développer devant moi.

MACBETH. — Ma très chère bien-aimée, Duncan arrive ici ce soir.

LADY MACBETH. — Et quand repart-il ?

MACBETH. — Demain, telle est son intention.

LADY MACBETH. — Oh ! jamais le soleil ne verra ce demain. Votre visage, mon thane, est comme un livre, où les hommes pourraient lire d'étranges choses. Pour tromper le temps, composez votre face ; portez la bienvenue dans vos yeux, dans votre main, sur votre langue. Il faut s'occuper de l'arri-

vant. Remettez le grand acte de cette nuit à mon exécution, qui, seule, peut donner à toutes nos nuits et à nos jours futurs le pouvoir et le sceptre souverains.

MACBETH. — Nous en reparlerons plus tard.

LADY MACBETH. — Ayez l'air sérieux. Une physionomie trop altérée donne toujours à craindre. Laissez-moi tout le reste...

(*Ils sortent.*)

Pendant que, dans une salle voisine, le roi Duncan et sa suite dînent à la lueur des torches et au son des hautbois, lady Macbeth excite furieusement son mari à le tuer pendant son sommeil, et à barbouiller de son sang les visages de ses domestiques ivres-morts. Et Macbeth tremble devant son mauvais génie : « *N'enfante que des fils ! car tes entrailles intrépides ne sauraient former que des mâles !* »

ACTE II.

Dans une sorte d'hallucination, Macbeth a tué Duncan. Mais il a tué aussi en lui le sommeil.

MACBETH A TUÉ LE SOMMEIL

(*Entre lady Macbeth.*)

LADY MACBETH. — Ce qui leur a donné l'ivresse, m'a donné l'audace. Ce qui les a engourdis m'a enflammé. Écoutez. Paix. C'est le hibou qui crie, ce fatal veilleur qui souhaite le bonsoir aux étoiles. Il est à l'œuvre maintenant, les portes sont ouvertes, et mes valets gorgés se moquent des devoirs de leur charge dans leurs ronflements : j'ai mêlé des drogues à leurs breuvages. de sorte que la nature et la mort peuvent se disputer pour savoir s'ils sont morts ou vivants.

MACBETH, *à l'intérieur.* — Qui est là ? Quoi ? hé ?

LADY MACBETH. — Hélas, j'ai peur qu'ils ne se soient éveillés, et que la chose ne soit pas faite. C'est la tentative et non l'acte qui nous abattra. Écoutez. J'ai préparé leurs poignards, il est forcé de les voir. Si Duncan dans son sommeil n'eût ressemblé à mon père, j'aurais exécuté moi-même. Mon époux !

(*Entre Macbeth.*)

MACBETH. — C'est fini, n'as-tu pas entendu du bruit ?

LADY MACBETH. — J'ai entendu le hibou gémir, et le grillon crier. N'avez-vous pas parlé ?

MACBETH. — Quand ?

LADY MACBETH. — Tout à l'heure.

MACBETH. — Comme je descendais ?

LADY MACBETH. — Oui.

MACBETH. — Écoutez ! qui repose dans cette seconde chambre ?

LADY MACBETH. — Donalbain (1).

MACBETH. — C'est un triste spectacle.

(*Il contemple ses mains.*)

LADY MACBETH. — Voilà une absurde pensée, dire que c'est un triste spectacle.

MACBETH. — L'un riait dans son sommeil, et l'autre a crié : Au meurtre ! Ils se sont réciproquement éveillés. Je me suis arrêté, et j'ai prêté l'oreille, mais ils ont dit leurs prières et se sont rendormis.

LADY MACBETH. — Ils sont deux logés ensemble.

MACBETH. — L'un criait : « Dieu nous bénisse ! » l'autre disait : « Amen » ! comme s'ils m'avaient vu avec ces mains de bourreau. J'écoutais leur frayeur, et je n'ai pu répondre « Amen » quand ils ont dit : « Dieu nous bénisse. »

LADY MACBETH. — Ne soyez pas si affecté.

MACBETH. — Mais pourquoi n'ai-je pu prononcer « Amen » ? J'avais le plus besoin de bénédiction, et « Amen » s'est étranglé dans ma gorge.

LADY MACBETH. — Il ne faut pas considérer ces actions sous un tel jour, autrement elles nous rendraient fous.

MACBETH. — Je crois entendre une voix qui me crie : « Ne dors plus ! » Macbeth a tué le sommeil, l'innocent sommeil ; le sommeil qui débrouille l'écheveau emmêlé du souci, la mort de la vie de chaque jour, le bain du dur travail, le baume des âmes meurtries, le second agent de la grande nature, le principal nourricier du festin de la vie.

LADY MACBETH. — Que voulez-vous dire ?

MACBETH. — Et cette voix continuait à crier : « Ne dors plus ! » par toute la maison. Glamès a tué le sommeil ! ainsi Cawdor ne dormira plus, Macbeth ne dormira plus.

LADY MACBETH. — Mais qui donc criait ainsi ? Voyons, noble thane, votre fermeté se détend, vos pensées sont celles d'un cerveau malade. Allez, cherchez-vous un peu d'eau, effacez de votre main ce repoussant témoignage. Pourquoi avez-vous apporté ici ces poignards ; ils doivent demeurer là-bas. Reportez-les, et barbouillez de sang les valets endormis.

MACBETH. — Je n'y retournerai plus. J'ai peur de penser à ce que je viens d'accomplir. Voyez-y vous-même, je n'ose pas.

LADY MACBETH. — Oh ! résolution débile ! Donnez-moi ces poignards : les gens qui dorment et qui sont morts ne sont que des images ; c'est l'œil de l'enfance qui redoute un diable peint — s'il saigne — je vais dorer avec du sang le visage des valets. Il faut qu'on les prenne pour les coupables.

(*Elle sort ; on frappe au dehors.*)

MACBETH. — Qui frappe ainsi ? Dans quel état suis-je, lorsque chaque

(1) C'est un fils de Duncan.

bruit m'épouvante? Quelles sont ces mains? Ah! elles arrachent mes yeux! Tout l'océan du Grand Neptune pourrait-il purifier mes mains de ce sang? Non, ma main teindrait plutôt en incarnat les mers innombrables, et de vertes les ferait rouges.

(*Rentre lady Macbeth.*)

LADY MACBETH. — Mes mains sont de la couleur des vôtres, mais j'aurais honte de renfermer un cœur si blanc. (*On frappe.*) J'entends frapper à la porte du Midi. Restons-nous dans notre chambre; un peu d'eau lavera notre forfait : comme cela est facile alors! Votre fermeté vous a abandonné. (*On frappe.*) Écoutez, on frappe encore. Allez mettre votre robe de chambre, de peur que, si on nous appelle, nous semblions avoir veillé; ne soyez pas perdu si misérablement dans vos pensées.

MACBETH. — Connaître mes forfaits! Mieux vaudrait m'ignorer moi-même. (*On frappe.*) Réveille Duncan avec ton tapage! Ah! si tu le pouvais. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

Macbeth est roi. Mais être roi n'est rien! Il se souvient des prédictions des sorcières, et craint Banquo et sa race. Il invoque la nuit : « *Viens, nuit aveuglante! et de ta main invisible et sanglante, efface et mets en pièces cette grande existence qui me tient pâle.* » Les assassins tuent Banquo, mais laissent échapper son fils Fléance.

Au grand banquet d'apparat, Macbeth est le jouet d'une horrible hallucination. A sa place, il a vu s'asseoir le spectre de Banquo, et il s'écrie avec un tremblement d'horreur : « *La table est pleine!* »

ACTE IV.

Les sorcières dans la lande, au milieu des éclairs et des coups de tonnerre, rassurent Macbeth qui est venu les consulter : Macbeth ne sera vaincu que lorsque la grande forêt de Birnam gravira pour marcher contre lui la haute colline de Dunsniene.

ACTE V.

Dans une chambre du château, lady Macbeth a des accès de somnambulisme effrayants. Elle est hantée par le remords de ses crimes.

LES MAINS SANGLANTES

Dunsniene. — *Une chambre dans le château.*

(*Entrent un médecin et une dame d'honneur.*)

LE MÉDECIN. — Je viens de veiller deux nuits avec vous, mais je ne peux trouver de vérité dans vos rapports. Quand s'est-elle promenée pour la dernière fois?

LA DAME D'HONNEUR. — Depuis que Sa Majesté est entrée en campagne. Je l'ai vue sortir de son lit, jeter sur elle sa robe de chambre, ouvrir son cabinet, prendre du papier, le plier, écrire dessus, le lire, enfin le cacheter, puis retourner au lit, et tout cela dans le plus profond sommeil.

LE MÉDECIN. — Cela indique un grand trouble dans la nature. Jouir des bienfaits du sommeil et en même temps se comporter comme dans la veille ! Pendant cette agitation inconsciente, outre ses promenades et ses autres actes, que lui avez-vous entendu raconter ?

LA DAME D'HONNEUR. — Ce que j'ai entendu, seigneur, je ne le répéterai pas après elle.

LE MÉDECIN. — A moi, vous le pouvez, et il est très convenable que vous le fassiez.

LA DAME D'HONNEUR. — Ni à vous, ni à personne, n'ayant aucun témoin pour confirmer mon dire.

(Entre lady Macbeth avec un flambeau.)

LA DAME D'HONNEUR. — Regardez, la voici. Tout à fait selon son habitude, sur ma vic, elle dort profondément. Observez-la, tenez-vous tranquille.

LE MÉDECIN. — Comment s'est-elle procuré cette lumière ?

LA DAME D'HONNEUR. — Elle l'avait à ses côtés ; elle a sans cesse une lumière auprès d'elle ; c'est son ordre.

LE MÉDECIN. — Vous le voyez, ses yeux sont ouverts.

LA DAME D'HONNEUR. — Oui, mais leur sens est fermé.

LE MÉDECIN. — Que fait-elle donc maintenant ? Regardez, elle frotte ses mains.

LA DAME D'HONNEUR. — C'est chez elle une action habituelle de paraître ainsi se laver les mains. Je l'ai vue continuer ainsi pendant un quart d'heure.

LADY MACBETH. — La tache existe toujours.

LE MÉDECIN. — Écoutez, elle parle ; je vais noter ce qu'elle dira et fortifierai de la sorte ma mémoire.

LADY MACBETH. — Disparais, tache maudite ! Disparais, dis-je ! Un, deux, allons, il est temps d'agir. Mais non, l'enfer n'est pas noir, fi, mon seigneur, fi ! un soldat avoir peur ! Qu'avons-nous à craindre qu'on le sache, quand personne ne peut appeler notre pouvoir en témoignage ? Qui aurait pensé cependant que le vieillard contenait en lui tant de sang ?

LE MÉDECIN. — Remarquez-vous cela ?

LADY MACBETH. — Le thane de Fife avait une femme. Où est-elle maintenant ? Quoi, ces mains ne seront donc jamais propres ? Cessez, monseigneur, cessez ; vous détruisez tout avec vos tressaillements.

LE MÉDECIN. — Partez, partez, vous avez connu ce que vous ne deviez pas connaître.

LA DAME D'HONNEUR. — Elle a dit ce qu'elle ne devait pas dire. J'en suis sûre. Le ciel connaît ce qu'elle a connu.

LADY MACBETH. — Toujours l'odeur du sang ! Tous les parfums de l'Arabie ne parfumeraient pas cette petite main. Oh ! oh ! oh !

LE MÉDECIN. — Quel soupir ! Son cœur est douloureusement oppressé.

LA DAME D'HONNEUR. — Je ne voudrais pas renfermer un tel cœur dans ma poitrine, pour toutes les dignités du monde entier.

LE MÉDECIN. — Bien, bien, bien.

LA DAME D'HONNEUR. — Prions Dieu que ce soit bien, monsieur.

LE MÉDECIN. — Cette maladie dépasse ma science. Pourtant j'en ai connu qui se promenaient pendant leur sommeil, et sont morts saintement dans leurs lits.

LADY MACBETH. — Lavez vos mains, mettez votre robe de chambre, ne soyez pas si pâle. Je vous le répète, Banquo est enterré, il ne peut sortir de son tombeau.

LE MÉDECIN. — Que dit-elle?

LADY MACBETH. — Au lit, au lit, on frappe à la grille. Venez, venez, venez, venez. Donnez-moi votre main. Ce qui est fait ne peut être défait. Au lit, au lit, au lit.

(*Sort lady Macbeth.*)

LE MÉDECIN. — Va-t-elle se coucher maintenant?

LA DAME D'HONNEUR. — Directement.

LE MÉDECIN. — De terribles chuchotements circulent. Des actes contre nature engendrent des troubles contre nature : les esprits malades confient leurs secrets à leurs oreillers sourds. Elle a plus besoin du prêtre que du médecin. Dieu ! Dieu ! pardonne à nous tous ! Surveillez-la, éloignez d'elle toute contrariété, et ne la perdez pas de l'œil. Ainsi, bonne nuit. Elle a étourdi mon âme et effrayé ma vue. Je pense, mais je n'ose parler.

LA DAME D'HONNEUR. — Bonne nuit, bon docteur.

(*Ils sortent.*)

Macbeth, avant de livrer à ses ennemis la bataille décisive apprend deux terribles nouvelles : sa femme s'est tuée et la forêt de Birnam marche contre lui. (1)

LA BATAILLE

Dusniane. — *L'intérieur du château.*

(*Entrent, avec tambours et drapeaux, Macbeth, Seyton et des soldats.*)

MACBETH. — Arborez nos bannières sur les murs extérieurs. Le cri de guerre est toujours : « Qu'ils viennent ! » La force de notre château se moque d'un siège ; qu'ils s'installent ici jusqu'à ce que la famine et la fièvre les aient dévorés. S'ils n'avaient été renforcés par ceux qui auraient dû nous rester fidèles, nous aurions pu les aborder audacieusement, barbe contre barbe, et les reconduire chez eux, tambour battant. Quel est ce bruit ?

(*Cris de femmes à l'intérieur.*)

(1) Ce sont les soldats ennemis qui pour se masquer portent devant eux une branche d'arbre.

SEYTON. — Ce sont des cris de femmes, mon bon seigneur.

MACBETH. — J'ai presque oublié le goût de la peur : un temps fut où mes sens se seraient glacés à entendre un cri nocturne. Et mes cheveux, devant une action sinistre, se seraient dressés sur mon crâne, comme si la vie eût été en eux. Je me suis repu d'horreur ; l'effroi, familier à mes pensées de meurtre, ne peut plus me faire tressaillir. D'où provenait ce cri ?

SEYTON. — La Reine, monseigneur, est morte.

MACBETH. — Elle aurait dû mourir plus tard. On aurait trouvé un temps plus opportun pour annoncer cette nouvelle. Demain, et demain, et demain, glisse à petits pas de jour en jour, jusqu'à la dernière syllable du temps qui nous est accordé ; et tous nos hiers sont des fous qui nous ont éclairé la route jusqu'aux ténèbres de la mort. Éteins-toi, éteins-toi, court flambeau. La vie est comme une ombre errante, un pauvre acteur qui se démène et joue son petit bout de rôle d'une heure, et dont on n'entend plus parler. C'est une histoire dite par un idiot, pleine de bruit et de fureur et qui ne signifie rien.

(Entre un messager.)

MACBETH. — Tu viens pour te servir de ta langue ? Vite, ton récit.

LE MESSAGER. — Mon gracieux seigneur, je vais raconter ce que je peux dire avoir vu, mais je ne sais comment le faire.

MACBETH. — Bien, parlez, monsieur.

LE MESSAGER. — Pendant que je surveillais la colline, je regardais vers Birnam, et tout à l'heure il m'a paru que le bois commençait à marcher.

MACBETH. — menteur et esclave !

(Il le frappe.)

LE MESSAGER. — Exercez sur moi votre courroux, s'il n'en est pas ainsi : à trois milles d'ici, vous pouvez le voir s'avancer. C'est, je le répète, un bosquet mouvant.

MACBETH. — Si tu as dit faux, à l'arbre le plus voisin on te pendra vivant, jusqu'à ce que la faim te ratatine. Si ton rapport est vrai, peu m'importe que tu m'appliques le même procédé. Ma résolution chancelle. Je commence à me douter de l'équivoque du démon qui dit la vérité en paraissant mentir : « Ne crains pas jusqu'à ce que la forêt de Birnam marche sur Dunsniane. » Et, maintenant, un bois marche sur Dunsniane. Aux armes : aux armes ! Dehors. Si ce qu'il affirme apparaît, il n'y a pas à fuir d'ici, ni à y rester. Je commence à être fatigué du soleil, et souhaite que la masse du monde se disloque. Sonnez la cloche d'alarme ! Vent, souffle ! naufrage, accours ! Nous mourrons au moins avec le harnais sur le dos.

(Ils sortent.)

(Trad. Guibillon ; éd. Hatier).

Macbeth meurt en brave, et un seigneur écossais Macduff, dont ils avaient fait assassiner la femme et le fils, apporte sa tête à Malcolm, le fils aîné de Duncan qui, au milieu des drapeaux et des fanfares guerrières est proclamé roi d'Ecosse sur le champ de bataille.

LE ROI LEAR (1607)

ANALYSE

L'action se passe en Bretagne vers l'an 800 avant Jésus-Christ.

Le vieux roi Lear de Bretagne, désireux d'abdiquer en faveur de ses trois filles, Goneril et Regan, mariées aux ducs de Cornouailles et d'Albany, et Cordelia, la plus jeune, à la main de laquelle prétendent le duc de Bourgogne et le roi de France, les mande dans son palais et les interroge pour savoir quelle est celle qui l'aime le plus.

Goneril et Regan se répandent en effusions grandiloquentes : à les en croire, elles aiment leur père *plus tendrement que la vue, l'espace et la liberté* ; autant que *la vie, lorsque la grâce, la santé, la beauté et l'honneur l'accompagnent*.

Cordelia ne sait que répondre : « *Malheureuse que je suis, je ne puis faire monter mon cœur à mes lèvres. J'aime Volre Majesté selon mon devoir, ni plus ni moins.* »

Lear s'écrie, irrité : « *Que la sincérité soit donc ta dot !* » Et il la maudit et la renie pour toujours. En vain le comte de Kent, son vieux serviteur fidèle, prend la défense de la jeune fille. Lear, exaspéré, tire son épée et le chasse, et Kent s'éloigne en disant : « *Adieu, Roi, la liberté vil loin de ce pays et l'exil est ici.* »

Sans dot ! le duc de Bourgogne refuse de prendre Cordelia ; mais le roi de France la salue : « *Très belle Cordelia, qui es d'autant plus riche dans la pauvreté, plus exquise dans ton abandon, plus adorable parce que méprisée* », et il lui offre sa main et son royaume.

Lear ne tarde pas à être puni de son aveuglement. Dans le palais du duc d'Albany, Goneril, parce que son père a frappé un de ses gentilshommes insolents, lui demande de réduire sa suite de cent chevaliers à cinquante avec de dures paroles : « *Vous êtes vieux et vénérable ; vous devez également être sage.* »

Sous l'outrage, le vieux roi rougit : « *Ténèbres et démons ! Sellez mes chevaux ! Rassemblez ma suite ! Bâtarde dégénérée ! Je ne t'importunerai pas. Il me reste encore une fille !* »

Mais, dans le palais du duc de Cornouailles, Regan fait à son père le même accueil que Goneril. Le vieux roi la maudit, et s'enfuit par la lande déserte dans une nuit sauvage, où l'orage se déchaîne.

Dans la lande, Lear court, tête nue, avec son fou. Il appelle sur sa tête la colère du ciel : « *Flammes, crachez ! pluie, jaillis ! Ni la pluie, ni le vent, ni le tonnerre, ni le feu ne sont mes filles !* » Qu'elles laissent donc « *lomber sur lui leur horrible plaisir !* »

Le vieux Kent qui, sous un déguisement, est parvenu à rejoindre son maître, le mène dans une pauvre hutte, qui du moins l'abritera cette nuit-là. Et Lear veut aussi que son pauvre fou s'abrite : « *Mon pauvre fou, mon serviteur, j'ai encore une partie de mon cœur qui éprouve de la pitié pour toi.* »

Mais voici que de la hutte sort en gémissant, et en chantant, un étrange personnage.

Ici une intrigue secondaire que, suivant un procédé qui lui est familier, Shakespeare a développée parallèlement à l'autre, rejoint l'intrigue principale et renforce l'effet dramatique.

Le vieux comte de Gloucester, fidèle ami du roi Lear, a deux fils, Edmond, le bâtard, et Edgar. Atrocement calomnié par Edmond, Edgar a été maudit et chassé par son père. Sous le nom et le déguisement d'un fou, *le pauvre Tom*, c'est lui qui vient de sortir de la pauvre hutte.

A sa vue, la raison du vieux roi chancelle et sombre. Il déchire ses vêtements, en hurlant : « *Loin de moi, habits empruntés ! Soyons nus et sincères :* »

Le vieux comte Gloucester profite de son sommeil après la crise pour le faire transporter à Douvres, auprès du roi de France et de Cordelia. Mais, pour punir Gloucester, Regan lui

arrache les yeux, dans une scène d'un réalisme atroce, au cours de laquelle un serviteur tue le duc de Cornouailles. Et, errant lui aussi par la lande, Gloucester, les yeux sanglants, retrouve, sans le reconnaître, son fils Edgar, le *pauvre Tom*, pour le conduire et le protéger.

* * *

Les événements se précipitent. Dans le palais du duc d'Albany, Goneril s'abandonne à sa passion déchaînée pour le traître Edmond ; tandis que, dans le camp français, près de Douvres, le vieux Lear se réveille aux sons d'une douce musique et sent son âme se calmer, bercée par les tendres paroles de Cordelia.

Puis, c'est la bataille. Lear et Cordelia sont les prisonniers d'Edmond. Puis c'est la mort d'Edmond, démasqué par le duc d'Albany, et tué par Edgar. Puis c'est une horrible accumulation de scènes sanglantes : Regan poignardée, après que Goneril a été empoisonnée par elle. Sur l'ordre de Regan et d'Edmond, Cordelia a été pendue dans sa prison, sous les yeux de son père. Et, dans la dernière scène, d'une effrayante et poignante grandeur, le vieux roi Lear apparaît, portant le cadavre de Cordelia dans ses bras, et son cœur enfin se brise, de douleur et de désespoir.

INFLUENCE

En 1623, Isaac Jaggard et Ed. Blount imprimaient un petit in-folio sous le titre : « Comédies, histoires et tragédies de M. William Shakespeare, publiées d'après les véritables originaux ». Les auteurs de la publication étaient John Heminge et Henri Condell, deux acteurs camarades de Shakespeare, auxquels celui-ci avait légué par testament, ainsi qu'à son associé Burbage, vingt-six shellings et huit pence « pour s'acheter des anneaux ». La pièce de vers liminaire, due à la plume de Ben-Jonson, auteur tragique lui-même et grand ami de Shakespeare, vantait en termes d'un lyrisme enthousiaste et sincère « le doux cygne de l'Avon », « l'aimable Shakespeare », et jetait à la fin en plein ciel son astre, comme « la constellation des poètes ».

Mais la brutale réaction puritaine de Cromwell et de ses Têtes Rondes, comme elle avait rasé en 1644 le théâtre du Globe, tenta d'ensevelir la gloire de Shakespeare. Quatre éditions seulement parurent au cours du XVII^e siècle. Sous la Restauration, les historiens de la littérature ne mentionnent même pas son nom ; et c'est dans l'ombre que les auteurs dramatiques, tels qu'Ottway, ou William Davenant, le pillent, le démarquent et le défigurent.

Le XVIII^e siècle répara en partie cette injustice. Addison rend hommage assez timidement à son génie dans quelques numéros de son « Spectator ». Pope et le docteur Johnson, sans lui rendre complètement justice, donnent des éditions de ses œuvres. De nouvelles et nombreuses éditions trouvent d'innombrables lecteurs. Et le grand acteur Garrick, en organisant en 1769 le fameux jubilé de Stratford, célèbre avec éclat la première grande cérémonie anglaise d'un culte expiatoire.

Mais, — chose curieuse —, la France semble, en cette matière, avoir suivi de très près. Louis XIV possédait dans sa bibliothèque la deuxième édition des œuvres de Shakespeare, et Nicolas Clément, le bibliothécaire du Roi, tout en regrettant qu'il ait obscurci ses qualités par des ordures, reconnaissait à ce poète anglais une imagination assez belle, une pensée naturelle, et de la finesse dans l'expression. Le surintendant Fouquet avait aussi une édition des œuvres de Shakespeare... dans son grenier.

C'est Voltaire qui fut en France le premier Shakespearien de marque. De son séjour en Angleterre de 1724 à 1726, il rapporta dans un coin de ses bagages spirituels une admiration vive, mais scandalisée, pour le génie du grand auteur

anglais. Le « Discours sur la Tragédie », qui sert de préface à sa tragédie de « Brutus » (1730), et qu'il dédie au grand homme d'État anglais Bolingbroke, reconnaît à Shakespeare, « un homme qui même ne savait pas le latin » et qui vivait dans un siècle d'ignorance barbare, un véritable génie. Dans la tragédie de « Jules César », il déclare avoir vu, « avec quel ravissement ! », Brutus à la main le poignard teint du sang de César, haranguer le peuple du haut de la tribune aux harangues ; et il traduit son discours.

Dans ses « Lettres philosophiques », en 1734, il précise son point de vue en ces termes : « Shakespeare, qui passait pour le Corneille des Anglais, florissait à peu près dans le temps de Lope de Vega ; il créa le théâtre ; il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime » ; mais il ajoute aussitôt : « sans la moindre étincelle de bon goût et sans la moindre connaissance des règles ». Ses pièces sont des farces monstrueuses, parsemées de belles scènes, de morceaux grands et terribles ; ses idées sont bizarres et gigantesques. Ainsi, tour à tour ou à la fois attiré et repoussé par le génie de Shakespeare, il s'inspire de « Jules César » dans son « Brutus », d'« Hamlet » dans « Eryphile », d'« Othello » dans « Zaire », et dans « Mahomet » de « Macbeth ». A vrai dire, il l'admire sans le comprendre et il l'imite sans l'aimer. Tout au moins il le fait connaître. Mais il ne va pas tarder à s'en repentir.

Une traduction fragmentaire de de la Place dans son « Théâtre des Anglais » (1745-1748) ; l'admiration fouguese de Diderot dans ses articles de l'« Encyclopédie » intitulés « Génie », « Stratford » et « Tragédie » ; les applaudissements chaleureux dont les salons parisiens saluent les récitations shakespeariennes du grand acteur anglais Garrick, et surtout la traduction complète des Œuvres de Shakespeare par Pierre Le Tourneur (1776 à 1782), si pâle qu'elle soit, montrent qu'en France l'heure de Shakespeare va sonner. Dans la préface de son premier volume, l'imprudent Le Tourneur ne proclame-t-il pas Shakespeare « le dieu du Théâtre » ?

Voltaire alors s'indigne ; il sent son sang pétiller dans ses vieilles veines. Dans une lettre à d'Argental, le 19 juillet 1776, il traite Le Tourneur de misérable, et, derrière Le Tourneur, c'est à Shakespeare qu'il s'en prend : « Ce qu'il y a d'affreux, s'écrie-t-il, c'est que le monstre a un parti en France ; et, pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespeare ; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme fumier... »

Octogénaire et moribond, il entre en lice ; il écrit à l'Académie un virulent réquisitoire contre le barbare ivre. Il charge d'Alembert de le lire, et, tout en passant les mots grossiers qu'il a traduits, d'en suggérer l'idée « afin de laisser voir le divin Shakespeare dans toute son horreur et dans son incroyable bassesse ». Il invite ses amis à la séance solennelle : « Je combats en champ clos sous les étendards de M. d'Alembert contre Gilles Le Tourneur, écuyer de Gilles Shakespeare. »

La victoire pourtant ne fut pas complète ; d'Alembert lui-même le reconnaît dans son bulletin de victoire. Diderot, Sedaine, Grimm étaient les tenants de Shakespeare, et une partie de l'opinion était avec eux. Et celui qui devait, à l'Académie même, succéder à Voltaire, c'était ce Jean-François Ducis, le « bon Ducis », qui devait avoir pour titre d'avoir timidement adapté à la scène française six pièces de Shakespeare, dont la première était « Hamlet » en 1760 et la dernière « Othello » en 1792.

C'est au XIX^e siècle que sonna l'heure de Shakespeare, et qu'au ciel romantique son soleil rayonna... La traduction de Guizot en 1821, la monographie de Stendhal, « Racine et Shakespeare », en 1825, préparèrent le triomphe éclatant des représentations d'« Othello », d'« Hamlet » et de « Roméo et Juliette »,

données à l'Odéon par une troupe anglaise. « La préface de Cromwell » enrôle le romantisme français sous sa bannière. Selon le mot d'Emile Deschamps dans sa préface des « Etudes françaises et étrangères » (1828), on tente sur le public français « la grande épreuve de Shakespeare » ; et pour lui faire connaître « la plus belle poésie dramatique des temps modernes », on le traduit, on le joue, on l'acclimate. C'est le « Roméo et Juliette » d'Emile Deschamps ; c'est le « More de Venise » de Vigny en 1829 ; l'« Hamlet » de Dumas en 1847 ; le « Comme il vous plaira » de George Sand en 1856. La bataille est gagnée ; les traductions se multiplient, entre autres celles de Francisque Michel (1839), de Benjamin Laroche (1851), de François Victor Hugo (1850-1867) la plus romantique, d'Emile Montégut, peut-être la meilleure. C'est une apothéose. Sous le signe de Shakespeare, le romantisme français a gagné la bataille. Et, même quand la belle fièvre romantique aura passé, la gloire de Shakespeare rayonnera encore. Et au XX^e siècle, c'est au divin Shakespeare que les grands auteurs, les grands directeurs de théâtre, les grands acteurs, le grand public conquis demandent leur inspiration, leurs plus probes succès et leurs plus hautes joies.

Mais l'admiration de la France pour Shakespeare, sincère et profonde, n'a pas faussé la note. Au rebours de certains critiques allemands, et notamment de Schlegel, « l'ultra-shakespearien », qui l'annexèrent, comme génie germanique, à leur propre littérature, la France a reconnu et salué en lui le grand génie humain, celui dont Ben Jonson écrivait déjà dans son panégyrique de l'édition de 1623 :

Triomphe, ma Bretagne, tu as quelqu'un à montrer
A qui toutes les scènes de l'Europe doivent hommage.
Il ne fut pas d'un siècle, mais de tous les temps.

Ce qui fait en effet le prodigieux rayonnement mondial du génie de Shakespeare, c'est cette intensité de vie extraordinaire qui projette dans le plan de l'art éternel l'histoire et la légende, la fleur du rêve et le sang du cœur.

Par là sont éternisés aussi bien le geste d'Antoine découvrant dans « Jules César » le corps de César devant la foule rugissante, que, sur le balcon de Vérone dans « Roméo et Juliette », le couple immortel des deux amants qui, dans l'incantation de l'aurore, transforme magiquement le duel des vieilles haines ancestrales en un duo frémissant de jeunesse et d'amour plus forts que la mort.

Ainsi dans l'enchantement musical et triste et large de la nuit, l'amour de Lorenzo et de Jéssica transpose pour l'éternité dans l'or des étoiles l'abjecte passion du « Marchand de Venise », l'effrayant usurier Shylock.

Aujourd'hui en France, on comprend Shakespeare et on l'aime. On aime en lui, non pas un barbare, pour les étrangetés d'une forme qu'il tient de son époque, ni dans la fidélité infidèle d'un mot à mot qui serait un contre-sens ; on aime en lui le poète, pour ce que son œuvre contient et exprime d'humanité.

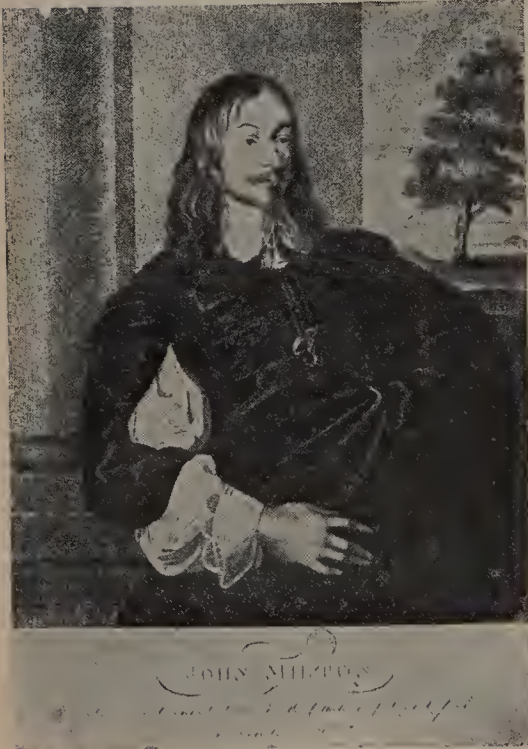
On se rend bien compte que son génie dramatique a annexé une grande région de l'âme humaine, la plus large peut-être et la plus profonde, celle où dans de grands frissons de fièvre s'élaborent des choses mystérieuses et sacrées, où dans des profondeurs vertigineuses de vérité et d'effroi s'enchaînent et passent les rougeurs des vivants et la pâleur des ombres.

Si formidable est cette création d'un monde auquel il a donné son nom, le monde shakespearien, que les plus grands génies, un Victor Hugo et un Goethe, se courbent et adorent, et que, si un Tolstoï s'irrite et maudit, c'est comme il maudirait un magicien prodigieux, enchanteur et faiseur de miracles, et qui ferait concurrence à Dieu.

CHAPITRE XVII

MILTON (1608-1674)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



John Milton est né à Londres en 1608 dans une maison à l'enseigne de l'Aigle, *augure et symbole*, dit Chateaubriand. Sous la direction d'un père lettré et musicien, et d'une mère dont la piété était exemplaire, il reçut dès l'enfance une forte éducation, à la fois morale et artistique. L'enfant qui, dès l'âge de douze ans, lisait et travaillait tous les soirs jusqu'à minuit, malgré des migraines et des maux d'yeux, est au collège de Christe, à Cambridge, un jeune homme très beau et très pur. Il semblait avoir la vocation ecclésiastique ; mais, comme, à ce moment, pour la plus grande indignation des puritains, le culte anglican était ramené dans les voies de l'Eglise romaine, Milton refuse d'entrer dans les ordres : « *Voyant, dit-il, quelle tyrannie avait envahi l'Eglise, et qu'il fallait se déclarer esclave par serment, je crus meilleur de choisir un*

silence sans reproche plutôt que l'office sacré de la parole acheté et commencé avec la servitude et le parjure ». Pendant cinq ans, il se plonge dans de fortes études grecques et latines : il prépare son arme, sa plume ; le souffle vif de la Renaissance le touche et lui inspire deux charmants poèmes, à la fois descriptifs et lyriques, *l'Allegro* et *le Penseroso*, brillants péchés de jeunesse.

A vingt ans, au cours d'un voyage en Italie, il visite, à Florence, Galilée aveugle et demi-prisonnier de l'Inquisition. Il en ressentit une émotion forte, qui fut un des éléments de sa vie intellectuelle. Dans un appel qu'il adressera plus tard au Parlement en faveur de la liberté de la presse, il s'écriera : « *Croyez-moi, Lords et*

Communes ; je me suis assis parmi les savants étrangers ; ils me félicitaient d'être né sur une terre de liberté philosophique... J'ai visité le fameux Galilée devenu vieux, prisonnier de l'Inquisition pour avoir pensé en astronomie autrement qu'un censeur franciscain ou dominicain. La liberté est la nourrice de tous les grands esprits ; c'est elle qui éclaire nos pensées comme la lumière du ciel. »

Il rentre en Angleterre, aux premiers grondements de la Révolution ; et pendant vingt ans, de trente ans à cinquante ans, il se fait le volontaire de la Liberté et le soldat de Dieu. Poète incomparable, il se jette avec une sombre ardeur dans l'élément glacé de la prose. Secrétaire latin du Conseil d'État de la République, puis du protecteur Cromwell, il multiplie les pamphlets passionnés et sincères pour justifier l'exécution de Charles I^{er}.

Accablé de chagrins domestiques, devenu aveugle en 1652 à la suite d'un travail forcené, il ne plie ni ne cède. En 1654, à la fin d'un sonnet magnifique, le sonnet XXII, il se rend un émouvant témoignage : « *Portant ma croix, j'irai toujours en avant. Qui donc me soutient ? La conscience d'avoir perdu mes yeux en travaillant à la défense de la Liberté.* »

La Restauration, en l'arrêtant, puis en le remettant en liberté, puis en l'oubliant, le rendit du moins à la poésie. Là, du moins, il était son maître ; il était libre, et il était seul. Suivant le vers fameux de Wordsworth : « *Son âme était comme une étoile et habitait à l'écart.* »

Après la publication de ses grandes œuvres épiques : *le Paradis perdu*, *le Paradis regagné*, et *Samson Agonistes*, il mourut pauvre, seul, et grand. Par la droite et belle inflexibilité de sa vie, il avait rempli son idéal et justifié son mot exigeant et pur : « *Le poète doit être lui-même un vrai poème.* »

LE PARADIS PERDU (1667)

ANALYSE ET EXTRAITS

Le poète invoque d'abord l'Esprit suprême pour qu'il le guide et l'aide dans son chant aventureux.

« *O Esprit, qui préfères à tous les temples un cœur droit et pur, instruis-moi, car tu sais !... Illumine en moi ce qui est obscur...* »

Puis il dit, dans le livre I, comment le Très haut punit jadis l'orgueil du *Grand Rebelle*.

LE GRAND REBELLE

Le souverain pouvoir le jeta flamboyant, la tête en bas, de la voûte éthérée, ruine hideuse et brûlante : il tomba dans le gouffre sans fond de la perdition, pour y rester chargé de chaînes de diamant, dans le feu qui punit :

il avait osé défier aux armes le Tout-Puissant ! Neuf fois l'espace qui mesure le jour et la nuit aux hommes mortels, lui, avec son horrible bande, fut étendu vaincu, roulant dans le gouffre ardent, confondu quoique immortel. Mais sa sentence le réservait encore à plus de colère, car la double pensée de félicité perdue et d'un mal présent à jamais, le tourmente. Il promène autour de lui des yeux funestes, où se peignent une douleur démesurée et la consternation, mêlées à l'orgueil endurci et à l'inébranlable haine.

D'un seul coup d'œil et aussi loin que perce le regard des anges, il voit le lieu triste, dévasté et désert : ce donjon horrible, arrondi de toute part, comme une grande fournaise flamboyait. De ces flammes point de lumière ; mais des ténèbres visibles servent seulement à découvrir des vues de malheur ; régions de chagrins, obscurité plaintive, où la paix, où le repos ne peuvent jamais habiter, l'espérance jamais venir, elle qui vient à tous ! mais là des supplices sans fin, là un déluge de feu, nourri d'un soufre qui brûle sans se consumer.

Mais, s'il est vaincu, il n'est pas dompté. Il dit à Belzébuth sa rancune et sa haine.

« Tu vois de quelle hauteur, dans quel abîme, nous sommes tombés, tant Il se montra le plus puissant avec son tonnerre ! Mais qui jusqu'alors avait connu l'effet de ces armes terribles ? Toutefois, malgré ces foudres, malgré tout ce que le vainqueur dans sa rage peut encore m'infliger, je ne me repens point, je ne me change point : rien (quoique changé dans mon éclat extérieur) ne changera cet esprit fixe, ce haut dédain né de la conscience du mérite offensé.

« Qu'importe la perte du champ de bataille ! tout n'est pas perdu. Une volonté insurmontable, l'étude de la vengeance, une haine immortelle, un courage qui ne cédera, ni ne se soumettra jamais, qu'est-ce autre chose que n'être pas subjugué ? Je ne me courberai point ; je ne demanderai point grâce d'un genou suppliant ; je ne défierai point son pouvoir qui, par la terreur de ce bras, a si récemment douté de son empire. Cela serait bas en effet ; cela serait une honte et une ignominie au-dessous même de notre chute. »

D'un grand effort de ses lourdes ailes, il s'arrache au lac de flammes et gagne la plaine sèche, abandonnée et sauvage, séjour de désolation, vide de lumière. « Soit ! le plus loin de lui est le mieux !... *Je du moins, nous serons libres !* »

Et de sa grande voix dont tout le creux de l'enfer résonne, il appelle à lui les restes abjects de ses légions et leurs chefs qui dorment stupides dans le lac de flammes. Ils s'éveillent ; ils défilent devant leur Chef, du premier, *Moloch*, l'horrible roi qui sous le bruit des tambours et des cymbales retentissantes étouffera plus tard les cris des enfants passés, à travers le feu, à l'idole grmée, jusqu'au dernier, *Belial*, le plus impur, dont le poète dit qu'il règne encore dans les palais et dans les cours, dans les villes dissolues où le bruit de la débauche, de l'injure et de l'outrage monte au-dessus des plus hautes tours. Satan les recense, et orgueilleux, cruel et triste, il les domine tous.

Ainsi cette armée des esprits, loin de comparaison avec toute mor-

telle prouesse, respectait cependant son redoutable chef. Celui-ci, au-dessus du reste par sa taille et sa contenance, superbement dominateur, s'élevait comme une tour. Sa forme n'avait pas encore perdu toute sa splendeur originelle ; il ne paraissait rien moins qu'un archange tombé, un excès de gloire obscurcie : comme lorsque le soleil nouvellement levé, tondu de ses rayons, regarde à travers l'air horizontal et brumeux ; ou tel que cet astre derrière la lune, dans une sombre éclipse, répand un crépuscule funeste sur la moitié des peuples, et par la frayeur des révolutions tourmente les rois ; ainsi obscurci, brillait encore au-dessus de tous ses compagnons l'archange. Mais son visage est labouré de profondes cicatrices de la foudre, et l'inquiétude est assise sur sa joue fanée ; sous les sourcils d'un courage indompté et d'un orgueil patient, veille la vengeance. Cruel était son œil ; toutefois il s'en échappait des signes de remords et de compassion, quand Satan regardait ceux qui partagèrent, ou plutôt ceux qui suivirent son crime (il les avait vus autrefois bien différents dans la béatitude), condamnés maintenant pour toujours à avoir leur lot dans la souffrance ! millions d'esprits mis pour sa faute à l'amende du ciel, et jetés hors des éternelles splendeurs pour sa révolte, néanmoins demeurés fidèles en dépit de leur gloire flétrie. Comme quand le feu du ciel a écorché les chênes de la forêt ou les pins de la montagne, avec une tête passée à la flamme, leur tronc majestueux, quoique nu, reste debout sur la lande brûlée.

Le livre II nous transporte dans le *Pandemonium*, le grand palais d'or que *Mammon*, le plus bas des esprits tombés, a construit.

Du haut de son trône d'or et de son désespoir, Satan préside le Conseil des démons. *Moloch* opine pour l'évasion hors de l'infâme caverne de la honte et pour l'assaut du ciel ; *Belial*, pour la résignation lâche, adoucie par l'accoutumance et dorée encore d'espoir ; *Mammon* propose de tirer du sol de l'enfer des diamants et de l'or, des joies d'art et de magnificence ; mais *Beelzébut*, *calme comme la nuit ou comme le midi d'un jour d'été*, les rallie tous en proposant d'attaquer Dieu dans l'homme, la nouvelle créature privilégiée qui vit dans l'île heureuse.

C'est Satan qui franchira les terribles portes gardées par le *Péché* et par la *Mort*, et qui tentera d'arriver par un chemin sauvage à l'île heureuse. Et les démons acclament le Chef Sombre, et, en attendant son retour, se répandent dans les divers chemins des enfers.

« Errantes dans leur marche confuse et abandonnée, les bandes aventureuses, pâles et frissonnant d'horreur, les yeux hagards, voient pour la première fois leur lamentable lot, et ne trouvent point de repos ; elles traversent maintes vallées sombres et désertes, maintes régions douloureuses par-dessus maintes Alpes de glace et maintes Alpes de feu : rocs, grottes, lacs, mares, gouffres, antres et ombres de mort ; univers de mort, que Dieu dans sa malédiction créa mauvais, bon pour le mal seulement ; univers où toute vie meurt, où toute mort vit ; où la nature perverse engendre des choses monstrueuses, des choses prodigieuses, abominables, inexprimables, pires que ce

que la fable inventa ou la frayeur conçut : Gorgones et Hydres et Chimères effroyables. »

Le livre III commence par un *Hymne à la lumière* qui est le cri le plus poignant et le plus magnifique que Milton aveugle ait jeté.

L'HYMNE A LA LUMIÈRE

Salut, lumière sacrée, fille du ciel, née la première ou de l'Éternel rayon coéternel ! Ne puis-je pas te nommer ainsi sans être blâmé ? Puisque Dieu est la lumière, et que de toute éternité il n'habita jamais que dans une lumière inaccessible, il habita donc en toi, brillante effusion d'une brillante essence incréée. Ou préfères-tu t'entendre appeler ruisseau de pur éther ? Qui dira ta source ? Avant le soleil, avant les cieux, tu étais, et à la voix de Dieu tu couvris, comme d'un manteau, le monde s'élevant des eaux ténébreuses et profondes, conquête faite sur l'infini vide et sans forme.

Maintenant je te visite de nouveau d'une aile plus hardie, échappé du lac Stygien, quoique longtemps retenu dans cet obscur séjour. Lorsque, dans mon vol, j'étais porté à travers les ténèbres extérieures et moyennes, j'ai chanté, avec des accords différents de ceux de la lyre d'Orphée, le Chaos et l'éternelle Nuit. Une muse céleste m'apprit à m'aventurer dans la noire descente et à la remonter, chose rare et pénible. Sauvé, je te visite de nouveau, et je sens ta lampe vitale et souveraine. Mais toi, tu ne reviens point visiter ces yeux qui roulent en vain pour rencontrer ton rayon perçant, et ne trouvent point d'aurore, tant une goutte sereine a profondément éteint leurs orbites, ou un sombre tissu les a voilés.

Cependant, je ne cesse d'errer aux lieux fréquentés des Muses, claires fontaines, bocages ombreux, collines dorées du soleil, épris que je suis de l'amour des chants sacrés. Mais toi surtout, ô Sion, toi et les ruisseaux fleuris qui baignent tes pieds saints et coulent en murmurant, je vous visite pendant la nuit. Je n'oublie pas non plus ces deux mortels, semblables à moi en malheur (puissé-je les égaler en gloire !), l'aveugle Thamyras et l'aveugle Méonides, Tirésias et Phinée, prophètes antiques. Alors je me nourris des pensées qui produisent d'elles-mêmes les nombres harmonieux, comme l'oiseau qui veille chante dans l'obscurité : caché sous le plus épais couvert, il soupire ses nocturnes complaintes.

Ainsi avec l'année reviennent les saisons ; mais le jour ne revient pas pour moi ; je ne vois plus les douces approches du matin et du soir, ni la fleur du printemps, ni la rose de l'été, ni les troupeaux, ni la face divine de l'homme. Des nuages et des ténèbres qui durent toujours m'environnent. Retranché des agréables voies des humains. le livre des belles connaissances

ne me présente qu'un blanc universel, où les ouvrages de la nature sont effacés et rayés pour moi : la sagesse à l'une de ses entrées m'est entièrement fermée.

Brille d'autant plus intérieurement, ô céleste lumière ! que toutes les puissances de mon esprit soient pénétrées de tes rayons ! mets des yeux à mon âme, disperse et dissipe loin d'elle tous les brouillards, afin que je puisse voir et dire des choses invisibles à l'œil mortel.

Après cette parenthèse lyrique si émouvante, le poète revient à son sujet.

Dieu assiste dans le ciel au déroulement de l'avenir. Il voit dans le jardin des délices les deux premiers êtres de la race humaine, leur tentation, leur péché. L'homme tombera, lui, et sa race infidèle.

Et ici le grand poète expose, dans un dialogue mystique entre le *Père* et le *Fils*, d'un mouvement puissant et large, les théories protestantes du *Péché*, de la *Rédemption* et de la *Grâce*. L'abstraction théologique est ici toute brûlante de ferveur et d'amour.

C'est le *Fils* qui adresse d'abord au *Père* un appel chaleureux en faveur de sa créature.

Et les chœurs des anges sur le parvis des étoiles chantent, sur des harpes d'or, la louange du Sauveur.

Satan, arrivé dans l'Eden (livre IV), est saisi d'étonnement, de douleur et de colère en voyant autour du premier couple, Adam et Eve, fleurir toute la nature heureuse, innocente et sacrée. C'est la rage au cœur qu'il entend, qu'il écoute le duo d'amour montant dans le soir pur.

L'HYMNE D'AMOUR CONJUGAL

Maintenant le soir s'avance tranquillement, et le crépuscule grisâtre avait revêtu tous les objets de sa grave livrée ; le silence l'accompagnait, les animaux et les oiseaux étaient retirés, ceux-là à leurs couches herbeuses, ceux-ci dans leurs nids. Le rossignol seul veillait ; toute la nuit, il chanta sa complainte amoureuse, le silence était ravi.

Bientôt le firmament étincela de vivants saphirs. Hespérus, qui conduisait la milice étoilée, marcha le plus brillant, jusqu'à ce que la lune, se levant dans une majesté nuageuse, reine manifeste, dévoila sa lumière incomparable, et jeta son manteau d'argent sur l'ombre.

Adam s'adressant à Ève :

« Belle compagne, l'heure de la nuit et toutes choses allées au repos nous invitent à un repos semblable. Dieu a rendu le travail et le repos, comme le jour et la nuit, alternatifs pour l'homme : la rosée du sommeil, tombant à propos avec sa douce et assoupissante pesanteur, abaisse nos paupières. Les autres créatures tout le long du jour errent oisives, non employées, et ont moins besoin de repos : l'homme a son ouvrage quotidien assigné de corps ou d'esprit ; ce qui déclare sa dignité et l'attention que le ciel donne à toutes ses

voies. Les animaux, au contraire, rôdent à l'aventure, désœuvrés, et Dieu ne tient pas compte de ce qu'ils font. Demain, avant que le frais matin annonce dans l'orient la première approche de la lumière, il faudra nous lever et retourner à nos agréables travaux. Nous avons à émonder là-bas ces berceaux fleuris, ces allées vertes, notre promenade à midi, qu'embarrasse l'excès des rameaux ; ils rient de notre insuffisante culture et demanderaient plus de mains que les nôtres pour élaguer leur folle croissance... Ces fleurs aussi, et ces gommés qui tombent, restent à terre, raboteuses et désagréables à la vue ; elles veulent être enlevées, si nous désirons marcher à l'aise ; maintenant selon la volonté de la nature, la nuit nous commande le repos. »

Ève, ornée d'une parfaite beauté, lui répondit :

« Mon auteur et mon souverain, tu commandes, j'obéis : ainsi Dieu l'ordonne ; Dieu est ta loi, tu es la mienne. N'en savoir pas davantage est la gloire de la femme, et sa plus heureuse science. En causant avec toi, j'oublie le temps ; les heures et leurs changements également me plaisent. Doux est le souffle du matin ; doux le lever du matin avec le charme des oiseaux matineux ; agréable est le soleil lorsque, dans ce délicieux jardin, il déploie ses premiers rayons sur l'herbe, l'arbre, le fruit et la fleur brillante de rosée ; parfumée est la terre fertile après de molles ondées ; charmant est le venir d'un soir paisible et gracieux, charmante la nuit silencieuse avec son oiseau solennel, et cette lune si belle et ces perles du ciel qui forment sa cour étoilée : mais ni le souffle du matin quand il monte avec le charme des oiseaux matineux, ni le soleil levant sur ce délicieux jardin, ni l'herbe, ni le fruit, ni la fleur qui brille de rosée, ni le parfum après une ondée, ni le soir paisible et gracieux, ni la nuit silencieuse avec son oiseau solennel, ni la promenade aux rayons de la lune ou à la tremblante lumière de l'étoile, n'ont de douceur sans toi. »

Dans les livres V, VI, VII et VIII, l'ange Raphaël, envoyé par Dieu à Adam et à Ève, pour leur annoncer l'approche de l'*Eternel Ennemi*, déroule, sur la demande d'Adam, comme une grande fresque biblique, le tableau de la Création du Monde, de l'Homme et de l'œuvre des Six jours. Et Adam dit à Raphaël ses premières joies lumineuses dans l'Eden, comment il obtint du Tout-Puissant la grâce d'avoir une compagne pour les partager, et l'enchantement de la nuit nuptiale, pleine d'étoiles, de chants d'oiseaux et de roses.

Dans les livres IX et X, après la tentation d'Eve par l'inférieur Serpent et la faute de goûter, malgré l'ordre de Dieu, à l'arbre de la Science défendue, c'est le jugement des coupables prononcé par le Fils de Dieu : la femme condamnée à l'enfantement dans la douleur, l'homme condamné au travail de la terre ingrate, et au retour de la poussière à la poussière. Et dans l'Eden transformé, s'élève la grande plainte d'Adam.

En vain, Ève s'approche pour le consoler ; il la repousse avec d'amers reproches. Elle tombe à ses genoux, s'accuse et pleure. Adam s'attendrit ; il lui montre la consolation dans la rude voie du devoir qu'ils suivront ensemble ; et tous les deux à genoux implorent le pardon de Dieu.

Dans le livre XI, lorsque l'archange Michel les chasse du Paradis, Ève dit aux fleurs un adieu désespéré.

L'ADIEU AUX FLEURS

« O coup inattendu, pire que la mort ! Faut-il donc te quitter, ô paradis ! vous quitter ainsi, ô toi, terre natale, ô vous, promenades charmantes, ombrages dignes d'être fréquentés des dieux ! Ici j'avais espéré passer tranquille, bien que triste, le répit de ce jour qui doit être mortel à tous deux. O fleurs qui ne croîtrez jamais dans un autre climat, qui le matin receviez ma première visite et le soir ma dernière ; vous que j'ai élevées d'une tendre main depuis le premier bouton entr'ouvert, et à qui j'ai donné des noms ! O fleurs ! qui maintenant vous tournera vers le soleil ou rangera vos tribus, et vous arrosera de la fontaine d'ambrosie ? Toi, enfin, berceau nuptial, orné par moi de tout ce qui est doux à l'odorat ou à la vue, comment me séparerai-je de toi ? Où m'égalerais-je dans un monde inférieur qui, auprès de celui-ci, est obscur et sauvage ? Comment pourrions-nous respirer dans un autre air moins pur, nous, accoutumés à des fruits immortels ? »

L'ange interrompit doucement :

« Eve, ne te lamente point, mais résigne patiemment ce que tu as justement perdu : ne mets pas ton cœur ainsi trop passionné dans ce qui n'est pas à toi. Tu ne t'en vas point solitaire ; avec toi s'en va ton mari. Tu es obligée de le suivre : songe que là où il habite, là est ton pays natal. »

(Trad. Chateaubriand.)

Adam montre plus de courage. Et l'archange lui révèle dans un large tableau les maux qui attendent sa race, depuis le crime de Caïn jusqu'au déluge, les impiétés et les égarements des hommes, leur Rédemption enfin par le Sauveur promis.

Dans le livre XII, le grand poète puritain maudit les mauvais bergers et prédit le triomphe des Justes.

Le poème se termine dans une lumière apaisée. En quittant par la porte orientale le Paradis perdu, *Adam et Eve laissèrent tomber quelques larmes naturelles qu'ils essuyèrent vite. Le monde entier était devant eux pour y choisir le lieu de leur repos, et la Providence était leur guide. Main en main, à pas incertains et lents, ils prirent à travers Eden leur chemin solitaire.*

C'est par cette évocation, d'une sobre et triste grandeur, que se termine cet étrange et beau poème, dans lequel le génie de Milton se hausse jusqu'aux plus âpres et plus éblouissants sommets de la poésie biblique et, comme Dante, enflamme ses visions de toute sa douleur, de tout son amour et de toute sa haine, de tout le sang de son cœur d'homme, hautain, brûlant et déchiré.

INFLUENCE

L'influence de l'œuvre de Milton, « le Paradis Perdu », est nulle en Angleterre, aussi bien qu'en France, au XVII^e siècle. Non sans raisons, évidemment. L'immoralité galante et cynique de la cour et de la littérature sous les Stuart s restaurés n'était point milieu favorable : l'œuvre, qui a trouvé à grand'peine un éditeur, éclate trop, détone ; on en rit ; on applaudit la plate et écœurante parodie de « l'Hudibras » de Butler.

Si le XVII^e siècle français avait connu l'auteur, il n'aurait sans doute vu en lui que le régicide doctrinaire que notre ambassadeur désignait en ces termes à Louis XIV « un nommé Miltonius, qui s'est rendu plus infâme par ses dangereux écrits que les bourreaux et les assassins de leur roi ». Pour l'épopée elle-même, Boileau, l'arbitre du bon goût, l'eût condamnée, du haut de sa conception du « merveilleux », les anges et les diables n'étant pas pour lui matière d'épopée.

C'est l'ingénieux et fin Addison qui, au XVIII^e siècle, dans plusieurs numéros de son « Spectator », révéla Milton à ses lecteurs, le matin, à l'heure de leur petit déjeuner. Et c'est Voltaire qui l'importa en France, comme il importa Shakespeare, mais avec de singulières réserves et sans bonne grâce. Le merveilleux du poème ne lui paraît pas assez « sage » ; l'artillerie des anges et des diables le choque. Il reconnaît bien qu'il y a dans ce sujet « je ne sais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre et triste », — mais qui est bon pour les Anglais et n'est pas article d'exportation. La conclusion de son « Essai sur la poésie épique » est rogue et pincée : le « Paradis Perdu » est pour lui « un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imaginations que de grâces et de hardiesse que de choix, dont le sujet est tout idéal, et qui semble n'être pas fait pour l'homme ».

C'est de Chateaubriand que date en France le rayonnement de l'œuvre de Milton. Lui-même suit Milton dans « le Génie du Christianisme », dans « les Martyrs », dans l'exacte magnificence de sa traduction du « Paradis Perdu » que nous avons reproduite. Il a compris, senti, que, derrière la machinerie poétique, il y a une lumière intérieure ardente de foi et d'amour, qui, comme un soleil de vitrail, baigne, illumine et justifie, — le soleil, hélas ! qui manque aux « Martyrs », et dont l'auteur allemand Klopstock, dans sa « Messiad », affaiblit sans doute mais prolonge les derniers rayons.

Il reste que Milton n'a jamais été et ne sera jamais auteur de bibliothèque populaire, ni de lecture courante pour gens du siècle, quel que soit le siècle — même le XIX^e —, car ce ne sont ni les dernières pages du « Cinq-Mars » de Vigny, ni une scène déclamatoire du « Cromwell » de Victor Hugo, qui donneront du grand homme une image exacte.

Le grand poète anglais Shelley a vu et dit juste. Dans le magnifique poème funéraire qu'il dédie à la mémoire de Keats, Shelley appelle la Muse Uranie, « la plus mélodieuse des pleureuses » à pleurer sur « celui qui fut le père d'un chant immortel » et qui « aveugle, vieux et solitaire », au milieu du triomphe et des railleries des esclaves et des liberticides, descendit sans terreur dans le gouffre de la mort, et « qui fut le troisième parmi les Fils de Lumière ». La vérité est que le « Paradis Perdu » de Milton donnera toujours, à ceux qui auront la volonté et le courage de le lire, une impression d'actualité éternelle, douce à la fois et terrible au cœur.

Isolé des hommes, parce que représentant de la plus haute humanité, Milton aura pour compagnons de solitude et d'éternité un Homère et un Dante. Et parfois il recevra la visite de Lucrèce, de Pascal, et du Lamartine des « Harmonies » et de « la Chute d'un Ange », et même du Leconte de Lisle de « Qaïn », grands visiteurs d'immortalité.

CHAPITRE XVIII

DEFOE (1660-1731) ET *ROBINSON CRUSOE*

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

La vie de Daniel Defoe fournirait aisément matière à une biographie pittoresque, déjà romancée, pas très exemplaire.

Né en 1660 à Londres d'un père boucher et très puritain, il trouve que la profession ecclésiastique à laquelle on le destine est de maigre rapport ; il se fera donc commerçant tout en restant bon puritain, et comme il fera des affaires avec la terre et avec le ciel, et qu'il voudra faire de bonnes affaires, il s'intéressera autant à la lecture de la Bible qu'à la rédaction de son livre de comptes. Il voyage en Espagne, en Portugal et en France, sans doute au service d'un négociant en vins. De retour à Londres, il se fait bonnetier ; mais c'est un bonnetier frondeur qui fait de la politique, et de la politique active ; il sert sous

les ordres du duc de Monmouth révolté contre Jacques II et échappe à grand-peine à la prison et à la corde. Sa plume aussi est frondeuse et il la manie bien. De bonnetier devenu briquetier, après faillite faite, il demeure faiseur de libelles et de pamphlets, au service de la politique intérieure et extérieure de Guillaume III contre les lords et contre la France. Sa verve a un succès étourdissant et ses pamphlets se vendent par dizaines de mille dans les rues et les faubourgs de Londres. C'est la gloire, bientôt peut-être la fortune : il a carrosse et canot ; et il a moins de quarante ans.



Mais, à l'avènement de la reine Anne, une Stuart, tout croule. Humoriste impénitent, il raille le parti torie qui se fâche quand il comprend — pas tout de suite — l'humour. On lance un mandat d'amener contre lui ; et son portrait paraît dans la *Gazette* de Londres ; son portrait ? non, un signalement, à l'usage des policemen : *âge moyen, grand et sec, teint basané, cheveux châtain foncé, porte perruque, nez crochu, menton pointu, yeux gris ; une grosse verrue près de la bouche*. Arrêté, emprisonné à Newgate, mais victime des lords ! très populaire ! exposé au pilori, mais acclamé au pilori et couvert de fleurs ! C'est la popularité, sinon la gloire ; mais ce n'est pas la fortune ; sa briquetterie fait faillite, à son tour ; et il a femme et enfants, six enfants ! Il faut composer, pactiser ; le livre de comptes a raison contre la Bible. Un ministre intelligent le traite de *gentleman* et lui ouvre la grille de Newgate, mais à la condition que le *gentleman* lui serve pendant sept ans d'agent politique et même d'agent provocateur. Sept ans ! C'est un bail ! Et c'est un peu cher ! Mais Defoe a maintenant sept enfants. Si le rôle est peu reluisant, il le jouera du moins avec brio. A quoi servirait d'avoir tant d'esprit si l'on ne colorait pas à ses propres yeux ses défaillances ? « *Le prince qui me guidait, dira-t-il plus tard, était de ne pas me préoccuper des ministres dont Sa Majesté daignait se servir.* » La conscience tranquille, il sert successivement, et parfois simultanément, tous les partis et les trahit tous ; sous des masques différents, il écrit dans cinq ou six journaux d'opinions opposées, et il prend visiblement de plus en plus goût à ce camouflage et à cette mystification, cette trahison, ces reniements ! Dans le cours de sa cinquante-cinquième année, il publie trente-quatre ouvrages, dont deux de cinq cents pages ; il est poursuivi en justice et il a une attaque d'apoplexie. Mais cette apoplexie n'est qu'une permission de détente. Il a maintenant dix-sept enfants à nourrir. Et sa plume est aussi alerte qu'au premier jour ; elle l'est plus. Lui-même rajeunit, et il débute, puisqu'à soixante ans il publie son premier roman. Et quel roman ! *Robinson Crusoe*, la lettre de change tirée sur l'immortalité ! Le jour où il avait acheté ses papiers au matelot *Selkirk*, espèce d'aventurier pittoresque et de bas étage, il avait fait une bonne affaire, puisqu'il y avait trouvé, par un coup de génie, l'incomparable Robinson, Robinson que Rousseau, dans son *Emile*, préféra à tous les livres du monde, et lança dans l'admiration universelle où il fournira, entre Don Quichotte et Gulliver, une magnifique carrière.

Mais Robinson, n'est-ce pas Defoe encore ? et son succès durable, n'est-ce pas la revanche éclatante de l'aventurier politique, du naufragé mi-pirate qui, dans la jungle du journalisme, n'avait été qu'un Robinson qui avait mal tourné ?

Après quelques années de survie sans honneur et sans gloire, mais non sans efforts ni sans ressort, Defoe quitte sa belle maison, son grand jardin, sa nombreuse famille, et, Robinson nostalgique, épris de solitude et de désert, va mourir, pauvre hère vagabond, dans un garni inconnu à Moorfields.

Tel père, tel fils ; tel l'auteur, telle l'œuvre ! Et encore non ! Si Defoe en mourant avait pu penser à Robinson, il aurait éprouvé sans doute de la tristesse et de la joie : Robinson était plus grand que lui. Mais, si l'œuvre vaut mieux que l'homme,

c'est que l'homme valait mieux que sa vie. Il méritait peut-être un autre milieu, une autre faune, une autre flore. Le génie de la race qui était en lui aurait eu besoin, pour s'épanouir, d'une île à découvrir, d'une terre à défricher et à annexer, d'un sauvage à civiliser, et d'un pavillon anglais à faire flotter sur le tout.

Ce qui fait que *Robinson Crusoe* a éclipsé et relégué comme dans une arrière-boutique tout le reste de l'œuvre considérable de Daniel Defoe, c'est l'admirable simplicité d'un style, qui ne fait pas seulement voir, mais qui fait vivre la vie monotone et héroïque du naufragé colonisateur et conquérant, qui raconte son histoire, dans les menus détails, sans jactance et sans vain lyrisme, comme un grand frère voyageur, bronzé et souriant, qu'autour de la table de famille les enfants regardent avec des yeux émerveillés.

ROBINSON CRUSOÉ (1719)

ANALYSE ET EXTRAITS

Malgré les tendres objurgations de son père, le héros du livre, Robinson Crusoe se laisse emporter par sa passion des voyages en mer. C'est au cours d'un de ses voyages, qu'une tempête fait échouer son vaisseau sur un banc de sable, et qu'une vague énorme fait sombrer la chaloupe sur laquelle il essayait de gagner la terre avec dix de ses compagnons.

LE NAUFRAGE

Rien ne peut décrire la confusion de mes pensées quand j'allai au fond de l'eau, car, quoique je nageasse fort bien, je ne pus point cependant me dégager assez pour respirer, jusqu'à ce que la vague m'ayant poussé ou plutôt emporté bien avant vers le rivage, où elle se brisa, reflua et me laissa presque à sec et à demi-mort à cause de l'eau que j'avais avalée. Voyant la terre plus proche de moi que je ne l'aurais cru, j'eus assez de présence d'esprit et assez bonne haleine pour me lever sur mes jambes et me hâter de courir du côté de la terre avant qu'une autre vague revînt et me ressaisît.

Mais je reconnus bientôt qu'il était impossible d'y échapper ; car je vis la mer à mes trousses, haute comme une grande colline et furieuse comme une ennemie avec laquelle je n'avais ni moyens ni force de lutter. Tout ce que j'avais à faire, c'était de retenir mon haleine et m'élever si je pouvais au-dessus de l'eau ; de cette manière, je pouvais nager, conserver la liberté de la respiration et voguer vers le rivage. Ce que je craignais le plus, c'était que cette vague, après m'avoir poussé vers la terre en venant, ne me rejetât ensuite dans la mer en s'en retournant.

La vague qui vint fondre sur moi la seconde fois me couvrit d'abord d'une masse d'eau de vingt ou trente pieds de hauteur; je sentais que j'étais entraîné bien loin du côté de la terre avec une force et une rapidité extrêmes, mais je retenais mon haleine et je nageais de toutes mes forces. J'étais près d'étouffer à force de me contraindre, quand je me sentis porter vers la surface, et tout à coup, à mon grand soulagement, je me trouvai la tête et les mains hors de l'eau, et, quoique cet intervalle ne durât pas deux secondes, il me fit du bien, me donna le temps de respirer et redoubla mon courage. Je fus de nouveau couvert d'eau, mais pas assez longtemps pour ne pas tenir bon, et, m'apercevant que la vague s'était brisée et qu'elle commençait à fluer, je m'élançai en avant tant que je pus pour ne me point laisser entraîner, et je sentis que je prenais pied. Je demurai immobile quelques moments pour reprendre ma respiration et pour attendre que les eaux se fussent retirées, et puis je courus vers le rivage avec toute la vitesse dont j'étais capable. Cet effort n'était pas suffisant pour me délivrer de la fureur de la mer qui revenait fondre sur moi; les vagues m'enlevèrent deux fois encore et me portèrent en avant comme elles l'avaient déjà fait, le rivage étant tout uni.

La seconde fois, je faillis périr, car la mer, m'ayant entraîné comme auparavant, me mit à terre, ou plutôt me jeta contre un rocher, et cela si rudement, que j'en perdis le sentiment et le pouvoir d'agir pour ma délivrance, car le coup, ayant porté sur mon flanc et sur ma poitrine, m'ôta entièrement la respiration, et si la mer fût revenue à la charge immédiatement, j'aurais été suffoqué. Mais je revins à moi un peu avant le retour des vagues et, voyant que j'allais être enseveli, je résolus de me cramponner au rocher et, dans cette posture, de retenir mon haleine jusqu'à ce que les vagues fussent retirées; déjà les vagues n'étaient plus si hautes qu'au commencement, parce que la terre était proche, et je ne quittai point prise qu'elles n'eussent reflué. Après quoi je me mis à courir de nouveau et m'approchai si fort du rivage que la vague qui vint ensuite, tout en me couvrant, ne m'enleva pas et un nouvel effort me porta sur terre où, étant arrivé, je montai sur les falaises et je m'assis sur l'herbe à l'abri du danger et hors de la portée des eaux.

Me voyant ainsi en toute sûreté, je commençai par lever les yeux au ciel et rendre grâce à Dieu de ce que j'avais sauvé ma vie dans un cas où il n'y avait que quelques moments qu'elle était désespérée. Je crois que c'est une chose tout à fait impossible que de peindre au vif les transports et l'allégresse où se trouve l'âme qui se voit sauvée de la sorte et arrachée, pour ainsi dire, de la tombe...

Jc me promenai au bord de la mer levant les mains vers le ciel, absorbé dans la contemplation de ma délivrance, faisant mille gestes et mille mouvements que jc ne saurais décrire, réfléchissant sur mes camarades qui tous avaient été noyés, et que j'étais le seul qui me fusse sauvé, car, depuis notre naufrage, je ne pus jamais voir aucun d'eux, non pas même la moindre trace,

excepté trois de leurs chapeaux, un bonnet et deux souliers dépareillés...

Je tournai les yeux du côté du vaisseau échoué, mais les vagues étaient si écumantes et si grosses qu'à peine pouvais-je le voir : il était d'ailleurs à une si grande distance que je me demandai comment, grand Dieu ! était-il possible que je fusse arrivé au rivage.

Après avoir soulagé mon esprit parce qu'il y avait de consolant dans ma condition, je commençai à regarder autour de moi, afin de voir en quel lieu j'étais et par où il me fallait débiter. Je sentis bientôt diminuer ma joie et je trouvai que ma délivrance était d'une affreuse espèce, car j'étais mouillé et je n'avais point d'habits pour me changer ; je n'avais rien à manger ni à boire, je ne voyais d'autre perspective devant moi, sinon de mourir de faim ou d'être dévoré par les bêtes féroces, et, ce qu'il y a de plus affligeant pour moi, c'est que je n'avais aucune arme pour pouvoir chasser et tuer quelques animaux pour ma subsistance ou pour me défendre contre toute créature qui voudrait m'ôter la vie pour soutenir la sienne ; en un mot, je n'avais rien sur moi qu'un couteau, une pipe et un peu de tabac dans une boîte : c'était là toute ma provision, ce qui me jeta dans de terribles angoisses d'esprit, en sorte que, durant quelque temps, je courus çà et là comme un insensé. La nuit approchait, et je commençais le cœur gros à considérer quel serait mon sort, s'il se trouvait des bêtes dévorantes dans ce pays, sachant que ces animaux rôdent toutes les nuits pour chercher leur proie.

L'unique remède qui se présentait à moi à ce moment-là, c'était de monter sur un certain arbre dont le branchage était fort épais, semblable à un sapin, mais épineux, qui croissait près de là, et où j'avais résolu de passer toute la nuit, en attendant le genre de mort qu'il me faudrait subir le lendemain ; car, jusqu'alors, je n'avais aucune perspective de survivre. Je m'éloignai du rivage d'environ deux cents mètres, pour voir si je ne trouverais point d'eau douce pour boire ; j'en trouvai, ce qui me donna une grande joie. Après avoir bu et m'être mis un peu de tabac dans la bouche pour tromper la faim, je m'en allai à l'arbre, sur lequel je montai et cherchai à me placer de façon à ne pas tomber si je venais à dormir. J'avais coupé un bâton court, comme une trique, pour me servir de défense : avec cela, je pris mon logement. Comme j'étais extrêmement fatigué, je tombai dans un profond sommeil, et je dormis si bien que je ne pense pas que beaucoup de gens auraient pu mieux faire dans des conditions semblables, et je me trouvai avoir réparé mes forces comme jamais je ne l'avais fait dans une telle occasion.

Robinson s'aperçoit avec bonheur que le vaisseau n'a pas sombré. Pendant les treize jours suivants, il fait au vaisseau onze voyages et en rapporte sur un radeau, qu'il a fait lui-même, des provisions, des habits, des armes, de la poudre, et surtout le coffre du charpentier, rempli d'outils et plus précieux pour lui qu'un trésor.

Lorsque, le treizième jour, le navire sombre, Robinson en a tiré tout ce qu'il pouvait. Il ne lui reste plus qu'à mener peut-être pendant de longues années une vie d'épreuves, de dangers, de travail et de silence, telle que personne sans doute n'en avait mené. Mais

il ne se lalssse pas aller aux larmes stériles ; dès qu'il a un peu de loisir, et pour voir clair, il dresse son bilan.

Pour un homme de la trempe de Robinson, quand il a dressé un bilan, l'*avoir* surpasse toujours le *doit*, et l'*actif* le *passif* ; car, du côté de l'actif, il y a, pour faire pencher le plateau de la balance, toute une volonté et toute une énergie d'homme.

Le fait est qu'après des années d'efforts humbles, tenaces et magnifiques, le naufragé est devenu le Roi de son île, et il sourit à son œuvre et à son image.

ROBINSON CHEZ LUI

Il n'y a point de stoïcien qui ne se fût diverti de me voir dîner avec toute ma famille. J'étais le roi et le seigneur de toute l'île ; maître absolu de tous mes sujets, j'avais sur eux droit de vie et de mort ; je pouvais les priver de leur liberté ou la leur rendre ; point de rebelles dans mes États.

Je dînais comme un roi à la vue de toute ma cour ; mon perroquet, comme s'il eût été mon favori, avait seul la permission de parler. Mon chien, qui était alors devenu vieux et chagrin, et qui n'avait pas d'animaux de son espèce pour la multiplier, était toujours assis à ma droite. Mes deux chats étaient l'un à un bout de la table, et l'autre à l'autre bout, attendant que, par une faveur spéciale, je leur donnasse quelques morceaux de viande...

„Si, dans la province d'York, on rencontrait un homme dans l'équipage où j'étais alors, l'on s'épouvanterait ou l'on ferait des éclats de rire extraordinaires.

Je portais un chapeau d'une hauteur effroyable et sans forme, fait de peaux de chèvres. J'y avais attaché par derrière la moitié d'une peau de bouc, qui me couvrait tout le cou ; c'était afin de me préserver de l'ardeur du soleil, et de peur que la pluie ne m'entrât sous mes habits ; car, dans ces climats, rien n'est plus dangereux.

J'avais une espèce de robe courte, faite, de même que mon chapeau, de peaux de chèvres. Les bords en descendaient jusqu'au-dessous de mes genoux ; mes culottes étaient ouvertes ; c'était la peau d'un vieux bouc qui en avait fourni l'étoffe. Le poil était d'une longueur si extraordinaire qu'il descendait, comme les pantalons, jusqu'au milieu de ma jambe. Je n'avais ni bas ni souliers ; mais je m'étais fait pour mes jambes une paire de je ne sais quoi, qui ressemblaient néanmoins assez à des bottines : je les attachais comme on fait les guêtres. Elles étaient, de même que tous mes autres habits, d'une forme étrange et barbare.

J'avais un ceinturon de la même étoffe que les vêtements. Au lieu de l'épée et d'un sabre, je portais une scie et une hache, l'une d'un côté et l'autre de l'autre. Je portais un autre ceinturon, mais qui n'était pas aussi large ; il pendait par-dessous mon cou, et à son extrémité, qui était sous le

bras gauche, pendaient aussi deux poches faites de la même manière que le reste ; dans l'une je mettais ma poudre, et dans l'autre ma dragée. Sur mon dos je portais une corbeille, sur mes épaules un fusil, et sur ma tête un parasol assez grossièrement travaillé, mais qui, après mon fusil, était ce dont j'avais le plus besoin.

Pour mon visage, il n'était pas aussi brûlé qu'on pourrait le croire d'un homme qui n'en prenait aucun soin, et qui n'était éloigné de la Ligne que de huit à neuf degrés. Quant à ma barbe, je l'avais une fois laissé croître jusqu'à la longueur d'un quart d'aune ; mais, comme j'avais des ciseaux et des rasoirs, je me la coupais ordinairement d'assez près, hors celle qui me croissait sur la lèvre supérieure. Je m'étais fait un plaisir de lui donner la tournure d'une moustache à la mahométane, et telle que la portaient les Turcs que j'avais vus à Salé, car les Maures n'en ont point. Je ne dirai pas ici que mes moustaches étaient d'une telle longueur, que j'y aurais pu pendre mon chapeau ; mais j'ose bien assurer qu'elles étaient si longues et si bizarrement arrangées. qu'en Angleterre elles auraient paru effroyables.

(Trad. Bastide, *Œuvres choisies* ; Renaissance du Livre).

Être le roi d'une île déserte, et devoir au travail de ses mains et de son esprit jusqu'à son costume de roi, ce n'est pas assez pour Robinson ; il mérite mieux. La Providence le servira.

Lorsque, vers le milieu du roman, Robinson Crusoe sauve la vie d'un jeune sauvage que des anthropophages, débarqués dans son île, allaient tuer, il inaugure comme une vie nouvelle, plus riche et moralement plus belle. Il élève jusqu'à lui l'humble *Vendredi* ; il s'en fait aimer parce qu'il l'aime, comme un frère en humanité. Suivant le mot d'un des récents éditeurs de Defoe, *la beauté intérieure du caractère surgit ; dans cet homme qui prend conscience qu'il a charge d'âme et qui exerce si noblement sa souveraineté, on reconnaît un vrai « gentleman »*.

Après vingt-huit ans de séjour dans son île, exactement vingt-huit ans, deux mois et dix-neuf jours, dont il a passé vingt-cinq ans complètement seul, Robinson Crusoe recueille un jour le capitaine d'un vaisseau anglais dont l'équipage s'est mutiné ; il l'aide à redevenir le maître de son navire et quitte son île en prenant avec lui, comme souvenir ou comme reliques, son grand bonnet de peau de chèvre, son parasol et son perroquet, l'accoutrement du matelot écossais Selkirk, lorsque Defoe le rencontra à Bristol un beau dimanche, à l'auberge du Lion Rouge.

INFLUENCE

Ce n'est pas sans raison que, seul des quelque deux cents ouvrages de Defoe, « Robinson Crusoe » échappa au naufrage et fait encore dans toutes les littératures son tour du monde. Le fait est qu'il enfanta assez de Robinsons pour peupler toutes les îles désertes du monde réel et imaginaire.

Son premier traducteur français, l'aventurier Hyacinthe Cordonnier, qui s'était de son propre chef décoré du titre de chevalier et du nom sonore de Thémiseul de Saint-Hyacinthe, eut la main heureuse. Si, dans cette traduction qui parut à Amsterdam en 1721, il s'est donné la peine inutile d'« aplanir un peu,

comme il dit, le style raboteux qui, dans l'original, sent un peu trop le matelot pour satisfaire à la délicatesse française », il a été dans l'ensemble assez fidèle, pour que sa traduction soit restée, avec de très légères retouches. Grâce à lui, le héros de Defoe, le héros si anglais, qui avec sa caisse de charpentier et sa Bible, sa ténacité, sa patience, s'était créé dans son île déserte une vie confortable et taillé une souveraineté, conquiert le public français, et, ô miracle ! apprivoisa et — mieux — enthousiasma JeanJacques Rousseau. On retrouve d'ailleurs de nombreuses traces de cette influence dans les ouvrages de l'abbé Prévost, de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre.

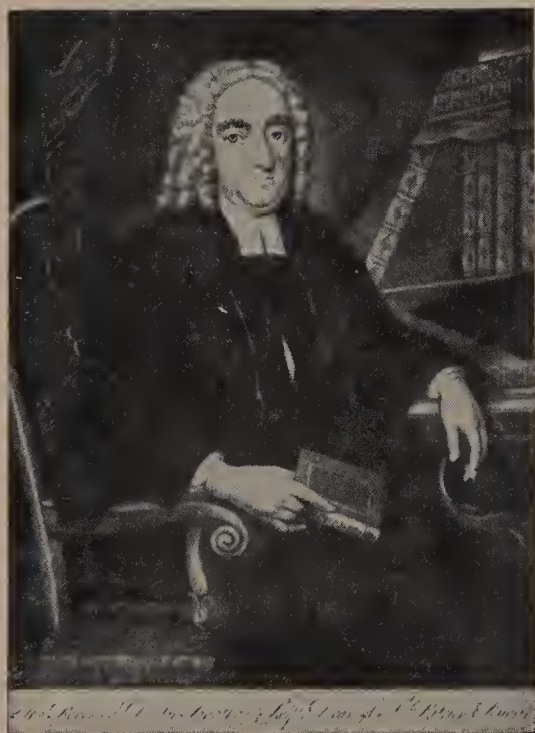
Si Robinson est chez lui dans tous les pays du monde, ce n'est pas seulement parce qu'il est Anglais, c'est parce que le génie de Defoe en a fait le symbole concret et vivant de l'homme, et de l'homme qui joue contre toutes les forces de la nature le premier acte du grand drame de la Civilisation. Et c'est pour cela que partout petits et grands suivent passionnément ses aventures et vivent passionnément sa vie, et, en s'intéressant encore à toutes les Robinsonnades terrestres, marines ou aériennes, aiment encore, pour l'amour du père, des fils qui ne le valent pas, bien qu'il soit injuste de ne pas faire, dans la postérité de Robinson, une place honorable à ce « Robinson Suisse », qui, une fois admis le contre-sens d'un Robinson père de famille, dépeint de façon instructive et amusante, à l'usage de la jeunesse, la vie pittoresque d'une famille naufragée dans une île déserte.

A vrai dire, Defoe n'invente pas la fiction du matelot naufragé dans une île déserte. Marivaux l'avait déjà employée en 1713 dans son roman « Les Effets amusants ». Mais, seul, Defoe, en s'identifiant avec son personnage, a su donner à cette fiction un air de réalité si intense, qu'un ingénieux gouverneur de l'île de Tobago, l'île de Robinson, à l'embouchure de l'Orénoque, tenta de l'exploiter en organisant des visites de touristes à la grotte authentique de Robinson.

CHAPITRE XIX

SWIFT (1667 - 1748) ET *GULLIVER*

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Jonathan Swift, né à Dublin, le 30 novembre 1667, mort le 19 octobre 1748, fut enterré dans la cathédrale de Dublin : là, du moins, et là seulement, selon les termes de l'épithaphe latine qu'il avait lui-même composée, *l'indignation farouche fut impuissante à lui déchirer le cœur*. Ce mot saisissant est la clef de sa vie malheureuse, de son âpre et puissant génie et de son œuvre corrosive, dont, par une étrange ironie du sort, la partie la plus célèbre, *les Voyages de Gulliver*, est devenue un des livres de l'enfance.

Fils d'un père mort avant sa naissance et pauvre, écolier et étudiant, il retire de l'école de Kilkenny, la plus célèbre de l'Irlande, et des cours de l'Université de Dublin, le dégoût de l'étude et de la philosophie scolastique. Secrétaire pendant six ans de sir William Temple, homme d'État avisé

et écrivain élégant, mais d'âme hautaine et d'humeur inégale, il supporte avec peine un état qu'il jugeait servile.

Dévoré d'ambition, il entre dans l'Église anglicane, fait de la politique et change de camp, en mettant tour à tour l'arme terrible de sa plume au service des whigs et des tories pour obtenir un évêché... qu'il n'obtient pas : il reste simple doyen de Saint-Patrick, et y meurt *comme un rat empoisonné dans son trou*

Un amour pour celle qu'il appelle *Stella* le fit, par sa faute, le bourreau de lui-même et de celle qu'il aimait, et dont la mort le désespéra. Il mourut fou et il avait senti de loin venir la folie : « *Je mourrai par la tête, comme cet arbre* », avait-il dit un jour en passant devant un orme frappé par la foudre.

Son œuvre est à l'image de sa vie. « *Je hais et déteste cordialement cet animal qu'on appelle l'homme.* » Ainsi écrivait-il un jour à Pope qui fut un de ses rares amis. Depuis *la Bataille des livres* et l'étincelant conte du *Tonneau*, qu'il écrivit chez le chevalier Temple, en passant par les *Lettres du Drapier*, merveilleux pamphlet en faveur de la pauvre Irlande, jusqu'au sinistre et incomparable chef-d'œuvre *les Voyages de Gulliver*, toute l'œuvre de Swift reste comme le plus implacable réquisitoire qu'on ait dressé contre la société humaine. Mais, sous la glace d'un humour à froid terrible, on sent le battement d'un cœur fier, et le frémissement révolté d'une âme généreuse, indignée par l'injustice sociale et sensible à la pitié humaine.

LES VOYAGES DE GULLIVER (1726)

ANALYSE ET EXTRAITS

L'immortel chef-d'œuvre de Swift parut en 1726 avec le titre suivant : *Voyages en plusieurs lointaines contrées de l'univers (en quatre parties) par Lemuel Gulliver, d'abord chirurgien, puis capitaine à bord de plusieurs navires.*

L'auteur feint que son héros Gulliver, qui est une sorte de Robinson sans illusion ni croyances, est jeté par de successifs naufrages dans des pays imaginaires : d'abord à *Lilliput*, le pays des Nains ; puis à *Brobdingnac*, le pays des Géants ; puis à *Laputa*, l'île volante des savants fous ; puis chez les *Houyhnhnms*, les hommes-chevaux ; au fur et à mesure que l'ouvrage s'avance, la satire, d'abord légère et plaisante comme un conte de fées, devient plus violente et plus âpre, et l'auteur prend comme un plaisir sauvage à dépouiller la nature humaine des voiles dont notre imagination et notre amour-propre, à l'en croire, ont coutume de la parer, pour la montrer à la fin, sous les traits répugnants des *Yahous*, dans sa nudité bestiale.

LE RÉVEIL DE GULLIVER A LILLIPUT

Las de végéter à Londres, Gulliver s'est embarqué, comme chirurgien à bord de l'*Antilope*, en partance de Bristol pour la Mer du Sud. Mais, dans son passage aux Indes orientales, l'*Antilope* fait naufrage. Miraculeusement sauvé, il aborde à la nage dans une île déserte, et, épuisé de fatigue, s'endort.

Je me couchai sur l'herbe, qui était très fine et très douce ; bientôt je fus enseveli dans le plus profond sommeil que j'eusse jamais goûté, et qui dura environ neuf heures, car je ne m'éveillai qu'au jour. J'essayai alors de me lever, mais ce fut en vain. Comme je m'étais couché sur le dos, je trouvai mes

bras et mes jambes attachés à la terre de l'un et de l'autre côté, et mes cheveux qui étaient longs et épais, attachés de la même manière; je trouvai même plusieurs ligatures très minces qui entouraient mon corps depuis mes aisselles jusqu'à mes cuisses.

Je ne pouvais regarder que le ciel; le soleil commençait à être fort chaud, et sa grande clarté fatiguait mes yeux. J'entendis un bruit confus autour de moi; mais, dans la posture où j'étais, je ne pouvais, je le répète, rien voir que le ciel. Bientôt je sentis remuer quelque chose sur ma jambe gauche, et cet objet, avançant doucement sur ma poitrine, monta presque jusqu'à mon menton. Dirigeant, comme je le pus, ma vue de ce côté, j'aperçus une créature humaine, haute tout au plus de six pouces, tenant à la main un arc et une flèche, et portant un carquois sur le dos ! J'en vis en même temps au moins quarante autres de la même espèce qui la suivaient.

Dans ma surprise, je jetai de tels cris, que tous ces petits êtres se retirèrent saisis de peur, et il y en eut même quelques-uns, comme je l'ai appris ensuite, qui furent dangereusement blessés par les chûtes qu'ils firent en se précipitant à terre. Néanmoins, ils revinrent bientôt, et un d'eux, qui eut la hardiesse de s'avancer assez pour voir entièrement mon visage, levant les mains et les yeux en signe d'étonnement, s'écria d'une voix aigre, mais distincte : « hekinah degul ». Les autres répétèrent plusieurs fois les mêmes mots, mais je n'en compris pas alors le sens.

J'étais pendant ce temps, comme le lecteur peut le penser, dans une situation fort gênante. Enfin, par mes efforts pour me mettre en liberté, j'eus le bonheur de rompre les cordons ou fils, et d'arracher les chevilles qui attachaient mon bras droit à la terre, car, en le haussant un peu, j'avais découvert ce qui me tenait captif. En même temps, par une secousse violente qui me causa une douleur extrême, je lâchai un peu les cordons qui attachaient mes cheveux du côté droit, en sorte que je me trouvai en état de tourner un peu la tête. Alors ces insectes humains prirent la fuite avant que je pusse les toucher et poussèrent des cris très aigus. Ce bruit cessant, j'entendis un d'eux s'écrier : « tolgo phonac », et aussitôt je me sentis percé à la main gauche de plus de cent flèches qui me piquaient comme autant d'aiguilles. Ils en firent ensuite une autre décharge en l'air, comme nous tirons des bombes en Europe; plusieurs, je crois, me tombaient sur le corps, quoique je ne les aperçusse pas, et d'autres s'abattaient sur mon visage, que je tâchai de couvrir avec ma main droite. Quand cette grêle de flèches fut passée, je m'efforçai encore de me dégager, mais on fit alors une autre décharge plus grande que la première, et quelques-uns essayèrent de me percer de leurs lances; mais par bonheur je portais une veste de peau de buffle qu'ils ne pouvaient traverser. Je crus donc que le meilleur parti était de me tenir en repos, et de rester comme j'étais jusqu'à la nuit, qu'alors, dégageant mon bras gauche, je pourrais me mettre tout à fait en liberté, et à l'égard des habitants, c'était

avec raison que je me croyais d'une force égale aux plus puissantes armées qu'ils pourraient mettre sur pied pour m'attaquer, s'ils étaient tous de la même taille que ceux que j'avais vus. Mais la fortune me réservait un autre sort.

Après qu'il a rempli d'admiration les minuscules naturels par son appétit et sa soif, neuf cents hommes robustes le hissent sur un chariot que cinq cents ingénieurs ou charpentiers ont construit à sa mesure, et quinze cents chevaux vigoureux le traînent jusqu'à la capitale, et là seulement on le délivre en partie de ses liens et on le loge dans un temple désaffecté.

SA MAJESTÉ IMPÉRIALE DE LILLIPUT

Quand je me retrouvai sur pied, je regardai autour de moi et je dois avouer que je n'avais jamais contemplé une scène plus agréable. Le pays environnant me parut une suite de jardins, et les champs clos de murs, la plupart de quarante pieds carrés, me firent l'effet des plates-bandes d'un parterre. Des bois d'une perche étaient entremêlés à ces champs, et les plus grands arbres me semblèrent d'environ sept pieds de haut. J'apercevais sur la gauche la ville, qui ressemblait à la peinture en perspective d'une cité dans une décoration de théâtre.

Je vis venir à moi l'empereur suivi de toute sa cour.

Sa Majesté était à cheval, ce qui pensa lui coûter cher : car sa monture, quoique parfaitement dressée, se cabra à cet aspect nouveau pour elle, croyant voir une montagne qui se mouvait devant ses yeux ; mais ce prince, qui est un cavalier excellent, se tint ferme sur ses étriers jusqu'à ce que sa suite accourût et prit la bride. Sa Majesté, après avoir mis pied à terre, me considéra de tous côtés avec une grande admiration, mais pourtant se tenant toujours, par précaution, hors de la portée de ma chaîne.

Il ordonna à ses cuisiniers et à ses sommeliers, qui se tenaient prêts à recevoir cet ordre, de me servir des viandes et du vin, ce qu'ils firent en posant les objets sur des voitures qu'ils amenaient près de moi ; je pris ces voitures, et je les vidai promptement. Il y en avait vingt pour les viandes et dix autres pour les boissons ; chacune des premières me fournit deux ou trois bouchées ; je versai la liqueur de dix vaisseaux de terre, dans une des voitures, je la bus d'un seul trait, et ainsi du reste.

L'impératrice, les princes et les princesses du sang, accompagnées de plusieurs dames, s'assirent à quelque distance dans des fauteuils ; mais, après l'accident arrivé à l'empereur, ils se levèrent et s'approchèrent de sa personne, que je vais maintenant dépeindre. Il est plus grand d'environ la hauteur de mon ongle qu'aucun de sa cour, ce qui lui donne un aspect imposant ; les traits de son visage sont grands et mâles ; il a la lèvre autrichienne,

le nez aquilin, le teint olivâtre, le port majestueux, les membres bien proportionnés, de la grâce et de la dignité dans tous ses mouvements. Il avait alors passé la fleur de la jeunesse, étant âgé d'environ vingt-huit ans et trois quarts; il en avait régné environ sept, au sein de la prospérité et d'une suite de triomphes. Pour le regarder avec plus de commodité, je me tenais couché sur le côté, en sorte que mon visage et le sien étaient placés parallèlement, et il se tenait à une toise et demie seulement de moi. Mais, depuis ce temps-là, ie l'ai eu plusieurs fois dans ma main : c'est pourquoi je ne puis me tromper dans le portrait que j'en fais. Son habit était uni et simple, et taillé moitié à l'asiatique, moitié à l'européenne; mais il avait sur la tête un léger casque d'or, orné de pierreries et surmonté d'un plumet. Il avait son épée nue à la main, pour se défendre en cas que j'eusse brisé mes chaînes : cette épée avait près de trois pouces de long, la poignée et le fourreau étaient en or et enrichis de diamants. Sa voix était aiguë, mais claire et distincte, et je pouvais l'entendre aisément, même quand je me tenais debout. Les dames et les courtisans étaient tous vêtus avec magnificence, en sorte que la place qu'occupait toute la cour paraissait à mes yeux comme une belle jupe étendue sur la terre, et brodée de figures d'or et d'argent. Sa Majesté impériale me fit l'honneur de me parler souvent, et je lui répondis toujours, mais nous ne nous entendions ni l'un ni l'autre...

Par sa sagesse et sa douceur, Gulliver s'est rendu populaire ; il fait de grands progrès dans la connaissance de la langue des Lilliputiens et dans celle de leurs mœurs.

MINISTRES SAUTEURS ET CABRIOLES, CORDES ET CORDONS

L'empereur voulut à son tour me donner le spectacle de certains jeux dans lesquels ces peuples surpassent tous ceux que j'ai vus. J'admirai surtout une danse exécutée sur un fil très mince, long de deux pieds et demi. Le lecteur me permettra d'entrer dans quelques détails sur ce jeu singulier.

Ceux qui pratiquent cet exercice sont les aspirants aux grands emplois et à la faveur du monarque. Ils sont pour cela formés dès leur jeunesse à ce noble jeu, et, lorsqu'une grande charge est vacante, soit par la mort de celui qui en était revêtu, soit par sa disgrâce (ce qui arrive très souvent), cinq ou six prétendants présentent une requête à l'empereur, pour avoir la permission de divertir Sa Majesté et sa cour d'une danse sur la corde, et celui qui saute le plus haut sans tomber obtient la charge. Il arrive très souvent qu'on ordonne aux grands magistrats et aux principaux ministres de danser aussi sur la corde, pour montrer leur habileté, et pour faire connaître à l'empereur qu'ils n'ont pas perdu leur talent. Flimnap (1), grand trésorier de l'Empire,

(1) Flimnap représente Walpole, du parti whig, premier lord du Trésor et chancelier sous George I^{er}.

passe pour avoir l'adresse de faire une cabriole sur la corde au moins un pouce plus haut qu'aucun autre seigneur de l'empire : je l'ai vu plusieurs fois faire le saut périlleux sur une petite planche de bois attachée à une corde qui n'est pas plus grosse qu'une ficelle ordinaire. Monami Reldresal, premier secrétaire du conseil privé, m'a paru, si mon amitié pour lui ne m'a point aveuglé, le second après le trésorier. Le reste des grands officiers étaient tous à peu près d'égale force.

Ces divertissements causent souvent des accidents funestes dont la plupart sont enregistrés dans les archives impériales. J'ai vu moi-même deux ou trois prétendants s'estropier ; mais le péril est beaucoup plus grand quand les ministres eux-mêmes reçoivent ordre de signaler leur adresse : car, en faisant des efforts extraordinaires pour se surpasser eux-mêmes et pour l'emporter sur les autres, ils font presque toujours des chutes dangereuses. On m'assura qu'un an avant mon arrivée, Flimnap se serait infailliblement cassé la tête en tombant, si l'un des coussins du roi, qui se trouvait par hasard à terre, ne l'eût préservé (1).

Il y a un autre divertissement exclusivement réservé à l'empereur, à l'impératrice et au premier ministre. L'empereur met sur une table trois fils de soie déliés, long de six pouces : l'un est cramoisi, le second jaune, et le troisième blanc (2). Ces fils sont proposés comme des prix à ceux que l'empereur veut distinguer par une marque singulière de sa faveur. La cérémonie a lieu dans la grande chambre d'audience de Sa Majesté, où les concurrents sont obligés de donner une preuve de leur habileté, telle que je n'ai rien vu de semblable dans aucun pays de l'ancien ou du nouveau monde.

L'empereur tient un bâton, les deux bouts parallèles à l'horizon, tandis que les concurrents, s'avançant successivement, sautent par-dessus le bâton, ou bien se glissent par-dessous, suivant la hauteur à laquelle le bâton est tenu ; quelquefois le souverain tient l'un des bouts du bâton et son premier ministre l'autre, souvent aussi le ministre tient les deux bouts. Le sauteur le plus agile et le plus souple reçoit en récompense le cordon rouge, le jaune est donné au second sauteur, le blanc au troisième. Ils portent ces fils de soie comme des baudriers, et l'on voit peu de personnes considérables sans cette distinction...

Autorisé à venir dans Mildendo, la capitale de l'Empire, il prend bien garde à n'écraser personne. parvient non sans peine à voir les magnificences du palais impérial sans endommager la toiture, et à baiser par la fenêtre la main de l'impératrice, qui lui fait un très gracieux sourire. Le voici assez bien en cour, pour que le secrétaire d'État Reldresal lui fasse des confidences politiques.

(1) Allusion probable à la démission de Walpole en 1717 et à l'intervention de la duchesse de Kendal en sa faveur auprès du roi.

(2) Ces trois fils représentent les rubans des trois ordres : de la Jarretière (bleu), du Chardon (vert), et du Bain (rouge). Les deux derniers ordres avaient été récemment rétablis.

En retour, Gulliver trouve le moyen de tirer avec des crochets et des câbles cinquante des plus gros vaisseaux ennemis dans le port impérial de Lilliput. Mais il indispose l'empereur en refusant d'être son instrument pour opprimer un peuple libre, noble et courageux. Et, deux mois après, un ami l'avertit qu'il va être mis en jugement, mais que, par grâce spéciale de l'empereur, et eu égard aux services qu'il avait rendus, il ne serait condamné qu'à avoir les yeux crevés; après quoi, on le laisserait mourir de faim. Il parvient à s'enfuir à Blefuscu, s'y fait construire une chaloupe, met à la voile, et rencontre par bonheur un vaisseau qui le ramène en Angleterre.

Il n'y reste pas longtemps et, deux mois après son retour, s'embarque sur l'*Aventure*. Une tempête, à l'est des îles Moluques, le jette cette fois dans une île peuplée de géants aux yeux desquels il fera, pour sa plus grande humiliation, figure de Lilliputien.

Un laboureur, d'ailleurs très bon pour lui, le montre dans une cage comme une bête curieuse. La Reine l'achète; le nain de la cour par jalousie secoue sur lui une branche d'arbre dont une pomme, grosse comme un tonneau de Bristol, en tombant, risque de le tuer; un singe l'enlève comme une poupée, et, poursuivi, le laisse tomber en piteux état dans une gouttière.

Moralement, il ne sort guère moins humilié de ses entretiens sociaux et philosophiques avec le sage roi du pays.

A BROBDINGNAC. LE JUGEMENT DU ROI DES GÉANTS SUR L'ANGLETERRE

Il m'ordonna alors de lui faire une relation exacte du gouvernement d'Angleterre, parce que, quelque prévenus que les princes soient ordinairement en faveur de leurs maximes et de leurs usages, il serait bien aise de savoir s'il y avait en mon pays de quoi imiter. Imaginez-vous, mon cher lecteur, combien je désirai alors d'avoir le génie et la langue de Démosthène et de Cicéron, pour être capable de peindre dignement l'Angleterre, ma patrie, et d'en tracer une idée sublime.

Je commençai par dire à Sa Majesté que nos États étaient composés de deux îles qui formaient trois puissants royaumes, sous un seul souverain, sans compter nos colonies en Amérique. Je m'étendis fort sur la fertilité de notre terrain et sur la température de notre climat. Je ne manquai pas de parler de la sage et économique administration de nos finances, et de m'étendre sur la valeur et les exploits de nos guerriers de mer et de terre. Je supputai le nombre du peuple, en comptant combien il y avait de millions d'hommes de différente religion et de différent parti politique parmi nous. Je n'omis ni nos jeux, ni nos spectacles, ni aucune autre particularité que je crusse pouvoir faire honneur à mon pays, et je finis par un petit récit historique des dernières révolutions d'Angleterre, depuis environ cent ans.

Cette conversation dura cinq audiences, dont chacune fut de plusieurs heures; et le roi écouta le tout avec une grande attention, écrivant l'extrait de presque tout ce que je disais, et marquant en même temps les questions qu'il avait dessein de me faire.

Quand j'eus achevé mes longs discours, Sa Majesté, dans une sixième

audience, examinant ses extraits, prit la peine de récapituler la substance de tout ce que j'avais dit, compara les questions qu'elle m'avait faites avec les réponses que j'avais données, puis, me prenant dans ses mains et me flattant doucement, s'exprima dans ces mots que je n'oublierai jamais, non plus que la manière dont il les prononça : « Mon petit ami Grildrig, vous avez fait un panégyrique très extraordinaire de votre pays : vous avez fort bien prouvé que l'ignorance, la paresse et le vice peuvent être quelquefois les seules qualités d'un homme d'État ; que les lois sont éclaircies, interprétées et appliquées le mieux du monde par des gens dont les intérêts et la capacité les portent à les corrompre, à les brouiller et à les éluder. Je remarque parmi vous une constitution de gouvernement qui, dans son origine, a peut-être été supportable, mais que le vice a tout à fait défigurée. Il ne me paraît pas même, par tout ce que vous m'avez dit, qu'une seule vertu soit requise pour parvenir à aucun rang ou à aucune charge parmi vous. Je vois que les hommes n'y sont point anoblis par leur vertu ; que les prêtres n'y sont point avancés par leur piété ou leur science, les soldats par leur conduite ou leur valeur, les juges par leur intégrité, les sénateurs par l'amour de leur patrie, ni les hommes d'État par leur sagesse. Pour vous, continua le roi, qui avez passé la plus grande partie de votre vie dans les voyages, je veux croire que vous n'êtes pas infecté des vices de votre pays ; mais, par tout ce que vous m'avez raconté d'abord, et par les réponses que je vous ai obligé de faire à mes objections, je juge que la plupart de vos compatriotes sont la plus pernicieuse race d'insectes que la nature ait jamais laissée ramper sur la surface de la terre. »

Après deux ans de séjour à Brobdingnac, Gulliver, qui s'est fait transporter au bord de la mer, sous prétexte de maladie, est enlevé dans sa cage par un aigle, qui, poursuivi par deux ou trois autres, le laisse tomber dans la mer, où un vaisseau anglais le recueille.

Inguérissable de sa passion d'aventures, notre héros, au cours d'un troisième voyage, est pris par des pirates à l'est du Tonkin ; le canot où ils l'ont abandonné est poussé par le vent dans une île déserte. A sa grande surprise, il voit planer, au-dessus de lui, dans l'air, une sorte d'île flottante sur laquelle on le hisse. L'île flottante est Laputa, le pays de la Science folle. Il n'est pas au bout de ses étonnements, ni de ses peines.

A LAPUTA. — AU PAYS DE LA SCIENCE FOLLE

La connaissance que j'avais des mathématiques m'aida beaucoup à comprendre leurs façons de parler et leurs métaphores, tirées la plupart des mathématiques et de la musique, dans laquelle je suis aussi quelque peu versé. Toutes leurs idées s'exprimaient en lignes et en figures. Si, par exemple, ils voulaient louer la beauté d'une femme ou de tout autre être vivant, ils la décrivaient en termes géométriques ou par des mots techniques de l'art musical. inutiles à répéter ici.

Je remarquai dans les cuisines royales toutes sortes d'instruments de mathématiques ou de musique, d'après lesquels on taillait les viandes qui devaient être servies à Sa Majesté.

Leurs maisons étaient fort mal bâties : les murs n'étaient pas droits, les pièces n'avaient pas un seul angle régulier. Ce défaut provenait du mépris de ce peuple pour la géométrie pratique, regardée en ce pays comme une chose vulgaire et mécanique. Je n'ai jamais vu de peuple si sot, si niais, si maladroît dans tout ce qui regarde les actions communes de la vie.

Les instructions que l'on donne aux ouvriers étant d'une nature abstraite, ils ne peuvent les comprendre, et il en résulte des erreurs perpétuelles. Ce sont, outre cela, les plus mauvais raisonneurs du monde, toujours prêts à contredire, si ce n'est lorsqu'ils pensent juste, ce qui leur arrive rarement ; et, bien qu'ils soient assez habiles à se servir de la plume, du crayon ou compas, ils conçoivent lentement et imparfaitement tout ce qui ne tient pas aux mathématiques et à la musique.

Ils sont totalement étrangers à l'imagination, à l'invention ; aucun mot de leur langue n'exprime ces facultés ; et leur intelligence est bornée aux deux sciences ci-dessus mentionnées.

La plupart d'entre eux, principalement ceux qui s'appliquent à l'astronomie, donnent dans l'astrologie judiciaire, quoiqu'ils n'osent l'avancer publiquement. Mais, ce que je trouvai de plus surprenant, ce qui me parut même inexplicable, ce fut l'inclination qu'ils avaient pour la politique, et leur curiosité pour les nouvelles ; ils parlaient incessamment d'affaires d'État, et portaient des jugements sur ces matières, défendant avec acharnement et pied à pied une opinion de parti.

J'ai souvent remarqué la même disposition dans nos mathématiciens d'Europe, sans avoir jamais pu trouver la moindre analogie entre les mathématiques et la politique ; à moins que l'on ne suppose que, comme le plus petit cercle a autant de degrés que le plus grand, celui qui sait raisonner sur un cercle tracé sur le papier peut également raisonner sur la sphère du monde ; mais j'attribuais plutôt cette manie à un penchant commun à tous les hommes, celui de se mêler de ce qui les regarde le moins, et de ce qu'ils ont le moins de moyens d'étudier.

Ces gens paraissent toujours inquiets et alarmés, et ce qui n'a jamais troublé le repos des autres hommes est le sujet continuel de leurs craintes et de leurs frayeurs ; ainsi ils appréhendent l'altération des corps célestes.

Par exemple, ils pensent que la terre, approchant toujours du soleil, sera à la fin dévorée par cet astre. Ils croient que la face du soleil se couvrira peu à peu d'une croûte formée de ses émanations, et qu'elle cessera d'éclairer le monde. Ils prétendent qu'ayant échappé à un coup de queue de la dernière comète, lequel nous aurait anéantis, nous n'échapperons pas à la prochaine, qui, selon leur calcul, paraîtra dans trente et un ans, et recevra du soleil, à son

périhélie, une chaleur mille fois plus intense que celle du fer rouge, et traînera dans son éloignement du soleil une queue flamboyante de cent quatorze milles de long, à travers laquelle, si la terre venait à passer, elle serait grillée et réduite en cendres, même quand elle serait à plus de cent mille milles du corps de la comète (1).

Ils craignent encore que le soleil, à force de répandre des rayons sans recevoir aucun aliment pour entretenir sa combustion, ne soit entièrement anéanti, ce qui amènerait la destruction de notre planète et de toutes celles qui reçoivent la lumière du soleil.

Ils sont ainsi continuellement alarmés en pensant à ces dangers et à d'autres non moins menaçants, et ces craintes les empêchent de dormir tranquilles et de goûter aucune sorte de plaisir.

Les professeurs de langues sont pires encore que les mathématiciens.

De là, nous allâmes à l'école des langues, où trois professeurs conféraient ensemble sur le perfectionnement de celle de leur pays.

Leur premier objet était d'abrégier les discours en ne laissant aux mots qu'une syllabe, et en supprimant les verbes et les participes, toutes les choses imaginables n'étant en réalité que des noms.

L'autre projet consistait à se passer de toute espèce de mots ; et l'on trouvait à cela de grands avantages et pour la santé et pour l'économie du temps. Il est évident que chaque mot prononcé diminue à un certain degré nos poumons par l'action corrosive de la parole, et conséquemment abrège la vie. On proposait donc comme expédient, les mots n'étant que les noms des choses, de porter avec soi tous les objets nécessaires pour expliquer les affaires dont on va parler. Ce projet aurait probablement été adopté, au grand bénéfice de la santé et de la commodité des sujets, si les femmes, le bas peuple et les ignorants, n'avaient menacé de se révolter, dans le cas où on ne leur permettrait pas de parler avec leur langue, à la manière de leurs aïeux ; tant le vulgaire se montre toujours l'ennemi irréconciliable des lumières. Cependant quelques-uns des plus spirituels et des plus doctes font usage de la nouvelle méthode, qui était embarrassante pour eux lorsqu'ils avaient à traiter différents sujets ; car ils étaient obligés de porter sur leur dos des fardeaux énormes, quand ils n'avaient pas le moyen d'entretenir deux valets vigoureux pour s'épargner cette peine. J'ai vu souvent deux de ces savants hommes pliant sous leur charge, qu'ils portaient à la façon de nos colporteurs, s'arrêter dans la rue pour causer ensemble, poser à terre leur paquet, délier leur sac ; ensuite, après une heure de conversation, ils s'aidaient réciproquement à se recharger et prenaient congé l'un de l'autre.

(1) Allusion à la panique produite en 1712 par l'annonce de l'apparition prochaine d'une comète qui mettrait la terre en feu.

Pour les discours communs, on pouvait porter dans ses poches et sous ses bras tout ce qu'il était nécessaire d'exprimer ; et chez soi on avait toujours tout ce qu'il fallait. Mais les pièces dans lesquelles devaient se réunir plusieurs personnes parlant ce langage, étaient pourvues de toutes les choses qui pouvaient servir à la conversation artificielle.

Un autre avantage de cette invention, c'est qu'elle établissait une langue universelle, qui serait entendue de toutes les nations civilisées, les ustensiles et instruments d'un usage commun étant les mêmes chez toutes ces nations ; cela aurait épargné la peine d'étudier les langues étrangères.

De là, nous entrâmes dans l'école de mathématiques, dont le maître se servait pour instruire ses disciples d'une méthode que les Européens auront de la peine à s'imaginer ; chaque démonstration était écrite sur du pain à chanter, avec une certaine encre composée de teinture céphalique. L'écolier à jeun avalait ce pain à chanter, et, pendant trois jours, il ne prenait qu'un peu de pain et d'eau. Pendant la digestion du pain à chanter, la teinture céphalique montait au cerveau et y portait la proposition. Cependant cette méthode n'avait pas eu beaucoup de succès jusque-là ; mais c'était, disait-on, parce que l'on s'était trompé quelque peu dans le quantum, c'est-à-dire dans la composition ; ou bien parce que les écoliers, malins ou indociles, au lieu d'avaler le bolus, qui leur semblait nauséabond, le jetaient de côté ; ou, s'ils le prenaient, ils le rendaient avant qu'il eût pu faire son effet ; ou bien enfin parce qu'ils ne pouvaient s'astreindre à l'abstinence prescrite.

Si Gulliver ne sort pas complètement fou du pays des savants aliénés et maniaques et de la science folle, c'est que Swift a besoin de lui pour un autre voyage, pour un voyage d'exploration dans les bas-fonds de l'ignominie humaine. Dans l'île où, au cours de son quatrième voyage, l'équipage révolté l'abandonne, Gulliver voit de plus horribles choses qu'il n'en vit à Lilliput, à Brobdingnac et à Laputa. A vrai dire, au pays des *Houyhnhnms*, la figure de Gulliver pâlit, la fiction tremble comme un décor fragile ; c'est Swift qui parle, celui qu'Addison et ses amis appelaient le curé fou, celui dont un évêque qui avait reçu sa confession disait qu'il venait de voir l'homme le plus malheureux de la terre, celui qui, relégué dans son poste de doyen en la misérable Irlande, disait de lui-même, se condamnant à la fois et s'absolvant : « *Ma rage est si ignoble qu'elle descend jusqu'à s'en prendre à la folie et à la lâcheté du peuple esclave parmi lequel je vis.* » De fait, au pays des Chevaux, les maîtres justes et vertueux, et des Yahous, les esclaves, affreuses et répugnantes caricatures d'hommes, c'est avec une sorte de rage démente que Swift-Gulliver jette son dégoût et sa haine au visage de la race humaine, comme un bol de vitriol dont il s'éclabousse lui-même avec une froide et sinistre joie.

INFLUENCE

L'année 1726, où, échappé de la Bastille, et le dos meurtri par la bastonnade des valets d'un jeune seigneur au vieux nom, Voltaire découvrit l'Angleterre, et baisa, en débarquant, le sol de l'île heureuse, parut la première édition, sans nom d'auteur, de ce livre extraordinaire dont le grand poète anglais classique Pope disait : « Je prédis que ce livre fera désormais l'admiration de tous les hommes ».

La prophétie était hasardeuse, à propos d'un ouvrage dont l'auteur écrivait précisément à Pope : « Le principal but que je me propose est de vexer le monde plutôt que de le divertir... Voilà la grande base de misanthropie sur laquelle j'ai élevé tout l'édifice de mes Voyages. » Et pourtant la prophétie se réalisa, et l'opinion publique humaine fut conquise en quelque manière par le livre qui de tous les livres est le plus délibérément hostile à l'espèce humaine.

Il est vrai que traducteurs et imitateurs adoucirent Swift et ainsi le trahirent ; et Voltaire tout le premier, qui, dans ses romans et ses contes, à commencer par « Micromégas » et à finir par « la Princesse de Babylone », en passant par « Candide » et « l'Ingénu », fait du Swift, mais à l'eau de rose, et comme à la française.

Car le conteur philosophique français, qu'il soit Voltaire ou Anatole France, raille, mais sourit, lorsque Swift grimace, grondant et convulsé.

Mais le pire peut-être des tours que la postérité ait joué à Swift, c'est d'en avoir fait un auteur à l'usage de la jeunesse, presque un auteur de Bibliothèque Rose. Humour charitable à l'égard du plus cruel des humoristes ! « Gulliver » prend place pour des siècles, sur les rayons des Charmeurs d'enfants, entre « Robinson Crusoe » et « Don Quichotte ». Mais il est des nuances, même dans les admirations puériles. L'enfant lit les voyages de Gulliver, à la manière d'un conte de Perrault ; il s'amuse à la donnée merveilleuse et à la féérique aventure, aux nains, aux géants, aux chevaux qui sont très savants, comme au cirque, aux professeurs qu'on caricature quand ils ont le dos tourné, comme à l'école ; mais au héros même du roman, il ne s'intéresse vraiment pas, et, tandis qu'il suit passionnément Robinson et s'enthousiasme pour Don Quichotte, il laisse tomber Gulliver. Et c'est peut-être en un sens justice ; mais comme Swift se vengerait de cette dernière disgrâce, s'il pouvait écrire ses mémoires d'outre-tombe ! A sa place et à leur manière, un Wells et un Shaw les écriront.

La brillante réussite en France de Robinson Crusoe et de Gulliver n'est qu'un épisode des relations intellectuelles très étroites qui se nouèrent au XVIII^e siècle entre la France et l'Angleterre.

Pendant la Restauration, la littérature anglaise, Milton excepté, n'avait fait que copier et calquer, en la démarquant, notre littérature classique. Mais il y avait autant de différence entre un Dryden (1631-1700), le grand homme du temps, et notre Boileau, entre un Wycherley (1640-1715) ou un Congreve (1670-1729) et notre Molière, qu'entre les tristes Charles II ou Jacques II et Louis XIV.

Les Français, de leur côté, faisaient profession d'ignorer et de mépriser une nation de barbares et de régicides, et l'ambassadeur français en Angleterre pouvait répondre à son roi, en toute sérénité diplomatique de conscience, que les arts et les sciences avaient abandonné l'Angleterre pour passer en France, et il ne citait un certain « Miltonius » que pour en dire « qu'il s'était rendu plus coupable par ses dangereux écrits que les bourreaux et les assassins de leur roi. »

Pour faire cesser l'étrange malentendu, il fallut l'exode et l'établissement de protestants français en Angleterre, après la Révocation de l'Edit de Nantes ; il fallut la brillante floraison du classicisme anglais, à l'époque dite de la reine Anne et des œuvres sages, fines et belles d'un Pope (1688-1744) ou d'un Addison (1672-1719) ; il fallut aussi les voyages de nos grands écrivains du XVIII^e siècle, Voltaire, Montesquieu, Buffon et Rousseau, merveilleux agents de liaison, pour que l'Angleterre, avec l'heureux équilibre de sa constitution et le développement de sa puissance économique, apparût à nos yeux comme la terre privilégiée de la liberté et le paradis des penseurs.

Sans doute Defoe et Swift ont bénéficié, en quelque mesure, de ce revirement de l'opinion française, et de cette anglophilie qui tourna à l'anglomanie ; mais,

tandis que les œuvres d'un Pope, d'un Addison, d'un Locke ou d'un Newton n'atteignaient qu'une partie restreinte de l'opinion éclairée, et encore par l'intermédiaire de nos écrivains, un Robinson Crusoe et un Gulliver saisirent de suite et directement la masse et firent comme partie de notre patrimoine. Ainsi, dès qu'ils furent traduits, Defoë et Swift prirent figure pour nous de grands romanciers populaires; et c'est à l'originalité de leur génie qu'ils doivent de l'être devenus et de l'être restés...

CHAPITRE XX

LES PRÉROMANTIQUES ANGLAIS ET LES PREMIERS ROMANTIQUES

RICHARDSON. YOUNG. GRAY. BURNS. OSSIAN. BLAKE. WORDSWORTH ET COLERIDGE

A la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle naquit en Angleterre le romantisme européen.

Si divers que soient les tempéraments des écrivains dont nous donnons des extraits, et si inégaux parfois que soient leurs mérites, tous ont contribué à créer une nouvelle sensibilité, un nouvel art, et comme un nouveau climat de l'esprit, dont les mélancolies, les désespoirs et les enthousiasmes, tempêtes et soleils, brumes et flammes, déferlent encore sur nous comme une marée ardente.

L'honneur est grand pour l'Angleterre, la patrie de Shakespeare, d'avoir été le premier foyer du Romantisme, comme il est grand, pour l'Italie, la patrie de Dante et de Pétrarque, d'avoir été le premier foyer de la Renaissance.

Ce qui distingue ce premier romantisme du rationalisme classique de l'âge précédent, c'est qu'il ne se définit pas lui-même, qu'il ne se cristallise et ne se fige pas dans une théorie esthétique ou littéraire. Il se dégage au contraire pas à pas, auteur par auteur, œuvre par œuvre, par un progrès insensible, et comme au fil de l'heure. D'un mouvement souple et naturel il va vers l'avenir à la lumière du beau passé et il assimile en lui les éléments les plus riches et les plus divers : le goût du Moyen Age, l'appel de Shakespeare et les prestiges enchantés de l'âge d'Elisabeth, le retour à la sincérité de la vie simple, une sensibilité mélancolique, une vision pittoresque de la nature, l'amour des pauvres et des humbles, une aspiration frémissante vers le ciel.

Tels sont les éléments que chacun de ces premiers pionniers du romantisme exprime tour à tour ou à la fois, en les réfractant chacun dans son tempérament personnel, sans aucune préoccupation de vanité, d'école ou de doctrine, avec une charmante, sincère et émouvante simplicité.

RICHARDSON (1684-1761)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



L'influence de l'œuvre de Richardson sur la sensibilité européenne est un des chapitres les plus importants de l'histoire comparée des littératures. Son extraordinaire succès insulaire et continental est un des phénomènes les plus curieux, un des cas les plus étonnants de contagion littéraire et morale.

L'auteur, lui-même, Samuel Richardson, né en 1689 et mort en 1761, débuta apprenti-imprimeur à Londres, épousa la fille de son patron, et fit comme imprimeur, très honnêtement, de bonnes affaires. Sa meilleure affaire, il la fit le jour où, amené, sur le désir d'un ami, à composer une série de lettres morales et édifiantes, il prit goût à cet exercice, et composa son premier roman *Paméla* (1740), le premier roman qui se déroule sous la forme épistolaire. La forme de la lettre lui était d'ailleurs assez naturelle,

puisque cet honnête imprimeur, au dire de son enthousiaste admirateur, Diderot, resta silencieux pendant plusieurs années, et communiquait par lettres ses instructions aux ouvriers de son imprimerie, et à son premier contremaître ; il est vrai, nous révèle un de ses biographes, que ce contremaître était sourd.

Le succès de *Paméla* fut immédiat et étourdissant. L'histoire du martyr de la servante Paméla, qui, léguée par sa maîtresse mourante au jeune seigneur son fils, et recommandée à ses bons soins, écrit jour par jour, et quelquefois heure par heure, à ses parents, le détail des sollicitations dangereuses du jeune maître et de son héroïque résistance, fait de ce livre d'amour, — car elle aussi aime son jeune maître, — un livre de piété, et réconcilie dans l'admiration par les larmes les esprits romanesques et les cœurs vertueux.

Le second roman de Richardson, *Clarisse Harlowe*, est naturellement, — succès oblige, — de la même veine. L'ouvrage parut en huit volumes en 1748-1749, sous forme encore de roman épistolaire. Voici en quels termes l'éditeur anglais, Richardson lui-même, le présente :

« *La scène offre une personne du même sexe que Paméla, mais née dans un plus haut rang, qui se trouve engagée dans une telle variété de malheurs et de chagrins qu'elle perd la vie par une mort prématurée, leçon terrible pour les parents qui entreprennent de forcer les inclinations d'une jeune fille, et pour toutes les jeunes filles qui prennent une téméraire confiance aux plus belles promesses d'un homme sans principes. Cependant l'héroïne, soutenue par les secours de la Religion, triomphe de toutes les épreuves ; et son cœur, toujours excellent, purifié, exalté par chaque disgrâce, se réjouit à l'approche d'une meilleure vie. La méchanceté de son cruel destructeur (Lovelace) paraît également noire et impuissante...* »

Après l'enthousiasme qu'avait suscité *Paméla*, ce fut un véritable délire. Diderot s'exalte particulièrement, à la lecture de la traduction de l'abbé Prévost. Il s'écrie : « *O Richardson ! Richardson ! homme unique !* » Richardson pour lui n'est rien moins qu'un Moïse, un Homère, un Euripide et un Sophocle !

L'histoire de sir Charles Grandisson (1753-1754) renchérit encore en vertu larmoyante. Après que la romanesque, charmante et vertueuse miss Byron a été enlevée au sortir du bal masqué où elle avait brillé sous le déguisement d'une princesse arcadienne, que le chevaleresque et vertueux chevalier sir Charles Grandisson l'a sauvée des mains de son ravisseur, et qu'elle a accepté son sauveur pour fiancé, voici en quels termes onctueux le fiancé la presse d'abrégier le temps des fiançailles : « *Et maintenant, ô la plus aimable et la plus chère des femmes, permettez-moi d'attendre de vous l'honneur d'un mot qui me dira combien de jours de cet ennuyeux mois vous aurez la bonté de réduire. Mon extrême gratitude vous sera pour toujours engagée par cette condescendance ; quel que soit ce jour, ce jour précieux pour moi jusqu'à mon dernier soupir, qui me donnera la plus grande bénédiction de ma vie...* »

Lorsque Henriette s'évanouit, ou est près de s'évanouir d'émotion au repas de fiançailles, ce modèle des fiancés se jette à ses pieds et la supplie avec correction et grandiloquence : « *Eh bien, mon amour, reprenez votre présence d'esprit habituelle...* »

Et quand, le jour du mariage, Henriette pleure, sir Charles, d'une façon caressante, tendre et respectueuse, mettant son bras autour d'elle, lui prend son mouchoir, sans qu'elle résiste, pour essuyer les larmes qui coulent sur ses joues : « *Douce humanité, dit-il, charmante sensibilité, ne reprenez point cette effusion touchante ! Rosée du ciel (et il baise le mouchoir), rosée du ciel, larmes d'un cœur doux comme le ciel et compatissant comme lui* ».

Nous avons de la peine aujourd'hui à goûter Richardson et même à le lire. Le fait est pourtant qu'« *en France, on n'entrait pas dans une maison*, dit un auteur contemporain, *sans y trouver un Paméla. C'est le meuble à la mode.* » Le fait est que Jean-Jacques Rousseau a dû à *Clarisse Harlowe* l'inspiration générale de sa *Nouvelle Héloïse* et le ton de bien des pages. Le fait est que le *Werther* de Goethe n'est pas

sans lui devoir aussi quelque chose. Le fait est que, malgré la parodie du romancier réaliste, Henry Fielding, dans son charmant *Joseph Andrews*, l'honnête et moral Richardson reste le père spirituel du roman anglais contemporain, du roman de George Eliot et de Dickens. Et le fait est que certaines pages, comme celle de la mort de l'infortunée Clarisse, aujourd'hui encore émeuvent et charment.

L'extrait de *Paméla*, que nous donnons, est amusant par le pittoresque des détails et savoureux par la naïveté un peu ancillaire du ton.

PAMÉLA (1740)

EXTRAIT

LE MARIAGE DE PAMÉLA

Hier nous fûmes à l'église accompagnés de Jean, d'Abraham, de Benjamin, d'Isaac, tous en belles livrées neuves, dans le plus beau de nos carrosses, qui avait été nettoyé exprès, doublé et équipé de neuf, de sorte qu'il avait toute l'apparence d'être neuf en effet. Mais je n'avais point d'écusson à écarteler avec celui de mon cher époux, seigneur et maître. J'en fis l'observation devant lui, et il me répondit en badinant qu'il avait bonne envie d'écarteler pour mes armes une branche d'olivier, par allusion aux espérances qu'il avait d'une famille. J'avais mis l'habit de damas blanc à fleurs d'or dont je vous ai parlé, une coiffure superbe, avec le collier de diamants, les boucles d'oreilles, etc., ci-dessus mentionnés. Pour mon cher maître, il avait une belle veste d'un pou-de-soie bleu, galonnée ; son habit était d'un drap gris de perle, avec les boutons et boutonnières d'or, et doublé d'un taffetas blanc. Ah ! qu'il était charmant dans cet équipage ! Je lui dis que je me trouvais trop magnifique, et que je voulais mettre de côté quelques-uns des bijoux. Mais il me répondit que cela serait regardé de sa part comme un mépris qu'il aurait pour moi, et que, quoique le monde pût en parler, au point où les choses en étaient, comme je semblais le craindre, il aimait mieux cependant qu'on dît tout au monde plutôt que d'avancer que je n'étais pas sur un aussi haut pied, en qualité de sa femme, qu'aucune dame qu'il eût pu épouser.

La noblesse des environs nous avait attendus, à ce qu'il paraissait, car l'église était pleine. A mon grand regret nous y arrivâmes des derniers : de sorte qu'à mesure que nous avançons pour gagner le banc de mon maître, les yeux d'une foule de gens se fixaient sur nous, et nous les entendions tous se parler bas. Mais mon cher maître y parut avec un air d'intrépidité, et s'y comporta envers moi d'une manière si tendre, et qui marquait tant de contentement, qu'il donna à toute l'assemblée une opinion très avantageuse du choix qu'il avait bien voulu faire, ne donnant pas le moindre lieu à faire penser qu'il

en fût honteux. Pour moi, comme j'étais résolue de m'occuper entièrement des devoirs du jour, mon attention à m'en bien acquitter et mon ardeur à rendre grâce à Dieu pour les immenses faveurs que j'en avais reçues, m'occupèrent tellement, que je fus beaucoup moins émue que je ne l'aurais été autrement des regards avides et des chuchoteries des dames, des messieurs et de toute l'assemblée dont les yeux étaient tous attachés sur notre banc.

Quand le sermon fut fini, nous restâmes dans l'église jusqu'à ce qu'elle fût considérablement vide ; mais nous nous trouvâmes environnés d'une foule qui nous attendait aux portes et dans le porche. Là j'eus le plaisir d'entendre de tous côtés mille et mille louanges, tant sur ma personne que sur mon ajustement et mon maintien, et pas une seule réflexion choquante, ni rien qui sentît tant soit peu le mépris. M. Martin qui est garçon, M. Chambers, M. Artus et M. Brooks y étaient avec toute leur famille : ces quatre s'avancèrent vers nous avant que nous montassions en carrosse, et nous complimentèrent l'un et l'autre très poliment et en véritables amis. M^{mes} Artus et Brooks eurent la bonté de me féliciter. « Madame, me dit la dernière, vous me renvoyâtes l'autre jour mon mari enchanté de vos manières charmantes et de votre douceur, et vous venez de convaincre aujourd'hui plus de mille âmes que ces belles qualités vous sont toutes naturelles.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, madame, repris-je. Rien ne me fait mieux sentir mon bonheur que l'approbation d'une si aimable personne. » Mon cher maître me donna la main pour monter en carrosse, et s'arrêta à la portière pour parler au chevalier Atkins, qui l'accablait de compliments, et qui porte toujours le même cérémonial un peu trop loin. Je pense qu'il le fit exprès pour m'accoutumer aux contemplations du public, ce qui me causa quelque peine ; car j'étais toute déconcertée d'entendre les louanges des gens de campagne et de les voir entourer le carrosse de tous côtés. Plusieurs pauvres me demandent la charité. Je fis signe à Jean avec mon éventail : « Divisez, lui dis-je, cet argent entre les pauvres, dans le porche de l'église le plus éloigné, et qu'ils viennent me trouver demain matin, et je leur donnerai quelque chose de plus, s'ils me m'importunent pas à présent ». Je lui donnai en même temps tout l'argent que j'avais qui se trouva monter à vingt-cinq ou trente schellings, et cela me délivra des clameurs avec lesquelles ils priaient de les aider.

M. Martin vint à moi de l'autre côté du carrosse et s'appuya sur la portière, tandis que mon maître parlait au chevalier Atkins, dont il ne pouvait se dépêtrer. « Je vous jure, me dit-il, que vous avez enchanté toute l'assemblée. Il n'y a pas une âme qui ne chante hautement vos louanges, et mon bon voisin a su mieux choisir pour lui-même, qu'on n'aurait pu le lui insinuer. Je vous jure, ajouta-t-il, que notre ministre a plus jeté les yeux sur vous que sur son livre.

— Vous encouragez comme il faut les âmes faibles, lui dis-je. —

Je vous jure, reprit-il, que je ne dis que la pure vérité. Je me marierais dès demain, si j'étais sûr de trouver une personne qui eût seulement la moitié de votre mérite. Je ne suis pas louangeur, continua-t-il ; mais il faut que je dise avec toute l'église, qui vient d'être édifiée par votre piété, que vous êtes l'ornement de votre sexe, que vous faites un honneur infini à votre époux, et que vous rendez la religion aimable. »

Quand il eût cessé de parler, le ministre lui-même me complimenta, et me dit que le comportement d'une aussi aimable mariée édifierait tout son troupeau, et lui donnerait du courage à lui-même. « Vous êtes trop bon, monsieur, lui répondis-je ; j'espère que je me conduirai conformément aux bonnes instructions que j'aurai le plaisir de recevoir d'un aussi digne pasteur que vous. » Il me fit une profonde révérence, et se retira.

Le chevalier Atkyns vint alors à moi, pendant que mon maître montait en carrosse. « Madame, me dit-il, je vous demande mille pardons de vous avoir privée si longtemps de votre cher époux ; mais c'était pour lui dire qu'il était le plus heureux homme du monde. » Je lui fis une profonde inclination : mais je l'aurais bien voulu à cent lieues, de m'avoir ainsi exposée aux regards d'un chacun, qui, malgré tous mes efforts, ne laissaient pas que de me déconcerter beaucoup.

« Si vous voulez venir tous les dimanches à l'église avec votre charmante compagne, dit M. Martin à mon maître, je n'y manquerai pas une fois, et elle donnera un bon exemple à tout le voisinage. — Ah! mon cher monsieur, dis-je à mon maître, vous ne savez pas combien M. Martin a de bonté pour moi. Les civilités dont il m'accable me donnent le courage de lever les yeux, et de montrer hardiment et publiquement ma joie et ma gratitude.

— Je suis aussi sensible que vous, mon cher amour, aux politesses de mon bon ami. Nous irons constamment à l'église, lui dit-il, et dans tous les autres endroits où nous pourrons avoir le plaisir de voir le cher M. Martin.

— Parbleu ! lui dit celui-ci, vous êtes un mortel bienheureux ! l'exemple de votre épouse vous a rendu plus poli et plus aimable que je ne vous ai connu de ma vie ; je ne vous ai pourtant jamais regardé comme manquant de politesse. » Là-dessus il nous fit la révérence, et monta dans son carrosse. Nous partîmes, et dans le chemin le peuple nous accabla de bénédictions et nous traita de couple charmant.

(Trad. Abbé Prévost.)

YOUNG (1681-1765)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



La vie d'Edward Young qui fut longue (1681-1765) ne fut marquée d'aucun événement important : fils d'un recteur de la paroisse d'Upham, près de Winchester, jusqu'à cinquante ans il mena la vie d'un homme de cour lettré, très ambitieux de jouer un rôle politique. Déçu dans son ambition, il entra dans les ordres, fut recteur dans une paroisse du comté de Hereford et attendit jusqu'à sa mort une mitre d'évêque qu'il n'obtint pas. Il dut se contenter d'une renommée poétique qui ne lui fut pas marchandée. La mort de sa femme et celle de sa fille, morte à Lyon, tandis qu'elle se rendait dans le midi de la France pour rétablir sa santé précaire, assombrirent son âme et lui inspirèrent de 1742 à 1744 les neuf poèmes qui l'ont rendu célèbre dans toute l'Europe, les *Pensées nocturnes*, ou les *Nuits*.

Les *Nuits* d'Young, traduites en Allemagne par Ebert, et en France par Le Tourneur, furent le livre de chevet de Robespierre, et leur mélancolie un peu grandiloquente fournit abondamment de thèmes poétiques nos premiers romantiques. La dernière nuit, la neuvième, est particulièrement intéressante, par son mouvement large et son souffle puissant.

Ce qui fit le succès immédiat et universel de ce livre, c'est l'évocation poignante de ce vieillard gémissant et priant, la nuit, sous les étoiles, sur une tombe. Grandes méditations, traversées de frissons et d'éclairs, la foi en l'immortalité l'emporte.

C'est bâtir trop bas que de bâtir au-dessous des étoiles !...

La tombe est la fenêtre sombre, qui laisse entrer un jour éternel... L'apaisement vient enfin par la grâce et la magie de ces ténèbres délicieuses où les pensées en bouquets fleurissent l'ombre.

LES NUITS (1742-1744)

NEUVIÈME NUIT

Le poète revoit son œuvre et adresse à la Nuit, qui la lui a suggérée, ses invocations et ses remerciements.

De même qu'un voyageur, après avoir passé une longue journée
à chercher péniblement ce qu'il ne peut trouver,
lorsqu'approche la nuit, se contente de la chaumière voisine,
et là, quelques instants, se rappelle ses labeurs perdus,
puis se réjouit dans son cœur de ce que le destin lui donne,
et, pour passer le temps, chante quelque chanson,
jusqu'à ce que l'heure vienne, qui l'appelle au repos,
de même, moi, après avoir longtemps voyagé sur les routes humaines,
après avoir dansé comme les autres ma ronde vertigineuse,
là où la déception sourit devant le parcours de l'espoir,
averti par la langueur des rayons du soir de la vie,
à la fin, ayant banni de ma pensée tout projet de voyage futur,
attendant avec patience l'heure douce du repos,
j'aide à la fuite des heures par mon chant sérieux.

Le chant calme les douleurs, et la vieillesse a des douleurs à calmer.
Quand les ans, les soucis, les fautes, les amis serrés sur mon cœur,
puis déchirés de mon sein sanglant, et l'ombre noire de la mort
qui plane au-dessus de moi viennent éteindre la flamme éthérée,
ô Nuit, peux-tu te livrer à un travail de plus?

Un travail de plus, puis endors-toi, ô mon chant !
jusqu'à ce que, peut-être, éveillé par la lyre d'or de Raphaël,
lorsque cesseront la nuit, la mort, les ans, les soucis, les fautes et les deuils,
tu ailles prendre ta place dans les chœurs éternels !
chœurs, qui, quoique bien plus hauts que ma voix,
sont, je l'espère, en harmonie de dessein avec cet humble prélude !

.
Épuisé de fatigue, sentant le besoin de respirer,
le voyageur haletant, lorsqu'il a atteint quelque tertre,
quelque petite hauteur, se retourne
et mesure de l'œil les différentes vallées,
les champs, les bois, les prés, les rivières qu'il vient de traverser,
et, rassasié de voyage, il pense à son foyer
que l'éloignement rend plus cher, et ne veut plus peiner.
Ainsi, moi, quoique bien faible la hauteur
que ma muse a gravie, je revois les sentiers qu'elle a suivis,
variés, étendus, peu foulés par d'autres pieds,

et, conscient qu'il lui sera prudent de se reposer,
je m'arrête ; avec plaisir je médite sur une fin,
quoique lointaine encore, tellement mon sujet est fécond
Dans bien des champs de la morale et de la religion,
la muse a erré ; elle a vu beaucoup de douleurs
dans les voies de l'homme, beaucoup de fausseté et de vanité,
que nul, marchant sur ces voies mauvaises, ne peut éviter.
Elle a pleuré de tout son cœur sur des amis morts ;
elle a exposé les merveilles de l'amour divin ;
elle a prouvé l'immortalité de l'homme, montré la source des joies,
évoqué le tribunal suprême, fixé ses bornes
au chagrin des mortels, en un mot, pour conclure,
la muse morale a jeté les premières lignes d'une esquisse,
encore informe, et indigne du pinceau de Raphaël,
mais montrant cependant ce que doit croire ou faire notre faiblesse
dans ce lieu de notre pèlerinage et de notre espérance,
pour la paix sur la terre et l'attente des eieux.
Que reste-t-il donc encore ? Beaucoup ! beaucoup ! une immense dette
reste à payer. Ces pensées, ô Nuit, t'appartiennent.
C'est de toi qu'elles sont venues, comme des soupirs secrets d'amoureux,
alors que les autres dormaient. Ainsi Cynthie (supposent les poètes)
voilée d'ombre, glissant silencieusement de sa sphère,
venait réjouir son berger, moins amoureux d'elle
que moi de toi. Personne ne t'a-t-il chantée encore,
toi sous le front, et à l'aide de qui je chante ?
Coupable silence ! Par où commencerai-je ?
Par où finirai-je ? Comment ravirai-je aux sphères leur musique
afin d'apaiser leur déesse ? O Nuit majestueuse !
Grande ancêtre de la nature ! fille premier-née du jour !
Toi dont la destinée est de survivre au soleil éphémère !
Toi que mortels et immortels contemplant avec terreur !
Une couronne d'étoiles est l'ornement de ton front noir,
une zone d'azur est ta ceinture ; les nuages, sur le métier du ciel,
tissés avec une variété infinie de formes et de teintes,
par les plis de leurs divines draperies
forment ton manteau flottant ; et, à travers le ciel,
volumineux, répandent ta suite pompeuse.
Tes grandeurs ténébreuses, aspect le plus auguste de la nature
et le plus inspirateur, me demandent des vers pleins de gratitude ;
et, semblables à un rideau noir constellé d'étoiles d'or,
tiré sur mes labeurs passés, elles fermeront la scène.

(Trad. Berger, *Les poètes préromantiques anglais* ; La Renaissance du Livre).

GRAY (1716-1771)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



La vie de Thomas Gray s'écoule de 1716 à 1771, unie et calme, vie de professeur (il avait obtenu, en 1762, une chaire d'histoire et de langues modernes à l'Université de Cambridge) partagée entre l'enseignement, l'étude et la poésie. Du petit bagage qu'a laissé ce charmant rêveur indolent, l'*Élégie dans un cimetière de campagne* eut, dès son apparition en 1749, une vogue européenne étonnante, et qui lui a valu l'immortalité. C'est dans le cimetière qu'il avait chanté, le cimetière de Stoke-Poges, qu'il voulut près de sa mère avoir sa tombe.

L'originalité de la poésie de Gray est d'être surtout une poésie de lettré, d'artiste délicat, qui, comme fera plus tard André Chénier, s'efforce sur des

pensers nouveaux à faire des vers antiques. Et le contraste est piquant, entre la mélancolie germanique du sentiment et la perfection formelle d'une forme toute classique.

ÉLÉGIE ÉCRITE DANS UN CIMETIÈRE DE CAMPAGNE

Le couvre-feu tinte le glas du jour qui s'en va ;
le troupeau mugissant serpente lentement sur la prairie ;
le laboureur chemine vers son foyer sur la route pénible
et laisse le monde à la nuit et à moi.

Maintenant le paysage luisant s'assombrit à la vue,
Un silence solennel a envahi l'atmosphère,
excepté là où le scarabée ronronne dans son vol circulaire
et où des tintements somnolents endorment les troupeaux lointains.

Excepté là-bas, dans la tour au manteau de lierre,
où le morose hibou se plaint à la lune
de ceux, qui, errant près de sa retraite cachée,
vont troubler son royaume antique et solitaire.

Sous ces rugueux ormeaux, sous l'ombre de cet if,
où le gazon se soulève en maints monticules croulants,
chacun couché pour jamais dans sa cellule étroite,
dorment les rudes ancêtres du hameau.

Ni l'appel de la brise du matin exhalant ses parfums,
ni l'hirondelle qui gazouille sur le hangar de paille,
ni le clairon strident du coq, ni les échos du cor,
ne les éveilleront plus de sur leur humble couche.

Pour eux jamais plus ne brûlera le foyer flamboyant,
ni la ménagère ne vaquera à ses occupations du soir ;
les enfants n'accourront plus pour babiller le retour de leur père,
ne grimperont plus sur ses genoux pour avoir leur part du baiser convoité.

Souvent la moisson est tombée sous leur faucille,
souvent leur sillon a brisé le sol obstiné !
Avec quelle joie ils conduisaient leur attelage aux champs !
Comme les forêts s'inclinaient sous leurs coups vigoureux !

Que l'ambition ne raille point leur utile labeur,
leurs joies familiales, leur destin obscur ;
que la grandeur n'écoute point avec un sourire dédaigneux
les annales simples et brèves des pauvres !

L'orgueil des armoiries, les pompes du pouvoir,
et tout ce que la beauté, tout ce que la richesse n'a jamais donné
attendent également l'heure inévitable.
Les sentiers de la gloire ne mènent qu'à la tombe.

Et vous, les fiers, ne leur imputez pas la faute
de ce que le souvenir n'a élevé aucun trophée sur leur tombe,
là où, à travers la longueur des nefs et la voûte sculptée,
l'hymne retentissante s'élève en chants de louange.

Une urne gravée, un buste animé
Pourront-ils ramener vers sa demeure le souffle fuyant ?

La voix de l'honneur peut-elle faire parler la poussière silencieuse?
ou la flatterie caresser l'oreille froide et insensible de la mort?

Peut-être, en ce coin négligé reposent
un cœur autrefois rempli du feu céleste,
des mains qui auraient pu manier le sceptre de l'empire,
ou éveiller la lyre vivante en des chants extatiques.

Mais le savoir ne déroula jamais sous leurs yeux
son ample page enrichie des dépouilles du temps.
La pauvreté froide reprîma leur noble enthousiasme,
et glaça le courant spontané de leurs âmes.

Bien des pierreries aux feux sereins et purs
demeurent dans les cavernes sombres et insondables de l'Océan :
bien des fleurs naissent pour rougir inaperçues
et pour gaspiller leurs parfums dans l'air désert.

Quelque Hampden de village, qui, avec un cœur indomptable,
a résisté au tyranneau mesquin de ses champs,
quelque Milton muet et sans gloire peuvent ici reposer,
quelque Cromwell, innocent du sang de son pays.

De commander les applaudissements d'un sénat attentif,
de mépriser les menaces de la douleur et de la ruine,
de semer l'abondance sur un pays souriant,
de lire leur histoire dans les yeux d'une nation,

leur sort le leur défendit ; et il restreignit non seulement
leurs vertus grandissantes, mais aussi leurs crimes ;
il les empêcha d'avancer vers un trône à travers le carnage
ou de fermer sur l'humanité les portes de la miséricorde,

de cacher les efforts torturants de la vérité dans leur conscience,
d'éteindre les rougeurs d'une honte ingénue,
ou de rehausser le temple du luxe et de l'orgueil
par de l'encens allumé à la flamme de la Muse.

Loin des luttes ignobles de la foule affolante,
leurs modestes désirs n'apprirent jamais à s'égarer.
Le long de la vallée fraîche et retirée de la vie,
ils suivirent sans bruit leur chemin tracé.

Cependant, pour protéger leurs ossements contre le mépris,
un frêle monument, encore debout tout près,
orné de rimes naïves et de sculpture informe,
implore du passant le tribut d'un soupir.

Leur nom, leur âge, écrits par une muse illettrée,
tiennent la place de la renommée ou de l'élégie,
et elle a disséminé çà et là maint texte sacré
pour apprendre à mourir au moraliste rustique.

Car qui donc, en proie à un oubli muet,
abandonna jamais son existence agréable et anxieuse,
quitta les chauds confins du jour joyeux,
sans jeter derrière lui un regard attardé plein de désir?

L'âme qui s'en va compte sur quelque cœur aimant,
'œil qui se ferme demande quelques larmes pieuses ;
même dans la tombe, la voix de la nature crie ;
même dans notre cendre, ses feux accoutumés sont encore vivants.

Pour toi qui, pensant aux morts négligés,
racontes dans ces vers leur simple histoire,
s'il arrive que, conduit par la contemplation solitaire,
quelque esprit semblable au tien s'informe de ton sort,

peut-être quelque villageois à la tête chenue pourra dire :
« Nous l'avons vu souvent à la pointe du jour
balayant la rosée de ses pas rapides,
pour aller au-devant du soleil sur la pelouse du coteau ;

« Là, au pied de ce hêtre à la tête branlante,
dont les racines fantastiques s'enguirlandent si haut,
il s'étendait à midi de toute sa longueur insouciant,
contemplant le ruisseau qui passe en babillant.

« Tout près de ce bois, qui maintenant sourit d'un air de mépris,
il errait, murmurant ses fantaisies capricieuses,
tantôt chancelant, pâle de douleur, comme un être abandonné,
tantôt affolé par les soucis ou traversé dans un amour sans espoir.

« Un matin, je ne le vis plus sur la colline accoutumée,
le long de la lande et près de son arbre favori.

Un autre matin vint, mais ni à côté du ruisseau,
ni au haut de la pelouse, ni près du bois, je ne le vis encore.

« Le lendemain, en triste procession, avec les lamentations prescrites,
lentement nous le vîmes porté sur le sentier qui mène à l'église.
Approche-toi et lis (car tu sais lire) le poème
gravé sur la pierre au-dessous du vieux buisson là-bas :

L'ÉPITAPHE

« Ici a reposé sa tête sur le sein de la terre
un jeune homme inconnu à la fortune et à la renommée ;
la belle science ne fronça pas les sourcils sur son humble naissance
et la mélancolie le marqua comme le sien.

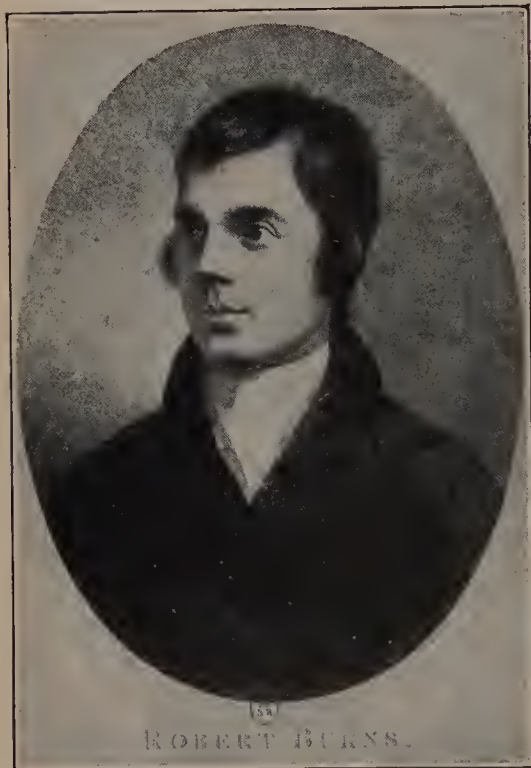
« Grande était sa générosité et sincère son âme ;
le Ciel lui envoya une récompense aussi ample.
Il donna à la misère tout ce qu'il avait, une larme ;
il reçut du Ciel tout ce qu'il souhaitait, un ami.

« Ne cherchez pas davantage à découvrir ses mérites
ou à faire sortir ses faiblesses de leur demeure redoutable,
où les uns et les autres reposent également, dans un tremblant espoir :
le sein de son Père et de son Dieu. »

(Trad. Berger, *Préromantiques anglais* ; La Renaissance du Livre).

ROBERT BURNS (1759-1796)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Robert Burns, né en 1759 et mort en 1796, a été appelé le *poète-laboureur*, ou encore le Shakespeare de l'Ecosse. Sa vie fut courte, agitée, passionnée et orageuse. Il sombra dans l'ivrognerie, le remords et le désespoir ; mais son génie était libre et fort, et ses poésies, écrites pour la plupart en dialecte écossais, ont un accent de sincérité plus émouvant que les compositions érudites d'un Young ou d'un Gray.

Spontané, passionné, ardent et généreux, il a chanté les humbles, les gueux, leurs misères, leurs révoltes et leurs espoirs. Et nul n'a éprouvé plus de transport devant les plus humbles spectacles de la nature que celui qui disait : « *Je n'entends jamais le sifflement retentissant et solitaire du courlis par un midi d'été ou la cadence sauvage et confuse d'une troupe de pluviers gris par un matin d'automne, sans éprouver une élévation de l'âme et*

comme l'enthousiasme de la dévotion ou de la poésie ».

A UNE PAQUERETTE DE MONTAGNE RETOURNÉE PAR SA CHARRUE

Petite, modeste fleur, au bout teint de rouge,
tu m'as rencontré en une mauvaise heure,
car il m'a fallu écraser dans la poussière
ta mince tige.

Il n'est plus en mon pouvoir de t'épargner maintenant,
toi, charmant bijou.

Hélas ! ce n'a pas été ta douce voisine,
la gentille alouette, charmante compagne,
qui te faisait ployer au milieu de la rosée humide
 sous sa poitrine tachetée,
alors qu'elle s'élançait joyeuse, pour saluer
 le levant empourpré.

La bise du nord pouvait souffler, froide et mordante,
sur ta fleur naissante, humble et précoce.
Cependant, joyeusement, tu montrais la tête,
 en dépit des autans,
soulevant à peine au-dessus du sol nourricier
 ton tendre corps.

Les fleurs altières que nos jardins nous donnent
sont protégées par des bois ou des murs élevés.
Mais toi, sous l'abri que tu trouves au hasard,
 une motte ou une pierre,
tu ornes le champ en friches et stérile,
 seule, sans qu'on te voie.

Là, vêtue de ton mince manteau,
tu étales au soleil ton sein de neige ;
tu lèves ta tête modeste
 sans le moindre orgueil.
Mais voici que le soc de ma charrue défonce ton lit
 et tu gis morte sur la terre.

Tel est le sort de la jeune fille ingénue,
douce fleurette, faite pour l'ombre de la campagne,
lorsqu'elle est trahie par son amour innocent
 et sa confiance naïve,
et que, semblable à toi, toute souillée et abattue,
 elle gît dans la poussière.

Tel est le sort du simple barde,
lancé sous une mauvaise étoile sur le rude océan de la vie,
inhabile à étudier la carte
 de la sagesse prudente,
jusqu'à ce que les flots fassent rage, que les ouragans soufflent
 et qu'il soit submergé !

Tel est le sort du mérite dans la souffrance.
Après avoir longtemps lutté contre le malheur et les privations,

poussé par l'orgueil ou la ruse des hommes
 jusqu'aux confins de la misère,
 privé finalement de tout appui sauf le Ciel,
 il sombre dans la ruine !

Même toi, qui te lamentes sur le sort de la pâquerette,
 le même destin t'attend, et avant peu.
 Le soc de charrue de la Ruine implacable passe triomphant
 en plein sur ta floraison,
 si bien que périr écrasé sous le poids du sillon
 sera ta destinée.

LA BALLADE DE JEAN GRAINDORGE

Il y avait trois rois en Orient,
 trois rois grands et puissants.
 Ils jurèrent, d'un serment solennel,
 que Jean Graindorge devait mourir.

Ils prirent une charrue, s'en servirent pour l'enterrer
 ils couvrirent sa tête de mottes de terre.
 et ils jurèrent d'un serment solennel
 que Jean Graindorge était mort.

Mais le printemps arriva, joyeux et bon,
 et les ondées commencèrent à tomber ;
 Jean Graindorge se releva de terre
 et leur causa à tous une grande surprise.

Les lourds soleils d'été arrivèrent;
 il grandit, devint gros et fort ;
 sa tête s'arma de lances aiguës
 pour que personne ne pût lui faire de mal.

L'automne sévère entra doucement ;
 alors il devint décoloré et pâle ;
 ses jointures courbées et sa tête chancelante
 montrèrent qu'il commençait à décliner.

Sa couleur devint de plus en plus malade :
 il se flétrit en vieillissant ;
 alors ses ennemis commencèrent
 à montrer leur rage mortelle.

Ils ont pris une arme longue et tranchante :

Ils l'ont coupé au genou ;
ils l'ont attaché solidement sur une charrette,
comme un criminel convaincu de faux

Ils l'étendirent sur le dos
et le battirent cruellement ;
ils le suspendirent devant l'ouragan,
le tournèrent et le retournèrent.

Ils remplirent une fosse sombre,
y versant de l'eau jusqu'au bord ;
ils y jetèrent Jean Graindorge,
pour qu'il nageât ou se noyât.

Ils l'étendirent sur le plancher
pour lui faire encore plus de mal,
et toujours, à mesure que des signes de vie apparaissaient,
ils le ballottaient de-ci de-là.

Ils consumèrent, sur une flamme brûlante,
la moelle de ses os ;
mais un meunier le traita plus mal encore,
il l'écrasa entre deux pierres.

Et l'on prit le sang même de son cœur,
et on le but à la ronde,
et toujours, plus on en buvait,
plus la joie grandissait.

Jean Graindorge était un hardi héros,
prêt aux nobles aventures ;
car il vous suffit de goûter de son sang
pour faire monter votre courage.

Il fait oublier ses chagrins à un homme,
il rehausse ses joies ;
il fait chanter le cœur de la veuve,
même s'il y a une larme dans ses yeux.

Alors, buvons à la santé de Jean Graindorge ;
que chacun prenne le verre en main ;
Puisse sa grande prospérité.
ne jamais faire défaut à la vieille Écosse !

(Trad. Berger, *Préromantiques anglais* ; La Renaissance du Livre).

WILLIAM BLAKE (1757-1827)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Celui-là est le plus original, le plus singulier en tout cas et le plus attirant des préromantiques anglais.

William Blake était le fils d'un petit mercier de Londres. Il naquit le 28 novembre 1757 ; merveilleusement doué pour le dessin, il fut mis en apprentissage chez un graveur ; à vingt ans, il s'établit graveur pour son propre compte, fit un mariage d'amour avec une jeune fille très pauvre et illettrée, qu'il éduqua et dont il fit sa collaboratrice et son associée. Et sa vie se passa dans le travail, l'obscurité et la douceur.

Mais cette vie modeste et cachée fut rayonnante, comme un vitrail d'église, irradiée de joie et de foi intérieures. A la fois graveur et poète, il illustre, de compositions plus romantiques que le texte même, les *Nuits* d'Young et les poèmes de Gray, la *Divine comédie* de Dante et le *Pa-*

radis perdu de Milton, et aussi de vingt illustrations fulgurantes le *Livre de Job*.

Il écrit des poèmes apocalyptiques, étranges et puissants, et, faute d'argent, il les édite lui-même, en faisant de chaque page une admirable composition décorative en couleurs, non pour le gain, mais pour le plaisir, édition de luxe, à tirage restreint, qui ne l'enrichit pas. Il mourut pauvre en 1827, mais dans la joie d'entrer enfin dans ce pays des rêves qu'il avait chanté, sa patrie d'élection, où les fées, qu'il avait croisées à tous les carrefours de sa vie terrestre, le guidèrent, et où les anges, sans doute, l'accueillirent, avec des chants aussi naïfs et aussi purs que ceux qu'il avait lui-même composés dans ses deux recueils les plus exquis, les *Chants d'innocence* (1789) et les *Chants de l'Espérance* (1794).

CHANTS D'INNOCENCE (1789)

L'AGNEAU

Petit agneau, qui t'a créé?
Sais-tu qui t'a créé,
t'a donné la vie et t'a dit de paître
près de la rivière, sur la prairie?
qui t'a donné un vêtement de délices,
vêtement doux, laineux et brillant?
qui t'a donné une voix si tendre,
à laquelle toutes les vallées se réjouissent?
Petit agneau, qui t'a créé?
Sais-tu qui t'a créé?

Petit agneau, je vais te le dire !
Petit agneau, je vais te le dire !
Il a le même nom que toi,
car il s'est appelé lui-même agneau.
Il est humble et il est doux ;
il est devenu petit enfant.
Moi, enfant, et toi, agneau,
nous avons le même nom que lui.
Petit agneau, Dieu te bénisse !
Petit agneau, Dieu te bénisse !

LE PETIT ENFANT NÈGRE

Ma mère m'a mis au monde dans le pays sauvage du
Midi — et je suis noir, mais oh ! mon âme est blanche.
— Blanc comme un ange est l'enfant anglais, — mais je
suis noir, comme si j'étais privé de lumière.

Ma mère m'a enseigné sous un arbre, — et s'asseyant
avant la chaleur du jour, — elle m'a pris sur ses genoux
et m'a embrassé, — et, me montrant l'Orient, m'a parlé
ainsi :

« Regarde le soleil qui se lève ; c'est là que Dieu
demeure ; — et il donne sa lumière, et il donne sa cha-
leur ; — et les fleurs, les arbres, les bêtes et les

hommes reçoivent — la consolation le matin et la joie à midi.

« Et nous sommes placés sur la terre un peu de temps — afin d'apprendre à supporter les rayons de l'amour ; — et ces corps noirs et ce visage brûlé par le soleil — ne sont qu'un nuage, et comme un bosquet d'ombre.

« Car, lorsque nos âmes auront appris à supporter la chaleur, — le nuage se dissipera, et nous entendrons sa voix, — disant : « Sortez du bosquet, mon amour et mon soin, — et réjouissez-vous comme des agneaux, près de ma tente d'or ».

Ainsi parla ma mère en m'embrassant, — et ainsi je parle au petit enfant anglais. — Quand nous serons sortis, moi, du nuage noir et lui, du blanc — et que nous nous réjouirons comme des agneaux, près de la tente de Dieu,

Je le protégerai contre la chaleur, jusqu'à ce qu'il puisse supporter — de se pencher plein de joie, sur le genou de notre Père ; — alors je serai là debout, je caresserai sa chevelure d'argent, — et je serai semblable à lui, et alors il m'aimera.

JOIES D'ENFANTS

« Je n'ai pas de nom ;
je n'ai que deux jours ! »
— Comment t'appellerai-je ?
— Je suis heureux,
La joie est mon nom
— Que la douce joie soit avec toi !

Joie jolie !
Douce joie qui n'a que deux jours !
Je t'appelle douce joie.
Tu souris ;
Pendant ce temps je chante.
Que la douce joie soit avec toi !

LE PAYS DES RÊVES

« Éveille-toi, éveille-toi, mon petit garçon !
Tu étais la joie unique de ta mère.
Pourquoi pleures-tu dans ton doux sommeil ?
Éveille-toi, ton père te protège.

— Oh ! quel pays est le pays des rêves ?
Quelles sont ces montagnes et quels sont ces fleuves ?
Oh ! père, là je voyais ma mère,
parmi les lis, à côté des eaux limpides !

« Parmi les agneaux vêtus de blanc,
elle se promenait avec son Thomas, pleine de douce joie !
Je pleurais de joie ! comme une colombe, je gémis.
Oh ! quand y retournerai-je de nouveau ?

— Cher enfant, moi aussi, près des fleuves charmants,
j'ai erré toute la nuit dans le pays des rêves.
Mais quoique les larges eaux fussent calmes et chaudes,
je n'ai pas pu passer sur l'autre rive.

— « Père, oh ! père ! que faisons-nous ici
dans ce pays de crainte et de peu de foi ?
Le pays des rêves est bien, bien meilleur,
au-dessus des rayons de l'étoile du matin ! »

(Trad. P. Berger, *Les préromantiques anglais*; La Renaissance du Livre.)

UN TÉMOIGNAGE DE L'INFLUENCE D'OSSIAN

(Cf. p. 361 et p. 362)



OSSIAN ACCUEILLANT DANS L'OLYMPE LES HÉROS FRANÇAIS

Le peintre Girodet a représenté, à la demande de Napoléon, Premier Consul, les héros de la République (Hoche, Kléber, Marceau, etc.), accueillis dans l'Olympe des Scandinaves par le vieux roi-barde Ossian, entouré lui-même des héros de sa famille.

OSSIAN

L'ŒUVRE

L'histoire des poèmes d'Ossian et de leur étonnante fortune en France et en Europe, à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle, est l'histoire de l'imposture littéraire la plus formidable et de la mystification la mieux réussie.

Un humble maître d'école, James Macpherson, né le 27 octobre 1736 au nord des Monts Grampians, accepta d'un groupe d'hommes de lettres d'Edimbourg une mission d'exploration pour retrouver, dans les Hautes Terres et les Hébrides, les manuscrits des vieux poèmes gaéliques, et recueillir les traditions orales des vieux chants nationaux. Exploration fructueuse, puisqu'au printemps de 1761 parut à Londres et à Edimbourg un livre sous le titre : *Fingal, ancien poème épique en six livres, avec plusieurs autres poèmes, composés par Ossian, fils de Fingal, traduits de la langue gaélique par James Macpherson...*, avec l'épigraphe latine « *fortia facta patrum* ».

En mars 1763 parut : *Temora, ancien poème épique en huit livres, avec plusieurs autres poèmes composés par Ossian, fils de Fingal, traduits de la langue gaélique par James Macpherson*, et en 1765 les *Œuvres d'Ossian* en deux volumes.

A cette publication, le petit maître d'école gagna fortune et célébrité. Et, après une carrière politique aventureuse et louche, il obtint en 1780 un siège à la Chambre des Communes et, après sa mort survenue le 15 février 1796, une place dans l'abbaye de Westminster, à côté des rois et des poètes royaux.

L'habile faussaire qui, sous le nom d'Ossian, avait délayé à plaisir le thème dominant des anciens poèmes gaéliques du vieux chanteur guerrier aveugle, pleurant ses amis, ses exploits et tout un passé de gloire évanouie, escroqua après sa mort l'admiration du monde. Son œuvre, traduite en France pour la première fois par Turgot, provoqua l'enthousiasme de Diderot, qui crut y trouver la grande poésie suivant son cœur. Seul, Voltaire flaira l'imposture dans son *Dialogue dans la bibliothèque de lord Chesterfield entre un professeur d'Oxford, un Ecossais et un Florentin d'un esprit juste et cultivé*.

Le cortège des dupes, et des dupes de marque, devait grossir. Goethe, dans son *Werther*, fait à Ossian une place d'honneur. En France, Fontanes et André Chénier le traduisent ou l'admirent. M^{me} de Staël et Chateaubriand communient dans son culte avec Napoléon, qui emportait un exemplaire d'Ossian dans ses campagnes, notamment au passage de la Beresina, et dans son exil, à Sainte-Hélène.

C'est à la mode ossianique que peintres et littérateurs accommodent à l'envi la gloire impériale. Girodet, Gros, Gérard vont chercher dans l'œuvre d'Ossian des sujets de tableaux. A l'occasion du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, un

obscur poète, Talairat, décrit dans son *Chant des Bardes* l'Olympe des Scandinaves, où des guerriers se battent dans des nuages et où des vierges calédoniennes chantent et pleurent dans le lointain. Bien plus, le Premier Consul lui-même avait commandé à Girodet le fameux tableau (p. 360), où l'on voit les héros de la République (Hoche, Kléber, Marceau, etc.) accueillis dans l'Olympe des Scandinaves par le vieux roi-barde Ossian, entouré des héros de sa famille.

Stendhal, lui-même, pourtant expert en mystifications, le lit avec admiration lors de son voyage en Italie, *un soir, au bruit de la pluie et même du tonnerre*.

Pour notre grand Lamartine, il trouve dans l'œuvre d'Ossian un des principaux éléments de sa poésie et de son paysage intérieur. « *C'était pour moi, dit-il, une mer après le naufrage, sur laquelle flottent, à la lueur de la lune, quelques débris, où l'on entre-voit quelques figures de jeunes filles élevant leurs bras blancs, déroulant leurs cheveux humides sur l'écume des vagues..., voix plaintives, mugissement des flots contre l'écueil...* »

Pour l'amour de Goethe et de Lamartine, il sera beaucoup pardonné à l'Ossian de Macpherson

LES CHANTS DE SELMA

Les bardes s'assemblaient tous les ans dans le palais du chef auquel ils étaient attachés. Ils récitaient leurs poèmes ; le chef nommait ceux qu'il jugeait dignes d'être conservés, et on les apprenait avec soin aux enfants pour les transmettre à la postérité. Ce fut une de ces fêtes solennelles qui fournit à Ossian le sujet de ce poème. Il est entièrement lyrique, et le rythme en est très varié.

Blanche étoile (1), chaste regard de la nuit, diamant lumineux au front d'azur du crépuscule, que vois-tu dans la plaine ? Les bruits du jour ont cessé ; les vents se taisent ; l'écho du torrent semble s'évanouir ; les vagues, aplanies, rampent au pied des rochers ; les moucheron, voltigeant parmi les parfums du soir, remplissent de bourdonnements le silence des airs. Etoile brillante, que vois-tu dans la plaine ? Mais déjà ta douce lueur descend peu à peu sur les bords de l'horizon. Les flots de la mer s'entr'ouvrent pour te recevoir, et baigner, ô fille du ciel, ta chevelure argentée !

Adieu, étoile silencieuse ; que le feu de mon génie s'allume à ta place. Je sens qu'il se ranime sous les glaces de mon âge ; je revois, à sa clarté, les ombres de mes amis rassemblés sur la colline de Lora ; j'y vois Fingal au milieu de ses héros. Je revois les bardes, mes rivaux, le vénérable Ullin, le majestueux Ryno, Alpin à la voix mélodieuse, la tendre et plaintive Minona !

O mes amis ! que vous êtes changés, depuis ces jours où, dans les fêtes de Selma, nous disputions le prix du chant, semblables aux zéphirs du

(1) Musset a imité ce passage dans sa célèbre invocation :

Pâle étoile du soir, messagère lointaine, etc...

(Le Saule, *Premières Poésies*.)

printemps qui se jouent sur la colline, et, du bout de leurs ailes, avec un doux murmure, caressent mollement l'herbe naissante !

Ce fut dans une de ces fêtes qu'on vit la tendre Minona s'avancer pleine de charmes. Ses yeux baissés s'humectèrent de pleurs au souvenir du passé, et, quand elle éleva sa voix mélodieuse, les héros attendris se penchèrent pour l'écouter. Elle chanta les tristes amours de Salgar, qui gît aujourd'hui sous la terre, et de l'infortunée Colma, qui dort auprès de lui son dernier sommeil.

Salgar lui avait promis de revenir avant la fin du jour ; mais la nuit descend autour d'elle ; elle se voit seule sur la colline déserte, abandonnée. Écoutons sa plainte, ô mes amis.

LA PLAINTÉ DE COLMA

Il est nuit ; je suis seule sur cette colline, et les nuées d'érage s'amoncellent. J'entends gronder les vents dans les flancs de la montagne ; le torrent gonflé par la pluie rugit le long du rocher. Je ne vois point d'asile qui puisse m'offrir un abri. Hélas ! je suis seule et délaissée !

Lève-toi, lune, flambeau des nuits, sors du sein des montagnes ! Blanches étoiles, parsemez le voile des cieux ! Quelque lumière bienfaisante ne me guidera-t-elle point vers les lieux où est mon bien-aimé ? Peut-être se repose-t-il, en quelque lieu solitaire, des fatigues de la chasse, son arc détendu à ses côtés, et ses chiens haletants autour de lui...

Hélas ! faudra-t-il donc que je passe la nuit, abandonnée sur cette colline ! Le bruit des torrents et des vents redouble encore, et je ne puis entendre la voix de mon bien-aimé !

Pourquoi mon fidèle Salgar tarde-t-il si longtemps malgré sa promesse ? Voici le rocher, l'arbre et le ruisseau où tu m'avais promis de revenir avant la nuit, mon beau Salgar ; où es-tu ?

Pour toi, j'ai quitté mon frère : pour toi, j'ai fui mon père. Depuis longtemps nos deux familles sont ennemies ; mais nous, ô mon bien-aimé ! nous ne sommes pas ennemis !

Vents, cessez de mugir ! Torrents, apaisez-vous, afin que je fasse entendre ma voix à mon bien-aimé ! Salgar, Salgar, c'est moi qui t'appelle ! Salgar, ici est l'arbre, ici est le rocher ; Colma t'attend : pourquoi tardes-tu ?

Ah ! la lune paraît enfin : je vois l'onde briller dans le vallon ; la tête grisâtre des rochers se découvre, mais je ne le vois point sur leurs cimes. Je ne vois point ses chiens le devancer. Malheureuse ! Il faut donc que je reste seule ici !

Mais qui sont ceux que j'aperçois couchés sur cette bruyère ? Serait-ce mon frère et mon amant ? O mes amis, parlez-moi donc !

Ils ne me répondent point : mon âme est agitée de terreur. Ah ! c'est qu'ils sont morts ; leurs glaives sont rougis de sang. Oh ! mon frère, mon frère, pourquoi as-tu tué mon cher Salgar ? O Salgar, pourquoi as-tu tué mon frère ? Vous m'étiez tous deux si chers !

Que dirai-je à votre louange ? Salgar, tu étais le plus beau des habitants de la colline. Mon frère, tu étais le bras de la mort au milieu des combats. O mes amis, parlez-moi, entendez ma voix !... Mais, hélas ! ils se taisent, ils se taisent pour toujours ; leurs cœurs sont glacés et ne battent plus sous ma main.

Ombres chéries, répondez-moi du haut de vos rochers, du haut de vos montagnes ; ne craignez point de m'effrayer ! Où êtes-vous allés vous reposer ? Dans quelle grotte vous trouverai-je ?

Je n'entends point leur voix au milieu des vents ; l'écho seul répète ma plainte dans les intervalles de silence que laissent les orages. Je m'assieds seule avec ma douleur, et je vais attendre dans les larmes le retour du matin.

Amis des morts, élevez leur tombe ; mais ne la fermez pas que Colma n'y soit entrée ! Ma vie s'évanouit comme un songe. Pourquoi resterais-je après eux ? Je veux reposer sur les objets de ma tendresse, près de la source qui tombe du rocher !

Quand la nuit voilera les collines, je viendrai, sur l'aile des vents, déplorer en ces lieux la mort de mes amis ; le chasseur m'entendra de son humble cabane, ma voix sera triste à son oreille ; ma plainte douce et tendre éveillera sa pitié, quand je pleurerai les deux héros que j'aimais !

LA PLAINTÉ D'ARMIN

Oui, je suis triste, et la cause de mes regrets n'est pas vaine ; Carmor, tu n'as point perdu tes enfants ! Le vaillant Colgar et la belle Anyra vivent sous tes yeux. Tu vois fleurir les rejetons de ta famille ; mais Armin reste le dernier de sa race.

Que le lit où tu reposes est sombre, ô Daura ! ô ma fille ! que ton sommeil est profond dans ta tombe ! Quand te réveilleras-tu pour faire entendre à ton père la douceur de tes chants ?

Levez-vous, vents d'automne, venez, soufflez sur la noire bruyère ; rugissez, torrents des montagnes ; et vous, orages du Nord, courbez la cime des vieux chênes !

Roule sur les nuages brisés, ô lune !, montre par intervalles ton regard mélancolique. Rappelle à mon âme cette nuit cruelle où j'ai perdu mes enfants, où le brave Arindal, mon fils, est tombé, où la belle Daura, ma fille, s'est évanouie comme une étoile dans les cieux.

O ma fille ! tu étais belle comme l'astre du soir sur les collines de

Fura ; ta blancheur surpassait celle de la neige, et ta voix était suave comme l'haleine du zéphyr.

O mon fils ! rien n'égalait la force de ton arc et la rapidité de ta flèche dans les combats ; ton mâle regard ressemblait à la sombre vapeur qui s'élève sur les flots, et ton bouclier au nuage qui porte la foudre.

Armar, guerrier fameux, vint à ma demeure et rechercha l'amour de Daura ; il n'essuya pas de longs refus. Les amis de ce couple aimable entouraient leur union de joie et d'espérances.

Le fils d'Odgal, Erath, furieux de la mort de son frère, qu'Armar avait tué, descend sur le rivage, déguisé en vieux matelot. Il laisse sa barque à flot. Ses cheveux semblaient blanchis par l'âge ; son œil était sérieux et calme.

« O la plus belle des femmes, fille du noble Armin, non loin d'ici s'élève en pleine mer un rocher qui porte un arbre chargé de fruits vermeils. C'est là qu'Armar attend sa chère Daura. Je suis venu pour lui conduire sa bien-aimée au travers des flots. »

La crédule Daura le suit : elle appelle Armar ; mais l'écho du rocher répond seul à ses cris.

« Armar, mon bien-aimé, pourquoi me laisses-tu dans ces lieux, mourante de frayeur ? Écoute, Armar, écoute, c'est Daura qui t'appelle ! »

Le perfide Erath regagne le rivage en éclatant de rire. Elle élève la voix ; elle appelle son frère, son père :

« Arindal, Armin ! quoi ! personne pour secourir votre Daura ? »

Sa voix parvient jusqu'au rivage.

Arindal descendait de la colline, tout hérissé des dépouilles de la chasse : ses flèches retentissaient à son côté, son arc était dans sa main ; cinq dogues noirs suivaient ses pas. Il voit le perfide Erath sur le rivage, il le poursuit, l'attaque, le saisit, l'attache à un chêne : de robustes liens enchaînent les membres du captif, qui effraye les échos de ses hurlements. Arindal s'élance dans le bateau, il monte sur les flots pour ramener Daura sur le rivage.

Armar accourt et le prend pour le ravisseur : transporté de rage, il décoche sa flèche ; elle vole, elle s'enfonce dans ton cœur, ô mon fils ! au lieu du perfide Erath. La rame reste immobile. Mon fils tombe sur le rocher, se débat et meurt. Quelle fut ta douleur, ô Daura ! quand tu vis le sang de ton frère couler à tes pieds !

Les vagues brisent le bateau contre le rocher. Armar se jette à la nage, résolu de secourir Daura ou de mourir. Un coup de vent fond tout à coup du haut de la colline. Armar s'abîme dans les flots, et ne reparait plus.

Seule sur le rocher que la mer environne, ma fille faisait retentir les airs de ses gémissements. Son père entendait ses cris plaintifs, et ne pouvait la secourir !

Toute la nuit, je restai sur le rivage. J'entrevois ma fille à la faible

clarté de la lune ; toute la nuit, ses accents désolés montaient jusqu'à moi, comme la voix des fantômes. Le vent soufflait avec fureur, et la pluie d'orage fouettait les flancs de la montagne.

Avant que l'aurore parut, sa voix s'affaiblit par degrés, et s'éteignit comme le murmure du zéphyr mourant dans le feuillage ; la douleur avait épuisé ses forces, elle expira ; elle te laissa seul, malheureux Armin. Tu as perdu le fils qui faisait ta force dans les combats, ton orgueil au milieu de tes fêtes.

Depuis cette nuit affreuse, toutes les fois que l'orage descend de la montagne, toutes les fois que le vent du Nord soulève les flots, je vais m'asseoir sur le rivage, et mes regards s'attachent sur le rocher fatal.

Souvent, lorsque la lune pâlit à son couchant, j'entrevois les ombres de mes enfants qui conversent ensemble tristement.

Quoi ! mes enfants, n'auriez-vous point pitié d'Armin ? ne répondrez-vous jamais à sa voix ?

Hélas ! ils passent, et ne regardent point leur père... Oui, Carmor, je suis triste, et la cause de mes regrets n'est pas légère.

LA PLAINTÉ D'OSSIAN

Ainsi chantaient les bardes dans Selma ; ils charmaient le repos de Fingal par les accords de leurs harpes et les récits des temps passés. Les chefs accouraient de leur colline pour entendre leurs concerts guerriers, et comblaient d'éloges le chantre de Cona, le premier des bardes.

Mais maintenant la vieillesse a glacé ma langue, et mon âme est éteinte ; j'entends quelquefois encore les ombres des bardes, et je tâche de retenir leurs hymnes fantastiques. Mais ma mémoire m'abandonne, et la voix des années me crie en passant : « Pourquoi Ossian chante-t-il encore ? Il sera bientôt couché dans son étroite demeure, sous la terre, et nul barde ne célébrera sa renommée. » Passez, passez toujours, tristes années, et, puisque vous ne m'apportez plus de joie, que la tombe s'ouvre et reçoive Ossian ; car ses forces sont épuisées.

Les enfants des concerts sont allés jouir du repos ; ma voix reste après eux, comme un bruit qui murmure encore dans le creux d'un rocher battu des flots, quand tous les vents se taisent, et que le nautonier, de loin, regarde encore les derniers balancements des arbres de la patrie qui s'abaissent à l'horizon.

(Trad. Christian ; Hachette.)

WORDSWORTH (1770-1850) ET COLERIDGE (1772-1834)

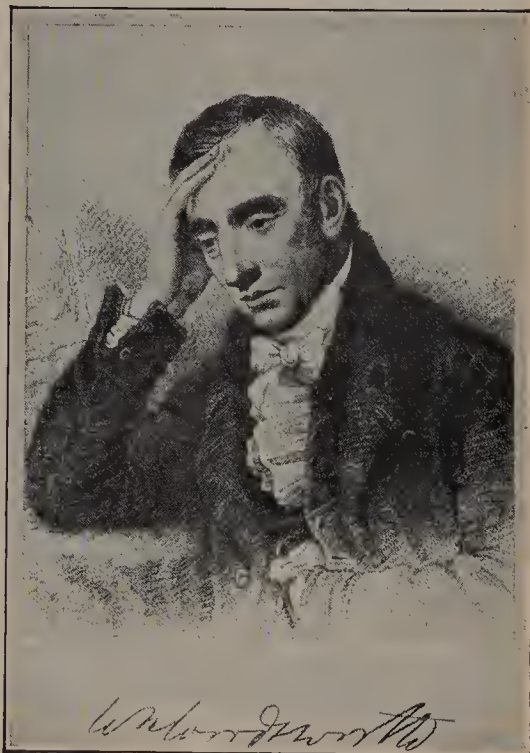
LES AUTEURS ET LES ŒUVRES

William Wordsworth est, avec son ami Samuel Taylor Coleridge, le véritable chef de la doctrine et de la poésie romantiques en Angleterre. Le petit volume des *Ballades lyriques*, qu'ils publièrent en septembre 1798, révéla une poésie nouvelle. La préface de la seconde édition parue en 1800 en fut l'éclatant manifeste. Elle contenait d'abord une véritable déclaration de guerre au soi-disant style poétique, brillant et traditionnel. « *J'ai pris autant de peine, disait-il, pour l'éviter que d'autres en prennent ordinairement pour en faire étalage* ».

Pour la matière même de l'inspiration poétique, elle n'était pas moins renouvelée. La principale préoccupation du poète devait être de choisir « *des scènes et des situations empruntées à la vie journalière* » et de dégager ce qu'il y a de poésie « *dans les régions les plus humbles de la vie quotidienne* ». Dans le cadre magnifique des lacs d'Écosse où ils vivaient fraternellement, les deux jeunes poètes, qui voyaient des cœurs simples et purs de montagnards harmonisés avec la splendeur du paysage, décidèrent que, dans leurs poèmes, les passions élémentaires des hommes s'incorporeraient aux formes belles et rayonnantes de la nature.

Voici en quels termes Coleridge, dans sa *Biographia Literaria* (1817) chapitre XIV (passage cité par M. Van Tieghem : *Le mouvement romantique*, Vuibert 1923), précise la portée de leur commune tentative :

« Pendant la première année que M. Wordsworth et moi nous fûmes voisins, nos con-



versations revinrent bien souvent à ces deux points cardinaux de la poésie, la faculté d'éveiller la sympathie du lecteur par une adhésion fidèle à la vérité naturelle, et celle de lui donner l'intérêt de la nouveauté en la modifiant par le coloris de l'imagination. Le charme imprévu que les accidents de la lumière et de l'ombre, que le clair de lune ou le coucher du soleil répandent sur un paysage connu et familier, nous semblaient démontrer la possibilité de combiner ces deux éléments. C'est là la poésie naturelle. La pensée nous vint (à qui de nous deux, je ne m'en souviens pas ?) que l'on pourrait composer une série de poèmes appartenant à deux genres différents. Dans l'un, les incidents ou les acteurs seraient, en partie au moins, surnaturels ; et l'idéal que l'on chercherait à atteindre serait d'intéresser aux affections par la vérité dramatique des émotions qui accompagneraient naturellement de telles situations, en les supposant réelles. Et elles ont été réelles en ce sens pour tout être humain qui, quelle que fût l'origine de son illusion, s'est cru un jour sous l'influence d'agents surnaturels. Pour le second genre de poèmes, les sujets en seraient pris dans la vie ordinaire ; les caractères et les événements seraient ceux qui se rencontrent dans un village quelconque et dans ses environs toutes les fois qu'une âme méditative et sensible est là pour les chercher ou pour les remarquer quand ils se présentent d'eux-mêmes. »

Au premier regard, les deux poètes ne se ressemblaient guère. Autant l'enfance de Wordsworth avait été sage et pleine d'heures dorées et de visions douces, (l'enseignement d'un vieux maître jovial, la visite du vieux mendiant hebdomadaire, le brave colporteur qui chantait « *les vieilles chansons nées dans ses collines natales* ») de libres parties de promenades dans de beaux livres ou de beaux pays, autant l'enfance de Coleridge avait été ardente, décousue, déjà malade, déformée plutôt que formée par la lecture précoce des contes de fées et surtout de ces *Mille et une Nuits* adorées qui terrifiaient son sommeil et le hantaient de cauchemars et de visions de spectres, si bien, nous dit-il, « *que je devins un rêveur, capricieux et passionné sans mesure, et, comme je ne savais jouer à rien et que j'étais paresseux, j'étais méprisé et détesté par tous les garçons* ». La vie de collègue ne laisse à Wordsworth que des souvenirs reconnaissants ; elle ne laisse à Coleridge que d'atroces images de fièvre, de faim et de fouet.

Leurs impressions d'étudiant à l'Université de Cambridge les rapprochent. Le doux Wordsworth juge sévèrement « *ce perchoir de la vie sédentaire* », ces professeurs « *vains comme leurs honneurs, lourds comme leur bière, tristes comme leur esprit et ennuyeux comme leur parole* ». Coleridge, lui, boit, fait des vers grecs et des dettes. Tous les deux, à trois ans de distance, s'éprennent d'une jeune passion pour la Révolution française et la renaissance du vieux monde grâce à la jeune Liberté...

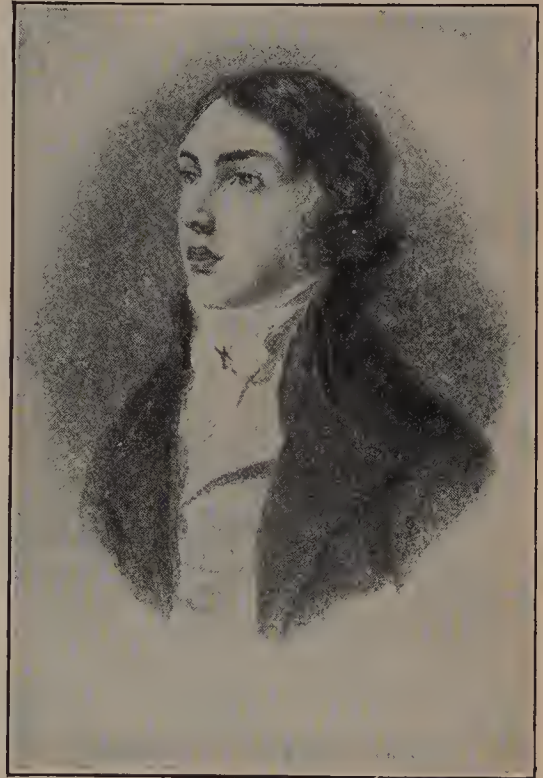
Mais, tandis que Wordsworth, après deux voyages en France dont il revient enthousiasmé, oriente définitivement sa vie vers le calme de la sagesse, Coleridge se débat avec son ami Southey dans un vain rêve enflammé de *pantisocratie* et dans le projet chimérique de fonder une colonie dans quelque coin délicieux de l'Amérique la plus reculée. Faute d'argent, Coleridge renonce à l'Amérique, vit en bohème, se marie dans l'église du pauvre Chatterton, tombe malade, soigne de terribles névral-

gies par de plus terribles remèdes, et s'intoxique par l'abus de l'opium et du laudanum.

Heureusement, pour l'un et pour l'autre, mais surtout pour Coleridge, le hasard les fait voisins de campagne, dans de vertes collines, aux bords des eaux dorées du canal de Bristol. Les trois âmes de Wordsworth, de sa sœur Dorothée et de Coleridge se fondent merveilleusement dans un commun amour de la Nature et de l'Art.

En 1798 parurent les *Ballades lyriques*, et une nouvelle vie poétique commença.

En 1800, les Wordsworth et Coleridge font ensemble un voyage en Allemagne, dont Wordsworth revient déçu, et Coleridge, ivre d'enthousiasme métaphysique et nébuleux. A partir de ce moment, la vie de Coleridge, traversée par des éclairs de génie, se traîne « *dans les sables mouvants et les marécages* » de la maladie et des excès et des hallucinations misérables, jusqu'au jour où le corps céda, ce corps, qui, suivant l'expression de sa fille, n'était plus qu'une « *faible maison d'argile illuminée* ». Lui-même, dans une épitaphe émouvante, récla-



mait « *non pas louange, mais miséricorde, non pas gloire, mais pardon, et la paix enfin avec la vie dans la mort* », cependant que la vieillesse de Wordsworth se déroulait calme, imposante et heureuse, comme celle d'un beau vieillard patriarcal et rayonnant.

EXTRAITS DE WORDSWORTH

A UNE JEUNE FILLE

(Imité de Wordsworth.)

C'est un beau soir, un soir paisible et solennel ;
A la fin du saint jour, la Nature en prière
Se tait, comme Marie à genoux sur la pierre,
Qui, tremblante et muette, écoutait Gabriel.

La mer dort ; le soleil descend en paix du ciel ;
 Mais, dans ce grand silence, au-dessus et derrière,
 On entend l'hymne heureux du triple sanctuaire
 Et l'orgue immense où gronde un tonnerre éternel.

O blonde jeune fille à la tête baissée,
 Qui marches près de moi, si ta sainte pensée
 Semble moins que la mienne adorer ce moment,

C'est qu'au sein d'Abraham vivant toute l'année,
 Ton âme est, de prière, à toute heure, baignée,
 C'est que ton cœur recèle un divin firmament.

(*Les Consolations*, SAINTE-BEUVE.)

SONNET

(*Imité de Wordsworth.*)

Les passions, la guerre ; une âme en frénésie,
 Qu'un éclatant forfait renverse du devoir ;
 Du sang ; des rois bannis, misérables à voir ;
 Ce n'est pas là-dedans qu'est toute poésie.

De soins plus doux la Muse est quelquefois saisie ;
 Elle aime aussi la paix, les champs, l'air frais du soir.
 Un penser calme et fort mêlé de nonchaloir ;
 Le lait pur des pasteurs lui devient ambroisie.

Assise au bord d'une eau qui réfléchit les cieux,
 Elle aime la tristesse et ses élans pieux ;
 Elle aime les parfums d'une âme qui s'exhale,

La marguerite éclore, et le sentier fuyant,
 Et, quand Novembre étend sa brume matinale,
 Une fumée au loin qui monte en tournoyant.

(Trad. Sainte-Beuve.)

CONSOLATIONS

(*Imité de Wordsworth.*)

Quand le poète en pleurs, à la main une lyre,
 Poursuivant les beautés dont son cœur est épris

A travers les rochers, les monts, les prés fleuris,
Les nuages, les vents, mystérieux empire,

S'élance et plane seul, et qu'il chante et soupire,
La foule en bas, souvent, qui veut voir à tout prix,
S'attroupe et l'accueillant au retour par des cris,
Le montre au doigt ; et tous, pauvre insensé, d'en rire !

Mais tous ces cris, poète, et ces rires d'enfants,
Et ces mépris si doux aux rivaux triomphants,
Que t'importe si rien n'obscurcit ta pensée,

Pure, aussi pure en toi qu'un rayon du matin,
Que la goutte de pleurs qu'une vierge a versée,
Ou la pluie en avril sur la ronce et le thym.

(Trad. Sainte-Beuve.)

REPOSEZ-VOUS ET REMERCIEZ !

(Au sommet du Glencoe.)

Ayant monté longtemps, d'un pas lourd et pesant,
Les rampes, au sommet désiré du voyage,
Près du chemin gravi, bordé de fin herbage,
Oh ! Qui n'aime à tomber d'un cœur reconnaissant ?

Qui ne s'y coucherait délassé, se berçant
Aux propos entre amis, ou seul, au cri sauvage
Du faucon, près de là perdu dans le nuage,
— Nuage du matin, et qui bientôt descend ?

Mais, le corps étendu, n'oublions pas que l'âme,
De même que l'oiseau monte sans agiter
Son aile, ou qu'au torrent, sans fatiguer sa rame,

Le poisson sait tout droit en flèche remonter,
— L'âme (la foi l'aidant et les grâces propices)
Peut monter son air pur, ses torrents, ses délices !

(Trad. Sainte-Beuve.)

LA CABANE DU HIGHLANDER

Elle est bâtie en terre, et la sauvage fleur
Orne un faite croulant ; toiture mal fermée,
Il en sort, le matin, une lente fumée,
(Voyez), belle au soleil, blanche et torse en vapeur !

Le clair ruisseau des monts coule auprès : n'ayez peur
D'approcher comme lui ; quand l'âme est bien formée,
On est humble, on se sait, pauvre race, semée
Aux rocs, aux durs sentiers, partout où vit son cœur !

Sous ce toit affaissé de terre et de verdure,
Par ce chemin rampant jusqu'à la porte obscure,
Venez ; plus naturel, le pauvre a ses trésors ;

Un cœur doux, patient, bénissant sur sa route,
Qui, s'il supportait moins, bénirait moins sans doute...
Ne restez plus ainsi, ne restez pas dehors !

(Trad. Sainte-Beuve.)

LE CHATEAU DE BOTHWELL

Dans les tours de Bothwell, prisonnier autrefois,
Plus d'un brave oubliait (tant cette Clyde est belle !)
De pleurer son malheur et sa cause fidèle.
Moi-même, en d'autres temps, je vins là ; — je vous vois

Dans ma pensée encor, flots courants, sous nos bois !
Mais, quoique revenu près des bords que j'appelle,
Je ne puis rendre aux lieux de visite nouvelle.
— Regret ! Passé léger, m'allez-vous être un poid ?...

Mieux vaut remercier une ancienne journée
Pour la joie au soleil librement couronnée,
Que d'agrir son désir contre un présent jaloux.

Le sommeil t'a donné son pouvoir sur les songes,
Mémoire ; tu les fais vivants et les prolonges ;
Ce que tu sais aimer est-il donc loin de nous ?

(Trad. Sainte-Beuve.)

EXTRAITS DE COLERIDGE

LE VIEUX MARINIER

Un vieux marin raconte comment, voyageant un jour vers les mers du Sud, il eut la méchanceté de tuer un albatros qui accompagnait le navire ; le châtement de sa cruauté ne tarda pas.

... Tomba la brise et les voiles tombent ;
C'était triste et mort comme dans la tombe ;
L'on parlait, c'était pour fuir la torpeur
De cette eau muette où l'on avait peur ;

En un ciel de cuivre maudit
Le sanglant soleil sur les hunes
Là-haut se dressait à midi,
A peine plus gros que la lune ;

Nous restions là — jours désolés !
Pas un souffle dans la voilure —
Comme ces vaisseaux peints, collés
Sur un océan en peinture ;

Tant d'eau, tant d'eau de tous côtés —
Et les ponts sèchent jusqu'aux soutes,
L'eau partout, des immensités,
Mais d'eau qu'on boit, pas une goutte !

Pourriture était la mer plate,
Oh ! mon Christ ! quelle chose affreuse !
Oui, de longues, gluantes pattes
Se traînaient sur la mer visqueuse ;

En sarabande, en un vertige,
Les feux de mort, la nuit, voltigent,
Les flots comme une huile infernale
Brûlent verts et bleus et d'opale...

Et la langue à ces feux de forge
Se dessèche comme une plante,
Et pas un mot ne sort des gorges
Qu'une cendre étouffe, brûlantes...

L'albatros est pendu au cou du vieux marin ; mais survient un vaisseau fantôme.

La vague à l'Ouest d'un rouge ardent
Flamboie, et la clarté décline ;
Contre la vague à l'Occident
Le Soleil pose sa poitrine ;
Lors cette coque, tout d'un coup,
Glisse entre le soleil et nous !

L'astre de barres fut strié,
(Vierge, fais grâce au matelot) !
Sa face semblait flamboyer
Entre les grilles d'un cachot ;

Las, las ! comme elle approche vite,
(Pensai-je, en mon cœur haletant).
Sont-ce ses voiles qui palpitent
Comme fils de Vierge flottants ?

Est-ce entre ses côtés que brille
Comme aux barreaux sombres des grilles
Le brasier du soleil fiévreux ?
La Femme est-elle seule à bord ?
Est-ce un squelette ? et sont-ils deux ?
Son second serait-il la Mort ?...

L'orbe rogné trempe en la mer
Et les étoiles d'un jet clair
S'élancent — puis, d'un bond, la nuit ;
De vagues rumeurs, sur la mer...
La nef fantôme s'évanouit...

Le barreur auprès de sa lampe est blême,
La rosée au soir dégoutte des voiles,
Puis surgit la lune en fin diadème
Sur la barre à l'Est : une unique étoile
L'escorte, éclatante, à la pointe extrême...

Tour à tour, sous le clair croissant,
Sans qu'un seul gémissé ou soupire,
Soudain d'un grand geste angoissant,
Ils tournent leurs yeux, pour maudire.

Plus de deux cents hommes vivants
Sans plainte ou soupir, tous les nôtres

Tombent d'un bloc, front en avant,
S'écroulent, morts, l'un après l'autre ;

Les âmes des corps s'envolèrent
Vers les éternités muettes !
Toutes en passant me frôlèrent
Comme un trait sifflant d'arbalète !

.

Je ferme les yeux et les maintiens clos
Et je sens dessous battre mes prunelles ;
Les mers et les cieux, les cieux et les flots,
Pèsent sur mes yeux, sur moi s'amoncellent,
A mes pieds les morts me glacent les os...

Un suintement coule, glacé,
De leurs membres sans qu'ils pourrissent,
Leur regard suprême est fixé
En ces yeux encor qui maudissent...

Mais voici que le marinier ayant béni, dans un mouvement d'amour, les pauvres coulevres d'eau qui glissaient autour du navire, il est pardonné par la nature ! l'albatros tombe de son cou, le navire longtemps immobilisé se met en marche ; la nuit vient, une nuit de clair de lune, et les morts se réveillent.

Ils geignent, se meuvent, se lèvent
Sans un bruit et les yeux fixés :
C'eût été troublant même en rêve
De voir ces cadavres dressés !

L'homme est à sa barre et la nef glissait,
Pourtant pas un souffle au ciel ne passait,
Et tous manœuvraient vergues et cordages,
Tout comme ils faisaient jadis, vifs et forts,
Ils levaient les bras tels que leviers morts,
C'était un spectral, sinistre équipage !

.

Mais dès l'aube leurs bras tombèrent ;
Tout autour du mâts ils s'affalent.
Mais voici qu'un chant de lumière
Des lèvres et des corps s'exhale :

Elle vole, cette harmonie,
Jaillit, au ciel ruisselante,
Retombe en lente gerbe unie
Ou bien s'égoutte en gouttes lentes :

Et ces bruits changent, et j'écoute !
Tantôt se laissant choir des voûtes,
C'étaient des trilles d'alouette,
Et tantôt toutes les oiselles
Semblaient couvrir la mer muette
D'un doux jaser et d'un bruit d'ailes ;

Ou tous les instruments ensemble,
Ou la flûte seule qui tremble,
Ou l'hymne d'un ange qui passe,
Et jette un silence aux espaces...
Tout se tut... mais sans fin les toiles
Jusqu'au cœur du jour ont frémi
D'un frisson de source, à demi
Perdue aux feuillées qui la voilent,
Chantant pour le bois endormi
Sa chanson tranquille aux étoiles...

C'est la terre en effet, c'est le havre natal du vieux marinier, qui définitivement se fait absoudre de son crime.

(Trad. Chemin, *Revue des Langues vivantes*, juillet 1911.)

INFLUENCE

A l'école des Préromantiques et des Premiers Romantiques anglais, toute l'Europe, à commencer par la France, apprit à sentir, à pleurer, à rêver.

Richardson fut le maître ès larmes de l'Europe. Si, dans son pays même et de son temps, il vit son influence contrebalancée par celle du puissant réaliste qu'est Fielding (1707-1754), il fut longtemps prophète hors de son pays. C'est à lui que remonte chez nous la responsabilité de la comédie larmoyante de La Chaussée et du drame bourgeois de Diderot, et l'honneur d'avoir inspiré à J.-J. Rousseau sa « Nouvelle Héloïse ». Et c'est peut-être à Paméla que la Marguerite du « Faust » de Goethe doit quelques traits. Tout un concert européen d'admirateurs et d'admiratrices s'est écrié avec Diderot comme chef de chœur : « O Richardson, Richardson, homme unique !... » Il fallut le succès du « Voyage Sentimental » de Sterne, pour dégonfler l'idole.

L'influence des poètes se prolongea davantage. Le célèbre poète écossais Thomson (1700-1748), qui, dans son livre des « Saisons », avait mêlé à des déclamations sur l'innocence de la vie des sauvages des descriptions sincères et puissantes de la nature écossaise, fit fleurir un peu partout, et notamment

en France, avec les « Saisons » de Saint-Lambert, les « Mois » de Roucher, les « Jardins » de Delille, une poésie descriptive, d'ailleurs assez froide, artificielle et académique de jardin, de serre et de volière. Mais, dans les vers de Thomson que notre Chénier avait compris et aimé, notamment dans ceux de l'« Hiver », toutes les grandes voix de la nature s'orchestraient déjà sous un ciel romantique.

Gray et Young, Young surtout, furent les lanceurs d'une littérature funéraire internationale, de cimetières, de nuit, de pleureurs et de pleureuses qui ne faisaient guère que draper dans leurs voiles de crêpe les poses étudiées d'un deuil littéraire, dont Lamartine pourtant fit sortir un grand cri de douleur sincère.

Ossian, lui, fut le grand maître à rêver. Et nous avons vu toute la poésie européenne rêver sous les brouillards du ciel ossianique, peint en grisaille par Macpherson.

Si l'originalité d'un Burns, d'un Blake et d'un Coleridge suscita des admirateurs isolés, mais découragea les imitateurs, Wordsworth eut, sinon une renommée retentissante et en largeur, du moins une influence de bon aloi, discrète et profonde. Sainte-Beuve et Brizeux d'abord, puis Sully-Prudhomme, François Coppée, M. Francis Jammes ont été puiser, à la source pure et fraîche de cette poésie, une inspiration qui n'est ni pompeuse, ni endimanchée, et qui, en appelant à la vie de l'art la petite plèbe de la société et du cœur, fait fleurir sur l'humble trame de la vie quotidienne des fleurs bien délicates de poésie.

Il serait injuste d'oublier le charmant et frais poète William Cowper (1731-1800), dans lequel Sainte-Beuve saluait le poète grave, doux et pur de la nature, de la famille et du foyer.

Mais, tout compte fait, l'influence du groupe des Prérromantiques anglais ne se prolongea pas très longtemps. Ces isolés charmants et sincères n'étaient ni des déclamateurs retentissants, ni des révoltés. Ils étaient en général pieux, modestes et purs.

Ils ne songeaient pas à lancer comme Byron, et tant d'autres à sa suite, le grand paradoxe romantique, si banal et si pauvre lieu commun, qu'il y a, entre le génie et les conventions sociales, opposition et incomptabilité absolues.

Et Wordsworth était leur interprète autorisé et sage quand il disait : « Ce n'est point parce qu'ils ont du génie qu'ils font leur intérieur malheureux, mais parce qu'ils ne possèdent point assez de génie : un ordre plus élevé d'esprit et de sentiments les rendrait capables de voir et de sentir toute la beauté des liens domestiques. »

La poésie des Prérromantiques et celle des Lakistes est grave et douce comme un beau ciel, comme le regard pur et bleu d'un lac, comme un cottage dans des roses.

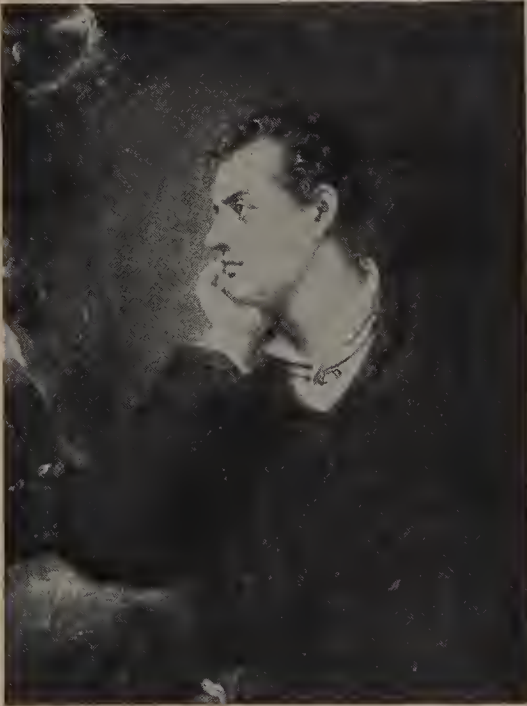
CHAPITRE XXI

LES GRANDS ROMANTIQUES

BYRON. SHELLEY. KEATS.

BYRON (1788-1824)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Le plus illustre, sinon le plus grand, des poètes romantiques anglais, celui dont la renommée fut la plus brillante et la plus tapageuse, naquit le 22 janvier 1788 à Londres, chargé des tares héréditaires d'ancêtres maniaques et alcooliques. Mal élevé par une mère excessive dans ses démonstrations de tendresse comme dans ses colères, il souffrit au collège des railleries de ses camarades, qui l'appelaient le gamin boiteux. Etudiant, il remplit Cambridge de ses excentricités, de ses prouesses sportives et de ses orgies... Puis ce furent ses folies dans la vieille maison de famille, l'abbaye de Newstaed. Les ombres de ses ancêtres *qui, couverts de cottes de maille, conduisaient leurs vassaux aux plaines de Palestine,* auraient vu sans plaisir leur dernier descendant emplir, avec quelques jeunes fous, la vieille demeure de maca-

bres extravagances, et fonder cet *Ordre du Crâne*, dont les douze membres, déguisés en moines noirs, s'amusaient à boire à la ronde une coupe ciselée dans un crâne.

Avide de renommée et de gloire, il fait paraître un premier recueil de vers : *Heures de Loisir* ; un article très dur, dans la *Revue d'Edimbourg*, reproche aux vers du noble poète mineur *d'être d'un plat mortel comme une eau stagnante*. Byron, piqué au vif, riposte par une satire cinglante : *Bardes anglais et critiques écossais*, et se décide brusquement à quitter une patrie qui ne le comprend pas et à s'embarquer pour l'Orient avec son valet de chambre Fletcher et son ami Hobhouse. De 1809 à 1811, il incarne ce type romantique du héros voyageur, qui promène à travers le monde son isolement, sa désolation et son insolence, tel qu'il paraît dans les deux premiers chants du *Pèlerinage de Childe-Harold*, qu'il publia en 1812, dès son retour à Londres. Dans sa préface, Byron ne donnait cet ouvrage que comme un récit de voyage et protestait contre ceux qui voyaient dans son héros autre chose qu'un personnage imaginaire, destiné à servir de lien entre les descriptions. Son démenti ne trompa personne. Childe Harold, c'était Byron lui-même ; ou plutôt c'était la première forme du héros byronien.

LE PÉLERINAGE DE CHILDE HAROLD

CHANTS I et II (1812)

LE DÉPART DE CHILDE HAROLD

II. — Jadis dans l'île d'Albion habitait un jeune homme qui ne se complaisait pas dans les sentiers de la vertu, mais qui passait ses jours dans les orgies les plus singulières, et rebattait de sa gaieté les oreilles ensommeillées de la nuit. Sur ma foi, c'était un impudent garçon, grandement adonné aux festins et aux réjouissances impies ; peu de choses sur la terre trouvaient grâce devant ses yeux, sauf les concubines et les compagnies charnelles et d'insolents débauchés de haut et de bas étage.

III. — Childe Harold, ainsi l'appelait-on ; mais d'où venaient son nom et son long lignage, il ne me convient pas de le dire. Qu'il vous suffise de savoir qu'ils se trouvaient être fameux, et qu'ils avaient été glorieux en d'autres temps ; mais il ne faut qu'un méchant vaurien pour souiller un nom à jamais, si grand qu'il ait été aux jours d'autrefois ; et ni les râclures que les généalogistes tirent de la poussière des cercueils, ni la prose fleurie, ni les mensonges emmiellés des poètes ne peuvent glorifier de mauvaises actions, ni sanctifier le crime.

IV. — Childe Harold s'était chauffé au soleil de midi, s'ébattant

dans ses rayons comme la première mouche venue, sans penser qu'avant la fin de sa courte journée il pût choir au vent glacé du malheur. Mais longtemps avant que le premier tiers en fût achevé, il advint au jeune homme pis que l'infortune ; il éprouva la plénitude de la satiété. Alors il prit en horreur le séjour de sa terre natale, qui lui semblait plus solitaire que la triste cellule d'un ermite.

V. — Car il avait parcouru d'un bout à l'autre le long labyrinthe du Péché, et il n'avait pas fait pénitence quand il s'était mis en faute. Il avait soupiré pour beaucoup de dames, bien qu'il n'en aimât qu'une ; mais hélas ! celle qu'il aimait ne pouvait pas être à lui. Ah ! trop heureuse d'échapper à un amant dont le baiser aurait été une souillure pour un être si chaste ! Il eût bientôt délaissé ses charmes pour un vulgaire bonheur, dilapidé ses riches domaines pour redorer sa prodigalité, et jamais il n'aurait daigné goûter le calme de la paix domestique.

VI. — Et maintenant Childe Harold avait le cœur malade ; il voulait fuir ses compagnons de débauche ; on dit que parfois, de tristesse, ses larmes étaient près de jaillir ; mais l'orgueil les séchait dans ses yeux. Il errait à l'écart dans une rêverie sans joie ; il résolut de quitter sa terre natale, et d'aller, par delà les mers, visiter de brûlants climats ; saoul de plaisir, peu s'en fallait qu'il n'aspirât à la souffrance, et, rien que pour changer de scène, il fût descendu dans la demeure des ombres.

VII. — Le damoiseau partit du château de son père ; c'était un vaste et vénérable édifice, si vieux qu'il semblait tout juste tenir debout ; mais il y avait de la force dans les piliers de ses nefs massives. Monastique demeure, condamnée à de vils usages ! Là où la superstition jadis avait établi son repaire aujourd'hui, au su de tous, chantaient et souriaient des filles de Paphos, et les moines pouvaient croire que leurs temps étaient revenus, si les vieux contes disent vrai et ne font pas tort à ces saints personnages.

VIII. — Maintes fois pourtant, dans ses veines de plus folle gaieté, d'étranges soucis passaient comme l'éclair sur le front de Childe Harold, comme si le souvenir de quelque haine mortelle ou de quelque passion déçue fût caché dessous. Mais cela, personne ne le savait, ni peut-être ne se souciait de le savoir ; car son âme n'était pas l'âme ouverte et sans artifice, qui trouve un soulagement à épancher sa peine ; il ne cherchait pas d'ami qui lui donnât un conseil ou pleurât avec lui, si grand que fût son chagrin, qu'il ne pouvait dominer.

IX. — Et personne ne l'aimait, bien qu'à la salle ou au boudoir il conviât le ban et l'arrière-ban des viveurs ; il voyait en eux les flatteurs des

heures de fête, les parasites sans cœur de la bombance du jour. Non, personne ne l'aimait, pas même ses maîtresses chéries ; le luxe et le pouvoir sont tout le souci de la femme, et, là où ils sont, le folâtre Eros trouve son compte ; les filles, comme les papillons, se prennent toujours à ce qui brille, et Mammon réussit là où les Séraphins pourraient désespérer.

X. — Childe Harold avait une mère ; il ne l'oublia point, mais il s'abstint de lui faire ses adieux ; il avait une sœur qu'il aimait, mais il ne la revit pas avant de commencer son pèlerinage morose ; s'il avait des amis, il ne prit congé d'aucun. N'en concluez pas que son cœur fût un cœur d'acier ; vous qui savez ce que c'est que de s'attacher passionnément à quelques êtres chers vous sentirez avec tristesse que de tels adieux brisent le cœur qu'ils ont le fol espoir de guérir.

XI. — Sa maison, son foyer, son héritage, ses terres, les dames rieuses en qui il mettait son plaisir, dont les grands yeux bleus, les boucles blondes et les mains de neige auraient ébranlé la sainteté d'un anachorète et avaient longtemps nourri ses jeunes appétits, ses coupes pleines jusqu'au bord de tous les vins précieux, et tout ce qui pouvait l'inviter à la volupté, tout cela, sans un soupir, il le laissa pour traverser les flots, parcourir les rivages des infidèles, et franchir la ligne de l'Équateur.

(Trad. Estève, *Byron* ; La Renaissance du Livre.)

Le succès du premier *Childe Harold* fut considérable. Byron dit : « *Un matin, je me suis réveillé célèbre.* » Il avait réalisé son rêve, conquis de la gloire, gagné de l'argent, et lancé dans le monde un héros à son image. Il se hâte d'exploiter cette veine. En 1813 et 1814, paraissent les brillantes fantaisies orientales : *le Giaour*, aventure énigmatique et décousue ; *la Fiancée d'Abydos*, écrite en quatre jours, qui fait éclore au cœur d'une sombre histoire de pirates une fleur d'amour délicate et tendre ; *le Corsaire*, écrit en dix jours, dont la lecture devait arracher à Berlioz, derrière un confessionnal de l'église de Saint-Pierre à Rome, comme un rugissement d'admiration ; et surtout ce *Lara*, dans lequel Byron, au retour de bals travestis, dessinait en traits ardents le type du héros romantique, l'homme fatal, pâle et beau, qui porte en son cœur maudit un mépris vital de toutes choses, comme s'il eût épuisé le malheur et qui voit se pencher sur son agonie le visage charmant de celle qui s'est déguisée en page, pour suivre jusqu'au bout de sa route misérable le chevalier noir.

A l'exemple de ses héros, Byron brûle sa vie et la gâche. Des aventures d'amour scandaleuses, un mariage absurde, un divorce retentissant dressent contre lui l'opinion publique, lasse d'être bravée ; il quitte l'Angleterre, non plus en voyageur fantaisiste, mais avec une âme d'« outlaw » révolté. Il séjourne et excursionne quelque temps en Suisse, où il noue avec Shelley une amitié durable et féconde, et dans

le décor magnifique de la haute montagne, il termine le troisième chant de *Childe Harold*, à propos duquel il écrit à son ami Moore : « *C'est un beau morceau de désolation poétique et celui qui me plaît le plus* ».

CHANT III (1816).

QUATRE ANS APRÈS

II. — Encore une fois sur les flots ! Oui, encore une fois ! Et sous moi les vagues bondissent comme un coursier qui reconnaît son maître. Salut à leur mugissement ! Que rapide soit leur course, où qu'elle m'entraîne ! Quand le mât vibrant frémirait comme un roseau, quand la toile déchirée flotterait en lambeaux dans le vent, il faut aller, aller encore : je suis comme une algue arrachée au roc et lancée sur l'écume de l'Océan pour flotter partout où s'étendra la houle, partout où prévaudra le souffle de la tempête.

III. — Dans l'été de ma jeunesse, j'ai chanté un exilé errant dans les ténèbres de son propre cœur ; je reprends ce sujet à peine effleuré, et je l'emporte avec moi, comme le vent qui se lève emporte le nuage ; je retrouve dans cette histoire les sillons creusés par une longue pensée, et des larmes séchées qui, en s'évaporant, ont laissé après elles une trace stérile, sur laquelle à pas pesants se traîne la marche des années, peinant dans ces derniers sables de la vie où pas une fleur n'apparaît.

IV. — Depuis les jours passionnés de ma jeunesse, jours de joie ou jours de peine, peut-être mon cœur et ma harpe ont-ils perdu une corde, et ne sont-ils plus d'accord ; il se peut qu'en vain je tentasse de chanter comme j'ai chanté. Pourtant, si lugubre que soit cette complainte, je m'y acharne ; pourvu qu'elle m'affranchisse des songes épuisants d'une douleur ou d'une joie égoïstes, pourvu qu'autour de moi elle répande l'oubli, il me semblera à moi, quand il ne le semblerait à nul autre, que ce n'est pas là un sujet ingrat.

V. — Celui qui, dans ce monde de misère, est vieilli par l'expérience, s'il ne l'est par les années, celui qui sonde les profondeurs de la vie, si bien qu'aucune surprise ne l'y attend, celui que rien ici-bas, amour ou chagrin, gloire, ambition, lutte, ne peut blesser au cœur du couteau acéré de la douleur muette et poignante, celui-là peut dire pourquoi la pensée cherche un refuge dans les antres solitaires, peuplés des images aériennes et des formes toujours jeunes, en dépit du temps, qui hantent le réduit enchanté de l'âme.

VI. — C'est pour créer, et, en créant, vivre d'une existence plus

intense, que nous donnons une forme à nos rêves ; nous gagnons tout ce que nous prodiguons de vie imaginaire, comme je fais en ce moment. Que suis-je ? rien ; mais toi, tu n'es pas rien, âme de ma pensée ; avec toi je parcours la terre, invisible et voyant ; je me mêle à ton souffle, je me confonds avec ton origine et, dans l'épuisement de ma sensibilité meurtrie, je retrouve avec toi la force de sentir.

VII. — Pourtant il faut avoir des pensées moins farouches. J'en ai trop longtemps nourri de trop sombres, jusqu'à ce que, pris dans son propre tourbillon, mon cerveau bouillonnant et surchauffé ne fût plus qu'un gouffre tournoyant de folie et de flamme ; aussi, n'ayant appris de personne dans ma jeunesse à dompter mon cœur, les sources de ma vie furent empoisonnées. Il est trop tard ! Pourtant je suis changé, bien que j'aie encore assez de force pour supporter la peine que le temps ne peut affaiblir, et me nourrir de fruits amers sans accuser le Destin.

VIII. — J'en ai trop dit sur ce sujet. C'est passé maintenant, et là-dessus est apposé le sceau du silence. Après une longue absence, Harold reparaît enfin, Harold, dont le cœur voudrait bien ne plus sentir, percé qu'il est de blessures qui ne tuent pas, mais qui ne se ferment jamais. Pourtant le Temps, qui transforme tout, avait changé son âme et son aspect aussi bien que son âge ; les ans nous dérobent le feu de l'âme comme la vigueur des membres, et la coupe enchantée de la vie ne pétillait que sur le bord.

IX. — La sienne, il l'avait vidée trop vite, et il en avait trouvé la lie amère ; mais il l'emplit de nouveau à une plus pure fontaine sur un sol plus sacré, et il crut qu'elle ne pourrait plus tarir. Ce fut en vain. Autour de lui s'attachait obstinément une chaîne imaginaire qui le meurtrissait sans cesse, étroite bien qu'invisible, pesante bien que muette, torture épuisante qui le consumait sans bruit et devenait aiguë, et le suivait de pays en pays.

X. — Confiant dans son attitude de froide réserve, il s'était imaginé pouvoir se mêler de nouveau en toute sûreté à ceux de son espèce ; il jugeait son caractère si fermement trempé désormais, il croyait avoir si bien cuirassé son âme invulnérable, que, s'il n'y avait plus pour lui de joie, il n'y aurait pas non plus de chagrin, et qu'il pourrait, unité dans la multitude, passer inaperçu et chercher parmi la foule l'aliment de ses méditations, comme, sur la terre étrangère, il l'avait trouvé dans les merveilles sorties des mains de Dieu et de la Nature.

XI. — Mais qui peut voir la rose épanouie, sans être tenté de la cueillir ? Qui peut observer curieusement le gain et l'éclat d'une belle joue,

sans éprouver que le cœur ne peut jamais tout à fait vieillir? Qui peut contempler la gloire dégageant des nuages l'étoile qui se lève sur sa cime, et ne pas tenter l'escalade? Harold, repris encore une fois par le tourbillon, continua de tourner dans la ronde vertigineuse, tuant le temps, mais guidé toutefois par un but plus noble qu'au temps où sa folle jeunesse était dans sa fleur.

XII. — Mais il s'aperçut bientôt qu'il était le moins propre des hommes à faire bande avec l'homme ; il n'avait avec son semblable presque rien de commun ; on ne lui avait pas appris à soumettre sa pensée à autrui, bien que son âme, dans sa jeunesse, fût asservie à ses propres pensées ; rebelle à toute contrainte, il ne voulait pas se plier à l'empire d'esprits contre qui le sien se révoltait ; orgueilleux dans son isolement, il pouvait trouver sa vie en lui-même et se passer de l'humanité.

XIII. — Où s'élevaient des montagnes, là il avait des amis ; où l'océan roulait ses flots, là était sa patrie ; où s'étend un ciel d'azur, où règne un climat de feu, il avait d'errer le désir et le loisir ; le désert, la forêt, l'ancre, l'écume des brisants lui étaient une compagnie. Ils parlaient entre eux un langage plus clair pour lui que les livres écrits dans sa langue maternelle, qu'il aurait souvent donnés pour quelques pages de la Nature réfléchies sur le miroir du lac.

XIV — Comme les Chaldéens, il pouvait contempler les étoiles, jusqu'à ce qu'il les eût peuplées d'êtres aussi brillants que leurs rayons ; alors la terre et ses discordes, et les fragilités humaines, tout cela n'existait plus pour lui, et, s'il avait pu maintenir à cette hauteur l'essor de sa pensée, il aurait été heureux ; mais notre argile pèse sur l'étincelle immortelle qui l'anime ; elle lui envie la lumière vers laquelle elle monte, comme si elle voulait rompre la chaîne qui nous retient loin de ce ciel où nous nous sentons attirés.

XV. — Mais, dans les demeures de l'homme, il n'était plus qu'un être inquiet et las, farouche et morne, languissant comme un faucon sauvage qui s'est vu couper les ailes, lui qui n'avait d'autre patrie que l'espace sans bornes ; alors il était repris d'un accès de rage, et, quand il voulait le surmonter, par un effet de la même fureur qui pousse l'oiseau à frapper de la poitrine et du bec contre les barreaux de sa cage jusqu'à ce que le sang teigne ses plumes, l'ardeur de son âme empoisonnée faisait éclater son cœur.

(Trad. Estève ; La Renaissance du Livre.)

C'est en Suisse, aussi, qu'après une lecture du *Faust* de Goethe, il composa son Faust à lui, l'âpre et puissant poème dramatique de *Manfred*.

MANFRED (1817)

POÈME DRAMATIQUE

Dans une galerie gothique de son château, situé dans les Hautes-Alpes, le magicien Manfred, dont l'âme est coupable et torturée, évoque les Esprits de la Terre et de l'Air.

L'ÉVOCATION DES ESPRITS

MANFRED. — Il faut que je remplisse ma lampe; mais, même pleine, elle ne brûlera pas aussi longtemps que je dois veiller. Mon assoupissement — quand je m'assoupis — n'est pas le sommeil, mais une continuation de ma pensée persistante, à laquelle alors je ne puis résister : dans mon cœur je veille, et ces yeux ne se ferment que pour regarder au dedans ; et pourtant je vis, et j'ai l'aspect et la forme des hommes qui respirent. Mais le chagrin devrait instruire le sage : souffrir, c'est connaître ; ceux qui savent le plus sont ceux qui doivent le plus profondément gémir sur la fatale vérité : l'arbre de la science n'est pas l'arbre de la vie. Philosophie et science, sources du merveilleux, sagesse du monde, j'ai essayé de tout, et dans mon esprit il y a une puissance capable de se soumettre tout cela ; mais tout cela ne me sert de rien : j'ai fait du bien aux hommes, et j'ai trouvé du bon même parmi les hommes ; mais cela ne m'a servi de rien. J'ai mes ennemis ; nul d'entre eux ne s'est ri de moi, beaucoup sont tombés sous mes pieds ; mais cela ne m'a servi de rien. Bien ou mal, vie, génie, passions, tout ce que je vois en d'autres êtres, a été pour moi comme la pluie sur le sable depuis cette heure sans nom... Je n'ai pas peur et j'éprouve la malédiction de ne me sentir aucune crainte naturelle, aucun émoi, aucun battement, aucune palpitation d'espoir ou de désir, aucun amour secret pour rien sur la terre. Et maintenant, à ma tâche !

Agents mystérieux ! Esprits de l'univers sans limites ! vous que j'ai cherchés dans les ténèbres et dans la clarté, vous qui environnez la terre et habitez une atmosphère plus subtile, vous qui hantez le sommet des monts inaccessibles, à qui les abîmes de la terre et de l'océan sont familiers, par le charme écrit qui me donne pouvoir sur vous, je vous évoque, levez-vous ! Paraissez ! (*Une pause.*) Ils ne viennent pas encore. Allons ! par la voix de celui qui est le premier parmi vous, par ce signe qui vous fait trembler, par les droits de celui qui ne meurt pas, surgissez ! paraissez ! paraissez ! (*Une pause.*) Puisqu'il en est ainsi, Esprits de la terre et de l'air, vous ne m'éluderez pas de la sorte : par une puissance plus forte que toutes celles que j'ai encore invoquées, par un charme tyrannique qui a pris naissance dans une étoile condamnée, débris brûlant d'un monde détruit, enfer errant dans l'éternel espace, par la terrible malédiction qui est sur mon âme, par la pensée qui est

en moi et autour de moi, je vous contrains à m'obéir. Paraissez ! (*On voit paraître une étoile à l'extrémité la plus sombre de la galerie ; elle est immobile, et l'on entend une voix chanter.*)

Les Sept Esprits, ceux de la Terre, de l'Océan, de l'Air, de la Nuit, des Montagnes, des Vents, et le dernier, le plus sombre et le plus beau, celui de sa propre étoile, s'inclinent devant lui en lui disant : « *Enfant de l'argile, que veux-tu de nous ?* » Manfred ne répond qu'un mot : « *L'oubli* ». Mais, comme les Esprits ne peuvent lui offrir que la mort, et, avec elle, l'immortalité de son âme et de son crime, Manfred les maudit et les chasse.

IMPRÉCATION CONTRE LA NATURE

Sur le mont de la Jungfrau, le matin. Manfred est seul sur les rochers, et il maudit l'Aurore.

MANFRED. — Les esprits que j'ai évoqués m'abandonnent ; les charmes que j'ai étudiés me déçoivent ; le remède que j'attendais m'a été une torture. Je ne compte plus sur une aide surnaturelle. Elle n'a pas de pouvoir sur le passé, et quant à l'avenir, jusqu'à ce que le passé soit englouti dans les ténèbres, je n'ai point à m'en occuper. O terre, ô ma mère !, et toi, aube qui commences à poindre, et vous, montagnes, pourquoi êtes-vous belles ? Je ne puis pas vous aimer. Et toi, œil éclatant de l'univers, qui t'ouvres sur toutes choses et qui pour toutes choses es un délice, tu ne brilles pas sur mon cœur. Et vous, rochers, tout au bord desquels je me tiens, voyant en bas, le long du torrent, les grands pins réduits, dans cette profondeur vertigineuse, à la taille des arbrisseaux, quand un bond, un pas, un mouvement, rien qu'un souffle me lancerait vers ce lit de pierre pour y reposer à jamais, qu'est-ce donc que j'attends ?

Je me sens poussé, et je ne saute pas ; je vois le péril, et je ne recule pas ; la tête me tourne, mais mon pied est ferme. Il y a un pouvoir sur moi qui m'arrête et me fait une fatalité de vivre, si c'est vivre que de porter en moi-même cette stérilité du cœur, et d'être le sépulcre de mon âme, car j'ai cessé de me justifier mes forfaits, dernière faiblesse du criminel. (*Un aigle passe.*) Oui, toi dont l'aile fend les nuages, toi qu'un heureux essor emporte au plus haut des cieux, tu peux bien fondre tout près de moi. Je devrais être ta proie, et gorger tes aiglons ; te voilà parvenu où l'œil ne peut te suivre ; mais le tien en bas, en avant, en haut, perce avec une vue pénétrante. Que c'est beau ! Quelle beauté dans tout ce monde visible ! Comme il est admirable dans son action et en lui-même ! Mais nous, qui nous nommons ses souverains, nous, moitié poussière, moitié dieux, également incapables de choir ou de monter, dans le mélange de notre essence nous mettons ses éléments en conflit, et nous respirons le souffle de la dégradation et de l'orgueil, nous débattant entre de vils besoins et des aspirations sublimes, jusqu'à ce que notre nature mortelle

l'emporte, et que les hommes deviennent ce qu'ils ne se nomment pas à eux-mêmes, ce qu'ils ne se confient pas l'un à l'autre. Ecoutez cette mélodie ! (*On entend dans le lointain le pipeau d'un berger.*) C'est la musique naturelle du chalumeau des montagnes, car ici les temps des patriarches ne sont pas une fiction pastorale ; dans l'air de la liberté la flûte mêle ses sons au doux tintement des clochettes du troupeau bondissant : mon âme voudrait boire ces échos. Oh ! que ne suis-je l'esprit invisible d'un son délicieux, une vivante voix, un accent harmonieux, une jouissance incorporelle, naissant et mourant avec le souffle béni qui m'aurait créé !...

Un aigle passe. Au moment où Manfred va se jeter dans un précipice, il est retenu et sauvé par un chasseur de chamois.

* * *

Au deuxième acte, Manfred évoque, devant une cataracte lumineuse et grondante, la Fée des Alpes, et lui avoue la cause profonde de son désespoir. La Fée s'engagerait à tenter de le guérir s'il lui jurait obéissance. Mais Manfred se redresse dans son orgueil révolté : « *Obéir ! Et à qui ? Jamais !* » Devant Arimane, le prince du Mal, il se redresse encore et refuse de fléchir le genou.

Son cœur ne se brise et sa volonté ne ploie que lorsque apparaît le fantôme d'Astarté, la femme que jadis il aimait d'un criminel amour.

Alors jaillit du cœur de Manfred la supplication ardente ; mais Astarté ne pardonne point.

LA MORT DE MANFRED

MANFRED, *seul*. — Les étoiles sont au ciel ; la lune se lève sur la cime des montagnes brillantes de neige. Que c'est beau ! Je m'attarde encore devant la nature, car la face de la nuit m'a été plus familière que celle de l'homme, et, dans son ombre étoilée, dans sa beauté obscure et solitaire, j'ai appris le langage d'un autre monde. Je me souviens que, dans ma jeunesse, au hasard de mes courses, je me trouvais par une nuit comme celle-ci dans l'enceinte du Colisée, au milieu des restes les plus grandioses de la Rome toute-puissante. Les arbres qui croissaient le long des arcades rompues balançaient leur sombre feuillage dans la nuit bleue et les étoiles brillaient à travers les fentes des ruines. Au loin, de l'autre côté du Tibre, un chien de garde aboyait ; de plus près, du palais de César, venait le long cri de la chouette, et, de temps à autre, par bouffées, le chant de lointaines sentinelles naissait et mourait avec le vent léger. Derrière la brèche ouverte par le temps, des cyprès semblaient border l'horizon ; ils étaient tout au plus à une portée de trait. Là où habitaient les Césars et où maintenant habitent les oiseaux de nuit aux cris discordants, au milieu d'un bouquet d'arbres qui poussent à travers les créneaux abattus et nouent leurs racines autour des foyers impériaux, le lierre usurpe la place réservée au laurier ; mais le cirque qu'ensanglantaient les gladiateurs est encore

debout, noble débris, magnifique ruine, tandis que les appartements de César et le palais d'Auguste jonchent la terre d'un fouillis de décombres... Et toi, lune errante, tu luisais sur tout cela, tu jetais là-dessus de larges pans de tendre lumière qui adoucissaient la rudesse de l'austérité et l'âpreté de la désolation, et comblaient, comme si tout fût remis à neuf, les brèches des siècles ; respectant la beauté là où elle était, l'ajoutant là où elle n'était pas, jusqu'à ce que de ce lieu émanât une religion, et que le cœur débordât d'une adoration silencieuse pour les grands hommes d'autrefois, les morts souverains qui tiennent toujours le sceptre, et du fond de leurs urnes règnent sur nos esprits. C'était une nuit comme celle-ci ! Il est étrange que je me la rappelle en ce moment. Mais je sais par expérience que nos pensées prennent leur essor le plus capricieux au moment même où elles devraient se ranger dans un ordre réfléchi.

(Entre l'abbé.)

L'ABBÉ. — Mon bon seigneur, je vous supplie de me pardonner encore une fois ma présence. Que pourtant mon humble zèle ne vous choque pas par sa brusquerie ! Tout ce qu'il a de fâcheux retombe sur moi ; puisse ce qu'il a de bon, en effet, descendre sur votre tête, que ne puis-je dire dans votre cœur ! Si je pouvais le toucher, ce cœur, par mes paroles ou par mes prières, je rappellerais à lui un noble esprit qui s'est égaré, mais qui n'est pas encore entièrement perdu.

MANFRED. — Tu ne me connais pas. Mes jours sont comptés ; mes actions sont notées ; retire-toi, ou tu vas être en danger. Va-t'en !

L'ABBÉ. — Tu ne prétends pas me menacer.

MANFRED. — Non, certes. Je t'avertis simplement que le péril est proche et je voudrais t'en préserver.

L'ABBÉ. — Que veux-tu dire ?

MANFRED. — Regarde de ce côté. Que vois-tu ?

L'ABBÉ. — Rien.

MANFRED. — Regarde de ce côté, te dis-je ; regarde fixement... Maintenant dis-moi ce que tu vois.

L'ABBÉ. — Je vois quelque chose qui devrait me faire trembler, mais je n'ai pas peur... Je vois une sombre et imposante figure, semblable à une divinité infernale, qui s'élève du sein de la terre. Sa face se cache sous un manteau ; ses formes sont comme enveloppées d'un nuage de courroux ; elle se tient entre toi et moi, mais je n'ai pas peur d'elle.

MANFRED. — Tu n'as aucune raison de craindre, elle ne te fera aucun mal ; mais sa vue pourrait frapper de paralysie ton corps affaibli par l'âge. Je te le dis, va-t'en !

L'ABBÉ. — Et moi, je te réponds : jamais, jamais, avant d'avoir livré bataille à ce démon. Que fait-il ici ?

MANFRED. — Oui, que fait-il ici ? Je ne l'ai pas mandé : ce n'est pas sur mon ordre qu'il est venu.

L'ABBÉ. — Hélas ! homme de perdition ! Qu'as-tu à faire d'hôtes de cette sorte ? Je tremble pour toi. Pourquoi fixe-t-il les yeux sur toi, et toi sur lui ? Ah ! il dévoile son visage : les cicatrices de la foudre sont gravées sur son front ; de son œil rayonne l'immortalité de l'enfer... Arrière !

MANFRED. — Parle ! Quelle est ta mission ?

L'ESPRIT. — Viens !

L'ABBÉ. — Qui es-tu, inconnu ? réponds ! parle !

L'ESPRIT. — Le génie de ce mortel. Viens ; c'est l'heure.

MANFRED. — Je suis préparé à tout, mais je ne reconnais pas le pouvoir qui me mande. Qui t'a envoyé ici ?

L'ESPRIT. — Tu le sauras tout à l'heure... Viens ! Viens !

MANFRED. — J'ai commandé à des êtres d'un essence bien supérieure à la tienne et j'ai lutté avec ceux qui sont tes maîtres. Hors d'ici !

L'ESPRIT. — Mortel ! ton heure est venue... Viens, te dis-je.

MANFRED. — Je le savais et je le sais, que mon heure est venue, mais non pas celle de rendre mon âme à un être tel que toi. Arrière ! je mourrai comme j'ai vécu : seul.

L'ESPRIT. — Alors il faut que j'appelle mes frères ! Paraissez !

(D'autres esprits sortent de terre.)

L'ABBÉ. — Arrière, mauvais esprits ! Arrière, vous dis-je ! vous n'avez pas de pouvoir là où la pitié exerce le sien, et je vous somme au nom...

L'ESPRIT. — Vieillard, nous savons qui nous sommes ; nous connaissons notre mission et ton caractère ; ne gaspille pas tes paroles saintes en propos superflus ; ce serait en vain : cet homme nous appartient. Encore une fois je le mets en demeure : viens ! viens !

MANFRED. — Je te défie ! Oui, bien que je sente mon âme se retirer de moi, je te défie ! Je ne bougerai pas d'ici tant que j'aurai un souffle de vie terrestre pour te souffler mon mépris au visage, assez de force terrestre pour lutter même avec des esprits ; si vous m'avez, vous ne m'aurez que membre à membre.

L'ESPRIT. — Mortel rebelle ! Est-ce là le magicien qui voulait pénétrer le monde invisible, et se faire presque notre égal ? Se peut-il que tu aies un tel amour pour la vie ? pour cette vie qui a fait de toi un malheureux ?

MANFRED. — Perfide démon, tu mens ! Ma vie en est à sa dernière heure, je le sais, et de cette heure je ne voudrais pas racheter une minute ; je ne combats pas contre la mort, mais contre toi et les mauvais anges qui t'entourent ; ma puissance d'autrefois, je l'ai acquise, non pas par un pacte avec ta bande, mais par un savoir supérieur, par l'austérité, par l'audace, par la longueur de mes veilles, par la force de mon âme et par mon habileté dans la science que possédaient nos pères, quand la terre voyait hommes et esprits marcher côte à côte, et ne vous reconnaissait, à vous, nulle suprématie, je

me dresse dans ma force ; je vous défie, je vous renie, je vous méprise, et je me ris de vous.

L'ESPRIT. — Mais tes crimes sans nombre ont fait de toi...

MANFRED. — Qu'ont-ils à voir avec un être tel que toi ? Des crimes doivent-ils être punis par d'autres crimes ? et par de pires criminels ? Retourne à ton enfer. Tu n'as pas sur moi ce pouvoir, je le sens ; je ne serai jamais en ta possession, je le sais. Ce que j'ai fait est fait : je souffre en moi des tortures auxquelles celles que tu m'infligerais ne pourraient rien ajouter. L'âme, qui est immortelle, se récompense elle-même de ses bonnes ou de ses mauvaises pensées ; elle est de son mal l'origine et la fin, et le théâtre et le moment. Sa sensibilité native, quand une fois elle est dépouillée de cette enveloppe mortelle, ne se colore pas des reflets fugitifs du dehors ; mais elle s'absorbe dans la souffrance ou dans la joie née de la conscience de sa propre solitude. Non ! tu ne m'as pas tenté, et tu ne pouvais pas me tenter ; je n'ai pas été ta dupe, et je ne suis pas ta proie ; mais j'ai été mon propre bourreau, et je le serai encore. Arrière, démons déçus ! La main de la mort est sur moi, mais non la vôtre.

(Les démons disparaissent.)

L'ABBÉ. — Hélas ! comme tu es pâle ; tes lèvres sont blanches, et ton sein se soulève, et dans ta gorge haletante ta voix râle... Adresse tes prières au Ciel ; prie, ne fût-ce qu'en pensée, mais ne meurs pas ainsi !

MANFRED. — C'est fini ; mes yeux troubles ne peuvent plus se fixer sur toi ! tout flotte autour de moi, et il me semble que la terre vacille sous mes pieds. Adieu !... Donne-moi ta main.

L'ABBÉ. — Il est froid... froid jusqu'au cœur... Mais pourtant une prière... Hélas ! Comment te trouves-tu ?

MANFRED. — Vieillard ! il n'est pas si difficile de mourir.

(Manfred expire.)

L'ABBÉ. — Il n'est plus là. Son âme a pris son vol au delà de la terre. Où ? Je tremble d'y penser. Mais il n'est plus là.

(Trad. Estève. *Byron* ; La Renaissance du Livre).

* * *

En octobre 1816, Byron, accompagné de son ami Hobbouse, quitte la Suisse et descend en Italie. C'est là que, pendant sept ans, à Venise et à Rome, il mène une vie de passion orageuse, traversée par les éclairs d'œuvres géniales, emporté par le galop de son cœur, fougueux comme Mazeppa, l'hetman de l'Ukraine, dont il décrit dans un de ses plus beaux poèmes la symbolique aventure.

MAZEPPA (1819)

(POÈME)

Le vieil hetman, Mazeppa, raconte à Charles XII qu'il rencontre fuyant et blessé après la défaite de Pultawa, comment, cinquante ans plus tôt, un comte palatin, *riche comme une mine de sel ou d'argent*, se vengea sur lui d'une trahison.

IX. — « Amenez le cheval ! » On amena le cheval. En vérité, c'était un noble coursier, un barbare de la race de l'Ukraine ; on eût dit qu'il avait dans les membres la vitesse de la pensée : mais il était sauvage, sauvage comme est le daim sauvage, vierge de l'éperon et de la bride. Il y avait juste un jour qu'on l'avait pris ; renâclant, hérissant sa crinière, et regimbant farouchement, mais en vain, tout écumant de colère et de peur, ce fils du désert fut conduit près de moi. Bande de valets ! ils me lièrent sur son dos à grand renfort de lanières, puis ils le lâchèrent, avec un brusque claquement de fouet. — En avant ! en avant ! et nous voilà partis. Les torrents sont moins rapides et moins fous.

X. — En avant ! en avant ! — J'avais perdu haleine ; je ne voyais pas dans quelle direction courait l'animal ; à peine si c'était encore le point du jour, et toujours il allait, blanc d'écume. En avant ! en avant ! — Les derniers bruits humains qui m'arrivèrent, ce furent les éclats de rire sauvages et féroces de cette canaille, dont, au bout d'un moment, le vent m'apporta le vacarme. Dans un brusque mouvement de colère, je retournai la tête, je coupai avec mes dents la corde qui, en guise de bride, liait mon cou à la crinière du cheval, et me tordant à demi sur moi-même, je leur hurlai ma malédiction...

XIII. — Nous étions sortis du bois ; il était plus de midi, mais l'air était froid bien que nous fussions au mois de juin ; ou peut-être le sang s'était-il glacé dans mes veines ; la souffrance prolongée vient à bout des plus courageux, et je n'étais pas alors tel que vous me voyez maintenant ; j'étais impétueux comme un ruisseau d'hiver, et je donnais libre cours à mes sentiments avant d'avoir pu en bien comprendre les causes. Qu'on pense à ma fureur, à ma peur, à ma colère, aux tortures embusquées sur mon chemin, au froid, à la faim, à mon chagrin, à ma honte, à ma détresse de me sentir ainsi lié dans la nudité de la nature ; qu'on pense que j'étais d'une race au sang prompt, qui, quand on la fait sortir de son calme et qu'on met brutalement le pied sur elle, se redresse comme le serpent à sonnettes prêt à mordre : quoi d'étonnant si ce corps épuisé succomba un instant sous le poids de ses maux ? La terre se déroba, le ciel chavira ; il me sembla que je tombais sur le sol ; je me trompais, car j'étais solidement attaché. Mon cœur défailloit ; mes tempes devinrent douloureuses, et battirent, puis s'arrêtèrent ; les cieux tournaient comme une gigantesque roue ; je vis les arbres chanceler comme des gens ivres ; un faible éclair passa devant mes yeux, puis je ne vis plus rien ; quand on meurt, on ne peut

pas mourir plus que je ne mourus alors. Excédé de tortures par cette affreuse chevauchée, je sentais sur moi un flux et reflux de ténèbres, et je fis effort pour me réveiller ; mais je ne pus rappeler mes sens du fond de l'abîme. J'étais comme sur une planche au milieu de la mer, quand toutes les vagues qui vous assaillent vous soulèvent dans le même instant et vous submergent, et vous lancent vers un royaume désert. Les ondes de ma vie étaient comme ces lueurs fantastiques qui voltigent devant nos yeux fermés, au plus profond de la nuit, quand la fièvre s'empare de notre cerveau ; cela passa bientôt, sans beaucoup de souffrance, mais avec un malaise pire que la souffrance ; j'avoue que je trouverais dur d'éprouver, en mourant, cette sensation encore une fois, et pourtant je me doute que nous devons supporter bien autre chose avant de retourner à la poussière. N'importe ! je n'en ai pas moins, le front nu, regardé la mort droit en face ; je l'ai fait, et je le ferais encore !...

XVII. — Le soleil se leva ; les dernières volutes de vapeur disparurent de ce monde solitaire qui s'étendait autour de moi, derrière, devant. A quoi bon franchir plaine, forêt, fleuve ? Aucun vestige d'homme ou de bête, nulle empreinte de sabot, nulle trace de pas ne marquait ce sol sauvage et luxuriant ; aucun indice qu'il fût parcouru ou cultivé ; l'air même était muet ; pas un léger crissement d'insecte, pas une fraîche voix d'oiseau matinal ne montait de l'herbe ou des buissons. Pendant bien des verstes, pantelant comme si son cœur allait éclater, la bête lasse continua d'avancer en trébuchant, et toujours nous étions ou nous paraissions être seuls. Enfin, tandis que nous poursuivions notre marche chancelante, il me sembla que j'entendais un coursier hennir : le son venait de ce bouquet de sapins qui noircissait là-bas . Est-ce le vent qui agite leurs branches ? Non, une troupe bondissante sort en caracolant de la forêt ; les voici qui viennent ; ils s'avancent en un seul vaste escadron ! J'essayais de crier, mes lèvres étaient muettes. Les coursiers se ruent fièrement en avant ; mais où sont les rênes pour les conduire ? Mille chevaux, et pas un cavalier ! La queue flottante, la crinière au vent avec leurs larges naseaux que jamais n'a distendus la souffrance, leurs bouches que n'ensanglanta ni le mors, ni la bride, leurs pieds qui n'ont jamais porté de fers, leurs flancs que n'ont déchirés ni l'éperon, ni la cravache, mille chevaux, mille chevaux sauvages, mille chevaux libres, pressés comme les flots de la mer, accouraient en rangs serrés comme pour accueillir notre venue. Cette vue rendit la vigueur aux muscles de mon coursier ; un moment il accéléra un peu sa marche hésitante ; un moment, il répondit par un hennissement faible et bas ; puis il tomba. Haletant, les yeux vitreux, il demeure étendu ; ses membres fumants restent immobiles ; sa première et dernière course est achevée ! La troupe sauvage arrive ; elle voit mon cheval s'abattre ; elle me voit bizarrement lié sur son dos par vingt lanières ensanglantées ; elle s'arrête, tressaille, renifle l'air, galope un moment çà et là, avance, recule, décrit cercles sur cercles, puis,

se rejetant en arrière d'un bond soudain, conduite par un grand cheval noir qui semble le patriarche de sa race, sans une tache, sans un poil blanc sur sa robe dure, elle renâcle, écume, hennit, s'écarte, et s'en retourne à fond de train vers la forêt, fuyant d'instinct le regard d'un homme. Elle m'abandonne à mon désespoir, lié à cette pauvre bête morte et raidie, qui allongeait sous moi ses membres inanimés, soulagés de la charge qui leur était, à eux autant qu'à moi, un inextricable embarras ; et nous gisions là, le mourant sur le mort ! Sans abri, sans secours, je ne pensais guère qu'un autre jour dût luire sur mon front..

XVIII

Le soleil se couchait. J'étais toujours là, enchaîné au cadavre refroidi et raide ; je croyais que, là, nous mêlerions nos poussières ; la mort seule aurait pu plaire à mes yeux égarés, et je n'apercevais aucun espoir de délivrance. J'élevai mes derniers regards vers le ciel ; entre moi et le soleil, je vis voler le corbeau aux aguets ; à grand'peine attendait-il que nous fussions morts tous les deux pour commencer son repas. Il s'envola, et se posa, et s'envola encore ; il se rapprochait toujours ; je voyais ses ailes s'agiter dans le crépuscule, et, une fois, il s'abattit si près de moi que j'aurais pu le frapper, si la force ne m'avait pas manqué ; mais un simple mouvement de ma main, un grattement léger sur le sable, le faible bruit sortant avec effort de mon gosier, et qui pouvait à peine s'appeler une voix, tout cela réuni finit par l'effrayer. Après, je ne sais plus... Mon dernier rêve, ce fut comme une belle étoile qui de loin dardait sur mes yeux obscurcis et promenait çà et là son rayon capricieux ; puis la sensation glaciale, confuse, vertigineuse et accablante que la connaissance me revenait et qu'ensuite je retombais dans la mort ; puis encore un léger souffle, un faible tressaillement, un court répit ; un bloc de glace qui comprimait mon cœur défaillant ; des étincelles qui traversaient mon cerveau ; une angoisse, un spasme, un sursaut de douleur, un soupir, et puis, plus rien...

(Trad. Estève, *Byron* ; La Renaissance du Livre.)

Quand il revient de son évanouissement, il se retrouve dans un lit, soigné par une jeune fille aux grands yeux noirs, et les Cosaques de l'Ukraine qui l'avaient sauvé le choisissent pour roi.

« Que nul ne s'abandonne, conclut le vieil hetman, que nul ne désespère !... Camarades, bonne nuit ! »

Mais déjà, en écoutant l'histoire, depuis une heure, Charles XII s'était endormi.

* * *

C'est à Venise, entraîné dans un tourbillon de plaisirs, que Byron commença à écrire son *Don Juan*. « *J'ai besoin d'un héros, écrivait-il ; je choisis mon ami don Juan.* »

Ce héros, un don Juan byronien, de la marque des Childe Harold, des Laras, des Corsaires et de Manfred, est le sujet d'un récit en zig-zag qui, selon les expressions de Byron, *ne prétend pas à être une narration, mais une simple base aérienne et fantastique pour y bâtir des choses communes avec des lieux communs.*

DON JUAN (1819-1824)

IL EST DOUX.....

... Il est doux, à minuit, quand la lune éclaire les flots bleus de l'Adriatique, d'entendre le chant du gondolier et le bruit de la rame, harmonisés par la distance, courir à la surface des eaux ; il est doux de voir se lever l'étoile du soir ; il est doux de prêter l'oreille aux souffles de la nuit qui rôdent de feuille en feuille ; il est doux de regarder, dans les hauteurs de l'air, l'arc-en-ciel qui prend pied sur l'océan pour enjamber l'espace.

Il est doux d'entendre l'honnête aboiement du chien de garde nous lancer à pleine voix la bienvenue quand nous arrivons à la maison ; il est doux de savoir qu'il y a deux yeux qui remarquent notre présence, et qui s'illumineront en nous voyant entrer ; il est doux d'être éveillé par l'alouette ou bercé par la cascade ; doux est le bourdonnement des abeilles, douce la voix des jeunes filles, doux le ramage des oiseaux, doux le bégaiement de l'enfant et ses premiers mots.

Douce est la vendange, quand les grappes qui s'entassent croulent sur le sol dans un foisonnement de bacchanale, empourprées et ruisselantes ; douces sont les échappées des fêtes de la ville vers les plaisirs des champs ; doux, à l'avare, ses monceaux d'or qui luisent ; douce, au père, la venue de son premier-né ; douce, la vengeance, surtout aux femmes ; doux, le pillage au soldat et la part de prise au marin.

Doux est un legs, et souverainement douce la mort imprévue de quelque vieille dame ou d'un monsieur de soixante-dix ans révolus qui nous faisaient, à nous autres jeunes gens, attendre depuis longtemps, depuis trop longtemps, terres, écus ou château ; toujours prêts à rendre l'âme, mais cette âme si bien chevillée au corps, que tous les Israélites du monde étaient capables de s'ameuter contre l'héritier présomptif, à cause de leurs maudits billets payables après décès.

Il est doux de gagner des lauriers, n'importe comment, avec son sang ou avec son encre ; il est doux de mettre fin à une dispute ; il est doux parfois d'avoir une querelle, spécialement avec un ami ennuyeux ; doux est le vin vieux en bouteilles et la bière en tonneaux. Elle nous est chère, la faible créature que nous défendons contre le monde ; il nous est cher, le collège où se passa notre enfance, et que nous n'oublions pas, encore que nous y soyons oublié.

Mais plus doux que ceci, que cela, que tout enfin, est un amour passionné, un premier amour. Seul il persiste dans notre mémoire, comme dans celle d'Adam le souvenir de sa chute ; le fruit de l'arbre de la science a été cueilli, tout nous est connu ; la vie n'a plus rien désormais à graver dans nos

cœurs qui soit digne de ce péché divin, symbolisé sans aucun doute dans la fable par le feu que Prométhée eut l'audace impardonnable de dérober pour nous au ciel.

(Trad. Estève, *Byron* ; La Renaissance du Livre.)

Le 8 juillet 1822, Byron avait eu la grande douleur de perdre son ami Shelley, qui s'était noyé au cours d'une promenade dans sa barque *l'Ariel*. Son cadavre méconnaissable, recueilli dix jours après, ne put être identifié que grâce à un Eschyle et à un exemplaire de Keats, qu'on trouva dans les poches de ses vêtements. Les funérailles que Byron fit à son ami, en brûlant son corps sur un bûcher, arrosé de libations d'huile et de vin à la mode antique, eurent une grandeur shakespearienne.

Épuisé, usé, lassé de la vie, Byron voulut du moins mourir en beauté, et donner les derniers battements de son cœur à la Grèce soulevée pour son indépendance.

Arrivé à Missolonghi, le poète se heurta à l'apathie des uns, à la jalousie des autres ; le Comité de secours de Londres, au lieu d'armes et de munitions, lui envoyait des Bibles, et des instruments de musique, *au lieu d'un sabre, un bâton de chef d'orchestre*, disait-il amèrement.

Le dernier coup d'aile de l'aigle avait été inutile. Au lieu de mourir dans un soleil de victoire, Byron mourut d'une fièvre banale, à la suite d'un refroidissement, après une course à cheval, sous la pluie. Ses derniers mots furent : « *Maintenant, je vais dormir* » Il expira le 19 juillet 1824, vers six heures du soir, au moment où éclatait un grand orage.



La nouvelle de cette mort éclata aussi sur le monde comme le dernier coup de tonnerre d'un grand destin orageux. Sa mort prit figure de rédemption et d'apothéose. Byron fut dès lors pour ses contemporains tel que Lamartine le représente dans sa méditation *De l'Homme*, et tel que Desenne l'a peint dans le curieux tableau que nous reproduisons ici : une sorte d'ange déchu miltonien, pâle, sombre et beau, qui, par son chant, s'arrache à l'enfer, et reconquiert le ciel et sa lumière.

SHELLEY (1792-1822)

L'AUTEUR



Percy Bysshe Shelley, petit-fils d'un baronnet et fils d'un membre du Parlement, passa des années d'enfance terribles au collège d'Eton. Dédaigneux des sports, passionné de lecture, l'enfant blond et frêle était persécuté par ses camarades qui se plaisaient à faire tomber dans la boue ses livres, ses chers livres, les pages de Diderot ou de Voltaire où sa jeune âme indomptable s'exaltait d'un beau rêve de tolérance et d'humanité.

Pendant les vacances, l'enfant chimérique peuplait d'êtres fantastiques le parc de la maison paternelle, pour le plus grand effroi de sa sœur et de ses petites compagnes ; et, avec ses collaboratrices ingénues, il bâtissait le plan d'un roman bien noir, à la mode du temps, dans lequel un brigand justicier arrachait à un abominable tyran une angélique héroïne.

Etudiant à Oxford, il se fait chasser de l'Université pour avoir fait imprimer un livre intitulé : *De la Nécessité de l'Athéisme*, qui fit scandale et aurait dû faire seulement sourire. Le jeune persécuté préfère au pardon conditionnel de son père l'indépendance et la misère.

La misère ? — Mais qu'est-ce pour lui ? — Végétarien par doctrine et par goût, le repas à table lui sera toujours un supplice. En marchant, en lisant, il grignotte son pain, ses raisins secs et ses figues. Et il sera toujours assez riche pour faire un mariage d'amour.

Il épouse la charmante Harriet Westbrook, fille d'un cafetier, amie de pension de sa sœur. Il la catéchise en lui lisant *Télémaque*, fait avec elle un beau voyage en poésie dans la région des Lacs d'Écosse, où habitent Southey, Wordsworth

et Coleridge ; puis, tous les deux, ingénus missionnaires, partent pour l'Irlande pour répandre, sans aucun succès d'ailleurs, leur évangile d'humanité.

Pauvre Shelley ! tel il est, tel il restera toujours ! Grand bâtisseur d'utopies et de mondes imaginaires, il est dans le monde réel à la fois gracieux et gauche, séduisant et maladroit, à vrai dire dépaycé, n'ayant pas le moindre sens des convenances, ni, ce qui est plus grave, des règles sociales élémentaires, et jetant, comme un lest, pour s'élever vers ses étoiles et ses nuées, non seulement des préjugés mais des devoirs.

Sa vie se déroule sous le signe d'une incohérence ingénue et douloureuse, plus et moins qu'immorale, amoral.

Il abandonne Harriet et leurs deux enfants pour les beaux yeux « couleur de noisette » de Mary Godwin, la fille d'un vieux libraire farci d'utopies et cousu de dettes, et, Harriet morte de désespoir, il part avec Mary pour l'Italie.

Il rencontre là Byron, dont la sœur de Marie, Jane Godwin, s'est éprise, et qui subit avec une lassitude dédaigneuse et infidèle l'amour de la jeune fille romanesque qui a changé son prénom pour celui plus romantique de Claire.

Deuils, fautes et crimes se mêlent dans un destin orageux, que des éclairs de génie sillonnent. Shelley et Marie perdent leur petite fille Clara et leur petit garçon chéri, William. Byron abandonne Claire et refuse de lui rendre leur petite fille, Allegra. Allegra meurt du typhus dans un couvent marécageux de la Romagne. Claire devient folle de douleur. Shelley se brouille avec Byron, qu'il a admiré, plus qu'aimé. Puérilement, il débaptise le yacht qu'il avait appelé *Don Juan* et qu'il appelle *Ariel*, du nom du génie aérien de *la Tempête* de Shakespeare.

Un jour qu'il s'est embarqué avec son ami Williams, l'*Ariel* est surpris par une tempête. Et, quelques jours après, la mer rejette sur la côte deux corps méconnaissables. Un exemplaire de Keats et un de Sophocle que Shelley portait avec lui le font reconnaître. Byron et un ami, Trelavny, lui firent des funérailles selon les rites antiques, et brûlèrent son corps sur un bûcher, au bord de la mer. Comme le cœur de Shelley restait intact dans les flammes, Trelavny plongea son bras dans le brasier et l'en retira. Ses cendres furent ensevelies dans le petit cimetière protestant de Rome, où reposait déjà le petit William. Et Trelavny fit graver sur la pierre tombale les mots *Cor cordium* (le Cœur des cœurs) avec au-dessous trois vers de *la Tempête* de Shakespeare :

*Rien de ce qui en lui était périssable,
Qui ne subisse la transformation de la mer
Et ne devienne quelque chose de riche et de surprenant.*

LA REINE MAB

ANALYSE

Shelley avait vingt et un ans, lorsqu'en 1813 il fit paraître son premier grand poème, *La Reine Mab*, poème philosophique en neuf chants, brillant péché de jeunesse d'un révolutionnaire. La reine Mab, la petite fée malicieuse de Shakespeare, y devient la grande libératrice d'une humanité asservie dans son passé, mais qui brise ses chaînes, et jette sur un avenir libre un regard heureux. Sans doute, en notes, des citations de Condorcet, de Voltaire et de Hume sont pour la haute et fine cathédrale une substruction un peu lourde. Mais le portique s'ouvre sur un pays de lumière :

pur paradis de tous esprits très purs
où douleurs et soucis, crimes et impuissances,
ignorances, langueurs, maladies ne sont plus,

et où la Mort elle-même, voûte obscure et désolée,

mène aux îles d'azur, aux cieux brillants,
aux domaines heureux d'un espoir infini.

C'est la première œuvre vraiment shelleyenne, d'un optimisme encore naïf, mais tout frémissant, une sorte de *credo* humanitaire, où monte comme un vol, comme un chant d'alouette, le beau refrain :

O Terre heureuse, ô Ciel enfin réalisé !

ALASTOR

ANALYSE ET EXTRAITS

En 1816, paraît *Alastor ou l'Esprit de la Solitude*. Œuvre lyrique, débarrassée de tout appareil philosophique.

« Ce poème, dit Shelley dans sa préface, représente un jeune homme de sentiments immaculés et de génie aventureux, que son imagination, enflammée et purifiée par son commerce intime avec tout ce qui est excellent et majestueux, entr'ouvre à la contemplation de l'Univers. »

Après avoir erré à travers la magnificence du monde, le poète se prend à rêver d'une autre âme avec laquelle il partagerait ses pures et hautes joies. Rêve d'amour impossible à saisir, vaine poursuite d'idéal qui l'entraîne jusqu'au lieu tranquille, sauvage et solennel, où la Mort l'attend.

LA MORT DU POÈTE

Obéissant à la lumière
Qui brillait en son âme, il alla poursuivant
Les détours du vallon. En ses ébats sauvages

Le ruisseau descendait maint ravin verdoyant,
Coulant sous la forêt. Et tantôt il tombait,
Profond et ténébreux, parmi des rocs moussus,
Où résonnait son chant. Et tantôt il courait
Sur des cailloux polis, en riant et dansant,
Comme un enfant ferait. Et plus loin, dans la plaine,
Les eaux glissaient en longs et paisibles méandres,
Réfléchissant tous les brins d'herbes, tous bourgeons,
Qui se penchaient sur sa quiétude. « O Ruisseau,
Dont la source est inaccessiblement profonde,
Où se dirigent donc tes eaux mystérieuses?
Tu es l'image de mes jours. Ton calme sombre,
Tes flots brillants, tes gouffres caves et sonores,
Ta fontaine insondable et ton cours invisible,
Ont tous leur ressemblance en moi. Et le grand ciel
Et l'immense océan pourraient aussi bien dire
Quelle caverne humide ou quel nuage errant
Contient tes eaux, que l'univers pourrait dire où
Mes vivantes pensées résideront, tandis
Qu'étendus sur tes fleurs mes membres desséchés
Se dissoudront au vent qui passe ! »...

... A pas rapides

Il allait sous l'ombrage des arbres, au bord
Du ruisseau babillard. Mais voilà que sur lui
Les dômes solennels des forêts firent place
Au dais uni et lumineux du ciel du soir.
Des rochers gris pointaient dans la mousse plus rare,
Entravant le ruisseau. Des herbes desséchées
Jetaient leur ombre mince et longue aux pentes rudes ;
Et, seules, des racines de vieux pins flétris
Et mutilés, de leurs nouveaux tentacules,
Étreignaient un terrain rebelle. Un changement
S'opérait là, lent, mais terrible...

... De tous côtés

Maintenant, des rochers aux formes incroyables
Dressaient, noircis et dénudés, leurs hauts pinacles
Dans la clarté du soir, et montraient, dominant
Le ravin que sa pente abrupte enténébrait,
Parmi les éboulis, des antres, des trous noirs,
Dont les replis donnaient mille échos différents
Aux cris des eaux. Et voici que la gorge écarte
Ses mâchoires de roc ; les monts, soudain brisés,

Semblent de tous leurs blocs de pierre accumulés
 Surplomber l'Univers ; on voit s'étendre au loin,
 Sous les astres blafards et la lune tombante,
 Des mers, des îles, des hauteurs bleutées, des fleuves,
 De grands espaces troubles, vêtus des ténèbres
 Lustrées d'un soir de plomb, des collines en feu
 Mêlant leur flamme au crépuscule, à la limite
 De l'horizon lointain. Mais la scène prochaine
 En sa simplicité toute sévère et nue
 S'opposait au reste du monde : là, un pin,
 Pris dans le roc, étendait dans l'espace vide
 Ses rameaux balancés ; aux brises inconstantes
 Sa plainte unique répondait ; en leurs silences
 Il modulait, d'accord avec les hurlements,
 Le tonnerre ou le sifflement de flots sauvages,
 Son hymne solennel, tandis que le torrent,
 Lancé tout écumant sur son chemin rugueux,
 Précipité soudain dans ce vide insondable,
 Éparpillait ses eaux au gré des vents qui passent.
 Pourtant, ce gris abîme, et ce pin solennel,
 Et ce torrent n'étaient pas tout. Un coin paisible
 Se cachait là...
 C'était un lieu tranquille et qui semblait sourire
 Dans le sein même de l'Horreur...

Le Voyageur, au seuil de la verte retraite, sentit bien que la Mort l'attendait. Son âme haute et pure, avant de s'envoler, s'ouvrit encore aux images du beau passé. Sur le tronc rugueux du vieil arbre, il mit sa main maigre et pâlie :

Il gisait là,
 Souriant doucement, respirant en repos.
 De ses derniers regards il vit le grand croissant
 Que suspendait la lune à l'horizon du monde,
 Lueur éteinte qui semblait se mélanger
 Aux ténèbres, et s'attarder sur les montagnes
 Déchiquetées. En s'enfonçant, le météore
 Parut se diviser. Et le sang du poète,
 Qui toujours en mystique accord avait battu
 Avec le pouls de la Nature, s'affaiblit.
 Enfin lorsque deux points décroissants de lumière
 Brillèrent seuls dans l'ombre, à peine si son souffle
 D'un faible va-et-vient put émouvoir encore
 La nuit stagnante... Il fallut qu'un dernier rayon

S'éteignît : lors ce cœur ne battit plus... La vie
 Hésita... s'envola... Et quand le ciel devint
 Tout noir, perdu en ses ombres fuligineuses,
 Un corps demeura là, froid, muet, immobile,
 Tout pareil à l'air vide, à la terre sans voix...
 Ainsi qu'une vapeur nourrie aux rayons d'or
 Dont le soleil s'entoure, avant l'heure où la mer
 L'engloutit, elle meurt, la belle forme humaine,
 Avec ses sens, sa force, et sa divinité...
 Frêle luth dont l'haleine du ciel ébranlait
 Tant de cordes harmonieuses... Clair ruisseau
 Que nourrissaient jadis tant de vagues chantantes...
 Beau rêve de jeunesse, que la nuit du temps
 A pour jamais éteint, ne laissant à sa place
 Qu'ombre, silence, aridité, final oubli !

(trad. Koszul, *Alastor* ; Éd. La Renaissance du Livre.)

*
 * *

A partir de cette date, tous les thèmes de la poésie shelleyenne s'animent et chantent,

Les hommes sont pareils à ces nues dont la lune se voile qui inlassablement se hâtent, luisent et tremblent et s'évanouissent ; ils sont pareils à des luths désaccordés dont les sons se dispersent aux brises changeantes...

Tous les êtres aimés, tous les paysages charmants se reflètent dans des yeux qui vont s'éteindre et se fermer, après avoir été, un court instant, prisonniers de la lumière d'un sourire.

Car la vie n'est qu'un pâle, froid et lunaire sourire d'un météore dans une nuit sans astres sur un îlot perdu étreint par la mer.

Des lueurs passent. Un chant frémit : « *musique, clef d'argent de la source des pleurs* » ; et l'âme du poète flotte doucement, tel un cygne endormi, au fil de la chanson argentée et berceuse. Accalmie, hélas !, plutôt qu'apaisement, puisque toujours le poète retrouve la Douleur, le vieux pilote qui se dresse près de la barre de son cœur.

Plus même que l'*Ode au Vent d'Ouest*, d'un mouvement si large, si beau et si poignant et qui ne perd pas à la comparaison avec la pièce de l'*Automne* des *Premières Méditations* de Lamartine, le poème de la *Sensitive*, écrit en 1820, donne une idée complète de la poésie shelleyenne, d'une tristesse pénétrante et pure, d'un idéalisme désolé et fervent, toute baignée d'ineffables lueurs d'âme. Et n'est-ce pas son âme charmante que Shelley symbolise dans la *Sensitive*, comme Léopardi dans sa pièce du *Genêt* symbolise son âme torturée ?

LA SENSITIVE

ANALYSE ET EXTRAITS

I

En un jardin croissait un plant de sensitives
Qui buvait les rosées d'argent des jeunes brises...

Fleur exquise et modeste, qui, tandis que, dans l'enchantement du printemps, toutes ses sœurs s'épanouissaient et souriaient d'amour à la lumière, restait repliée sur elle-même, mais dont le cœur profond goûtait plus ardemment que les autres les joies errantes des rayons, des odeurs et des sons et qui, le soir, au chant élyséen du rossignol, se blottissait la première dans les bras de la mort, ainsi qu'un doux enfant fatigué de plaisir, le plus chétif de tous et de tous le plus aimé.

II

Il y avait une puissance en ce beau lieu,
Une Ève en cet Eden, dont la grâce suprême
Pour les fleurs éveillées, pour les fleurs endormies,
Faisait ce que Dieu fait pour le champ des étoiles.

Tout le long du doux été, une dame, belle de corps et d'âme, soigna de sa main diligente et tendre les fleurs qui jouissaient du seul bruit de ses pas, et qui sentaient dans tout leur être l'âme qui émanait de ses doigts radieux. Tout le long du doux été, la dame demeura, faisant son office ; mais, avant que jaunît le premier feuillage, elle mourut.

III

Alors le beau jardin d'antan devint froid, devint laid
Comme son corps à Elle, Elle qui fut son âme...

Sous les rafales et les pluies d'automne, d'étranges herbes vénéneuses, rouille et poison, envahissent et déshonorent le jardin.

Sous le fouet du vent d'hiver, les feuilles de la Sensitive tombent, et la sève reflue vers sa racine. Après l'horreur du gel, un tourbillon de vent du Nord, errant par là, comme un loup qui aurait flairé un corps d'enfant, secoua ses rameaux rigides et les cassa d'un coup de sa griffe brutale. Ainsi mourut la Sensitive.

Et pourtant voici la conclusion du poème, d'abord interrogation tremblante, puis acte de foi, plus sûr qu'une prière :

Et maintenant, la Sensitive,
Ou l'Esprit qui vivait en elle,
Avant la mort de sa beauté,
Ont-ils connu ce changement ?

Et la douce âme de la Dame
Échappée à ce corps charmant
Qui répandait partout l'amour
Comme l'astre fait la lumière,
Éprouva-t-elle la tristesse
Où elle avait semé la joie?
— Je ne sais, je n'ose rien dire.
Mais dans le cours de cette vie
D'erreur, d'ignorance et de lutte,
Où toute chose est apparence,
Où rien n'est la réalité,
Pour nous, pauvres ombres d'un rêve,
C'est une foi modeste encore,
Et douce aussi, si l'on y songe,
Que de ne voir dans la mort même,
Comme ailleurs, qu'une tromperie.
Le doux jardin, la belle Dame,
Tous parfums, toutes formes rares,
En vérité jamais ne passent.
C'est nous qui changeons — eux demeurent.
Pour l'amour, la beauté, la joie,
Il n'est pas de ruine et de mort.

(trad. Koszul, *Shelley* ; Éd. La Renaissance du Livre.)

*
* *

Peut-être qu'en ce monde mortel, la mort même n'est qu'une illusion et un mot. Dans une poésie de jeunesse, *Un cimetière, un soir d'été...* Shelley l'avait entrevu, espéré. Le Cimetière, un soir d'été, repose, dominé par une flèche d'église haute et pâle, qui semble convoquer les nuées et les étoiles. Et voici que, dans le silence, de la poussière des morts un émoi, — sens ou pensée, — un frisson naît, se propage dans la nuit paisible et le silence du ciel, et on perçoit, sans l'ouïr, son calme solennel.

C'est que, de toute la nature mortelle, un hymne s'élève vers l'idéale beauté. Et cet hymne, c'est le Poète qui le chante. C'est lui qui sauve en nous de la Mort les visites de l'Esprit divin. Et cette vérité, Shelley l'exprime en des strophes admirables du poème *Adonais* (1821) qu'il composa, quand il apprit la mort misérable à vingt-cinq ans du grand poète Keats, son ami. Jamais essor plus puissant n'exprima plus radieuse et plus pure apothéose, unissant l'âme de Lucrèce à l'âme de Platon.

ADONAÏS

AU POÈTE MORT

Ne pleurons plus : il n'est point mort ; il ne dort pas .
Il ne s'est qu'éveillé du songe de la vie.
Et c'est nous qui, perdus dans nos rêves ingrats,
Luttons en vain contre des ombres ennemies ;
Nous qui frappons du poignard de notre folie
D'invulnérables riens ; nous qui nous consomons
Comme un cadavre en terre, et dans la maladie,
Dans la crainte, de jour en jour, nous qui sentons
En notre chair vive ramper le ver des désillusions.

Lui s'est envolé loin de notre noir séjour ;
L'envie et la douleur, le mensonge et la haine,
Et ces frissons que nous nommons joie et amour,
Ne lui causeront plus leur émoi ni leur peine ;
Ce monde désormais, de sa lente gangrène,
Ne le menace plus. Il échappe à l'horreur
D'un cœur froid, d'un chef gris, d'une vieillesse vaine,
D'un être qui verrait s'épuiser son ardeur,
Et de cendres l'urne s'emplir, sans y pouvoir verser un pleur !

Il vit ! Et c'est la Mort, ce n'est pas lui qui meurt !
Ne pleurez pas Adonaïs ! O jeune Aurore,
Change tes rosées en rayons : cette âme sœur
Que tu aimais auprès de toi demeure encore !
Oui, cessez de gémir, forêts, grottes sonores !
Cessez, sources, languides fleurs ! Nuées de l'air,
Dont le voile de deuil semblait vouloir enclore
Le monde désolé, fuyez ! Que l'univers
Voie sourire à son désespoir l'allégresse des astres clairs !

Car le Poète à la Nature s'est uni.
Leurs grandes voix partout se mêlent, dans l'orage
Qui gronde, et dans le chant du doux oiseau des nuits :
Il est une âme dont on sent le voisinage
Dans l'ombre, la clarté, les rochers, les feuillages ;
Une présence qui partout comme un reflet

Suit la Force qui l'a repris dans son sillage,
L'inlassable Force d'Amour qui à jamais
Assure les bases du monde, et illumine ses sommets !

PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

ANALYSE ET EXTRAITS

En même temps qu'il déroulait dans *la Sensitive* l'ondulation caressante de sa sensibilité intime, Shelley dressait dans son magnifique drame lyrique de *Prométhée délivré* les sommets étincelants de son idéalisme humanitaire.

Dans ce grand drame symbolique et philosophique, qu'il écrivit à Rome dans les ruines gigantesques des Thermes de Caracalla, Shelley donne à sa religion de l'humanité sa plus intense et poignante expression.

Il a fait du Prométhée d'Eschyle le Champion de l'Humanité révoltée contre l'injustice de Jupiter ; mais il ne s'est pas arrêté, comme Eschyle, à la solution facile d'une réconciliation apparente entre le Libérateur et le Tyran ; et son Prométhée unit dans son âme à la farouche grandeur du Satan de Milton la passion vivante et triomphante d'amour d'un autre Rédempteur.

Au début de la pièce, dans le ravin glacé du Caucase, où l'aigle servile de Jupiter le dévore, sa grande plainte s'élève comme un hymne.

Roi des Dieux, des démons, Roi de tous les Esprits,
— Sauf un ! —, dont est rempli le grand torrent des étoiles,
Regarde, ô Jupiter, cette terre, où pullulent
Tes esclaves...

A l'encens des lâches prosternés, qui reçoivent la peur pour salaire, lui, depuis trois mille ans, préfère son empire à lui, le bec souillé qui le déchire, la solitude et le désespoir... Il souffre, mais il résiste. A la Nature ingrate, il lance une poignante apostrophe :

O Terre, est-il vrai que tes morts
N'ont pas senti? est-il vrai que votre Soleil,
O Cieux, lui qui voit tout, n'a point vu? est-il vrai,
O Mer, reflet changeant que le Ciel à ses pieds
Étale, est-il donc vrai qu'orageux ou calmés
Tes flots sourds n'ont pas entendu mon agonie?

Mais une foi le soutient, et une invincible espérance lui fait saluer dans le jour et la nuit qui s'avancent l'heure prochaine qui jettera le sacrificateur aux pieds d'une victime purifiée et qui ne sait plus haïr.

Comme dans le *Faust* de Goethe, de grandes formes spirituelles passent, et par delà le tombeau se déroule, comme le monde des idées platoniciennes, le monde imaginaire et réel avec *tout ce que la foi crée, tout ce que l'amour désire, mille formes d'étrangeté ou de beauté, splendides et terribles*, et entre toutes ces visions, l'image blême d'un autre Rédempteur se dessine, *le jeune homme aux regards patients, cloué sur une croix*. Promé-

thée l'adjure d'apaiser l'angoisse de ses yeux brillants, de fermer sa lèvre blême, d'arrêter tout ce sang qui de son front blessé d'épines vient s'unir à ses pleurs.

Pourquoi nommer celui dont le sacrifice fut, hélas ! si vain, puisque les âmes des hommes sont restées cruelles, hypocrites et routinières, puisque « *les bons sont impuissants, — sauf à verser des pleurs, — et puisque les puissants, plus pauvres encore, sont sans bonté* » et vivent auprès de leurs frères souffrants comme s'ils ne sentaient même pas leurs souffrances ?

Et pourtant l'Univers tout entier est comme suspendu dans une grande attente.

L'ÉNIGME

Par un exquis matin de printemps, deux esprits féminins, deux sœurs ailées et charmantes, Asia et Panthée, sont transportées sur un pic étincelant, et elles interrogent sur la grande énigme du Monde une forme imposante et voilée, Demogorgon, qui représente pour Shelley la force éternelle et mystérieuse de la Vie.

PANTHÉE. Qui donc est là, voilé, sur ce trône d'ivoire ?

ASIA. — Le voile tombe...

PANTHÉE. — Une ombre imposante apparaît
Qui remplit tout le trône. Et des rais de ténèbres
En émanent, ainsi que des rais de lumière
Du soleil de midi, mais qui fuient nos regards :
Nul membre ne se voit, nulle forme... Et pourtant
On sent qu'un Esprit règne là...

DEMOGORGON. — ... Dis, que veux-tu ?

ASIA. — Que peux-tu révéler ?

DEMOGORGON. — Tout ce que toi, tu oses
Demander.

ASIA. — Qui donc fit ce monde ?

DEMOGORGON. — Dieu !

ASIA. — Qui fit
Ce qu'il contient : tant de pensers, de passions,
De raison, de vouloir, d'imagination ?

DEMOGORGON. — C'est Dieu, Dieu tout-puissant !

ASIA. — Qui fit ce sentiment
Qui devant la visite exquise du printemps,
Sous le son de la voix de la première aimée,
Remplit nos yeux pâmés de pleurs qui enténébrent
Les lumineux regards des fleurs toujours heureuses,
Ce sentiment dont la perte fait un désert
De ce monde si largement peuplé ?

DEMOGORGON. — C'est Dieu,
Dans sa pitié.

ASIA.

— Mais qui fit la terreur, le crime,
Les remords, les folies, qui sur l'enchaînement
Des sorts extérieurs comme sur nos pensées
Pèsent partout si lourdement, tant que chacun
Sous le fardeau s'affaisse et traîne vers la tombe ;
Qui fit l'espoir perdu, l'amour changé en haine,
Et le mépris de soi, plus âcre que le sang
A boire, et les douleurs dont on n'écoute plus
Les mots banals, mais qui tous les jours crient et hurlent ;
Qui fit l'Enfer enfin, ou cette atroce crainte
De l'Enfer ?

DEMOGORGON.

— Celui-là règne !...

ASIA.

— Ah, dis-nous son nom !

Les hommes torturés ne demandent qu'un nom ;
Leurs malédictions alors pourront l'abattre !

DEMOGORGON. — Il règne !...

ASIA.

— Ah, je le sens, je le sais. Mais qui est-ce ?

DEMOGORGON. — Il règne !...

(Trad. Koszul ; La Renaissance du Livre.)

Mais la Délivrance est proche. Et à la fin du drame, les deux planètes sœurs, la Terre et la Lune, viennent chanter un hymne d'une étrange magnificence en l'honneur de l'Amour, libérateur des Mondes.

JOHN KEATS (1795-1823)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



John Keats est avec Byron et Shelley le troisième grand poète romantique anglais. Mais la fortune ne sourit ni à sa vie, ni à son œuvre. Pur artiste, il ne fit aucune concession à la mode du temps, ni à l'opinion publique. Et pour cela, il fut inconnu ou honni, misérable. Après sa mort, un mince rayon de gloire dora son œuvre. Mais ce rayon vint du côté qu'il eût souhaité : Tennyson, Browning, l'école préraphaélite avec Rossetti, saluèrent un maître en celui qui avait écrit : « *Une chose de beauté est une joie éternelle* », et dont l'œuvre sobre, brève et riche, était elle-même une chose de beauté.

Né à Londres en octobre 1795, et fils d'un garçon d'écurie de Moorfields, son enfance fut triste. Sa jeunesse ne le fut pas moins ; après la mort de sa mère, deux tuteurs le font

entrer comme humble préparateur chez un médecin apothicaire. Mais un de ses camarades lui prêta un jour *la Reine des Fées* de Spenser. Ce fut pour lui la révélation éblouissante. « *Un rayon de soleil entra dans la chambre et avec lui toute une troupe de créatures qui flottaient dans la lumière ; et elles m'entraînèrent avec elles vers Obéron et le pays des fées.* »

La lecture d'une traduction d'Homère lui ouvrit de nouveaux cieux, et lui révéla sa patrie vraie, la beauté grecque qui lui inspira le tendre *Endymion* et la puissante et magnifique ébauche d'*Hypérion*.

Un article très dur de la *Quarterly Review*, et du *Blackwoods Magazine*, renvoya durement M. John à sa boutique, à ses emplâtres et à ses onguents. Shelley, plus tard, dans son *Adonaïs*, attribue à cette sauvage critique la mort du poète, à la suite de la rupture d'un vaisseau dans un poumon. Il semble que Keats se soit redressé

sous l'outrage. Il écrit à un ami : « *Ce n'est qu'une question de temps. Je crois que je serai parmi les poètes anglais après ma mort.* »

La mort le prit à vingt-six ans, après qu'un amour pour une jeune fille coquette et légère eut encore déchiré son cœur frémissant. Une nuit, à Londres, à la suite d'une imprudence, il avait craché le sang : « *Je connais la couleur de ce sang*, dit-il avec calme : *c'est du sang artériel. C'est mon arrêt de mort.* »

Il mourut à Rome le 23 février 1823, chez son ami Severn. Il avait retrouvé, pour vivre les derniers mois de ce qu'il appelait *sa vie posthume*, une sérénité toute païenne ; il se faisait décrire par son ami le cimetière où il devait reposer et où les violettes poussaient sur les tombes : « *Il me semble*, disait-il en souriant, *que je les sens pousser sur moi.* » Il avait composé lui-même son épitaphe, infiniment simple, douce et triste :

Ici repose quelqu'un dont le nom a été écrit sur l'eau.

Il n'avait jamais craint la mort. Il écrivait déjà dans un sonnet en 1819 :

*Poésie, Gloire, Beauté sont éclatantes, c'est vrai,
Mais la Mort est plus éclatante encore.
La Mort est la plus haute récompense de la Vie.*

Suivant le proverbe antique, il mourut jeune et aimé des dieux, puisque l'homme en lui ne survécut pas au poète, et que toute son œuvre s'épanouit en quatre ans dans un fleurissement merveilleux, comme une rose.

EXTRAITS

SUR UNE URNE GRECQUE

Toi, fiancée encore inviolée de la quiétude,
toi, nourrisson du silence et des lentes heures,
rustique chanteur qui peux ainsi dire
un poème fleuri plus doucement que nos vers,
quelle légende enroule d'une guirlande de feuillage autour de ta forme
divinités ou mortels ou les deux à la fois,
dans Tempé ou les vallons d'Arcadie?
Quels hommes ou quels dieux sont-ce là? Quelles vierges résistent?
Quelle délirante poursuite! Quelle lutte pour échapper!
Quels flûtes et crotales! Quelle fougueuse extase!
Les mélodies entendues sont douces, mais celles qu'on n'entend pas
sont plus douces ; c'est pourquoi, ô suaves flûtes, jouez,
non pour l'oreille sensuelle, mais — plus attachantes —
chantez pour l'esprit des romances sans paroles.

Bel éphèbe, sous ces arbres, tu ne peux cesser
ton chant et jamais ces arbres ne peuvent être défeuillés.
Audacieux amoureux, jamais, jamais tu ne peux donner de baisers,
bien que tu sois près du but séduisant ; cependant ne te chagrine pas.
Elle ne peut se flétrir, quoique tu n'atteignes pas ton bonheur ;
à jamais tu aimeras et Elle sera toujours belle.

Ah ! heureux, heureux rameaux ! qui ne pouvez dépouiller
vos feuillages, ni jamais faire au printemps un signe d'adieu !
Et toi, heureux aulétride, infatigable,
à jamais jouant des airs à jamais nouveaux !
Plus heureux amour, plus heureux, heureux amour
à jamais brûlant et que l'on peut goûter sans fin,
à jamais haletant, à jamais jeune,
respirant bien loin au-dessus de toute passion humaine,
qui laisse le cœur plein d'une grande amertume et repu,
le front fiévreux et la langue desséchée !

Qui sont ceux-là qui vont au sacrifice ?
A quel verdoyant autel, ô prêtre mystérieux,
conduis-tu cette génisse qui meugle vers les cieux,
ses flancs soyeux tout parés de guirlandes ?
Quelle petite ville, assise au bord d'une rivière ou sur le rivage de la mer,
ou bâtie sur une montagne avec une paisible citadelle,
est vide de sa foule, ce pieux matin ?
Et tes rues, petite ville, à jamais
resteront silencieuses, et pas une âme, pour dire
pourquoi tu es déserte, ne peut jamais revenir.

O chef-d'œuvre attique ! Purs contours surchargés
d'une broderie d'hommes et de vierges en marbre,
de branches de forêts et d'herbes foulées,
toi, forme silencieuse, tu tourmentes notre pensée —
comme fait l'éternité. Fraîche églogue !
Quand ta vieillesse consumera cette génération,
tu demeureras, au milieu d'autres douleurs
que les nôtres, amie de l'homme à qui tu dis :
Beauté est Vérité, Vérité est Beauté. Voilà tout ce que vous savez sur
terre et tout ce que vous avez besoin de savoir.

A UN ROSSIGNOL

Mon cœur souffre ; une engourdissante torpeur accable
mes sens, comme si j'avais bu de la ciguë,

ou vidé jusqu'aux dernières gouttes une coupe de puissant narcotique,
à l'instant même, et m'étais plongé dans les flots du Léthé.
Ce n'est point par envie de ton heureux destin,
mais parce que je suis trop content de ton bonheur,
ô toi qui, Dryade ailée des arbres,
dans quelque mélodieux entrelacs
de hêtres verdoyants et d'ombrages innombrables,
chantes à plein gosier le charme de l'été.

Oh ! que n'ai-je une gorgée d'un vin qui a été longtemps
refroidi dans une cavée profonde de la terre,
qui a le goût du printemps et de la campagne verte,
de la danse, des chansons provençales et de la joie ensoleillée !
Oh ! que n'ai-je une coupe emplie du chaud midi,
emplie du vrai, du rouge Hippocrène,
avec des bulles bouillonnantes tremblant sur les bords,
et la bouche teinte de pourpre !
Boire et, les yeux clos sur le monde, m'en aller
et disparaître avec toi dans l'obscurité de la forêt.

Disparaître au loin, me dissoudre et oublier tout fait,
ce que, parmi les feuillages, tu n'as jamais connu,
le dégoût, la fièvre et l'agitation
d'ici, où les hommes sont assis et s'écoutent gémir les uns les autres,
où l'infirmité secoue lentement et tristement les derniers cheveux gris,
où la jeunesse devient blême, d'une maigreur fantômale, et meurt,
où penser seulement remplit de chagrin,
et où les désespoirs pèsent aux yeux d'un poids de plomb,
où la Beauté ne peut conserver ses yeux lumineux,
ni un nouvel amour les attrister au delà d'un lendemain.

Au loin ! au loin ! car je voudrais voler vers toi,
non pas traîné par Bacchus et ses léopards,
mais sur les ailes invisibles de la Poésie,
malgré le lourd cerveau qui embarrasse et retarde.
Déjà me voici avec toi ! Tendre est la nuit,
et peut-être que la lune souveraine est sur son trône,
environnée par toutes ses fées astrales ;
mais ici, il n'y a point de clarté,
sinon celle que du ciel soufflent les brises,
à travers les ténèbres de verdure et les sinueux sentiers de mousse

Je ne peux voir quelles fleurs sont à mes pieds

ENDYMION (1818)

PROLOGUE

Une chose de Beauté est une joie à jamais ;
Son charme s'accroît, jamais elle ne tombera dans le néant ; mais toujours,
[elle nous gardera

une calme retraite et un sommeil
plein de doux rêves, de santé et d'un souffle paisible.
C'est pourquoi, chaque jour, nous tressons
un lien fleuri qui nous attache à la terre,
malgré le découragement, la pénurie inhumaine
de nobles natures, les jours sombres,
tous les chemins insalubres et noyés d'ombre,
ouverts à nos recherches ; oui, malgré tout,
quelque forme de beauté enlève le voile
de nos esprits assombris. Ainsi le soleil, la lune,
les vieux arbres et les jeunes, étendant leur bienfait touffu
pour les troupeaux innocents ; ainsi encore les narcisses
et le monde verdoyant où ils vivent,
et les clairs ruisselets qui se font un frais sous-bois
contre la chaude saison ; le fourré au cœur de la forêt,
riche d'une myriade de belles roses moussues épanouies
Ainsi encore la sublimité des destins
que nous avons imaginée pour les morts illustres,
tous les contes charmants que nous avons entendus ou lus,
source inépuisable d'un immortel breuvage
et qui tombe vers nous des penchants du ciel.
Et nous ne sentons pas simplement ces essences
pendant une heure brève ; non, de même que les arbres
qui murmurent autour d'un temple deviennent bientôt
aussi chers que le temple lui-même, ainsi la lune,
la passion poétique, les splendeurs infinies
nous hantent jusqu'à ce qu'elles deviennent une lumière reconfortante
à nos âmes et s'attachent à nous si étroitement
que, soit que le jour soleille ou que l'obscurité s'épaississe,
il faut qu'elles soient toujours avec nous, ou nous mourons.

(Trad. L. Bocquet, *Keats* ; éd. La Renaissance du Livre.)

INFLUENCE

De Shelley et de Keats il n'est vraiment resté aucune trace profonde dans la littérature française. L'un et l'autre n'ont intéressé qu'une élite de lettrés, de poètes, d'artistes, purs amants de la beauté. La vie pittoresque et la fin shakespearienne du premier, et l'ardente flamme qui brûlait en lui ont tenté des biographes comme M. André Maurois, dont « l'Ariel » a passionné tant de lecteurs. Le second, dont le charme agit sur Browning et Tennyson et auquel ses compatriotes décernent aujourd'hui une place plus haute que celle de Byron, tout près de Shakespeare, attend encore chez nous une réparation pour l'injurieux silence qu'ont gardé sur son nom et sur son œuvre la plupart de nos auteurs d'histoire littéraire. On peut voir pourtant se dessiner en ce moment, chez de pieux et purs lettrés, une réaction en sa faveur.

Byron, au contraire, fut, dès sa mort, chez lui en France, et mieux que chez lui. Il emplît toute une génération de son bruit, et l'entraîna dans son sillage. Il fit plus : il fut son dieu et la fit à son image.

Dans une lettre du 14 avril 1818, Stendhal s'écriait : « Je suis un romantique furieux, c'est-à-dire que je suis pour Shakespeare contre Racine et pour lord Byron contre Boileau. » Et pour conclure, à côté de Napoléon, « au premier rang des hommes », il plaçait Byron.

Le 18 mai 1824 quand les journaux parisiens annoncèrent la mort de Byron à Missolonghi, ce fut sur toute la jeune école romantique militante comme un coup de tonnerre, suivi d'une stupeur désolée. Lamartine ressent cette perte « comme un malheur personnel », Hugo « comme une calamité domestique » ; Alexandre Dumas entre au bureau du secrétariat du duc d'Orléans où il était employé, en brandissant le journal et en criant dans un éclat de désespoir : « Byron est mort ! » Devant le portrait du grand homme qu'affichent les libraires, les jeunes gens récitent ses vers et pleurent ; suivant l'expression de Hugo dans son article de « la Muse française » de juin 1824, il semblait à tous qu'au delà même du malheur présent cette mort leur « enlevait une part de leur avenir ».

De ce jour, il est sacré avec Shakespeare et Goethe le troisième dieu de la Trinité romantique, le plus jeune et le plus éblouissant, qui, après une vie d'orage, disparaissait dans un bel éclair.

Sans parler de quantité de traductions partielles en prose et en vers, les traductions de ses œuvres complètes, celles de Pichot (1819-1821), de Paulin Paris (1827), de Benjamin Laroche (1836) s'enlèvent dans leurs rééditions successives. Peintres et graveurs, Géricault, Boulanger, Horace Vernet, Devéria, Jannot, Nanteuil, multiplient leurs « Giaours », leurs « Laras », leurs « Mazeppas », leurs « Don Juans ». De 1824 à 1858, le grand artiste romantique Delacroix, « le Byron de la peinture », lui consacre et lui dédie chaque année, dans une toile éclatante, le meilleur de l'inspiration de son fougueux génie. Et, pour n'en citer que quelques-unes, son « Marino Faliero », son « Combat du Giaour et du Pacha », sa « Mort de Sardanapale », sa « Mort de Lara », son « Naufrage de Don Juan », restent parmi ses œuvres maîtresses.

Les poètes naturellement sont ses hérauts et ses prêtres. Ils le chantent et ils le prient ; et d'abord, ils l'imitent et vont puiser dans son œuvre leurs inspirations. Hugo dans ses « Orientales » lui emprunte quelques-unes de ses turqueries les plus réussies, un peu du toc de son « Clair de Lune », et le galop haletant de son « Mazeppa » ; et, dans son théâtre, il est un frère cadet de Childe Harold et de Lara, ce Didier de « Marion de Lorme », « funeste et maudit » et qui, vieux à vingt ans, n'a vu « qu'orgueil, que misère et que peine sur ce miroir terni qu'on nomme face humaine ».

Lamartine lit pour la première fois « Childe Harold » un soir d'octobre, une sombre nuit « où les nuages lourds et noirs comme des ailes de corneilles, mouillées par les rafales d'hiver, couraient pesamment sur la lune ». L'aube du jour le trouve « anéanti d'émotion » sur ces pages. Son âme de vingt ans « a entendu pour la première fois dans une bouche humaine le cri de l'infini ». Il s'endort de lassitude sur le volume « comme sur le sein d'un ami », et, au réveil, écrit presque d'un seul jet l'apostrophe à Byron dans sa pièce de « l'Homme » des premières « Méditations », et sa pièce du « Désespoir », intitulée d'abord « l'Ode au malheur ». Dès ce moment l'image de Byron le hanta, comme celle d'un grand frère douloureux et maudit qu'il rêve de convertir et de sauver. C'est cette image qu'il évoque un peu froidement dans « Le Dernier Chant du pèlerinage d'Harold », où une centaine de vers pourtant sont parmi les plus inspirés et les plus beaux qu'il ait écrits. Sur la table de chêne de Saint-Point, un volume de Byron est parmi les livres amis et souvent feuilletés, à côté d'une vieille Bible, d'un grand Pétrarque in-4^o, d'un Homère, d'un Virgile, d'un tome de Goethe, et d'une petite « Imitation de Jésus-Christ ». Et, au déclin de sa vie, le beau vieillard, fatigué de tant de douleurs, de travaux et de luttes, emporte encore le même volume de « Childe Harold », du « Corsaire », de « Lara » et de « Manfred » pour le relire dans la vallée de Milly, au bord du même ruisseau, sous les mêmes saules, et sentir son imagination et son cœur s'enivrer, comme aux jours de sa jeunesse, des vers de celui dont il avait le portrait dans son cabinet de Saint-Point, à côté de celui de sa mère et de sa fille, comme celui d'un grand frère très aimé..., et auquel il devait peut-être la figure hautaine et douloureuse du « Cédar » de « la Chute d'un ange ».

Ainsi tous nos romantiques s'abreuvent à cette source ; tous sont comme Théophile Gautier rongés

« de l'ambition terrible

D'être salués grands comme Goethe et Byron. »

Tous, en se penchant sur cette œuvre byronienne, y reconnaissent, avec une stupeur et une émotion frémissantes, leur plus profonde ou leur plus chère image. C'est Byron qui inspire à Vigny son « Moïse », son « Déluge », son « Eloa » et la désolation orgueilleuse de ses plus beaux vers, comme celle d'un désert brûlé et brûlant de soleil. Et c'est Byron encore, le multiforme, qui inspire au Musset des « Contes d'Espagne et d'Italie » l'impertinente et fraîche gaminerie d'un « Mardoche », la langueur voluptueuse et désinvolte d'un « Namouna », la fièvre ardente d'un « Rolla » ou d'un « Franck ». L'« Antony » de Dumas et la « Lélia » de George Sand lui doivent le farouche orgueil révolté qui les fait sortir du troupeau et marque du signe fatal des réprouvés leur front pâle. Et le Leconte de Lisle de « Kaïn », des « Montreurs » ou de « l'Illusion suprême », aussi bien que le Flaubert de la « Tentation de Saint Antoine », relèvent encore de lui.

Byron fut plus que le fondateur d'un style de romantisme flamboyant de décadence, plus et mieux surtout que le créateur d'un type à la mode, poncif et suranné, pour Jeunes-France, lions, dandys et bousingots. Ce fut un des plus grands parmi les artistes sacrés, parmi ceux que Nietzsche appellera plus tard « les grands messagers de la douleur humaine ».

CHAPITRE XXII

WALTER SCOTT (1771-1831)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Walter Scott naquit à Edimbourg le 15 mai 1771. Devenu boiteux à la suite de convulsions, il fait des cures de soleil, la jambe enveloppée de la peau chaude d'un mouton récemment tué, et, tout enfant, dans le romantique paysage des Marches d'Ecosse, sur les bords de la Tweed, il se passionne pour les vieilles légendes et les ballades des anciens ménestrels. Guéri, il parcourt, avec une fièvre de poète, d'archéologue et d'antiquaire, le beau pays de châteaux et de forêts. Son pas fait lever des mottes de terre tous les parfums du terroir, et son œil curieux déniche et fait lever dans les ruines féodales des vols de légendes. L'abbaye de Melrose, le château de Lochleven, la cité de Perth, et les âpres solitudes des Hautes Terres se fixent déjà dans sa mémoire et plus tard dans ses romans révéleront une

Écosse plus pittoresque et plus vraie que celle qu'Ossian avait enveloppée de sa mélancolie conventionnelle et poétiquement brumeuse.

Pour céder à la mode du jour, il débute par un recueil de ballades, qui n'est guère qu'un brillant péché de jeunesse. Le succès de la poésie plus originale de Byron le jeta dans une autre voie, qui fut vraiment la sienne. Epris de la jeune littérature allemande, il traduit la célèbre ballade de Burger, *Lénore*, et aussi *le Roi des Aulnes* de Goethe. Mais c'est sans doute la lecture et la traduction du *Götz de Berlichingen* de Goethe, et aussi la lecture des tragédies de Schiller qui l'orientèrent définitivement, en lui donnant l'idée et l'exemple de disposer habilement un récit autour d'un grand événement ou d'une grande figure de l'histoire de son pays, dans le cadre admirable de son Écosse chérie.

En 1814, *Waverley*, son premier roman, d'une incomparable fraîcheur, obtient un succès prodigieux. Ses romans nombreux et vite écrits, trop vite sans doute, et d'une forme un peu lente et lourde, eurent, dès leur apparition, une popularité européenne. *L'Antiquaire* (1816), *Ivanhoë* (1819), *Kenilworth* (1821), *Quentin Durward* (1823), *les Puritains d'Écosse*, pour ne citer que ceux-là, ouvrirent la voie nouvelle du roman historique, où Alexandre Dumas et Victor Hugo, en France, et Manzoni en Italie, s'engagèrent. Devenu prodigieusement riche et célèbre, il réalise son rêve d'ambition nobiliaire. Créé baronet en 1820, il mène dans son château d'Abbotsford, près de Melrose, la vie d'un grand seigneur, magnifiquement hospitalier.

Soudain, à cinquante-cinq ans, comme un coup de foudre, la faillite de son éditeur lui fait perdre trois millions. Le deuil le plus cruel, la mort de sa femme, le frappe. Il se redresse avec héroïsme, se tue littéralement au travail, pour éteindre ses dettes. Entre deux attaques d'apoplexie, quand sa tête et sa langue s'embarrassent, il travaille encore, il dicte ses derniers ouvrages. En Italie, où ses amis l'ont décidé à partir, il séjourne quelques mois à Naples et à Rome. Il travaille encore au plan d'un nouveau roman, *le Siège de Malte*. Profondément affecté par la nouvelle de la mort de Goethe, il n'a plus qu'un désir, celui de mourir dans son cher château d'Abbotsford. Il y mourut le 21 septembre 1831, entouré de ses enfants : « *Mon cher ami*, dit-il à son gendre, *je n'ai plus qu'une minute peut-être à vous parler : soyez vertueux, soyez religieux, soyez un homme de bien.* » Telles furent ses dernières paroles. Il fut enterré auprès de sa femme, à Dryburgh Abbey, dans un des sites les plus romantiques de l'Écosse qu'il avait tant aimée. Sa mort ne fut pas seulement un deuil national, ce fut un deuil européen.

Il est, avec Byron, l'écrivain anglais du XIX^e siècle dont l'influence a été la plus incontestable, la plus brillante et la plus profonde, sur tous les romantiques français.

QUENTIN DURWARD (1813)

ANALYSE ET EXTRAITS

Le jeune Écossais Quentin Durward, voyageant en France, est entré au service du roi Louis XI, qui s'était d'abord présenté à lui sous les traits d'un simple bourgeois de Touraine, maître Pierre. Il fait partie de la garde écossaise du château de Plessis-les-Tours. Au cours d'une chasse au sanglier, il a sauvé le roi de la mort. Louis XI l'a pris en amitié et lui confie la mission de veiller sur lui, pendant un entretien avec le comte de Crèvecœur, l'insolent ambassadeur du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire.

LA SENTINELLE

— Pâques-Dieu ! sire écuyer, il me semble que vous montez votre garde en dormant !

C'était la voix monotone, mais imposante et ironique, de maître Pierre.

et Quentin, rappelé soudainement à lui-même, fut saisi de honte et de crainte en voyant qu'il avait été tellement absorbé dans sa rêverie, qu'il ne s'était pas aperçu que le roi, entré probablement sans bruit par une porte secrète, et se glissant le long du mur, ou derrière la tapisserie, s'était approché de lui d'assez près pour s'emparer de son arme.

Dans sa surprise, son premier mouvement avait été de dégager son arquebuse par une secousse violente, qui fit reculer le roi de quelques pas. Sa crainte fut ensuite qu'en cédant à cet instinct, comme on peut l'appeler, qui porte un homme brave à résister à une tentative qu'on fait pour le désarmer, il n'eût aggravé, en luttant ainsi contre le roi, le mécontentement que Louis devait avoir conçu en voyant la négligence avec laquelle il montait sa garde. Plein de cette idée, il reprit son arquebuse, presque sans savoir ce qu'il faisait ; et, l'appuyant sur son épaule, il resta immobile devant le monarque, qu'il avait lieu de croire mortellement offensé.

Louis, dont les dispositions tyranniques prenaient leur source moins dans une férocité naturelle et dans un caractère cruel que dans une politique jalouse et soupçonneuse, avait pourtant sa bonne part de cette sévérité caustique qui aurait fait de lui un despote dans la conversation, s'il n'eût été qu'un particulier ; et il semblait toujours jouir des inquiétudes qu'il causait dans des occasions semblables. Il ne poussa pourtant pas son triomphe plus loin, car il se contenta de dire à Durward : « Le service que tu nous as rendu ce matin est plus que suffisant pour faire excuser une négligence dans un si jeune soldat. — As-tu diné ? »

Quentin, qui s'attendait à être envoyé au grand prévôt, plutôt qu'à recevoir un tel compliment, répondit négativement et avec humilité.

— Pauvre garçon, dit Louis d'un ton plus doux que de coutume, c'est la faim qui l'a assoupi. Je sais que ton appétit est un loup, continua-t-il, et je te sauverai d'une bête féroce, comme tu m'as sauvé d'une autre. Tu as été discret dans cette affaire, et je t'en sais bon gré. Peux-tu tenir encore une heure sans manger ?

— Vingt-quatre, Sire, répondit Durward, ou je ne serais pas un véritable Écossais.

— Je ne voudrais pas pour un autre royaume, répliqua le roi, être le pâté que tu rencontrerais après un tel jeûne. Mais il s'agit, en ce moment, non de ton dîner, mais du mien. J'admets à ma table aujourd'hui, et tout à fait en particulier, le cardinal de La Balue et cet envoyé bourguignon, ce comte de Crèvecœur, et... il pourrait se faire que... Le diable a fort à faire quand des ennemis se réunissent sur le pied de l'amitié.

Il s'interrompt, garda le silence d'un air sombre et pensif.

Comme le roi ne semblait pas se disposer à reprendre la parole, Quentin se hasarda enfin à lui demander quels devoirs il aurait à remplir en cette circonstance.

— Rester en faction au buffet avec ton arquebuse chargée, répondit le roi, et, s'il y a quelque trahison, faire feu sur le traître.

— Quelle trahison, Sire, s'écria Durward, dans un château si bien gardé?

— Tu le crois impossible, dit le roi, sans paraître offensé de sa franchise ; mais notre histoire a prouvé que la trahison peut s'introduire par le trou que fait une vrille. — La trahison prévenue par des gardes ! — Jeune insensé ! *Sed quis custodiat ipsos custodes?* Qui me garantira contre la trahison de ces mêmes gardes?

— L'honneur écossais, Sire, répondit Quentin avec hardiesse.

— Tu as raison. Cette réponse me plaît ; elle est vraie, dit Louis avec un ton d'enjouement : l'honneur écossais ne s'est jamais démenti, et c'est pourquoi j'y mets ma confiance. Mais la trahison... Et reprenant son air sombre, il se promena dans l'appartement, d'un pas irrégulier, et ajouta : — Elle s'assied à nos banquets ; elle brille dans nos coupes, elle porte la barbe de nos conseillers ; elle affecte le sourire de nos courtisans et la gaieté maligne de nos bouffons : par-dessus tout, elle se cache sous l'air amical d'un ennemi réconcilié. Louis d'Orléans se fia à Jean de Bourgogne ; il fut assassiné dans la rue Barbette. Jean de Bourgogne se fia au parti d'Orléans ; il fut assassiné sur le pont de Montereau. Je ne me fierai à personne, à personne. — Ecoute-moi, j'aurai l'œil sur cet insolent Bourguignon, et aussi sur ce cardinal, que je ne crois pas trop fidèle sujet. Si je dis : « Écosse, en avant ! » fais feu sur Crève-cœur, et qu'il meure sur la place !

— C'est mon devoir, dit Quentin, la vie de Votre Majesté se trouvant en danger.

— Certainement, ajouta le roi, je ne l'entends pas autrement. Quel fruit retirerais-je de la mort d'un insolent soldat ? Si c'était le connétable de Saint-Pol... — Il fit une nouvelle pause, comme s'il eût craint d'avoir dit un mot de trop, et reprit ensuite la parole en souriant : — Notre beau-frère, Jacques d'Écosse, Durward, votre roi Jacques, poignarda Douglas, pendant qu'il lui donnait l'hospitalité dans son château royal de Skirling (1).

— De Stirling, s'il plaît à Votre Majesté, répondit Quentin ; et ce fut un acte dont il ne résulta pas grand bien.

— Appelez-vous ce château Stirling ? dit le roi, sans vouloir paraître faire attention à ce que Quentin avait ajouté. Stirling, soit ; le nom n'y fait rien. Au surplus, je ne veux aucun mal à ces gens-ci ; je n'y trouverais aucun avantage. Mais ils peuvent avoir à mon égard des projets moins innocents et, en ce cas, je compte sur ton arquebuse.

— Je serai prompt au signal, Sire, mais cependant...

— Vous hésitez ! Parlez ! je vous le permets. Des gens comme vous peuvent quelquefois donner un avis utile.

(1) Allusion au sort de William VIII, comte de Douglas, poignardé par Jacques II.

— Je voulais seulement prendre la liberté de dire que, Votre Majesté ayant lieu de se méfier de ce Bourguignon, je suis surpris que vous l'admettiez si près de votre personne, et tellement en particulier.

— Soyez tranquille, sire écuyer, il y a des dangers qui s'évanouissent quand on les brave, et qui deviennent certains et inévitables quand on laisse voir qu'on les craint. Quand je m'avance hardiment vers un chien qui gronde, et que je le caresse, il y a dix à parier contre un que je lui rendrai sa bonne humeur ; mais, si je lui montre qu'il me fait peur, il s'élancera sur moi et me mordra. Je serai franc avec toi, Quentin : il m'importe de ne pas renvoyer cet homme à son impétueux maître avec le ressentiment dans l'âme : je consens donc à courir quelque risque, parce que je n'ai jamais craint d'exposer ma vie pour le bien de mon royaume. Suis-moi. »

Louis fit passer le jeune écuyer, pour lequel il semblait avoir conçu une affection toute particulière, par la porte dérobée, et dit en la lui montrant : « Celui qui veut réussir à la Cour a besoin de connaître les guichets et les escaliers secrets, même les trappes et les pièges des palais des rois, aussi bien que les grandes entrées et les portes à deux battants. »

Après avoir parcouru un long labyrinthe de passages et de corridors, le roi entra dans une petite salle voûtée où une table à trois couverts était préparée pour le dîner. L'ameublement en était si simple, qu'il pouvait passer pour mesquin. Un buffet sur lequel étaient placées quelques pièces de vaisselle d'or et d'argent, était la seule chose qui annonçât qu'on était dans le palais d'un roi. Louis assigna à Durward son poste derrière ce meuble, qui le cachait entièrement ; et après s'être assuré, en se plaçant dans diverses parties de la salle qu'on ne pouvait l'apercevoir, il lui donna ses dernières instructions : « Souviens-toi des mots « Écosse, en avant ! » ; dès que je les prononcerai, renverse le buffet, ne t'inquiète ni des coupes, ni des gobelets, et fais feu sur Crève-cœur d'une main sûre. Si tu manques ton coup, tombe sur lui le couteau à la main. Olivier et moi, nous nous chargerons du cardinal. »

A ces mots, il donna un coup de sifflet, et ce signal fit paraître Olivier, qui était premier valet de chambre aussi bien que barbier du roi, et qui, dans le fait, remplissait près de ce prince toutes les fonctions qui concernaient immédiatement sa personne. Il arriva, suivi de deux hommes âgés, seuls domestiques qui servirent à table. Dès que le roi se fut assis, les deux convives furent admis, et Quentin, quoique invisible pour eux, était placé de manière à ne perdre aucun des détails de cette entrevue.

Louis les reçut avec une cordialité que Durward eut beaucoup de peine à concilier avec les ordres qui lui avaient été donnés et le motif qui l'avait fait placer derrière ce buffet avec une arme de mort. Non seulement le roi paraissait étranger à toute espèce de crainte, mais on aurait même pu supposer que les deux individus, auxquels il avait fait l'honneur d'accorder une place à sa table, étaient ceux à qui il pouvait le plus justement accorder

une confiance sans réserve, et à qui il voulait témoigner le plus d'estime. Il y avait dans ses manières une extrême dignité, et en même temps beaucoup de courtoisie. Quand tout ce qui l'entourait, et même ses vêtements offraient moins de luxe que les plus petits princes du royaume n'en déployaient dans les solennités, ses discours et ses gestes annonçaient un puissant monarque dans un moment de condescendance. Quentin était tenté de supposer, ou que la conversation qu'il avait eue auparavant avec Louis était un rêve, ou que le respect et la soumission du cardinal et l'air franc, ouvert et loyal, du brave Bourguignon avaient entièrement dissipé les soupçons de ce prince.

Mais, tandis que les deux convives, obéissant aux ordres de Sa Majesté, prenaient les places qui leur étaient destinées à table, le roi jeta sur eux un coup d'œil prompt comme l'éclair, et porta ensuite un regard vers le buffet derrière lequel Quentin était posté. Ce fut l'affaire d'un instant ; mais ce regard était animé par une telle expression de haine et de méfiance contre ses deux hôtes, il semblait porter à Durward une injonction si précise de veiller avec soin, et d'exécuter promptement ses ordres, qu'il ne put lui rester aucun doute que les craintes et les dispositions de Louis ne fussent toujours les mêmes. Il fut donc plus surpris que jamais du voile épais dont ce monarque était en état de couvrir les mouvements de sa méfiance.

Semblant avoir entièrement oublié le langage que Crèvecœur lui avait tenu en face de toute sa cour, le roi causa avec lui des anciens temps et des événements qui s'étaient passés pendant qu'il était lui-même en exil en Bourgogne ; il lui fit des questions sur tous les nobles qu'il avait connus alors, comme si cette époque avait été la plus heureuse de sa vie, et comme s'il avait conservé pour tous ceux qui avaient contribué à adoucir le temps de son exil les plus tendres sentiments de reconnaissance et d'amitié.

— S'il s'était agi d'un ambassadeur d'une autre nation, lui dit-il, j'aurais mis plus de pompe et d'appareil dans sa réception ; mais à un ancien ami qui a mangé à ma table au château de Génappes (1), j'ai voulu me montrer tel que j'aime à être, le vieux Louis de Valois, aussi simple et aussi uni qu'aucun de ces badauds de Paris. Cependant, j'ai ordonné qu'on nous fit meilleure chère que de coutume, sire comte ; car je connais votre proverbe bourguignon : « Mieux vaut bon repas que bel habit », et j'ai recommandé qu'on nous servît un bon dîner. Quant au vin, vous savez que c'est le sujet d'une vieille rivalité entre la France et la Bourgogne ; mais nous arrangerons les choses de manière à contenter les deux pays. Je boirai à votre santé du vin de Bourgogne, et vous me ferez raison avec du vin de Champagne. Olivier, donnez-moi un verre de vin d'Auxerre. Et, en même temps, il entonna gaiement une chanson alors fort connue :

Auxerre est la boisson des rois.

(1) Génappes était la résidence ordinaire de Louis durant son séjour en Bourgogne, pendant la vie de son père. Ce temps d'exil est souvent rappelé dans le roman.

« Sire-comte, continua-t-il, je bois à la santé de notre bon et cher cousin, le noble duc de Bourgogne. Olivier, remplissez cette coupe d'or de vin de Rheims, et offrez-la au comte à genoux ; il représente ici notre cher frère. Monsieur le Cardinal, nous remplirons nous-même votre coupe.

— La voilà pleine, Sire, jusqu'à verser, dit le cardinal avec l'air vif d'un favori parlant à un maître indulgent.

— Nous savons que Votre Eminence est en état de la tenir d'une main ferme, répondit le roi. Mais quel parti épousez-vous dans notre grande controverse? Sillery, ou Auxerre? France ou Bourgogne?

— Je resterai neutre, Sire, répondit le cardinal, et je remplirai ma coupe de vin d'Auvergne.

— La neutralité est un rôle dangereux, répliqua le roi. Mais, voyant que le cardinal rougissait un peu, il changea de sujet, et ajouta : « Vous préférez le vin d'Auvergne, parce qu'il est si généreux qu'il ne supporte pas l'eau. Eh bien, sire-comte, vous hésitez à vider votre coupe? J'espère que vous n'y trouverez pas d'amertume nationale.

— Je voudrais, Sire, répond le comte de Crèvecœur, que toutes les querelles nationales puissent se terminer aussi agréablement que la rivalité de nos vignobles.

— Avec le temps, sire-comte, avec le temps, dit le roi ; autant qu'il vous en a fallu pour boire ce champagne. Et maintenant qu'il est bu, faites-moi le plaisir de mettre cette coupe dans votre sein, et de la garder comme un gage de notre estime. C'est un présent que je ne ferais pas au premier venu. Elle a appartenu à la terreur de la France, à Henri V, roi d'Angleterre ; elle fut prise à la réduction de Rouen, quand ces insulaires furent chassés de la Normandie par les armes réunies de Bourgogne et de France. Je ne puis donner un plus digne maître à cette coupe qu'un noble et vaillant Bourguignon qui sait que ce n'est que par l'union de ces deux nations que le continent peut demeurer libre du joug de l'Angleterre.

Le comte fit la réponse que la circonstance exigeait ; et Louis se livra sans contrainte à la gaieté satirique qui jetait quelquefois un éclair de lumière sur son humeur naturellement sombre. Tenant le dé de la conversation, comme cela était naturel, il faisait des remarques toujours fines et caustiques, souvent spirituelles, mais qui semblaient rarement partir d'un bon cœur ; et les anecdotes qu'il y entremêlait brillaient ordinairement par la gaieté plus que par la délicatesse. Mais pas un mot, pas une syllabe, pas une lettre ne trahissait la situation d'un homme qui, craignant d'être assassiné, avait dans son appartement un militaire armé d'une arquebuse chargée, pour prévenir ou anticiper ce forfait.

Le comte de Crèvecœur fit chorus avec franchise à la gaieté du roi, tandis que le prélat, d'une humeur plus flexible, éclatait de rire à chaque plaisanterie, et renchérissait sur chaque quolibet qui échappait au roi, sans être

effarouché le moins du monde d'expressions qui faisaient rougir le jeune Écossais dans l'endroit où il était caché. Au bout d'une heure et demie, on se leva de table, et le roi, prenant congé de ses hôtes avec courtoisie, leur fit entendre qu'il désirait être seul.

Dès qu'ils furent partis, et qu'Olivier lui-même se fut retiré, il appela Quentin, en lui disant qu'il pouvait se montrer ; mais ce fut d'une voix si faible que le jeune homme put à peine croire que c'était la même qui venait d'animer la gaieté du festin par ses plaisanteries. En approchant, il vit que la physionomie du roi avait subi un changement pareil. Le feu d'une vivacité forcée s'était éteint dans ses yeux, le sourire avait abandonné ses lèvres, et tous ses traits montraient la même fatigue que celle qu'éprouve un acteur célèbre quand il vient d'épuiser ses forces pour jouer un rôle dans lequel il voulait entraîner tous les suffrages.

— Tu n'es pas encore relevé de garde, dit Louis à Durward ; mais prends quelques rafraîchissements, cette table t'en offre les moyens. Ce n'est qu'ensuite que je t'instruirai de ce qui te reste à faire, car je sais que ventre affamé n'a point d'oreilles.

Il s'assit de nouveau sur son fauteuil, s'appuya le front sur la main et garda le silence.

Au cours d'une autre mission de confiance, à Liège, Quentin Durward, qui a le plaisir d'accompagner la charmante comtesse Isabelle qu'il aime, assiste dans le château de Schonwaldt, près de Liège, à des scènes horribles, dont l'affreux héros est le chef de bandes, Guillaume de la Mark, le Sanglier des Ardenues.

L'ORGIE

On pourrait à peine imaginer un changement plus étrange et plus horrible que celui qui avait eu lieu dans la grande salle du château de Schonwaldt depuis que Quentin y avait dîné : c'était un tableau qui offrait, sous leurs traits les plus hideux, toutes les misères de la guerre, d'une guerre surtout faite par les plus féroces de tous les soldats, les mercenaires d'un siècle barbare, hommes qui, par habitude et par profession, s'étaient familiarisés avec tout ce que leur métier offre de plus cruel et de plus sanguinaire, sans avoir une étincelle de patriotisme et une lueur de l'esprit romanesque de la chevalerie. Ces vertus, à cette époque, appartenaient, l'une aux hardis paysans qui combattaient pour la défense de leur pays, l'autre aux vaillants chevaliers qui prenaient les armes au nom de l'honneur et de leurs belles.

Dans cette salle où, quelques heures auparavant, des fonctionnaires civils et ecclésiastiques prenaient un repas tranquille et décent, avec une sorte de cérémonial qui faisait qu'on ne s'y permettait une plaisanterie qu'à demi-voix ; là où, au milieu d'une superfluité de vin et de bonne chère, régnait naguère un décorum qui allait presque à l'hypocrisie, on pouvait voir une

scène de débauche tumultueuse à laquelle Satan lui-même, s'il eût présidé, n'aurait pu rien ajouter.

Au bout de la table, sur le trône de l'évêque, qu'on y avait apporté à la hâte de la salle du Conseil, était assis le redoutable sanglier des Ardennes, bien digne de ce nom, dont il affectait de tirer gloire et qu'il cherchait à justifier par tous les moyens possibles. Sa tête était découverte, mais il portait sa pesante et brillante armure, qu'à la vérité il quittait fort rarement ; sur ses épaules était un manteau ou surtout, fait d'une peau de sanglier préparée, dont la corne des pieds et les défenses étaient d'argent. La peau de la tête était de manière qu'étant tirée sur son casque, quand il était armé, ou sur sa tête nue, en guise de capuchon, comme il la portait souvent quand il était sans casque, elle lui donnait l'air d'un monstre menaçant et effroyable. Tel il paraissait en ce moment ; mais sa physionomie n'avait guère besoin de ces nouvelles horreurs pour ajouter à l'horreur naturelle de son expression ordinaire.

La partie supérieure du visage de la Marck, comme la nature l'avait formée, donnait presque un démenti à son caractère ; car, quoique ses cheveux ressemblassent aux soies dures et grossières du monstre dont les dépouilles formaient sa parure, néanmoins un front élevé et découvert, des joues pleines et animées, de grands yeux gris pâle, mais étincelants, et un nez recourbé comme le bec d'un aigle, annonçaient la bravoure et quelque générosité. Cependant ce qu'il y avait d'heureux dans l'expression de ses traits était entièrement détruit par ses habitudes de violence et d'insolence, qui, jointes à tous les excès de ses débauches, donnaient à sa physionomie un caractère tout à fait différent de la galanterie grossière qu'elle aurait pu annoncer. Ses fréquents accès de fureur avaient enflé les muscles de ses joues, tandis que l'ivrognerie et le libertinage avaient amorti le feu de ses yeux et teint en rouge la partie qui aurait dû en être blanche ; ce qui donnait à toute sa figure une ressemblance hideuse avec le monstre auquel le terrible baron aimait à se comparer ; mais, par une espèce de contradiction assez singulière, de la Marck s'efforçait, par la longueur et l'épaisseur de sa barbe, de cacher la difformité naturelle qui lui avait fait donner un nom qui, dans l'origine, avait paru le flatter. Cette difformité était une épaisseur extraordinaire de la mâchoire inférieure, qui dépassait de beaucoup la supérieure, et des deux côtés, de longues dents qui ressemblaient aux défenses de cet animal féroce. C'était là ce qui, joint à sa passion pour la chasse, l'avait fait surnommer « le sanglier des Ardennes ». Son énorme barbe, hérissée et en désordre, ne servait ni à diminuer l'horreur qu'inspirait naturellement sa physionomie, ni même à donner la moindre dignité à son expression farouche.

Les officiers et les soldats étaient assis indistinctement à table avec les habitants de Liège, dont quelques-uns étaient de la dernière classe. On voyait parmi eux Nikkel Block le boucher, placé à côté de la Marck, les man-

ches retroussées jusqu'au coude. Ses bras et son grand couperet, placé devant lui sur la table, étaient teints de sang. La plupart des soldats avaient, comme leur maître, la barbe longue et hérissée ; et leurs cheveux étaient retroussés de manière à ajouter encore à leur air de férocité naturel. Ivres, comme ils le paraissaient presque tous, tant de la joie de leur triomphe que par suite de la quantité de vin qu'ils avaient bue, ils offraient un spectacle aussi hideux que dégoûtant. Leurs blasphèmes étaient si atroces, et les chansons qu'ils chantaient, sans même que l'un se donnât la peine d'écouter l'autre, si licencieuses, que Quentin remercia le ciel que le tumulte ne permît pas à sa compagnie de les bien entendre.

Ce qui nous reste à dire, c'est que le visage blême et l'air inquiet de la plupart des Liégeois qui partageaient cette effroyable orgie avec les soldats de Guillaume de la Marck, annonçaient que la fête leur déplaisait autant que leurs compagnons leur inspiraient de crainte. Au contraire, quelques habitants de la classe inférieure, sans éducation, ou d'un caractère plus brutal, ne voyaient dans les excès de cette soldatesque qu'une ardeur guerrière qu'ils désiraient imiter, et au niveau de laquelle ils cherchaient à se mettre en avalant de copieuses rasades de vin et de schwartz-bier, se livrant sans remords à un vice qui, de tout temps, a été trop commun dans les Pays-Bas.

L'ordonnance du festin n'avait pas été plus soignée que les convives n'étaient choisis. On voyait sur la table toute la vaisselle d'argent de l'évêque, même les calices et les autres vases sacrés, car le Sanglier des Ardennes s'inquiétait fort peu qu'on l'accusât de sacrilège ; aussi étaient-ils mêlés avec des cruches de terre, des pots d'étain, et des coupes de l'espèce la plus commune.

Nous ne mentionnerons plus qu'une circonstance horrible dont il nous reste à rendre compte, et nous laisserons volontiers à l'imagination de nos lecteurs le soin de compléter le tableau. Au milieu de la licence que se permettaient les soldats de Guillaume de la Marck, un lansquenet, qui s'était fait remarquer par sa bravoure et son audace pendant l'attaque du château, n'ayant pas trouvé de place au banquet, avait imprudemment saisi sur la table un grand gobelet d'argent, et l'avait emporté, en disant qu'il s'indemniserait ainsi de ne pas avoir eu part au festin. Un trait si conforme à l'esprit de sa troupe fit rire les chefs à s'en tenir les côtes ; mais, quand un autre soldat qui, à ce qu'il paraît, n'avait pas la même réputation de vaillance, se permit de prendre la même liberté, de la Marck mit promptement un terme à une plaisanterie qui n'aurait que bien peu tardé à débarrasser la table de tout ce qu'elle portait de plus précieux.

— Par l'esprit du tonnerre ! s'écria-t-il, ceux qui n'osent pas agir en hommes en face de l'ennemi, auront-ils l'audace de jouer le rôle de voleurs parmi leurs compagnons ? Quoi ! lâche coquin ! toi qui as attendu pour entrer dans le château que la porte en fût ouverte, et que le pont-levis en fût baissé, tandis que Conrad Horst en avait escaladé les murailles, tu oseras te montrer

si mal appris ! Qu'on l'accroche à l'instant à un des barreaux de fer de la croisée : il battra la mesure avec les pieds, tandis que nous boirons à l'heureux voyage de son âme en enfer.

Cette sentence fut exécutée presque aussi vite qu'elle avait été prononcée, et, un instant après, le malheureux était dans les convulsions de l'agonie. Son corps était encore pendu, lorsque le syndic Pavillon entra dans la salle avec ses compagnons, et, en interceptant la pâle clarté de la lune, il jetait sur le plancher une ombre dont la forme faisait deviner l'objet affreux qui la produisait.

En ce moment, une soldatesque brutale traînait dans la salle l'évêque de Liège, Louis de Bourbon. Ses cheveux, sa barbe et ses habits en désordre attestaient les mauvais traitements qu'il avait déjà essuyés, et on lui avait même mis quelques-uns de ses vêtements sacerdotaux, probablement en dérision de son caractère sacré. Par une faveur du sort, comme Quentin ne put s'empêcher de le penser, la comtesse Isabelle, dont la sensibilité, en voyant son protecteur réduit à une telle extrémité, aurait pu trahir son secret et compromettre sa sûreté, était assise de manière à ne pouvoir entendre ni voir ce qui allait se passer, et il eut grand soin de se placer toujours devant elle, de sorte qu'elle ne pût ni rien observer, ni être observée elle-même.

La scène qui eut lieu ensuite fut courte et épouvantable. Lorsque l'infortuné prélat eut été amené devant le chef féroce, quoiqu'il se fût fait remarquer toute sa vie par un caractère de douceur et de bonté, il parut, en ce moment critique, armé de la noblesse et de la dignité convenables à son illustre race. Quand les indignes mains qui le traînaient ne le souillèrent plus de leur attouchement impur, son regard redevint tranquille et assuré ; son maintien imposant et sa noble résignation participaient à la fois d'un prince de la terre et d'un martyr chrétien. Le farouche de la Marck ne put d'abord se soustraire à l'influence de la contenance héroïque de son prisonnier, et peut-être le souvenir des bienfaits qu'il en avait reçus contribua-t-il à lui donner un air d'irrésolution et à lui faire baisser les yeux. Ce ne fut qu'après avoir vidé un grand verre de vin qu'il reprit son maintien hautain et insolent. Levant alors les yeux sur l'infortuné captif, respirant péniblement, grinçant les dents, allongeant vers lui son poing fermé, et faisant tous les gestes qui pouvaient exciter et entretenir sa férocité naturelle :

— Louis de Bourbon, dit-il, je vous ai offert mon amitié, et vous l'avez rejetée. Que ne donneriez-vous pas aujourd'hui pour avoir agi différemment ? Nikkel, allons, sois prêt.

Le boucher se leva, saisit son couperet ; et, levant son bras nerveux, il se placa derrière le tyran, prêt à exécuter ses ordres.

— Regardez cet homme, Louis de Bourbon, dit de la Marck, et dites-moi ce que vous avez maintenant à m'offrir pour échapper au péril qui vous menace.

L'évêque jeta un regard mélancolique, mais ferme, sur l'affreux satellite, dont l'attitude annonçait qu'il était prêt à exécuter les volontés du despote, et répondit sans paraître ébranlé :

— Écoutez-moi, Guillaume de la Marck, et vous tous, gens de bien, s'il est ici quelqu'un qui mérite ce nom ; écoutez ce que j'ai à offrir à ce scélérat. Guillaume de la Marck, tu as excité à la révolte une cité impériale ; tu as pris d'assaut la cité d'un prince du Saint-Empire germanique ; tu as massacré ses sujets, pillé ses biens, maltraité sa personne. Tu as mérité pour tous ces faits d'être mis au ban de l'Empire, d'être déclaré proscrit et hors la loi, d'être privé de tes droits et de tes possessions. Tu as fait pis encore ; tu as fait plus que violer les lois humaines, et mériter la vengeance des hommes : tu as osé entrer dans la maison du Seigneur, porter la main sur un père de l'Église, souiller le sanctuaire de Dieu par le vol et le meurtre, comme un brigand sacrilège.

— As-tu fini ? s'écria de la Marck, en l'interrompant, et en frappant du pied avec fureur.

— Non, répondit le prélat, car je n'ai pas encore dit ce que j'ai à t'offrir.

— Continue donc, reprit le Sanglier des Ardennes, et malheur à ta tête blanche si la fin de ton sermon ne me plaît pas plus que l'exorde !

Et, à ces mots, il s'enfonça dans son siège en grinçant les dents et en écumant de rage, comme l'animal dont il portait le nom et les dépouilles.

— Voilà quels sont tes crimes, continua l'évêque avec un ton de détermination calme : maintenant écoute ce que je veux bien t'offrir comme prince compatissant, comme prélat chrétien. Jette ton bâton de commandement, renonce à ton autorité, délivre tes prisonniers, restitue le butin que tu as fait, distribue tout ce que tu possèdes aux enfants dont tu as fait périr les pères, aux femmes que tu as privées de leurs maris ; couvre-toi d'un sac, jette des cendres sur ta tête, prends un bourdon à la main, et va à Rome en pèlerinage : nous solliciterons nous-même de la chambre impériale de Ratisbonne le pardon de tes forfaits, et de notre Saint-Père le Pape l'absolution de tes péchés.

Tandis que Louis de Bourbon proposait ces conditions d'un ton aussi décidé que s'il eût été assis sur son trône épiscopal et que l'usurpateur eût été prosterné à ses pieds en suppliant, de la Marck se leva lentement, la surprise que lui causait cette audace cédant peu à peu à la rage. Enfin, quand le prélat eut cessé de parler, il jeta un coup d'œil sur Nikkel Block, et leva un doigt sans prononcer une parole. A l'instant même, le scélérat frappa, comme s'il eût fait son métier dans sa tuerie, et l'évêque assassiné tomba, sans pousser un gémissement, au pied de son trône épiscopal.

(Trad. Defauconpret, *Quentin Durward* ; éd. Garnier).

LES PURITAINS D'ÉCOSSE

Nous extrayons du roman *les Puritains d'Ecosse* un épisode brillamment enlevé de la lutte des partisans des Stuarts et des puritains Covenantaires, *les Saints*, fanatiques partisans de Cromwell.

LES PURITAINS D'ÉCOSSE

Suivi d'un trompette, le neveu de Claverhouse descendit la hauteur, portant à la main son drapeau blanc improvisé ; il sifflait joyeusement un air qui accompagnait le pas de son cheval bien dressé. Des deux ailes de la petite armée presbytérienne se détachaient cinq ou six cavaliers qu'on pouvait prendre pour des officiers ; ils se réunirent au centre et s'avancèrent ensemble vers le fossé. Grahame se dirigea vers ce groupe en gardant toujours la rive opposée. Dans les deux partis, chacun avait les yeux fixés sur lui, et, sans faire de tort au courage d'aucun de ceux qui les composaient, on y désirait sans doute qu'un arrangement prévînt un sanglant conflit.

Lorsque le parlementaire se fut arrêté en face des cavaliers qui, venant au-devant de lui, semblaient se désigner comme les chefs de l'ennemi, il fit sonner de la trompette pour demander une entrevue ; et, comme les insurgés n'avaient aucun instrument militaire pour répondre à cette fanfare, l'un s'approcha de quelques pas, et lui demanda d'un ton brusque ce qui l'amenait :

— Je viens, répondit le cornette, vous sommer, au nom du roi et du colonel Grahame de Claverhouse, investi de pouvoirs spéciaux par le très honorable Conseil privé d'Écosse, de mettre bas les armes, et de congédier tous ceux que vous avez excités à la révolte en opposition aux lois de Dieu, du roi et du pays.

— Retourne vers ceux qui t'envoient ; dis-leur que nous sommes en armes pour maintenir le Covenant et une église persécutée ; dis-leur que nous renonçons au licencieux et parjure Charles Stuart, que vous appelez roi, comme il a renoncé au Covenant, qu'il avait juré de soutenir de tout son pouvoir, réellement, constamment et sincèrement, tous les jours de sa vie, sans avoir d'autres amis que les amis du Covenant, d'autres ennemis que ses ennemis. Loin de tenir un serment qu'il avait fait devant Dieu et les anges, son premier pas, après son retour dans les deux royaumes, a été d'usurper la prérogative du Très-Haut, par l'acte infâme de suprématie, et en expulsant arbitrairement et sans procédure judiciaire des centaines de fidèles et de sages prédicateurs, pour arracher le pain de vie de la bouche des pauvres créatures affamées, et les forcer de se nourrir du mets insipide des quatorze prélats intrus et de leurs desservants, charnels et scandaleux sycophantes.

— Je ne suis pas venu pour vous entendre prêcher, mais ap-

prendre d'un seul mot, si vous voulez vous disperser sous la condition d'un pardon général, dont on n'excepte que les assassins de l'archevêque de Saint-André, ou si vous préférez attendre l'attaque des troupes de Sa Majesté, qui s'apprêtent à tomber sur vous.

— Eh bien, en un seul mot : nous sommes ici avec nos épées sur la cuisse, comme des sentinelles vigilantes. Nous sommes liés par un intérêt commun comme des frères unis par la justice. Quiconque nous attaquera, eh bien ! que son sang retombe sur sa tête ! Retourne vers ceux qui t'ont envoyé. Puisse Dieu vous éclairer sur vos mauvaises voies !

— Ne vous nomme-t-on pas Balfour de Burley ? dit Grahame, commençant à se souvenir qu'il avait vu quelque part l'homme qui lui parlait ainsi.

— Et quand cela serait, qu'aurais-tu à lui dire ?

— Que, comme vous êtes exclu du pardon que je suis chargé d'offrir au nom du roi et du commandant, ce n'est point pour traiter avec vous et vos pareils, mais avec ces paysans fanatisés par vous que je suis envoyé,

— Tu es encore jeune, l'ami, et tu ne connais pas ton métier. Sache qu'on ne peut traiter avec une armée que par l'intermédiaire de ses chefs, et qu'un parlementaire, qui agit autrement, perd ses droits à son sauf conduit.

Balfour armait sa carabine.

— Les menaces d'un meurtrier ne m'empêcheront pas de remplir mon devoir. Braves gens, au nom du roi et de mon pays, écoutez, cria le cornette en élevant la voix ; je proclame un pardon général, au nom du roi et de mon colonel, si vous mettez bas les armes, excepté...

— Je t'ai averti, interrompit Burley en le couchant en joue.

— Pardon général, excepté...

— Que Dieu fasse grâce à ton âme, amen !

Et il lâcha la détente.

Le coup fut mortel. Richard Grahame tomba de cheval, s'écria : « Ma pauvre mère ! » et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir. Son cheval effrayé prit le galop du côté où se trouvait le régiment, suivi par le trompette, non moins épouvanté.

— Qu'avez-vous fait ? dit à Balfour un de ceux qui l'accompagnaient.

— Mon devoir. Frappe pour montrer ton zèle, a dit l'Écriture. Qu'un d'eux ose venir nous parler de pardon à présent !

Chacun des combattants était regardé comme le principal champion de sa troupe, et il en résulta un événement plus rare dans l'histoire que dans les romans : des deux côtés, les soldats s'arrêtèrent, comme si de l'issue de ce combat singulier dépendait celle de la bataille. Bothwell et Burley semblaient partager la même opinion, car, après s'être mesurés quelques instants, ils

s'arrêtèrent comme d'un commun accord, pour reprendre haleine et se préparer à un duel dans lequel chacun d'eux reconnaissait qu'il avait trouvé un adversaire digne de lui.

— Tu es le meurtrier Burley, dit Bothwell en brandissant son sabre et en grinçant des dents ; tu m'as échappé une fois, mais aujourd'hui je pendrai à l'arçon de ma selle ta tête, qui vaut son pesant d'or, ou mon cheval s'en ira sans son maître.

— Oui, dit Burley, en jetant sur lui un regard farouche, oui, je suis ce John Balfour qui t'a promis que, lorsqu'il t'aurait renversé, tu ne te relèverais plus. Que Dieu fasse retomber cette menace sur moi, si je ne tiens pas ma parole !

— Eh bien ! un lit de fougère ou mille marcs d'argent, dit Bothwell ; en lui portant un coup de sabre.

— L'épée du Seigneur et de Gédéon est avec moi, répondit Burley en parant, et en l'attaquant à son tour.

Jamais peut-être on n'avait vu combattre avec des chances aussi égales. Les deux adversaires remarquables par la même force de corps, le même courage, la même animosité, maniaient leurs armes avec la même adresse, gouvernaient leurs chevaux avec la même dextérité. Ils se firent réciproquement plusieurs blessures, dont aucune n'était dangereuse. Enfin, le sabre de Bothwell s'étant brisé dans sa main, il s'élança sur son adversaire, le saisit par le boudier, le fit tomber de cheval et fut entraîné dans sa chute. Les compagnons de Burley accoururent à son secours, mais ceux de Bothwell les repoussèrent et l'engagement devint général. Les chevaux passèrent à plusieurs reprises sur le corps des deux combattants, plus que jamais acharnés l'un contre l'autre, et qui, l'écume à la bouche, cherchaient à se déchirer, à s'étouffer, avec la rage de deux bouledogues dressés au combat. Enfin, le brigadier eut le bras droit cassé par le sabot d'un cheval, et il lâcha prise avec un lourd gémissement. Les deux combattants se relevèrent. Le bras de Bothwell pendait désarmé à son côté ; de sa main gauche, il voulait saisir son poignard, mais son poignard était tombé du fourreau. Restant donc tout à fait sans défense, le brigadier jeta sur Burley un regard plein de rage et de désespoir ; celui-ci, avec un sourire farouche, brandit son épée, et la lui passa au travers du corps. Bothwell reçut le coup sans fléchir et ne chercha pas à se défendre ; mais, regardant son vainqueur avec l'expression de la haine, il s'écria : « Applaudis-toi, misérable, tu as versé le sang des rois. »

— Meurs, dit Balfour en le perçant une seconde fois, meurs, chien altéré de sang ! meurs comme tu as vécu ! meurs comme les bêtes farouches, sans rien croire, sans rien espérer !

— Et sans rien craindre.

Bothwell tomba en prononçant ces paroles, et rendit le dernier soupir.

(Trad. L. Maigrion ; La Renaissance du Livre).

INFLUENCE

Dès 1820, Walter Scott conquiert la France, comme à la pointe de la lance d'Ivanhoë. Et tout de suite la nation française raffola de son vainqueur. Ruines pittoresques, décors moyenâgeux, pas d'armes et tournois, ménestrels. Un récit en prose courante, sans prétention artistique et qui ne perdait pas à l'honnête traduction de Defauconpret, un mouvement général, une allure, qui faisait tourner un peu vite les pages des descriptions un peu longues, mais qui permettait de se rattraper toujours...

Et puis, on respirait un air pur, sain, honnête. Les personnages sympathiques ne manquaient pas, et ils étaient vraiment sympathiques ; les méchants étaient franchement méchants ; psychologie un peu courte, mais honnête, et qui, à tout prendre, reposait de la mode byronienne, — et des héros noirs. Les voyages en Ecosse deviennent à la mode. On y va faire un pèlerinage, ou une cure, une « saison ».

Les maîtres du chœur des jeunes romantiques, Hugo, Vigny, Nodier, se font les hérauts d'armes du nouveau maître. Sans doute ils font quelques réserves. Vigny le reprend un peu, — oh ! très respectueusement ! — sur sa trop grande facilité à créer des personnages inventés de toute pièce et par trop fantaisistes, et à faire passer « de loin en loin, à l'horizon, une grande figure historique » pour authentifier le tout.

Victor Hugo, dans une critique de « Quentin Durward » d'ailleurs enthousiaste, — il a vingt ans —, rêve déjà d'un roman historique, aussi pittoresque mais moins prosaïque que celui de Scott, d'un roman à la fois épopée et drame, « qui unirait Scott et Homère », formule d'ailleurs un peu bien incertaine et bien vague dans sa précision ambitieuse. Mais en bloc ils l'admirent.

Et ils l'imiteront. Vigny lui devra l'inspiration de son « Cinq-Mars » ; Victor Hugo, celle de sa « Notre-Dame de Paris » ; Mérimée, l'idée de sa « Chronique de Charles IX » ; Balzac, celle de ses « Chouans » ; Alexandre Dumas père, ses « Trois Mousquetaires » et la série de ses romans pseudo-historiques, si amusants. Au delà des Alpes, Manzoni lui doit ses « Fiancés ». En dépit des hochements de tête et de la moue des délicats, le lecteur moyen, qui ne boude pas contre son plaisir, continue à lire Walter Scott, et sans doute continuera à le lire, au moins dans sa jeunesse. Médire de Walter Scott, ce serait médire de la jeunesse et de sa propre jeunesse.

LE ROMAN SOCIAL ANGLAIS

AU XIX^e SIÈCLE

La période que les Anglais appellent *l'ère victorienne*, en reconnaissance du long et glorieux règne de la reine *Victoria* (1837-1901), caractérisée au dehors par le rayonnement de la puissance économique anglaise, au dedans par le libéralisme éclairé d'une politique d'ordre et de paix, est marquée dans la littérature par un franc retour à l'équilibre mental et moral que la fougue brillante du romantisme avait rompu. C'est après le classicisme de l'époque de la reine Anne, comme un second âge classique qui fleurit, mais plus riche de souvenirs et de germes, à la fois plus original peut-être et plus humain.

C'est, après l'âge de la poésie, l'âge de la prose. Le surmenage romantique de l'imagination et de la sensibilité a fait naître comme une lassitude, ou tout au moins comme un besoin de détente, de retour des nues à la terre et à la raison, qui faisait dire à Carlyle le mot connu : « *Ferme ton Byron, ouvre ton Gæthe !* »

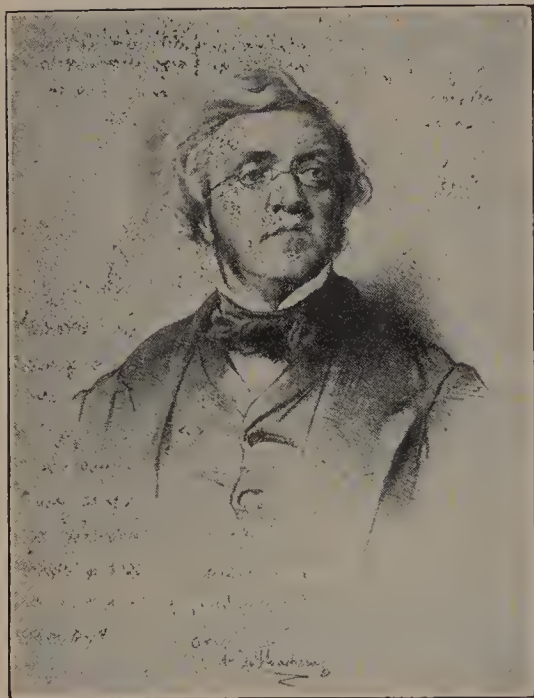
Et c'est aussi l'âge du roman. Le roman, qui est, de tous les genres littéraires, le plus populaire, le plus souple et le plus ductile, s'était depuis le milieu du XVII^e siècle acclimaté à merveille en Angleterre. Malgré les différences des temps et des tempéraments, qu'il fût sentimental avec *Richardson*, humoristique avec *Fielding*, historique avec *Walter Scott*, il s'était toujours soigneusement et curieusement appliqué à l'observation fidèle et à la reproduction exacte et minutieuse, jusqu'aux moindres détails, d'une réalité psychologique ou sociale complexe et nuancée.

Avec la nouvelle école dont les plus illustres représentants sont *Thackeray*, *George Eliot* et *Dickens*, pour ne citer ni le curieux et pénétrant *Disraëli*, ni le réaliste et ardent *Kingsley*, ni la sensibilité émouvante et émerveillée de *Charlotte* et d'*Emily Brontë*, le roman anglais va épouser et exprimer les idées et les aspirations de l'époque, celles surtout des classes populaires. Et comme c'est à cette époque que s'éveille une sorte de conscience sociale frémissante qui pose et impose à l'opinion publique et au pouvoir la question du paupérisme, que la prospérité des grandes industries rend plus aiguë et plus poignante, et aussi la question du bonheur et de la vie même de la classe prolétarienne, que le développement prodigieux du machinisme rend instable et précaire, le roman, surtout celui de *George Eliot* et de *Dickens*, est traversé comme par un frisson de fraternité sociale et de pitié humaine ; il est tout secoué de révolte généreuse contre l'égoïsme des classes dirigeantes : il est tout pénétré de l'amour des humbles.

Dans un âge de marchands, le romancier, lui aussi, se fait un marchand, mais d'idéal, de justice et de charité.

THACKERAY (1811-1863)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



William Makepeace Thackeray naquit en 1811, près de Calcutta. Son père était un fonctionnaire de la Compagnie des Indes orientales. A six ans, de retour en Angleterre, il étudia à l'école de Charterhouse, puis à Cambridge. Il voyage ensuite dans l'Europe continentale, et séjourne notamment à Weimar, puis à Paris, où il fait des études de peinture. Définitivement rentré en Angleterre en 1837, après avoir perdu sa fortune, il vit de sa plume d'essayiste et de son crayon de caricaturiste, et publie, sous divers pseudonymes, dans des gazettes et des magazines, de nombreux essais de critique artistique ou morale, des nouvelles et des romans, où il raille avec une finesse mordante les conventions d'un romantisme déjà démodé et les diverses hypocrisies du snobisme de ses contemporains. Résolument réa-

liste, il s'oppose au romantisme flamboyant et délirant, comme jadis Fielding au pleurard Richardson... Ses œuvres les plus célèbres par lesquelles il toucha et conquît le grand public sont *le Livre des Snobs* (1848), satire décousue et cinglante, à la manière de Swift, contre les flagorneries viles et les réputations usurpées, et surtout *la Foire aux Vanités* (1847-1848), peinture franche et rude d'une société sans idéal, qui tourne autour d'une aventurière, intrigante et dangereuse, sans scrupules et sans cœur. Dans le roman historique d'*Esmond* (1852), sa verve s'affine, s'adoucit et s'estompe, pour représenter autour d'un héros sympathique l'âge souriant et doux de la reine Anne, qui, visiblement, plaît à son esprit et à son cœur.

Son ironie, saine et vigoureuse, cruelle seulement aux mensonges et aux faux-semblants, lui valut jusqu'à sa mort en 1863, auprès du grand public anglais, une popularité presque égale à celle de Dickens, qui est plus émouvant, mais moins sobre et peut-être moins clairvoyant.

LA FOIRE AUX VANITES (1847-1848)

ANALYSE ET EXTRAITS

L'héroïne du livre est l'orpheline miss Rebecca Sharp, fille d'un peintre anglais ivrogne et d'une danseuse française. Elle vient de quitter avec insolence la pension de la digne miss Pinkerton, et, avant d'entrer comme institutrice dans une famille, elle passe quelques jours dans la famille de sa charmante amie, Amelia Sedley, et, comme entrée de jeu, elle fait l'essai de sa coquetterie sur le frère de son amie.

REBECCA EN PRÉSENCE DE L'ENNEMI

Un gros et gras gaillard, en épaisses bottes de daim à la hongroise, enseveli sous plusieurs cravates qui s'élevaient presque à la hauteur de son nez, avec un gilet rayé de rouge et un habit vert-pomme sur lequel brillaient des boutons d'acier aussi larges qu'une couronne, était à lire le journal au coin du feu, lorsque les deux jeunes filles entrèrent. Il bondit de son fauteuil, rougit beaucoup, et, à cette apparition, éclipsa presque toute sa face derrière sa cravate.

« Ce n'est que votre sœur, Joseph, dit Amelia en riant et en lui prenant les deux doigts qu'il lui présentait. Je suis revenue pour tout de bon. Voici mon amie, miss Sharp, dont vous m'avez déjà entendu parler.

— Non, jamais, sur ma parole, répondit la tête cachée sous les cravates en redoublant de signes de dénégation ; c'est-à-dire... si !... Il fait abominablement froid, mademoiselle... » Et en même temps, il tisonnait le feu de tout son pouvoir, bien qu'on fût au milieu de juin.

« Il est très bien, dit Rebecca à Amelia, de manière à se faire entendre.

— Le pensez-vous ? reprit celle-ci ; alors je vais le lui dire...

— Ma chère, pour tout au monde ! » dit miss Sharp, tressaillant comme une biche effarouchée.

Elle avait d'abord fait un pudique et respectueux salut au jeune homme ; puis ses yeux s'étaient fixés si obstinément sur le tapis, que c'était merveille qu'elle eût pu l'entrevoir.

« Je vous remercie, mon frère, de vos magnifiques châles, dit Amelia au tisonneur ; n'est-ce pas qu'ils sont beaux, Rebecca ?

— Oh ! bien beaux ! » répondit miss Sharp ; et ses yeux allèrent droit du tapis au chandelier.

Joseph continua à faire grand bruit dans le feu avec la pelle et les pincettes, tout soufflant, tout haletant et devenant aussi rouge que sa face blême pouvait le permettre.

« Je ne puis vous faire d'aussi jolis présents, continua sa sœur ; mais, pendant que j'étais à la pension, je vous ai brodé une jolie paire de bretelles.

— Mais, en vérité, Amelia, s'écria son frère en proie à la plus vive agitation, je ne sais ce que vous voulez dire. »

Et en même temps, il se pendit de toutes ses forces au cordon de la sonnette qui lui resta entre les mains. Nouveau sujet de confusion pour le pauvre garçon.

« Pour l'amour du ciel, voyez si mon *buggy* est à la porte. Je ne puis attendre ; je vais sortir ; le diable emporte ce groom ! il faut que je m'en aille. »

Au même instant entra le père de famille, secouant ses breloques comme un vrai marchand anglais.

« De quoi parlez-vous, Emmy, dit-il ?

— Joseph me prie de voir si son... son *buggy* est à la porte. Qu'est-ce qu'un *buggy*, papa ?

— C'est un palanquin à un cheval, » dit le vieux père qui avait des prétentions au bel esprit.

Joseph se laissa aller à un violent accès de rire ; mais, ayant rencontré le regard de miss Sharp, il s'arrêta subitement, comme frappé d'un coup invisible.

« Cette jeune dame est votre amie ? Miss Sharp, je suis bien aise de vous voir. Avez-vous déjà, avec Emmy, querellé Joseph sur ses intentions de sortir ?

— C'est que j'ai promis à Bonamy, qui est employé avec moi, d'aller le prendre pour dîner, repartit Joseph.

— Allons donc ! votre mère ne vous a-t-elle pas dit que vous dîniez ici

— Mais, sous ce costume, c'est impossible.

— Regardez-le un peu, miss Sharp ; n'est-il pas assez bien pour dîner partout ? »

Là-dessus, miss Sharp regarda son amie, et elles partirent d'un éclat de rire qui fit grand plaisir au vieux père.

« Avez-vous jamais vu chez miss Pinkerton des bottes en peau de daim de la tournure de celles-ci ? continua-t-il en poursuivant ses avantages.

— De grâce, mon père ! s'écria Joseph.

— Aurais-je blessé sa susceptibilité ? Je crois, mistress Sedley, ma chère amie, avoir blessé la susceptibilité de votre fils : j'ai plaisanté sur ses bottes de daim. Demandez-lui, miss Sharp, si ce n'est pas cela. Allons, Joseph, soyez ami avec miss Sharp, et allons dîner.

— Il y a un pilan, Joseph, juste comme vous les aimez, et papa a rapporté le plus beau turbot de Billings-gate.

— Vite, monsieur, donnez votre bras, pour descendre, à miss Sharp,

et je vous suivrai avec ces deux jeunes dames », dit le père en prenant le bras de sa femme et de sa fille et en sortant gaiement.

Que miss Sharp ait résolu au fond de son cœur de faire la conquête de ce gros et gras garçon, nous n'avons, mesdames, aucun droit de l'en blâmer.

Car, si la chasse aux maris est généralement, par un sentiment de modestie très louable, déparée par les jeunes filles à la sagesse de leurs mères, il faut se souvenir que miss Sharp n'avait nul parent d'aucun genre pour entrer à sa place dans ces négociations délicates. Si donc elle ne cherchait un mari pour son propre compte, il y avait peu de chance qu'elle trouvât, dans tout l'univers, quelqu'un qui s'en occupât pour elle? Qu'est-ce qui engage toute notre belle jeunesse à aller dans le monde, si ce n'est la noble ambition du mariage? Qu'est-ce qui fait partir toutes ces bandes pour les eaux? Qu'est-ce qui fait danser jusqu'à cinq heures du matin dans une saison mortelle? Qu'est-ce qui fait travailler les sonates au piano-forte et apprendre quatre romances d'un maître à la mode qu'on paie une guinée le cachet; jouer de la harpe quand on a le bras joli et bien fait et porter des chapeaux et des fleurs vert-Lincoln, si ce n'est l'espérance qu'avec tout cet arsenal et ces traits meurtriers on frappera au cœur quelque « souhaitable » jeune homme?

Qu'est-ce qui engage de respectables parents à mettre leur maison sens dessus dessous, à dépenser la moitié de leur revenu en soupers de bal et en champagne frappé? Serait-ce par amour désintéressé de leurs semblables, et par l'unique désir de voir les jeunes gens heureux au milieu de la danse? Eh! mon Dieu! c'est qu'ils désirent marier leurs filles; et, de même que mistress Sedley, dans les profondeurs de son âme maternelle, avait déjà arrangé une douzaine de plans pour l'établissement de son Amelia, de même Rebecca, fort aimable, mais sans appui, se détermina à faire de son mieux pour s'assurer un mari, qui lui était encore plus nécessaire qu'à son amie. Son imagination, très vive d'ailleurs, était en outre excitée par les lectures qu'elle avait faites dans les *Contes arabes*, et, en réalité, pendant qu'elle s'habillait pour le dîner, d'après les renseignements recueillis auprès d'Amelia sur la richesse de son frère, elle bâissait les plus magnifiques châteaux en l'air, dont on ne pouvait lui contester la libre disposition; elle entrevoyait un mari qui était encore, il est vrai, dans les brouillards; elle s'affublait d'une foule de châles, de turbans, de bracelets, de diamants; elle se pavanait sur un éléphant au son de la marche de *Barbe-Bleue*, pour aller rendre visite au grand Mogol. Douces visions des Mille et une Nuits! Que de jeunes et vives créatures comme Rebecca Sharp se sont arrêtées avec délices sur ces rêves fantastiques que l'on fait les yeux ouverts!

Joseph Seldey avait douze ans de plus que sa sœur Amelia. Il était fonctionnaire civil dans la Compagnie des Indes orientales..., comme receveur de Boggley-Vollah, poste honorable et lucratif, comme tout le monde sait...

Boggley-Vollah est situé dans un district solitaire, marécageux et

fort agréable du reste ; il est renommé pour la chasse à la bécasse et de temps en temps on y peut tuer un tigre. Rangoon, qui possède un magistrat, n'en est éloigné que de quarante milles et, à trente milles plus loin, se trouve une station de cavalerie : c'est du moins ce que Joseph écrivit à ses parents quand il prit possession de sa place de receveur. Joseph avait passé huit ans au milieu d'une solitude complète dans ce charmant séjour. Il était bien rare qu'il vît une face de chrétien plus de deux fois par an, lorsque le détachement escortait à Calcutta les impôts qu'il avait touchés.

Il fut par bonheur atteint d'une maladie de foie. Obligé d'aller se faire soigner en Europe, il trouva dans son pays natal mille occasions de fêtes et de plaisirs et il s'y plongea avec une ardeur effrénée. Il conduisait les équipages au Park, dînait aux tavernes à la mode, fréquentait les théâtres, comme c'était de bon ton à cette époque, et se montrait à l'opéra, toujours en pantalon collant et en chapeau à cornes.

A son retour dans l'Inde, il raconta à tout propos et avec beaucoup d'enthousiasme cette période de son existence, et donna à entendre que Brummel et lui avaient été les lions à la mode. Et cependant il vivait aussi solitaire que dans les broussailles de Boggley-Vollah. Il connaissait à peine un homme dans la métropole, et sans son docteur, ses pilules et sa maladie de foie, il serait mort d'ennui et de solitude. Lourd, bourru, mais *bon vivant*, la vue d'une femme lui causait les plus terribles paniques ; aussi le voyait-on rarement dans le salon de son père, à Russel-Square, où les lazzis du bonhomme mettaient son amour-propre dans les transes.

Joseph s'était vivement préoccupé et même alarmé de son embonpoint ; plusieurs fois déjà, il avait voulu prendre un parti énergique pour se débarrasser de cet excès de graisse ; mais son indolence et l'amour de ses aises l'avaient bien vite détourné de ses projets de réforme et il en était encore à ses trois repas par jour.

Tel quel, ce gros et gras garçon, ridiculement sanglé dans des habits trop étroits et de coupe trop jeune, à la fois extrêmement vaniteux et ridiculement sauvage, a entendu le jugement flatteur que Rebecca a murmuré à voix trop haute à l'oreille de son amie, et il en est inquiet, émerveillé et confus.

Au bas des escaliers, Joseph rougissait de plus en plus, et Rebecca, dans une tenue très modeste, tenait ses yeux fixés à terre. Elle portait une robe blanche ; ses épaules nues avaient l'éclat de la neige ; l'image de la jeunesse, de l'innocence sans appui, l'humble simplicité d'une vierge étaient empreintes dans toute sa tenue. « Je n'ai plus maintenant qu'à garder le silence, pensa Rebecca, et à témoigner beaucoup d'intérêt pour tout ce qui concerne l'Inde. »

(Trad. Guiffrey ; éd. Hachette.)

Résolution moins difficile à prendre qu'à mettre en pratique. Rebecca s'en aperçoit aux nausées que lui cause un excellent plat indien. Comme on rit de sa déconvenue, elle

s'en tire par une plaisanterie sur le poivre dont les princesses des Mille et une Nuits assaisonnent leurs tartes à la crème. Quand les dames furent sorties, le vieux père dit seulement à son fils : « Prenez garde, Joe, cette fille veut vous faire tomber dans ses filets — Peuh ! je ne la crains pas, » répond Joseph très flatté de cette remarque. Et il s'embarque à ce propos dans une vieille histoire de régiment, que les ronflements du vieux interrompent. Pour se consoler, Joseph Sedley se contente, à cause de son régime, d'ex-pédier après son madère une bouteille de bordeaux, deux assiettées de fraises et vingt quatre gâteaux... Il pense un peu à son aimable voisine de table. Ira-t-il l'entendre chanter au salon ? Mais sa timidité encore l'arrête. Son père est endormi ; son chapeau est dans la pièce. Dehors un fiacre est tout prêt à partir. Et le voilà qui s'esquive tout doucement sur la pointe des pieds, sans réveiller son digne père.

« Voilà Joseph qui sort », dit Amelia à la fenêtre du salon, pendant que Rebecca chantait au piano.

— Miss Sharp lui a fait peur, dit mistress Sedley ; pauvre Joe, sera-t-il donc toujours aussi timide ? »

C'est ainsi que Thackeray peint avec verve et bonne humeur le premier échec de la coquette Rebecca, dont il décrira plus tard, avec moins d'indulgence, les manœuvres hypocrites et la politique perverse.

GEORGE ELIOT (1819-1880)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



George Eliot, de son vrai nom, Mary Ann Evans, naquit le 22 novembre 1819 dans le comté de Warwick, et la beauté tranquille des paysages qui avaient frappé ses yeux d'enfant lui inspira plus tard des pages charmantes, d'une émotion délicate et pénétrante. D'une indépendance d'esprit absolue et d'une sincérité virile, elle se donna elle-même une forte culture philosophique et s'efforça de discipliner son imagination ardente et fine. Elle y réussit peut-être trop bien. Ses derniers romans sont un peu laborieux et volontairement desséchés. Mais ses premiers romans, *Adam Bede* (1858), *le Moulin sur la Floss* (1860) et *Silas Marner* (1861) sont de purs chefs-d'œuvre d'observation, de sensibilité et d'humour. On y sent passer surtout, comme un souffle généreux, l'amour profond des humbles sur lesquels elle se penche avec une char-

mante bonté pour découvrir et révéler leurs peines obscures, leurs luttes quotidiennes, et leur héroïsme méconnu. La tendresse et la pitié sont pour elle les clefs mystérieuses des esprits et des cœurs. Et son œuvre, dans ses parties les meilleures, est essentiellement une œuvre de tendresse et de pitié. Mariée en 1854 avec l'écrivain Lewes, lui-même philosophe et critique, auteur d'une *Vie de Gœthe*, elle goûta pendant plus de vingt ans le charme d'une vie paisible, laborieuse et heureuse. Lorsque Lewes mourut en novembre 1878, elle éprouva une douleur profonde, mais, à la grande surprise de tous, elle se remaria avec un ami de son mari de vingt ans plus jeune qu'elle, et, pour avoir pris froid dans un concert, elle mourut le 22 décembre 1880.

Durant toute sa vie d'artiste laborieuse et probe, elle était restée fidèle au principe qu'elle formulait ainsi dès 1856 dans un de ses premiers essais : « *La tâche de l'artiste devient sacrée, dès qu'il s'occupe de peindre la vie du peuple. Il importe peu que nous ayons des idées exactes — plus ou moins — sur ce qui concerne les modes passagères de telle ou telle coterie ; mais il importe au plus haut point que notre sympathie pour ceux qui sont plus lourdement chargés que nous dans la vie ne soit point détournée.* »

La lecture de ses meilleurs romans nous fait le plus grand bien, que, selon sa propre expression, « *un artiste soit susceptible de nous faire : c'est d'agrandir le champ de notre sympathie* ».

ADAM BEDE (1859)

Adam Bede, le héros du roman rustique qui porte son nom, dont Alexandre Dumas disait que « *c'était là le chef-d'œuvre du siècle* », est par excellence un type anglais.

PORTRAIT D'ADAM BEDE

Le soleil de l'après-midi tombait chaudement sur les cinq ouvriers occupés dans l'atelier à faire des portes, des châssis et des lambris. Une odeur de bois de sapin provenant d'une pile de planches en forme de tente qui se trouvaient en dehors de la porte ouverte, se mêlait à l'odeur des sureaux qui étalaient leur neige d'été tout auprès de la fenêtre ouverte en face : les rayons obliques du soleil rutilaient à travers les copeaux transparents que faisait voler devant lui le rabot régulier et ferme, illuminaient le grain fin de la boiserie de chêne appuyée contre le mur. Sur un tas de ces copeaux moelleux, un chien de berger, rude et gris, s'était fait un lit agréable. Il se tenait allongé, le nez entre les pattes de devant, plissant de temps à autre les sourcils pour lancer un regard vers le plus grand des cinq ouvriers, qui sculptait un bouclier au centre d'une cheminée de bois.

C'était à cet ouvrier qu'appartenait cette forte voix de baryton qui se faisait entendre par-dessus le bruit du rabot et du marteau, et qui chantait

Éveille-toi, mon âme et, en même temps que le soleil,
Accomplis ta tâche quotidienne.
Secoue la paresse morose.

A ce moment il fallut mesurer quelque chose, ce qui demandait une plus grande concentration d'attention, et la voix sonore ne fut plus qu'un sifflement peu élevé ; mais au bout d'un instant elle éclata avec une vigueur nouvelle :

Que tous tes propos soient sincères
Et ta conscience nette comme le jour à midi.

Une telle voix ne pouvait venir que d'une large poitrine, et la large poitrine appartenait à un homme grand, musculeux, à forte charpente, de près de six pieds de haut, au dos si large, à la tête si bien équilibrée sur le corps que, lorsqu'il se redressait pour regarder d'un peu plus loin son travail, il avait l'air d'un soldat à la position du repos. La manche retroussée au-dessus du coude laissait voir un bras qui était capable de remporter le prix des exercices de force ; mais la main longue et souple, aux extrémités osseuses, semblait prête à accomplir des travaux d'adresse. Par sa haute robustesse, Adam Bede était Saxon et avait droit au nom qu'il portait ; mais les cheveux d'un noir de jais — que faisait ressortir la présence de son léger chapeau de papier — et le regard vif des yeux sombres qui brillaient sous des sourcils en saillie, fortement dessinés et mobiles, indiquaient un mélange de sang celtique.

SILAS MARNER (1861)

Silas Marner, celui de ses romans que George Eliot mit le moins de temps à écrire, est aussi le plus spontané, le plus rapide et le plus émouvant. Le plus beau passage est celui où Silas Marner, auquel on a volé son trésor, retrouve un autre trésor, vivant celui-là.

LE VRAI TRÉSOR DE SILAS MARNER

Ce matin-là, certains de ses voisins lui avaient dit que c'était la veille du jour de l'an et qu'il devrait veiller pour entendre sonner le départ de la vieille année et l'arrivée de l'année nouvelle, parce que cela portait bonheur et lui ramènerait peut-être son argent. Ce n'était là qu'une manière amicale, à la mode de Raveloe, de plaisanter au sujet des bizarreries presque folles d'un avare, mais peut-être avait-elle contribué à jeter Silas dans un état d'exaltation plus grand que d'habitude. Depuis l'arrivée du crépuscule, il avait coup sur coup ouvert et refermé sa porte, à la vue de la neige tombante qui voilait la perspective lointaine. Mais, à la dernière fois qu'il l'ouvrit, la neige avait cessé de tomber et les nuages s'écartaient par ci, par là. Il se tint là à écouter et à regarder, pendant longtemps ; il y avait réellement sur la route quelque chose qui s'approchait de lui à ce moment, mais il ne l'aperçut même pas : la tranquillité et la vaste étendue de neige intacte semblaient rétrécir le champ de sa solitude et mettre un frisson dans les ardeurs de son désir. Il rentra de nouveau et posa la main droite sur le loquet de la porte pour la fermer, mais il ne la ferma pas ; il fut immobilisé, comme il l'avait été devant sa porte, par la

baguette invisible de la catalepsie, et il resta debout ainsi qu'une image sculptée, les yeux grands ouverts mais sans vision, tenant la porte ouverte, incapable de résister soit au bien, soit au mal qui pourrait entrer par là.

Lorsque la sensibilité revint à Marner, il acheva l'acte interrompu et ferma sa porte sans se rendre compte de la solution de continuité dans sa conscience, sans se rendre compte d'aucun changement intermédiaire, sinon que la lumière était devenue faible et que lui-même se sentait refroidi et défaillant. Il se dit qu'il avait été trop longtemps debout à la porte, à regarder dehors. Se tournant vers le foyer où les deux bûches s'étaient écartées en tombant et n'émettaient plus qu'une lueur rougeâtre et incertaine, il s'assit sur la chaise qu'il avait toujours au coin du feu, et se baissait pour réunir les bûches, lorsqu'à sa vue éblouie il sembla qu'il y avait comme de l'or devant la cheminée. De l'or ! son or à lui, ramené aussi mystérieusement qu'il lui avait été ravi ! Il sentit que son cœur se mettait à battre avec violence et, pendant quelques instants, il ne put étendre la main et saisir le trésor rendu. Le tas d'or semblait briller et s'agrandir sous son regard fiévreux. Il se pencha enfin et allongea la main, mais, au lieu du métal dur, aux contours résistants et familiers, ses doigts rencontrèrent de douces boucles chaudes.

Dans une stupeur, Silas se jeta à genoux et pencha la tête très bas pour contempler la merveille : c'était un enfant qui dormait, une chose ronde, blonde, avec des boucles soyeuses tout autour de la tête. Cela pouvait-il être sa petite sœur, qui lui serait revenue dans un songe, — la petite sœur qu'il avait portée dans ses bras pendant un an, avant qu'elle mourût, alors qu'il n'était lui-même qu'un gamin sans bas et sans souliers ? Ce fut la première pensée qui se fit jour à travers l'étonnement confus de Silas. Était-ce un rêve ? Il se leva de nouveau, réunit les bûches et, jetant dans la cheminée quelques feuilles desséchées et quelques brindilles, fit jaillir une flamme ; mais la flamme ne dissipa pas la vision et ne fit qu'éclairer la petite forme ronde de l'enfant et ses pauvres vêtements. Cela ressemblait beaucoup à sa sœur morte. Sous le double choc de la surprise et des souvenirs, Silas s'affaissa sans force sur sa chaise.

Comment et quand l'enfant était-elle entrée à son insu ? Il ne s'était pas avancé au delà de sa porte. Mais en même temps que cette question, et la refoulant presque, émergeait la vision d'une vieille demeure et de vieilles rues conduisant à Lantern-Yard, et mêlée à cette vision, une autre, celle des pensées qui l'avaient accompagné au milieu de ces scènes lointaines. Ces pensées lui paraissaient étranges, en ce moment, comme ces vieilles amitiés que l'on cherche en vain à faire revivre ; et pourtant il avait une sensation vague que cet enfant était pour lui une sorte de message venu de cette vie lointaine ; cela remuait enfin des fibres qui n'avaient jamais plus vibré en lui, à Raveloe, anciens tressaillements de tendresse, vieilles impressions de crainte devant le pressentiment de quelque puissance présidant à sa vie ; car son ima-

gination ne s'était pas encore affranchie du mystère de l'apparition soudaine de l'enfant et n'avait pas cherché à discerner les moyens naturels et ordinaires par lesquels l'événement s'était produit.

Mais un cri venait du foyer ; l'enfant s'était réveillée, et Marner se pencha pour la prendre sur ses genoux. Le petit être s'accrocha à son cou, et donna un cours de plus en plus libre à ces cris inarticulés, auxquels se mêlait le mot de « maman », par quoi les enfants expriment leur étonnement en s'éveillant.

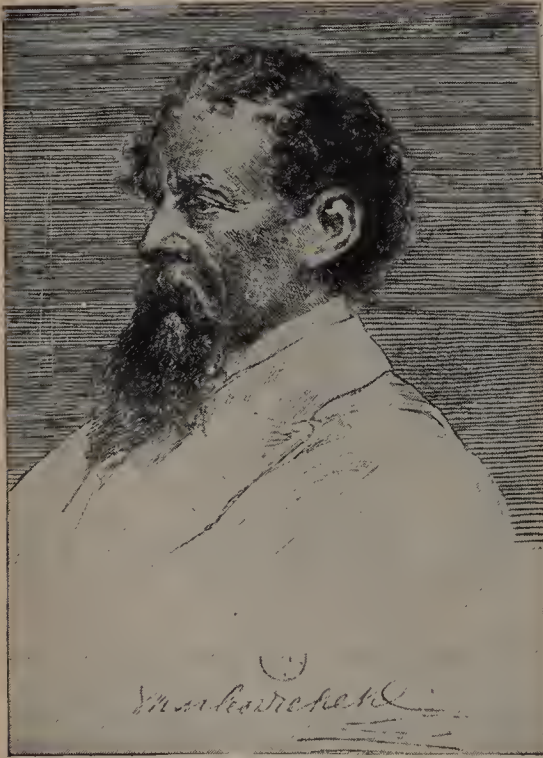
Silas la serra sur sa poitrine, et presque inconsciemment fit entendre des sons de tendre apaisement. Il se rappela qu'un peu de son « porridge », qui s'était refroidi auprès du feu mourant, pourrait nourrir l'enfant, si on le faisait réchauffer un peu.

Il eut fort à faire pendant une heure. La bouillie sucrée avec un peu de cassonade sèche, une provision qu'il s'était bien gardé d'employer pour ses propres besoins, arrêta les cris de la petite et la fit lever ses yeux bleus avec un large regard tranquille pendant qu'il lui mettait la cuiller dans la bouche. Au bout d'un instant, elle se glissa de dessus ses genoux et se mit à trotter avec de petits faux-pas qui firent que Silas se dressa et la suivit, de peur qu'elle ne se cognât contre quelque objet qui eût pu la blesser. Mais elle ne tomba qu'assise et se mit à tirer sur ses chaussons, en regardant Silas, toute prête à pleurer, comme si le chausson lui eût fait mal. Il la reprit sur son genou, mais il se passa un moment avant que l'idée vînt à l'esprit lent du célibataire que les chaussons humides serraient les chevilles chaudes. Il les enleva, non sans peine, sur-le-champ, et bébé fut occupé par le mystère original de ses propres orteils, engageant Silas, par de petits rires étouffés, à considérer lui aussi le mystère.

Mais les chaussons humides avaient suggéré à Silas l'idée que l'enfant avait marché dans la neige, et cela ramena son esprit sur les moyens par lesquels elle avait pu venir ou être portée jusque dans la maison. Mû par cette nouvelle idée et sans s'attarder à former des conjectures, il souleva l'enfant dans ses bras et s'en fut à la porte. Aussitôt qu'il l'eût ouverte, se fit entendre de nouveau le cri de « maman ! » que Silas n'avait pas entendu depuis le premier réveil de l'enfant affamée. En se penchant, il pouvait tout juste voir les empreintes laissées par les petits pieds sur la neige virginale, et il les suivit jusqu'aux buissons de genêts. « Maman ! » s'écria de nouveau et de nouveau la petite, se tendant en avant jusqu'à échapper presque des bras de Silas, avant qu'il eût pu se rendre compte qu'il y avait quelque chose de plus qu'un buisson devant lui, — qu'il y avait là un corps humain, tombé la tête basse dans les genêts, et à moitié recouvert par la neige.

DICKENS (1812-1870)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Le 7 février 1812 naissait dans un pauvre logis de Portsmouth un enfant chétif et malingre, et, dès l'enfance, la vie lui fut pittoresque et dure ; il n'eut qu'à puiser dans ses souvenirs pour illustrer plus tard ses romans de scènes à la fois ou tour à tour grotesques et pathétiques, scandaleuses et poignantes. Un père, John Dickens, petit employé de la Trésorerie de la Flotte, gai, charmant, prodigue et chimérique à souhait ; une mère frivole et sans tendresse, médiocre d'esprit et de cœur ; huit enfants grouillant dans des taudis ou logés aux frais de l'État avec leur père à la Marshalsea, la hideuse prison pour dettes qui se dresse dans les pages émouvantes de *David Copperfield* et de *la Petite Dorrit*. Une place de colleur d'étiquettes sur des pots de cirage dans une vieille fabrique lézardée où de gros rats gris dégrin-

golaient en poussant de petits cris aigus dans les escaliers vermoulus ; comme ordinaire, un rond de saucisson et un pain de deux sous avec un verre de bière hâtivement avalés dans une misérable auberge qui avait pour enseigne un cygne. Un seul bon souvenir, mais éblouissant : celui du grenier où, à dix ans, il dévorait les livres merveilleux *Robinson Crusoe*, *Gil Blas*, *les Mille et une Nuits* et *Don Quichotte*. Soudain un miracle, un petit héritage ; l'entrée de Charles à l'école, le paradis ; non, l'enfer où M. Jones distribue à tour de bras les coups de canne ; on s'y console en dressant des souris blanches, mais on y contracte une haine durable pour les geôles scolaires et les maîtres fouetteurs ; on aura sa revanche, on les retrouvera au vif et au noir dans maintes pages de *Nicolas Nickleby*, de *Dombey et fils* et de *David Copperfield*. On en sort, on monte en grade : on est clerc

d'avoué ; saute-ruisseau, on connaît toutes les rues du Londres misérable, et l'odeur fade et âcre de la basse misère ; dans l'étude, on ouvre les yeux, on s'édifie sur les détours inextricables des procédures : mais le défilé des clients, de leurs ridicules, de leurs haines et de leurs peines dilate la rate ou serre le cœur. Et puis, dans les manies et les tics touchants ou odieux des camarades, on amasse des notes, de quoi peindre plus tard dans son œuvre quarante-six clercs d'avoué. On devient enfin sténographe et rédacteur parlementaire dans un grand journal, le *Morning Chronicle*. Et, un beau jour de décembre 1833, on a la joie enivrante de voir imprimée dans un magazine la nouvelle qu'on avait jetée un soir dans une boîte aux lettres, le cœur battant.

De ce jour, le destin de Charles Dickens est fixé.

Il signe du pseudonyme de Boz des sketches ou croquis à l'*Evening Chronicle*. Il se marie avec la fille du directeur du journal. Et, en avril 1836, paraît, tiré à quatre cents exemplaires seulement, le premier numéro des *Papiers posthumes du club Pickwick*. Le succès en fut formidable.

A partir de ce moment, c'est, pour Dickens, la richesse et la gloire. La mélodramatique torture d'*Olivier Twist* dans l'horrible work-house, la maison des pauvres, aussi bien que la sinistre, mystérieuse et cocasse intrigue de *Nicolas Nickleby* connaissent les gros tirages, et sont pour l'auteur et l'éditeur des succès fantastiques d'argent, de rire et de larmes ; c'est un flot de larmes populaires que fait couler la mort de la petite Nell dans *le Magasin d'Antiquités*, et Dickens lui-même avait pleuré en l'écrivant. Et ce n'était plus la pleurnicherie phraseuse d'un Richardson ; les larmes venaient du cœur, et le souvenir vivant d'une jeune morte chérie, sa belle-sœur, la douce et pure Mary Hogarth, l'inspirait. De longs voyages à travers l'Europe, des tournées triomphales de lectures publiques de ses œuvres en Amérique ne l'empêchent ni de travailler, ni de produire. A Gênes, les sonneries des cloches de tous les clochers lui donnent l'idée de ce conte de Noël délicieux et terrifiant, *les Carillons*, dont il disait : « *Je ne voudrais pas l'écrire une seconde fois ; je frissonne, je tremble.* » En Amérique, il assemble les matériaux de son *Martin Chuzzlewit*, où brille l'hypocrite et moral M. Pecksniff, l'onctueux Tartuffe anglais. A Paris, il travaille à ce *Dombey et fils*, qu'il considère comme son meilleur roman.

En 1849, commença à paraître à Londres en livraisons *David Copperfield*.

De plus en plus, la triste situation des pauvres gens, et la misère des ouvriers en plein âge de la machine le préoccupait et l'angoissait. Son roman, *les Temps difficiles*, est une protestation indignée et émouvante de son cœur d'homme.

Une dépense formidable d'activité, des chagrins domestiques, minèrent et usèrent ce grand cœur. Au retour d'une tournée de lectures en Amérique, il prit une grippe dont il ne se guérit pas. Le 8 juin 1870, après avoir travaillé toute la journée à un nouveau livre, *le Mystère d'Edwin Drood*, le soir, en se levant de table, il tomba sur le côté gauche, en murmurant : « *A terre !* » Une congestion l'avait foudroyé.

Il fut enterré à Westminster dans le coin des poètes. Mais son souvenir reste vivant dans le cœur des hommes, parce qu'il les avait amusés, émus, aimés.

AVENTURES DE M. PICKWICK (1836-1837)

EXTRAIT

LE DÉPART

Le soleil, ce ponctuel factotum de l'univers, venait de se lever et commençait à éclairer le matin du 13 mai 1831, quand M. Samuel Pickwick, semblable à cet astre radieux, sortit des bras du sommeil, ouvrit la croisée de sa chambre, et laissa tomber ses regards sur le monde, qui s'agitait au-dessous de lui. La rue Goswell était à ses pieds, la rue Goswell était à sa droite, la rue Goswell était à sa gauche, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre. et en face de lui se trouvait encore la rue Goswell.

« Telles, pensa M. Pickwick, telles sont les vues étroites de ces philosophes, qui, satisfaits d'examiner la surface des choses, ne cherchent point à en étudier les mystères cachés. Comme eux, je pourrais me contenter de regarder toujours sur la rue Goswell, sans faire aucun effort pour pénétrer dans les contrées inconnues qui l'environnent. » Ayant laissé tomber cette pensée sublime, M. Pickwick s'occupa de s'habiller et de serrer ses effets dans son porte-manteau. Les grands hommes sont rarement très scrupuleux pour leur costume : aussi la barbe, la toilette, le déjeuner se succédèrent-ils rapidement. Au bout d'une heure, M. Pickwick était arrivé à la place des voitures de Saint-Martin le Grand, ayant son porte-manteau sous son bras, son télescope dans la poche de sa redingote, et dans celle de son gilet son memorandum, toujours prêt à recevoir les découvertes dignes d'être notées.

« Cocher ! cria M. Pickwick.

— Voilà, monsieur ! répondit un étrange spécimen du genre homme, lequel avec son sarrau et son tablier de toile, portant au cou une plaque de cuivre numérotée, avait l'air d'être catalogué dans quelque collection d'objets rares. C'était le garçon de place. Voilà, monsieur. Hé ! cabriolet en tête ! »

Et le cocher étant sorti de la taverne où il fumait sa pipe, M. Pickwick et son porte-manteau furent hissés dans la voiture.

« Golden-Cross, dit M. Pickwick.

— Ce n'est qu'une méchante course d'un shilling, Tom, cria le cocher d'un ton de mauvaise humeur, pour l'édification du garçon de place, comme la voiture partait.

— Quel âge a cette bête-là, mon ami ? demanda M. Pickwick en se frottant le nez avec le shilling qu'il tenait tout prêt pour payer sa course.

— Quarante-deux ans, répliqua le cocher, après avoir lorgné M. Pickwick du coin de l'œil.

— Quoi? » s'écria l'homme illustre en mettant la main sur son carnet.

Le cocher réitéra son assertion ; M. Pickwick le regarda fixement au visage ; mais il ne découvrit aucune hésitation dans ses traits et nota le fait immédiatement.

« Et combien de temps reste-t-il hors de l'écurie? continua M. Pickwick, cherchant toujours à acquérir quelques notions utiles.

— Deux ou trois semaines.

— Deux ou trois semaines hors de l'écurie ! » dit le philosophe plein d'étonnement. Et il tira de nouveau son portefeuille.

« Les écuries, répliqua froidement le cocher, sont à Pentonville ; mais il y entre rarement, à cause de sa faiblesse.

— A cause de sa faiblesse? répéta M. Pickwick avec perplexité.

— Il tombe toujours quand on l'ôte du cabriolet. Mais, au contraire, quand il y est bien attelé, nous tenons les guides courtes et il ne peut pas broncher. Nous avons une paire de fameuses roues ; aussi, pour peu qu'il bouge, elles roulent après lui, et il faut bien qu'il marche. Il ne peut pas s'en empêcher. »

M. Pickwick enregistra chaque parole de ce récit, pour en faire part à son club, comme d'une singulière preuve de la vitalité des chevaux dans les circonstances les plus difficiles. Il achevait d'écrire, lorsque le cabriolet atteignit Golden-Cross. Aussitôt le cocher saute en bas, M. Pickwick descend avec précaution, et MM. Tupmann, Snodgrass et Winkle, qui attendaient avec anxiété l'arrivée de leur illustre chef, s'approchent de lui pour le féliciter.

« Tenez, cocher, » dit M. Pickwick en tendant le shilling à son conducteur.

Mais quel fut l'étonnement du savant personnage, lorsque cet homme inconcevable, jetant l'argent sur le pavé, déclara, en langage figuré, qu'il ne demandait d'autre paiement que le plaisir de boxer avec M. Pickwick tout son shilling.

« Vous êtes fou, dit M. Snodgrass.

— Ivre, reprit M. Winkle.

— Tous les deux, ajouta M. Tupman.

— Avancez ! disait le cocher, lançant dans l'espace une multitude de coups de poings préparatoires. Avancez tous les quatre !

— En voilà une bonne ! s'écrièrent une demi-douzaine d'autres cochers. A la besogne, John ! » Et ils se rangèrent en cercle avec une grande satisfaction.

« Qu'est-ce qu'y a, John? demanda un gentleman, porteur de manches de calicot noir.

— Ce qu'y a ! répliqua le cocher. Ce vieux a pris mon numéro !

— Je n'ai pas pris votre numéro, dit M. Pickwick d'un ton indigné

— Pourquoi l'avez-vous noté, alors? demanda le cocher.

— Je ne l'ai pas noté ! s'écria M. Pickwick avec indignation.

— Croiriez-vous, continua le cocher en s'adressant à la foule, croiriez-vous que ce mouchard-là monte dans mon cabriolet, prend mon numéro, et couche sur le papier chaque parole que j'ai dite? » (Le mémorandum revint comme un trait de lumière dans la mémoire de M. Pickwick.)

« Il a fait ça? cria un autre cocher.

— Oui, il a fait ça. Après m'avoir induit par ses vexations à l'attaquer, voilà qu'il a trois témoins tout prêts pour déposer contre moi. Mais il me le payera, quand je devrais en avoir pour six mois : Avancez donc. »

Et dans son exaspération, avec un dédain superbe pour ses propres effets, le cocher lança son chapeau sur le pavé, fit sauter les lunettes de M. Pickwick, envoya un coup de poing sous le nez de M. Pickwick, un autre coup de poing dans la poitrine de M. Pickwick, un troisième dans l'œil de M. Snodgrass, un quatrième pour varier dans le gilet de M. Tupman ; puis s'en alla d'un saut au milieu de la rue, puis revint sur le trottoir, et finalement enleva à M. Winkle le peu d'air respirable que renfermaient momentanément ses poumons, le tout en une douzaine de secondes.

« Où y a-t-il un constable? dit M. Snodgrass.

— Mettez-les sous la pompe, suggéra un marchand de pâtés chauds.

— Vous me le payerez, dit M. Pickwick, respirant avec difficulté.

— Mouchards ! crièrent quelques voix dans la foule.

— Avancez donc », beugla le cocher, qui pendant ce temps avait continué de lancer des coups de poing dans le vide.

(Trad. Grolier, *Aventures de M. Pickwick*; éd. Hachette).

Tels sont les étonnants débuts, comme voyageur philosophique, de M. Samuel Pickwick, ancien commerçant retiré des affaires, après fortune faite, et devenu fondateur et président du club immortel des Pickwickiens. Au cours de deux volumes d'une verve et d'une fantaisie sans cesse renouvelées, M. Pickwick, flanqué de son fidèle domestique Sam Weller, promènera dans les milieux les plus inattendus sa naïveté inépuisable, le sourire de ses yeux clairs derrière ses lunettes d'or, son optimisme méritoire, sa bonhomie dupée et rayonnante et sa sympathique bonté. Il n'est pas un lecteur qui ne souscrive, en souriant un peu, au témoignage solennel que notre héros se rend à lui-même en style pickwickien, au dernier chapitre du livre : « *Je ne regretterai jamais d'avoir dévoué près de deux ans de ma vie à l'étude des différentes variétés du caractère de l'espèce humaine. J'ai vu s'ouvrir devant moi de nombreux points de vue, qui, je l'espère, ont élargi mon intelligence et perfectionné mon esprit. Si je n'ai fait que peu de bien, je me flatte d'avoir fait encore moins de mal. Aussi j'espère qu'au déclin de ma vie, chacune de mes aventures ne m'apportera que des souvenirs consolants et agréables.* »

DAVID COPPERFIELD (1849-1850)

EXTRAIT

Ce roman est une manière d'autobiographie à peine romancée. C'est aux souvenirs personnels de Dickens que la page suivante doit ses qualités de vie, de pittoresque et d'émotion.

LES MICAWBER

Arrivés (1) à Windsor-Terrace, dans une maison d'apparence mesquine, comme son maître, mais qui avait comme lui des prétentions à l'élégance, il me présenta à mistress Micawber, qui était pâle et maigre ; elle n'était plus jeune depuis longtemps. Je la trouvai assise dans la salle à manger (le premier étage n'était pas meublé, et on tenait les stores baissés pour faire illusion aux voisins), en train d'allaiter un enfant. Cette petite créature avait un frère jumeau ; je puis dire que, pendant tous mes rapports avec la famille, il ne m'est presque jamais arrivé de voir les deux jeunes jumeaux hors des bras de mistress Micawber en même temps. L'un des deux avait toujours quelque prétention au lait de sa mère.

Il y avait deux autres enfants, M. Micawber fils, âgé de quatre ans à peu près, et miss Micawber, qui avait environ trois ans. Une jeune personne très brune, qui avait l'habitude de renifler, et qui servait la famille, complétait l'établissement ; elle m'informa, au bout d'une demi-heure, qu'elle était orpheline, et qu'elle avait été élevée à l'hôpital de Saint-Luc dans les environs. Ma chambre était située sur le derrière, à l'étage supérieur de la maison ; elle était petite, tapissée d'un papier qui représentait une série de pains à cacheter bleus, et aussi peu meublée que possible.

« Je n'aurais jamais cru, dit mistress Micawber, en s'asseyant pour reprendre haleine, après être montée, son enfant dans les bras, pour me montrer ma chambre, je n'aurais jamais cru, avant mon mariage, quand je vivais avec papa et maman, que je serais obligée un jour de louer des appartements chez moi. Mais M. Micawber se trouve dans des circonstances difficiles, et toute autre considération doit céder à celle-là.

— Oui, madame, répondis-je.

— Les embarras de M. Micawber l'accablent pour le moment, dit mistress Micawber, et je ne sais pas s'il lui sera possible de s'en tirer. Quand je vivais chez papa et maman, je ne savais seulement pas ce que veut dire ce mot d'embarras, dans le sens que j'y attache maintenant ; mais *experientia* nous éclaire, comme disait souvent papa. »

Je ne puis savoir au juste si elle me dit que M. Micawber avait été

(1) Le petit David Copperfield, et son guide et logeur, M. Micawber.

officier dans les troupes de marine, ou si je l'ai inventé ; je sais seulement que je suis convaincu, à l'heure qu'il est, sans en être bien sûr, qu'il avait servi jadis dans la marine. Il était, pour le moment, courtier au service de diverses maisons ; mais il gagnait peu de chose, peut-être rien, j'en ai peur.

« Si les créanciers de M. Micawber ne veulent pas lui donner du temps continua mistress Micawber, ils en subiront les conséquences, et plus tôt les choses finiront, mieux cela vaudra. On ne peut tirer du sang d'une pierre, et, je les défie de trouver de l'argent chez M. Micawber pour le moment, sans parler des frais que leur coûteront les poursuites judiciaires. »

Je n'ai jamais pu comprendre si mon indépendance prématurée faisait illusion à mistress Micawber sur la maturité de mon âge, ou si elle n'était pas plutôt si remplie de son sujet qu'elle en eût parlé aux jumeaux, faute de trouver personne autre sous la main ; mais le sujet de cette première conversation continua d'être le sujet de toutes nos conversations pendant tout le temps que je la vis.

Pauvre mistress Micawber ! Elle disait qu'elle avait essayé de tout pour se créer des ressources, et je n'en doute pas. Il y avait sur la porte de la rue une grande plaque de métal sur laquelle étaient gravés ces mots : « Pension de jeunes personnes, tenue par mistress Micawber. » Mais je n'ai jamais découvert qu'aucune jeune personne eût reçu aucune instruction dans la maison, ni qu'aucune jeune personne y fût jamais venue, ou en eût jamais eu l'envie ; je n'ai pas appris, non plus, qu'on eût jamais fait les moindres préparatifs pour recevoir celles qui auraient pu se présenter. Les seuls visiteurs que j'aie jamais vus, ou dont j'aie entendu parler, étaient des créanciers. Ceux-là venaient à toute heure du jour, et quelques-uns d'entre eux étaient féroces. Il y avait un bottier, avec une figure crasseuse, qui s'introduisait dans le corridor dès sept heures du matin, et qui criait du bas de l'escalier : « Allons, vous n'êtes pas sortis encore ! Payez-nous, dites donc ! Ne vous cachez pas, voyez-vous, c'est une lâcheté ! Ce n'est pas moi qui voudrais faire une lâcheté pareille ! Payez-nous, dites donc ! Payez-nous tout de suite, allons ! » Puis, ne recevant pas de réponse à ces insultes, sa colère s'échauffait et il lançait les mots de « filous et de voleurs », ce qui restait également sans effet. Quand il voyait cela, il allait jusqu'à traverser la rue et à pousser des cris sous les fenêtres du second étage où il savait bien que M. Micawber couchait. En pareille occasion, M. Micawber était plongé dans le chagrin et le désespoir ; il alla même un jour, à ce que j'appris par un cri de sa femme, jusqu'à faire un simulacre de se frapper avec un rasoir ; mais, une demi-heure après, il cirait ses souliers avec le soin le plus minutieux, et sortait en fredonnant quelque ariette, d'un air plus élégant que jamais (1). Mistress Micawber était douée de la même

(1) On retrouve les traits du père de Dickens dans ce M. Micawber, dont la femme disait avec un sérieux admirable l'axiome célèbre : « Pour faire le commerce du charbon, il faut du talent et des fonds ; M. Micawber a du talent ; mais des fonds, M. Micawber n'en a pas. »

élasticité de caractère. Je l'ai vue se trouver mal à trois heures parce qu'on était venu toucher les impositions, et puis manger à quatre heures des côtelettes d'agneau panées, avec un bon pot d'ale, le tout payé en mettant en gage deux cuillers à thé. Un jour, je m'en souviens, on avait fait une saisie dans la maison, et, en revenant par extraordinaire à six heures, je l'avais trouvée évanouie, couchée dans la cheminée (avec un des jumeaux dans ses bras naturellement), et, ses cheveux à moitié arrachés, ce qui n'empêche pas que je ne l'ai jamais vue plus gaie que ce soir-là devant le feu de la cuisine, avec sa côtelette de veau, en me contant toutes sortes de belles choses de son papa et de sa maman, et de la société qu'ils recevaient.

Je passais tous mes loisirs avec cette famille. Je me procurais mon déjeuner, qui se composait d'un petit pain d'un sou et d'un sou de lait. J'avais un autre petit pain et un morceau de fromage qui m'attendaient dans le buffet, sur une planche consacrée à mon usage, pour mon souper quand je rentrais. C'était une fière brèche dans mes six ou huit shillings ; je passais la journée au magasin, et mon salaire devait suffire aux besoins de toute la semaine. Du lundi matin au samedi soir, je ne recevais ni avis, ni conseil, ni encouragement, ni consolation, ni secours d'aucune sorte, de quoi que ce soit, aussi vrai que j'espère aller au ciel.

J'étais si jeune, si inexpérimenté, si peu en état (et comment eût-il pu en être autrement?) de veiller moi-même à mes affaires, qu'il m'arrivait souvent, en allant le matin au magasin, de ne pouvoir résister à la tentation d'acheter des gâteaux de la veille, vendus à moitié prix chez le restaurateur, et je dépensais ainsi l'argent de mon dîner. Ces jours-là, je me passais de dîner, ou bien j'achetais un petit pain ou un morceau de poudding. Je me rappelle deux boutiques où on vendait du poudding, et que je fréquentais alternativement suivant l'état de mes finances. L'une était située dans une petite cour derrière l'église de Saint-Martin, qui a disparu maintenant. Le poudding était fait avec des raisins de Corinthe de première qualité, mais il était cher ; on en avait pour deux sous une tranche qui n'aurait valu qu'un sou si la pâte en avait été moins exquise. Il y avait, dans le Strand, dans un endroit qu'on a reconstruit depuis, une autre boutique où l'on trouvait de bon poudding ordinaire. C'était un peu lourd, avec des raisins tout entiers situés à de grandes distances les uns des autres ; mais c'était nourrissant, et tout chaud à l'heure de mon dîner, qui se composait souvent de cet unique plat. Quand je dînais d'une façon régulière, j'achetais un pain d'un sou et un cervelas, ou je prenais une assiette de bœuf de huit sous chez un restaurateur, ou bien encore j'entrais dans un misérable petit café situé en face du magasin, et qui portait l'enseigne du Lion avec quelque autre accessoire que j'ai oublié, et je me faisais servir du pain, du fromage et un verre de bière. Je me rappelle avoir emporté un matin du pain de la maison, et l'avoir enveloppé dans un morceau de papier comme un livre, pour le porter ensuite sous mon bras chez un res-

taurateur de Drury-Lane, célèbre pour le bœuf à la mode ; là, je demandai une petite assiette de cette nourriture recherchée. Je ne sais pas ce que le garçon pensa de cette petite créature qui arrivait ainsi toute seule ; mais je le vois encore me regardant manger mon dîner, et appelant l'autre garçon pour jouir du même spectacle ; et je sais bien que je lui donnai un sou pour lui, et que j'aurais bien voulu qu'il le refusât.

Nous avions une demi-heure, il me semble, pour prendre notre thé. Quand j'avais assez d'argent, je prenais une tasse de café et une petite tartine de pain et de beurre. Quand je n'avais rien, je contemplais une boutique de gibier dans Fleet-Street : j'allais quelquefois jusqu'au marché de Covent Garden, pour y regarder les ananas. J'aimais aussi à errer sous les arcades mystérieuses des Adelphi. Je me vois encore un soir, au sortir de là, transporté dans un petit cabaret, tout à fait sur le bord de la rivière, avec un petit terrain devant, sur lequel des charbonniers étaient en train de danser. Je me demande ce qu'ils pensaient de moi.

J'étais si jeune et si petit pour mon âge, que parfois, quand j'entrais dans un café où je n'étais pas connu, pour demander un verre de bière ou de porter pour me désaltérer après dîner, on hésitait à me servir. Je me rappelle qu'un soir d'été, j'entrai dans un café, et que je dis au maître :

« Qu'est-ce que vaut un verre de votre meilleure ale, tout ce que vous avez de meilleur ? »

C'était une occasion extraordinaire, je ne sais plus laquelle, peut-être mon jour de naissance.

— Cinq sous, dit le maître du café, c'est le prix de la véritable ale de première qualité.

— Eh bien ! dis-je en tirant mon argent, donnez-moi un verre de la véritable ale de première qualité, et qu'elle mousse bien, je vous prie. »

Il me regarda de la tête aux pieds par-dessus son comptoir en souriant, et, au lieu de tirer la bière, il appela sa femme. Elle vint, son ouvrage à la main, et se mit aussi à m'examiner. Je vois encore le tableau que nous figurions alors. Le maître du café en manches de chemise, s'appuyant contre le comptoir, sa femme se penchant pour mieux voir, et moi, un peu confus, les regardant de l'autre côté. Ils me firent beaucoup de questions sur mon nom, mon âge, ma manière de vivre, ce que je faisais, et comment j'étais arrivé là. A quoi je suis obligé de dire que, pour ne compromettre personne, je fis des réponses assez peu véridiques. On me servit un verre d'ale qui n'était pas de première qualité, je soupçonne ; mais la maîtresse du café se pencha sur le comptoir et me rendit mon argent en m'embrassant d'un air de pitié et d'admiration.

(Trad. P. Lorrain ; éd. Hachette)

LES TEMPS DIFFICILES (1854)

ANALYSE ET EXTRAITS

Ce roman social qui, dès qu'il parut en feuilleton, souleva les plus ardentes controverses, débute par une amusante et vive critique de l'enseignement utilitaire donné dans une école modèle. Le pédagogue, M. Gradgrind, se présente et se déchaîne devant une petite classe ahurie, où, seule, la petite Sissy, pour le plus grand scandale des maîtres, a une âme fraîche et des yeux clairs.

UNE ÉCOLE MODÈLE

« Or, ce que je veux, ce sont des faits. Enseignez des faits à ces garçons et à ces filles, rien que des faits. Les faits sont la seule chose dont on ait besoin ici-bas. Ne plantez pas autre chose et déracinez-moi tout le reste. Ce n'est qu'au moyen des faits qu'on forme l'esprit d'un animal qui raisonne : le reste ne lui servira jamais à rien. C'est d'après ce principe que j'élève mes propres enfants, et c'est d'après ce principe que j'élève les enfants que voilà. Attachez-vous aux faits, monsieur ! »

La scène se passe dans une salle d'école nue, monotone et sépulcrale, et le petit doigt carré de l'orateur donnait de l'énergie à ses observations, en soulignant chaque sentence sur la manche du maître d'école. L'énergie était encore augmentée par le front imposant de l'orateur, mur carré qui avait les sourcils pour base, tandis que les yeux se trouvaient un logement commode dans deux caves obscures, ombragées par le mur en question ; l'énergie était encore augmentée par la bouche large, mince et sévère, de l'orateur ; l'énergie était encore augmentée par le ton inflexible, dur et dictatorial, de l'orateur ; l'énergie était encore augmentée par les cheveux de l'orateur, lesquels se hérissaient sur les côtés de sa tête chauve, ainsi qu'une plantation de pins destinée à préserver du vent la surface luisante du crâne, couverte d'autant de bosses que la croûte d'un chausson de pommes, comme si cette tête eût à peine trouvé assez de place dans ses magasins pour loger tous les faits solides entassés à l'intérieur. L'allure obstinée, l'habit carré, les jambes carrées, les épaules carrées de l'orateur, voire même sa cravate, dressée à le prendre à la gorge avec une étreinte peu accommodante, comme un fait opiniâtre, tout contribuait à augmenter encore l'énergie.

« Dans cette vie, nous n'avons besoin que de faits, monsieur, rien que de faits ! »

L'orateur et le maître d'école, et le troisième personnage adulte qui se trouvait en scène, reculèrent un peu pour mieux envelopper dans un coup d'œil rapide le plan incliné où l'on voyait rangés en ordre les petits vases humains dans lesquels il n'y avait plus qu'à verser des faits jusqu'à ce qu'ils en fussent remplis à pleins bords.

LE MASSACRE DES INNOCENTS

« Thomas Gradgrind, monsieur ! L'homme des réalités ; l'homme des faits et des calculs, l'homme qui procède d'après le principe que deux et deux font quatre et rien de plus, et qu'aucun raisonnement n'amènera jamais à concéder une fraction en sus : Tho-mas Gradgrind, monsieur (appuyez sur le nom de baptême Thomas), Thomas Gradgrind ! avec une règle et des balances, et une table de multiplication dans la poche, monsieur, toujours prêt à peser ou à mesurer le premier colis humain venu, et à vous en donner exactement la jauge. Simple question de chiffres que cela, simple opération arithmétique ! Vous pourriez vous flatter de faire entrer quelque absurdité contraire dans la tête d'un Georges Gradgrind, ou d'un Auguste Gradgrind, ou d'un John Gradgrind, ou d'un Joseph Gradgrind (tous personnages fictifs qui n'ont pas d'existence), mais non pas dans celle de Thomas Gradgrind ; non, non, non, monsieur, impossible ! »

C'est en ces termes que M. Gradgrind ne manquait jamais de se présenter mentalement, soit au cercle de ses connaissances intimes, soit au public en général. C'est en ces termes aussi que Thomas Gradgrind, remplaçant seulement par les mots filles et garçons celui de monsieur, vient de se présenter lui-même, Thomas Gradgrind, aux petites cruches alignées devant lui pour être remplies de faits jusqu'au goulot.

Et vraiment, tandis qu'il les contemple curieusement du fond de ces caves ci-dessus mentionnées, il a lui-même l'air d'une espèce de canon bourré jusqu'à la gueule de faits qu'il s'apprête à envoyer, au moyen d'une seule explosion, bien au delà des régions que connaît l'enfance. Il a l'air d'une batterie galvanique chargée de quelque mauvaise préparation mécanique destinée à remplacer, dans l'esprit des enfants, la jeune et tendre imagination qu'il s'agit de réduire en poudre.

« Fille numéro vingt, dit M. Gradgrind indiquant carrément avec son index carré la personne désignée ; je ne connais pas cette fille. Qui est cette fille ?

— Sissy Jupe, monsieur, répondit le numéro vingt, rougissant, se levant et faisant une révérence.

— Sissy ? Ce n'est pas un nom, ça, dit M. Gradgrind. Vous ne vous nommez pas Sissy, vous vous nommez Cécile.

— C'est papa qui me nomme Sissy, monsieur, répondit l'enfant d'une voix tremblante et avec une nouvelle révérence.

— Il a tort, répliqua M. Gradgrind. Dites-lui. Cécile Jupe : voilà votre nom... Voyons un peu... Que fait votre père ?

— Il est écuyer, artiste au cirque, s'il vous plaît, monsieur. »

M. Gradgrind fronça le sourcil, et, d'un geste de sa main, repoussa cette profession inconvenante.

« Nous ne voulons rien savoir de ces choses-là ici. Votre père dompte les chevaux vicieux, n'est-ce pas ? »

— Oui, monsieur, s'il vous plaît ; quand nous trouvons quelque chose à dompter, nous le domptons dans le manège.

— Il ne faut pas nous parler de manège ici, c'est entendu. Désignez votre père comme un dompteur de chevaux. Il soigne aussi les chevaux malades, sans doute ?

— Oui, monsieur.

— Très bien. C'est un vétérinaire, un maréchal-ferrant et un dompteur de chevaux. Donnez-moi votre définition du cheval. »

(Grande terreur éprouvée par Sissy Jupe à cette demande.)

« Fille numéro vingt incapable de définir un cheval ! s'écria M. Gradgrind, pour l'édification de toutes les petites cruches en général. Fille numéro vingt ne possédant aucun fait relatif au plus vulgaire des animaux ! Allons, qu'un des garçons me donne sa définition du cheval. Bitzer, la vôtre ? »

« Bitzer, reprit M. Thomas Gradgrind, votre définition du cheval ? »

— Quadrupède, herbivore ; quarante dents, dont vingt-quatre molaires, quatre canines et douze incisives. Change de robe au printemps dans les pays marécageux, change aussi de sabots. Sabots durs, mais demandant à être ferrés. Age reconnaissable à diverses marques dans la bouche. »

Ainsi, et plus longuement encore parla Bitzer.

« Maintenant, fille numéro vingt, dit M. Gradgrind, vous voyez ce que c'est qu'un cheval... »

— Très bien, dit le troisième personnage en souriant gaiement et en se croisant les bras. Voilà un cheval. Maintenant, garçons et filles, laissez-moi vous demander une chose. Tendriez-vous votre chambre d'un papier représentant des chevaux ? »

Après un instant de silence, une moitié des enfants cria en chœur : « Oui, m'sieu ! » Sur ce, l'autre moitié, lisant dans le visage du monsieur que « oui » avait tort, cria en chœur : « Non, m'sieu ! », ainsi que cela se fait d'habitude à ces sortes d'examens.

— Non, cela va sans dire. Et pourquoi non ? »

Nouveau silence. Un gros garçon peu dégourdi, avec une respiration sifflante, s'avisa de répondre qu'il ne tendrait pas la chambre d'aucune espèce de papier, parce qu'il aimerait mieux la peindre.

« Mais, puisqu'il faut la tendre de papier, insista le monsieur avec quelque peu de vivacité.

— Il faut la tendre de papier, ajouta Thomas Gradgrind, que cela vous plaise ou non. Ne nous dites donc pas que vous ne la tendrez pas. Qu'entendez-vous par là ? »

— Je vais vous expliquer, dit le monsieur après un autre silence non moins lugubre, pourquoi vous ne devez pas tendre une salle d'un papier représentant des chevaux. Avez-vous jamais vu des chevaux se promener sur les murs d'un appartement dans la réalité, en fait, hein?

— Oui, m'sieu ! d'une part. Non, m'sieu ! de l'autre.

— Non, cela va sans dire, reprit le monsieur, lançant un regard indigné vers le côté qui se trompait. Or, vous ne devez voir nulle part ce que vous ne voyez pas en fait ; ce qu'on nomme le goût n'est qu'un autre nom du fait. »

Thomas Gradgrind baissa la tête en signe d'approbation.

« C'est là un principe nouveau, une découverte, une grande découverte, continua le monsieur. Maintenant, je vais vous donner encore une question. Supposons que vous ayez à tapisser un plancher. Choisiriez-vous un tapis où l'on aurait représenté des fleurs? »

Comme on commençait à être convaincu que « non » était la réponse qui convenait le mieux aux questions de ce monsieur, le chœur des « non » fut très nombreux. Quelques traînards découragés dirent : oui. De ce nombre fut Sissy Jupe.

« Fille numéro vingt ! » s'écria le monsieur, souriant avec la calme supériorité de la science.

Sissy rougit et se leva.

« Ainsi donc, vous iriez tapisser votre chambre, ou la chambre de votre mari, si vous étiez une femme et que vous eussiez un mari, avec des images de fleurs, hein? demanda le monsieur. Pourquoi cela?

— S'il vous plaît, monsieur, j'aime beaucoup les fleurs, répliqua l'enfant.

— Et c'est pour cela que vous poseriez dessus des tables et des chaises et que vous vous plairiez à voir des gens avec de grosses bottes les fouler aux pieds?

— Cela ne leur ferait pas de mal, monsieur ; cela ne les écraserait pas, et elles ne se flétriraient pas, s'il vous plaît, monsieur. Elles seraient toujours les images de quelque chose de très joli et de très agréable, et je pourrais m'imaginer...

— Oui, oui, vraiment? Mais justement vous ne devez pas vous imaginer, s'écria le monsieur, enchanté d'être si heureusement arrivé où il voulait en venir. Voilà justement la chose. Vous ne devez jamais vous imaginer.

« Vous ne devez jamais, Sissy Jupe, ajouta Thomas Gradgrind d'un ton solennel, vous permettre d'imaginer quoi que ce soit.

— Des faits, des faits, des faits ! reprit l'autre ; et des faits, des faits, des faits ! répéta Thomas Gradgrind.

— En toutes choses vous devez vous laissez guider et gouverner par les faits, dit le monsieur. Nous espérons posséder avant peu un corps délibé-

rant composé de commissaires amis des faits, qui forceront le peuple à respecter les faits et rien que les faits. Il faut bannir le mot imagination à tout jamais. Vous n'en avez que faire. Vous ne devez rien avoir, sous forme d'objet d'ornement ou d'utilité, qui soit en contradiction avec les faits. Vous ne marchez pas en fait sur des fleurs : donc on ne saurait vous permettre de les fouler aux pieds sur un tapis. Vous ne voyez pas que les oiseaux ou les papillons des climats lointains viennent se percher sur votre faïence : donc on ne saurait vous permettre de peindre sur votre faïence des oiseaux et des papillons étrangers. Vous ne rencontrerez jamais un quadrupède se promenant du haut en bas d'un mur : donc vous ne devez pas représenter des quadrupèdes sur vos murs. Vous devez affecter à ces usages, continua le monsieur, des combinaisons et des modifications (en couleurs primitives) de toutes les figures géométriques susceptibles de preuve et de démonstration. Voilà en quoi consiste notre nouvelle découverte, voilà en quoi consiste le fait. Voilà en quoi consiste le goût. »

L'enfant fit la révérence et s'assit. Elle était très jeune, et l'aspect positif sous lequel le monde venait de se présenter à elle parut l'effrayer.

LE SALUT PAR L'ÉTOILE

Hélas ! le merveilleux enseignement par les chiffres et les faits fera une piteuse et cruelle faillite. Des deux enfants du pédagogue Gradgrind, la fille, Louise, épousera un industriel âpre et dur, M. Bounderby, et sera très malheureuse ; l'autre, le fils, Thomas Gradgrind, employé à la banque Bounderby, sera un misérable et volera dans le coffre-fort. On soupçonne de ce vol un brave ouvrier tisserand, Etienne Blackpool, qui, à cause de sa loyauté et de sa modération, est mal vu à la fois de ses camarades grévistes et de son dur patron. Mis à la porte de l'usine, Etienne tombe accidentellement dans un puits de mine, le vieux puits de l'Enfer ; on l'en a retiré sanglant et moribond. Auprès de lui sont Rachel, la jeune femme qu'il aime, et Louise, la douce épouse de M. Bounderby.

Louise s'approcha de lui ; mais il ne put la voir, son visage étant toujours tourné vers le ciel étoilé.

« Si tout ce qui nous touche, nous autres pauvres gens, n'était pas un vrai gâchis, ma chère, est-ce que j'aurais eu besoin de venir ici ? Sans le gâchis où nous nous mettons nous-mêmes, est-ce que mes camarades et mes frères nous ne nous serions pas mieux compris ? Si M. Bounderby m'avait mieux connu... s'il m'avait connu le moins du monde... il ne serait pas fâché contre moi. Mais regarde là-haut, Rachel ! regarde là-haut ! »

Suivant la direction des yeux d'Etienne, elle vit qu'il contemplait une étoile.

« Elle a brillé sur moi, dit-il avec respect, dans toutes mes douleurs et dans tous mes chagrins depuis ma chute. Elle m'a éclairé jusqu'au fond de l'âme. A force de la regarder, Rachel, et de penser à toi, j'ai presque fini par ne plus penser au gâchis ; car, si tout le monde ne m'a pas bien compris, je

« J'avais pas non plus bien compris tout le monde. Lorsque j'ai reçu ta lettre, j'ai cru un peu trop vite que la jeune dame (1), en venant me voir, était d'accord avec son frère et que c'était un méchant complot. Quand je suis tombé, j'étais en colère contre elle, et peu s'en faut que je ne fusse aussi injuste pour elle que d'autres l'ont été pour moi. Tandis que, dans nos jugements comme dans nos actions, il faut savoir souffrir avec résignation. Dans ma douleur et ma peine, les yeux fixés là-haut... avec l'étoile brillant au-dessus de moi... j'y ai vu plus clair, et mon dernier vœu maintenant, c'est que les gens puissent se rapprocher davantage et réussir à mieux comprendre les uns les autres que lorsque j'étais de ce monde, pour ma pauvre petite part. »

Louise, à ces paroles de douce patience, se pencha sur lui, en face de Rachel, de façon qu'Étienne pût la voir.

« Vous m'avez entendu ? dit Étienne, après un silence de quelques instants. Je ne vous ai pas oubliée, madame.

— Oui, Étienne, je vous ai entendu. Et votre vœu est aussi le mien.

— Vous avez un père ? Voulez-vous lui dire quelque chose de ma part ?

— Il est ici, dit Louise avec terreur. Voulez-vous que je vous l'amène ?

— S'il vous plaît. »

Louise revint avec son père. Se tenant par la main, ils contemplèrent ensemble le visage solennel du tisserand.

« Monsieur, vous me disculperez et me rendrez ma bonne réputation aux yeux de tous les hommes. Je vous lègue cette tâche. »

M. Gradgrind se troubla et demanda comment ?

« Monsieur, répondit Étienne, votre fils vous le dira. Demandez-le lui. Je n'accuse personne : je ne veux laisser aucune accusation derrière moi : pas un mot. J'ai vu votre fils et je lui ai parlé un certain soir. Je vous demande seulement de me disculper, et je compte que vous le ferez. »

Les porteurs étant prêts maintenant à transporter le blessé et le médecin désirant le voir emmener, ceux qui avaient des torches ou des lanternes se préparèrent à marcher à la tête du brancard. Avant qu'on eût soulevé la claie et tandis qu'on terminait les préparatifs du départ, Étienne, qui regardait toujours l'étoile, dit à Rachel :

« Chaque fois que j'ai rouvert les yeux et que je l'ai vue briller au-dessus de moi au milieu de ma peine, je me suis dit que c'était l'étoile miraculeuse de la crèche de notre Sauveur. Je parierais bien, va, que c'est elle !

On souleva le brancard, et Étienne fut ravi de voir qu'on allait le porter dans la direction où l'étoile paraissait le conduire.

« Rachel, ma bien-aimée ! ne lâche pas ma main. Nous pouvons nous

(1) Il s'agit de la douce et malheureuse Louise.

promener ensemble ce soir, ma chère, sans que personne y trouve à redire ! »

— Je te tiendrai par la main, et je resterai auprès de toi tout le long de la route.

— Dieu te bénisse ? Quelqu'un serait-il assez bon pour me couvrir le visage ? »

On l'emporta doucement par les champs et le long des allées, à travers le vaste paysage, Rachel tenant toujours la main d'Étienne dans la sienne. C'est à peine si quelques rares paroles murmurées à voix basse vinrent interrompre le silence attristé de la foule. Bientôt ce fut une procession funèbre. L'étoile avait montré à Étienne où il trouverait le Dieu des pauvres ; il avait passé, par l'humilité, la douleur et le pardon, pour aller rejoindre son Rédempteur dans l'asile du repos.

(Trad. W.-L. Hugues, *Les Temps difficiles* ; éd. Hachette).

Ce sont de telles pages de ce roman, dont Carlyle accepta la dédicace, qui firent déclarer à Ruskin « *que tous ceux qui s'intéressent aux questions sociales devraient lire et méditer ce livre.* » Dickens ici rejoint Tolstoï.

INFLUENCE

Le grand succès populaire des romans d'Eliot et de Dickens en France, — l'art de Thackeray, plus complexe et plus anglais étant moins accessible, — s'explique surtout, semble-t-il, par le caractère particulier de leur réalisme.

Ce réalisme est très différent de ce qu'est, au moins en doctrine, celui d'un Flaubert ou d'un Stendhal, celui des Goncourt, de Maupassant ou de Zola. Il répugne à l'attitude d'un observateur impassible, d'un collectionneur de notes et de fiches curieux et détaché, d'un expérimentateur rigoureux et froid.

Le réalisme d'Eliot et de Dickens répugne autant à la théorie de l'art pour l'art qu'à la stricte neutralité scientifique. Il est tout sentimental et lyrique, tout baigné de romantisme. Pour Eliot et Dickens, comme pour George Sand, le roman doit remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs, « la mission de l'art étant une mission de sentiment et d'amour » (Cf. Préface de « la Mare au Diable »). Presque à chaque page, devant les petits drames quotidiens de la maison et de la rue, on sent battre le cœur de l'auteur, observateur impassible non pas, mais témoin tour à tour attendri et révolté, toujours frémissant et généreux, de la comédie humaine.

Aussi, tandis que, chez nous, quels que soient les démentis que les tempéraments individuels infligent aux doctrines, l'impression laissée par nos romanciers, dans la peinture de la réalité quotidienne, est dans l'ensemble presque toujours triste, désenchantée et dure, au contraire, l'impression que laissent même les pages les plus poignantes de Dickens et d'Eliot est riche de confiance et d'espoir. Ce n'est ni pessimisme désolant, ni optimisme béat ; c'est, selon l'expression savoureuse d'Eliot, « méliorisme ». La vérité chez eux n'est pas âpre, sèche et dure ; de la vie humble qu'ils peignent se dégage et rayonne comme un enchantement de douceur et comme un charme d'espérance.

En ce sens, l'apport du roman anglais du XIX^e siècle est un des plus gros affluents du grand courant d'idéalisme social qui circulera à travers la sensibilité européenne.

CHAPITRE XXIV

LES IDÉALISTES DE L'ÈRE VICTORIENNE

CARLYLE. TENNYSON. RUSKIN
ÉLISABETH ET ROBERT BROWNING

La période qu'on désigne communément sous le nom de période victorienne — *the late Victorian era* — du nom de la grande reine Victoria, et qui s'étend de 1832 à 1875, fut pour l'Angleterre une ère de prospérité économique, d'essor industriel et de rayonnement scientifique. Une sorte de mysticisme matérialiste, à la fois prosaïque et autoritaire, trouva son expression dans l'intellectualisme utilitaire du philosophe *Stuart Mill*, dans le rationalisme historique de *Macaulay* et surtout dans les brillantes doctrines évolutionnistes de *Darwin* et de *Spencer*.

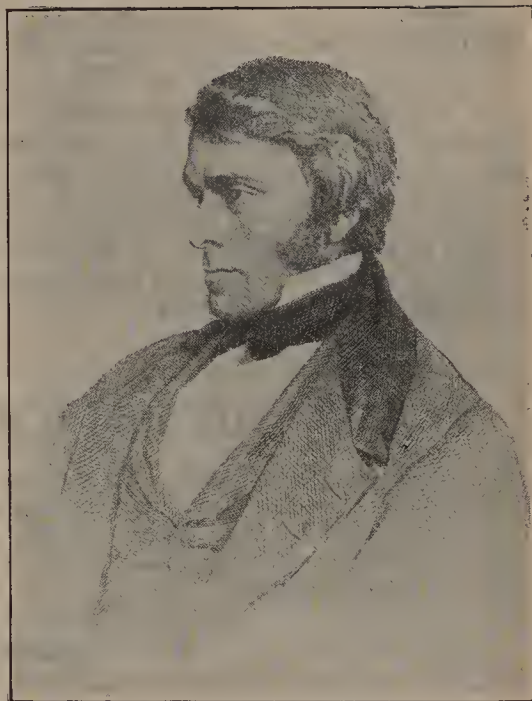
Mais un contre-courant idéaliste se dessina et s'élargit ; un groupe d'écrivains, — des poètes, car Ruskin et Carlyle méritent ce nom autant que Tennyson et les Browning, — se dressent comme les revendicateurs passionnés d'un idéal qui ne veut pas se laisser prescrire ; ils vont des mains des grands romantiques, et des plus purs, d'un Wordsworth, d'un Shelley, ou d'un Keats, reprendre le flambeau sacré, et, au cœur même de cet âge de prose, ils font fleurir la fraîcheur imprévue d'une oasis.

Cet idéal n'est pas seulement d'ailleurs un idéal esthétique. Ce qui fait sa force émouvante, c'est qu'il est une sorte d'Évangile moral et social. Sans doute, dans l'âge moderne, le Savant, l'Ingénieur et l'Industriel paraissent les maîtres du monde. Ils créent de la richesse, et ils peuvent se placer eux-mêmes dans un plan supérieur de raison et même de beauté. Mais leur croyance dans le progrès de l'Humanité par la Science, projetée dans des milieux plus bas, subit une étrange déformation : la petite bourgeoisie n'aspire qu'à gagner de l'argent ; le monde des travailleurs ne rêve que de jouissances matérielles immédiates et se dégoûte du travail. Comme le grand Dickens l'avait fait dans la dernière page que nous avons citée des « *Temps difficiles* », les écrivains idéalistes de l'ère victorienne au-dessus du puits de l'Enfer feront briller l'étoile.

CARLYLE (1795-1881)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Thomas Carlyle est né le 4 décembre 1795 à Ecclefechan, petit bourg de la vallée de l'Annan, en Écosse, dans une humble famille ; son grand-père avait été charpentier, son père et ses oncles étaient maçons. Comme il était l'aîné de neuf enfants, il fut, dès ses premières années, à la rude école de la pauvreté, du travail et du devoir. Son caractère s'y trempa. Que fera-t-il ? Sera-t-il pasteur, comme le voudraient ses parents ? Non. Même dans la foi presbytérienne, le métier tue l'homme, et la lettre tue l'esprit. Maître d'école, alors ? Il essaie, tâte du métier de « Pédant relié en cuir », mais est vite écœuré jusqu'à la nausée de ce plafond bas et de cet horizon fermé. Ses chefs d'ailleurs le notent mal, puisqu'ils le jugent *clair et précis* dans ses expositions !... Précepteur dans une famille ? Métier servile : il étouffe.



Une lettre de Goethe illumine sa vie et sa voie. Toutes les carrières se ferment devant cette âme ombrageuse, irritable et fière ; il s'engage à corps perdu dans la voie héroïque. Il écrira ce qu'il pense, comme il le pense. Son œuvre, mûrie dans la beauté du silence, sera sincère comme un cri. Un cri de révolte et de haine indignée contre toute la civilisation de son temps, mercantile et vile, et qui substitue partout la servitude de la machine à la liberté de l'esprit. Un cri d'amour, un cri de foi en la dignité sainte du Travail et en l'action permanente et efficace des Héros, d'un héros des Lettres, comme Goethe, d'un héros de l'Action, comme Cromwell. La Cromwelliade vaut l'Illiade. Et lui-même, le chantre des Héros, il sent qu'il est de pure race anglo-saxonne, le fils de ces anciens Vikings, de ces rois de la mer silencieux qui, les dents serrées, défiaient les vagues sauvages et les monstres de la mer ; comme Beowulf, il doit tuer Grenda, le monstre, et les fils du monstre, tous ceux qui vivent d'une vie

sans ciel et sans étoiles, sans amour et sans foi. Lui, puritain mystique, illuminé et sombre, il détache le glaive de la muraille et porte au mal qui l'encercle de rudes coups. Il entre dans le marais pestilentiel, pour le nettoyer, et entraîner les hommes vers l'âpre sommet lumineux à conquérir. Ses ouvrages, depuis son premier, *la Vie de Schiller* (1823), jusqu'à son essai *sur les Premiers rois de Norwège* (1875), sont déclamés, clamés, en un style plein de flamme incohérente, langue de prophète qui marcherait irrité dans des nuages troués d'éclairs. L'auteur des *Héros* (1841) n'a jamais pactisé avec l'ennemi pour acquérir des honneurs faux ou une vaine gloire. En faisant d'elle la compagne de sa vie héroïque, il a rendu sa femme qu'il adorait très malheureuse ou très heureuse. Quand elle meurt, il est nommé recteur de l'Université d'Edimbourg en 1866. La douleur du grand vieillard fut immense. Il se redressa pourtant. Pendant quinze ans, il vécut encore. c'est-à-dire il travailla. Paralysé du bras droit, il dicte sa pensée à sa nièce, sa pensée vivante, « *car, de celui qui œuvre, qui vit un poème et de celui qui le dit des lèvres, le premier seul est digne du nom de poète.* » Il mourut un jour d'hiver, le Prophète de Chelsea. « *Le verglas et la pluie tombaient dru sur le cortège, dit l'un de ses biographes, mais le soleil vint après.* » Trop tard ! Dans son cercueil, les dents serrées, il semble que Carlyle dit encore : « Non ! »

VIE DE SCHILLER (1825)

La *Vie de Schiller* fut écrite dans le vieux manoir de Kinnaird, entre une rivière, le Tay, et des bois. Carlyle travaillait de nuit à son *pauvre Schiller*, comme il dit, dans le silence et la solitude. Il ne s'était pas encore formulé à lui-même sa théorie du héros mais, du premier bond, sa pensée, puissante et triste, abordait un héros des Lettres : le pur et grand Schiller.

SCHILLER

La littérature fut sa foi, la dictée de sa conscience ; il fut un apôtre du Sublime et du Beau, et cette vocation qui fut sienne a fait de lui un héros. Car c'était avec l'esprit d'un homme vrai qu'il la conçut, et qu'il entreprit de la cultiver, et les inspirations qu'il y puisa maintinrent en son âme la plus noble équité. La fin de la littérature n'était pas, au jugement de Schiller, d'amuser les oisifs, ou de distraire les gens d'affaires, au moyen de fastueux spectacles pour l'imagination, ou de paradoxes étranges et d'épigrammatiques dissertations pour l'entendement ; elle n'était à aucun degré de satisfaire, sous aucune forme, l'égoïsme de ses professionnels, de servir à leur perversité, à leur amour de l'or, ou même de la renommée. Pour ceux qui l'abaissent à ces propos, il nourrit de tout temps le mépris le plus profond dont sa nature aimante était capable. « Infortuné mortel », dit-il au marchand de littérature, à l'homme qui écrit pour le gain, « infortuné mortel qui avec la science et

l'art, les plus nobles des outils, n'accomplis et ne tentes rien de plus que le manœuvre journalier avec les plus grossiers ; qui, dans le domaine de la parfaite Liberté, portes en toi l'âme de l'Esclave ! » Dans la conception de Schiller, la littérature véritable enveloppe l'essence de la philosophie, de la religion, de l'art, de tout ce qui parle à la partie immortelle de l'homme. Elle est la fille à la fois, et la gardienne de tout ce qui en nos personnes est spirituel et élevé. Le Trésor qu'elle dispense est la vérité physique, politique, économique, telle que l'homme des sens incessamment l'exige en nous, qu'il est toujours prêt à récompenser, et en général à trouver ; mais la vérité du sens moral, la vérité du sentiment, cette vérité intime avec ses mille aspects, que seule peut discerner la portion la plus éthérée de notre nature, mais sans laquelle languit et périt cette portion, nous laissant dépouillés de nos droits de naissance, désormais machines « terrestres de la terre », faites pour gagner et pour jouir, non plus dignes d'être appelés les Fils du Ciel. Les trésors de la Littérature sont ainsi célestes, impérissables, au-dessus de toute estimation ; c'est elle qui garde l'autel de nos meilleures espérances ; elle, le palladium de la pure virilité ; être un de ses gardiens et de ses serviteurs, voilà la plus noble fonction qui puisse être confiée à un mortel. Le génie, même dans ses plus pâles éclats, est « le don inspiré de Dieu » ; celui qui a reçu cet important office doit marcher en avant et peiner dans sa sphère ; il doit entretenir parmi ses frères le « feu sacré », que l'atmosphère lourde et souillée de ce monde toujours menace d'éteindre. Malheur à lui s'il néglige cet office, s'il n'entend pas « sa calme petite voix » ! Malheur à lui s'il fait de ce don inspiré le serviteur de ses mauvaises et honteuses passions, s'il l'offre sur l'autel de la vanité, s'il le vend pour une pièce d'argent !

.

En résumé, nous pouvons le saluer heureux. Sans doute sa mort fut précoce ; mais celui qui l'étudie s'écriera avec Charles XII dans un cas différent : « N'est-ce pas avoir assez vécu si j'ai conquis des royaumes ? » Ces royaumes que Schiller a conquis ne furent pas à l'avantage d'une nation unique, aux dépens de la douleur d'une autre ; ils n'ont point été souillés du sang d'aucun patriote, des larmes d'aucune veuve, d'aucun orphelin ; ce sont des royaumes conquis sur les mornes empires des Ténèbres, pour accroître le bonheur et la dignité et la puissance de tous les hommes ; ce sont des formes nouvelles de vérité, de nouvelles maximes de sagesse, de nouvelles scènes de beauté, gagnées sur « le vide et informe infini » ; « un bien éternel » pour toutes les générations de la terre.

Il faut confronter au jugement que Carlyle porte ici sur Schiller celui que, trois ans plus tard, dans un article de la *Foreign Review*, il portera sur Goethe, qui est et restera pour lui le Héros par excellence de la littérature.

GÖTHE

... Nous estimons que la renommée de Goethe est méritée à un degré considérable, que son influence a été hautement profitable à son propre pays, et, bien plus, qu'elle promet de l'être à nous aussi et à toutes les autres nations. On peut, sans beaucoup de mots, exposer les raisons principales d'une telle opinion, mais ce serait une longue tâche, et même une tâche infinie, de les développer avec précision. Nous trouvons, donc, en Goethe, un artiste, au sens ancien et élevé du terme, au sens qu'il comportait sans doute, il y a longtemps, chez les maîtres de la Peinture italienne, et chez les pères de la Poésie anglaise. Nous disons que dans les œuvres de cet homme, qui de toutes façons appartiennent à notre époque, nous discernons des vestiges de cette antique et divine inspiration, qui, depuis longtemps, n'est plus parmi nous, et qui, même, comme on l'a souvent et laborieusement démontré, ne devait plus revenir jamais en ce monde.

Ou encore, peut-être, serrerons-nous notre pensée de plus près, en disant que nous découvrons dans Goethe l'exemple le plus frappant d'un écrivain qui est, à parler rigoureusement, ce que la philosophie appelle un homme. Il n'est ni noble, ni plébéien, ni libéral, ni servile, ni athée, ni dévot, mais il est tout ce qu'il y a de meilleur et d'excellent en tous ceux-ci, fondus en un pur mélange : il est un homme purement et universellement. La Poésie de Goethe n'est point l'œuvre d'une faculté séparée, d'une mécanique mentale, mais la voix de toute l'harmonieuse virilité ; elle est l'harmonie même, l'harmonie vivante et créatrice de vie, de cette puissante virilité qui enfante la poésie. Tous les hommes de cœur peuvent être des poètes par l'action ou la parole ; et tous les vrais poètes le sont par l'un et l'autre. Mais Goethe nous apparaît, en outre, comme une personnalité douée de cette vision heureuse, de cette expérience aussi et de cette sympathie avec les mœurs humaines, qui font de lui, non seulement la gloire littéraire, mais, à beaucoup d'égards encore, le Maître et le représentant de son siècle. Car, sans parler de ses dons naturels, il a cultivé sa personne et son art, il a étudié avec une constance, une ferveur jamais lassée, dont il n'est point d'autre vivant exemple, et qui, parmi les poètes anglais surtout, ne trouve d'analogie qu'en Wordsworth. Et voici, à notre sens, le résultat : il a, dans ses créations exquises et mélodieuses, incarné, pour nos esprits, la Sagesse qui est propre à ce temps ; la belle et religieuse Sagesse à qui il est donné encore de parler à toute l'âme, avec quelque chose de son ancien prestige ; à qui il est donné encore, dans ces jours durs, incroyants et utilitaires, de nous revêtir des rayons du Monde Invisible, mais non irréel, afin qu'ainsi le Réel et l'Idéal puissent se joindre encore, et que la claire Science s'unisse encore à la Religion, dans la vie et les affaires humaines.

SIGNES DES TEMPS (1829)

Dans ce livre, Carlyle aborde de front pour la première fois ce qui est pour lui le grand problème social moderne, et il oppose au mécanisme brutal et scientifique, qui asservit et endort, le libre jeu, hardi et puissant, des énergies individuelles.

L'ÂGE DE LA MACHINE

... Nous aussi nous reconnaissons que le présent est important comme l'est, nécessairement, tout temps présent. Le plus humble jour qui passe sur nos têtes est le confluent de deux Éternités : il est fait de courants dont la source jaillit du plus lointain Passé, et dont le flot s'en va au plus lointain Avenir. Il serait, sans doute, sage à nous de pouvoir discerner vraiment les signes de notre époque, et rectifier sagement notre situation par la connaissance de ses manques et de ses avantages. Au lieu de laisser errer de vagues regards dans l'horizon obscur, jetons les yeux un instant avec calme sur la scène confuse où nous sommes. Peut-être quelque chose de sa confusion va-t-elle s'évanouir à un examen plus sérieux, et peut-être quelques-uns de ses caractères distinctifs, quelques-unes de ses tendances plus intimes, nous seront-ils plus clairement révélés. Plus clairement aussi, verrons-nous alors le rapport que nous avons avec elle, et quelles sont en elle nos fins et nos aspirations propres et véritables.

Si l'on nous demandait de caractériser d'une seule épithète cet âge qui est le nôtre, nous serions tentés de l'appeler, non pas l'âge héroïque, ou religieux, ou philosophique, ou moral, mais, par-dessus tout, l'âge mécanique. Notre Âge est celui de la Machine, en tout sens extérieur et intime de ce mot ; l'Âge qui, de toute sa puissance indivise, propage, enseigne et pratique le grand art d'adapter les moyens aux fins. Rien ne s'y fait directement, ou à la main ; tout s'y fait par règle et selon un plan fixé. Tout est prêt à aider, à accompagner, à abréger, d'une manière ingénieuse, la plus simple entreprise. On a discrédité et rejeté tous les anciens modes d'action. De toutes parts on a chassé de son atelier le vivant artisan, pour faire place à un artisan inanimé, mais plus lesté. La navette échappe aux doigts du tisserand et tombe aux doigts d'acier qui la font courir plus vite. Le matelot amène sa voile, et rentre sa rame, et il commande à un robuste, inlassable, serviteur aux ailes vaporeuses, de le porter sur les eaux. Les hommes ont franchi les océans sur des vaisseaux à vapeur ; le Roi-Feu de Birmingham a visité l'Orient fabuleux, et le génie du Cap, s'il était là quelque Camoëns encore pour le chanter, s'est effrayé une seconde fois de tonnerres bien plus étranges que ceux de Gama. Et la Machine n'a pas dit son dernier mot. Même le cheval est dépouillé de son harnais, et un prompt cheval de feu est attelé à sa place. Mieux encore, nous avons un artiste qui couve des poulets au moyen de la vapeur, et la poule-couveuse elle-même va être remplacée ! Pour tous propos terrestres et même

pour quelques-uns d'au-delà, nous avons des machines et des perfectionnements mécaniques : pour hâcher nos choux, pour nous jeter dans le sommeil magnétique.

« Nous transportons les montagnes (1), les mers sont nos grand'-routes lisses, — rien ne peut nous résister. Nous faisons la guerre à la rude nature, et, grâce à nos engins irrésistibles, — nous revenons victorieux toujours et chargés de dépouilles. »

CARACTÉRISTIQUES (1831)

Dans cet ouvrage, Carlyle poursuit, sous forme de méditation lyrique ardente, le Parallèle esquissé dans *les Signes des Temps* entre la vie artificielle de l'âme moderne, embarrassée de scrupules, d'analyses et de doutes, et la vie véritable de l'âme. Qu'un acte de foi dans l'action brise le réseau et déchire le brouillard !

L'ACTION CONQUÉRANTE

Celui qui a des yeux et un cœur peut dire, même aujourd'hui : « Pourquoi tremblerais-je ? La lumière est venue dans le monde, pour ceux qui chérissent la lumière, comme la Lumière veut être chérie, d'un Amour infini. qui peut tout faire, tout souffrir. »

Ici, sur la terre, nous sommes comme des soldats, combattant sur une terre étrangère, qui ne comprenons point le plan de la campagne et n'avons point besoin de le comprendre, voyant clairement ce qui est à faire auprès de nous. Faisons-le comme des Soldats, avec soumission, avec courage, avec une joie héroïque. « Quoi que ta main trouve à faire, fais-le de toute ta force. » Derrière nous, derrière chacun de nous, six mille ans d'Effort humain, d'humaine Conquête ; devant nous le Temps illimité, avec ses continents et ses eldorados, encore incréés, inconquis, que nous avons, oui, nous, à conquérir, à créer, et du sein de l'Éternité brillent pour nous les guides célestes des Étoiles.

« Mon patrimoine, qu'il est vaste et beau !

« Le temps est mon beau champ de semailles, et c'est du temps que je suis héritier (2) ».

LES HÉROS (1841)

C'est au livre des *Héros* que tous les Essais de Carlyle aboutissent, d'un mouvement impétueux et irrésistible, comme les affluents aux fleuves, et les fleuves à la mer. D'une série de conférences, faites à contre-cœur et pour gagner son pain, il tira ce livre formidable, intitulé : *Les Héros, le Culte des Héros et l'Héroïque dans l'Histoire*, dans lequel surgissent devant son imagination enfiévrée tous les Héros qui, depuis Odin jusqu'à Crom-

(1) *Corinthiens*, t. XIII, p. 2.

(2) Gœthe.

well et Napoléon, en passant par Mahomet, Dante et Shakespeare, Luther et Knox, Johnson, Rousseau et Burns, jalonnent à ses yeux et illuminent toutes les voies de l'Histoire de l'Humanité. La page que nous citons, extraite de sa première conférence, expose l'idée génératrice de toute l'œuvre.

LE CULTE DES HÉROS

Je sais fort bien que de nos jours le Culte des Héros, la chose que j'appelle Culte des Héros, fait profession d'avoir disparu, et d'avoir définitivement cessé d'être. Notre époque, pour des raisons qu'il vaudra la peine un jour d'examiner, est une époque qui, pour ainsi dire, nie l'existence des grands hommes, nie que les grands hommes soient un bien désirable. Montrez à nos critiques un grand homme, un Luther, par exemple, ils commencent à ce qu'ils appellent « rendre compte » de lui, non à l'adorer, mais à prendre ses dimensions, et à l'amener à être une petite espèce d'homme ! « Il était la créature du Temps », disent-ils, le Temps le demandait, le Temps a fait toutes choses, lui rien, si ce n'est ce que nous, le petit critique, aurions pu faire aussi ! Ceci ne me paraît rien qu'une triste besogne. Le Temps demandait ? Hélas ! nous savons des temps qui demandaient avec assez de bruit leur grand homme, mais sans le trouver quand ils le demandaient ! Il n'était point là, la Providence ne l'avait point envoyé ; le Temps, en demandant de toutes ses forces, devait descendre vers la confusion et le naufrage, parce qu'il ne voulait point venir celui qu'on demandait.

Car si nous voulons y penser, aucun Temps n'aurait eu besoin d'en venir à la ruine, s'il avait pu trouver un homme assez grand, un homme assez sage et assez digne ! Sagesse pour discerner vraiment ce que le Temps souhaitait, vaillance pour le conduire sur le chemin qui y menait, c'est le salut de tout temps. Mais je compare les Temps vulgaires et languissants, avec leur incroyance, leur détresse, leur perplexité, avec leurs caractères languides et hésitants et leurs conditions troublées, qui s'écroulent d'impuissance en une détresse pire, vers la ruine finale, tout ceci, je le compare à du bois sec et mort qui attend l'éclair du ciel qui va l'enflammer. Le grand homme, avec sa libre force, droit venue de la main même de Dieu, est l'éclair. Sa parole est la sage parole guérissante en laquelle tous peuvent croire. Tout flamboie autour de lui, maintenant qu'il a frappé, en un feu pareil au sien propre. Les branchages secs, vermoulus, croit-on, l'ont demandé ? Ils avaient grand besoin de lui, mais quant à le demander ! Ceux-là sont des critiques à courte vue, je pense, qui crient : « Voyez, ne sont-ce pas les branches qui ont fait le feu ? » Nulle plus triste preuve ne peut être donnée par un homme de sa propre petitesse que son incroyance en les grands hommes. Il n'est pas de plus tristes symptômes d'une génération qu'un tel général aveuglement à l'éclair spirituel, avec la foi seulement en l'amas de bois dépouillé et mort. C'est le dernier

comble de l'incroyance. A toutes époques de l'histoire du monde, nous trouverons que le Grand Homme a été l'indispensable sauveur de son époque, l'éclair sans lequel le bois mort n'aurait jamais brûlé ! L'Histoire du Monde, j'ai déjà dit qu'elle était la biographie des grands hommes.

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT (1843)

De ce fivre, écrit, d'un mouvement désordonné et fougueux, en sept semaines, nous extrayons dans le livre III, intitulé *le Travailleur moderne*, la page suivante, d'une éloquence d'apocalypse, où il propose en exemple aux travailleurs modernes de toutes les classes sociales, *Oies engraisées et Singes*, qui veulent à tout prix être *heureux*, celui qui fut le Héros de la Mer et trouva toute sa joie dans l'action héroïque et démesurée.

A CHRISTOPHE COLOMB

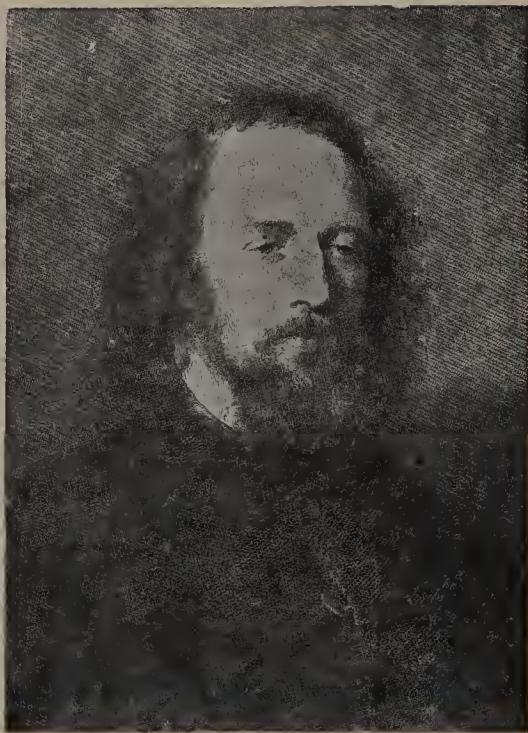
Brave Capitaine-de-mer, norse Roi-de-Mer, Colomb, mon héros, le plus royal Roi-de-mer de tous ! Ce n'est point un amical entour, celui où tu es, dans la vaste profondeur des Eaux : autour de toi, des âmes mutinées et découragées, derrière toi, la honte et la ruine ; devant toi, le voile impénétré de Nuit. Frère, ces sauvages montagnes d'eau, bondissant de leurs profondes assises (dix milles de profondeur, me dit-on), ne sont pas entièrement là en ta faveur ! M'est avis qu'elles ont d'autre tâche que te faire flotter de l'avant : Et les formidables Vents, qui balaient l'espace d'Ursa Major aux Tropiques et à l'Équateur, dansant leur valse géante par les royaumes du Chaos et de l'Immensité, n'ont guère cure de remplir bien, ou de remplir mal, les petites voiles latines, en ce youyou où tu es ! Tu n'es point parmi des amis à la parole articulée, mon frère, tu es parmi d'immensurables monstres muets, se culbutant et hurlant, béants comme le monde ici. Secrète, lointaine, invisible à tous les cœurs sauf au tien, il est une assistance en eux ; vois comme tu parviendras jusqu'à elle. Patiemment tu attendras que le suroît affolé se soit épuisé, te sauvant par science adroite de défense, cependant, vaillamment, avec prompte décision tu te lanceras, quand l'Est propice, le Possible, se lèvera. La mutinerie des matelots, tu la réprimeras sévèrement, la faiblesse, la défaillance, tu leur rendras courage joyeusement, tu étoufferas plainte, déraison, lassitude, faiblesse des autres et de toi-même, combien de choses tu étoufferas ! Il s'ouvrira un abîme de Silence en toi, plus profond que cette mer, qui n'a que dix milles de profondeur ; un silence insondable, comme de Dieu seul. Tu seras un Grand Homme. Oui, mon Soldat-du-Monde, au service de la Marine-du-Monde, il te faudra être plus grand que ce tumultueux Monde immensuré qui t'entoure ; toi en ton âme robuste, comme dans des bras de luttcur, tu l'embrasseras, le dompteras, et le feras te porter aux nouvelles Amériques, ou bien où Dieu le veut.

(Trad. Masson, *Pages choisies de Carlyle* ; éd. Armand Colin).

TENNYSON (1809-1892)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Alfred Tennyson est le plus grand poète de ce qu'on appelle l'ère victorienne. Sa vie, longue, noble et belle, se développe et se déroule comme un fleuve au large courant. Enfant, dans le jardin de la cure de son père, il raconte à ses frères et à ses sœurs (il était l'aîné de douze enfants) des histoires de chevalerie ou les récents exploits de Wellington. A huit ans, il faisait déjà de petits poèmes; il écoutait avec délices la voix du vent; et *les mots loin, loin, bien loin* avaient pour lui un charme étrange. Un jour d'avril 1824, il grave sur un roc, en face de la rude mer du Nord, ces simples mots : *Byron est mort*. Ses premières œuvres sont des œuvres de beauté. Comme le grand poète Keats, il se plaît à chanter les héros lumineux de la mythologie grecque : *Les Hespérides, les Sirènes, Ulysse et les Mangeurs de Lotus*. Vingt-cinq ans avant



Ruskin et son école, il esquisse de délicieuses figures de jeunes filles préraphaélites, tendres et fins visages qui brillent parmi des fleurs délicates, des sourires de vagues mouvantes, des fraîcheurs printanières de bourgeons naissants et des chants d'oiseaux dans de féeriques jardins. En 1842, il fait paraître dans le poème de *Maud* quelques-uns des vers d'amour les plus jolis et les plus ardents de la poésie anglaise. Il tisse dans *la Princesse* la charmante broderie d'un petit roman féministe. Après dix ans de silence et la mort d'un ami cher, il dépose comme des fleurs sur une tombe les pièces émouvantes intitulées : *In memoriam*. En 1850, il épouse la seule femme qu'il ait aimée, celle à laquelle, quand il avait quatre-vingts ans, il dédiait son dernier livre, « *ce livre et mon amour avec lui, à vous qui avez soixante-dix-sept ans et une foi aussi claire que les célestes profondeurs de l'azur de juin* »

et dans l'âme un aussi jeune été que le vert de la fougère parmi les ténèbres de la bruyère ».

Comblé de gloire et d'honneurs, baronet, pair, poète lauréat, il fait de son œuvre comme un grand chant national, qui, depuis l'ode magnifique *Sur la mort du duc de Wellington*, en passant par l'héroïsme secret des humbles dans *Enoch Arden*, remonte dans les *Idylles du Roi* (de 1855 à 1889) jusqu'à la pure et fraîche source celtique des Romans de la Table-Ronde, jusqu'au roi Arthur, vainqueur de ses passions, et jusqu'à Elaine « le lys d'Astolat ».

Sa mort fut, comme sa vie, d'une douceur apaisée et sereine, comme le soir d'un beau jour. Ses derniers mots furent : « *Où est mon Shakespeare ? Il me faut mon Shakespeare* ». Et encore : « *Je veux voir le Ciel et la Lumière* ». Il répéta, comme Goethe : « *le Ciel et la Lumière* ». On mit avec lui dans son cercueil la *Cymbeline* de Shakespeare, une couronne de lauriers cueillis sur la tombe de Virgile et des guirlandes de ces roses qu'il aimait entre toutes les fleurs.

L'Angleterre tout entière lui fit des funérailles à la fois magnifiques et simples. On chanta sous les voûtes de Westminster les strophes du poème qui avait été son chant du Cygne et qu'il avait composé à quatre vingt et un ans, sous le titre *En franchissant la Barre*, et dont voici les derniers vers : « *Crépuscule et cloche du Soir — Et puis, après la Nuit ! — Puisse l'adieu ne pas connaître la tristesse, lorsque j'embarquerai ! — Car au-delà du Temps, au-delà de l'Espace, — Si loin que m'emportent les flots, — Je verrai mon pilote face à face, lorsque j'aurai franchi la barre aux larges eaux.* »

« IN MEMORIAM » (1850)

EXTRAITS

De ce recueil, adorable et émouvant reliquaire, consacré à la mémoire d'un ami disparu, nous donnons ici quelques-unes des pièces les plus hautes d'inspiration et les plus parfaites de forme.

O vieil if, dont l'étreinte embrasse mainte pierre,
Où des morts au-dessous couchés le nom se lit,
Leur tête sans un rêve a tes fibres pour lit,
Ta racine à leurs os fait un autre suaire ;

Chaque printemps apporte aux champs les fleurs aimées
Apporte au gai troupeau la tendre nouveau-né ;
Mais, sous ton noir abri, le battement rythmé
Compte au cadran la fin de nos brèves années.

Tu n'as pas la splendeur de la fleur éphémère ;
Mais tes puissants rameaux ont aux vents résisté,
Et les rayons brûlants des soleils de l'été
N'envahissent jamais ton ombre séculaire.

Songeant à ta durée, ô vieil arbre morose,
Il semble que l'esprit soit prêt à défaillir,
Et que, hors de mon sang, mon être va jaillir,
Pour se mêler au tien, vie en ta vie enclose.

* *

L'heure est proche où du Christ on fête la naissance ;
Dans une nuit sans lune un calme solennel ;
De sommet en sommet les cloches de Noël
Se répondent, perçant la brume et le silence.

De nos quatre hameaux ce sont les quatre voix ;
Sur la lande ou les prés, le vent nous les apporte,
Leur bruit s'enfle et s'éteint ; il semble qu'une porte
Entre ces sons et moi se ferme chaque fois.

Chacun des quatre vents une voix nous amène,
Qui grandit, puis se perd en une humble rumeur :
Bonté du cœur et paix, paix et bonté du cœur,
Bonté du cœur et paix à la famille humaine.

Cet an m'a vu souffrant m'endormir, m'éveiller ;
J'ai presque désiré la nuit qui n'est suivie
D'une aube, et souhaité que se brisât ma vie,
Avant d'entendre encor ces cloches m'appeler.

Mais leur pouvoir est grand sur mon cœur anxieux,
Car leur appel déjà parlait à ma jeunesse ;
Leur voix à ma douleur mêle un peu d'allégresse,
Les cloches de Noël au carillon joyeux.

* *

A Noël en tremblant nos doigts ont donc tressé
Le houx et mis à l'âtre une guirlande verte ;
D'un brouillard pluvieux la terre était couverte
Et le soir de Noël triste s'est abaissé.

Comme aux jeux d'autrefois, dans le salon bruyant
Nous primes nos ébats, image peu sincère
De la joie, et chacun eut la pensée austère
Qu'un fantôme était là, muet et nous voyant.

Nous cessâmes : les vents dans le hêtre sifflaient,
Vents d'hiver qui balaient des plaines infinies ;
En cercle assis, les mains de l'un à l'autre unies,
Nous nous taisions ; seuls nos regards se parlaient.

Puis le son de nos voix comme un écho monta :
Nous chantions (nos yeux se voilant de buée)
La chanson qu'il avait si gaîment entonnée
Un an plus tôt : chacun éperdument chanta.

De plus doux sentiments en nos cœurs se glissèrent ;
« Plus de paix sûrement convient, » disions-nous,
« Ils reposent en paix et leur sommeil est doux ! »
Un silence suivit, et nos larmes coulèrent.

Dans nos voix un plus noble enthousiasme s'enflamme :
Nos chants disent alors : « Ils ne périssent pas,
Ils ne perdent l'amour qu'ils eurent ici-bas,
Et s'ils changent, pour nous rien ne change leur âme,

Loin de ce monde où tout est mouvant, éphémère,
Dans son pouvoir grandi demeurant identique,
De ses rayons aigus la flamme séraphique
Perce tout voile, et court de l'une à l'autre sphère. »

Lève-toi, radieuse, ô sainte matinée ;
Que du fond de la nuit monte le jour joyeux !
O Père, touche l'Est, et fais jaillir les feux
De l'aube qui brilla quand l'Espérance est née.

*
* *

Tu t'élèves encore à l'Est, aurore obscure,
Si bruyante des voix joyeuses des oiseaux,
Si vivante des longs beuglements des troupeaux ;
Jour, qui fauches la fleur de l'humaine nature ;

Qui trembles, à travers l'obscurité rougie,
Sur ce ruisseau grossi qui bouillonne pressé,
Par les prés où toujours respire le passé,
Par ces bois que le mort pour nos cœurs sanctifie ;

Qui dans le rideau vert montant jusqu'aux meneaux,
Dis un chant où tu ris des soucis à venir

Et de l'automne qui çà et là fait surgir
L'empreinte de son doigt de feu sur les rameaux ;

Qui réveille encor, de ton souffle odorant,
Dans des milliers de cœurs l'heureuse souvenance
D'un jour de mariage et d'un jour de naissance,
Ou de mort pour un nombre, hélas ! beaucoup plus grand !

Ah ! Dans quelque pays que leur demeure soit,
Entre les points où dort le pôle solitaire,
Aujourd'hui j'ai pour eux les sentiments d'un frère
Puisque sans me connaître ils pleurent avec moi.

* * *

Sonne, cloche éperdue au vertige du ciel,
A la froide lumière, au nuage qui fuit ;
Cette année agonise et mourra dans la nuit :
Sonne, cloche, et la livre au néant éternel.

Sonne pour elle un glas, sonne pour la nouvelle,
Sonne, cloche joyeuse, au-dessus du sol blanc :
Un an s'enfuit, suis-le de ton adieu tremblant ;
Sonne le glas du faux, et que ta voix appelle

Le seul vrai. Sonne un glas pour le chagrin rongeur
Qui s'attache à ma vie à jamais désolée ;
Pour la guerre entre riche et pauvre ; et, voix ailée,
Sonne l'avènement pour tous du Droit vainqueur.

Sonne un glas pour la fin de la mourante foi
Du parti qui prolonge une cause vieillie ;
Sonne pour accueillir une plus noble vie,
De plus humaines mœurs, une plus pure loi.

Un glas pour le besoin, les soucis, le péché,
La cruelle froideur de cet âge sceptique ;
Sonne un glas, sonne pour mon vers mélancolique,
Et qu'un plus heureux chant par toi soit annoncé.

Sonne un glas pour l'orgueil des grandeurs et du sang
Pour la haine civique et pour la calomnie ;

Sonne pour célébrer la justice infinie,
Et, dans l'amour du bien, le monde renaissant.

Sonne un glas pour la mort de nos penchants mauvais ;
Sonne un glas pour la soif de l'or, mère de haine,
Pour la guerre pendant vingt siècles souveraine ;
Et sonne pour fêter vingt longs siècles de paix.

Sonne, et dis que voici l'homme à la libre foi,
Au cœur fier et plus large, à la main plus ouverte
Sonne et chasse la nuit dont la terre est couverte,
Sonne, annonce le Christ dont va régner la loi.

(Trad. Morel. *In Memoriam*: éd. Hachette.)

—

JOHN RUSKIN (1819-1900)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

John Ruskin fut essentiellement un professeur de Beauté. Il prêcha toute sa vie le culte de la Beauté en pleine ère victorienne industrielle, mercantile et asservie au gain. A vingt-quatre ans, il fait paraître son premier volume des *Peintres modernes* et révèle le génie du peintre Turner. Dans les deux ouvrages qui ont pour titre : *les Sept lampes de l'architecture* (Sacrifice, Vérité, Force, Beauté, Vie, Souvenir, Obéissance) (1849), et *les Pierres de Venise* (1851-1853), «étrange, inattendu et excellent sermon des pierres», selon le mot de Carlyle, il fixe les grandes lignes de son Credo artistique. Peintres et poètes de la jeune école préraphaélite se groupent autour de lui comme autour d'un maître. Mais, dans la seconde partie de sa vie à partir de 1860, le spectacle des humbles qui peinent et souffrent sans idéal, sans joie et sans dignité, dans



un travail machinal, lui dicte de nouveaux devoirs, dans *la Couronne d'Olivier Sauvage* (1866). C'est aux travailleurs, et surtout aux travailleurs manuels qu'il prêche la sainte Croisade de la Beauté, « à l'homme qui d'un fossé a tiré de l'argile toute une journée, ou conduit un express contre le vent du Nord toute une nuit, ou tenu la barre d'un charbonnier pendant un grain le long d'une côte sous le vent, ou manié le fer chauffé à blanc devant le gueulard d'un fourneau ».

En 1870, le siège de Paris et le danger que court Notre-Dame lui arrachent un cri de douleur et de colère. Dans son atelier d'artiste, dans sa chaire de professeur à Oxford, c'est l'homme qui parle. Il dépense sa fortune à fonder des colonies ouvrières et « la *Guilde de Saint-George* ». Comme saint François d'Assise leur prê-

chait l'amour, il prêche aux humbles le retour à la campagne et l'abandon des villes corruptrices, l'union des cœurs dans un travail joyeux.

Le 20 janvier 1900, celui qui, enfant, demandait qu'on mît, comme fond de décor à son portrait, des *collines bleues*, celui qui, à quarante ans, dans une lettre à son ami Rossetti, se plaignait de n'avoir jamais connu l'amitié ni l'amour, mais ajoutait *qu'il ne pouvait jamais lire l'épithaphe des Spartiates aux Thermopyles sans que ses yeux se mouillent de larmes*, celui qui pendant les cinquante dernières années de sa vie était descendu vers le peuple, vers le plus humble homme du peuple, « *Jusqu'à ce dernier !* » qui avait donné son titre à son plus émouvant ouvrage, ce professeur ardent de Beauté et d'Amour fermait à jamais ses yeux au milieu des rochers et des bois de Brantwood, au bord d'un beau lac d'Angleterre, et il voulut dormir son dernier sommeil, non pas dans un tombeau de Westminster, mais dans l'humble cimetière du petit village de Coniston, tout près d'une humble école d'enfants du peuple pour lesquels il avait composé de petits cantiques, simples, lumineux et beaux, d'une beauté incomparable, d'une beauté d'âme.

ANALYSES ET EXTRAITS

LES PEINTRES MODERNES (1843-1860)

C'est en 1843 que parut le premier volume de cet ouvrage, qui devait en comporter cinq et occuper l'esprit de Ruskin jusqu'en 1860. C'est là qu'il formule avec un lyrisme éclatant ou tendre sa conception maîtresse de la beauté de ce qui vit, des arbres, des plantes, des feuilles, des mousses, de toutes les formes de la vie naturelle, dont les plus humbles sont les plus belles et les plus purement désintéressées. Et il parle des beautés simples de la nature avec la ferveur ardente et tendre de saint François d'Assise, qu'il salue comme un maître en amour.

LA BEAUTÉ DE LA NATURE VIVANTE

Du moment que nous commençons de considérer une créature comme subordonnée à quelque dessein en dehors d'elle, quelque chose du sens de la beauté organique est perdu. Ainsi, lorsqu'on nous dit que les feuilles d'une plante sont occupées à décomposer de l'acide carbonique et à nous préparer de l'oxygène, nous commençons à la considérer avec quelque espèce d'indifférence, comme si c'était un gazomètre. C'est devenu, jusqu'à un certain point, une machine. Quelque chose de notre sens de son bonheur a disparu. L'émanation de sa vie interne a cessé d'être pure. Le tronc d'arbre penché, vacillant, çà et là, dans le vent, au-dessus d'une chute d'eau, est beau parce qu'il est heureux, quoiqu'il nous soit parfaitement inutile. Le même tronc, abattu et jeté en travers de la rivière, a perdu sa beauté. Il sert de pont, il est devenu utile, et sa beauté s'en est allée ou ce qu'il en retient est pure-

ment typique et vient de ses lignes et de ses couleurs, non de sa fonction. Sciez-le en planches et quoique aménagé, maintenant, pour devenir utile de façon permanente, toute sa beauté est perdue pour toujours, ou bien elle ne sera recouverte, en partie, que lorsque la ruine et la moisissure l'auront de nouveau soustrait à toute fonction et laissé à même de recevoir de la main de la Nature le velours de la mousse et le lichen diapré qui pourront éveiller, à nouveau, des idées de bonheur interne et teinter ses bords vermoulus des couleurs de la vie.

LES PORTS DE L'ANGLETERRE

Dans ce livre, c'est en moraliste, en poète et en visionnaire que Ruskin aborde les questions d'esthétique. A vrai dire, du sommet où il se place, Beauté, Utilité, Vertu se confondent. Le rôle de l'art et la fonction de l'artiste sont d'exprimer avec adoration les formes de la nature qui sont belles ; et la beauté des formes de la nature n'existe que dans la mesure où ces formes travaillent à servir l'harmonie universelle. Telles sont aussi les œuvres des hommes. Les plus humbles sont parfois les plus belles. L'avant d'un bateau, façonné par le plus modeste des artisans, porte sur lui la beauté et le bonheur du monde.

L'AVANT D'UN BATEAU

L'avant d'un bateau est naïvement parfait : il est complet, sans un effort. L'homme qui le fit ne sut pas qu'il faisait quelque chose de beau, pendant qu'il en infléchissait les planches en des courbes mystérieuses qui varient à l'infini. Sous sa main, cela devient l'image d'une coquille marine ; comme si le sceau des flux des grandes marées et des courants de l'Océan était imprimé sur son galbe délicat. Il le laisse là, quand tout est fait, sans un mouvement d'orgueil : ce n'est qu'un travail simple, mais qui empêchera l'eau d'entrer, et dès lors chaque planche est une destinée et porte des vies d'hommes tissées dans les nœuds de son bois comme la voilure porte leur mort dans ses plis. Et, aussi, c'est une merveille, si l'on songe à la grandeur de la chose accomplie. Aucune autre chose sortie des mains humaines n'a tant produit de résultats. Les machines à vapeur et les télégraphes servent, il est vrai, à transporter et à communiquer : ils soulèvent des poids pour nous et portent des messages avec moins de peine qu'il n'en eût fallu autrement. Cette économie de peine, cependant, ne constitue pas une faculté nouvelle ; elle accroît le pouvoir que nous possédons déjà. Mais dans cet avant de bateau est le don d'un autre monde ; sans lui, quels murs de prison pèseraient autant sur nous que cette bordure blanche et gémissante des vagues ! Quels êtres incomplets nous serions, enchaînés, comme Andromède, à nos rochers, ou bien errant le long des rivages sans fin, à consumer notre énergie, sans pouvoir la mettre au service de personne et languissant en couvant des yeux les vagues indomptables.

Les clous qui lient ensemble les planches de l'avant du bateau sont les rivets de la fraternité du monde. Leur fer fait plus que tirer du ciel sa foudre : il conduit l'amour tout autour de la terre...

CONFÉRENCES

SUR L'ARCHITECTURE ET LA PEINTURE (1853)

Même symbolisme intérieur dans la page ci-dessous : le toit de la maison est, comme l'avant du bateau, riche de sens et d'âme.

LE TOIT

Je ne doute point que vous ne connaissiez tous, sans hésiter, le charme que tout paysage gagne à la présence d'une chaumière, et, maintes et maintes fois, vous avez dû vous arrêter à l'entrée d'un jardinet de chaumière, charmés par la simple beauté de la porte enguirlandée de chèvrefeuille et des fenêtres en treillis. Vous est-il jamais arrivé de vous demander quelle impression vous ferait cette chaumière si elle manquait de toit, j'entends de toit apparent ? Si, au lieu du talus de chaume où s'enfoncent profondément les fenêtres supérieures, comme dans un nid de paille, ou un rude abri de pierres éclatées de la montagne, ou le roux chaud des tuiles, il n'y avait qu'un couvercle plat de plomb, la faisant ressembler à une caisse d'expédition avec des trous ? Je ne crois pas que la rareté d'un tel spectacle pût l'embellir à vos yeux. Au contraire, en y réfléchissant, vous trouverez que vous êtes redevable et que vous devez être redevable, d'une large part du plaisir que vous prenez dans tout paysage villageois, et dans les images en profusion que la littérature lui a empruntées, au premier rôle joué par le toit de la chaumière, à la subordination de la chaumière elle-même à sa couverture qui, neuf fois sur dix, ne laisse guère de place pour le reste. Ce n'est, en vérité, ni les murs blanchis à la chaux, ni le jardinet fleuri, ni les rudes fragments de pierre servant de marches à la porte, ni tout autre élément de pittoresque de la construction qui vous intéressent autant que la pente grise de ses lourds auvents, profondément ouatés de mousse verte et d'orpin doré. Et il y a une raison profonde, mais claire, de ce sentiment. L'âme même de la chaumière, son essence et sa signification, est dans son toit. C'est à cela que tient principalement son abri. C'est là ce qui fait sa différence avec une fente de rocher ou un couvert dans les bois. C'est dans un couvercle épais, impénétrable, de chaume compact que se concentrent toute sa tendresse et toute son hospitalité.

LES SEPT LAMPES DE L'ARCHITECTURE (1849)

C'est de la sixième partie de ce livre, consacrée à la *lampe symbolique du Souvenir*, que nous extrayons cette page d'une richesse émouvante de sentiment et de pensée.

LA CONSERVATION DES MONUMENTS

Mais qu'on l'entende ou non, je ne dois pas taire cette vérité : la conservation des monuments du passé n'est pas une question d'opportunité ou de sentiment. Nous n'avons aucun droit d'y toucher ! Ils ne nous appartiennent pas. Ils appartiennent en partie à ceux qui les firent et en partie à toutes les générations d'hommes qui vont nous suivre. Les morts ont encore un droit sur eux. Le but pour lequel ils ont travaillé, la gloire de la perfection ou l'expression d'un sentiment religieux ou toute autre chose contenue dans ces édifices et qu'ils ont voulue durable, nous n'avons aucun droit de l'effacer. Ce que nous avons bâti nous-mêmes, libre à nous de le détruire ; mais quand d'autres hommes ont donné leur force, leur richesse et leur vie pour accomplir quelque chose, leurs droits sur cette chose ne passent pas avec leur mort ; encore moins le droit à l'usage de ce qu'ils n'ont fait que nous léguer en usufruit. Il appartient à tous leurs successeurs. Ce peut être dans l'avenir un sujet de douleur ou une cause de préjudice pour des millions d'êtres, que nous ayons consulté notre convenance présente pour jeter bas tels édifices dont il nous plaisait de nous défaire. Cette douleur, cette perte, nous n'avons pas le droit de l'infliger. La cathédrale d'Avranches appartenait-elle à la tourbe qui la détruisit plus qu'à nous qui nous promenons tristement sur ses fondations ? Et aucun édifice appartient-il jamais à ces tourbes qui lui font violence ? Car c'est et ce sera toujours une vile tourbe ! Peu importe que ce soit dans la rage ou dans la folie réfléchie ; peu importe qu'elle soit innombrable ou qu'elle siège dans des conseils : les gens qui détruisent quelque chose sans cause sont toujours une vile tourbe et l'architecture est toujours détruite sans cause. Un bel édifice vaut nécessairement le terrain qu'il occupe, et il en sera ainsi jusqu'à ce que le centre de l'Afrique et de l'Amérique soit aussi peuplé que le comté de Middlesex. Il n'y a pas, non plus, de cause valide à invoquer pour sa destruction. S'il en était jamais de valide, ce ne serait toujours pas maintenant où la préoccupation tant du passé que de l'avenir est trop chassée de nos esprits par celle d'un présent inquiet et mal content. Le calme même de la nature nous est soustrait peu à peu ; des milliers d'êtres qui, autrefois, dans leurs voyages nécessairement prolongés, étaient soumis à l'influence du ciel silencieux et des champs assoupis, influence plus effective qu'on ne le soupçonne ou qu'on ne l'avoue, portent maintenant, avec eux, jusque dans leurs voyages l'incessante fièvre de leur vie ; et le long des veines de fer qui sillonnent le corps de notre

pays, battent et s'écoulent les violentes pulsations de son effort, d'heure en heure plus brûlantes et plus rapides. Aujourd'hui, toute la vitalité est par ces palpitantes artères concentrée dans les grandes villes ; la campagne est traversée comme une mer verte par des ponts étroits, et nous sommes jetés en foule toujours plus dense contre les portes de la ville. La seule influence qui puisse sagement y prendre la place des bois et des champs est le pouvoir de l'ancienne architecture.

Ne vous en dessaisissez pas pour l'amour du square régulier, de l'avenue clôturée, ni pour la rue correcte ou le quai ouvert. La gloire d'une cité n'est pas en ces choses. Laissez-les à la foule, mais souvenez-vous qu'il y aura sûrement quelqu'un dans le circuit des murailles troublées, quelqu'un qui aspire à conduire ses pas dans d'autres endroits que ceux-ci, à rencontrer d'autres formes en leur aspect familier, comme celui (1) qui s'assit si souvent à cette place que frappait le soleil couchant pour contempler les lignes de la cathédrale de Florence, ou comme ses hôtes qui pouvaient soutenir, des chambres de leur palais, la contemplation journalière de cette place où leurs pères étaient couchés dans la mort, au carrefour des rues sombres de Vérone.

LES PIERRES DE VENISE (1851-1853)

De ce livre consacré à Venise, la cité splendide, la cité d'or pavée d'émeraudes, au temps glorieux de ses grands artistes, nous extrayons une digression qui contient en germe ce qui sera une des idées essentielles de Ruskin pendant toute la seconde partie de sa vie consacrée à son apostolat pour la dignité et la liberté du travailleur.

PROTESTATION

Et maintenant, lecteur, regardez tout autour de cet appartement anglais qui est le vôtre et dont vous avez été fier si souvent, parce que le travail en était de si bonne qualité et si solide et l'ornement si fini. Examinez, de nouveau, toutes ces moulures soigneusement tracées et ce polissage parfait et ces ajustements impeccables du bois préparé ou de l'acier trempé. Plus d'une fois, vous vous êtes enthousiasmé de ces choses et vous avez pensé combien l'Angleterre était grande, parce que son travail le plus infime était d'un bout à l'autre poussé si à fond. Hélas ! si nous savons voir, ces perfections sont les signes d'un esclavage en Angleterre mille fois plus dur et plus dégradant que celui de l'Africain qu'on flagelle ou de l'ilote grec. Les hommes peuvent être battus, enchaînés, tourmentés, attelés comme des bœufs, massacrés comme des mouches d'été et demeurer cependant en un sens, et dans

(1) Le Dante.

le meilleur sens, libres. Mais étouffer leurs âmes, flétrir et tailler en moignons pourrissants les branches vitales de leur humaine intelligence ; de leur chair et de leur peau qui doivent, un jour, après que le ver du tombeau y aura passé, voir Dieu, faire des courroies de cuir pour être accouplées avec des machines, voilà, en vérité, ce qui est faire de l'esclavage ! Et il y aurait davantage de liberté en Angleterre lorsqu'un seul mot d'un seigneur déciderait d'une vie humaine, et que le sang du laboureur foulé coulerait dans les sillons de son champ qu'il n'y en a, si l'âme de ces multitudes est passée en un combustible pour alimenter la fumée de l'usine et leur force quotidiennement passée en la finesse d'un tissu ou transmuée en l'exactitude d'une ligne.

Au contraire, allez sur le devant de la vieille cathédrale où si souvent vous avez souri de l'ignorance fantastique des anciens sculpteurs ; examinez, une fois de plus, ces laids diabolins, ces monstres informes et ces statues refrognées, sans anatomie et rigides, mais ne vous moquez pas d'elles, car elles sont les signes de la vie et de la liberté de chaque ouvrier qui frappa la pierre, une liberté de pensée, et un rang dans l'échelle des êtres tels qu'aucune loi, ni aucune charte, ni aucune œuvre de bonne philanthropie ne peuvent les assurer, mais tels que ce devrait être le premier but de toute l'Europe, aujourd'hui, de les recouvrir pour ses enfants.

Ne croyez pas que je me laisse emporter par quelque extravagance ! C'est, en vérité, cette dégradation de l'ouvrier en une machine qui, plus qu'aucun autre mal des temps présents, précipite les masses populaires de tous les pays dans une lutte vaine, incohérente, destructive, pour conquérir une liberté dont elles sont incapables de s'expliquer la nature à elles-mêmes. Leur cri universel contre la richesse et contre l'aristocratie ne leur est pas arraché par l'accablement de la faim, ni par la douleur d'un amour-propre blessé. Ces choses font beaucoup et elles ont beaucoup fait en tout temps ; cependant jamais les bases de la société ne furent ébranlées comme aujourd'hui. Ce n'est point parce que les hommes sont mal nourris, mais parce qu'ils ne prennent aucune joie dans le travail qui leur donne leur pain, — et, ainsi, ils se tournent vers les richesses comme vers les seules sources de joie ! Ce n'est point parce que les hommes sont froissés du mépris des classes, mais parce qu'ils ne peuvent endurer le leur propre, — car ils sentent que l'espèce de travail auquel ils sont condamnés est vraiment dégradant et qu'il fait d'eux moins que des hommes ! Jamais les hautes classes n'ont eu tant de sympathie pour les classes inférieures, ni ne leur ont témoigné tant de bienveillance, et cependant jamais elles n'en furent tant haïes. C'est qu'autrefois la séparation entre le noble et le pauvre était simplement un mur bâti par la loi ; aujourd'hui, c'est une différence véritable dans le niveau de la dignité humaine, — un abîme entre les hauts plateaux et les vallées profondes de l'humanité —, et, au fond de l'abîme, l'air qui règne est empoisonné !...

(Trad. Robert de la Sizeranne, *Pages choisies de Ruskin* ; éd. Hachette.)

ÉLIZABETH BARRETT BROWNING
(1806-1861)

ROBERT BROWNING
(1812-1889)

AUTEURS ET ŒUVRES



Elizabeth Barrett était déjà une illustre poétesse quand elle épousa dans des conditions romanesques Robert Browning, que l'on appela longtemps dédaigneusement : *l'homme qui avait épousé Elizabeth Barrett*, et qui, par sa ténacité laborieuse, força l'opinion à reconnaître en lui la marque et le sceau du génie.

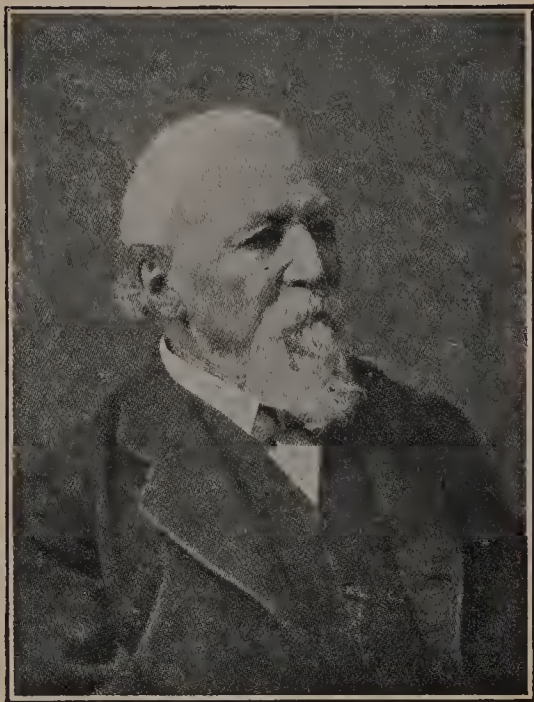
Elizabeth Barrett, née en 1806, sentit s'éveiller de bonne heure son goût pour la poésie à l'école des classiques grecs, puis des romantiques. Une vie malheureuse de recluse et presque de séquestrée par la volonté d'un père tyrannique mûrit peut-être son esprit et lui permit de dégager l'originalité d'une âme à la fois passionnément éprise de l'amour de la Beauté et émue de pitié au spectacle des misères humaines. Son poème : *la Plainte des Enfants* est une protestation vi-

goureuse contre le travail des enfants dans les manufactures. Son mariage, qui eut lieu en 1846, la libéra et les années de bonheur qui le suivirent lui permirent d'écrire ses plus beaux vers, *les Sonnets Portugais* (1847), les plus beaux vers peut-être qu'ait inspirés l'amour conjugal, et aussi son curieux roman poétique d'*Aurora Leigh* (1857), qui met aux prises et oppose, en attendant de les unir, l'idéaliste Aurora et son cousin, le réaliste et socialisant Romney Leigh.

Robert Browning, né à Londres en 1812, était fils de parents aisés « non conformistes » et pour cela ne put fréquenter les grandes écoles et les universités. Il fut instruit par son père, qui lui ouvrit de bonne heure une bibliothèque de six mille volumes se rapportant surtout à la littérature grecque et à celle du moyen âge, et aussi par sa mère, une Allemande d'origine, née en Écosse, si douce et si pieuse qu'on disait d'elle *qu'elle n'aurait pas besoin d'aller en paradis, puisqu'autour d'elle elle créait partout un paradis*.

Passionnément épris d'abord de Byron, dont il se détache vite, puis de Shelley qu'il considérera toujours comme un poète divin, mais dont l'athéisme philosophique le repoussera après l'avoir attiré, il consacra sa vie entière à la poésie, et son œuvre ne comporte pas moins de trente-trois recueils de vers, qui, d'abord un peu obscurs et inaccessibles à la moyenne des lecteurs, s'élargissent et s'éclairent dans *Dramatis personæ* et dans son grand poème : *l'Anneau et le Livre* (1868). Il ne se consola jamais de la mort de sa femme survenue en 1861 ; lui-même mourut à Venise en 1889, en travaillant

à son *Assolando*. Il se définit lui-même dans l'épilogue de ce poème. Ce fut « *quelqu'un qui n'a jamais tourné le dos, mais a marché la poitrine en avant, n'a jamais douté que les nuages se dissiperaient, quelqu'un qui a toujours maintenu que nous tombons pour nous relever, que nous sommes repoussés pour mieux combattre, que nous nous endormons pour nous réveiller* ». Acte de foi d'idéaliste que rien dans sa vie ni dans son œuvre ne dément.



LES SONNETS PORTUGAIS (1847)

Différents sommes-nous. Cœur princier, différents !
Nous n'avons des destins ni des buts parallèles,
Et nos anges gardiens, quand se frôlent leurs ailes,
En se croisant l'un l'autre, ouvrent des yeux tout grands.

Des reines, songes-y, t'attendent dans leurs rangs.
Va prendre part en maître aux fêtes où t'appellent
Cent yeux pleins d'un éclat que mes pauvres prunelles
N'ont pas pu conquérir, même en beaucoup pleurant.

Pourquoi daignerais-tu de ces hautes verrières
Sur la chanteuse errante abaisser tes paupières?
Laisse-la rechercher, en le soir ténébreux,

Un cyprès où poser sa lassitude extrême.
Mon front a la rosée — et le tien, le saint-chrême ;
Seule la Mort pourra les rendre égaux tous deux.

II

Que puis-je te donner en retour, fastueux
Et princier donateur dont la munificence
A ta porte a placé, près de mon indigence,
Toute la pourpre et l'or de ton cœur merveilleux,

Me permettant ainsi de prendre, si je veux,
L'inespéré trésor? Est-ce l'indifférence,
L'ingratitude qui me met dans l'impuissance
De compenser des dons si grands et si nombreux?

Indifférente, oh non ! mais je suis misérable.
Demande à Dieu qui sait. Des larmes innombrables
De ma vie ont changé le brillant coloris

En une étoffe pâle et morte que je n'ose
T'offrir comme oreiller pour que ton front s'y pose ;
Cherche ailleurs ! mais sers-t'en, du moins, comme tapis.

III

Bien-aimé, j'ai porté pendant nombre d'années,
Avant de te connaître, un cœur d'un poids bien lourd.
Les chagrins remplaçaient, plus nombreux chaque jour,
Ces douces joies qu'à tous la nature a données

Et qu'on porte à l'instar des perles enchaînées
Que le cœur fait au bal sursauter tour à tour ;
Le désespoir trop long suivait l'espoir trop court...
C'est à peine si Dieu de ses mains fortunées

Eût pu tirer ce cœur pesant hors d'ici-bas.
C'est alors que tu vins et que tu m'ordonnas
De le laisser glisser dans ton être tranquille.

Grâce à ce même poids, vite il y descendit
Et, se fermant sur lui, le tien depuis se mit
Entre ma destinée et les astres hostiles.

IV

Comment je t'aime ? eh bien ! voici comment. Je t'aime
D'aussi haut, d'aussi loin, aussi profondément
Que peut aller mon âme en ses tâtonnements
Quand elle cherche l'Être et la Grâce suprêmes.

Je t'aime d'un amour qui s'adapte de même
Aux plus humbles besoins. Je t'aime librement,
Comme l'on sert le Droit ; je t'aime purement,
Comme on repousse alors une louange extrême.

Je t'aime avec ce cœur énergique et ardent
Que j'eus pour mes chagrins ; — avec ma foi première ;
— De cet amour que j'ai bien cru perdre en perdant

Ceux que le Ciel m'a pris ; — avec ma vie entière :
Souffles, sourires, pleurs. Et d'un amour plus fort
Je t'aimerai, si Dieu le veut, après la mort.

(Trad. F. Henri, *Elisabeth Browning* ; éd. Hachette.)

PROSPICE (1)

Craindre la mort ? Sentir le brouillard à la gorge, la brume au visage, là où les neiges commencent, où les rafales marquent l'approche du but, le pouvoir de la nuit, la force de la tempête, le poste de l'ennemi ; là où il se dresse, l'effroi suprême, sans une forme visible, et où pourtant l'homme fort doit passer.

Car le voyage est fini, le sommet est atteint et les barrières tombent, quoiqu'un combat soit à livrer, avant que le prix soit gagné, récompense de tout.

J'ai toujours été un lutteur. Une lutte de plus, la meilleure et la dernière ! Je haïrais une mort qui me banderait les yeux, qui m'épargnerait, qui me demanderait de passer en rampant. Non, je veux la goûter tout entière, me comporter comme mes pairs, les héros de jadis, supporter le choc, et en une minute payer ce que doit ma vie heureuse en arrérages de douleur, de ténèbres et de froid.

Car, tout d'un coup, le pire devient le meilleur pour le brave ; la minute noire est terminée, et la rage des éléments, les voix délirantes des démons vont s'affaiblir, se fondre, changer, devenir d'abord la paix exempte de souffrance, puis une lumière, puis ton sein, ô âme de mon âme ; je t'étreindrai de nouveau ! Le reste, à la garde de Dieu !

(Trad. Berger, *Robert Browning* ; éd. Didier.)

INFLUENCE

Des grands écrivains idéalistes de l'époque victorienne, ce ne sont pas les poètes officiels Tennyson et Browning, qui ont eu au dehors la plus grande influence ; c'est Carlyle et c'est Ruskin dont la pensée a eu le plus de rayonnement. L'âpre sincérité fulgurante du premier, l'enveloppante douceur et le limpide élan du second ont coopéré avec la fougueuse générosité d'une Eliot et l'ardente flamme d'âme d'un Dickens pour combattre et détruire l'illusion funeste de ceux qui plaçaient dans la seule richesse matérielle et économique le secret du bonheur.

Ces idéalistes de l'ère victorienne retrouvent, dans un ciel obstrué par des fumées d'usine et par le trouble appétit du gain matériel, l'ardente fraîcheur des étoiles, la probité du travail joyeux, la pauvreté divine de l'art, le battement ardent et pur du cœur.

C'est à cette libération de l'esprit et de l'âme que travaillèrent encore, autour du grand peintre Burne-Jones, ceux qu'on a appelés « les préraphaélites anglais », les Rossetti, Dante Gabriel (1828-1882) et sa sœur Christina (1830-1894), et cet admirable William Morris (1834-1896) qui, en se tournant vers l'art vivant du moyen âge, va demander à la Cathédrale le secret de nous guérir de la Bourse et de chasser les vendeurs du temple, et dont le socialisme idéaliste tente de guider vers la beauté mystique les fils de la cité nouvelle.

Et c'est à libérer l'esprit de sa gaine de boue, de terre et d'argent, que travaille encore l'ardente fougue païenne du poète Swinburne (1838-1909).

(1) C'est le mot latin : *prospice*, « regarde en avant ».

CINQUIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

CHAPITRE XXV

GÛETHE (1749-1832)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Jean Wolfgang Goethe naquit à Francfort le 28 août 1749 à midi et mourut le 22 mars 1832 à midi.

Une date, celle du 7 novembre 1775, coupe cette vie en deux parties inégales : avant, ce sont les *enfances*, vingt-six années d'apprentissage déjà éclatantes ; les lieux où il grandit, où il étudie, où il passe, Francfort, Leipzig, Strasbourg, Wetzlar, sont comme brusqués et illuminés par le jeune génie conquérant de l'auteur de *Götz de Berlichingen* et de *Werther* ; après, c'est l'installation dans la gloire et le rayonnement paisible d'une royauté de l'esprit souveraine et indiscutée.

Mais ce n'est là qu'une apparence : sur la trame assez mince et pauvre des événements, l'âme de Goethe fit fleurir d'émouvantes et féeriques fleurs. A Strasbourg, la révélation du théâtre de Shakespeare qu'il dut à son maître Herder fut le premier événement

formidable de sa vie intellectuelle : « *La première page que j'ai lue de lui, nous dit-il, m'a fait sien pour toujours.* » Magicien prodigieux, il crée autour de lui l'enchantement. Grâce à lui, la cour littéraire de Weimar devient un centre rayon-



nant de culture européenne. Dans la forêt de Brocéliande, l'enchanteur Merlin ne reste plus prisonnier de Viviane. Les femmes qu'il aime et qu'il quitte disent et pensent comme Frédérique Brion : celle que Gœthe a aimée ne peut plus en aimer d'autres.

L'homme passe, aime, souffre et fait souffrir ; l'artiste se libère et chante, jette



GOËTHE SUR SON LIT DE MORT.

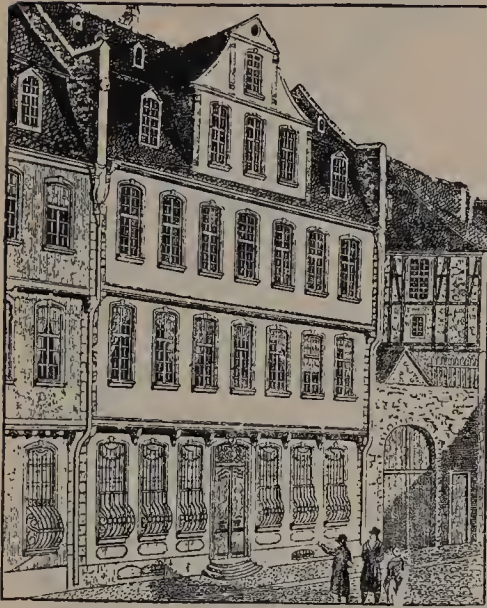
du lest et monte vers plus de sérénité et de lumière, au-dessus des nuages et des orages, vers les sommets où le Zeus homérique rassemble et ordonne les nuages et pacifie l'éclair. Le voyage de Gœthe en Italie de 1786 à 1788 est comme une évasion pathétique vers la lumière et la beauté antique. Il s'y renouvelle et s'y purifie. « *Je profite de tout, écrit-il de Rome, et je me sens grandir au dedans de moi.* » Et à son retour à Weimar, quand il rentre « *ne craignant plus les spectres qui s'étaient joués de sa jeunesse* », il rencontre Schiller et se lie avec lui d'une amitié qui sera pour l'un et pour l'autre une source incomparable de joies intérieures et de chefs-d'œuvre éblouissants. Les deuils même qui, après la mort de Schiller en 1805, vinrent affliger et assombrir ses dernières années ne l'abattent pas. « *Aussi longtemps qu'il fera jour, dit-il à son ami Eckermann, nous resterons la tête levée, et tout ce*

que nous pourrons faire, nous ne le laisserons pas à faire après nous. »

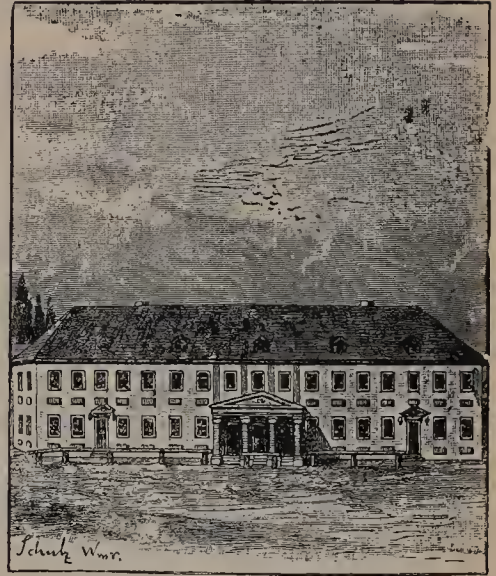
La Nature et la Science le consolent et l'élèvent encore. Il étudie les lois physiques de la lumière et les métamorphoses des plantes. Sa devise, ne l'exprime-t-il pas par la bouche de Faust : « *Toujours plus haut je veux monter ; toujours plus loin, je veux porter mes regards !* » Quand il meurt, ses derniers mots sont pour demander qu'on écarte et qu'on soulève les rideaux de sa fenêtre : « *De la lumière, encore de la lumière !* » Voici son masque magnifique sur son lit de mort.

Napoléon lui avait dit un jour : « *Monsieur Gœthe, vous êtes un homme.* » Ce qui fait que l'œuvre de Gœthe est sans doute le plus grand monument de cette littérature européenne dont il annonçait à Eckermann le prochain avènement, c'est que les diverses parties de cette œuvre ne sont, comme il l'écrivait lui-même, dans *Vérité et Poésie*, « *que les fragments d'une grande confession* », la confession de l'homme qui,

LES LIEUX CÉLÈBRES DE LA VIE DE GÖTTE



MAISON NATALE A FRANCFORT.



VIEUX THÉÂTRE A WEIMAR



*Warum stehen sie davor?
Ist nicht Thüre da und Thor?*

*Können sie getrofft herein
Würden wohl empfangen seyn
Goethe 1828*

MAISON DE GÖTTE A WEIMAR.

par sa maîtrise sur l'univers et sur lui-même, a fait peut-être le plus d'honneur à l'humanité.

*
* * *

L'œuvre de Gœthe résume et condense si bien toutes les inspirations et les aspirations de la littérature allemande antérieure depuis les *Nibelungen*, qu'il ne serait point paradoxal de dire que, si toutes les productions de cette littérature avaient disparu, on en retrouverait la trace ou on en saisirait le reflet dans l'œuvre gœthéenne.

Dans ses poésies lyriques, en même temps que la vérité actuelle de son âme, on retrouverait sans peine des traces du lyrisme délicat et brillant des *Minnesangers*, les chanteurs d'amour du XIII^e siècle, du lyrisme vigoureux des *Maîtres-Chanteurs*, du XIV^e siècle, — le *Meistersang* —, qu'avant Wagner il incarne et salue magnifiquement dans la personne de *Hans Sachs* (1499-1576), le cordonnier génial de Nuremberg.

S'il ne semble jamais avoir éprouvé l'ivresse de colère qui saisit et emporte dans son tumultueux apostolat *Martin Luther* (1483-1546), « ecclésiaste à Wittenberg par la grâce de Dieu contre l'ordre fausement nommé spirituel du Pape et des Évêques », il trouve dans la traduction luthérienne de la *Bible* (1522-1534) la haute source de l'inspiration nationale, et c'est dans des œuvres du XVI^e siècle, les *Mémoires de Gætz de Berlichingen* et la *Légende du Docteur Faust*, qu'il puise la donnée de son premier et de son dernier chef-d'œuvre.

S'il ne sauve rien du XVII^e siècle allemand, c'est que vraiment rien ne valait d'être sauvé d'une littérature d'emprunt, sans originalité ni valeur, pauvre et triste imitation de nos classiques ; mais il a su remonter jusqu'à la haute source brillante de l'antiquité grecque, le premier foyer lumineux de la littérature occidentale.

Et l'esprit du XVIII^e siècle aussi l'anime, l'esprit du grand *Leibnitz* (1646-1716) et le rationalisme philosophique de l'*Aufklärung*, l'âge des Lumières. Comme ils ont marqué tout son temps, Voltaire et Rousseau le marquent fortement. Et il n'échappe pas davantage, il ne peut pas et ne veut pas échapper à l'influence de la littérature anglaise, qui, avec le *Robinson Crusoë* de Defoë, le *Paradis perdu* de Milton, les romans de Richardson et les drames de Shakespeare, libèrent de l'influence française la littérature allemande et l'orientent dans les voies nouvelles.

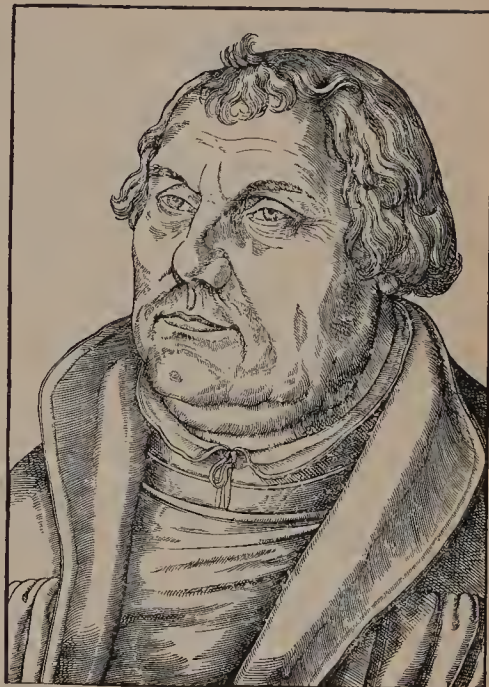
Ses maîtres immédiats enfin, ce sont les écrivains libérateurs et nationaux, un *Lessing*, un *Klopstock*, un *Herder* surtout, ce Herder dont l'enseignement à l'Université de Strasbourg l'avait fasciné et qui lui avait révélé Shakespeare.

Par la force et la grâce du génie, c'est sur un sol national que Gœthe fit fleurir et resplendir sa grande œuvre humaine.

LES INSPIRATEURS DE GÖTTE



HANS SACHS.



LUTHER.



LEIBNITZ.



LESSING.

GÖTZ DE BERLICHINGEN (1773)

ANALYSE ET EXTRAITS

Götz de Berlichingen est le premier drame romantique européen. Il fut médité par Goethe dès 1771, écrit et publié à Francfort en 1773, adapté par Goethe lui-même à la scène en 1804. Mais c'est sous sa première forme qu'il sillonna le ciel littéraire comme un éclair décisif et fulgurant, comme l'œuvre caractéristique de la période d'assaut et de tourbillon (*Sturm und Drang*), qui lançait à l'assaut de la pâle littérature allemande à l'imitation de la littérature française une troupe de jeunes poètes nationalistes et ardents, ceux dont Goethe disait : « *Comme il y a des hommes forts sur la Bible, nous nous étions rendus forts sur Shakespeare.* » La pièce est dans sa forme ultra-shakespearienne. Le sujet fut inspiré à Goethe par les mémoires naïfs et rudes écrits, au xvi^e siècle, par le hardi capitaine Götz de Berlichingen. Ce curieux personnage avait, au cours de sa vie batailleuse, pris part à la révolte des paysans et à leurs représailles atroces contre les seigneurs laïques et ecclésiastiques qui les exploitaient durement. Il avait, au siège de Landshut, perdu sa main droite, et l'avait fait remplacer par une main de fer. Il avait guerroyé ensuite au service de Charles-Quint contre les Turcs, puis contre la France, pillé Epernay et Château-Thierry. De ce reître pillard, Goethe fit une sorte de héros national, et en quelque sorte, le dernier des beaux chevaliers. « *Les pédants et les bourgeois*, disait-il, *ouvriront de grands yeux à la vue du chevalier à la main de fer.* » Sur un fond historique de révolte et de représailles, de flammes et de sang, la grande figure du héros de Goethe se détache avec un puissant relief.

ACTE I.

Au premier acte, Goethe nous montre son héros dans son château de Jaxthausen. Libre, au milieu de la bande âpre et servile des petits tyrans de l'Allemagne, il les gêne, « il leur est une épine au pied », une rude épine. Justement il vient d'enlever et de ramener prisonnier un de ses amis d'enfance, Weislingen, qui est devenu le bras droit de l'ambitieux et cupide évêque de Bamberg. Le faible et séduisant Weislingen revient à son ancienne amitié et s'éprend de la sœur de Götz, la douce, franche et pure Marie. Renvoyé sans rançon, il jure de revenir combattre aux côtés de Götz pour la bonne cause.

ACTE II.

Au deuxième acte, le faible Weislingen est de nouveau capté par les flatteries amicales de l'évêque et par les coquetteries d'une jeune veuve d'une éblouissante et fatale beauté, Adélaïde de Walldorf. A la voix de l'enchanteresse, il oublie ses serments : « enfantillage, bon à conter aux jeunes filles qui lisent le manuel du preux chevalier » et il prend les armes contre Götz.

ACTE III.

Au troisième acte, Weislingen fait mettre Götz au ban de l'Empire. Götz, traqué, bat d'abord les détachements impériaux ; mais, cerné dans son château, il succombe sous le nombre, se rend à des conditions honorables, que les Impériaux violent en égorgeant les compagnons de Götz et en blessant son meilleur écuyer, celui qu'il aime comme son fils, Georges.

ACTE IV.

A l'acte IV, dans l'hôtel de ville d'Heilbronn, Götz, prisonnier sur parole, comparaît devant les conseillers impériaux et les sénateurs d'Heilbronn, et, de toute sa taille, domine leurs égoïsmes et leurs peurs.

L'INTERROGATOIRE DE GOETZ

GÆTZ. — Je vous salue, messieurs. Que voulez-vous de moi?

LE CONSEILLER. — Que vous songiez d'abord où vous êtes et devant qui.

GÆTZ. — Sur ma parole je suis loin de vous méconnaître, messieurs

LE CONSEILLER. — Asseyez-vous.

GÆTZ. — Là-bas? J'ai de bonnes jambes ! Ce tabouret sent le criminel comme aussi bien toute la chambre.

LE CONSEILLER. — Eh bien, restez debout.

GÆTZ. — J'aime mieux cela.

LE CONSEILLER. — Nous procéderons dans l'ordre.

GÆTZ. — C'est tout ce que je demande, et je voudrais bien qu'on l'eût fait jusqu'à présent.

LE CONSEILLER. — Vous savez comment vous êtes tombé dans nos mains et en notre entière discrétion.

GÆTZ. — Que me donnez-vous, si je l'oublie?

LE CONSEILLER. — Si je pouvais vous donner de la modération, je rendrais votre cause bonne.

GÆTZ. — La rendre bonne ! eh ! le pouvez-vous ? Il y a plus à faire pour cela que pour la rendre mauvaise.

LE GREFFIER. — Faut-il insérer tout cela au procès-verbal ?

LE CONSEILLER. — Seulement ce qui appartient à l'affaire.

GÆTZ. — Pour moi, je vous permets de l'imprimer.

LE CONSEILLER. — Vous étiez sous la puissance de l'empereur ; mais Sa Majesté, bien loin d'user d'une sévérité qui n'eût été que juste, a voulu vous donner une marque de sa bonté toute paternelle, en vous assignant pour captivité, au lieu d'un cachot, Heilbronn, une de ses bonnes villes. Vous avez fait serment de vous y présenter, et d'y attendre avec soumission l'issue de cette affaire.

GÆTZ. — Eh bien ! me voici, j'attends.

LE CONSEILLER. — Nous, nous sommes venus pour vous annoncer la grâce et la clémence de Sa Majesté Impériale. Elle pardonne vos torts, révoque le ban de l'empire, et vous absout du châtiment que vous avez mérité, pourvu que vous receviez une telle faveur avec humilité, et prêtiez en retour le serment de bannissement dont la lecture vous sera faite.

GÆTZ. — Je suis, comme je n'ai jamais cessé de l'être, le fidèle sujet de Sa Majesté. Mais, avant d'aller plus loin, dites-moi, mes gens, où sont-ils ? Que deviendront-ils ?

LE CONSEILLER. — Cela ne vous regarde en rien.

GÆTZ. — Je souhaite, quand vous serez dans le malheur, que votre souverain détourne de vous sa protection ! Ils étaient mes compagnons, et le sont encore ; dites, qu'en avez-vous fait ?

LE CONSEILLER. — Nous n'avons, à cet égard, aucun compte à vous rendre.

GÆTZ. — Ah ! j'oubliais que vous n'êtes pas même tenu de remplir vos promesses ; à plus forte raison...

LE CONSEILLER. — Notre Commission se borne à vous faire prêter le serment. Obéissez à l'empereur, c'est le seul moyen d'obtenir pour vos compagnons la vie et la liberté.

GÆTZ. — Votre papier ?

LE CONSEILLER. — Greffier, lisez.

LE GREFFIER. — « Moi, Gætz de Berlichingen, je reconnais publiquement par cet écrit que, m'étant rendu coupable de rébellion contre l'empereur et l'empire... »

GÆTZ. — C'est faux ! je ne suis pas un rebelle ; je ne suis coupable de rien contre l'empereur ; et, pour ce qui est de l'empire, je ne m'en mêle pas.

LE CONSEILLER. — Patience ! laissez achever.

GÆTZ. — Je n'écoute plus rien. Que quelqu'un ose se lever et m'accuse ! En quoi ai-je offensé l'empereur ? Ai-je fait un seul pas contre la Maison d'Autriche ? Toutes mes actions, au contraire, n'ont-elles pas prouvé jusqu'ici combien je sens ce que l'Allemagne doit à ses souverains, et surtout ce que les simples chevaliers et les hommes libres doivent à leur empereur ? Je serais un misérable, si je pouvais signer un tel écrit.

LE CONSEILLER. — Cependant, nos ordres sont positifs. Si la douceur ne peut rien sur vous, nous serons forcés d'employer des moyens auxquels nous répugnons, et de vous faire conduire à la tour.

GÆTZ. — Me conduire à la tour ! Moi ?

LE CONSEILLER. — Et là, votre sort ne dépendra plus que de la stricte justice, puisque vous aurez refusé de le devoir à la clémence.

GÆTZ. — A la tour ! vous vous jouez de l'autorité impériale. A la tour ! Non, ce ne peut être son ordre. Quoi ! me tendre un piège honteux ! prêter serment ! Les traîtres, jurer leur foi de chevalier ! tout cela pour m'y faire tomber ! Me promettre enfin prison de chevalier, et violer cette nouvelle promesse !

LE CONSEILLER. — Envers un brigand, nous ne sommes obligés à rien.

GÆTZ. — Si je ne respectais, jusque dans la boue où elle est empreinte, l'image de l'empereur que tu représentes, tu en étoufferais, ou je te ferais avaler ton mot de brigand ! Je défends une cause honorable, et tu aurais à rendre grâce à Dieu et à te vanter devant les hommes, si toute ta vie présen-

tait une seule action aussi noble que celle qui m'amène prisonnier devant toi. (*Le conseiller fait un signe au sénateur qui tire le cordon de la sonnette.*) Si j'ai tiré l'épée, ce n'est pas dans l'espoir d'un vil profit, ou pour arracher à de petits seigneurs sans défense leurs terres et leurs serfs ; c'est pour délivrer un vassal qu'on m'a lâchement enlevé, et vendre cher ma peau. Que voyez-vous là d'injuste ? L'empereur et l'empire auraient ignoré nos démêlés ; ils auraient continué de dormir en paix sur leurs deux oreilles. Il me reste, grâce à Dieu, encore une main ; et j'ai bien fait de m'en servir !

(*Les bourgeois entrent le bâton à la main et l'épée au côté.*)

LE CONSEILLER. — Vous ne voulez plier à rien. Qu'on le saisisse !

GÛTZ. — Ah ! c'est là ce que vous prétendez faire ! Que celui d'entre vous qui n'est pas un bœuf de Hongrie se garde d'approcher ! il pourrait recevoir de cette main de fer un coup qui le guérirait à l'instant de ses maux de tête, de ses maux de dents et de tous les maux de la terre. (*Ils se jettent sur lui ; il en renverse un, arrache à un autre son épée : ils reculent.*) Venez ! venez ! je ferais volontiers connaissance avec le plus brave d'entre vous.

LE CONSEILLER. — Rendez-vous !

GÛTZ, *l'épée à la main*. — Savez-vous bien qu'à présent il ne tiendrait qu'à moi de passer à travers cette canaille et de gagner le large ? Mais je préfère vous apprendre comme on tient sa parole. Promettez-moi prison de chevalier, je vous rends mon épée et je reste votre prisonnier comme auparavant.

LE CONSEILLER. — Est-ce l'épée à la main que vous prétendez traiter avec l'empereur ?

GÛTZ. — Dieu m'en garde ! ce n'est qu'avec vous et avec votre noble compagnie. Bonnes gens, vous pouvez rentrer chez vous ; le temps que vous perdez là ne vous sera pas payé. Il n'y a ici à gagner que des bosses.

LE CONSEILLER. — Saisissez-le. Eh ! quoi, est-ce là le courage que doit vous inspirer l'amour pour votre empereur ?

GÛTZ. — L'empereur ne leur donnera pas plus de courage que d'em-plâtres pour guérir les plaies qu'il leur vaudrait.

(Trad. Gautier, éd. Hatier.)

Délivré par un de ses amis, Sickingen, qui est devenu son beau-frère après la trahison de Weislingen, Gœtz accepte de devenir le chef des paysans de la Souabe révoltés contre leurs oppresseurs. L'heure est sombre. L'empereur est près de mourir ; le ciel est rempli d'affreux présages, de comètes sanglantes, d'épées de feu qui s'entre-croisent.

ACTE V.

L'acte V s'ouvre sur d'atroces visions de guerre civile. Dans la plaine, villages et couvents brûlent. Indigné par les excès de ses troupes déchaînées, Gœtz s'apprête à les quitter, lorsque les soldats de Weislingen le blessent et le font prisonnier.

La fin de la pièce contient trois scènes d'une grande beauté dramatique : la mort shakespearienne du traître Weislingen, la condamnation de la criminelle Adélaïde par le tribunal secret des Francs-Juges, et la mort splendide de Gœtz dont la grande âme indignée fuit un monde pervers et monte vers le Ciel et « la Liberté ».

WERTHER (1774)

Le roman de Werther est en grande partie un *roman vécu*. C'est dans la petite ville de Wetzlar, où Gœthe, sur le désir de son père, s'était rendu en 1772 pour compléter ses études pratiques de droit, qu'il rencontra les héros de son roman, Char-



SILHOUETTE DE GÖTTE (1774).



SILHOUETTE DE CHARLOTTE (1774)

lotte et Albert, dans la personne de Charlotte Buff, fille d'un bailli de l'Ordre teutonique, et dans celle d'un attaché de légation hanovrien, nommé Kestner, son fiancé. Il devint l'ami de Kestner, et le charme de la jeune fille, fait de simplicité et de bonne grâce naturelle, lui inspira une amitié tendre, qui, peu à peu, devint plus vive. Pendant tout un été, il partagea les promenades et les conversations des deux fiancés qui ne voyaient en lui qu'un ami brillant et charmant. Mais son cœur se prit au jeu, et, lorsque brusquement il se décida à partir, il éprouva une telle peine qu'il nous dit lui-même avoir eu l'idée de se tuer et avoir placé plusieurs soirs près de son lit un beau poignard ciselé pris dans la collection d'armes de son père. Mais ce n'était là pour lui qu'une attitude d'âme romanesque, à la mode du temps. Gœthe se guérit de sa peine en songeant à la décrire. Un jour, il apprit le suicide par désespoir d'amour d'un jeune diplomate, nommé Jérusalem, qu'il avait connu à Wetzlar, et qui par une singulière coïncidence avait emprunté pour se tuer les pistolets de Kestner. Il ne restait plus qu'à amalgamer les deux aventures : le roman vécu par Gœthe finirait par la mort de Jérusalem. Gœthe était guéri, et en 1774 le roman de *Werther* paraissait.

ANALYSE ET EXTRAITS

Werther fait une cure de campagne et de solitude pour guérir une grande douleur d'amour. Il sent son cœur s'alléger et renaître.

LA DOUCE NATURE

Lettre du 10 mai.

Semblable à ces douces matinées du printemps, qui font épanouir tout mon cœur, une étonnante sérénité règne dans mon âme entière. Je suis seul, je me réjouis de la vie dans cette contrée qui fut créée pour des âmes comme la mienne. Je suis si heureux, mon ami, je suis tellement absorbé dans le sentiment d'une paisible existence, que mon talent en souffre. Pas un trait ne pourrait aujourd'hui sortir de mon crayon, et jamais cependant je ne fus plus grand peintre qu'à présent. Lorsque les vapeurs de mon cher vallon s'élèvent autour de moi, et que le soleil, au plus haut de son cours, lance ses feux sur les cîmes de la forêt impénétrable et obscure, et peut à peine darder quelques rayons dans ce sanctuaire ; lorsque, étendu sur la terre, près de la chute du ruisseau, je découvre dans l'épaisseur du gazon mille petites herbes inconnues, lorsque mon cœur sent de plus près ce petit monde, qui fourmille parmi les plantes, cette innombrable multitude de vermisseaux et d'insectes de toutes formes, je sens en même temps la présence du Tout-Puissant, qui nous créa tous à son image, et le souffle de l'amour divin, qui nous soutient flottants dans un océan de délices éternelles. Mon ami, quand l'infini commence à poindre devant mes yeux, quand le monde repose autour de moi, et que je porte le ciel dans mon cœur, comme l'image d'une bien-aimée, alors, je soupire et m'écrie : « Ah ! si tu pouvais exprimer, fixer par un souffle sur le papier ce qui a dans toi une vie si forte et si ardente, si ton œuvre pouvait devenir le miroir de ton âme, comme ton âme est le miroir d'un Dieu infini ! »

Mon tendre ami... mais je me perds, je succombe sous l'imposante majesté de cette vision.

Cependant, petit à petit, il sent s'apaiser son âme orageuse : le calme du petit pays, la simplicité honnête des habitants, des rires ingénus d'enfants, les deux tilleuls qui ombragent la petite place de l'église, sous lesquels il prend son café *en lisant son Homère*, le charme et le guérissent lentement...

Jusqu'au jour ensoleillé de la rencontre charmante, celle de Charlotte, la fille du bailli, jolie, sensible et gaie qui remplace avec tant de douceur auprès de ses frères et de ses sœurs la mère disparue. Il la fait danser dans un bal champêtre. Après un terrible et brusque orage, Charlotte s'est approchée de la fenêtre avec lui :

« Elle était appuyée sur son coude ; elle regarda le ciel, puis moi ; je vis ses yeux remplis de larmes ; elle posa sa main sur la mienne et dit : « O Klopstock ! »

Sous la triple incantation de la Nature, de la Poésie et de l'Amour, l'âme de Werther

a défailli de joie. Depuis ce jour, le 16 juin, « *soleil, lune, étoiles peuvent se lever et se coucher* », Werther ne sait plus quand il est jour ni quand il est nuit, l'univers pour lui a disparu. Imprudente ivresse ! Charlotte est fiancée à un autre, Albert, *le meilleur des hommes qu'il y ait sous le soleil*. Albert revient d'un voyage et Werther souffre ; il souffre d'autant plus qu'il est loyal et qu'Albert devient son ami. Un jour, le 11 août, dans une scène singulière, il manie les pistolets d'Albert et fait devant lui l'ardente apologie du suicide.

A son âme torturée, la Nature maintenant apparaît horrible.

L'HORRIBLE NATURE

Par quelle fatalité a-t-il fallu que ce qui fait le bonheur de l'homme, devînt si souvent la source de son infortune ?

Ce sentiment si délicat, si ardent dont la vue de la nature animée remplissait mon cœur, cette sensibilité exquise, source pour moi de tant de délices, qui créait à chaque instant un paradis sur mes pas, m'est devenue actuellement un tourment insupportable. Lorsque, autrefois, du haut d'un rocher escarpé, mes yeux se portaient par delà le fleuve jusqu'aux coteaux qui embrassent la fertile vallée, je voyais tout germer, tout sourdre autour de moi, lorsque je découvrais ces collines, revêtues, jusqu'à la cime, d'arbres élevés et touffus, ces vallons ombragés dans leurs anfractuosités par les bosquets les plus riants, la rivière coulant avec un doux murmure au milieu des roseaux susurrants, les nuages variés, que balançait le vent du soir, se réfléchissant dans les eaux, lorsque j'entendais le chant mélodieux des oiseaux animer la forêt, tandis que des millions de moucheron dansaient par essaims aux rayons pourprés du soleil couchant et qu'à ce moment les coléoptères s'élevaient en bourdonnant de l'herbe où ils se tenaient cachés, lorsque mes regards attirés vers la terre par tous ces bruissements contemplaient avec étonnement le dur rocher qui me portait, forcé de nourrir la mousse qui le couvre, et le genêt croissant sur l'aride colline de sable : je découvrais alors cette source sacrée, cet ardent foyer de vie caché dans le sein de la nature ; mon cœur enflammé embrassait, saisissait cet univers ; je me sentais comme divinisé au milieu de ce débordement de vie et les formes idéales du monde infini vivaient, se mouvaient dans mon âme. Des montagnes escarpées m'environnaient, des précipices s'ouvraient devant moi, des torrents furieux roulaient à mes pieds, les rochers et les forêts retentissaient. Dans les entrailles du globe entr'ouvert, je voyais les sources de la reproduction jaillir et se répandre sans s'épuiser ; dans la terre, sur la terre, je voyais s'agiter, fourmiller des milliers de créatures vivantes, toutes d'espèces, toutes de formes différentes, et les hommes épars çà et là, je les apercevais se creusant des tanières, se bâtissant des nids, et s'imaginant régner sur ce vaste univers. Depuis le sommet inaccessible de la montagne perdue dans la nue, jusqu'au désert que ne foula jamais le pied d'un être animé, jusqu'aux bornes inconnues de l'im-

mense océan souffle l'esprit de celui qui crée de toute éternité : il se complaît dans l'atome qui ressent son souffle et qui vit. Ah ! combien de fois ai-je souhaité avoir les ailes de la grue qui planait sur ma tête, pour me transporter au delà de l'immensité de l'espace, pour savourer à la coupe écumante de l'éternel les enivrantes délices de la vie, et sentir couler un seul moment dans mon faible sein une goutte de la félicité de cet être qui produit tout en lui et par lui !..

Quel rideau funeste s'est tiré devant moi ! La scène où je contempiais la vie dans sa vigueur infinie n'offre plus à mes yeux que le gouffre sans fond de l'insatiable tombeau. Peux-tu me dire : cela est, lorsque tout passe, tout roule avec la rapidité de l'éclair ? Il est si rarement donné à une créature de voir son être paisiblement s'éteindre ! Entraînée par la vague furieuse, renversée, submergée, elle va se briser contre les rochers. Il n'est pas d'instant qui ne te dévore, toi et les tiens autour de toi, point d'instant que tu ne sois, que tu ne doives être un destructeur ; la promenade la plus innocente coûte la vie à des milliers de pauvres vermisseaux, un seul de tes pas renverse les édifices construits avec tant de peine par la fourmi laborieuse, et ensevelit tout un petit mondé dans la tombe. Ah ! ce ne sont point ces grands accidents qui fondent rarement sur le globe, ces inondations, ces tremblements de terre qui engloutissent vos villes, ce ne sont point là des événements qui me touchent . Mais mon cœur est miné par cette force de consommation recélée dans toute la nature, elle n'a rien formé qui ne détruise à la fois son voisin et soi-même Oppressé, agité, je porte çà et là mes pas incertains. Le ciel et la terre se meuvent, leurs forces agissent autour de moi ! je n'y vois rien qu'un monstre toujours dévorant.

Par un sursaut de sa volonté, Werther décide de s'arracher à ce lieu de délices et de tortures. Il partira. Le soir du 9 septembre, il fait ses adieux à Charlotte et à Albert.

LE CLAIR DE LUNE

J'étais depuis une demi-heure livré aux douces et terribles pensées de l'adieu, du revoir, lorsque j'entendis monter sur la terrasse. Je courus au-devant d'eux, saisis sa main en frissonnant, et la portai à mes lèvres. Nous avions à peine fait quelques pas, que la lune commença à paraître derrière les coteaux boisés ; tout en parlant de divers sujets, nous nous approchions, sans y songer, du petit réduit ombragé et sombre. Charlotte y entra et s'assit, Albert d'un côté, et moi de l'autre. Mon agitation ne me permit cependant pas de rester longtemps en place ; je me levai, et me mis devant elle : je marchais, je me rasseyais, c'était un état de véritable angoisse. Elle nous fit observer le bel effet du clair de lune, qui, à l'extrémité de la charmille, donnait sur toute la terrasse en face de nous, spectacle magnifique, et d'autant plus frappant, qu'une profonde obscurité nous enveloppait.

Après quelques moments de contemplation et de silence : « Jamais, dit-elle, jamais je ne me promène au clair de lune, que le souvenir des personnes chéries que j'ai perdues, que de profondes idées de mort et d'avenir ne s'emparent de mon esprit. Nous ne tomberons pas dans le néant ! continua-t-elle, d'un ton de voix pénétré du sentiment divin, nous existerons ! mais, Werther, nous retrouverons-nous, nous reconnaitrons-nous ? quels sont vos pressentiments ? Que dites-vous ? — Charlotte, répondis-je, en lui tendant la main, et les yeux inondés de larmes, Charlotte, nous nous reverrons ! ici et là-haut ! — La parole me manqua. — Wilhelm devait-elle me faire cette question, à moi, qui portais ce cruel adieu dans mon cœur ?

« Qui me dira, continua-t-elle, si ces êtres chéris descendus au tombeau savent ce que nous faisons sur terre, s'ils ressentent quelque chose quand nous sommes heureux, s'ils jouissent du tendre amour que nous conservons à leur mémoire ! Ah ! l'ombre de ma mère plane toujours sur ma tête, lorsque dans le calme du soir je suis assise au milieu de ses enfants, qui sont aujourd'hui les miens ; quand je les vois rassemblés autour de moi, comme ils l'étaient autour d'elle, mes yeux baignés de douces larmes se dirigent vers le ciel ; je conjure le dieu qui y règne de souffrir que cette âme céleste jette un regard sur nous, qu'elle voie du moins que je tiens la parole, que je lui donnai à l'heure de sa mort, d'être la mère de ses enfants. Je lui crie du fond du cœur : « Pardonne, ombre sacrée, pardonne-moi, si je ne leur suis pas tout ce que tu leur étais. » Hélas ! je fais au moins tout ce que je puis ; vois, ils sont vêtus, nourris, et ce qui est plus encore, ils sont soignés et aimés. Si, du séjour que tu habites, âme bienheureuse, tu peux voir notre tendre union, que de grâces ardentes n'as-tu pas à rendre à ce dieu de miséricorde, qu'en expirant tu invoquais sur ta famille délaissée. »

Telles furent ses paroles ! O Wilhelm ! Qui peut les répéter, ces paroles ? Comment de froids caractères sur un papier mort pourraient-ils peindre cette efflorescence divine de l'âme ?

Albert l'interrompit avec douceur : « Vous vous affectez trop vivement, Charlotte ! Je sais combien ces idées vous sont chères ; mais je vous prie... — O Albert ! reprit-elle, je le sais, vous n'oubliez pas ces douces soirées que nous passions du vivant de ma mère autour de la petite table ronde, quand mon père était en voyage et les petits enfants au lit. Vous apportiez les livres le plus intéressants, et parveniez cependant rarement à en lire une page. La conversation de cette créature angélique n'était-elle pas préférable à tout ? Belle, douce, enjouée, toujours active ! Dieu voit les larmes que je verse devant lui dans le silence des nuits en le priant : qu'il daigne me rendre égale à ma mère !

— Charlotte ! m'écriai-je, en m'élançant vers elle, et en saisissant sa main que j'arrosai de pleurs brûlants, Charlotte ! que la bénédiction du Tout-Puissant repose sur toi et sur l'âme de ta mère ! — Ah ! si vous l'aviez

connue ! me dit-elle, en me serrant la main : — Oui, elle était digne d'être connue de vous ! » Je me crus ravi aux cieus : jamais éloge plus grand, plus noble n'avait enorgueilli mon cœur. — Elle continua : « Et il a fallu que cette femme pérît à la fleur de ses ans, lorsque le dernier de ses fils n'avait pas encore six mois ! Sa maladie ne dura pas longtemps : elle était calme et résignée ; il n'y avait que la vue de ses enfants, du petit surtout, qui lui fit mal. Quand elle sentit approcher sa fin, elle me dit de les lui amener. Les tout petits ne savaient rien de son état ; les aînés ne le comprenaient pas. Je les rangeai autour de son lit : elle fit un effort pour étendre ses mains sur eux et les bénir ; elle les embrassa l'un après l'autre, puis les renvoya en me disant : « Sois leur mère ! »

J'en fis le serment sacré.

« — Tu promets beaucoup, ma fille, me dit-elle : le cœur et les yeux d'une mère ! les larmes de reconnaissance que je t'ai souvent vu verser m prouvent que tu sens ce que c'est. Encore une fois, sois donc leur mère, conserve à ton père la fidélité et la soumission d'une épouse. Tu le consoleras.

Elle demanda à le voir : il était sorti pour nous cacher l'excès de la douleur qui le dévorait. Albert ! vous étiez présent : elle vous entendit, et vous pria de vous approcher d'elle. Vous rappelez-vous comme elle nous regardait tour à tour, comme un rayon d'espoir et de consolation brilla encore dans son œil mourant, comme si elle devinait que nous serions heureux, heureux ensemble ? »

Albert la saisit dans ses bras, l'embrassa, et s'écria :

« Oui, tu seras heureuse ! toujours heureuse ! » Le calme, le froid Albert était hors de lui-même : et moi, moi ! où étais-je ?

« Werther ! reprit-elle, et cette femme a pu périr ! Grand Dieu ! Quand je pense à la coupable facilité avec laquelle nous nous accoutumons à la privation de ce qui faisait le charme de nos jours ! Quand je pense, qu'à notre honte, les enfants pensent plus vivement à leur perte ! Longtemps après, les miens se plaignaient de ce que les hommes noirs avaient emporté leur maman. »

Elle se leva. J'étais toujours remué, troublé : je restai assis, je m'emparai de sa main. « Il nous faut partir, dit-elle, il est temps de rentrer. » Elle voulut retirer sa main, je la serrai plus fort. « Nous nous reverrons ! m'écriai-je, nous nous retrouverons, sous quelque forme que ce soit, nous nous reconnaitrons.

« Je pars, ajoutai-je, je pars volontairement, mais non pour jamais : j'en eusse fait le serment, que je ne le tiendrais pas ! Adieu, Charlotte ; adieu, Albert ! nous nous reverrons. — Mais dès demain, je pense, » répondit-elle en souriant. Ce mot demain, comme il me fit tressaillir ! ah ! elle ne savait pas quand elle retirait sa main de la mienne !...

Ils descendirent l'allée : je restai, je les suivais au clair de lune. Je me

jetai à terre en sanglotant. Je me relevai lorsque mes yeux n'eurent plus de larmes, je courus sur la terrasse, et aperçus encore la robe blanche à travers l'ombre des grands tilleuls, à la porte du jardin. J'étendis les bras, elle était disparue.

Devenu le secrétaire d'un vieil ambassadeur pointilleux, Werther s'irrite de toutes les mesquineries d'une petite société provinciale, entichée de distinctions surannées. Un affront pour une question d'étiquette, que son imagination grossit, lui fait donner sa démission.

Une visite au pays natal l'enchanté, mais l'attriste encore davantage.

Revenu auprès de Charlotte et d'Albert, le malheureux sent ses souffrances s'exaspérer. Il se compare à l'ombre d'un prince puissant qui, sortant du tombeau, ne trouverait plus de son palais royal que d'affreux débris et des ruines sous la cendre.

Ses enthousiasmes mêmes ne sont plus qu'une sorte de sombre délire : Ossian a pris la place d'Homère dans son cœur.

OSSIAN

Ossian a pris la place d'Homère dans mon cœur. Quel monde que celui où son génie sublime me transporte ? Errer à travers les bruyères, au milieu de la tempête qui gronde et roule devant elle, à la pâle clarté de la lune, les vapeurs nébuleuses chargées des spectres de nos pères ! Du sommet des montagnes, au milieu du fracas du torrent impétueux, entendre les lugubres gémissements des fantômes, au fond de leurs cavernes : recueillir les accents plaintifs de la jeune fille désespérée, courbée sur ces quatre masses de pierre, qu'ont recouvertes l'herbe et la mousse, et sous lesquelles repose son bien-aimé, victime de cruels combats ! J'aperçois le barde aux cheveux blancs, parcourant la vaste bruyère, il y cherche les traces de ses pères, et n'y trouve, hélas ! que leurs tombeaux ! Alors, accablé de tristesse, il tourne ses regards vers la brillante étoile du soir, qui éteint ses feux dans les flots roulants de la mer ; les temps écoulés revivent dans l'âme du héros, ces temps où le rayon propice de l'astre secondait les exploits du brave, où la lune éclairait sa proue couronnée de fleurs au retour de la victoire. Je lis la profonde douleur gravée sur le front du noble barde ; je le vois, lui, le dernier rejeton de sa race, délaissé sur la terre, languissant et penché vers la tombe. Il s'enivre d'une joie toujours nouvelle, d'une joie douloureuse à la fois et délicieuse, dans la présence désormais sans force des ombres de ses ancêtres, il attache ses regards sur la terre froide, sur l'herbe balancée par le souffle des vents, et s'écrie : « Le voyageur viendra, il va venir, celui qui m'a connu dans ma beauté, et il demandera : où est le chanfre des combats, le noble fils de Fingal ? son pied s'imprime sur ma tombe, et c'est en vain qu'il me cherche sur la terre des vivants. Oh ! mon ami, embrasé à ce feu divin, je voudrais, tel qu'un brave et fidèle écuyer, tirer l'épée, délivrer d'un seul coup mon prince des longs tourments d'une vie si lente à s'éteindre, et envoyer mon âme rejoindre le demi-dieu dans la sphère céleste. »

La rencontre d'un pauvre fou qui en décembre cherche des fleurs pour en faire un bouquet à sa belle et qui gémit de n'en point trouver, finit de détraquer son esprit malade. Heureux fou, qui ne sent pas que dans son cœur déchiré, dans son cerveau troublé, gît sa misère ! Et Werther adresse à Dieu un dernier appel passionné et sanglotant : « O Dieu ! tu vois mes larmes ! O Père que je ne connais pas ! Appelle-moi à toi !... Sois sans courroux si j'abrège l'exil que ta volonté m'avait prescrit ! Le monde est partout le même : partout peine et travail, plaisir et joie : mais que me fait le monde ? Je ne suis bien que là où tu es, et c'est en ta présence que je veux désormais souffrir et jouir. — Et toi, Père céleste et tendre, repousserais-tu cet enfant qui t'implore ? »

Là se termine le journal épistolaire de Werther.

Dans un bref épilogue, l'éditeur raconte qu'après une scène déchirante où il a dit adieu à Charlotte et où il a lu avec elle et pour elle une page pathétique d'Ossian, Werther est rentré chez lui, a écrit une dernière lettre à Charlotte et s'est tué, la veille de Noël, avec les pistolets d'Albert empruntés sous le prétexte d'un voyage et que Charlotte elle-même avait remis au messager.

LA DERNIÈRE LETTRE

« Pour la dernière fois, donc, pour la dernière fois, j'ouvre les yeux. Hélas ! ils ne verront plus le soleil, un jour sombre et nébuleux le tient caché. Ouis, prends le deuil, nature ! ton fils, ton ami, ton amant s'approche de sa fin. Charlotte ! c'est un sentiment sans égal ! Quoi cependant de plus semblable aux illusions d'un songe, que de se dire : « Voici ton dernier jour. » Le dernier ! Charlotte, ce mot n'a point de sens pour moi ! Le dernier ! Ne suis-je point là dans toute ma force ? et demain je serai étendu sans mouvement sur la terre. Mourir ! qu'est-ce que mourir ? Ah ! nous rêvons quand nous parlons de la mort. J'ai vu plusieurs êtres mourir ; mais telles sont les limites de l'humanité, que le principe et la fin de son existence sont pour elle des mystères. Actuellement encore, je suis à toi, à toi ! à toi ! ô ma bien-aimée ! et dans un instant séparés, arrachés l'un à l'autre, peut-être pour toujours ! Non, Charlotte, non ! Comment puis-je être anéanti ? Comment peux-tu cesser d'être ? Nous sommes, nous existons. Néant ! Qu'est-ce encore ? un vain mot ! un son vide, qui ne dit rien à mon cœur ! La mort ! Être descendu au sein de la terre, réduit à un espace si étroit, si ténébreux ! J'avais une parente, qui était tout pour moi dans l'abandon de ma jeunesse. Elle mourut, je suivis son convoi funèbre. J'étais sur le bord de la fosse, quand on y descendit le cercueil, j'entendis le roulement des cordes quel'on lâchait et retirait, je vis jeter la première pelletée de terre, j'entendis le cercueil rendre un bruit sourd, et toujours plus sourd, jusqu'à ce qu'enfin il fut recouvert ! Je tombai à genoux près de la tombe. J'étais oppressé, ébranlé, déchiré jusque dans le fond de mon âme, mais j'ignorais ce qui se passait en moi, ce qui se passera en moi. Mort ! tombeau ! mots effrayants, je ne vous comprends pas !

« Oh ! pardonne, pardonne-moi ! Pardonne ! pardonne ! »

(Trad. de Sevelinge.)

LES POÉSIES LYRIQUES

L'ŒUVRE EXPLIQUÉE

Lorsque Hans Sachs, le cordonnier-poète du ^{xvi}^e siècle, le plus illustre et le plus populaire des Maîtres-Chanteurs, entre le dimanche matin dans son atelier, ses outils et ses mains ce jour-là reposent. C'est l'heure d'un autre travail, plus sacré. C'est l'heure où son esprit reçoit la visite de la belle muse honnête qui a une règle à la main, un ruban d'or à sa ceinture, sur la tête une couronne d'épis, et dans ses yeux l'éclat du jour pur. Son nom est Honnêteté, Grandeur d'Ame, Droiture.

C'est ainsi que, dans *la mission poétique de Hans Sachs*, Goethe en 1776 définit le devoir du poète. C'est ainsi que dans tout le cours de sa vie, lui-même, dans ses Lieds, ses Elégies, ses Sonnets, ses Ballades, fleurs vivantes des circonstances et du génie, il peignit le monde et son âme avec la probité de l'artiste et la sensibilité rayonnante et profonde du poète.

MISSION POÉTIQUE DE HANS SACHS

« Je t'ai choisi entre mille, dit la Muse à Hans Sachs, dans le chaos du monde, pour te donner une claire intelligence. Tu ne feras nulle entreprise déraisonnable. Quand les autres iront courant pêle-mêle, tu le verras d'un œil sûr ; quand les autres se plaindront pitoyablement, tu conteras plaisamment ton histoire ; tu tiendras le parti de l'honneur et de la justice ; en toute chose tu seras simple et droit ; tu sauras louer honnêtement la piété et la vertu, appeler le mal par son nom. Rien de mitigé et rien de subtilisé ; rien d'enjôlé et rien de grimaçant ; tel que l'a vu Albert Durer, le monde sera devant toi, dans sa vie puissante et sa virilité, sa force intérieure et sa stabilité. Le génie de la nature te mènera par la main en tout pays, te montrera la vie toute entière, l'étrange conduite des hommes ; tu les verras brouiller, chercher, heurter et presser, écarter, arracher, pousser et frotter ; tu contempleras la bigarrure extravagante du ménage humain, le pêle-mêle confus de la fourmilière ; mais enfin, ce sera pour toi comme si tu voyais une lanterne magique ! »

A L'ABSENTE

« Ainsi je t'ai vraiment perdue ! O belle amie, as-tu fui loin de moi ? Dans mon oreille accoutumée résonne encore chaque parole, chaque son.

« Comme le matin, le regard du voyageur plonge vainement dans les airs, lorsque, perdue dans l'espace azuré, l'alouette chante au-dessus de lui,

« Ainsi plonge ça et là mon regard inquiet à travers les champs, les buissons et les forêts ; c'est toi qu'appellent toutes mes chansons ; ô viens, ma bien-aimée, reviens à moi. »

SOLITUDE

« Hélas ! pourquoi m'entraînes-tu irrésistiblement au milieu de ce luxe ? Bon jeune homme, n'étais-je donc pas heureux dans ma nuit solitaire ?

« Secrètement enfermé dans ma chambrette, j'étais couché au clair de lune, tout inondé de sa mystérieuse lumière, et le repos de la nuit envahissait mon âme.

« Là, je rêvais des longues heures dorées d'une félicité sans mélange ; j'avais senti ta chère image toute entière au fond de mon cœur.

« Est-ce moi que tu retiens, sous mille bougies, à la table de jeu ? est-ce moi que tu places souvent en face de visages si insupportables ?

« Désormais, le printemps en fleur n'est pas pour moi plus ravissant dans les campagnes. Où tu es, jeune fille, est l'amour et la bonté ; où tu es, la nature. »

LA BALLADE DU PÊCHEUR

« L'onde murmurait, l'onde s'enflait ; un pêcheur était assis au bord et, tranquille, tout saisi d'une fraîcheur pénétrante, observait l'hameçon. Et comme il est assis, et comme il guette, le flot monte et se sépare ; du sein de l'onde émue, une femme humide sort avec bruit.

« Elle lui chante, elle lui dit : « Pourquoi avec les ruses et les artifices de l'homme, attires-tu mon peuple là-haut vers la chaleur mortelle ? Ah ! si tu savais comme le petit poisson se trouve bien dans les profondeurs de l'onde, tu descendrais tel que tu es, et te sentirais si dispos !

« Ne vois-tu pas le beau soleil, la lune, se rafraîchir dans la mer ? leur visage, lorsqu'il respire l'onde, ne te revient-il pas deux fois plus beau ? N'es-tu pas attiré par ce ciel profond, cet azur humide et brillant ? n'es-tu pas attiré par ta propre image dans l'éternelle rosée ?

« L'onde murmurait, l'onde s'enflait, elle mouillait son pied nu ; son cœur se gonfle de désir, comme au bonjour de la bien-aimée. Elle lui parle, elle lui chante ; c'en est fait de lui. Moitié de gré, moitié de force, il tombe, et jamais on ne le revit plus. »

CHANT DE NUIT

« Oh ! de tes moelleux coussins, daigne, en rêvant, prêter l'oreille un peu ! Aux sons de ma guitare, dors !... Que veux-tu de plus ? »

« Les sentiments éternels m'exaltent, m'entraînent loin du terrestre tourbillon. Dors !... que veux-tu de plus ? »

« Le terrestre tourbillon, tu ne m'en sépares que trop : tu me relègues dans cette froide nuit. Dors !... Que veux-tu de plus ? »

« Tu me relègues dans cette froide nuit ; tu ne m'écoutes qu'en songe, Hélas ! sur tes moelleux coussins dors !... Que veux-tu de plus ? »

(Trad. Ernest Lichtenberger, *Etude sur les poésies lyriques de Goethe*; Hachette.)

WILHELM MEISTER (1777-1796)

ANALYSE ET EXTRAIT

C'est encore un roman autobiographique que *les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* commencées par Goethe en 1777 et terminées seulement en 1796 et *les Années de voyage* qui parurent en 1821, et que Goethe n'avait rédigées que sur les instances pressantes de Schiller.

La première partie est l'histoire d'un jeune marchand, Wilhelm Meister, qui se croit une vocation d'acteur dramatique et veut réaliser, comme jadis Goethe à Weimar, le progrès social par l'action du théâtre où la poésie entre en contact avec la vie, la réalité avec l'idéal.

Dans la carrière aventureuse de la troupe de comédiens qu'il suit, Wilhelm rencontre des amitiés, des déceptions, des enthousiasmes et des amours. Son âme d'homme et de poète s'élabore, se forme et se dégage.

Dans la deuxième partie, moins pittoresque, mais de sens plus haut, Wilhelm trouve dans la société éclairée et sage qui vit autour de Lothario une sorte d'Arcadie ou de Salente idéale, dont les mœurs pures réalisent cet idéal de beauté morale et vivante qu'il avait toujours cherché à atteindre.

L'épisode le plus charmant et le plus célèbre de ce double roman est l'histoire touchante de la petite fleur sauvage de Bohême que Goethe a immortalisée sous le nom de *Mignon*, qui ne fait que danser, chanter, aimer et mourir, dans son rayonnement délicat et fragile.

LA CHANSON DE MIGNON

« Connais-tu le pays où fleurissent les citronniers ?
 Dans le vert feuillage rutilent les oranges d'or,
 une douce brise souffle du ciel bleu,

le myrte discret se dresse près du joyeux laurier,
Le connais-tu?
C'est là, c'est là
que je voudrais, ô mon maître, aller avec toi.

« Connais-tu la maison? Sur des colonnes repose son toit,
la salle brille, les chambres resplendissent,
et des statues de marbre se dressent et me regardent :
qu'est-ce qu'on t'a fait, ô ma pauvre enfant?
La connais-tu?
C'est là, c'est là
que je voudrais, ô mon maître, aller avec toi.

« Connais-tu la montagne et le sentier perdu dans la nue?
Le mulet cherche son chemin dans le brouillard,
dans les cavernes habite l'antique race des dragons,
le rocher se précipite, et par-dessus lui, le torrent :
Le connais-tu?
C'est là, c'est là
que va notre chemin, ô mon maître, partons tous deux. »

Parmi les *lieder* que chantait Mignon, Wilhelm en avait remarqué un dont la mélodie et l'accent lui plurent tout particulièrement, encore qu'il ne pût pas comprendre toutes les paroles. Il le redemanda, se le fit expliquer, le nota et le traduisit en allemand, ou, pour mieux dire, en fit une imitation que nous communiquons à nos lecteurs. Sans doute l'innocence enfantine de l'expression disparut en même temps que l'incorrection du langage, et rien ne pouvait se comparer au charme de la mélodie. Mignon commençait chaque strophe avec pompe et magnificence, comme pour préparer l'attention à quelque chose de merveilleux, ou comme si elle se disposait à raconter quelque chose d'important. Au troisième et quatrième vers, le chant devenait plus sourd et plus sombre ; les mots : « le connais-tu ? » étaient rendus de façon mystérieuse et méditative ; le : « c'est là, c'est là » était empreint d'une irrésistible nostalgie ; et : « je voudrais, ô mon maître, y aller avec toi », elle savait, à chaque reprise, en modifier l'accent de manière qu'il fût tour à tour suppliant, instant, pressant, véhément, prometteur.

Un jour qu'elle avait répété ce lied, elle s'arrêta un instant, après qu'elle l'eut terminé, fixa sur son maître un regard pénétrant et lui dit : « Connais-tu ce pays ? — Ce doit être l'Italie, reprit Wilhelm ; d'où tiens-tu ce lied ? — L'Italie ! reprit Mignon : si tu vas en Italie, prends-moi avec toi, j'ai froid ici. — As-tu été en Italie, chère enfant ? » demanda Wilhelm. L'enfant garda le silence et l'on ne put rien en tirer de plus.

(Trad. H. Lichtenberger, *Wilhelm Meister* ; La Renaissance du Livre.)

IPHIGÉNIE EN TAURIDE (1779-1787)

L'ŒUVRE EXPLIQUÉE

C'est en 1779, à la cour de Weimar, que Goethe médite et compose cette œuvre de pure et sereine beauté. A côté de son bureau, dans la chambre verte, un orchestre joue de douces mélodies, et, entre deux audiences protocolaires, le chambellan, redevenu poète, évoque et salue la belle image. Même quand il a fait jouer la pièce en



prose sur le théâtre de Weimar, lui-même faisant le personnage d'Oreste et Corona Schröter celui d'Iphigénie, ainsi que nous les montre le tableau de Kraus, il ne veut pas être délivré *de son doux fardeau*. Huit ans plus tard, il emporte son manuscrit en Italie, et, à Bologne, dans l'image de la Sainte-Agathe attribuée à Raphaël, il retrouve le beau et doux visage. C'est seulement de Rome, le 10 janvier 1787, qu'il envoie à ses amis de Weimar la version définitive et mise en vers d'*Iphigénie*.

Goethe a emprunté à la tragédie grecque d'Euripide qui porte le même titre le sujet et la donnée de sa pièce. Dans la tragédie d'Euripide, Oreste et Pylade, pour obéir à un oracle d'Apollon, sont venus en Tauride pour enlever la statue de la sœur d'Apollon, la déesse Arté-

mis. Surpris, ils sont condamnés à mort par le roi, et c'est Iphigénie, la sœur d'Oreste, jadis miraculeusement sauvée par Artémis et devenue sa prêtresse, qui doit présider au sanglant sacrifice. Après une belle lutte de générosité entre Oreste et Pylade, dont aucun n'accepte d'être sauvé sans son ami ; après une reconnaissance émouvante entre le frère et la sœur, Iphigénie s'empare par ruse de la statue d'Artémis et s'enfuit avec Oreste et Pylade. La déesse Athéna au dénouement vient tout arranger.

Mais, si Goethe suit de près le mouvement et les belles lignes simples de la tragédie grecque, il en modifie profondément et admirablement le sens et l'esprit.

ANALYSE ET EXTRAITS

Au début de la pièce, Iphigène est triste, de la tristesse de l'exilée et de l'orpheline : « Respirer en liberté, dit-elle, n'est pas toute la vie. Quelle est donc cette vie, que je dois passer dans le deuil tout entière en ce séjour sacré, telle qu'une ombre autour de son propre tombeau ? » En vain le roi Thoas lui offre son trône et son loyal et grave amour. Iphigénie ne veut que retourner dans sa patrie ; elle lui dit les malheurs de sa race maudite et repousse avec une fermeté triste et douce une alliance désapprouvée par les dieux. A la protestation révoltée de Thoas : « Ce ne sont pas les dieux, c'est ton cœur, à toi, qui parle », elle répond par ce seul mot qui donne à la pièce de Goëthe tout son sens : « Les dieux parlent dans le cœur de l'homme. »

Les dieux qui parlent dans le cœur d'Iphigénie sont des dieux d'humanité et de bonté. Depuis qu'elle est prêtresse en Tauride, elle a fait abolir les rites sanglants qui faisaient immoler les voyageurs sur l'autel de la déesse ; d'elle se répand sur tout un peuple la rosée d'un baume salulaire. La douceur rayonnante de son âme libérera Oreste de ses cauchemars et de son remords et des Furies qui le traquent.

Lorsque Thoas, irrité de ses refus, lui enjoint de restaurer l'ancienne coutume barbare et d'immoler à Artémis les deux étrangers que la mer a jetés sur leur rivage, de tout son cœur monte à la Déesse une supplication ardente : « Secourable libératrice, oh ! préserve mes mains du sang ! »

Après la reconnaissance du frère et de la sœur, lorsque Oreste et Pylade voudront l'emmener sur leur navire retrouvé et lui suggéreront de dire à Thoas qu'elle veut emporter l'image de la déesse au bord de la mer pour la purifier, le cœur loyal d'Iphigénie se révolte « Malheur ! Malheur au mensonge ! Il ne souiager pas le cœur ! » A la fin du quatrième acte dans un admirable monologue, tandis que retentit à ses oreilles le vieux chant terrible des Parques noires, elle supplie les dieux de lumière, les dieux humains : « Oh ! sauvez moi, et sauvez dans mon âme votre image ! »

Au dernier acte, Oreste comprendra le sens de l'oracle : « Nous pensions qu'il s'agissait d'enlever la sœur d'Apollon ; mais il était question de toi, ô sainte fille ! » Et la voix même du roi barbare Thoas s'attendrira miraculeusement dans la douceur du dernier adieu.

LE RÉVEIL D'ORESTE GUÉRI

ORESTE, seul. Il se réveille de son assoupissement et se lève. — Encore, donne-moi encore une coupe des flots du Léthé, la dernière, la fraîche coupe du soulagement. Bientôt elle emportera de mon sein la convulsion de la vie ; bientôt mon âme, abandonnée à la source de l'oubli, s'écoulera chez vous en silence, pâles ombres, dans les ténèbres éternelles. Laissez doucement le fils errant de la terre se rafraîchir dans votre repos... Quel murmure entends-je dans ces rameaux ? Quel frémissement sort de ce crépuscule ? Déjà ils viennent pour contempler le nouvel hôte ! Quelle est cette troupe auguste, qui se livre à part, au plaisir, comme une famille de princes assemblés ? Ils marchent en paix, jeunes et vieux, hommes et femmes ; ces figures, qui passent, sont pareilles aux dieux et semblables entre elles. Oui, ce sont les ancêtres de ma famille. Atrée marche avec Thyeste, au milieu d'entretiens familiers ; les enfants se glissent en jouant autour de lui. N'est-il donc plus ici de haine entre

vous ? La vengeance s'est-elle éteinte comme la lumière du soleil ? je suis donc aussi le bienvenu, et j'ose me mêler à votre cortège solennel ?...

Soyez les bienvenus, ô mes ancêtres, Oreste vous salue, Oreste, le dernier homme de votre race ! Ce que vous avez semé, il l'a moissonné : chargé de malédictions, il est descendu chez les morts. Mais ici tout fardeau se porte plus légèrement. Recevez-le, oh ! recevez-le dans votre cercle... Toi, Atrée, je t'honore, et toi aussi, Thyeste. Ici nous sommes tous délivrés de la haine... Montrez-moi mon père, que je vis une seule fois dans la vie... Est-ce toi, mon père?... Et tu mènes familièrement ma mère avec toi ? Si Clytemnestre ose te donner la main, Oreste, à son tour, osera s'approcher d'elle ; il osera lui dire : « Vois ton fils !... Voyez votre fils ! Dites-lui qu'il est bienvenu ! » Sur la terre, le salut était, dans notre maison, l'inévitable signal du meurtre, et la race de Tantale a ses plaisirs dans le séjour ténébreux. Vous vous écriez : « Bienvenu ! » et vous m'accueillez parmi vous ! Oh ! conduisez-moi vers mon aïeul, le chef de la race ! Où est mon aïeul ? Que je voie la tête chérie, vénérée, qui prit place au conseil des dieux ! Vous semblez balancer et détourner le visage ? Parlez, souffre-t-il, l'homme égal aux dieux ? Malheur à moi ! Les dieux tout-puissants ont rivé, avec des chaînes d'airain, de cruelles tortures à la poitrine du héros.

Iphigénie et Pylade s'approchent de lui.

ORESTE. — Etes-vous aussi déjà descendus chez les morts ? Heureuse, ma sœur ! Electre encore nous manque. Qu'un dieu propice la frappe de ses douces flèches et nous l'envoie promptement ! Toi, malheureux ami, je dois te plaindre. Viens avec moi, viens devant le trône de Pluton, pour saluer notre hôte, comme de nouveaux venus.

IPHIGÉNIE. — O vous, frère et sœur, qui, dans le vaste ciel, apportez, jour et nuit, aux hommes la belle lumière, et qui ne pouvez luire sur les morts, sauvez-nous, sauvez le frère et la sœur ! Diane, tu chéris ton aimable frère par-dessus tout ce que la terre et le ciel peuvent t'offrir, et tu tournes, avec un désir paisible, ton front virginal, vers sa lumière éternelle. Oh ! ne laisse pas mon unique frère, mon frère enfin retrouvé, s'égarer dans les ténèbres du délire ! Et, si le dessein pour lequel tu m'as cachée en ce lieu est désormais accompli ; si tu veux m'accorder par lui, et à lui par moi, ton divin secours, dégage-le des liens de cette malédiction, de peur que ne s'évanouisse le moment délicieux de la délivrance.

PYLADE, à Oreste. — Nous reconnais-tu, et ce bois sacré et cette lumière, qui ne brille pas pour les morts ? Sens-tu le bras de ton ami et de ta sœur, qui te tiennent, encore vigoureux, encore vivant ? Presse-nous fortement dans tes bras : nous ne sommes pas de vaines ombres. Chaque instant est précieux, et notre retour tient à des fils délicats, que semble filer une parque favorable.

ORESTE, à Iphigénie. — Laisse-moi, d'un cœur libre, goûter, pour la

première fois, dans tes bras une joie pure » !... O dieux, qui, avec des flammes puissantes, parcourez le ciel, pour consumer les nuages pesants, et qui, bien-faisants et sévères, parmi la voix de la foudre et le fracas des vents, versez sur la terre, en torrents impétueux, la pluie longtemps implorée, mais qui bientôt transformez en bénédictions l'anxieuse attente des hommes, et changez la stupeur inquiète en regards joyeux et en cris de reconnaissance, quand le nouveau soleil se reflète de mille manières dans les gouttes de pluie, sur les feuilles désaltérées, et lorsque Iris, riante diaprée, divise de sa main légère le crêpe grisâtre des derniers nuages... Oh ! souffrez aussi que, dans les bras de ma sœur, sur le sein de mon ami, je goûte et je conserve, avec une pleine reconnaissance, les biens que vous m'accordez. Elle est vaincue la malédiction, le cœur me le dit, les Euménides s'enfuient, je les entends, elles s'enfuient dans le tartare, et ferment violemment derrière elles les portes de bronze, avec le bruit d'un tonnerre lointain. La terre exhale un parfum réparateur, et m'invite à poursuivre dans ses plaines les plaisirs de la vie et les grandes actions.

PYLADE. — Ne perdez pas le temps qui est mesuré. Que le vent qui gonfle nos voiles porte d'abord toute notre joie vers l'Olympe. Venez, il faut ici délibérer et résoudre promptement.

Mais l'antique malédiction n'est pas encore vaincue. Elle ne le sera que par la franchise et la bonté de la vierge héroïque qui croit l'entendre encore résonner une dernière fois à ses oreilles, telle que les Parques la lancèrent lorsque Tantale l'aëul, tomba de son siège d'or, et telle que sa nourrice la lui chantait dans son enfance.

LE CHANT TERRIBLE DES PARQUES

« Que la race humaine craigne les dieux ! Ils tiennent l'empire dans leurs mains éternelles et peuvent en user comme il leur plait.

« Qu'il les craigne doublement celui qu'ils élèvent ! Sur les rochers et les nuages les sièges sont prêts autour de la table d'or.

« S'il éclate une querelle, les convives sont précipités avec insulte et ignominie dans les profondeurs ténébreuses, et c'est en vain qu'ils attendent enchaînés dans la nuit, un juste jugement.

« Mais les dieux demeurent assis en d'éternelles fêtes autour des tables d'or. Ils passent de montagne en montagne ; des gouffres de l'abîme monte en fumée à leurs pieds l'haleine des Titans étouffés, léger nuage semblable au parfum des sacrifices.

« Les dieux souverains détournent de races entières leurs yeux propices.

« Ainsi chantèrent les Parques. Le proscrit, l'ancêtre écoute leurs chants dans les cavernes sombres ; il songe à ses enfants et à ses descendants, et il secoue la tête. »

(Trad. Porchat, éd. Hachette.)

HERMANN ET DOROTHÉE (1797)

L'ŒUVRE EXPLIQUÉE

Le poème épique, rustique et bourgeois, d'*Hermann et Dorothée* est une des rares œuvres que Gœthe ait écrites d'une seule haleine. De septembre 1796 à avril 1797, pressé par Schiller qui trouvait le sujet admirable, il réalisa le rêve qu'il avait ainsi formulé : « *Etre un homéride, fût-ce le dernier de tous, cela est beau !* »

Le fond du tableau est un épisode de la Révolution française, l'émigration d'une troupe de pauvres gens qui fuient la tourmente. Gœthe, dans ses entretiens avec Eckermann, nous dit son sentiment sur la Révolution française : « *Tout ce qui est violent, précipité, me répugne dans l'âme, car cela n'est pas conforme à la nature. Je suis l'ami des plantes ; j'aime la rose comme la fleur la plus parfaite que voie notre ciel allemand ; mais je ne suis pas assez fou pour vouloir que mon jardin me la donne dès la fin d'avril... Celui qui ne sait pas attendre qu'il aille dans une serre chaude !* » La Révolution française était pour lui comme une serre chaude, aux fruits prématurément mûris.

Le sujet est d'une simplicité antique, à la fois homérique et biblique, patriarcale. La rencontre de Dorothée, l'humble servante émigrée au grand cœur, et d'Hermann, le fils d'un aubergiste, pur et secourable ; leurs fiançailles et leur union, favorisée par un pharmacien bavard et peureux, un pasteur indulgent et doux, et la mère fine et tendre d'Hermann, qui a raison de la résistance de l'aubergiste irritable, vaniteux et bon, voilà ce que chante Gœthe en neuf chants, dont chacun porte le nom d'une muse antique. L'amour de la famille et de la patrie allemande, fondé sur de solides et calmes vertus, fleurit dans cet admirable poème, sous l'ombre des arbres fruitiers et au chant de la fontaine rustique.

Qu'Hermann est donc loin de Werther ! mais la vie d'Hermann, n'est-ce pas ce rêve de Werther que son âme orageuse et la destinée ne lui avaient pas permis de réaliser ?

EXTRAIT

LE CLAIR DE LUNE

Le timide Hermann a conduit Dorothée vers la maison de son père ; mais il n'a pas encore osé lui avouer son amour. Et Dorothée croit qu'elle sera une simple servante.

Ils dirigent ensemble leurs pas vers le soleil qui terminait sa course et qui, enveloppé de profondes nuées, annonçait un orage : ses rayons ardents

dardaient çà et là hors de ce voile à travers les campagnes de longs traits d'une lueur effrayante.

« Puisse, dit Hermann, le menaçant orage ne pas nous envoyer de la grêle et des torrents de pluie ! car tout promet la plus belle récolte. »

Ils jettent un coup d'œil satisfait sur les longues tiges de blé qui s'agitaient tout autour d'eux dans le champ qu'ils traversaient, et étaient près d'atteindre jusqu'à la hauteur de leurs tailles élevées.

« Homme excellent, dit la jeune fille à l'ami qui la guide, vous auquel je devrai bientôt un sort heureux, l'abri d'un toit, pendant que tant de fugitifs sont exposés à l'orage qui se prépare, faites-moi connaître, avant mon arrivée, votre père et votre mère, que je suis disposée du fond de mon âme à servir avec zèle : car il est plus aisé de complaire à son maître quand on connaît son caractère, les soins qu'il regarde comme les plus importants et sur lesquels sa volonté est prononcée. Apprenez-moi donc comment je pourrai gagner leur affection...

* * *

Hermann lui donne des indications utiles sur le caractère de ses parents et les meilleurs moyens de leur plaire. La jeune fille l'écoute, attentive, et lui répond avec une simple et gentille bonne grâce.

« Mais qui me dira, ajoute-t-elle, ce qu'il me reste à savoir, comment je dois me conduire envers toi-même, toi, le fils unique de la maison, et à l'avenir mon supérieur ? »

Comme elle parlait ainsi, ils étaient arrivés sous le poirier : la lune, dans tout son plein, répandait sa clarté majestueuse du haut de la voûte céleste : la nuit était venue, et avait jeté son voile sur les dernières lueurs du soleil ; devant leurs yeux, s'étendaient, en de grandes masses qui se touchaient, une lumière aussi claire que celle du jour, et les ombres ténébreuses de la nuit. Hermann entend avec plaisir cette question amicale, sous le bel arbre qui l'ombrageait, en ce lieu qu'il aime, et qui, ce jour même, a été le témoin des pleurs qu'il a répandus pour sa chère exilée.

Tandis qu'ils s'asseyaient pour se reposer un moment, le jeune homme, transporté d'amour, saisissant la main de la jeune fille :

« Que ton cœur te le dise, lui répond-il, et suis librement ce qu'il te dira. »

Mais il ne hasarde pas un mot de plus, quoique l'heure soit si favorable ; il craint de s'attirer un non, et sa main, hélas ! a touché l'anneau qu'elle portait au doigt, cet indice qui déjà l'a troublé.

Ils étaient assis en silence, lorsque la jeune fille, prenant la parole :

« Quelle douceur me fait éprouver l'admirable clarté de la lune ! elle égale celle du jour. Je distingue dans la ville les maisons, les cours, jusqu'à cette fenêtre sous ce toit ; je crois pouvoir en compter les carreaux.

— La maison que tu vois, dit le jeune homme contenu par cette réponse, est notre demeure où je vais te déposer, et cette fenêtre sous le toit est celle de ma chambre, qui peut-être sera la tienne, car nous ferons une autre distribution de nos logements. Ces champs nous appartiennent ; les blés y ont mûri pour tomber demain sous la faux ; ici, à l'ombre de ce poirier, nous goûterons le repos et prendrons notre repas. Mais descendons le vignoble et traversons le jardin ; vois l'orage épouvantable qui s'approche de nous en lançant des éclairs, et qui bientôt ensevelira l'aimable clarté de la pleine lune. »

Ils se lèvent, descendent, portent leurs pas le long du champ à travers les riches épis. Prenant plaisir à la clarté nocturne, ils sont arrivés au vignoble, et commencent à marcher dans l'obscurité.

Il conduit ses pas sur les pierres nombreuses et informes, degrés du berceau. Elle descend lentement, les mains appuyées sur l'épaule de son guide : la lune, dont la lumière fugitive vacillait à travers le berceau, jette sur eux ses derniers regards, et bientôt, environnée de nuages orageux, elle laisse le couple dans les ténèbres.

Hermann, plein de force, est attentif à soutenir la jeune fille penchée sur lui pour assurer sa marche ; mais, comme elle ne connaît pas ce sentier et ces pierres de masses inégales, le pied lui manque et éprouve un craquement léger ; elle est près de tomber ; soudain le jeune homme intelligent, se tournant vers elle, a étendu le bras et soutenu sa bien-aimée ; elle tombe doucement sur son épaule, leurs joues se touchent. Immobile comme le marbre, contenu par les ordres sévères de sa volonté, il ne la presse pas sur son sein d'une plus forte étreinte, et se borne à ne pas céder au poids. Chargé de ce précieux fardeau, il éprouve un sentiment plein de charme, il sent les battements et la chaleur du cœur de l'être adoré, il recueille l'haleine embaumée qu'elle épanchait sur ses lèvres, et il soutient sans broncher avec un courage mâle la taille divine de la jeune fille.

Pour déguiser la douleur qu'elle ressentait :

« C'est, dit-elle, en plaisantant, un signe malheureux selon l'avis des gens graves, lorsque en entrant dans une maison, non loin du seuil, le pied vient à craquer. Que n'ai-je donc reçu un meilleur présage ! Arrêtons-nous un moment ! que diraient ton père et ta mère, si tu leur amenais une servante boiteuse ? tu leur paraîtrais un maître peu intelligent. »

(Trad. H. Lichtenberger, *Hermann et Dorothee* ; La Renaissance du Livre.)

FAUST (1772-1831)

L'ŒUVRE EXPLIQUÉE

Le *Faust* de Gœthe n'est pas seulement son œuvre maîtresse ; c'est, suivant l'expression de Lamartine, *son poème vital*. Dès l'année 1772, à Strasbourg, il y travaille avec l'élan conquérant et la fougue ardente d'un jeune poète *de la période d'assaut* ; en 1775, il emporte à Weimar le premier manuscrit, l'*Urfaust*, le Faust primitif, vingt et une scènes, le centre humain du drame la tragédie de Marguerite ; s'il semble abandonner un peu son œuvre pendant ses dix années de divertissement politique et mondain de Weimar, sans doute il la pense, il la rêve, il la mûrit ; s'il n'arrive pas à relier d'un fil assez solide les perles du collier, il publie néanmoins en 1790, sous le titre de *Faust-Fragment*, dix-sept scènes en deux mille vers. De 1790 à 1794, l'or mûrit silencieusement dans les profondeurs de l'esprit, le manuscrit de gonfle ; Schiller presse ardemment son ami de chercher, de trouver « le lien qui sera assez fort pour contenir une masse qui déborde ».

Gœthe compose alors les scènes philosophiques, qui lient les épisodes dramatiques, et donnent le sens à tout, en particulier le *Prologue au Ciel*, la *Dédicace*, le *Pacte*. Et, en 1808, paraît la première partie du poème de Faust sous le nom de *Faust tragédie*.

Mais, dès ce moment, Gœthe avait dans ses papiers, déjà rédigées, des scènes, qui étaient l'amorce d'un nouveau poème, plus haut, plus large ; et dans les profondeurs de la mine un métal plus ardent et plus pur mûrissait. Sur les conseils d'Eckermann qui fut pour lui, à partir de 1823, ce que l'étudiant Wagner fut à Faust, un disciple borné et aimant et un adorateur un peu simple, Gœthe se remit à l'ouvrage ; au mois d'août 1831 l'œuvre était finie ; c'était le *second Faust*, et Gœthe disait à son disciple : « *Toute ma vie ultérieure, je puis la regarder comme un pur don du ciel ; et il est maintenant tout à fait indifférent que je fasse ou non encore quelque chose.* » Il tint cependant à ce que l'œuvre ne parût qu'après sa mort, testament, legs, témoignage et portrait, éternelle image.

La légende de Faust

La légende de Faust était populaire en Allemagne depuis le xvi^e siècle. A ce moment vivait dans les environs de Wittenberg un étrange personnage, Georges Sabillicus, dit Faustus junior, mi-sorcier, mi-charlatan, chiromancien et nécromant, ivrogne fieffé, pilier de taverne, et, disait-on, suppôt de Satan. Traité, dit-on, de *diable hautain*, par Luther, expulsé de Wittenberg par Mélanchton, il mena une existence vagabonde et misérable, faiseur de miracles forains et vulgaires, et mourut en odeur de damnation dans un bourg du Wurtemberg. En 1587, l'imprimeur Jean Spiers, à Francfort-sur-le-Mein, publia sa biographie peu édifiante ; en 1599, le théologien protestant Widmann en donnait à Hambourg une version nouvelle.

Pendant les vingt-quatre ans que Méphistophélès mit son pouvoir au service du Faust de Spiers et de Widmann, celui-ci mêla des facéties puérides à d'in vraisemblables aventures : tour à tour rappelant Hélène des enfers et l'épousant, et mangeant d'une bouchée une charrette de foin et son cheval, ou chevauchant un tonneau de vin de la taverne d'Auerbach ; puis faisant une fin horrible et damnée *dans laquelle il sera profitable à tout chrétien de se contempler pour s'en préserver.*

Telle était cette légende qui inspira un nombre considérable de drames populaires, de romances, de complaints, et de comédies de marionnettes, et qui, avant de tenter le génie de Goethe, avait inspiré au grand poète anglais Marlowe en 1604 un drame magnifique et hautain dont le héros, poussé par une curiosité ardente et inassouvie, n'aspire à rien de moins qu'à conquérir la science suprême, à voler Dieu, et à devenir Dieu.

ANALYSE ET EXTRAITS

Dans le *Prologue au Ciel*, nous assistons au dialogue de Méphistophélès et du Seigneur, et, malgré la splendeur du décor et les chœurs d'archanges, le ton du dialogue ne manque ni de bonhomie ni d'humour.

A Méphistophélès qui se plaint sarcastiquement que le petit dieu du monde qu'est l'homme « *ressemble à un de ces criquets à longues pattes, qui toujours vole, saute en volant, chante sa vieille chanson et fourre son nez dans la crotte* », le Seigneur dit brusquement :

Connais-tu Faust?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Le docteur?

LE SEIGNEUR. — Mon serviteur !

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Vrai, il vous sert d'étrange façon ! L'insensé ! Il ne boit ni ne mange rien de terrestre !... Au ciel il réclame les plus belles étoiles, à la terre les suprêmes jouissances... Nul objet, proche ou lointain, n'apaise ce cœur tumultueux.

LE SEIGNEUR. — S'il ne me sert maintenant encore que dans la confusion, je le conduirai bientôt vers la clarté.

Et comme Méphistophélès se fait fort de perdre ce serviteur de Dieu, le Seigneur lui dit :

« *C'est bon, fais à ton gré ! Détourne cet esprit de sa source originelle,... et reste confondu s'il te faut confesser qu'un homme bon, en son obscure aspiration, demeure conscient de la bonne voie.* »

Et Méphistophélès part en ricanant :

« *C'est parfait ! mais ce ne sera pas long ! Il mangera de la poussière, et avec joie !... »*

PREMIÈRE PARTIE DE LA TRAGÉDIE

C'est la Nuit : Faust, dans une chambre gothique étroite, encombrée de livres poussiéreux et d'instruments étranges, est assis à son pupitre et gémit sur le néant de sa science. Philosophie, droit, médecine, théologie, il a tout étudié et il ne sait rien. Au bout

de son immense et ardent effort, il se trouve les mains, le cœur et l'esprit vides ; sans honneur, sans argent, sans foi, sans joie : « *Un chien ne voudrait pas vivre ainsi plus longtemps.* » Que la Magie donc, à défaut de la Science, lui ouvre la porte du cachot où il croupit ! Et voici qu'évoqué par une formule du livre de Nostradamus surgit l'Esprit de la Terre. Terrible vision ! L'Esprit parle :

« *Dans les flots de la vie, dans l'ouragan de l'action, je m'élève et je m'abaisse, j'ondule de ci, de là ! Naissance et tombeau, éternel océan, activité changeante, vie ardente, ainsi j'œuvre au métier bruissant du temps et je tisse le vêtement vivant de la Divinité.* »

« *O Esprit infatigable, s'écrie Faust, combien proche je me sens de toi !* » Mais l'Esprit de la Terre lui répond durement : « *Tu ressembles à l'esprit que tu conçois, pas à moi !* » et il disparaît.

« *Pas à toi !* gémit Faust. *A qui donc ? Moi, l'image de Dieu ! Et pas même à toi !* » Et il retombe accablé, rejeté par la parole foudroyante dans l'océan mouvant de la destinée humaine, pareil au ver écrasé dans la poussière.

Ici, devant lui, un crâne vide ricane ; mais, là, plus loin, brille un flacon : c'est le poison libérateur. Faust saisit une coupe : « *O coupe dernière, toi que je choisis maintenant, de toute mon âme, comme salut de fête, je te vide en l'honneur du matin !* »

Mais des cloches sonnent ; le jour paraît ; c'est le jour de Pâques. Dans le ciel, les chœurs des anges chantent : *Christ est ressuscité !*

« *Voix du Ciel, s'écrie Faust, pourquoi me cherchez-vous, puissantes et douces dans la poussière ?* » Il entend bien le message, mais la foi lui manque.

Pourtant de frais souvenirs d'enfance se lèvent dans son cœur. Une larme jaillit de ses yeux ; la coupe tombe de ses mains ; la terre l'a reconquis.

Mais, au cours d'une promenade printanière dans la campagne chantante et fleurie, Faust révèle à son stupide et fidèle disciple Wagner l'énigme cruelle de son cœur :

« *Deux âmes, hélas ! habitent en ma poitrine ; l'une aspire à se séparer de l'autre ; l'une, en un élan de rude passion, se cramponne à la terre par tous ses organes ; l'autre s'arrache violemment à la poussière et s'envole vers le royaume des sublimes aïeux.* »

Ah ! que les esprits célestes lui prêtent le manteau voyageur, le manteau magique qui l'emportera loin de la terre !

Faust est rentré dans son cabinet gothique ; un vilain chien noir l'a suivi, un barbet grondant et aboyant derrière le poêle ; Faust l'exorcise, et voici que, vêtu comme un étudiant voyageur, Méphistophélès surgit. Ironique, il salue, il se présente : « *Je suis l'Esprit qui toujours nie...* »

Alors, c'est le pacte fatal.

LE PACTE DE FAUST

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Je veux ici-bas m'engager à ton service, t'obéir au moindre signe, sans trêve ni délai ; quand nous nous retrouverons dans l'au-delà, tu devras me rendre la pareille.

FAUST. — De l'au-delà je me soucie peu ; brise et ruine d'abord ce monde, et nous verrons si l'autre surgit ensuite. De cette terre jaillissent mes joies, et ce soleil brille sur mes douleurs ; si je puis un jour m'en séparer, advienne alors ce qui peut et doit advenir. Je n'en veux rien savoir ; peu me chaut que, dans l'avenir, on aime et haïsse, ou que, dans ces sphères aussi, il y ait un haut et un bas.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Dans ces conditions, tu peux te risquer. Engage-toi, et tu verras en ces jours mêmes, avec plaisir, mon savoir-faire. Je te donnerai ce que jamais homme n'a vu.

FAUST. — Que veux-tu donc donner, pauvre Diable? L'esprit d'un homme, dans ses hautes aspirations, fut-il jamais compris par un de tes pareils? Mais tu as peut-être des mets qui ne rassasient pas, de l'or rouge qui, comme du vif argent, vous coule à travers les doigts, un jeu où l'on ne gagne jamais, le plaisir divin de la gloire qui disparaît comme un météore? Montre-moi le fruit qui pourrit avant qu'on ne le cueille, et les arbres qui se couvrent chaque jour d'une nouvelle verdure!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Pareille demande ne m'effraie pas, je suis prêt à fournir de semblables trésors. Mais, mon bon ami, le temps viendra aussi où nous trouverons plaisir à savourer en paix un bon morceau.

FAUST. — Si jamais je m'étends, apaisé, sur un lit de paresse, qu'alors ce soit tout aussitôt ma fin! Si, en me flattant, tu peux m'abuser au point que je me complaise en moi-même, si tu peux me tromper par la jouissance, que ce soit là mon dernier jour! Je te fais ce pari!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Tope!

FAUST. — Tope là aussi! Si je dis à l'instant qui passe : attarde-toi, tu es si beau! Alors tu peux me charger de chaînes, alors je consens volontiers à périr! Alors peut sonner le glas funèbre, alors tu seras quitte de ton service; que l'horloge s'arrête, que l'aiguille tombe; que le temps, pour moi, soit révolu!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Songes-y bien : nous ne l'oublierons pas.

FAUST. — Tu en as pleinement le droit; je ne me suis pas engagé à la légère. Sitôt que je m'arrête, je suis esclave; le tien ou celui d'un autre, que m'importe!

Méphistophélès exige que, selon les rites, Faust signe ce pacte d'une goutte de son sang. Faust hausse les épaules, méprisant; mais il insiste, il précise les termes même de son engagement.

FAUST. — Tu entends bien : il n'est pas question ici de plaisir. Je me voue au vertige, à la jouissance la plus douloureuse, à la haine amoureuse, au dégoût réconfortant. Mon cœur, guéri de la soif du savoir, ne doit désormais se fermer à aucune souffrance et ce qui est départi à l'humanité entière, je veux en jouir dans mon moi intime, saisir en mon esprit les sommets et les abîmes, étreindre en mon cœur ses joies et ses douleurs, élargir ainsi mon moi jusqu'aux limites de son moi, et, comme elle-même, tomber, moi aussi, enfin au gouffre.

Sur le manteau magique déployé, Méphistophélès conduit Faust d'abord dans *la Taverne d'Auerbach*, à Leipzig, dont Faust sort écœuré par la basse joie des étudiants et des ivrognes; puis dans *la cuisine d'une sorcière* répugnante qui donne à boire à Faust le philtre qui doit le rajeunir. Dans un miroir magique, Faust voit une femme d'une merveilleuse beauté, dont l'image et le désir le suivent.

C'est dans une rue que Faust rencontre Marguerite. Et le voici tout de suite épris de la jeune fille au charmant et pur visage.

L'innocence et la fraîcheur de la chambre virginale font défaillir son cœur ; Marguerite, au jardin, est si pure et si candide quand elle effeuille les pétales d'une fleur, que Faust trouve « *qu'un regard, un seul mot d'elle vaut plus que toute la sagesse du monde.* »

Mais les conseils pernicieux de Méphistophélès entraînent Faust sur la route des séductions vulgaires. Marguerite, à qui des bijoux ont été offerts, chante tristement devant son rouet :

*Plus de paix pour moi !
Mon cœur est lourd ! —
Je ne la retrouverai jamais,
Non jamais plus !*

Dans la seconde scène du jardin de Marthe, l'entremetteuse, la pauvre Marguerite tente un suprême effort pour arracher Henri (c'est le nom que s'est donné Faust) à son dangereux compagnon.

MARGUERITE AU JARDIN

MARGUERITE. — Promets-moi, Henri !

FAUST. — Tout ce que je puis !

MARGUERITE. — Dis-moi, où en es-tu en fait de religion ? Tu es un homme bon et plein de cœur ; mais je crois que tu ne t'en soucies guère.

FAUST. — Laisse cela, enfant ! Tu sens que je te chéris ; pour ceux que j'aime, je donnerais ma vie et mon sang, et à personne je ne veux enlever sa foi et son église.

MARGUERITE. — Ce n'est pas bien, il faut y croire !

FAUST. — Le faut-il ?

MARGUERITE. — Ah ! si j'avais quelque pouvoir sur toi ! Tu ne respectes pas non plus les saints sacrements.

FAUST. — Je les respecte.

MARGUERITE. — Mais sans les désirer. Il y a longtemps que tu n'as été à la messe, à confesse. Crois-tu en Dieu ?

FAUST. — Bien-aimée, qui peut dire : je crois en Dieu ? Interroge les prêtres et les sages, et leur réponse semble se railler seulement du questionneur.

MARGUERITE. — Alors tu ne crois pas ?

FAUST. — Ne te méprends pas sur mes paroles, ô doux visage ! Qui peut le nommer ? et qui confesser : je crois en lui ? Qui peut sentir vraiment et s'enhardir à dire : je ne crois pas ? Lui qui embrasse et soutient tout, n'embrasse-t-il, ne soutient-il pas toi et moi et lui-même ? Le ciel ne tend-il pas là-haut sa voûte ? La terre ne s'étale-t-elle pas, ferme, sous nos pieds ? Et les étoiles éternelles ne montent-elles pas, en nous regardant avec douceur ? Est-ce que je ne te contemple pas, les yeux dans les yeux, est-ce que toute chose ne se presse pas vers ta tête et ton cœur, agissant en un éternel mystère, invisible et visible à côté de toi ? Emplis de cette intuition ton cœur, si vaste

soit-il, et quand, pénétrée de ce sentiment, tu seras toute félicité, appelle-le alors comme tu voudras, appelle-le bonheur ! cœur ! amour ! Dieu ! je n'ai point de nom pour lui ! Le sentiment est tout ; le nom n'est que bruit et fumée obscurcissant l'éclat du ciel.

MARGUERITE. — Tout cela est fort beau et fort bon. Le curé lui aussi dit à peu près la même chose, mais a vec des mots un peu différents.

FAUST. — Et tous les cœurs, en tout lieu, le répètent, sous la lumière du ciel, chacun dans sa langue ; pourquoi pas moi dans la mienne ?

MARGUERITE. — Oui, à l'entendre ainsi, cela semble acceptable ; pourtant tout cela n'est pas net ; car tu n'as pas de christianisme.

FAUST. — Chère enfant !

MARGUERITE. — Depuis longtemps déjà cela me fait mal de te voir en cette compagnie.

FAUST. — Comment cela ?

MARGUERITE. — Cet homme que tu as toujours avec toi, je le hais du plus profond de mon âme. Jamais de toute mon existence, rien ne m'a fait au cœur une si vive blessure que la figure repoussante de cet homme.

FAUST. — Ne le crains pas, chère petite !

MARGUERITE. — Sa présence me remue le sang. D'ordinaire, je veux du bien à tous les hommes ; mais autant j'ai soif de te voir, autant j'éprouve devant cet homme une secrète horreur, et je le tiens en outre pour un coquin. Dieu me pardonne si je lui fais tort.

FAUST. — Il faut qu'il y ait aussi de ces oiseaux-là.

MARGUERITE. — Je ne voudrais pas vivre avec lui ! S'il vient à franchir la porte, il jette un coup d'œil moqueur et à demi-féroce ; on voit bien qu'il ne prend intérêt à rien : il porte écrit sur son front qu'il ne peut aimer âme qui vive. Je me sens si bien dans tes bras, si libre, si chaudement à toi, et sa présence à lui fait contracter mon cœur.

FAUST. — Ange plein de pressentiments !

MARGUERITE. — Cette impression est si forte chez moi que, dès qu'il s'approche de nous, il me semble même que je t'aime plus. Puis, quand il est là, je ne pourrais jamais prier, et cela me ronge le cœur. Toi aussi, Henri, tu dois sentir ainsi.

FAUST. — Bref, c'est une vraie antipathie !

MARGUERITE. — Il faut à présent que je parte.

Marguerite séduite, Faust s'enfuit, plein de remords et d'horreur.

Dans l'épisode de *la Nuit de Walpurgis*, Méphistophélès l'entraîne au cœur des montagnes du Hartz, au Sabbat des sorcières, pour qu'il oublie et pour qu'il ne sache pas que Marguerite a été maudite par son frère Valentin, mortellement blessé en duel par lui, Méphistophélès ; que la mère de Marguerite est morte empoisonnée par un breuvage que lui, Méphistophélès, a préparé ; que Marguerite, devenue folle, a noyé son petit enfant ; et que, jetée en prison, elle attend la mort. Mais, en plein sabbat, Faust a une vision terrible, celle de Marguerite, sa bien-aimée, dans un cachot, pâle, les pieds entravés, une cor-

delette rouge au cou. Il maudit alors Méphistophélès et le somme de le mener pour qu'il délivre sa bien-aimée.

Et c'est dans le cachot de Marguerite la dernière scène, d'un mouvement admirable et d'une pathétique et large beauté.

SECONDE PARTIE DE LA TRAGÉDIE

L'ŒUVRE EXPLIQUÉE

La deuxième partie de *Faust* est plus allégorique, plus philosophique que la première. Au bon Eckermann qui lui en demandait la clef, Gœthe répondait avec un peu de dédain pour les amateurs d'explications faciles : « Depuis le ciel, à travers le monde, jusqu'à l'enfer, voilà l'explication, s'il en faut une. » Il condescend parfois à préciser un peu. Lorsque Eckermann, après s'être étonné un peu naïvement de la masse du manuscrit, déclare qu'il voit apparaître dans cette seconde partie un monde bien plus réel que dans la première, Gœthe répond, peut-être avec quelque humour à l'adresse de son candide disciple : « *C'est naturel. La première partie est presque toute consacrée à la peinture d'émotions, intimes et personnelles ; tout part d'un individu engagé dans certaines passions ; la demi-obscurité de cette partie peut avoir pour les hommes son attrait. Dans la seconde partie, au contraire, presque rien ne dépend plus d'un individu spécial ; là paraît un monde plus élevé, plus large, plus clair, plus libre de passions, et l'homme qui n'a pas cherché un peu, qui n'a pas en lui-même quelques-unes de ces idées, ne saura pas ce que j'ai voulu dire.* »

Au vrai, le premier *Faust* est plus dramatique ; le second est symbolique et d'un accès plus difficile. Mais l'idée générale en est claire, si on la dégage du fatras des commentaires sous lesquels on l'a ensevelie ; et tels épisodes, comme celui d'Hélène, sont d'une souveraine, d'une idéale beauté.

*
* *

Au commencement de la tragédie, Faust est couché dans une riantة prairie. Ecrasé de remords et de douleur, il cherche en vain le sommeil et l'oubli. Mais, dans la douceur apaisée du crépuscule, Ariel invite les petits Elfes bienfaisants et pitoyables à charmer le malheureux de leurs chants légers.

LE RÉVEIL DE FAUST

FAUST. — Les artères de la vie battent avec une vitalité nouvelle pour saluer doucement l'aube éthérée ; ô terre, cette nuit aussi tu fus constante, tu respires à mes pieds dans un renouveau de fraîcheur ; déjà tu commences à m'environner de joie de vivre, tu éveilles et stimules en moi la ferme

résolution de tendre à tout jamais vers la perfection de l'existence. Déjà, dans la clarté de l'aube, le monde s'entr'ouvre, la forêt retentit des mille voix de la vie ; tout le long de la vallée une traînée de brouillard est épandue ; mais la clarté du ciel descend déjà dans les profondeurs ; rameaux et branches, rafraîchis et vivifiés, ont émergé du gouffre vapoureux où ils dormaient ensevelis ; une à une les couleurs se détachent sur le fond sombre où, sur les feuilles et les fleurs, perle la rosée tremblante ; la contrée qui m'environne devient un paradis.

Lève tes regards ! Les sommets géants des montagnes annoncent déjà l'heure solennelle ; elles peuvent de bonne heure jouir de la lumière éternelle qui, plus tard, s'incline et descend vers nous. Voilà que sur les verts penchants des hauts pâturages se répand un éclat nouveau qui en précise les détails ; par degrés il gagne les régions inférieures. Voici le soleil ! et déjà aveuglé, hélas ! je me détourne, les yeux pénétrés d'un douloureux éblouissement.

Ainsi nous en va-t-il, quand notre espoir ardent s'est élancé jusqu'à toucher l'objet suprême de ses aspirations et qu'il trouve grandes ouvertes les portes de l'accomplissement. Alors de ces profondeurs éternelles jaillit un excès de flammes, nous restons confondus. Nous voulions allumer les torches de la vie, et voici qu'une mer de feu nous entoure, et quel feu ! Est-ce l'amour, est-ce la haine qui nous étreignent de leurs ardeurs, qui, par une formidable alternance de plaisir et de peine, nous contraignent à abaisser de nouveau nos regards vers la terre pour nous abriter dans l'ombre, sous les plis du voile de la jeunesse ?

Eh bien, je tournerai donc le dos au soleil ! La cascade qui se précipite en mugissant à travers la masse de rochers, je l'observe avec un ravissement croissant. De chute en chute, elle se déverse en mille et mille torrents et jette bien haut dans l'air ses tourbillons d'écume bruissante. Mais avec quelle splendeur surgit de cette tempête la courbe diaprée de l'arc-en-ciel dans sa fixité changeante, tantôt nettement dessinée, tantôt se perdant dans l'atmosphère et répandant autour d'elle un frisson de vaporeuse fraîcheur ! Il est l'image de l'activité humaine. Médite ce spectacle et tu comprendras : ce reflet coloré, c'est la vie.

Ainsi Faust est ranimé, vivifié, prêt à reprendre sa marche héroïque pour réaliser la perfection de l'existence. Le battement de la vie universelle l'a sauvé du désespoir.

Dans le *Palais Impérial* où il est transporté, que trouve-t-il ? Dans un décor menteur de gloire et de puissance, un pauvre hère d'empereur, incurablement léger, qui rêve de carnaval et de fêtes, quand l'empire meurt de faim ; de hauts dignitaires geignards et impuissants, affolés et incapables, tout cela, même avec un astrologue et un fou, même quand Méphistophélès est ce fou, n'est que la triste caricature de la puissance et de la gloire ! Que Méphistophélès les satisfasse tous en faisant pleuvoir sur eux l'illusoire richesse du papier-monnaie multiplié ! C'est assez bon pour eux ! Mais au cours de la fête, grâce à la magie de Méphistophélès, Faust a pu évoquer l'image de la beauté souveraine, Hélène... Il l'adore, et quand elle s'éloigne et s'évanouit il s'écrie : « Qui l'a connue une fois ne peut plus se passer d'elle ! »

Et lui, tout seul, sans autre aide que son ardente aspiration vers la beauté, il la conquiert, ressuscitée, à Sparte, dans le palais de Ménélas.

Pour éviter la colère de Ménélas, Hélène se réfugie dans un château gothique, d'une merveilleuse splendeur, où Faust la reçoit magnifiquement et amoureusement, comme reine et comme épouse. Et leur union dans une Arcadie idéale hors des temps, hors du monde, c'est le symbole de la réconciliation achevée de la fougueuse barbarie romantique et de la pure perfection de l'art classique.

L'épisode d'Euphorion est lui aussi symbolique et d'une grande beauté. Euphorion, le fils de Faust et d'Hélène, est beau comme un jeune dieu. Mais il ne peut vivre sur la terre; il bondit toujours plus haut; il prend son essor parmi les flammes; il a des ailes pour le ciel; il ne croupira pas sur le sol. S'il meurt, il mourra comme un héros ailé, comme un poète, dans l'azur, comme Icare, pour la liberté, comme Byron, dont Goethe évoque la glorieuse figure.

EUPHORION OU LA MORT DU POÈTE

EUPHORION, *secouant les dernières flammes*. — Des roches amoncelées, ici, parmi la brousse et la forêt; pourquoi étoufferais-je dans ces étroites limites, moi qui suis jeune et agile! Les vents sifflent, les vagues mugissent; de loin j'entends leur voix, que je voudrais donc m'en rapprocher! (*Il bondit toujours plus haut le long du rocher*).

HÉLÈNE, FAUST ET LE CHŒUR. — Voudrais-tu égaler les chamois? Craignons alors la chute.

EUPHORION. — Il me faut grimper toujours plus haut, il me faut voir toujours plus loin. Je sais, à présent, où je suis! En plein milieu de l'île, au milieu du pays de Pélopie, parent de la terre comme de la mer.

CHŒUR. — Ne consens-tu pas à demeurer, paisible, dans les montagnes et la forêt? Nous chercherons aussitôt les vignes bien alignées, les vignes au flanc du coteau, les figues et les pommes dorées. Ah! dans ce doux pays reste donc, doux enfant!

EUPHORION. — Rêvez-vous aux jours de paix? Rêve donc qui aime à rêver. Guerre! tel est le mot d'ordre. Victoire! ainsi continue la chanson.

CHŒUR. — Qui au sein de la paix aspire à la guerre, abjure à jamais tout espoir de bonheur.

EUPHORION. — O race qu'enfanta cette terre, parmi le danger, pour le danger, libre et de courage illimité, prodigue de son sang, qu'à ton ardeur sainte, inextinguible, qu'à tous tes combattants mon exploit porte profit!

LE CHŒUR. — Voyez là-haut combien il s'est élevé! Et pourtant il ne nous paraît pas petit. Ceint de la cuirasse, ceint pour la victoire, resplendissant comme l'airain et l'acier.

EUPHORION. — Point de remparts, point de murailles, mais un chacun conscient de soi! Le plus fort donjon, pour résister, c'est la poitrine d'ai-

rain de l'homme. Voulez-vous rester inconquis? Sous une armure légère, vite au combat ! Les femmes seront des amazones, et chaque enfant un héros.

LE CHŒUR. — Sainte poésie, monte vers le ciel ! Resplendis, telle l'étoile la plus belle, au loin, toujours plus loin ! Et pourtant tu nous atteins toujours ; on ne cesse de t'entendre, on t'écoute volontiers.

EUPHORION. — Non, ce n'est pas comme un enfant que je suis apparu : sous les armes accourt le jeune homme ; uni aux forts, aux libres, aux vaillants, déjà il a combattu en esprit. En avant ! Là-bas s'ouvre le chemin de la gloire.

A partir d'ici, Euphorion prend peu à peu les traits de lord Byron accourant, comme une sorte de génie guerrier, pour prendre part à la lutte sainte de la Grèce contre l'oppresseur turc.

HÉLÈNE ET FAUST. — A peine appelé à la vie, à peine donné à la douce lumière, tu aspiras, de ces degrés vertigineux, vers l'espace plein de douleur. Ne sommes-nous donc rien pour toi? Notre douce union n'est-elle qu'un rêve?

EUPHORION. — Entendez-vous? le tonnerre gronde sur les mers. Et là-bas contre-tonnent, de vallée en vallée, dans la poussière et dans les vagues, armées contre armées, en une poussée redoublée, parmi la douleur et la souffrance. Et la mort est le devoir sacré; chacun aujourd'hui le comprend.

HÉLÈNE, FAUST ET LE CHŒUR. — O effroi ! ô terreur ! La mort est-elle pour toi un devoir?

EUPHORION. — Je devrais me borner à regarder de loin? Non ! je partagerai alarmes et périls.

LES PRÉCÉDENTS. — Témérité et danger ! Mortelle destinée !

EUPHORION. — Et pourtant ! voici qu'une paire d'ailes se déploie ! Volons là-bas ! Il le faut ! Il le faut ! Laissez-moi voler !

(Il s'élance dans les airs, ses vêtements le portent un instant, la tête rayonne, il laisse derrière lui une traînée de lumière).

LE CHŒUR. — Icare ! Icare ! O douleur sans égale !

(Un bel adolescent s'affaisse aux pieds des parents; on croit reconnaître dans le visage du mort une figure connue; mais l'élément corporel disparaît aussitôt, l'auréole monte au ciel comme une comète; le vêtement, le manteau et la lyre restent à terre.)

HÉLÈNE ET FAUST. — A la joie succède aussitôt la peine amère.

LA VOIX D'EUPHORION, montant des profondeurs. — O mère, dans le sombre royaume ne me laisse point seul ! *(Silence).*

LE CHŒUR, chant funèbre. — Point seul ! où que tu séjournes ; car nous croyons te connaître. Hélas ! si tu t'enfuis loin de la lumière du jour,

aucun cœur ne se séparera de toi ! A peine saurions-nous nous lamenter ; avec envie nous chantons ta destinée : dans les jours de bonheur et de deuil tes chants et ton cœur furent beaux et grands.

Hélas ! Né pour le bonheur terrestre, de haute lignée, de splendide vigueur, mais, par malheur, trop tôt perdu pour toi-même, te voilà, fleur de jeunesse, fauché par la mort ! Héros dont le regard aigu scrutait le monde, vibrant de sympathie pour chaque impulsion du cœur, brasier d'amour pour les plus nobles femmes, poète au chant si personnel !

Mais tu t'élanças, indomptable, librement, vers la masse qui flottait, passive. Ainsi tu te dressas, en révolte violente, contre la Coutume et contre la Loi ; à la fin pourtant un dessein noble entre tous donna du lest à ton cœur si pur, tu t'efforças vers un but sublime, mais tu n'y atteignis pas.

Et qui donc y atteindra ? Question angoissante devant qui se voile la destinée, tandis qu'en un jour funeste entre tous, tous les peuples, le cœur sanglant, demeurent sans voix. Et pourtant : entonnez de nouveaux chants, ne demeurez pas plus longtemps courbés vers la terre, car du sol ils jaillissent à nouveau, comme de toute éternité il les a enfantés.

(Silence complet, le musique s'arrête.)

HÉLÈNE, à *Faust*. — Une antique parole se confirme hélas ! à mon propos : que le bonheur et la beauté ne s'allient pas durablement. De la vie comme de l'amour le lien est déchiré. Pleurant les deux, je te dis un douloureux adieu et me jette une fois encore dans tes bras. Perséphone, accueille l'enfant, et moi avec lui !

Elle étreint Faust, l'élément corporel s'évanouit, le vêtement et le voile restent dans les bras de Faust. Un étrange personnage, une sorte de furie antique, Phorkyade, intervient

PHORKYADE, à *Faust*. — Tiens bon, retiens ce qui t'est resté de toute cette aventure. Ne lâche pas le vêtement ! Des démons déjà en tiraillent les bords, ils voudraient bien l'entraîner vers les Enfers. Tiens bon ! Ce n'est plus la déesse, que tu as perdue, mais c'est du moins quelque chose de divin. Profite de la haute, de l'incalculable faveur qui t'échoit et élève-toi vers les hauteurs. Ce vêtement te portera bien vite par delà toute vulgarité, vers l'éther, aussi longtemps que tu pourras l'endurer. Nous nous reverrons, loin, très loin d'ici.

(Les vêtements d'Hélène se dissolvent en nuages, environnent Faust, le soulèvent en l'air et s'éloignent avec lui.)

PHORKYADE, elle ramasse la tunique, le manteau et la lyre d'Euphotion, s'avance vers le proscenium, brandit ces dépouilles et dit. — C'est toujours cela de pris ! La flamme, sans doute, s'est évanouie, mais, pour le monde, il n'importe guère. Il en reste assez ici pour consacrer des poètes, pour susciter la jalousie des guildes et confréries ; et si je ne puis conférer le talent, je prêterai du moins le vêtement. *(Elle s'assied sur le proscenium contre une colonne.)*

Et quand, à la fin du troisième acte, la Phorkyade se dépouille de ses cothurnes, de son masque et de son voile, c'est Méphistophélès que nous reconnaissons sous ses traits.

Au début du quatrième acte, Faust, sur une haute montagne, contemple un nuage. Il y voit d'abord la forme magnifique d'Hélène ; puis, comme le nuage se divise et s'allège, une image nouvelle se dessine, et du fond du cœur de Faust jaillissent les chers souvenirs printaniers, l'amour de son aurore, le doux regard aimé le premier, le meilleur enfin de son âme.

Méphistophélès surgit et rompt le charme. Sarcastique, il demande à Faust ce que désire son âme insatiable. Et Faust répond : « *L'action ! l'action est tout, rien la gloire !* »

Au cinquième acte, Faust réalise son rêve d'action. Il a obtenu du faible empereur à qui il a fait gagner une grande bataille, un large domaine qu'il a conquis sur la mer, qu'il a protégé par des digues, défriché, peuplé, enrichi.

Vieillard magnifique et puissant, il reste insatiable. Une humble maison qu'habitent deux vieillards, Philémon et Baucis, le gêne et l'irrite. Qu'on l'abatte ! Et Méphistophélès interprétant l'ordre, fait brûler la maison et les deux vieillards.

La nuit vient. Faust sur son balcon voit la fumée de l'incendie voiler les étoiles et son cœur est sombre : « *Ordre trop prompt, trop promptement accompli !* » Mais qui s'approche en un glissement d'ombres ? Minuit sonne.

MINUIT

(*Quatre femmes grises s'avancent.*)

PREMIÈRE. — J'ai nom la Pauvreté.

SECONDE. — J'ai nom la Dette.

TROISIÈME. — J'ai nom le Souci.

QUATRIÈME. — Je m'appelle la Détresse.

A TROIS. — La porte est close, nous ne pouvons entrer. Là réside un riche, nous ne saurions entrer.

PAUVRETTE. — Je me fais ombre.

DETTE. — Je me réduis à rien.

DÉTRESSE. — On détourne de moi un visage blasé.

SOUCI. — O sœurs, vous ne pouvez ni n'osez entrer ici. Le Souci se faufile par le trou de la serrure. (*Le Souci disparaît.*)

PAUVRETÉ. — Vous, grises sœurs, éloignez-vous d'ici.

DETTE. — Toute proche, à ton côté, je me joins à toi.

DÉTRESSE. — Toute proche, sur tes talons, suit la Détresse.

A TROIS. — Les nuages courent, les étoiles se cachent ! Là-bas, tout au fond, de loin, de loin, elle approche, notre sœur, elle approche... la Mort !

FAUST, dans le palais. — J'en ai vu venir quatre, trois seulement partir ; je n'ai pu comprendre le sens de leur discours. Les voix en s'éloignant semblaient dire : « Détresse » ; un écho sinistre ajoutait « la Mort ». Cela son-

nait creux, c'était sourd comme une voix de spectre. Je ne me suis pas encore frayé mon chemin jusqu'à l'air libre. Si je pouvais écarter de mon sentier la magie, désapprendre à jamais les formules et sortilèges, si je me tenais, ô Nature, face à toi, rien qu'homme, alors cela vaudrait la peine d'être une créature humaine.

Homme, je le fus naguère, avant de chercher dans l'obscur, avant d'avoir, par une parole sacrilège, maudit le monde et moi. Maintenant l'air est si plein de ce sabbat de fantômes que nul ne sait comment il pourrait y échapper. Quand bien même le jour nous sourit, clair et sensé, la nuit nous enserme dans le tissu du rêve ; nous rentrons, joyeux, de la campagne rajeunie ; un oiseau croasse ; que croasse-t-il ? Malchance. Captifs à tout instant dans les rêts de la superstition, nous voyons partout signes, apparitions, avertissements. Et ainsi, intimidés, nous nous trouvons seuls. La porte grince, et personne n'entre. (*Ebranlé.*) Y a-t-il quelqu'un ici ?

SOUCI. — A cette question, la réponse est : oui !

FAUST. — Et toi, qui es-tu donc ?

SOUCI. — Moi, je suis ici.

FAUST. — Eloigne-toi !

SOUCI. — Je suis au bon endroit.

FAUST, *d'abord courroucé, puis radouci, à part soi.* — Sois sur tes gardes et ne prononce aucune parole magique.

SOUCI. — Quand même nulle oreille ne m'entendrait, mes paroles n'en sonneraient pas moins au fond de ton cœur. Sous une forme changeante, j'exerce un pouvoir cruel. Par les sentiers, sur les flots, je suis le compagnon éternellement inquiet, qu'on trouve toujours, qu'on ne cherche jamais, caressé autant que maudit. N'as-tu jamais connu le Souci ?

FAUST. — Je n'ai cessé de courir à travers le monde ; tout ce que je convoitais, je l'ai saisi au vol ; ce qui ne me contentait pas, je le laissais aller ; ce qui m'échappait, je le laissais fuir. Toujours j'ai désiré et assouvi mes désirs, puis de nouveau souhaité ; et ainsi, avec puissance, je me suis élancé à travers la vie ; d'un rythme d'abord puissant et grandiose, assagi maintenant et mesuré. Le cercle de la terre m'est suffisamment connu. Vers l'au-delà, la vue nous est barrée. Insensé qui dirige vers le ciel ses yeux éblouis, et se figure par delà les nuages des êtres pareils à lui ! Que l'homme, dressé sur la terre, regarde autour de lui ; pour le vaillant, ce monde n'est pas muet. Qu'a-t-il besoin d'errer à travers l'éternité ! Ce qu'il connaît, il peut le saisir. Qu'il marche ainsi tant que luira le jour de sa vie ; si des fantômes l'assaillent, qu'il passe son chemin ; que dans cette marche en avant il trouve heur et malheur, sans que jamais il soit un seul instant satisfait !

SOUCI. — Celui dont une fois j'ai pris possession, le monde entier ne lui sert plus de rien ; des ombres éternelles s'appesantissent sur lui, le soleil ne se lève ni ne se couche ; ses sens extérieurs sont parfaits, mais en lui habi-

tent les ténèbres, et de tous les trésors il ne sait comment prendre possession. Heur et malheur ne sont que caprice ; il meurt de faim au sein de l'abondance délice ou tourment, il remet tout au lendemain, il ne prend garde qu'à l'avenir et ainsi jamais il n'aboutit.

FAUST. — Arrête ! tu ne me prendras pas ainsi ! Je ne veux point ouïr pareil non-sens. Va-t-en ! Cette mauvaise litanie pourrait envoûter même l'homme le plus sage.

SOUCI. — Doit-il venir, doit-il partir ? La décision ne lui appartient plus ; au beau milieu d'une route frayée, il vacille et tâtonne à pas trébuchants, il s'égaré toujours plus loin, il voit toute chose sans cesse plus de travers ; importun, à charge aux autres et à lui-même, respirant avec effort et suffoquant, évitant l'asphyxie et sans vie, point désespéré et point résigné. Ainsi ballotté inexorablement entre l'abstention douloureuse et le devoir accompli à contre-cœur, entre la délivrance et l'écrasement, entre le demi-sommeil et l'accablante insomnie, il se sent cloué sur place et préparé pour l'enfer.

FAUST. — Fantômes maudits ! C'est ainsi que, sans trêve, vous maltraitez le genre humain ! Même les jours indifférents, vous les transformez en un affreux chaos de tortures inextricables. On se libère, je le sais, malaisément des démons ; le lien rigoureux qui nous unit aux Esprits ne saurait être rompu ; mais ta puissance insinuante et forte, ô Souci, je ne la reconnaitrais pas.

SOUCI. — Connais-la donc, en cet instant, ou bien vite je me détourne de toi en te maudissant ! Les hommes sont aveugles toute leur vie ; Faust, deviens-le donc à la fin ! (*il lui souffle au visage.*)

FAUST, *aveugle*. — La nuit paraît s'appesantir, profonde, plus profonde ; mais en mon âme resplendit une claire lumière ; ce que j'ai conçu, je me hâte de l'accomplir ; la parole du maître a seule du poids. Hors du lit, valets ! Tous debout ! Réalisez avec succès et faites voir à tous ce que j'ai hardiment imaginé. Saisissez vos outils, remuez pelles et bêches ! Les plans arrêtés doivent s'accomplir sur le-champ. A l'organisation rigoureuse, à l'activité prompte doit échoir la plus belle récompense ; pour que s'achève l'œuvre la plus grandiose, le génie d'un seul suffit pour mille mains.

Après le premier châtiment, Faust, aveugle, sort du palais, son cœur indomptable brûlant d'une fièvre d'action plus intense qu'elle ne fut jamais.

Méphistophélès est là qui excite des spectres flageolants, des lémures, à creuser un trou, une fosse en forme de rectangle allongé, de la mesure du plus grand d'entre eux.

LA MORT DE FAUST

FAUST, *sortant du palais, t4tonne le long de la porte.* — Comme le cliquetis des b4ches me r4jouit ! C'est la foule qui s'empresse 4 mes ordres, qui r4concilie la terre avec elle-m4me, fixe aux vagues leurs limites, enserre la mer d'un lien rigide.

M4PHISTOPH4LÈS, *4 part.* — C'est pour nous seuls, pourtant, que tu travailles avec tes digues et tes quais ; car, tu pr4pares d'avance 4 Neptune, le d4mon des mers, un grand festin. De toute mani4re, vous 4tes perdus ; les 4l4ments sont conjur4s avec nous, et tout aboutit 4 l'an4antissement.

FAUST. — Surveillant !

M4PHISTOPH4LÈS. — Voil4 !

FAUST. — Dans la mesure du possible am4ne ici des travailleurs en foule toujours accrue, stimule par la r4compense et la rigueur, paie, all4che, racole ! Chaque jour, je veux qu'il me soit rendu compte de combien s'est allong4 le foss4 entrepris.

M4PHISTOPH4LÈS, *4 demi-voix.* — Il est question, ainsi qu'on m'en a donn4 avis, non d'un foss4, mais d'une fosse.

FAUST. — Un marais s'allonge au pied de la montagne, empestant tout l'espace d4j4 conquis. Drainer aussi ce bournier f4tide, ce serait l4 la supr4me r4ussite. A des millions d'hommes j'ouvre des espaces o4 ils pourront vivre non point en s4curit4, mais actifs et libres. Verte est la campagne et fertile ! Hommes et troupeaux s'installeront 4 l'aise tout aussit4t sur la terre 4 peine n4e, s'4tabliront de suite le long de la puissante colline qu'a 4rig4e l'effort d'un peuple hardi et laborieux. Au dedans, ici, s'4panouit un paradis. Qu'au dehors le flot rage, se hausse jusqu'au rebord, sit4t qu'il effrite la digue, pr4t 4 faire irruption avec violence, la communaut4, d'un seul 4lan, accourt pour fermer la br4che. Oui ! 4 cette pens4e je me suis donn4 tout entier. C'est l4 l'ultime le4on de la sagesse : celui-l4 seul m4rite la libert4 et la vie qui chaque jour doit les conqu4rir. Et ainsi, environn4s de p4ril, l'enfance, l'4ge m4r, la vieillesse d4roulent leur cycle f4cond. Ce fourmillement, je voudrais le voir, me tenir sur une terre libre parmi un peuple libre. A l'instant qui passe, je pourrais dire alors : arr4te-toi, tu es si beau ! La trace de mes jours terrestres ne saurait dispara4tre en des 4ternit4s ! Dans les pressentiments de cette f4licit4 si haute, je jouis 4 pr4sent de l'instant supr4me (1).

M4PHISTOPH4LÈS. — Nul plaisir ne l'assouvit, nul bonheur ne lui suffit ; il papillonne ainsi sans cesse 4 la poursuite de formes changeantes. Et voici que le dernier moment, m4diocre et vide, l'infortun4 souhaite de le re-

(1) Comparez ce passage avec la sc4ne du pacte.

tenir ! Le voilà donc, celui qui me résista avec tant d'énergie ; le Temps le maîtrise, le vieillard gît ici sur le sable. L'horloge s'arrête.

CHŒUR. — Elle s'arrête ! Elle fait silence, comme à minuit. L'aiguille tombe.

MÉPHISTOPHÈLES. — Elle tombe ; tout est fini.

CHŒUR. — Tout est passé.

MÉPHISTOPHÈLES. — Passé ! sottise parole ! Pourquoi passé ? Passé et pur néant, n'est-ce pas tout un ! A quoi bon l'éternelle création ! A râfler dans le néant tout le créé ! « c'est fini ! » Qu'est-ce à dire ? C'est tout comme si rien n'avait jamais été, et pourtant cela se meut en cercle, comme si cela était. J'aimerais mieux le vide éternel.

(Trad. H. Lichtenberger, *Faust* ; La Renaissance du Livre).

Le dernier mot de Faust : « *Celui-là seul mérite la liberté et la vie qui chaque jour doit les conquérir* » le sauvera.

Méphistophélès et sa troupe de démons horribles et grotesques guettent l'âme du héros au sortir de son cadavre. « *Le corps gît à terre*, dit Méphistophélès en ricanant ; *mais quand l'esprit voudra s'enfuir, vite je lui montrerai la charte écrite avec du sang !* » La gueule horrible de l'enfer s'ouvre béante.

Soudain une cohorte angélique descend du ciel ; une pluie de roses éclatantes, dans des chants de lyre, brûle et disperse les démons. Méphistophélès maudit les gamins qui escamotent cette grande âme qu'il croyait sa proie.

Et dans la magnifique apothéose d'un opéra surnaturel, les anges emportent au ciel l'élément immortel de Faust en chantant ces vers dont Goethe disait à Eckermann « *qu'ils contenaient la clef du salut de Faust.* »

« *Il est sauvé le noble Esprit, sauvé du malin : celui qui s'efforce en une constante aspiration, celui-là nous pouvons le racheter !* »

Et, au ciel, la dernière prière d'une humble pénitente, jadis nommée Gretchen, obtiendra de la mère glorieuse d'élever avec elle l'âme de Faust vers les plus hautes sphères, celle où le verbe, l'amour et l'action s'accordent en une vivante et éternelle unité.

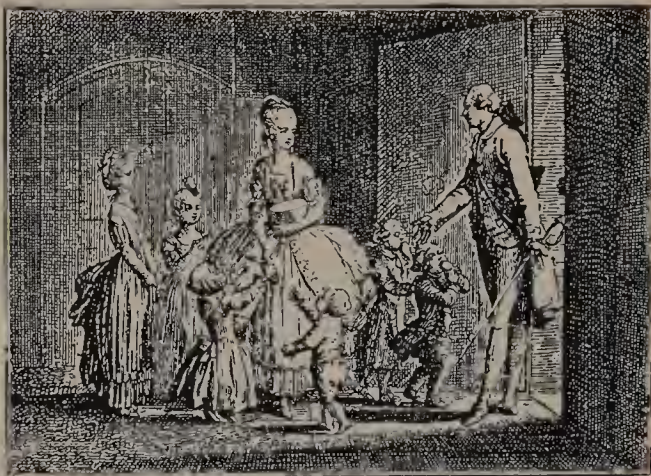
INFLUENCE

Goethe a été surtout pour la France l'auteur de « Werther » et celui de « Faust ». Le succès de « Werther » fut instantané et prodigieux. Voici la vignette du titre d'une traduction qui, dès 1776, deux ans après sa publication, le présentait aux lecteurs français. Pendant toute la première moitié du XIX^e siècle, « le werthérisme » sévit sur toute la société et toute la littérature. Crises de mélancolie, accès de fièvre juvénile, enthousiasmes, délire, abattement, tels étaient les principaux caractères de cette maladie du siècle, qui n'était pas d'ailleurs entièrement nouvelle, dont le Saint-Preux de la « Nouvelle Héloïse » avait ressenti quelques symptômes, et que les lecteurs d'Ossian et d'Young étaient particulièrement prédisposés à contracter.

Maladie à la mode dont une certaine langueur d'attitude, un éclat plus vif des yeux et du teint rendaient les victimes intéressantes à leurs propres yeux et aux yeux des autres, sympathiques, presque enviables. Grippe d'âme saisonnière — de printemps et d'automne — ; maladie de luxe aussi, à l'usage des privilé-

giés del'esprit et des artistes, de tous ceux qui, ayant un cœur délicat, mettaient leur vanité à le montrer, en portant ce cœur « en écharpe ». Le snobisme ainsi propagea le mal.

Si forte fut la vogue du microbe werthérien que les médecins eux-mêmes en pâtirent. Chateaubriand, en voulant faire de son « René » une sorte d' « anti-Werther », ne réussit qu'à créer un Werther chrétien, qui, avec un remords de plus et une espérance, ressemble à l'autre comme un frère. L' « Adolphe » de Benjamin Constant, l' « Oberman » de Sénancourt attendent « Werther » sur la route dolente où passeront tous les grands malades de l'âme, l' « Enfant du Siècle » de Musset, le « Chatterton » de Vigny, le « Joseph Delorme » de Sainte Beuve, et aussi les héros byroniens au masque ravagé, « Childe Harold », « Lara », « Manfred », pour ne point parler de ceux qui parlent tant avec de grands éclats de théâtre, les héros de Victor Hugo, les « Didier », les « Gennaro », les « Her-



Mais si Werther est resté le plus émouvant de la troupe ou de la bande, c'est qu'il représente tout de même autre chose que ce qu'il fut pour la moyenne des âmes sensibles françaises, puisque les âmes sensibles elles-mêmes ont des climats, des nationalités et des moyennes. Il ne fut pas seulement une sorte d' amoureux fatal et transi, en habit bleu, culottes jaunes et chapeau noir, qui aurait égaré sa rêverie au clair de lune dans des régions dangereuses de la Carte de Tendre. Cet enfant perdu de la sensibilité fut un idéaliste de l'amour, qui, ayant engagé contre le ciel et la terre, le Destin et la Société, une partie inégale, a perdu, a payé, mais n'a pas triché. Si, selon le mot de Mme de Staël, « il a fait époque dans la vie » de tous, c'est qu'il est de la même race que l'Hamlet de Shakespeare. C'est sa faiblesse et sa force, sa misère et sa grandeur. Et Lamartine pouvait dire de lui à juste titre : « J'ai touché avec lui au fond de l'abîme humain » ; et il pouvait dire de Goethe : « Il faut avoir dix âmes pour s'emparer ainsi de celle de tout un siècle. »

Le destin de « Faust » fut d'abord moins net que celui de « Werther ». L'œuvre formidable ne fut saisie par la génération de 1830 que sous l'angle romanesque et un peu mélodramatique des amours de Faust et de Marguerite, et sous l'angle d'un romantisme flamboyant du pacte de Faust avec Méphistophélès. Le premier Faust, celui de 1808, le seul que les premiers romantiques aient connu, ne fait guère que prolonger en l'élargissant l'impression qu'avait produite le Manfred de Byron. Les belles illustrations d'Eugène Delacroix mettaient surtout en relief le satanisme moyen âgeux de la légende, et dressaient dans un décor de magie et de sortilège la figure essentiellement romantique du surhomme réprouvé,

damné volontaire, entraîné sur les routes fatales par son terrible et sarcastique compagnon. Pour nos plus grands romantiques, l'œuvre de Goethe n'était que le sommet le plus fulgurant et le plus sombre abîme d'un individualisme orgueilleux et exaspéré.

Mais ce n'est que dans la seconde partie du XIX^e siècle que les Parnassiens et les Symbolistes ont pénétré le sens caché, hautement idéaliste et rédempteur, de l'œuvre, et qu'ils ont, dans ce que Mme de Staël appelait un « étonnant ouvrage » et « un chaos intellectuel », découvert le beau diamant rayonnant et sombre.

Les autres ouvrages de Goethe, s'ils ont eu une moins éclatante fortune, n'en ont pas moins exercé une réelle influence sur l'élite de nos grands écrivains. La simplicité calme et claire d'« Hermann et Dorothee », l'admirable pureté spirituelle d'« Iphigénie » n'ont pas obtenu des bravos populaires, que Goethe d'ailleurs ne souhaitait pas ; mais un Sainte-Beuve et un Taine, pour ne citer que ceux-là, les ont vivement senties.

De ce « Wilhelm Meister », dont Mérimée disait que, dès le premier chapitre, la cour du second empire en avait jugé la lecture « la plus ennuyeuse chose du monde », George Sand a peut-être tiré l'idée de son « Consuelo », et Théophile Gautier certainement celle de son « Capitaine Fracasse », et la charmante Mignon a été adoptée par toutes ses lectrices et tous ses lecteurs.

Il n'est pas jusqu'au roman « Affinités électives » que le journal des « Débats » appelait dédaigneusement une « dissertation moitié chimique et moitié galante » et dont Mérimée écrivait à son « inconnue » que c'était « ce que Goethe avait écrit de plus bizarre et de plus antifrançais », qui n'ait pourtant inspiré à Stendhal son « Rouge et Noir. »

Sans doute une critique par trop étroite ou d'un nationalisme par trop ombrageux a tenté d'emprisonner dans des formules rebattues la puissante personnalité d'un génie qui brisait tous les cadres. Mais les accusations « d'impassibilité olympienne » ou « d'égoïsme transcendantal » ont fait leur temps ; et un Taine, un Renan, un Bourget, un Barrès ont fait justice de ces contre-sens, en allant chercher un aliment à leur pensée mouvante et disciplinée dans l'œuvre de celui qui avait écrit : « Acquiers la seigneurie de toi-même pour être de meilleur service à tes pareils. »

C'est d'ailleurs Goethe lui-même qui s'était le mieux défini, quand il avait dit : « Je n'ai été le maître de personne, mais j'ose me nommer un libérateur. »

Il avait donné l'exemple : il s'était libéré lui-même en se disciplinant. Il s'était souvenu qu'avant de lire Ossian, Werther avait lu Homère, et qu'Euphion, le fils de Faust, était aussi le fils d'Hélène. Et pourquoi ne pas penser que c'est à l'école de la Grèce, qui fut la première institutrice de tout le monde occidental, qu'il puisa cette conception nouvelle et hardie d'une littérature européenne et même d'une littérature universelle, dont il fut l'annonciateur et le premier et magnifique artisan?

SCHILLER (1759-1805)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Jean-Christophe-Frédéric Schiller naquit à Marbach, petite ville de Wurtemberg, le 10 novembre 1759. Il était le fils d'un chirurgien militaire, un peu rude, mais d'esprit cultivé. Sa mère, dont le père tenait une auberge à l'enseigne du Lion Rouge était sensible, gaie, et très douée pour la musique et la poésie ; elle fut la première éducatrice de son fils : le soir, quand le père faisait à haute voix la lecture de la Bible, le visage de l'enfant, rayonnant et pur, semblait, dit sa sœur, *une tête d'ange*.

L'enfant rêvait d'être un jour pasteur ; mais le duc Charles-Eugène de Wurtemberg, qui avait fait de son père l'intendant des parcs et jardins de son magnifique château de la Solitude, fit entrer de force le petit Frédéric à l'Académie militaire qu'il venait de fonder, son école, « l'École de Charles ». Là, Schiller passa les années les plus désagréables de sa vie.

Inscrit d'office dans la section des Études de Droit, il se réfugie dans la section de médecine ; mais l'aridité des programmes le rebute ; une discipline « à la prussienne », à la fois dure et tâtilonne, l'exaspère ; l'écolier, déjà passionnément épris de littérature, en est réduit à lire en cachette son Shakespeare à l'infirmerie. Et c'est la nuit, à la dérobée, que, dans sa dernière année de cours, il jette fièvreusement sur le papier les pages ardentes et révoltées de son premier drame : *les Brigands*. Même une fois sorti de l'école et nommé chirurgien militaire, il n'en a pas fini avec le terrible duc Charles-Eugène, qui lui inflige quinze jours d'arrêt pour avoir été sans permission voir représenter ses *Brigands* frénéti-



quement applaudis au théâtre de Mannheim. C'en est trop : il déserte, fuit Stuttgart et se fixe à Mannheim, mais sans ressources.

Au moins avait-il gagné à cet éclat d'être considéré comme l'un des chefs de la jeune école littéraire qui s'était donné le titre révolutionnaire de *Littérature de tempête et d'assaut*. Karl Moor, le héros de ce drame furibond, d'ailleurs éclatant de jeunesse, fut l'idole de la jeunesse et lança la mode du bandit sympathique, chevaleresque et pur.

Après la *Conjuration de Fiesque* et la pièce intitulée : *Intrigue et Amour*, sortie de la même veine ardente, appelé à Leipzig et à Dresde par d'enthousiastes admirateurs, il compose son *Don Carlos*, et incarne dans la noble figure du marquis de Posa son idéal hardi d'une *république du genre humain* et son rêve humanitaire de fraternité universelle.

Appelé à Weimar par le duc Charles-Auguste en 1787, il écrit à un ami, avec un épanouissement frais et vif de toute son âme : « *Je suis à Weimar, et il me semble que je foule le sol de la Grèce ancienne... Je compte bien y finir mes jours et y trouver une patrie.* »

Une chaire d'histoire à l'Université d'Iéna lui assure sa vie matérielle ; ses fiançailles avec une jeune fille aimable et douce lui donnent la joie de l'âme. « *Le monde autour de moi, écrit-il, se revêt de nouveau de couleurs idéales et je retrouve l'émotion poétique au fond de mon cœur. Le chariot universitaire que je traîne ne m'usera pas.* »

Sa santé même s'améliore. Après son *Don Carlos*, il avait une tête de crucifié, dit Goethe, et « *je croyais qu'il n'avait pas quatre semaines à vivre.* » Et voici qu'il rayonne de grâce et de vie :

« *Nous l'attendions, écrit sa belle-sœur, près d'un torrent qui se précipite dans la rivière (la Saale) et que l'on traverse sur un petit pont. Quand nous le voyions s'avancer de loin dans la brume du soir, une vie nouvelle, claire et idéale, se levait en nous. Le sérieux s'unissait en lui à la grâce : on se trouvait en présence d'une âme franche et ouverte et l'on croyait marcher entre toutes les étoiles du ciel et toutes les fleurs de la terre.* »

Il trouva enfin à Weimar l'amitié incomparable de Goethe, la plus sûre, la plus féconde amitié, dont on ne saurait dire auquel des deux elle fut le plus profitable et le plus douce, Goethe y puisant de la flamme et Schiller de la sérénité. De 1800 à 1804, Schiller fait représenter sur le théâtre de Weimar, grâce à l'influence dévouée de Goethe, sa *trilogie de Wallenstein*, la *Pucelle d'Orléans*, la *Fiancée de Messine* et *Guillaume Tell*, son chef-d'œuvre. Usé par son travail acharné, il fut obligé de suspendre ses cours d'histoire, plus brillants peut-être que solides, et il mourut le 8 mai 1805 à l'âge de quarante-six ans. Son dernier mot à sa belle-sœur qui lui demandait comment il se trouvait fut : « *Toujours mieux ; toujours plus tranquille.* »

Des deux grands écrivains allemands, Goethe fut le plus admiré, mais Schiller fut le plus aimé des hommes ; et sa part fut peut-être la meilleure.

LES BRIGANDS (1782)

ANALYSE ET EXTRAITS

Cette pièce fut composée par Schiller dans sa première jeunesse, quand il frémissait encore sous l'ingrate et rude discipline de l'Académie militaire, et *« deux ans, dit-il, avant qu'il ait connu les hommes »*. On rapporte ce mot du duc de Wurtemberg : *« Si j'eusse été le Seigneur en train de créer le monde et que j'eusse pensé qu'on y écrirait « les Brigands » j'aurais suspendu la création. »* La vérité est que, malgré les excès d'une fantaisie outrancière à la mode du temps, on sent passer à travers toute la pièce le souffle ardent d'une âme jeune et généreuse, celle de Karl, le chevaleresque et sombre bandit.

ACTE I.

Nous apprenons au premier acte que le vieux comte Maximilien de Moor a deux fils : l'un, Karl, âme exaltée et généreuse, mais dévoyée, mène à Leipzig une vie de débauches ; l'autre, Franz, âme hypocrite, envieuse et vile, est resté au château auprès de son père. Il calomnie atrocement son frère, et un jour, à l'insu du vieux comte, il envoie à Karl la malédiction paternelle.

Dans une salle d'auberge, en Saxe, Karl est en train de lire son livre préféré, son Plutarque : *« Quand je lis dans mon Plutarque la vie des grands hommes, je prends en dégoût ce siècle altéré d'encre. »* Il rêve de mener une vie meilleure et attend de son vieux père son pardon. C'est la malédiction paternelle qu'il reçoit dans la lettre de Franz. Alors, dans un accès d'exaltation furieuse, il maudit la race hypocrite des hommes, jure de l'anéantir et accepte d'être le capitaine d'une bande de brigands.

« Brigands et meurtriers, aussi vrai que mon âme vit, je serai votre capitaine ! »

ACTE II.

Au deuxième acte, dans une forêt de Bohême, les brigands traqués sont cernés par une forte troupe de soldats, dont les chefs, pour éviter l'effusion du sang, envoient au camp de Karl Moor un moine comme négociateur, — scène admirablement pittoresque et vivante.

LE MOINE CHEZ LES BRIGANDS

LE RELIGIEUX, *à part*. — Voilà donc le repaire du dragon !... Avec votre permission, messieurs, je suis un serviteur de l'église, et il y a là sept cents hommes qui gardent chacun des cheveux de ma tête.

SCHWEIZER. — Bravo ! Bravo ! C'est bien dit pour se tenir l'estomac chaud.

MOOR. — Tais-toi, camarade... Dites-moi en deux mots, père, que venez-vous faire ici ?

LE RELIGIEUX. — C'est la justice suprême qui prononce sur la vie et la mort. Vous êtes des voleurs, des incendiaires, des scélérats, une race de vipères empoisonnées qui se glissent dans l'ombre et mordent à la dérobée...

le rebut de l'humanité... la progéniture de l'enfer... digne pâture réservée aux insectes et aux corbeaux... Colonie de la roue et de la potence !

SCHWEIZER. — Chien ! cesse tes injures, ou...

(*Il lui me la cross de sa carabin sous le nez.*)

MOOR. — Fi donc, Schweizer ! tu lui fais perdre la suite de son programme. Il avait si bien appris cette prédication... Continuez, monsieur. De la roue et de la potence...

LE RELIGIEUX. — Et toi, galant capitaine, duc des coupeurs de bourse, roi des escrocs, grand Mogol de tous les fripons de la terre, pareil en tout à ce premier, à cet horrible chef de la rebellion qui entraîna avec lui des milliers de légions d'anges innocents dans le feu de la révolte et le profond abîme de la damnation... Les lamentations des mères délaissées retentissent sur tes pas. Tu bois le sang comme de l'eau, et sur ton poignard meurtrier la vie des hommes ne pèse pas autant qu'une bulle de savon.

MOOR. — Très vrai, très vrai ! Continuez.

LE RELIGIEUX. — Comment ! très vrai, très vrai ! Est-ce là une réponse ?

MOOR. — Quoi ! Monsieur, n'y étiez-vous pas préparé ? Continuez seulement, continuez. Que vous reste-t-il à dire ?

LE RELIGIEUX, *avec chaleur*. — Homme effroyable ! éloigne-toi de moi. Le sang du comte de l'Empire que tu as égorgé n'est-il pas encore gluant sur tes doigts ? N'as-tu pas de ta main de voleur brisé le sanctuaire de Dieu et enlevé les vases sacrés de la communion ? Quoi ! n'as-tu pas incendié notre ville pieuse et fait tomber la tour des poudres sur la tête des vrais chrétiens ? (*Les mains jointes.*) Horrible, horrible crime qui montera jusqu'au ciel, qui armera au dernier jour la justice céleste pour qu'elle t'anéantisse ! crime mûr pour le châtiment, crime qui appelle la trompette du Jugement dernier !

MOOR. — Jusqu'ici, c'est parler en maître. Mais, au fait, qu'avez-vous à m'annoncer de la part des vénérables magistrats ?

LE RELIGIEUX. — Une grâce que tu n'es pas digne de recevoir. Jette les yeux autour de toi, incendiaire. De quelque côté que tu tournes tes regards, tu es cerné par nos cavaliers... Pas un endroit pour t'échapper. Ces chênes porteront des cerises, ces sapins porteront des pêches avant que vous puissiez vous retirer sains et saufs de ces chênes et de ces sapins.

MOOR. — Entends-tu bien, Schweizer ? Mais continuez.

LE RELIGIEUX. — Écoute donc, et vois avec quelle bonté et quelle magnanimité la justice se conduit envers toi, scélérat ! Si tu veux te prosterner sur-le-champ devant la croix et demander grâce et miséricorde, la sévérité se changera pour toi en compassion ; la justice sera une mère tendre... elle fermera les yeux sur la moitié de tes crimes et te fera, penses-y bien... tout simplement mourir sur la roue.

SCHWEIZER. — As-tu entendu, capitaine ? ne dois-je pas prendre au

gosier ce chien de basse-cour et le serrer de façon à ce que le sang lui sorte par tous les pores?

BOLLER. — Capitaine ! orage et enfer, capitaine ! Comme il mord entre ses dents sa lèvre inférieure ! Faut-il que je dresse ce drôle-là comme une quille, les pieds vers le ciel?

SCHWEIZER. — A moi, à moi ! je t'en supplie à genoux. Laisse-moi le plaisir de le broyer comme de la bouillie. (*Le religieux pousse un cri.*)

MOOR. — Eloignez-vous de lui, que personne ne se hasarde à le toucher ! (*Au religieux, en tirant son épée.*) Voyez, mon père, voici soixante et dix-neuf hommes dont je suis le capitaine ; pas un ne sait obéir à un signal ou à un commandement, ni danser à la musique du canon, et là-bas il y a sept cents soldats qui ont vieilli sous le mousquet. Eh bien ! écoutez : voici les paroles de Moor, le capitaine des incendiaires ! il est vrai qu' j'ai tué le comte de l'Empire, que j'ai incendié et pillé l'église de Saint-Dominique, que j'ai mis le feu à votre ville bigote, et fait crouler la tour aux poudres sur la tête des fidèles chrétiens. Mais ce n'est pas là tout ; j'ai fait plus encore. (*Il tire sa main droite.*) Voyez-vous ces quatre anneaux précieux que je porte à chaque doigt ? Remarquez bien et rapportez point pour point aux juges du tribunal qui prononcent sur la vie et la mort ce que vous aurez vu et entendu. Ce rubis, je l'enlevai à la main d'un ministre que je renversai à la chasse aux pieds de son prince. Il s'était, par ses courtisanes, élevé des rangs de la populace à celui de premier favori. La chute de son voisin avait servi de marchepied à sa fortune... Les larmes de l'orphelin l'avaient soulevé vers le pouvoir. Ce diamant, je l'arrachai à un conseiller des finances qui vendait à l'enchère les places et les dignités, et repoussait de sa porte l'honnête homme affligé. Cette agate, je la porte en mémoire d'un prêtre de votre espèce que j'ai moi-même étranglé de ma main en l'entendant pleurer en chaire la ruine de l'inquisition. Je pourrais encore vous raconter quelques histoires sur mes anneaux, si je ne regrettais déjà le peu de mots que j'ai perdus avec vous.

LE RELIGIEUX. — O Pharaon ! Pharaon !

MOOR. — L'entendez-vous ? Avez-vous fait attention à ces soupirs ? Ne semble-t-il pas qu'il veuille faire tomber le feu du ciel, nous juger par un mouvement d'épaule, nous condamner par un hélas ! chrétien ? Comment se fait-il que l'homme soit si aveugle ? Comment lui, qui a les cent yeux d'Argus pour distinguer les taches de ses voisins, ne peut-il reconnaître les siennes ? Ils font tonner du milieu de leurs nuages les mots de douceur, de patience, et portent au Dieu de l'amour des sacrifices d'hommes comme à un Moloch aux bras de feu. Ils prêchent l'amour du prochain, et repoussent avec des malédictions le vieillard aveugle de leur porte. Ils crient contre l'avarice, et ils ont dépeuplé le Pérou pour ses lingots d'or, et attelé à leurs chars les païens, comme des animaux. Ils se rompent la tête pour savoir comment il est possible que la nature ait pu former un Iscariote et celui

d'entre eux qui vendrait la Trinité pour dix écus ne serait certainement pas le plus mauvais. Malédiction sur vous, pharisiens, faux-monnayeurs de la vérité, singes de la Divinité ! Vous n'avez pas peur de vous agenouiller devant l'autel et la croix, de vous meurtrir la peau avec des lanières, de tourmenter votre corps par le jeûne, et avec toutes ces misérables jongleries vous croyez éblouir, insensés, celui que vous nommez l'être qui sait tout. Vous agissez envers lui comme envers les grands, dont on se moque cruellement lorsqu'on les flatte en leur disant qu'ils n'aiment pas la flatterie. Vous vous vantez de votre droiture, de votre conduite exemplaire, et Dieu, qui lit au fond de votre cœur, s'irriterait contre le Créateur, si ce n'était lui-même, lui qui a créé aussi les monstres du Nil... Qu'on l'éloigne de mes yeux !

LE RELIGIEUX. — Dire qu'un scélérat peut être encore si orgueilleux !

MOOR. — Ce n'est pas tout... A présent je parlerai avec orgueil. Va et dis au vénérable tribunal qui prononce sur la vie et la mort que je ne suis pas un voleur qui conspire dans la nuit et le sommeil et s'enorgueillit de monter sur une échelle. Ce que j'ai fait, je le lirai sans doute un jour dans le livre céleste, où les fautes humaines sont inscrites ; mais je ne veux pas perdre une parole avec ceux qui croient en avoir la direction. Dis-leur que mon métier est d'appliquer la loi du talion... et que ma profession est la vengeance. (*Il lui tourne le dos.*)

LE RELIGIEUX. — Tu ne veux donc ni grâce ni miséricorde ? Bien, à présent, j'ai fini ma tâche avec toi. (*Il se tourne du côté de la troupe.*) Écoutez donc, vous autres, ce que la justice me charge de vous annoncer. Voulez-vous sur-le-champ garrotter et livrer ce malfaiteur condamné ? la punition de vos crimes vous sera remise ; la sainte Eglise vous recevra avec un nouvel amour dans son sein maternel comme des brebis égarées, et chacun de vous aura la route ouverte à quelque emploi honorable. (*Avec un sourire triomphant.*) Eh bien, eh bien ! comment cela plaît-il à Votre Majesté ? A l'œuvre donc. Liez-le, et vous êtes libres...

MOOR. — L'entendez-vous ? L'entendez-vous ? Qui vous arrête ? Pourquoi cette hésitation ? Ils vous offrent la liberté, et réellement vous êtes déjà leurs prisonniers. Ils vous font grâce de la vie, et ce n'est point de leur part une forfanterie, car vous êtes jugés. Ils vous promettent des emplois honorables, et, à supposer que vous remportiez la victoire, que pouvez-vous en attendre, si ce n'est la honte, la malédiction et la persécution ? Ils vous garantissent le pardon du ciel, et vous êtes damnés ; il n'y a pas sur la tête d'un seul d'entre vous un seul cheveu qui ne soit destiné à l'enfer. Et vous réfléchissez encore ? et vous raillez encore ? Est-ce donc chose si difficile que de choisir entre le ciel et l'enfer ? Aidez-moi, mon père.

LE RELIGIEUX, *à part*. — Cet homme est-il fou ? (*Haut.*) Si vous craignez peut-être que mes paroles ne soient un piège pour vous prendre vivants..

lisez vous-mêmes... voilà le pardon général signé. (*Il donne à Schweizer un papier.*) Pouvez-vous encore douter?

MOOR. — Voyez, voyez ; que désirez-vous de plus? L'acte est signé de leur propre main. C'est une grâce au delà de toute limite... Avez-vous peur qu'ils ne manquent à leur parole, parce que vous avez entendu dire qu'on ne tient pas sa parole envers les traîtres? Oh ! soyez sans crainte ; la politique les forcerait à tenir leur parole, quand ils l'auraient donnée à Satan. Autrement, qui pourrait désormais avoir confiance en eux? Et comment pourraient-ils une seconde fois employer le même artifice? Ils savent que c'est moi qui vous ai envenimés et entraînés à la révolte. Vos crimes passent à leurs yeux pour des fautes de jeunesse, pour des actes irréflechis. C'est moi seul qu'ils veulent avoir, moi seul qui dois tout expier. N'est-il pas vrai, mon père?

LE RELIGIEUX. — Comment s'appelle le diable qui parle par sa bouche? Oui, sans doute, c'est vrai... Cet homme me donne le vertige.

MOOR. — Quoi ! point de réponse? Pensez-vous encore à vous tirer d'ici avec vos armes? Mais regardez autour de vous, regardez autour de vous ; vous ne pouvez pas avoir une telle pensée, ce serait une présomption d'enfant. Ou vous flattez-vous par hasard de tomber comme des héros, parce que vous avez vu que je me réjouissais du tumulte de la bataille? Ne vous figurez point cela, car vous n'êtes pas Moor ; vous êtes de méchants bandits, de misérables instruments de mes grands projets ; vous êtes pour moi ce qu'est la corde entre les mains du bourreau. Des voleurs ne peuvent pas mourir comme des héros ; la vie est le seul bien du voleur ; ce qui arrive après doit l'épouvanter : les voleurs ont le droit de trembler devant la mort. Ecoutez comme leurs cornets sonnent ; voyez l'éclat de leurs sabres menaçants... Eh bien ! encore irrésolus? êtes-vous fous? êtes-vous dans le délire?... Oui, c'est impardonnable ; je ne vous sais point gré de me laisser la vie ; j'ai honte de votre sacrifice.

LE RELIGIEUX, *très étonné*. — J'en perdrai la raison, je me sauve. A-t-on jamais rien entendu de semblable?

MOOR. — Ou bien craignez-vous que je ne me tue moi-même et que j'anéantisse par ce suicide le traité qui vous dit de me livrer vivant? Non, enfants, c'est là une crainte inutile. Je jette loin de moi mon poignard et mes pistolets, et ce poison qui devait m'être précieux. Je suis si malheureux que je n'ai même plus de pouvoir sur ma vie... Quoi donc ! encore irrésolus?... Croyez-vous peut-être que je veuille me défendre si vous tentez de me garrotter? Voyez, je lie moi-même ma main à ce rameau de chêne. Me voilà sans défense ; un enfant peut me renverser... Quel est donc le premier qui abandonnera son capitaine dans le danger?

ROLLER, *avec un mouvement de fureur*. — Et quand l'enfer nous entourerait neuf fois !... (*Il agite son épée.*) Quiconque n'est pas un chien sauve son capitaine !

SCHWEIZER, *déchire le pardon et en jette les morceaux à la figure du religieux.* — Le pardon est dans nos balles. Loin d'ici, canaille ! dis au sénat qui t'a envoyé que dans la bande de Moor tu n'as pas trouvé un seul traître... Sauvez, sauvez le capitaine !

Tous, *à grands cris.* — Sauvez, sauvez, sauvez le capitaine !

MOOR, *se déliant avec joie.* — A présent, nous sommes libres, camarades, je sens une armée dans mon bras ! La mort ou la liberté ! au moins ils n'en prendront pas un vivant.

(On sonne l'attaque. Bruit et tumulte. Ils s'éloignent l'épée nue.)

ACTE IV.

A l'acte IV Karl, revenu, sous un déguisement, au château paternel, sent son cœur frémir d'émotion, à la vue de la chère maison où il laissa jadis son vieux père et Amélie, sa douce fiancée.

Mais il apprend que, pendant son absence, le traître Franz a voulu lui ravir sa fiancée et faire assassiner le vieux comte qui n'a été sauvé que par la pitié d'un serviteur, et qui languit dans un horrible cachot. Quand, la porte du cachot enfoncée, Karl reconnaît son père dans ce vieillard décharné, sa colère se déchaîne, terrible. Il réveille les brigands endormis. Il les charge de la sainte vengeance. Justiciers, qu'ils prennent d'assaut le château et qu'ils lui amènent Franz vivant !

ACTE V.

A l'acte V, Franz, très malade, est en proie au cauchemar sanglant du remords.

LE CHATIMENT DU TRAITRE

FRANZ. — Sagesse du peuple ! terreur du peuple ! Il n'est pas encore décidé si le passé n'est point passé, et s'il se trouve là-haut un œil au-dessus des étoiles. Hum ! hum ! qui m'a mis cette idée dans l'esprit ? Y a-t-il là-haut sur les étoiles un vengeur ? Non, non, oui, oui. Je ne sais quoi de terrible siffle autour de moi ! il y a un juge au-dessus des étoiles, et m'en aller vers ce juge au-dessus des étoiles, cette nuit même !... Non, dis-je... Misérable recoin où la lâcheté va se cacher !... Là-haut, sur les étoiles, tout est vide, désert et sourd.. Si pourtant il y avait quelque chose de plus !... Non, non, cela n'est pas. J'ordonne que cela ne soit pas... Mais si c'était !... Malheur à toi, s'il y avait un compte à régler, si l'on devait te le régler encore cette nuit ! Pourquoi ce frisson jusque dans mes os ?... Mourir ! pourquoi ce mot me saisit-il ainsi ?... Rendre ses comptes là-haut, sur les étoiles, au vengeur... Et s'il est juste, les orphelins, les veuves, les opprimés, les malheureux lui feront entendre leurs gémissements ! Et s'il est juste... pourquoi ont-ils souffert ? pourquoi les ai-je dominés ?

Un prêtre qu'il envoie chercher lui dit qu'il n'est pas un crime, pas un seul, qui soit au-dessus du parricide et du fratricide. Alors, tandis que les brigands mettent le feu au château, Franz, le maudit, s'étrangle avec sa chaîne d'or.

La dernière scène de la pièce est d'un mouvement mélodramatique, forcené et puissant. Karl, l'épée à la main, a arraché Amélie aux brigands qui l'ont enlevée du château en flammes. Et Amélie lui a pardonné. Mais Karl n'échappera pas à son affreux destin.

L'INEXORABLE DESTIN

KARL, *dans l'extase de la joie*. — Elle m'a pardonné ; elle m'aime ! Je suis pur comme l'azur du ciel. Elle m'aime ! A toi les larmes de ma reconnaissance, Dieu miséricordieux ! (*Il tombe à genoux et pleure.*) La paix est revenue dans mon âme ; la souffrance est apaisée ; l'enfer n'est plus... Vois, oh ! vois, les enfants de la lumière embrassent en pleurant les démons qui pleurent. (*Il se lève. Aux brigands.*) Pleurez donc aussi, pleurez, pleurez ! Vous êtes si heureux ! O Amélie ! Amélie ! Amélie ! (*Il la serre contre son cœur. Tous deux restent muets dans cet embrassement.*)

UN BRIGAND, *avec colère*. — Arrête, traître, quitte à l'instant cette malheureuse, ou je te dirai un mot qui résonnera dans ton oreille, et te fera, dans ton horreur, claquer les dents. (*Il met son épée entre eux.*)

UN VIEUX BRIGAND. — Pense aux forêts de la Bohême ! Tu écoutes, et tu as peur ? Pense aux forêts de la Bohême. Infidèle, où sont tes serments ? Oublie-t-on si vite les blessures ? Quand nous exposions pour toi le repos, l'honneur, la vie ; quand nous étions devant toi comme des remparts ; quand nous recevions comme des boucliers les coups qui menaçaient ta vie... n'as-tu pas alors élevé la main et juré par un serment de fer que tu ne nous abandonnerais jamais, nous qui ne t'avions pas abandonné ? Homme sans honneur et sans foi, tu nous quittes quand une fille pleure !

UN TROISIÈME BRIGAND. — Honte au parjure ! L'esprit de Roller, qui se sacrifia et que tu évoquais de l'empire des morts pour être ton témoin, rougira de ta lâcheté, et sortira tout armé de son tombeau pour te punir !

LES BRIGANDS, *déchirent leurs vêtements*. — Regarde ici, regarde ! connais-tu ces blessures ? Tu es à nous. Nous t'avons acheté pour serf avec le sang de notre cœur ; tu es à nous ! Quand l'archange Michel devrait en venir aux mains avec Moloch, marche avec nous : sacrifice pour sacrifice, Amélie pour la bande !

KARL, *laisse tomber la main d'Amélie*. — C'en est fait ! je voulais prendre une autre route et aller à mon père ; mais celui qui est dans le ciel a dit : « Cela ne doit pas être. » (*Froidement.*) Faible fou que je suis, pourquoi ai-je eu cette pensée ? Un grand coupable ne peut jamais changer de direction ; il y a longtemps que je devrais le savoir... Tranquillise-toi, je te prie, tranquillise-toi... c'est juste. Je n'ai pas voulu quand il me cherchait ; maintenant c'est

moi qui le cherche, et il ne veut pas. Quoi de plus juste?... Ne roule pas ainsi tes yeux ; il n'a pas besoin de moi... N'a-t-il pas des créatures en abondance? Il peut si facilement se passer d'une seule, et celle-là, c'est moi. Venez, camarades.

AMÉLIE, *le retient*. — Arrête, arrête! Un seul coup, un coup mortel! Abandonnée de nouveau! Tire ton épée et prends pitié de moi.

KARL. — La pitié s'est retirée chez les ours... Je ne te tuerai pas.

AMÉLIE, *embrasse ses genoux*. — Au nom de Dieu, au nom de la miséricorde : je ne veux plus d'amour ; je sais bien que là-haut nos étoiles sont ennemies et s'éloignent l'une de l'autre. La mort est ma seule prière.... Abandonnée ! abandonnée !... comprends-tu ce mot dans toute son horrible étendue? Je ne puis supporter un pareil sort ; aucune femme ne peut le supporter. La mort est ma seule prière. Vois, ma main tremble ; je n'ai pas le courage de me frapper ; j'ai peur de la lame étincelante. A toi, cela est si facile, si facile ! Tu es un maître dans le meurtre. Tire ton épée et je suis heureuse !

KARL. — Veux-tu être seule heureuse? Éloigne-toi, je ne tue aucune femme.

AMÉLIE. — Ah ! égorgueur ! tu ne peux tuer que les heureux ; tu laisses ceux qui sont las de la vie ! (*Elle s'avance vers les brigands.*) Ayez donc pitié de moi, vous autres disciples du bourreau ! il y a dans vos regards une pitié altérée de sang qui est la consolation du malheureux... Votre maître est un vain et lâche fanfaron.

KARL. — Femme, que dis-tu? (*Les brigands se détournent.*)

AMÉLIE. — Pas un ami, parmi ceux-là encore, pas un ami ! (*Elle se relève.*) Eh bien ! Que Didon m'apprenne à mourir ! (*Elle veut s'éloigner, un brigand l'ajuste.*)

KARL. — Arrête ! Qui oserait?... La bien-aimée de Moor ne doit mourir que de la main de Moor. (*Il la tue.*)

LES BRIGANDS. — Capitaine ! capitaine ! que fais-tu ? Es-tu fou ?

KARL, *regardant fixement le cadavre*. — Elle est frappée au cœur. Encore cette palpitation... et ce sera fini... Maintenant voyez, avez-vous encore quelque chose à demander ? Vous m'avez sacrifié une vie, une vie qui ne vous appartenait plus, une vie pleine de honte et d'horreurs... je vous ai immolé un ange. Regardez bien ici. A présent êtes-vous satisfaits ?

GRIMM. — Tu as acquitté ta dette avec usure ; tu as fait ce que nul homme ne ferait pour sauver son honneur. Viens maintenant.

KARL. — Tu l'avoues, n'est-ce pas ? donner la vie d'une sainte pour celle de quelques coquins, c'est un échange inégal ? Oh ! je vous le dis, quand chacun de vous monterait sur un échafaud de sang, et se laisserait arracher la chair de son corps morceaux par morceaux avec des tenailles brûlantes ; quand cette torture durerait onze jours d'été, tout cela ne vaudrait pas les

larmes... (*Avec un amer sourire.*) Les blessures, les forêts de la Bohême ! oui vraiment, cela devrait vous être payé !

SCHWARZ. — Calme-toi, capitaine. Viens avec nous, cet aspect n'est pas bon pour toi. Mène-nous plus loin.

KARL. — Arrêtez... encore un mot avant d'aller plus loin... Écoutez, amis du mal, exécuteurs de mes ordres barbares ! dès à présent, je cesse d'être votre capitaine ; je dépose ici avec honte et horreur ce commandement sanglant, au nom duquel vous vous croyez autorisés à commettre le crime et à souiller la lumière du ciel par les œuvres des ténèbres. Allez à droite et à gauche, nous n'aurons jamais rien de commun ensemble.

LES BRIGANDS. — Ah ! lâche ! où sont tes plans orgueilleux ? Le souffle d'une femme les a donc dissipés comme des bulles de savon ?

KARL. — O insensé ! qui m'étais imaginé que je pourrais améliorer le monde par le crime et affermir les lois par la licence ! J'appelais cela vengeance et bon droit. J'osais prétendre, ô Providence ! à aiguiser le fil de ton épée et à réparer ta partialité... Mais, ô vain enfantillage !... me voilà sur la limite d'une vie horrible, et je reconnais avec des gémissements et des claquements de dents que deux hommes comme moi renverseraient l'édifice du monde moral... Grâce... grâce pour l'enfant qui a voulu anticiper sur tes jugements ! La vengeance n'appartient qu'à toi ; tu n'as pas besoin de la main des hommes. Il n'est plus en mon pouvoir de reprendre le passé... ce qui est perdu est perdu... ce que j'ai renversé est renversé... Mais il me reste encore de quoi adoucir l'offense faite aux lois, de quoi réparer l'œuvre du désordre. Il faut aux lois un sacrifice, un sacrifice qui montre devant l'humanité entière leur inviolable majesté. Je serai moi-même la victime de ce sacrifice ; je subirai la mort pour elles.

LES BRIGANDS. — Enlevez-lui son épée, il veut se tuer.

KARL. — O pauvres fous, condamnés à un éternel aveuglement ! Croyez-vous donc qu'un péché mortel puisse être une compensation à des péchés mortels ? Croyez-vous que cette dissonance impie servirait à l'harmonie du monde ? (*Il jette avec mépris ses armes à ses pieds.*) La justice doit m'avoir vivant ; je vais me livrer entre ses mains.

LES BRIGANDS. — Enchaînez-le ; il a perdu le jugement.

KARL. — Non pas que je doute qu'elle ne m'atteigne dès que le pouvoir suprême le voudra ; mais elle pourrait me surprendre dans mon sommeil, ou s'emparer de moi par la force et par l'épée, et alors je serais privé du seul mérite que je puisse avoir, du mérite de mourir volontairement pour elle. Dois-je donc cacher plus longtemps comme un larcin une vie qui, d'après la sentence des juges célestes, n'est déjà plus à moi ?

LES BRIGANDS. — Laissez-le aller ; c'est pour être grand homme. Il donne sa vie pour obtenir une vaine admiration.

KARL. — On pourrait m'admirer pour cela... (*Après quelque réflexion.*)

Je me rappelle avoir entendu parler d'un pauvre diable qui travaille à la journée et qui a onze enfants vivants... On a promis mille louis d'or à celui qui livrerait en vie le grand brigand... Je puis rendre service à cet homme. (*Il s'éloigne.*)

MARIE STUART (1800)

ANALYSE ET EXTRAIT

Marie Stuart, reine d'Écosse, est prisonnière de sa sœur Elisabeth, la reine d'Angleterre. Un neveu de son geôlier, le jeune Mortimer, s'éprend de la charmante et triste reine et veut la sauver. De son côté, le comte de Leicester, le favori d'Elisabeth, qui aime aussi Marie Stuart, décide l'impitoyable et jalouse Elisabeth à accorder une entrevue à sa sœur. L'entrevue entre les deux reines sera dramatique et décisive.

LES DEUX REINES, LES DEUX SŒURS

ELISABETH, à Leicester. — Comment s'appelle cette habitation ?

LEICESTER. — Le château de Fotheringay.

ELISABETH, à Talbot. — Envoyez notre suite à Londres. Le peuple se presse trop vivement sur ma route ; nous voulons chercher le repos dans ce parc paisible. (*Talbot fait partir la suite. Elle fixe ses yeux sur Marie, et continue à parler à Paulet.*) Mon bon peuple m'aime trop. Les témoignages de sa joie n'ont point de bornes et ressemblent à une idolâtrie. C'est ainsi qu'on honore les dieux, mais non pas les hommes.

Marie, qui pendant ce temps est restée sans force sur sa nourrice, se relève et rencontre le regard fixe d'Elisabeth. Elle tressaille avec effroi et se rejette dans les bras de sa nourrice. — O Dieu ! ses traits n'annoncent point de cœur.

ELISABETH. — Qui est cette femme ? (*Silence général.*)

LEICESTER. — Reine, vous êtes à Fotheringay.

ELISABETH paraît surprise, et jette sur Leicester un regard sombre. — Qui a fait cela, lord Leicester ?

LEICESTER. — La chose est faite, reine, et puisque le ciel a conduit ici vos pas, laissez la grandeur d'âme et la pitié triompher.

TALBOT. — Laissez-vous fléchir, madame, tournez vos regards sur cette infortunée qui succombe à votre aspect. (*Marie rassemble ses forces et veut s'approcher d'Elisabeth, mais elle s'arrête à moitié chemin ; ses traits expriment la plus violente agitation.*)

ELISABETH. — Quoi, milords ! Qui donc m'avait annoncé une femme si soumise ? Je trouve une orgueilleuse que le malheur n'a nullement domptée.

MARIE. — Soit, je veux encore me soumettre à cette douleur. Loin de moi, impuissant orgueil d'une âme élevée ; je veux oublier qui je suis et ce que j'ai souffert, je veux me prosterner devant celle qui m'a jetée dans cet opprobre. (*Elle se tourne vers la reine.*) Le ciel a prononcé en votre faveur, ma sœur ; la victoire a couronné votre tête heureuse. J'adore la divinité qui fait votre grandeur. (*Elle s'agenouille devant elle.*) Mais soyez maintenant généreuse, ma sœur ; ne me laissez pas plongée dans l'humiliation ; tendez-moi votre royale main pour me relever de ma chute profonde.

ELISABETH, *reculant*. — Vous êtes à votre place, lady Marie, et je rends grâce à la bonté de Dieu, qui n'a pas voulu que je fusse à vos pieds comme vous êtes à présent aux miens.

MARIE, *avec une émotion croissante*. — Pensez à la vicissitude des choses humaines. Il y a des dieux qui punissent l'arrogance ; honorez, craignez ces divinités terribles qui me jettent à vos pieds devant ces témoins étrangers ; honorez-vous vous-même en moi ; n'offensez pas, ne profanez pas le sang des Tudor, qui coule dans mes veines comme dans les vôtres. O Dieu du ciel ! ne soyez pas rude et inaccessible comme ces rocs escarpés que le naufragé s'efforce en vain de saisir. Tout mon être, ma vie, mon sort dépendent de mes paroles et du pouvoir de mes larmes ; ouvrez mon cœur afin que je touche le vôtre. Si vous me regardez avec ce regard de glace, mon cœur tremblant se referme, le torrent de mes larmes s'arrête... et une froide terreur enchaîne les supplications dans mon sein.

ELISABETH, *d'un air froid et sévère*. — Qu'avez-vous à me dire, lady Stuart ? Vous avez voulu me parler. J'oublie que je suis une reine cruellement offensée, pour remplir un pieux devoir de sœur et vous donner la consolation de me voir. Je cède à une impulsion généreuse, et je m'expose à un juste blâme pour m'être tant abaissée... Car vous savez que vous avez voulu me faire périr.

MARIE. — Par où dois-je commencer, et comment pourrai-je mettre assez de prudence dans mes paroles pour vous toucher le cœur et ne pas l'offenser ? O Dieu ! donne de la force à mes paroles et enlève-leur tout aiguillon qui pourrait blesser. Je ne puis parler pour moi sans vous accuser grièvement, et c'est ce que je ne veux pas. Vous avez agi d'une façon qui n'est pas juste, car je suis reine comme vous, et vous m'avez retenue prisonnière. Je suis venue à vous comme une suppliante, et vous, méprisant en moi les lois sacrées de l'hospitalité et les droits des peuples, vous m'avez enfermée dans les murs d'un cachot. Mes amis, mes serviteurs m'ont été cruellement enlevés, et j'ai été livrée à un indigne dénuement. On m'a traduite devant un tribunal offensant ; mais n'en parlons plus. Que toutes ces cruautés que j'ai souffertes soient plongées dans un éternel oubli ! Voyez, je veux attribuer tout cela à la destinée ; vous n'êtes pas coupable et moi je ne le suis pas non plus. Un méchant esprit est sorti du fond de l'abîme pour jeter dans nos cœurs cette

haine ardente qui nous a divisées dès notre tendre jeunesse. Elle a grandi avec nous. Des hommes mauvais ont attisé et soufflé cette malheureuse flamme. Des enthousiastes insensés ont mis le poignard et l'épée dans les mains dont on ne réclamait pas le secours. Tel est le fatal destin des rois. Leurs haines déchirent le monde, et chacune de leurs divisions déchaîne les furies. Maintenant, il n'y a plus entre nous aucun organe étranger. (*Elle s'approche d'elle avec confiance et parle d'un ton caressant.*) Nous voilà l'une en face de l'autre ; maintenant, parlez, ma sœur ; dites-moi mes fautes, je veux vous donner pleine satisfaction. Hélas ! que n'avez-vous consenti à me recevoir quand je demandais si instamment à vous voir ? Les choses ne seraient jamais allées si loin, et maintenant nous n'aurions pas cette triste rencontre dans ce lieu sinistre.

ÉLISABETH. — Ma bonne étoile m'a préservée alors de réchauffer le serpent dans mon sein : n'accusez pas la destinée, mais la noirceur de votre âme et l'ambition effrénée de votre maison. Nulle inimitié n'avait encore éclaté entre nous, lorsque votre oncle, ce prêtre arrogant et ambitieux, qui porte la main sur toutes les couronnes, vous donna des idées de guerre, vous persuada follement de prendre les armes, de vous approprier mon titre royal et d'engager un combat à mort avec moi. Que n'a-t-il pas suscité contre moi ? La langue des prêtres, l'épée des peuples, les armes redoutables d'une religieuse exaltation ; ici même, au milieu de mon royaume paisible, il a soufflé le feu de la discorde : mais Dieu est avec moi, et cet orgueilleux prêtre n'a pas triomphé ; le coup fatal menaçait ma tête, et c'est la vôtre qui tombe.

MARIE. — Je suis dans la main de Dieu ; vous n'abuserez pas aussi cruellement de votre pouvoir.

ÉLISABETH. — Qui peut m'en empêcher ? Votre oncle a montré, par son exemple, à tous les rois de la terre, comment on fait la paix avec ses ennemis. Que la Saint-Barthélemy me serve de leçon ! Que m'importent les liens du sang, les droits des peuples ? L'Église rompt tous les liens, elle consacre le parjure et le régicide. Je ne fais que mettre en pratique ce que vos prêtres enseignent. Dites, quel gage me répondrait de vous, si, dans ma générosité, je détachais vos chaînes ? Y a-t-il, pour garder votre fidélité, un château que la clef de Saint-Pierre ne puisse ouvrir ? La force seule fait ma sécurité ; point d'alliance avec la race des serpents.

MARIE. — Oh ! quel soupçon triste et cruel ! Vous m'avez toujours regardée comme une ennemie et une étrangère. Si vous m'aviez déclarée votre héritière, suivant les droits de ma naissance, la reconnaissance et l'amour vous auraient donné en moi une fidèle amie et une fidèle parente.

ÉLISABETH. — Lady Stuart, votre amitié est ailleurs ; votre famille, c'est le papisme, et les moines sont vos frères. Vous déclarer mon héritière ! Piège perfide ! afin que de mon vivant vous égariez mon peuple, et que, trompeuse Armide, vous entraîniez adroitement dans vos filets séducteurs la jeu-

nesse de mon royaume, afin que tous les regards se tournent vers le soleil levant, et que moi...

MARIE. — Réglez en paix ; je renonce à toute prétention à ce royaume. Hélas ! l'essor de mon esprit est paralysé, la grandeur ne m'attire plus ; vous avez atteint votre but, je ne suis plus que l'ombre de Marie. Les injures de la captivité ont brisé la fierté de mon cœur ; vous m'avez réduite à la dernière extrémité ; vous m'avez anéantie à la fleur de mon âge ; maintenant, finissez, ma sœur, prononcez le mot pour lequel vous êtes venue ici, car je ne puis croire que vous soyez venue ici pour insulter cruellement votre victime. Prononcez ce mot ; dites-moi : Vous êtes libre, Marie ; vous avez senti ma puissance, maintenant apprenez à honorer ma générosité. Dites-le, et je recevrai la vie, la liberté comme un présent de votre main. Un mot annule tout ce qui s'est passé ; ah ! ne me le faites pas attendre trop longtemps. Malheur à vous si vous ne terminez pas tout par ce mot ! car si vous ne vous séparez pas de moi, ma sœur, comme une divinité glorieuse et bienfaisante, non, pour toute cette grande et riche contrée, pour tous les pays que la mer environne, je ne voudrais pas apparaître à vos yeux comme vous apparaissez aux miens.

ÉLISABETH. — Vous reconnaissez-vous enfin vaincue ? En est-ce fait de vos complots et n'y a-t-il plus de meurtriers en route ? plus d'aventuriers qui veuillent encore faire pour vous un malheureux acte de chevalerie ? Oui, c'en est fait, lady Marie, vous ne séduirez plus personne ; le monde a d'autres soins ; personne n'a envie de devenir votre quatrième mari, car vous tuez vos amants comme vos maris.

MARIE, *avec emportement*. — Ma sœur ! ma sœur ! O Dieu ! ô Dieu ! donne-moi la modération.

ÉLISABETH, *la regarde longtemps avec un orgueilleux mépris*. — Lord Leicester, ce sont donc là les charmes que nul homme ne regarde impunément, et dont nulle femme n'ose braver la comparaison ? En vérité, cette renommée a été acquise à bon marché. Pour être belle aux yeux de tous, il faut seulement appartenir à tous.

MARIE. — C'en est trop !

ELISABETH, *avec un rire moqueur*. — Montrez-nous à présent votre véritable visage ; jusqu'ici nous n'avons vu que le masque.

MARIE, *enflammée de colère, mais avec une noble dignité*. — J'ai fait des fautes ; la jeunesse, la fragilité humaine, la puissance m'ont égarée ; mais je ne me suis point cachée dans l'ombre ; j'ai dédaigné, avec une royale fierté, les fausses apparences. Ce que j'ai fait de plus mauvais, le monde le sait, et je puis dire que je vaudrais mieux que ma renommée. Malheur à vous, si l'on venait à arracher le manteau d'honneur que votre hypocrisie a jeté sur l'ardeur effrénée de vos plaisirs secrets ! Ce n'est pas de votre mère que vous aurez hérité l'honneur. On sait pour quelle vertu Anne de Boleyn est montée sur l'échafaud.

TALBOT, *s'avance entre les deux reines.* — O Dieu du ciel ! les choses devaient en venir là ? Est-ce là de la soumission, de la modération ?

MARIE. — De la modération ! j'ai supporté tout ce qu'un être humain peut supporter. Adieu, cette résignation d'agneau ! remonte vers le ciel, douloureuse patience ! brise enfin tes liens, sors de ta retraite, colère trop contenue, et toi qui donnas au basilic irrité un regard mortel, pose sur mes lèvres le dard empoisonné !

TALBOT. — Oh ! elle est hors d'elle-même. Pardonnez à son emportement, à sa cruelle irritation.

(*Elisabeth, muette de colère, jette sur Marie des regards furieux.*)

LEICESTER, *dans la plus violente agitation, cherche à emmener Elisabeth.* — N'écoutez pas sa fureur ; éloignez-vous, éloignez-vous de ce lieu fatal.

MARIE. — Le trône d'Angleterre est profané par une bâtarde ; le noble peuple de l'Angleterre est trompé par une fine hypocrite. Si la justice l'eût emporté sur le sort, vous seriez maintenant dans la poussière devant moi, car je suis votre reine.

(*Elisabeth s'éloigne rapidement ; les lords la suivent dans le plus grand trouble.*)

Après cette entrevue, Mortimer, saisi d'une sorte de folie frénétique, déclare sa passion à Marie Stuart, qui le repousse avec mépris, cependant qu'un ami de Mortimer tente d'assassiner Elisabeth sur la route de Londres. Leicester, pour détourner de lui les soupçons jaloux de la reine, fait arrêter Mortimer qui se poignarde en criant : « Ma bien-aimée, si je n'ai pu te sauver, je vais du moins te donner un exemple de courage. Marie, sainte Marie, prie pour moi et reçois-moi auprès de toi dans ta vie céleste ! »

Au cinquième acte, Marie Stuart, résignée et sereine, marche à la mort, en baisant son crucifix et en pardonnant à Leicester, qui s'évanouit de honte et de remords.

WALLENSTEIN (1798-1799)

ANALYSE ET EXTRAIT

Le personnage de Wallenstein, le grand général ambitieux dont Schiller avait déjà tracé le portrait dans son *Histoire de la guerre de trente ans* (1790), inspira au poète une grande trilogie dramatique qu'il médita longtemps, et qu'il ne mena à bien que grâce aux exhortations amicales et pressantes de Goethe. La première pièce, en un acte, *le Camp de Wallenstein*, peinture vivante d'une armée d'aventuriers en campagne, fut représentée le 12 octobre 1798 sur le théâtre de Weimar. La seconde pièce, *les Piccolomini*, dont le sujet est l'intrigue ourdie par les généraux contre le grand chef aimé des soldats, fut représentée le 30 janvier 1799 ; et, le 20 avril 1799, fut jouée la dernière pièce, *la Mort de Wallenstein*.

Dans le prologue en vers dont il fait précéder la première pièce, Schiller exposait son dessein et le plan général de son œuvre. Après seize années de dévastations, de rapines,

de misère, l'empire est comme une arène ouverte ; Magdebourg est en ruines ; l'industrie et le commerce sont anéantis ; le soldat est tout, et campe, horde barbare, abrutie par une longue guerre, sur un sol dévasté. Sur le fond obscur se détache en vigoureux relief un caractère saisissant de hardiesse. « Vous le connaissez, ce créateur d'armées intrépides, l'idole des camps, le fléau des provinces, l'appui et la terreur de son empereur, l'enfant aventureux de la Fortune, qui, porté par les circonstances favorables, parcourut rapidement tous les échelons de la gloire, et qui, insatiable, aspirant toujours plus haut dans son cœur, tombe victime de son ambition indomptable. »

Dans la scène VII de l'acte II des *Piccolomini*, Wallenstein reçoit avec une ironique hauteur, en présence de ses généraux le conseiller de guerre Questemberg, envoyé de l'empereur.

Mais c'est dans la scène V du premier acte de *la Mort de Wallenstein*, que Wallenstein fixe son destin, en recevant le colonel suédois Wrangel, et en acceptant l'idée de la trahison.

A partir de ce moment, c'est pour Wallenstein l'effondrement de son grand rêve ambitieux. Les généraux le quittent ; son ami le plus cher, Ottavio Piccolomini, le trahit ; il n'a plus de soutien que dans l'amour passionné de ses soldats ; mais celui-là même vacille, malgré ses efforts émouvants pour le retenir.

LES CUIRASSIERS DE PAPPENHEIM

Wallenstein, Terzky, Illo, dix cuirassiers, conduits par un sous-officier. Ils se mettent en ligne devant le duc, et font le salut militaire.

WALLENSTEIN, après les avoir examinés un moment, s'adresse au sous-officier. — Je te connais bien ; tu es de Bruges en Flandre, et ton nom est Mercy ?

LE SOUS-OFFICIER. — Je m'appelle Henri Mercy.

WALLENSTEIN. — Tu fus coupé dans une marche, entouré de Hessois, et tu te fis jour avec cent quatre-vingts hommes à travers des milliers d'ennemis ?

LE SOUS-OFFICIER. — Oui, mon général.

WALLENSTEIN. — Qu'as-tu obtenu pour cet acte de bravoure ?

LE SOUS-OFFICIER. — Ce que je demandais, mon général, l'honneur de servir dans les cuirassiers.

WALLENSTEIN, se tournant vers un autre. — Tu étais parmi les volontaires que je fis sortir d'Altenberg pour s'emparer de la batterie suédoise ?

DEUXIÈME CUIRASSIER. — Oui, mon général.

WALLENSTEIN. — Je n'oublie pas celui à qui j'ai parlé une seule fois. Dites-moi votre affaire.

LE SOUS-OFFICIER, commande. — Portez arme !

WALLENSTEIN, s'adresse à un troisième. — Tu t'appelles Risbek, et tu es né à Cologne ?

TROISIÈME CUIRASSIER. — Risbeck de Cologne.

WALLENSTEIN. — Tu amenas prisonnier dans le camp de Nuremberg le colonel suédois Dubald?

TROISIÈME CUIRASSIER. — Ce n'est pas moi, mon général.

WALLENSTEIN. — Non, c'est juste ; c'était ton frère aîné. Tu avais encore un frère plus jeune, où est-il?

TROISIÈME CUIRASSIER. — Il est à Olmutz, dans l'armée de l'empereur.

WALLENSTEIN, *au sous-officier*. — Eh bien, je vous écoute.

LE SOUS-OFFICIER. — Il nous est venu dans les mains une lettre de l'empereur qui...

WALLENSTEIN, *l'interrompant*. — Qui vous a choisis?

LE SOUS-OFFICIER. — Chaque escadron a tiré son homme au sort.

WALLENSTEIN. — Allons, au fait!

LE SOUS-OFFICIER. — Il nous est venu dans les mains une lettre de l'empereur qui nous ordonne de ne plus obéir à ton commandement, parce que tu es un traître et un ennemi de la patrie.

WALLENSTEIN. — Qu'avez-vous résolu?

LE SOUS-OFFICIER. — Nos camarades à Braunau, à Budweiss, à Prague, à Olmutz, ont déjà obéi, et les régiments de Tiefenbach, de Toscane, ont suivi leur exemple... Mais nous ne croyons pas que tu sois un traître, un ennemi de la patrie, et nous regardons cela comme un mensonge et une invention de l'Espagne. *(Avec cordialité.)* Toi-même, tu nous diras ce que tu projettes, car tu as toujours été sincère avec nous ; nous avons la plus grande confiance en toi ; un tiers ne doit pas se placer entre nous, entre un brave général et ses braves soldats.

WALLENSTEIN. — Je reconnais bien là mes hommes de Pappenheim.

LE SOUS-OFFICIER. — Le régiment te demande donc si tu veux seulement conserver le commandement qui t'appartient, que l'empereur t'a confié, et servir l'Autriche comme un loyal général ; en ce cas, nous sommes résolus à nous mettre de ton côté et à soutenir tes droits envers chacun ; et quand même tous les autres régiments t'abandonneraient, nous seuls nous te resterions fidèles, et nous donnerions notre vie pour toi, car notre devoir de soldats est de périr plutôt que de te laisser succomber. Mais si les choses sont telles que le dit la lettre de l'empereur, s'il est vrai que par une manœuvre perfide tu veuilles nous conduire à l'ennemi, ce dont Dieu nous garde, alors nous voulons aussi te quitter et obéir à l'ordre de l'empereur.

WALLENSTEIN. — Écoutez, enfants.

LE SOUS-OFFICIER. — Il n'y a pas besoin de beaucoup de paroles ; dis oui ou non, et nous serons satisfaits.

WALLENSTEIN. — Écoutez-moi, je sais que vous êtes des hommes intelligents, que vous voulez penser et juger par vous-mêmes, et ne pas suivre

le train de la foule. Voilà pourquoi je vous ai toujours, comme vous le savez, distingués du reste de l'armée. L'œil rapide du général ne compte que les drapeaux ; il ne remarque point chaque individu ; son ordre est sévère, il faut le suivre aveuglément, et l'homme ne s'occupe pas d'apprécier la valeur de l'homme... Cependant, vous savez que je n'en ai jamais agi ainsi avec vous vous avez dans votre rude métier la pensée de vous-même ; sur votre front austère on voit briller une mâle intelligence, et je vous ai traités en hommes libres, et je vous ai donné le droit d'avoir vous-mêmes votre opinion.

LE SOUS-OFFICIER. — Oui, mon général, tu nous as toujours traités dignement, tu nous as honorés de ta confiance, et favorisés plus que tous les autres régiments. Aussi ne suivons-nous pas la masse des troupes, tu le vois ; nous restons près de toi avec confiance. Dis un mot, un mot nous suffira ; dis-nous que tu ne songes à aucune trahison, que tu ne veux pas conduire l'armée à l'ennemi.

WALLENSTEIN. — C'est moi, moi qu'on trahit. L'empereur m'a sacrifié à mes ennemis ; il faut que je succombe, si mes braves troupes ne me sauvent pas. Je veux me reposer sur vous, votre cœur sera mon rempart. Voyez, c'est contre ce sein qu'on dirige les coups, c'est contre cette tête blanche. Telle est la reconnaissance des Espagnols pour toutes ces batailles sanglantes livrées dans les plaines de Lutzen ou devant les vieilles forteresses. C'est pour cela que nous avons offert notre poitrine nue aux armes des ennemis, que nous avons dormi sur la pierre et sur le sol couvert de glace. Aucun torrent n'était pour nous trop rapide, aucune forêt ne pouvait nous arrêter. Nous avons poursuivi l'infatigable Mansfeld à travers tous les détours tortueux de sa fuite ; notre vie a été une marche sans repos ; semblables aux tourbillons de vent qui ne séjournent nulle part, nous avons traversé le monde agité par la guerre ; et maintenant que nous avons accompli ces rudes et ingrats et maudits travaux des armes, maintenant que notre bras fidèle, infatigable a rendu le fardeau de la guerre moins lourd, cet enfant impérial viendrait conclure une paix facile et ravir la branche d'olivier dont nous avons mérité de parer notre tête !

LE SOUS-OFFICIER. — Non, cela ne se pourra pas, aussi longtemps que nous pourrons l'empêcher. Personne que toi ne peut finir cette guerre terrible que tu as conduite avec gloire. Tu nous as guidés dans les champs sanglants de la mort ; il faut que ce soit toi, et nul autre, qui nous ramènes gaiement dans les champs de la paix, qui partages avec nous les fruits de nos longs travaux.

WALLENSTEIN. — Comment ! croyez-vous pouvoir vous réjouir dans votre vieillesse des fruits que vous avez recueillis ? Non, ne le croyez pas. Vous ne verrez jamais la fin de cette lutte, elle nous dévorera tous. L'Autriche ne veut point de paix, et, parce que je cherche la paix, il faut que je succombe. Qu'importe à l'Autriche, si cette longue guerre épuise l'armée et ravage le

monde? Elle ne cherche qu'à s'accroître, à gagner des domaines. Vous êtes émus, je vois une noble colère briller dans vos regards guerriers. Oh ! puisse mon âme vous animer encore et vous conduire hardiment au combat comme autrefois. Vous voulez m'aider, vous voulez défendre mes droits avec vos armes ; cela est généreux ; mais ne pensez pas que votre petite troupe puisse accomplir cette résolution ; vous vous sacrifierez en vain pour votre général. (*D'un ton de confiance.*) Non, laissez-moi, pour garantir notre sûreté, chercher des auxiliaires ; les Suédois nous offrent leur secours ; laissez-moi me servir d'eux en apparence, jusqu'à ce que, tenant entre nos mains redoutables le destin de l'Europe, nous offrions du milieu de notre camp la douce paix à ce monde réjoui.

LE SOUS-OFFICIER. — Ainsi tu ne traites avec les Suédois qu'en apparence, tu ne veux pas trahir l'empereur, tu ne veux pas faire de nous des Suédois ; eh bien, voilà tout ce que nous désirions savoir de toi.

WALLENSTEIN. — Eh ! que m'importe le Suédois ? Je le hais comme le fond de l'enfer, et, avec l'aide de Dieu, j'espère le chasser bientôt sur l'autre rive de la mer Baltique. Voyez, mon cœur est touché de compassion en écoutant les plaintes du peuple allemand. Vous n'êtes que de simples soldats ; cependant comprenez votre valeur : c'est vous que, de préférence à tous les autres, j'ai jugés dignes de m'entendre parler à cœur ouvert. Voilà quinze ans que le flambeau de la guerre est allumé, et nulle part encore on n'a joui du repos. Allemands et Suédois, papistes et luthériens, nul ne veut céder à l'autre, tous les bras sont armés l'un contre l'autre ; partout des factions, nulle part un juge : dites, quand cela finira-t-il ? Qui pourra dénouer ce fil qui s'embrouille sans cesse ? Il faut le couper. Je sens que je suis l'homme du destin, et j'espère avec votre secours accomplir ses décrets.

Les précédents ; BUTTLER.

BUTTLER, *en toute hâte.* — C'est une action irréfléchie, mon général.

WALLENSTEIN. — Quoi ?

BUTTLER. — Cela vous fera du tort auprès de ceux qui pensent bien.

WALLENSTEIN. — Quoi donc ?

BUTTLER. — C'est déclarer ouvertement la révolte.

WALLENSTEIN. — Mais qu'y a-t-il donc ?

BUTTLER. — Le régiment du comte Terzky arrache de ses drapeaux l'aigle impérial pour mettre à sa place votre écusson.

LE SOUS-OFFICIER, *aux cuirassiers.* — Demi-tour à droite, marche !

WALLENSTEIN. — Maudit soit ce fait et celui qui l'a conseillé ! (*Aux cuirassiers qui se retirent.*) Arrêtez, mes enfants, c'est une erreur. Ecoutez, je veux la punir sévèrement ; écoutez donc, restez. Ils ne m'entendent pas. (*A Illo.*) Suivez-les, tâchez de les persuader et de les ramener, coûte que coûte. (*'Illo sort.*) Voilà qui nous précipite dans notre perte. Buttler ! Buttler ! vous

êtes mon mauvais génie. Pourquoi venir m'annoncer cette nouvelle en leur présence? tout était en bon chemin... ils étaient à demi-gagnés. Les insensés ! avec leur zèle irréfléchi... Oh ! la fortune se joue cruellement de moi ; c'est l'empressement de mes amis, et non la haine de mes ennemis, qui me jette dans l'abîme.

Comme un arbre, frappé par la cognée, et dépouillé de ses branches, Wallenstein fait tête à l'orage. En vain ! Max Piccolomini, le fils du traître Ottavio, le généreux Max, fiancé à la charmante Thécla, la fille de Wallenstein, trouve sur le champ de bataille une mort héroïque et pure. L'astrologue Leni, en qui il avait toute confiance, annonce à Wallenstein que les étoiles même le trahissent et qu'il a lu dans le ciel des signes menaçants. Une sonnerie de trompettes éclate dans la nuit. Ce sont les Suédois qui lui apportent le salut et la victoire. Mais trop tard, puisque deux officiers obscurs, Mac Donald et De-veroux, apparaissent avec leurs soldats, portant dans un drap rouge le cadavre de Wallenstein.

LA FIANCÉE DE MESSINE

ANALYSE ET EXTRAIT

Le 14 juin 1799, Schiller, lassé de la préparation de sa *Marie Stuart*, écrivait à Goethe : « Ayez la bonté de m'envoyer un Eschyle ; j'ai besoin d'une tragédie grecque pour me recréer l'esprit. » De fait, l'horrible sujet de la *Fiancée de Messine*, qui est la passion incestueuse sans le savoir et la haine meurtrière de deux frères, est traité par Schiller à la mode antique, simple et grande, qui enveloppe de sérénité et de lumière les coups inexorables du destin. L'introduction même du chœur, qui commente avec une gravité solennelle les grandes vérités morales éternelles, contribue à rétablir dans l'âme du spectateur l'équilibre que les éclats de la haine fratricide avaient cruellement rompu.

Voici brièvement la donnée de la pièce : un roi de Sicile avait eu jadis un songe effrayant : un lys blanc sorti de sa couche nuptiale s'était changé en flamme et avait consumé deux lauriers aux rameaux florissants. Un astrologue arabe consulté avait ainsi interprété ce songe : une fille naîtrait qui causerait la mort de ses deux frères. Aussi, quand naît une fille, le roi ordonne de la mettre à mort. Mais la mère, dona Isabelle, avait rêvé qu'un lion et un aigle, caressants et soumis, venaient déposer aux pieds de sa petite fille leur proie sanglante, et un moine lui avait prédit que sa fille reconcilierait ses deux frères et changerait en un sentiment d'amour ardent leur cœur belliqueux et sauvage. Aussi, désolée à son mari, a-t-elle fait élever secrètement sa fille dans la paix d'un monastère.

Le jour qu'elle a choisi pour présenter la jeune fille aux deux frères, don César et don Manuel, qui, à la mort de leur père, ont pris les armes l'un contre l'autre, est précisément le jour marqué par le Destin pour les opposer inconciliablement. Tous les deux aiment en effet Béatrix, sans savoir qu'elle est leur sœur. Don César, surprenant don Manuel aux pieds de Béatrix, se croit trahi par son frère et le tue d'un coup de poignard, devant Béatrix qui tombe évanouie, tandis que le chœur se lamente sur le lourd et profond sommeil des morts et la folie des passions des hommes périssables. C'est alors que se révèle le terrible secret de la naissance de Béatrix. La dernière scène de la pièce dans laquelle Isabelle et Béatrix essaient en vain de rattacher César à la vie est d'une pathétique et grande beauté.

LA MALÉDICTION DU DESTIN

BÉATRIX *paraît au fond du théâtre*, ISABELLE, DON CÉSAR, LE CHŒUR.

DON CÉSAR, *vivement ému à cet aspect, se cache le visage*. — O ma mère, ma mère ! à quoi penses-tu ?

ISABELLE *amène sa fille*. — Ta mère l'a en vain supplié. Implore-le, conjure-le de vivre.

DON CÉSAR. — Oh ! artifice maternel ! c'est ainsi que tu m'éprouves ! Tu veux encore me livrer à un nouveau combat. Tu veux me rendre la lumière du soleil plus précieuse au moment où je vais partir pour l'éternelle nuit. L'ange gracieux de la vie est là devant moi ; il répand de sa corne d'abondance des fleurs embaumées et des fruits dorés. Mon cœur s'épanouit aux rayons ardents du soleil, et dans mon sein, déjà saisi par la mort, l'espérance se réveille avec l'amour de la vie.

ISABELLE. — Conjure-le de ne pas nous enlever notre appui ; il t'écouterait ou n'écouterait personne.

BÉATRIX. — La mort de celui qui était aimé exige une victime. Il faut qu'il y en ait une, ma mère ; mais laissez-moi être cette victime. J'étais dévouée à la mort avant d'être née. La malédiction qui poursuit cette maison me réclame, et ma vie est un larcin fait au ciel. C'est moi qui l'ai tué ; c'est moi qui ai réveillé la furie assoupie de vos combats. C'est à moi à apaiser ses mânes.

LE CHŒUR. — O malheureuse mère ! tes enfants courent, à l'envi l'un de l'autre, à la mort, et te laissent seule, abandonnée, dans une vie solitaire, sans joie et sans amour.

BÉATRIX. — Mon frère, conserve ta tête chérie. Vis pour ta mère, elle a besoin de son fils. Aujourd'hui, pour la première fois, elle a trouvé une fille, elle pourra facilement perdre celle qu'elle n'a jamais possédée.

DON CÉSAR, *avec une profonde douleur*. — Nous pouvons, ma mère, vivre ou mourir. Il lui suffit à elle, de rejoindre celui qu'elle aimait.

BÉATRIX. — Portes-tu envie à la cendre de ton frère ?

DON CÉSAR. — Il vit d'une vie heureuse dans ta douleur. Moi je serai à tout jamais mort parmi les morts.

BÉATRIX. — O mon frère !

DON CÉSAR, *avec l'expression de la plus vive passion*. — Ma sœur, est-ce sur moi que tu pleures ?

BÉATRIX. — Vis pour notre mère !

DON CÉSAR, *recule*. — Pour notre mère ?

BÉATRIX, *se penche sur lui*. — Vis pour elle et console ta sœur !

LE CHŒUR. — Elle a vaincu ; il n'a pu résister aux touchantes

supplications de sa sœur. Mère inconsolable, rouvre ton cœur à l'espérance. Il consent à vivre. Ton fils te reste. (*En ce moment, on entend un chant d'église. Les portes du fond s'ouvrent ; on aperçoit le catafalque dressé dans l'église et le cercueil entouré de flambeaux.*)

DON CÉSAR, *se tournant vers le cercueil.* — Non, mon frère, je ne veux pas te dérober ta victime. Du fond de ce cercueil ta voix est plus puissante que les larmes d'une mère et les prières de l'amour. Je presse dans mes bras ce qui pourrait rendre la vie terrestre égale au sort des dieux ; mais moi, le meurtrier, pourrais-je être heureux et laisser la pieuse innocence dans le tombeau non vengée ? Non, le juste arbitre de nos jours ne peut permettre un tel partage. Mon cœur est satisfait, je te suis.

(*Il se frappe d'un poignard et tombe mort aux pieds de sa sœur, qui se jette dans les bras de sa mère.*)

LE CHŒUR, *après un profond silence.* — Je suis atterré, et je ne sais si je dois déplorer ou louer son sort. Ce que je sens, ce que je vois clairement, c'est que la vie n'est pas le plus grand des biens, et que le crime est le plus grand des maux.

GUILLAUME TELL

ANALYSE ET EXTRAITS

Dans *Guillaume Tell*, son dernier drame, le plus beau et le plus fort, Schiller, sur le conseil de Goethe, met en scène, dans le magnifique décor du lac des Quatre-Cantons, le héros légendaire de l'indépendance suisse, Guillaume Tell, à l'âme intrépide, libre et fière.

La scène III de l'acte III que nous citons est la scène capitale de la pièce, celle où le stupide tyran Gessler force, malgré les imprécations de la foule et la révolte même de ses compagnons, Guillaume Tell à abattre une pomme sur la tête de son fils Walter, et se condamne ainsi lui-même à mort.

LA TERRIBLE ÉPREUVE

RODOLPHE. — Place ! place au gouverneur !

GESSLER. — Dispersez-les ! Pourquoi cet attroupement ? Qui a crié au secours ? Qu'était-ce ? (*Silence général.*) Je veux le savoir (*A Friesshardt.*) Avance. Qui es-tu ? et pourquoi tiens-tu cet homme ? (*Il remet son faucon à un serviteur.*)

FRIESSHARDT. — Puissant seigneur, je suis un de tes soldats placés en sentinelle près de ce chapeau. J'ai saisi cet homme au moment où il refusait de le saluer ; je voulais l'arrêter selon tes ordres, et le peuple veut me l'enlever avec violence.

GESSLER, *après un moment de silence*. — Méprises-tu donc ainsi l'empereur et moi qui tiens sa place, puisque tu refuses, Tell, de montrer du respect envers ce chapeau que j'ai fait suspendre ici pour éprouver votre obéissance? Tu me laisses voir par là tes mauvaises intentions.

TELL. — Mon bon Seigneur, pardonnez-moi ; j'ai agi par inadvertance et non point par mépris. Je vous demande grâce ; aussi vrai que je m'appelle Tell, cela n'arrivera plus.

GESSLER, *après un moment de silence*. — Tell, tu es un maître archer ; on dit que tu atteins à chaque coup ton but.

WALTHER. — C'est vrai, monseigneur ; mon père abat une pomme à cent pas.

GESSLER. — Est-ce là ton enfant, Tell?

TELL. — Oui, monseigneur.

GESSLER. — As-tu plusieurs enfants?

TELL. — J'ai deux fils, monseigneur.

GESSLER. — Eh bien, Tell, puisque tu abats une pomme à cent pas, il faut que tu me donnes une preuve de ton adresse. Prends ton arbalète ; justement, tu la tiens à la main... Prépare-toi à abattre une pomme placée sur la tête de ton enfant. Mais je te conseille de viser juste, et de frapper la pomme du premier coup ; car, si tu la manques, il t'en coûtera la tête.

(Tous donnent des signes d'effroi.)

TELL. — Monseigneur, quelle horrible chose me commandez-vous? Moi, abattre sur la tête de mon enfant... Non, non, mon bon Seigneur, cela ne peut venir à votre esprit... Que le Dieu des miséricordes m'en préserve... Vous ne pouvez sérieusement exiger cela d'un père.

GESSLER. — Tu viseras une pomme placée sur la tête de ton enfant. Je le veux et l'ordonne.

TELL. — Moi, viser avec mon arbalète la tête de mon propre enfant !... Je mourrai plutôt.

GESSLER. — Tu tireras ou tu mourras avec ton fils.

TELL. — Etre le meurtrier de mon enfant !... Monseigneur, vous n'avez point d'enfant... vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur d'un père.

GESSLER. — Comment, Tell, te voilà devenu tout à coup bien prudent ! On dit que tu es un rêveur, que tu t'éloignes des habitudes des autres hommes, que tu aimes l'extraordinaire ; voilà pourquoi je t'ai choisi une action hasardeuse. Un autre réfléchirait ; mais toi, tu vas fermer les yeux et prendre bravement ton parti.

BERTHE. — Ne plaisantez pas, monseigneur, avec ces pauvres gens. Vous les voyez pâles et tremblants devant vous ; ils ne sont pas habitués à prendre vos paroles comme un passe-temps.

GESSLER. — Qui vous dit que je plaisante? *(Il s'approche d'un arbre*

et cueille une pomme.) Voici la pomme, faites place. Qu'il prenne sa distance selon l'usage. Je lui donne quatre-vingts pas, ni plus, ni moins. Il se vante d'atteindre son homme à cent pas. Maintenant, tire, et ne manque pas le but.

RODOLPHE. — Dieu ! cela devient sérieux. Enfant, tombe à genoux et demande grâce pour ta vie au gouverneur.

WALTHER FURST, à *Melchthal*, qui peut à peine maîtriser son impatience. — Contenez-vous, je vous en prie ; soyez calme.

BERTHE, au gouverneur. — Assez, Monseigneur ; il est inhumain de se jouer ainsi de l'angoisse d'un père. Quand ce pauvre homme aurait, par sa faute légère, mérité la mort, ne vient-il pas de souffrir dix morts ? Laissez-le retourner dans sa cabane ; il a appris à vous connaître, et lui et ses petits enfants se souviendront de cette heure.

GESSLER. — Allons, faites place. Que tardes-tu ? Tu as mérité la mort ; je puis te la faire subir, et, regarde, dans ma clémence, je remets ton sort entre tes mains habiles. Celui qu'on laisse maître de sa destinée ne peut pas se plaindre de la rigueur de sa sentence. Tu t'enorgueillis de la sûreté de ton regard ; eh bien, chasseur, il s'agit ici de nous montrer ton adresse. Le but est digne de toi ; le prix est considérable. Toucher le milieu d'une cible, tout autre peut le faire ; mais le vrai maître, c'est celui qui partout est sûr de sa dextérité, et dont le cœur ne trouble ni la main, ni l'œil.

WALTHER FURST se jette à genoux devant lui. — Monseigneur, nous reconnaissons votre pouvoir ; mais préférez la clémence à la justice ; prenez la moitié de mes biens, prenez-les tous ; seulement épargnez une telle horreur à un père.

WALTHER. — Grand-père, ne te mets pas à genoux devant ce mauvais homme. Dites où je dois me placer, je n'ai pas peur pour moi ; mon père atteint les oiseaux au vol, il ne frappera pas le cœur de son enfant.

STAUFFACHER. — Monseigneur, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas ?

LE CURÉ. — Oh ! pensez qu'il y a un Dieu dans le ciel à qui vous rendrez compte de vos actions.

GESSLER, montrant l'enfant. — Qu'on le lie à ce tilleul !

WALTHER. — Me lier ! Non, je ne veux pas être lié ; je serai tranquille comme un agneau, et je ne respirerai même pas. Mais, si vous me liez, non, je ne pourrai le souffrir, et je me débattrai dans mes liens.

RODOLPHE. — On va seulement te bander les yeux, mon enfant.

WALTHER. — Pourquoi ? Pensez-vous que je craigne une flèche lancée par la main de mon père ? Je veux l'attendre avec fermeté et ne pas sourciller. Allons, mon père, montre-lui que tu es un bon chasseur. Il ne te croit pas, et il pense nous perdre. Au grand chagrin de cet homme cruel, tire et atteins ton but. (*Il va sous le tilleul, on lui met la pomme sur la tête.*)

MELCHTHAL, à ses compagnons. — Quoi ! ce crime s'accomplirait-il sous nos yeux ? Pourquoi avons-nous fait serment ?

STAUFFACHER. — C'est inutile ; nous n'avons point d'armes ; et voyez cette forêt de lances autour de nous.

MELCHTHAL. — Oh ! si nous avions accompli notre œuvre sur-le-champ ! Que Dieu pardonne à ceux qui ont conseillé le retard !

GESSLER, à Tell. — A l'œuvre ! On ne porte pas des armes impunément. Il est dangereux de marcher avec un instrument de mort, et la flèche revient sur celui qui la lance. Ce droit orgueilleux que le paysan s'arroge offense le seigneur de la contrée ; personne ne doit être armé que celui qui commande. Si donc vous vous réjouissez de porter l'arc et les flèches, c'est bien ; moi je vous donnerai le but.

TELL, tend son arbalète et y met un trait. — Écartez-vous ! Place !

STAUFFACHER. — Quoi, Tell, vous voudriez... Non, jamais... Vous frémissez, votre main tremble, vos genoux chancellent.

TELL, laisse tomber son arbalète. — Les objets tourbillonnent devant moi.

LES FEMMES. — Dieu du ciel !

TELL, au gouverneur. — Épargnez-moi ce coup. Voici mon cœur, ordonnez à vos soldats de me tuer.

GESSLER. — Je ne veux pas ta vie, je veux que tu tires. Tu peux tout, Tell ; rien ne t'effraye ; tu manies la rame comme l'arbalète ; nul orage ne t'épouvante, s'il faut sauver quelqu'un ; à présent, sauve-toi toi-même, puisque tu sauves tous les autres.

Tell est dans une violente agitation, ses mains tremblent, tantôt ses yeux se tournent vers le gouverneur, tantôt ils s'élèvent vers le ciel. Tout à coup, il prend dans son carquois une seconde flèche et la cache dans son sein. Le gouverneur remarque tous ses mouvements.

WALTHER, sous le tilleul. — Tirez, mon père, je n'ai pas peur.

TELL. — Il le faut. (*Il rassemble ses forces et s'apprête à tirer.*)

RUDENZ, qui pendant ce temps a cherché à se maîtriser, s'avance. — Seigneur gouverneur, vous ne pousserez pas cela plus loin. Non, ce n'était qu'une épreuve... Vous avez atteint votre but... Une rigueur poussée trop loin ne serait pas conforme à la prudence, et l'arc trop tendu se brise.

GESSLER. — Taisez-vous jusqu'à ce qu'on vous interroge.

RUDENZ. — Je veux parler ; je le dois, l'honneur du roi m'est sacré. Par une telle conduite, on ne s'attire que la haine. Ce n'est pas là l'intention du roi, j'ose l'affirmer ; mes concitoyens ne méritent pas une telle cruauté, et votre pouvoir ne s'étend pas jusque-là.

GESSLER. — Comment ! vous osez !...

RUDENZ. — J'ai longtemps gardé le silence sur toutes les mauvaises

actions dont j'étais témoin ; je fermais les yeux sur ce que je voyais ; j'ai renfermé dans mon sein l'indignation qui soulevait mon cœur ! mais se taire plus longtemps serait tout à la fois une trahison envers ma patrie et envers l'empereur.

BERTHE, *se jette entre lui et le gouverneur.* — O Dieu ! vous irritez encore davantage ce furieux.

RUDENZ. — J'ai abandonné mes concitoyens, j'ai renoncé à ma famille, j'ai rompu tous les liens de la nature pour m'attacher à vous, je croyais agir pour le mieux en affermissant ici la puissance de l'empereur. Le bandeau tombe de mes yeux. Je me vois avec effroi entraîné dans un abîme ; vous avez égaré ma pensée imprévoyante et trompé mon cœur confiant. Avec la volonté la plus noble, je perdais mes compatriotes.

GESSLER. — Téméraire ! parler ainsi à ton seigneur !

RUDENZ. — L'empereur est mon seigneur, et non pas vous. Je suis né libre comme vous, je puis me mesurer avec vous pour toutes les qualités de chevalier, et, si vous n'étiez pas ici au nom de l'empereur, que je vénère même dans le lieu où vous l'outragez, je jetterais ici le gant devant vous, et, d'après les lois de la chevalerie, vous devriez me rendre raison. Oui, faites signe à vos soldats ; je ne suis pas ici sans armes comme le peuple ; j'ai une épée, et celui qui m'approchera...

STAUFFACHER, *crie.* — La pomme est tombée ! (*Pendant que tout le monde était tourné du côté du gouverneur et de Rudenz, Tell avait lancé sa flèche.*)

LE CURÉ. — L'enfant vit !

PLUSIEURS VOIX. — La pomme est abattue ! (*Walther Furst chancelle et paraît prêt à s'évanouir ; Berthe le soutient.*)

GESSLER, *étonné.* — Il a tiré ? Comment ce démon !...

BERTHE. — L'enfant vit ! revenez à vous, bon père.

WALTHER *accourt avec la pomme.* — Je savais bien que tu ne ferais pas de mal à ton enfant. (*Tell, lorsque la flèche est partie, est resté le corps penché, comme s'il voulait la suivre ; puis, il a laissé tomber l'arbalète, et, quand il voit son enfant revenir, il court au-devant de lui, les bras étendus, et le presse avec ardeur sur son sein. Alors la force l'abandonne, et il est près de s'évanouir. Chacun le regarde avec émotion.*)

BERTHE. — O bonté du ciel !

WALTHER FURST. — Mes enfants ! mes enfants !

STAUFFACHER. — Que Dieu soit loué !

LEUTHOLD. — C'est là un coup mémorable ; on en parlera dans les temps les plus reculés.

RODOLPHE. — On parlera de l'archer Tell aussi longtemps que ces montagnes resteront sur leurs bases. (*Il présente la pomme au gouverneur.*)

GESSLER. — Par le ciel ! la pomme est traversée au beau milieu. C'est un coup de maître, il faut lui rendre justice.

LE CURÉ. — Le coup est bien ; mais malheur à celui qui a forcé cet homme à tenter la Providence !

STAUFFACHER. — Revenez à vous, Tell, levez-vous ; vous vous êtes bravement conduit, et vous pouvez retourner chez vous en liberté.

LE CURÉ. — Allez, allez, et rendez ce fils à sa mère. (*Ils veulent l'em-mener.*)

GESSLER. — Tell, écoute.

TELL, *revient*. — Qu'ordonnez-vous, monseigneur ?

GESSLER. — Tu as caché une seconde flèche dans ton sein. Oui, oui, je l'ai bien vue. Quelle était ton intention ?

TELL, *embarrassé*. — Monseigneur, tel est l'usage des chasseurs.

GESSLER. — Non, Tell, je n'accepte pas ta réponse ; tu avais quelque autre pensée. Dis-moi la vérité librement et franchement. Quoi que ce soit, je te promets que ta vie est en sûreté. Que voulais-tu faire de ta seconde flèche ?

TELL. — Eh bien ! monseigneur, puisque vous me promettez la vie sauve, je vous dirai la vérité tout entière. (*Il tire la flèche de son sein, et la montre au gouverneur avec un regard terrible.*) Si j'avais atteint mon enfant chéri, je vous aurais frappé avec cette seconde flèche, et certes, ce coup-là, je ne l'aurais pas manqué.

GESSLER. — Bien ! Tell, je t'ai assuré la vie, je t'ai donné ma parole de chevalier, je la tiendrai ; mais, puisque je connais tes mauvaises intentions, je veux te faire conduire dans un lieu où tu ne verras jamais ni le soleil ni la lune. Là, je serai à l'abri de tes flèches. Saisissez-le et liez-le. (*Tell est lié.*)

A la scène III de l'acte IV, Tell, échappé de sa prison, se cache derrière des rochers, dans un chemin creux, et attend le passage de Gessler, pour le tuer de sa flèche sûre.

Au moment où le tyran Gessler repousse avec dureté la supplication d'une femme qui vient lui demander la grâce de son mari prisonnier, il tombe de cheval, frappé d'un trait en s'écriant : « *C'est la flèche de Tell.* »

A la fin de la pièce, le peuple salue Tell comme son libérateur.

Si la pièce elle-même domine tout le théâtre de Schiller et peut-être tout le théâtre allemand, c'est que Schiller a trouvé là le plus beau des sujets pour un grand poète, et Goethe le lui avait bien signalé quand il lui avait écrit : « Ailleurs le poète est obligé de donner à l'histoire les dehors de la fable ; ici la fable est devenue de l'histoire, et la poésie seule la fera reparaitre sous sa véritable forme. »

C'est que Schiller n'avait pas voulu faire de Tell un conspirateur comme les autres. Il avait même refusé de s'engager avec les autres par le serment du Rutli. Il dédaigne d'être d'un parti, fût-ce du parti le plus noble. Il est un homme libre, au cœur droit et pur, qui se dresse dans son isolement magnifique, comme un sommet, comme un héros.

LES POÉSIES LYRIQUES

Nulle part le génie lyrique, brillant et brûlant, qui avait inspiré à Schiller les célèbres ballades d'un idéalisme délicat du *Plongeur* et du *Chevalier Toggenbourg*, pour ne citer que celles-là, ne se manifeste avec plus de richesse, d'ampleur et d'éclat que dans son admirable poème de *la Cloche*.

LE CHANT DE LA CLOCHE

Solidement emmuré dans la terre repose le moule d'argile cuite. En ce jour doit naître la cloche. Vite, compagnons, à vos places ! Qu'en gouttes brûlantes la sueur coule des fronts, si l'œuvre doit louer l'ouvrier ; mais le succès viendra d'en haut.

A la tâche que gravement nous accomplissons un langage grave convient ; l'ouvrage qu'accompagnent de sages paroles s'achève plus gaie-ment. Suivons donc avec attention le travail qui naîtra de nos faibles forces ; il faut mépriser le pauvre homme dont la pensée est toujours loin de l'œuvre. N'est-ce pas la pensée qui est l'ornement de l'homme ? et si l'intelligence lui été donnée, c'est pour sentir au fond de son cœur ce qu'il produit avec ses bras.

Prenez le bois du tronc des pins, mais choisissez-le bien sec, pour que la flamme s'engage et se presse dans la gueule du four. Quand le cuivre en fusion bouillonnera, vite apportez l'étain, pour que le dur métal de la cloche nous donne une bonne coulée.

L'œuvre qu'au fond de la fosse maçonnée notre main crée avec l'aide du feu, bien haut dans le beffroi du clocher, elle parlera de nous d'une voix forte. Elle vivra encore jusque dans des jours lointains et, résonnant à bien des oreilles, elle pleurera avec l'affligé, elle accompagnera le chœur des prières. Ce que la destinée changeante apporte ici-bas aux fils de la terre résonne sur le cercle de métal qui le renvoie au loin d'une voix plus pure.

Je vois monter de blanches bulles ; bien ! la masse est en fusion, mêlez-y le sel de la cendre : la fonte en est vivement activée. Mais que l'alliage soit libre d'écume, pour que du métal pur la voix pure et pleine résonne.

Car, avec de joyeux sons de fête, elle salue l'enfant chéri aux premiers pas de sa vie qu'il commence dans les bras du sommeil ; pour lui les destinées sombres ou gaies se cachent encore au sein du temps ; l'amour maternel, inquiet et attentif, veille sur son matin doré. Les années fuient comme la flèche. L'adolescent se sépare fièrement de la jeune fille, il se jette impétueusement dans la vie et court le monde, le bâton du voyageur à la main. C'est un étranger quand il revient à la maison paternelle ; et rayonnante, dans tout l'éclat de la jeunesse, comme un être descendu des hauteurs célestes, la jeune fille est devant lui, les joues pudiques et rougissantes. Une émotion inconnue étreint le cœur du jeune homme ; il erre solitaire, les larmes jaillissent de ses yeux, il fuit les danses bruyantes de ses compagnons. Rouge de honte,

il suit ses traces ; un salut d'elle l'enivre de bonheur, il cherche dans les prés les fleurs les plus belles pour en parer son amour. O tendre désir ! douce espérance ! jours dorés du premier amour ! l'œil voit les cieux ouverts et le cœur nage dans la félicité. Ah ! si elle pouvait garder éternellement sa verdure, la belle saison d'un jeune amour !

Comme déjà les événements brunissent ! Je plonge cette baguette dans la masse : si elle reparaît brillante comme verre, le moment de couler sera venu. Et maintenant, alerte ! compagnons ! Essayez-moi l'alliage et voyez si le fort avec le doux se sont unis, comme un heureux symbole.

Quand la vigueur se joint à la finesse, quand la force s'allie à la douceur, il naît de là une belle harmonie. Aussi avant de lier éternellement, vois bien si le cœur s'accorde avec le cœur. L'illusion est brève, les regrets sont longs. Dans les boucles des fiancées, la couronne virginale joue gracieusement, quand les cloches de l'église invitent de leur son clair à la fête brillante. Hélas ! la plus belle fête de la vie termine aussi le printemps de la vie ; avec la ceinture, avec le beau voile le beau rêve tombe. La passion s'enfuit, l'affection doit rester ; la fleur se flétrit, le fruit doit mûrir. Il faut que l'homme s'élance au dehors ; dans la vie méchante, il lui faut travailler, lutter et semer et produire, prendre par force et prendre par ruse, jouer sa vie, payer d'audace, pour saisir le bonheur fugitif. Et voici que sans fin les richesses affluent et que de biens précieux les greniers se remplissent, les toits s'élèvent, la maison s'étend. Et au dedans règne l'épouse chaste, la mère des enfants ; elle gouverne sagement dans le domaine du foyer, instruisant les filles, reprenant les garçons, et agitant sans cesse ses mains laborieuses, elle accroît le gain par son esprit d'ordre, elle remplit de trésors les tiroirs parfumés, enroule le fil sur le fuseau qui ronfle, amasse dans l'armoire reluisante et polie la laine éclatante, le lin blanc comme neige ; elle joint à l'utile l'éclat et la parure, et jamais ne se repose.

Et le père, le regard joyeux, du faite de la maison d'où la vue est si vaste, embrasse en les comptant ses richesses prospères ; il voit les perches qui sortent des meules, il voit les flancs gonflés des granges, il voit les greniers ployant sous la récolte et les vagues mouvantes des blés ; et il se vante, l'orgueil aux lèvres : « Aussi ferme que la terre sous mes pas, à l'abri des coups de l'infortune, ma maison s'élève dans sa splendeur ! » Mais avec les puissances du destin aucune alliance éternelle ne se laisse former et le malheur vient à pas rapides.

Allons ! La fonte peut à présent commencer. Voyez comme le métal brisé est bien dentelé. Mais, avant de le laisser couler, dites une pieuse prière ! Chassez la bonde ! Que Dieu nous garde ! Le voilà qui tout fumant se précipite avec ses flots d'un roux ardent dans les arcs de l'anse.

Bienfaisante est la puissance du feu, quand l'homme la dompte, la règle, et ce qu'il façonne, ce qu'il crée, il le doit à cette force céleste ; mais elle est terrible, cette force céleste, quand elle s'arrache à ses liens, suivant la

voie qu'elle a choisie, en libre enfant de la nature. Malheur lorsque, déchaînée, grandissant sans trouver d'obstacles à travers les rues populeuses, elle pousse l'incendie monstrueux ! Car les éléments détestent l'œuvre fille des mains des hommes. Du nuage jaillit à flot la pluie bienfaisante, du nuage aveugle l'éclair jaillit. Entendez-vous tomber du clocher cette voix gémissante ? C'est le ocsin ! Rouge comme du sang est le ciel, mais ce n'est pas la pourpre du matin. Quel tumulte s'élève le long des rues ! La fumée monte en tourbillon, la flamme se dresse et crépite suivant la longue file des maisons, le fléau grandit aussi rapide que le vent ; l'air ardent, comme une fournaise, brûle, les poutres craquent, les solives se brisent, les fenêtres éclatent, des enfants pleurent, des mères vont et viennent, sous les décombres des animaux gémissent, tout court et se sauve et s'enfuit ; la nuit comme un jour clair resplendit ; par la longue chaîne des mains à l'envi le seau vole ; des flots incessants montent en jets énormes. En hurlant accourt le vent qui cherche la flamme sifflante, elle tombe avec des crépitements sur le grain sec, sur les vastes greniers, sur le bois desséché des chevrons, et, comme si elle voulait d'un souffle emporter la terre pesante dans une fuite irrésistible, elle monte jusqu'au haut du ciel en une poussée gigantesque. Désespéré, l'homme recule, recule devant les dieux plus forts ; impuissant et saisi de stupeur, il voit son labeur s'abîmer.

De la place l'incendie a fait un désert, sinistre asile des vents sauvages. Dans les mornes ouvertures des fenêtres habite l'horreur et, bien haut dans le ciel, les nuages qui passent plongent dans ces ruines.

Encore un regard jeté derrière lui vers cette tombe de ce qui fut sien... et l'homme saisit résolument son bâton de voyage. Quoique lui ait ravi la violence du feu, une douce consolation lui reste : il compte les têtes de ceux qu'il aime et pas une de ces têtes chéries ne manque.

La terre l'a maintenant reçu, le moule s'est heureusement rempli. Sera-t-elle belle aussi à la lumière, notre œuvre, pour nous payer notre art et notre peine ? Si la fonte allait échouer ? Si le moule éclatait ? Peut-être, hélas ! tandis que nous espérons, le malheur nous a déjà frappés.

Au sein obscur de la terre sacrée nous confions l'œuvre de nos mains, le laboureur confie sa graine, en espérant qu'elle lèvera en un beau fruit, suivant la voix du ciel. Il est encore une plus précieuse semence que pleins de deuil nous cachons dans le sein de la terre, avec l'espoir que du fond du cercueil elle fleurira pour une destinée plus belle.

Du haut des tours, inquiète et grave, la cloche sonne le chant des morts. Le glas funèbre accompagne de sa voix austère un voyageur sur sa route suprême.

Hélas ! c'est l'épouse chérie ; c'est, hélas ! la mère fidèle que le noir prince des ombres a arrachée aux bras de l'époux, à la troupe délicate des enfants que sa jeunesse lui donna, que sur son sein dévoilé sa joie maternelle

voyait grandir. Hélas ! les tendres liens de la famille sont à jamais brisés, car elle habite le royaume des ombres, celle qui fut la mère du foyer, elle n'est plus là pour gouverner avec dévouement, pour veiller avec sollicitude et dans la maison désolée règnera l'étrangère au cœur insensible.

Jusqu'à ce que la cloche refroidisse, faites trêve au dur labeur. Comme l'oiseau qui joue dans la feuillée, que chacun prenne ses aises ! Quand apparaît la lumière des étoiles, le compagnon qui entend sonner l'heure du couvre-feu est libre de tout devoir, mais le maître a toujours ses tourments.

Le voyageur au loin dans la forêt sauvage presse gaiement le pas, impatient de revoir la douce chaumière de son pays. Les brebis rentrent à la bergerie en bêlant, et les troupeaux de bœufs au front large, au poil luisant, viennent, en beuglant, remplir les étables familières. La voiture chargée de gerbes avance avec son balancement lourd ; sur les blés la couronne étale ses vives couleurs et la jeune troupe des moissonneurs vole à la danse. Sur la place et dans la rue, les bruits s'éteignent ; autour de la flamme intime de la lampe se serrent tous ceux qu'abrite la maison et les portes de la ville se ferment en grinçant. La terre se voile de ténèbres ; mais le citoyen en sûreté ne s'effraie pas de la nuit qui trouble de ses épouvantes le sommeil du méchant ; la loi veille d'un œil attentif.

Ordre sacré, fils bienfaisant du ciel, qui fais d'êtres égaux une union libre, légère et joyeuse, qui as jeté les fondements des cités, qui fis quitter au sauvage errant ses solitudes, et, pénétrant dans les demeures des hommes, les habituas à des mœurs douces, tu as noué le plus précieux des liens, l'amour de la patrie.

Mille mains laborieuses s'empressent, s'entr'aident dans une union joyeuse et dans cette ardente activité toutes les forces se révèlent. Maîtres et compagnons s'évertuent sous la sainte protection de la liberté. Chacun est content de sa place et brave qui le méprise. Le travail est l'honneur du citoyen ; le succès est le prix de l'effort ; si le roi s'honore de sa majesté, nous autres, le labeur de nos mains nous honore.

Aimable paix, douce concorde, réglez, réglez en souriant sur cette cité ! Que jamais ne luise le jour où les hordes de la guerre barbare empliront de leur tumulte cette calme vallée, où le ciel, qui se teint gracieusement des molles rougeurs du soir, resplendira, sinistre, de l'incendie furieux des villages et des cités.

Et maintenant brisez-moi l'enveloppe ! son rôle est terminé, il faut qu'à présent l'esprit et l'œil jouissent de l'œuvre bien venue. Levez haut les marteaux ! haut ! levez-les ! et que la chape vole en éclats ! Pour que la cloche apparaisse, il faut qu'en pièces le moule s'en aille.

Le maître peut briser le moule d'une main sage, à l'heure voulue ; mais malheur, si l'airain brûlant s'épanche en flots de feu et s'affranchit lui-même. Dans sa fureur aveugle, avec un fracas de tonnerre, il fait éclater

l'asile qu'il a rompu, et comme d'un béant abîme infernal, il vomit la mort et l'incendie. Où règnent sans âme des forces brutales, aucune œuvre ne peut prendre forme ; quand les foules s'affranchissent elles-mêmes, aucun bonheur ne peut mûrir.

Malheur à nous, quand au sein des cités les aliments de l'incendie se sont lentement amassés et que le peuple, rompant sa chaîne, cherche en lui-même un secours terrible ! L'émeute alors tire aux cordes de la cloche qui clame et vocifère, et celle qui n'était vouée qu'à des accents de paix donne le signal des violences.

« Liberté ! Égalité ! » entend-on crier. Le calme citoyen saisit les armes ; les rues, les salles s'emplissent et des bandes d'égorgeurs vont et viennent. Des femmes se changent en hyènes et se cherchent des jeux effrayants ; de leurs dents de fauves elles déchirent le cœur encore tressaillant de leur ennemi. Plus rien n'est sacré, tous les liens d'un pieux respect se brisent, le bon cède la place au méchant et tous les vices règnent en liberté. Il est dangereux d'éveiller le lion, la dent du tigre est meurtrière, mais la plus horrible des horreurs, c'est l'homme dans sa folie. Malheur à ceux qui prêtent à l'éternel aveugle le flambeau céleste de la lumière ! Pour lui il ne rayonne pas, il ne peut qu'allumer l'incendie et il met en cendres les cités et les états.

Dieu m'envoie une joie ! Regardez ! Comme un astre d'or le noyau de métal tout brillant et uni se dépouille de son enveloppe. Depuis le casque jusqu'au cercle, des feux jaillissent ainsi que d'un soleil. Et sur les armes aussi les jolis écussons disent l'habileté de l'artiste.

Venez, venez ! tous, compagnons, faites la ronde ! Consacrons et baptisons la cloche ! Concordia sera son nom. Dans l'union, dans l'étreinte intime, elle groupera une famille de frères.

Et que ce soit à l'avenir sa mission, celle qu'a voulue le maître en la créant : bien haut, au-dessus de notre humble vie terrestre, dans la voûte azurée du ciel, voisine de la foudre, elle planera tout près du monde des étoiles, elle sera une voix d'en haut, comme le chœur des astres qui, dans leur course, célèbrent leur Créateur et mènent les saisons couronnées. Que sa bouche d'airain ne soit consacrée qu'à des choses éternelles et graves et que d'heure en heure le temps de ses ailes rapides l'effleure dans son vol. Qu'elle prête sa langue au destin ; sans passion elle-même, sans émotion, qu'elle accompagne de ses vibrations le jeu changeant de la vie. Et, de même que meurt dans l'oreille le son qui s'échappe de ses flancs en ondes puissantes, qu'elle nous enseigne que rien ne subsiste, que tout ce qui est terrestre s'éteint.

Et maintenant de ces cordes puissantes hissez-moi la cloche hors de la fosse ! Qu'elle monte dans l'empire du son, dans l'air du ciel ! Tirez, tirez ! Levez ! Elle s'ébranle, elle s'arrête et plane. Que ces premiers sons soient des sons de joie, des sons de paix pour cette cité !

(Trad. L. Roustan, *Pages choisies de Schiller* ; éd. Armand Colin).

INFLUENCE

Schiller exerça sur le romantisme français une action plus limitée que celle de Goethe, et circonscrite dans la littérature dramatique. Dans son livre de « l'Allemagne », Mme de Staël, tout en rejetant les drames de jeunesse de Schiller, trouve dans les tragédies de sa maturité, qu'elle analyse, son idéal dramatique réalisé. La traduction de Schiller par de Barante en 1821, et les nombreuses adaptations de ses grandes pièces historiques, jouées sur nos théâtres entre 1824 et 1828, plaisaient aux lecteurs de Walter Scott, qui y trouvaient la résurrection d'une grande époque autour d'un héros central qui la stylisait en quelque sorte à la mode romantique.

Le type de Karl Moor, le brigand justicier, frère cadet du Goetz de Berlichingen de Goethe, et frère aîné de l'Hernani de Victor Hugo, fut du reste assez vite éclipsé par les outlaws et les pirates de l'œuvre byronienne.

En dehors de l'Allemagne, si la figure de Schiller attire et impose la sympathie par son idéalisme généreux, son œuvre même n'est pas très lue et n'a pas une grande influence, à tort ou à raison, sur la littérature européenne. A cause peut-être du ton déclamatoire, qui la gâte parfois et la date, elle semble, à l'heure actuelle, être un peu injustement dédaignée.

Schiller pourtant mériterait un retour de gloire, ou tout au moins de justice réparatrice. Goethe qui le connaissait bien lui rendait un bel hommage : « Il est aussi grand, disait-il à Eckermann, à la table de thé qu'il l'aurait été dans un conseil d'Etat. Rien ne le gêne, rien ne resserre ou n'abaisse le vol de sa pensée. »

Cette pensée se déployait d'instinct et librement dans la sphère des plus nobles et des plus hautes idées, celles qu'il nomme lui-même les grands objets de l'humanité, et lorsque notre Constituante décerna au « sieur Gilles », publiciste, le titre de citoyen français, elle ne faisait qu'une faute d'orthographe, mais elle honorait en lui l'apôtre passionné des nobles causes humaines.

Car, suivant une expression de Goethe, « c'était là un vrai homme, et c'est ainsi que l'on devrait être ». L'amitié de Schiller était peut-être dans l'âme de Goethe le foyer de lumière le plus généreux. Et Goethe s'en rendait compte. De son lit de mort, voyant un papier traîner sur le plancher de sa chambre, il s'était écrié : « Pourquoi laisse-t-on par terre une lettre de Schiller ? Il faut la ramasser ».

Que de pages brûlantes et généreuses l'humanité toute entière doit-elle ramasser dans l'œuvre de Schiller !

HENRI HEINE (1797-1856)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Henri Heine naquit en 1797 à Düsseldorf, dans ce grand duché de Berg, qui, avant d'être donné par Napoléon en 1806 au brillant Murat, avait été souvent foulé par les troupes d'occupation françaises. Ses parents étaient israélites. Son père, Samson Heine, était marchand de velours et capitaine de la garde nationale locale, qui, à l'inverse de la garde napoléonienne, avait plus l'habitude de se rendre que de mourir. Léger, frivole et séduisant, il aimait, nous dit son fils, à parader en bel uniforme bleu sombre ; « il avait dans l'âme la musique d'une kermesse perpétuelle », des lèvres souriantes, une voix harmonieuse et profonde « comme un chant de rouge-gorge dans la forêt. »

Sa mère, Betty Heine, lectrice et admiratrice de Jean-Jacques Rousseau, s'occupa de l'instruction de l'enfant. Et, très raisonnable, elle fit tout au monde pour éloigner du petit Henri la magie dangereuse de la superstition et de la poésie, des contes de nourrice et des contes de fées.

Précautions inutiles et faillite des pédagogies raisonnables ! Un grenier féerique et une vieille nourrice en eurent vite raison. Dans le grenier enchanté de *l'Arche de Noë*, la petite maison d'un vieil oncle original, le petit Henri passait ses meilleures heures, et un rayon de soleil, à travers la lucarne, faisait du perroquet empaillé, du grand chien vert en faïence, à demi-cassé, d'une vieille flûte avec laquelle jouait une vieille chatte angora, qui était évidemment une princesse enchantée, des êtres fantastiques, inquiétants et bizarres, vivant d'une vie merveilleuse de légende et de féerie.



Pour la nourrice, la Zippel, la bonne vieille, c'était un étonnant recueil d'histoires amusantes et effroyables, que le petit Henri écoutait avec un cœur battant.

Les souvenirs d'enfance furent pour Heine, même aux heures les plus douloureuses de sa précoce sénilité, le prisme rayonnant, à travers lequel il vit et voulut voir la réalité pauvre et morose de la vie. Mais de tous ces souvenirs, plus que le poulailler où son père l'enfermait quand il avait volé des raisins, plus que la porte brune sur laquelle sa mère lui apprenait à écrire ses lettres avec de la craie, plus que les tartes aux pommes succulentes qu'un marchand cagneux vendait au pied de la colossale statue équestre de l'électeur Jean Wilhelm, il en était un qui éclipsa tous les autres.

Après une journée de désolation morne, où un vieil invalide, pleurant sur sa moustache, avait lu à l'enfant l'affiche sinistre où l'électeur *remerciait ses sujets de leur loyal attachement et les dégageait de leur serment de fidélité*, après une nuit hantée d'affreux cauchemars : le tailleur Kilian si mince, si mince, allant faire sa belle toilette pour se faire enterrer, car il était mort ; la vieille femme laide portant dans son tablier quelque chose comme une tête coupée : c'était la lune qu'elle plaçait avec soin dans une fosse, creusée par un fossoyeur ; tandis que le vieil invalide sanglotait en épelant : *L'électeur remercie ses sujets...*, brusquement, au réveil, c'était, dans un éblouissement de soleil et de fanfares, l'entrée triomphale de Murat, des Français aux baïonnettes étincelantes et aux cocardes tricolores, avec, à leur tête, l'immense tambour major, tout brodé d'argent, qui lançait jusqu'à la hauteur d'un premier étage sa belle canne au pommeau doré. Et aux yeux de l'enfant émerveillé, c'était *comme un univers tout badigeonné à neuf*.

Jeune homme, il fit dans les universités de Bonn et de Göttingue des études de droit, qui ne furent guère pour lui qu'une parenthèse morose ; mais c'est à Hambourg, chez son oncle Salomon Heine, le riche banquier, qu'envoyé par sa mère pour être *apprenti-millionnaire*, il manqua la fortune, mais rencontra l'amour, la douleur et la poésie. Sa hautaine et fière cousine Amélie Heine, Molly, lui inspira ces vers passionnés et amers des *Jeunes souffrances* et de l'*Intermezzo*. Après un brillant séjour à Berlin, où sa jeune gloire poétique fut admirée, l'étrange jeu du destin le ramena à Hambourg, et le fit s'éprendre pour son autre cousine Thérèse, la jeune sœur d'Amélie, d'un amour qui fut encore repoussé... Un séjour à Londres en 1827, un autre à Munich l'aigrissent contre une société prosaïque qui froisse à plaisir sa fantaisie de rêveur dilettante. Après un voyage en Italie jusqu'à Florence, et un dernier et infructueux essai pour s'établir comme syndic du sénat à Hambourg, il prend à trente-trois ans le parti de quitter une patrie qui ne le comprend pas, et qu'il juge asservie, et le 1^{er} mai 1831 il passe le Rhin, et vient s'établir en France, où la Révolution de juillet l'attirait comme vers la terre choisie de la jeune liberté.

Les vingt-cinq années qu'il passa à Paris ne lui donnèrent pas le bonheur. Polémiste brillant, poète exquis, il chercha en vain à s'étourdir dans le tourbillon du monde, puis dans l'isolement d'une vie nostalgique et flotta enfin, comme une épave déchirée, entre la France, la patrie de son goût, de son choix et de son plus

haut rêve, et l'épaisse et lourde Allemagne, qu'il aimait pourtant du plus profond de son cœur déraciné, et de toutes ses fibres saignantes.

Une maladie de la moelle épinière qui, pendant des années, le cloua sur un lit de douleur et dont un dessin de 1853 nous montre les ravages sur sa figure attristée, le délivra de l'atroce plaisanterie de la vie. Il mourut en 1856, celui qui s'appelait lui-même *un rossignol niché dans la perruque de Voltaire*, le poète charmant qui mêla dans son œuvre tant de tendresse à tant d'esprit, qui fut si sincère et si poignant dans son rire et dans ses larmes, dans ses fantaisies et ses essors, et qui ne sut pas pourtant résoudre l'énigme profonde de sa destinée et de son génie.

Il avait écrit un jour : « *Le tailleur de pierre qui ornera la demeure de notre dernier sommeil ne sera contredit par personne s'il y grave ces mots : « Ici repose un poète allemand. »* Et c'est en France que le destin ironique fit mourir celui qu'on a appelé : le plus français des poètes allemands. Et c'est d'un ciel de France que tombèrent sur sa poignante agonie les larmes d'or des étoiles.

*
* *



HEINE EN 1853.

Prose ou vers, toute l'œuvre de Henri Heine est d'un poète. Ses impressions de voyage, ses *Reisebilder*, bien qu'écrites en partie en prose, sont tout étincelantes de fraîcheur poétique, soit qu'il se plaise à décrire la vie rêveuse et tranquille d'un vieux maître mineur du Hartz, dans le calme secret de sa cabane et la paix de son cœur, soit qu'au bord de la mer du Nord tant aimée il évoque la vieille et charmante légende du jeune pêcheur, qui, ayant surpris la ronde nocturne des nixes, parcourait le monde et enchantait les hommes étrangers, en jouant sur son violon la valse émouvante des ondines, ou qu'il écoute monter des profondeurs de son âme, *car la mer est son âme*, le nom aimé d'Evelina, comme les marins entendent parfois, le dimanche, monter le son des cloches des églises de quelque ville mystérieuse engloutie. Et n'est-ce pas la vision grandiose de toute l'épopée napoléonienne qui, surgie au battement du tambour du grenadier Legrand, anime, emplit et dore tout le ciel ?

De même, dans les essais de critique brillante qu'il consacre à *la France*, et à *l'Allemagne*, quand il essaie de remplacer, comme agent de liaison entre les deux litté-
ra-

tures et les deux pays, cette M^{me} de Staël qu'il ne pouvait pas souffrir, *ce bas-bleu, fléau pire que la guerre, cette tempête en jupons tourbillonnante*, telles pages sur les *Niebelungen*, sur Goëthe et Schiller, sur Hoffmann sont d'un grand poète, et n'est-elle pas aussi d'un poète charmant la définition qu'il donne des Français, *ces comédiens ordinaires du bon Dieu*, cette troupe d'élite qui fait de toute l'histoire de France comme une pièce à grand spectacle *représentée au bénéfice de l'humanité*?

Et dans les fragments trop courts qui nous sont parvenus de ses *Mémoires*, c'est d'une plume magique de poète qu'il ressuscite son enfance dans l'étincellement d'or d'un décor des *Mille et une Nuits*...

Mais c'est dans ses poésies lyriques que tient la plus pure gloire de Heine, comme la quintessence d'un parfum d'âme délicat et pénétrant. Les pièces exquises et printanières des *Jeunes souffrances* et de l'*Intermezzo*, nées d'un malheureux amour pour la dédaigneuse Amélie, les strophes ardentes et émues du *Retour* inspirées par le malheureux amour pour Thérèse, les fantaisies sarcastiques de sa maturité, les arabesques du *Songe d'une nuit d'été*, d'*Atta Troll*, ou du *Conte d'hiver*, *Germania*, et enfin les pièces splendides et chargées de douleur du *Romancero*, des *Lamentations* et du *Livre de Lazare* sont comme les stations tour à tour éblouissantes et sanglantes du Calvaire que gravit durant toute sa vie celui qui s'appela lui-même *la sentinelle perdue dans la guerre de la liberté*, et qui, selon son propre témoignage, tomba vaincu, *sans que ses armes soient brisées, et dont le cœur seul se brisa*.

LES POÉSIES LYRIQUES

LE LIVRE DES CHANTS (1827).

EXTRAITS

LORE LEY

Je ne sais ce que veut dire cette tristesse qui m'accable ; un conte des anciens temps m'obsède de son souvenir.

L'air est frais, la nuit tombe, et le Rhin coule en silence ; le sommet de la montagne brille des dernières clartés du couchant.

La plus belle vierge est assise là-haut comme une apparition merveilleuse ; sa parure d'or étincelle, elle peigne ses cheveux d'or.

Elle les peigne d'un peigne d'or et chante une chanson, une chanson dont la mélancolie est merveilleuse et terrible.

Le batelier dans sa petite barque se sent tout pénétré d'une folle douleur ; il ne voit pas les gouffres et les rochers, il ne voit que la montagne.

Je crois que les vagues à la fin engloutissent barque et batelier ; et voilà ce qu'avec son chant a fait la Lore Ley.

INTERMEZZO

Et si les fleurs, si elles savaient, les petites fleurs, combien mon cœur est profondément blessé, elles verseraient dans ma plaie le baume de leurs parfums.

Et si les rossignols savaient que je suis triste et malade, ils feraient entendre un chant joyeux pour me distraire de mes souffrances.

Et si, là-haut, les étoiles d'or savaient ma douleur, elles quitteraient le firmament et viendraient m'apporter leurs consolations.

Aucun d'entre tous, personne ne peut savoir ma peine. Elle seule la connaît, elle qui m'a déchiré le cœur.

* * *

Pourquoi les roses sont-elles si pâles, dis-moi, ma bien-aimée, pourquoi? Pourquoi dans le vert gazon les violettes bleues sont-elles si tristes?

Pourquoi l'alouette chante-t-elle d'une voix si mélancolique dans l'air? Pourquoi s'exhale-t-il des bosquets de jasmin une odeur de morts?

Pourquoi le soleil éclaire-t-il les prairies d'une lueur si chagrine et si froide? Pourquoi toute la terre est-elle grise et morne comme une tombe?

Pourquoi suis-je moi-même si malade et si triste, ma chère bien-aimée, dis-le-moi? Oh ! dis-moi, chère bien-aimée de mon cœur, pourquoi m'as-tu abandonné?

* * *

Ils m'ont tourmenté, fait pâlir et blêmir de chagrin, les uns avec leur amour, les autres avec leur haine.

Ils ont empoisonné mon pain, versé du poison dans mon verre, les uns avec leur haine, les autres avec leur amour.

Mais celle qui m'a le plus tourmenté, irrité, et attristé, est celle qui ne m'a jamais haï et ne m'a jamais aimé.

LES GRENADIERS

Vers la France s'acheminaient deux grenadiers ; ils avaient été pris en Russie. Et lorsqu'ils arrivèrent dans nos contrées d'Allemagne, ils baissèrent douloureusement la tête.

Ici, ils venaient d'apprendre que la France avait succombé, que la grande armée était vaincue et taillée en pièce, et que lui, l'empereur, était prisonnier.

A cette lamentable nouvelle les grenadiers se mirent à pleurer. L'un dit : « Que je souffre ! Que ma vieille blessure me brûle ! »

Et l'autre dit : « C'est fini de chanter ! Et moi aussi je voudrais mourir avec toi. Mais j'ai là-bas femme et enfant qui périront sans moi.

« Que m'importent femme et enfant ! J'ai bien d'autres soucis ! Qu'ils aillent mendier, s'ils ont faim ! Lui ! l'empereur, l'empereur est prisonnier !

« Camarade, écoute ma demande : si je meurs ici, emporte mon corps avec toi, et ensevelis-moi dans la terre de France.

« La croix d'honneur avec son ruban rouge, tu me la placeras sur le cœur ; tu me mettras le fusil à la main et tu me ceindras l'épée au côté.

« C'est ainsi que je veux rester, écoutant en silence, comme une sentinelle couchée en sa tombe, jusqu'au jour où j'entendrai le grondement du canon et le galop des chevaux hennissants.

« Alors l'empereur passera à cheval sur mon tombeau, au milieu des éclairs et du cliquetis des sabres ; et moi, je sortirai tout armé du tombeau pour le défendre, lui, l'empereur, l'empereur ! »

POÉSIES NOUVELLES (1844)

Dans ce recueil que Heine fit paraître dix-sept ans après le *Livre des Chants*, la satire est plus âpre et plus cinglante. La poésie des *Tisserands silésiens*, que nous citons, fut inspirée à Heine par le soulèvement et la grande grève des tisserands de Silésie en 1844. Cette détresse et cette révolte inspirèrent plus tard à l'auteur dramatique Gerhart Hauptman sa pièce *Les Tisserands* (1893).

LE CHANT DES TISSERANDS SILÉSIENS

Point de larmes dans leurs yeux sombres ; assis devant leur métier. ils chantent en grinçant les dents : « Vieille Allemagne, nous tissons ton linceul ; nous mêlons au tissu la triple malédiction — nous tissons, nous tissons,

« Maudit soit Dieu, le Dieu des heureux à qui nous avons adressé nos prières dans les froides nuits d'hiver et dans les longs jours de famine. Nous avons en vain attendu et espéré ; il nous a trahis, trompés et bernés — nous tissons, nous tissons.

« Maudit soit le roi, le roi des riches, dont nous avons en vain imploré la miséricorde. Il a soutiré de notre poche le dernier liard, et à présent il nous fait fusiller comme des chiens — nous tissons, nous tissons.

« Maudite soit la patrie perfide, ce pays où ne prospère que l'infâmie et l'opprobre, où chaque fleur se flétrit avant de s'épanouir, où tout n'est que le mensonge et la pourriture — nous tissons, nous tissons.

« La navette vole, le métier craque. Nous tissons le jour, nous tissons la nuit. Vieille Allemagne, nous tissons ton linceul ; nous mêlons au tissu la triple malédiction — nous tissons, nous tissons ».

(L. Roustan. *Pages Choisies de Heine* ; éd. Armand Colin.)

REISEBILDER (1826-1831)

EXTRAIT

De la partie des *Reisebilder* (tableaux de voyages), qui est écrite en prose, mais en prose colorée et frémissante de poésie évocatrice, nous citons un fragment du *Livre de Legrand*. Dans ce livre, Heine raconte ses impressions d'enfance, et comment il apprit le français avec le tambour Legrand qui avait logé longtemps chez son père, *petit personnage mobile, qui avait la mine d'un diable et qui était bon comme un ange, et surtout qui tambourinait si bien !*

L'épisode que nous citons est d'une intense puissance évocatrice et dramatique.

LA MORT DU TAMBOUR LEGRAND

... C'était par une claire et froide journée d'automne. Un jeune homme, ayant l'aspect d'un étudiant, se promenait lentement dans les allées du jardin de la cour de Dusseldorf. Quelquefois, comme un enfant qui joue, il repoussait du pied la feuillée bruissante qui couvrait le sol ; mais d'autres fois il levait douloureusement les yeux vers les branches desséchées des arbres qui n'avaient gardé que quelques petites feuilles jaunies. Cette vue lui rappelait les paroles de Glaucus :

Comme les feuilles dans les bois, ainsi vont les races des hommes ;
Le vent jette à terre et dessèche les feuilles, et au printemps
Il en vient d'autres et d'autres bourgeons ;
Ainsi la race humaine ! celui-là vient, l'autre passe (1).

En des jours écoulés le jeune homme avait levé ses regards sur ces arbres avec d'autres pensées. C'était alors un petit garçon, cherchant des nids d'oiseaux et des hannetons, qui lui plaisaient fort lorsqu'ils bourdonnaient et se réjouissaient de cette belle vie, contents d'une savoureuse feuille verte, d'une goutte de rosée, d'un chaud rayon de soleil et de la douce odeur des herbes. Dans ce temps-là, le cœur de l'enfant était aussi joyeux que ces légers insectes. Maintenant, son cœur avait vieilli : le soleil n'y pénétrait plus, les fleurs n'y répandaient plus de parfum ; le doux rêve de l'amour y était même effacé. Dans ce pauvre cœur ne se trouvait plus rien que courage et chagrin, et pour tout dire, pour dire ce qu'il y a de plus douloureux, ce cœur, c'était le mien...

Tandis qu'assis sur le vieux banc du jardin de la cour, je remontais

(1) *Iliade*, VI, 146-149.

en rêve le passé, j'entendis derrière moi des voix confuses s'apitoyant sur le sort des pauvres Français pris dans la guerre de Russie, traînés comme prisonniers en Sibérie, retenus là-bas plusieurs années, bien que la paix fut faite, et qui s'en revenaient seulement alors dans leur patrie. Lorsque je levai les yeux, j'aperçus en effet ces orphelins de la gloire. La misère nue perçait sous les trous de leurs uniformes déchirés ; mais, malgré leurs visages hâves, leurs yeux caves et douloureux, et leur démarche chancelante, quoique mutilés et boitant pour la plupart, ils gardaient cependant toujours l'allure et le pas militaires, et, chose étrange ! un tambour avec sa caisse se traînait à leur tête. Ma première pensée se reporta avec une terreur secrète à l'histoire merveilleuse des soldats qui, tombés le jour dans les combats, se lèvent à minuit sur les champs de bataille et reprennent, tambour en tête, la route de leur pays : je songeai à la vieille et triste chanson populaire :

A minuit, les squelettes se lèvent,
Tous ces morts reprennent leur rang,
Le tambour battant marche en tête,
Tran, tran, trall, trall,
Il passe la maison de la belle.

Vraiment le pauvre tambour français semblait sortir à demi décomposé de la tombe. Ce n'était qu'une petite ombre couverte d'une capote grise, sale et déchirée ; un visage jaune et mort, avec une grande moustache qui pendait douloureusement sur des lèvres livides ; les yeux semblaient une cendre éteinte où luisaient encore quelques étincelles, et cependant, à une seule de ces étincelles, je reconnus M. Legrand.

Il me reconnut aussi ; il m'attira près de lui sur le gazon et nous nous y trouvâmes assis comme jadis, lorsqu'il m'enseignait sur le tambour la langue française et l'histoire moderne. C'était toujours la vieille caisse bien connue, et je ne pouvais assez admirer comment il avait su la défendre contre la rapacité russe. Il tambourina encore comme autrefois, sans parler toutefois. Mais, si les lèvres restaient sévèrement serrées, ses yeux, qui brillaient d'un air vainqueur lorsqu'il jouait les anciennes marches, ne s'exprimaient qu'avec plus d'éloquence. Les peupliers près de nous tremblèrent lorsqu'il fit de nouveau retentir la sanglante marche de la guillotine. Il tambourina aussi comme autrefois les vieux combats de la liberté, les anciennes batailles, les exploits de l'empereur, et il semblait que la caisse fût un être vivant, heureux d'exprimer sa joie intime. J'entendis de nouveau le grondement du canon, le sifflement des balles, le bruit des armes ; je revis le courage héroïque de la garde, les drapeaux tricolores, je revis l'empereur à cheval... Mais insensiblement se glissa un ton sinistre au milieu de ces joyeux roulements ; du tambour s'échappaient des sons où l'allégresse la plus vive et la plus effrayante tristesse étaient confondues ; il semblait que ce fût à la fois une marche triomphale et une

marche funèbre ; les yeux de Legrand s'ouvraient démesurément comme des yeux de spectre, et j'y voyais un vaste champ de glaces, blanc et uni, et couvert de cadavres... Il battait la bataille de la Moskowa.

Je n'aurais jamais pensé que cette vieille et rude caisse de tambour pût prendre des accents aussi poignants que ceux qu'en tirait en ce moment M. Legrand. C'étaient des larmes tambourinées, et elles résonnèrent toujours plus doucement, et, comme un sombre écho, elles se répétèrent en profonds soupirs dans la poitrine de Legrand. Et celui-ci devint de plus en plus faible ; il prit de plus en plus l'apparence d'un spectre, ses minces mains tremblaient de froid ; il semblait rêver, et n'agitait plus que l'air avec ses baguettes. Enfin il tendit l'oreille, comme pour écouter des voix dans l'éloignement, puis me regarda d'un œil profond, inquiet et suppliant... Je le compris... Puis, sa tête tomba sur le tambour.

M. Legrand n'a plus jamais battu la caisse dans cette vie. Son tambour n'a plus rendu un seul son dans ce monde. Il ne devait plus servir à rallier les ennemis de la liberté... J'avais très bien compris le dernier regard, le regard suppliant de Legrand. Je tirai aussitôt l'épée que je porte dans ma canne, et je crevai le tambour.

INFLUENCE

Sans aucun doute Heine a été le plus brillant représentant du petit groupe d'écrivains qui s'est appelé « la jeune Allemagne » et qui, sans être d'ailleurs, malgré ses prétentions, ni une école ni un parti, a rempli la période de 1830 à 1848 de pamphlets ardents et tumultueux contre les rêveries romantiques des partisans égoïstes de l'art pour l'art et aussi contre toutes les formes d'organisation politique ou sociale. Mais là n'est pas pour un lecteur français contemporain son meilleur titre de gloire.

On a pu dire que Paris fut le Ferney de cet autre Voltaire, et on a pu le comparer à Voltaire. Il n'a pas l'universalité lumineuse de Voltaire, mais il a sa verve brillante et terrible et il a une tendresse de cœur que Voltaire n'avait pas, et si cet infirme passionné raille parfois lui-même sa misère et sa passion, tout au moins il l'éprouve, cette passion, et elle l'ennoblit.

Et surtout c'est un poète ; et s'il reste encore pour nous un poète exquis et charmant, ce n'est certes point pour les allusions caustiques qu'il décocha d'une main légère et généreuse, à des adversaires politiques bien oubliés, ni pour les flèches acérées dont il cribla de vieilles cibles disparues. C'est parce que nous retrouvons dans son œuvre un charme de fantaisie et d'émotion, une mélancolie pénétrante, un pétilllement d'esprit mêlé de tendresse, et aussi un sourire dans les larmes, comme une verve de gaminerie héroïque, qui font de lui comme le petit cousin d'un Musset, qui, par une erreur du destin, serait né de l'autre côté du Rhin.

A vrai dire, il est peu de poètes français qui soient d'esprit plus français ; et, selon le mot de Nietzsche, son esprit a passé « dans la chair et dans le sang des lyriques parisiens les plus délicats et les plus précieux ».

De Musset à Verlaine, en passant par Sully-Prudhomme, il est bien peu de nos poètes les plus frémissants et les plus pénétrants, qui ne lui doivent quelque chose.

SIXIÈME PARTIE

LES COURANTS DE LA LITTÉRATURE MODERNE

CHAPITRE XXVI

LA RUSSIE

DOSTOIEVSKY ET TOLSTOI

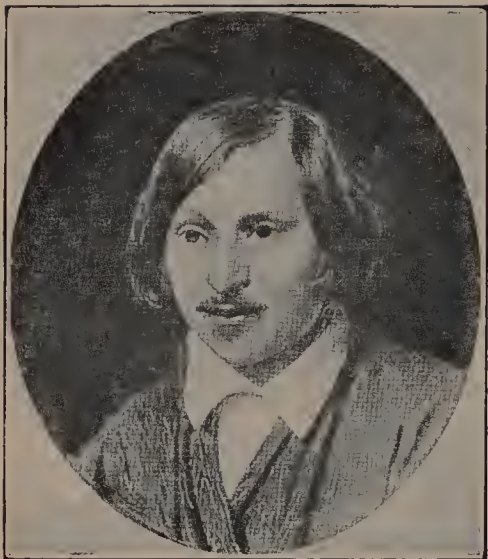
La littérature russe, la dernière venue des littératures européennes, est profondément marquée du caractère national russe ; et elle fait briller sur l'Europe dans la seconde moitié du XIX^e siècle, grâce au génie des grands poètes lyriques Pouchkine (1799-1837) et Lermontof (1814-1841), et surtout grâce au génie de ses romanciers Gogol (1809-1852), Tourguénief (1818-1883) et entre tous Dostoïevsky et Tolstoï, le rayonnement mystique et douloureux de son âme, si lentement, si péniblement dégagée.

Pauvre Russie ! Grande marche entre l'Europe et l'Asie, dont le destin était d'être pendant de nombreux siècles balayée par les invasions des peuples d'Asie, mongols et tartares, d'être baptisée européenne, mais esclave sous le

christianisme byzantin du Bas-Empire, ressaisie encore comme une proie par les flots des peuples d'Asie, et, lorsqu'elle se libère enfin de la domination étrangère, retombant dans un gouffre de misère sociale, le jour maudit de la Saint-Georges, où son petit peuple fut condamné à trois siècles de servage par l'ukase du tsar aventurier Boris Godounof !



POUCHKINE.



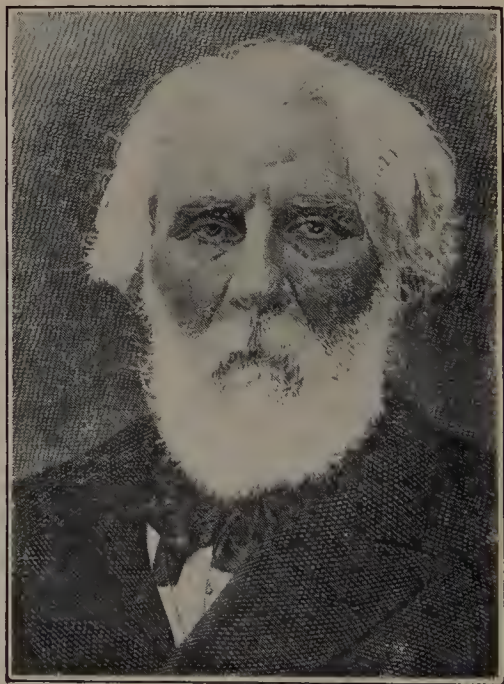
GOGOL

servé précieusement le trésor.

Un chant amer et doux, de douleur, de misère et d'amour, un grand rêve mystique et désespéré de fraternité humaine et de justice sociale, et aussi de pitié, tel est le legs que la terre russe confiait, après de longs siècles de tortures et de luttes, à ceux de ses enfants qui eurent le devoir et l'honneur d'être, selon le mot du dernier billet de Tourguénef à Tolstoï, *les grands écrivains de la terre russe*.

Sans doute au XVIII^e siècle, deux grands souverains, Pierre le Grand et Catherine II, la Sémiramis du Nord, tentent de donner à la Russie, en même temps qu'une civilisation et une politique européenne, une littérature. Mais cette littérature, qui ne prend pas ses racines dans le sol ou l'âme russes, reste froide et vide comme un décor officiel.

C'est au XIX^e siècle seulement que Pouchkine, Lermontof et Gogol vont, grâce peut-être aux influences étrangères d'un Walter Scott ou d'un Byron, retrouver les sources d'une inspiration nationale dans les « bylines » du moyen-âge dont les pêcheurs des grands fleuves et les Cosaques de l'Ukraine avaient dans leurs mélancoliques et poignantes chansons con-



TOURGUÉNEF

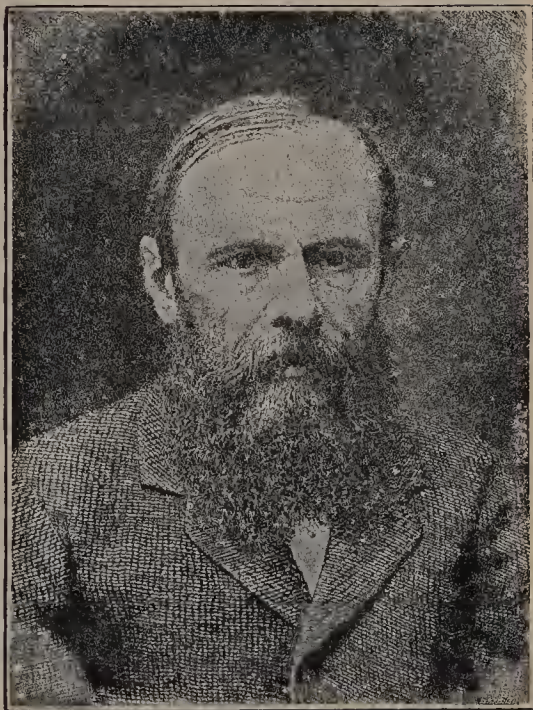
DOSTOIEVSKY (1822-1881)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Feodor Michailovitch Dostoïevsky naquit à Moscou en 1822.

Handicapé dès sa naissance dans la course au bonheur, il était le fils d'un médecin militaire alcoolique, mort assassiné. Une sœur folle et d'une avarice sordide devait mourir, elle aussi, assassinée. Lui-même, dès l'enfance, est épileptique, en proie à des hallucinations et à des attaques de son mal, qui déséquilibrent son esprit. Sorti troisième de l'école du génie de Pétersbourg, il se lance dans la *carrière littéraire* et il dépose en se cachant, comme un voleur, chez le journaliste écrivain Nekrassof son premier manuscrit : *Les Pauvres Gens*, ironique et poignante idylle d'un doux et plat bureaucrate ivrogne avec une repasseuse coquette et cruelle.

Sa vie dissipée et débauchée est brusquement interrompue. L'éloge d'une Ode de Pouchkine sur l'abolition du servage, un appel à l'insurrection, lui vaut d'être arrêté et jeté dans une casemate. Après une détention de huit mois, le voilà, un jour de décembre, sur la place Semenowsky, figurant dans un sinistre décor : un échafaud, une charrette. Par 21 degrés de froid, on le déshabille avec d'autres condamnés. Il y a là un greffier, un prêtre. On leur fait baiser la croix. Épargné au dernier moment, il ne sait pourquoi, il est transporté comme forçat en Sibérie. Quatre années d'enfer dans ce qu'il appelle : *la Maison des Morts*, quatre années de tortures et d'horreur, d'expiation, mais aussi de rédemption. Dans son âme éclosent, comme fleurs sous la neige, pitié, piété mystique, douceur dans la douleur. Libéré, il traîne une autre chaîne, un mariage avec une femme indigne de lui, dont la mort pourtant, en 1865, le plonge dans un abîme de douleur. Il publie en 1866 son chef-d'œuvre, *Crime et Châtiment*. Il voyage.



A Paris, il éprouve la nostalgie ardente de l'exil. Un second mariage avec une dactylographe est traversé par des crises d'une jalousie à la fois ridicule, extravagante et poignante. Le jeune frère et le beau-fils de sa femme sont des sangsues qui vivent de lui et le ruinent. Il se tue au travail et crève de misère. Les seules lueurs dans cet enfer sont l'amour passionné de la Sainte Russie, et le tremblement du génie et de la gloire. Car il connut la gloire, une gloire farouche et condamnée. Il tomba foudroyé par une attaque en janvier 1881. A son enterrement, qui eut lieu en pleine période d'attentats anarchistes, les étudiants de Saint-Pétersbourg voulaient porter eux-mêmes derrière le cercueil *les fers de l'ancien forçat*. Le gouvernement les en empêcha. Interdiction vaine. Pour les yeux de ceux qui l'aimaient les fers de l'ancien forçat étaient là, cruel et parlant témoignage de sa misère et de sa rédemption, de sa souffrance et de son génie.

Nulle part lui-même ne nous a mieux révélé son caractère que dans la lettre qu'il écrivit à son frère, au moment de son bannissement en Sibérie. Cette lettre est admirable de simplicité, d'ardeur et de pitié, et de résignation personnelle dans un ardent amour de ses frères en humanité. Comme ses *Souvenirs de la Maison des Morts*, elle est toute baignée d'esprit évangélique.

LETTRE DE SIBÉRIE

(22 février 1854).

Je puis enfin causer avec toi plus longuement, plus sûrement aussi, il me semble. Mais avant tout, laisse-moi te demander au nom de Dieu pourquoi tu ne m'as pas encore écrit une seule ligne? Je n'aurais jamais cru cela ! Combien de fois, dans ma prison, dans ma solitude, ai-je senti le véritable désespoir en pensant que, peut-être, tu n'existais plus : et je réfléchissais durant des nuits entières au sort de tes enfants, et je maudissais la destinée qui ne me permettait pas de leur venir en aide.

Ainsi ce dont je souffre le plus, ce n'est peut-être point de me sentir abandonné, c'est de ne pouvoir venir en aide.

Comment t'exprimer tout ce que j'ai dans la tête? Te faire comprendre ma vie, les convictions que j'ai acquises, mes occupations durant ce temps, ce n'est pas possible. Je n'aime pas à faire les choses à moitié ; ne dire qu'une partie de la vérité, c'est ne rien dire. Voici du moins l'essence de cette vérité ; tu l'auras tout entière, si tu sais lire. Je te dois ce récit, je vais donc commencer à réunir mes souvenirs.

Tu te rappelles comment nous nous sommes séparés, mon cher, mon ami, mon meilleur ami. Dès que tu m'eus quitté... on nous amena tous trois Dourov, Yastrjembsky et moi, pour nous mettre les fers. C'est à minuit, juste à l'instant de la Noël, qu'on m'a mis les fers pour la première fois. Ils

pèsent dix livres et la marche en est très incommodée. Puis on nous fit monter dans des traîneaux découverts, chacun à part avec un gendarme (cela faisait quatre traîneaux, le feldyeguer en ayant un pour lui seul) et nous quitâmes Saint-Pétersbourg.

J'avais le cœur gros, la multitude de mes sentiments me troublait. Il me semblait que j'étais pris dans un tourbillon et je ne ressentais qu'un désespoir morne. Mais l'air frais me ranima et, comme il arrive toujours à chaque changement dans la vie, la vivacité même de mes impressions me rendit mon courage, de sorte qu'au bout de très peu de temps je fus rasséréné. Je me mis à regarder avec intérêt Pétersbourg que nous traversions. Les maisons étaient éclairées en l'honneur de la fête, et je disais adieu à chacune d'elles, l'une après l'autre. Nous dépassâmes ta maison. Celle de Krorevsky était tout illuminée. C'est là que je devins mortellement triste. Je savais par toi-même qu'il y avait un arbre de Noël et qu'Emilia Théodorovna devait y conduire les enfants ; il me semblait que je leur disais adieu. Que je les regrettais ! et que de fois encore, plusieurs années après, je me les suis rappelés, avec les larmes dans les yeux.

Nous allions à Yaroslavl. Après trois ou quatre stations, nous arrê tâmes vers l'aube à Schlisselbourg, dans un traktir. Nous nous jetâmes sur le thé, comme si nous n'avions pas mangé pendant une semaine. Huit mois de prison et soixante verstes de route nous avaient mis en si bel appétit que je m'en souviens avec plaisir. J'étais gai. Dourov parlait sans cesse. Quant à Yastrjembsky, il voyait l'avenir en noir. Nous tâtâmes notre feldyeguer. C'était un bon vieillard, plein d'expérience ; il a traversé toute l'Europe en portant des dépêches. Il nous traita avec une douceur, une bonté qu'on ne peut s'imaginer. Il nous fut bien précieux tout le long de la route. Son nom est Kousma Prokolyitch. Entre autres complaisances, il eut celle de nous procurer des traîneaux couverts, ce qui ne nous fut pas indifférent, car le froid devenait terrible.

Le lendemain était un jour de fête, les yamschtchiki avaient revêtu l'armiak en drap gris allemand avec des ceintures écarlates. Dans les rues des villages, pas une âme. Il faisait une splendide journée d'hiver. On nous fit traverser les déserts des gouvernements de Pétersbourg, Novgorod, Yaroslavl, etc. Nous ne rencontrions que des petites villes sans importance et clair-semées, mais à cause des fêtes nous trouvions partout à manger et à boire. Nous avions horriblement froid, quoique nous fussions chaudement vêtus.

Tu ne peux t'imaginer comme il est intolérable de passer sans bouger dix heures dans la kibitka et de faire ainsi cinq à six stations par jour. J'avais froid jusqu'au cœur et c'est à peine si je parvenais à me réchauffer dans une chambre chaude. Dans le gouvernement de Perm, nous avons eu une nuit de quarante degrés : je ne te conseille pas de faire l'expérience, c'est assez désagréable.

Le passage de l'Oural fut un désastre. Il y avait un orage de neige. Les chevaux et les kibitki s'enfoncèrent ; il fallut descendre, c'était en pleine nuit, et attendre qu'on les eût dégagés. Autour de nous la neige, l'orage, la frontière de l'Europe ; devant nous la Sibérie et le mystère de notre avenir ; derrière nous, tout notre passé. C'était triste. J'ai pleuré.

Pendant tout notre voyage, des villages entiers accouraient pour nous voir, et, malgré nos fers, on nous faisait payer triple dans les stations. Mais Kousma Prokolyitch prenait à son compte près de la moitié de nos dépenses : il l'exigea, de sorte que nous ne dépensâmes que quinze roubles d'argent chacun.

Le 11 janvier 1850, nous arrivâmes à Tobolsk. Après nous avoir présentés aux autorités, on nous fouilla, on nous prit tout notre argent, et on nous mit, moi, Dourov, et Yastrjembsky dans un compartiment à part, tandis que Spieschner et ses amis en occupaient un autre : nous ne nous sommes ainsi presque pas vus.

Je voudrais te parler en détail des six jours que nous passâmes à Tobolsk et de l'impression que j'en ai gardée. Mais ce n'est pas le moment. Je puis seulement te dire que nous avons été entourés de tant de sympathie, de tant de compassion que nous nous sentions heureux. Les anciens déportés (ou du moins non pas eux, mais leurs femmes) s'intéressaient à nous comme à des parents. Ames merveilleuses que vingt-cinq ans de malheur ont éprouvées sans les aigrir ! D'ailleurs, nous n'avons pu que les entrevoir, car on nous surveillait très sévèrement. Elles nous envoyaient des vivres et des vêtements, Elles nous consolaient, nous encourageaient. Moi qui suis parti sans rien, sans même emporter les vêtements nécessaires, j'avais eu le loisir de m'en repentir le long de la route... Aussi ai-je bien accueilli les couvertures qu'elles nous ont procurées.

Enfin, nous partîmes.

Trois jours après, nous arrivions à Omsk.

Déjà à Tobolsk, j'avais appris quels devaient être nos chefs immédiats. Le commandant était un homme très honnête. Mais le major de place de Krivtsov était un gredin comme il y en a peu, barbare, maniaque, querelleur, ivrogne, en un mot tout ce qu'on peut imaginer de plus vil.

Le jour même de notre arrivée, il nous traita de sots, Dourov et moi, à cause des motifs de notre condamnation, et jura qu'à la première infraction il nous ferait infliger un châtement corporel. Il était major de place depuis deux ans et commettait au su et vu de tous des injustices criantes. Il passa en justice deux ans plus tard. Dieu m'a préservé de cette brute ! Il arrivait toujours ivre (je ne l'ai jamais vu autrement), cherchait querelle aux condamnés et les frappait sous prétexte qu'il était « saoul à tout casser ». D'autres fois, pendant sa visite de nuit, parce qu'un homme dormait sur le côté droit, parce qu'un autre parlait en rêvant, enfin pour tous les prétextes qui lui passaient

par la tête, nouvelle distribution de coups, et c'était avec un tel homme qu'il nous fallait vivre sans attirer sa colère ! et cet homme adressait tous les mois des rapports sur nous à Saint-Pétersbourg.

J'ai passé ces quatre ans derrière un mur, ne sortant que pour être mené aux travaux. Le travail était dur ! Il m'est arrivé de travailler, épuisé déjà, pendant le mauvais temps sous la pluie, dans la boue, ou bien pendant le froid intolérable de l'hiver. Une fois, je suis resté quatre heures à exécuter un travail supplémentaire : le mercure était pris ; il y avait plus de quarante degrés de froid. J'ai eu un pied gelé.

Nous vivions en tas, tous ensemble, dans la même caserne. Imagine-toi un vieux bâtiment délabré, une construction en bois, hors d'usage et depuis longtemps condamnée à être abattue. L'été on y étouffait, l'hiver on y gelait.

Le plancher était pourri. Les petites croisées étaient vertes de crasse, au point que, même dans la journée, c'est à peine si l'on pouvait lire. Pendant l'hiver, elles étaient couvertes d'un verschock de glace. Le plafond suintait. Les murs étaient crevassés. Nous étions serrés comme des harengs dans un tonneau. On avait beau mettre six bûches dans le poêle, aucune chaleur (la glace fondait à peine dans la chambre), mais une fumée insupportable et voilà pour tout l'hiver.

Pour lit, deux planches de bois nu ; on ne nous permettait qu'un oreiller. Pour couvertures, des manteaux courts qui nous laissaient les pieds découverts ; toute la nuit, nous grelottions. Les punaises, les poux, les cafards, on aurait pu les mesurer au boisseau. Notre costume d'hiver consistait en deux manteaux fourrés des plus usés, et qui ne tenaient pas chaud du tout ; aux pieds, des bottes à courtestiges, et allez ! marchez comme ça en Sibérie !...

J'ai passé plus d'un jour à l'hôpital. J'ai eu des crises d'épilepsie, rares, il est vrai. J'ai encore des douleurs rhumatismales aux pieds. A part cela, ma santé est bonne. A tous ces désagréments, ajoute la presque complète privation de livres. Quand je pouvais par hasard m'en procurer un, il fallait le lire furtivement, au milieu de l'incessante haine de mes camarades, de la tyrannie de nos gardiens, et au bruit des disputes, des injures, des cris, dans un perpétuel tapage. Jamais seul ! Et cela quatre ans, quatre ans ! Parole ! Dire que nous étions mal, ce n'est pas assez dire ! Ajoute cette appréhension continuelle de commettre quelques infractions, qui met l'esprit dans une gêne stérilisante, et tu auras le bilan.

Ce qu'il est advenu de mon âme et de mes croyances, de mon esprit et de mon cœur, durant ces quatre ans, je ne te le dirai pas, ce serait trop long. La constante méditation où je fuyais l'amère réalité n'aura pas été inutile. J'ai maintenant des désirs, des espérances qu'auparavant je ne prévoyais même pas. Mais ce ne sont encore que des hypothèses ; donc passons. Seulement toi, ne m'oublie pas, aide-moi ! Il me faut des livres, de l'argent : fais-m'en parvenir, au nom du Christ !

Omsk est une petite ville, presque sans arbres ; une chaleur excessive, du vent et de la poussière en été, en hiver un vent glacial. Je n'ai pas vu la campagne. La ville est sale, soldatesque et par conséquent débauchée au plus haut point (je parle du peuple). Si je n'avais pas rencontré des âmes sympathiques, je crois que j'aurais été perdu. Konstantin Ivonitch Ivanor a été un frère pour moi. Il m'a rendu tous les bons offices possibles. Je lui dois de l'argent. S'il vient à Pétersbourg, remercie-le. Je lui dois vingt-cinq roubles. Mais comment payer cette cordialité, cette constante disposition à réaliser chacun de mes désirs, ces attentions, ces soins?... Et il n'était pas seul ! Frère, il y a beaucoup d'âmes nobles dans le monde.

Je t'ai déjà dit que ton silence m'a bien tourmenté. Mais je te remercie pour l'envoi d'argent. Dans ta plus prochaine lettre (même dans la lettre officielle, car je ne suis pas encore sûr de pouvoir te donner une autre adresse), donne-moi des détails sur toi, sur Emilia Theodorovna, les enfants, les parents, les amis, nos connaissances de Moscou, qui vit, qui est mort. Parle-moi de ton commerce, avec quel capital fais-tu maintenant tes affaires ? Réussis-tu ? As-tu déjà quelque chose ? Enfin pourras-tu m'aider pécuniairement et de combien pourras-tu m'aider par an ? Ne m'envoie l'argent dans la lettre officielle que si je ne trouve pas d'autre adresse ; en tout cas, signe toujours Mikhaïl Petrovitch (tu comprends ?). Mais j'ai encore un peu d'argent ; en revanche, je n'ai pas de livres. Si tu peux, envoie-moi les revues de cette année, par exemple les Annales de la patrie.

Mais voici le plus important : il me faut (à tout prix) les historiens antiques (traduction française) et les nouveaux ; quelques économistes et les Pères de l'Église. Choisis les éditions les moins coûteuses et les plus compactes. Envoie immédiatement.

.

Ce sont des gens simples, me dira-t-on pour m'encourager. Mais un homme simple est bien plus à craindre qu'un homme compliqué.

D'ailleurs les hommes sont partout les mêmes. Aux travaux forcés, parmi des brigands, j'ai fini par découvrir des hommes, des hommes véritables, des caractères profonds, puissants, beaux. De l'or sous de l'ordure. Il y en avait qui, par certains aspects de leur nature, forçaient l'estime ; d'autres étaient beaux tout entiers, absolument. J'ai appris à lire à un jeune Tcherky envoyé au bagne pour brigandage ; je lui ai même enseigné le russe. De quelle reconnaissance il m'entourait ! Un autre forçat pleurait en me quittant ; je lui ai donné de l'argent, très peu, il m'en a une gratitude sans bornes. Et pourtant mon caractère s'était aigri ; j'étais avec eux capricieux, inconstant ; mais ils avaient égard à l'état de mon esprit et supportaient tout de moi, sans murmurer. Et que de types merveilleux j'ai pu observer au bagne ! J'ai vécu de leur vie et puis me vanter de les bien connaître.

Que d'histoires d'aventuriers et de brigands j'ai recueillies ! Je

pourrais en faire des volumes. Quel peuple extraordinaire ! Je n'ai pas perdu mon temps ; si je n'ai pas étudié la Russie, je sais par cœur le peuple russe ; bien peu le connaissent comme moi... Je crois que je me vante. C'est pardonnable, n'est-ce pas ?

.....
 Envoie-moi le *Coran*, *Kant* (Critique de la raison pure), *Hegel*, surtout son *Histoire de la philosophie*. Mon avenir dépend de tous ces livres. Mais surtout remue-toi pour m'obtenir d'être transféré au Caucase. Demande à des gens bien informés où je pourrais publier mes livres et quelles démarches il faudrait faire. D'ailleurs, je ne compte rien publier avant deux ou trois ans. Mais d'ici là, aide-moi à vivre, je t'en conjure ! Si je n'ai pas un peu d'argent, je serai tué par le service ! Je compte sur toi !

Maintenant je vais écrire des romans et des drames. Mais j'ai encore à lire beaucoup, beaucoup ; ne m'oublie donc pas !

Encore une fois adieu.

Г. Д.

(Trad. André Gide, *Dostoievsky* ; éd. Plon-Nourrit.)

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN

Cette page extraite d'une sorte d'autobiographie intellectuelle nous permet de saisir au vif le travail de l'imagination et de la sensibilité de Dostoievsky, et comment d'une scène banale il fait un petit drame sobre et poignant. A vrai dire, il n'observe pas la réalité du dehors ; il la pénètre et il la vit.

ÉBAUCHE DE ROMAN

Je remarque un ouvrier qui va sans femme à son bras. Mais il a un enfant avec lui, un petit garçon. Tous deux ont la mine triste des isolés. L'ouvrier a une trentaine d'années ; son visage est fané, d'un teint malsain. Il est endimanché, porte une redingote usée aux coutures et garnie de boutons dont l'étoffe s'en va ; le collet du vêtement est gras ; le pantalon mieux nettoyé semble pourtant sortir de chez le fripier ; le chapeau haut de forme est très râpé. Cet ouvrier me fait l'effet d'un typographe. L'expression de sa figure est sombre, dure, presque méchante. Il tient l'enfant par la main, et le petit se fait un peu traîner. C'est un mioche de deux ans ou de guère plus, très pâle, très chétif, paré d'un veston, de petites bottes à tiges rouges et d'un chapeau qu'embellit une plume de paon. Il est fatigué. Le père lui dit quelque chose, se moque peut-être de son manque de jarret. Le petit ne répond pas et cinq pas plus loin son père se baisse, le prend dans se bras et le porte. Il semble

content, le gamin, et enlace le cou de son père. Une fois juché ainsi, il m'aperçoit et me regarde avec une curiosité étonnée. Je lui fais un petit signe de tête, mais il fronce les sourcils et se cramponne plus fort au cou de son père. Ils doivent être de grands amis tous deux.

Dans les rues, j'aime à observer les passants, à examiner leurs visages inconnus, à chercher qui ils peuvent bien être, à m'imaginer comment ils vivent, ce qui peut les intéresser dans l'existence. Ce jour-là, j'ai été préoccupé surtout de ce père et de cet enfant. Je me suis figuré que la femme, la mère, était morte depuis peu, que le veuf travaillait à son atelier toute la semaine, tandis que l'enfant restait abandonné aux soins de quelque vieille femme. Ils doivent loger dans un sous-sol où l'homme loue une petite chambre, peut-être seulement un coin de chambre. Et, aujourd'hui dimanche, le père a conduit le petit chez une parente, chez la sœur de la morte probablement. Je veux que cette tante, qu'on ne va pas voir souvent, soit mariée à un sous-officier et habite une grande caserne dans le sous-sol, mais dans une chambre à part. Elle a pleuré sa défunte sœur, mais pas bien longtemps. Le veuf n'a pas montré non plus grande douleur, pendant la visite tout au moins. Toutefois, il est demeuré soucieux, parlant peu et seulement de questions d'intérêt. Bientôt il se sera tu. On aura alors apporté le samovar ; on aura pris le thé. Le petit sera resté assis sur un banc, dans un coin, faisant sa moue sauvage, fronçant les sourcils, et, à la fin, se sera endormi. La tante et son mari n'auront pas fait grande attention à lui ; on lui aura pourtant passé un morceau de pain et une tasse de lait. Le sous-officier, muet tout d'abord, lâchait à un moment donné une grosse plaisanterie de soudard au sujet du gamin que son père réprimandait précisément. Le mioche aura voulu repartir tout de suite, et le père l'aura ramené à la maison de Veborgskaia à Litienaiia.

Demain le père sera de nouveau à l'atelier et le moutard avec la vieille femme.

(Trad. André Gide, *Journal d'un écrivain, Dostoïevsky*; éd. Plon-Nourrit.)

L'HONNÊTE VOLEUR

Cette nouvelle de Dostoïevsky, dont nous extrayons la traduction d'un volume intitulé *La Logeuse*, rentre dans le genre qu'il a le plus de joie à traiter, la description de la vie lamentable et édifiante des pécheurs et des humbles au cœur innocent, auxquels il avait consacré le meilleur de son génie dans son livre *Les Pauvres Gens*.

Le narrateur Astafi Ivanovitch a recueilli chez lui un pauvre hère, ivrogne et déchu, qui l'a volé et l'a quitté, mais pour lequel il garde encore une amitié pleine de compassion.

« Eh bien, monsieur, il partit. J'attends un jour, un autre... et je pense : « Il rentrera ce soir. » Non, voilà le troisième jour... Personne... J'ai

eu peur. L'angoisse me saisit. Je ne bois ni ne mange, je ne dors pas... J'étais complètement désarmé... Le quatrième jour, je suis allé le chercher. J'ai fait tous les débits ; je demandais s'il ne s'était pas égaré ! « Il est peut-être tombé ivre-mort quelque part, et gît maintenant comme une poutre pourrie. » Je suis retourné à la maison ni mort ni vif. Le lendemain, j'ai décidé aussi d'aller à sa recherche. Et je me maudissais d'avoir laissé cet imbécile partir de chez moi de sa propre volonté. Mais, presque à l'aube du cinquième jour (c'était fête), la porte grince... Que vois-je ? Emelian... C'est lui qui rentre ! Tout bleuâtre, les cheveux sales, comme s'il avait dormi dans la rue, maigre comme un clou.

« Il ôte son paletot, s'assoit sur mon coffre et me regarde. J'étais heureux, mais en même temps une sorte d'angoisse m'étreignait l'âme encore pire qu'auparavant. C'est-à-dire, monsieur, que s'il m'était arrivé à moi quelque chose de pareil, j'aurais préféré crever comme un chien plutôt que de revenir. Emelian, lui, était revenu. Naturellement, c'est pénible de voir un homme dans une pareille situation. Je me suis mis à le consoler, à le dorloter.

« Eh bien ! lui dis-je, Emelian, je suis content que tu sois revenu. Si tu avais encore tardé aujourd'hui, je serais retourné te chercher dans les débits. As-tu mangé ?

« — J'ai mangé, Astafi Ivanovitch.

« — Est-ce bien vrai ? Tiens, mon ami, il reste un peu de soupe d'hier. C'est du bouillon ; et voilà du pain et de l'ail. Mange, ça n'est jamais de trop.

« Je l'ai servi, et alors je me suis aperçu qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours, si grand était son appétit. En un mot, c'était la faim qui l'avait forcé à revenir. Je me suis attendri. Je le regarde et pense : « J'irai au débit et lui rapporterai un peu de vin, et nous ferons la paix une bonne fois. Assez ! Je n'ai plus de colère contre toi. Emelian. »

« J'ai apporté du vin.

« Voilà, Emelian Ilitch, buvons un peu pour la fête... Veux-tu boire ? C'est sain.

« Il tendit la main avec avidité. Il tenait déjà le verre, mais soudain s'arrête. Je regarde. Il prend le verre et le porte à sa bouche. Le verre tremblait dans sa main... Non. Il le replace aussitôt sur la table.

« Quoi, Emelian ?

« — Non... C'est-à-dire, Astafi Ivanovitch...

« — Quoi ! Tu ne veux pas boire...

« — Mais... non, Astafi Ivanovitch... Je ne boirai plus...

« — Quoi ! tu veux tout à fait cesser de boire, Emelian, ou c'est seulement pour aujourd'hui ?

« Il se tut. Je regarde. Il appuie sa tête dans ses mains.

« — Eh bien ! serais-tu malade, Emelian ?

« — Oui... Je ne me sens pas bien.

« Je l'ai mis au lit. Je regarde. En effet, ça va mal : sa tête est brûlante ; il a la fièvre. Je restai près de lui toute la journée. La nuit fut encore plus mauvaise. Je fis un mélange de kwass avec du beurre et de l'ail, et j'y ajoutai de petits morceaux de pain.

« — Tiens ! dis-je, mange un peu. Ça ira peut-être mieux.

« Il hocha la tête.

« — Non, dit-il, aujourd'hui je ne mangerai pas.

« Je lui préparai du thé ; ma vieille était très fatiguée. Ça ne va pas mieux. Décidément, ça ne va pas, pensai-je.

« Le troisième jour, je suis allé chercher un médecin. J'avais un médecin, un certain Kostopravof, que je connaissais. Autrefois quand je travaillais chez les Bossomiaguine, j'avais fait sa connaissance. Il m'avait soigné. Le médecin vint, l'examina. « Oui, dit-il, ça va mal. Ce n'était pas la peine de venir me chercher. Mais on peut tout de même lui donner une poudre... »

« Ma foi, je ne lui ai pas donné de poudre, et cependant on était déjà au cinquième jour.

« Il était couché là, devant moi, et touchait à sa fin. J'étais assis sur le rebord de la fenêtre, mon ouvrage à la main. La vieille allumait le poêle. Tous trois étions silencieux. Mon cœur se fendait en le regardant. C'était comme si j'enterrais mon propre fils. Je savais qu'il me regardait... Depuis le matin je sentais qu'il voulait me dire quelque chose, mais n'osait pas... Enfin moi aussi je le regarde. Je lis dans les yeux du malheureux une telle angoisse. Il ne me quitte pas des yeux. Mais quand il s'aperçut que je le regardais, il détourna son regard...

« — Astafi Ivanovitch !

« — Quoi, Emelian ?

« — Si, par exemple, on vendait mon pardessus... est-ce qu'on en donnerait beaucoup ?

« — Ma foi ! je n'en sais rien, Emelian. On en donnerait peut-être trois roubles...

« Après un court silence, Emelian m'appela de nouveau.

« — Astafi Ivanovitch !

« — Quoi, Emelian ?

« — Quand je serai mort, vendez mon pardessus. Ce n'est pas la peine de m'ensevelir avec. Je resterai sans... Le pardessus, c'est quelque chose qui a de la valeur... on peut en tirer du profit...

« Mon cœur, monsieur, se serrait de telle façon que je ne saurais dire. Je vois venir l'angoisse d'avant la mort. De nouveau, nous nous sommes tus. Une heure se passa ainsi... Je le regardai. Il me regarda aussi. Et quand nos regards se rencontrèrent, de nouveau il baissa les yeux.

« — Si tu voulais boire un peu d'eau, Emelian Ilitch ?

« — Oui, donnez-m'en, Astafi Ivanovitch... Que Dieu vous bénisse...

« Je lui donnai à boire. Il but.

« — Je vous remercie, Astafi Ivanovitch, dit-il.

« — Voulez-vous encore quelque chose, Emelian?

« — Non, Astafi Ivanovitch. Rien.. Seulement...

« — Quoi?

« — Seulement...

« — Quoi donc, Emelian?

« — Le pantalon... C'est-à-dire... C'est moi qui l'ai pris, Astafi Ivanovitch...

« — Eh bien ! Dieu te pardonne, Emelian, malheureux que tu es... Dors en paix...

« Et moi, monsieur, la respiration me manquait. Des larmes coulaient de mes yeux. Je me suis détourné...

« — Astafi Ivanovitch !...

« Je regarde. Emelian veut parler. Il fait des efforts, remue les lèvres... Soudain, il est devenu tout rouge, me regarde... Et, tout d'un coup je vois qu'il devient pâle, pâle, tout blême... Il rejeta en arrière sa tête, respira profondément et rendit son âme à Dieu. »

(Trad. J.-W. Bienstock, *La Logeuse*; éd. Rieder et C^{ie}.)

INFLUENCE

L'influence de Dostoïevsky fut plus longue à s'établir, particulièrement en France, que celle de Tolstoï. M. de Vogué, en le révélant aux lecteurs français dans son beau livre « le Roman Russe », semblait reculer devant l'étrangeté de son génie, comme devant un monstre. De nos jours, la proportion semble renversée, et plus que celle de Tolstoï la pensée de Dostoïevsky semble agir sur nos jeunes romanciers. Presque tous feraient le jugement de Nietzsche : « La découverte de Dostoïevsky a été pour moi plus importante que celle de Stendhal : il est le seul qui m'ait appris quelque chose en psychologie. »

Le fait est que nous sommes saisis par la beauté sauvage, étrangement illuminée, de l'œuvre confuse de Dostoïevsky et par son essor farouche d'évasion vers une autre lumière.

Dans une page sobre et splendide de sa « Maison des Morts », Dostoïevsky raconte comment une escouade de forçats libéra un jour un grand aigle de Sibérie, récemment capturé, et qui, l'aile blessée, dans un coin de la cour des casernes semblait attendre haineusement la mort. « S'il doit crever, dit un forçat, qu'il crève libre ! » Après le dîner, quand les tambours eurent battu l'appel de corvée, les hommes de l'escouade s'emparèrent de l'aigle malgré sa résistance farouche et l'apportèrent sur le glacis. Tous semblaient heureux, on ne savait de quoi. « On lança l'aigle du haut du glacis dans la steppe. C'était à la fin de l'automne par une après-midi froide et obscure. Le vent sifflait sur la steppe nue et gémissait dans les grandes herbes jaunies, desséchées. L'aigle s'enfuit en droite ligne, battant de l'aile malade, et comme pressé d'arriver là où les regards ne le suivraient plus. » Les forçats raillent et gouaillent : l'aigle n'a pas tourné la tête ;

il ne leur a même pas dit merci ! Mais ils le suivent du regard avec une anxiété passionnée, et quand ils ne voient plus pointer sa tête entre les hautes herbes, alors, sous la voix rude des soldats, ils se mettent au travail, silencieusement et joyeusement, parce qu'ils ont libéré l'aigle.

Tout le sens de la vie et de l'œuvre de Dostoievsky est là. Du plus profond des gouffres de misère il criait de Sibérie à son frère : « O Micha, pour l'amour de Dieu, ne m'en veuille pas. Songe que je suis seul et comme un caillou rejeté... » Son cri a été entendu, mais non point par son frère. L'Évangile, que pendant les quatre ans de son séjour dans la Maison des Morts, il lisait tous les soirs avant de s'endormir, sous la lanterne tragique du dortoir, l'a tiré du gouffre, sauvé du vertige, libéré de lui-même, et baigné d'une joie d'amour que l'orgueil de Nietzsche n'a pas connue et que l'ardent tremblement de notre Pascal avait conquise.

Les « Confessions » de J.-J. Rousseau avaient fait, nous le savons, une profonde impression sur l'esprit de Dostoievsky, et lui-même dans toute son œuvre, sous son nom ou sous celui de ses héros, n'a pas fait autre chose qu'une sorte de confession ardente, plus sincère que celle de Rousseau et plus humble. La région la plus trouble de l'âme, celle où s'élaborent les monstres du désir et du péché, il l'éclaire d'une lueur d'innocence évangélique. Et c'est là, sans doute, le secret de son action et de son influence sur ceux de nos jeunes romanciers contemporains, qui, plus encore que les problèmes des relations des hommes dans la vie sociale, se posent avec franchise le problème des relations de l'homme avec Dieu.

TOLSTOÏ (1828-1910)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Léo Nikolaïevitch Tolstoï est né le 28 août 1828 à Iasnaïa-Poliana, propriété familiale, dans le gouvernement de Toula, près de la Mer Noire. Orphelin de bonne heure, il nous dit dans son premier ouvrage *l'Enfance* (1852) ce que furent ses premières années, turbulentes, secouées par le tremblement de la mort des siens, et traversées par les deux lumineuses figures de la vieille bonne Natacha et de Gricha l'innocent, qui devant les icones du foyer savait si bien prier, en pleurant. Etudiant à l'Université de Kazan, puis officier dans le Caucase, il nous dit plus tard dans ses *Confessions* (1879-1881) qu'il ne peut se rappeler sans horreur, dégoût et souffrance ces années perdues de folles dissipations et de jeune fièvre orgueilleuse. Du moins dès ce moment préfère-t-il la vie aventureuse à la vie stérile et criminelle des jeunes oisifs de Pétersbourg et de Moscou, et sans doute éprouva-t-il lui-même, dans ce haut décor de montagnes, de rochers et de torrents, quelque-une de ces crises de charité héroïque qui, dans son roman des *Cosaques* (1852), labourent et fécondent l'âme du jeune Olénine.

Cité pour sa bravoure à l'ordre du jour de l'armée, au siège de Sébastopol en 1854, il adresse à la revue, *le Contemporain*, des récits de guerre poignants tout frémissants de l'horreur de la guerre, et dédiés passionnément au seul héros qu'il veut désormais servir : *la Vérité*.

Au retour d'un voyage d'études en Europe, toujours en quête d'une activité féconde, il se fait de toute son âme l'éducateur des enfants pauvres, des fils de ses paysans d'Iasnaïa-Poliana. Mais bientôt le scrupule le saisit et la honte d'enseigner à ces âmes claires d'enfants une vérité qu'il ne sait pas, et il s'enfuit chez ces Baschkirs où il placera plus tard la scène de sa dramatique nouvelle : « *Ce qu'il faut de*



terre aux hommes » (1884). Après une cure de vie libre et franche, qui était au moins selon la vérité de la nature, il rentre dans la société et se marie à trente-quatre ans, avec la fille du docteur Berce, en qui il croit voir celle qui doit être l'associée, la compagne des bons et des mauvais jours. Il connaît alors quinze années de paix et de joies familiales, pendant lesquelles il publie ses grandes œuvres souveraines : *la Guerre et la Paix* (1872) et *Anna Karénine* (1877).

Et soudain, en plein bonheur et en pleine gloire, il se trouve lancé en pleine crise morale, jusqu'à l'idée et la tentation du suicide, par le sentiment profond et horrible qu'il a de vivre en plein mensonge, de se mentir à lui-même et de mentir aux autres. en ne mettant pas sa vie d'accord avec sa pensée.

La rencontre d'un humble paysan, nommé Soutaïef, le sauva du désespoir en le ramenant dans la voie droite qu'éclaire l'évangile. Alors il s'éloigna pour toujours des mondains tumultueux et frivoles pour se rapprocher de ces humbles, les seuls qui ont compris le sens de la vie, qui savent en pleine misère vivre sans révolte et mourir sans désespoir. Et c'est un humble encore, le moujick Boudarew, qui, dans le mot de la Bible *A la sueur de ton front, pétris ton pain*, fait briller à ses yeux son devoir et le vrai secret du bonheur.

Alors, vêtu en paysan, Léo Nikolaïevitch Tolstoï fait à pied les mille kilomètres qui séparent Moscou d'Iasnaïa Poliana ; et là, enfin, là seulement, se faisant ma-

nœuvre, cordonnier, laboureur, bûcheron en même temps qu'écrivain, apôtre, il trouve et savoure dans le travail du corps et de l'esprit non pour lui, mais pour les autres, la paix de sa conscience et de son cœur. C'est de là, roi de charité, qu'il lance par le monde les belles paraboles d'un évangile d'amour humain, si large et si pur, que, de tous les points de l'Europe, toutes les misères frémissantes se tournaient vers le grand vieillard. Et l'écho encore s'en prolonge... C'est ce Tolstoï « écrivain socia-



liste » que symbolise le tableau de Jan Stika, où il apparaît, à sa table de travail, entouré des figures allégoriques de ceux qui souffrent et le contemplant comme leur sauveur.

Excommunié en 1901 par le Saint-Synode après son roman de *Résurrection* (1900), mais grandi encore, et respecté même par le gouvernement du tzar, comme une

autorité plus haute, Léon Tolstoï eut encore dans son foyer même à soutenir, contre ceux qu'il aimait le plus, de cruels combats.

Un jour, préférant à tout la vérité de son âme, il s'enfuit et vint agoniser et mourir le 19 novembre 1910 dans la petite gare d'Astovo, et aux siens, qui l'avaient rejoint, il dit seulement : « *Il y a des milliers d'êtres souffrants à travers le monde. Pourquoi êtes-vous si nombreux autour de moi ?* »

Sur un lit de fer, un lit de pauvre, le grand voyageur nostalgique avait enfin trouvé le repos.

Une foule immense d'étudiants et de paysans, de fidèles, l'accompagna, en chantant des psaumes, jusqu'à sa dernière demeure terrestre, la plaine neigeuse, près de la forêt.

Tolstoï est un des plus hauts sommets de la pensée humaine. Il domine comme Dante ; mais il est plus pacifique ; il fulgure moins et il rayonne plus. Il domine comme Gœthe ; mais il est plus aimant : il réchauffe plus. Saint François d'Assise l'eût aimé, et aussi Pascal.

LES COSAQUES (1852)

Le jeune aristocrate russe Olénine, las d'une vie dissipée et oisive, erre souvent dans la forêt avec le vieux cosaque, cynique et sage, l'oncle Erochka, qui aime les bêtes plus que les hommes et dont le mot favori est : « Quand on est mort, l'herbe pousse sur vous ». Ce jour là Olénine est venu seul dans la forêt.

MÉDITATIONS DANS LA FORÊT

Le lendemain, Olénine, sans le vieillard, partit seul pour l'endroit où, avec le vieux, il avait effrayé un cerf. Au lieu de sortir par la porte cochère, il grimpa, comme tous le faisaient dans la stanitza, par la haie épineuse, et il n'avait pas encore réussi à défaire les épines qui s'étaient accrochées à son habit, que son chien, qui courait en avant, fit lever deux faisans. Aussitôt entré dans le buisson d'épines, à chaque pas se levèrent des faisans. (Le vieux ne lui avait pas montré la veille cet endroit qu'il réservait pour la chasse au piège). Olénine tua cinq faisans en douze coups, et, à les poursuivre à travers les épines, il se fatiguait tant, que la sueur coulait sur son corps. Il appela le chien, baissa la gâchette, serra les balles, et, en se défendant des mouches par les manches de son caftan, doucement, il se dirigea vers le même endroit que la veille. Cependant, il ne pouvait retenir les chiens, qui, à chaque pas, trouvaient des traces, et il tira encore une paire de faisans, si bien que, perdant ainsi son temps, il était déjà près de midi quand il reconnut l'endroit où il était venu la veille.

Le jour était tout à fait clair, calme et chaud ; la fraîcheur matinale,

même dans la forêt, avait disparu, et des myriades de moucherons enveloppaient littéralement son visage, son dos et ses mains. Le chien noir était devenu gris, tant son dos était couvert de moucherons. Les vêtements, à travers lesquels ils piquaient, étaient aussi tout à fait gris. Olénine était déjà prêt à s'enfuir loin des moucherons, déjà il lui semblait impossible de vivre dans la stanitza durant l'été, déjà il voulait aller à la maison ; mais, en songeant que, cependant, des hommes y vivaient, il résolut de tout supporter et de se laisser piquer. Et, chose étrange, vers midi, cette sensation lui devint même agréable. Il lui semblait même que, sans cette atmosphère de moucherons qui l'enveloppaient de toutes parts, sans cette pâte de moucherons qui s'écrasaient sous la main sur le visage en sueur, et sans cette démangeaison par tout le corps, la forêt perdrait pour lui son caractère et son charme. Ces myriades d'insectes allaient si bien à cette végétation sauvage et puissante, à cette multitude de bêtes et d'oiseaux qui emplissaient la forêt, à cette verdure sombre, à cet air parfumé et chaud, à ces petits fossés d'eau trouble qui surgissaient partout du Terek et clapotaient quelque part sous le feuillage, qu'il trouvait maintenant agréable ce qui, auparavant, lui semblait terrible et insupportable. Arrivé à l'endroit où, la veille, il avait trouvé la bête, et, n'y rencontrant rien, il voulut se reposer. Le soleil était droit au-dessus de la forêt, et lui chauffait le dos et la tête dès qu'il sortait dans la clairière ou sur la route. Sept lourds faisans lui tiraient les reins jusqu'à le faire souffrir. Il découvrit les traces du cerf d'hier, il s'installa sous un buisson de la forêt au même endroit où, la veille, le cerf s'était couché et s'allongeait près de son gîte.

Il regarda autour de lui la verdure sombre, l'endroit couvert de sueur de fumier de la veille, la trace des genoux du cerf, une motte de terre noire déplacée par le cerf en fuite et l'empreinte de ses pas. Il avait frais, se sentait à l'aise, il ne pensait à rien, ne disait rien ; mais tout à coup, il fut envahi sans cause par un tel sentiment de bonheur et d'amour universel que, par une habitude d'enfance, il se signa et se mit à remercier quelqu'un. Tout à coup, avec une clarté extraordinaire, lui venait en tête ceci : « Moi, Dmitri Olénine, un être si différent de tout, maintenant je suis étendu seul, Dieu sait où, dans cet endroit qu'habite un beau vieux cerf qui peut-être jamais n'a vu un homme. Je suis dans un endroit où jamais personne ne s'est assis et n'a pensé comme moi.

« Je suis assis ; autour de moi, il y a des arbres jeunes et vieux, et l'un d'eux est entouré de pampres sauvages ; autour de moi s'agitent des faisans qui se pourchassent, sentant peut-être leurs frères tués. » Il touchait ses faisans, les examinait et essuyait à son caftan sa main couverte de sang encore chaud.

« Les chacals sentent peut-être, et avec des facies mécontents passent de l'autre côté. Près de moi, volant parmi les feuilles qui leur semblent d'énormes îles, d'innombrables moucherons bourdonnent dans l'air, un, deux, trois,

quatre, cent, mille, un million, et tous bourdonnent autour de moi, dans un but quelconque, et chacun est aussi particulier que moi, Dmitri Olénine. » Et il se représente clairement ce que pensent les mouchérons et pourquoi ils bourdonnent. « Par ici, ici, camarades ! Voilà qui l'on peut piquer », bourdonnent-ils en l'entourant. Et il était clair pour lui, qu'il n'était nullement un gentilhomme russe, membre de la Société de Moscou, ami et parent de tel et tel, mais tout simplement comme le moucheron, le faisan, le cerf, comme ceux qui vivaient maintenant autour de lui. « Comme eux, et l'oncle Erochka, je vivrai, je mourrai. Et il dit vrai : l'herbe seulement poussera dessus.

« Eh bien ! que signifie : l'herbe poussera ? pensa-t-il. Il faut vivre quand même, il faut être heureux, car je ne désire qu'une chose, le bonheur. Qu'importe ce que je puis être : le même animal sur lequel, comme sur tous, l'herbe poussera, et pas plus, ou un cadre dans lequel est placée une partie de la divinité, il faut quand même vivre le mieux possible. Comment donc faut-il vivre pour être heureux et pourquoi ne l'étais-je pas auparavant ? » Et il commença à se rappeler sa vie passée et il se faisait horreur ; il se trouvait lui-même égoïste, exigeant, tandis qu'en réalité rien ne lui était nécessaire. Et toujours il regardait autour de lui la verdure transparente, le soleil couchant, le ciel clair, et il se sentait heureux comme auparavant ? « Pourquoi suis-je heureux, et pourquoi vivais-je auparavant ? pensa-t-il. Comment ai-je été exigeant pour moi, et n'ai-je rien fait pour moi sauf honte et douleur ? Et voilà, pour être heureux, il ne me faut rien ! » Et, tout à coup, devant lui, brille une lumière nouvelle. « Le bonheur, le voilà, se dit-il, c'est de vivre pour les autres. C'est clair. En l'homme se trouve le besoin du bonheur, donc il est légitime. En le satisfaisant d'une façon égoïste, c'est-à-dire en cherchant pour soi richesse, gloire, commodité de la vie, amour, il peut arriver que les circonstances surgiront telles qu'il sera impossible de satisfaire à tous ses désirs. Quels sont donc les désirs qui peuvent toujours être satisfaits malgré les conditions extérieures ? Lesquels ? L'amour, le sacrifice de soi-même ! » Il devint si joyeux et si ému en découvrant ce qui lui semblait une vérité nouvelle, qu'il bondit et, impatient, se mit à chercher pour qui il pourrait se sacrifier au plus vite, à qui faire le bien, qui aimer ? « Pour soi-même, il ne faut rien ; alors pourquoi ne pas vivre pour les autres ? » pensait-il encore.

Il prit son fusil, et avec l'intention de rentrer au plus vite à la maison afin de réfléchir à tout cela et de trouver l'occasion de faire le bien, il sortit de l'épaisseur de la forêt. Quand il fut sur la clairière, il se retourna : derrière le sommet des arbres, déjà l'on n'apercevait plus le soleil, l'air devenait plus frais et le paysage lui semblait tout à fait inconnu et tout différent de celui qui entourait la stanitza. Tout se changeait d'un coup, et le temps et le caractère de la forêt ; le ciel se couvrait de nuages, le vent bruissait dans les arbres, autour on ne voyait que des roseaux et le bois pourri, brisé. Il appela son chien qui s'éloignait de lui à la poursuite de quelque animal, et sa voix lui répondit

comme dans un désert : soudain il se sentit terriblement angoissé. Il se prit à avoir peur. Il songeait aux Abreks, aux meurtres qu'on lui avait racontés, et il attendait... Voilà ! de chaque buisson surgira un Tchetchenze et il devra défendre sa vie et mourir et trembler. Il pensait à Dieu, à la vie future, comme il ne l'avait pas fait de longtemps. Et autour de lui, c'était la même nature sombre, sévère, sauvage. Vaut-il de vivre pour soi, — disait-il — quand on meurt ainsi, sans faire rien de bon, si bien que personne ne s'en aperçoit ? » Il montait dans la direction où, croyait-il, se trouvait la stanitza. Il ne pensait déjà plus à la chasse. Il sentait la fatigue meurtrière, et surtout attentivement, presque avec horreur, il observait chaque buisson, chaque arbre, attendant à chaque moment la fin de sa vie. Après avoir erré assez longtemps, il se trouva le long d'un fossé dans lequel coulait l'eau froide du Terek, et pour ne plus errer, il résolut de suivre ce fossé. Il allait ne sachant lui-même où ce chemin le mènerait. Tout à coup, derrière lui, craquèrent les roseaux. Il tressaillit et saisit son fusil. Il eut honte. Le chien, en respirant lourdement, se jeta dans l'eau froide du fossé et commença à barboter.

Il but avec lui et marcha dans la direction où coulait le fossé en supposant qu'elle le mènerait à la stanitza. Mais, malgré la compagnie du chien, autour de lui tout lui semblait encore plus triste. La forêt s'assombrissait, le vent soufflait de plus en plus fort dans les sommets des vieux arbres crevassés. Quelques grands oiseaux, en poussant des cris, volaient autour de leurs nids construits sur ces arbres. La végétation devenait plus pauvre, plus fréquents devenaient les roseaux naissants, et les clairières nues sablées, creusées par les traces des bêtes. Au bruit du vent s'ajouta encore un éboulement triste, monotone. En général, son âme était prise de torpeur. Il tâta les faisans qui étaient derrière lui, un manquait. Le faisan était tombé et perdu ; seule, sa petite tête ensanglantée restait attachée à la ceinture. Saisi d'effroi comme jamais, il se mit à prier Dieu et ne craignait qu'une seule chose : mourir sans avoir fait rien de bon. Et il voulait tant vivre, vivre pour faire acte de sacrifice !

TROIS MORTS (1859)

Dans ce récit paru en 1859, Tolstoï nous met en présence de l'idée, du spectacle même de la mort. Dans une sorte de triptyque, il nous décrit tour à tour la mort distinguée d'une jeune femme riche, poitrinaire, qui meurt effrayée, capricieuse et plaintive, sans comprendre le grand mystère, — puis la mort vulgaire, dans une humble izba, du vieux postillon, l'oncle Fédor, qui s'éteint au milieu d'une dizaine de postillons ronflant, mais qui, avant de mourir, a donné ses bottes de cuir neuves au jeune Sérioja, en lui faisant promettre d'acheter une pierre pour sa tombe, — et enfin la mort magnifique, sereine et féconde, la mort du Chêne dans la forêt.

LA MORT DU CHÊNE

Un mois plus tard, une chapelle de pierre s'élevait sur la tombe de la défunte. Sur celle du postillon il n'y avait pas encore de pierre, et l'herbe verte poussait sur le petit tertre, seul indice d'une existence humaine disparue.

— Ce sera un péché, Sérioja, si tu n'achètes pas la pierre pour Fédor, dit un jour la cuisinière. Autrefois, tu disais : A l'hiver ! l'hiver est passé et maintenant, pourquoi ne tiens-tu pas ta parole ? C'était devant moi. Il est déjà venu une fois te la demander ; si tu ne l'achètes pas, il reviendra et se mettra à t'étouffer.

— Mais je ne refuse pas, répondit Sérioja. J'achèterai la pierre, c'est sûr, je l'achèterai pour un rouble et demi. Je ne l'ai pas oublié, mais il faut la porter. Quand il y aura une occasion d'aller en ville, je l'achèterai.

— Au moins, si tu mettais une croix, voilà ce qui serait bien ; autrement, c'est mal, dit un vieux postillon... Enfin, tu portes ses bottes !...

— Mais où prendre une croix ? On ne peut pas la faire avec des bûches.

— Que dis-tu ! On n'en fera pas avec des bûches, mais prends une hache et va dans le bois, de bon matin, et tu en feras une. Tu couperas un frêne et ça fera une croix ; autrement, il faut encore donner de l'eau-de-vie au gardien ; si l'on voulait donner de l'eau-de-vie à chaque canaille, on n'en finirait pas. Tiens, récemment, j'ai cassé une volige, alors j'en ai coupé une nouvelle superbe. Personne n'a dit mot.

Le matin, à l'aube, Sérioja prit une hache et alla au bois.

Tout était couvert d'une froide rosée qui tombait encore et n'était pas éclairée par le soleil. L'orient s'éclairait peu à peu et reflétait sa lumière faible sur la voûte du ciel couvert de nuages légers. Pas une petite herbe, en bas, pas une feuille de la plus haute branche des arbres ne remuait. Seuls, les bruits d'ailes, qu'on entendait parfois dans l'épaisseur du bois, ou leur frottement sur le sol, rompaient le silence de la forêt. Tout à coup, un son étrange... et la nature éclata et s'embrasa à la lisière de la forêt. Mais de nouveau les bruits retentirent et se répétèrent en bas près des troncs immobiles. La cime d'un arbre tremblait extraordinairement, ses feuilles semblaient murmurer quelque chose, et la fauvette, perchée sur l'une des branches, voleta deux fois en sifflant, et, en agitant sa petite queue, s'installa sur un autre arbre.

En bas, la hache craquait de plus en plus sourdement. De gros copeaux blancs tombaient sur l'herbe humide de rosée, un craquement léger accompagnait le coup. L'arbre vacillant tout entier se penchait vivement, se redressait en ébranlant profondément ses racines. Pour un moment, tout était calme, mais de nouveau l'arbre se courbait, sa tige craquait, et, brisant ses branches et ses feuilles, son sommet touchait le sol humide.

Les sons de la hache et des pas se turent. La fauvette, en sifflant, sauta plus haut : la petite branche qu'elle accrocha avec ses ailes se balança un moment et s'arrêta, comme les autres, avec toutes ses feuilles. Les arbres avec leurs branches immobiles se dressaient encore plus joyeux sur l'espace élargi.

Les premiers rayons du soleil, en perçant les nuages transparents, brillaient sur le ciel et se dispersaient sur la terre et le ciel. Le brouillard, par ondes, commençait à glisser dans les ravins. La rosée brillait en se jouant dans la verdure ; de petits nuages blancs, transparents, blanchissaient et couraient sur la voûte bleue. Les oiseaux s'ébattaient dans le fourré et comme éperdus gazouillaient quelque chose d'heureux. Les feuilles luisantes, calmes, murmuraient dans les cimes, et les branches des arbres vivants s'agitaient lentement, majestueusement au-dessus de l'arbre tombé, mort.

LA GUERRE ET LA PAIX (1872)

L'épisode que nous citons est un des plus émouvants et des plus chargés de sens. Le prince André Bolkonski, aide de camp du général Koutouzof, vient de tomber, sur le champ de bataille d'Austerlitz, au moment où, un drapeau à la main, il entraînait un bataillon russe.

LE CHAMP DE BATAILLE SOUS LE HAUT CIEL

Sur la montagne de Pratzen, gisait le prince André Bolkonski à ce même endroit où il était tombé, la hampe du drapeau dans la main. Perdant son sang, évanoui, il poussait un gémissement plaintif, faible, enfantin.

Vers le soir, il cessa de gémir tout à fait. Il ne savait combien de temps avait duré son évanouissement. Tout à coup il se sentait de nouveau vivant, et souffrant d'un mal violent qui lui déchirait la tête.

« Où est-il, ce haut ciel que je ne connaissais pas et que j'ai vu aujourd'hui pour la première fois ? » Telle fut sa première pensée. « Et cette souffrance que je ne connaissais pas non plus ? Oui, jusqu'à présent, je ne savais rien, rien. Mais où suis-je ? » Il se mit à écouter et perçut le piétinement des chevaux qui s'approchaient, et le son de voix qui parlaient français. Il ouvrit les yeux.

Au-dessus de lui était encore le haut ciel avec les nuages flottants qui se soulevaient encore plus haut et à travers lesquels s'apercevait l'infini bleuâtre. Il ne tournait pas la tête et ne voyait pas ceux qui, à en juger au bruit des sabots et des voix, s'approchaient de lui et s'arrêtaient.

Les cavaliers qui s'approchaient étaient Napoléon et deux aides de camp. Bonaparte, en parcourant le champ de bataille, donnait les derniers

ordres pour fortifier les batteries qui tiraient sur la digue, et il examinait les morts et les blessés qui restaient sur le champ de bataille.

— De beaux hommes, dit Napoléon, en regardant un grenadier russe tué, qui, le visage enfoncé dans le sol et la nuque noircie, était couché sur le ventre, une main déjà raidie, rejetée au loin.

— Les munitions des pièces de position sont épuisées, sire, dit à ce moment l'aide de camp qui arrivait des batteries qui tiraient sur Auhest.

— Faites avancer celles de la réserve, dit Napoléon, et, s'éloignant de quelques pas, il s'arrêta près du prince André qui était couché sur le dos, avec la hampe du drapeau près de lui. (Le drapeau avait été pris par les Français comme trophée).

— Voilà une belle mort ? dit-il, en regardant Bolkonski.

Le prince André comprit que ces paroles étaient dites par Napoléon et se rapportaient à lui. Il entendait qu'on appelait sire celui qui les prononçait. Mais il les entendait comme le bourdonnement d'une mouche. Non seulement il ne s'y intéressait pas, mais il ne les remarqua pas et les oublia aussitôt. Sa tête brûlait, il sentait son sang couler, il voyait au-dessus de lui le ciel lointain, haut, infini. Il savait que c'était son héros, Napoléon, mais, à ce moment, Napoléon lui semblait un homme si petit, si minime en comparaison des nuages !... Maintenant il se souciait peu qu'on s'arrêtât près de lui, qu'on dît de lui n'importe quoi ; néanmoins, il était content que des hommes se fussent arrêtés près de lui, et il désirait que ces hommes l'aidassent et le ramenassent à la vie qui lui semblait si belle, maintenant qu'il la comprenait autrement. Il rassembla toutes ses forces, pour remuer, émettre un son. Il agita faiblement la jambe et produisit un son maladif, faible, qui l'apitoya lui-même.

— Ah ! il vit ! dit Napoléon. Soulevez ce jeune homme et conduisez-le à l'ambulance !

Puis Napoléon (1) partit plus loin, à la rencontre du maréchal Lannes qui, soulevant son chapeau, s'approchait de l'empereur et le félicitait de la victoire.

Pendant l'incendie de Moscou, Pierre Besoukhov, le héros du roman, a été pris par le Français dans une troupe d'incendiaires. Dans le camp des prisonniers de guerre, il rencontre le doux moujick Platon Karataïev, dont l'humble et naïve sagesse le saisit et le réforme, comme la parole de Soutaïev transforma Tolstoï.

(1) Tolstoï a beau avoir pour Napoléon la haine doctrinale du philosophe pacifiste pour le conquérant ; il a beau être amené, par sa conception de l'histoire, qui subordonne les grands hommes au déterminisme historique, à considérer Napoléon lui-même comme une marionnette théâtrale menée par les fils d'un destin obscur ; toutes les fois qu'il se trouve en sa présence, on le sent à la fois attiré et repoussé, frémissant et dominé par la grande figure.

PLATON KARATAÏEV

La veille, au relais de nuit, Pierre, grelottant près d'un feu éteint, s'était levé et était allé vers le bûcher le plus proche. Là était assis Platon, la tête enveloppée d'un manteau. D'une voix nette, agréable, mais faible encore à cause de son mal, il racontait aux soldats une histoire que Pierre connaissait. Il était plus de minuit. C'était à ce moment qu'ordinairement Karataïev sortait de son accès de fièvre et était particulièrement animé. Quand Pierre, s'approchant du bûcher, entendit la voix faible malade de Platon et vit son visage triste, qu'éclairait le feu, quelque chose le surprit désagréablement. Il s'effrayait de sa pitié pour cet homme et voulait s'en aller, mais il n'y avait pas d'autre bûcher et Pierre, en tâchant de ne pas regarder Platon, s'assit là.

— Quoi? Comment va ta santé? demanda-t-il.

— Quelle santé? geignit le malade. Si l'on se plaint de sa santé, Dieu n'envoie pas la mort!

Et aussitôt, il continua le récit commencé.

— Et voilà, mon cher, continua Platon avec un sourire sur son visage maigre, pâle, et un éclat particulier des yeux. Voilà, petit frère...

Pierre connaissait cette histoire depuis longtemps. Karataïev, à lui seul, l'avait racontée au moins six fois et toujours avec une joie particulière. Néanmoins, Pierre, ce soir, écoutait cette histoire comme si elle eût été nouvelle pour lui. L'enthousiasme doux qu'éprouvait visiblement Karataïev en parlant se communiquait aussi à Pierre. Cette histoire était celle d'un vieux marchand qui vivait très bien et très pieusement avec sa famille et qui, un jour, partit avec un riche marchand à la foire de Nijni-Novgorod. A l'auberge, les deux marchands s'endormirent et, le lendemain, le compagnon du marchand fut trouvé étranglé et volé. Un couteau ensanglanté fut découvert sous l'oreiller du vieux marchand. On le jugea, on le punit du knout, on lui arracha les narines suivant la loi, disait Karataïev, et on l'envoya au bagne.

« — Et voilà, mon cher (Pierre était arrivé à ce passage du récit de Karataïev), dix ans et plus se passent, le vieux est toujours au bagne, il se soumet, il ne fait rien de mal, il ne demande à Dieu que la mort. Bon! Une nuit, les forçats s'étaient réunis, comme nous, par exemple, le vieillard était avec eux. Alors la conversation commence : pourquoi sont-ils punis? de quoi étaient-ils coupables devant Dieu? On se met à raconter : l'un a tué un homme, un autre, deux, celui-ci a incendié, le quatrième s'est enfui, comme ça pour rien. On se met à demander au vieux :

« — Et toi, grand-père, pourquoi souffres-tu?

« — Moi, mes amis, dit-il, je souffre pour mes propres péchés et

pour ceux des autres. Je n'ai perdu aucune âme, je n'ai rien pris à personne, J'ai seulement distribué des aumônes aux mendiants. Moi, mes amis, j'étais marchand ; j'étais riche... et il raconta tout ce qui s'était passé.

— Moi, dit-il, je ne me plains pas pour moi, c'est Dieu qui l'a voulu. je plains seulement ma vieille et mes enfants.

« Et le vieux se mit à pleurer. Parmi eux se trouvait l'assassin du marchand.

« — Où cela s'est-il passé, grand-père? Quand? Quel mois?

« Il demanda tous les détails. Son âme souffrait. Il s'approcha du vieux et tomba à genoux.

« — C'est pour moi, vieillard, que tu souffres, dit-il. Je vous jure que cet homme est innocent. C'est moi qui ai fait le coup et qui, pendant son sommeil, ai mis le couteau sous son oreiller. Pardonne-moi, grand-père, au nom du Christ ! »

Karataïev se tut ; avec un sourire heureux, il regarda le feu et arrangea les bûches.

« Le vieux dit : « C'est Dieu qui te pardonnera, nous sommes tous des pêcheurs devant lui. Je souffre pour mes propres péchés. Et il se mit à fondre en larmes... Et que penses-tu, mon petit faucon? dit Karataïev, éclairé de plus en plus par un sourire enthousiaste, comme si, dans ce qui lui restait à dire, se trouvait le principal charme et l'importance du récit.

« — Qu'en penses-tu? Cet assassin est venu chez les autorités. J'ai tué six personnes, dit-il (c'était un grand malfaiteur), mais j'ai grand'pitié pour ce vieux, je ne veux pas qu'il souffre pour moi.

« Il s'est déclaré coupable. On a écrit, on a envoyé les papiers, tout ce qu'il faut. C'était loin ; il fallut du temps pour que les papiers vinssent jusqu'aux autorités. L'affaire arriva jusqu'à l'empereur. Alors on reçut de l'empereur l'ordre de délivrer le marchand et de lui donner une digne récompense. Le papier est arrivé, on a envoyé chercher le vieux. « Où est le vieillard qui souffre bien qu'innocent? » On se met à le chercher — la mâchoire de Karataïev trembla — Dieu l'avait déjà grâcié, il était mort ! C'est comme ça, mon petit faucon, » conclut Karataïev. Et longtemps, en souriant, il regarda devant lui.

Ce n'était pas le récit lui-même, mais son sens mystique, cette joie enthousiaste qui brillait sur le visage de Karataïev, l'importance mystérieuse de cette joie qui, vaguement, faisait joyeuse l'âme de Pierre.

(Trad. J. W. Bienstock, éd. Stock. Cf. Ch. Navarre. *Œuvres choisies de Tolstoï* ; éd. Delagrave.)

INFLUENCE

L'influence de Tolstoï en France date des dix dernières années du XIX^e siècle. C'est le beau livre de Melchior de Vogué, « le Roman Russe », qui révéla l'homme

et l'œuvre. L'impression fut énorme sur les jeunes générations désenchantées de l'ivresse romantique par la science, et désenchantées de la science par la science elle-même qui éteignait dans le ciel intérieur trop d'étoiles. L'appel ardent de Tolstoï à la vérité du cœur, son cri d'amour passionné vers les humbles et les pauvres firent tout reflourir. On « tolstoïsa » un peu partout, non sans puérilité parfois ni snobisme. Mais « tolstoïser », c'est penser que le tout de l'homme, c'est tout de même autre chose qu'un code de convenances mondaines, qu'une règle de jeu de bridge, qu'un carnet de coupons ou qu'un tableau d'avancement ; « tolstoïser », c'est avoir le sentiment profond qu'il faut mettre d'accord en soi la pensée et la vie, et que la vérité de la vie est la vie non pour soi, mais pour les autres, et que, selon le mot de Pascal, « on n'entre dans la vérité que par la charité » ; c'est croire que la question sociale est surtout une question morale de perfectionnement individuel, c'est vouloir et pour sa part faire qu'il en soit ainsi ; « tolstoïser », c'est aimer.

Dans la région la plus profonde et la plus sacrée des âmes, il y a comme un climat tolstoïen ; et ils le savent bien tous ceux, qui, à la lecture de ces pages de lumière et de flamme, ont senti sourdre et jaillir en eux, grâce à Tolstoï, les sources éternelles de la résignation, de la charité et de la pitié humaines.

Par contre, il n'est pas de pire contre-sens, que d'exploiter pour la révolte et la haine l'œuvre de pitié et d'amour de celui qui a, toute sa vie, prêché la doctrine de la non-résistance au mal par le mal, et qui, rappelant obstinément les grands préceptes du Sermon sur la Montagne, a dit expressément et à maintes reprises que « tout le mal réside en ceci que les hommes croient qu'il leur est permis de traiter leurs semblables sans amour », et que « l'amour, c'est la Vérité et la Vie. »

LA NORVÈGE

Suivant le mot du grand romancier norvégien contemporain, M. Johan Bojer, l'auteur de *la Puissance du mensonge* et du *Dernier Viking*, « Ibsen est comme une haute montagne sombre qui montre bien ce qu'est la Norvège, mais qui en barre en quelque sorte le chemin à l'étranger. » Le mot est vrai pour toutes les littératures scandinaves.

Le fait est que la renommée d'Ibsen éclipse celle des autres écrivains norvégiens, même celle de *Bjoernstjerne-Bjoernson* (1832-1910), l'auteur de l'admirable drame symbolique et réaliste *Au delà des Forces* — et qu'elle rejette dans l'ombre la littérature danoise, qui a pourtant produit les contes charmants d'*Andersen* (1809-1875) et les œuvres de critique pénétrante et animatrice de *Georges Brandès* — et aussi la littérature suédoise qui n'est guère connue chez nous du grand public que par les noms du violent et cruel auteur dramatique *Strindberg* et de l'illustre romancière *Selma Lagerlof* qui répand sur les vieilles et pittoresques légendes de son pays un grand charme de tendresse humaine et comme un sourire de lumineuse bonté.

Mais les nuances s'effacent ; le réalisme danois, l'idéalisme suédois, l'impressionnisme norvégien s'évanouissent à nos yeux dans l'éblouissement, un peu froid et dur au premier regard de l'œuvre ibsénienne.



ANDERSEN.

IBSEN (1828-1906)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Henrik Ibsen naquit en Norvège à Skien, en 1828. Son enfance fut assombrie par la ruine de ses parents. Il était d'ailleurs d'un caractère méditatif et triste et ne voulait point ou ne savait point partager les jeux de ses frères et de ses sœurs. A seize ans, il est garçon de pharmacie dans la petite ville de Grimstadt qui a tout juste huit cents âmes. Il étudie, il travaille. La Révolution de 1848 secoue et conquiert son esprit. Elle anime son premier drame *Catilina* qu'il compose en préparant, sans professeur, son baccalauréat, en marge de Salluste, mais à la mode des drames romantiques, du *Götz de Berlichingen* de Goethe ou des *Brigands* de Schiller et dont le héros, étrangement défiguré, personnifie la révolte de l'individu contre les préjugés d'une société corrompue.

Son drame présenté et refusé au théâtre de Christiania, après un séjour de deux ans dans cette ville déchue et qui a perdu à ses yeux, avec son vieux nom d'Oslo, ses titres à être la vraie capitale de la Norvège, il accepte avec enthousiasme d'être directeur d'un théâtre national à Bergen, la vieille cité norvégienne, qui, dans ses vieux monuments, gardait vivante l'image d'un passé glorieux.

Il quitte Bergen après six ans de lutte, et, comme directeur du théâtre national de Christiania, vit sept années de déceptions et de misère pour lui et sa famille, car il est marié et père de famille. Il connaît là des moments de vrai désespoir. « *Dans la vie*, lui écrivit un jour son rival heureux, le grand poète Bjornson, *on aurait dit que le soleil n'arrivait pas à éclairer tes fenêtres* ». Il se replie sur lui-même, et, comme les pins de son pays sous l'orage, il trouve en lui sa force. La vie lui est dure, tant mieux ! « *Vivre, dira-t-il, c'est briser, renverser, frapper ! Voilà la vie ! Voilà qui endurecit*

et qui élève. » Un grand idéal le soutient, l'idéal de l'unité nordique des trois pays scandinaves, que l'Allemagne, qui vise le Danemark, menace au cœur. Entre 1856 et 1863, c'est la cause de l'unité nordique qu'il sert dans ses drames historiques, inspirés par les sagas et les eddas des héros primitifs de sa terre et de sa race.

Mais c'est en 1864 l'invasion du Danemark par les armées prussiennes et autrichiennes et son écrasement, sans que la Suède et la Norvège soient intervenues, autrement que par de vains chants patriotiques ; après la faillite de son théâtre, c'est la faillite de son rêve, de son idéal, de sa vie... Tout le passé et tout l'avenir sombrent dans un grand naufrage. « *Ainsi, s'écrie-t-il dans un de ses plus beaux poèmes, j'ai détourné mon âme et ma pensée de cette saga morte des temps passés et de ce rêve menteur d'un grand avenir pour m'enfoncer dans les brumes du présent. Grelottant sous le manteau ruisselant de la lourde pluie, je chercherai la solitude des sombres forêts de sapins, dans les ténèbres des soirs d'automne qui veulent cacher nos hontes à tous, et endormir nos souffrances comme celles des autres.* »

Mais il essaie en vain de vivre comme les autres ; l'air de son pays lui semble irrespirable, et, grand patriote au cœur ulcéré, comme Dante, comme Victor Hugo, il prend le chemin de l'exil. En Italie, sous le ciel lumineux d'un peuple qui, lui, venait de réaliser son unité nationale, Ibsen respire enfin, se ressaisit, travaille, et coup sur coup produit ses deux premiers grands chefs-d'œuvre, *Brand* et *Peer-Gynt*.

Sans doute entre 1866 et 1870 le grand critique et animateur danois Georges Brandès par ses livres, ses conférences, ses lettres particulières orientera Ibsen dans la voie du théâtre en prose à tendances plus réalistes ; mais c'est au sortir de sa grande crise morale de 1864, sous le ciel lumineux et libre de l'Italie, qu'Ibsen, sauvé du désespoir, put mener, comme il le dit dans une lettre à un ami, *une vie intérieure suivie* et réaliser enfin l'unité de sa doctrine et de sa vie... Son tenace et rude effort eut sa récompense et le soleil arriva enfin à éclairer ses fenêtres.

Il mourut en 1906, plein de jours et de gloire, et d'une gloire qui n'était pas seulement nationale, mais européenne.

*
* *

Les pièces d'Ibsen les plus célèbres sont celles où il fait une critique violente, à la fois réaliste et symbolique, des préjugés et des hypocrisies, légales et sociales. Telles sont : *Maison de poupée* (1879) ; *les Revenants* (1881) ; *l'Ennemi du peuple* (1882) ; *le Canard sauvage* (1884) ; *Hedda Gabler* (1890).

Ses derniers drames sont plutôt lyriques et symboliques que dramatiques à proprement parler ; mais *Solness le constructeur* (1892), *Jean-Gabriel Borchmann* (1896), et *Quand nous nous réveillerons d'entre les Morts* (1899), sont des confessions d'âme d'une inspiration tour à tour poignante, hautaine et déchirée.

BRAND (1865) et PEER-GYNT (1867)

ANALYSES

C'est vers l'âge de quarante ans que la pensée mûrie d'Ibsen se fixe dans deux œuvres maîtresses, *Brand*, et *Peer-Gynt*.

La pièce de *Brand* est chargée de sens, et d'une haute et profonde beauté. Le héros, Brand, est un jeune pasteur norvégien ; il traverse la montagne pour se rendre dans l'étroite vallée où il est né. Au guide qui essaie de l'arrêter à un passage périlleux, il répond : « *Il te faut, j'obéis au maître qui m'envoie... Si Dieu a besoin de ma mort, salut aux fondrières, aux torrents et aux abîmes !* » Au paysan qui hésite à risquer sa vie pour aller voir sa fille mourante, Brand jette ces mots comme une pierre : « *Ta vie est le chemin de la mort. Tu ignores Dieu et Dieu t'ignore !* » Et dédaigneux, il s'écrie : « *Que faire pour un homme dont le vouloir cesse là où le pouvoir s'arrête !* »

Cœur de fer, Brand hait surtout la défaillance ou la faiblesse. A Einar, le jeune peintre amoureux d'Agnès, il dit : « *Je veux bien que tu sois l'esclave de ta joie ; mais il faut l'être alors tous les jours de ta vie. Ce que tu es, sois te pleinement, pas à demi !* »

Impérieux et dur, il conquiert les âmes. Et lorsque Einar refuse de traverser avec lui un fiord à travers une tempête pour aller sauver une âme en péril, Agnès saute dans la barque, quitte Einar, et suit l'autre, l'homme qui, quand il parlait, lui paraissait grandir.

Impitoyable, Brand refuse d'aller voir sa mère mourante, et qui l'appelle, parce qu'elle ne veut pas renoncer entièrement à sa fortune, et qu'elle marchande ; et la mère meurt en gémissant : « *Dieu n'est pas si dur que mon fils.* »

Lorsque Agnès le supplie de quitter la vallée sans soleil où leur fils, le petit Alf, dépérit, Brand d'un mot refuse : « *Réponds : étais-je prêtre, avant d'être père ?* » La mère se soumet : Alf mourra.

L'enfant mort, il faut même l'oublier. Lorsque une nuit de Noël, Agnès, la mère au cœur saignant, laisse ouvert le rideau de la fenêtre pour que la lueur de la lampe aille réchauffer un peu la petite tombe, Brand ferme le rideau en disant : « *Est-ce ainsi qu'on attend la venue du Seigneur ?* »

A la bohémienne, impérieuse et âpre, qui passe et demande des langes pour son enfant malade, Agnès devra donner toutes les chères reliques de son petit, toutes, même le petit bonnet qui fut trempé des sueurs de l'agonie. Elle gémit : « *Dépouillée, je suis dépouillée de tout, du dernier lien qui me rattachait à la terre.* » Et brisée, elle aussi, mourra, sacrifiée au Dieu terrible.

Le dernier acte est un grand symbole. C'est pour Brand l'ascension suprême, vers le Dieu des cimes. Il a enterré l'autre, le Dieu de la foule ; dans un linceul et dans une bière, il a déposé à la lumière du grand jour le dieu des âmes mesquines et des vils esclaves. Et d'abord la foule enthousiaste suit l'apôtre aux yeux étincelants. Mais la route est longue et dure. Défaillances, lassitude, doutes : le corps des faibles plie, et leur âme. C'est l'heure des trahisons et des politiques. Le bailli vient annoncer la bonne nouvelle : en bas, dans le fiord, il y a un banc de poissons ; c'est la richesse et le bonheur. La foule hue Brand : « *A bas l'imposteur !* » Les pierres pleuvent sur lui. Et Brand, sanglant, lapidé, reste seul. Seul, dans le désert de glace, pour la première fois il faiblit : « *O Alf ! O Agnès ! revenez ! Vous le voyez, je suis seul sur la cime déserte, traqué par la bise, assailli par des spectres, lacéré et sanglant !* »

Dans le fracas d'une avalanche, il s'écrie : « *Toute une volonté d'homme ne suffit-elle pas pour acheter une parcelle de salut ?* » Et une voix terrible lui répond et le condamne : « *Il est le Dieu de ta Charité !...* »

En face de *Brand*, *Peer-Gynt* est une magnifique, cinglante et sanglante caricature d'humanité. *Peer-Gynt*, le héros de la pièce, est un mauvais garçon, viveur, buveur, coureur, menteur, fainéant, qui perd sa vie et sa pensée dans les mille détours d'une imagination en délire. Après mille aventures et avatars fantastiques, ce qui le sauve et ce qui l'absout, c'est l'amour tendre et fidèle de Solveig, la tendre fiancée qu'il avait abandonnée, mais qui lui avait gardé son cœur. Le faible *Peer-Gynt* a eu du reste, un jour, sur l'impitoyable *Brand* une supériorité ; il a été meilleur ; assis au chevet de sa mère mourante, qu'il a ruinée, il adoucit, console et enchante par de merveilleuses histoires son agonie.

LE CANARD SAUVAGE (1884) (1)

ANALYSE ET EXTRAITS

Le titre de la pièce est symbolique. En voici l'explication et l'application. Lorsqu'un canard sauvage a été blessé par un chasseur, il coule, dit-on, au fond du marais, et pris dans les roseaux, il ne remonterait pas à la surface, si un chien, spécialement dressé, ne piquait au fond et ne le ramenait.

Or, dans le grenier qui touche à l'atelier du photographe Hialmar Ekdal, parmi des poules et des lapins, vit un canard sauvage. L'entretien de ces animaux dans ce grenier est la dernière passion du père d'Hialmar, un ancien lieutenant de vènerie, ivrogne invétéré, et c'est aussi le plus clair travail d'Hialmar, bellâtre et paresseux ; et ce grenier est aussi le lieu où se réfugient les rêves d'enfant de la charmante Hedwige, la fille d'Hialmar, qui, la pauvre petite, use ses yeux fatigués à retoucher les épreuves de photographie auxquelles son père ne touche pas. Et l'enfant adore le canard sauvage aux plumes lustrées comme un oiseau bleu de féerie et de rêve.

L'intrigue est très simple. Hialmar, vaniteux et nul, doit tout, sa situation et son mariage, au riche industriel Werlé. Celui-ci, associé jadis au vieil Ekdal dans une entreprise louche, a laissé jeter son associé en prison, s'est tiré lui-même d'affaire et a calmé ses remords en établissant Hialmar et en le mariant à une de ses anciennes servantes, la brave et courageuse Gina. Depuis quinze ans, Hialmar est heureux, nourri et fait des phrases sur son père : « *le vieillard aux cheveux blancs* », « *le pauvre naufragé* », sur sa fille : « *l'ange du foyer* », qui perd la vue par sa faute, mais qui, à l'entendre, « *entrera, comme un oiseau, en voltigeant, dans la nuit éternelle.* »

Un jour, le fils de Werlé, Grégoire Werlé, l'idéaliste, détruira ce faux bonheur et voudra ramener Hialmar à la lumière saine, comme le chien ramène du fond du marais le canard blessé.

HIALMAR LE PHOTOGRAPHE ET GRÉGOIRE L'IDÉALISTE

GRÉGOIRE. — C'est sans doute la femme qui gouverne ici ?

HIALMAR. — En général, je lui abandonne les affaires courantes, et pendant ce temps je me réfugie dans le salon pour y songer à des choses plus graves.

GRÉGOIRE. — A quoi songes-tu, Hialmar ?

(1) C'est cette pièce *le Canard Sauvage* que nous analysons d'abord parce que, mieux que toutes les autres, elle montre harmonieusement unis le *réalisme* et le *symbolisme* du théâtre d'Ibsen,

HIALMAR. — Cela m'étonne que tu ne me l'aies pas déjà demandé. Peut-être aussi n'as-tu pas entendu parler de l'invention?

GRÉGOIRE. — Non. De quelle invention?

HIALMAR. — Vraiment? Tu n'en as pas entendu parler? C'est vrai que, dans les contrées désertes d'où tu viens...

GRÉGOIRE. — Tu as fait une découverte!

HIALMAR. — Pas encore, mais j'y travaille. Tu te figures bien, n'est-ce pas, que, si je me suis voué à la photographie, ce n'est pas pour faire tout simplement les portraits d'un tas de monde?...

GRÉGOIRE. — Non, non, ta femme vient de me le dire.

HIALMAR. — Je me suis juré que, du moment où je consacrerai mes forces à ce métier, je saurais l'élever à la dignité d'un art, en même temps que d'une science. C'est alors que je me décidai à faire cette grande découverte.

GRÉGOIRE. — En quoi consiste-t-elle cette découverte?

HIALMAR. — Mon cher, il ne faut pas encore me questionner sur les détails. Cela demande du temps, vois-tu. Et puis, ne crois pas que ce soit la vanité qui me pousse. Ce n'est pas pour moi que je travaille. Oh non! j'ai un but qui me préoccupe nuit et jour.

GRÉGOIRE. — De quel but parles-tu?

HIALMAR. — Tu oublies le vieillard aux cheveux blancs?

GRÉGOIRE. — Ton pauvre père? Que pourrais-tu faire pour lui?

HIALMAR. — Je puis réveiller en lui le sentiment de sa dignité, en couvrant de gloire et d'honneur le nom d'Ekdal.

GRÉGOIRE. — C'est donc là le but de ton existence?

HIALMAR. — Je veux sauver le naufragé! Oui, il a fait naufrage, aussitôt que la tempête s'est déchaînée sur sa tête. Dès que ces terribles enquêtes ont commencé, il est devenu un autre homme. Tu sais, ce pistolet qui est là, le même avec lequel nous tuons les lapins, il a joué un rôle dans la tragédie de la famille Ekdal.

GRÉGOIRE. — Le pistolet? Vraiment?

HIALMAR. — Quand le jugement a été prononcé, quand il allait être mis en prison, il a saisi son pistolet.

GRÉGOIRE. — Il voulait?...

HIALMAR. — Oui. Mais il n'a pas eu le courage. Il a été lâche. Déjà son âme était affaiblie, égarée. Oh! comprends-tu cela? Un militaire, un homme qui avait tué neuf ours et qui descendait de deux lieutenants-colonels... oui... l'un après l'autre, naturellement... comprends-tu cela, Grégoire?

GRÉGOIRE. — Je le comprends très bien.

HIALMAR. — Pas moi. Et de nouveau, le pistolet intervint dans l'histoire de notre famille: quand on l'a vêtu de gris, qu'on l'a mis au verrou.. Oh! quelle époque épouvantable pour moi!... Les stores de mes deux fenêtres étaient baissés. En regardant dehors, je voyais le soleil briller comme d'habi-

tude. Je ne comprenais plus rien. Je voyais des gens dans la rue rire et causer de choses indifférentes. Je ne comprenais plus rien. Il me semblait que tout ce qui existe aurait dû s'arrêter, comme pendant une éclipse.

GRÉGOIRE. — Quand ma mère est morte, j'ai éprouvé le même sentiment.

HIALMAR. — A ce moment-là, Hialmar Ekdal a appuyé sur sa poitrine le canon de son pistolet.

GRÉGOIRE. — Toi aussi, tu voulais !.

HIALMAR. — Oui.

GRÉGOIRE. — Mais tu n'as pas tiré.

HIALMAR. — Non. Au moment décisif, j'ai triomphé de moi-même. Je continuai à vivre. Mais, crois-moi, il faut du courage pour choisir la vie dans de telles circonstances.

GRÉGOIRE. — Cela dépend du point de vue.

HIALMAR. — Il n'y en a qu'un, crois-moi, et il est heureux que je l'aie choisi, car bientôt j'aurai fait ma découverte et le docteur Relling croit, comme moi, que mon père pourra, après cela, reprendre son uniforme. C'est tout ce que je demanderai pour prix de mon invention.

GRÉGOIRE. — C'est donc la question de l'uniforme, qui...

HIALMAR. — Oui, c'est là son ambition, son désir le plus ardent. Tu ne saurais croire combien mon cœur saigne pour lui. Chaque fois que nous célébrons une petite fête de famille, l'anniversaire de mon mariage, ou quelque chose du même genre, le vieillard fait son entrée, revêtu de son uniforme de lieutenant, souvenir des jours heureux. Mais, au moindre coup qu'on frappe à la porte, il s'enfuit dans sa chambre, aussi vite que ses pauvres vieilles jambes peuvent le porter. Il n'ose pas se montrer ! Cela déchire le cœur, tu sais... le cœur d'un fils.

GRÉGOIRE. — Combien de temps te faut-il à peu près pour cette découverte ?

HIALMAR. — Mon Dieu, ne me demande donc pas de détails. Combien de temps ? Mais une découverte... on ne règle pas ça à sa guise. Cela dépend de l'inspiration, d'une suggestion. Il est presque impossible de dire d'avance à quelle époque elle se produit.

GRÉGOIRE. — Mais cela avance, cependant ?

HIALMAR. — Naturellement, cela avance. Il ne se passe un jour que je ne travaille à la découverte ; elle me remplit tout entier. Quotidiennement, après le repas, je m'enferme au salon où je puis me recueillir en silence. Seulement, il ne faut pas me presser, cela ne sert à rien. C'est aussi l'avis de Relling.

GRÉGOIRE. — Ne crains-tu pas qu'en t'occupant ainsi de ce grenier tu ne te laisses distraire, enlever à tes idées ?

HIALMAR. — Non, non, non ; tout au contraire. Ne dis donc pas cela. Je ne puis aller et venir toute la journée, sous l'obsession constante d'une

même idée. L'inspiration, vois-tu, le trait de lumière, vient tout de même quand il doit venir.

GRÉGOIRE. — Tu sais, mon cher Hialmar, qu'à mon avis il y a en toi quelque chose du canard sauvage.

HIALMAR. — Du canard sauvage? Comment l'entends-tu?

GRÉGOIRE. — Tu as plongé jusqu'au fond et tu te tiens aux varechs.

HIALMAR. — Tu penses peut-être à ce coup presque mortel qui nous a blessés à l'aile, mon père et moi.

GRÉGOIRE. — Pas précisément. Je ne veux pas dire que tu aies été estropié. Mais tu es tombé dans une mare empoisonnée, Hialmar, tu as contracté une maladie latente, et tu as plongé pour mourir dans l'obscurité.

HIALMAR. — Mourir dans l'obscurité ! Moi? Tu sais, Grégoire, ne me dis pas de ces absurdités-là.

GRÉGOIRE. — Calme-toi. Je saurai te repêcher, car, vois-tu, depuis hier, j'ai, moi aussi, un but d'existence.

HIALMAR. — C'est bien possible. Mais je te prie de me laisser en dehors de tout cela. Je puis t'assurer, qu'en faisant la part d'une mélancolie bien naturelle je me porte aussi bien qu'on peut le désirer.

GRÉGOIRE. — C'est encore un effet du poison.

HIALMAR. — Écoute, mon cher ami, ne parle donc plus de maladies et de poisons ; je ne suis pas habitué à ce genre de conversations. Chez moi, on ne me parle jamais de choses lugubres.

GRÉGOIRE. — Je n'en doute pas.

HIALMAR. — Non, car cela ne me fait pas de bien. Il n'y a ici ni miasme, ni marécage, comme tu dis. C'est l'humble toit d'un photographe, je le sais bien, et ma condition est modeste. Mais je suis un inventeur, vois-tu, et, de plus, un père de famille. Cela m'élève au-dessus des petites gens de mon état. Ah ! voici le déjeuner !

En vain, le sceptique et cynique docteur Relling pressent les catastrophes que peut amener l'imprudent et écervelé Grégoire, et en vain il essaie d'opposer à la thèse de la réclamation de l'idéal celle du mensonge vital nécessaire.

LA RÉCLAMATION DE L'IDÉAL ET LE MENSONGE VITAL

GRÉGOIRE, *se tournant vers Relling*. — Pouvez-vous m'expliquer le travail qui s'accomplit en ce moment dans l'âme d'Hialmar Ekdal?

RELLING. — Ma foi, je n'ai pas remarqué que son âme fût en travail.

GRÉGOIRE. — Quoi? dans un moment de crise où sa vie entière se rebâtit sur une nouvelle base?... Comment pouvez-vous croire qu'un caractère comme Hialmar?...

RELLING. — Lui, un caractère?... S'il a jamais eu en germe une de ces déformations que vous nommez un caractère, il en a été radicalement guéri dès son enfance.

GRÉGOIRE. — Ce serait bien étonnant..., élevé comme il l'a été, entouré de tant d'affections.

RELLING. — Vous pensez à ses deux tantes, ces vieilles filles toquées et hystériques.

GRÉGOIRE. — Ces deux femmes, je vous le déclare, n'ont jamais laissé périmer les droits de l'idéal. Allons, je vois que vous vous remettez à bouffonner.

RELLING. — Non, je n'ai pas la tête à ça. Au demeurant, je suis bien renseigné, il a assez vomi de pathos sur ces deux « meurtrières de son âme ». Je ne crois pas, du reste, qu'il leur doive beaucoup d'obligation. Le malheur d'Ekdal, c'est d'avoir toujours passé pour un astre aux yeux de son entourage.

GRÉGOIRE. — Il n'en serait pas un? Je parle de ce qu'il a au fond de l'âme.

RELLING. — Je ne l'ai jamais remarqué. Que son père l'ait cru, cela ne m'étonne pas. Le vieux lieutenant a toujours été une brute, sa vie durant.

GRÉGOIRE. — Il a eu toute sa vie une âme d'enfant ; c'est ce qui vous échappe.

RELLING. — Bon, bon ! Mais après cela, quand le cher petit Hialmar a passé étudiant, comme on dit, ses camarades, eux aussi, n'ont pas manqué de voir en lui une des lumières de l'avenir. Il était joli... ça prenait... blanc et rose... tel que les petites demoiselles aiment à voir les petits jeunes gens. Et comme il avait l'humeur sensible, de la séduction dans la voix, comme il savait gentiment déclamer les vers des autres, et les pensées des autres...

GRÉGOIRE, *s'emportant*. — Est-ce d'Hialmar Ekdal que vous parlez ainsi?

RELLING. — Oui, avec votre permission, et cela, pour vous montrer l'intérieur de cette idole devant laquelle vous vous prosternez, la face contre terre.

GRÉGOIRE. — Je ne me croyais pas entièrement aveugle, cependant.

RELLING. — Hé, hé ! Il ne s'en faut pas de beaucoup. Je vais vous dire : vous êtes un malade, vous aussi.

GRÉGOIRE. — Quant à cela, vous avez raison.

RELLING. — Eh oui ! Votre cas est très compliqué. D'abord, cette mauvaise fièvre d'équité. Et puis, ce qui est bien pis, ce délire d'adoration qui vous fait rôder sans cesse avec un besoin inassouvi de toujours admirer quelque objet en dehors de vous-même.

GRÉGOIRE. — Ah ! certes, ce n'est pas en moi que je le trouverais.

RELLING. — Mais vous faites de si pitoyables méprises, grâce à ces

mouches merveilleuses qui vous passent devant les yeux et bourdonnent à vos oreilles !... Vous voici de nouveau chez des gens à qui vous réclamez les droits de l'idéal. Sachez donc qu'il n'y a personne de solvable dans cette maison.

GRÉGOIRE. — Si vous n'avez pas une plus haute idée d'Hialmar Ekdal, comment se fait-il que vous trouviez plaisir à le fréquenter soir et matin ?

RELLING. — Hé, mon Dieu ! J'ai honte à le dire, mais il paraît que je suis médecin. Il faut bien que je m'occupe des pauvres malades avec qui j'habite sous le même toit.

GRÉGOIRE. — Tiens, tiens ? C'est encore un malade qu'Hialmar Ekdal ?

RELLING. — Hélas ! Tout le monde est un malade.

GRÉGOIRE. — Quel traitement lui appliquez-vous, à Hialmar ?

RELLING. — Mon traitement ordinaire. Je tâche d'entretenir en lui le mensonge vital.

GRÉGOIRE. — Le mensonge vital ? J'aurai mal entendu.

RELLING. — Non. J'ai dit le mensonge vital. C'est ce mensonge, voyez-vous, qui est le principe stimulant.

GRÉGOIRE. — Oserai-je demander quel est, en particulier, le mensonge vital dont Hialmar est possédé ?

RELLING. — Ah non ! Je ne révèle pas ces secrets aux charlatans. Vous seriez capable de m'abîmer mon patient encore plus qu'il ne l'est. Mais la méthode a fait ses preuves. Et le vieux lieutenant donc ! Seulement, quant à lui, il a trouvé son traitement tout seul.

GRÉGOIRE. — Le lieutenant Ekdal ? Comment cela ?

RELLING. — Oui, que dites-vous de ce tueur d'ours qui va chasser le lapin dans un grenier ? Il n'y a pas de trappeur plus heureux que ce vieux bonhomme, quand il trébuche dans le pêle-mêle qu'il y a là. Des arbres de Noël desséchés, qu'il conserve soigneusement, représentent exactement pour lui, la grande forêt d'Heydal, dans toute sa fraîche splendeur. Les coqs et les poules, ce sont les grands oiseaux perchés au faite des sapins. Les lapins qui traversent le grenier en sautant, ce sont les ours auxquels il s'attaque, lui, l'alerte vieillard, l'homme du grand air.

GRÉGOIRE. — Ce pauvre vieux lieutenant ! Ah oui ! Il a dû en rabattre, de ce qui servait d'idéal à sa jeunesse.

(Trad. Prozor.)

Relling ne s'était pas trompé. Les révélations de l'imprudent et néfaste Grégoire feront une victime, et la plus innocente de tous, la petite Hedwige, qui, croyant avoir perdu l'amour de son père, se tuera d'un coup de pistolet, dans le grenier du canard sauvage.

UN ENNEMI DU PEUPLE (1882) (1)

ANALYSE ET EXTRAITS

L'action se passe dans un petit port de la côte méridionale de la Norvège. Ce petit port est en passe de devenir une ville d'eaux prospère et fréquentée, grâce à la découverte d'une source minérale et à la construction d'un grand établissement de bains. L'auteur de cette prospérité, l'homme qui a lancé la plage, est le docteur Stockmann, le médecin de l'établissement. Son frère aîné, Peter Stockmann, est préfet de la ville et président de la Société des bains.

Or, lorsque s'ouvre la pièce, le docteur Stockmann est violemment ému, en proie à une crise de conscience. Il a découvert que toutes les immondices de la vallée viennent infecter l'eau dans les conduites de l'établissement de bains ; des analyses l'ont confirmé dans sa nouvelle opinion. Son devoir est de dire la vérité, au risque de ruiner toutes les espérances de prospérité de la nouvelle plage.

Mais c'est contre le brave homme une levée de boucliers. Son frère, le préfet, le parfait fonctionnaire selon Ibsen, lui reproche d'être un individualiste dangereux, lui impose silence et le menace de lui enlever son gagne-pain, sa place de médecin de l'établissement.

Les journalistes du *Journal du Peuple*, qui avaient d'abord soutenu le docteur contre le préfet, sont retournés, parce qu'ils dépendent eux-mêmes de l'imprimeur Aslaksen, le président de la Société des propriétaires d'immeubles de la ville, l'homme modéré et timoré « dont le cœur, comme il le dit lui-même, est toujours avec le peuple, mais dont la raison incline un peu de côté des gouvernants, c'est-à-dire des autorités locales. »

Cette ligue des intérêts et des mensonges contre la vérité exaspère le docteur Stockmann et c'est toute la société même qu'il accuse maintenant en pleine réunion publique d'être empoisonnée dans ses sources et de reposer sur un sol pestilentiel.

LA DÉCOUVERTE DU DOCTEUR STOCKMANN

ASLAKSEN, *agitant la sonnette*. — La parole est à monsieur le docteur Stockmann.

STOCKMANN. — Si l'on avait osé, il y a seulement quelques jours, essayer de me fermer la bouche comme on me l'a fait ce soir, j'aurais défendu mes droits, comme un lion. Mais maintenant cela m'est égal, parce que j'ai à vous entretenir de choses d'une plus haute importance.

(La foule se rapproche et se masse autour de lui ; Morten Kill apparaît parmi les assistants.)

STOCKMANN, *continuant*. — J'ai beaucoup réfléchi ces derniers jours ; j'ai tant réfléchi que ma tête m'en tournait.

(1) Dans cette pièce de caractère social, Ibsen, qui avait rompu avec le parti libéral, exprime ses propres idées par la bouche de Thomas Stockmann, auquel il a donné aussi quelques-uns des traits de Bjoernson, avec qui, après une brouille passagère, il s'était réconcilié.

LE PRÉFET, *toussant*, — Hum !

STOCKMANN. — Mais j'ai fini par voir clair et discerner la vérité ; c'est pourquoi je me trouve ici ce soir. Citoyens, je vais vous dévoiler des choses de la plus haute importance ! C'est peu d'avoir découvert que nos conduites d'eau sont empoisonnées et que l'établissement des bains est construit sur un sol pestiféré.

BEAUCOUP DE VOIX, *en criant*. — Ne parlez pas des bains. Nous ne voulons pas. Assez ! assez !

STOCKMANN. — Non, je vais vous parler de la grande découverte que j'ai faite ces derniers jours, à savoir que toutes nos sources de vie intellectuelle sont empoisonnées et que notre société civile repose sur le sol corrompu du mensonge.

DES VOIX STUPÉFAITES, *bas*. — Qu'est-ce qu'il dit là ?

LE PRÉFET. — Une pareille insinuation...

ASLAKSEN, *la main sur la sonnette*. — L'orateur est invité à se modérer.

STOCKMANN. — J'ai aimé ma ville natale autant que l'on peut aimer sa patrie. Je n'étais pas vieux quand je suis parti d'ici, et la distance, le mal du pays, tous mes souvenirs jetaient comme un éclat radieux sur ma cité et sur ses habitants.

(*Quelques applaudissements et bravos se font entendre.*)

STOCKMANN. — Puis j'ai traîné ma triste vie pendant bien des années dans un endroit lugubre, là-bas, tout au Nord. Chaque fois que je rencontrais quelques-uns de ces pauvres gens, qui vivent là dans leurs rochers natals, je me disais qu'il eût été préférable pour ces misérables créatures de leur envoyer un vétérinaire qu'un homme comme moi...

(*Murmures dans la salle.*)

BILLING, *mettant sa plume de côté*. — Que le diable m'emporte si j'ai jamais entendu des choses pareilles !

HOVSTAD. — C'est insulter une honorable population.

STOCKMANN. — Attendez ! Je ne crois pas que personne osera dire que j'aie oublié là-bas ma ville natale. J'y ai couvé une pensée comme un oiseau couve ses œufs, c'était le grand projet de l'établissement des Bains.

(*Applaudissements et protestations.*)

STOCKMANN. — Et quand le sort a bien voulu m'accorder enfin la joie bénie du retour, oui, chers concitoyens, il me semblait alors que tous mes désirs étaient satisfaits. Eh bien, non !... J'avais un autre désir encore, sincère, infatigable, ardent ; le désir de consacrer mon temps et mes forces aux intérêts, à la prospérité de tous.

LE PRÉFET, *regardant fixement devant lui*. — Drôles de façons ! Hum !

STOCKMANN. — Et je me promenais ici tout rempli d'un bonheur qui

résultait de mon aveuglement. Mais depuis hier matin, ou, à vrai dire, depuis avant-hier soir, mes yeux se sont ouverts tout grands et la pauvre chose dont je me suis rendu compte, c'est la suprême ignorance des autorités.

(Bruits divers, cris et rires. M^{me} Stockmann tousse vivement.)

LE PRÉFET. — Monsieur le président !

ASLAKSEN, *agitant la sonnette*. — De par mon autorité de président !

STOCKMANN. — Il est ridicule, monsieur Aslaksen, de discuter sur des mots. Je veux dire simplement que je me suis aperçu de cette vilenie, dont nos autorités se sont rendues coupables en cette affaire des Bains. Je ne peux pas supporter ce qu'on appelle les hommes influents ; j'ai eu assez à souffrir dans ma vie de cette espèce de gens. Ils sont comme des chèvres dans une plantation de jeunes arbres ; ils font du mal partout ; ils gênent toujours un homme libre, n'importe où il se trouve et quoi qu'il fasse, et je voudrais, de concert avec vous, inventer le moyen de les anéantir comme des animaux nuisibles.

(Bruit dans la salle.)

LE PRÉFET. — Monsieur le président, laisserez-vous passer de telles expressions ?

ASLAKSEN, *la main sur la sonnette*. — Monsieur le docteur !...

STOCKMANN. — Ce qui m'étonne, c'est que je n'aie pas su apprécier plus tôt la valeur réelle de ces hommes ; j'ai eu pourtant chaque jour sous les yeux un exemplaire superbe de leur race. Je veux parler de mon frère, Peter... cet homme aux préjugés immuables...

(Bruits, rires et sifflets. M^{me} Stockmann tousse très haut. Alasken sonne très fort.)

L'HOMME IVRE, *qui est rentré*. — Est-ce à moi que en voulez ? Eh bien, c'est vrai que je m'appelle Petersen ; mais que le diable m'emporte si...

VOIX COURROUCÉES. — A la porte l'homme ivre ! Flanquez-le à la porte !

(L'homme ivre est mis à la porte.)

LE PRÉFET. — Qui était cet homme ?

UN ASSISTANT, *près du préfet*. — Je ne le connais pas, monsieur le préfet.

UN AUTRE. — Il n'est pas de notre ville.

UN TROISIÈME. — Il paraît que c'est un marchand de... *(Les derniers mots se perdent dans le bruit.)*

ASLAKSEN. — L'homme était évidemment gris de bière de Bavière.. Continuez, monsieur le docteur, mais tâchez, je vous prie, d'y mettre de la modération.

STOCKMANN. — Eh bien, concitoyens ; je ne veux pas prendre plus

longtemps à partie nos hommes influents. Si quelqu'un, après ce que je viens de dire, s'imagine que j'ai, ce soir, l'intention d'attaquer ces messieurs, il se trompe... oui, il se trompe absolument. En effet, j'ai la bienfaisante conviction que tous ces vieux représentants de principes du passé se donneront eux-mêmes la mort, inévitablement ! Il n'y aura besoin d'aucun docteur pour hâter leur fin. Et encore n'est-ce pas non plus ces gens-là qui constituent le danger le plus imminent pour la société ; ce ne sont pas eux les plus actifs empoisonneurs de nos sources intellectuelles et du sol que nous foulons ; ce ne sont pas eux les ennemis les plus dangereux de la vérité et de la liberté dans notre société.

CRIS DE TOUS CÔTÉS. — Qui alors ? Qui est-ce ? Nommez-les !

STOCKMANN. — Je les nommerai, vous pouvez en être sûrs. Et voilà justement la grande découverte que j'ai faite hier. (*Il élève la voix.*) Les ennemis les plus dangereux de la vérité et de la liberté parmi nous, c'est la majorité compacte. Oui, la maudite majorité compacte et libérale... c'est elle. Maintenant, vous le savez.

(Tapage énorme dans la salle. La plupart des assistants crient, frappent des pieds et sifflent. Quelques hommes âgés échangent des regards furtifs et ont l'air de se réjouir. M^{me} Stockmann se lève anxieusement, Eljif et Morten se dirigent avec des gestes de menace vers les écoliers, qui font du tapage. Aslaksen sonne et invite les assistants au silence. Hovstad et Billing parlent tous les deux sans qu'on puisse les entendre. A la fin, le calme se rétablit.)

ASLAKSEN. — Le président attend que l'orateur retire certaines expressions dont il n'a pas mesurée la portée.

STOCKMANN. — Jamais de la vie, monsieur Aslaksen. C'est la grande majorité de notre société qui me prive de ma liberté et qui veut me défendre de dire la vérité.

HOVSTAD. — La majorité a toujours raison.

BILLING. — La majorité est toujours dans le vrai, le diable m'emporte !

STOCKMANN. — La majorité n'a jamais raison. Je vous le répète ! jamais ! c'est un de ces mensonges sociaux contre lesquels un homme libre de ses actes et de ses pensées doit se révolter. Qui est-ce qui forme la majorité des habitants d'un pays ? Est-ce les gens intelligents ou les imbéciles ? Je suppose que nous serons d'accord qu'il y a des imbéciles partout, sur toute la terre, et qu'ils forment une majorité horriblement écrasante. Mais, du diable ! cela ne pourra jamais être une raison pour que les imbéciles règnent sur les intelligents !

(*Tapage et cris.*)

STOCKMANN. — Oui, oui ! Vous pouvez bien étouffer ma voix par vos cris ; mais vous ne pourrez pas me contre dire. La majorité a la force....

malheureusement... mais elle n'a pas raison. Moi, j'ai raison avec quelques rares individus.

La minorité a toujours raison.

La réunion devient de plus en plus houleuse. L'ordre du jour, proposé par Aslaksen, est voté au milieu des clameurs hostiles : « L'assemblée déclare considérer le médecin des bains, le docteur Thomas Stockmann, comme un ennemi du peuple ».

Mis au banc de la société, Stockmann ne cède pas et fait front. Il est de la race des champions indomptables de la vérité et un jour, en famille, il dit à sa femme Katrine, à sa fille Petra, à ses jeunes fils Eljif et Morten, et au seul ami qui lui soit resté fidèle, le capitaine de vaisseau Horster, le secret de sa force, le grand secret.

LE GRAND SECRET

STOCKMANN. — Bon ! Tu parles de partir, Katrine ? Non, sapristi, nous ne repartirons pas, nous resterons où nous sommes.

PETRA. — Nous resterons ici ?

M^{me} STOCKMANN. — Dans la ville ?

STOCKMANN. — Oui, dans la ville ; le champ de bataille est ici ; c'est ici que la bataille sera livrée et que je veux vaincre ! Aussitôt que tu auras rapiécé mon pantalon, je sortirai pour chercher un appartement ; il faut bien en trouver un quelque part pour nous abriter pendant l'hiver.

HORSTER. — Vous aurez le mien.

STOCKMANN. — Vraiment, je pourrais....

HORSTER. — Mais parfaitement ; j'ai beaucoup de place et je ne suis presque jamais chez moi.

M^{me} STOCKMANN. — Oh ! comme c'est aimable à vous, Horster.

PETRA. — Merci !

STOCKMANN, serrant la main à Horster. — Merci, merci ! Mon chagrin a disparu. Et maintenant je vais commencer à travailler sérieusement et dès aujourd'hui. Oh ! Katrine, j'ai encore bien des découvertes à faire. Et j'aurai tout mon temps bien à moi, puisque — il faut que tu le saches —, puisque j'ai reçu mon congé de la direction des Bains.

M^{me} STOCKMANN, soupirant. — Hélas ! je m'y attendais .

STOCKMANN. — Et puis ils veulent m'enlever ma clientèle. Mais qu'ils essayent ! Je garderai toujours les pauvres, ceux qui ne payent rien et, mon Dieu, ce sont ceux-là, qui ont surtout besoin de moi. Et ils seront, le diable m'emporte, forcés de m'écouter ; je vais les sermonner à tort et à travers.

M^{me} STOCKMANN. — Mais, mon cher Thomas, il me semble que tu as vu... à quoi cela sert de sermonner.

STOCKMANN. — Tu es drôle, Katrine. Faut-il que je me laisse vaincre

par l'opinion publique, la majorité compacte et toutes ces diableries? Non grand merci ! Et c'est si simple, si banal, ce que je veux ! Je veux seulement fourrer dans les têtes de ces stupides malins que les plus perfides des hommes libres, ce sont les libéraux ; que les partis tordent le cou à toutes les jeunes vérités capables de vivre ; que les égards que l'on a pour certaines convenances mettent la morale et la justice sens dessus dessous, si bien que la vie finit par devenir insupportable. Ne croyez-vous pas, capitaine Horster, que je réussirai à faire comprendre cela à tout le monde?

HORSTER. — C'est possible ; je ne connais rien à ces affaires-là.

STOCKMANN. — Eh bien, vous allez me comprendre. Ce sont les chefs des partis qu'il faut faire disparaître, parce qu'un chef de parti est comme un loup, voyez-vous, c'est un loup vorace ; il lui faut, pour exister, un certain nombre de moutons et de poules dans son année. Voyez Hovstad et Aslaksen ! Combien de moutons ne dévorent-ils pas?... ou bien ils les estropient en les déchirant, de sorte que ces misérables n'arrivent jamais à être autre chose que des propriétaires d'immeubles et des abonnés du *Journal du Peuple*. (*Il s'assied sur le bord de la table.*) Viens ici, toi, Katrine, regarde comme le soleil envoie jusqu'ici ses rayons généreux, et comme il est rafraîchissant cet air de printemps qu'on fait entrer chez moi.

M^{me} STOCKMANN. — Oui, mais nous ne pouvons pas vivre des rayons du soleil et de l'air du printemps, Thomas.

STOCKMANN. — Eh bien, tu feras le plus d'économies possible, et tout marchera. C'est le cadet de mes soucis. Non, ce qui est pire, c'est que je ne connais aucun homme assez indépendant, assez loyal pour continuer ma tâche après moi.

PETRA. — Oh ! papa, il ne faut pas y penser, tu as du temps devant toi. Tiens, voilà déjà les garçons.

(*Eljif et Morten entrent au salon.*)

M^{me} STOCKMANN. — Etes-vous libres aujourd'hui?

MORTEN. — Non, mais nous nous sommes battus avec les autres pendant la récréation, et...

ELJIF. — Ce n'est pas vrai, ce sont les autres qui se sont battus avec nous.

MORTEN. — Oui, et alors M. Kurlund a dit qu'il valait mieux que nous restions quelques jours chez nous.

STOCKMANN. *il fait claquer ses doigts et saute de la table.* — Maintenant, j'ai trouvé, sapristi, j'ai trouvé ! Vous ne mettrez plus les pieds à l'école.

LES GARÇONS. — Plus jamais !

M^{me} STOCKMANN. — Mais, Thomas...

STOCKMANN. — Jamais, te dis-je ! Je veux vous élever moi-même, c'est-à-dire que vous n'aurez absolument rien à apprendre. absolument rien !

MORTEN. — Hurrah !

STOCKMANN. — Mais je veux faire de vous des hommes libres et nobles. Ecoute, Petra, il faudra que tu m'aides !

PETRA. — Oui, papa, tu peux y compter.

STOCKMANN. — Et l'école sera installée dans la salle où ils m'ont insulté en m'appelant : « Ennemi du peuple ». Mais il faut que nous soyons plusieurs ; il me faut au moins une douzaine de garçons pour commencer.

M^{me} STOCKMANN. — Tu ne les trouveras pas dans la ville.

STOCKMANN. — Nous verrons. (*Aux garçons.*) Ne connaissez-vous pas quelques gamins, quelques vrais vauriens ?

MORTEN. — Si, papa, moi, j'en connais beaucoup.

STOCKMANN. — Bravo ! C'est superbe ; tâche de m'en amener quelques-uns. Je veux faire un essai avec les mâtins ; on trouve quelquefois des cerveaux merveilleux chez ces gens-là.

MORTEN. — Mais que faudra-t-il faire quand nous serons devenus des hommes libres et nobles ?

STOCKMANN. — Alors, mes garçons, vous chasserez tous les loups là-bas, bien loin, dans l'Ouest.

(*Eljif a l'air pensif, Morten saute en poussant des hurrahs.*)

M^{me} STOCKMANN. — Oh ! pourvu que ce ne soient pas les loups qui te chassent, toi, Thomas.

STOCKMANN. — Es-tu folle, Katrine ? Me chasser, moi ! Maintenant que je suis l'homme le plus puissant de la ville !

M^{me} STOCKMANN. — Le plus puissant...

STOCKMANN. — Oui, j'ose même dire que je suis un des hommes les plus puissants du monde entier.

MORTEN. — Vraiment ?

STOCKMANN, *baissant la voix*. — Chut ! c'est encore un secret ; mais je viens de faire une grande découverte !

M^{me} STOCKMANN. — Encore une ?

STOCKMANN. — Oui, oui, certainement. (*Il les attire à lui et d'un ton confidentiel.*) La voici. L'homme le plus puissant du monde, c'est celui qui est le plus seul.

M^{me} STOCKMANN, *avec un sourire et secouant la tête*. — Oh ! Thomas !

PETRA, *saisit les mains de son père et avec une douce confiance*. — Mon père !

(Trad. Ad. Chennevière et G. Johansen, *Un ennemi du peuple*, éd. P.-V. Stock).

INFLUENCE

En ce qui concerne l'œuvre d'Ibsen, le temps a déjà fait son œuvre équitable de mise au point, et, en dépit du mot de Bjornson, le soleil n'a point trop tardé à dorer les vitres de l'œuvre ibsénienne.

Elles ont cessé maintenant les dérisoires querelles, les misérables chicanes qui pendant les dernières années du XIX^e siècle accueillirent ses pièces sur nos théâtres. On ne parle plus guère maintenant de l'obscurité de ses drames symboliques, ni de l'immorale hardiesse de ses thèses sociales. Finies aussi les railleries faciles et puériles sur une littérature de brouillard et de nuées.

On a compris ses leçons claires et fortes sur la nécessité qui s'impose à l'individu de tenter de se libérer des forces obscures d'une hérédité morbide, aussi bien que de la lèpre des préjugés d'un milieu contaminé et surtout de l'oppression tyrannique d'un égoïsme social endormi dans un lâche et cruel sommeil.

Un de ceux qui ont le mieux parlé de lui, M. Suarès, l'a jugé ainsi :

« Le nid de la honte et du mensonge est fait comme celui des oiseaux, patiemment, d'une foule de débris et très souvent d'immondues : là il fait tiède et les hommes ont chaud. Ibsen les tire de ce bon poêle et les traîne dans l'hiver de la vérité nue, sous les étoiles glaciales. S'ils tombent frappés par le vent de la nuit, il reste encore un orage de neige sur leur cadavre, et s'ils hésitent au bord du précipice où il les a conduits, d'un coup violent entre les deux épaules, il en hâte la chute. Il ne pleure pas sur eux ; parfois, au contraire, il les bafoue. »

C'est là bien dire, en un sens ; mais c'est trop dire, ou ne pas assez dire. Sur « les glaciers de l'Intelligence », il est des fleurs, et sur elles la rosée des larmes. Ibsen n'est dur que pour les menteurs et les hypocrites, les phraseurs et les lâches, les faux prêtres et les faux docteurs, les égoïstes et les cyniques, les viveurs et les tueurs. Mais il n'a que de la pitié et de la tendresse pour les femmes et les enfants, victimes innocentes et frêles, qui flottent parmi les épaves comme des colombes poignardées.

S'il est des comédies plus nuancées et plus fines et qui flattent plus peut-être notre goût français, il n'en est pas où soient posés avec plus de franchise et de netteté les grands problèmes qui nous sollicitent. Et en ce sens, malgré la diversité des tendances et l'opposition des thèses, c'est de lui que relèvent ou c'est à lui que s'apparentent tous ceux de nos grands auteurs dramatiques contemporains, qui veulent faire au théâtre non besogne vile d'amuseurs, mais œuvre saine et forte de penseurs.

C'est en particulier au théâtre d'Ibsen, imposé vers 1890 au public français, d'abord réfractaire, par la foi ardente de M. Lugné-Poé, le directeur de « la Maison de l'Œuvre », que nous devons sans doute, en grande partie, d'avoir compris et goûté le théâtre d'idées de François de Curel. Et ce doit être là, à nos yeux, pour Ibsen, un grand titre et un grand honneur.

CHAPITRE XXVIII

L'ALLEMAGNE

Deux grands noms dominent sans conteste à la fin du XIX^e siècle la pensée allemande et la pensée européenne, celui de Wagner et celui de Nietzsche.



GERHART HAUPTMANN.

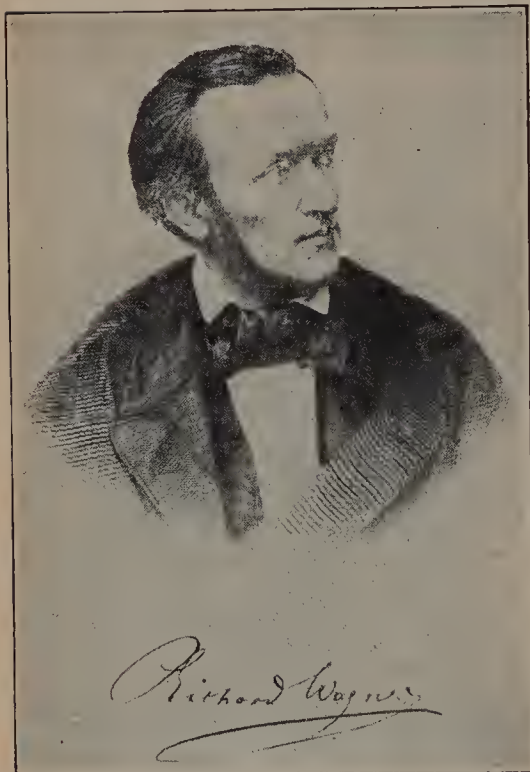


HERMANN SUDERMANN.

Mais il faut noter encore, vers 1885 environ, une école littéraire, qui prit le nom de *la toute jeune Allemagne*, et qui mit à la mode l'imitation assez hétérogène d'auteurs étrangers, tels que Zola, Tolstoï, Dostoïevsky, Ibsen. Une sorte de réalisme ou plutôt de naturalisme violent domina dans le roman et au théâtre, grâce à deux écrivains vigoureux et brillants, à Gerhart Hauptmann, l'auteur des *Tisserands* (1893), drame social d'une inspiration généreuse, et à Hermann Sudermann, romancier émouvant, qui remporta au théâtre un grand succès avec la pièce intitulée *l'Honneur* (1889).

RICHARD WAGNER (1813-1884)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Richard Wagner est né à Leipzig en 1813.

Dès son enfance, il eut par Shakespeare la révélation de la poésie et par *le comte d'Egmont*, la partition écrite par Beethoven sur le drame de Goethe, la révélation de la musique.

Dans ses années d'apprentissage, il fait le métier de chef d'orchestre à Magdebourg, Königsberg, Riga. A la manière du musicien allemand, Weber, il écrit *les Fées* ; à la manière du musicien français Auber, il écrit *la Défense d'aimer*, dont il tire, le livret de la pièce de Shakespeare *Mesure pour mesure*.

Sa première grande œuvre, c'est l'opéra historique de *Rienzi*, où il s'inspire encore de la manière du musicien italien Spontini, et où il met en scène la vie et la mort du tribun héroïque que Pétrarque avait salué comme le libérateur de l'Italie.

Comme il destinait *Rienzi* à l'opéra de Paris, Wagner fit à Paris un séjour de trois ans, d'avril 1839 à avril 1842. trois années de formation héroïque, de lutte, de travail et de misère. Mais, trente ans plus tard, il écrira : « C'est à Paris que je devins pleinement conscient de cette soif d'idéal qui s'était déjà levée en moi, et qui devait plus tard me faire rentrer dans mon pays et faire rentrer mon pays en moi. » A Paris, il entend exécuter aux concerts du Conservatoire la IX^e symphonie avec chœurs de Beethoven. En lisant une ballade de Henri Heine, il trouve le sujet du *Hollandais Volant* qui deviendra le *Vaisseau-Fantôme*, sa première œuvre originale.

Le succès de *Rienzi* et surtout celui du *Vaisseau-Fantôme* à l'Opéra de Dresde lui donnent courage et confiance. Dans un vieux lied du moyen âge allemand, il

trouve le sujet de son *Tannhauser* (1845), la première station de la voie triomphale, où surgiront *Lohengrin*, *Tristan et Isolde*, les *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, la tétralogie de *l'Anneau du Nibelung* qui comprend *l'Or du Rhin*, *la Walkyrie*, *Siegfried* et *Le Crépuscule des Dieux*, et enfin sa dernière œuvre, la plus belle, *Parsifal* (1882).

Sans doute l'homme n'en a pas fini avec les coups d'un Destin orageux. Comme le navigateur maudit de son *Vaisseau-Fantôme*, il ira parmi les écueils dans la tempête. Mais il a vu l'étoile et marche vers elle avec une volonté invincible.

Exilé, pour avoir, en 1849, sonné du haut de la cathédrale de Dresde le tocsin révolutionnaire, il mûrit son art, le médite et le formule dans ses livres *Art et Révolution*, *l'Œuvre d'Art de l'Avenir* et surtout *Opéra et Drame*, sorte de *Préface de Cromwell* musicale, dans laquelle, en unissant intimement musique, poésie, drame et décor, il grandit son idéal artistique à la taille du drame grec antique, où vibrerait l'âme de tout un peuple.

De fait, à la voix de l'aède, qui puisait son inspiration au cœur même de ses plus anciennes légendes, le peuple allemand reconnu et salua en Siegfried le héros de sa race, et dans le Hans Sachs, des *Maîtres chanteurs*, le maître naïf et fort que Goethe déjà avait reconnu.

Un jour même, Richard Wagner crut que, par la grâce d'un roi, il allait pouvoir librement réaliser les créations de ses rêves. Appelé à la cour de Munich, par le jeune roi Louis II de Bavière, son admirateur passionné, Wagner s'écrie : « *Les miracles de la poésie sont entrés dans ma vie malheureuse et altérée d'amour, comme une divine réalité.* »

Ce n'était que caprice de roi, et d'un pauvre roi déjà fou, qui se détache vite de son idole. Qu'importe ! seul, ou presque, avec l'aide de sa seconde femme, Cosima, la fille du grand musicien Liszt, et de son génial et fervent disciple, le jeune Nietzsche, Wagner triomphe de tous les obstacles et, le 22 mai 1872, le jour anniversaire de sa cinquante-neuvième année, il pose la première pierre de son théâtre de Bayreuth en s'écriant : « *Sois bénie, ô ma pierre, demeure forte et tiens ferme !* »

À la fin de juillet 1876, avec les représentations de la *Tétralogie de l'Anneau du Nibelung*, se révéla ce que Liszt appelle le *grand miracle de l'Art allemand*.

Avant de mourir, à soixante-dix ans, dans le palais Védramin de cette Venise où il avait écrit *Tristan et Isolde*, le chef-d'œuvre de ce qu'on a appelé le *Théâtre d'âme*, Richard Wagner devait s'élever, en composant son *Parsifal* (1882), au plus haut sommet, mystique et fulgurant, de l'Art.

Le musicien dans Wagner échappe naturellement à la critique littéraire. Sa gloire est éclatante. Il a été le créateur génial d'un nouvel univers sonore. Grâce à lui, l'orchestre n'est plus, comme dans l'ancien opéra, le vil et bruyant serviteur du *bel canto* ; il est le cœur vivant de l'œuvre, et de ce cœur innombrable et vivant jaillissent et se détachent, comme des voiles sur la mer, les thèmes conducteurs, les *leit-motifs*, qui, en accompagnant l'entrée en scène des personnages, comme des épithètes

homériques musicales, non seulement soulignent, mais colorent, révèlent, expliquent et animent leur vie profonde.

Il a voulu être plus qu'un grand musicien : il a voulu être ce qu'il appelle un *Ton-Dichter*, ce que notre langue française traduit mal par l'expression *Musicien-Poète*, car le trait d'union qui, à vrai dire, sépare et disjoint en unissant, fait ici contre-sens. Ce serait d'ailleurs faire ce contre-sens que d'extraire de l'œuvre de Wagner des pages choisies littéraires. Mais il faut pourtant reconnaître et saluer en lui un des plus grands poètes de son temps et de tous les temps, de l'Allemagne et du monde.

Nous ne pouvons ici qu'analyser sèchement, pour montrer, de loin, comment Wagner a exprimé et transformé l'histoire et la légende. Telle la pièce de *Siegfried* dans la Tétralogie de l'Anneau du Nibelung.

SIEGFRIED

ANALYSE

ACTE I.

Une grotte dans une forêt. Mime, le nain horrible, ahane, peine et sue pour forger l'épée qui, maniée par la main de Siegfried, le jeune héros, tuera Fafner, le dragon hideux, gardien de l'or fatal des Niebelungen, et de l'anneau magique qui doit donner à son possesseur l'empire du monde. Siegfried, le jeune et l'éblouissant garçon, fait une entrée tumultueuse ; il lance un ours muselé sur Mime qui tremble et fuit. Il brise comme un jouet d'enfant l'épée qui vient d'être forgée. Il bafoue et bat le nain dérisoire, qui se disait son père.

ACTE II.

Une forêt. Une caverne. La nuit. Alberich, le frère de Mime, apprend du dieu Wotan, déguisé en voyageur, qu'un jeune homme, guidé par Mime, va venir pour tuer Fafner et prendre l'or.

Au jour naissant, Siegfried paraît. Il chasse Mime et le jeune héros s'assied, tranquille, sous un grand tilleul, et entend s'éveiller les murmures de la forêt. Un oiseau chante. Mais Siegfried ne comprend pas encore le chant de l'oiseau.

Il faut qu'il plonge son épée dans le cœur du dragon, et qu'il porte à ses lèvres d'un geste machinal sa main rougie de sang pour qu'il comprenne le chant de l'oiseau, et la vertu de l'anneau qu'il prend, et la malice de Mime qu'il tue, et quel est le jeune vainqueur que, là-bas, dans le burg enflammé, attend le sommeil de la Valkyrie, Brunehild, la vierge guerrière.

ACTE III.

En vain Wotan lui-même essaie d'arrêter le héros. Siegfried l'écarte. Il traverse le cercle de flammes, et, au matin, à l'ombre d'un grand sapin, trouve Brunehild, qui dort dans son armure éclatante. Alors c'est, dans l'éblouissement du réveil, le duo d'Amour de la vierge et du guerrier, le renoncement volontaire de la Valkyrie à la condition divine, et le choix de la joyeuse mort où brille l'amour. Et c'est un hymne, à la fois destructeur et créateur, qui jaillit des lèvres de la Valkyrie, devenue femme.

« *Ma paix divine se gonfle en vagues furieuses, ma chaste lumière en flammes d'incendie ; ma science céleste me quitte, chassée par les allègres clameurs de l'amour... Passe donc, âge brillant du Walhalla ! qu'il s'écroule en poussière, ton burg orgueilleux !* »

Et dans un cri puissant et farouche, elle appelle sur la vaine magnificence des Dieux l'ombre qui monte de l'abîme, le crépuscule qui les anéantira. Et ainsi Brunehild, vaincue par l'amour de Siegfried, et vaincue joyeuse, fait pressentir dans son chant la fin du dernier drame de la Tétralogie, le *Crépuscule des Dieux*, où tous les héros mourront et voudront mourir, et dans la nuit qui monte, saluent l'aurore libératrice des temps nouveaux qui se lève sur une jeune et libre humanité.

TRISTAN ET ISOLDE (1857)

ANALYSE

Le *Tristan et Isolde* de Wagner n'est plus ni dramatique ni épique. Ce n'est plus qu'une longue et déchirante plainte, qui, à l'occasion des héros légendaires, jaillit d'un cœur d'homme. La tradition qui, dans les grands concerts, sous le titre *Prélude et mort d'Iseult*, fait suivre la page initiale de la page finale, dégage le sens profond de l'œuvre en unissant l'exaltation frémissante et douloureuse de la passion humaine du prélude à la volupté surhumaine de la mort d'Iseult, qui, par une sorte de naufrage illuminé, fait sombrer dans l'infini étoilé de la mort l'ardente inanité du désir.

LA TRILOGIE CHRÉTIENNE WAGNÉRIENNE :

TANNHAUSER, LOHENGRIN ET PARSIFAL

ANALYSES

Malgré la différence des dates de composition de *Tannhauser* (1845), de *Lohengrin* (1847) et de *Parsifal* (1879), et peut-être en raison même de la différence de ces dates, qui jalonnent toute la vie musicale de Wagner, on peut dégager les éléments d'une grande trilogie mystique et chrétienne, qui mettrait en scène le Pèlerin, le Chevalier et le Rédempteur.

TANNHAUSER

Dans *Tannhauser*, Wagner prend pour héros le vieux poète chevalier, le Minnesinger du ^{xiii}e siècle, qui, après avoir goûté, pendant un an sur le *Vénusberg*, les plaisirs de l'amour humain, va demander au pape son pardon, et est repoussé par ces dures paroles : « *aussi bien que ce bâton sec que j'ai à la main peut verdoyer, tu peux obtenir le pardon de Dieu.* » Désespéré, le chevalier retourna au *Vénusberg*. Mais le pape fut damné, pour avoir douté de la clémence de Dieu, car le bâton sec avait fleuri.

De la vieille et puérile légende, dont Henri Heine disait pourtant « *qu'il y coulait le plus rouge sang du cœur* », Wagner dégage le sens profond et humain. Il fait sauver Tannhauser, le pèlerin passionné, par l'amour adorable et pur d'Elisabeth sacrifiée ; et en opposant, dès l'ouverture, la foi austère et forte de la marche des Pèlerins à l'étincelante joie païenne du *Vénusberg*, il évoque selon le mot de Baudelaire, avec une puissance géniale, « *la représentation des deux principes qui ont choisi le cœur humain pour principal champ de bataille, c'est-à-dire de la lutte de la chair avec l'esprit, de l'enfer avec le ciel, de Satan avec Dieu ?* »

En composant *Tannhauser*, Wagner se résignait à n'être pas encore compris du public. Il se plaisait à dire « *qu'il signait devant ce public son arrêt de mort* ». L'échec prévu du 19 novembre 1845 ne le découragea point. Il en appela par un second chef-d'œuvre, *Lohengrin*.

LOHENGRIN

Là encore, le poète, de sa main créatrice, modèle l'histoire et la légende et, en pétrissant la vie, fait jaillir la fleur mystique du symbole. Tout l'esprit du moyen âge revit dans la grande plaine du bord de l'Escaut, où Elsa de Brabant, faussement accusée du meurtre de son frère, attend de la Justice de Dieu par les armes son salut et son défenseur. Et la légende mystique du chevalier divin est toute entière évoquée lorsque Lohengrin, le chevalier du Cygne, adresse un adieu religieux à l'oiseau blanc qui l'a conduit. Le ciel vraiment avec lui a visité la terre. Et quand il aura fait mordre la poussière au calomniateur, lorsque la pure Elsa aura, malgré sa défense, demandé son nom au blanc chevalier, le charme d'amour sera rompu, et c'est vers le ciel, sa patrie divine, qu'après le tendre et triste adieu à Elsa, Lohengrin repartira, après avoir dévoilé son nom et sa mission de chevalier du Graal, fils du roi Parsifal.

PARSIFAL

Mais, c'est dans son drame de *Parsifal*, — drame ou mystère —, que Wagner devait s'élever au plus haut sommet de l'émotion et de la pensée. C'est au vieux poème de Wolfram d'Eschenbach qu'il va demander, non pas une inspiration, mais un tremplin, pour s'élancer vers de plus mystiques étoiles.

Parsifal, même dépouillé du prestige et de l'enchantement de la musique, a de la simplicité et de la grandeur. C'est le drame, ou plutôt le mystère d'une rédemption, d'un rédempteur.

Après *Tannhauser*, le pénitent, et *Lohengrin*, le chevalier, *Parsifal* est le saint. Mais il ne s'élève de la simplicité à la sainteté que par l'épreuve, la tentation vaincue et la douleur.

ACTE I.

Le premier acte est l'acte de l'appel.

Le jour naissant dans la clairière d'une forêt calme découvre un sentier qui monte vers un château mystérieux, inaccessible et éblouissant, le château du Graal, et une pente qui descend vers un lac. Des chevaliers entourent la litière d'un roi blessé. Ce sont les chevaliers du Graal; le roi est Amfortas, dont le vieil écuyer Gurnemanz raconte le crime et le châtiement.

Amfortas, le roi du Graal, le gardien de la Sainte Coupe, où fut recueillie le sang du Christ, et de la sainte lance, qui perça le flanc du Christ, a cédé aux tentations de la magicienne Kundry; pour cela Klingsor, l'enchanteur maudit, l'ennemi, l'a vaincu, blessé et il a dans ses mains sacrilèges la sainte lance.

L'ordre du Graal est en deuil; Amfortas souffre inexpiablement de sa blessure qui ne se ferme pas. Un jour pourtant sur les bords de la sainte coupe, une inscription a brillé en lettres de feu: « *Attends celui que j'ai élu, l'homme au cœur pur que la souffrance aura instruit.* »

Tel est, d'après le grave récit de Gurnemanz, l'avant-drame.

Soudain, venant des bords du lac, battant des ailes d'un vol lourd, un cygne blessé tombe, et *Parsifal* paraît. C'est lui qui a blessé le cygne, et violé la paix sacrée du lac et de

la forêt. Pourquoi? Il ne sait. A toutes les questions qu'on lui pose, il fait la même réponse :
« *Je ne sais.* »

Il sait pourtant que sa mère Herzeleide l'a élevé au fond d'un bois, et qu'un jour, il l'a quittée pour suivre des hommes à cheval aux armes brillantes. Au nom d'Herzeleide une femme couchée dans les broussailles — c'est Kundry — s'est levée et a dit qu'Herzeleide était morte. Alors l'innocent lui saute à la gorge, et, si on ne lui avait arraché sa proie, l'aurait tuée, comme il a tué le cygne, sans savoir pourquoi.

Il est simple, il est pur. Est-ce lui que l'inscription du Graal a annoncé? Gurnemanz se fait son guide. Et voici que le château du Graal se découvre de lui-même et vient vers lui.

Le décor change. Au centre de l'église du château, les chevaliers ont étendu Amfortas sur une couche, devant une table de marbre sur laquelle est placée, recouverte d'une étoffe pourpre, la châsse du saint Graal. A la voix du vieux roi Titurel, le père d'Amfortas, qui jadis reçut des mains des anges la coupe et la lance, on découvre le divin calice. Il s'illumine, et la plaie d'Amfortas se rouvre et saigne. Amfortas gémit et porte la main à sa blessure. Parsifal est resté muet, silencieux, insensible en apparence. Et pourtant, lorsqu'Amfortas a gémi, il a porté, lui aussi, sa main crispée à son cœur ; mais on n'a pas vu son geste. Il n'est pas le sauveur annoncé ; Gurnemanz le chasse ; mais du ciel une voix chante : *Par la souffrance, le simple instruit... et Paix à qui aime !*

ACTE II.

Le deuxième acte est celui de la tentation et de l'épreuve. Klingsor, lui, a reconnu dans Parsifal le sauveur annoncé. Il tendra sur sa route ses meilleurs pièges. Le simple les évite et les élude. En vain, dans les jardins de l'enchantement, les *Filles-Fleurs* entrelacent autour de lui leurs danses séductrices, les charmes de leurs sourires et de leurs larmes. Le héros au cœur pur dédaigne et passe. En vain Kundry, misérable instrument de Klingsor, après l'avoir attendri en évoquant le souvenir de sa mère, essaie de le séduire. Il la repousse avec horreur... Et lorsque Klingsor jette sur Parsifal la sainte lance terrible, Parsifal la saisit, dessine avec elle un grand signe de croix dans l'air... et le jardin magique se dessèche, et le château magique s'écroule.

ACTE III.

Le troisième acte est l'acte de l'élection et du triomphe.

Des années ont passé. Dans le décor du premier acte Gurnemanz, très vieux, vêtu en ermite, ranime Kundry évanouie, Kundry, qui est maintenant l'humble servante de Dieu. Nous sommes au jour du vendredi saint. Jour de deuil, puisque, ce jour-là, le Sauveur est mort ; jour de fête et de joie, puisque ce jour-là l'humanité a été sauvée.

De la forêt sort un chevalier, couvert d'une armure noire, casque fermé, lance abaissée. Gurnemanz et Kundry le reconnaissent. C'est Parsifal. Ils le débarrassent de l'armure sous laquelle il plie, épuisé. Et voici qu'il plante en terre la lance, et qu'il prie avec ferveur les yeux fixés sur la pointe adorable. Et dans l'enchantement du vendredi saint, dans la communion ineffable de la terre et du ciel, Parsifal reçoit le baptême des mains de Gurnemanz et baptise à son tour Kundry, qui lave et essuie de sa chevelure les pieds du Rédempteur.

Que dans l'église du Graal, on découvre maintenant le cercueil du vieux roi Titurel, qui vient de mourir ! Que, devant le tabernacle, Parsifal touche de la pointe de la lance la plaie d'Amfortas, et que la plaie se ferme, et que la douleur soit enfin calmée ! Et que Parsifal élève, au-dessus des chevaliers en extase, le Graal resplendissant, tandis qu'une colombe blanche descend du ciel sur sa tête, et qu'à ses pieds Kundry expire, apaisée, les yeux fixés sur le Rédempteur !

Telle est la donnée de ce drame mystique de *Parsifal*, qui est, à vrai dire, l'œuvre vitale de Wagner, comme *Faust* fut l'œuvre vitale de Goethe. Si l'écriture du poème ne fut achevée qu'en 1877, et l'écriture du drame musical qu'en 1882, l'image de Parsifal, le mystique rédempteur, a toujours hanté la pensée de Wagner. Dès 1847, une étincelle du Graal illumine le prélude de *Lohengrin*. En 1856, dans une scène modifiée depuis, au troisième acte de son *Tristan et Iseult*, Wagner faisait apparaître aux deux amants en poignante détresse mortelle le héros de l'amour céleste, Parsifal, en costume de pèlerin. Et le 10 avril 1857 à Zurich, devant le lac et les montagnes, par un beau jour de vendredi saint, fleurit en son esprit et en son cœur cette admirable page, où se réconcilient le ciel et la terre, de l'enchantement du vendredi saint, neige de pardon sur des fleurs. Par sa correspondance, nous voyons que, de 1860 à 1876, l'idée de l'œuvre maîtresse n'a cessé de vivre en lui. L'œuvre faite, il pouvait mourir.

Et le jour d'août 1882, où, au théâtre de Bayreuth, Wagner prit la direction de l'orchestre à partir de l'interlude qui précède le dernier tableau de *Parsifal*, personne ne s'y trompa, ni les acteurs, ni les musiciens, ni le public. C'était l'adieu du maître à la vie.

INFLUENCE

Oui, l'homme, en Wagner, fut nerveux et inégal, admirable à la fois et détestable, merveilleusement volontaire et tenace, et parfois haineusement étroit et mesquin et à une époque de sa vie nul ne fut à notre égard plus injuste ; et seul l'aveuglement d'un patriotisme exacerbé peut expliquer, sans les excuser, ses injures.

L'heure du chef d'école même semble être passée. Le wagnérisme littéraire d'un Baudelaire, d'un Rimbaud, d'un Verlaine et d'un Mallarmé a fait son temps. Et pour le wagnérisme musical, lui-même, la première représentation du « Pelléas et Mélisande », de Debussy, a sonné chez nous son glas.

Mais Wagner avait cent fois exprimé son horreur pour le troupeau des disciples et ses disciples l'avaient étrangement défiguré, en faisant par exemple un abus lassant, monotone et puéril, de ces « leit-motifs » prestigieux, qui étaient chez lui comme des barques frémissantes sur le grand océan sonore.

Mais si le wagnérisme est mort, en tant que formule ou recette, le génie de Wagner est toujours vivant. Son œuvre, dont le romantisme même est à base de vérité humaine profonde, vieillira sans doute ; mais comme la « Divine Comédie » de Dante ou l'« Iliade » d'Homère ont vieilli, dans un éclat d'immortelle jeunesse ; et elle marquera l'un des plus étonnants efforts du génie humain vers l'universalité hautaine et rayonnante de l'Art.

Et d'ailleurs, même aujourd'hui, qui oserait dire que l'influence de Wagner, se mêlant à celles d'Edgar Poë, de Nietzsche et de Dostoïevsky, n'est pas un des éléments les plus profonds et les plus actifs de notre sensibilité française contemporaine ?

NIETZSCHE (1844-1900)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Frédéric Nietzsche naquit le 15 octobre 1844 à Röcken, petit village de la Saxe prussienne. Son père, descendant d'une vieille famille noble polonaise, était pasteur. Sa mère était Allemande et sa grand'mère avait fait partie du cercle de Goethe à Weimar. Lorsque son père mourut, il avait cinq ans et sa famille se fixa dans la petite ville silencieuse de Naumbourg. Il grandit là, enfant méditatif, passionné de poésie et de musique, aux côtés de sa jeune sœur, de sa mère, de deux tantes et de sa grand'mère, dans une de ces atmosphères de tendresses féminines, dont il dira plus tard dans un de ses livres, *le Voyageur et son ombre*, qu'elles sont comme l'*invitation d'un doux crépuscule*.

Après six ans d'internat dans la célèbre école de Schielpforta, il fit de brillantes études de philologie dans les universités de Bonn et de Leipzig,

et s'éprit de la philosophie désespérée de Schopenhauer. Il était l'élève préféré, à Leipzig, du célèbre philologue Ritschl qui le fit nommer à vingt-cinq ans, avant même d'avoir été reçu docteur, professeur de philologie à l'Université de Bâle.

C'est à Bâle que, revenu après la guerre de 1870, la santé profondément ébranlée, il fit la connaissance du grand musicien Richard Wagner et qu'il écrivit son *Richard Wagner à Bayreuth* où se trouve peut-être la plus pénétrante interprétation de l'œuvre wagnérienne.

Mais son esprit était incapable de se reposer dans une admiration ou de s'endormir dans un culte. Farouchement sincère, le disciple rompt avec le maître. Il se déprend et se libère du romantisme wagnérien, comme il se libère du pessimisme



de Schopenhauer. Il n'a pas une âme de disciple. Les crises de plus en plus douloureuses de sa maladie l'aident à briser ses chaînes. C'est alors que par de longues marches en plein air à travers la haute Italie et l'Engadine, échappé de ce qu'il appelle ses prisons de la philologie et du professorat, il tente une cure d'altitude physique et morale, dans la solitude, *la bonne solitude, la solitude libre, légère et impétueuse*.

Alors naissent les grandes œuvres, dont *Ainsi parlait Zarathoustra* est sans doute la plus étrange et la plus belle. Fleur sauvage du désert. Ce livre qu'il appelait *un livre pour tous et pour personne*, ne fut pour ainsi dire lu par personne. A partir de 1883, tous les hivers, qu'il passe à Nice, il lance aux hommes des appels ardents, qui ne trouvent point d'échos. C'est qu'en montant il s'est isolé, et sa solitude est maintenant sa fierté et sa misère, sa haute joie et son plus haut tourment. A nul autre mieux qu'à lui ne s'appliquera le mot de Pascal : *On mourra seul*. Nietzsche en mourut avant même de mourir. Une première crise de folie l'abat à Turin un jour de janvier 1889, et fait sombrer cette magnifique intelligence dans le gouffre de dix ans de ténèbres, d'où s'élève la plainte déchirante : *Mère, mère, je suis fou*. Quand sa mère, mère admirable, fut morte, sa sœur, admirable elle aussi de tendresse, le soigna. Le 25 août 1900, Frédéric Nietzsche, par une ironie cruelle et tendre de son destin, s'éteignit doucement à Weimar, dans ce Weimar où Goethe avait régné, Goethe, le seul maître qu'il n'eût jamais renié, la seule idole qui en lui n'eût pas connu de crépuscule.

Tout le drame de cette vie de penseur est dans sa pensée. Et c'est dans ses œuvres seules qu'elle se manifeste, cette vie intérieure ardente, sincère, multipliée, renouvelée, purifiée par les exaltations et les renoncements, les morts et les renaissances, le bris joyeux des idoles, et la conquête par les sanglots et les saintes colères de nouveaux et d'orgueilleux soleils.

De ses maladies pessimistes et romantiques dont on trouve des traces ardentes et profondes dans son *Origine de la tragédie* (1872) et encore dans ses *Considérations inactuelles* (1873-1876), où pointent pourtant des aspirations nouvelles, il s'est libéré et guéri dans son *Humain, trop humain* (1878) et dans *le Voyageur et son Ombre* (1890). Et c'est une formule de clarté et de santé qui brille dans le *Gai savoir* (1882). Formule trop intellectuelle encore et qui ne suffit pas à la richesse inquiète et profonde de son esprit. Il ne suffit pas de formuler sa vérité, il faut la vivre ; il faut la chanter, la danser ; car il faut, suivant un de ses mots favoris, danser dans les chaînes. C'est ainsi qu'on en fait une foi nouvelle. Dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1886), dans *Par delà le bien et le mal* (1886), dans *le Crépuscule des Idoles*, le *Cas Wagner*, *l'Antéchrist* et *l'Ecce homo*, Nietzsche est à la fois le prophète et le confesseur d'un nouvel évangile, qui est comme un essai de transmutation de toutes les valeurs morales, telles qu'elles avaient été jusque-là établies ; et dans un style éblouissant d'apocalypse, il rédige, puis, avec une déconcertante assurance, il clame les Nouvelles tables de la Loi pour l'humanité.

*
* * *

La vérité de la vie, proclame-t-il, clame-t-il, elle n'est ni dans les rêves mensongers, ni dans les fantaisies séduisantes et captieuses des poètes et des artistes, dont les arpeges ne sont que *glissements et fuites de fantômes*.

Elle n'est pas davantage dans les discours des professeurs patentés de vertu, des moralistes officiels et patriotes, vendeurs professionnels de bêlements et de sommeil, marchands du temple.

Elle n'est ni dans la morale chrétienne, *morale de troupeau et d'esclaves*, qui fait du sacrifice et de la pitié, des maîtres débilissants de lâcheté et de déchéance, ni dans la stupide explosion d'esprit égalitaire et plébéien et de basse colère qu'est la Révolution française. Ce n'est point par l'amour du prochain, c'est par *l'amour du plus lointain* que cette vérité se révèle, et c'est par delà les pauvres frontières du Bien et du Mal, que les *aéronautes de l'Esprit*, les *Immoralistes* la découvrent, la conquièrent et la rapportent.

Cette vérité, les Grecs l'ont pressentie et, jusqu'à un certain point, formulée dans cette *ivresse dionysienne* qui n'est que le goût torrentueux et débordant de la vie, et dans cette *inspiration apollinienne et olympienne*, qui fait participer les hommes misérables à l'harmonie immortelle, au rire étincelant et formidable des dieux.

Mais plus peut-être que les Grecs, les Barbares ont dit le mot libérateur : le mot du Wiking orgueilleux de l'ancienne saga scandinave : *Wotan a placé dans mon sein un cœur dur*.

Il faut être dur pour soi et pour les autres ; être dur comme le diamant qui étincelle et qui tranche, *comme les créateurs qui écrivent sur la volonté des millénaires comme sur de l'airain* et qui sont plus durs et plus nobles que l'airain.

« O mes frères, s'écria Zarathoustra, je place au-dessus de vous cette table nouvelle : *« Devenez durs ! »* »

Tout s'ensuivra.

Loin de la morale des ruminants et de leur épais bonheur, il faut *vivre dangereusement*, et construire sa cité près du Vésuve.

Loin des morales égalitaires pour troupeaux aux yeux clignotants sous les étoiles, vivre avec danger, c'est vivre avec bravoure et avec joie ; *car la vie est source de joie, mais où la canaille vient boire, toutes les sources sont empoisonnées*.

Mais il faut se défier aussi des vérités provocantes et agressives. Sur les hauteurs, il faut se défier des hauteurs. Dans l'éloignement voluptueux de l'oiseau, il y a l'orgueil hautain et pernicieux des ailes. Il faut se détacher même de son détachement.

Comme Zarathoustra, *après le grand éloignement*, il faut *revenir vers les plus petits et les plus humbles* et mourir en bénissant.

Et c'est peut-être le plus haut et le plus beau précepte de la morale nietzschéenne que celui-ci : *Nous devons cesser d'être des hommes qui prient, pour devenir des hommes qui bénissent*.

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA (1883-1886)

EXTRAITS

PROLOGUE

Lorsque Zarathoustra eut atteint sa trentième année, il quitta sa patrie et le lac de sa patrie et s'en alla dans la montagne. Là il jouit de son esprit et de sa solitude et ne s'en lassa point durant dix années. Mais enfin son cœur se transforma, et un matin, se levant avec l'aurore, il s'avança devant le soleil et lui parla ainsi :

« O grand astre ! Quel serait ton bonheur, si tu n'avais pas ceux que tu éclaires ?

« Depuis dix ans que tu viens vers ma caverne, tu te serais lassé de ta lumière et de ce chemin, sans moi, mon aigle et mon serpent.

« Mais nous t'attendions chaque matin, nous te prenions ton superflu et nous t'en bénissions.

« Voici ! Je suis dégoûté de ma sagesse, comme l'abeille qui a amassé trop de miel. J'ai besoin de mains qui se tendent.

« Je voudrais donner et distribuer, jusqu'à ce que les sages parmi les hommes soient redevenus joyeux de leur folie, et les pauvres, heureux de leur richesse.

« Voilà pourquoi je dois descendre dans les profondeurs, comme tu fais le soir quand tu vas derrière les mers, apportant ta clarté au-dessous du monde, ô astre débordant de richesse !

« Je dois disparaître ainsi que toi, me coucher, comme disent les hommes vers qui je veux descendre.

« Bénis-moi donc, œil tranquille, qui peux voir sans envie un bonheur même sans mesure !

« Bénis la coupe qui veut déborder ; que l'eau toute dorée en découle, apportant partout le reflet de ta joie !

« Vois ! cette coupe veut se vider à nouveau et Zarathoustra veut redevenir homme. »

Ainsi commença le déclin de Zarathoustra.

* * *

Zarathoustra descendit seul des montagnes, et il ne rencontra personne. Mais, lorsqu'il arriva dans les bois, soudain se dressa devant lui un vieillard qui avait quitté sa sainte chaumière pour chercher des racines dans la forêt. Et ainsi parla le vieillard et il dit à Zarathoustra :

— Il ne m'est pas inconnu, ce voyageur ; voilà bien des années qu'il passa par ici. Il s'appelait Zarathoustra, mais il s'est transformé.

« Tu portais alors ta cendre à la montagne : veux-tu aujourd'hui porter ton feu dans la vallée ? Ne crains-tu pas le châtement des incendiaires ? »

« Oui, je reconnais Zarathoustra. Son œil est limpide et sur sa lèvre ne se creuse aucun pli de dégoût. Ne s'avance-t-il pas comme un danseur ? »

« Zarathoustra s'est transformé, Zarathoustra s'est fait enfant, Zarathoustra s'est éveillé : que vas-tu faire maintenant auprès de ceux qui dorment ? »

« Tu vivais dans la solitude comme dans la mer et la mer te portait. Malheur à toi, tu veux donc atterrir ? Malheur à toi, tu veux de nouveau traîner toi-même ton corps ? »

Zarathoustra répondit :

— J'aime les hommes.

— Pourquoi donc, dit le sage, suis-je allé dans les bois et dans la solitude ? N'était-ce pas parce que j'aimais trop les hommes ?

« Maintenant j'aime Dieu : je n'aime point les hommes. L'homme est pour moi une chose trop imparfaite. L'amour de l'homme me tuerait. »

Zarathoustra répondit :

— Qu'ai-je parlé d'ainour ! Je vais faire un présent aux hommes.

— Ne leur donne rien, dit le saint. Enlève-leur plutôt quelque chose et aide-les à le porter, rien ne leur sera meilleur, pourvu qu'à toi aussi cela fasse du bien !

« Et si tu veux donner, ne leur donne pas plus qu'une aumône, et attends qu'ils te la demandent ! »

— Non, répondit Zarathoustra, je ne fais pas l'aumône. Je ne suis pas assez pauvre pour cela. »

Le saint se prit à rire de Zarathoustra et parla ainsi :

— Tâche alors de leur faire accepter tes trésors. Ils se méfient des solitaires et ne croient pas que nous venions pour donner.

« A leurs oreilles, les pas du solitaire retentissent trop étrangement à travers les rues. Défiants comme si la nuit, couchés dans leurs lits, ils entendaient marcher un homme, longtemps avant le lever du soleil, ils se demandent peut-être : « Où se glisse ce voleur ? » »

« Ne va pas auprès des hommes, reste dans la forêt ! Retourne plutôt auprès des bêtes ! Pourquoi ne veux-tu pas être, comme moi, ours parmi les ours, oiseau parmi les oiseaux ? »

— Et que fait le saint dans les bois ? demanda Zarathoustra.

Le saint répondit :

« — Je compose des chants et je les chante, et quand je fais des chants, je ris, je pleure et je murmure : c'est ainsi que je loue Dieu. »

« Avec des chants, des pleurs, des rires et des murmures, je rends grâce à Dieu qui est mon Dieu. Cependant quel présent nous apportes-tu ? »

Lorsque Zarathoustra eut entendu ces paroles, il salua le saint et lui dit :

— Qu'aurais-je à vous donner ? Mais laissez-moi partir en hâte, afin que je ne vous prenne rien ! »

Et c'est ainsi qu'ils se séparèrent l'un de l'autre, le vieillard l'homme, riant comme rient deux petits garçons.

LE GRAND MIDI

..... Quand Zarathoustra eut prononcé ces paroles, il se tut, comme quelqu'un qui n'a pas dit son dernier mot. Longtemps il soupesa son bâton avec hésitation. Enfin il parla ainsi et sa voix s'était transformée :

— Je m'en vais seul maintenant, mes disciples ! Vous aussi, vous partirez seuls ! Je le veux ainsi.

« En vérité, je vous le conseille ; éloignez-vous de moi et défendez vous de Zarathoustra ! Et mieux encore : ayez honte de lui ! Peut-être vous a-t-il trompés.

« L'homme qui cherche la connaissance ne doit pas seulement savoir aimer ses ennemis, mais aussi haïr ses amis.

« On n'a que peu de reconnaissance pour un maître, quand on reste toujours élève. Et pourquoi ne voulez-vous pas déchirer ma couronne ?

« Vous me vénerez ; mais que serait-ce si votre vénération s'écroulait un jour ? Prenez garde à ne pas être tués par une statue !

« Vous dites que vous croyez en Zarathoustra ? Mais qu'importe Zarathoustra ! Vous êtes mes croyants : mais qu'importent tous les croyants !

« Vous ne vous étiez pas encore cherchés : alors, vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants ; c'est pourquoi la foi est si peu de chose.

Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-mêmes ; et ce n'est que quand vous m'aurez tous renié que je reviendrai parmi vous.

« En vérité, mes frères, je chercherai alors d'un autre œil mes brebis perdues ; je vous aimerai alors d'un autre amour.

« Et un jour vous devrez être encore mes amis et les enfants d'une seule espérance : alors je veux être auprès de vous, une troisième fois pour fêter, avec tous, le grand midi.

« Et ce sera le grand midi, quand l'homme sera au milieu de sa route entre la bête et le Surhumain, quand il fêtera, comme sa plus haute espérance, son chemin qui mène à un nouveau matin.

« Alors celui qui disparaît se bénira lui-même, afin de passer de l'autre côté ; et le soleil de sa connaissance sera dans son midi.

« Tous les dieux sont morts : nous voulons, maintenant, que le

Surhumain vive ! » Que ceci soit un jour, au grand midi, notre dernière volonté ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

DEVENEZ DURS

« Pourquoi si dur ? dit un jour au diamant le charbon de cuisine ; ne sommes-nous pas proches parents ? »

Pourquoi si mous ? O mes frères, je vous le demande : n'êtes-vous donc pas mes frères ?

Pourquoi si mous, si fléchissants, si mollissants ? Pourquoi y a-t-il tant de reniement, tant d'abnégation dans votre cœur ? si peu de destinée dans votre regard ?

Et si vous ne voulez pas être des destinées, des inexorables, comment pourriez-vous un jour vaincre avec moi ?

Et si votre dureté ne veut pas étinceler, et trancher et inciser, comment pourriez-vous un jour créer avec moi ?

Car les créateurs sont durs. Et cela doit vous sembler béatitude d'empreindre votre main en des siècles, comme en de la cire molle,

béatitude d'écrire sur la volonté des millénaires, comme sur de l'airain, plus dur que de l'airain, plus noble que l'airain. Le plus dur seul est le plus noble.

O mes frères, je place au-dessus de vous cette table nouvelle : Devenez durs !

O toi, ma volonté ! Trêve de toute misère, toi, ma nécessité ! Garde-moi de toutes les petites victoires !

Hasard de mon âme que j'appelle destinée ! Toi qui es en moi et au-dessus de moi ! Garde-moi et réserve-moi pour une grande destinée !

Et ta dernière grandeur, ma volonté, conserve-la pour la fin, pour que tu sois implacable dans ta victoire ! Hélas ! qui ne succombe pas à sa victoire ?

Hélas ! quel œil ne s'est pas obscurci dans cette ivresse de crépuscule ? Hélas ! quel pied n'a pas trébuché et n'a pas désappris la marche dans la victoire ?

Pour qu'un jour je sois prêt, et mûr lors du grand Midi : prêt et mûr comme l'airain chauffé à blanc, comme le nuage gros d'éclairs et le pis gonflé de lait ;

prêt à moi-même et à ma volonté la plus cachée : un arc qui brûle de connaître sa flèche, une flèche qui brûle de connaître son étoile :

une étoile prête et mûre dans son midi, ardente et transpercée, bienheureuse de la flèche céleste qui la détruit :

soleil elle-même et implacable volonté de soleil, prête à détruire dans la victoire !

O volonté ! trêve de toute misère, toi ma nécessité ! Réserve-moi pour une grande victoire ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

CAR JE T'AIME, O ÉTERNITÉ

Si j'aime la mer et tout ce qui ressemble à la mer et le plus encore quand fougueuse elle me contredit :

Si je porte en moi cette joie du chercheur, cette joie qui pousse la voile vers l'inconnu, s'il y a dans ma joie une joie de navigateur :

Si jamais mon allégresse s'écria : « Les côtes ont disparu, maintenant ma dernière chaîne est tombée.

« l'immensité sans bornes bouillonne autour de moi, bien loin de moi scintillent le temps et l'espace, allons ! en route ! vieux cœur ! »

O comment ne serais-je pas ardent de l'éternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, l'anneau du devenir et du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voudrais avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, ô éternité !

Car je t'aime, ô éternité !

Si ma vertu est une vertu de danseur, si souvent des deux pieds j'ai sauté dans des ravissements d'or et d'émeraude :

Si ma méchanceté est une méchanceté riante qui se sent chez elle sous des branches de roses et des haies de lys :

car dans le rire tout ce qui est méchant se trouve ensemble, mais sanctifié et affranchi par sa propre béatitude :

Et si ceci est mon alpha et mon oméga, que tout ce qui est lourd devienne léger, que tout corps devienne danseur, tout esprit oiseau : et, en vérité, ceci est mon alpha et mon oméga !

O comment ne serais-je pas ardent de l'éternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, l'anneau du devenir et du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voudrais avoir des enfants si ce n'est que cette femme j'aime : car je t'aime, ô éternité !

Car je t'aime, ô Éternité.

Si jamais j'ai déployé des ciels tranquilles au-dessus de moi, volant de mes propres ailes dans mon propre ciel :

Si j'ai nagé en me jouant dans de profonds lointains de lumière, si la sagesse d'oiseau de ma liberté est venue :

car ainsi parle la sagesse de l'oiseau : « Voici il n'y a pas d'en haut, il n'y a pas d'en bas ! Jette-toi çà et là, en avant, en arrière, toi qui es léger ! Chante ! ne parle plus !

« toutes les paroles ne sont-elles pas faites pour ceux qui sont lourds ? Toutes les paroles ne mentent-elles pas à celui qui est léger ? Chante ! ne parle plus ! »

O comment ne serais-je pas ardent de l'éternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, l'anneau du devenir et du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voudrais avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, ô éternité !

Car je t'aime, ô éternité !

DE L'HOMME SUPÉRIEUR

Lorsque je vins pour la première fois parmi les hommes, je fis la folie du solitaire, la grande folie : je me mis sur la place publique.

Et comme je parlais à tous, je ne parlais à personne. Mais, le soir, des danseurs de corde et des cadavres étaient mes compagnons ; et j'étais moi-même presque un cadavre.

Mais, avec le nouveau matin, une nouvelle vérité vint vers moi : alors j'appris à lire : « Que m'importe la place publique et la populace, le bruit de la populace et les longues oreilles de la populace ! »

Hommes supérieurs, apprenez de moi ceci : sur la place publique personne ne croit à l'homme supérieur. Et si vous voulez parler sur la place publique, à votre guise ! Mais la populace cligne de l'œil : « Nous sommes tous égaux. »

« Hommes supérieurs, — ainsi cligne de l'œil la populace, — il n'y a pas d'hommes supérieurs, nous sommes tous égaux, un homme vaut un homme, devant Dieu, nous sommes tous égaux ! »

Devant Dieu ! Mais maintenant ce Dieu est mort. Devant la populace, cependant, nous ne voulons pas être égaux. Hommes supérieurs, éloignez-vous de la place publique !

LE SURHUMAIN

Les plus soucieux demandent aujourd'hui : « Comment l'homme se conserve-t-il ? » Mais Zarathoustra demande ce qu'il est le seul et le premier à demander : « Comment l'homme sera-t-il surmonté ? »

Le surhumain me tient au cœur, c'est lui qui est pour moi la chose unique, et non point l'homme : non pas le prochain, non pas le plus pauvre, non pas le plus affligé, non pas le meilleur.

O mes frères, ce que je puis aimer en l'homme, c'est qu'il est une transition et un déclin. Et, en vous aussi, il y a beaucoup de choses qui me font aimer et espérer.

Vous avez méprisé, ô hommes supérieurs, c'est ce qui me fait espérer. Car les grands méprisants sont aussi les grands vénérateurs.

Vous avez désespéré, c'est ce qu'il y a lieu d'honorer en vous. Car vous n'avez pas appris comment vous pourriez vous rendre, vous n'avez pas appris les petites prudences.

Aujourd'hui, les petites gens sont devenus les maîtres, ils prêchent tous la résignation, et la modestie, et la prudence, et l'application, et les égards et le long ainsi de suite des petites vertus.

Ce qui ressemble à la femme et au valet, ce qui est de leur race, et surtout le micmac populacier : cela veut maintenant devenir maître de toutes les destinées humaines, ô dégoût ! dégoût ! dégoût !

Cela demande et redemande, et n'est pas fatigué de demander : « Comment l'homme se conserve-t-il le mieux, le plus longtemps, le plus agréablement ? » C'est ainsi qu'ils sont, les maîtres d'aujourd'hui.

Ces maîtres d'aujourd'hui, surmontez-les-moi, ô mes frères, ces petites gens ! c'est eux qui sont le plus grand danger du Surhumain !

Surmontez-moi, hommes supérieurs, les petites vertus, les petites prudences, les égards pour les grains de sable, le fourmillement des fourmis, le misérable contentement de soi, le « bonheur du plus grand nombre ! »

Et désespérez plutôt que de vous rendre. Et, en vérité, je vous aime, parce que vous ne savez pas vivre aujourd'hui, ô hommes supérieurs ! Car c'est ainsi que vous vivez le mieux !

(Trad. Henri Albert, *Ainsi parlait Zarathoustra* · éd. Mercure de France).

INFLUENCE

Jaillissement éblouissant d'idées et de mots et d'images, avec une verve d'esprit et un éclat de poésie incomparables. De la lecture de Nietzsche on sort étourdi et ébloui, engourdi à la fois et électrisé, comme au dire de Platon, qu'il n'aimait guère, on sortait de l'entretien de Socrate qu'il détestait, quoiqu'il fût ou peut-être parce qu'il était comme lui un briseur d'idoles.

Par un étrange et ironique destin nul ne fut plus inconnu de son vivant, ni plus connu, mais plus mal connu après sa mort. Certes, il n'eût pas trouvé de bon aloi le contre-sens de sa gloire posthume, l'homme dont la sincérité écartait de lui les disciples et dont l'orgueil haïssait la foule, et, s'il avait pu sortir du tombeau, il eût cinglé, de quelles lanières stridentes et brûlantes, la bande des mauvais marchands qui débitaient à un troupeau de snobs une étrange et mau-

vaïse drogue pseudo-nietzschéenne d'anarchisme intellectuel et de nihilisme moral, endormeurs et empoisonneurs.

Mais il est une autre influence que celle-là sans doute il eût avouée : c'est celle qu'il a exercée, intense et profonde, sur tous les esprits directeurs de la pensée française du commencement du XX^e siècle, sur tous ceux qui, selon son expression, forment « la musique de chambre », de cette France que cet « Européenné » aimait plus que toutes les autres nations, pour son goût délicat et clair, pour sa vieille et riche culture morale, et surtout pour son climat intellectuel privilégié, vraiment « méditerranéen », comme il dit, et qui faisait de l'air qu'on respire dans les œuvres de ses écrivains un antidote souverain contre l'anémie, contre les idées-fantômes sans soleil, et contre « l'horrible gris sur gris du Nord ».

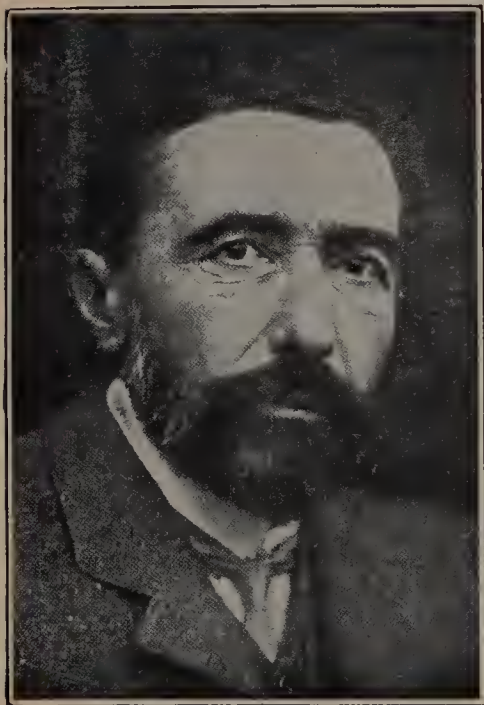
A travers les maximes détachées qu'on citera souvent encore et sans doute à contre-sens, un esprit vivant circule, le fil magnétique du collier qui ferait l'orient et le prix des perles. Le véritable esprit nietzschéen, celui qui vivra, ce n'est ni l'horreur maladive de la démocratie et de la foule, ni le fracas tumultueux d'apocalypse au travers duquel il a la prétention de renverser la table des valeurs morales établies et de prêcher l'orgueilleux évangile d'un Moi de démesure ; ce qui vivra de lui, c'est son frémissement de chercheur passionné et sincère, de « chevalier de l'esprit » qui de formules en formules, d'étape en étape, cherche à se libérer et à monter vers la Vérité, et la Beauté, en brisant des chaînes et des chaînes, et en cherchant héroïquement à faire avec ses souffrances, de la joie, avec ses sanglots, un chant, avec ses plaies, de la lumière.

Ce par quoi il vivra sans doute, c'est par son effort émouvant et poignant, son essor humain puissant et manqué, vers la lumière : parmi les rhéteurs et les geigneurs il a été celui qui a osé une humble et magnifique chose : « crayonner au mur son bonheur ».

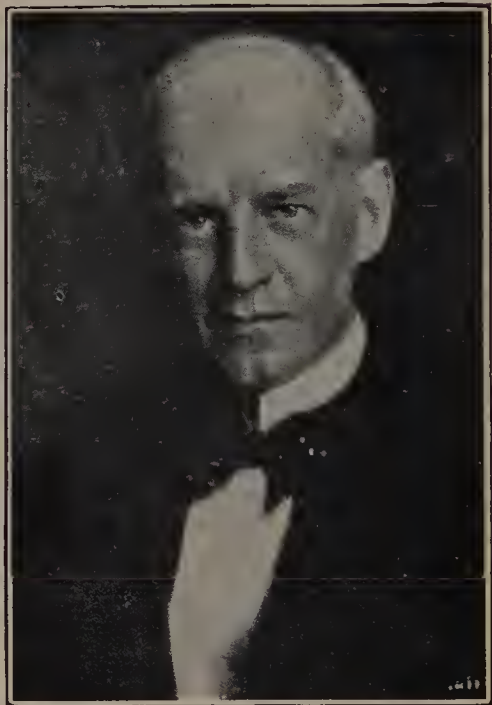
CHAPITRE XXIX

L'ANGLETERRE

La littérature anglaise est parmi les plus riches des littératures modernes et contemporaines, avec Kipling, Hardy, Wells ou Shaw.



CONRAD.



GALSWORTHY.

Et combien d'autres seraient à citer : des poètes, comme James Thomson (1834-1882), l'auteur de *la Cité de la nuit tragique*, comme le délicieux et pur Coventry-Patmore (1823-1890), ou comme l'irlandais Yeats (né en 1865), le dernier des grands enchanteurs celtiques, — et des romanciers, comme le brillant et aigu Meredith (1828-1890), le pénétrant et émouvant Galsworthy (1867-1933), sans parler des populaires conteurs de merveilleux voyages : Lafcadio Hearn (1850-1904), Stevenson (1850-1894), et le dernier de tous, le plus intense peut-être et le plus prenant, Joseph Conrad (1857-1924).

Et sur tant d'œuvres mobiles, inquiètes, parfois incertaines et frémissantes, il semble qu'un souffle passe ou un frisson, qui oriente et incline toutes les tiges vers un idéal d'action, toujours plus riche et plus large, plus généreux et plus humain.

KIPLING (1865-1936)

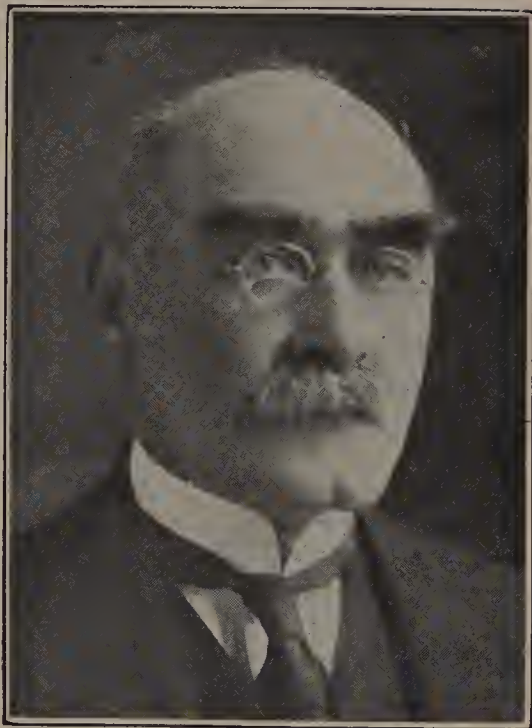
L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

Rudyard Kipling naquit à Bombay en 1865 entre *les palmes et la mer*. L'auteur du *Livre de la Jungle* n'a eu, trente ans plus tard, qu'à retrouver son âme d'enfant et les contes de sa nourrice indigène, son *ayah*, pour évoquer avec une fidélité saisissante la grande forêt vierge où, pour l'émerveillement et l'effroi amusé des *petits d'hommes*, vivent de grands loups gris bienveillants, philosophes et chevaleresques, Bagheera, la panthère souple, au cœur d'or et à la voix douce, Balloo, le grand ours brun, sage pédagogue, Kaâ, le python du rocher, dont la danse est hallucinante et terrible, Shere-Khan, le Tigre boiteux, le Mangeur d'hommes, cruel, geignard et herné.

A six ans, c'est le départ pour le pays des sahibs, cette Angleterre, dont les cipayes de la Reine, aux beaux uniformes, faisaient craindre, respecter et admirer la puissance. Et c'est pendant cinq ans, à Portsmouth, chez un vieil officier de marine, sous un ciel triste, gris et froid, la lecture de la Bible, le livre des maîtres, si dur, si rude, si fort.

A onze ans, c'est l'école — l'école anglaise — et la *Chanson de l'Ecole*, où deux cents petits d'hommes, *deux cents frères jetés sur une plage, dix maisons nues sur une plage, sept années sur une plage*, apprennent sous la rude discipline des jeux, des sports et des verges éducatrices, leur métier de maîtres du monde, obéir, pour commander, et, en commandant, servir.

A seize ans et demi, c'est le choix libre et volontaire entre l'éducation livresque de l'Université, Oxford ou Cambridge, et l'autre éducation, la vraie, la vivante, par le livre du monde, les voyages et l'action colonisatrice, le retour dans l'Inde.



Alors, jusqu'à vingt-quatre ans, c'est huit ans de vie libre, ensoleillée, travailleuse et conquérante, huit ans qui vont souder étroitement l'âme orientale et l'âme européenne, ces deux côtés de sa tête, qui lui feront dire plus tard dans une chanson de son *Kim*. « *Loué soit Allah qui fit différents les deux côtés de ma tête. Moi, je pourrais bien me passer de chemise et de souliers, d'ami, de pain et de tabac ; mais pas pour un seul jour je ne renoncerais à la différence entre les deux côtés de ma tête.* »

Mais, dès ce moment, c'est le côté de la tête européen qui dirige. Rédacteur principal de la Gazette civile et militaire de Lahore, où son père est conservateur du Musée, il travaille avec acharnement malgré la fièvre et la dysenterie, par des nuits de trente degrés de chaleur. Il ne quitte pas son bureau, son poste : il sert. Et il sert encore en traversant l'Inde, de l'Himalaya à la mer, à la fois globe-trotter et reporter, pionnier et missionnaire.

En 1889, enfin, il repart pour l'Angleterre, par la route de l'Est, cette fois, Singapour, Hong-Kong, Yokohama, Glasgow, Vaucouver, le Pacifique. Il s'émerveille, il s'enthousiasme, mais d'un enthousiasme grave et qui s'approfondit, et il s'écrie : « *Il faut que naisse un poète qui donnera aux Anglais la vraie chanson de leur terre, laquelle est environ la moitié du monde.* »

Il sera ce poète, le poète de la plus grande de toutes les chansons, la *Saga des Anglo-Saxons autour du monde*. Il sera ce qu'il appelle lui-même : *Le Poète de la Tribu*, la tribu des *Bâtisseurs d'Empire*, celte et rêveur, non pas, mais Anglo-saxon réaliste, d'une imagination et d'une volonté impérialistes, tournées, tendues, bandées vers l'action.

*
* *

Rudyard Kipling est essentiellement le poète de l'énergie anglaise, un Tyrtée anglo-saxon, nationaliste et impérialiste. Plus encore que l'auteur du *Premier* et du *Second livre de la Jungle*, il est pour les Anglais l'auteur de la *Chanson des Anglais* (1890), celui des *Cinq Nations* (Angleterre, Afrique du Sud, Nouvelle-Zélande, Australie et Canada), l'auteur du livre des poèmes des *Sept Mers* (1890 à 1896).

En prose même, le héros qu'il chante avec un attendrissement rude, c'est celui auquel il dédie son recueil des *Trois Troupiers*, cet homme très fort, *Tommy Atkins*, simple soldat d'infanterie. Comme il le dit dans l'*Envoi* qui termine ce livre, lui-même n'a fait que *modeler dans une banale argile les rudes figures d'une race rudement taillée, la race « aux mains fortes qui firent sortir le Rubis du sol. »* Ses héros, ce sont non pas les *filles de Marie*, la rêveuse et la mystique, mais les *filles de Marthe*, la travailleuse, ceux par qui s'emboîtent les engrenages, tournent juste les roues, jouent à temps les aiguilles, ceux qui, en service commandé et joyeux, soulèvent la pierre et défrichent les ronces pour faire meilleur le sentier, ceux qui *jouent pour l'équipe* et qui, aussi *jouent le jeu*, et servent à la fois leur patrie, la loi et Dieu.

Chevaliers humbles, chevaliers perdus dans des pays de flammes, chevaliers armés et sacrés selon les nouveaux rites qu'il décrit énergiquement dans le poème qui a pour titre la *Chevalerie nouvelle*,

« Qui lui donnera le bain ? — Moi, dit l'eau vénéneuse, la sueur mauvaise de la Jungle, moi, je lui donnerai le bain. »

« Qui lui chantera les psaumes ? — Nous, dirent les Palmes. Avant que tombe le vent brûlant, nous lui chanterons les psaumes. »

C'est le Soleil qui lui attachera l'épée, la Faim qui bouclera sa ceinture, le chef exigeant et bref qui lui donnera ses éperons, la Fièvre qui secouera sa main. La Quinine donnera à son vin un goût amer, toute la Terre le mettra à l'épreuve. C'est ainsi que sire Galaad fut choisi par sa mère pour être son chevalier, et qu'il partit pour l'aventure.

Et ce qui le soutiendra au cours de la périlleuse aventure, le charme qu'il mettra contre son cœur et qui le guérira de tout mal, c'est la poignée de terre anglaise qu'il aura prise à son départ, après avoir murmuré une prière pour tous ceux que la terre anglaise recouvre, *non pas les grands, ni ceux qu'on a loués, mais tous les simples dont nul ne sait le nombre, dont la vie et la mort ne furent, ni célébrées, ni lamentées.*

Dans la belle étude qu'il consacre à la poésie de Rudyard Kipling (*Trois Etudes de littérature anglaise*, librairie Plon), M. André Chevrillon montre avec une forte précision comment Kipling prévoit et prédit la grande guerre, et comment il sonna le clairon à la onzième heure, dans les trois grands poèmes de 1902 : *la Leçon* (la rude leçon de la guerre du Transwaal), *les Vieillards*, ces morts-vivants qui, par fidélité pour de vieilles étoiles éteintes, trahissent les astres nouveaux, *les Insulaires*, qui, parqués dans l'illusion mensongère de leur île, refusent le service militaire d'un an et attendent l'éclatement du shrapnell pour apprendre à pointer un canon et que les lapins de leurs parcs, leurs rouges chevreuils, leurs faisans bien gardés ne garderont pas, pas plus que leurs sermons, leurs brochures ni leurs bulletins de vote.

Et c'est en 1913 le suprême appel, le « garde à vous » déchirant dans le poème *France*, où il adjure en termes pathétiques les deux grandes nations d'oublier leurs guerres fratricides, de se pardonner les vieux crimes inexpiables, et l'immortel péché, commis par toutes les deux à Rouen, sur la place du Marché, pour se tourner ensemble, épaule contre épaule, face au danger, dans la double et constante garde de la paix sur la terre.

LE LIVRE DE LA JUNGLE (1894-1895)

ANALYSE ET EXTRAIT

Le *Livre de la Jungle* est une admirable histoire, un poème et mieux qu'un poème, un mythe puissant, profond et simple. C'est le mythe de la Jungle qui se chante elle-même par la voix de Baloo, l'ours brun, qui peut aller partout parce qu'il ne mange que des noix, des raisins et du miel, et par celle de Kaâ, le python du rocher, si vieux que la lumière semble avoir laissé ses yeux comme des opales mortes ; la jungle qui gronde et tue avec Shere-Khan, le vieux tigre boiteux ; la jungle qui grimace et se joue d'elle-même avec les Bandars-Logs, le peuple singe ; la jungle, qui proclame sa grande loi innocente

par la voix de Hâthi, l'éléphant, et qui s'élève enfin jusqu'à la conscience humaine en la personne de Mowgli, le petit d'homme, jeté nu entre les pattes des loups, qui apprend toutes les lois et tous les *maîtres-mots* de la jungle, et dont l'esprit d'homme par une destinée magnifique et singulière réconcilie dans une lumière apaisée la nature et l'humanité, Mowgli, symbole émouvant de l'homme maître du monde.

MOWGLI

Il était sept heures, par un soir très chaud, sur les collines de Seeonee. Père Loup s'éveilla de son somme journalier, se gratta, bâilla et détendit ses pattes l'une après l'autre pour dissiper la sensation de paresse qui en raidissait encore les extrémités. Mère Louve était étendue, son gros nez gris tombé parmi les quatre petits qui se culbutaient en criant, et la lune luisait par l'ouverture de la caverne où ils vivaient tous.

« Augrh ! dit père Loup, il est temps de se remettre en chasse. »

Et il allait s'élancer vers le fond de la vallée, quand une petite ombre à queue touffue barra l'ouverture et jappa :

« Bonne chance, ô chef des Loups ! Bonne chance et fortes dents blanches aux nobles enfants ! Puissent-ils n'oublier jamais ceux qui ont faim ! »

C'était le chacal, — Tabaqui le Lèche-Plat ; — et les Loups de l'Inde méprisent Tabaqui parce qu'il rôde partout faisant du grabuge, colportant des histoires et mangeant des chiffons et des morceaux de cuir dans les tas d'ordures aux portes des villages. Mais ils ont peur de lui aussi ; parce que Tabaqui, plus que tout autre dans la jungle, est sujet à la rage ; alors, il oublie qu'il ait jamais eu peur et il court à travers la forêt, mordant tout ce qu'il trouve sur sa route. Le tigre même se sauve et se cache lorsque le petit Tabaqui devient enragé, car la rage est la chose la plus honteuse qui puisse surprendre un animal sauvage. Nous l'appelons hydrophobie, mais eux l'appellent dewanee — la folie — et ils courent.

« Entre, alors, et cherche, dit père Loup avec raideur ; mais il n'y a rien à manger ici.

— Pour un Loup, non certes, dit Tabaqui ; mais pour moi, mince personnage, un os sec est un festin. Que sommes-nous, nous autres Gidur log (le peuple chacal), pour faire la petite bouche ? »

Il obliqua vers le fond de la caverne, y trouva un os de chevreuil où restait quelque viande, s'assit et en fit craquer le bout avec délices.

« Merci pour ce bon repas ! dit-il en se lèchant les babines. Qu'ils sont beaux, les nobles enfants ! Quels grands yeux ! Et si jeunes pourtant ! Je devrais me rappeler, en effet, que les enfants des rois sont maîtres dès le berceau. »

Or, Tabaqui le savait aussi bien que personne, il n'y a rien de plus fâcheux que de louer des enfants à leur nez ; il prit plaisir à voir que père et mère Loup semblaient gênés.

Tabaqui resta un moment au repos, sur son séant, tout réjoui du mal qu'il venait de faire ; puis il reprit malignement :

« Shere Khan, le Grand, a changé de terrain de chasse. Il va chasser à la prochaine lune, m'a-t-il dit, sur ces collines-ci. »

Shere Khan était le tigre qui habitait près de la rivière, la Waingunga, à vingt milles plus loin.

« Il n'en a pas le droit, commença père Loup avec colère. De par la loi de la Jungle, il n'a pas le droit de changer ses battues sans dûment avertir. Il effrayera tout le gibier à dix milles à la ronde, et moi... moi, j'ai à tuer pour deux ces temps-ci.

— Sa mère ne l'a pas appelé Lungri (le Boiteux) pour rien, dit mère Louve tranquillement : il est boiteux d'un pied depuis sa naissance ; c'est pourquoi il n'a jamais pu tuer que des bestiaux. A présent, les villageois de la Waingunga sont irrités contre lui, et il vient irriter les nôtres. Ils fouilleront la jungle à sa recherche... Il sera loin ; mais, nous et nos enfants, il nous faudra courir quand on allumera l'herbe. Vraiment, nous sommes très reconnaissants à Shere Khan !

— Lui parlerai-je de votre gratitude ? dit Tabaqui.

— Ouste ! jappa brusquement père Loup. Va-t-en chasser avec ton maître. Tu as fait assez de mal pour une nuit.

— Je m'en vais, dit Tabaqui tranquillement. Vous pouvez entendre Shere Khan, en bas, dans les fourrés. J'aurais pu me dispenser du message. »

Père Loup écouta.

En bas, dans la vallée qui descendait vers une petite rivière, il entendit la plainte dure, irritée, hargneuse et chantante d'un tigre qui n'a rien pris et auquel il importe peu que toute la jungle le sache.

« L'imbécile ! dit père Loup, commencer un travail de nuit par un vacarme pareil ! Pense-t-il que nos chevreuils sont comme ses veaux gras de la Waingunga ?

— Chut ! Ce n'est ni bœuf ni chevreuil qu'il chasse cette nuit, dit mère Loup, c'est l'homme. »

La plainte s'était changée en une sorte de ronron bourdonnant qui semblait venir de chaque point de l'étendue. C'est le bruit qui égare les bûcherons et les nomades à la belle étoile, et les fait tomber quelquefois dans la gueule même du tigre.

« L'homme ! dit père Loup, en montrant toutes ses dents blanches. Haugh ! N'y a-t-il pas assez d'insectes et de grenouilles dans les citernes, qu'il faille manger l'homme, sauf lorsqu'elle tue pour montrer à ses enfants comment on tue, auquel cas elle doit chasser hors des réserves de son clan ou de sa

tribu. La raison vraie en est que meurtre d'homme signifie, tôt ou tard, invasion d'hommes blancs armés de fusils et montés sur des éléphants, et d'hommes bruns, par centaines, munis de gongs, de fusées et de torches. Alors tout le monde souffre dans la jungle... La raison que les bêtes se donnent entre elles, c'est que, l'homme étant le plus faible et le plus désarmé des vivants, il est indigne d'un chasseur d'y toucher. Ils disent aussi — et c'est vrai — que les mangeurs d'hommes deviennent galeux et qu'ils perdent leurs dents.

Le ronron se grandit et se résolut dans le « Aaarh ! » à pleine gorge du tigre qui charge.

Alors, on entendit un hurlement — un hurlement bizarre, indigne d'un tigre — poussé par Shere Khan.

« Il a manqué son coup, dit mère Louve. Qu'est-ce que c'est ? »

Père Loup sortit à quelques pas de l'entrée ; il entendit Shere Khan grommeler sauvagement tout en se démenant dans la brousse.

« L'imbécile a eu l'esprit de sauter sur un feu de bûcherons et s'est brûlé les pieds ! gronda père Loup. Tabaqui est avec lui.

— Quelque chose monte la colline, dit mère Louve en dressant une oreille. Tiens-toi prêt. »

Il y eut un petit froissement de buissons dans le fourré. Père Loup, ses hanches sous lui, se ramassa, prêt à sauter. Alors, si vous aviez été là, vous auriez vu la chose la plus étonnante du monde : le loup arrêta à mi-bond. Il prit son élan avant de savoir ce qu'il visait, puis tenta de se retenir. Il en résulta un saut de quatre ou cinq pieds droit en l'air, d'où il retomba presque au même point du sol qu'il avait quitté.

« Un homme ! hargna-t-il. Un petit d'homme. Regarde ! »

En effet, devant lui, s'appuyant à une branche basse, se tenait un bébé brun tout nu, qui pouvait à peine marcher, le plus doux et potelé petit atome qui fût jamais venu, la nuit, à la caverne d'un loup. Il leva les yeux pour regarder père Loup en face et se mit à rire.

« Est-ce un petit d'homme ? dit mère Louve. Je n'en ai jamais vu. Apporte-le ici. »

Un Loup, accoutumé à transporter ses propres petits, peut très bien, s'il est nécessaire, prendre dans sa gueule un œuf sans le briser. Quoique les mâchoires du père Loup se fussent refermées complètement sur le dos de l'enfant, pas une dent n'égratigna la peau lorsqu'il le déposa au milieu de ses petits.

« Qu'il est mignon ! Qu'il est nu !... Et qu'il est brave ! », dit avec douceur mère Louve.

Le bébé se poussait, entre les petits, contre la chaleur du flanc.

« Ah ! ah ! Il prend son repas avec les autres... Ainsi, c'est un petit d'homme. A-t-il jamais existé une louve qui pût se vanter d'un petit d'homme parmi ses enfants ?

— J'ai parfois ouï parler de semblable chose, mais pas dans notre clan ni de mon temps, dit père Loup. Il n'a pas un poil, et je pourrais le tuer en le touchant du pied. Mais, voyez, il me regarde et n'a pas peur ! »

Le clair de lune s'éteignit à la bouche de la caverne, car la grosse tête carrée et les fortes épaules de Shere Khan en bloquaient l'ouverture et tentaient d'y pénétrer. Tabaqui, derrière lui, piaulait :

« Monseigneur, monseigneur, il est entré ici !

— Shere Khan nous fait grand honneur, dit père Loup, les yeux mauvais. Que veut Shere Khan ?

— Ma proie. Un petit d'homme a pris le chemin. Ses parents se sont enfuis. Donnez-le-moi ! »

Shere Khan avait sauté sur le feu d'un campement de bûcherons, comme l'avait dit père Loup ; et la brûlure de ses pattes le rendait furieux. Mais père Loup savait l'ouverture de la caverne trop étroite pour un tigre. Même où il se tenait, les épaules et les pattes de Shere Khan étaient resserrées par le manque de place, comme les membres d'un homme qui tenterait de combattre dans un baril.

« Les loups sont un peuple libre, dit père Loup. Ils ne prennent d'ordre que du Conseil Supérieur du clan, et non point d'aucun tueur de bœufs plus ou moins rayé. Le petit d'homme est à nous... pour le tuer, s'il nous plaît.

— S'il vous plaît !... Quel langage est-ce là ? Par le taureau que j'ai tué, dois-je attendre, le nez dans votre repaire de chiens, lorsqu'il s'agit de mon dû le plus strict ? C'est moi Shere Khan, qui parle. »

Le rugissement du tigre emplit la caverne de son tonnerre. Mère Loup secoua les petits de son flanc et s'élança, ses yeux, comme deux lunes vertes dans les ténèbres, fixés sur les yeux flambants de Shere Khan.

« Et c'est moi, Raksha (le Démon), qui vais te répondre. Le petit d'homme est mien, Lungri, le mien, à moi ! Il ne sera point tué. Il vivra pour courir avec le clan, et pour chasser avec le clan ; et, prends-y garde, chasseur de petits tout nus, mangeur de grenouilles, tueur de poissons ! il te fera la chasse, à toi !... Maintenant, sors d'ici, ou, par le Sambhur que j'ai tué — car moi je ne me nourris pas du bétail mort de faim, — tu retourneras à ta mère, bête brûlée de jungle, plus boiteux que jamais tu ne vins au monde. Va-t-en ! »

Père Loup leva les yeux, stupéfait. Il ne se souvenait plus assez des jours où il avait conquis mère Louve, en loyal combat contre cinq autres Loups, au temps où, dans les expéditions du clan, ce n'était pas par pure politesse qu'on la nommait le Démon. Shere Khan aurait pu tenir tête à père Loup, mais il ne pouvait s'attaquer à mère Louve, car il savait que, dans la position où il se trouvait, elle gardait tout l'avantage du terrain et qu'elle combattrait à mort. Aussi se recula-t-il hors de l'ouverture en grondant : et, quand il fut à l'air libre, il cria :

« Chaque chien aboie dans sa propre cour ! Nous verrons ce que dira le clan, comment il prendra cet élevage de petit d'homme. Le petit est à moi, et, sous ma dent, il faudra bien qu'à la fin il tombe, ô voleurs à queues touffues ! »

Mère Louve se laissa retomber, pantelante, parmi les petits, et père Loup lui dit gravement :

« Là, Shere Khan a raison, le petit doit être montré au clan. Veux-tu encore le garder, mère ? »

Elle haletait :

« Si je veux le garder !... Il est venu tout nu, la nuit, seul et mourant de faim, et il n'avait même pas peur. Regarde, il a déjà poussé un de nos bébés de côté. Et ce boucher boiteux l'aurait tué et se serait sauvé ensuite vers la Waingunga, tandis que les villageois d'ici seraient accourus, à travers nos reposées faire une battue pour en tirer vengeance !... Si je le garde ? Assurément, je le garde. Couche-toi là, petite grenouille... O toi, Mowgli, car Mowgli la Grenouille je veux t'appeler, le temps viendra où tu feras la chasse à Shere-Khan, comme il t'a fait la chasse à toi !

— Mais que dira notre clan ? dit Père Loup.

La loi de la Jungle établit très clairement que chaque loup peut, lorsqu'il se marie, se retirer du clan auquel il appartient ; mais, aussitôt ses petits assez âgés pour se tenir sur leurs pattes, il doit les mener au conseil du clan, qui se réunit généralement une fois par mois à la pleine lune, afin que les autres loups puissent reconnaître leur identité.

Après cet examen, les petits sont libres de courir où il leur plaît, et, jusqu'à ce qu'ils aient tué leur premier daim, il n'y a pas d'excuse valable pour le loup adulte et du même clan qui tuerait l'un d'eux. Comme châtiment, c'est la mort pour le meurtrier où qu'on le trouve, et si vous réfléchissez une minute, vous verrez qu'il doit en être ainsi.

Père Loup attendit jusqu'à ce que ses petits puissent un peu courir, et, alors, la nuit de l'assemblée, il les emmena avec Mowgli et Mère Louve, au Rocher du Conseil, un sommet de colline couvert de pierres et de galets, où pouvaient s'isoler une centaine de loups. Akela, le grand loup solitaire, que sa vigueur et sa finesse avaient mis à la tête du clan, était étendu de toute sa longueur sur sa pierre ; un peu plus bas que lui se tenaient assis plus de quarante loups de toutes tailles et de toutes robes, depuis les vétérans couleur de blaireau, qui pouvaient, à eux seuls, se tirer d'affaire avec un daim, jusqu'aux jeunes loups noirs de trois ans, qui s'en croyaient capables. Le Solitaire était à leur tête depuis un an maintenant. Au temps de sa jeunesse, il était tombé deux fois dans un piège à loups et, une autre fois, on l'avait assommé et laissé pour mort ; aussi connaissait-il les us et coutumes des hommes.

On causait fort peu sur la roche. Les petits se culbutaient l'un l'autre au centre du cercle où siégeaient leurs mères et leurs pères, et, de temps en

temps, un loup plus âgé se dirigeait tranquillement vers un petit, le regardait avec attention, et regagnait sa place à pas silencieux. Parfois, une mère poussait son petit en plein clair de lune pour être sûre qu'il n'avait point passé inaperçu. Akela, de son côté, criait :

« Vous connaissez la Loi, vous connaissez la Loi. Regardez bien, ô loups ! »

Et les mères reprenaient le cri :

« Regardez, regardez bien, ô loups ! »

A la fin (et mère Louve sentit se hérissier les poils de son cou lorsque arriva ce moment), père Loup poussa Mowgli la Grenouille comme ils l'appelaient, au milieu du cercle, où il resta par terre à rire et à jouer avec les cailoux qui scintillaient dans le clair de lune.

Akela ne leva pas sa tête d'entre ses pattes, mais continua le cri monotone :

« Regardez bien !... »

Un rugissement sourd partit de derrière les rochers ; c'était la voix de Shere Khan :

« Le petit est mien. Donnez-le-moi. Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire d'un petit d'homme ? »

Akela ne remua même pas les oreilles, il dit simplement :

« Regardez bien, ô loups ! Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire des ordres de quiconque, hormis de ceux du Peuple Libre?... Regardez bien ! »

Il y eut un chœur de sourds grognements, et un jeune loup de quatre ans, tourné vers Akela, répéta la question de Shere Khan :

« Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire d'un petit d'homme ? »

Or, la loi de la Jungle, en cas de dispute sur les droits d'un petit à l'acceptation du clan, exige que deux membres au moins du clan, qui ne soient ni son père ni sa mère, prennent la parole en sa faveur.

« Qui parle pour celui-ci, dit Akela, du Peuple Libre, qui parle ? »

Il n'y eut pas de réponse ; et mère Louve s'apprêtait pour ce qui serait son dernier combat, elle le savait bien, s'il fallait en venir à combattre. Alors, le seul étranger qui soit admis au Conseil du Clan, — Baloo, l'ours brun endormi, qui enseigne aux petits la loi de la Jungle, le vieux Baloo, qui peut aller et venir partout où il lui plaît, parce qu'il mange uniquement des noix, des racines et du miel, — se leva sur son séant et grogna.

« Le petit d'homme... le petit d'homme ? dit-il. C'est moi qui parle pour le petit d'homme. Il n'y a pas de mal dans un petit d'homme. Je n'ai pas le don de la parole, mais je dis la vérité. Laissez-le courir avec le clan, et qu'on l'enrôle parmi les autres. C'est moi-même qui lui donnerai des leçons.

— Nous avons encore besoin de quelqu'un d'autre, dit Akela. Baloo a parlé, et c'est lui qui enseigne nos petits. Qui parle avec Baloo ? »

Une ombre tomba au milieu du cercle. C'était Bagheera, la panthère

noire. Sa robe est, tout entière noire comme l'encre; mais les marques de la panthère y affluent, sous certains jours, comme font les reflets de la moire. Chacun connaissait Bagheera, et personne ne se souciait d'aller à l'encontre de ses desseins, car Tabaqui est moins rusé, le buffle sauvage moins téméraire, et moins redoutable l'éléphant blessé. Mais sa voix était plus sauvage que le miel agreste, qui tombe goutte à goutte des arbres et sa peau plus douce que le duvet.

« O Akela, et vous, Peuple Libre ! ronronna sa voix persuasive, je n'ai nul droit dans votre assemblée. Mais la loi de la Jungle dit que, s'il s'élève un doute dans une affaire en dehors d'une question de meurtre, à propos d'un nouveau petit, la vie de ce petit peut être rachetée moyennant un prix. Et la Loi ne dit pas qui a droit ou non de payer ce prix. Ai-je raison ?

— Très bien ! très bien ! firent les jeunes loups, qui ont toujours faim. Écoutons Bagheera. Le petit peut être racheté, c'est la loi.

— Sachant que je n'ai nul droit de parler ici, je demande votre assentiment.

— Parle donc, crièrent vingt voix.

— Tuer un petit nu est une honte. En outre, il pourra nous aider à chasser mieux quand il sera d'âge. Baloo a parlé en sa faveur. Maintenant, aux paroles de Baloo j'ajouterai l'offre d'un taureau, d'un taureau gras fraîchement tué à un demi-mille d'ici à peine, si vous acceptez le petit d'homme conformément à la Loi. Y a-t-il une difficulté ? »

Il s'éleva une clameur de voix mêlées, parlant ensemble :

« Qu'importe ? Il mourra sous les pluies de l'hiver : il sera grillé par le soleil... Quel mal peut nous faire une grenouille nue ? Qu'il coure avec le clan !... Où est le taureau, Bagheera ? Nous acceptons. »

Et alors revint l'aboïement profond d'Akela.

« Regardez bien... Regardez bien, ô loups ! »

Mowgli continuait à s'intéresser aux cailloux ; il ne daigna prêter aucune attention aux loups qui vinrent un à un l'examiner.

A la fin, ils descendirent tous la colline, à la recherche du taureau mort, et seuls restèrent Akela, Bagheera, Baloo et les loups de Mowgli.

Shere Khan rugissait encore dans la nuit, car il était fort en colère que Mowgli ne lui ait pas été livré.

« Oui, tu peux rugir, dit Bagheera dans ses moustaches, car le temps viendra où cette petite chose nue te fera rugir sur un autre ton, ou je ne sais rien de l'homme.

— Nous avons bien fait, dit Akela : les hommes et leurs petits sont gens très avisés. Le moment venu, il pourra se rendre utile.

— C'est vrai, dit Bagheera, le moment venu, qui sait ? On aura besoin de lui : car personne ne peut compter mener le clan toujours !

Akela ne répondit rien. Il pensait au temps qui vient pour chaque

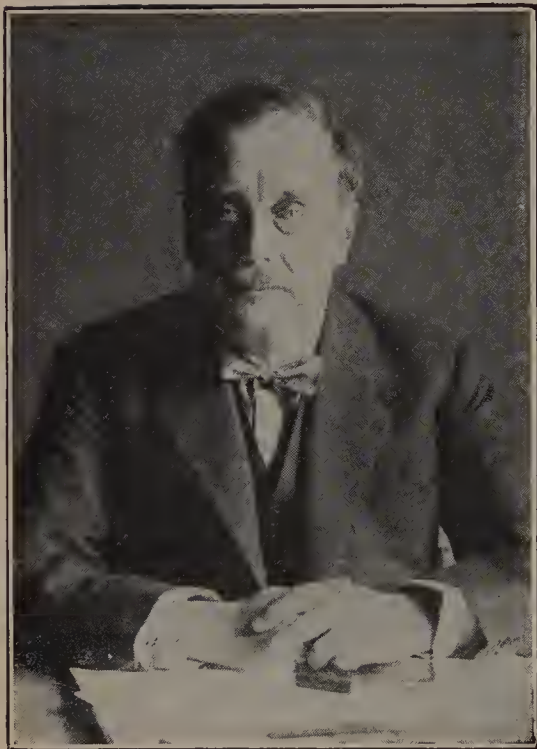
chef de clan, où sa force l'abandonne et où, plus affaibli de jour en jour, il est tué à la fin par les loups et remplacé par un nouveau chef, tué plus tard à son tour.

« Emmenez-le, dit-il à père Loup, et dressez-le comme il sied à un membre du Peuple Libre. »

(Trad. Fabulet et d'Humières, *Le Livre de la Jungle* ; éd. Le Mercure de France.)

WELLS (Né en 1868)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Ce serait faire tort ou ne pas rendre pleine justice à M. H.-G. Wells que d'admirer seulement en lui l'auteur des romans si connus en France : *la Machine à mesurer le temps*, (1895), *les Premiers hommes dans la Lune*, ou *la Guerre des Mondes* (1898), et l'ingénieux inventeur d'une sorte de merveilleux scientifique hallucinatoire, le créateur visionnaire des êtres tentaculaires extra-terrestres, de la pieuvre martienne, des insectes lunaires implacablement spécialisés. M. Wells n'est pas seulement une sorte de Jules Verne qui, par un décollement imprévu et pourtant insensible du réel à l'irréel, nous jetterait en un étrange paysage à l'Edgar Poë, à la fois fantastique et effrayant, sans que lui-même perde le sourire.

Il y a dans M. Wells un croyant, un apôtre et même un mystique. Il abhorre de toutes les forces de son esprit le dilettantisme des sceptiques.

Il croit que l'individu joue dans l'univers un rôle, si mince et humble que soit ce rôle, ne fût-ce qu'au même titre *que la grenouille que la roue écrase ou que la mouche qui se noie dans du lait*.

Il croit surtout à la vertu puissante et à l'avenir de la race humaine, qui coule à travers les individus et les emporte comme des bouquets d'écume sur le vaste flot du sang. Origine sacrée de l'espèce humaine : « *Il n'est pas dans l'Europe occidentale une ruine paléolithique ou néolithique qui pour les hommes d'à présent ne soit un souvenir de famille.* » Il n'y a pour l'individu de salut que dans le renoncement à ses intérêts égoïstes et dans l'acceptation joyeuse et volontaire du service de la race. Tout le reste est malentendu et péché contre l'esprit ; « *les neuf dixièmes des guerres*

de ce monde ont leur origine dans un malentendu », dans une pensée confuse, et « *une pensée confuse est aussi ignoble qu'une conduite malpropre.* »

Le véritable héros, selon le cœur de M. Wells, est Benham, le héros de la *Recherche magnifique*. Individualiste forcené et voulant vivre sa vie, en échappant à toutes les capitulations individuelles et toutes les contingences sociales, mais voulant tirer de cette vie *une flamme, une splendeur, un joyau*, il va, nouveau pèlerin et croisé passionné, chercher à travers le monde entier les raisons des massacres, des stagnations et des haines. La haine n'est qu'une forme de la peur, et on doit se guérir de la peur, par des exercices journaliers et silencieux, *comme on se rase et comme on se lave, chaque matin.*

Et puis ce qui chassera les craintes et les haines enracinées et tenaces, ce sera la voix de Dieu, mais *du Dieu qui est l'immortel aventurier, le Dieu flagellé et couronné d'épines, dont le corps percé de clous s'éleva au-dessus de la mort, apportant non la paix, mais un glaive.*

Car, avant le règne de la paix et pour l'établir, il faudra de longues guerres. Benham sera tué bêtement dans une rixe, au coin d'une rue, d'une balle perdue.

D'autres libérateurs prendront le flambeau. Lorsque Graham, le héros de *Quand le dormeur s'éveillera* (1899), se réveille d'un sommeil de plusieurs siècles, tandis qu'une aristocratie s'étourdit dans la fièvre des jouissances basses, les travailleurs du sous-sol, abrutis par le travail et l'hypnotisme, et qui ont gardé la foi dans le Dormeur, se tournent vers lui, se donnent à lui dans un élan désespéré. Avant le dernier combat qu'il livre à Ostrog, le politicien néfaste, Graham adjure ses fidèles : « *Donnez-vous comme le Christ s'est donné lui-même sur la croix. Peu importe que vous ne compreniez pas, que vous sembliez échouer. Il n'y a de foi que la foi. Voici mon testament : tout ce qui m'appartient dans le monde, je le donne au peuple du monde.* »

Sans doute Graham est vaincu, et Ostrog est victorieux avec son armée noire, mais ce n'est là qu'un épisode de la lutte éternelle. Un autre dormeur s'éveillera et vaincra.

Nous sommes loin de Jules Verne, et la pensée tumultueuse et ardente de M. Wells unit dans un curieux alliage, dont le titre n'est pas encore trouvé, du Nietzsche à du Tolstoï, avec une forte proportion de Swift.

LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE (1901)

Le narrateur, après avoir raconté comment, grâce à la découverte d'un savant bizarre, M. Cavor, il a pu avec lui franchir la distance qui sépare la terre de la Lune dans une sphère faite d'un nouveau métal, la cavorite, qui échappe à la loi de la gravitation, décrit son premier contact avec le globe lunaire et ses étranges habitants.

LA FACE DES SÉLÉNITES

Je me trouvai assis, les membres recroquevillés, dans une obscurité tumultueuse. Pendant longtemps, il me fut impossible de comprendre où j'étais et comment j'étais venu là. Je pensai au placard où l'on m'enfermait parfois lorsque j'étais enfant ; puis à une chambre fort sombre et très sonore dans laquelle je restai pendant une maladie. Mais ces bruits qui m'entouraient n'étaient pas des bruits connus. De plus il y avait dans l'air une saveur ténue, comme dans l'atmosphère d'une étable. Je supposai aussi que nous étions encore à travailler à l'achèvement de la sphère, et que j'étais enfermé dans la cave... Finalement, je m'imaginai que nous étions dans l'intérieur de la sphère, voyageant à travers l'espace.

— Cavor, dis-je, pouvons-nous avoir un peu de lumière?

Il n'y eut pas de réponse.

— Cavor, insistai-je.

Un gémissement me répondit.

— Ma tête, ma tête ! entendis-je.

J'essayai de porter mes mains à mon front qui me faisait mal et je m'aperçus qu'elles étaient liées ensemble. Cela me surprit beaucoup. Je les portai jusqu'à ma figure et je sentis sur ma joue le froid contact d'un métal. Mes mains étaient enchaînées. Je voulus écarter et étendre mes jambes et je me rendis compte qu'elles étaient pareillement attachées et que même j'étais assujéti au sol par une chaîne beaucoup plus forte qui m'entourait la taille.

Je fus plus effrayé que je ne l'avais encore été par aucune de nos étranges expériences. Pendant un moment, je tirailai silencieusement sur mes liens.

— Cavor ! m'écriai-je, pourquoi suis-je attaché ? pourquoi m'avez-vous lié les mains et les pieds ?

— Je ne vous ai pas attaché, répondit-il. Ce sont les Sélénites.

— Les Sélénites ?

Mon esprit resta fixé un moment sur ce que ce mot évoquait. Alors mes souvenirs me revinrent : la désolation neigeuse, le dégel de l'air, la croissance des végétations, nos bonds et notre fuite rampante au milieu des rochers et les plantes du cratère. Toute la détresse de notre flévreuse recherche de la sphère me revint... et, enfin, l'ouverture de la grande plaque qui recouvrait le gouffre !

Puis, je m'efforçai de retracer nos derniers mouvements jusqu'à notre condition présente et les douleurs de ma tête devinrent intolérables. Je me heurtai à une barrière insurmontable, j'étais arrêté par une infranchissable lacune.

- Cavor !
- Quoi ?
- Où sommes-nous ?
- Comment le saurais-je ?
- Sommes-nous morts ?
- Quelle bêtise !
- Ils nous tiennent alors ?

Il ne répondit que par un grognement. Les dernières traces du poison semblaient le rendre singulièrement irritable.

- Qu'allez-vous faire ?
- Comment voulez-vous que je le sache ?
- Oh ! très bien ! fis-je.

Je restai silencieux ; mais bientôt je fus réveillé en sursaut d'une sorte de stupeur qui m'avait abattu.

— Oh ! Seigneur ! je voudrais bien que vous cessiez ce bourdonnement.

Nous retombâmes de nouveau dans le mutisme, écoutant la morne confusion des bruits qui nous emplissaient les oreilles comme la rumeur étouffée d'une roue ou d'une usine. Je ne pouvais rien y distinguer. Mon attention s'attachait à un rythme, puis à un autre et les questionnait en vain. Cependant, après un long laps de temps, je perçus un élément nouveau et plus aigu qui ne se mêlait pas au reste, mais se détachait, pour ainsi dire, contre le fond trouble des résonances.

C'était une série de bruits très peu définis, des cognements et des frottements semblables à ceux que ferait une branche de lierre contre une fenêtre, ou un oiseau qui voltigerait dans une boîte. Nous écoutâmes, cherchant à distinguer quelque chose autour de nous ; mais les ténèbres étaient comme un linceul de velours noir. Puis il y eut un bruit, comme le subtil mouvement de pènes dans des serrures bien huilées. Alors apparut devant moi, suspendue, semblait-il, au milieu d'une immensité noire, une mince ligne de clarté.

- Voyez-vous ? chuchota Cavor, très bas.
- Qu'y a-t-il ?
- Je ne sais pas.

Nous fixâmes attentivement cette mince ligne brillante qui s'agrandit en une bande plus large et plus pâle. Elle fit bientôt l'effet d'une lumière bleuâtre tombant sur un mur blanchi à la chaux. Sa clarté cessa d'être uniformément parallèle, et d'un côté une dentelure se dessina. Je me tournai pour en faire la remarque à Cavor, et fus stupéfait de voir son oreille brillamment éclairée, tandis que tout le reste de sa personne était dans l'ombre. Je me tordis le cou autant que mes liens me le permettaient.

— Cavor, dis-je, c'est derrière !

Son oreille disparut... pour faire place à un œil !

Soudain le craquement à la suite duquel était entrée la lumière se renouvela plus fort, et nous révéla bientôt derrière nous l'embrasement d'une porte ouverte. Au delà, s'étendait une perspective de nuance saphir, et, dans l'ouverture, se dressait un contour grotesque, silhouetté contre le reflet.

Nous fîmes tous deux des efforts convulsifs pour nous retourner, et, n'y réussissant pas, nous restâmes à considérer cette apparition par-dessus notre épaule. J'eus, tout d'abord, l'impression de quelque gauche quadrupède qui aurait la tête baissée. Puis je m'aperçus que c'était le corps frêle et étroit, les jambes banales, courtes et extrêmement déliées d'un Sélénite, avec sa tête affaissée entre les épaules. Il n'avait pas l'espèce de casque et de vêtement qui couvraient ceux du dehors. Il était pour nous une forme noire et morne; mais instinctivement notre imagination dotait d'une physionomie ces formes très humaines, et pour moi, du moins, je conclus immédiatement qu'il était un peu bossu avec un front élevé et de longs traits.

Il fit trois pas en avant et s'arrêta. Ses mouvements semblaient absolument silencieux. Puis il s'avança de nouveau. Il marchait comme un oiseau en posant ses pieds l'un devant l'autre. Il s'écarta de la raie de lumière qui entraient par le cadre de la porte et on eût dit qu'il s'évanouissait entièrement dans l'ombre.

Un instant mes yeux le cherchèrent où il n'était pas et je l'aperçus ensuite droit en face de nous, en pleine lumière. Seulement la physionomie humaine que je lui avais attribuée n'y était pas du tout ! Le devant de sa face était vide.

Naturellement, j'aurais dû m'y attendre, mais je n'y avais pas pensé. Ce fut pour moi, pendant un moment, un choc écrasant. Cela ne semblait pas une face ; on eût voulu que ce fût un masque, une horreur, une difformité, qui bientôt serait désavouée ou expliquée.

L'ensemble avait assez l'air d'un casque à visière... mais je ne peux pas expliquer la chose. Avez-vous jamais vu la tête énormément grossie d'un insecte ? Il n'y avait ni nez ni expression : c'était une surface luisante, dure et invariable avec des yeux en saillie ; dans la silhouette, j'avais supposé que c'étaient des oreilles.

J'ai essayé de dessiner une de ces têtes, mais je n'ai pu y réussir. Ce que l'on ne peut rendre, c'est l'horrible manque d'expression ou plutôt l'horrible manque de changement d'expression. Chacune des têtes et des faces qu'un homme rencontre sur la terre revêt ordinairement une expression. Quand on voyait cette tête-là, on se figurait être soudain regardé par une machine. Cette chose indicible se dressait là, nous examinant.

Mais quand je dis qu'il y avait un manque de changement d'expression, cela ne signifie pas que cette figure n'eût pas une sorte d'expression fixe, tout comme il y a une sorte d'immobile expression dans un seau à char-

bon, un capot de cheminée ou un ventilateur de bateau à vapeur. Il y avait une bouche incurvée par le bas, comme une bouche humaine, qui guette férocement.

Le cou sur lequel cette tête reposait en équilibre était articulé en trois endroits presque à la façon des courtes jointures d'une patte de crabe. Je ne pouvais voir les articulations des membres à cause des lanières qui les emmaillottaient et qui formaient le seul vêtement que cet être portait.

A ce moment mon esprit fut absorbé par l'affolante impassibilité de cet être. Je suppose qu'il était, lui aussi, fort étonné et avec peut-être plus de raison que nous à son étonnement. Seulement, le diable soit de lui, il ne le montrait pas ! Nous au moins, nous savions par suite de quelles circonstances nous étions en présence de ces incompatibles créatures. Mais concevez ce que penserait un respectable Londonien, par exemple, qui tomberait soudain sur un couple de choses vivantes aussi grosses que des hommes et absolument différentes des animaux terrestres, prenant leurs ébats au milieu des moutons de Hyde-Park !

Telle devait être la surprise du Sélénite.

Figurez-vous la nôtre ! Nous étions pieds et poings liés, sales et meurtris, avec des barbes incultes et des figures égratignées et ensanglantées. On peut s'imaginer Cavor, avec sa culotte de cycliste déchirée en maints endroits par l'herbe-baïonnette, sa chemise de flanelle, sa vieille petite culotte, sa chevelure raide en désordre dardant une mèche aux quatre coins du ciel...

Dans cette lumière bleue sa figure ne paraissait plus rouge, mais très sombre : ses lèvres et les traces de sang séchées sur ses mains semblaient noires. Si cela eût été chose possible, j'étais pire que lui, à cause des fongosités jaunes au milieu desquelles j'avais dégringolé. Nos vestons étaient déboutonnés et nos chaussures nous avaient été retirées et se trouvaient non loin de nos pieds. Nous étions assis, le dos tourné à cette lumière bizarre et bleuâtre, examinant un monstre tel que Dürer eût pu en inventer.

Cavor voulut parler, émit quelques sons enrroués et toussa pour s'éclaircir la gorge. Au dehors, les beuglements terrifiants commencèrent comme si quelque veau lunaire eût été en peine. Cela se termina par un cri aigu et tout rentra dans le silence.

Bientôt le Sélénite se retourna, vacilla dans l'ombre, s'attarda une seconde à nous jeter un dernier regard, ferma sur nous la porte, et nous nous retrouvâmes, une fois de plus, plongés dans le bourdonnant mystère de ténèbres au milieu duquel nous nous étions réveillés.

Après d'affolantes aventures, dont la plus dramatique est un fantastique combat dans la caverne des bouchers lunaires, le narrateur a pu, non sans peine, retrouver la sphère de cavorite et revenir dans un brusque atterrissage à Littlestone. Cavor est resté prisonnier des Sélénites ; mais un électricien hollandais, inventeur d'un appareil de communication interplanétaire, capte d'étranges messages en anglais qui émanent indiscutablement de Cavor, étranges et inquiétants.

LE DERNIER MESSAGE DE MONSIEUR CAVOR

De cette peu satisfaisante façon l'avant-dernier message de Cavor se termine. Il semble qu'on le voit, là-bas, auprès de son appareil de lumière bleue, continuant jusqu'au dernier moment ses signaux, sans rien soupçonner du rideau qui s'était interposé entre lui et nous, sans se douter non plus des dangers qui, même alors, devaient le menacer. Son désastreux manque d'ordinaire bon sens l'avait fait se trahir absolument. Il avait parlé de guerre il avait parlé de toute la force et la violence irrationnelles des hommes, de leurs insatiables agressions, de l'éternelle futilité de leurs conflits. Il avait donné au monde lunaire tout entier cette impression de notre race, et il est très plausible, à mon avis, qu'il dût admettre que sur lui seul reposait la possibilité — du moins pour longtemps — que d'autres hommes vinssent à la lune. La ligne de conduite que la raison froide et impitoyable de la lune adopterait me semble assez claire, et Cavor dut en avoir une vague idée, ou peut-être même qu'il s'en rendit tout à coup nettement compte.

On se l'imagine allant de ça et de là par la lune avec le remords de son indiscretion fatale s'imposant à son esprit. Pendant un certain temps assurément le Grand Lunaire délibéra sur la situation nouvelle et, pendant ce répit, Cavor dut rester aussi libre que jamais. Nous pouvons croire que les obstacles de quelque sorte empêchèrent Cavor de se servir de son appareil électro-magnétique après qu'il eut envoyé le dernier message que j'ai transcrit.

Plusieurs jours se passèrent sans que rien ne nous parvînt. Peut-être comparaisait-il à de nouvelles audiences, essayant d'éluder l'effet de ses premières révélations. Qui peut espérer le deviner?

Puis soudain, comme un cri, suivit d'un mortel silence, arriva le dernier message. C'est le fragment le plus court que nous ayons, les commencements interrompus de deux phrases.

Voici le premier : « J'ai été fou de faire connaître au Grand Lunaire... »

Il y eut un intervalle d'une minute environ, dû, peut-on croire, à quelque intervention extérieure : — il s'éloigne de l'instrument, pris d'une horrible hésitation parmi les masses confuses d'appareils entassés dans cette caverne obscurément bleue — il y revient précipitamment, plein d'une résolution qui vient trop tard. Alors, parvient ceci, comme transmis en hâte : « Cavorite fabriquée comme suit, prenez... »

Ici, vient un mot, un mot qui, tel que nous l'avons, est absolument dénué de sens : « Inut... »

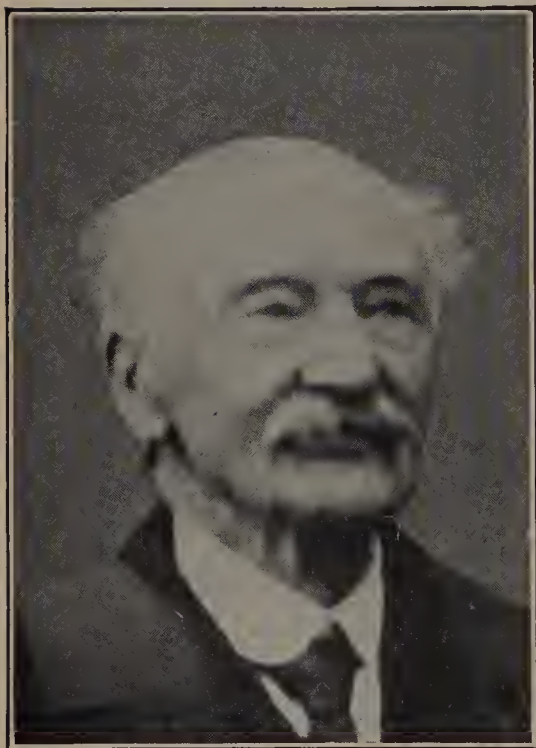
Et c'est tout.

Il se peut que Cavor ait voulu rapidement épeler le mot « inutile » lorsque son destin devint imminent. Quoi que ce fût qui se soit produit autour de l'appareil, nous ne saurions le dire. En tout cas, nous ne recevrons plus, j'en ai la certitude, de nouveau message de la lune. Pour ma part, un rêve des plus nets est venu à mon aide, et je vois, presque aussi distinctement que si j'avais assisté à la chose, un Cavor échevelé, dans une uniforme lumière bleue, se débattant sous l'étreinte d'une multitude de ces insectes sélénites, luttant de plus en plus désespérément à mesure qu'ils fourmillent plus nombreux autour de lui, criant, suppliant, peut-être même à la fin se défendant, et refoulé pas à pas hors de toute portée de ceux de sa race, rejeté pour toujours dans l'Inconnu, dans les Ténèbres, dans le Silence qui n'a pas de fin...

(Trad. Henry-D. Davray; éd. Mercure de France).

THOMAS HARDY (1840-1927)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Thomas Hardy né près de Dorchester, dans le Dorsetshire en 1840, se prépara d'abord à exercer le métier d'architecte ; il y renonça vers trente ans pour faire du journalisme et des vers, puis des nouvelles et des romans dont les plus connus sont *Les Remèdes du Désespoir* (1871) ; *Une paire d'yeux bleus* (1873) ; *Loin de la foule insensée* (1874) ; *Tess des d'Urberville* (1891) et celui qui, en France, est le plus connu, *Jude l'Obscur* (1895).

La scène de ses romans se passe d'ordinaire dans les paysages rustiques où il avait passé son enfance, loin des villes et de la société mondaine pour laquelle il a l'horreur d'un Rousseau.

Il a du reste, comme Rousseau, la haine de la civilisation moderne et ne croit pas plus que lui que les progrès de la science puissent donner aux hommes le bonheur. Les hommes

d'ailleurs méritent-ils le bonheur ? Ambitieux, passionnés, cupides, intolérablement égoïstes, ils sont encore comme enveloppés par le réseau des lois fatales d'un destin ironique et cruel. Les lois sociales viennent encore aggraver la misère des pauvres, ceux des hommes qui, moins gâtés, seraient les meilleurs. Sans doute il faut protester, lutter, par dignité, mais sans espoir. Et les cœurs les plus sincères et les esprits les plus ardents et les plus droits se heurtent à l'indifférence d'une nature qui sourit sur leur douleur, et à l'hostilité sournoise ou déclarée mais implacable de tous les méchants.

Jude l'Obscur, le dernier roman de Hardy, est aussi le plus désespéré. Mécontent de l'accueil fait à ce roman par le public déconcerté par son affreuse tristesse, Hardy chercha dans la poésie, non le remède, mais le linceul de son désespoir.

JUDE L'OBSCUR (1895)

ANALYSE ET EXTRAIT

Les premières pages, charmantes de fraîcheur, décrivent des scènes déjà tristes de l'enfance de Jude.

LE DÉPART DU MAÎTRE D'ÉCOLE

Le maître d'école quittait le village et chacun semblait attristé. Le meunier de Cresscombe lui avait prêté son cheval et sa petite charrette à bêche blanche pour transporter son mobilier à la ville où il devait se rendre, environ à vingt milles de là. Un tel véhicule était de dimensions suffisantes pour contenir les effets du magister qui s'en allait. La maison d'école étant meublée en partie par les administrateurs, le seul objet encombrant que possédât le maître, en plus de ses livres empaquetés, c'était un piano de campagne acheté aux enchères l'année où il avait songé à apprendre la musique instrumentale. Mais, son zèle tombé, le maître d'école n'était jamais devenu un fort pianiste ; et son acquisition lui avait été un tracas perpétuel, à chacun de ses déménagements.

Le pasteur était parti pour toute la journée, étant un de ces hommes qui haïssent le spectacle des changements. Il ne devait revenir que le soir, quand le nouveau maître serait arrivé et installé et tout redevenu paisible.

Le forgeron, le bailli et le maître d'école lui-même étaient debout, avec des attitudes perplexes, dans le salon, devant l'instrument. Le maître avait remarqué que, pût-il même l'emporter dans la charrette, il ne saurait qu'en faire lors de son arrivée à Christminster, la ville où il allait et où précisément il devait habiter d'abord un logement provisoire.

Un petit garçon de onze ans, qui avait assisté tout pensif à l'emballage, se joignit au groupe des hommes, et comme ceux-ci se frottaient le menton, il parla, rougissant au son de sa propre voix :

— Ma tante a acheté un grand hangar de marchand de bois. Et le piano pourrait y tenir peut-être, jusqu'à ce que vous ayez trouvé place pour le mettre, monsieur ?

On décida d'envoyer une députation à la tante du garçon — une vieille fille du pays — afin de lui demander si elle voulait bien garder le piano jusqu'à ce que M. Phillotson l'envoyât chercher. Le forgeron et le bailli s'élancèrent pour s'assurer si l'abri proposé était praticable ; le jeune garçon et le maître restèrent seuls.

— Vous êtes fâché de mon départ, Jude? demanda le maître avec bienveillance.

Des larmes montèrent aux yeux de l'enfant. Il ne comptait point parmi les élèves réguliers de la classe du jour qui occupait banalement la vie du maître d'école ; mais il avait suivi les cours du soir, seulement depuis que cet instituteur était en fonctions. A vrai dire, les élèves réguliers se trouvaient fort loin en ce moment, comme certains disciples historiques, et ne manifestaient aucun enthousiaste désir de se rendre utiles.

Le jeune garçon gauchement ouvrit le livre qu'il tenait à la main, et que lui avait donné en souvenir M. Phillotson. Il convint qu'il avait du chagrin.

— Moi aussi, dit M. Phillotson.

— Pourquoi partez-vous, monsieur? demanda l'enfant.

— Ah ! ce serait une longue histoire... Vous ne pourriez pas comprendre mes raisons, Jude. Vous le pourrez, peut-être, quand vous serez plus âgé.

— Je crois que je comprendrais maintenant, monsieur.

— Bon, mais ne parlez de cela nulle part. Vous savez ce que c'est qu'une université et un grade universitaire. C'est le contrôle nécessaire à tout homme qui veut réussir dans l'enseignement. Mon projet ou mon rêve est de prendre mes grades, et alors d'entrer dans les ordres. En allant habiter Christminster, je serai, pour ainsi dire, au quartier général, et si mon projet est réalisable, mon séjour là-bas m'apportera des chances d'avancement plus sérieuses que partout ailleurs.

Le forgeron et son compagnon revinrent. Le hangar de la vieille miss Fawley était sec et tout à fait ce qu'il fallait, et elle paraissait disposée à donner asile à l'instrument. On convint de le laisser dans l'école jusqu'au soir, où il y aurait plus de bras disponibles pour le transport. Le maître d'école jeta un dernier regard autour de lui.

Jude assista au chargement de quelques petits articles ; puis, à neuf heures, M. Phillotson monta à côté de ses paquets de livres et autres impedi-menta et il dit adieu à ses amis.

— Je ne vous oublierai pas, Jude, dit-il en souriant, comme la charrette s'ébranlait. Souvenez-vous d'être un bon garçon, bienveillant pour les animaux et surtout pour les oiseaux. Lisez tout ce que vous pourrez lire. Et si jamais vous allez à Christminster, ne négligez pas de venir me voir, en souvenir de nos anciennes relations.

La charrette cria sur le gazon et disparut à l'angle du presbytère. L'enfant retourna vers le puits, au bord du pré où il avait laissé ses seaux pour aider son bienfaiteur et maître à charger. Un frisson passait maintenant sur ses lèvres. Il releva le couvercle du puits ; le seau commençait à descendre. Jude appuya son front et ses bras sur la margelle, et son visage prit la fixe

expression d'un enfant pensif qui a senti, avant le temps, les aiguillons de la vie. Le puits dans lequel il regardait était aussi ancien que le village même et, dans la position actuelle de Jude, il lui apparaissait comme une longue perspective circulaire, terminée par un disque brillant d'eau frémissante à la profondeur de cent pieds. Là, il y avait une ligne de mousse verte à fleur d'eau, et, plus près encore, des touffes de fougère de l'espèce dit e « langue de cerf ».

Jude se disait à lui-même, avec le ton mélodramatique d'un enfant bizarre, que le maître d'école était venu bien des fois tirer de l'eau à ce puits et qu'il n'y viendrait plus jamais. « Je l'ai vu regarder là-dedans, quand il était fatigué de tirer les seaux, tout comme moi maintenant, et pendant le repos, avant d'emporter les seaux à la maison ; mais il était trop remarquable pour demeurer longtemps ici, dans un village endormi comme celui-là. »

Une larme roula de ses yeux dans les profondeurs du puits. Le matin était brumeux et l'haleine de l'enfant se déployait comme une vapeur plus épaisse dans l'air tranquille et lourd. Ses réflexions furent interrompues par un cri soudain :

— Voulez-vous bien apporter l'eau, jeune paresseux, espèce d'arlequin ?

Cela venait d'une vieille femme qui avait surgi près de la porte d'un jardin, au seuil d'une chaumière au toit moussu, située non loin de là. Le garçon fit aussitôt un signe d'assentiment, tira l'eau avec un effort pénible pour un gamin de sa taille, vida le grand seau dans ses deux seaux plus petits ; et, après s'être arrêté un instant pour respirer, il s'élança, tout chargé, dans la moiteur de l'herbe à travers le bout de pré où le puits était situé, presque au centre du hameau.

Il était aussi ancien que petit, placé dans un pli de terrain, vers les dunes du Vessex septentrional. Le vieux puits était probablement la seule relique locale qui fût demeurée intacte, car, pendant les dernières années, on avait démoli beaucoup de vieilles chaumières à lucarnes et jeté bas beaucoup d'arbres. On avait détruit l'église primitive, ornée de tours en bois, pour en utiliser les matériaux. A la place, s'élevait une nouvelle et vaste église, construite dans le style gothique allemand, peu familier aux yeux anglais. Il n'y avait plus aucun souvenir du temple antique sur la verte pelouse, qui avait été un cimetière depuis un temps immémorial et les tombes effacées étaient marquées par d'humbles croix de fer garanties pour cinq ans.

JUDE ET LES OISEAUX

Jude, voyant l'attention générale concentrée encore sur lui, quitta la boulangerie, où il avait mangé le gâteau réservé pour son déjeuner. La

fin de son court repos était arrivée et, sortant du jardin en escaladant la haie, il suivit un sentier vers le Nord jusqu'à une large et solitaire dépression du plateau,ensemencée de blé. Ce vaste creux était le théâtre de ses travaux pour M. Troutham, le fermier ; Jude descendit au milieu.

La surface brune du champ était limitée tout autour par le ciel et se perdait par degrés dans la brume qui envahissait ses confins et rendait la solitude plus saisissante. Rien n'en rompait l'uniformité, si ce n'est une meule formée par les récoltes de l'année précédente, des corneilles qui s'envolèrent à l'approche de Jude et le sentier par lequel il était venu.

— Que c'est laid, ici ! murmura-t-il.

Il s'arrêta auprès de la meule et, pendant quelques instants, il fit vigoureusement résonner sa crécelle. A chaque claquement, les corneilles, cessant de becqueter, s'élevaient sur leurs ailes nonchalantes, sombres comme une cotte de mailles, tournoyaient en regardant Jude avec circonspection et descendaient picorer à distance respectueuse.

L'enfant agita sa claquette jusqu'à ce que son bras fût fatigué et peu à peu son cœur sympathisa avec les désirs contrariés des oiseaux. Ils semblaient, comme lui, vivre dans un monde qui ne se souciait pas d'eux. Pourquoi les effaroucher ? Ils prenaient de plus en plus l'aspect de gentils amis et protégés, les seuls amis que Jude pût considérer comme siens, car sa tante lui avait dit souvent qu'il ne devait pas compter sur elle. Il cessa de claquer et de nouveau, les oiseaux redescendirent.

— Pauvres petits chéris ! dit Jude à haute voix. Vous aurez votre dîner, vous l'aurez ! Il y a bien assez pour nous tous, et le fermier Troutham est assez riche pour vous offrir quelque chose. Donc, mangez, mes chers petits oiseaux, et faites un bon repas.

Les corneilles s'arrêtèrent pour manger, taches d'encre sur le sol brou de noix, et Jude se réjouissait de leur appétit. Un fil magique de sympathie unissait sa propre vie à la leur. Ces existences chétives et pénibles ressemblaient à son existence.

Il avait jeté de côté sa claquette, comme un vil et sordide objet, aussi cruel pour l'ami des oiseaux que pour les oiseaux eux-mêmes. Soudain, il sentit un rude choc sur sa culotte, choc suivi d'un sourd claquement qui révéla à ses sens surpris que l'instrument de correction employé était la claquette elle-même. Les oiseaux et Jude s'effrayèrent simultanément, et les yeux effarés du gamin aperçurent le fermier en personne, le grand Troutham, abaissant sur Jude épouvanté un visage coloré par l'indignation, et balançant la crécelle dans sa main.

— C'est cela : « Mangez, mes chers oiseaux ! » c'est cela, jeune homme ! « Mangez, chers oiseaux ! » En vérité ? J'arrive derrière vous et je vous entends dire : « Mangez, chers oiseaux ! » Et vous avez été faire le paresseux chez le maître d'école, avant de venir ici, n'est-ce pas, hein?... C'est ainsi

que vous gagnez vos six pences par jour pour écarter les oiseaux de mon blé?

Tout en cornant aux oreilles de Jude ce discours indigné, Troutham avait saisi la main gauche de l'enfant dans la sienne, et, balançant Jude au bout de son bras, il le fit tourner autour de lui en le frappant avec le plat de la crécelle, jusqu'à ce que l'écho du champ retentit du bruit des coups, distribués deux ou trois fois à chaque révolution.

— Ne me battez pas, monsieur, je vous en prie, ne me battez pas... Je... je... monsieur... je voulais dire qu'il y avait beaucoup de grain — je l'ai vu semer — et que les oiseaux pouvaient en prendre un peu pour leur repas et que ça ne vous ferait pas de tort, monsieur, et M. Phillotson dit qu'il faut être bon pour eux. Oh !... oh !... oh !...

Cette explication sincère parut exaspérer le fermier, plus que ne l'eût fait une protestation ; il continua de balancer Jude et de faire résonner la claquette dont le bruit parvenait jusqu'aux travailleurs éloignés qui croyaient Jude assidûment occupé à sa besogne, et jusqu'à la nouvelle église pour laquelle le fermier avait largement souscrit en témoignage de l'amour qu'il portait à Dieu et aux hommes.

Quand il en eut assez de cette besogne, Troutham remit l'enfant tout tremblant sur ses jambes, prit six pences dans sa poche, et les lui donna comme salaire en lui disant de retourner à la maison et de ne jamais reparaitre devant ses yeux ni dans son champ.

Jude s'enfuit hors de la portée de son bras et s'en alla en pleurant, non de douleur, quoiqu'elle fût assez vive : non même de la découverte qu'il avait faite d'une fêlure dans le système de l'univers, ce qui est bon aux oiseaux de Dieu étant nuisible au jardinier créé par Dieu ; mais il avait la sensation terrifiante de s'être porté le plus grand tort, depuis un an qu'il habitait la commune, et d'être un fardeau pour sa grand'tante durant toute sa vie.

Il y avait, sur son chemin, une quantité de ces vers qui sortent de terre à cette époque de l'année, et il était presque impossible d'avancer sans en écraser quelques-uns. Quoique le fermier Troutham l'eût justement corrigé, Jude était incapable de faire du mal à qui que ce fût. Il n'avait jamais déniché les oiseaux, sans rester éveillé toute la nuit par la pitié ; et bien souvent, le lendemain matin, il avait remis les captifs dans leur nid. A peine pouvait-il supporter la vue des arbres taillés ou abattus... Cette disposition de caractère, qu'on appelle communément de la faiblesse, révélait qu'il appartenait à l'espèce des hommes destinés à souffrir beaucoup, avant que la chute du rideau sur le spectacle de leur vie inutile ne vienne marquer le moment où tout redeviendra bien pour eux. Il continua sa route sur la pointe du pied, parmi les vers de terre, sans en écraser un seul.

UNE VOCATION IRRÉSISTIBLE

Jude, depuis le départ de M. Phillotson, rêve de Christminster, la cité des livres, brillante à ses yeux « comme une Jérusalem céleste ». Il veut aller et il ira à Christminster.

Pendant trois ou quatre années successives, on put voir un bizarre véhicule, bizarrement conduit, traverser les chemins et les routes aux environs de Marybreen.

Un mois environ après la réception des livres, Jude était devenu insensible au vilain tour que lui avaient joué les langues mortes (1). La difficulté de l'étude augmenta sa vénération pour la science de Christminster, et il attaque l'énorme montagne des classiques avec une patience de souris.

Il s'était ingénié à rendre sa présence tolérable chez sa tante qu'il aidait de son mieux. Les affaires de la boulangerie devinrent plus importantes. On acheta un vieux cheval et une charrette à bâche de toile, et, trois fois par semaine, Jude alla porter le pain chez les clients des environs.

L'intérieur de la charrette devint la salle d'études du jeune garçon. Dès que le cheval prenait la route qu'il avait appris à connaître, Jude, les rênes enroulées autour de son bras, ouvrait un volume et se plongeait dans *Virgile*, *Horace* ou *César*, avec une ardeur qui eût mis des larmes dans les yeux d'un pédagogue. Il suppléait à la science qui lui manquait par une divination qui le servait souvent beaucoup mieux.

Les seuls livres qu'il avait pu se procurer étaient des éditions *ad usum Delphini*, couvertes de notes qui guidaient utilement l'esprit du lecteur. Tandis qu'il étudiait ces pages, feuilletées jadis par des doigts qui se reposaient dans le tombeau, le vieux cheval osseux poursuivait sa route, et les malheurs de Didon étaient interrompus par l'arrêt de la charrette et la voix d'une vieille femme qui criait : « Deux pains aujourd'hui, boulanger, et je vous rends celui qui est rassis. »

Jude était rencontré fréquemment par des passants qu'il ne voyait même pas, et, peu à peu, les gens du voisinage commentèrent cette manière de combiner le travail et le plaisir (car on croyait qu'il lisait pour son plaisir). Le procédé n'était pas sans dangers pour eux et pour les voyageurs qui suivaient la même route. On murmura. La police fut avisée des dangereuses habitudes du garçon boulanger. Un agent attendit Jude et le réprimanda.

Comme Jude se levait à trois heures du matin pour chauffer le four, cuire le pain, il était obligé de se coucher immédiatement après avoir quitté le

(1) Il n'avait pas pu déchiffrer la grammaire latine qu'il s'était fait apporter de Christminster par un charlatan ambulant, et son désespoir d'abord avait été tel qu'il avait souhaité mourir.

pétrin. Ne pouvant étudier sur les grandes routes, il était condamné à ne plus étudier du tout. Il résolut d'observer tout ce qui se passait autour de lui et de cacher ses livres dès qu'il apercevrait le policeman. Mais celui-ci n'encombra pas beaucoup le chemin de Jude, considérant que, si quelqu'un courait un danger dans ces parages solitaires, c'était Jude lui-même ; et souvent, lorsqu'il voyait la bâche blanche entre les haies, il s'en allait d'un autre côté.

Jude Fewley avait seize ans. Il barbotait dans le *Carmen Seculare*, certain soir, en traversant le plateau de la Maison-Noire. Le soleil déclinait et la pleine lune se levait derrière les bois sur l'horizon opposé. Tout imprégné de poésie, saisi de la même émotion impulsive qui, peu d'années auparavant, l'avait jeté à genoux sur l'échelle, Jude arrêta son cheval, descendit, et, s'assurant que personne ne pouvait le voir, il se prosterna, le livre ouvert à la main, sur le bord de la route. Tourné d'abord vers la déesse brillante, qui semblait le regarder avec douceur et ironie, il commença :

Phœbe silvarumque potens Diana !

Revenu au logis, il médita sur cette curieuse superstition, innée ou acquise, qu'il se reprocha comme indigne d'un chrétien. Il avait lu trop de livres païens, sans doute. Il avait pataugé dans Homère, mais ne s'était guère occupé du *Nouveau Testament* en grec, bien qu'il en eût un exemplaire, acheté d'occasion. Il abandonna donc le dialecte ionien pour un autre, moins familier, et restreignit ses lectures aux évangiles et aux épîtres.

Le dimanche, il visitait les églises et déchiffrait les épitaphes latines. Dans un de ces pèlerinages, il rencontra une vieille bossue, fort intelligente et qui lisait tout ce qui lui tombait sous la main. Elle lui parla plus encore du charme romantique de la cité de lumière et de science. Jude fut plus résolu que jamais d'y aller.

Mais comment vivre dans cette ville ? Il n'avait ni rentes, ni métier qui lui permît de subsister pendant des années de travail intellectuel.

Que réclame-t-on à la ville ? La nourriture, le vêtement, le logis. Ne pouvant être ni cuisinier, ni tailleur, Jude pensa à son oncle inconnu, le père de sa cousine Suzanne, qui avait taillé la pierre. Il ne pouvait mal faire en suivant l'exemple de son parent.

Il obtint d'abord quelques petits blocs de pierre de taille, sans grande valeur ; puis, s'étant fait remplacer chez sa tante, il offrit ses services à un tailleur de pierre pour des gages dérisoires. Plus tard, il entra chez un entrepreneur d'Alfredston, et, sous la direction d'un architecte, il restaura habilement plusieurs églises de village.

Sans oublier que cet humble métier devait servir à réaliser de grands rêves, il prit de l'intérêt à ce travail. Toute la semaine, il habitait dans la petite ville, et, le samedi soir seulement, il retournait à Marygeren. C'est ainsi qu'il atteignit et dépassa sa vingtième année.

(Trad. Firmin Roz, *Jude l'obscur* ; éd. Albin Michel).

Le malheur c'est que le pauvre Jude se laisse prendre un jour à la fraîcheur grossière de la fille d'un éleveur de porcs, Arabella. Il l'épouse, mais sa méchante femme se fait un plaisir de tourmenter le pauvre garçon, d'abîmer avec ses mains grasses et de jeter furieusement par terre des livres bien-aimés, et un jour enfin de l'abandonner et d'émigrer en Australie.

Libéré de cette furie, Jude croit trouver le bonheur dans l'amour d'une jeune institutrice délicate et intelligente, Suzanne, Sue, comme il l'appelle. Mais celle-ci qui était la fiancée, puis était devenue sans amour la femme d'un maître d'école, tout en se laissant attirer par la naïve beauté de l'âme de Jude, lui prédit un jour son destin. « *Vous êtes Joseph, le rêveur de rêves, cher Jude. Vous êtes un tragique don Quichotte. Et quelquefois, vous êtes saint Etienne qui, pendant qu'on t'emmenait, croyait voir les cieux ouverts. O mon pauvre ami et compagnon, vous souffrirez pourtant.* »

L'histoire lamentable de l'amour de Jude et de Suzanne, sur lesquels le ciel et la terre s'acharnent, se termine par la mort atroce de Jude devenu phthisique, qu'Arabella, revenue, bafoue sur son lit d'agonie, et dont les dernières paroles sont : « *Pourquoi ta lumière a-t-elle été donnée à un misérable et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ?* »

BERNARD SHAW (né en 1856)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

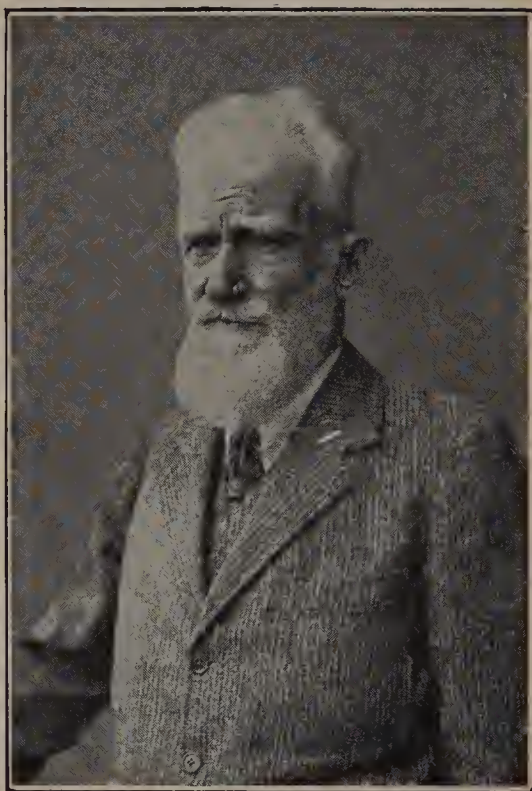
Critique d'art, critique littéraire, critique dramatique, M. Shaw reste incurablement critique, même lorsqu'il se présente sous les espèces d'un auteur dramatique étincelant, d'un journaliste averti, d'un romancier aigu, ou d'un conférencier paradoxal. Humoriste cruel, il se plaît à mettre au jour les tares d'une civilisation qu'il nomme barbare et d'une société qu'il juge hypocrite et perverse. Impitoyable analyste, il se plaît à démonter et à désarticuler la marionnette humaine, et semble prendre un froid plaisir à en casser les ressorts.

Depuis plus de trente ans, dans son *Théâtre agréable et désagréable*, que, vers 1910, le « Théâtre des Arts », sous la direction de M. J. Rouché, a fait accepter en France, il se divertit à cribler de ses flèches spirituelles l'héroïsme, l'amour, le devoir, toutes les idoles des hommes, qui, d'ailleurs, ne s'en portent pas plus mal. Comment ne pas sourire, par exemple, quand il

affirme que le vainqueur de Lodi, c'est le cheval de Bonaparte, qui, ayant soif, découvrit le gué qui permit de tourner les Autrichiens ?

Et nous ne songeons pas à le contredire, mais nous sourions encore, quand il déclare, par la bouche d'une de ses héroïnes qui fait un mariage d'argent, « *qu'une âme de jeune fille dévore des tas de choses, de la musique, des tableaux, des livres, des montagnes, des lacs, des robes, des relations...* »

Au vrai, ce que nous aimons surtout en lui, au risque de lui déplaire fort, c'est un moraliste traditionnel, qui s'ignore, ou qui se connaît trop et qui se cache, et qui, sous son masque d'anarchiste dilettante, dissimule mal et trahit une pudeur, une ardeur et peut-être une tendresse d'apôtre.



LE HÉROS ET LE SOLDAT (1898) (1)

ANALYSE ET EXTRAIT

La scène se passe à la fin de novembre 1885, dans une petite ville de Bulgarie. Du balcon de sa chambre, une belle jeune fille, Raïna, contemple rêveusement les pics neigeux des Balkans et les étoiles romanesques de la nuit. Sa mère entre et lui apprend que Serge, son beau fiancé, est devenu le héros du jour pour avoir, à la tête des splendides cavaliers bulgares, chargé les misérables Serbes, sans avoir reçu d'ordres et avec une folle bravoure. Restée seule, Raïna prend sur sa commode, à côté d'une boîte de chocolats pralinés, la photographie du bel officier, l'élève vers le ciel dans un geste d'adoration, puis se couche et s'endort en murmurant : « *Mon héros, mon héros !* »

Soudain dans la rue éclate une effrayante fusillade ; par la fenêtre, un homme, éclaboussé de boue, de sang et de neige, saute dans la chambre. C'est un Serbe, traqué par les soldats bulgares ; il supplie Raïna de le sauver ; il la menace de son revolver ; à la hâte, Raïna le cache derrière un rideau et à un officier qui vient chercher le fuyard elle répond qu'elle n'a vu personne. L'officier bulgare parti, Raïna s'aperçoit que le revolver du Serbe, jeté sur l'ottomane, aurait pu le faire découvrir ; elle pousse un cri de terreur qui épouvante d'ailleurs le Serbe, et la conversation s'engage...

SOLDAT DE CHOCOLAT

RAÏNA. — Je suis bien fâchée de vous avoir fait peur... (*Elle prend le pistolet et le lui tend.*) Prenez-le, je vous prie, pour vous protéger contre moi.

L'HOMME, *ricanant, d'un air fatigué, à ce sarcasme, tout en prenant le pistolet.* — Inutile, mademoiselle, inutile... il n'y a rien dedans. Il n'est pas chargé.

(Il le regarde avec une grimace et le laisse tomber dédaigneusement dans son étui.)

RAÏNA. — Mais chargez-le donc alors !... C'est important !

L'HOMME. — Je n'ai pas de cartouches... A quoi ça sert-il les cartouches dans la bataille?... Je les remplace toujours par du chocolat et j'ai mangé mon dernier morceau, il y a déjà plusieurs heures.

RAÏNA, *profondément blessée dans son plus cher idéal de virilité.* — Du chocolat !... mais vous bourrez donc vos poches de sucreries comme un écolier, et sur le champ de bataille encore ?

L'HOMME, *affamé.* — Oh !... que je voudrais en avoir maintenant !

(*Incapable d'exprimer ses sentiments, Raïna le considère. Puis, d'un air de mépris, elle va vers la commode et revient avec la boîte de bonbons dans sa main.*)

RAÏNA. — Permettez !... Je regrette bien de les avoir mangés tous, sauf le peu que voici.

(1) La pièce *le Héros et le Soldat* fait partie du *Théâtre agréable et désagréable* publié en 1898. Des six comédies qui composent ce théâtre, c'est la plus étincelante de gaieté, d'observation et d'humour.

(Elle lui offre la boîte.)

L'HOMME, *avec voracité*. — Vous êtes un ange... (Il gobe les bonbons.) Pralinés, encore !... Ah ! délicieux... (D'un regard anxieux, il cherche s'il y en a encore. Il n'y en a plus. Il accepte l'inévitable avec une bonne humeur touchante et dit avec une émotion reconnaissante.) Soyez bénie, mademoiselle !... Vous reconnaîtrez toujours un vieux soldat en regardant ses fontes et ses cartouchières. Les jeunes ont des pistolets et des cartouches ; les vieux, eux, ont de la mangeaille... Merci. (Il lui tend la boîte. Elle la lui arrache avec mépris et la jette loin d'elle. Il tressaute à nouveau, comme si elle avait voulu le frapper.) Hou !... Ne faites donc pas les choses si brusquement, mademoiselle..., c'est très vilain de vous venger, parce que je vous ai fait peur, il y a un moment.

RAÏNA, *d'un ton superbe*. — Me faire peur, à moi !... Mais, monsieur, bien que je ne sois qu'une femme, je crois qu'au fond je suis aussi brave que vous, vous savez !

L'HOMME. — Je le crois bien !... Vous n'avez pas été au feu, vous, pendant trois jours comme je l'ai été, moi. Je peux supporter cela deux jours... sans trop le montrer, mais personne ne peut l'endurer trois jours... Aussi, je suis plus nerveux qu'une souris. (Il s'assied sur l'ottomane et prend sa tête entre ses mains.) Voulez-vous me voir pleurer ?

RAÏNA, *alarmée*. — Non, non.

L'HOMME. — Si vous le vouliez, vous n'auriez qu'à me gronder comme si j'étais un petit garçon et vous, ma nourrice... Si j'étais au camp maintenant, on ferait semblant de me jeter des cailloux pour me voir tressaillir.

RAÏNA, *un peu émue*. — Oh ! mais c'est désolant ça... Non, non, je ne veux pas du tout vous gronder. (Touché par la sympathie de son accent, il relève la tête et la regarde avec reconnaissance. Immédiatement elle se recule en arrière et dit avec raideur.) Ah !... pardon !... nos soldats ne sont pas comme cela.

(Elle s'éloigne de l'ottomane.)

L'HOMME. — Si, si, ils le sont !... Il n'y a que deux espèces de soldats, les vieux et les jeunes. Il y a quatorze ans que je sers, tandis que la moitié de vos hommes n'a encore jamais senti la poudre... Tenez ! Pourquoi venez-vous de nous battre?... Tout simplement par pure ignorance de l'art de la guerre. (Avec indignation.) Non, vraiment, jamais je n'ai rien vu de si contraire aux rudiments mêmes de la tactique.

RAÏNA, *ironique*. — Ah bah !... Vous battre, c'était contraire aux rudiments.

L'HOMME. — Mais oui, certainement... Voyons, est-ce dans les règles de jeter un régiment de cavalerie sur une batterie de mitrailleuses, avec la certitude absolue que, si elles partent, ni hommes, ni chevaux ne parviendront

jamais à cinquante mètres du feu?... Quand j'ai vu ça, je ne pouvais en croire mes yeux !

RAÏNA. *se tournant vivement vers lui, tandis que son enthousiasme et ses rêves de gloire lui reviennent en masse.* — Ah ! vous avez vu la grande charge de la cavalerie !... Oh ! je vous en prie, contez-moi cela ! Dites, allons, dites !

L'HOMME. — Jamais vous n'avez vu de charge de cavalerie, n'est-ce pas ?

RAÏNA. — Voyons !... Comment l'aurais-je pu ?

L'HOMME. — Ah oui !... évidemment !... eh bien, c'est un drôle de spectacle, allez !... Tenez, on dirait une poignée de pois secs lancés contre une vitre. D'abord un arrive, le premier... puis deux ou trois, le suivant de tout près... enfin derrière, tout le reste, en un tas.

RAÏNA, *ses yeux se dilatent, tandis qu'elle élève extatiquement les mains.* — Oui... d'abord un, le premier !... le plus brave parmi les braves !

L'HOMME, *prosaïquement.* — Pfou !... Eh bien, vous devriez voir comme le pauvre diable tire sur son cheval.

RAÏNA. — Mais pourquoi tirerait-il sur son cheval ?

L'HOMME, *impatiente par une question aussi stupide.* — Parbleu ! parce que son cheval l'emporte malgré lui... Croyez-vous que ce garçon tienne à arriver avant les autres et à être tué?... Ensuite donc, ils arrivent tous... Vous pouvez reconnaître les jeunes à leur excitation et au ferraillement de leurs sabres... Les vieux arrivent en tas, se couvrant de leurs sabres immobiles... Eux... savent qu'ils sont de simples projectiles, et qu'il est inutile d'essayer de combattre. Pour la plupart, les blessés ont des genoux cassés, à cause des chevaux qui se choquent les uns contre les autres.

RAÏNA. — Comment !... Mais je ne crois pas que le premier arrivé soit un lâche... C'est un héros certainement !

L'HOMME, *avec bonne humeur.* — C'est ce que vous auriez dit si vous aviez vu le premier arrivé dans la charge d'aujourd'hui.

RAÏNA, *haletante, lui pardonnant tout.* — Ah ! Je le savais bien !... Allons, parlez... mais parlez donc... de lui !

L'HOMME. — On eût dit un ténor d'opéra, un beau garçon, avec des yeux étincelants et une charmante moustache, en train de lancer son cri de guerre et de charger les moulins à vent comme don Quichotte... Nous avons failli éclater de rire en le voyant... Mais quand le sergent, aussi blanc qu'un linge, accourut pour nous dire qu'on nous avait envoyé des cartouches qui n'allaient pas à nos mitrailleuses et que, par suite, nous n'avions plus un coup à tirer pendant les dix minutes qui allaient suivre, alors nous rîmes jaune !... Jamais de ma vie je ne me suis senti si mal à l'aise, et pourtant j'avais déjà vu la mort de près une ou deux fois. Et je n'avais même pas une cartouche de revolver... rien que du chocolat !... Nous n'avions pas de baïonnette... rien !...

Naturellement, ils nous taillèrent en pièces. Et don Quichotte était là, brandissant son sabre comme un tambour major, croyant avoir fait la chose la plus habile qui fût jamais, tandis que, pour ce haut fait, il aurait dû passer en cour martiale. De tous les fous qui furent jamais lâchés sur un champ de bataille, cet homme-là est certainement le plus fou... Avec son régiment entier, il allait tout simplement au suicide... seulement le pistolet ne partit pas... voilà tout.

RAÏNA, *profondément blessée, mais fidèle à son idéal.* — Ah ! vraiment !... Si vous le voyiez, le reconnaîtriez-vous ?

L'HOMME. — Pourrai-je jamais l'oublier ?

(Elle s'approche de nouveau de la commode. Il la suit des yeux avec le vague espoir qu'elle a peut-être encore quelque chose à manger pour lui. Elle enlève le portrait de son chevalet et le lui apporte.)

RAÏNA. — Voici une photographie de l'officier... le patriote... le héros... auquel je suis fiancée.

L'HOMME, *le reconnaissant avec saisissement.* — Vrai, je regrette beaucoup... *(La regardant.)* Mais réellement était-ce honnête de me mener ainsi en bateau?... *(Il regarde de nouveau le portrait.)* Oui, c'est bien lui... il n'y a pas de doute.

(Il étouffe un éclat de rire.)

RAÏNA, *vivement.* — Pourquoi riez-vous ?

L'HOMME, *honteux, mais encore très amusé.* — Je ne riais pas, je vous assure... Du moins je ne voulais pas rire. Mais quand j'y songe, à ce garçon chargeant les moulins à vent et s'imaginant qu'il faisait la chose la plus belle...

(Il suffoque en voulant s'empêcher de rire.)

RAÏNA, *sévèrement.* — Rendez-moi ce portrait, monsieur.

L'HOMME, *avec un remords sincère.* — Naturellement... Certainement... Oh ! que je suis au regret ! *(Résolument elle baise le portrait, et, avant de retourner à la commode pour le replacer, elle regarde l'homme bien en face. Tout en s'excusant, il la suit.)* J'ai peut-être eu tort, vous savez... certainement, j'ai eu tort... Sûrement d'une façon ou d'une autre, il avait eu vent de l'affaire des cartouches et il savait que la chose était sans danger.

RAÏNA. — C'est-à-dire qu'il était imposteur et lâche !... Tout à l'heure, vous n'aviez pas osé dire cela !

L'HOMME, *avec un geste de désespoir comique.* — Pouh !... C'est bien inutile, mademoiselle, jamais je ne pourrais vous le faire voir au point de vue professionnel.

(Au moment où il se tourne pour aller vers l'ottomane, la fusillade recommence dans le lointain.)

RAÏNA, *sévèrement, tandis qu'elle le voit attentif aux coups de feu.* — Tant mieux pour vous !

L'HOMME, *se retournant.* — Comment ?

RAÏNA. — Vous êtes mon ennemi et vous êtes à ma merci... Que ferais-je, si j'étais un militaire professionnel ?

L'HOMME. — Ah ! ça c'est vrai, mademoiselle ; vous avez toujours raison... Je sais combien vous avez été bonne envers moi !... Jusqu'à ma dernière heure je me souviendrai de ces trois chocolats pralinés. C'était tout à fait indigne d'un militaire professionnel, mais c'était digne d'un ange.

RAÏNA, *froidement.* — Merci. Eh bien, maintenant je vais faire une chose digne d'un militaire professionnel... Après ce que vous venez de dire de mon futur mari, vous ne pouvez pas rester ici. Je vais voir sur le balcon s'il n'y a pas de danger en vous laissant couler jusque dans la rue.

(*Elle se tourne vers la fenêtre.*)

L'HOMME, *perdant contenance.* — Le long de la gouttière !... Arrêtez !... Attendez !... Je ne puis !... Non, non, je n'oserai jamais !... Cette seule pensée me glace... Oui, oui, j'y ai monté vite, mais avec la mort derrière moi... Mais maintenant, l'envisager de sang-froid ! (*Il se laisse tomber sur l'ottomane.*) Non, non, je ne pourrais pas !... J'y renonce... Je suis fichu... Allons ! Appelez !

(*Dans le plus profond abattement, il laisse tomber sa tête dans ses mains.*)

RAÏNA, *désarmée par la pitié.* — Voyons, ne soyez pas découragé !... (*Elle se penche sur lui, quasi maternellement.*) Ah ! vous êtes un bien pauvre soldat... Un vrai soldat de chocolat praliné !... Allons du courage... Il faut moins de courage pour descendre que pour envisager la capture... Rappelez-vous le !

L'HOMME, *rêveusement, bercé par sa voix.* — Non, non, la capture, voyez-vous, signifie simplement la mort, et la mort, c'est le sommeil... Oh ! le sommeil... le sommeil... le sommeil... le sommeil que rien ne trouble plus... Tandis que se laisser couler le long de la gouttière, signifie faire quelque chose., se donner de la peine... penser !... plutôt la mort dix fois !

RAÏNA, *doucement et pensivement prise par le rythme de sa lassitude.* — Avez-vous si sommeil que ça ?

L'HOMME. — Je n'ai pas dormi deux heures de suite, depuis que j'ai joint l'armée. Je suis de l'état major, mais vous ne savez pas ce que cela veut dire... Je n'ai pas fermé l'œil depuis quarante-huit heures.

RAÏNA, *à bout de ressources, exaspérée.* — Mais que dois-je faire de vous ?

L'HOMME, *se remettant sur ses pieds en chancelant, réveillé par son exaspération.* — Évidemment, je dois faire quelque chose... (*Il se secoue, se remet et parle avec une nouvelle vigueur et un nouveau courage.*) Voyez-vous,

qu'on ait sommeil ou non, qu'on ait faim ou non, qu'on soit fatigué ou non, on peut toujours faire une chose quand on sait qu'il le faut... Eh bien, il faut que je descende par cette gouttière ! (*Il se frappe la poitrine.*) Entends-tu, soldat de chocolat praliné !

(Version française par Augustin et Henriette Hamon, *Le Héros et le Soldat* ; éd. Calmann-Lévy).

INFLUENCE

Si différents, et parfois si opposés que soient d'esprit et de tendances les écrivains dont nous avons donné des extraits dans ce chapitre, et si difficile qu'il soit de préjuger de l'influence qu'auront les œuvres d'écrivains qui vivent encore ou qui viennent seulement de mourir, il semble qu'ils se rapprochent par la sincérité passionnée et violente d'un individualisme généreux et en quête d'un ordre nouveau et meilleur.

Hardy s'insurge, sans joie, contre une civilisation dont, après un Jean-Jacques Rousseau ou un Tolstoï, il proclame le leurre, et il va chercher dans la nature un asile contre le jeu savant, hypocrite et oppresseur des institutions sociales, et contre la trame ingénieuse et sournoise des méchancetés individuelles.

L'impérialisme de M. Rudyard Kipling est, dans sa dureté, traversé de grands frissons humains et, au cœur de la Jungle humaine, aspire ardemment à l'avènement de l'ordre et de la paix dans la justice et dans un amour viril.

C'est au mal social, à l'égoïsme et à la dureté des forts, que M. H.-G. Wells tente, dans le merveilleux de ses anticipations troubles et généreuses, d'arracher l'humanité douloureuse et fraternelle.

Et si l'apparent dilettantisme anarchique de M. B. Shaw s'efforce avec tant de verve à désagréger les blocs de préjugés d'une morale qui est devenue, pour beaucoup, plus conventionnelle encore que traditionnelle, c'est peut-être qu'il essaie de guérir, fût-ce par la fièvre d'un sérum ou d'un vaccin, l'espèce d'atonie spirituelle et de paralysie morale d'un état social en apparence florissant, mais qui aurait lâché la proie pour l'ombre, qui aurait pris la lettre pour l'esprit, et qui, pour vivre, aurait perdu les plus hautes raisons de vivre.

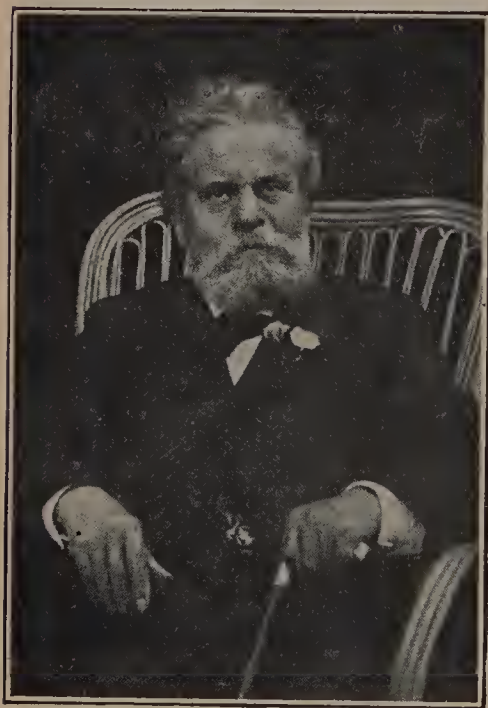
Au vrai, c'est à la réalisation d'un noble idéal que toutes ces œuvres, si différentes en apparence, travaillent et aspirent.

CHAPITRE XXX

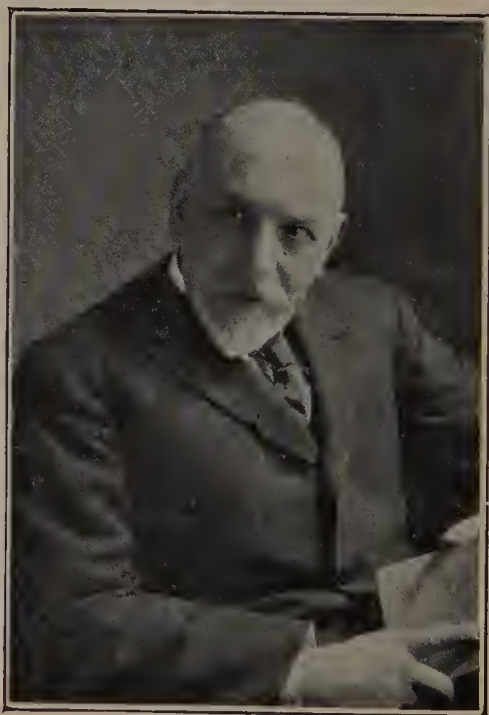
L'ITALIE

Le 20 septembre 1870, le jour de l'entrée des troupes italiennes à Rome par la brèche de la porte Pia, marque pour l'Italie une date capitale, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue historique et politique.

Une fois réalisée cette unité nationale, à laquelle les romantiques avaient si



CARDUCCI.



PIRANDELLO.

ardemment travaillé, la littérature, qui ne manquait certes pas de talents intéressants et brillants, resta incertaine dans ses tendances et comme désemparée dans sa direction.

Un très grand poète, Giosue Carducci (1835-1907), admirateur passionné de Victor Hugo, qu'il appelait *le vieillard divin*, tenta de donner à l'Italie nouvelle le

chant séculaire du peuple latin. Réagissant avec vigueur contre l'individualisme excessif des romantiques, il rappela l'Italie moderne au grand souvenir de l'antique Rome, maîtresse du monde par les arts et par les armes, et, protestant contre la prétendue déchéance des peuples latins, il demanda à Virgile et à Dante de dicter à la patrie éternelle son idéale mission et d'éclairer les voies nouvelles d'une libre, large et puissante lumière. Mais la voix de Carducci resta celle d'un maître plutôt qu'elle ne fut celle d'un chef ; il eut des admirateurs, non des disciples.

La grande guerre de 1914 à 1918 ne semble, pas plus ici qu'ailleurs, avoir précisé encore l'orientation des esprits ni des cœurs.

C'est toujours, au moins en apparence, le règne d'un individualisme anarchique ; mais cet individualisme n'est ni satisfait, ni dupe de lui-même, et il semble que toute la littérature moderne italienne se sente, comme les héros du théâtre de M. Luigi Pirandello (1867-1937), oscillante et désaxée, et qu'elle goûte dans l'analyse de sa richesse contradictoire à la fois un plaisir et une souffrance aigus.

Mais il faut espérer que la patrie de Dante et de Pétrarque retrouvera, dans les gloires de sa tradition et le sang de sa race, le secret de son avenir et le ressort de quelque prochaine et éclatante Renaissance.

De cette Renaissance, Gabriele d'Annunzio s'est montré le précurseur et comme le meilleur ouvrier.

D'ANNUNZIO (1863-1938)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Gabriele d'Annunzio, né à Pescara en 1863, est sans doute l'individualité la plus originale et la plus puissante de la littérature italienne contemporaine. Il fait figure de maître plutôt que de chef, sans disciples et sans troupes, mais non sans admirateurs et adorateurs fervents.

Sans effort et par la grâce d'un merveilleux génie d'adaptation, il subit tour à tour ou en même temps les influences les plus diverses et parfois les plus contradictoires, celle de la Grèce et celle du Moyen âge, celle des Classiques de la Renaissance et celle des romantiques italiens, celle de Tennyson et celle de Goethe, celle de Wagner et celle de Nietzsche surtout, et il donne toujours pourtant l'impression d'être original, et toutes ses œuvres portent sa marque, sa griffe.

Dans ses romans dont les plus célèbres sont : *l'Enfant de Volupté* (1889), *le Triomphe de la Mort* (1894); *les Vierges au Rocher* (1896), *le Feu*

(1900), comme dans ses tragédies *la Ville morte* (1898), *la Gioconde* (1899), *la Fille de Jorio* (1904) *la Nef* (1908), il reste ce qu'il est essentiellement le poète lyrique éblouissant qui, dans ses *Louanges du Ciel, de la Mer, de la Terre et des héros*, a célébré passionnément et comme avec une dionysiaque ivresse le culte de la vie naturelle et de l'ardente beauté.

Depuis 1914, le grand poète, qui menait dans sa villa luxueuse la vie somptueuse et délicate d'un prince des lettres, s'est lassé d'un monde où, selon le mot de Baudelaire, *l'action n'est pas la sœur du rêve* ; non seulement, il s'est fait le poète guerrier, le Tyrtée de l'Italie, mais encore, comme commandant de sous-marin et comme

aviateur, il a couru tous les dangers et a regardé en face le visage terrible de la mort et de la gloire.

Les dernières années ont rêvé d'étonner le monde et lui-même par une sorte de retraite franciscaine où il rencontrerait sans éclat l'humilité, et d'où il enchanterait encore le monde en chantant.

S'il est difficile d'extraire dans ces Morceaux choisis des pages des romans de M. d'Annunzio, il y a, par contre, dans son théâtre, et en particulier dans *la Gioconda*, des scènes d'une artistique et frémissante beauté, qui est plus sensible peut-être à la lecture qu'à la représentation.

Beauté d'art et de sens, plus que beauté d'âme. Fougueuses énergies individuelles déchaînées hors de toutes les lois, cabrées sous le fouet du Désir, de l'Amour et de la Gloire. Et sur de magnifiques décors, somptueux ou sauvages, couleur pourpre, sang et or, planent la main lourde et la figure voilée et implacable de l'antique Destin.

LA GIOCONDA (1899) (1)

ANALYSE ET EXTRAIT

La femme légitime du sculpteur Lorenzo, la douce et pure Silvia, en défendant contre la maîtresse de son mari, la terrible et belle Gioconda, l'admirable statue que Gioconda, après l'avoir inspirée, voulait détruire, a eu les deux mains broyées par la chute de la statue.

La femme est mutilée pour la vie, mais l'œuvre d'art sauvée demeure, immortelle. Ainsi est illustrée tragiquement l'épigraphe que l'auteur a mise en tête de sa pièce, le mot de Léonard de Vinci : « *Cosa bella mortal passa, e non d'arte.* » Nous extrayons de cette pièce la première scène du dernier acte, d'une beauté émouvante et pure.

LES MAINS DE SILVIA

(Silvia paraît sur le seuil, venant de l'intérieur : elle s'arrête, elle fait quelques pas vers les vitrages ; elle regarde au loin, elle regarde autour d'elle, avec des yeux infiniment tristes. Il y a dans sa démarche quelque chose d'incomplet qui éveille une vague image d'ailes coupées, qui donne le vague sentiment d'une force humiliée et mutilée, d'une noblesse avilie, d'une harmonie rompue. Elle porte un vêtement couleur de cendre, le long duquel court un petit liséré noir, tel un filet de deuil. Les longues manches dissimulent les moignons qu'elle laisse pendre à ses côtés ou que, parfois, elle ramène contre elle, un peu en arrière, comme pour les cacher dans les plis avec un douloureux mouvement de pudeur. Au dehors, parmi les lauriers touffus, se montre une figure féminine).

(La Sirenetta, qui a l'aspect d'une fée et d'une mendicante et se tient dans l'attitude d'une personne aux aguets. Elle se glisse vers les vitrages, d'un pas furtif, relevant avec la main le bord de son tablier rempli d'algues, de coquillages et d'étoiles de mer.)

(1) *La Gioconda*, ainsi que *la Ville morte* et *la Gloire*, a paru sous le titre : *les Victoires mutilées, trois tragédies*.

SILVIA, *l'apercevant et allant à sa rencontre avec un sourire spontané, inattendu.* — Oh ! la Sirenetta ! Viens, viens.

LA SIRENETTA, *s'avançant jusqu'aux vitres.* — Tu me reconnais ?

(Elle reste dehors, de telle manière que sa figure apparaît parmi les reflets des vitres qui semblent continuer autour d'elle le frisson radieux et incessant des grandes eaux. Elle est jeune, svelte, flexible ; elle a les cheveux fauves et en désordre, le visage d'un or olivâtre, les dents blanches comme l'os de la seiche, les yeux humides et glauques, le cou mince et long, orné d'un collier de coquilles ; en toute sa personne il y a quelque chose d'indiciblement frais et vif qui fait penser à une créature imprégnée d'eausaline, émergée de la mobilité des flots, sortie des profondeurs d'un antre. Son jupon de bordat blanc et azur, déteint et déchiré, descend un peu plus bas que les genoux et laisse à découvert les jambes nues ; son tablier bleuâtre dégoutte comme une nasse, avec une odeur de mer et ses pieds sans chaussures ; contrastant avec la coloration brune que lui a faite le soleil, ont une pâleur singulière, comme les racines des plantes aquatiques. Et sa voix est limpide et puérile ; et certaines paroles qu'elle prononce éclairent d'une mystérieuse félicité son visage ingénu.)

Tu me reconnais, belle dame ?

SILVIA. — Je te reconnais, je te reconnais.

LA SIRENETTA. — Tu me reconnais?... Qui suis-je ?

SILVIA. — N'es-tu point la Sirenetta ?

LA SIRENETTA. — Oui, tu m'as reconnue. Depuis quand es-tu de retour ?

SILVIA. — Depuis peu.

LA SIRENETTA. — Et tu vas rester ici ?

SILVIA. — Oui, longtemps encore.

LA SIRENETTA. — Jusqu'à l'hiver, peut-être.

SILVIA. — Peut-être.

LA SIRENETTA. — Et ta fille ?

SILVIA. — Je l'attends aujourd'hui même. Elle viendra tout à l'heure.

LA SIRENETTA. — Beata ! N'est-ce pas Beata qu'on l'appelle ?

SILVIA. — Oui, Beata.

LA SIRENETTA. — C'est toi qui lui as donné ce nom ? Beata, au lieu de Béatrice. Quand elle était ici, chaque jour elle voulait avoir de moi les étoiles : les étoiles de mer. Te l'a-t-elle dit ? Elle voulait m'entendre chanter. Te l'a-t-elle dit ?

SILVIA. — Oui, elle me l'a dit. Elle se souvient de toi. Elle t'aime.

LA SIRENETTA. — Elle m'aime ? Je le sais. Chaque jour elle me donnait mon pain.

SILVIA. — Tu auras du pain chaque jour, si tu veux. Le pain, et aussi quelque chose avec, Sirenetta, matin et soir, quand cela te fera plaisir. Ne l'oublie pas.

LA SIRENETTA. — Matin et soir, je t'apporterai une étoile... Tu en veux une ? Une belle ? Plus grande que la main ?

(Par un mouvement instinctif, Silvia, troublée, retire un peu ses mains en arrière.)

SILVIA. — Non, non ! Garde-la pour Beata !

LA SIRENETTA, *étonnée*. — Tu ne la veux pas ?

SILVIA. — Dis-moi plutôt ce que tu fais de ta vie ; dis-moi ta journée.
Est-il vrai que tu parles avec les sirènes de la mer ? Dis, raconte, Sirenetta.

LA SIRENETTA

*Sept sœurs nous étions,
Aux fontaines nous nous mirions,
Et toutes belles nous étions.
« Ni fleur d'ajonc ne fait de pain,
ni mûre des bois ne fait de vin,
ni fil d'herbe ne fait toile de lin »,
dit la mère aux sœurs.
Aux fontaines nous nous mirions,
et toutes belles nous étions,
La première qui filait,
et voulait des fuseaux d'or ;
La seconde qui tissait,
et voulait des navettes d'or ;
La troisième qui cousait,
et voulait des aiguilles d'or ;
La quatrième tables dressait,
et voulait des coupes d'or ;
La cinquième qui dormait,
et voulait des draps d'or ;
La sixième qui rêvait,
et voulait des rêves d'or ;
La dernière qui chantait,
seulement pour chanter,
et rien d'autre ne voulait.*

(Elle rit d'un rire bref et clair, qui semble tinter sur ses dents brillantes.)
Elle te plaît, cette histoire ?

SILVIA, *séduite par la grâce de cette innocence*. — Elle est déjà finie ?
Tu ne continues pas ?

LA SIRENETTA. — Si tu t'assieds là, je vais t'endormir comme j'endormais ta fille sur le sable. N'as-tu pas sommeil, à cette heure ? Il est bon, le sommeil, en septembre.

*Septembre de la hauteur
apporte à la plaine la fraîcheur
et emporte l'été au tombeau.*

Amen.

SILVIA. — Non. Continue ton histoire, Sirenetta.

LA SIRENETTA. — *L'olive brunit
et le chagrin mûrit :
huile et pleur au pressoir.
Amen.*

SILVIA. — Continue ton histoire, Sirenetta.

LA SIRENETTA. — Où en étions-nous restées ?

SILVIA.

« *Et autre chose ne voulait.* »

(Une pause.)

LA SIRENETTA. — Ah ! voici !

*« Ni fleur d'ajonc ne fait de pain,
ni mûre des bois ne fait de vin,
ni fil d'herbe ne fait toile de lin »,
dit la mère aux sœurs.
Aux fontaines nous nous mirions,
et toutes belles nous étions.
Et la première fila,
tordant son fuseau et son cœur ;
et la seconde tissa
une toile de douleur ;
et la troisième cousit
une chemise empoisonnée ;
et la quatrième servit
une table ensorcelée ;
et la cinquième s'endormit
dans les draps de la mort ;
et la sixième rêva
dans les bras de la mort.
La mère affligée pleura,
pleura leur triste sort.
Mais la dernière, qui chanta,
pour chanter, pour chanter,
seulement pour chanter,
celle-là eut le beau sort.*

(Elle baisse la voix, la rend secrète et lointaine.)

*Les sirènes de la mer
la voulurent pour sœur.*

(Une pause.)

SILVIA. — Il est donc vrai que tu parles avec les sirènes?

LA SIRENETTA, *l'index posé sur la bouche*. — Ne le demande pas !

SILVIA. — Il est vrai que nul ne sait où tu dors, la nuit?

LA SIRENETTA, *avec le même geste*. — Ne le demande pas !

SILVIA. — Veux-tu que je t'offre asile ici, dans cette maison?

LA SIRENETTA, *la regardant fixement au visage, comme si elle n'avait pas entendu la question*. — Tu as les yeux affligés. Je ne savais pas quelle était ma peine, quand tu me regardais. Maintenant, je vois : tu as dans les yeux une grande douleur. Il t'est mort quelqu'un.

SILVIA. — Toi seule me consoleras !

LA SIRENETTA. — Quelle personne t'est morte?

SILVIA. — Ne le demande pas !

LA SIRENETTA. — Je te vois bien, maintenant : tu n'est plus la même. Tu m'as fait penser à une hirondelle de l'autre septembre, qui avait perdu les grandes plumes de ses ailes et qui était sur le point de se noyer dans la mer. Qu'est-ce qu'on t'a fait? On t'a fait du mal?

SILVIA. — Ne le demande pas !

(Instinctivement elle cache ses moignons dans les plis de sa robe, avec un geste douloureux qui n'échappe pas à la créature attentive. Tout à coup, comme à dessein, la Sirenetta lâche le bord de son tablier, de sorte que le petit trésor marin tombe et s'éparpille sur le sol.)

LA SIRENETTA, *se penchant et choisissant*. — Veux-tu une étoile? Une belle? Plus grande que la main? Regarde ! (*Elle montre à la mutilée une grande astérie à cinq rayons.*) Prends-la ! Je te la donne. (*La mutilée secoue la tête en signe de refus, les lèvres serrées comme pour renfoncer le nœud qui lui ferme la gorge.*) Tu ne peux pas? Tu as les mains malades? enveloppées d'un bandage? (*La mutilée fait signe que oui, avec la tête. Les paroles de l'autre deviennent tremblantes de pitié.*) Tu es tombée dans le feu? Tu t'es brûlée? Elles te font encore mal? Seront-elles bientôt guéries?

SILVIA, *d'une voix que l'on entend à peine*. — Je ne les ai plus.

LA SIRENETTA, *se relevant, effrayée*. — Tu ne les as plus? On te les a coupées? Tu es manchote? (*La mutilée jait que oui de la tête, épouvantablement pâle. L'autre frissonne d'horreur.*) Non, non, non ! Ce n'est pas vrai ! (*Elle tient ses yeux fixés sur les plis de la robe où la mutilée cache ses moignons.*) Dis-moi, que ce n'est pas vrai !

SILVIA. — Je ne les ai plus !

LA SIRENETTA. — Pourquoi, pourquoi?

SILVIA. — Ne le demande pas !

LA SIRENETTA. — Oh ! la chose cruelle !

SILVIA. — Je les ai données.

LA SIRENETTA. — Tu les as données? A qui ?

SILVIA. — A mon amour.

LA SIRENETTA. — Oh ! le cruel amour ! Elles étaient si belles, si belles ! Crois-tu que je ne m'en souviennne pas ? Je te les ai baisées, avec cette bouche. Elles me donnaient le pain, une grenade, une tasse de lait... Elles étaient belles comme si l'Aube te les eût faites d'un souffle, blanches comme la fleur de la houle, plus fines que ces broderies tracées par le vent sur le sable ; elles remuaient ainsi que le soleil dans l'eau, parlaient mieux que la langue et les prunelles ; et ce qu'elles disaient était comme une parole bénigne, et ce qu'elles prenaient pour l'offrir devenait tout or. Je m'en souviens : je les vois, je les vois : un jour, elles s'amusaient avec le sable tiède, et le sable passait entre leurs doigts comme à travers un crible, et elles se plaisaient à ce jeu ; et Beata les regardait et riait ; et moi, qui les regardais aussi, j'avais le même plaisir. Un jour, elles pelaient une orange, et elles en firent de nombreux quartiers, et j'en eus un pour ma part, et il était doux comme un gâteau de miel. Un jour elles mettaient une bandelette au pied de la petite, qui pleurait parce qu'elle avait été pincée par un crabe ; et soudain la douleur cessa, et la petite se mit à courir sur la grève. Un jour, elles jouaient avec ces boucles si belles, et de chaque boucle elles se faisaient un anneau pour chaque doigt et puis elles recommençaient et elles recommençaient encore ; et Beata s'endormit, la rosée dans la bouche...

SILVIA, *d'une voix étouffée*. — Ne dis plus rien ! Ne dis plus rien !

LA SIRENETTA. — Oh ! le cruel amour ! (*Une pause, elle reste pensive.*) Et où sont-elles ? Loin de toi, seules, dans la terre, au fond ? ...Est-ce qu'on les a ensevelies ? Où ? dans un beau jardin ? (*Une pause, la mutilée tient ses paupières fermées et appuie son front contre la vitre où se reflète le tremblement de la mer.*) Tu les as vues, quand on les emportait ? Comme elles étaient blanches ! On a dû les embaumer dans un baume puissant. Et les bagues ? Tu en avais une avec une pierre verte, et une autre avec trois perles, et une autre tressée d'or et de fer, et une autre toute lisse, rien qu'un petit cercle brillant ; et celle-ci était à l'annulaire. (*Une pause. Une expression indéfinissable apparaît sur le visage de la mutilée, tandis que ses bras se détendent et s'abandonnent le long de son corps.*) Tu y penses ? Tu en rêves ? Si elles te reflourissaient toutes chaudes... (*La mutilée ouvre les yeux comme une personne qui se réveille tout à coup ; ses bras tressaillent.*) Qu'est-ce que tu as ?

SILVIA. — C'est étrange : en vérité, quelquefois il me semble qu'elles me sont rendues ; il me semble que j'ai la sensation du sang qui arrive jusqu'à la pointe de mes doigts. Pendant que tu parlais, je les avais... et elles étaient plus belles.

LA SIRENETTA. — Plus belles ?

SILVIA. — C'est toi, Sirenetta, qui me consoleras. Je ne puis prendre ton étoile, mais je puis regarder tes yeux, écouter ta voix. Reste près de moi, maintenant que je t'ai retrouvée. Moi aussi, je te voudrais pour sœur.

LA SIRENETTA. — Je voudrais te faire don de mes mains, si elles n'étaient pas si rudes et si brunes.

SILVIA. — Elles sont heureuses, tes mains : elles touchent les feuilles, les fleurs, le sable, l'eau, les pierres, les enfants, les animaux, toutes les choses innocentes. Tu es heureuse, Sirenetta, ton âme naît chaque matin, et tantôt elle est petite comme une perle, tantôt grande comme la mer. Tu n'as rien, et tu as tout ; tu ne sais rien, et tu sais tout.

LA SIRENETTA, *se retournant soudain et l'interrompant*. — As-tu entendu ce bruit d'ailes ? Vois, vois toutes ces hirondelles sur la mer ! Elles sont plus de mille : une nuée vivante. Regarde comme elles brillent ! Elles partent, s'en vont pour un grand voyage, vers une terre lointaine ; l'ombre chemine avec elles sur l'eau ; des plumes tombent ; le soir viendra ; elles rencontreront les barques en haute mer ; elles verront les feux, entendront les chants des matelots ; les matelots les regarderont passer ; elles passeront au ras des voiles ; quelqu'une se heurtera, tombera de fatigue sur le pont. Un soir, une nuée d'hirondelles fatiguées s'abattra sur une barque ainsi qu'un vol d'étourneaux sur les filets de l'oiseleur, et elle la recouvrira toute. Les matelots ne les toucheront pas. Pour ne point les effrayer, ils ne bougeront pas. Et, comme il y en aura aussi sur la vergue de l'ancre et sur la barre du gouvernail, la barque, cette nuit-là, s'en ira à la dérive sous la lune. Mais, à l'aube... Ah ! qui t'appelle ? (*Son rêve a été interrompu par une voix sortie des lauriers-roses, elle fait un mouvement pour fuir.*) Adieu, adieu !

SILVIA, *anxieuse*. — C'est ma sœur. Ne t'enfuis pas, Sirenetta, reste dans le voisinage. Beata sera ici tout à l'heure.

LA SIRENETTA. — Adieu, adieu. Je reviendrai.

(Elle s'enfuit vers la mer, disparaît dans le bleu et dans le soleil.)

(Trad. G. Hérelle, *Les Victoires mutilées*, *La Gioconda*, acte IV, sc. 1 ; éd. Calmann-Lévy.)

La dernière scène, poignante et misérable comme un cœur de rose déchiré, met la mère douloureuse en présence de sa fille qui porte une gerbe de fleurs que la mère ne peut plus prendre.

INFLUENCE

Gabriele Annunzio était né sous une heureuse et brillante étoile. Si grand que soit son talent, sa fortune littéraire a été plus grande encore. Son destin semble avoir été, comme celui de Byron, de brûler et de briller et d'éclipser dans son ciel toutes les autres gloires.

C'est ainsi que d'autres très grands poètes, un « Carducci » (1835-1907), qui sur l'agitation du travail humain et les splendeurs de l'histoire élargit le calme d'un ciel de Virgile, ou un « Giovanni Pascoli » (1855-1912), qui fait si délicieusement reflourir, à la manière antique, au ras de la terre italienne, l'émouvante douceur des vertus quotidiennes, pâlisent devant la gloire de d'Annunzio,

comme un Shelley et un Keats avaient pâli devant la gloire de Byron. Injustement peut-être.

Sans doute le brillant poète qu'était d'Annunzio brode sur des thèmes héroïques les variations les plus prestigieuses. Mais l'émotion qu'il suscite est comme celle qu'il éprouve, d'une qualité spéciale : c'est émotion d'artiste, plutôt encore qu'émotion d'homme. On est, en le lisant, plus ébloui encore qu'ému et son style coloré, frémissant, aux images innombrables, à la longue, fatigue un peu, et déçoit.

Les héros de ses romans, tout grisés de l'ivresse verbale d'une âme compliquée, sensuelle, exquise et douloureuse, tendue de tous ses nerfs comme une lyre, mais d'une amoralité essentielle et parfois révoltante, font regretter la sincérité émouvante des héros d'un Fogazzaro (1842-1911) et même la santé et la candeur d'un Manzoni.

En somme, il manque à cette création composite et prestigieuse qu'est l'œuvre de G. d'Annunzio, parmi tant de reflets magiques, goethéens, wagnériens, nietzschéens, un peu de cette simplicité et de cette pitié humaines, la lumière qui n'éblouit pas, mais qui veille et dure et assure au delà du siècle les probes renommées.

CHAPITRE XXXI

L'ESPAGNE

Au commencement du XIX^e siècle, le romantisme réveilla l'Espagne de l'espèce de léthargie littéraire où elle avait été ensevelie pendant le XVII^e et le XVIII^e siècles,



JUAN DE VALERA.



EMILIA PARDO BAZÁN.

Les traductions, notamment celles d'*Atala*, de *René*, la préface de *Cromwell*, sonnèrent pour elle le retour à sa brillante tradition nationale.

Le duc de Rivas (1791-1865), l'auteur du *Bâtard Maure*, s'inspire de la vieille légende des Sept Enfants de Lara ; Espronceda (1809-1842) dans le *Diable-Monde* et la *Chanson du Pirate*, byronise, — peut-être un peu trop ; Zorilla (1817-1839) dans son épopée *Grenade* est le plus original et le plus puissant.

Plus forte et plus rayonnante fut dans la seconde moitié du XIX^e siècle l'influence du roman espagnol, avec Valera, Pereda, Pérez Galdos, Emilia Pardo Bazán et surtout Blasco Ibáñez, qui avec le puissant auteur dramatique José Echegaray sont les plus renommés des littérateurs espagnols contemporains.

BLASCO IBANEZ (1867-1928)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE

La vie de Blasco Ibáñez fut brûlante



fougueuse, toute entière consacrée au service des idées libérales et humanitaires, pour lesquelles il se battit et souffrit. Républicain ardent, il connut les arrestations, la prison, l'exil. Journaliste et député, il combat par la plume et par la parole. Romancier, il plaide encore passionnément, il combat. Comme le héros de son roman *Terres maudites*, le paysan têtu, lutte contre la nature sauvage et les hommes méchants, et dresse sans plier sous les coups du sort sa taille herculéenne, il lutte, lui, corps à corps, avec le paupérisme et le mal social. Sans doute il lutte pour la victoire qui viendra tard, mais qui viendra ; mais il lutte aussi pour l'amour et la joie de la lutte, à la fois lutteur et apôtre, mais plus lutteur encore qu'apôtre.

peinture colorée et vivante du monde à la fois chevaleresque et picaresque des toréadors.

Unde ses romans *Arènes sanglantes* dont nous donnons un extrait est une

ARÈNES SANGLANTES

COURSE DE TAUREAUX

Une sonnerie de clairons et de timbales annonça la suerte de muerte, et Gallardo sauta de nouveau dans l'arène. Aussitôt la foule s'agita avec un bourdonnement d'émotion. C'était le matador favori, et on attendait de lui le meilleur du spectacle.

Il prit la muleta des mains de Garabato qui, du couloir, la lui offrait

pliée ; il tira l'épée que lui tendait aussi son domestique, et, à petits pas, il alla se camper devant la présidence, montera en main. Tout le monde allongea le cou, dévorait des yeux l'idole. Personne n'entendit les paroles qu'il prononça ; mais cette fière silhouette à la taille bien prise, et dont le buste se cambrail un peu pour donner plus de portée aux paroles, produisit sur la foule le même effet que le harangue la plus éloquente. Lorsqu'il termina sa péroraison en faisant demi-tour et en jetant à terre sa montera, l'enthousiasme éclata bruyamment : « Olé l'enfant de Séville ! Cette fois, on allait voir un vrai combat !... » Et les spectateurs se regardaient les uns les autres, se promettant tacitement d'extraordinaires prouesses. Un frisson parcourut les gradins de l'amphithéâtre comme si l'on eût été dans l'attente d'un spectacle sublime. Puis un silence tomba sur la foule, si profond qu'on aurait pu croire le cirque vide. Toute la vie de ces milliers d'hommes s'était concentrée dans les yeux. On ne respirait plus.

Gallardo s'avança vers le taureau avec lenteur, tenant comme un étendard la muleta roulée ; et, de l'autre main, il balançait l'estoc avec un mouvement de pendule qu'il réglait sur son propre pas. Ayant tourné la tête une seconde, il s'aperçut que le Nacional et un autre péon de sa quadrille le suivaient, la cape sous le bras, prêts à l'aider.

— Tout le monde au large ! ordonna-t-il.

Sa voix, résonnant dans le silence du cirque, parvint jusqu'aux bancs les plus lointains, et une explosion d'admiration lui répondit. « Tout le monde au large ! » Il avait dit : « Tout le monde au large ! » Quel homme !

Le matador arriva seul près de la bête, et soudain il se fit un nouveau silence. Gallardo déroula tranquillement la muleta, la déploya, avança encore un peu, jusqu'à toucher presque le mufle du taureau, surpris et effrayé par l'audace de cet homme. Le public n'osait plus parler, ne soufflait plus ; mais dans tous les yeux brillait l'admiration. Quel courage ! Aller jusqu'aux cornes !

Le matador frappa du pied le sable avec impatience, excitant la bête à l'attaque ; et cette énorme masse de chair, armée de défenses aiguës, se précipita en mugissant. La muleta passa au-dessus des cornes, qui effleurèrent les pompons et les franges du costume ; mais l'homme resta en place, sans autre mouvement que de rejeter le buste en arrière. Un rugissement de la foule répondit à cette passe. Olé !

La bête se retourna, attaquant de nouveau l'homme et son chiffon rouge ; et la même passe, répétée, provoqua le même mugissement de la foule. Le taureau, de plus en plus furieux d'être ainsi trompé, se ruait sur son adversaire ; et celui-ci multipliait les passes de muleta, se déplaçant sur un étroit terrain, enhardi par la proximité du péril, enivré par les acclamations du public.

Gallardo sentait près de lui les violentes bouffées du monstre, rece-

vait sur sa main droite et sur son visage l'haleine humide de bave. Mais, comme familiarisé par ce contact, il semblait ne voir dans la brute qu'un ami qui se laisserait tuer pour contribuer à la gloire du matador.

Enfin le taureau demeura immobile, comme fatigué de ce jeu, regardant avec des yeux pleins d'une sombre réflexion l'homme et le chiffon rouge, soupçonnant, dans son obscure pensée, l'existence d'un artifice par lequel, d'attaque en attaque, on le conduisait à la mort. Alors Gallardo éprouva le battement de cœur des grands jours :

« Allons-y !... »

Par un mouvement circulaire de la main gauche, il ramassa la muleta et l'enroula autour du bâton ; puis il leva la main droite à la hauteur de ses yeux et inclina l'épée vers le garrot de la bête. La foule s'agita dans un mouvement de protestation étonnée.

— Ne te lance pas ! crièrent des milliers de voix. Non ! non !

C'était trop tôt. Le taureau n'était pas bien placé ; il était prêt à charger et pouvait atteindre le matador. Celui-ci procédait contre toutes les règles de l'art.

Mais qu'importaient les règles, qu'importait la vie même à cet insensé ? Tout à coup, dans l'instant où le taureau se jetait sur lui, il fonça, l'épée en avant. Ce fut une rencontre violente, sauvage. Pendant une seconde, l'homme et la bête ne formèrent qu'une masse, et, ainsi accolés, ils firent ensemble quelques pas sans que l'on pût distinguer qui était le vainqueur : l'homme ayant un bras et une partie du corps engagés entre les cornes, la bête baissant le front et se démenant pour saisir à la pointe de ses terribles cornes le pantin bariolé d'or et de couleur qui tâchait de se dérober en sautilant.

Enfin, le groupe se divisa, la muleta tomba par terre comme une loque, et le diestro, les mains libres, sortit du corps-à-corps en vacillant sous la violence du heurt ; mais, quelques pas plus loin, il reprit son équilibre. Son costume était en désordre ; sa cravate flottait hors de son gilet, prise et déchirée par une corne.

Le taureau poursuivit d'abord sa course avec la rapidité de l'impulsion première. Sur son large cou se distinguait à peine la poignée rouge de l'estoc enfoncé jusqu'à la garde. Puis l'animal s'arrêta, oscilla dans un mouvement douloureux qui ressemblait à une révérence, plia les genoux de devant, inclina la tête jusqu'à toucher le sable avec son muflle qui beuglait, et finit par se coucher dans les frissons de l'agonie.

Ce fut à croire que le cirque s'écroulait, que les briques s'entrechoquaient, que la foule, debout, pâle et tremblante, était saisie de panique, tant elle gesticulait et agitait les bras. Le taureau mort ! Quelle estocade ! Pendant une seconde, tout le monde avait cru le matador accroché par les cornes, tout le monde s'était attendu à le voir rouler sanglant sur l'arène ; et on le

voyait sur pieds, encore étourdi par le choc, mais vivant et souriant. La surprise et l'admiration portèrent au comble l'enthousiasme.

— Ah! le brutal! criaient sur l'amphithéâtre les aficionados qui ne trouvaient pas d'expression plus juste pour exprimer leur émerveillement. Le sauvage!

Et les chapeaux volaient dans l'arène, et une gigantesque recrudescence d'applaudissements, pareille à une averse de grêle, courait de gradins en gradins, à mesure que le matador s'avavançait dans le redondel, le long de la barrière, jusqu'en face de la présidence.

L'ovation éclata, formidable, lorsque Gallardo, ouvrant les bras, salua le président. Tout le monde criait, réclamait pour le diestro les honneurs de sa maîtrise. Il fallait lui donner l'oreille (1). Jamais cette récompense n'avait été mieux méritée. Des estocades comme celle-là, on n'en voyait guère. Et l'enthousiasme fut plus grand encore, lorsque le valet de piste remit à l'espada un triangle sombre, poilu et saignant : le bout d'une oreille de la bête.

(Trad. G. Hérelle, *Arènes sanglantes*; éd. Calmann-Lévy.)

INFLUENCE

A partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, le Roman semble inaugurer dans la littérature espagnole une véritable renaissance.

C'est grâce à l'effort de ses romanciers que l'âme espagnole, encore lourde d'un passé d'oppression et d'intolérance, dont la grimace picaresque l'avait mal délivrée, s'est allégée et s'est sentie traversée par des frissons nouveaux de pitié et de solidarité humaine.

Dans la douceur ou la force d'un paysage espagnol, délicatement et directement observé, la Galicie, l'Andalousie ou Valence, une Emilia Pardo Bazan, un Juan de Valera, un Blasco Ibañez font se dérouler des scènes d'émotion humaine familiales, sociales ou humanitaires.

Il semble qu'enfin libérée de l'armure moyenâgeuse et féodale, qu'elle traînait encore dans sa misère, l'Espagne soit digne de retrouver sa meilleure image, toute brillante de générosité et d'héroïsme, et d'enrôler au service de l'humanité la fierté qui ne sera plus ombrageuse d'un génie national, dont son Romancero, son théâtre de l'âge d'or, et surtout Cervantès, ont fixé les traits essentiels et émouvants.

(1) Lorsqu'un taureau a été tué par un matador d'une façon remarquable, les spectateurs crient : Suyo ! « Qu'il soit à lui ! » Si cette demande est accordée par le président, on coupe une oreille de la bête et on la remet au matador, qui touche en outre une somme d'argent.

CHAPITRE XXXII

L'AMÉRIQUE

La littérature américaine doit surtout au génie d'Edgar Poë de tenir une grande place dans l'histoire des littératures modernes.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle il n'y eut pas à proprement parler de littérature américaine. Les « cavaliers » anglais, qui au commencement du XVII^e siècle s'étaient établis au Sud en Virginie, aussi bien que les « puritains » qui s'étaient établis au Nord dans le Massachussets n'avaient ni le goût ni les loisirs de s'adonner à la vie artistique. Pionniers, défricheurs de terre, colonisateurs, la Bible leur suffisait, comme elle avait suffi à Robinson Crusoë. C'est à elle seule qu'ils demandaient des leçons d'énergie virile et tendue.

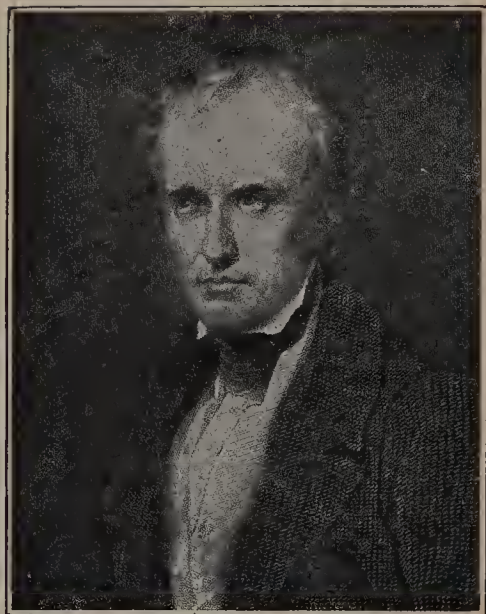
A la fin du XVIII^e siècle leur littérature est encore une littérature d'action : une littérature politique, dont le centre et le type le plus caractéristique est la célèbre *Déclaration d'Indépendance* du président Jefferson, et aussi une littérature d'hommes d'affaires, à la fois moralisante et pratique, à laquelle Benjamin Franklin (1706-1790), dans son *Almanach du Bonhomme Richard* donne un ton de bonhomie et comme un sourire d'honnêteté.

Au commencement du XIX^e siècle, New-York remplace Boston comme capitale des lettres et une véritable littérature s'ébauche dont les représentants les plus éminents sont Washington Irving (1783-1859), grand voyageur et humoriste généreux ; Mrs Beecher Stowe (1811-1894), la femme au grand cœur dont le célèbre roman, *la Case de l'oncle Tom*, déclancha dans le monde entier la grande marée humanitaire en faveur de l'abolition de l'esclavage des nègres ; Bryant (1794-1878), le Wordsworth américain, qui dans la corolle d'une petite fleur de gentiane bleue fait tenir tout un ciel ; Fenimore Cooper (1789-1851), le Walter Scott des Indiens, dont les célèbres romans d'aventures, traduits dans tous les pays, se déroulent comme un film accidenté entre la poésie de la montagne et celle de la mer.

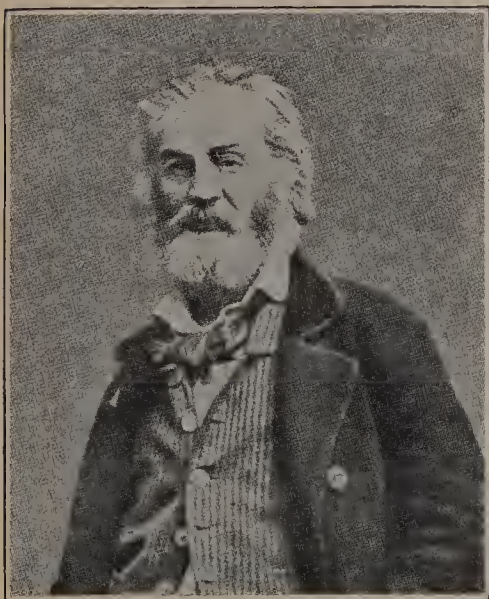
Mais, de nouveau, c'est de Boston et de la célèbre riche et puissante Université d'Harvard, sa voisine, que rayonna dans la seconde moitié du XIX^e siècle la religion nouvelle d'émotion et de beauté, ce « transcendantalisme » dont Emerson fut le prophète inspiré et Longfellow (1807-1882) le poète lumineux. Et il faut citer encore l'écrivain le plus original et le plus inégal de tous, le rude et puissant Walt Whitman, dont les poèmes résonnent dans l'idéal, comme des coups de hache dans la forêt.



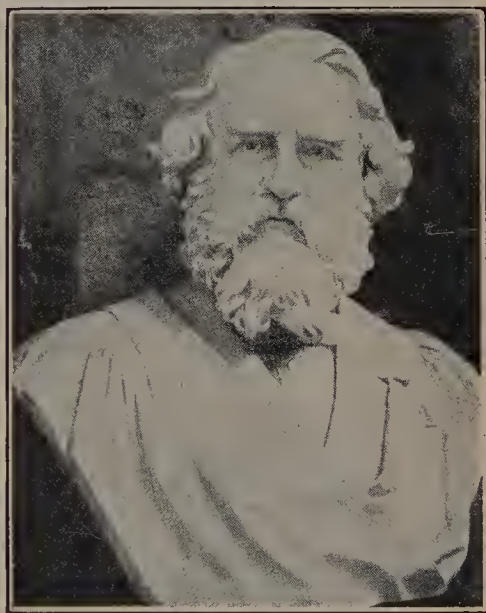
IRVING.



FENIMORE COOPER.



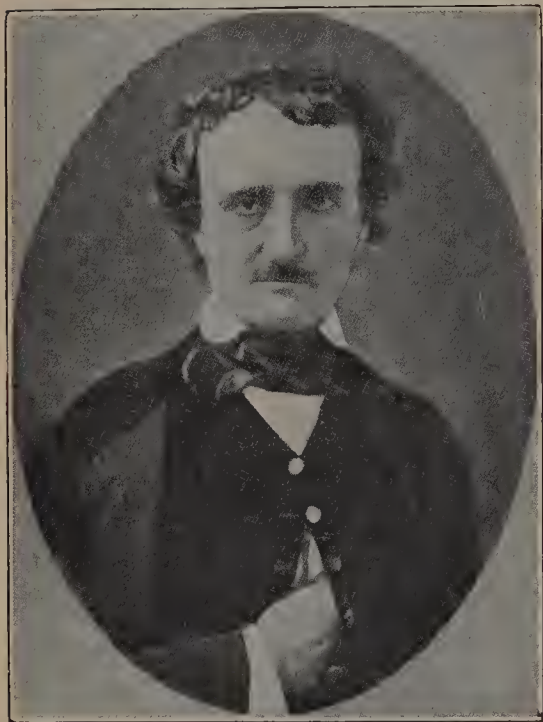
LONGFELLOW.



WALT WHITMAN.

EDGAR POË (1809-1849)

L'AUTEUR ET L'ŒUVRE



Edgar Poë naquit le 19 janvier 1809. Son père David Poë était un comédien ambulant, alcoolique et phthisique jusqu'aux moelles ; sa mère, Elisabeth, était une chanteuse d'opérette, phthisique elle aussi. Edgar fut le second de leurs enfants, entre un frère William, mort jeune, déjà ivrogne et à demi-fou, et une sœur Rosalie, à demi-idiotte, qui mourut dans un hospice. A deux ans, Edgar était orphelin de père et de mère. Son grand-père paternel, le général Poë, issu d'une famille d'émigrants anglais, et qui, simple charron à Baltimore, avait gagné son titre de général pendant la guerre d'indépendance, abandonna purement et simplement son petit-fils. Un riche négociant en tabac, John Allan, dont la femme avait été charmée par la mine intelligente et les yeux brillants de l'enfant, l'a-

dopta. Pour son bien ou pour son mal. Dorloté, choyé en poupée de luxe, le petit Edgar, lorsque les Allan se rendirent en Angleterre, en 1815, fut mis en pension dans les environs de Londres. Heures charmantes, inoubliables ! Longtemps après, dans son conte de *William Wilson*, autobiographie romancée et satanisée à plaisir, Edgar Poë se complaira à évoquer *cette vaste et extravagante maison du style d'Elisabeth*, et ce sombre village d'Angleterre décoré de nombreux arbres gigantesques et noueux, qui semblaient un lieu d'enchantement et de rêve. « *En ce moment même, écrit-il, je sens en imagination le frisson de ses avenues profondes et ombreuses, je respire l'émanation de ses mille taillis et je tressaille encore, avec une indéfinissable volupté, à la note profonde et sourde de la cloche, déchirant à chaque heure la quiétude de l'atmosphère brune, où s'endormait le clocher gothique dentelé.* »

L'enfant, doux et secret même pour ses camarades de jeu, s'égarait avec terreur et délices dans la vaste maison, palais et dédale.

Ramené en Amérique, il reste à l'école de Richmond l'enfant à l'âme scellée *et qui ne se laisse pas lire*.

Étudiant à dix-sept ans à l'université de Virginie, il s'adonne furieusement aux cartes et aux liqueurs fortes, qu'il buvait, dira son disciple traducteur et biographe Baudelaire, *en barbare*, à pleins verres, sans eau ni sucre, par grandes lampées homicides.

Engagé à la suite d'un coup de tête, de mauvaise tête, il ne part point pour la Grèce, à la manière de Byron, comme il veut nous le faire croire dans sa *Vie d'un artiste* en dorant la vérité prosaïque, mais il reste dans les bureaux de l'artillerie ; il en sort pour entrer, sur la recommandation de M. Allan, à l'école militaire de West-Point, dont il est chassé vite pour indiscipline. Et le voici en mars 1831, à vingt-deux ans, sur le pavé avec douze sous dans sa poche, abandonné à son destin par un imprudent protecteur.

C'est alors pour lui, de Baltimore à New-York, la vie en zig-zags d'un bohème des lettres et des tavernes, colportant, entre deux ivresses, d'éditeur en éditeur, des œuvres de talent, et parfois, un beau jour, récoltant un prix de cent dollars pour son *Manuscrit trouvé dans une bouteille*.

En 1835 enfin, une revue de Richmond publie ses contes, ces récits singuliers qui ne ressemblaient à rien, *qui n'apprenaient rien* et qui *n'avaient pas de morale*. Et ainsi fut fixé le destin littéraire de ce beau jeune homme au teint trop pâle, aux yeux trop brillants et trop brûlants, sorte de Byron sans pose ni emphase, et qui ne riait jamais.

Sous le signe de l'alcool se déroulent parallèlement l'œuvre géniale et la vie déchue. Essors, chutes, excès et serments, faux-serments, serments d'ivrogne, remords sanglants et ironiques, hantise, appétit et peur de la mort ; les bornes des rues sont les stations de son lamentable et indigne calvaire.

Une lueur brille un jour dans son ciel écrasant, l'amour de la charmante et frêle Virginie, la fille de la femme admirable, M^{me} Clemm, qui fut pour lui jusqu'à la fin la plus tendre des mères adoptives. Son mariage avec Virginie n'est qu'une parenthèse éclatante et fraîche d'un printemps vite évanoui. La lente consommation de la femme-enfant adorée épuise toutes ses pauvres ressources, et sa mort, le 30 janvier 1847, le plonge irrémédiablement dans un gouffre de désespoir et de déchéance.

Un premier accès de delirium tremens en juillet 1849 le secoue d'hallucinations effroyables. La mort ne tarde pas heureusement à le délivrer.

Une lettre d'un médecin à M^{me} Clemm raconte comment on le ramassa un jour dans un cabaret de Baltimore ; comment, transporté à l'hôpital, il fut pris de tremblements et de sueurs, et d'hallucinations de spectres sur les murailles ; comment, revenu à lui, après des propos incohérents, il supplia qu'on lui fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet, et souhaita que la terre s'entr'ouvrît pour engloutir sa dégra-

dation ; comment, enfin, il s'apaisa et mourut le 7 octobre 1849, en remuant doucement la tête et en murmurant : « *Dieu vienne en aide à ma pauvre âme.* »

Mort de grand malade et de grand poète, de grand pécheur et de grand malheureux !

LE CONTEUR

Le conteur, chez Edgar Poë, est admirable par la précision d'art inflexible et froide avec laquelle il traite des sujets effrayants.

Dans *le Puits et le Pendule*, c'est l'affreux supplice d'un condamné à mort de l'Inquisition. Dans *le Chat noir* et *le Cœur révélateur*, ce sont des cauchemars d'assassin. *Le Système du docteur Goudron et du professeur Plume*, c'est une vision hystérique de fou. Avec les nouvelles de *Ligeia* et d'*Eleonora*, nous pénétrons avec angoisse dans les pâles mystères, entre ciel et terre, terre et tombes, d'un occultisme de brouillard où glissent des ombres aimées et vaines. Mais, dans cet étrange voyage aux pays innommés, le visage de notre guide nous effraie tout à la fois et nous rassure. Il est pâle et impassible. Nous avons l'impression qu'il sait où il va et où il nous mène, et qu'il mesure et dose exactement ce que nous pouvons supporter d'horreur et d'effroi. Miracle d'art et d'intelligence. A la manière d'un géomètre, il nous garde du vertige ; il a d'ailleurs la sûreté de démarche d'un somnambule, nous pouvons nous appuyer sur lui, il ne tombera pas : il y voit pour nous.

Très conscient de l'originalité de son art, il l'a lui-même ainsi définie : Une histoire, avant d'être écrite, doit être élaborée tout entière, jusqu'à son dénouement et *il faut la voir de bout en bout*.

Ce serait, d'ailleurs, une erreur que de considérer ces histoires, comme des histoires détachées et nées de la seule fantaisie du conteur. Edgar Poë, dans *Ligeia*, nous en donne la signification profonde. Ce sont comme des épisodes d'un drame bigarré auquel dans un étrange théâtre assistent des anges ailés, voilés et en pleurs. Et ce drame est joué par des mimes désarticulés et affolés, fuyant sous les ailes du malheur, tandis que par instants s'élève de l'orchestre comme la musique des sphères célestes, C'est toute la tragédie de l'Homme, dont le héros est *le Ver conquérant*.

Edgar Poë est un humoriste aussi parfois, qui sourit et nous révèle le secret de ses poisons et de son philtre, sa recette, sa formule. Et, à cet égard, ses petits romans policiers, — car il est aussi un des pères du roman policier —, sont non pas inférieurs, comme le dit Baudelaire, qui d'ailleurs se garde de ne pas les traduire, mais en leur genre admirables. *Le double assassinat de la rue Morgue*, *le Mystère de Marie Roget*, l'amusante et simple historiette de *la Lettre volée*, sont autant de petits chefs-d'œuvre. La nouvelle qui a pour titre : *le Scarabée d'or* en particulier est une petite merveille de précision et de fantaisie et comme une bien jolie « réussite ».

LE SCARABÉE D'OR

ANALYSE

Le Scarabée d'or est une bien curieuse histoire et bien caractéristique de la fantaisie et de la rigueur d'Edgar Poë.

Un singulier original, M. William Legrand, s'est établi dans une petite île de la Caroline du Sud. Il habite une hutte qu'il s'est faite lui-même, avec un vieux serviteur nègre, fidèle et sot, Jupiter; il vit de chasse et de pêche, à la manière de Robinson; il excursionne; il herborise; il lit.

Par une journée d'octobre exceptionnellement froide, le narrateur va lui rendre visite; un beau feu flambe dans la cheminée. Or, ce jour-là précisément, William Legrand a trouvé au cours de sa promenade un scarabée admirable — couleur d'or —; et, comme il l'a prêté à un lieutenant du fort voisin, pour en donner une idée à son hôte, il le dessine sur un morceau de vieux vélin très sale qu'il tire de la poche de son gilet. Assis près du feu, le visiteur examine le dessin qu'il tient de la main droite, et, de la main gauche, il écarte un gros chien terre-neuve qui saute sur lui pour le caresser. Puis, soudain, il s'exclame que ce dessin ressemble non pas à un scarabée, mais à une tête de mort, et il quitte Legrand un peu vexé dans son amour-propre de dessinateur.

Quelques jours après le visiteur est rappelé par un mot pressant de Legrand. Et, dès son arrivée, celui-ci l'entraîne avec le nègre Jupiter dans une expédition nocturne à travers l'île. Etrange cortège! Jupiter porte une faux et des bèches; lui, l'ami, deux lanternes sourdes; Legrand n'a que le scarabée attaché au bout d'une ficelle, et, tout en marchant, le fait tourner autour de lui avec des airs de magicien.

Legrand est-il devenu fou? Pourquoi force-t-il le vieux nègre à prendre avec lui, malgré sa répugnance visible, le scarabée qu'il considère comme un fétiche de malheur, et à grimper de branche en branche à un tulipier géant? Pourquoi lorsque le nègre, arrivé au bout de la septième branche, trouve un crâne desséché, Legrand lui crie-t-il de faire passer le scarabée avec sa ficelle à travers l'œil gauche, il entend bien?, l'œil gauche du crâne?

Et pourquoi, autour de l'endroit où le scarabée est tombé, creuser deux heures durant une grande fosse, où rien n'est trouvé?

Mais la fureur de Legrand éclate. Le stupide Jupiter s'est trompé, il a pris l'œil droit du crâne pour son œil gauche!

Et l'expérience recommencée, après un rude labeur, c'est la découverte dans un trou des ossements de deux squelettes complets, mêlés de plusieurs boutons de métal, et enfin, celle d'un coffre de forme oblongue rempli d'or et de bijoux qui brillent aux rayons des lanternes.

Le lendemain, au repos, il ne reste plus à William Legrand qu'à donner à son ami la solution de la prodigieuse énigme et de l'extravagante aventure.

Le sens des moindres détails, des moindres — même le feu et le chien — apparaît avec une précision vigoureuse qui appellerait le C. Q. F. D. qui est, d'obligation, le couronnement d'une bonne démonstration géométrique.

Mais, même en matière géométrique, l'humour ne perd pas ses droits, ni chez Edgar Poë, le goût de la mystification.

« Pourquoi, demande l'ami à Legrand, votre emphase, vos attitudes solennelles en balançant le scarabée? Quelles bizarreries! Je vous croyais positivement fou. Et pourquoi avez-vous absolument voulu laisser tomber du crâne votre insecte, au lieu d'une balle?

— Ma foi! pour être franc, je vous avouerai que je me sentais quelque peu vexé par vos soupçons, et je résolu de vous punir tranquillement, à ma manière, par un petit brin de mystification froide... »

Le Scarabée d'or, beau titre de nouvelle, énigmatique et plaisant! titre à facettes, scintillant, net et dérisoire!

LE POÈTE

Plus encore que le conteur, le poète est prestigieux. Sans parler de certaines pages de prose telles que la page prodigieuse de puissance et d'ampleur sobre qui est intitulée *Silence*, le rythme et la musique du vers vient multiplier encore et agrandir à l'infini la sensation et l'émotion. L'art savant, méthodique et strictement discipliné, scande le coup d'aile de l'inspiration avec une incomparable puissance. Et le chef-d'œuvre de cette poésie est la pièce célèbre du *Corbeau*, telle que Baudelaire l'a traduite avec une intelligence et une émotion fraternelles.

LE CORBEAU

Une fois, sur le minuit lugubre, pendant que je méditais, faible et fatigué, sur maint précieux et curieux volume d'une doctrine oubliée, pendant que je donnais de la tête, presque assoupi, soudain, il se fit un tapotement, comme de quelqu'un frappant doucement, frappant à la porte de ma chambre. « C'est quelque visiteur, — murmurai-je —, qui frappe à la porte de ma chambre ; ce n'est que cela, et rien de plus. »

Ah ! distinctement je me souviens que c'était dans le glacial décembre, et chaque tison brodait à son tour le plancher du reflet de son agonie. Ardemment, je désirais le matin : en vain m'étais-je efforcé de tirer de mes livres un sursis à ma tristesse, ma tristesse pour ma Lénore perdue, pour la précieuse et rayonnante fille que les anges nomment Lénore, et qu'ici on ne nommera jamais plus.

Et le soyeux, triste et vague bruissement des rideaux pourprés me pénétrait, me remplissait de terreurs fantastiques, inconnues pour moi jusqu'à ce jour ; si bien qu'enfin, pour apaiser le battement de mon cœur, je me dressai, répétant : « C'est quelque visiteur qui sollicite l'entrée à la porte de ma chambre, quelque visiteur attardé sollicitant l'entrée à la porte de ma chambre ; — c'est cela même, et rien de plus. »

Mon âme en ce moment se sentit plus forte. N'hésitant donc pas plus longtemps : « Monsieur, dis-je, ou madame, en vérité, j'implore votre pardon ; mais le fait est que je sommeillais, et vous êtes venu frapper si doucement, si faiblement vous êtes venu taper à la porte de ma chambre, qu'à peine étais-je certain de vous avoir entendu. » Et alors j'ouvris la porte toute grande ; — les ténèbres, et rien de plus !

Scrutant profondément ces ténèbres, je me tins longtemps plein d'étonnement, de crainte, de doute, rêvant des rêves qu'aucun mortel n'a jamais osé rêver ; mais le silence ne fut pas troublé, et l'immobilité ne donna

aucun signe, et le seul mot proféré fut un nom chuchoté : « Lénore ! » — C'était moi qui le chuchotais, et un écho à son tour murmura ce mot : « Lénore ! » Purement cela, et rien de plus.

Rentrant dans ma chambre, et sentant en moi toute mon âme incendiée, j'entendis bientôt un coup un peu plus fort que le premier. « Sûrement, dis-je, sûrement, il y a quelque chose aux jalousies de ma fenêtre ; voyons donc ce que c'est, et explorons ce mystère. Laissons mon cœur se calmer un instant, et explorons ce mystère ; — c'est le vent, et rien de plus. »

Je poussai alors le volet, et, avec un tumultueux battement d'ailes, entra un majestueux corbeau digne des anciens jours. Il ne fit pas la moindre révérence, il ne s'arrêta pas, il n'hésita pas une minute ; mais, avec la mine d'un lord ou d'une lady, il se percha au-dessus de la porte de ma chambre ; il se percha sur un buste de Pallas juste au-dessus de la porte de ma chambre ; — il se percha, s'installa, et rien de plus.

Alors, cet oiseau d'ébène, par la gravité de son maintien et la sévérité de sa physionomie, induisant ma triste imagination à sourire : « Bien que ta tête, lui dis-je, soit sans huppe, et sans cimier, tu n'es certes pas un poltron, lugubre et ancien corbeau, voyageur parti des rivages de la nuit. Dis-moi quel est ton nom seigneurial aux rivages de la nuit plutonienne : » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

Je fus émerveillé que ce disgracieux volatile entendît si facilement la parole, bien que sa réponse n'eût pas un bien grand sens et ne me fût pas d'un grand secours ; car nous devons convenir que jamais il ne fut donné à un homme vivant de voir un oiseau au-dessus de la porte de sa chambre, un oiseau ou une bête sur un buste sculpté au-dessus de la porte de sa chambre, se nommant d'un nom tel que « Jamais plus ! »

Mais le corbeau, perché solitairement sur le buste placide, ne proféra que ce mot unique, comme si dans ce mot unique il répandait toute son âme. Il ne prononça rien de plus ; il ne remua pas une plume, jusqu'à ce que je me prisse à murmurer faiblement : « D'autres amis se sont déjà envolés loin de moi, vers le matin ; lui aussi, il me quittera comme mes anciennes espérances déjà envolées. » L'oiseau dit alors : « Jamais plus ! »

Tressaillant au bruit de cette réponse jetée avec tant d'à-propos : « Sans doute, dis-je, ce qu'il prononce est tout son bagage de savoir, qu'il a pris chez quelque maître infortuné que le malheur impitoyable a poursuivi ardemment, sans répit, jusqu'à ce que ses chansons n'eussent plus qu'un seul refrain, jusqu'à ce que le *De Profundis* de son Espérance eût pris ce mélancolique refrain : « Jamais, jamais plus ! »

Mais le corbeau induisant encore toute ma triste âme à sourire, je roulai tout de suite un siège à coussins en face de l'oiseau et du buste et de la porte ; alors, m'enfonçant dans le velours, je m'appliquai à enchaîner les idées aux idées, cherchant ce que cet augural oiseau des anciens jours, ce que ce

triste, disgracieux, sinistre, maigre et augural oiseau des anciens jours voulait faire entendre en croassant son « Jamais plus ! »

Je me tenais ainsi, rêvant, conjecturant, mais n'adressant plus une syllabe à l'oiseau, dont les yeux ardents me brûlaient maintenant jusqu'au fond du cœur. Je cherchai à deviner cela, et plus encore, ma tête reposant à la lumière de la lampe, ce velours caressé par la lumière de la lampe que sa tête, à Elle, ne pressera plus, ah ! jamais plus !

Alors il me sembla que l'air s'épaississait, parfumé par un encensoir invisible que balançaient des séraphins, dont les pas frôlaient le tapis de la chambre : « Infortuné, m'écriai-je, ton Dieu t'a donné par ses anges, il t'a envoyé du répit, du répit et du népenthès dans tes ressouvenirs de Léonore ! Bois, oh ! bois ce bon népenthès, et oublie cette Lénore perdue ! » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

« Prophète ! dis-je, être de malheur ! oiseau ou démon, mais toujours prophète ! que tu sois un envoyé du Tentateur, ou que la tempête t'ait simplement échoué, naufragé, mais encore intrépide, sur cette terre déserte, ensorcelée, dans ce logis par l'Horreur hanté, — dis-moi sincèrement, je t'en supplie, existe-t-il, existe-t-il ici un baume de Judée ? Dis, dis, je t'en supplie ! » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

« Prophète ! dis-je, être de malheur ! oiseau ou démon ! toujours prophète ! par ce ciel tendu sur nos têtes, par ce Dieu que tous deux nous adorons, dis à cette âme chargée de douleur si, dans le Paradis lointain, elle pourra embrasser une fille sainte que les anges nomment Lénore, embrasser une précieuse et rayonnante fille que les anges nomment Lénore. » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

« Que cette parole soit le signal de notre séparation, oiseau ou démon ! hurlai-je en me redressant. Rentre dans la tempête, retourne au rivage de la nuit plutonienne ; ne laisse pas ici une seule plume noire comme souvenir du mensonge que ton âme a proféré ; laisse ma solitude inviolée ; quitte ce buste au-dessus de ma porte ; arrache ton bec de mon cœur et précipite ton spectre loin de ma porte ! » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

Et le corbeau, immuable, est toujours installé, toujours installé sur le buste pâle de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre ; et ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve ; et la lumière de la lampe, en ruisselant sur lui, projette son ombre sur le plancher ; et mon âme, hors du cercle de cette ombre, qui git flottante sur le plancher, ne pourra plus s'élever, « Jamais plus. »

(Trad. Ch. Baudelaire.)

INFLUENCE

L'influence d'Edgar Poë sur notre littérature dans la seconde moitié du XIX^e siècle n'est guère comparable qu'à celle de Byron dans la première moitié. Moins éclatante et plus discutée, elle fut peut-être plus profonde. Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé et tous nos poètes symbolistes en furent imprégnés.

Le premier il a découvert « ce frisson nouveau » dont Victor Hugo faisait honneur à Baudelaire. Lui qui avait déclaré « qu'être singulier, c'est être original, et qu'il n'existe point de vertu littéraire supérieure à l'originalité », il a découvert en effet et annexé à la poésie une région inconnue jusque-là, entre le sentiment, la sensation et l'idée, où dans une étrange atmosphère, au-delà du souvenir et en deçà de toute espérance, grâce à de mystérieuses correspondances, l'immobilité du silence s'anime encore de l'éclat magnétique des yeux qui se sont fermés et se colore encore « de l'inflexion des voix chères qui se sont tues ». Fantastique région en marge de la vie, frange à la fois lumineuse et voilée, pays de la peur, des visions et des extases, où des glas à d'invisibles clochers scandent de « Jamais plus ! » la vaine procession des ombres...

Mais ce par quoi Edgar Poë reste inimitable et unique, c'est qu'il est le plus intellectuel des artistes, c'est que dans la forme d'art la plus stricte il a fait entrer la matière la plus inexprimable de l'art, c'est que, par un prestigieux miracle, il a, sans le déformer ni le trahir, fait émerger le pays des Cimmériens à la lumière, et donné aux ombres vaines et malheureuses la consolation et la richesse d'une étrange, singulière et émouvante beauté. Et en ce sens, sans aucun doute, M. Paul Valéry lui doit beaucoup.

Le puissant poète américain Walt Whitman a, dans une belle page impressionniste, bien jugé Edgar Poë et son œuvre.

« Pendant longtemps et jusqu'à une époque récente, l'œuvre de Poë m'a été antipathique. Je demandais et je demande encore, pour la poésie, le rayonnement du clair soleil, le souffle de l'air frais, la vigueur et la puissance de la santé, non du délire, même au milieu des plus orageuses passions, avec, comme fond permanent, les moralités éternelles. Sans répondre à ces exigences, le génie de Poë s'est pourtant conquis une place spéciale et j'en suis venu, moi aussi, à l'admettre pleinement et à l'apprécier, son génie et lui.

Une fois dans un rêve, j'ai vu un bateau sur la mer, à minuit, par la tempête, Ce n'était pas un grand « carré », ni un majestueux vapeur se dirigeant avec fermeté au milieu de la bourrasque, mais il ressemblait à un de ces yachts-goëlettes que j'ai souvent vus, à l'ancre, se balancer si légèrement sur les eaux qui entourent New-York ou dans le détroit de Long-Island, qui maintenant fuyait sans direction, voiles arrachées et vergues brisées, à travers l'averse furieuse et les vents et les vagues de la nuit. Sur le pont, une silhouette mince, élancée, belle, celle d'un homme sombre qui paraissait trouver sa joie dans la terreur, les ténèbres et la destruction dont il était le centre et la victime. Ce personnage de mon rêve macabre pourrait représenter Edgar Poë, son esprit, sa fortune et ses poèmes — eux-mêmes de macabres rêves. »

CONCLUSION

Un coup d'œil d'ensemble jeté sur notre littérature française suffit à montrer qu'elle a, au cours de son développement, obéi à la grande loi d'oscillation, — à la fois loi d'expansion au dehors et loi de retour en soi —, qui s'est imposée à toutes les littératures vivantes. Tour à tour elle a été demander aux littératures étrangères des éléments et des aliments nouveaux, et elle est rentrée en elle-même pour méditer, mûrir et incorporer ses nouvelles richesses dans son patrimoine et dans le patrimoine de l'humanité.

C'est ainsi que, du XII^e au XX^e siècle, nous voyons la France faire en quelque sorte sa partie dans cette préformation du concert littéraire européen, où presque à chaque siècle une littérature nationale se lève, comme à son tour de chant, pour dominer et entraîner les autres.

Sidel'Italie du XV^e siècle sont partis les premiers rayons décisifs du grand printemps humain de la Renaissance, si l'Espagne du XVI^e siècle tend l'image éclatante d'un héroïsme en exaltation, si de l'Angleterre et de l'Allemagne se lève à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle la grande tempête féconde, l'orage porteur de germes du Romantisme, si vers la fin du XIX^e siècle la Russie apporte dans l'œuvre de ses romanciers l'exemple d'une crucifixion d'âme lumineuse, c'est la France qui au XIII^e siècle a eu l'honneur de faire briller sur toute l'Europe la splendeur forte et nette de ses chansons de geste et l'étincelante finesse de ses épopées courtoises ; et c'est elle encore qui, au XVII^e siècle, a imposé à l'admiration du monde le rayonnement souverain, à la fois calme, grave et fort, de ses grands classiques. Même pendant les périodes où elle semblait imiter et subir, elle choisissait, interprétait, transposait et, en mettant sur ses emprunts sa marque, elle donnait, suivant le mot profond de Ferdinand Brunetière, aux grandes idées en circulation, « la forme qu'il fallait pour en faire des valeurs universelles d'échange ». Elle a été ainsi pour sa part une bonne ouvrière de l'unité intellectuelle de l'Europe.

Mais, à tous les moments de son développement, elle s'est conformée à la grande loi du retour en soi. En plein romantisme, par exemple, en même temps qu'elle va chercher ardemment par delà ses frontières des inspirations nouvelles et frémissantes, nous la voyons avec la même ardeur rechercher dans son histoire et sa légende médiévales ses grands traits nationaux. Tel un enfant prodigue, qui, en pleine ivresse d'égarement, songerait encore au retour, et s'arrêterait sur les routes étrangères pour contempler avec une piété passionnée le portrait d'une mère ou d'un père, afin de maintenir en lui mieux qu'un souvenir, une ressemblance.

Or, ce que, même en pleine fièvre conquérante et voyageuse, nos grands écrivains trouvaient et maintenaient au fond d'eux-mêmes, c'était l'image de la France, telle que l'avaient modelée dix siècles d'une tradition gréco-latine, sans cesse renouvelée et enrichie par des apports étrangers, mais toujours fraîche, pure et vivante. Grâce à cette tradition, — vertu intérieure, — l'imitation se trou-

vait purifiée et allégée de ses éléments tumultueux et anarchiques, pacifiée aussi et assagie, et de flamme devenait lumière.

Ainsi, grâce à la France surtout, la littérature universelle que le grand Goethe avait rêvée et dont il avait annoncé l'avènement s'établira peut-être un jour sous la forme d'un grand classicisme de l'humanité, dont chaque peuple viendrait à son tour entretenir et alimenter la flamme, tandis qu'à de certains moments solennels la France, par un privilège qu'elle devrait à son génie originel, irait demander à l'Athènes et à la Rome antiques le secret de la belle, heureuse et calme lumière.

Et n'est-ce pas ce mélange vivifiant de l'influence sur la littérature française et des écrivains anciens et des écrivains étrangers que Lamartine avait voulu exprimer dans sa chambre même de Saint-Point, par la « Cheminée des Poètes », où Homère apparaît encadré entre Shakespeare et Dante, où Sapho fait face à Pétrarque, et qui nous a paru, pour terminer celivre, l'illustration la plus expressive et la plus symbolique?



BIBLIOGRAPHIE

Dans cette Bibliographie, très sommaire, nous nous bornerons à indiquer :

1° Les *Histoires des Littératures étrangères* les plus récentes et les plus accessibles, dans lesquelles on trouvera sur les auteurs et leurs œuvres des indications et des références bibliographiques plus complètes et plus précises ;

2° Les collections les plus récentes d'*Œuvres choisies* traduites ;

3° Les ouvrages qui ont trait plus spécialement à l'*influence des grands écrivains étrangers sur notre littérature*.

1° HISTOIRES DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES.

- G. DOTTIN, *Les Littératures celtiques* (Irlande, Écosse, Pays de Galles, Bretagne) (Payot).
H. HAUVETTE, *Littérature italienne* (A. Colin).
M. TH. LAIGNEL, *La littérature itatienne* (A. Colin).
J. FITZ-MAURICE-KELLY (trad.), *Littérature espagnote* (A. Colin).
E. MÉRIMÉE, *Précis d'Histoire de la Littérature espagnote* (Garnier).
LEGOUIS et CAZAMIAN, *Histoire de la Littérature anglaise* (Hachette).
EDMUND GOSSE (trad.), *Histoire de la Littérature anglaise* (A. Colin).
A. BOSSERT, *Histoire de la Littérature allemande* (Hachette).
A. CHUQUET, *Littérature allemande* (A. Colin).
E. TONNELAT, *Histoire de la Littérature allemande* (Payot).
WALISZEWSKI, *Littérature russe* (A. Colin).
GEORGE BRANDÈS, *Littératures scandinaves* (A. Colin).
La collection des **Panoramas** des littératures (**Kra**).

2° COLLECTIONS D'ŒUVRES CHOISIES.

Cent chefs-d'œuvre étrangers (La Renaissance du Livre).

Auteurs.	Introduction et notes par :
KANT	Aulard (A.).
EDGAR POE	Lauvrière (E.).
DANIEL DEFOE.....	Bastide (Ch.).
LERMONTOV.....	Jousserandot (L.).
<i>Les Mystiques Italiens</i>	Labande-Jeanroy (Th.).
ERASME	Renaudet (L.).
LOCKE.....	Truc (Gonzague).
<i>Le Poème du Cid</i>	Mérimee (E.).
BOCCACE.....	Hauvette (Henri).
HOLBERG.....	Coussange (Jacques de).
<i>La Comédie à Venise</i>	Bouvy (E.).
<i>Les Ecrivains roumains</i>	Ipcar (Rea.).
<i>Faust</i> (Tomes I et II)	Lichtenberger (H.).
GËTHE (<i>Wilhelm Meister</i>)	Lichtenberger (H.).
<i>La Célestine</i>	Martinenche (E.).
LÉOPARDI.....	Rodocanachi (E.).
WALTER SCOTT.....	Maignon (Louis).

PÉTRARQUE.....	Cochin (Henry).
HENRI HEINE.....	Spenlé (E.).
<i>Les Poètes lakistes</i>	Mélèse (P.).
<i>Les Lyriques russes</i>	Lirondelle (A.).
DANTE (<i>L'Enfer</i>).....	Hauvette.
DANTE (<i>Le Purgatoire, Le Paradis</i>).....	Hauvette.
DANTE. Tome III (<i>La Vita Nova</i>).....	Quézel (Mlle Rose).
KEATS.....	Bocquet (L.).
HOFFMANN.....	Macaigne.
DARWIN.....	Lameere.
<i>Les Mystiques espagnols</i>	Truc (Gonzague).
SHAKESPEARE (<i>Œuvres choisies</i>). 2 vol.....	Feuillerat.
H. VON KLEIST.....	Rouge.
VICTOR ALFIERI.....	Sirven.
CHAUCER.....	Legouis.
LENAU.....	Reynaud.
SIENKIEWICZ.....	Bugiel.
<i>Nibelungenlied</i>	Piquet.
<i>Le Romancero espagnol</i>	Mérimée.
BYRON.....	Estève (Edmond).
MANZONI.....	Charlier (Gustave).
DICKENS.....	Delattre (Floris).
CAMOENS.....	Le Gentil (G.).
<i>Chants populaires des Serbes</i>	Funck-Brentano.
SHERIDAN.....	Barbeau.
<i>L'Épopée Anglo-saxonne</i>	Thomas (W.).
BACON.....	Trabucco.
<i>Les Grands Romantiques espagnols</i>	Castro (A.).
IBSEN (2 vol.).....	Co-issange (Jacques de).
<i>Les Prérromantiques anglais</i>	Berger (Pierre).
GOGOL.....	Gérard-Gailly.
<i>Le Théâtre espagnol</i>	Mérimée (E.).
RUSKIN.....	Thomas (W.).
LUTHER.....	Goguel.
HERDER.....	Bréhier (E.).
<i>Épopée irlandaise</i>	Dottin.
POUCHKINE.....	Lirondelle (A.).
MILTON.....	Cestre.
ALMEIDA GARRETT.....	Le Gentil.
<i>Anthologie des Troubadours</i>	Jeanroy (Alfred).
SCHILLER (2 vol.).....	Rouge.
VICO.....	Bourgin (G.).
<i>Le Kalevala</i>	Perret.
<i>Les Grands Poètes polonais</i>	Bugiel.
SWIFT.....	Barbeau.
<i>Les Bylines russes</i>	Jousserandot.
TORQUATO TASSO.....	Charlier (G.).
<i>La Poésie italienne avant Pétrarque</i>	Labande-Jeanroy.
EMERSON.....	Basch (Victor).
SHELLEY.....	Koszul.
SPINOZA.....	Gilbert-Maire.
ANDERSEN (<i>Hans-Christian</i>).....	Mélèse (Pierre).

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS (A. Colin) : *Shakespeare* (Legouis) ; *Dickens* (Gausseron) ; *Gœthe* (Lasserre et Baret) ; *Schiller* (Roustan) ; *Heine* (Roustan) ; *Tolstoï* (Candiani).

Pour consulter un choix plus important des *Nibelunge* et des œuvres de Dante, George Eliot, Carlyle, se reporter aux volumes correspondants publiés par la librairie Armand Colin (Firmery : *La chanson des Nibelunge*; Dante ; *Pages choisies*, par Albert Valentin ; George Eliot, *Pages choisies*, par H. Hovelague ; Carlyle, *Pages choisies*, par E. Masson).

COLLECTION P. LLAS (Delagrave).

Anthologie de la littérature anglaise (Koszul).

Anthologie de la littérature allemande (L. Roustan).

Dickens (L. Claretie).

Tolstoï (Ch. Navarre).

COLLECTION LAROUSSE.

Shakespeare (Roth), etc...

3° QUELQUES OUVRAGES TRAITANT DE L'INFLUENCE DES GRANDS ÉCRIVAINS ÉTRANGERS.

SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

J. TEXTE : *J.-J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire* (Hachette).

— *Etudes de littérature européenne* (Hachette).

— Chapitres sur les Influences étrangères dans l'*Histoire de la Langue et de la Littérature française* publiée sous la direction de Petit de Julleville (Armand Colin).

F. BALDENSBERGER, *Gœthe en France* (Hachette).

— *Etudes d'histoire littéraire* (en particulier au tome I^{er}, *Shakespeare en France* et au tome II, *Young en France* (Hachette).

J. VIANEY, *Le Pétrarquisme en France au XVI^e siècle* (Montpellier, Coulet).

MARTINENCHE, *La Comedia espagnole en France* (Hachette).

— *Molière et l'Espagne*.

— *L'Espagne et le Romanisme français*.

GENDARME DE BÉVOTTE, *La Légende de Don Juan* (Hachette).

SYBIL GOULDING, *Swift en France* (Champion).

P. VAN TIEGHEM, *Ossian en France* (Les éditions Rieder).

E. ESTÈVE, *Byron et le Romantisme français* (Hachette).

M. MAIGRON, *Le roman historique à l'époque romantique : essai sur l'influence de Walter Scott* (Champion).

F. DELATTRE, *Dickens et la France* (Gamber).

L. REYNAUD, *L'influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle* (Hachette).

— *Le Romantisme, ses origines anglo-germaniques* (A. Colin).

Si sommaire que doive être cette bibliographie, nous ne saurions la clore sans recommander la lecture de la *Revue de Littérature comparée*, dirigée par F. Baldensperger et P. Hazard, Librairie ancienne Honoré Champion).

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Walter de Vogelweide.....	44	Gray.....	347
Wolfram d'Eschenbach.....	48	Robert Burns.....	352
Le Tombeau de Rodrigue et de Chimène.....	49	William Blake.....	356
Dante.....	63	Ossian accueillant dans l'Olympe les héros français.....	360
Pétrarque.....	70	Wordsworth.....	367
Pétrarque voyageur.....	85	Coleridge.....	369
Arioste.....	86	Byron.....	378
Le Tasse.....	102	Le Byron de Desenne.....	395
Visite de Montaigne au Tasse dans sa prison.....	103	Shelley.....	396
Machiavel.....	113	Keats.....	408
Silvio Pellico dans sa prison.....	120	Walter Scott.....	416
Manzoni et les personnages de ses œuvres.....	122	Thackeray.....	433
Leopardi (masque mortuaire).....	132	George Eliot.....	438
Les Personnages du « Romancero » :		Dickens.....	444
Le roi Alphonse VI.....	151	Carlyle.....	461
La reine Dona Urraca.....	151	Tennyson.....	469
Guerrier en costume de fête....	151	John Ruskin.....	475
Guerrier en costume de combat.	151	Elizabeth-Barrett Browning.....	482
Cervantès.....	159	Robert Browning.....	483
Lope de Vega.....	197	Gœthe.....	487
<i>Le Cid</i> , de Guillen de Castro.....	206	Gœthe sur son lit de mort.....	488
Alarcon.....	214	Les lieux célèbres de la vie de Gœthe :	
Tirso de Molina.....	224	Maison natale à Francfort.....	489
Calderon.....	238	Vieux Théâtre à Weimar.....	489
Chaucer.....	249	Maison de Gœthe à Weimar...	489
Les Pèlerins de Canterbury.....	250	Les inspireurs de Gœthe :	
Shakespeare.....	263	Hans Sachs.....	491
Les Théâtres de Shakespeare :		Luther.....	491
The Swan Theatre (vue exté- rieure).....	268	Leibnitz.....	491
The Swan Theatre (vue inté- rieure).....	268	Lessing.....	491
The Globe Theatre (vue exté- rieure).....	268	Silhouette de Gœthe.....	496
The Fortune Theatre (vue in- térieure).....	268	Silhouette de Charlotte.....	496
Milton.....	308	Gœthe dans le rôle d'Oreste d' <i>Iphi- génie</i>	508
Defoe.....	317	Vignette de la première traduction française de <i>Werther</i>	531
Swift.....	325	Schiller.....	533
Richardson.....	339	Henri Heine.....	567
Young.. .	344	Heine en 1853.....	569
		Pouchkine.....	577
		Gogol.....	578
		Tourguénef.....	578
		Dostoïevsky.....	579

Tolstoï.....	591	Bernard Shaw.....	669
Tolstoï « écrivain socialiste » (Jan Stika).....	592	Carducci.....	676
Andersen.....	603	Pirandello.....	677
Ibsen.....	604	D'Annunzio.....	678
Gerhart Hauptmann.....	621	Juan de Valera.....	687
Hermann Sudermann.....	621	Emilia Pardo Bazan.....	687
Richard Wagner.....	622	Blasco Ibanez.....	688
Nietzsche.....	629	Irving.....	693
Joseph Conrad.....	640	Fenimore Cooper.....	693
Galsworthy.....	640	Longfellow.....	693
Kipling.....	641	Walt Whitman.....	693
Wells.....	652	Edgar Poë.....	694
Thomas Hardy.....	660	La Cheminée des Poètes.....	704

TABLE DES MATIÈRES ⁽¹⁾

INTRODUCTION.....	5
<i>Extrait des Programmes officiels.....</i>	7
<i>Extrait des Instructions relatives à l'application des programmes de 1925.....</i>	9

PREMIÈRE PARTIE

LES ÉPOPÉES PRIMITIVES

CHAPITRE I. — L'Épopée celtique.....	11
L'Épopée irlandaise. LE CYCLE MYTHOLOGIQUE : <i>La légende de Loé-gairé-Liban. La navigation de la barque de Mael Duin.</i> LE CYCLE HÉROÏQUE : <i>Histoire du cochon de Mac-Datho. Le meurtre de Cuchulainn.</i> LE CYCLE HÉROÏQUE DE FIND ET D'OSSIN.....	12
Les Légendes galloises et les Mabinogion. <i>Peredur ab Evrawc.</i> La vocation de Peredur. Peredur rêve à la femme qu'il aime le plus.....	20
CHAPITRE II. — L'Épopée anglo-saxonne.....	25
Beowulf. Exploits sous-marins. La mère de Grendel. Le repaire. La plongée et l'affreux duel. La mort de Beowulf.....	25
CHAPITRE III. — L'Épopée allemande.....	32
L'Épopée guerrière : Les Niebelungen. La mort de Sifrid. Sur le banc de pierre. La tête de l'enfant. Le palais en flammes. La vengeance et la mort de Kriemhilde.....	32
L'Épopée courtoise : Tristan et Iseult, de GOTTFRIED DE STRASBOURG. L'aveu. Dans la grotte. La grande plainte de Tristan. Parzival, de WOLFRAMM D'ESCHENBACH.....	43
CHAPITRE IV. — L'Épopée espagnole.....	49
Le poème du Cid. Le départ pour l'exil. La prière de Chimène et les adieux. Au siège d'Alcocer. Autour de l'enseigne. L'Alcazar de Valence. La bataille sous les yeux de Chimène. Le départ des infants de Carrion. Dans la rouvraie de Corpes.....	51

DEUXIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE ITALIENNE

CHAPITRE V. — Dante et La Divine Comédie	63
L'Enfer. L'âpre et sauvage forêt. L'inscription de la porte de l'Enfer. Francesca de Rimini. L'hérésiarque Farinata Degli Uberti. Brunetto Latini à Dante. Ulysse, le conseiller de la fraude et le héros de la mer. Un traître. L'épisode d'Ugolin.....	68
Le Purgatoire et le Paradis	77
CHAPITRE VI. — Pétrarque.....	79
Le Canzoniere. L'amour de Laure. La forêt des Ardennes. Angoisse. La dernière rencontre de Pétrarque et de Laure. Au bord de l'eau. Madame Laure en paradis. Le dernier sonnet. Amour me guide....	80

(1) Quand les titres d'extraits sont en italiques, ce sont des titres originaux, donnés par les auteurs eux-mêmes des œuvres ; quand ils sont en lettres droites, ce sont des titres donnés par l'auteur de ce recueil, et correspondant aux titres qui, dans le volume, sont entourés d'un cadre.

CHAPITRE VII. — L'Arioste	86
Le Roland Furieux. Angélique au rocher. La jalousie de Roland. La folie de Roland. Le grand carnage. La guérison de Roland. Un combat chevaleresque. Rodomont au siège de Paris.....	89
CHAPITRE VIII. — Le Tasse	102
La Jérusalem délivrée. Tancrède et Clorinde. La retraite d'Her- minie. La mort de Clorinde. Les jardins d'Armide.....	105
CHAPITRE IX. — Machiavel	113
Le Prince. — La justice de César Borgia. Philosophie politique.....	114
Extraits divers : — Guet-apens politique. Le banquet d'Oliveretto de Fermo.	117
CHAPITRE X. — Le Romantisme italien ; Manzoni et Leopardi	120
MANZONI : Le Cinq mai	123
MANZONI : Les fiancés. L'émeute.....	125
LEOPARDI : : Le passereau solitaire. Le chant nocturne du berger nomade de l'Asie. A lui-même. Le goût de la mort. <i>Le genêt</i>	132

TROISIÈME PARTIE

LE ROMANTISME ESPAGNOL

CHAPITRE XI. — Le Romancero	139
<i>Romance du Roi Don Rodrigo qui perdit l'Espagne. Bernardo del Carpio et</i> <i>le Roi don Sancho de Léon. Romance de la Pèlerine qui délivre de prison</i> <i>Fernan Gonzalez. Lamentations de Gonzalo Gusto sur les têtes coupées</i> <i>des sept infants, ses fils. Romance de Diego Lainez et de ses quatre fils.</i> <i>Romance de Rodrigue en présence du Roi. Romance de Dona Elvira</i> <i>et de Don Alonso. Romance de la prise d'Antequera. Romance du Soupir du</i> <i>Maure. Romance du Roi Martin ou de Roncevaux. Romance de Dona</i> <i>Alda. Romance du pèlerin et du chevalier qui a perdu son âme. Romance</i> <i>du vieux soldat. Romance de Don Juan, ou le galant et la tête de mort.</i>	140
CHAPITRE XII. — Le Roman	153
Les Amadis. — La vie de Lazarillo de Tormes. Le pied de bœuf. Un écuyer glorieux.....	153
CHAPITRE XIII. — Cervantès. — L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche. <i>Qui traite du caractère et des occupations du fameux hidalgo</i> <i>Don Quichotte de la Manche. Où est racontée la plaisante manière qu'em-</i> <i>ploya Don Quichotte pour se faire armer chevalier. Sancho Pança. Les</i> <i>moulins à vent. Les chevaliers de l'âge d'or. L'aventure des lions. Les</i> <i>conseils de Don Quichotte à Sancho. Le repas du Gouverneur. Testa-</i> <i>ment de Don Quichotte</i>	161
CHAPITRE XIV. — Le Théâtre espagnol. Lope de Vega. Guillen de Castro. Alarcon. Tirso de Molina. Calderon	194
LOPE DE VEGA. — Péribanez et le commandeur d'Ocana. Petite mariée de village. La déclaration du Commandeur. Le retour de Péri- banez. Henri le justicier.....	199
GUILLEN DE CASTRO. — La jeunesse du Cid. Rodrigue et Chimène. Rodrigue et le lépreux.....	206
ALARCON. — La vérité suspecte. Rencontre. Mensonges. La fête galante. Le roman du mariage.....	214
TIRSO DE MOLINA. — Le damné pour manque de confiance. Un bon fils. La chanson du pâtre. Confession. En prison. L'apologue du pâtre.	224
Le trompeur de Séville et le convive de pierre. Le convive de pierre..	234

CALDERON. — <i>La dévotion à la Croix</i> . Scène d'amour. L'adieu devant le cadavre. Alberto. Le miracle de la Croix.....	238
--	-----

QUATRIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE ANGLAISE

CHAPITRE XV. — Chaucer . — <i>Les contes de Canterbury</i>	249
<i>Le conte du chevalier</i> . Arcite et Palamon et l'apparition d'Emilie. Les dernières paroles d'Arcite.....	251
<i>Le conte du prêtre de Nonnains</i> . Le songe de Chanteclair. La perfidie du renard dom Rousset. La revanche de Chanteclair.....	255
CHAPITRE XVI. — Shakespeare	263
<i>Le roi Richard III</i> . L'amour de Gloucester. Cynisme. Hypocrisie. L'offre de la couronne. Le meurtre des enfants d'Édouard.....	271
<i>Comme il vous plaira !</i> Le fou dans la forêt. Sagesse et chansons....	280
<i>Hamlet</i> . Le deuil d'Hamlet. Sur la terrasse d'Elseneur. Hamlet et Ophélie : au couvent ! Au cimetière.....	286
<i>Othello</i>	294
<i>Macbeth</i> . La furie. Macbeth a tué le sommeil. Les mains sanglantes. La bataille.....	296
<i>Le roi Lear</i>	304
CHAPITRE XVII. — Milton	308
<i>Le Paradis perdu</i> . Le grand rebelle. L'hymne à la lumière. L'hymne d'amour conjugal. L'adieu aux fleurs.....	309
CHAPITRE XVIII. — Defoe et Robinson Crusoé	317
<i>Robinson Crusoé</i> . Le naufrage. Robinson chez lui.....	319
CHAPITRE XIX. — Swift et Gulliver	325
<i>Les voyages de Gulliver</i> . Le réveil de Gulliver à Lilliput. Sa Majesté impériale de Lilliput. Ministres sauteurs et cabrioles, cordes et cordons. A Brobdingnac, le jugement du roi des géants sur l'Angleterre. A Laputa, au pays de la science folle.....	326
CHAPITRE XX. — Les préromantiques anglais et les premiers romantiques . 338	
RICHARDSON . — <i>Paméla</i> . Le mariage de Paméla.....	339
YOUNG . — <i>Les Nuits</i> . Neuvième nuit.....	344
GRAY . — <i>Élégie écrite dans un cimetière de campagne</i>	347
BURNS . — <i>A une pâquerette de montagne retournée par sa charrue. La ballade de Jean Graindorge</i>	352
WILLIAM BLAKE . — <i>Chants d'innocence</i> . — <i>L'agneau. Le petit enfant nègre. Joies d'enfants. Le pays des rêves</i>	356
OSSIAN . Les chants de Selma. La plainte de Colma. La plainte d'Armin. La plainte d'Ossian.....	360
WORDSWORTH et COLERIDGE . <i>A une jeune fille. Sonnet. Consolations. Reposez-vous et remerciez. La cabane du Highlander. Le château de Botwell. Le vieux marinier</i>	367
CHAPITRE XXI. — Les grands romantiques	378
BYRON . <i>Le pèlerinage de Childe Harold</i> . Le départ de Childe Harold. Quatre ans après.....	379
<i>Manfred</i> . L'évocation des esprits. Imprécation contre la nature. La mort de Manfred.....	385
<i>Mazeppa</i>	391

Don Juan. Il est doux.....	394
SHELLEY.	
La Reine Mab	398
Alastor. La mort du poète.....	398
La Sensitive	402
Adonais. Au poète mort.....	404
Prométhée délivré. L'énigme	405
JOHN KEATS. — <i>Sur une urne grecque. A un rossignol. Endymion. Prologue.</i>	408
CHAPITRE XXII. — Walter Scott	416
Quentin Durward. La sentinelle. L'orgie.....	417
Les puritains d'Écosse. Les puritains d'Ecosse.....	428
CHAPITRE XXIII. — Le roman social anglais au XIX siècle	432
THACKERAY. — La foire aux vanités. Rebecca en présence de l'ennemi.	433
GEORGE ELIOT. — Adam Bede. Portrait d'Adam Bede. — Silas Marner. Le vrai trésor de Silas Marner.....	439
DICKENS. — Aventures de M. Pickwick. Le départ.....	444
— David Copperfield. Les Micawber	449
— Les temps difficiles. Une école modèle. Le massacre des Innocents. Le salut par l'étoile.....	453
CHAPITRE XXIV. — Les idéalistes de l'ère victorienne	460
CARLYLE. — Vie de Schiller. Schiller. Goethe. Signes des temps. L'âge de la machine. Caractéristiques. L'action conquérante. Les Héros. Le culte des héros. Le passé et le présent. A Christophe Colomb	461
TENNYSON. — In memoriam.	469
JOHN RUSKIN. — Les peintres modernes. La beauté de la nature vivante. Les ports de l'Angleterre. A l'avant d'un bateau. Conférences sur l'architecture et la peinture. Le toit. Les sept lampes de l'architecture. La conservation des monuments. Les pierres de Venise. Protestation.....	475
ELIZABETH BARRET BROWNING. — ROBERT BROWNING. — Les sonnets portugais. Prospice.	483

CINQUIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

CHAPITRE XXV. — Goethe	487
Goetz de Berlichingen. L'interrogatoire de Goetz.....	492
Werther. La douce nature. L'horrible nature. Le clair de lune. Ossian. La dernière lettre.....	496
Les poésies lyriques. Mission poétique de Hans Sachs. A l'absente. Solitude. La ballade du pêcheur. Chant de nuit	504
Wilhelm Meister. La chanson de Mignon.....	506
Iphigénie en Tauride. Le réveil d'Oreste guéri. Le chant terrible des Parques	508
Hermann et Dorothee. Le clair de lune	512
Faust. Le pacte de Faust. Marguerite au jardin. Le réveil de Faust. Euphorion ou la mort du poète. Minuit. La mort de Faust.....	515
CHAPITRE XXV (suite). — Schiller	533
Les Brigands. Le moine chez les brigands. Le châtiment du traître. L'inexorable destin.....	535

<i>Marie-Stuart.</i> Les deux reines, les deux sœurs.....	544
<i>Wallenstein.</i> Les cuirassiers de Pappenheim	548
<i>La Fiancée de Messine.</i> La malédiction du destin.....	553
<i>Guillaume Tell.</i> La terrible épreuve.....	555
Les poésies lyriques. Le chant de la cloche.....	561
CHAPITRE XXV (suite). — <i>Henri Heine</i>	567
Les poésies lyriques. <i>Le livre des chants.</i> <i>Lore Ley.</i> <i>Intermezzo.</i> <i>Les Grenadiers.</i> Poésies nouvelles. <i>Le chant des tisserands silésiens</i>	570
<i>Reisebilder.</i> La mort du tambour Legrand.....	573

SIXIÈME PARTIE

LES COURANTS
DE LA LITTÉRATURE MODERNE

CHAPITRE XXVI. — <i>La Russie.</i> Dostoievsky et Tolstoï.....	577
DOSTOIEVSKY. Lettre de Sibérie. <i>Journal d'un écrivain.</i> Ebauche de roman. <i>L'honnête voleur</i>	579
TOLSTOÏ. — <i>Les Cosaques.</i> Méditations dans la forêt. <i>Trois morts.</i> La mort du chêne. <i>La guerre et la paix.</i> Le champ de bataille sous le haut ciel. Platon Karataïev.....	591
CHAPITRE XXVII. — <i>La Norvège</i>	603
IBSEN. <i>Brand</i> et <i>Peer-Gynt.</i> <i>Le Canard sauvage.</i> Hjalmar le photographe et Grégoire l'idéaliste. La réclamation de l'idéal et le mensonge vital. — <i>Un ennemi du peuple.</i> La découverte du Docteur Stockmann. Le grand secret.....	604
CHAPITRE XXVIII. — <i>L'Allemagne</i>	621
RICHARD WAGNER. — <i>Siegfried.</i> <i>Tristan et Isolde.</i> <i>Tannhauser.</i> <i>Lohengrin</i> et <i>Parsifal</i>	622
NIETZSCHE. <i>Ainsi parlait Zarathoustra.</i> Prologue. Le grand midi. Devenez durs. Car je t'aime, ô Eternité. De l'homme supérieur. Le surhumain	629
CHAPITRE XXIX. — <i>L'Angleterre</i>	640
KIPLING. <i>Le livre de la Jungle.</i> Mowgli.....	643
WELLS. — <i>Les premiers hommes dans la lune.</i> La face des Sélénites. Le dernier message de M. Cavor.....	652
THOMAS HARDY. — <i>Jude l'Obscur.</i> — Le départ du maître d'école. Jude et les oiseaux. Une vocation irrésistible.....	660
BERNARD SHAW. — <i>Le héros et le soldat.</i> Soldat de chocolat.....	669
CHAPITRE XXX. — <i>L'Italie</i>	676
D'ANNUNZIO. — <i>La Gioconda.</i> Les mains de Silvia.....	678
CHAPITRE XXXI. — <i>L'Espagne</i>	686
BLASCO IBANEZ. — <i>Arènes sanglantes.</i> Course de taureaux.....	689
CHAPITRE XXXII. — <i>L'Amérique</i>	693
EDGAR POE. — <i>Le Scarabée d'Or.</i> — <i>Le Corbeau</i>	695
CONCLUSION.....	701
BIBLIOGRAPHIE.....	705
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	708
TABLE DES MATIÈRES.....	710

Imprimé en France
Imprimerie Henry Maillet — Paris — 12913
Dépôt légal : 3^e trimestre 1964

DATE DUE

AP 8 '68			
AP 1970			
GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

MARYGROVE COLLEGE LIBRARY



3 1927 00205522 3

840.9
N22

